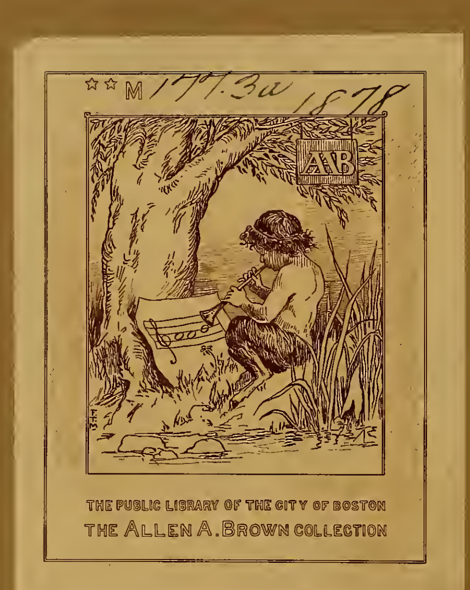




AB

LA CHANSON

REVUE BI-MENSUELLE

ARCHIVES DE LA CHANSON

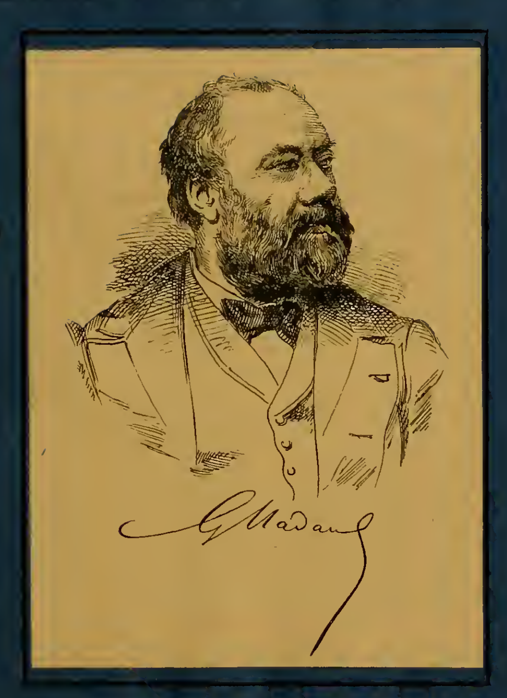
ORGANE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

PREMIÈRE ANNÉE : 1878-1879

Rédacteur en Chef :

L. HENRY LECOMTE

[illegible]



Directeur-Gérant :

A. PATAY

Portraits, Musique

Fac-similés, Curiosités

Bibliographie

BUREAUX DE LA PUBLICATION :

LIBRAIRIE A. PATAY, RUE BONAPARTE, 18, PARIS

PRIX : UN AN, 6 FRANCS

1re ANNÉE. N° 1. MAI 1878.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
RUE BONAPARTE, 18
PARIS

Le Numéro : 30 cent.

Secrétaire de la Rédaction
V. DEMEURE

ABONNEMENTS
Paris, 6 mois . . 2 fr.
Departs, 6 mois. . 2 50
Etranger, 6 mois . 3 »
On ne reçoit que des abonnements de six mois.

Directeur-Gérant
A. PATAY

LA CHANSON

REVUE MENSUELLE

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Rédacteur en Chef : L.-Henry LECOMTE

SOMMAIRE DU 1er NUMÉRO

VENTE EN GROS ET AU NUMÉRO
LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE
A. PATAY
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

La Chanson, cette incarnation toujours nouvelle et toujours diverse de l'esprit français, n'a pas d'organe.

Nous venons combler cette lacune regrettable en créant plus qu'un journal — une revue complète, spécialement consacrée à ceux qui chantent ou font chanter.

Sous ce titre: LA CHANSON, paraîtra tous les mois une livraison de 12 pages in-4°, à deux colonnes, où s'écrira l'histoire ancienne et moderne de la chanson et des chansonniers. Une couverture-annonce garantira chaque numéro; la pagination sera suivie et nous donnerons, à la fin de l'année, le titre et la table nécessaires pour la réunion en volume.

LA CHANSON publiera les comptes-rendus des banquets mensuels du *Caveau*, *de la Lice Chansonnière*, du *Pot-au-feu* et des diverses sociétés lyriques. Nous préparerons ainsi à l'historien futur des muses populaires les matériaux d'un livre original et varié. — Trouveront également place dans notre revue la biographie et le portrait des chansonniers vivants ou disparus, nombre de chansons peu connues ou inédites, une bibliographie raisonnée, le programme des concours lyriques, l'annonce des soirées chantantes extraordinaires ou à bénéfice, enfin une chronique sincère des cafés-concerts et des théâtres parisiens.

Pour mener à bien leur entreprise, les fondateurs de LA CHANSON s'adressent à tous:

Aux Chansonniers de Paris et de la province d'abord. Nous les prions ici de nous faire parvenir leurs adhésions, leurs abonnements, les réflexions que notre publication leur pourrait suggérer, un exemplaire au moins de leurs œuvres imprimées, les meilleures de leurs chansons inédites et des notes suffisantes pour fournir matière, au besoin, à d'intéressantes et véridiques études biographiques.

Aux Editeurs de Paris et des départements qui publient des ouvrages se rattachant à l'objet de notre revue, nous disons qu'une place sera toujours réservée aux comptes-rendus des œuvres dont ils nous adresseront deux exemplaires, et nous les invitons à nous envoyer même les moindres plaquettes.

Semblable avis *aux Editeurs de Musique*, — et prévenons tous les intéressés que les couvertures de la CHANSON seront exclusivement réservées aux annonces de librairie et de musique à des prix très-modérés.

Aux Musiciens. — Nous prenons nos mesures pour donner à l'avenir une place à la musique dans notre revue; nous prions donc dès aujourd'hui les jeunes compositeurs de nous adresser leurs œuvres, et surtout de mettre en musique les chansons inédites que nous publierons. Il y aura de la sorte rapprochement amical entre paroliers et compositeurs inconnus, et peut-être en résultera-t-il quelques œuvres à grand succès.

Aux Bibliographes et aux Amateurs. — Nous accueillerons avec reconnaissance les documents peu connus ou inédits qu'ils voudront bien nous offrir; nous leur demandons de guider nos recherches et de nous indiquer les sources de renseignements incontestables.

Aux Présidents des Sociétés Lyriques. — Nous les invitons à nous adresser, dans le plus bref délai, les noms des réunions qu'ils président, l'indication des siéges sociaux et des jours de tenues, et nous les prions instamment d'assurer l'exactitude de nos informations en désignant, dans chaque société, un délégué chargé de correspondre avec notre publication et d'en faire apprécier le but.

Nous voulons le succès d'une œuvre entreprise dans le but louable de défendre les réputations justement acquises et d'assurer aux talents inconnus une large place au soleil fécondant de la publicité; aussi désirons-nous sincèrement être obligés, après le premier semestre, de paraître tous les quinze jours.

Les auteurs désireux de posséder un certain nombre d'exemplaires des numéros contenant leurs œuvres, seront priés de nous en informer à l'avance, afin que nous puissions exactement fixer notre tirage; ces numéros leur seront cédés aux prix de libraire. Bien entendu, il ne sera pas indispensable de prendre des numéros ni même d'être abonné pour collaborer à notre revue; le comité de rédaction sera souverain pour admettre ou rejeter les pièces proposées.

Tout ce qui concerne la rédaction devra être adressé *franco* au Rédacteur en Chef; ce qui concerne l'administration, l'abonnement et les annonces au Directeur-Gérant. — Les lettres ou paquets non affranchis seront rigoureusement refusés. — Toute lettre exigeant une réponse devra être accompagnée d'un timbre-poste.

Un numéro d'essai sera envoyé à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie, accompagnée de 30 centimes en timbre-poste.

Le Directeur-Gérant : A. PATAY

BULLETIN D'ABONNEMENT

A ENVOYER FRANCO, ACCOMPAGNÉ D'UN MANDAT-POSTE *

Paris : 2 fr., Départements, 2 fr. 50, Étranger, 3 fr.

Je déclare m'abonner pour six mois à la Revue LA CHANSON.

SIGNATURE (lisible)

ADRESSE

(*) Les timbres-poste ne seront pas acceptés. Par l'envoi du montant de l'abonnement on évite les frais de recouvrement qui sont à la charge de l'abonné. Le talon de la poste sert de quittance.

LA CHANSON

REVUE MENSUELLE

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

NOTRE BUT

L'œuvre que nous entreprenons n'a pas besoin d'être longuement motivée.

Bien qu'étant une humble division poétique, la chanson, sous ses aspects divers, est un document important pour l'histoire des mœurs. A ce titre, elle doit fixer l'attention de tous ceux qui ont souvenir des enseignements passés et souci des jugements à venir. En notre pays plus qu'en tout autre. La France est, en effet, la patrie de la chanson par excellence. Ridicules, découvertes, attentats, bonnes actions, victoires, défaites, tout y devient aisément prétexte à couplets. Qu'elle approuve ou fronde, rie ou pleure, s'élève aux sommets philosophiques ou s'encanaille dans les lieux mauvais, la chanson française fournit toujours à l'observateur un intéressant sujet d'étude. Cette étude, nous la jugeons d'autant plus opportune que, la multiplicité des sociétés lyriques et des cafés-concerts aidant, le nombre des chansonniers et des amis de la chanson tend chaque jour à s'accroître.

Depuis cinquante ans, il n'est pas un journal littéraire qui n'ait, à l'occasion, donné asile aux couplets. Le nombre des publications spéciales, par contre, est plus que restreint.

Le Momus et *le Jovial* parurent d'abord; ils étaient profondément oubliés en 1863, quand MM. Imbert et Marchal fondèrent *la Muse Gauloise* qui eut 31 numéros. *Le Bonnet de coton* (1864) dura moins longtemps encore. En 1866, Eugène Imbert lança sous ce titre : *la Chanson*, un numéro d'appel qui fut, hélas! unique. François Polo et Alexandre Flan créèrent, trois ans plus tard, *la Chanson Illustrée*, tuée par la guerre et la disparition de son rédacteur en chef. *La Chanson Française*, recueil de luxe commencé par Charles Coligny, continué plus modestement par M. Alfred Leconte, est le dernier journal que nous ayons à mentionner, car nous ne considérons comme intéressant l'histoire chansonnière ni la *Chanson illustrée*, inventée par M. Burani pour sa satisfaction personnelle, ni *l'Indépendant*, simple recueil de programmes des sociétés lyriques.

Plus heureux que nos prédécesseurs, réussirons-nous à faire œuvre viable ? — Pourquoi non ?

L'insuccès de publications dignes, la plupart, d'un sort moins fâcheux, tient, suivant nous, à deux causes: l'habitude singulière qu'ont les écrivains de n'apporter aux feuilles nouvelles que l'appui de leur collaboration en refusant le petit subside qui est cependant indispensable; la qualité des fondateurs qui, chansonniers eux-mêmes, écoutaient forcément la voix professionnelle et n'avaient ni le désintéressement ni la fermeté nécessaires pour applaudir ou critiquer sincèrement les œuvres de collègues.

Ce dernier inconvénient n'est pas à redouter avec nous; quant au premier — le plus grave — il nous appartiendra de la combattre en faisant de notre journal une publication vraiment littéraire, d'un intérêt soutenu, capable en un mot d'éveiller les sympathies et de transformer en abonnés l'armée des desservants ou amis de Momus.

La Chanson paraîtra le premier jour de chaque mois, en une livraison de douze pages in-4 à deux colonnes.

Chaque numéro contiendra :

Le portrait et la biographie d'un chansonnier vivant,

Le compte-rendu des banquets du *Caveau*, de la *Lice*, et du *Pot-au-feu*,

Plusieurs chansons oubliées ou inédites,

La Chronique chansonnière du mois écoulé,

La nomenclature et la physionomie de toutes les réunions chantantes,

La Bibtiographie de tous les ouvrages nouveaux se rapportant à la chanson.

Ce cadre est vaste; tous nos efforts tendront cependant à l'élargir encore.

Bien que l'abonnement soit notre objectif naturel, il ne sera pas indispensable de s'abonner pour collaborer à notre journal. Nous accepterons toute bonne chose, qu'elle vienne d'ami ou d'inconnu, de Paris ou de province, (car nous soupçonnons, dans les départements, nombre de mines inexploitées.) Nous annoncerons toute chanson, nous rendrons compte de tout ouvrage dont l'auteur ou l'éditeur nous adressera deux exemplaires. Nous nous rendrons à toutes les réunions où il y aura quelque chose à apprendre ; nous poursuivrons enfin partout et toujours nos sympathiques études.

Toutes ces promesses, sans doute, seront difficiles à tenir, vu l'exiguité de notre format. Aux chansonniers, aux amateurs à nous aider, par leur souscription, à doubler notre périodicité. Nous désirons être contraints à faire chaque jour mieux et davantage...

Que chacun contribue donc à cette œuvre pour tous.

L. Henry LECOMTE.

SOCIÉTÉ LYRIQUE & LITTÉRAIRE DU CAVEAU

BANQUET DU 5 AVRIL 1878

Vous me demandez, mon cher directeur, un compte-rendu de la dernière séance du Caveau. Chose à la rigueur facile. Avec un peu d'attention, beaucoup de mémoire, une dose moyenne de sévérité mitigée d'indulgence, on peut y arriver. Mais avons-nous bien le droit, dans un journal, une publication destinée à tous, de divulguer ce qui se passe en petit comité, pour ainsi dire en famille? Le Caveau ne fait pas de réclame. Il va son petit bonhomme de chemin, sans s'inquiéter du dehors. Il s'amuse en catimini, et la cordialité qui règne entre ses membres lui assure tous les applaudissements auxquels il aspire.

Admis par faveur dans ce cénacle, puis-je sans paraître indiscret livrer aux curiosités extérieures les détails d'un banquet d'où le *profanum vulgus* est écarté?

Vous le pensez, et j'y souscris, satisfait d'avoir exposé mon scrupule. Mais si le Caveau allait ne pas partager votre opinion, et s'avisait de fermer une autre fois sa porte au nez du critique trop bavard, qui en serait bien marri? Ce serait votre serviteur.

Quels vides depuis quelques années dans la joyeuse réunion! La Chesneraye, Flan, Cabassol, Montémont, Van Cleem, comme on appelait le spirituel vieillard, qu'êtes-vous devenus? Thiébaux, qui faisait, il y a quinze ans, en vers si ingénieux, ses *Adieux aux amours*, a dit adieu pour jamais au Caveau et à la terre. Louis Protat non plus n'est plus là: avoué comme Jovial était huissier, chansonnier fécond et correct, le chantre de Flora, le poëte hardi auquel on doit ce vers dantesque, qui faisait rugir Ponsard:

Ce fut tuite et viol. — Deux jolis instruments!

Protat était absent. Je revoyais en moi-même cette figure fine et goguenarde, — pas jolie, à la différence de la mère Angot, — physionomie sympathique, humeur joyeuse; gai compagnon, comme le Caveau en compte tant.

Dirai-je que les présents font oublier les absents, et qu'en écoutant Poulain ou Rubois, Ordonneau ou Fénée, on regrette moins ceux qui les ont précédés dans la carrière lyrique? La formule ressemble à un compliment, mais elle exprime assez bien la vérité. Des talents ont disparu, d'autres sont restés, d'autres enfin sont venus. Avec des nuances, le Caveau n'a pas diminué. Si la poésie satyrico-champêtre de La Chesneraye, par exemple n'est pas exactement représentée, n'avons-nous pas Vincent, un Dupont plus peigné, mais non moins chaleureux?

J'oubliais la chanson. Elle apparaît au coup du milieu, c'est le verre de madère et le toast traditionnel. Tâche quelquefois ingrate pour un président. Trouver chaque mois quelque chose d'un peu nouveau à dire sur le même sujet, sujet toujours vivant, il est vrai, mais si souvent traité et rebattu! Vincent s'en tire adroitement. Il boit un jour à Collé, un autre à Gallet. L'autre soir c'était à Piron, le joyeux bourguignon, chansonnier de nature plutôt que de fait, mais un des ancêtres du Caveau. Rival de Voltaire en reparties, son maître en épigrammes, supérieur au grand homme comme auteur comique. Ce nom amenait naturellement une allusion au centenaire qui se prépare. Digression toute actuelle, bien conduite et fort goûtée.

L'actualité, en effet, pour le dire en passant, l'actualité et la réponse sont les deux muses qui inspirent le plus fréquemment les auteurs du Caveau. C'est à la première que nous devons deux chansons sur l'Estudiantina. Ordonneau, un jeune (il y en a quelques-uns), a flagellé avec esprit cette invasion de puffistes d'outre-monts. Aux réclames de divers théâtres et autres établissements promettant au public la présence des pseudo-étudiants, ils oppose une affiche bien faite, selon lui, pour attirer du monde, puisqu'on y lira en gros caractères: L'Estudiantina n'assistera pas à la représentation.

Sur l'air romantique écrit par Monpou pour Alfred de Musset:

Avez-vous vu dans Barcelone...

et l'air était bien de circonstance, Clairville, le piquant vaudevilliste, blague à son tour ces Gil Blas de pacotille, ces César de Bazan d'occasion que Paris, sous prétexte de mardi-gras, a dû avaler pendant trois semaines. Rondeau plein d'humour grotesque, comme on en chante dans les bonnes revues et comme Clairville, un maître dans ce genre, en a tant fait.

Après l'actualité, la réponse. C'est un des plaisirs et des désagréments du Caveau. Désagrément est peut-être trop fort; mais comme a dit Lamotte:

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

A tel banquet, Grangé, autre vaudevilliste de premier titre, a chanté l'Eventail, ur l'air de *Mon galoubet*, couplets dédiés naturellement au confrère Duvelleroy, l'éventailliste célèbre. Celui-ci riposte l'autre jour par une chanson sur le même air et sur le même sujet. Congratulations, aimable assaut d'éloges... mérités. Détail piquant: c'était Grangé qui chantait lui-même, de cette voix que vous connaissez, la chanson que lui adressait Duvelleroy. Un homme moins modeste se serait trouvé embarrassé.

Grangé, quand il chante pour lui, a le couplet spirituel, fin, une forme légère et facile. Il est peu radical, comme on dit depuis quelque temps en argot politique, et chante la Rengaine. Non, maître, malgré tout le prestige de votre esprit, vous ne nous persuaderez pas. Non, croire au progrès, célébrer le grand Voltaire, abhorrer l'ancien régime, chercher à détruire les abus, non, cher vaudevilliste, ce n'est pas de la rengaine.

A propos du progrès, devant lequel Grangé se montre si sceptique... à table, qu'en pense le Caveau en général? *Faut pas rire avec ça*, dit Lesueur en homme prudent. Louis Piesse, qui craint de se compromettre, murmure: *La question est à l'étude*. Rubois, plus jeune et plus hardi, s'écrie: *Suivez le courant*. Enfin Fénée, malgré sa barbe de Nestor, ajoute: *La route est belle!*

Et ils ont raison tous quatre.

La chanson de Lesueur est philosophique et bouffe. Mais il ne faut pas prendre au mot le malin doyen de la compagnie. Il y a longtemps qu'il rit, et il nous fera rire longtemps encore, malgré ses quatre-vingt-

quatre ans. N'est-ce pas lui qui, il y a quarante ans, chantait *la bonne franquette*, et publiait ce couplet :

Au pacte qu'il avait juré
Dans une auguste enceinte,
Un roi, de prêtres entouré
Osa porter atteinte.
Il fit si bien qu'un beau matin
Le peuple lui dit : Sire,
Sautez, sautez, sautez, pantin ;
Allons, faites-moi rire.

Ce refrain : *La route est belle* a inspiré deux chansons différentes à Fénée. L'une est sérieuse, progressive de fond, élevée de pensée ; l'autre est satirique et légère.

Les *Quelques pourquoi*, de Jules Petit, présentent sous une forme châtiée, mais sans prétention, de bonnes vérités. On sent chez l'auteur, outre une grande force de raison, un fond de littérature solide et l'étude des maîtres.

Ne trouve pas qui veut un créancier !

s'écrie-t-il mélancoliquement. Hélas, un jour viendra où l'on en rencontrera trop et où l'on s'ingéniera à les dépister. C'est alors que Nadot pourra dire :

Depuis qu' d'un' pareill' sorte
C' gargottier m'a traité,
Je n' pass' plus d'vant sa porte ;
On a sa dignité.

Charles Vincent, dont le talent est apprécié dans un autre endroit de ce numéro, est décidément, comme son ami Plouvier, un fidèle de l'Ami Soleil. Je partage son sentiment. Il chantait, voilà longtemps déjà :

Reviens, Soleil, la nature t'appette ;
Viens au raisin donner le teint vermeil.

Aujourd'hui, il adresse à Louis Piesse, partant, non pour la Syrie, heureusement, mais pour l'Algérie, ces vers de bon voyage :

Piesse, emporte nos vins de France,
Mais rapporte-nous du Soleil.

La chanson à refaire de Granger, quasi-homonyme de l'auteur dramatique dont je vous parlais il y a un instant, est faite et bien faite, quoi que dise l'auteur. C'est un badinage léger, rimé très-facilement.

Gustave Aymard, le romancier, nous a raconté, dans une causerie dénuée de toute rime, mais non de tout esprit, comment il a harponné sa première baleine. De la couleur locale, du brio, des mots trouvés ; beaucoup de bonne humeur, et un peu d'anglais. Qu'il me permette une petite chicane au point de vue géographique : il a oublié de nous dire comment il a pu, en deux mois seulement, franchir la distance qui sépare l'Australie du détroit de Behring.

Les Promenades, d'Echalié, voilà une chanson touchante et gracieuse. C'est la promenade du bébé essayant ses premiers pas ; celle de deux amoureux à la lisière de la forêt ; celle de la chère malade appuyée sur un bras ami ; puis enfin la dernière, celle que ne peuvent éviter ni les membres du Caveau, ni les critiques eux-mêmes.

Il serait trop long, mon cher directeur, de vous détailler par le menu la liste complète de tous les morceaux qui ont été dits ou chantés dans cette soirée. Les oubliés me pardonneront : ils auront leur tour une autre fois. Pourtant, je vous citerai, avant de finir, les couplets sur *l'Orgueil*, l'orgueil compris comme capable d'inspirer de belles actions, l'orgueil se traduisant en patriotisme, en vertu, en dévouement. Ce sont là des stances d'une grande allure et d'un souffle généreux.

Abrégeons donc cet article, car, ainsi que le chantait l'autre soir un de nos convives :

L'ennui peut abréger la vie.

Vous le voyez, soit par le choix des sujets, soit par le point de vue où les auteurs se placent pour les traiter, le Caveau, sauf quelques exceptions, cultive presque exclusivement la chanson intime, ce que j'appellerais volontiers, pour employer une expression souvent appliquée à la musique, et la prenant en bonne part, la chanson de chambre. Il faut reconnaître toutefois qu'ici la crainte du bruit n'exclut pas la virtuosité et que l'intimité augmente encore le succès.

Madame de Sévigné s'apercevait, à la fin d'une lettre, que la ponctuation y faisait complétement défaut ; elle y remédiait en semant au bas de sa dernière page une foule de virgules et de points qu'il était loisible au lecteur de disposer à son gré. Je devrais bien, comme elle, accumuler ici toutes les *M* que j'ai omis de placer devant les noms propres cités ci-dessus. J'ai craint, et c'est mon excuse, de donner à ce compte-rendu l'apparence froide d'un procès-verbal. D'ailleurs, la notoriété de presque tous les membres du Caveau, la célébrité de quelques-uns, la cordialité de tous, expliquent suffisamment, et me feront pardonner, cette dérogation aux usages d'une politesse un peu guindée.

EUG. IMBERT.

LICE CHANSONNIÈRE

BANQUET DU 3 AVRIL 1878

La Lice Chansonnière est, après *le Caveau*, la plus ancienne et la plus intéressante des sociétés lyriques. Elle a même, sur *le Caveau*, cet avantage d'être en majorité composée de membres jeunes, moins entichés par conséquent des formes vieillies, moins enclins surtout à ravaler le présent au bénéfice du passé.

Les banquets de *la Lice* ont lieu, le premier mercredi de chaque mois, aux *Vendanges de Bourgogne*. Malgré le mauvais temps, les convives d'Avril étaient au nombre de cinquante-cinq. Après le traditionnel *Toast à la chanson*, porté par le président M. Le Boullenger et applaudi, un nouveau sociétaire, M. Jules Moniot, est admis avec le cérémonial d'usage, remise du diplôme et accolade ; puis M. Chebroux ouvre la série des chants par une invitation que chacun répète :

Chansonniers, mes amis,
Quand, par Momus, nous sommes réunis,
Vidons nos verres
Et, gais trouvères,
Chantons toujours
Le vin et les amours.

Un visiteur, M. Lebègue, sans tenir compte de ce bon conseil, récite, avec une ardeur un peu sombre, des stances *A la Bastille*, qui ne sont pas sans mérite. M. Chocque fait diversion en offrant sa *Culotte*; mais un M. Goyon, sous prétexte *d'* « *enfoncer Tartuffe* » lui succède. Protégé par des lunettes de couleur, visiblement satisfait de lui-même, il débite, sur un ton féroce, de banales déclamations rimées avec indigence... et Tartuffe n'en va pas plus mal. — M. Robinot évoque son passé en strophes aimables :

Douces images que le temps
Dessinc et grave en ma mémoire
Venez me rappeler l'histoire
Et les fêtes de mon printemps.

Gustave Nadaud dit très-finement une de ses bonnes chansons, *Vous n'êtes pas vieux*; Ryon, très-sympathique, chante la problématique *Richesse du pauvre*; Eugène Baillet, avec *le Bon sens d'un paysan*, fait justice d'absurdités sociales et cléricales; M. Echalié, pour M. Bernard Lopez, expose la singulière *Maxime de l'amour*; M. Pingray conte *Une foule de blagues*, qui ne sont pas bien amusantes; M. Rubois chansonne un peu longuement *le Candidat conservateur*; M. Vatinel dit *le Bonjour à la mansarde*; M. Echalié, chante, pour M. Caron, *Si j'étais mon chef de bureau*, et, pour son propre compte, *la Cage et l'Oiseau*; Gustave Nadaud détaille avec esprit un excellent rondeau, *le Bon ami*; M. Jules Moniot dit sa chanson de réception, *le Marseillais à la Lice*, qui m'a paru bien faible; M. Mordret dégoise une paysannerie... — Tout-à-coup un visiteur se lève; c'est un avocat, M. André Rousselle. Pris d'un besoin de parler, ce discoureur patenté assaie, d'une voix redondante, l'éloge de la chanson. Il prétend retrcuver, bien au-delà du déluge, sa bienfaisante influence. A l'en croire, le couplet a toujours mené le monde. C'est une chanson que sonnaient les foudroyantes trompettes de Jéricho, et la Bastille s'est écroulée par l'opération de *la Marseillaise*!... Diable! voilà qui bouleverse les notions historiques : *la Marseillaise* en 89!... Il me semble voir le gouverneur accoudé au parapet de sa citadelle, prêter l'oreille au chant des assiégeants, et, distinguant l'hymne de Rouget de Lisle, faire un bond de surprise en s'écriant, comme un personnage d'Hervé : « Déjà ! » — Sur ce trait lumineux, M. Rousselle se rassied; on applaudit par politesse et les chants reprennent.

Mais on n'attend pas de moi la nomenclature complète des œuvres dites par les sociétaires ou visiteurs. Une observation, pourtant. M. Echalié, pour la troisième fois, prête sa voix à un camarade. Cela se comprendrait si l'auteur était absent ou novice, mais chanter pour un rimeur chevronné qui, la pipe à la bouche et les coudes sur la table, regarde son interprète d'un air narquois et recueille les bravos, me paraît le comble de l'obligeance.

Terminé par une gaudriole de Jules Jeannin, le banquet de la Lice, en somme, n'a vu l'éclosion d'aucune œuvre hors ligne. Des vingt-huit morceaux chantés ou récités, le meilleur, à mon avis, est *le Printemps qui s'éveille* de M. Chebroux; je recommande à nos lecteurs ces couplets charmants que nous avons obtenus pour notre premier numéro — couplets d'actualité s'il en fût — sur lesquels Collignon a écrit une musique excellente.

L.-Henry LECOMTE.

C'EST LE PRINTEMPS QUI S'ÉVEILLE

Musique de J.-B. COLLIGNON. (1)

Les vents ont suspendu
Leur complainte chagrine;
Les vallons ont perdu
Leur blanc manteau d'hermine;
Le soleil au buisson
Donne un premier sourire,
Et Mars, enfin, expire
Dans un dernier frisson.

Des fleurs plein sa corbeille,
Des chansons plein la voix,
C'est encore une fois
Le printemps qui s'éveille!

Avril revient, vermeil,
Tout s'anime et s'apprête
A chanter son réveil,
La nature est en fête!
Jetant aux alentours
Ses notes les plus franches,
Le pinson pend aux branches
Un nid, pour ses amours.

Des fleurs, etc.

Déjà le franc buveur,
Interrogeant les treilles,
Du bourgeon en sa fleur
Escompte les merveilles.
Le laboureur sourit,
Quand, pour prix de sa peine,
Il revoit dans la plaine
Seigle ou blé qui grandit !

Des fleurs. etc.

Par d'éternelles lois,
Réglant toute harmonie,
O terre, je te vois
Sans cesse rajeunie !
C'est que dans les longs jours
Où tu sembles muette,
Tu prépares, coquette,
Tes plus brillants atours!

Des fleurs, etc.

De la terre amoureux,
Déjà l'astre superbe,
Caresse de ses feux
Arbre, fleur ou brin d'herbe;
Toi qui fais tout germer,
Source vive et féconde,
Soleil, père du monde,
Fais aussi tout s'aimer !

Des fleurs plein sa corbeille,
Des chansons plein la voix,
C'est encore une fois
Le printemps qui s'éveille!

E. CHEBROUX,
Vice-président de la Lice chansonnière.

(1). La musique se trouve chez Labbé, successeur de L. Vieillot, éditeur, rue Notre-Dame de Nazareth, 32.

L'APPRENTI RENTIER(1)

Air : Ne donne pas sa part au chat (PERCHELET)

Après des luttes accablantes,
Je suis riche ! Enfin, j'ai vaincu !
Et je puis mourir de mes rentes,
Moi, qui n'en ai jamais vécu !
Misère, adieu, vieille ennemie :
Va ! pour me faire un sort princier,
Tout plein de stricte économie...

J'apprends le métier
De rentier,
Le bon métier
De vieux rentier.

Vous croyez ce métier facile ;
Hé bien, moi, j'y suis peu ferré.
Lorsque je vague par la ville,
Regardant tout, en désœuvré,
S'il advient qu'un ami m'arrête,
Je l'entends toujours s'écrier :
— Qu'as-tu donc ? tu parais tout bête...

J'apprends, etc.

Pour paraître un peu moins vulgaire,
Je fréquente et puis recevoir
Des gens ayant fait leur affaire.
On s'assemble parfois le soir :
On jase douleurs, santé piètre,
Eaux, onguents, qu'il faut employer
Depuis que l'on a le bien-être...

J'apprends, etc.

Il faut, lorsque l'on tient boutique,
Se mouvoir comme un omnibus,
Poursuivre, accueillir la pratique....
Désormais, je ne bouge plus !
Hier encor, sans changer de place,
J'ai pu rester dans mon quartier
A voir couler une Wallace....

J'apprends. etc,

Je me faisais un bon visage
Quand des muses les nourrissons
Me dérangeaient de mon ouvrage,
Pour me raconter leurs chansons !
Je vais à tous ces gais apôtres
Soumettre mon refrain dernier.
C'est mon tour d'embêter les autres...

J'apprends etc,

(1) Extrait du dernier volume de la *Lice chansonnière* 1876, en vente chez Labbé, éditeur, rue Notre-Dame de Nazareth, 32, à notre librairie, prix 1 f. 50

— Mais (direz-vous), en politique !
Ceci change-t-il votre humeur ?
Soutenez-vous la République
Ou le vieux clan conservateur?
— Point de distinctions subtiles,
Messieurs ; j'appartiens tout entier
Au grand parti des inutiles :

J'apprends le métier
De rentier,
Le bon métier
De vieux rentier.

E. HACHIN,

Président d'honneur de la Lice chansonnière,

La Chanson du Verre

Musique de VAUDRY.

Le verre est un trésor fragile
Mais c'est un précieux trésor,
L'homme a su se le rendre utile
Bien plus utile encor que l'or.

Coupe aimable, coupe joyeuse,
De quelques grains de sable fin
Te voilà faite, radieuse
De contenir le meilleur vin.
Humecte ma lèvre brûlante,
De ce jus ou blond ou vermeil,
En me donnant, ma douce amante,
Tes baisers tout pleins de soleil.

Le verre, etc

Etudie un galant sourire,
Apprends à cligner ton œil noir,
Belle coquette tu vas lire
Tous ces secrets dans un miroir.
Lorsque dans ce miroir limpide
Ton amant verra, déjà vieux,
Paraître sa première ride
Et blanchir ses premiers cheveux.

Le verre, etc.

Voici des fêtes ou les femmes
Pourront, amoureuses du bal,
Tourbillonner devant les flammes
Que reflette le pur cristal.
Quand la lampe de l'ouvrière
En globe, doux comme l'émail,

Ira concentrer la lumière
Et la verser sur le travail.

Le verre, etc.

L'orage gronde, à la fenêtre
Le vent vient souffler furieux,
On voit surgir et disparaître
L'éclair en déchirant les cieux,
Mis à l'abri de la tempête
Derrière les vitres en feu,
Calme, le penseur, le poëte
Dans ce tumulte cherche Dieu!

Le verre, etc.

Dans des immensités profondes,
A travers ces sables fondus,
Le savant découvre des mondes
Sur notre monde suspendus.
Qu'il redescende du superbe
Aux infimes les plus divers,
Dans la goutte d'eau, le brin d'herbe,
Il trouve encor des univers!

Le verre, etc.

A tes flacons on boit l'ivresse,
A tes lustres étincelants
Danse la rieuse jeunesse:
Pour guider nos pas chancelants
Tu fais les vulgaires lunettes,
Et jusqu'à la fin de nos jours
Généreux verre, tu nous prêtes
Un suprême et dernier concours.

Le verre, etc.

JOSEPH LANDRAGIN,

Membre de la Lice chansonnière.



LES PRÉLIMINAIRES

Air : Mon père était pot.

Pour arriver plus sûrement
Au but qu'on se propose,
Ne rien faire que prudemment.
Est une bonne chose;
Mais l'excès en tout
Nuit toujours, surtout
Aux gens retardataires:
Il ne faut donc pas
Egarer ses pas
Dans les préliminaires.

Si la fillette qui longtemps
Se montra trop sauvage,
Endure un jour quelques instants
Notre gai badinage,
Sans nous attarder
A trop bavarder,
Franchissons les barrières,
Quitte à revenir
Ensuite à loisir
Sur les préliminaires.

Cependant quand le poids des ans,
En courbant notre échine,
Aux ardeurs de notre printemps
Vient mettre une sourdine,
Une belle en feu
A beau mettre en jeu
Ses plus secrets mystères,
Nous ne pouvons rien
Faire à peu près bien
Que les préliminaires.

On voit encore des garçons,
Bien qu'aimant le ménage,
Reculer devant les façons
Qu'exige un mariage;
Pourtant, de nos jours,
On rend les amours
Bien coulants en affaires:
En un petit mois,
On se voit deux fois,
Pour tous préliminaires.

Nos avocats, presque toujours,
Pour défendre leurs causes,
Des siècles remontant le cours,
Parlent de mille choses;
Laissant de côté,
Le délit cité
Qui ne les trouble guères,
Dans leur long bagoût,
Sans sel et sans goût,
Tout est préliminaires.

Quand, de temps en temps, quelque Etat
Se met en république,
Je crois du dernier potentat
Voir enfin la relique;
Car, j'en ai l'espoir,
Nos fils pourront voir
Les peuples sans frontières;
De ce grand jour-là,
Les faits que voilà
Sont les préliminaires [1].

JULES ÉCHALIÉ.

Membre associé du Caveau et Secrétaire de la Lice chansonnière.

(1) Extrait du volume du Caveau 1877, en vente à notre librairie, prix 2 fr.

GALERIE DES CHANSONNIERS

CHARLES VINCENT

PRÉSIDENT DU CAVEAU

Nous devons au vénérable et vivace Caveau cet hommage de placer, en tête des études littéraires que l'on attend de nous, l'histoire et le portrait du chansonnier qui le préside.

La physionomie de Charles Vincent est, d'ailleurs, originale et sympathique. Nous la peindrons sous ses aspects divers, en nous attachant toutefois de préférence à ce qui, dans son œuvre, se rapporte au genre préconisé chez nous, la chanson.



Charles-Hubert Vincent est né à Fontainebleau le 15 avril 1828. Sorti à treize ans de l'École supérieure de cette ville, il fut d'abord clerc de notaire et d'avoué. Il vint à Paris comme ouvrier tapissier; plus tard, commis-voyageur, il représenta simultanément environ quinze maisons de commerce. Cela le conduisit en 1848. Il était impossible que Vincent, dans l'ardeur de sa vingtième année, saluât froidement la Révolution de Février. Un jour qu'Auguste Luchet, gouverneur du palais de Fontainebleau, présidait à la plantation d'un arbre de liberté sur la place de la ville, accourut à lui un jeune chansonnier qui célébra la République en strophes ardentes: c'était Charles Vincent. — Charles Vincent a donc commencé par des *Chansons Républicaines*. — (1) Tel est, en effet, le titre de son premier recueil, lequel, considérablement augmenté, parut à nouveau, en 1849, sous le nom d'*Album Révolutionnaire* (2), avec une préface enflammée de Luchet. Charles Vincent célébrait alors la liberté, défendait l'Évangile, prêchait l'amnistie et l'abolition de l'échafaud; nous retrouverons, trente années plus tard, l'écrivain fidèle aux idées saines, aux passions généreuses de sa jeunesse....

Charles Vincent devint bientôt rédacteur du *Siècle*, où il devait rester pendant nombre d'années, se délassant par la rime des fatigues du journalisme. Il ne vit pas, on le comprend, le retour de l'empire avec enthousiasme; aussi profita-t-il de

(1) Avril 1848. Br. de 24 pages gr. in-18.
(2) Avec gravures de Devritz. In-8 de 72 pages. Ces deux publications sont devenues très-rares.

la première occasion de protester qui lui fut offerte. M. Carlier, préfet de police zélé, fit, un jour, couper tous les arbres de liberté plantés dans Paris. Dès le lendemain, Charles Vincent improvisait sous ce titre : *le Peuplier, histoire d'un arbre de la liberté,* une chanson dont voici le dernier couplet :

Bel arbre, on cherche en vain la place
Où le peuple t'avait planté ;
Ainsi la tyrannie efface
Jusqu'aux signes de liberté.
Mais entre deux pavés s'élance,
Un bourgeon qui va refleurir ;
Il est greffé sur l'espérance,
L'arbre sacré de l'avenir !

Ces vers, qui firent le tour de la presse française et étrangère, eurent le don d'irriter M. Carlier. Il se vengea en faisant d'abord condamner, pour un oubli de formalité, l'éditeur Brault à deux ans de prison, en interdisant ensuite le répertoire entier de Charles Vincent. On dut cesser de chanter au théâtre Montmartre *l'Invasion*, vivement applaudie; *la Misère* et *l'Argent*, deux satires incorrectes mais vigoureuses, furent également mises à l'index ; l'autorité défendit même *Mon Manteau,* chanson comique ! — Charles Vincent ne se crut cependant pas condamné au silence, mais il abandonna prudemment le terrain politique.

Le talent de Charles Vincent, nous l'avons dit, est multiple. Nous abordons ici le journaliste industriel, et l'on nous permettra d'énumérer ses titres sans souci de la chronologie, pour revenir aussi tôt que possible, au chansonnier.

Charles Vincent, d'abord rédacteur en chef du journal *l'Innovateur,* créa, en 1852, *le Moniteur de la Cordonnerie,* où les articles étaient payés en chaussures, monnaie que ne dédaignèrent pas de célèbres écrivains. On le vit ensuite à la tête de divers journaux de modes : *l'Illustrateur des dames, la Joie du foyer, la Boîte à ouvrage.* Il fonda une publication des plus sérieuses, *la Halle aux cuirs,* rédigée avec une autorité et une impartialité telles, que Charles Vincent est nommé presque toujours à l'unanimité dans les jurys spéciaux. Enfin, outre nombre d'articles demandés par les encyclopédies pratiques, notamment par *le Dictionnaire économique* de Guillaumin, Charles Vincent a écrit une *Histoire de la Chaussure dans l'antiquité,* où les questions ardues du travail sont traitée avec une humour récompensée par trois éditions.

Au milieu des travaux les moins poétiques, Charles Vincent ne délaissa jamais la muse.

Il écrivait, en même temps que ses comptes-rendus industriels, la ronde de *la Marchande du Temple,* drame émouvant de ses amis Luchet et Desbuard, et la *Chanson des Mariés* pour *le Cordonnier de Crécy* des mêmes auteurs. Nous donnons entièrement cette dernière production, qui fait un agréable contraste avec les chants énergiques que, jusqu'ici, nous avons uniquement signalés :

Nous n'aurons jamais d'enfants,
Jurait Pierre à Madeleine ;
Même quand ils sont charmants,
C'est trop d'ennui, trop de gêne.
Neuf mois après, juste à temps,
Vint un garçon, puis, sans peine,
Se compléta la douzaine...

Cela prouve, on le voit bien,
Avec Pierre et Madeleine,
Cela prouve on le voit bien,
Qu'il ne faut jurer de rien.

Je serai maître chez moi !
Jurait Pierre à Madeleine ;
Seul je veux faire la loi,
Etre roi dans mon domaine.
Cependant, du bout du doigt,
Dès la première semaine,
Sa femme dit-on, le mène...

Cela prouve, on le voit bien,
Avec Pierre et Madeleine,
Cela prouve on le voit bien,
Qu'il ne faut jurer de rien.

Si jamais je suis *(la musique fait) :* coucou
Jurait Pierre à Madeleine,
Je veux qu'une pierre au cou,
Vite à la Seine on m'entraîne.
Il a dû boire un bon coup
Depuis qu'il en a l'étrenne,
Il a pu tarir la Seine...

La Seine et lui vont très bien,
Aussi bien que Madeleine ;
La Seine et lui vont très-bien :
Il ne faut jurer de rien.

N'est-ce pas là la vraie chanson, gaie, alerte, avec une pointe d'ironie ? Le chanteur Pacra se fit connaître par elle ; il passa, avec la pièce, de Beaumarchais au théâtre de la Gaîté. La musique était d'Olivier Métra qui en fit un quadrille, son premier succès en ce genre. On sait qu'il dirige brillamment aujourd'hui les bals de l'Opéra.

Mais le grand succès de Charles Vincent au théâtre fut *l'Enfant du tour de France*, drame qu'il avait écrit pour amener la fin des luttes sanglantes du compagnonnage, résultat en partie atteint. Dans cette pièce, Darcier disait cinq ou six chansons: deux sont devenues justement populaires, *la Ronde des cordonniers* et surtout *la Vieille Chanson Française,* dont il suffit de citer le refrain:

Française de mœurs et d'allure,
Tous les ans la vieille chanson
Rajeunit son ton, sa figure,
Dans la vendange et la moisson :
Salut à la vieille chanson!

Vers la même époque, Charles Vincent publia, en collaboration avec Edouard Plouvier, *les Refrains, du Dimanche,* recueil de cinquante chansons, illustré par' Gustave Doré. Là, figuent *Frère Jean, les Fils du soleil, le Vin, l'Idée, le Savetier ;* là aussi, concuremment avec le *Jean Guêtré* de Dupont et le *Jean Raisin* de Mathieu, ou plutôt à côté d'eux, complétant la plus respectable trinité rustique, Charles Vincent créa *Jean Blé-Mûr,* qu'Alexandre Dumas s'empressa d'emprunter pour son *Mousquetaire.* Magnus Durer en avait fait la musique et Félicien David l'accompagnement. Ecoutez le début vigoureux de ce chant superbe :

Toute la nature est en fête,
L'alouette a des chants nouveaux;
Paysan, relève la tête,
Le soleil bénit tes travaux.
De ta sueur et de ta peine
Il a fécondé le plus pur :
La terre, sous sa chaude haleine
Enfante pour tous Jean Blé-Mûr.

Jean Blé-mûr, sous sa blonde écorce,
Nous apporte le grain;
C'est la vie et la force,
C'est le pain!

Puis le poëte se tut, laissant à tort la place aux inanités que propageaient les cafés-concerts. Par bonheur, l'œuvre chansonnière de Charles Vincent, peu nombreuse sous le dernier règne, s'est considérablement accrue ces temps derniers. En 1870, aux premiers jours d'une guerre stupide et terrible, il rompit le silence pour jeter à l'enthousiasme un hymne patriotique *l'Invasion,* que Mlle Julia Hisson de l'Opéra interpréta superbement. Deux ans plus tard, présenté par M. Duvelleroy, Charles Vincent pénétrait au Caveau. Il y chanta dix productions qui lui méritèrent le titre de membre titulaire, qu'il soutint avec *la Chanson française, Pierre Dupont, les Vins de France et le Travail.* Enfin, en janvier dernier, le Caveau l'éleva à la dignité de président, et cet honneur paraît encore avoir doublé sa verve. En effet, outre ses toasts ingénieux à Panard, à Collé, à Gallet et à Piron, les livraisons récentes du Caveau contiennent cinq chansons de Vincent, que nous n'hésitons pas à classer parmi ses meilleures. Nous donnons à l'appui de ce jugement le premier couplet de sa *Chanson-manifeste.*

Messieurs, je suis républicain,
Cela ne surprendra personne;
Vous ne craignez donc d'un Tarquin
Ni le glaive ni la couronne.
Mais, sachant que l'on peut avoir
L'esprit de vertige au pouvoir,
Et qu'en devenant chauve on aime
A se coiffer d'un diadème,
Je jure ici que mon orgueil
A pour limite ce fauteuil.
Je m'y pose, simple et modeste,
Prenant ces mots pour manifeste :
Pour un an j'y suis et j'y reste!

Avions-nous tort de dire que nous retrouverions dans l'homme mûr d'aujourd'hui les convictions de ses jeunes années?

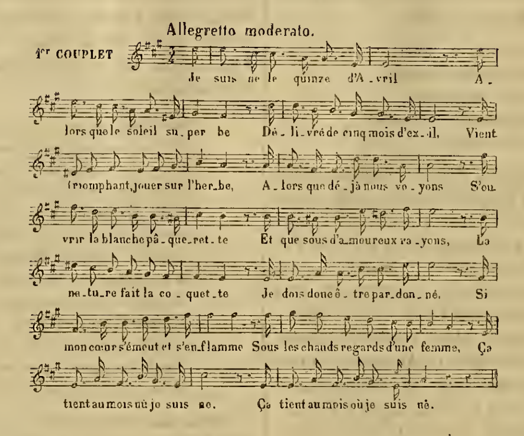
Nous touchons à la fin de notre tâche. La place nous a fait défaut pour multiplier, comme nous l'aurions désiré, les citations. Charles Vincent a touché à tous les genres de la chanson : politique, satire, patriotisme, plaisanterie. Sa muse a tout célébré avec un bonheur égal. Il aime la liberté, le travail, l'amour, le vin, et les chante sans emphase, avec une gaîté vive et saine.

Plein d'énergie ou de tendresse, son vers, avec des mots justes, peint des sentiments vrais. Il est surtout original, jeune, et, sous un apparent abandon, d'une correction exquise. Nous donnons plus loin, comme un très-remarquable spécimen de son faire, *le Mois où je suis né*, poëme en cinq chants sur lequel, à l'exemple de Dupont et de Nadaud, Charles Vincent a lui-même écrit une musique à la fois simple et savante. Il est impossible de célébrer plus éloquemment ces inépuisables matières à chansons: le gai soleil, l'amour fécond, le vin vieux, l'égalité vraie, l'indépendance mâle et le patriotisme éclairé.

L. Henry LECOMTE

LE MOIS OU JE SUIS NÉ

Musique de l'Auteur des paroles.



Je suis né le quinze d'avril,
Alors que le soleil superbe,
Délivré de cinq mois d'exil,
Vient, triomphant, jouer sur l'herbe;
Alors que déjà nous voyons
S'ouvrir la blanche pâquerette,
Et que, sous d'amoureux rayons,
La nature fait la coquette.

Je dois donc être pardonné,
Si mon cœur s'émeut et s'enflamme
Sous les chauds regards d'une femme;
Ça tient au mois où je suis né.

En octobre on me baptisa:
Tout était chansons et louanges;
Mais par malheur on se grisa
En voulant goûter aux vendanges.
Quand se calmèrent les cerveaux
Mon parrain, homme respectable,
Fit serment que les vins nouveaux
Ne paraîtraient plus sur sa table.

Je dois donc être pardonné,
Si le vin vieux seul peut me plaire;
Ça tient au serment salutaire
Du parrain que l'on m'a donné!

Pour fêter les jeunes chrétiens,
Un jour, l'Église nous rassemble.
Riches, gueux, nobles, plébéiens,
Et nous communions ensemble.
Cet exemple simple et puissant,
Où la sainte égalité brille,
Prouve que, nés d'un même sang,
Nous ne faisons qu'une famille.

Je dois donc être pardonné;
Si je ris de la noble race;
C'est qu'en moi reste encor la trace
De l'exemple qu'on m'a donné!

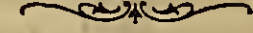
Je suis né dans Fontainebleau,
Près de la forêt qu'on admire,
Mais près aussi de ce château
D'où croula le premier empire.
La forêt disait: Liberté!
Le château disait: Servitude!
Et j'abandonnai la cité
Pour les bois et leur solitude.

Je dois donc être pardonné,
Si des palais l'or et les marbres
Me plaisent moins que les grands arbres;
Ça tient au sol ou je suis né.

Je suis né dans ce mois heureux
Où, sous les drapeaux de la France,
Pieds nus, mais le cœur valeureux,
Tous couraient à sa délivrance.
En vain, des rois gronde l'airain:
Emportés par la foi française,
Hoche et Moreau passent le Rhin
En entonnant la Marseillaise!

Je dois donc être pardonné,
Si ma muse patriotique
N'exalte que la République!
Ça tient au mois ou je suis né!

Charles Vincent.



NOS VIEUX CHANSONNIERS

LAUJON

(1727-1811)

Il faut avoir vu le portrait de Laujon pour se rendre bien compte de cette nature heureuse et contente d'elle et des autres. Aucune ligne ne vient déranger l'harmonie de l'ensemble : l'œil est doux, la bouche un peu sensuelle et modestement railleuse; le nez quelque peu bourbonnien s'encadre bien dans deux joues un brin rebondies et qui durent être roses pendant les quatre-vingts ans de leur existence. L'oreille est délicate comme celle d'une jeune fille, attentive et finement ourlée; elle est ornée d'un naïf anneau d'or, qu'une mère aimante y fit placer, croyant peut-être à sa nécessité pour la vue de son fils, ou comme coquetterie, mais par tendresse d'abord dans l'un ou l'autre cas.

Laujon passa sa vie à féliciter, à complimenter, à bénir. Ses œuvres, si considérables soient-elles, ne contiennent pas d'épigramme ni de reproche.

Laujon, qui traversa l'époque si mouvementée de 89 à 1811, ne fit partie d'aucune coterie, ni d'aucun parti politique. La République avait bouleversé ses affaires et cependant il ne fit pas un couplet contre la République, même après le neuf thermidor, pas le plus chétif quatrain seulement pour se procurer la satisfaction de donner aussi son coup de pied au *tyran* tombé. L'empire se lève, rien! pas même une Cantate en l'honneur de *leurs Majestés impériales et royales*.

Heureux homme ! que ton existence dut être douce !

Pierre-Laujon, né à Paris le 3 janvier 1727, était fils d'un riche procureur qui lui fit faire de très-bonnes études au Collége Louis-le-Grand, et qui avait espéré que son fils ferait un jour un procureur ou tout au moins un avocat. Il n'en devait pas être ainsi. A dix-huit ans Laujon avait déjà composé une pièce de théâtre tirée des pastorales de Longus: *Daphnis et Chloé*. On parlait tant de cette petite œuvre dans le monde littéraire que le bruit en vint aux oreilles de la cour ; madame de Pompadour, qui s'occupait de belles-lettres à ses heures, trouva la chose charmante et les Bernis, les Nivernois, les d'Ayens et autres courtisans d'alors firent chorus : c'était une réputation établie. Le comte de Clermont vit le jeune poète, il lui plut ; il l'installa dans sa maison avec le titre de secrétaire de son cabinet, et bientôt de secrétaire de ses commendements. Ces emplois fort lucratifs laissaient à Laujon beaucoup de temps qu'il consacrait à confectionner des *fêtes*. On nommait ainsi des petites scènes lyriques adaptées à toutes sortes de cérémonies et dont les acteurs étaient toujours des personnages de haut rang qui trouvaient charmant de se faire peuple pour un moment, en représentant des types de jardiniers ou de paysans quelconques, qui chantaient toujours la louange de leurs seigneurs et maîtres dans un langage baroque et ridicule. Les dits seigneurs s'amusaient beaucoup de ce langage, et par contre se distribuaient ainsi leur éloge à eux-mêmes.

Il y a de ces fêtes qui sont très-longues et en les lisant on se sent tout disposé à plaindre ceux qui en étaient les héros !

Lors de la guerre de sept ans, Laujon suivit le comte de Clermont en Allemagne en qualité de commissaire des guerres; il ignora toujours en quoi consistaient ses fonctions, mais il n'en fut pas moins décoré de la croix de St-Louis.

A la mort du comte de Clermont, arrivée en 1770, Laujon passa, tout naturellement, comme un objet mobilier dans la maison du prince de Condé héritier du comte, devint secrétaire des commandements du duc de Bourbon et continua son rôle de directeur des fêtes de ce prince ou de bénisseur perpétuel à Chantilly.

Laujon, d'une nature très-active, avait en même temps produit une grande quantité de pièces représentées sur les différents théâtres de la capitale et sur ceux de la cour. *L'Amoureux de quinze ans*, piécette ingénieuse avait eu beaucoup de retentissement; *le Couvent* avait été remarqué comme originalité, c'est une pièce sans homme. Mais c'est surtout comme chansonnier que Laujon s'était acquis une vraie réputation.

Aussi fréquentait-il assidument toutes les réunions chantantes d'alors; presque toutes ses chansons couraient par la ville après avoir passé par les salons. *Toujours seule disait Nina*, *Les matines de Cythères*, *Le chat perdu*, *Je vous prêterai mon manchon*, *Le calendrier des Cocus*, *Le roulier* et vingt autres, sont autant de succès ; il y a dans toutes ces œuvres légères, une grande facilité, de la rondeur et souvent de la verve. Elles ne sont pas toujours d'une moralité sans reproches mais... chansons, chansons!

Laujon est le trait d'union entre l'ancien Caveau où il fit entendre ses premiers refrains, et le Caveau moderne; sa longue carrière lui permit de tutoyer Piron et de serrer la main à Désaugiers. — La révolution fit perdre à Laujon une grande partie de sa fortune, il s'en consola sans perdre sa bonne humeur.

Un rêve avait traversé une grande partie de son existence : être de l'académie ! trente ans durant, sa candidature fut en permanence.

Un jour, enfin! à la mort de Portalès en 1807, le secrétaire après avoir énuméré les différents candidats au fauteuil vacant, dit : puis nous avons, vous le savez, M. Laujon ; il a 80 ans, nous savons où il va, laissons-le passer par l'académie, il y a urgence. — et Laujon fut nommé : c'était un prix de persévérance.

Il mourut en 1811, le 13 juillet, en bon petit bourgeois du marais, rue St Anastase ; il était alors président du Caveau moderne. Aussi sa mort fut-elle chantée sur tous les airs. — Le chevalier de Piis, Armand Gouffé, Désaugiers, témoignèrent des plus sincères regrets.

Le 2 décembre suivant on jouait au Vaudeville : *Laujon de retour à l'ancien Caveau*, vaudeville en 1 acte par les convives du Caveau moderne; et cet opuscule obtenait un gentil succès : les personnages sont Laujon, Panard, Favart, Vadé, Collé, etc.

Cela nous prouve qu'il y avait alors un public qui s'intéressait à la chanson et aux chansonniers — ce public était dû au Caveau moderne, qui venait de réveiller en France, de par la verve endiablée de ses refrains, l'amour de la chanson !

EUGÈNE BAILLET.

Cette notice est extraite de l'*Anthologie de la chanson française, depuis le 18e siècle jusqu'à nos jours*, avec notes et notice par Eugène Baillet, 2 forts volumes in-18, que publiera prochainement la librairie Patay.

CHANSONS, CHANSONS!

Chaque mois nous publierons sous ce titre des nouvelles ou des chroniques se rattachant à la chanson, voire même aux cafés-concerts. Tout ce qui sera dit ici le sera de la meilleure foi du monde; pas de parti pris, pas d'école, pas d'église, nous serons aussi bien bienveillants que possible, cependant, si quelquefois..... Ah! dam! si on le mérite!

*
* *

Bonne nouvelle! les habitants de Choisy-le-Roi ont pris l'initiative d'une souscription pour élever une statue à l'immortel auteur de la *Marseillaise* qui mourut en 1836 dans cette gentille campagne: c'est justice! que nous importent les défaillances de Rouget de l'Isle. Habituons-nous à juger les hommes par ce qu'ils ont de grand. Il a conduit à la victoire les armées républicaines du Rhin, de Sambre-et-Meuse et les autres, car nos soldats alors n'avaient pas pour vaincre des engins de mort perfectionnés, mais ils avaient dans le cœur l'amour de la patrie et pour général la *Marseillaise*. Vous tous qui avez frissonné de patriotisme en l'écoutant, portez votre offrande au comité de Choisy.

*
* *

L'éditeur Dentu vient de mettre en vente: *Mémoires d'un vieux chansonnier Saint-Simonien*, par Vinçard aîné.

Ce vieux chansonnier a 80 ans bien sonnés — il n'en est pas moins vigoureux de corps et d'esprit.— Son livre est écrit sans prétention et contient des faits très-importants pour l'histoire de la chanson; nous y reviendrons.

*
* *

Pour l'exposition, les concerts, comme les théâtres, vont nous présenter ce qu'ils ont de mieux, les pièces à effet, et les artistes à succès. Aussi le Concert Parisien annonce-t-il madame Bordas pour le 1er juin. La célèbre chanteuse populaire, presque la seule qui chante encore des chansons, fera sa rentrée avec des œuvres nouvelles; on dit le plus grand bien de l'une d'elle qui a pour refrain:

La France ouvre ses mains, peuples, tendez les vôtres.
Que la guerre pour tous soit un épouvantail;
Partout l'humanité possède des apôtres:
Soyons unis par Dieu, l'amour et le travail!

*
* *

La librairie Charpentier vient de mettre en vente: *Parfums, chants et couleurs*, poésies par Gustave Mathieu, mort comme il mettait la dernière main aux épreuves de son livre. Nous ne partageons pas l'enthousiasme immodéré qu'inspirait à ses amis le chantre de *Jean-Raisin*; dans notre prochain numéro, nous publierons un article bibliographique et nécrologique à ce sujet.

*
* *

La répartition du trimestre d'avril, de la *Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique était de* 125472 f. 25 c. Il y a un certain nombre d'auteurs qui touchent de vingt à cent francs par trimestre, d'autres plus, d'autres moins, cela varie selon le travail et le succès. Mais, ce qui me paraît laisser à désirer, c'est que plus les auteurs travaillent et plus l'agent général gagne: il a touché pour sa dernière année la modique somme de 28,086 fr. 55 c. C'est-à-dire, beaucoup plus, que n'importe lequel des sociétaires. — Faites-vous donc un nom dans les arts, risquez donc votre tête dans la politique pour arriver au titre de sénateur de l'empire afin de voir s'accomplir le beau rêve des trente mille francs par ans, vous voyez qu'il y a des sentiers bien plus doux pour arriver à ce résultat: 30,000! cette année d'exposition, monsieur Rollot les dépassera!

ROBERT GARNIER.

*
* *

Le mercredi 3 avril, rue de Bretagne, 49, il y avait soirée au bénéfice de H. Denanjanes, chansonnier et musicien; cette soirée à laquelle un grand nombre d'auteurs et de chanteurs ont prêté leur concours concordait, malheureusement, avec le dîner de la Lice Chansonnière, ce qui justifiait l'absence de plusieurs de ses membres qui avaient promis leur concours: en somme, bonne soirée pour le bénéficiaire, et agréable pour les assistants.

*
* *

Grâce à l'infatigable initiative de Noël Mouret pour perpétuer la mémoire des chansonniers morts, un groupe d'amis, malgré le mauvais temps, se sont réunis le jeudi 11 avril, rue Vieille-du-Temple, 104, chez l'ami Collignon, pour célébrer exclusivement par des chansons de Charle Gille le 22e anniversaire de la mort de ce chansonnier. Dans l'œuvre de Gilles, on n'a que l'embarras du choix, pour trouver de belles et bonnes choses: Gille restera une des gloires de la chanson moderne.

*
* *

Jeudi 9 mai, aura lieu chez Collignon une soirée à la mémoire du chansonnier Victor Rabineau.

A. P.

Le directeur-Gérant A. PATAY

735. — Poitiers. typ. J. RESSAYRE. — Paris, ue d'Aboukir.

ANNONCES

Les annonces doivent être adressées directement à l'administrateur A. PATAY.

Nous réservons la couverture de notre revue aux annonces spéciales, librairie, arts, musique, sciences, photographies, etc., etc.

On ne reçoit que les lettres affranchies

Pour les renseignements :

S'ADRESSER :

18, rue Bonaparte, 18.
PARIS

1re ANNÉE. — N° 2. — JUIN 1878.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
RUE BONAPARTE, 18
PARIS

Le Numéro : 30 cent.

Secrétaire de la Rédaction
V. DEMEURE

ABONNEMENTS
Paris, 6 mois . . 2 fr.
Departs, 6 mois . . 2 50
Etranger, 6 mois . 3 »
On ne reçoit que des abonnements de six mois.

Directeur-Gérant
A. PATAY

LA CHANSON

REVUE MENSUELLE

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Rédacteur en chef : L.-Henry LECOMTE

SOMMAIRE DU 2e NUMÉRO

Ce Numéro contient une lettre inédite de Victor Hugo.

VENTE EN GROS ET AU NUMÉRO
LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE
A. PATAY
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

La Chanson, cette incarnation toujours nouvelle et toujours diverse de l'esprit français, n'a pas d'organe.

Nous venons combler cette lacune regrettable en créant plus qu'un journal — une revue complète, spécialement consacrée à ceux qui chantent ou font chanter.

Sous ce titre: LA CHANSON, paraitra tous les mois une livraison de 12 pages in-4°, à deux colonnes, où s'écrira l'histoire ancienne et moderne de la chanson et des chansonniers. Une couverture-annonce garantira chaque numéro; la pagination sera suivie et nous donnerons, à la fin de l'année, le titre et la table nécessaires pour la réunion en volume.

LA CHANSON publiera les comptes rendus des banquets mensuels du *Caveau, de la Lice Chansonnière*, du *Pot-au-feu* et des diverses sociétés lyriques. Nous préparerons ainsi à l'historien futur des muses populaires les matériaux d'un livre original et varié. — Trouveront également place dans notre revue la biographie et le portrait des chansonniers vivants ou disparus, nombre de chansons peu connues ou inédites, une bibliographie raisonnée, le programme des concours lyriques, l'annonce des soirées chantantes extraordinaires ou à bénéfice, enfin une chronique sincère des cafés-concerts et des théâtres parisiens.

Pour mener à bien leur entreprise, les fondateurs de LA CHANSON s'adressent à tous :

Aux Chansonniers de Paris et de la province d'abord. Nous les prions ici de nous faire parvenir leurs adhésions, leurs abonnements, les réflexions que notre publication leur pourrait suggérer, un exemplaire au moins de leurs œuvres imprimées, les meilleures de leurs chansons inédites et des notes suffisantes pour fournir matière, au besoin, à d'intéressantes et véridiques études biographiques.

Aux Editeurs de Paris et des départements qui publient des ouvrages se rattachant à l'objet de notre revue, nous disons qu'une place sera toujours réservée aux comptes-rendus des œuvres dont ils nous adresseront deux exemplaires, et nous les invitons à nous envoyer même les moindres plaquettes.

Semblable avis *aux Editeurs de Musique*, — et prévenons tous les intéressés que les couvertures de la CHANSON seront exclusivement réservées aux annonces de librairie et de musique à des prix très-modérés.

Aux Musiciens. — Nous prenons nos mesures pour donner à l'avenir une place à la musique dans notre revue ; nous prions donc dès aujourd'hui les jeunes compositeurs de nous adresser leurs œuvres, et surtout de mettre en musique les chansons inédites que nous publierons. Il y aura de la sorte rapprochement amical entre paroliers et compositeurs inconnus, et peut-être en résultera-t-il quelques œuvres à grand succès.

Aux Bibliographes et aux Amateurs. — Nous accueillerons avec reconnaissance les documents peu connus ou inédits qu'ils voudront bien nous offrir ; nous leur demandons de guider nos recherches et de nous indiquer les sources de renseignements incontestables.

Aux Présidents des Sociétés Lyriques. — Nous les invitons à nous adresser, dans le plus bref délai, les noms des réunions qu'ils président, l'indication des siéges sociaux et des jours de tenues, et nous les prions instamment d'assurer l'exactitude de nos informations en désignant, dans chaque société, un délégué chargé de correspondre avec notre publication et d'en faire apprécier le but.

Nous voulons le succès d'une œuvre entreprise dans le but louable de défendre les réputations justement acquises et d'assurer aux talents inconnus une large place au soleil fécondant de la publicité ; aussi désirons-nous sincèrement être obligés, après le premier semestre, de paraitre tous les quinze jours.

Les auteurs désireux de posséder un certain nombre d'exemplaires des numéros contenant leurs œuvres, seront priés de nous en informer à l'avance, afin que nous puissions exactement fixer notre tirage ; ces numéros leur seront cédés aux prix de libraire. Bien entendu, il ne sera pas indispensable de prendre des numéros ni même d'être abonné pour collaborer à notre revue ; le comité de rédaction sera souverain pour admettre ou rejeter les pièces proposées.

Tout ce qui concerne la rédaction devra être adressé *franco* au Rédacteur en Chef; ce qui concerne l'administration, l'abonnement et les annonces au Directeur-Gérant. — Les lettres ou paquets non affranchis seront rigoureusement refusés. — Toute lettre exigeant une réponse devra être accompagnée d'un timbre-poste.

Un numéro d'essai sera envoyé à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie, accompagnée de 30 centimes en timbre-poste.

Le Directeur-Gérant : A PATAY

BULLETIN D'ABONNEMENT

A ENVOYER FRANCO, ACCOMPAGNÉ D'UN MANDAT-POSTE *

Paris : 2 fr., Départements, 2 fr. 50, Étranger, 3 fr.

Je déclare m'abonner pour six mois à la Revue LA CHANSON.

SIGNATURE (visible)

ADRESSE

(*) Les timbres-poste ne seront pas acceptés. Par l'envoi du montant de l'abonnement on évite les frais de recouvrement qui sont à la charge de l'abonné. Le talon de la poste sert de quittance.

M. L.-Henry Lecomte ayant fait hommage à Victor Hugo du premier numéro de *la Chanson*, a reçu de l'éminent écrivain la lettre suivante :

Paris, le 20 Mai.

MON CHER CONFRÈRE,

La Chanson est une forme ailée et charmante de la pensée ; le couplet est le gracieux frère de la strophe ; nous sommes de la même famille.

Je vous envoie mes vœux de succès, avec mon plus cordial serrement de main.

VICTOR HUGO

La Chanson publie avec fierté ces lignes aimables du Maître.

Elle est heureuse aussi des sympathies multipliées qui, dans la gent chansonnière et dans le public, ont accueilli son apparition. Elles lui seront un encouragement à poursuivre ce double but : l'exaltation des hommes de talent et des œuvres saines, la critique sévère des inepties et des immoralités.

La Chanson, pour remercier ses amis connus et inconnus, leur offrira, le mois prochain, une livraison tout exceptionnelle.

L'anniversaire funèbre de BÉRANGER se plaçant en juillet, le numéro 3 de *la Chanson* sera consacré à la mémoire du plus grand des chansonniers français.

Étudiant d'une façon neuve BÉRANGER, comme poète, comme auteur dramatique et comme homme privé, le numéro spécial de *la Chanson* aura cet attrait puissant de contenir plusieurs détails biographiques inconnus, et nombre de couplets et de vers inédits de l'immortel chantre des amours et des gloires nationales.

Nous invitons les auteurs qui voudraient contribuer à l'éloge de BÉRANGER à se mettre de suite à l'œuvre ; poésies ou chansons devront nous être adressées avant le 15 juin.

Le numéro spécial de *la Chanson* sera le complément indispensable de toutes les biographies publiées sur BÉRANGER, car il révélera l'existence de productions ignorées, dignes cependant de la plus éclatante publicité.

L'anniversaire de BÉRANGER sera dignement célébré par l'apothéose que nous préparons.

A. PATAY.

SOCIÉTÉ LYRIQUE & LITTÉRAIRE DU CAVEAU

BANQUET DU 3 MAI 1878

Il est difficile, en parlant plusieurs fois de suite des banquets du *Caveau*, d'éviter les redites. L'esprit, la gaieté, une douce philosophie, çà et là un scepticisme un peu trop marqué, voilà ce qu'on est sûr de retrouver dans les productions qui s'y interprètent.

Je parlais, à propos du banquet précédent, des principales sources d'inspiration auxquelles puisent les membres de l'aimable compagnie. Il ont aussi recours volontiers à une forme commode de la chanson presque improvisée : c'est le *tiroir*, sorte de passe-partout à plusieurs compartiments, dont chacun encadre un sujet différent. Le tout se relie par un refrain commun. MM. Echalié, Grangé, Jullien, Montariol, Poulain, Vergeron, ont, au dernier banquet, adopté ce genre, qui, tout facile qu'il paraît, ne laisse pas d'exiger beaucoup de goût. Il a le mérite d'offrir de la variété, mais il faut, quel que soit le sujet, que le refrain soit amené naturellement et sans effort.

C'est un travail de romains; cette chute s'applique on ne peut mieux au succès d'une pièce de théâtre, et l'auteur n'a pas manqué son couplet. Dans la *Plume au vent*, M. Grangé s'abandonne à cette raillerie desséchante que je signalais dans sa *Rengaîne* de l'autre mois. Les rêves du poète, l'espoir des peuples, la vertu des tribuns et des rosières, tout, à l'en croire, s'envole comme la plume au vent. Il est difficile de mettre plus d'esprit au service d'une thèse moins consolante. *Carpentras, Circulez, messieurs, circulez ! Tâter le terrain, Parlons d'autre chose* : ces morceaux ont fait grand plaisir. *Tâter le terrain*, de M. Poulain, est bien un peu *réac*; mais, après boire, cela ne tire pas à conséquence.

M. Garraud, l'artiste aimé du Théâtre Français, a repris poétiquement, sous le titre de *Ma dernière maîtresse*, un sujet cher au père Trinquefort :

C'est une brune magnifique.

L'énigme, bien développée, a pour mot *Bouteille*, et on le chuchotait d'avance autour de moi. Excellente interprétation, en outre.

C'est aussi un vieux thème rajeuni que la chanson de M. Fénée : *J'veux divorcer !* tel est le cri des époux malheureux en ménage. Il rappelle, sans idée de plagiat, *N'te marie pas*, *Tu n's'ras pas longtemps mes amours*, et autres aménités inter conjugales. *Reviens, Chanson* est dans une autre gamme : c'est le refrain de Béranger : *Vous n'êtes plus Lisette*, appliqué à la chanson elle-même, maîtresse dont on se plaint sans cesse et qu'on courtise toujours.

Les visiteurs chantants sont rares : est-ce timidité ? M. Hervieu nous fait partager les doutes d'un voyageur : Est-ce une grande dame ? Et-ce une Cocotte ? Telles sont les questions qu'il se pose devant une femme rencontrée par lui dans les hôtels, aux eaux, que sais-je ! L'enfant — sans père — décide la question.

M. Granger ne s'est pas lancé dans la vie moderne. Il chante les fleurs. Il me semblait, en l'écoutant, entendre comme un écho de *l'Almanach des grâ-*

ces, et, dans l'obscurité du fond de la salle, j'entrevoyais l'ombre de Dorat souriant.

Une chanson d'actualité, c'est celle de Rubois, *le Candidat conservateur*. Après tant de succès passés, quelle déchéance pour le candidat, quand cesse de souffler pour lui le vent officiel ! Il avait tout, le préfet, le clergé, le *bagout* : il ne lui manque que l'électeur.

L'*Exposition*, encore un sujet actuel, s'il en fût, a inspiré trois chansons. L'une, élevée, généreuse, est plutôt un hymne qu'une chanson proprement dite, hymne au travail, au progrès, à la fraternité des peuples. On y reconnaît le cœur chaud et l'accent vibrant de Vincent, le poëte populaire.

Une seconde, dont je voudrais n'avoir pas à parler, mérite toutefois, par sa forme heureuse, de n'être pas omise. L'auteur, à mes yeux, a le tort de s'attacher à vanter le passé au détriment du présent. Rien, suivant lui, de ce qui se fait aujourd'hui, ne vaut ce qui se faisait autrefois, et le monde, à l'en croire, recule sans cesse. Je n'ai pas à redresser cette tendance, et me borne à la constater sans enthousiasme. Que M. Jules Petit, grand admirateur d'Horace, me pardonne ma remarque. Son auteur favori l'a dit :

Fiet Aristarchus...

et c'est mon rôle en ce moment.

Une troisième enfin a traité, dans le genre comique, les petits ennuis qui résultent, pour un pauvre parisien bien éloigné d'être millionnaire, de l'invasion d'étrangers que provoque la grande solennité du jour. On a surtout applaudi ce couplet :

Tous les légum' font grèv' par bottes.
Pouvait-on prévoir c'résultat,
Qu' nous aurions disett' de carottes
Dans l' pays qui les inventa?

et celui-ci, au sujet de l'élévation momentanée des petits traitements :

Aux employés la m'sur' doit plaire ;
Ils s' ront contents, j'n'en peux douter;
Mais moi qui suis surnuméraire,
Comment f'ra-t-on pour m'augmenter?

M. Clairville, lui, ne dédaigne pas l'actualité, mais il y apporte l'esprit frondeur et un peu dénigrant que je signalais tout à l'heure. Le *Centenaire de Voltaire*, tel est son sujet.

Le poëte, sous le péristyle de la Comédie-Française, s'étonne des honneurs qu'on lui prépare. « Je ne savais pas, dit-il, être si républicain : j'ai fait le courtisan, le flatteur, le valet; j'ai trouvé bons, même les vers du grand Frédéric ; j'ai sali dans un ignoble pamphlet la mémoire de la Pucelle. » Vous vous étonnerez peut-être d'entendre ces aveux mis dans la bouche même du vieil Arouet, alors que son malin interprète oublie de citer et Sirven et Calas et la Bastille. Mais quoi ? c'est un article de *l'Univers* mis en vaudeville. Beaucoup d'esprit et autant d'injustice.

Le vénérable M. Lesueur tonne contre le public, qu'il traite de *jobard*. Il a pu juger, aux applaudissements qui ont accueilli sa spirituelle boutade, que le public du *Caveau* mérite une exception.

Nadaud, un maître, terminera ce compte-rendu, comme il a terminé la séance. Il a payé son écot par deux chansons de caractères fort différents. *Vous n'êtes pas vieux, grand père*, sujet plein de délicatesse et de grâce. Est-on vieux, quand on aime et qu'on est aimé ? Puis, pour le bouquet, *le Bain des Auvergnats*, avec ce refrain :

Le plus drôle des charbonniers,
C'est Christophe, dit Sans-Souliers.

J'oubliais le toast. Vincent ne l'a pas oublié : le printemps — ce renouveau des âmes et des bois — lui a inspiré quelques vers chaleureusement pensés et vivement applaudis.

EUG. IMBERT

LICE CHANSONNIÈRE

BANQUET DU 1er MAI 1878

Paris, ce jour-là, célébrait l'ouverture de l'Exposition en s'offrant à lui-même une fête joyeuse. Cette manifestation patriotique et spontanée a nui, comme il fallait s'y attendre, au banquet des Licéens ; mais, pour être peu nombreuse, la réunion n'en a pas été moins gaie.

En l'absence du Président, le vice-président Chebroux, traduisant, au moment consacré, le sentiment général, a improvisé un toast chaleureusement accueilli, et que son peu d'étendue nous permet de reproduire en entier :

Dans les yeux du bonheur, dans les airs le printemps;
De doux mots fraternels expirant sur la lèvre ;
Dans tous les cœurs en joie une amoureuse fièvre,
Comme s'ils n'avaient tous aujourd'hui que vingt ans ;
Des fleurs et des drapeaux semés dans chaque rue ;
La foule s'écoulant paisible, heureuse, émue ;
Voilà ce que jai vu, marchant vers ce Palais,
Elevé pour l'amour, le travail et la paix !
Aussi, voulant marquer d'un vers patriotique,
Un jour où tous les cœurs battent à l'unisson,
Je vous propose, amis, au nom de la chanson,
De boire à la République !

Il était naturel qu'on entendît à la Lice plus d'un écho de l'émotion populaire qui régnait au dehors ; aussi M. Jouy, qu'on venait de recevoir sociétaire, a-t-il, après sa chanson de réception, célébré la solennité du jour en quelques vers bien frappés. Puis, au hasard de l'inscription, les chants se sont succédés, coupés d'applaudissements.

M. Chebroux, qui vient de retremper sa verve aux sources vives du pays natal, exalte poétiquement *les Rives du Clain* ; M. Flachat fils, après avoir demandé à une certaine Elisa de l'aimer *un peu, beaucoup, passionnément*, s'aperçoit que la belle ne l'accueille *pas du tout*, et met ses invocations et son dépit en quatre jolis couplets ; M. Quesnel tantôt se plaint, tantôt se félicite d'être *Entre les deux* ; M. Flachat père, avec une voix superbe encore, chante *le Piquillo* de Darcier, le compositeur populaire, présent à la réunion, mais que l'on ne devait pas entendre; M. Echalié raconte *les Promenades*, justement louées dans notre précédent numéro ; M. Hachin adresse à un *Pierrot* une supplique que j'apprécie plus loin ; M. Pingray, au nom de M. Poulain, jure de *ne plus tra-*

vailler; M. Rubois portraiture *les Nounous*; M. A. de Lyne énumère ce qui *n'est pas embarrassant*; M. Théolier mêle un peu de prose à toutes ces rimes ; enfin Jules Jeannin traduit en couplets la mauvaise humeur de Dieu qu'impatientent les plaintes humaines.

Tout cela, je dois le dire, était écouté par des oreilles un peu distraites. La nuit venue, la fête parisienne avait pris des allures bruyantes. A chaque instant la détonation d'un pétard troublait les chanteurs et faisait involontairement sourire l'auditoire. Le président de la Lice, appréciant intelligemment la situation, leva la séance avant l'heure accoutumée, et chacun alla jouir du magique coup-d'œil d'une illumination générale, trouvant, à part soi, que la clameur immense d'un peuple ardent aux pacifiques luttes du travail et du progrès valait la meilleure des chansons.

L.-Henry LECOMTE.

LE PASSÉ DE LA CHANSON

1

CONCERT DES ENFANTS DE BACCHUS

Le Concert des Enfants de Bacchus est une association de chanteurs et de buveurs qui a peut-être donné l'idée de l'institution du premier Caveau.

Il existait sous Louis XIII et florissait en 1630. Il reste peu de souvenirs de cette société bachique et chantante; cependant on connait deux petits recueils, très-rares et très-recherchés, des élucubrations de ces joyeux buveurs; on les trouve à la suite des deux parties du volume intitulé : *Le Parnasse des Muses, ou Recueil des plus belles chansons à danser, auquel est adiousté le Concert des Enfants de Bacchus, dédié à leurs rouges trognes. A Paris, Charles Hulpeau, 1630*, pet. in-12, frontispice gravé.

A la fin du *Parnasse des Muses* on trouve *le Concert des Enfants de Bacchus assemblez avec ses Bacchantes, pour raisonner, au son des pots et des verres, les plus beaux vers et chansons à sa louange, composez par les meilleurs buveurs et sacrificateurs de Bacchus*. 87 pages, 2 ff. de table. — Le second tome du *Concert des Enfants de Bacchus,* augmenté nouvellement du premier volume, 136 pp. 1 ff. de table et 1 blanc.

La mention des Bacchantes assemblées avec les *Enfants de Bacchus,* pour raisonner au son des pots et des verres, etc., indique assez que l'association dont nous parlons admettait des dames dans son sein; et, comme les convives étaient choisis parmi les meilleurs *sacrificateurs de Bacchus,* on doit supposer qu'à la fin de la séance, au lieu de *raisonner,* ainsi que le dit le titre du recueil des chansons, on *déraisonnait* à qui mieux mieux; peut-être faisait-on encore pis.

Le Parnasse des Muses à été réimprimé à 106 exemplaires en 1864, à Bruxelles, chez A. Mertens et fils, in-18. *Le Concert des Enfants de Bacchus* occupe 99 pages; il se compose de 57 chansons. En tête, on trouve une adresse aux *Enfants* :

« Compagnons, il me semble qu'après avoir donné du contentement aux dames, il est aucunement raisonnable de s'en donner à soy-mesme. Et comme nous sommes tous enfants d'un si bon père, nous serions bien dénaturés si nous ne luy faisions paroistre le ressentiment des obligations que nous luy avons.

« Nous devons, en reconnaissance de ses bienfaits, chanter publiquement ses louanges, c'est-à-dire n'entrer jamais aux lieux où l'on célèbre sa feste qu'avec un ferme propos de ne boire jamais plus de trois verres de vin sans dire quelque cantiques en son honneur. Surtout que la discorde n'entre jamais en l'esprit des frères mais bien de rire tous unanimement en paix, afin que le tout serve à la gloire du père et au contentement des enfants. »

Arthur DINAUX. (1)

UN COIN DE LA SUISSSE
(L'OBERLAND)

Air du Voyage aérien (Gustave Nadaud).

Sous les baisers d'un ciel content
On voit les fleurs grandes ouvertes ;
Vaches et bœufs s'en vont broutant
Sur des montagnes toujours vertes ;
Chaque vieillard en son châlet
Guide l'enfance aux lois bénies;
Les femmes font prendre le lait
Au saint concert des voix unies.

Le cœur par là n'est pas troublé...
Jamais de lutte... on rit, on s'aime!
Le sol, pour tous, produit du blé
Que chacun herse, ou bat, ou sème ;
L'oiseau qui laisse en paix son nid,
Dans les sillons glane et chansonne,
Et le seigneur, que tout bénit,
Donne au centuple à qui moissonne.

Quand le soleil a fait son tour,
Les pâtres, hors de leurs cachettes,
Entonnent le chant du retour
Au timbre de mille clochettes;
Au premier feu qui point le soir,
Quand la lumière s'est voilée,
Le chant ainsi qu'un gai bonsoir
S'élève en chœur de la vallée.

Le dimanche, en guise d'appeau,
Quand le hautbois joue en famille,
Le bon pasteur, de son troupeau,
Guide les jeux sous la charmille ;
Sur un gazon, d'heureux couvert,
Le flot danseur va comme l'onde,
On voit sauter, sous l'orme vert,
Et tête blanche et tresse blonde.

Il n'est par là que peu d'argent;
Santé, bonheur passent fortune !
Il n'est dès lors nul indigent!...
Le bien pour tous ! la règle est une !
Pas de valet, pas de rentier,
Au travail libre on s'associe;
Dieu, pour exemple au monde entier,
Donne ce coin de l'Helvétie.

Hippolyte DEMANET,
Membre honoraire de la Lice Chansonnière

(1) Cette notice est extraite du très-curieux ouvrage de M. Arthur Dinaux, *les Sociétés badines, bachiques, chan-*

MON VIEUX PARIS

Air : *Non licet omnibus adire Corinthum.*

Dans ce siècle effrayant, où les locomotives
Brisent, en se brisant, ceux qui, pour tout briser,
Tout voir, tout conquérir, partent pour d'autre rives,
Certains de les soumettre ou d'y fraterniser ;
Moi, seul à mon bureau, tout près de ma fenêtre,
Je vois passer les fous, dont tout bas je me ris ;
Et, pensant au Paris qui jadis m'a vu naître,
Je regrette mon vieux et tranquille Paris.

Paris était borné, déjà très-grande ville,
Par Montparnasse au sud et par Montmartre au nord,
A l'ouest par feu Beaujon, à l'est par Belleville;
Nos milliers d'omnibus n'existaient pas encor.
A marcher, à courir, plus lestes, plus ingambes,
Alors les Parisiens n'avaient pas désappris;
Et, pour se porter mieux, se portant sur leurs jambes,
Gaîment c'était à pied qu'ils traversaient Paris.

La grisette régnait, sans rêver d'un voyage
Aux bains de mer, à Bade, en Suisse, — à moins de frais;
Pour aller en coucou roucouler sous l'ombrage,
Nous avions Romainville et les Prés Saint-Gervais.
Aux yeux de l'innocente et naïve ouvrière,
Sans que moins de baisers en route fussent pris,
On passait la frontière en passant la barrière;
Car c'était voyager que sortir de Paris.

Les cœurs étaient aimants, les estomacs faciles ;
Lise n'osait encor faire sa Paméla ;
Le long des boulevards, que de tendres idylles!...
Pour séduire une belle, en cet heureux temps-là,
Il ne nous fallait pas commander chez Vachette,
Homard, truffes, champagne, ortolans ou perdrix ;
Pour un sac de marrons, pour deux sous de galette,
On était, de mon temps, adoré dans Paris.

Sans nous agiter tant, sans vouloir des miracles,
Sans courir, au hasard, par des chemins obscurs,
Nous avions nos plaisirs, nos amours, nos spectacles,
Tout cela réuni, renfermé dans nos murs.
Mais on fit des palais de plus d'une masure,
Et nous vîmes partout, à nos regards surpris,
Le chemin du bonheur se fermer, à mesure,
Que plus grandes s'ouvraient les portes de Paris.

Bref, ce sont nos progrès que pour nous je redoute ;
Et j'entends répéter, on me disait hier,
Que la mer à Paris arrivera sans doute ;
Je croyais que Paris s'en allait à la mer.
Donc nous vîmes en vain Rome, Athènes, Carthage,
Sombrer sous les travaux, par elles entrepris.
Est-ce donc pour aller au-devant du naufrage,
Que j'entends reparler de la mer à Paris.

CLAIRVILLE.

Membre titulaire du Caveau.

tantes et littéraires, ouvrage posthume, revu et classé par G. **Brunet**, 2 beaux vol. in-8 avec portrait à l'eau-forte a dessiné et gravé par G. Staal, prix net, à notre b rairie 7 **fr.**50, au lieu de 14 fr. prix de l'éditeur.
li

CHANT PRINTANIER

Air à faire.

Sur la terre tout est caresse.
Voyez dans le ciel bleu les nuages flottants
De l'espoir et de l'allégresse :
Voici le printemps.

C'est le printemps, fête éternelle
Aux vieux refrains toujours nouveaux.
Il fait éclore sous son aile
Et le courage et les travaux
Un sang vermeil se précipite
Dans les cœurs figés par l'hiver.
Tout renait, respire et palpite ;
Tout se dégèle, tout est vert.

Sur la terre tout est caresse, etc.

Déjà dans sa course rapide
L'hirondelle rase le sol.
Les arbres sur la glèbe humide
Etendent leur grand parasol.
C'est le renouveau qui se lève.
Femmes et fleurs et papillons
S'enivrent d'une forte séve
Aux parfums montant des sillons.

Sur la terre tout est caresse, etc.

Plus d'une voix longtemps muette
Répond au réveil des beaux jours :
Chant de l'avenir au poëte,
A l'oiseau le chant des amours.
Sous l'haleine des brises chaudes
Fourmillent des nids de romans.
Les prés se pavent d'émeraudes
Et les bois, de couples d'amants.

Sur la terre tout est caresse, etc.

Curieux, le soleil regarde
Au travers du sombre atelier,
Et dans la rêveuse mansarde
Jette un sourire familier.
Elançons-nous vers la lumière;
Lâchons la bride à notre essor.
Plus de chaîne, plus de barrière !
Allons, place au peuple qui sort !

Sur la terre tout est caresse, etc.

Éparpillons sous la verdure
Nos groupes par l'amour bénis.
Le dimanche de la nature
Fait bondir nos cœurs rajeunis.
Employons suivant notre envie
Ces jours que le temps va borner.
Hâtons-nous de cueillir la vie :
Elle est si prompte à se faner !

Sur la terre tout est caresse.
Voyez dans le ciel bleu les nuages flottants
De l'espoir et de l'allégresse :
Voici le printemps.

Eug. IMBERT.

La Fête du Travail

Musique de J.-B. Collignon.

Ils sont venus, les temps meilleurs,
Enfin s'ouvre l'ère féconde
Qui doit rendre la paix au monde,
Et le courage aux travailleurs.
Accourez dans nos murs, pacifiques cohortes,
N'aspirant désormais qu'aux paisibles succès,
La France rajeunie ouvre aujourd'hui ses portes,
Aux enfants du travail, aux soldats du progrès!

Lorsque la France vous appelle,
Venez, peuples de tous pays,
Que nos mains, nos cœurs soient unis
La République dans Paris
Donne une fête universelle!

Dans la ruche où, de vos travaux,
Demain vont briller les merveilles,
O travailleurs! chères abeilles,
Apportez des outils nouveaux.
A créer constamment quand chacun s'évertue,
Remplaçons par l'outil tout engin meurtrier;
Place à ce qui produit... arrière ce qui tue,
Un peuple riche et fort est un peuple ouvrier.

Lorsque la France vous appelle, etc.

O nations! pour l'avenir
La vieille Europe s'humanise.
Ce que la haine encor divise,
L'amour un jour pourra l'unir.
Le progrès percera la dernière frontière;
Le vieux monde sera, par son soufle emporté;
Nous n'aurons plus qu'un cœur, qu'une même bannière
Notre devise à tous sera : Fraternité!

Lorsque la France vous appelle,
Venez, peuples de tous pays,
Que nos mains, nos cœurs soient unis,
La République dans Paris
Donne une fête universelle!

Ernest CHEBOUX,
Vice-président de la Lice Chansonnière

(1) Nous offrons avec plaisir à nos lecteurs ce chant élevé. *La Fête du travail* est la première des chansons qui doivent servir à la rentrée de Mme Bordas au *Concert Parisien*. Nous svons donné précédemment le refrain de la seconde, due à augène Baillet : œuvres et interprète se vaudront.

MA BELLE-MÈRE

Air du Curé de Pomponne

D'un thème du plus mauvais goût
J'ai la tête brisée,
De son refrain qu'on dit partout
La note est insensée;
La critique sans la raison
C'est la nuit sans lumière,
Suis-je donc une exception ?...
Moi, j'aime ma bell'mère.

C'est une femme au doux regard
Où la bonté rayonne,
Qui, du bonheur, donne sa part
A ce qui l environne;
Quand il passe sur nos amours
Un nuage éphémère
Elle le dissipe toujours...
Moi, j'aime ma belle'mère.

A ma femme qui, quelquefois,
Bougonne et fait tapage,
Elle dit, d'une douce voix :
« Vraiment, ce n'est pas sage
De rappeler à chaque instant
Une erreur passagère;
Ton père en faisait bien autant... »
Moi, j'aime ma bell'mère.

Si les enfants, à la maison,
Commettent une faute,
Et que dame Correction
S'avance la main haute
Les coupables, pour s'échapper,
S'en font une barrière:
Elle corrige sans frapper...
Moi, j'aime ma bell'mère.

Quand le printemps met au ciel bleu
Sa robe la plus belle,
Aux mioches elle enseigne Dieu
Dans chaque fleur nouvelle;
La bigote lui fait horreur,
Tartufe l'exaspère,
Ce qu'elle dit lui vient du cœur...
Moi, j'aime ma bell'mère.

Lorsqu'une fête vient, le soir,
Nous rassembler à table,
Mes amis, on ne peut avoir
Convive plus aimable;
Elle dit le couplet badin
Comme feu mon grand-père,
En soulignant le trait malin...
Moi, j'aime ma bell'mère.

Comme elle sait bien que l'amour
Fait naître la caresse,
Elle éloigne de son grand jour
L'ombre de sa vieillesse;
Le souvenir lui dit tout bas
Ce que le cœur espère,
Elle aime et ne s'impose pas...
Moi, j'aime ma bell'mère.

C'est un phénix, me dites-vous;
Je le nie, et j'ajoute
Que plus d'une arrache pour nous
Les ronces de la route.
Pourquoi peindre des mêmes traits
La mere et la mégère?
Chanson, fais-nous donc deux portraits...
Moi, j'aime ma bell'mère.

J.-B. ROBINOT

LA DERNIÈRE FLEUR

Musique de Jaussaud (1)

Tu m'as dit l'autre jour dans un charmant sourire :
Dimanche si tu veux nous irons à Clamart.
Pourrait-on résister lorsque ton œil désire ?
C'est dit; mon bras t'attend, ne sois pas en retard.
Si le bois est petit, s'il n'a que peu d'ombrage,
Qu'importe ! nous saurons y découvrir toujours
Quelque charmant coin vert perdu dans le feuillage,
Pour faire un nid à nos amours !

En mai, t'en souviens-tu, quand les lilas fleurissent,
Nous sommes venus là cacher notre bonheur;
Aujourd'hui c'est l'automne et les feuilles jaunissent,
Viens ! nous chercherons la dernière fleur !

Sera-ce un bouton d'or, une humble pâquerette,
Ou quelque liseron oublié du soleil?
Nous la conserverons, comme un bouquet de fête,
En attendant qu'avril sonne aux champs le réveil.
Fleur, tu vivras longtemps sur la table de Rose,
Morte, dans un beau livre elle t'enfermera,
Et d'un doux souvenir tu deviendras la cause
Chaque fois qu'elle l'ouvrira !

En mai t'en souviens-tu, etc.

La verdure s'en va, mais la route est superbe ;
Si tu viens assez tôt, nous prendrons par Bagneux:
C'est un gentil village aux sentiers bordés d'herbe,
Où la romance dit qu'on est si bien à deux.
Apporte ta gaîté, moi j'aurai ma tendresse,
Tous les chemins sont courts quand je suis avec toi...
Et si nous n'avançons qu'à petite vitesse,
Tant pis, l'amour saura pourquoi !

En mai t'en souviens-tu, etc.

Et puis... elle est venue et nous t'avons cherchée,
Dans les sentiers ombreux dans les taillis perdus,
Nos mains se rencontraient dans l'herbe desséchée,
La nuit allait venir... la fleur n'existait plus !
Je regardai ma belle... Un coquelicot rose
Sur sa joue à l'instant venait de se poser :
La fleur était trouvée, et, toute fraîche éclose,
Je la cueillis dans un baiser.

En mai, t'en souviens-tu, quand les lilas fleurissent,
Nous sommes venus là cacher notre bonheur ;
Aujourd'hui c'est l'automne et les feuilles jaunissent,
Je dois à l'amour la dernière fleur !

Eugène BAILLET.
Trésorier de la Lice Chansonnière.

(1) La musique se trouve chez Labbé, éditeur, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 32.

CHANSON D'AMOUR

Air à faire.

L'aube luit, la plaine irisée
Sourit aux premiers travailleurs
Et leur montre — fraîche épousée —
Son corsage brodé de fleurs...
D'avril première heure charmante,
On voit, s'entrelaçant les doigts,
Accourir l'amant et l'amante
Au rendez-vous du petit bois,

Eparpillée
Sous la feuillée
Jase la bande des pinsons
Le couple écoute
Et mêle en route
Ses doux baisers à leurs chansons!

Sur l'aile d'or de l'amourette
Ils allaient, cueillant les lilas;
La mousse, en complice discrète,
Etouffait le bruit de leurs pas...
Et le soleil, du coin des branches,
De ses flèches de diamant
A leur toilette des dimanches
Faisait comme un rayonnement!

Éparpillée, etc.

Ils s'assirent sous l'ombre épaisse
D'un vieux chêne dont les rameaux
De cette scène de tendresse
Avaient dû voir bien des tableaux !
Le ruisseau gaspillait son onde
Entre deux rives de muguet,
Nul bruit... ils s'aimaient seuls au monde
Et les oiseaux faisaient le guet...

Eparpillée, etc.

Ce que leurs lèvres murmurèrent
Dans ce joli duo d'amour,
Et ce que les oiseaux chantèrent,
Je vous le dirai quelque jour;
Hier, j'appris dans le village
Qu'il étaient unis tous les deux,
Et qu'ils s'égaraient davantage
Dans le sentier des amoureux.

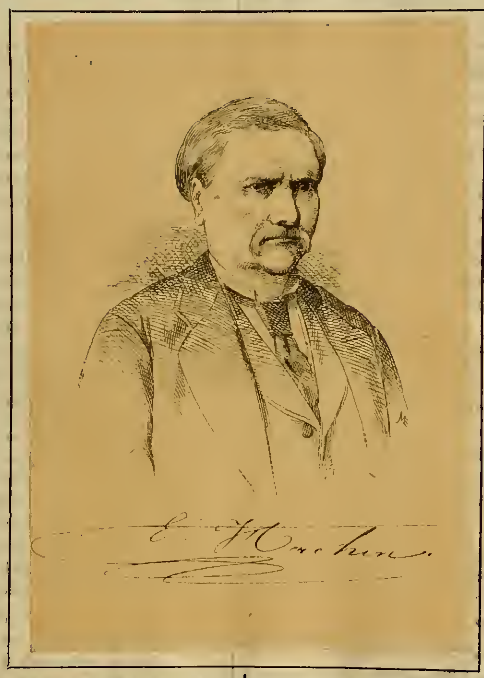
Eparpillée
Sous la feuillée
Jase la bande des pinsons.
Le couple écoute
Et mêle en route
Ses doux baisers à leurs chansons !

L. J. BÉOR.

GALERIE DES CHANSONNIERS

ÉDOUARD HACHIN

PRÉSIDENT D'HONNEUR DE LA LICE CHANSONNIÈRE



Le nom d'un auteur fait souvent le succès d'un livre ; une chanson, au contraire, peut réussir complétement sans qu'il vienne à l'idée de ceux qui l'apprennent de regarder la signature qui la termine. De là vient que la réputation de beaucoup de chansonniers émérites ne dépasse pas les cercles spéciaux qu'ils fréquentent ; de là résulte, pour ceux que révolte l'injustice, l'obligation de crier haut et souvent au public les noms de ceux qui le charment par des chants émus, l'instruisent dans de mâles couplets ou l'amusent par de gaulois refrains.

Edouard Hachin est un de ces derniers. Il a surtout cherché et trouvé les effets de rire ; cependant, à l'occasion, sa muse a donné la note philosophique avec une vigueur remarquable. Ce n'est donc pas faute d'aptitude ou de savoir qu'il a souvent préféré la gaudriole au sermon rimé, mais par un goût de nature que nous nous garderons bien de blâmer, la chanson devant avoir toujours et partout ses franches coudées. Après tout, le public est juge souverain, et si le poëte rencontre le succès dans la voie qu'il a choisie, c'est lui qui a raison contre les plus savantes critiques ; or, c'est le cas du chansonnier que nous racontons aujourd'hui.

Georges-Edouard Hachin est né à Arras le 20 mai 1808, de parents industriels. Venu à Paris en 1822, il y apprit le métier de fabricant d'instruments de mathématiques, qu'il abandonna pour l'ornement militaire ; finalement il devint spécialiste dans la fabrication des porte-mousquetons. Pendant de longues années, Hachin dirigea, rue de Braque, un modeste établissement, cherchant le progrès, améliorant les instruments de son travail. Il se signala principalement par l'invention d'un tour à percer, à conscience mobile, dont l'industrie tira grand parti.

Quand le dimanche fermait l'atelier, Hachin, comme un écolier en vacances, savourait gaiement sa liberté. De bonne heure assidu aux réunions chantantes, il se contenta d'abord d'écouter, puis

le désir le prit d'essayer ses forces. *La Lice chansonnière*, fondée en 1831, le reçut l'année suivante, au nombre de ses sociétaires. Hachin débuta là par un tableau grivois, *Javotte*. De sa fenêtre, l'auteur observe une voisine qui reçoit de nombreuses visites; il s'aperçoit bientôt que l'épicier, le bijoutier, et autres négociants libres-échangistes troquent là leurs fournitures pour d'autres non patentées; dès lors, à chaque arrivant, il exhorte la belle :

Attons, Javotte,
Frippe ta cotte...

tout cela dit en vers lestes, faciles et corrects. *Javotte*, bien accueillie, eut bientôt une sœur, de même nature charitable. Ayant pris leçons variées d'un berger, d'un prêtre et d'un soldat, Gertrude vient à Paris pour se faire reconnaître femme libre par les Saint-Simoniens. Elle expose ses principes dans ce couplet bien tourné :

On ne veut que plaisirs décents
Pour filles de mon âge,
Moi, j'adore tous ceux des sens
Et j'en fais grand usage.
Fi! de celle qui blâmera
Cette douce habitude;
L'apprendra
Qui voudra,
Larira :
Gertrude n'est pas prude.

A ces gauloiseries, publiées dans le premier volume de la *Lice Chansonnière*, succéda un gracieux portrait peint avec esprit et verve, *Ma Lison, ma Lisette*. On a parfois attribué cette œuvre à Béranger qui, certes, eût pu la signer sans danger pour sa gloire. Ecoutons les principaux traits du caractère de l'héroïne :

Qui, n'ayant pour tout bien
Que sa mine drôlette,
Aux baisers d'un vaurien
Vient la livrer pour rien ?...

Aux pauvres, en son chemin,
Qui donne à l'aveuglette,
Sans songer que demain
Elle sera sans pain ?

C'est ma Lison, ma Lisette,
La grisette,
C'est ma Lison,
Que j'adore avec raison,

Ma Lison parut, en 1835, dans le second volume de *La Lice*. Le même recueil contient de Hachin deux productions qui présentent un contraste intéressant avec cette chanson légère. C'est d'abord une élégie, *le Jeune malade*, dont nous donnerons un extrait :

Je vous fais un dernier adieu,
Oiseaux qui désertez nos rives;
L'automne à ma poitrine en feu
Fait sentir des douleurs plus vives;
La mort vient avec les autans
Me couvrir d'ombres éternelles,
Vous ne reviendrez qu'au printemps :
Adieu, timides hirondelles.

puis un chant patriotique, inspiré par la mort de Lafayette, et dont nous citerons également quelques vers :

A nous, terre du Nouveau-Monde,
Vient greffer celle de l'ancien;
Ta sève la rendra féconde,
D'elle naîtra l'arbre du bien.
Du bonnet que ceindra son faîte,
Tous les partis, pour se couvrir,
Viendront pardonner et s'unir
Sur le tombeau de Lafayette.

Les maîtres du genre ont-ils fait beaucoup mieux ? Hachin, cependant, revint à la muse folâtre avec *Jeanneton*, éloge d'une « très-bonne fille. » Une seconde chanson, inspirée par la Javotte de ses débuts, parut ensuite, mais sur un ton plus élevé que la première. On lira deux couplets des *Rideaux* avec un plaisir égal à celui que nous éprouvons à les transcrire :

Seul et m'amusant de vos fautes,
J'en dessinais les gais portaits,
Mais j'ai chez moi de nouveaux hôtes,
Lise y vient loger ses attraits.
Ma Lisette est encor timide
A des jeux pour elle nouveaux,
L'exemple peut rendre intrépide :
Javotte, tirez vos rideaux.

Plus riche j'eusse, à la fenêtre
D'où Lise lorgne vos ébats,
Mis un voile, mais le bien-être
Peu de rimeurs l'ont ici-bas.
De mon âtre employant la suie,
Vingt fois j'ai terni les vitraux,
Mais Lise toujours les essuie :
Javotte, tirez vos rideaux.

S'inspirant d'une légende de son pays natal, Hachin publia, vers la même époque, une énergique invocation sous ce titre *la Chandelle d'Arras*. Les circonstances actuelles en refont une actualité :

Lorsque sur Luther ou les siens,
L'enfer vomissait les Jésuites,
Elle, d'Arras lançait Damiens
Et démasquait ces hypocrites.
Ils ont encore ongles et dents,
Mal cachés par leur soutanelle;
Ah! bonne Vierge des Ardents
Jetez encore une chandelle !

A mesure que s'avance notre tâche, nous nous sentons pris de scrupule. Nous avons, en commençant, présenté Hachin comme ayant pour les grivoiseries une prédilection de nature; or, jusqu'ici, nous avons rencontré dans son œuvre autant de couplets élevés que de plaisanteries. La proportion serait même plutôt en faveur des productions morales, si nous observons surtout que l'âge, sans diminuer le talent du chansonnier, a épuré sa verve. Il nous faut donc considérer Hachin comme un poëte moraliste autant que charmant. Les chansons qui nous restent à énumérer justifieront amplement notre dire. En effet, si Hachin a célébré, sous le nom de *Turlupin Turlupinéau*, le principal ornement du sexe fort, et rimé l'histoire scabreuse du *Calorifère à Suzon*, il a successivement écrit *les Rues d'Anjou et de Poitou*, anecdote aimable, *le Dépenseur*, confession amusante, *Mon Taudis*, description humoristique, *M. Taupineau*, *les Bateaux-Mouches*, *On demande des ouvrières*, *la Tour Saint-Jacques*, frais souvenir de jeunesse, dont la vogue n'est pas épuisée, enfin *La Limaille*, chanson d'atelier dont nous signalerons le premier couplet comme donnant de l'auteur l'idée la plus exacte :

Le jour paraît, et la forge s'allume
Allons, gaîment, forgerons et limeurs,
Que nos chansons et le bruit de l'enclume
De ce quartier réveillent les dormeurs !
Le fer brûlant, que l'acier ronge ou taille
Au goût des arts par nous va se plier:
Sous nos efforts, tombez, fine limaille,
Au bruit joyeux des chants de l'atelier.

Travail et chanson, ces deux mots résument l'homme. Hachin n'a manié la plume que pour se délasser de l'outil; cela seul explique l'indifférence qu'il affiche pour ses œuvres, remarquables cependant au triple point de vue de la justesse de l'idée, de la simplicité du vers et de la richesse des rimes.

Hachin, dans sa jeunesse, écrivit, en collaboration avec Roland Bauchery, quelques vaudevilles : *la Ravaudeuse du carrefour Bussy* (3 actes), *la Cardeuse de matelas* (2 actes), *Fleur des champs* (1 acte), *la Famille du Paveur* (1 acte), et des intermèdes comme *le Livret de Pichard*. Tout cela, quoique applaudi, ne réussit pas à le faire vivre, et il eut la sagesse d'abandonner le théâtre pour ne pas négliger son industrie.

Après cinquante-quatre ans d'un travail manuel assidu, Hachin a pu se retirer en 1876, et vit aujourd'hui d'une aisance modeste, qui lui permet de satisfaire son goût pour la muse. A quelqu'un qui le blâmait à tort de rimer, il adressait dernièrement ce philosophique couplet :

Je ne veux jamais me défendre
De n'être né que pour aimer;
Parmi les belles au cœur tendre
La chanson a su me charmer.
C'est la meilleure des maîtresses,
Qui m'aime encor, vieux que je suis;
C'est une femme à qui je puis
Confier toutes mes tendresses.
Je n'en ai pas d'autre profit;
C'est peu, mais cela me suffit.

N-est-ce pas finement et dignement répondu.

Toujours assidu aux réunions chantantes, surtout à celles de *la Lice*, dont il est le plus ancien membre et le président d'honneur, Hachin y détaille parfois une production nouvelle, digne de ses aînées. Au banquet de Mai, nous l'avons entendu dire *le Pierrot*, spirituel dialogue, dont voici la conclusion :

Mais, hélas! mon pierrot partit,
Malgré ce que j'avais en tête;
Je vis qu'il voulait faire un nid
Et non des chansons, pas si bête !
Des rêves de l'illusion,
Le vrai travailleur se retire;
Mieux vaut faire un nid d'oisillon,
Que de chanter pour ne rien dire.

Mon cher petit pierrot,
Je ne veux pas faire un volume,
Ami, prête-moi ta plume
Pour écrire un mot.

On voit que les soixante-dix ans sonnés de Hachin n'enlèvent rien à la fraîcheur de ses inspirations. Mais pourquoi *ne pas vouloir faire un volume*? Pourquoi ne pas réunir les couplets divers disséminés dans des recueils inaccessibles au public ? C'est à ce travail utile que Hachin devrait employer ses loisirs. Tous les amis de la chanson seraient heureux de posséder l'œuvre complète de ce poëte de haut goût, doublé d'un homme estimable.

L.-Henry LECOMTE.

LE PATRON QUI S'ÉVEILLE !....

Parodie du Printemps qui s'éveille, de E. Chebroux. (1)

Le soleil pénétrant
Dans l'alcôve discrète,
Eclaire, en s'y glissant,
Une face replète;
Soudain dans la maison
Tout tremble, tout résonne,
Une voix gronde et tonne
A donner le frisson.

Le foulard sur l'oreille,
Des jurons plein la voix
C'est encore une fois
Le patron qui s'éveille.

L'heure vient de sonner
A l'horloge voisine,
On l'entend bougonner,
Du fond de la cuisine;
En se frottant les yeux,
Il se lève bien vite,
Roulant dans son orbite
Des regards furieux.

Le foulard sur l'oreille, etc.

De boutons, de rougeur,
Tout son visage éclate;
Son nez a la couleur
D'une vieille tomate,
Il a l'œil d'un hibou
Que le jour effarouche,
De loin sa large bouche
A l'aspect noir d'un trou.

Le foulard sur l'oreille, etc.

Il introduit ses bras
Dans sa robe de chambre,
Dont les plis noirs et gras
N'ont jamais senti l'ambre.
Ses livres à la main,
Débraillé, sans cravate,
Traînant une savate,
Il apparaît enfin.

Le foulard sur l'oreille, etc.

Il fait, en vieux sondeur,
Sa ronde matinale,
Et sa mauvaise humeur
En injures s'exhale ;
Il est sourd comme un pot,
Sa tête se balance
Lui donnant l'apparence
D'un énorme magot.

Le foulard sur l'oreille, etc.

Il n'est point amoureux,
Jamais ce cœur de glace
Ne ressentit de feux ;
Dans sa vieille carcasse,
Il mourra sans calmer
Son humeur furibonde
Ignorant qu'en ce monde
Le bonheur est d'aimer.

Le foulard sur l'oreille,
Des jurons plein la voix
C'est encore une fois
Le patron qui s'éveille !

A. DE LYNE.

Membre de la Lice Chansonnière.

(1) La chanson de E. Chebroux a paru dans notre premier numéro.

CIRCULEZ !

Air : *Le Cordon, s'il vous plait.*

Voulons-nous, sans bruit, sans colère,
Nous débarrasser poliment
De ceux que le monde tolère,
On ne sait pas pourquoi vraiment,
En tout cas bien imprudemment ?
Sachons imiter la police
Qui dit aux gens de la coulisse,
Sur le boulevard assemblés :

Circulez ! (*bis*)
Circulez, Messieurs, circulez !

Exploiteurs de sel dans la lune,
Ou d'air balsamique à Pantin,
Qui convoitez notre fortune,
Et l'encaissez un beau matin,
Pour enrichir quelque catin,
Il faut ailleurs vous faire pendre;
Ça ne devra pas vous surprendre,
Car depuis longtemps vous volez ;

Circulez ! (*bis*)
Circulez, Messieurs, circulez,

Au *grec* qui fait sauter la coupe
A l'amant qu'entretient Manon,
Au membre de l'ignoble groupe,
Dont, par pudeur, je tais le nom,
Et qui mérite un cabanon,
On a le tort et la faiblesse
De ne pas répéter sans cesse
Ces mots bien haut articulés :

Circulez ! (*bis*)
Circulez, Messieurs, circulez !

Don Juan dépeints par Molière,
Masqués d'une fausse amitié
Vous osez dans notre volière,
Nichant avec notre moitié,
Nous déshonorer sans pitié.
Tant de hardiesse nous lasse;
Vainement voudraient votre grâce
Les femmes que vous cajolez;

Circulez ! (*bis*)
Circulez, Messieurs, circulez !

Partisans des anciens régimes,
Dont les Français ne veulent plus,
Vous qui, pour poser en victimes
Des lois de nos nouveaux élus,
Faites des efforts superflus,
Vous surtout, vous, fonctionnaires,
Pas encor démissionnaires,
Tous, s'il le faut, bien muselés,

Circulez ! (*bis*)
Circulez! Messieurs, circulez !

Intransigeants de toute sorte,
Qui refusez de consentir
A tenir ouverte la porte,
Même au sincère repentir,
Même à qui veut se convertir,
Ne pouvant être que nuisibles,
Sur les hauteurs inaccessibles
D'où vous agissez et parlez

Circulez ! (*bis*)
Circulez, Messieurs, circulez !

MONTARIOL.

Membre titulaire du Caveau

Le Mois Bibliographique

Mémoires Épisodiques d'un Vieux Chansonnier Saint-Simonien, par VINÇARD *aîné.*

Vinçard a 82 ans! combien d'hommes, avant d'arriver à cet âge, sont dans un état complet de sénilité. Vinçard au contraire est plein de vigueur ; il assiste aux banquets de la Lice Chansonnière et il y chante d'une voix bien timbrée, des couplets pleins de verve comme il en a fait pendant toute sa vie. Il vient de publier un livre : *Mémoires d'un Vieux Chansonnier Saint-Simonien.* Ce livre est plein d'intérêt et d'enseignement.

La vie de Vinçard est la preuve qu'avec du cœur et du courage on peut mener de front la vie matérielle et la vie intellectuelle, le travail et la pensée ! Vinçard fut en même temps un prolétaire et un apôtre !

Il appartient à cette pépinière d'hommes remarquables et forts qui, un peu après mil huit cent trente, se sont révélés sous le nom de Saint-Simoniens.

Artistes, grand financiers, grand industriels, homme de science ou hommes d'Etat de l'avenir, ils étaient là pêle-mêle, chacun cherchant sa voie, chacun sentant en lui de généreuses aspirations vers l'inconnu, ce qu'on pourrait nommer des aspirations vers la poésie de la réalité.

S'il y avait autant de rêves que de raison dans les principes émis par cette école, il y avait avant tout l'amour de l'humanité ; à l'état indéfini il est vrai, qu'importe ! honneur et respect à ces chercheurs !

Dans le livre de Vinçard on trouve des détails très-curieux, relatifs aux premiers jours de la pratique Saint-Simonienne, l'échauffourée de Charenton, les promenades chantantes dans Paris, et d'autres excentricités, tout cela est très-intéressant à lire aujourd'hui.

Puis, comme dans toutes les réunions d'hommes, les scissions, les personnalités, les exaltés, ne manquent pas dans ce monde jeune et rêveur ! tout cela est d'autant plus attrayant que l'auteur raconte plutôt qu'il n'écrit. Après la lecture de quelques pages, on est tell ment familliarisé avec cette parole qu'on ne ferme plus le livre ; il m'est arrivé souvent de lire deux fois la même page.

Le premier, chapitre que l'auteur nomme modestement *Avertissement aux lecteurs* rappelle certaines pages de Rousseau. Quoi de plus touchant que ce vieillard parlant de sa mère comme un enfant et se rappelant, les larmes aux yeux, les rues du vieux Paris, disparues aujourd'hui, où il jouait aux billes y a soixante-quinze ans !

Vinçard n'a pas oublié ses collègues et amis les chansonniers. Pour ceux qui ne sont plus il a de bons souvenirs, petits bouquets d'immortelles déposés sur leurs tombes; il rend hommage à Charles Gille, un de nos maîtres en chanson, qui courut au devant de la mort on ne sait trop pourquoi, comme Chanu, comme Mercier.

Ce qui charme dans le livre de Vinçard, c'est la bonne foi et le sincère amour qu'il professe pour tous ceux qui l'entourent. Parle-t-il du père Enfantin, le grand astre du ciel Saint-Simonien, ou de Gauny l'ouvrier penseur, parle-t-il de Ponty, le rapsode qui, malgré ses soixante-quinze ans, accomplit encore dix heures de travail manuel chaque jour, ou de Julie Fanfernot, en un mot de tous ces vaillants beaucoup moins en vue, c'est avec le même amour, c'est-à-dire à plein cœur.

Aujourd'hui, Vinçard aîné jouit d'une existence indépendante, fruit de son travail et récompense que ses libéraux amis lui ont offerte. Vinçard ne peut se contenter de la vie contemplative, et c'est faire un noble usage de son temps que de l'employer à écrire des livres comme celui dont je regrette de ne pouvoir parler plus longuement.

Les Heures perdues, par ALPHONSE LECLERCQ *avec une lettre-préface de* LOUIS BLANC.

. . . .

Longtemps après, sur le sol de la France
On gémissait sous la main des guerriers,
Le pauvre serf dévorant sa souffrance,
On renversa les donjons meurtriers.
Dans la forêt, quand l'ombrage d'un chêne,
Nuit à l'ormeau qu'il devait soutenir,
Le bûcheron élague ce qui gêne;
Il ne faut pas douter de l'avenir.

Voilà la note des chansons d'Alphonse Leclercq. Oh ! ce n'est point un faiseur de bouquets à Chloris, c'est un chansonnier dont la voix est souvent grave. Il est ami de Louis Blanc qui sert de parrain, — civil, bien entendu — aux *Heures perdues* et qui les présente au public dans une lettre-préface pleine d'aménité. Il y a deux parties distinctes dans ce livre : les chansons et les poésies, — Les poésies sont des moralités bien écrites et surtout bien pensées; les idées généreuses, les utopies d'aujourd'hui — réalités demain — trouvent un écho sonoré dans les vers d'Alphonse Leclercq. Il les récite parfois d'une voix pleine d'entrain et dont l'accent annonce la conviction, dans des concerts de bienfaisance ou dans des soirées littéraires. *La Poésie et les Poëtes*, *La Loterie*, *Que fait-on sur la terre ? La Force et l'Idée*, tout cela est chaud, coloré et soutenu par un grand souffle énergique, non pas l'énergie sombre du désespoir, mais celle qui console, qui espère et qui sait convaincre.

La fantaisie a peu de place dans l'œuvre de Leclercq, cependant, le sentiment a ses pages dans les *Heures perdues* ; on a toujours dans le cœur un petit coin qui n'a que vingt ans, et puis... à quoi servirait d'être poëte, si ce n'était pour traduire en vers ce qui reste encore d'un peu bon sur la terre : l'amour et l'amitié.

La chanson comporte plus de laisser-aller que l'alexandrin; aussi les chansons de Leclercq, sans être entraînantes, sont souvent d'une philosophie très-gaie :

Sans condition, ma Lisette,
Chaque jour me fait la risette
Et m'appelle son gros Loulou;
J'aime autant n'avoir pas le sou.

plus loin, examinant la situation faite aux rois, il s'écrie :

La tête sur un oreiller,
Chacun d'eux s'endormait tranquille;
Maintenant comme un ouvrier,
Un monarque doit travailler;
Le métier devient difficile.

Plus loin, le poëte, réagissant sur lui-même, fait cette promesse, quitte à ne pas la tenir :

Dans la feuille qu'on aime à lire,
Monarchiste ou républicain
Chaque jour peut s'entendre dire :
Vous êtes un affreux coquin.
Avec cette aimable tactique
On se mangerait en salmis ;
Je renonce à la politique,
Je veux conserver mes amis !

Voilà de la bonne et franche critique, voilà les chansons que j'aimerais entendre dans la bouche de la jeunesse ; elles élèveraient son intelligence et lui mettraient au cœur un feu qui va s'éteignant, mais quand on entend des poésies comme : *C'n'est pas pour ça que j't'ai donné ma sœur*, ou *A quelle heure te couche-t-on?* on est empoigné par la beauté du style et l'ampleur du sujet et ce sont ces..... chansons-là que la foule répète.

Eugène BAILLET.

CHANSONS, CHANSONS !

Les personnes qui posséderaient quelques renseignements biographiques sur Marcillac, auteur de la célèbre chanson *le Sergent Mathieu*, sont priées de les adresser, si peu importants qu'ils soient, à M. Baillet, aux bureaux de *la Chanson*.

Un concours poétique a eu lieu le jeudi 2 mai, rue des Envierges, 56, à la société *Les Fleurs*, présidée par M. Percheron. Achille Duchêne a remporté le premier prix, avec une pièce intitulée *Chant de Trouvère*.

Le jeudi 9 mai, la soirée annoncée à la mémoire de Victor Rabineau a été donnée chez Collignon. On y a chanté naturellement du Rabineau, c'est-à-dire de bonnes chansons.

Les amis de Henri Piaud se sont réunis, le 14 du mois, à Belleville, pour venir en aide à sa veuve. Tous les chansonniers qui avaient connu Piaud étaient là, mais le public manquait. Il y avait concours ; le 1er prix a été remporté par Péan, un néolicéen, le 2e par Jules Vernier aspirant licéen, le 3e par Alphonse Leclercq un vaillant licéen. Hurrah ! pour *la Lice Chansonnière !*

La Muse des Arts-et-Métiers vient de transporter sa gaieté et son piano rue des Vieilles-Haudriettes, 5, café Michel. La première séance a été brillante ; nous y avons entendu M. Charles Pilon qui dit très-gentiment la romance, M. Lehéricey, jeune comique qui se donne du mouvement ; puis, du côté des dames, Mme Eugène et Mlle Augustine Leclère. Le populaire Clodomir accompagne et Glairo préside ; tout va bien ! séances les samedis, dimanches et lundis.

Nous recevons trop tard pour l'insérer le compte rendu de la charmante soirée donnée par la Société lyrique des *Enfants de la Seine* dans son local habituel, le dimanche 19 mai.

Le choral des *Enfants de la Seine* donnera un grand concert, le dimanche 7 juin, dans les salons de Pierre Petit, place Cadet.

Robert Garnier.

SOCIÉTÉS LYRIQUES

(PREMIÈRE LISTE)

CAFÉ PYGMALION, boulevard Sébastopol, 6.

La Lyre amicale ; le dimanche. Dupont, président.

La Jeunesse artistique ; le lundi. Duquet, président.

L'Harmonie du commerce ; mercredi. Morin, président.

BRASSERIE DU RHIN, boulevard Sébastopol, 35.

Les Epicuriens, fondée en 1819 ; dimanche et lundi. Massé, président.

La Lyre du commerce ; le mardi. Bonnin, président.

La Cordiale ; le jeudi. Salmon, président.

Les Vingt et un ; le samedi. Lamoureux, président.

CAFÉ DE LA MAIRIE, rue de Bretagne, 49.

L'Amitié ; le dimanche, Joly, président.

Les Amis du siècle ; le lundi, Leblanc, président. — Les premiers lundis de chaque mois, concours de chansons et de poésies.

CAFÉ BOURET, boulevard du Temple, 34.

Les familles ; le dimanche, J. Badou, président.

Les gais Momusiens ; le lundi. Leroux président.

Les Intimes ; le mercredi, Wangrachet[illegible], président.

CAFÉ DU SQUARE, boulevard Sébastopol, 12[illegible].

L'Art musical ; dimanche et jeudi, Prach[illegible], président.

CAFÉ SUISSE, boulevard Sébastopol, 90.

Société lyrique des Enfants de la Seine ; dimanche. Cantarel, président.

MAISON COLLIGNON, rue Vieille-du-Temple 104.

Les Enfants du Temple ; dimanche et lundi.

Rue Saint-Séverin, 38.

La Lyre bienfaisante ; dimanche et lundi, Couvreur, président. — Le dernier lundi de chaque mois, soirée consacrée à la mémoire des auteurs morts.

Rue Dupetit-Thouars, 18.

La Lyre du Marais ; samedi, dimanche et lundi, Ph. Gilland, président. — Le troisième lundi de chaque mois, soirée à la mémoire des auteurs morts.

Sur divers points, on le voit, la bonne idée de Mouret fait son chemin.

Le Directeur-Gérant A. PATAY

791. — Poitiers. typ. J. Ressayre. — Paris, 3, rue d'Aboukir.

ANNONCES

Les annonces doivent être adressées directement à l'administrateur A. Patay.

Nous réservons la couverture de notre revue aux annonces spéciales, librairie, arts, musique, sciences, photographies, etc., etc.

On ne reçoit que les lettres affranchies.

Pour les renseignements ,

S'ADRESSER :

18, rue Bonaparte, 18.

PARIS

ADMINISTRATION & RÉDACTION
RUE BONAPARTE, 18
PARIS

Le Numéro : 30 cent.

Secrétaire de la Rédaction
V. DEMEURE

ABONNEMENTS
Paris, 6 mois . . 2 fr.
Départs, 6 mois. . 2 50
Etranger, 6 mois . 3 »
On ne reçoit que des abonnements de six mois.

Directeur Gérant
A. PATAY

LA CHANSON

REVUE MENSUELLE

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Rédacteur en chef : L.-Henry LECOMTE

SOMMAIRE DU 3e NUMÉRO

Ce Numéro contient trois cents vers inédits de Béranger.

VENTE EN GROS ET AU NUMÉRO
LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE
A. PATAY
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

La Chanson, cette incarnation toujours nouvelle et toujours diverse de l'esprit français, n'a pas d'organe.

Nous venons combler cette lacune regrettable en créant plus qu'un journal — une revue complète, spécialement consacrée à ceux qui chantent ou font chanter.

Sous ce titre: LA CHANSON, paraîtra tous les mois une livraison de 12 pages in-4°, à deux colonnes, où s'écrira l'histoire ancienne et moderne de la chanson et des chansonniers. Une couverture-annonce garantira chaque numéro; la pagination sera suivie et nous donnerons, à la fin de l'année, le titre et la table nécessaires pour la réunion en volume.

LA CHANSON publiera les comptes rendus des banquets mensuels du *Caveau, de la Lice Chansonnière*, du *Pot-au-feu* et des diverses sociétés lyriques. Nous préparerons ainsi à l'historien futur des muses populaires les matériaux d'un livre original et varié. — Trouveront également place dans notre revue la biographie et le portrait des chansonniers vivants ou disparus, nombre de chansons peu connues ou inédites, une bibliographie raisonnée, le programme des concours lyriques, l'annonce des soirées chantantes extraordinaires ou à bénéfice, enfin une chronique sincère des cafés-concerts et des théâtres parisiens.

Pour mener à bien leur entreprise, les fondateurs de LA CHANSON s'adressent à tous :

Aux Chansonniers de Paris et de la province d'abord. Nous les prions ici de nous faire parvenir leurs adhésions, leurs abonnements, les réflexions que notre publication leur pourrait suggérer, un exemplaire au moins de leurs œuvres imprimées, les meilleures de leurs chansons inédites et des notes suffisantes pour fournir matière, au besoin, à d'intéressantes et véridiques études biographiques.

Aux Editeurs de Paris et des départements qui publient des ouvrages se rattachant à l'objet de notre revue, nous disons qu'une place sera toujours réservée aux comptes-rendus des œuvres dont ils nous adresseront deux exemplaires, et nous les invitons à nous envoyer même les moindres plaquettes.

Semblable avis *aux Editeurs de Musique*,— et prévenons tous les intéressés que les couvertures de la CHANSON seront exclusivement réservées aux annonces de librairie et de musique à des prix très-modérés.

Aux Musiciens. — Nous prenons nos mesures pour donner à l'avenir une place à la musique dans notre revue ; nous prions donc dès aujourd'hui les jeunes compositeurs de nous adresser leurs œuvres, et surtout de mettre en musique les chansons inédites que nous publierons. Il y aura de la sorte rapprochement amical entre paroliers et compositeurs inconnus, et peut-être en résultera-t-il quelques œuvres à grand succès.

Aux Bibliographes et aux Amateurs. — Nous accueillerons avec reconnaissance les documents peu connus ou inédits qu'ils voudront bien nous offrir ; nous leur demandons de guider nos recherches et de nous indiquer les sources de renseignements incontestables.

Aux Présidents des Sociétés Lyriques. — Nous les invitons à nous adresser, dans le plus bref délai, les noms des réunions qu'ils président, l'indication des siéges sociaux et des jours de tenues, et nous les prions instamment d'assurer l'exactitude de nos informations en désignant, dans chaque société, un délégué chargé de correspondre avec notre publication et d'en faire apprécier le but.

Nous voulons le succès d'une œuvre entreprise dans le but louable de défendre les réputations justement acquises et d'assurer aux talents inconnus une large place au soleil fécondant de la publicité ; aussi désirons-nous sincèrement être obligés, après le premier semestre, de paraître tous les quinze jours.

Les auteurs désireux de posséder un certain nombre d'exemplaires des numéros contenant leurs œuvres, seront priés de nous en informer à l'avance, afin que nous puissions exactement fixer notre tirage; ces numéros leur seront cédés aux prix de libraire. Bien entendu, il ne sera pas indispensable de prendre des numéros ni même d'être abonné pour collaborer à notre revue ; le comité de rédaction sera souverain pour admettre ou rejeter les pièces proposées.

Tout ce qui concerne la rédaction devra être adressé *franco* au Rédacteur en Chef; ce qui concerne l'administration, l'abonnement et les annonces au Directeur-Gérant. — Les lettres ou paquets non affranchis seront rigoureusement refusés. — Toute lettre exigeant une réponse devra être accompagnée d'un timbre-poste.

Un numéro d'essai sera envoyé à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie, accompagnée de 30 centimes en timbre-poste.

Le Directeur-Gérant : A. PATAY

BULLETIN D'ABONNEMENT

A ENVOYER FRANCO, ACCOMPAGNÉ D'UN MANDAT-POSTE *

Paris : 2 fr., Départements, 2 fr. 50, Étranger, 3 fr.

Je déclare m'abonner pour six mois à la Revue LA CHANSON.

SIGNATURE (lisible)

ADRESSE

(*) Les timbres-poste ne seront pas acceptés. Par l'envoi du montant de l'abonnement on évite les frais de recouvrement qui sont à la charge de l'abonné. Le talon de la poste sert de quittance.

BÉRANGER

Il y aura, le seize juillet, vingt-et-un ans que la France a perdu son poëte populaire. A cette distance on peut, avec sérénité, porter un jugement sur l'homme et sur ses œuvres : l'homme est très-grand, les œuvres sont très-belles.

Comme Voltaire, si justement célébré, Béranger fut le champion du progrès social. Il entra, le front haut, dans l'éternelle mêlée du droit contre la force, de la vérité contre l'obscurantisme, de la libre pensée contre le dogme, de l'avenir contre le passé. Il combattit et vainquit avec cette arme fragile : le couplet.

Il faut, dans une chanson,
Finesse, grâce et saillie,
Bien moins d'art que de folie,
Plus d'esprit que de raison.

Qui dit cela? Béranger lui même, dans les vers inédits qu'on trouvera plus loin. Mais le poëte, trop modeste, ne donnait là que la formule d'une production légère et fugitive, d'une de ces chansons plaisantes par lesquelles son génie s'ouvrit les esprits où il comptait jeter la bonne semence. Dès que son nom fut accepté, Béranger, sans dédaigner la finesse ni la grâce, éclaira ses chants des saines lueurs philosophiques, et s'éleva progressivement au rang superbe d'apôtre. Il brûla des saintes ardeurs patriotiques et prêcha la fraternité, le sacrifice de soi-même, avec cette voix éloquente, l'exemple. Il défendit les humbles et jugea les superbes. Damné par l'Eglise, ce juste selon le Christ recommanda la tolérance ; mis en prison, il n'en chanta que plus haut la liberté ; calomnié, honni, il n'en aima que plus tendrement les hommes...

Gardons le souvenir reconnaissant de ce noble cœur et de ce grand esprit! Que le seize juillet, d'abord, une couronne soit déposée sur la tombe de Béranger, au nom de la chanson moderne ; que la République surtout, au nom du pays entier, décerne à Béranger la récompense due à tous ceux qui, comme lui, ont désiré, prédit, préparé l'heure actuelle : une statue.

Il y a urgence, un parti à la fois grotesque et sinistre prétend revendiquer comme sien ce poëte bien nôtre. Ne laissons pas aux pires ennemis de la patrie la possibilité d'un contact purifiant ; préservons d'une estampille malpropre cette gloire honnête ! Nous tous que groupent, sous un drapeau lumineux, l'amour du vrai, le besoin du beau, le respect de toute grandeur véritable, poursuivons infatigablement ce but : Béranger sur un piédestal ! Que la République, fidèle à sa généreuse habitude de payer toutes les dettes et de réparer toutes les fautes, fasse encore une fois son devoir en érigeant la statue de Béranger !

Et quelle occasion excellente se présentera bientôt de l'inaugurer solennellement, en plein Paris, dans ce vaste jardin du Temple, où sa place est indiquée par nous depuis nombre d'années, — à quelques pas de la maison où le poëte vécut ses derniers jours, au milieu des pauvres vaillants qu'il a chantés et qui l'aiment ! N'aurons-nous pas à fêter, le 17 août 1880, le premier centenaire du jour heureux où naquit Béranger ? A cette date prochaine, la France, enfin redevenue elle-même, aura repris, en tête du monde, sa place rayonnante. Toutes les libertés qui font la grandeur d'un peuple seront conquises. Alors, en même temps que l'édition « complète » de Béranger tiendra, pour la première fois, les promesses de son titre, nous constaterons, au pied de la statue du poëte, le triomphe définitif des idées fraternelles qu'il a préconisées.

Législateurs, philosophes, poëtes, journalistes, penseurs de tous rangs, veuillons fermement cette juste apothéose ! Acclamons, après le flambeau Voltaire, Béranger, l'étoile ! Peuplons la place publique d'effigies respectables ! Opposons, à l'exaltation funeste des renommées sanglantes, le culte fécond des grands hommes pacifiques : à l'ombre de ses autels augustes naîtront les générations laborieuses et viriles !

Chansonniers du jour, disciples gracieux ou sévères d'un maître charmant et grave, soyez, comme il convient, l'avant-garde des enthousiastes ! Préludez à l'hommage public par le souvenir filial, au bronze par la couronne ! L'âme souriante de Béranger ne doit apercevoir qu'à travers mille fleurs offertes par vous la statue que lui dédiera la France !

L. Henry LECOMTE.

LA
VIE DE BÉRANGER

Les Egyptiens jugeaient les morts, et, après une enquête publique, prononçaient la glorification ou l'anathème. Nous aussi, nous examinons la vie des grands penseurs disparus, afin d'y trouver un enseignement pour ceux qui vivent.

La biographie du chansonnier illustre est très-simple. Les événements n'y sont pas compliqués; l'influence du poëte s'exerça par l'action de sa pensée et non par celle de sa personne. Il fut toujours ce qu'autrefois on appelait un sage, ce qu'aujourd'hui on doit appeler un honnête homme.

Pierre-Jean de Béranger naquit, à Paris, rue Montorgueil, le 17 août 1780. Son grand-père était tailleur. Dans une chanson, *le Tailleur et la Fée,* le poëte donne lui-même ces premiers détails. Il resta à Paris jusqu'à l'âge de neuf ans; il assista à la prise de la Bastille; ce fut là pour lui une grande leçon d'histoire contemporaine. Quarante ans après, il se rappelait cette époque dans une autre prison qu'on nommait la Force. Vers cet âge de neuf ans, l'enfant fut envoyé à Péronne, chez une tante paternelle qui tenait une hôtellerie. C'est là qu'au milieu des loisirs que lui laissaient ses fonctions de garçon d'auberge, Béranger lut Voltaire. A chaque étape de sa vie, la destinée lui réservait un enseignement. L'éducation que donne le sort est rapide et substantielle; elle se compose de grands spectacles et de fortes lectures. C'est à Péronne que Béranger fut frappé de la foudre, accident qu'il rappelle quelque part. A quatorze ans, il entra en apprentissage chez un imprimeur de Péronne, M. Laisné, qui resta un ami du poëte dont la reconnaissance donne l'immortalité. A dix-sept ans, Béranger revint à Paris. Il ébaucha une comédie, *les Hermaphrodites*; il essaya d'édifier un poëme épique, *Clovis*; il composa plusieurs dithyrambes: *le Déluge*, *le Jugement dernier*, *le Rétablissement du culte*; il publia une idylle, *le Pèlerinage*. Sa vocation était décidée; il cherchait sa voie. Vers ce temps, en proie aux luttes que la vie impose même à ses favoris, découragé par la misère qu'il sut vaincre si noblement et qu'il a surmontée pendant cinquante années en face d'une époque avide et corrompue, vers ce temps Béranger pensa à partir pour l'Egypte. Il renonça à son projet, et Lisette lui fit oublier sa pauvreté. Toutefois, l'avenir demeurait sombre et les défaillances revenaient à certaines heures. Ici se place la protection accordée, en 1803, au chansonnier par Lucien Bonaparte. Vers 1809, grâce à l'appui d'Arnault, Béranger entra comme expéditionnaire au secrétariat de l'Université, avec douze cents francs d'appointements. En 1813, il fut fut reçu membre du Caveau. Cette circonstance, insignifiante en apparence, décida de sa gloire en lui confirmant sa vocation. Le succès donna de la certitude à son génie, et sa popularité marcha avec rapidité. Après la seconde restauration, elle était établie. Ses refrains frondeurs trouvaient des échos. Il grandit avec le succès. En 1815, l'expéditionnaire avait été menacé dans son emploi quand parut son premier recueil; la publication des chansons nouvelles de 1821 amena sa démission. En outre, il eut à subir trois mois de prison et cinq cents francs d'amende. On va voir maintenant jusqu'où peut s'élever le talent persécuté. « Croyez-moi, car je suis souvent en prison ! » disait Saint Paul ; on crut Béranger, qui se dressa comme un adversaire formidable contre un pouvoir impopulaire ; il employa toutes les armes et se jeta sans prudence dans la lutte, où toute une opposition le suivait. Ils ne virent que le moment et ne songèrent pas au lendemain. Un second procès frappa le poëte d'une condamnation. Ici apparaît un de ces personnages que le hasard rend célèbres pour avoir servi d'instruments de persécution. Marchangy, raillé ridiculisé, exécré, ne méritait que l'oubli, comme tant d'autres. Dante plaça ses ennemis en enfer, et le châtiment les a illustrés ; dans l'œuvre de Béranger, Marchangy joue le rôle d'une marionnette à tête dure qui reçoit quelques coups de bâton. En 1828, parut le troisième recueil de Béranger : c'était sous le ministère de Martignac. *L'Ange gardien*, *le Sacre de Charles le Simple*, *et la Gérontocratie* valurent au chansonnier neuf mois de prison et dix mille francs d'amende. Le pays libéral paya l'amende.

Après 1830, Béranger publia un dernier recueil, le plus beau et le plus élevé. Le poëte a toujours marché en grandissant. Il s'est arrêté trop tôt. Ceux qui se consacrent à la défense de la liberté ne doivent pas compter sur le repos. Il y a toujours à pleurer pour les poëtes. Une légende païenne raconte que chaque fois qu'un danger menaçait la Grèce il y avait à Cumes un Apollon qui pleurait.

M. Bérard, dans ses *Souvenirs de 1830,* raconte que Béranger « avait cherché à faire comprendre à l'assemblée centrale de la rue Richelieu que la République était en ce moment impossible ou tout au moins fort dangereuse ; et telle était l'exaspération des esprits, qu'il avait été presque maltraité. » Les amis du poëte arrivèrent au pouvoir et il refusa tout, titres et emplois. Cette conduite devrait être celle de tous les gens de cœur ; toutefois, nous devons l'honorer comme une vertu, puisque Béranger offre un exemple presque unique d'un pareil désintéressement. Il se retira dès lors dans la solitude, et vécut loin du monde jusqu'en 1848. Il n'écrivait plus et cherchait le repos. Comme sa réputation n'était pas une de ces vogues factices qui ne peuvent se soutenir que par des publications sans cesse nouvelles, il jouissait d'une popularité sereine et douce. Tous les regards connaissaient ce simple vieillard ; on se le montrait dans les rues, et l'on suivait respectueusement ses cheveux blancs rejetés en arrière et répandus sur un dos voûté par l'âge.

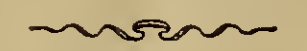
Février arriva, et la reconnaissance du peuple se manifesta par une explosion que Béranger ne prévoyait pas. Il fut nommé représentant pour siéger à l'Assemblé Constituante .Le poëte refusa; ses collègues n'acceptèrent pas sa démission ; il la renouvela, et lecture en fut faite le matin même du 15 mai. Ici se présente une question: Béranger était-il libre? Peut-on se soustraire à un devoir ? Paris disait, par son vote, à l'illustre chansonnier: « Tu as combattu pour la liberté, tu as souffert pour elle; depuis quinze ans tu étais las, comme nous, de toutes les royautés et de tous les despotismes; tu as ensemencé le sol; la moisson et la vendange sont faites : viens manger le pain des libres et boire à la coupe de l'égalité; tu avais fait un rêve, il est réalisé: viens saluer le soleil avec nous! » Béranger, pris

d'un accès de sagesse désespérée, voulut rester à l'écart. On a publié, depuis, quelques lettres du poëte où il semblait dire, en 1848, comme il avait dit en 1830: « Pas encore! » Nous admirons le bon sens et nous vénérons le génie; mais l'histoire de nos idées prouve qu'une telle patience serait une vertu dangereuse, et nous pensons que ce n'est pas assez de savoir supporter la prison quand nos ennemis règnent, et qu'il faut encore braver l'impopularité, à l'heure où nos amis triomphent. Béranger pouvait sans scrupule ni répugnance entrer dans cette Assemblée où ses amis étaient en majorité, où l'œuvre qu'on allait entreprendre était l'édification de l'avenir, où l'emportement et l'excès de quelques-uns avaient besoin d'être contenus par une prudence respectée. Les plus honnêtes, les plus purs ont traversé la fournaise; et qui sait ce qui serait arrivé en mainte circonstance si Béranger eût prêté à sa cause l'autorité de son vote et de sa personne? Il ne s'agit pas là d'ambition satisfaite, ni d'apothéose bruyante à chercher, ni d'orgueil à tenter un beau rôle; il s'agissait d'un devoir à remplir et d'un danger à affronter. Nous regrettons que Béranger n'ait pas engagé sa vie dans ces journées; la couronne qu'on a déposée sur sa tombe aurait peut-être eu quelques épines; mais les épines se mêlent harmonieusement aux lauriers, et la grande gloire se complète bien par un peu de martyre.

Toutefois, il n'y aura pas eu beaucoup d'existences en ce siècle plus dignes de servir d'exemple et d'être proposées comme modèle. Le désintéressement le plus pur fut la loi de cette vie si longue. La sage médiocrité et la pauvreté sacrée furent les hôtesses de Béranger. A une époque de corruption et de cupidité comme la nôtre, cet homme vécut et mourut sans un mauvais désir, sans envie, satisfait du pain quotidien, léguant à la génération qui lui survit l'enseignement de soixante-dix années d'une intégrité souriante. Il sut vaincre le plus redoutable ennemi, le besoin. « Celui qui se soumet aux hommes s'est auparavant soumis aux choses », a dit Epictète. Béranger domina les idées morales de son temps en se faisant une gloire de ce dont la foule a honte, et le modeste chansonnier, qui subit trois condamnations pour « outrage à la morale publique et religieuse », pratiqua l'Evangile dans ce que sa doctrine a de plus pur et de plus méconnu, dans son respect pour la pauvreté. — Il avait raillé le pape, répondrait Marchangy; et la vie tout entière du poëte atteste un bien plus grand scandale; il avait compris le Christ en faisant le bien et en restant pauvre.

C'est là ce que le peuple a honoré en lui. Le peuple a horreur des hypocrisies; il déteste le faste égoïste et méprise tous ces orgueilleux enrichis qui ont de la boue aux genoux et aux lèvres: il sent que la corruption le gagne, que les mauvais rêves l'obsèdent, et, quand un homme de bien meurt, le peuple se presse à ses funérailles. Ce sont des fêtes où, pour lui, la vertu brille aussi claire que le soleil, et il rentre dans ses ateliers tumultueux vivifié, rasséréné, et chantant les refrains du poëte qui vient de lui rendre l'espérance.

L. LAURENT-PICHAT.



LES CHANSONS DE BÉRANGER

On a publié, sur Béranger, quantité d'ouvrages où l'esprit et la lettre de ses œuvres sont jugés aux points de vue les plus divers. Il y aurait puérilité à prétendre recommencer un travail fait et bien fait. Nous remplacerons donc, à l'avantage de nos lecteurs, une critique oiseuse par un couplet inédit du grand poëte.

LA CHANSON

Il faut, dans une chanson,
Finesse, grâce et saillie,
Bien moins d'art que de folie,
Plus d'esprit que de raison;
Sans gaîté point de critique,
Quelque licence poétique,
Même un jeu de mots comique,
Le tout sur des airs badins:
Ayez ces façons de plaire,
Et la France tout entière
Répétera vos refrains.

Ce couplet, trouvé par nous dans les papiers de Mme Mélanie Waldor, est curieux, mais on aura raison d'y voir une boutade plutôt qu'un précepte bon à suivre.

A. PATAY.

BÉRANGER AUTEUR DRAMATIQUE

A son aurore, le génie se cherche lui-même. Peu d'écrivains illustres ont pris, sans hésitation, la voie qui devait les conduire au triomphe. Les essais variés de nos gloires littéraires, leurs luttes multipliées contre l'obscurité misérable, fournissent d'ordinaire aux biographes des pages pleines d'intérêt et d'émotion. Les développements successifs d'un grand esprit sont, pour l'âme humaine, le plus éloquent des spectacles. Dans cet ordre d'idées, je me fais un devoir d'offrir, aux amis et aux critiques de Béranger, un élément nouveau d'appréciation.

Soumis à la loi commune, Béranger, en effet, n'a point demandé d'abord aux couplets l'aliment de ses rêves; la poésie épique, l'idylle et le théâtre ont successivement tenté sa jeune muse. Je m'attacherai surtout à ses tentatives dramatiques, connues seulement par un passage de son autobiographie, qu'il est urgent de reproduire*:

« J'essayai plusieurs comédies, dont deux en cinq actes. Il y en avait une sur ou contre les savants et une autre intitulée *les Hermaphrodites,* titre bizarre, sous lequel je peignais des hommes effémi-

nés, reste de l'ancien régime, et des femmes affectant les habitudes de notre sexe. J'écrivis même plusieurs actes de ces deux pièces Ce n'est pas ce qui devait leur manquer de sens commun qui m'arrêta, mais le soin que, presque malgré moi, je donnais à la facture des vers, préoccupé que j'étais du choix de la forme, de la saillie du mot, substituant même parfois l'image à l'expression simple de la pensée. De cette façon, qui tient de l'épître, on fait la comédie comme Gresset dans *le Méchant*; mais on reste loin, je ne dirai pas de Molière, qui atteint seul la perfection du style comique, mais bien loin même de Regnard qui, comme l'auteur du *Misanthrope*, avec des moyens et un but différents, produit d'un jet la tirade et le dialogue dans une forme pleine d'esprit, d'abondance et de gaîté...

« Pour la centième fois, je me mis donc à relire mes auteurs favoris, et je ne me sentis plus le courage d'achever des comédies, dont plus de sept actes allèrent rejoindre tant d'autres ébauches abandonnées. Je m'avouai que je pourrais être un homme de style, d'imagination même, mais que je ne serais pas un écrivain dramatique. A l'âge des présomptions, il est rare qu'on découvre ainsi ses côtés faibles; je me suis toujours su un gré infini de cet acte de bon sens. Si, depuis lors, j'ai tenté quelquefois d'aborder la scène, le besoin seul m'y a contraint. Heureusement je n'obtins jamais les honneurs d'une lecture. »

Ce récit, on le verra, n'est pas d'une exactitude absolue. Béranger attachait évidemment trop peu d'importance à des essais sans résultat pour leur donner, dans l'histoire de sa vie, la place que je veux leur faire aujourd'hui.

Comme annotation au fragment qu'on vient de lire, Béranger, avouant sa collaboration au vaudeville des *Caméléons*, s'irrite qu'un bibliomane lui ait attribué les couplets de plusieurs pièces d'Antier. Il est certain que ce dernier possédait, pour la chanson de théâtre, un talent réel; mais le répertoire des agents dramatiques attribue formellement à Béranger une part de travail et de droits dans les œuvres suivantes :

Les Caméléons ou Une matinée d'un homme en place, vaudeville en un acte, avec Moreau et Wafflard (Vaudeville, 25 octobre 1815);

Haguenier ou l'Habit de cour, vaudeville en 1 acte, avec Antier et Delespine (Porte-St-Martin, 10 juillet 1818);

La Lanterne sourde ou les Deux portefaix, vaudeville en 1 acte, avec Désaugiers, Antier et Hubert (Vaudeville 20 mars 1823);

La Maison de plaisance, vaudeville en 1 acte, avec d'Epagny et Antier (Vaudeville, 8 octobre 1823);

Attila ou le Troubadour, vaudeville en 1 acte, avec Antier et Bilderberck (Vaudeville, 7 février 1824;

Les Femmes ou le Mérite des femmes, vaudeville en 1 acte, avec Antier (Gaîté, 23 mars 1824).

A cette époque, les gens d'esprit s'associaient volontiers pour un ouvrage de courte haleine, plutôt dans le but de cimenter leur amitié par un travail en commun, que par un besoin réel de secours; donc, quoique Béranger, délicat ou modeste, ait cru devoir s'en défendre je m'en tiens fermement au catalogue, dressé avec une attention minutieuse pour la répartition équitable des droits. Mais, bien que les pièces énumérées plus haut soient toutes imprimées, il serait impossible, on le comprend, de déterminer la part exacte qu'y eut le grand chansonnier. Je puis heureusement appuyer le jugement que je prétends porter du talent dramatique de Béranger sur des titres moins discutables.

Ces titres, dont aucun biographe n'a fait mention jusqu'ici, sont trois pièces de théâtre, en un acte chacune, écrites sur des gammes différentes, avec la préoccupation constante de la scène. Les manuscrits précieux de ces ouvrages me furent un jour communiqués par l'intime ami du poëte, Benjamin Antier, qui m'honorait d'une affection paternelle. Je les lus avec respect, prenant, sur l'autorisation de mon vieil ami, des notes abondantes, que je suis heureux d'offrir aux lecteurs de notre *Chanson*.

Les Acteurs Bourgeois.

La première des œuvres inédites de Béranger porte ce titre attrayant. Ce n'est malheureusement pas l'étude de mœurs qu'il peut faire espérer, mais un tableau-vaudeville, broché pour la représentation de clôture d'une de ces petites sociétés dramatiques qui pullulaient sous l'Empire. La donnée de cet à-propos;, destiné à l'existence d'un soir, est des plus faibles, le dialogue en est sans éclat, mais les nombreux couplets qui égaient l'œuvre méritent une attention particulière. Je donnerai les plus remarquables, indiquant de la pièce ce qu'il est bon de savoir pour l'intelligence des citations.

La scène est ouverte par Roger, jardinier faisant auprès des acteurs bourgeois, office de garçon d, théâtre. Tout en mouchant les chandelles, en portane les billets, en baissant la toile, Roger observe, et non sans profit, si l'on en croit ce tableau qu'il peint du contraste des coulisses avec la rampe :

Un amant
Exprimant
Son martyre,
Se dit tout près d'expirer,
Et, s'il vous fait pleurer,
Au foyer s'en va rire,

Telle aussi,
Fait ici
L'inhumaine,
Qui, pour s'en laisser conter,
A hâte de quitter
La scène.

Deux amants pris de tendresse
S'unissent-ils dans la pièce,
Ce nœud vain
De l'hymen
Fait l'office,
Car, en vrais époux déjà,
Ils disputent dans la
Coulisse.

. . . .
Par divers
Des travers
Que l'on fronde,
Je vois qu'un spectacle ainsi,
Nous peint en raccourci
Le monde.

Avec le jardinier, discourt le coiffeur Quézin, vaniteux, bavard, et surtout grand ami du vin : — « On me donne pour boire, dit-il, je me fais un devoir de remplir l'intention du fondateur, et je bois ». Il apprécie pourtant les mérites de l'eau, qu'il énumère dans ce couplet :

Papa Noé, dans son bateau,
Fut transporté jadis par l'eau,
Jusqu'où croissaient les treilles.
Chacun cherche ses intérêts,
Or, sans l'eau, point de cabarets,
Car elle y fait merveilles ;
Avec de l'eau, je rase, enfin,
Otez l'eau, je reste sans vin,
Et l'eau, l'eau, l'eau,
Fait joindre un tonneau
Et rince les bouteilles.

La maîtresse du logis interrompt cet entretien. Philaminte est peu satisfaite. Directrice de la troupe des *Amis de Molière*, et passionnée pour l'art dramatique, elle voudrait jouer sans cesse, et ses acteurs désirent, pendant les beaux jours, suspendre leurs représentations : — « Ils se trompent en croyant manquer de spectateurs », dit Philaminte :

Les habitants de cette ville
Dédaignent l'aspect du printemps,
Ils craignent un séjour tranquille,
Peuvent-ils s'amuser aux champs?
Leur cœur, blasé par l'imposture,
Préfèrera toujours, je crois,
Au spectacle de la nature,
Un spectacle même bourgeois.

Les amis dont on se plaint arrivent précisément pour reprendre la dispute ; on se querelle, des mots piquants sont dits, et Philaminte s'en irrite :

De vos procédés insolents
Un jour je tirerai vengeance,
Mes moyens pourront être lents
Et je les couvre du silence.
L'amitié ne peut obliger
Sur rien notre sexe au mystère,
Mais du besoin de se venger
Une femme apprend à se taire.

Un des acteurs, Orgon, ramène un peu de calme en exposant la bonne idée qu'il a eue de mettre sur le théâtre un buste de Molière. — Soudain, un éclat de rire part du foyer ; c'est Momus, envoyé par Thalie auprès des comédiens. Il a fait en observateur son voyage de l'Olympe à la terre :

En courant, j'ai vu de là-haut
Les voyageurs de votre sphère ;
J'ai vu par excès ou défaut
Bien des gens perdus sur la terre ;
Si, pour se délasser,
J'ai vu des gens passer
La borne qu'on redoute,
J'ai vu que, pour les remplacer,
D'autres étaient en route.

J'ai vu peu d'esprits s'élever ;
J'ai vu des intrigants descendre ;
J'ai vu les méchants s'entraver
Dans les chemins qu'ils voulaient prendre ;
J'ai vu des courtisans
Ramper dans tous les sens,
J'ai vu, quoi qu'il en coûte,
Vers le bien marcher quelques gens,
Mais tout restaient en route.

Momus approuve le projet des acteurs de fermer leur théâtre pour jouir des agréments de la saison :

L'âme tranquille et pure,
Au hameau guidez les jeux ;
Plus près de la nature,
Vous en serez plus joyeux.
Pour leur gaîté sans pareille,
Si l'on vante vos parents,
C'est qu'ils buvaient sous la treille,
Et suivaient l'amour aux champs.

Mais il exige d'eux le compte-rendu de leurs travaux ; on lui nomme quantité de pièces modernes. Et de Molière? Pas une œuvre. Momus s'indigne. Pourquoi dédaigner ce génie?

Dans chaque leçon qu'il donne
Il sourit pour entraîner,
Même quand il déraisonne
Il nous force à raisonner ;
C'est, dans plus d'une saillie,
Un sage au sein des buveurs,
Barbouillant ses traits de lie
Pour mieux corriger leurs mœurs.

De quel droit alors prendre le nom d'*Amis de Molière* ? Après une violente apostrophe, Momus voile le buste du grand écrivain, défend aux acteurs de le découvrir, et sort en menaçant de livrer les coupables aux fureurs du drame. Défenses de dieux sont faites pour être méprisées ; une actrice audacieuse arrache le voile malencontreux : Momus paraît sous les traits de Molière. Il vient, dit-il, punir le mépris fait de ses œuvres :

Toujours j'ai défendu le goût,
De l'art, j'ai posé les limites
La raison réprouvait en tout
Les erreurs qu'enfin j'ai proscrites ;
En badinant j'ai combattu
Le faux savoir et le caprice,
J'ai fait sourire la vertu,
Et n'ai fait pleurer que le vice.

J'atteignis, pour servir les lois,
Où les lois ne peuvent atteindre,
Et tel qui fit taire leur voix
Eut sans cesse la mienne à craindre ;
Près de l'innocent abattu,
Mon cœur démasqua l'artifice,
Et pour consoler la vertu
J'ai fait la peinture du vice.

Cependant, il veut aider les acteurs à désarmer Momus ; il leur conseille d'opérer avec *Tartufe* la clôture annoncée. Certains mots plaisants de l'allocution ont décelé le dieu badin qui se fait enfin reconnaître et pardonne aux comédiens en ces termes :

Sachez que le plus gai des dieux
Punit moins qu'il ne fronde,

Et que jamais sur cœur joyeux
La haine ne se fonde;
Vous me narguiez, mais, entre nous,
Loin d'en ressentir du courroux,
De moi riez, je ris de vous,
Car ainsi va le monde.

La paix signée, sur l'engagement pris de donner *Tartufe* à la place des trois pièces attendues, le vaudeville final retentit:

Trois mois quitter nos spectateurs
A chacun cela coûte,
Mais, sans que nous soyons meilleurs,
On reviendra sans doute:
Dans nos acteurs offrant aux ris
Leur faiblesse avouée,
On se voit plus que des amis
Quand la farce est jouée.

. . . .

L'homme, sur la scène du temps,
N'est qu'une marionnette,
Cinq fils, qu'on appelle des sens,
Font agir la follette:
Cette machine, par le sort,
De quelque attrait douée,
S'éveille et rit, bâille et s'endort,
Et la farce est jouée!

Si le cadre choisi par Béranger n'a pas grande valeur littéraire, il eût été fâcheux, on en conviendra, de n'en pas détacher les couplets qu'on vient de lire. Le maître s'y devine sous les timidités du débutant.

La Vieille Femme et le Jeune Mari

Le second manuscrit de Béranger porte cette note piquante, de la main de l'auteur: « *Pièce refusée comme étant immorale, ce qui est très-édifiant de la part de MM. les Comédiens.* » En dépit des assertions de l'autobiographie, il y avait donc eu présentation et lecture? — Oui, et Béranger précise le détail par cette ligne spéciale: « *Lue en assemblée générale, le mercredi 26 juillet 1810.* » De cette œuvre, destinée à l'Opéra-Comique, je vois peu de choses à dire. Non que le jugement des acteurs-chanteurs soit motivé — la pièce est gaie sans licence, — mais il est bien difficile de faire apprécier un opéra-comique par une analyse, et de citer des couplets qui, détachés du dialogue, n'offrent aucun sens et s'adaptent à des airs inconnus. *La Vieille Femme et le Jeune Mari* méritait évidemment les honneurs de la scène, et nul doute qu'à un moment donné cet ouvrage original deviendra l'objet d'une publication favorablement accueillie. On aura d'ailleurs de l'intrigue, amusante et bien conduite, l'idée la plus exacte en lisant un vaudeville de M. Rochefort, *Scipion*, joué en 1836, aux Variétés, par Frédérick-Lemaître. Je signale, sans m'arrêter, cette rencontre singulière, et j'aborde la troisième et la plus remarquable des pièces inconnues de Béranger.

Le Paresseux

C'est une comédie en vers, écrite avec les recherches de style avouées plus haut par l'auteur, et qui mérite une attention particulière.

La scène se passe à Paris, sous l'Empire. Cléon, homme de plaisir, prétend faire épouser sa fille Elise à Dorante, son ami, domicilié dans la même maison. Elise préférerait cependant le chevalier Valère, et Dorante a pris jadis, avec une comtesse sa cousine, des engagements gênants pour ses projets. On est arrivé pourtant sans incident au jour du mariage, quand la pièce commence par ce récit du valet Provençal:

Que de peines, bon Dieu, pour nos apprêts de noces!
Lettres, bijoux, musique, habits, festins, carosses,
A tout il faut penser, courir je ne sais où,
Sortir la bourse pleine et rentrer sans un sou.
De son côté, mon maître aura fait ses affaires;
Pour voir curé, témoins, magistrats et notaires,
Recueillir de l'argent, pénétrer à la cour,
Il m'a fait l'éveiller dès la pointe du jour:
Il n'a depuis dix ans fait une œuvre pareille!
Bien lui prend que l'amour l'ait tiré par l'oreille,
Et moi, s'entend; car, seul, l'amour en vain, je crois,
Pour l'arracher du lit l'eût éveillé dix fois:
Ce bon M. Dorante a tant, tant de paresse!
Mais que pense de nous la jalouse Comtesse,
Cette belle cousine? elle doit tout savoir;
Pour nous laisser en paix, il faut qu'à se pourvoir
Elle travaille aussi... ma foi, ce serait sage:
Le plaisir de changer venge bien d'un volage!...

La comtesse n'a pas pris si facilement son parti; elle le prouve en venant avec colère revendiquer ses droits. Quelle raison peut donc porter Dorante à la délaisser pour une provinciale moins belle, moins spirituelle et moins riche? — « Vous auriez dû trouver », réplique Provençal:

Grand ami du beau-père, ayant même demeure,
Mon maître ici peut voir sa maîtresse à toute heure,
Et sans se déranger; au lieu que, du Marais
Jusqu'au quartier d'Antin où logent vos attraits,
C'est par jour une lieue, en trois ans plus de mille...
Vous avez eu longtemps un commun domicile,
Et votre époux défunt, qu'on trouvait un peu vieux,
L'avait logé chez vous, malgré les envieux;
Qu'alors vous viviez bien!

LA COMTESSE

Taisez-vous.

PROVENÇAL

J'imagine
Qu'un cousin peut loger auprès de sa cousine...
Cependant, sur la fin, le comte, un peu jaloux,
Nous pria poliment de sortir de chez vous;
La mort le tourmentait... il avait des lubies:
Rien n'affaiblit l'esprit comme les maladies!...

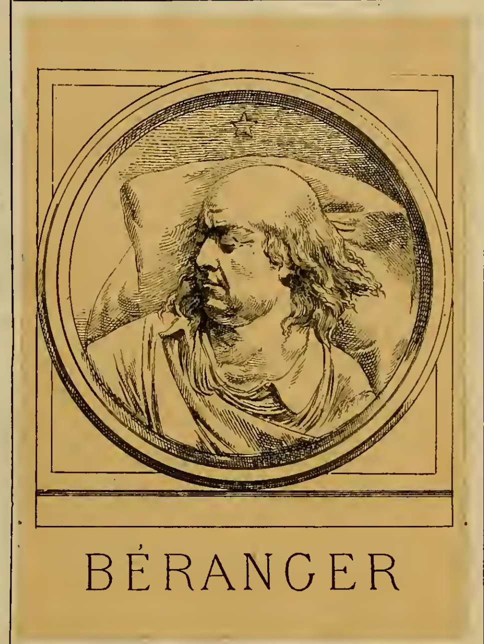
Ces souvenirs ne font qu'irriter davantage la comtesse; elle a entre les mains un moyen excellent de vengeance, ruiner le traître en faisant casser un testament discutable. Elle a commencé déjà les hostilités par l'envoi d'exploits que Dorante, Provençal

le confesse, a brûlés sans les lire. Son maître, paresseux avec délices, ne lit ni n'écrit, et les billets ardents, que la comtesse recevait autrefois, étaient du style et de la main du bon valet. Ce dernier trait confond l'abandonnée, qui se retire pour stimuler les gens de justice.

La perspective de la ruine effraie Provençal; après tout, pourquoi son maître ne s'en tiendrait-il pas à la comtesse, faite à ses habitudes? Elle vaut d'ailleurs Elise. Précisément, celle-ci paraît avec son père, à qui elle persiste à dire l'éloge du chevalier. Cléon n'aime pas Valère, dont le père lui a fait tort jadis, et dont les manières réservées s'accorderaient peu avec ses goûts de plaisirs: — Elise est d'humeur accommodante; ce qui la séduit en Valère, c'est qu'il est homme de naissance; en l'épousant, elle pourrait aller à la cour, admirer des diamants, de belles toilettes, en porter elle-même : la perspective est attrayante pour une fille élevée sévèrement en province! Dorante, cependant, ne lui semble pas désagréable; aussi promet-elle à son père d'oublier le chevalier, mais en échange, l'ingénue prétend exiger de son futur parures et bijoux, et réaliser, grâce à lui, son rêve, briller.

Cléon s'ébahit de la naïveté de sa fille; mais Provençal qui, tout en préférant la comtesse, ménage Elise, l'excuse. Rien de plus naturel, chez une jeune beauté, que l'envie de paraître.

— Vous serez satisfaite, conclut le valet mon maître est allé terminer ses achats :


BÉRANGER

... Le jour ne faisait que de naître
Qu'avec grand bruit chez lui j'ouvre porte et fenêtre:
« Monsieur? Monsieur? Monsieur? il faut vous marier!
Debout, Monsieur, debout!... » Je me tue à crier :
« Monsieur, vous dormirez après le mariage!... »
Il bâille, ouvre les yeux, se frotte le visage,
Et dit : « Quelle heure est-il? » — Sept heures et le quart
(Il était moins) — « Maraud, tu m'éveilles trop tard »
— Ce qu'il n'a jamais dit! — et, grâce à sa tendresse,
Le voyant en bon train de vaincre la paresse,
Je sors, et de Paris deux fois j'ai fait le tour...
Il est midi, bientôt il sera de retour. »

Illusion! Dorante paraît, en effet, mais en robe de chambre et bâillant. Il avait bien quitté son lit, mais, n'ayant personne pour l'habiller, il s'est tranquillement recouché. Voilà certes un beau trait de paresse, et Cléon n'en est pas plus satisfait qu'Elise. Dorante excuse son défaut, qui n'est pas ce qu'on croit. N'a-t-il pas fait la guerre et ne s'est-il pas distingué?

Si je n'eusse reçu deux blessures fort graves,
On me verrait encor combattre avec nos braves;
Mais, quitte envers l'Etat, en paix avec l'honneur,
Je suis le doux penchant qui me mène au bonheur.
Ennemi des emplois dont le faix importune,
Je ne voudrais pas faire un pas vers la fortune;
Je dédaigne les biens qui font tant de jaloux,
Et, malgré les brocards dont vous m'accablez tous,
Ce qu'on nomme paresse est ma philosophie!

Est-il paresseux, d'ailleurs? N'est-ce pas à la nonchalance de Provençal qu'il faut attribuer tous les retards dont on se plaint? Cléon, qui le raille, s'est-il fait éveiller aussi matin que lui?

— J'étais levé plus tôt, riposte le bonhomme. Il apprécie à leur valeur les justifications de Dorante, et lui conseille amicalement plus d'attentions pour sa fiancée. Elise est jeune, Dorante ne l'est plus guère; or, quand l'âge mûr a sonné, c'est par les petits soins qu'il faut intéresser les belles. Un époux paresseux a contre lui de mauvaises chances. De plus Elise, comme son père, avoue pour les distractions mondaines un penchant que Cléon, très-indulgent, définit et motive de la manière suivante :

A toute heure, en tout lieu, le plaisir me captive,
Je voudrais fuir toujours le sommeil qui m'en prive;
A table bon convive et bon convive ailleurs
Pour vivre avec les fous, j'ai choisi les meilleurs,
La folie est fort bonne et sagement j'en use,
J'ai même mauvais ton lorsque cela m'amuse;
Plus d'une belle encor ne me croit que trente ans,
C'est vivre au moins cela! Je fais deux fois mon temps,
Toi, tu ne vivras pas!

Cependant il admet que, pour faire contre-poids à un père peu sage, il doit choisir un époux raisonnable pour sa fille. Dorante est bien son affaire; il le

comprend à merveille et lui demande déjà de commencer son rôle de réparateur. Il n'a pas l'argent de billets échus et se trouve ainsi sous le coup d'une saisie ; de plus l'Etat a mis, par erreur, tous ses biens en séquestre ; or, Dorante est riche et connait le ministre ; mais il faut agir sans délai, les deux choses devant être terminées le jour même. Quoique bon ami, Dorante, demeuré seul, frémit à la pensée des démarches à faire :

... Hélas ! la Comtesse, autrefois,
Des affaires pour moi supportait tout le poids ;
De mes goûts, sur ce point, elle avait fait l'étude ;
Rien ne m'excuserait dans mon ingratitude,
Si son cruel penchant à voyager toujours
N'eût en route, à la fin, fait verser nos amours,
Je hais tant voyager !... puis, les charmes d'Elise...
Il se peut que pourtant je fasse une sottise !...

Il faut s'habiller toutefois, mais Provençal s'occupe à diriger une armée d'ouvriers et de marchands dont le maître, assis, regarde les allées et venues :

J'aime à considérer tous ces hommes actifs
Eux seuls de chaque empire entretiennent la vie ;
De m'agiter comme eux j'ai quelquefois l'envie...
Provençal ?

PROVENÇAL, *derrière le théâtre.*
Oui, Monsieur.

DORANTE
Provençal ?

PROVENÇAL
Un moment.
(Entrant). Que voulez-vous, Monsieur ?

DORANTE
Donne-moi ce roman.

PROVENÇAL
M'appeler pour cela lorsque je suis en nage !

La sortie de Dorante est encore empêchée. M. La Griffardière, son avoué, vient lui apprendre que, sur requête de la comtesse, le tribunal, jugeant par défaut, lui reprend sa fortune. Dorante tombe des nues ; un procès ? il n'en a jamais entendu parler. Provençal rappelle à propos les paperasses brûlées sans lecture ; Dorante se désole ; La Griffardière est, heureusement, homme actif ; il veut interjeter appel, et, pour consulter les pièces de la procédure, oblige Dorante à s'enfermer avec lui.

Valère profite de ce moment pour pénétrer près d'Elise et jouer avec elle une scène de bouderie. Il a trouvé, pour écarter Dorante, un moyen excellent, un duel. Cela semble méchant à l'ingénue ; ne pourrait-on l'épouser sans tuer le rival ? Valère n'abandonne pas son idée, et Dorante ne reparait que pour être tiraillé, d'un côté par le chevalier qui le provoque, et, de l'autre, par un huissier, chargé de saisir chez Cléon. Il se débarrasse de l'homme de proie en le faisant expulser par Provençal, et de Valère en acceptant son cartel ; mais il a plus de peine à renvoyer la comtesse, qui paraît pour faire sur son cœur une dernière tentative. Elle s'y prend adroitement, la belle, en disant à son paresseux amant :

Il faut que l'on vous aide à vivre,
Des moindres embarras qu'une main vous délivre,
Qu'on éloigne de vous le fourbe et le méchant
Qui voudraient, par des soins, caresser le penchant
Dont le premier venu peut vous rendre victime ;
Sans tout sacrifier à l'amour, à l'estime,
Un cœur sur vous toujours ne peut veiller ainsi.
Et ce cœur bienveillant, le trouvez-vous ici ?

DORANTE
Quittez, quittez ce ton ; redevenez railleuse,
Injuste, opiniâtre et même impérieuse,
Mais ne raisonnez pas : vous raisonnez trop bien !

La comtesse a sa solution prête : un petit voyage qui déliera Dorante de ses engagements avec Cléon, permettra à Valère d'épouser Elise et fera de la sorte quatre heureux. Un voyage ! Dorante bondit à ce mot, et ne veut rien entendre. Autour de lui, cependant, les ennemis s'accumulent. La Griffardière le presse d'examiner des papiers importants, l'huissier revient avec main-forte et veut procéder à la saisie, Valère vient s'enquérir du motif qui peut empêcher son rival d'être au rendez-vous accepté ; Cléon demande le résultat de démarches dont il a chargé son futur gendre ; Elise, tout habillée, s'enquiert du mariage ; curé, notaire, magistrats, furieux, envoient des émissaires ; enfin, la comtesse, prévenue par Provençal, décidément de son bord, accourt chercher la réponse à sa proposition. Du coup, Dorante, anéanti, tombe dans un fauteuil. Le dénouement — heureux — de cet imbroglio se devine. Tandis que Dorante ne mettait même pas son habit, Valère a fait en faveur de Cléon une démarche couronnée de succès : le séquestre mis sur ses biens est levé. Ce service, et la réparation du tort que Cléon attribuait au père du chevalier, fait faire à celui-ci un pas décisif : Elise sera sa femme. Quant à Dorante, comprenant enfin ses véritables intérêts, il dit humblement à la comtesse.

Madame, voulez-vous me rendre un grand service ?

LA COMTESSE
Lequel ?

DORANTE
Epousez-moi. Vous avez bien dû voir
Que du remords tantôt j'éprouvais le pouvoir ;
Vous l'avouer alors était presque impossible.
Me voici libre enfin, que votre cœur sensible
M'accorde le pardon que, si vous me fuyiez,
J'irais au bout du monde implorer à vos pieds.

PROVENÇAL
Ne fuyez pas si loin, il resterait en route.

CLÉON
A ses torts envers vous, j'eus quelque part, sans doute,
Permettez qu'avec lui j'implore son pardon.

LA COMTESSE
Si j'allais vous livrer au plus triste abandon ?
L'amour devrait ainsi punir vote inconstance ;
Obligé de traîner, vous seul, votre existence,
Vous pourriez être un jour un objet de pitié :
L'amour se vengerait... j'écoute l'amitié.

A la grande joie de Cléon, les deux noces arrêtées seront l'occasion de festins et de jeux — mais le dernier mot appartient à Dorante, fidèle à son fâcheux penchant :

Fort bien, marions-nous, mais, avant d'épouser,
Des fatigues du jour allons nous reposer.

Je me suis abstenu, dans le cours de cette analyse, de tout jugement ; on a pu, comme moi, goûter des vers alertes et s'amuser de situations gaies ; je dois ajouter que la marche des scènes est habile, le caractère principal bien observé et constamment soutenu, et que le style — point important — n'offre de négligence en aucun endroit. Cette comédie est absolument remarquable. Après la mort de Béranger, il fut question, m'a-t-on dit, de la représenter

à la Comédie-Française. Ce serait sa vraie place. *Le Paresseux*, distribué de la sorte :

Dorante	MM. *Delaunay*
Provençal	*Coquelin aîné*
Cléon	*Thiron*
Valère	*Boucher*
La Griffardière	*Coquelin cadet*
L'Huissier	*Barré*

les rôles de femmes, peu importants, joués par deux actrices intelligentes, *le Paresseux*, dis-je, obtiendrait un succès littéraire et de curiosité. Madame Antier, qui possède aujourd'hui les trois manuscrits dont je viens de parler, se prêterait sans doute avec joie à cette tentative louable, dont sortirait agrandie la mémoire du poëte célèbre qui fut son ami.

Je me résume, en terminant. Béranger a fait du théâtre longuement, heureusement; il y a renoncé, non parce qu'il se sentait incapable de rencontrer des succès, mais parce qu'il lui répugnait de s'engager dans une carrière, productive sans doute, mais où luttent sans cesse, avec toutes les armes, les intérêts et les amours-propres. Il eût, sans trop d'efforts, écrit, aussi bien que d'autres, de légers vaudevilles, de gracieux opéras-comiques, de fines comédies; il a préféré augmenter d'admirables et inimitables chansons le trésor littéraire de la France. Ce n'est pas ici ni par moi qu'il pourrait en être blâmé.

L. Henry LECOMTE.

BÉRANGER INTIME

SOUVENIRS ET IMPRESSIONS

Vous me demandez, mon cher Patay, de vous écrire *Béranger intime*. De grand cœur ! je suis resté fidèle au souvenir du maître de la chanson.

Ce que je pensais de lui, tout jeune homme, quand j'avais le bonheur de le fréquenter, je le pense encore. Ce n'est point du fétichisme, c'est de l'amitié, de la reconnaissance ; c'est surtout de la raison.

Béranger était un homme dans la vraie acception de ce qualificatif: il en avait les faiblesses et les qualités, mais surtout cette qualité rare et qui révèle un grand cœur: le désintéressement.

En vieillissant, il arrive des moments où toutes les personnalités qu'on a coudoyées vous apparaissent, les mortes et les vivantes; et, se prenant à réfléchir sur les actions de ce monde, qui fait ou a fait partie de soi-même, on trouve des indifférents en grand nombre, des poseurs, des gens d'affaires, des intéressés à vous connaître et (car il serait injuste d'être absolument misanthrope), un petit cercle d'amis vrais, c'est-à-dire de gens prêts à faire pour vous ce que vous feriez pour eux; mais, je le répète, le type le plus rare, c'est le désintéressé.

Celui-là n'a pas besoin d'être votre ami ; il a, vous n'avez pas; il sent qu'il vous doit. Tel était Béranger. Il a dit en vers :

M'est-il tombé des miettes de fortune,
Tout bas je dis: « Ce pain ne m'est pas dû ;
Quel artisan pauvre, hélas ! quoiqu'il fasse,
N'a plus que moi droit à ce peu de bien »?

En prose, il appliquait cette manière de voir qui était bien la sienne. Aussi donnait-il en riant sa dernière pièce de vingt francs. Voici le fait.

Je rencontre un jour un ami dont je pourrais citer le nom : « Ça ne va pas, me dit-il, je manque de tout; j'avais l'intention de m'adresser à Béranger, mais je lui dois déjà et... ». J'entendais bien que ce préambule voulait dire: « Faites-moi donc l'amitié de voir Béranger pour moi ». Je pris les devants : « Voulez-vous que je sois votre interprète auprès de lui? » — « Vous me rendriez bien service. » La chose était désagréable, je la fis de suite. Arrivé rue de Vendôme, Béranger n'y était pas; j'écrivis et laissai sur sa table un mot au crayon dans lequel j'exposais brièvement la situation de notre ami, presque heureux de n'avoir qu'à confier au papier ce qu'il m'eût été bien plus gênant de dire au poëte de vive voix. Le soir, je revins. Béranger accourut au devant de moi, plein d'affabilité; « Vous arrivez bien, me dit-il; voilà le petit paquet que je préparais pour vous. Ce pauvre X, il tombe mal ; voyez! », et il me montrait la souscription du petit paquet: *Ci-joint* vingt francs avec le regret de ne pouvoir faire plus ». Puis son œil bleu sourit, et il ajouta : « J'aurais pu mettre *ci-gît* au lieu de ci-joint ; mais mon plus grand regret n'est pas là, c'est de ne pouvoir mettre deux pièces au lieu d'une sous ce pli, car, je vous le confesse, c'est ma dernière. Il est vrai que je dois toucher de l'argent demain ; ah ! si Judith savait cela, elle croirait que nous allons manquer de pain ! » Et il riait comme un vrai gamin.

Quand il donnait des conseils littéraires, Béranger causait en accentuant les mots d'une façon très-sévère; il aimait cela, on voyait dans son regard et on entendait dans son accent qu'il était heureux, il appuyait ses observations de citations, souvent prises dans ses œuvres, il agrémentait son discours d'anecdotes pleines d'intérêt, et, de temps en temps, il s'interrompait pour plonger avec bonheur deux doigts dans sa tabatière en métal blanc, puis il reprenait sa conversation avec plus de feu comme si le tabac lui eût donné une vigueur nouvelle.

» N'allez pas trop vite, disait-il aux poëtes, attendez l'inspiration. Si vous êtes bien pénétré de votre sujet, elle viendra. Attendez ! Voir son nom trop tôt sur un petit livre bleu ou jaune est un bonheur d'enfant dont on se repent bien souvent. Cherchez de bons cadres pour vos chansons; les banalités ne servent à personne, sinon aux imbéciles, et nous n'avons pas à compter avec eux. »

Un jour, dans son petit jardin de Passy, il nous conta ce détail plein d'enseignement :

« Quand je demeurais avec Manuel dans la rue des Martyrs, il me disait souvent: « Faites donc une chanson contre les impôts, c'est de grande utilité » — « Oui, lui-disais-je, je la ferai, et, ajoutait Béranger, j'aurais pu la faire de suite et dire : le peuple est accablé d'impôts, qui nous délivrera des impôts ? etc. — Mais cela ne répondait pas à ma pensée, je voulais trouver un cadre, une action, et ce n'est que longtemps après la mort de Manuel que je m'éveillai un matin avec ce refrain sur les lèvres :

Lève-toi, Jacques, lève-toi,
Voici venir l'huissier du roi! »

Béranger, qui se donnait souvent comme un ermite, connaissait au contraire et fréquentait tout le monde,

c'est-à-dire tout le monde intelligent : des peintres, des sculpteurs, des hommes politiques de diverses couleurs, voire même des savants; il raisonnait sur tout, art, économie, politique, industrie au besoin; et ceux qui, en l'écoutant causer, ne l'auraient pas connu, l'eussent toujours pris pour un spécialiste dans la question qu'il traitait. L'épigramme ne manquait pas dans sa conversation ; souvent il caractérisait d'un mot, quelquefois un peu pointu, tel ou telle, mais le trait était toujours accompagné d'un sourire fin qui disait clairement que l'esprit seul et non l'esprit de dénigrement l'inspirait. On a chacun ses petits défauts.

Béranger aimait la jeunesse, la verdeur, la gaité. « Les gens tristes sont bêtes », disait-il. J'ai dans la mémoire une chanson de 1855, plus photographique que poétique, qui retrace fidèlement le portrait de Béranger à cette époque :

Son grand feutre gris sur la tête,
Et son cep de vigne à la main,
Sans que pluie ou soleil l'arrête
On le voit toujours en chemin.
En marchant, parfois il compose
Les rimes d'un couplet nouveau;
Et chaque rue où son pied pose
Lui coûte dix coups de chapeau.
La gaîté préside sans cesse,
A ses récits, à ses discours,
Et l'amitié de la jeunesse
Est le bonheur de ses vieux jours!

Oui chaque rue coûtait dix coups de chapeau à Béranger; sa tête était très-connue dans Paris. Ayant conservé l'habitude de s'habiller à soixante ans comme à quarante, bien des gens qui ne l'avaient vu qu'en gravure le reconnaissaient.

Il existe quelque part un portrait de *Béranger vu de dos*, dessiné par Mailly, qui est saisissant de ressemblance. Il fut fait en 1856, alors que Mailly, tout jeune, dépensait dans ses dessins une verve brillante que secondait admirablement son merveilleux coup de crayon. Le poëte a les mains derrière le dos, et tient sa mignonnette canne *cep de vigne* de la main droite, elle remue entre deux doigts, la pensée voit le mouvement. Les cheveux rares mais longs et bien blancs tombent onduleusement sur le col de chemise 1815 que toute la France connaît au poëte, et *le feutre gris* à larges bords est posé négligemment, un peu relevé, sur le devant de la tête ; le paletot-sac tombe droit, et ne rappelle en rien les draperies de Rigaud; en somme, ce dessin réaliste est une œuvre charmante et utile au point de vue historique. Mailly l'a fait de visu; il attendait des heures durant, posté au coin de la rue de Vendôme, que Béranger franchit le seuil du n° 5, et le suivait d'un œil observateur, s'arrêtant chaque vingt pas, pour donner quelques coups de crayon. O enthousiasme ! ô jeunesse !

Béranger était en relation avec tous les poëtes de Paris et de la province ; il les fréquentait ou correspondait avec eux, Les poëtes de la mansarde étaient surtout ses amis; il avait pour eux un amour particulier ; jamais il ne manquait de répondre aux envois des poëtes-ouvriers, il comprenait combien ces rapsodes modernes avaient besoin d'être soutenus dans la tâche ingrate et difficile d'instruire ou d'amuser leurs frères en travail ; il souscrivait à leurs livres, allait les voir et les invitait à sa table: « Mais ne désertez pas l'atelier, leur disait-il toujours, c'est une bonne tribune, et votre outil c'est pour vous le brevet d'indépendance ».

Parmi les chansons publiées après la mort de Béranger il y en a une intitulée *La Fée aux rimes*, œuvre pleine de grands sentiments et de larges pensées, écrite par le grand poëte pour la glorification des petits; elle porte en sous-titre : *aux poëtes ouvriers*.

Un jour j'arrivai chez Béranger comme il lisait cette chanson à madame Louise Colet: — « Je vais recommencer pour vous, me dit-il, cela vous concerne un peu » Je fus émerveillé et du sujet et de la forme, je témoignai au poëte toute mon admiration, ainsi que madame Colet. Je comptai les couplets, il y en avait six. Comment se fait-il que cinq seulement sont imprimés? — Voici pourquoi : le couplet qui manque finissait par ces deux vers :

Tuer les rois, n'est-ce pas les sacrer ?
C'est oublier comme on les chasse !

Or, c'est en plein empire qu'eut lieu la publication des *Œuvres posthumes*, et l'on ne voulut pas mettre à jour un couplet aussi subversif, dans la crainte de déplaire à César, ce bon César qui, sous prétexte d'honorer le poëte national, l'avait fait enterrer aux frais de l'État, dix-huit heures après sa mort, fait inouï de politique peureuse et jésuitique.

Et cette autre chanson : *Les Bourreaux et les Rois*, est-elle perdue aussi? pourquoi ne pas donner au public juge l'œuvre complète de Béranger ? Comment ! encore la censure ! celle de ses ennemis de son vivant, et celle de ses amis après sa mort? Souvenez-vous donc, châtreurs intéressés que votre victime avait écrit : *Ah que Dieu nous délivre au moins du censeur* !

Notre raison, six mille ans endormie,
Enfin s'éveille après un long effort;
Déjà chez nous on parle économie,
Et du vieux code on veut rayer la mort,
Plus ménager d'or et de sang, je pense,
Notre avenir aura de sages lois,
Et, comme objets d'inutile dépense,.
Supprimera les Bourreaux et les Rois,

Il est cependant bien de Béranger, ce couplet, et, puisque vous avez bien voulu nous montrer le Béranger fadasse rimant sans inspiration, après 1830, des vers bonapartistes, ils ne fallait pas craindre de nous montrer aussi le poëte dans ces grands moments où, inspiré par les sentiments généreux qui ont présidé à sa longue carrière, il écrivait ses beaux vers humanitaires et républicains.

Cette phrase me remet en mémoire un mot de Béranger concernant un poëte à qui il achetait certainement ses œuvres par humanité ; il avait amassé trente exemplaires des poésies de ce pauvre E. E. en les achetant par deux ou quatre exemplaires. Un jour, voyant ce petit régiment de bleus in-12 : Vous en vendez donc? » lui dis-je. — « Non, me répondit-il, mais vous voyez, j'en achète. »

Voilà, mon cher Patay, tout ce que je puis vous dire concernant *Béranger intime*. — Si j'avais eu à parler de *Béranger Chansonnier*, j'aurais fait tout le possible pour bien retracer l'état des idées politiques de 1815 à 1830, afin d'atténuer, au nom de la conscience qui a présidé à leur éclosion, les regrettables idées d'un certain nombre de chansons nées pendant cette période, où l'on oublia si vite ce que quelques

années de gloire avaient coûté à la France de malheurs et de désastres.

Pauvres mères, quand vous parlez de gloire, pensez donc à vos fils, et vous, fils, souvenez-vous que les lauriers de la gloire ne poussent qu'arrosés des larmes de vos mères!

EUGÈNE BAILLET.

Cinquante pièces à la louange de Béranger nous sont parvenues; mais la place appartenait d'abord aux importantes études qu'on vient de lire. Le comité littéraire de *la Chanson* a dû décider de ne publier que les deux courtes productions suivantes, résumant l'hommage de la chanson virile et de la jeune poésie à l'immortel écrivain.

BÉRANGER

Couplet d'une des chansons de réception de l'auteur au Caveau

A Béranger, grand philosophe,
Grand chansonnier, grand citoyen,
En lui de tout ayant l'étoffe,
Il sut sagement n'être rien.
Il eut la suprême des choses :
Le bonheur dans la liberté,
Et c'est endormi sur des roses,
Qu'il passe à l'immortalité.

CHARLES VINCENT,
Président du Caveau.

A BÉRANGER

Comme tout est marqué d'une étrange vieillesse,
O Béranger, depuis l'heure où tu t'en allas!
Nulle part on n'entend le rire aux frais éclats,
Et la gaîté se meurt au bras d'une drôlesse.

L'amour a rejeté son sceptre de lilas ;
Romainville n'est plus ; Meudon, on le délaisse ;
Le bonnet a perdu ses titres de noblesse
Et Lise a tout donné pour quelques falbalas ;

Pourtant on aime encor, ô poëte, à relire
Les vers doux et charmants que murmura ta lyre
Et de tes gais refrains méditer les leçons,

Car, dans ce grand Paris, dont tu contas l'histoire,
Dont tu dis les plaisirs, dont tu chantas la gloire,
Tout a vieilli, mon maître, excepté tes chansons.

OCTAVE LEBESGUE.

SOCIÉTÉ LYRIQUE & LITTÉRAIRE DU CAVEAU

BANQUET DU 7 JUIN 1878

Notre compte-rendu sera aujourd'hui forcément écourté. La parole est à Béranger et à ses panégyristes. Le Caveau me pardonnera donc de lui ménager les lignes. A tout seigneur tout honneur.

En vertu du même proverbe, je commence par Clairville. *Faire et défaire*, sur ces deux mots, notre piquant vaudevilliste a brodé un bon nombre de couplets humoristiques. On aurait dit autrefois badins, et même grivois. Le refrain : *c'est bien travailler, c'est mal travailler*, arrive à produire des effets du plus haut comique.

En fait de proverbes, Lagarde est connaisseur: il en a publié tout un recueil. Il nous a dit une chanson à tiroirs qui renferme des couplets ingénieux, mais peu propres à l'éducation des demoiselles. *La pièce à côté du trou* : n'y a-t-il pas là de quoi les faire rêver ?

Les *Manœuvres de la dernière heure*, de Fouache, *L'homme s'agite et la femme le mène*, de Montariol, le *Premier chapitre*, d'Ordonneau, retracent avec esprit et gaieté certaines petites misères, et aussi quelques agréments de la vie humaine.

Mais où l'amertume d'un cœur profondément atteint déborde véritablement, c'est dans les *Griefs de Balandard*, malheureux ami pour qui son copain manque totalement de complaisance. Ce n'est pas le bon Rémi — Ah! quel ami! — qui se serait attiré de pareils reproches. Vous devinez l'auteur, mais Fénée est votre ami *tout d'même.*

Grangé stigmatise les adorateurs du succès. Il s'insurge contre le *Væ victis* de nos aïeux; mais je ne crois pas qu'il aille jusqu'au mot de Mercié, le sculpteur: *Gloria victis*, qui est trop paradoxal. Ce n'est pas de cette chanson que l'on pourra dire, en renvoyant à l'auteur un de ses refrains : *Jeu'avale pas celle-là.*

Jullien continue la série philosophique de ses chansons sur les péchés dits *capitaux*. A *l'Orgueil*, que nous avons remarqué dernièrement, il ajoute aujourd'hui *l'Envie*, sujet plus difficile à traiter, et bien réussi néanmoins.

Parlerai-je du toast? C'est toujours la même chanson; je parle de la chanson que célèbre le président. Mais quelle variété de formes et de sujets pour la célébrer! Charles Vincent, lui, puise des accents généreux à la source féconde de l'harmonie universelle. Ce n'était pas le genre *Caveau*, autrefois; mais il a coulé de l'eau sous le pont depuis cet ancien temps.

Darcier, le maître chanteur, nous a prouvé une fois de plus que la voix est peu de chose chez l'artiste, et que la méthode est tout. Ajoutons-y l'expression. *La Vieille Chanson* a dû rappeler à Charles Vincent de vieux souvenirs. *Victor, t'as tort*, chanson de café-concert, spirituelle malgré cela, a fait valoir une autre face de son talent. Enfin, *Faites des enfants*, la semonce vigoureuse et patriotique de Rubois, a obtenu le plus franc succès. Nous avons retenu le couplet suivant, qui est le dernier. Serait-ce pas celui qui a eu l'honneur d'éveiller les susceptibilités de la vieille Anastasie ?

Matrones et gentes pucelles,
Donnez, chacune à votre tour,
Vous, les dernières étincelles,
Vous, les prémices de l'amour.
Puisque l'homme, aux instincts cupides,
S'épuise en luttes fratricides,
Faites des enfants
Pour combler les vides;
Faites des enfants :
Voici le printemps !

Citons, pour ne rien oublier, le *Bon Génie*, la *Fête de Suzanne*, la *Chemise* et *l'Enterrement*. Cette dernière chanson, triste par le titre et gaie par la forme, était un peu de circonstance. On parlait, au banquet, du décès d'Alphonse Salin, le doyen du Caveau, regrettable comme homme et comme chansonnier. Nous lui consacrerons, dans le numéro prochain, une notice biographique.

EUG. IMBERT.

LICE CHANSONNIÈRE

BANQUET DU 5 JUIN 1878

Très-bonne soirée, dont je ne puis, faute de place, donner qu'un procès-verbal succinct.

En l'absence de M. Le Boullenger, le vice-président Chebroux porte un toast ingénieux à Voltaire, et le fait suivre de paroles sympathiques en faveur de *la Chanson*, dont nous le remercions cordialement ici ; Charles Vincent redit sa fraternelle *chanson de réception*; M. Alfred Leconte, député de l'Indre, chante *la Boîte à pensées,* production philosophique ; M. Hachin détaille spirituellement de très-jolis couplets avec ce refrain : *Les Vieux ne veulent pas partir.* — Enfin M. Vatinel, en constatant que *le Vent tourne à la République*; M. Vergeron, en disant finement une plaisanterie : *Comme c'est fait !* M. Alphonse Leclercq, en récitant une des meilleures poésies de son récent volume ; *Que fait-on sur la terre?* ; M. Echalié, en chantant l'agréable musique qu'il a faite pour *Jupons et Soutanes* de M. Pêtreaux et pour *l'Amour et le Vin* de Georges Baillet ; M. Jules Jouy, en célébrant chaleureusement *le Centenaire de Voltaire*, et M. Jules Jeannin, en rééditant les *Reproches du bon Dieu*, méritent et obtiennent d'unanimes applaudissements.

J'omets des noms et des œuvres qui, sans doute, mériteraient mention ; mais il s'agit aujourd'hui de laisser libre carrière aux apologistes de Béranger, et, devant ce maître vénéré, les moins humbles des Lycéens s'effaceront sans murmure.

Pour bien fixer, d'ailleurs, la note dominante à la Lice, nous publions un des succès du dernier banquet : *Dors content* ! Dans cette chanson, dédiée à Voltaire, Georges Baillet a repris heureusement l'apostrophe célèbre du poëte de *Rolla*. C'est une production jeune, vigoureuse, et d'un excellent esprit.

L. Henry LECOMTE.

DORS CONTENT !...

Air de *Madame Favart*.

O roi puissant de la satire,
Qui nous préparas l'âge d'or ;
Toi qui vécus dans un sourire
Dans la tombe souris encor !
Tout un siècle plein de ta gloire,
De ses hommages te fêtant,
Acclame aujourd'hui ta mémoire...
Mon vieux Voltaire, dors content !

Aux préjugés faisant la guerre,
D'un trait mortel quoique plaisant,
Tu finis de jeter à terre
Le despotisme agonisant !
Comme un flambeau qui toujours brille,
Ton livre, en un jour éclatant,
Guida le peuple à la Bastille...
Mon vieux Voltaire, dors content !

Rien encor n'a réduit le nombre,
Malgré le temps, malgré la loi,
Des hypocrites qui dans l'ombre
Bavent encore contre toi ;
Mais des verges de ton génie,
Tes petits-fils, en les fouettant,
Ont démasqué leur calomnie...
Mon vieux Voltaire, dors content !

Grâce aux bienfaits de la science,
A qui tu prêtas ton appui,
Le temps a vaincu la distance,
Les chemins marchent aujourd'hui :
L'astronome lit aux étoiles,
La vapeur dompte l'élément,
Le progrès navigue sans voiles...
Mon vieux voltaire, dors content !

Le peuple, au temple de mémoire,
Un jour te porta, plein d'orgueil,
Plus tard, ennemis de ta gloire,
D'autres violaient ton cercueil...
Mais depuis le temps a fait naître,
De tes restes jetés au vent,
Des disciples dignes du maître...
Mon vieux Voltaire, dors content !

En dépit de toutes les haines,
Depuis cent ans, la liberté,
Par quatre fois brisant ses chaînes,
Reprit sa première fierté ;
De plus d'un guet-apens funeste,
Elle fut victime, et, pourtant,
La République enfin nous reste...
Mon vieux Voltaire, dors content !

Georges BAILLET.

CHANSONS, CHANSONS !

Depuis la soirée dont Eug. Imbert a rendu compte, a eu lieu le banquet d'été du Caveau, dit des *mots donnés*. Admis, par faveur, à cette réunion tout intime, notre collaborateur appréciera le mois prochain les œuvres qu'on y a chantées.

*
* *

Vous qui croyez encore qu'on peut chanter sans avoir besoin de faire précéder la chanson d'un quadrille, ou sans être accompagné d'un piano, allez donc faire visite à nos amis *les Farfadets*. Ces bons diables tiennent leurs séances, les samedis, rue du Faubourg-du-Temple, 137. C'est peut-être le seul coin où la vraie goguette existe encore. Chacun préside à son tour; c'est plus démocratique et plus attrayant que la présidence habituelle. Vous n'entendrez pas là le répertoire Beaumaine — Delormel — Gabillaud, mais celui de Charles Gille, Rabineau, Legentil, Ryon, Evrard, etc., c'est-à-dire la chanson qui pense, qui aime, ou qui rit, comme l'a si bien dit Jules Jouy, *du large rire de nos pères*.

*
* *

Il y a tout là-bas, sur les hauteurs de Belleville, rue des Envierges, une société chantante qui a nom : les Fleurs. Galante comme son nom est doux, elle a offert, le dimanche 16 juin, à ses habitués, une présidence de dames. — Grande attraction ! — Aussi la salle était trop petite ce jour-là.

Madame Busson, la présidente, ne paraissait pas embarrassée de son rôle; pas guindée du tout, elle était à la fois gaie et digne; les honneurs n'avaient rien changé à son aspect bon camarade. Ses collègues, mesdames Francisque et L'Aiguillon, usaient aussi très-gracieusement du pouvoir; en un mot, c'était charmant. Un double attrait avait attiré les chansonniers-poëtes: il y avait concours de poésie. Le 1er prix consistait en... une médaille d'or! et c'était vrai! Elle a été gagnée par Jules Vernier — toujours lui! elle portait sur la face la figure de la République Française, et sur le revers: *Dix francs, 1875*. N'est-ce pas là une vraie médaille d'or? On la rêvait peut-être plus grande! bah! l'honneur avant tout! Voici la pièce médaillée; c'est un sonnet:

LE COFFRET A MUSIQUE.

—

Il était vieux, cassé, de forme peu tentante,
Bon à jeter le soir au tas du chiffonnier;
Oublié de mon oncle, ignoré de ma tante,
Depuis trente ans peut-être il gisait au grenier.

Lorsque je l'eus sorti de cette ombre attristante,
Clairement récuré comme un vrai chaudronnier,
Je mis le bout du doigt sur sa vieille détente
Et fis s'échapper l'air qu'il gardait prisonnier.

Quel était cet air-là ? dans ses notes faussées
Chantait-il le printemps, les amours insensées,
Le champagne et l'oubli des peines d'ici-bas ?

Non ! c'était l'air sacré des canons et des piques,
C'était *la Marseillaise* aux colères épiques,
Et, pendant tout un jour, j'appelai des combats !

Le deuxième prix a été remporté par Percheron, et le prix de chant par Monicart, un chanteur qui dit avec beaucoup de goût.

*
* *

Une société qui n'est jamais en retard quand il s'agit d'une bonne action, c'est la *Société des Amis du Siècle*, présidée par Leblanc. Aussi, le lundi 3 juin, elle donnait dans son local, rue de Bretagne, 49, une soirée au bénéfice des victimes de la rue Béranger.

Des artistes de différents concerts avaient prêté leur bienveillant concours à cette bonne œuvre. Nous y avons remarqué MM. Lombard, qui a joué *Chatterton* d'une façon très-dramatique, Sutter, un brillant interprète de Victor Hugo, Reva et Leblanc fils. Les dames ont fait triompher la romance par la voix de Mlle Elisa, et la chanson joyeuse par Mlles Demontelées, Georgette et d'autres que j'oublie. Bonne soirée, bonne recette, dont le montant a été déposé à la Mairie du 3e arrondissement.

*
* *

Une bien triste nouvelle nous arrive pour finir: Charles Poncy, le poëte dont Toulon est fier, vient d'être frappé dans ses affections les plus vives ; sa petite-fille, une charmante enfant de sept ans, vient de succomber, presque foudroyée en pleine santé, par la méningite La mère, fille unique du poëte, âgée de 32 ans, n'a pu supporter la perte de son enfant, et l'a suivie dans la tombe quinze jours plus tard.

Rien ne peut consoler d'une douleur semblable ; le seul adoucissement possible est celui que nous envoyons au poëte : qu'il sache bien que ses amis partagent sa peine et qu'ils pleurent avec lui de voir ce grand deuil couronner sa vie, modèle de courage et de probité.

Robert GARNIER.

.
. .

La société lyrique des *Familles* a inauguré, le dimanche 2 juin, son nouveau domicile (Brasserie du Petit-Pont, rue du Petit-Pont, 3.) Président, M. Mazot. Beaucoup de monde. Parmi les chanteurs applaudis, nous avons remarqué MM. Bouvet, Mazolla, Ch. Thomas, Touliou, Onard, — ce dernier chargeant trop ses chansons comiques. — Mmes Leroux et Thierry. Accompagnateur, M. Auguste Antoine.

.
. .

La Jeunesse Parisienne (Café du Globe), sous la présidence de M. Beaucanard, donne ses soirées tous les mardis. Signalons particulièrement les représentations extraordinaires du premier mardi de chaque mois. Les bons chanteurs s'y donnent rendez-vous. Quelques noms au hasard : MM. Jomain, Alphonse, Lelarge; Mme Angèle, Mlle Arnal. Accompagnateur: Auguste Marcus.

Victor LEBRETON.

.
. .

A partir de ce jour, M. Victor Lebreton fera, de concert avec Robert Garnier, la revue des Sociétés Lyriques. Les lecteurs de *la Chanson* auront ainsi le mouvement complet de ces réunions intéressantes.

.
. .

Madame Bordas a voulu célébrer aussi Voltaire. Devançant d'un jour la date fixée pour sa réapparition au Concert Parisien, elle a chanté le 30 mai, le *Centenaire de Voltaire*, de Paul Avenel, avec un succès énorme. Depuis, elle dit la remarquable chanson de Chebroux, que nous avons publiée, mise superbement en musique par Collignon. Nous reviendrons à la grande artiste.

.
. .

Dimanche 2 juin, la *Société des Familles*, sous la présidence de M. Badou, a transféré ses réunions salle Bouret: affluence énorme.

.
. .

Terminons par une annonce personnelle. Le no 4 de *la Chanson* publiera le programme de notre premier concours. Que les lutteurs se préparent!

A. P.

791. — Poitiers. typ. J. Ressayre. — Paris, 3, rue d'Aboukir.

Le Directeur-Gérant A. PATAY

1re ANNÉE. | N° 4. | AOUT 1878.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
RUE BONAPARTE, 18
PARIS

Le Numéro : 30 cent.

Secrétaire de la Rédaction
V. DEMEURE

ABONNEMENTS
Paris, 6 mois . . 2 fr.
Departs, 6 mois . . 2 50
Etranger, 6 mois . 3 »
On ne reçoit que des abonnements de six mois.

Directeur Gérant
A. PATAY

LA CHANSON

REVUE MENSUELLE

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Rédacteur en chef : L.-Henry LECOMTE

SOMMAIRE DU 4e NUMÉRO

La Chanson, cette incarnation toujours nouvelle et toujours diverse de l'esprit français, n'a pas d'organe.

Nous venons combler cette lacune regrettable en créant plus qu'un journal — une revue complète. spécialement consacrée à ceux qui chantent ou font chanter.

Sous ce titre: LA CHANSON, paraîtra tous les mois une livraison de 12 pages in-4°, à deux colonnes, où s'écrira l'histoire ancienne et moderne de la chanson et des chansonniers. Une couverture-annonce garantira chaque numéro; la pagination sera suivie et nous donnerons, à la fin de l'année, le titre et la table nécessaires pour la réunion en volume.

LA CHANSON publiera les comptes rendus des banquets mensuels du *Caveau, de la Lice Chansonnière*, du *Pot-au-feu* et des diverses sociétés lyriques. Nous préparerons ainsi à l'historien futur des muses populaires les matériaux d'un livre original et varié. — Trouveront également place dans notre revue la biographie et le portrait des chansonniers vivants ou disparus, nombre de chansons peu connues ou inédites, une bibliographie raisonnée, le programme des concours lyriques. l'annonce des soirées chantantes extraordinaires ou à bénéfice, enfin une chronique sincère des cafés-concerts et des théâtres parisiens.

Pour mener à bien leur entreprise, les fondateurs de LA CHANSON s'adressent à tous :

Aux Chansonniers de Paris et de la province d'abord. Nous les prions ici de nous faire parvenir leur adhésions, leurs abonnements, les réflexions que notre publication leur pourrait suggérer, un exemplaire au moins de leurs œuvres imprimées, les meilleures de leurs chansons inédites et des notes suffisantes pour fournir matière, au besoin, à d'intéressantes et véridiques études biographiques.

Aux Editeurs de Paris et des départements qui publient des ouvrages se rattachant à l'objet de notre revue, nous disons qu'une place sera toujours réservée aux comptes-rendus des œuvres dont ils nous adresseront deux exemplaires, et nous les invitons à nous envoyer même les moindres plaquettes.

Semblable avis *aux Editeurs de Musique*, — et prévenons tous les intéressés que les couvertures de la CHANSON seront exclusivement réservées aux annonces de librairie et de musique à des prix très-modérés.

Aux Musiciens. — Nous prenons nos mesures pour donner à l'avenir une place à la musique dans notre revue; nous prions donc dès aujourd'hui les jeunes compositeurs de nous adresser leurs œuvres, et surtout de mettre en musique les chansons inédites que nous publierons. Il y aura de la sorte rapprochement amical entre paroliers et compositeurs inconnus, et peut-être en résultera-t-il quelques œuvres à grand succès.

Aux Bibliographes et aux Amateurs. — Nous accueillerons avec reconnaissance les documents peu connus ou inédits qu'ils voudront bien nous offrir; nous leur demandons de guider nos recherches et de nous indiquer les sources de renseignements incontestables.

Aux Présidents des Sociétés Lyriques. — Nous les invitons à nous adresser, dans le plus bref délai, les noms des réunions qu'ils président, l'indication des siéges sociaux et des jours de tenues, et nous les prions instamment d'assurer l'exactitude de nos informations en désignant, dans chaque société, un délégué chargé de correspondre avec notre publication et d'en faire apprécier le but.

Nous voulons le succès d'une œuvre entreprise dans le but louable de défendre les réputations justement acquises et d'assurer aux talents inconnus une large place au soleil fécondant de la publicité; aussi désirons-nous sincèrement être obligés, après le premier semestre, de paraître tous les quinze jours.

Les auteurs désireux de posséder un certain nombre d'exemplaires des numéros contenant leurs œuvres, seront priés de nous en informer à l'avance, afin que nous puissions exactement fixer notre tirage; ces numéros leur seront cédés aux prix de libraire. Bien entendu, il ne sera pas indispensable de prendre des numéros ni même d'être abonné pour collaborer à notre revue; le comité de rédaction sera souverain pour admettre ou rejeter les pièces proposées.

Tout ce qui concerne la rédaction devra être adressé *franco* au Rédacteur en Chef; ce qui concerne l'administration, l'abonnement et les annonces au Directeur-Gérant. — Les lettres ou paquets non affranchis seront rigoureusement refusés. — Toute lettre exigeant une réponse devra être accompagnée d'un timbre-poste.

Un numéro d'essai sera envoyé à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie, accompagnée de 30 centimes en timbre-poste.

Le Directeur-Gérant : A PATAY

BULLETIN D'ABONNEMENT

A ENVOYER FRANCO, ACCOMPAGNÉ D'UN MANDAT-POSTE *

Paris : 2 fr., Départements, 2 fr. 50, Étranger, 3 fr.

Je déclare m'abonner pour six mois à la Revue LA CHANSON.

SIGNATURE (lisible)

ADRESSE

(*) Les timbres-poste ne seront pas acceptés. Par l'envoi du montant de l'abonnement on évite les frais de recouvrement qui sont à la charge de l'abonné. Le talon de la poste sert de quittance.

DOUBLE CONCOURS POÉTIQUE

Ouvert par LA CHANSON

La fête du 30 juin a servi à démontrer une fois de plus le besoin d'un chant national français.

La sublime *Marseillaise*, qui guida la marche triomphante des armées de 92, est un chant de guerre et de révolution ; nous voudrions pour la France un hymne de paix à la hauteur de son cri de bataille. Les tentatives faites pour le faire éclore sont restées jusqu'ici sans résultat.

Nous mettons aujourd'hui au concours un chant qui soit la glorification de *la France*, du *Travail* et de *la Paix*, et nous faisons appel à tous les poëtes de Paris et des départements.

Il sera décerné, comme prix unique :

Une Médaille en vermeil

Sur laquelle seront gravés la date du concours et le nom du vainqueur.

Les pièces présentées devront avoir sept couplets ou strophes, avec un refrain détaché de quatre vers (rythme facultatif).

La poésie couronnée sera publié dans *la Chanson*, ainsi que les deux qui auront le plus approché du but.

Deuxième Concours.

Un concours libre de poésies est également ouvert par *la Chanson*, sans désignation de sujets ni exclusion de genres : odes, chansons, rondeaux, sonnets, quatrains même, nous accepterons et jugerons tout. Les plus longues pièces, cependant, ne devront pas dépasser 60 vers.

Trois prix seront décernés :

1er PRIX, *une médaille en argent.*

2me PRIX, *une médaille de bronze.*

3me PRIX, *un volume de poésies.*

Les pièces présentées à ce concours et au précédent seront soumises à un jury de poëtes, de chansonniers et de journalistes.

Dans notre numéro du 1er octobre, nous fixerons le jour de la distribution des récompenses, et nous pensons offrir à ce sujet une agréable surprise aux nombreux amis de la chanson.

CONDITIONS DES CONCOURS.

Les pièces destinées à nos concours devront être adressées *franco*, jusqu'au 20 septembre, à M. A. PATAY, directeur-gérant de *la Chanson*. Elles devront être inédites, non signées, et accompagnées d'un pli cacheté contenant le nom et l'adresse de l'auteur, et portant extérieurement la première strophe de la pièce qu'il concerne.

LE 16 JUILLET 1878.

L'invitation de *la Chanson* a été entendue ; pour la première fois, les chansonniers ont célébré solennellement l'anniversaire funèbre de Béranger.

Le 14 juillet, le secrétaire de la Lice Chansonnière envoyait à ses correspondants et faisait insérer dans les journaux de Paris la note suivante :

« Je m'empresse de vous informer que le *Mardi 16 Juillet* courant (Anniversaire de la mort de BÉRANGER), les Membres de la *Lice Chansonnière* se proposent de rendre hommage au *Poëte national*, en allant déposer une couronne sur sa tombe. Tous les amis de la Chanson qui voudraient prendre part à cette manifestation *exclusivement littéraire* sont invités à se joindre à eux.

Rendez-vous à 2 heures 1/2 précises, à la porte du cimetière du Père-Lachaise. »

A l'heure fixée, plus de huit cents personnes entourant le monument de Béranger, s'écartaient avec curiosité et sympathie devant les Licéens, reconnaissables à un insigne tout récemment autorisé. Quatre membres de la société portaient une superbe couronne d'immortelles, où se lisait cette dédicace en lettres noires :

A BÉRANGER

LA LICE CHANSONNIÈRE.

Les chansonniers avaient justement pensé que le simple dépôt d'une couronne n'eût pas offert une solennité suffisante. Trois discours ont donc été prononcés. Nous les publions pour ceux qui n'ont pu les entendre.

Ernest Chebroux, vice-président de la Lice Chansonnière prend le premier la parole, et lit d'une voix émue les pages suivantes, fréquemment interrompues par les applaudissements de la foule.

MESSIEURS ET AMIS,

Les grands anniversaires se succèdent ; hier, ceux de Voltaire et de Rousseau ; aujourd'hui, celui de Béranger.

La France, Paris surtout, a le culte des morts qui lui sont chers. Je n'en veux pour preuve que votre empressement à répondre à notre appel. Je commence par vous en remercier bien sincèrement, au nom de la chanson.

Il y a aujourd'hui vingt et un ans que ce funèbre monument nous prenait pour toujours une de nos gloires nationales ; le plus grand chansonnier français venait de s'éteindre, laissant après lui une douleur profonde, une sympathie immense.

Je ne veux pas entreprendre de vous raconter la vie de ce joyeux trouvère ; des voix plus éloquentes que la mienne vous ont déjà fait connaître cette existence toute remplie de gaîté, d'amour, de probité et de philosophie.

Je ne veux pas chercher si les œuvres de cet esprit, français et patriotique avant tout, ont pu avoir telle ou telle influence sur nos destinées politiques ; nous n'avons ici, et pour le moment, qu'à nous entretenir du chansonnier, de celui qui résumait en lui le talent, la modestie, le désintéressement le plus complet et une inépuisable bonté. Car, vous le savez, mes amis, sa bourse et son cœur étaient constamment ouverts.

Ce que nous voulons aujourd'hui, c'est rendre hommage au poëte populaire qui a chanté nos gloires et nous a consolés dans nos revers; à celui qui savait honorer les mérites, flageller les vices, ridiculiser les travers et démasquer les hypocrites; à cet esprit fécond, créateur de cent chefs-d'œuvre, et qui, réunissant tous les genres de la poésie, tenait à Anacréon par la gaieté et la délicatesse, à Horace par la forme, la grâce et la philosophie; à celui, enfin, dont les refrains, triomphant des insanités dont on nous abreuve chaque jour, resteront longtemps encore sur les lèvres des amis du beau, qui pensent que la chanson ne peut être inspirée que par les ardeurs nobles, les sentiments vrais, qui croient encore qu'un poëte doit être surtout l'interprète de la vérité, du bon sens, et qu'il doit, comme Béranger, demander ses inspirations plus encore au cœur qu'à l'esprit.

Oui, messieurs, voilà ce que nous voulons d'abord; mais en payant aujourd'hui à notre cher poëte un juste tribut de reconnaissance et de respect, nous voulons aussi vous demander si nous ne lui devons rien de plus pour l'avenir.

Depuis longtemps, déjà, des chansonniers et amis de la chanson caressaient cet espoir: rendre Béranger au peuple, et lui ériger un monument par une souscription nationale... Mais je vous parle là du passé; les moments étaient difficiles alors, les appels de nos courageux amis restaient sans échos; pour réunir sur cette tombe quelques admirateurs seulement du grand chansonnier, et leur tenir le langage que je vous tiens aujourd'hui, il eût presque fallu un vote de la Chambre. D'un autre côté, le bronze était devenu rare. On avait tellement coulé de ce métal pour en faire des canons et élever de colossales statues aux *grands hommes* du dernier régime, qu'il n'en restait plus pour Béranger. — Le projet fut donc, non pas abandonné, mais remis à des temps meilleurs.

Récemment une nouvelle feuille littéraire, intelligemment rédigée et dirigée, publia la biographie de l'illustre mort. Cette biographie était précédée d'un article énergique, rappelant aux chansonniers que le moment était enfin venu de payer leur dette au poëte. Nous savons aussi que, dans le but d'obtenir l'autorisation, de former un comité d'organisation, une demande vient d'être faite à M. de Marcère, par le rédacteur et le directeur de cette feuille intéressante: le journal *La Chanson*.— Que ces courageux reçoivent ici, tous les remercîments auxquels ils ont droit.

Oui, messieurs, nous devons à Béranger autre chose que de petites images; nous devons à notre poëte national une statue. Athènes possédait celle d'Anacréon, Rome celle d'Horace, Paris doit avoir celle de Béranger.

Il faut que cette bonne et riante figure s'épanouisse dans une de nos promenade publiques.

C'est à vous, vieux chansonniers, qui avez eu le bonheur de le connaître et de l'aimer, vous de qui il a quelquefois corrigé le premier vers, encouragé la première chanson; — c'est à vous, qui êtes la jeune chanson, et qui puisez chaque jour à la source de cet esprit intarisable et joyeux; c'est à vous artistes, écrivains c'est à vous tous que nous nous adressons aujourd'hui pour nous aider dans cette tâche poétique, pour contribuer à la réalisation de notre rêve.

Que demandons-nous, après tout?

Un emplacement: les amis de Béranger sont assez nombreux en France pour payer le bronze et l'artiste.

Hâtons-nous donc, mes amis, que chacun, dès aujourd'hui, se mette à l'œuvre.

Ne laissons pas, comme on nous le disait si justement, ces jours derniers, ne laissons pas les hommes d'une autre époque s'emparer à leur profit d'une gloire aussi pure.

N'oublions pas, surtout, que Béranger était un enfant du peuple; que, tête et cœur, tout était républicain chez lui.

Demandons à la République, si généreuse pour tout ce qui est beau et grand, de partager, d'abréger même nos efforts.

Il n'est pas besoin d'être prophète pour prédire le succès de notre œuvre. Béranger a mérité, par son patriotisme et son immense talent, une statue: il l'aura!

Après Chebroux, Eugène Baillet a voulu payer à la mémoire de Béranger un hommage d'autant plus motivé qu'il fut un des jeunes amis du grand poëte, dont il a, l'autre jour, conté, dans ce journal, divers traits charmants de caractère ou de bonté.

Amis,

Je viens associer ma voix à celle de mon ami Chebroux pour rendre aussi à Béranger l'hommage loyal auquel il a droit.

Parmi les hommes les plus éminents de notre époque, en est-il un qui personnifie mieux la France que Béranger?

Voilà vingt ans que Béranger est mort, la postérité a commencé pour lui; nous pouvons juger son œuvre sans passion, sans parti pris.

La réputation de Béranger fut immense et naquit vite. Dès 1815, époque de la publication de son premier volume, son nom était répété partout.

C'est que son nom signifiait déjà patriotisme après avoir signifié: espérance.

Oui! Béranger a les droits les plus incontestables à sa statue! — C'est une dette de la France qui ne demande pas mieux que de la payer: elle en a payé bien d'autres.

La statue après la mort est la vraie récompense démocratique et républicaine: en frappant les yeux elle met au cœur le souvenir et l'encouragement.

Aussi, dès les premiers mots lancés par nos amis du journal *La Chanson*, tendant à consacrer la gloire du poëte en perpétuant son souvenir, l'idée a fait rapidement son chemin.

Nous l'avions tous en nous, il ne fallait qu'une étincelle pour la faire éclater.

Ce n'est pas seulement nous, les chansonniers et amis de la chanson, qui désirons élever une statue à Béranger; je le répète, c'est la France entière qui doit venir à nous, car, si Béranger fut un grand poëte, ce fut aussi un grand citoyen, un des plus beaux caractères du XIXe siècle. L'homme qui a écrit:

L'intolérance est fille des faux Dieux!

ne devrait avoir d'ennemi nulle part.

J'ai lu récemment que les chansons de Béranger étaient immorales. — C'est une singulière façon de travestir les mots. — Joyeuses, voulez-vous dire? oui, il y en a de joyeuses! voyez le grand malheur, est-ce que l'heure de la joie n'a pas sa raison d'être dans la vie? est-ce qu'elle n'est pas indispensable à l'équilibre de l'existence? et quand nous parlons d'un monde meilleur, quand nous travaillons tous à la réorganisation sociale, pensez-vous que nous ne réservons pas une place, et une place d'honneur, à la gaieté? Erreur! la joie est fortifiante, et, au besoin, nous créerions la religion de la joie: Rabelais, Lafontaine et Béranger seraient les officiants du temple, ils en vaudraient bien d'autres, et le monde n'y perdrait rien.

Ne nous habituons pas à déchiqueter ainsi les œuvres des grands hommes, pour en regarder les lambeaux l'un après l'autre; jugeons l'ensemble de l'œuvre, voyons-en la philosophie; la partie politique n'a eu que son heure, voyons toujours ce qui surnage, c'est-à-dire non-seulement le sourire du poëte, qui est fugitif, mais la pensée qui est le rayon de son âme et qui éclaire son livre à perpétuité.

Il y a dans les vers de Béranger, comme dans toutes les actions de sa vie, l'amour de la justice. Il dit au deshérité: « Espère, ton heure viendra, mais n'espère

pas en maugréant toujours ; tâche de garder ton sourire, il te donnera la force et tu vaincras par lui : la tristesse te tuerait. »

Il dit au prêtre qui veut représenter Dieu : « Sois tolérant, tu n'es qu'un homme ! ton habit n'est rien, c'est ta conscience qu'il faut tenir en paix, compte avec elle. »

Béranger croyait en Dieu, comme Rousseau, comme Voltaire, c'est pourquoi il a écrit : *le Fils du pape, le Bedeau, les Missionnaires, le Bon Dieu, les Clefs du Paradis*, et vingt autres qu'un certain monde ne lui pardonnera jamais.

Cette partie de l'œuvre de Béranger est peut-être la plus importante ; elle a contribué, sous la forme simple et incisive de la chanson à répandre, à vulgariser l'idée de la libre pensée plus que tous les grands discours en vers et en prose ; elle a montré, réduits à leur plus simple expression, ces marchands intéressés, soutiens d'une religion qui n'a aucun rapport avec Dieu.

Le plus grand désintéressement a toujours présidé aux actes de la vie de Béranger ; il a poussé l'amour du désintéressement jusqu'à en subir l'insulte. « *C'est un faux bonhomme*, a-t-on dit, *et toutes ses bonnes actions et toutes ses bonnes pensées ne sont qu'une combinaison pour ménager sa gloire.* » Hélas ! où peut mener un pareil raisonnement ? Si nous nous mettons à calomnier le bien, nous sommes bien près de glorifier le mal.

Ce qu'il y a de remarquable dans l'œuvre de Béranger, c'est la gradation continuelle vers le grand, le généreux. Il suit tous les mouvements humanitaires ! Quoi de plus beau que le volume des *Dernières Chansons*, publié en 1833 ?

O ! pauvres enfants du peuple, apprenez-les, ces vers, chantez-les ! ils feront de vous des hommes ! *Les Fous, les Contrebandiers, Jacques, Jeanne la Rousse, les Ages historiques, le Vieux Vagabond*, et toutes celles que j'oublie.

Dans deux ans, le 19 août 1880, il y aura cent ans que Béranger est né.

C'est ce jour-là qu'il faut inaugurer sa statue. C'est à Paris qu'elle doit être élevée — c'est un enfant de Paris. Elle a sa place toute désignée, toute faite exprès ! dans le square du Temple, tout près de la rue où il est mort, au milieu de cette population travailleuse qu'il aimait tant.

Que tous ceux que ses chansons ont consolé, que tous ceux qu'elles ont instruit, que tous ceux de qui elles ont mis la joie au cœur, apportent leur offrande, et la statue sera bientôt faite.

Qu'on représente Béranger, souriant de ce sourire qui lui était familier, qui contient l'ironie de Voltaire et la sagesse de Franklin, et qu'on grave sur le piédestal ces mots sortis de son cœur :

Le bonheur de l'humanité a été le songe de ma vie !

Des bravos chaleureux avaient, à diverses reprises, souligné les phrases énergiques de l'orateur. Il était impossible que les chansonniers se séparassent de l'intelligent public qui les entourait et les approuvait sans un remerciement spécial. M. Alphonse Leclercq, au nom de la Lice, s'est chargé de ce soin et s'est acquitté de sa tâche avec un grand bonheur d'expressions.

« J'espère, dit-il en terminant, qu'en 1880 toute la France sera représentée au centenaire de Béranger, et qu'une couronne vraiment nationale sera déposée ce jour-là au pied de sa statue ! »

La cérémonie terminée, la foule se retire, profondément émue. Le peuple a conservé vivant le souvenir de son poète ; cela est d'un bon augure pour l'œuvre que ses admirateurs vont entreprendre.

A. PATAY.

SOCIÉTÉ LYRIQUE & LITTÉRAIRE DU CAVEAU

BANQUET DES MOTS DONNÉS

Le banquet des *Mots donnés* est, pour le Caveau et pour ceux qui s'intéressent aux travaux de cette société du gai savoir, une solennité qu'on voit toujours revenir avec plaisir et qu'on attend avec impatience.

J'éprouvais, je l'avoue, quelque appréhension, malgré la réussite des fêtes précédentes, et malgré la facilité bien connue de la plupart des membres de la Société pour le genre léger et comme improvisé. Un sujet imposé, à traiter dans un délai relativement court, sujet quelquefois ingrat et souvent peu en rapport avec les goûts particuliers et les aptitudes spéciales de l'auteur : ce n'était pas là, pensais-je, de bonnes conditions de succès. Ç'a été, au contraire, la cause du succès. Les obstacles n'ont fait qu'exciter la verve de nos chansonniers. Tous ont tenu à montrer que les difficultés ne sont faites que pour être vaincues, et un éblouissant feu d'artifice a rejeté dans l'ombre les parties que le temps n'avait pas permis de polir suffisamment. Il doit arriver, en effet, que quelques couplets, je ne dirai pas : détonnent ou fassent tache dans l'ensemble, mais paraissent un peu plus faibles que les autres. Il ne faut pas s'en étonner :

Neque semper arcum
Tendit Apollo.

Ces faiblesses relatives font mieux ressortir le mérite des parties principales ; c'est comme une ombre voulue au tableau. Reconnaissons que cette fois le sujet était vaste : *Les Peuples* !

Il serait difficile de choisir une de ces nombreuses chansons (on en a chanté vingt-six), dont chacune a pour sujet un peuple différent, pour la soumettre à nos lecteurs, et leur donner une idée de l'ensemble. Il nous paraît préférable de reproduire les deux pièces qui ont servi de cadre à toute la soirée ; dans l'une, qui peut servir d'introduction, et qui a été en effet chantée la première, le président Charles Vincent a fait appel, ainsi qu'on va le voir, à ces idées de concorde et de fraternité universelle qui font quelquefois sourire les vieux sceptiques du Caveau, mais qui trouvent déjà de nombreux et sympathiques échos dans les cœurs jeunes, et même dans d'autres.

La seconde, inspirée à l'auteur, qui n'avait pas le droit de traiter un mot donné, par l'invitation toute gracieuse dont il avait été l'objet de la part de la compagnie lyrique, a précisément pour sujet et pour refrain les *mots donnés*. Elle a clos la séance, et a paru laisser les assistants sous une impression qui n'avait rien de trop pénible.

Voici d'abord la pièce de Charles Vincent, qu'il intitule : *Les Peuples*.

Puisque nous nous réunissons,
Pour chanter, ce soir, à la ronde,
Toutes les nations du monde,
Je dois un toast à vos chansons.

Puissions-nous ici marquer l'ère
Où le blanc, le cuivré, le noir,
Voyant dans chaque homme leur frère,
N'auront qu'un but et qu'un espoir!

Puisse enfin se réaliser
La grande paix universelle
Où nous verrons la foi nouvelle
Nous unir dans un seul baiser!

Alors on se dira : « Naguère,
Par quelles aveugles fureurs
Nous faisions-nous ainsi la guerre,
Pour des rois et des empereurs?

Et qu'appelle-t-on l'étranger?
Qu'appelle-t-on les vieilles haines?
Le meme sang coule en nos veines:
Pourquoi donc nous entr'égorger?

Le sang qu'on répand sur la terre
Ne peut rien y faire germer;
Rien n'est fécond, ni salutaire
S'il ne nous vient du verbe aimer.

Pratiquons cette loi d'amour
Par la science et l'Évangile:
Que le beau, le grand et l'utile
Au bien s'unissent sans retour! »

Le Caveau donne à tous l'exemple
D'une aimable fraternité,
Et c'est dans son modeste temple
Qu'on peut chanter en liberté.

Et quant à cette égalité,
Qui, pour beaucoup, semble un problème,
Elle rayonne ici quand même
Dans l'éclat de notre gaieté

De fleurs couronnons donc nos têtes;
Mélangeant drapeaux, écussons,
Des peuples préparons les fêtes
Par notre exemple et nos chansons!

Nous donnerons à la fin de cet article, pour l'éloigner d'un voisinage qui pourrait lui faire du tort, la chanson pour ou contre les mots donnés. Occupons-nous, sommairement s'il se peut, des chansons faites *sur* les mots donnés. L'immensité ou la pauvreté de certains sujets était une difficulté.

Tantôt, le désir de ne rien omettre d'important amène l'encombrement. Tantôt la crainte de la lourdeur produit un effet contraire, et le sujet n'est alors traité que superficiellement.

In vitium ducit culpa fuga,

dit Flaccus. Il ajoute, il est vrai : *Si caret arte.* Mais les membres du Caveau n'en manquent pas, et ils savent à propos masquer le vide par un remplissage ingénieux ou faire digérer le trop plein par le piquant de la forme. Or, digérer un morceau de dictionnaire ce n'est pas peu de chose.

Duprez (vous lisez bien) a tourné son sujet en anecdote, et ses Patagons ne s'en sont pas plus mal trouvés.

Les Persans, les Tyroliens, les Espagnols sont au nombre des peuples dont les Homères ont peut-être eu trop recours au dictionnaire historique. L'érudition a, par place, alourdi l'allure chansonnière. En revanche, les Arabes, les Nubiens, les Turcs ont inspiré à Guérin, à Moynot et à Vergeron de véritables chansons, d'un tour libre et dégagé. Charles Vincent, embarrassé, paraît-il, d'avoir deux peuples sur les bras, les a fondus ensemble, et n'en a fait qu'un morceau. Les Egyptiens, les Grecs! Rien que cela. Pour lui, les premiers représentent, en art, le grand ; et les seconds, le beau. Après un résumé brillant des épisodes les plus marquants de la vie intellectuelle de ces deux nations, il arrive, en poëte philosophe qu'il est, par un retour naturel aux préoccupations modernes et françaises, à conclure que les Français sont aujourd'hui les vrais héritiers de ces précurseurs de la civilisation, et qu'ils réunissent dans leurs œuvres le beau et le grand. Ce n'est pas moi qui m'inscrirai en faux.

Leconte en chantant la Scandinavie, Grangé, dans ses Danois, ont montré des qualités opposées. A l'un, la verve un peu exubérante, l'enthousiasme ; à l'autre, l'esprit froid mais fin. Je ne sais, pour le dire en passant, si les Danoises seraient enchantées du rapprochement que l'auteur, cette fois peu galant, établit entre elles et les toutous de leurs pays. Après tout, auraient-elle bien tort de se trouver blessées? Un chien regarde bien un évêque. Et d'ailleurs, Grangé n'a-t-il pas déjà comparé l'homme au chien en les renvoyant dos à dos?

Les Italiens ont fourni à Jullien quelques couplets intéressants, où l'histoire est présentée d'une façon piquante. Dans les Mexicains, de Lagoguée, c'est le côté botanique surtout qui apparaît, et nul ne s'en peut plaindre.

La plus originale peut-être de toutes ces chansons avait précisément le sujet le plus difficile à traiter, vu sa banalité même.

Les *Français* : que dire là dessus et que ne pas dire? Là était l'écueil. Rubois a vaincu la difficulté par le choix, la tournure, l'expression.

Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.

disait Despréaux. Rubois a su se borner, et il a montré une fois de plus que le Caveau *moderne* peut voir en lui, s'il veut mériter ce nom, un disciple dont il pourra justement s'enorgueillir.

Mouton-Dufraisse, très-comique avec ces Chinois.... Mais je m'aperçois, un peu tard sans doute, que je développe outre mesure mes appréciations, qui intéressent peut-être beaucoup ceux qui en sont l'objet (pourquoi ne pas le supposer?), mais qui paraîtront quelque peu longues à mes lecteurs. Passons donc au

BANQUET DU 5 JUILLET 1878

Moins on est de fous, plus on rit.

Le proverbe mis en chanson par Armand Gouffé peut être renversé. En effet, si le banquet des *mots donnés* était assez nombreux, celui du 5 juillet l'était peu. Mais en revanche, la monotonie avait dans le premier montré le bout de son nez, tandis qu'au second, malgré le nombre restreint des convives, une grande variété dans les productions a permis de résister aux ardeurs du gaz et de l'atmosphère tropicale.

Ici encore les *mots donnés* ont eu leur écho. Garraud, absent au banquet spécial, a payé sa dette en nous chantant les Russes. Il vante fort ces Français du Nord, comme il les appelle, leur attribuant ainsi un noble titre décerné jusqu'à présent exclusivement aux Polonais. Mais vous êtes orfèvre, monsieur Josse, et je comprends les motifs de cette flatterie

quelque peu outrée. Les Russes pratiquent une large hospitalité, et offrent un accueil *doré* aux artistes, aux comédiens; il n'en faut pas plus pour vous enflammer à leur endroit. Les roubles ont des reflets qui trompent l'œil et font voir tout en rose. Rien de la Sibérie.

Autre peuple. Toujours les *mots donnés*. Labédollière, en paresseux qu'il est, n'a pas traité son mot. Clairville, non content d'avoir chanté *Pour le roi de Prusse*, et d'avoir célébré les Flandres et le bon Portugal, s'empare aussi des Ecossais, délaissés par l'éminent et oublieux journaliste. Toute leur histoire, souvent sanglante, se déroule en quelques couplets, ingénieusement encadrée dans cet impitoyable refrain :

Mais ils n'ont pas de pantalon.

Le vaudevilliste fin, mais cherchant toujours le côté grotesque, triomphe dans ces sortes de tours de force. Heureusement l'esprit n'y perd rien.

Le toast du président, inspiré par le mois de juillet et les grandes dates qu'il rappelle, est peut-être la seule pièce qui se soit élevée au dessus du niveau coupletier. Mais aussi quels souvenirs ! Le 14 juillet, qui voit crouler la Bastille; les trois glorieuses, comme on disait encore sous Louis-Philippe. Puis, par un acheminement heureux vers le but de son morceau, l'anniversaire de la mort de Béranger a fourni à Charles Vincent son mot de la fin : la Chanson. Production variée de ton, chaleureuse, et dite par lui comme il sait dire — quand il ne chante pas.

Grangé ne cherche pas les grands sentiments. Le côté tendre des choses ne le touche guère. Il est froid et sceptique. Un proverbe présente-t-il une face consolante, douce : il va le regarder par derrière, et vous en montre bien vite l'envers. Quelle aimable illusion pour le déshérité de se dire : Je jouis de ce que je vois ; je n'y touche pas, si ce n'est des yeux ; mais je crois le posséder : *Voir c'est avoir* ! Non, dit Grangé, ça n'est pas vrai. C'est le contraire qu'il faut croire. Tant pis pour le bonheur rêvé, le positif est là, dur et inexorable. Voir, ce n'est pas avoir. Et il le prouve ; et, pendant qu'il poursuit sa démonstration d'une voix nette et cruelle, il semble qu'on entende l'oiseau moqueur des forêts d'Amérique persifflant le chant poétique et croyant du rossignol.

Les Antipodes, de Fénée, n'ont pas le même entrain que certaines chansons du même auteur. Il est vrai que le sujet n'y prêtait pas beaucoup, et cette nomenclature d'objets qualifiés tour à tour de *caca* et de *nanan*, ne laisse pas d'avoir quelque chose de froid; la pièce n'est pas sans mérite toutefois ; mais l'auteur nous a rendu difficile.

Le premier tour, c'est celui des chansons inédites ; elles ont été naturellement peu nombreuses, onze en tout. Les *Casus belli*, de Ripault, lus par Grangé avec plus de goût que de voix, — L'*Abus de la raison*, de Montariol, — *Un marivaudage*, de Charles Vincent, — Les *Plaintes* de ces messieurs à ces petites dames, de Rubois, — les *Effrontés*, d'un rédacteur de la *Chanson*, et *Tranquille*, de Feuillée, qui a ouvert le feu, ont offert, comme dans un bouquet aux mille couleurs, la gaieté, la satire, l'esprit sans méchanceté, l'énergie même et parfois la grâce. La qualité suppléait à la quantité.

Vu l'heure peu avancée, il a été procédé à un second tour.

Ces seconds tours ont un certain attrait. Non plus celui de la nouveauté, mais du renouveau. C'est un choix de bonnes chansons parmi les meilleures; il est rare, en ces occasions, que l'auteur ait la main malheureuse. L'auditoire, guidé par le souvenir, aiderait au besoin le chanteur. Montariol, dans *Lequel des deux* ? — Clairville, en décrivant le *Monde microscopique*, — Vincent, célébrant le pays de sa naissance et les grands bois qui berçaient les rêveries de sa jeunesse, — Enfin l'*Enterrement*, chanson redemandée, dont l'auteur signe le présent article, ont recueilli des applaudissements unanimes. Pourquoi n'ajouterais-je pas, justement mérités ?

Et maintenant que nous avons feint de reculer, mais pour mieux sauter, exécutons-nous, et transcrivons ici, pour terminer, la chanson des *mots donnés* qui a cloturé la séance annuelle du 21 juin dernier :

AUX MEMBRES DU CAVEAU

Air : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

Le bec en l'air, à votre porte,
Rêveur, je croquais le marmot,
Quand hier un ami m'apporte
De votre part un petit mot.
Sur ce cher billet au plus vite
Je jette des yeux étonnés.
Quoi, pour mon nez
De tels dîners !
C'est bien vrai ; le Caveau m'invite
A son banquet des *Mots donnés*.

Or ce banquet, où nul profane
De pénétrer n'aurait le front,
Compte plus d'un Aristophane,
Plusieurs Horaces, maint Piron.
Donc, Phœbus, il faut que tu m'aides,
Car un proverbe suranné,
Mais bien prôné,
M'a taquiné ;
C'est : Aux grands maux les grands remèdes.
En est-il pour un mot donné ?

Dans cette lice, où votre verve
Cueille un succès à chaque pas,
Rimeur en dépit de Minerve,
Me hasarder... je n'ose pas.
Ma muse n'a jamais pu mordre
A ces sujets déterminés.
Vers retournés,
Airs fredonnés,
Rien ne la soumet aux mots d'ordre,
Même par le Caveau donnés.

Votre chanson, en politique,
Accepte tout pour ce qu'il vaut.
Demeurer toujours éclectique,
C'est la devise du Caveau.
Malgré bien des efforts contraires,
Au principe vous ramenez
Les obstinés.
Preuve ? Tenez :
Les peuples sont pour eux des frères;
Pour vous ce sont des mots donnés.

Sur les méchants, sur la sottise.
Vous lancez un couplet moqueur ;
Mais, si la bonne humeur l'attise,
L'esprit ne fait pas tort au cœur.
On peut rire d'un centenaire,
Mais jamais des infortunés.
Ainsi, venez,
Amis pannés :
Le Caveau, toujours débonnaire,
Pratique le grand mot : *Donnez.*

Peuples divers, c'est votre thème,
Par tous également suivi.
Moi, je suis frileux par système,
Et *Peuples d'été* m'eût ravi.
Réchauffez-moi donc par vos tapes ;
Prouvez que vous me pardonnez,
Tout bassinés
De vers mal nés,
D'avoir pris part à vos agapes
Et fait faux bond aux mots donnés.

EUG. IMBERT.

LES QUATRE SAISONS

Air connu.

Petits oiseaux, chantez l'aurore,
Chantez le printemps, les amours,
Petits oiseaux, chantez encore
Les fleurs, présages des beaux jours ;
Chantez dans la verte feuillée
De vos compagnes les atours,
Et, dans la verdure émaillée,
Petits oiseaux, chantez toujours !

Chantez le soleil qui colore
Les coteaux, les champs et les prés,
Petits oiseaux, chantez encore
De Cérès les cheveux dorés ;
Chantez les moutons qui bondissent
Sous l'œil vigilant des pastours,
Et, lorsque les épis mûrissent,
Petits oiseaux, chantez toujours !

Chantez le raisin qui se dore
Pour nous donner des vins nouveaux,
Et mêlez votre voix sonore
Aux joyeux airs des gais pipeaux ;
Chantez le doux jus de la tonne
Dont s'inspirent les troubadours,
Et, pour les fruits mûrs de l'automne,
Petits oiseaux, chantez toujours !

Quant tout se tait dans la nature,
Que le ciel est gris et brumeux,
Quand on n'entend plus le murmure
Des petits ruisseaux sablonneux,
Lorsque janvier sème le givre
Dans nos bois naguère touffus,
Et qu'aux champs rien ne semble vivre,
Petits oiseaux, ne chantez plus !

J.-B. DAVAGNIER.

L'OUVRIER

Chaque matin avant l'aurore,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid,
Que le printemps d'un rayon dore
Ou que l'hiver glace mon toit,
Dispos et joyeux je me lève,
Pendant qu'autour de moi tout dort ;
Pour le travail quittant le rêve
Qui m'a bercé dans ses flots d'or.

La forge fume,
C'est le réveil !
Marteaux frappez l'enclume ;
Le feu vermeil
Déjà s'allume,
C'est le réveil !

C'est le travail qui m'a fait libre ;
Le pain que je mange est à moi
Et mon budget, comme équilibre,
Vaut bien celui de plus d'un roi.
Ma femme est mon premier ministre ;
Si mon domaine est limité,
Chez moi, loin de l'ennui sinistre,
On trouve la fraternité.

La forge fume, etc.

Je suis seul à boire en mon verre,
Mais en travaillant j'y bois dur ;
Il le faut bien, la forge altère,
Et d'ailleurs je bois mon vin pur,
Je bois à l'avenir prospère
Qui dans les rêves me sourit,
Je bois à la France, ma mère,
Au sol libre qui me nourrit.

La forge fume, etc.

Ma femme a mis un fils au monde,
C'est un bonheur à la maison
Où de ce jour la joie abonde :
Le bonheur a toujours raison.
L'enfant grandira, je l'espère ;
Quand ses quinze ans arriveront,
Nous en ferons, comme son père,
Un brave et joyeux forgeron.

La forge fume, etc.

Je porte aux doigts la dure empreinte
Qu'y laissent les marteaux de fer.
O ! travail, c'est ta marque sainte !
C'est pour vivre que j'ai souffert.
En ma force j'ai confiance,
Mais, quand viendront les cheveux blancs,
Mes enfants, pleins de déférence,
Entoureront mes derniers ans.

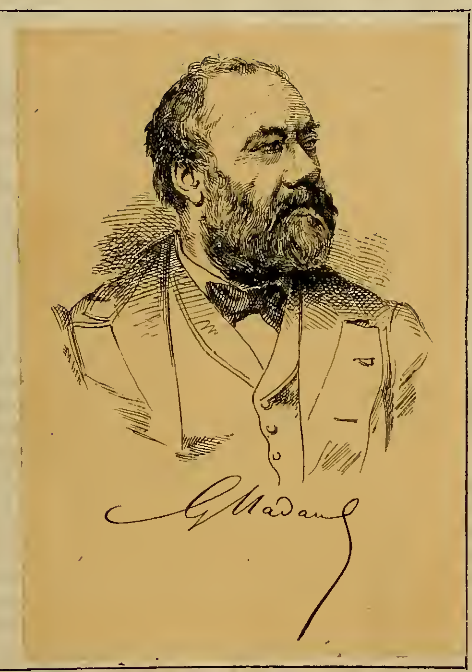
La forge fume,
C'est le réveil !
Marteaux, frappez l'enclume ;
Le feu vermeil
Déjà s'allume :
C'est le réveil !

G. DE LA SALLE

GALERIE DES CHANSONNIERS

GUSTAVE NADAUD

MEMBRE DU CAVEAU



La biographie de Nadaud, comme celle de la plupart des écrivains modernes, ne contient aucun de ces événements dramatiques dont se repaît la curiosité banale.

Nadaud (Gustave) est né à Roubaix, le 20 février 1820, d'une famille de commerçants. Pourvu, dans sa ville natale, d'une bonne instruction primaire, il fut envoyé à Paris, en 1834, pour compléter ses études au collége Rollin.

Quatre ans après, il retournait à Roubaix, et y débutait dans la carrière du négoce.

En 1840, la famille Nadaud vint à Paris fonder une maison de vente des tissus de Roubaix ; Gustave fut associé aux opérations. La Muse commençait à le lutiner. Menant la double vie de commis et d'étudiant, il trouva naturel de rimer le souvenir des plaisirs faciles qu'il goûtait aux heures de liberté. A cette époque, remonte la satire fameuse des *Reines de Mabille*. Écrite sans grand souci de la forme, elle obtint rapidement une popularité qui engagea Nadaud à poursuivre ses essais. Courageux et tenace, il perfectionna son style, apprit les règles de la composition musicale, et put bientôt livrer au public des œuvres remarquables par leur verve, leur fraîcheur et leur gaieté.

Pendant ce temps, la Révolution de Février s'était accomplie. La crise commerciale qui suivit confirma Nadaud dans son dessein bien arrêté de se consacrer à la littérature. Il quitta, en 1849, la maison de tissus qu'il tenait, place des Victoires. La même année, parut son premier recueil de chansons. On y remarque, entre autres productions réussies, deux portraits humoristiques, *la Lorette du jour* et *la Lorette du lendemain*, tracés avec un esprit impitoyable. La première triomphe, prélevant sur tous d'abondantes contributions :

> Mon mobilier, c'est ma biographie
> Qui doit finir au Mont-de-Piété,
> Et chaque objet, incident de ma vie,
> Me dit encor le prix qu'il a coûté.

Le vent révolutionnaire a passé sur la seconde, qui soupire ce refrain mélancolique :

J'étais coquette,
J'étais lorette,
Mais qu'ils sont loin, mes beaux jours d'autrefois,
La République
Démocratique
A détrôné les reines et les rois.

Le recueil de Nadaud fut accueilli très-favorablement ; ses chansons, réunies par groupes en albums, s'enlevèrent, et plusieurs, éditées à part avec musique composée par lui-même, lui valurent un double succès.

Nadaud avait désormais sa place au firmament littéraire. L'éditeur Vieillot, et, après lui, la maison Heugel firent au chansonnier applaudi des offres brillantes qu'il accepta et qui le sauvèrent de cette lutte pénible pour la conquête du pain quotidien, dans laquelle tant de talents précieux ont été brisés.

D'année en année, de mois en mois, l'œuvre chansonnière de Nadaud s'accrut, toujours estimée, souvent même adoptée par la vogue. Elle se compose aujourd'hui de quatre cents productions au moins, où tous les genres sont admis, tous les sujets traités, et que l'éditeur Plon a réunies en cinq volumes sous ces titres :

Chansons de salon, — Chansons populaires, — Chansons légères, — Chansons nouvelles, — Chansons inédites.

Nous glanerons au hasard dans ce vaste champ poétique.

L'auteur a des indulgences pour les filles folles que sa muse a d'abord chantées. Ecoutons le premier couplet d'*Adèle* :

Adèle est une lorette,
Elle vit de ses amours ;
Elle change tous les jours
D'amant comme de toilette,
Et chacun de ses désirs
Lui coûte un ou deux plaisirs.
Mais, dans sa noire prunelle,
Brille tant de volupté !...
Adèle, ma pauvre Adèle,
Cela vous sera compté.

Pour absoudre les amours faciles, le poëte n'en rêve pas moins des liaisons plus licites, mais quoi ! est-ce sa faute si la vie de ménage ne l'a pas conquis :

Je veux garder toute ma vie
Sur moi-même un pouvoir complet,
Sortir lorsque j'en ai l'envie,
Et rentrer quand cela me plaît ;
Ouvrir ou fermer ma fenêtre,
Garder ou vendre ma maison ;
Enfin je veux être mon maître...
Voilà pourquoi je suis garçon.

Alors revient le tableau des jeunes plaisirs ; *la Chaumière* a son chant après *Mabille*.

Allez, fringantes
Etudiantes,
Allez trouver, étudiants joyeux,
Dans vos chambrettes,
Sur vos couchettes,
Le repos seul ou le plaisir à deux.

Puis, comme contraste, nous nous trouvons bientôt en pleine pastorale :

Pâle habitant de la ville adorée,
Où le plaisir doit abréger les jours,
Tu crois avoir dans ta prison dorée,
Tous les bonheurs et toutes les amours.
Viens dans les champs où brille la verdure,
Dans nos sentiers viens égarer tes pas ;
Nous entendrons la voix de la nature,
C'est une voix que tu ne connais pas.

Mais nos citations sont-elles utiles ? Si considérable que soit le répertoire de Nadaud, renferme-t-il une œuvre dont il faille rappeler plus que le titre ? — Quelle jeune fille n'a chanté *Est-ce tout ? Perrette et le Sorcier, la Valse des Adieux ?* — Quel ami du vin n'a fêté *le Docteur Grégoire ?* — Quel amateur de rimes faciles, de traits malins, de rêveries douces, ne connaît *les Amants d'Adèle, Satan marié, Bonhomme, Ursule, les Dieux, l'Histoire du mendiant, la Première Maîtresse, le Voyage aérien, le Sultan, Macadam, Carcassonne, le Livre favori, Madeleine, Les Gros Mots, Chut !, Mon Ministère, Les Deux, Pandore, l'Osmanomanie, l'Anniversaire de l'ouvrier, le Train des Maris,* tant d'autres encore ? — Et cette élégie touchante, *le Nid abandonné,* qui n'en a répété la strophe finale :

Allez, enfants, douces chimères,
Rêves menteurs qui nous charmez,
Vous n'aimerez jamais vos mères
Autant qu'elles vous ont aimés !

Tout en applaudissant chez Nadaud la verve intarissable, la science du vers, un sentiment délicieux, une certaine élévation philosophique et une aptitude rare à varier ses inspirations, on pouvait regretter, dans ses chants, l'absence de la note virile et patriotique. Les désastres nationaux ont complété le poëte.

Il était à la campagne, près de Lyon, quand la terrible guerre de 1870 commença ; il demanda aussitôt à entrer dans l'ambulanee lyonnaise qui se formait. Sa demande accueillie, il s'engagea pour ce pénible service et le fit pendant toute la campagne. Il a consigné dans un livre (*Mes notes d'Infirmier*, publié par Plon, en 1871), nombre d'épisodes émouvants et de réflexions sages. Il n'est pas étonnant, alors, que Nadaud ait signé, quelques mois plus tard, ces vers énergiques :

N'attendez plus de moi
La molle poésie,
Qui, d'un secret émoi,
Tenait l'âme saisie ;
O France, je t'aimais,
Jusqu'à l'idolâtrie ;
Tous mes chants désormais
Seront pour ma patrie !

Et cette invitation éloquente à ses confrères en poésie :

Chanson, il faut changer de style,
Quel ne serait pas ton honneur,
Si tu pouvais te rendre utile
Sans perdre ton aimable humeur?
Les ans ont blanchi notre tête,
L'orage a courbé notre corps ;
Bénis soient l'âge et la tempête
S'ils rendent nos fils fiers et forts !

Il faut, sous un refrain frivole,
Cacher une leçon,
Charme, élève, console,
Et vole, vole, vole,
Chanson !

On est heureux d'entendre, de la bouche d'un maître, d'aussi nobles conseils.

Bien que ses chansons eussent suffi pour lui assigner un rang distingué dans notre littérature, Nadaud a voulu s'attaquer à d'autres genres. Il a écrit un volume de *Contes, Récits et Scènes en vers*, édité récemment avec luxe par Jouaust, et qui renferme des choses remarquables, trop longues, malheureusement, pour être reproduites.

Il a publié, en 1861, à la librairie Hachette, un roman en prose et vers intitulé *Une Idylle*, où l'observation vraie le dispute à l'invention gracieuse.

Enfin, Nadaud a tenté la difficile carrière du théâtre. Un recueil d'*Opérettes* avait fait la joie des salons de Paris, quand il rêva l'honneur d'un succès à la Comédie-Française. Le 20 février 1870, à l'heure même où sonnait pour lui la cinquantaine, Nadaud lisait au comité de notre premier théâtre une pièce en vers qui fut écoutée avec intérêt et reçue à l'unanimité. Pourquoi ne l'a-t-on pas représentée ? Le poëte l'ignore et s'en tourmente peu ; cependant il juge bon de rafraîchir parfois la mémoire de l'administrateur oublieux. Tous les ans donc, le 20 février, M. Perrin voit arriver une copie de la lettre suivante :

« J'ai l'honneur de vous rappeler que j'ai, depuis le 20 février 1870, une comédie en vers reçue à votre théâtre. Il serait temps de penser aux auteurs qui ne se recommandent pas par leur importunité.

« G. Nadaud. »

Nous attendons avec curiosité le dénouement de cette lutte d'une patience contre une inertie.

Plus hospitalier pour Nadaud, le Gymnase lui joua, le 18 juin 1874, une comédie en deux actes, intitulée *Dubois d'Australie*. L'auteur, sur les conseils de la direction, avait coupé tout un acte de sa pièce et retranché les détails qui lui plaisaient le plus. — « Nous avons un succès ! » dit, à la fin du spectacle, M. Montigny. Parti sur cette assurance, Nadaud fut désagréablement surpris en voyant, le lendemain, sa comédie donnée en lever de rideau. *Dubois d'Australie* se joua peu. A qui la faute ? Nous attendrons, pour décider, que Nadaud ait publié son œuvre telle qu'il l'avait écrite. Elle paraîtra bientôt chez Tresse, avec d'autres essais inédits.

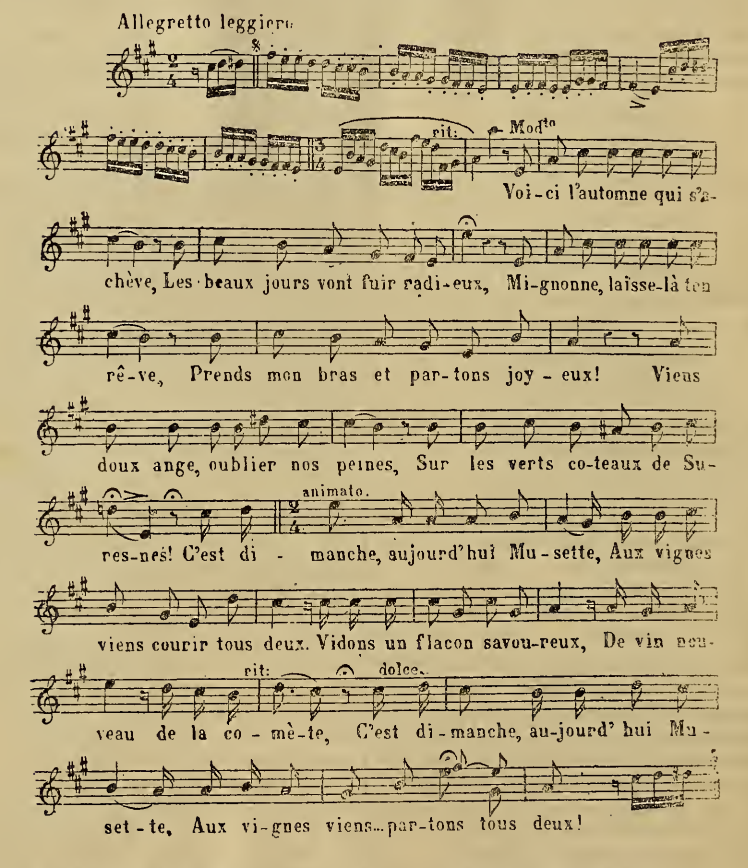
En résumé, sous ses aspects divers, le talent de Nadaud réclame de la critique une attention particulière. Tour à tour folâtre, sévère ou rêveuse, sa muse est avant tout, de bonne compagnie. Ses refrains, où jamais la vulgarité ne triomphe, égaient souvent la table de famille. Recherché, fêté partout, le sympathique chansonnier donne à ses œuvres, en les interprétant, un relief considérable, et se fait applaudir à la fois comme écrivain, comme musicien et comme expert en l'art de dire.

Bien que raillé par le poëte, l'empire le fit, en 1861, chevalier de la Légion d'honneur. L'opinion publique ratifia cette nomination, de même qu'à une date plus récente, les lettrés ont applaudi à l'excellente idée qu'avaient eue deux auteurs de grouper et d'animer, dans un vaudeville, les créations principales de Nadaud. Après Béranger et Désaugiers, qui seuls l'avaient obtenu, le théâtre devait cet hommage au poëte qui continue, avec autant de charme que d'esprit, les bonnes traditions de la chanson française.

L.-HENRY LECOMTE.

LE VIN DE LA COMÈTE

Musique de F. MAUBERT (1).



De raisins mûris, ô ma reine,
Couronne ton front sans pareil ;
Des rubis de ma coupe pleine
Viens colorer ton teint vermeil ;
Que la liqueur enchanteresse
Change tes chagrins en ivresse !

C'est dimanche, etc.

Laissons le travail de la veille,
Dis-moi tes refrains les plus doux ;
Allons à l'ombre de la treille
Ouïr la chanson des glouglous ;
Et, par mille baisers, charmante,
Imite leur bruit qui t'enchante :

C'est dimanche, etc.

(1) *L'accompagnement se trouve chez* G. Avocat, *éditeur, faubourg Montmartre, 27.*

Que ce nectar, ô mon doux ange,
Présage à ton cœur d'heureux jours;
Que, dans un bonheur sans mélange
Il éternise nos amours,
Pour qu'en t'aimant, ô ma chérie,
Je te chante toute la vie :

C'est dimanche aujourd'hui, Musette,
Aux vignes viens courir tous deux,
Vidons un flacon savoureux
De vin nouveau de la comète.

A. CAPRÈS

A MES AMIS

Air à *faire*.

On a chanté l'amour, on a chanté la gloire ;
Le doux jus du raisin inspira maints auteurs ;
Parmi les plus féconds, Désaugiers, dit l'histoire,
Vida plus d'un flacon avec ses auditeurs.
Si, près de vous, amis, le chansonnier m'inspire
Veuillez de vos bravos lui donner la moitié ;
Puisqu'il ne chante plus, empruntons-lui sa lyre,
Et buvons, mes amis, à la sainte amitié !

L'Amour, pour quelques-uns, n'est qu'un mot, une chose
Qui se vend ou s'achète à beaux écus comptants ;
Mais pour nous, mes amis, c'est le bébé tout rose
Qui sourit dans ses pleurs, nous tend ses bras charmants.
Pour les époux unis, bien douce est la vieillesse ;
Il leur reste un parfum du passé des beaux jours.
Contentement du cœur passe avant la richesse...
Buvons, buvons amis, à nos chères amours !

La gloire a fait verser ici-bas bien des larmes ;
Que d'enfants sont partis pour ne plus revenir !...
Mais quand la France fait un appel à ses armes
On brave le danger pour la gloire à venir.
L'appel à l'industrie est le seul cri de guerre
Que la France aujourd'hui jette aux peuples amis,
La paix rend plus fécond le travail sur la terre...
Buvons donc à la paix, au bonheur du pays !

J. LARGUIER

A LA POÉSIE

Vierge aux chastes attraits, tu règnes sur mon âme,
A vivre sous tes lois je mets tout mon bonheur,
Viens, par un doux baiser de tes lèvres de femme,
Alors que je t'invoque exalter mon ardeur !

Car tu sais raviver par ta divine flamme
Le tendre sentiment qui fait battre mon cœur,
Sous ta sainte bannière, ici, je le proclame :
La vérité triomphe en combattant l'erreur !

Sœur de la charité comme de l'espérance,
Sous des chaînes de fleurs tu caches la souffrance
De tout noble poëte, enfant déshérité;

Oui, je t'aime d'amour, même avec frénésie,
O toi qui de mes jours fais la félicité,
Ange envoyé du ciel, aimable poésie!

Théodore LECLERC.

LICE CHANSONNIÈRE

BANQUET DU 3 JUILLET 1878

Le neveu de Rouget de Lisle assistait au dîner de la Lice. Les chansonniers ont profité de cette rencontre pour fêter le souvenir du poëte et sa prodigieuse *Marseillaise.* Les productions se sont succédées ensuite avec abondance et variété.

Après un toast bien accueilli, Chebroux, qui préside, chante avec succès *l'Appel aux Nations*, que nous avons publié. — *Faut que je m' paie un drapeau*, dit alors M. Cahen, qui se décide avec raison pour l'étendard tricolore. — *Un souvenir de Pau* nous est agréablement présenté par M. Marchive — M. Echalié dit *Travail de Romain*, jolis couplets avec chute heureuse. — Puis E. Hachin demande la parole pour une protestation rimée qui met notre journal en cause. On sait que le n° 2 de *La Chanson* a donné le portrait de ce vétéran de la Lice; Hachin trouve le dessin peu réussi et s'en plaint dans plusieurs couplets que nous voulons insérer comme type de critique plaisante.

MON PORTRAIT

DANS LE JOURNAL *LA CHANSON*

AIR : *Un' femm' avec deux jamb's de bois.*

Mon sort était digne d'envie
Quand j'disais partout sans façon:
« On va fair' ma biographie
Et ma figur' dans *la Chanson* ! »
Un beau jour, enfin, l'on m'envoie
Ma figur' dans ce gai journal,
Mais, hélas ! ce n'est pas de joie
Qu'en m'voyant, je m'suis trouvé mal!

Je n'sais pas si j'suis exigeant,
Mais s'voir si laid, c'est affligeant;
Ah! si j'trouve un peintre obligeant,
On m'f'ra plus beau pour mon argent.

Quand j'montr' la tête du mauvais diable
Que l'on dessine au-d'sus d'mes chants,
On m'dit : « C'est très-remédiable,
Fait's effacer vos airs méchants ;
Cent peintres, pour un fort salaire,
Vous f'ront r'semblant à s'y tromper;
Vous êt's un homm' facile à r'faire,
L' premier v'nu peut vous attraper.»

Je n'sais pas si j'suis exigeant, etc.

Un ami, qui jamais ne flatte,
M'dit, après examen sérieux ;
— « Mon cher, c'est toi par la cravate
Et la nuance des cheveux ! »
« Mais, lui dis-je, est-ce là l'ensemble
Et le charme exquis de mes traits? »...
Puisqu'il prétend que ça me r'semble,
C'lui-là, je n'lui r'parl'rai jamais !

Je n'sais pas si j'suis exigeant, etc.

Vincent est fait de main de maitre,
Du sexe il attir' le regard
L'un' dit : « C'est Frédérick-Lemaître! »
— « Non, dit l'autr', c'est Gentil-Bernard! »
Devant ce beau dessin, les dames
De voir l'original ont l'goût :
En voyant ma tête, les femmes
De moi n'veulent rien voir du tout,

Je n'sais pas si j'suis exigeant, etc.

J'me r'gardais du côté d'la Halle
En vent' chez un marchand d'journaux,
V'là qu'un gamin crie : « Oh! c'te balle!
C'est la trompe à monsieur Moyaux ! »
Ce cri du cœur et d'l'innocence
Fait voir où tout ça peut nous m'ner :
C'est inquiétant d'être la r'semblance
D'un homm' qu'on d'vait guillotiner!

Je n'sais pas si j'suis exigeant, etc.

J'connais un p'tit ménage aimable,
J'dois êtr' parrain de... c'qu'ils ont fait,
A ma futur' commère à table
Imprudemment j'offr' ce portrait :
D'frayeur v'là c'te p'tit' femm' qui tremble
Et son mari qui m'dit: « Gredin,
T'es sûr que si mon goss' te r'semble
Tu n'périras que de ma main ! »

Je n'sais pas si j'suis exigeant, etc.

Maintenant, je montre sans cesse
Mon diplôme, un fort parchemin,
J'n'ai que ce titre de noblesse
Pour prouver qu'je n'suis pas vilain.
Faudra qu'en marquis d'Létorière
Baillet m'photographie un jour,
Comm' c'est dans sa cour qu'il opère
Ça me donn'ra l'air d'un homm' de cour !

Je n'sais pas si j'suis exigeant, etc.

Petite carotte tirée à nos Editeurs.

En présentant avec franchise
Tous les chansonniers reconnus,
Faudra parer votr' marchandise
Quand vous tomb'rez aux premiers v'nus,
Fait' donc d'moi, pour que ça s'achète,
Que'qu'chose d'idéal, de rêvé :
Vous pouvez bien m'fair' une autr' tête
Tout l'mond' croira qu'c'est arrivé.

Je n'sais pas si j'suis exigeant,
Mais s'voir si laid, c'est affligeant;
Ah ! si j'trouve un peintre obligeant,
On en f'ra plus beau pour mon argent.

E. HACHIN

Soit, M. Hachin, subventionnez un artiste ; mais le portrait que vous obtiendrez sera-t-il, en même temps, joli et fidèle ?

M. Antoine Clesse, le Béranger de la Belgique, nous offre trois échantillons de son savoir-faire : une chanson philosophique, d'abord, *Petits airs et Petites chansons ;* puis un air bachique, *le Banquet*, fait évidemment pour couronner des agapes moins modestes que celles de la Lice ; enfin la poétique biographie du célèbre *Jocrisse*. Ces trois œuvres sont charmantes, et l'auteur non-seulement les dit, mais es joue avec un talent réel.

M. Alfred Leconte nous apporte un écho des mots donnés du Caveau, en chantant *les Français* de Rubois et en récitant ses vers aux *Scandinaves* et au roi de Suède, productions appréciées dans le compte rendu qui précède. — M. Picard, avec une chanson bachique ; M. Leclercq, en jalousant le sort heureux de son chien ; M. Durafour, en disant un de ces tableaux populaires qu'il réussit à merveille ; M. Estienne, en conseillant de chanter toujours la patriotique *Marseillaise ;* M. Pingray, avec un bon refrain de Hachin : *J'suis abonné!* M. Moniot, en prêchant *le Devoir ;* M. Rubois, en commentant spirituellement cette parole de l'Ecriture : *Croissez et multipliez ;* M. Jules Jouy, en racontant une *Visite au dompteur Bidel ;* Georges Baillet, en célébrant *la Paix* et M. de Lyne, en rimant l'éloge du *Clyso-pompe*, instrument propice à beaucoup de mortels, mais fatal à certain préfet, excitent tour à tour les rires et les applaudissements.

J'ai gardé pour la fin une jolie chanson de M. J.-B. Robinot, dans laquelle le poëte provoque, avec d'excellents arguments, l'éclosion d'un chant national, destiné à succéder à *la Marseillaise*. Je citerai l'œuvre entière, ce qui, à mon avis, est la meilleure façon de louanger.

UN CHANT A FAIRE

Le siècle puissant que nos pères
Ont cimenté de sang humain,
Le siècle des terribles guerres,
Français, n'a plus qu'un lendemain ;
Une autre va bientôt le suivre,
Le progrès met dans son berceau
La paix qui n'a qu'un seul drapeau
La raison qui n'a qu'un seul livre.

Que la voix du canon se taise,
La grande et noble *Marseillaise*
Finit son glorieux labour ;
Pour saluer l'aube des fêtes,
Aux peuples vous devez, poëtes,
Une *Marseillaise* d'amour !

Le bon sens, chaque jour, arrache
Un lambeau de l'obscurité,
Et guide maintenant la marche
Des hommes vers la vérité ;
Brisant les haines séculaires
Les faux dogmes et les faux dieux,
On le voit, d'un bras vigoureux,
Niveler déjà les frontières.

Que la voix du canon se taise, etc.

Faites germer l'intelligence ;
Les douces et graves leçons
Du génie et de la science
Entrouvrent les grands horizons ;
Ralliez dans un chant unique
Toutes les voix et tous les cœurs,
Unissez vaincus et vainqueurs
Dans les bras de la République !

Que la voix du canon se taise, etc.

Repoussez toutes représailles,
Donnez-nous l'orgueil de nos droits,
C'est dans les grandes funérailles
Que se raffermissent les rois ;
Creez, pour affranchir la terre,
Une compagne au chant sacré,
Un hymne d'amour inspiré,
Déclarant la guerre à la guerre.

Que la voix du canon se taise,
La grande et noble *Marseillaise*
Finit son glorieux labour;
Pour saluer l'aube des fêtes,
Aux peuples vous devez, poëtes,
Une *Marseillaise* d'amour !

J.-B. ROBINOT

Nous sommes, Patay et moi, si complétement de l'avis de M. Robinot, que le concours poétique ouvert aujourd'hui par *La Chanson* a pour objectif principal la révélation d'un hymne français et pacifique. *La Marseillaise* est admirable, mais n'est-elle pas surtout un chant de colère ?

LE BANQUET DES DAMES

Suivant une mesure, très-sage au dire des expérimentés, les dames ne sont pas admises aux dîners mensuels de la Lice. Pour dédommager le beau sexe, les membres de cette société chantante lui dédient deux banquets par années, l'un en janvier, l'autre en juillet. Le 21 du mois dernier donc, Clamart a reçu les chansonniers et leurs invitées. Je copie, sur la lettre d'invitation, le programme de cette fête champêtre :

A 10 heures 1/2, rendez-vous chez le restaurateur ;

A 11 heures, départ collectif pour une promenade au bois ;

A 2 heures *très-précises*, à table ;

A 4 heures 1/2, séance des *chants*;

A 7 heures 1/2, tirage de la tombola et distribution des surprises ;

A 8 heures, danse;

A 11 heures, promenade aux flambeaux et départ.

Il y en avait, comme on voit, pour tous les goûts.

Favorisé d'un beau soleil, *Le Banquet des Dames* a tenu ses promesses de plaisirs. Aucun incident ne s'est produit, dont il faille entretenir nos lecteurs. Les chants même ne nécessiteront que quelques lignes. Ce n'est pas, en effet, à ces réunions plénières, que sont destinées les productions inédites. Les rimeurs adroits n'offrent aux dames que des refrains applaudis déjà. Donc, après avoir mentionné les couplets d'à-propos chantés par MM. Hachin, Chebroux et Echalié, nous renverrons à nos comptes rendus anciens pour ces chansons plaisantes qui s'appellent : *Les Français, La Reponse de Mme Langlumé, Les Reproches du bon Dieu, Ça n'est pas embarrassant*, etc.

Disons toutefois qu'un visiteur, M. Maugé, le Gaspard remarquable des *Cloches de Corneville*, tout en affirmant qu'il ne chanterait pas, nous a offert quelques couplets réussis, et que Mlles Durafour, l'une avec *Les 28 Jours d'un Réserviste*, l'autre avec la populaire chanson des *Pommes*, ont obtenu des bravos que n'accordait pas seule la galanterie.

Mais le grand succès de la séance a été pour Marguerite Robinot, charmante blonde aux yeux bleus, récitant, avec l'esprit et la grâce de ses six ans, une jolie poésie de son grand-père. Ah ! les puissants enchanteurs que ces angéliques créatures, et comme on comprend que l'aïeul s'écrie, dans la joie de son âme :

J'ai des cheveux blancs sur la tête,
Mais j'ai le printemps dans le cœur !

Il n'y a pas de fête complète sans charité. Sur l'invitation du président, une quête a été faite dans la salle au bénéfice de la veuve indigente du chansonnier Bonnefond ; elle a produit 54 fr. 75. — Je finirai par ce chiffre significatif.

HENRY LECOMTE.

LE TINTAMARRE A LA LICE

CHANSON DE RÉCEPTION A LA LICE CHANSONNIÈRE

Air : *Mon père était pot.*

Simple et modeste rédacteur
D'un journal satirique,
Contre le spleen dévastateur
Salutaire empirique,
Je viens essayer
De vous remercier
En un style barbare,
Plein d'un juste émoi,
D'accueillir en moi
Le joyeux *Tintamarre*.

Le Tintamarre est un luron,
La Lice une luronne ;
De Vadé, Panard et Piron
Leur gaîté s'environne ;
Au bruit des goulots,
Des mêmes grelots
Leur marotte se pare...
Amis, c'est pourquoi
Vous fêtez en moi
Le joyeux *Tintamarre*.

Sur leur alerte bataillon
Le même drapeau flotte :
Haine de la réaction,
Des rois, de la calotte ;
Dégoût des tyrans
Et des conquérants
Que la guerre chamarre...
Amis, c'est pourquoi
Vous fêtez en moi
Le joyeux *Tintamarre*.

Bref, et *Tintamarre* bouffon
Et Lice Chansonnière,
Soldats fraternels, ont, au fond,
Une même bannière.
Société, journal,
Le même idéal
Y brille comme un phare...
Amis, c'est pourquoi
Vous fêtez en moi
Le joyeux *Tintamarre*.

Pardonnez, si du gai blason
D'une feuille grivoise
Ma chansonnette, sans raison
Pour un jour se pavoise.
Heureux, si les chants
Joyeux ou touchants
Que ma muse prépare,
Excitent de vos
Faciles bravos
Le joyeux tintamarre !

JULES JOUY.

Le Mois Bibliographique

LES PROVERBES, *Chansons, par* LAGARDE.

Une avoué n'est jamais pris sans *vers*, comme disait un chansonnier de mes amis, par un calembour indigne d'un homme d'esprit.

Comme Protat, son collègue en procure,
Lagarde fut disciple d'Epicure.

Non content d'avoir émaillé sa longue carrière de refrains joyeux et piquants, M. Lagarde a eu l'attention de nous conserver en un recueil spécial les chansons proverbes dont il est l'auteur. Il faut lui en savoir gré, car nous devons à la lecture de son volume de bonnes heures de distraction et de gaieté.

On est fixé depuis longtemps sur la valeur qu'il convient de reconnaître aux proverbes. La prétendue sagesse des nations, qui n'est que le recueil des axiomes les moins vérifiés, a au moins la franchise d'avertir du peu de foi qu'elle mérite. En effet, elle prend soin, en quelque sorte, de se contredire à tout moment elle-même, et il est difficile de trouver un proverbe auquel on ne puisse en opposer un tout à fait contraire.

Les chansonniers, heureusement, ne s'arrêtent pas à ces détails. Un proverbe leur semble-t-il propre à s'appliquer à un certain nombre de circonstances comiques ou de situations grotesques : vite, ils en font un refrain. Ils se permettront, au besoin, de modifier le proverbe reçu ; ils iront même jusqu'à en tirer de nouveaux de leur crû.

M. Lagarde, un des plus anciens membres du Caveau, a, comme ses collègues, et plus qu'eux peut-être, cultivé ce genre, qui prête à la variété. Il a réuni une soixantaine de chansons d'un tour agréable, tantôt morales, tantôt ultra-grivoises, qui font honneur à son esprit. La langue est facile, le style coulant, et l'épigramme, lorsqu'elle se hasarde à poindre dans ces couplets, n'est accompagnée d'aucun fiel.

Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense, *A bon chat bon rat*, *Il ne faut jurer de rien* ; voilà quelques-uns des titres qui semblent avoir inspiré le plus heureusement M. Lagarde. On en pourrait citer beaucoup d'autres, mais le choix est difficile.

Un détail bibliographique. M. Lagarde, en véritable amateur de proverbes qu'il est, a relevé, à la fin de son volume, les titres d'un grand nombre de proverbes mis en chansons par diverses sociétés lyriques : *les Diners du Vaudeville, le Caveau moderne, le Réveil du Caveau, les Soupers de Momus, les Soirées de Momus, les Joyeux, le Gymnase lyrique*, et enfin *le Caveau*. A la liste qu'il publie on pourrait ajouter beaucoup de titres qu'il a omis ou qu'il n'a pas connus. Le recueil des *Echos du Vaudeville*, dont les deux volumes, soit dit entre parenthèses, sont aujourd'hui presque introuvables, lui aurait fourni : *A bon chat bon rat*, *Chacun s'amuse à sa manière*, et beaucoup d'autres proverbes ou locutions proverbiales mises en chansons. Mais, comme dit l'auteur lui-même dans un des refrains qu'il a traités après Protat, entre autres : *Non licet omnibus adire Corinthum*.

EUGÈNE IMBERT.

LE RIRE GAULOIS

Sous ce nom, qui rappelle le titre d'une chanson excellente, M. Jules Jouy, le fantasque et virulant critique du *Tintamarre*, a groupé autour de lui certains fidèles du couplet, licéens pour la plupart. Il les a conviés, le jeudi 4 juillet, à l'inauguration d'une goguette véritable, renouvelant la joyeuse simplicité de celles d'autrefois. MM. Georges Baillet, Robinot, Jeannin, Legentil, Jules Vernier, Mme Hélie et, beaucoup d'autres desservants de Momus, avaient répondu à son appel. La soirée d'ouverture a donc été très-brillante, et celles qui l'ont suivie n'ont fait qu'affirmer le succès de cette réunion nouvelle, qui tient séance tous les jeudis, au Café Michel, 7, rue des Vieilles-Haudriettes.

E. C.

AVIS DIVERS

Dans les discours prononcés à l'anniversaire de Béranger, et qui sont surtout la paraphrase de l'article publié par le rédacteur en chef de *La Chanson* en tête de notre livraison exceptionnelle, on dit que des démarches ont été commencées pour l'œuvre patriotique de la statue de l'illustre poëte. Ce détail est vrai ; les fondateurs de *La Chanson* se sont mis en campagne, et, le mois prochain, les résultats obtenus seront annoncés à nos lecteurs.

Septembre va ramener le bon temps des sociétés lyriques. A nos chroniqueurs habituels s'adjoindront alors MM. Gédhé et Leroy ; c'est dire que rien d'intéressant ne nous échappera.

Les personnes qui nous adressent des lettres relatives à la Revue *La Jeune France*, sont priées d'écrire directement, pour la rédaction à M. Albert D'Aigre, et pour l'administration à M. Léon Fournol. Nous ne sommes absolument que le dépositaire et vendeur de cette publication.

Nous prions nos correspondants de prendre note des lignes suivantes qui répondent à beaucoup de questions :

Oui, la responsabilité des articles publiés dans *La Chanson* incombe strictement à leurs signataires ;

Oui, nous acceptons l'échange avec tous les journaux ou revues de Paris ou de la province ;

Oui, nous nous chargeons de la publication des volumes et brochures pour le compte des auteurs, et nous nous en occupons comme de nos publications personnelles ;

Enfin les inexactitudes qu'on nous signale dans l'envoi des numéros de *La Chanson* proviennent uniquement de la poste. C'est donc à cette administration que les réclamations doivent être adressées.

Pour faciliter la vente au numéro, nous indiquons aujourd'hui sur notre couverture, l'adresse des librairies où *La Chanson* est régulièrement déposée.

A. P.

Le Directeur-Gérant A. PATAY

983. — Poitiers typ. J. BESSAYRE. — Paris, 3, rue d'Aboukir.

1re ANNÉE. N° 5. SEPTEMBRE 1878.

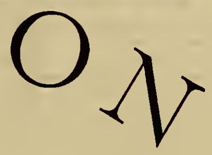
ADMINISTRATION & RÉDACTION
RUE BONAPARTE, 18
PARIS
—
Le Numéro : 30 cent.

Secrétaire de la Rédaction
V. DEMEURE

ABONNEMENTS
Paris, 6 mois . . 2 fr.
Départs, 6 mois. . 2 50
Etranger, 6 mois . 3 »
On ne reçoit que des abonnements de six mois.

Directeur Gérant
A. PATAY

LA CHANSON



REVUE MENSUELLE

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Rédacteur en chef : L.-Henry LECOMTE

SOMMAIRE DU 5e NUMÉRO

La Chanson, cette incarnation toujours nouvelle et toujours diverse de l'esprit français, n'a pas d'organe.

Nous venons combler cette lacune regrettable en créant plus qu'un journal — une revue complète, spécialement consacrée à ceux qui chantent ou font chanter.

Sous ce titre : LA CHANSON, paraîtra tous les mois une livraison de 12 pages in-4°, à deux colonnes, où s'écrira l'histoire ancienne et moderne de la chanson et des chansonniers. Une couverture-annonce garantira chaque numéro ; la pagination sera suivie et nous donnerons, à la fin de l'année, le titre et la table nécessaires pour la réunion en volume.

LA CHANSON publiera les comptes rendus des banquets mensuels du *Caveau, de la Lice Chansonnière*, du *Pot-au-feu* et des diverses sociétés lyriques. Nous préparerons ainsi à l'historien futur des muses populaires les matériaux d'un livre original et varié. — Trouveront également place dans notre revue la biographie et le portrait des chansonniers vivants ou disparus, nombre de chansons peu connues ou inédites, une bibliographie raisonnée, le programme des concours lyriques, l'annonce des soirées chantantes extraordinaires ou à bénéfice, enfin une chronique sincère des cafés-concerts et des théâtres parisiens.

Pour mener à bien leur entreprise, les fondateurs de LA CHANSON s'adressent à tous :

Aux Chansonniers de Paris et de la province d'abord. Nous les prions ici de nous faire parvenir leurs adhésions, leurs abonnements, les réflexions que notre publication leur pourrait suggérer, un exemplaire au moins de leurs œuvres imprimées, les meilleures de leurs chansons inédites et des notes suffisantes pour fournir matière, au besoin, à d'intéressantes et véridiques études biographiques.

Aux Editeurs de Paris et des départements qui publient des ouvrages se rattachant à l'objet de notre revue, nous disons qu'une place sera toujours réservée aux comptes-rendus des œuvres dont ils nous adresseront deux exemplaires, et nous les invitons à nous envoyer même les moindres plaquettes.

Semblable avis *aux Editeurs de Musique*, — et prévenons tous les intéressés que les couvertures de la CHANSON seront exclusivement réservées aux annonces de librairie et de musique à des prix très-modérés.

Aux Musiciens. — Nous prenons nos mesures pour donner à l'avenir une place à la musique dans notre revue ; nous prions donc dès aujourd'hui les jeunes compositeurs de nous adresser leurs œuvres, et surtout de mettre en musique les chansons inédites que nous publierons. Il y aura de la sorte rapprochement amical entre paroliers et compositeurs inconnus, et peut-être en résultera-t-il quelques œuvres à grand succès.

Aux Bibliographes et aux Amateurs. — Nous accueillerons avec reconnaissance les documents peu connus ou inédits qu'ils voudront bien nous offrir ; nous leur demandons de guider nos recherches et de nous indiquer les sources de renseignements incontestables.

Aux Présidents des Sociétés Lyriques. — Nous les invitons à nous adresser, dans le plus bref délai, les noms des réunions qu'ils président, l'indication des siéges sociaux et des jours de tenues, et nous les prions instamment d'assurer l'exactitude de nos informations en désignant, dans chaque société, un délégué chargé de correspondre avec notre publication et d'en faire apprécier le but.

Nous voulons le succès d'une œuvre entreprise dans le but louable de défendre les réputations justement acquises et d'assurer aux talents inconnus une large place au soleil fécondant de la publicité ; aussi désirons-nous sincèrement être obligés, après le premier semestre, de paraître tous les quinze jours.

Les auteurs désireux de posséder un certain nombre d'exemplaires des numéros contenant leurs œuvres, seront priés de nous en informer à l'avance, afin que nous puissions exactement fixer notre tirage ; ces numéros leur seront cédés aux prix de libraire. Bien entendu, il ne sera pas indispensable de prendre des numéros ni même d'être abonné pour collaborer à notre revue ; le comité de rédaction sera souverain pour admettre ou rejeter les pièces proposées.

Tout ce qui concerne la rédaction devra être adressé *franco* au Rédacteur en Chef ; ce qui concerne l'administration, l'abonnement et les annonces au Directeur-Gérant. — Les lettres ou paquets non affranchis seront rigoureusement refusés. — Toute lettre exigeant une réponse devra être accompagnée d'un timbre-poste.

Un numéro d'essai sera envoyé à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie, accompagnée de 30 centimes en timbre-poste.

Le Directeur-Gérant : A. PATAY

BULLETIN D'ABONNEMENT

A ENVOYER FRANCO, ACCOMPAGNÉ D'UN MANDAT-POSTE *

Paris : 2 fr., Départements, 2 fr. 50, Étranger, 3 fr.

Je déclare m'abonner pour six mois à la Revue LA CHANSON.

SIGNATURE (lisible)

ADRESSE

(*) Les timbres-poste ne seront pas acceptés. Par l'envoi du montant de l'abonnement on évite les frais de recouvrement qui sont à la charge de l'abonné. Le talon de la poste sert de quittance.

DOUBLE CONCOURS POÉTIQUE

Ouvert par LA CHANSON

La fête du 30 juin a servi à démontrer une fois de plus le besoin d'un chant national français.

La sublime *Marseillaise*, qui guida la marche triomphante des armées de 92, est un chant de guerre et de révolution ; nous voudrions pour la France un hymne de paix à la hauteur de son cri de bataille. Les tentatives faites pour le faire éclore sont restées jusqu'ici sans résultat.

Nous mettons aujourd'hui au concours un chant qui soit la glorification de *la France*, du *Travail* et de *la Paix*, et nous faisons appel à tous les poëtes de Paris et des départements.

Il sera décerné, comme prix unique :

Une Médaille en vermeil

sur laquelle seront gravés la date du concours et le nom du vainqueur.

Les pièces présentées devront avoir au plus sept couplets ou strophes, avec un refrain détaché de quatre vers (rythme facultatif).

La poésie couronnée sera publié dans *la Chanson*, ainsi que les deux qui auront le plus approché du but.

Deuxième Concours.

Un concours libre de poésies est également ouvert par *la Chanson*, sans désignation de sujets ni exclusion de genres : odes, chansons, rondeaux, sonnets, quatrains même, nous accepterons et jugerons tout. Les plus longues pièces, cependant, ne devront pas dépasser 60 vers.

Trois prix seront décernés :

1er PRIX, *une médaille en argent.*

2me PRIX, *une médaille de bronze.*

3me PRIX, *un volume de poésies.*

Les pièces présentées à ce concours et au précédent seront soumises à un jury de poëtes, de chansonniers et de journalistes.

Dans notre numéro du 1er octobre, nous fixerons le jour de la distribution des récompenses, et nous pensons offrir à ce sujet une agréable surprise aux nombreux amis de la chanson.

CONDITIONS DES CONCOURS.

Les pièces destinées à nos concours devront être adressées *franco*, jusqu'au 30 septembre, à M. A. PATAY, directeur-gérant de *la Chanson*. Elles devront être inédites, non signées, et accompagnées d'un pli cacheté contenant le nom et l'adresse de l'auteur, et portant extérieurement la première strophe de la pièce qu'il concerne.

Nous mettons avec plaisir sous les yeux de nos lecteurs une partie du chapitre intitulé *La Chanson sous la Révolution*, extrait de *l'Anthologie de la Chanson Française, depuis le* XVIIIe. *siècle jusqu'à nos jours*, par Eugène Baillet, qui paraîtra prochainement à notre librairie, en deux forts volumes in-18 raisin.

A. P.

LA MARSEILLAISE

De tous les vers, chants, hymnes, cantates, odes et chansons, éclos pendant la Révolution, deux œuvres seules ont survécu triomphalement : *la Marseillaise* et *le Chant du départ*. Pourquoi ? C'est que ces deux œuvres contiennent en elles tout le feu, toute la passion, toute l'exaltation, toute la fièvre de cette héroïque époque.

Ce sont les deux voix mâles qui ont dominé et dirigé les grands bruits d'armes, les cris de joie et les cris déchirants qui ont retenti par toute la France pendant les années révolutionnaires...

L'odeur de la poudre et du sang avait grisé la population, elle n'avait plus de chefs que ses instincts ; ceux qui voulaient la maîtriser ou la guider étaient renversés par elle.

Seuls, les grands chants patriotiques étaient écoutés ; quand ils s'élançaient dans l'air, le peuple les suivait, comme entraîné par une puissance inconnue ; il criait *Vive la France, vive la République* ! et, la tête haute et le cœur plein d'enthousiasme, il marchait.

. . . .

C'est par une nuit de la fin d'avril ou du commencement de mai 1792 que *la Marseillaise* est née. — Une lettre de madame Diétrich à son frère, datée de Strabourg mai 1792, fait que nous pouvons garantir cette date. On y lit : « Cher frère, je te dirai que depuis quelques jours je ne fais que copier et transcrire de la musique, occupation qui m'amuse et me distrait beaucoup... Mon mari a imaginé de faire composer un chant de circonstance. Le capitaine du génie Rouget de Lisle, un compositeur et un poëte fort aimable, a rapidement fait la musique du chant de guerre ; mon mari, qui est un bon ténor, a chanté le morceau qui est d'une certaine originalité. C'est du Gluck en mieux, plus vif et plus alerte. Moi, de mon côté, j'ai mis mon talent d'orchestration en jeu ; j'ai arrangé les partitions sur clavecin et autres instruments : j'ai donc eu beaucoup à travailler. Le morceau a été joué chez nous à la grande satisfaction de l'assistance. Je t'envoie la copie de la musique ; les petites virtuoses qui t'entourent n'auront qu'à la déchiffrer et tu seras charmé d'entendre le morceau.

« Ta sœur

« LOUISE DIÉTRICH, NÉE OCHS »

Il est parfaitement établi que ce chant de circonstance n'est autre que *la Marseillaise*. En effet, Rouget de Lisle, son auteur, habitait alors Strasbourg où il tenait garnison en qualité du capitaine du génie. Ce n'est donc pas pendant l'hiver de 92, comme le dit Lamartine, cet historien par trop fantaisiste, dans son *Histoire des Girondins*, que ce grand cri patriotique fut entendu pour la première fois. Autre preuve. Quand les fédérés Marseillais vinrent à Paris,

animés par l'esprit révolutionnaire, ce fut le 30 juillet qu'ils firent leur entrée dans la capitale en chantant *L'hymne de guerre*. Depuis plusieurs mois déjà les villes de province en faisaient exécuter l'air dans les théâtres et concerts publics. Les Parisiens répétèrent bientôt ce chant qui les avait émerveillés et surpris, ce chant qui a la double puissance de donner l'énergie et d'entraîner ceux que le droit commande ou que l'iniquité exaspère, et de faire fuir pâles de terreur ceux qui veulent accaparer la puissance et tous les bonheurs de ce monde !

Ne sachant comment le désigner, le plus souvent on disait : *la Chanson des Marseillais ;* c'était long ; quel est donc le premier qui nomma ce chant *la Marseillaise*, parrain anonyme et illustre ? — Revenons à Rouget de Lisle.

La ville de Strasbourg avait alors comme premier magistrat le baron Diétrich, maire élu. C'était un savant, ami des arts et bon patriote. Il avait accepté d'enthousiasme le mouvement de 89, mais il n'était pas disposé à le suivre dans les fougueuses conséquences. Rouget de Lisle était exactement dans les mêmes sentiments ; de cette conformité d'esprit naquit entre le maire et l'officier une amitié très-vive. La maison de Diétrich devint celle de Rouget de Lisle : chaque jour il y venait prendre ses repas en famille, celle du maire était devenue un peu la sienne.

Rouget de Lisle avait déjà composé, l'année précédente, *l'Hymne à la liberté*, qui avait été mis en musique par Ignace Pleyel et chanté à Strasbourg, et diverses autres poésies très-appréciées dans son entourage. Aussi, bien souvent déjà, après la conversation, qui était peu variée, la cause publique, la guerre en faisaient toujours les frais, l'amphitryon avait dit à son hôte : « Faites-nous donc un chant inspiré, un chant qui entraîne nos armées. » — « Je le ferai ! » avait répondu l'officier.

Un soir, le poëte partit, l'air plus soucieux que de coutume, comme si la muse s'était déjà emparée de lui. — Arrivé dans sa petite chambre, la tête pleine de tout ce qui s'était dit le soir à table, où les discours les plus belliqueux avaient accompagné le récit des récentes défaites, il saisit son violon, dit-il, et les mots et les notes se pressaient dans sa tête et sous ses doigts. A peine une ligne était-elle écrite que l'autre naissait sous sa plume, et, comme dans une extase patriotique, le soldat de l'armée vaincue mais beau de rebellion improvisa cette nuit-là l'hymne terrible au chant duquel la nation Française marcha de victoire en victoire. Puis, brisé par cet énergique effort, il s'endormit.

Le lendemain matin, Dietrich et ses amis vinrent lui demander le chant qu'il leur avait promis. Ce n'est que plein de défiance envers son œuvre que Rouget de Lisle le leur fait entendre ; l'enthousiasme s'empare aussitôt des auditeurs ; ils se regardent, saisis d'admiration — « Il sera executé demain à grand orchestre » dit Diétrich ; et il tint parole. Le lendemain, la première audition publique de la *Marseillaise* avait lieu au théâtre de Strasbourg ; l'effet fut magique.

La première édition, paroles et musique, parut à Strasbourg, de l'imprimerie de Ph-J. Dannbach imprimeur de la municipalité, sous le titre : *Chant de guerre pour l'armée du Rhin, dédié au Maréchal Lukner*. Aucun nom d'auteur n'est indiqué et la pièce ne contient que six couplets. Le couplet des enfants n'est pas de Rouget de Lisle. Du reste, il ne fait pas partie du cadre de la chanson ; le citoyen qui chante ne peut pas dire :

> Nous entrerons dans la carrière
> Quand nos aînés n'y seront plus.

Ce personnage y est, dans la carrière, et ses aînés étaient les soldats du roi. — C'est donc un couplet non-sens s'il n'est chanté par des enfants après la chanson finie.

Quel en est l'auteur ? L'abbé Pessonnaux disent les uns, un nommé Dubois disent les autres, on l'attribue ausi à Chénier ; c'est la version la moins probable, il fut ajouté très-peu de temps après la création de *la Marseillaise*, car il figure déjà dans les éditions de 1794.

Rouget de Lisle avait envoyé précédemment à Grétry, qui le relate dans ses Mémoires, un exemplaire de son chant avec prière d'en distribuer des copies ; c'est donc par ce célèbre compositeur que *la Marseillaise* fit sa première apparition à Paris. C'est probablement Grétry qui en écrivit l'accompagnement, et c'est cela qui accrédita l'erreur qu'il en avait composé l'air.

Je ne parle pas de toutes les paternités attribuées à la musique de *la Marseillaise*, puérilités ou histoires de journalistes en quête de copie — depuis sa naissance les preuves indiscutables existent en faveur de Rouget de Lisle.

L'auteur de *la Marseillaise*, je le repète, n'était pas plus républicain que son ami Diétrich — Les républicains étaient encore très-clair semés. Il veut bien *qu'un sang impur abreuve nos sillons*, que ce sang soit celui *des traîtres, des rois conjurés ;* il veut bien aussi qu'on n'épargne pas *ces despotes sanguinaires, ces complices de Bouillé*. Mais avant tout il voulait conserver son roi, et les événements du 10 août, qu'il appelle une catastrophe, trouvèrent en lui un ennemi décidé.

Pendant que son ami Diétrich prenait la fuite vers la Suisse pour échapper à l'arrestation prononcée contre lui, Rouget de Lisle, qui avait rendu son épée d'officier, errait en Alsace sans savoir au juste ce que les événements allaient faire de lui. Il fut arrêté à la fin de 93 et incarcéré à Saint-Germain-en-Laye, où il resta jusqu'au neuf Thermidor ; — alors, en bon modéré qu'il était, il célébra la chute de Robespierre :

> Chantons la liberté, couronnons sa statue,
> Comme un nouveau Titan le crime est foudroyé ;
> Relève ta tête abattue,
> O France, à tes destins Dieu lui-même a veillé.

Rouget de Lisle, au fond aussi soldat que poëte, reprit alors du service dans l'armée ; il devint successivement aide-de-camp du général Hoche, puis chef de bataillon ; c'est en cette qualité qu'il combattit à Quiberon, où il fut blessé d'un éclat d'obus. Ce n'est qu'en 1797 qu'il rentra dans la vie civile, pour se livrer à des travaux littéraires.

Il n'était alors âgé que de trente-sept ans, c'est-à-dire en pleine virilité, et cependant rien de remarquable ne sortit plus de ce cœur. Il avait en une nuit épuisé toute sa vigueur, toute son inspiration, tout son patriotisme. Les *Essais en vers et en prose*, publiés chez Didot, l'an V ; *L'Ecole des mères*,

comédie en vers, *Macbeth* opéra joué en 1827, tout cela est œuvre de cerveau et de travail.

Pendant la période impériale, l'auteur de *la Marseillaise* se tait; il vit à la campagne, à Montaigu, son pays natal. De là, il entend peu le bruit que fait la gloire de l'homme du jour qui n'est pas celle qu'il a rêvée! — Puis des revers de fortune l'accablent; il est forcé de vendre sa modeste part de patrimoine.

Quel besoin de chanter, ou de vivre plutôt, poussa donc Rouget de Lisle en 1814, et lui dicta *le Chant du Jura?*

Vive le Roi!
Noble cri de la vieille France,
Cri d'espérance,
De bonheur, d'amour et de foi, etc.

Ah! la vie est parfois difficile à mener; il faut être charitable pour cet homme qui traînait péniblement le fardeau d'une réputation si grande et qui se trouvait chaque jour aux prises avec les besoins de l'existence.

Ce n'est qu'après 1830 qu'il reçut la décoration, plus une pension de deux mille francs qui, avec le temps, fut portée à trois mille cinq cents. Mais alors il était vieux, maladif, ennuyé, ennuyeux, et ce fut un grand bonheur pour lui quand le général Blein, un de ses vieux amis, lui offrit l'hospitalité dans sa maison de Choisy-le-Roi.

Il revint alors à la vie, et souvent on le rencontrait dans les avenues de Choisy, tenant un livre dans lequel il regardait de temps en temps.

Son costume était celui d'un autre âge : une longue redingote d'officier lui battait les talons, une large perruque de l'ancien régime et un chapeau bas à larges bords complétait ce costume tout à fait démodé. Il mourut à Choisy-le-Roi le 27 juin 1836. Il était né à Montaigu, près Lons-le-Saunier, le 10 mai 1760.

On parle d'élever une statue à Rouget de Lisle; on fera bien. La France doit oublier les faiblesses de celui qui l'a si puissament aidé dans ses grandes luttes; de celui à qui elle doit en partie d'avoir conservé son nom. Faites-la vite, cette statue, faites-la grande, faites-la inspirée, afin qu'on puisse répondre au voyageur qui demanderait le nom de ce bronze : « C'est *la Marseillaise!* »

Eugène BAILLET.

SOCIÉTÉ LYRIQUE & LITTÉRAIRE DU CAVEAU

BANQUET DU 2 AOUT 1878

Mon compte-rendu sera court aujourd'hui. Non que la séance ait été mal remplie, mais il y manquait beaucoup de convives et un peu de silence. La villégiature, d'un côté, la rage de parler politique, de l'autre, sont les deux causes de ces deux effets. Les membres présents ont dû se multiplier, comme les soldats de l'ancien Cirque-Olympique, et reparaître sous des couleurs diverses. Un des grands succès de la soirée, c'est la chanson de Lagarde : *Les Machines de l'Exposition*. Il en admire de toutes sortes. Les unes servent à imprimer, d'autres à tuer. Quand donc, s'écrie l'auteur, en fera-t-on qui donnent de l'esprit, qui assurent la paix, qui prolongent la vie, qui apprennent à aimer?

Le Remède, les Accrocs, le Commencement et la fin, l'Instrument, les Plaisirs dispendieux, la Langue universelle, le Paresseux, la Vigne en Bourgogne : tels sont les titres des chansons inédites chantées à ce banquet. MM. de Feuillet, Rubois, Montariol, Grangé, Ripault, Clairville, Jullien, Charles Vincent, nous ont débité, sur ces sujets si divers, des couplets tour à tour graves ou piquants, grivois ou philosophiques.

N'ai-je pas été un peu sévère pour Fénée, l'autre jour? Il a pris, en tout cas, sa revanche aujourd'hui. Son *Lagarde républicain* (n'allez pas lire la *Garde républicaine*), et surtout sa *Toilette de Suzon*, ont obtenu et mérité de vifs applaudissements.

Un second tour a permis de ressusciter quelques chansons de l'an passé. Puis l'heure est venue mettre un terme à un entrain que le président n'avait pas beaucoup de peine à retenir dans de justes limites.

O été, voilà de tes coups!

Je finis par une bonne nouvelle. Je l'ai sue en confidence, et je la donne, sous le sceau du secret, aux amateurs de bonnes chansons : Clairville s'occupe de préparer un nouveau recueil des siennes, et ce n'est pas un mince travail que d'en réunir l'essaim épars. Apprêtons-nous donc à rire.

Je vous parlerais bien, pour terminer, d'un toast très-original de fond et de forme, lu par le président. Mais il croirait peut-être que je n'en parle maintenant que pour réparer un oubli. Faut-il donc regarder comme un mensonge son proverbe favori : *Aux derniers les bons?*

Eug. IMBERT.

LICE CHANSONNIÈRE

BANQUET DU 7 AOUT 1878

Plus heureux que le Caveau, la Lice a réuni, le mois dernier, un nombre de convives très-respectable pour un banquet d'été, et ces convives payaient leur écot à la chanson avec une ardeur telle que plusieurs des inscrits n'ont pu être entendus.

La quantité des productions n'a, du reste, pas nui à leur qualité, c'est là le point important. Le président Chebroux, après un toast réussi comme ses précédents, a fait part aux assistants de la décision gracieuse du préfet de police, qui autorise la société à baptiser ses banquets *Dîners de la Lice Chansonnière*, au lieu de ce titre banal : *Dîner des Vendanges*. M. Gigot a pu prendre cette décision sans troubler en rien la paix publique, mais si mince que soit la faveur accordée, les Licéens ne l'auraient pas obtenue s'ils n'avaient été voir le préfet pour lui demander l'autorisation de prononcer, sur la tombe de Béranger, les discours qu'on a lus. — Ce qui prouve qu'une bonne action est quelquefois récompensée.

Le Pierrot de Hachin, *le Salut au Voyageur* de Chebroux, *les Deux Petits Blonds* d'Eugène Baillet ont obtenu des applaudissements mérités. Même accueil à une chanson bien faite de Jules Echalié, dans laquelle il énumère les circonstances où *le*

Silence est éloquent. — Jules Jeannin, fatigué sans doute d'exciter le rire, a voulu prouver qu'il pouvait habilement rimer des couplets philosophiques ; il célèbre *les Réformateurs* avec une conviction que l'empire a jadis mal récompensée, mais qui ne pouvait déplaire à ses auditeurs républicains. — *Il en faut pour tous les goûts*, s'écrie ensuite Durafour, toujours en verve ; à quoi M. Picard, ajoute que le bon vin, le printemps, l'amour, *Ca fait toujours plaisir* — les bons refrains de cet auteur produisent le même effet. — M. Sylvain Saint-Etienne, avec une chanson élevée, *Notre demeure n'est qu'aux cieux* ; M. Robinot, décrivant les douces choses qu'il voit *En fermant les yeux* ; M. de Gonet, en prônant *le Culte de la gaîté*, et M. Jouy, en chantant les *Petites mains de ma mie*, ont ensuite remporté chacun un succès.

La note badine a maintes fois résonné au dernier banquet. M. Quesnel, dans une plaisanterie sur *le Shah* ; M. Dubois, en s'écriant : *Ne pouriez-vous m'en prêter une* ? (Abailard est le sujet d'un des couplets, dont la chute devient drôlatique) ; M. Léonce Guérin, avec des vers écrits *Sur le Pô*, qu'on aurait applaudis davantage si l'auteur les avait récités moins timidement ; enfin Jules Jeannin, redevenu plaisant pour soutenir qu'*Y a toujours moyen d's'arranger*, ont été les éclats de rire de la soirée.

Comme d'habitude, nous avons retenu pour nos lecteurs une des productions nouvelles apportées à la Lice. On trouvera plus loin les couplets dédiés *A Béranger* par M. Vatinel, à l'occasion de la statue projetée du grand poëte. Ils occuperont, dans *la Chanson*, leur place naturelle.

L.-Henry LECOMTE.

A BÉRANGER

Le barde aimé dont j'évoque la cendre
Nous a chanté : « Dieu m'a dit : ne sois rien »,
Loin des honneurs dont il sut se défendre,
Il s'éteignit en simple homme de bien.
Mais sa grande ombre ainsi dormira-t-elle?
France, il chanta ta joie et tes douleurs,
Puisque son nom fait battre tant de cœurs,
Il faut le rendre à la vie immortelle!

Enfant du peuple, il a chanté pour lui,
Que, par le peuple, il renaisse aujourd'hui!

O jour de deuil, jour grand dans nos mémoires!
« Peuple, dit-on, oui, Béranger n'est plus,
Mais reste calme, à qui chanta nos gloires,
Tous les honneurs seront par nous rendus. »
Autour du char qu'il croyait sa conquête,
L'empire deux massait ses légions,
Mais, dominant « vieux habits, vieux galons, »
Le peuple entier saluait son poëte.

Enfant du peuple, il a chanté pour lui,
Que, par le peuple, il renaisse aujourd'hui!

Non loin du toit, sa demeure dernière,
Qu'une statue en rappelant son nom,
Rappelle à tous sa muse populaire :
Le Vieux Sergent, Lisette ou Frétillon,
Puissent, un jour, ce fut son espérance,
Les étrangers répéter ce refrain :
« Unissons-nous, et, nous donnant la main,
Peuples, formons une sainte alliance. »

Enfant du peuple, il a chanté pour lui,
Que, par le peuple, il renaisse aujourd'hui!

Joyeux bambins au sortir des écoles,
Près de celui qui pour eux a chanté,
Lorsque viendront s'ébattre, en troupes folles,
Les frais bourgeons de notre liberté ;
Lui, saluant l'aube d'un nouvel âge,
Et souriant à leurs pas cadencés,
Comme autrefois il redira : « Dansez,
Enfants, vos ans échappent à l'orage. »

Enfant du peuple, il a chanté pour lui
Que, par le peuple, il renaisse aujourd'hui!

Pour Manuel, près duquel il repose,
Il demandait une tombe autrefois ;
Ainsi que lui, servant la grande cause,
Il fustigea les abus et les rois.
Que Béranger en bronze s'édifie,
Plus grand cent fois que maint héros vanté,
Gloire à celui qui dit : « Humanité,
Ton bonheur fut le rêve de ma vie! »

Enfant du peuple, il a chanté pour lui,
Que, par le peuple, il renaisse aujourd'hui!

E. VATINEL.

LES FRANÇAIS

Air : *de la Treille de sincérité.*

Sur terre,
Pour leur caractère,
Pour leur gaîté, pour leurs succès,
Partout on cite les Français.

Jadis les Gaulois, nos ancêtres,
Qui, déjà, faisaient des jaloux,
Etaient à leur début, des êtres
Assez barbares, entre nous.
Aujourd'hui, lorsqu'ils nous décochent
Leurs traits plus ou moins aiguisés,
Certains étrangers nous reprochent
D'être un peu trop civilisés...

Sur terre, etc.

En amour comme en politique
Ils sont, dit-on, capricieux,
Soit ; mais, grâce à cette tactique,
Le spleen est inconnu chez eux.
Ils sont forts en philosophie,
De latin et de grec farcis,
Mais quant à la géographie,
C'est le cadet de leurs soucis.

Sur terre, etc.,

Légers, railleurs, aimant à rire,
On les a vus, vrais polissons,
Changeant souvent de point de mire,
Satiriser tout en chansons ;
Oui, mais l'Europe est mal à l'aise
Quand, craignant ce qui s'en suivra,
Ils entonnent *la Marseillaise*,
Ou fredonnent le *Ça ira*...

Sur terre, etc.,

Ils sont, dit-on ingouvernables ;
Pourtant ces indisciplinés
Se laissent, par des chefs capables,
Conduire par le bout du nez.

On dit que, drapés dans leur gloire,
Ils sont casaniers et chauvins ;
Mais quel peuple a plus belle histoire,
Sol plus fécond et meilleurs vins?

Sur terre, etc.,

Il est vrai qu'ils sont peu modestes,
Comment le seraient-ils? En tout
On imite leurs faits et gestes
D'un bout du monde à l'autre bout.
Si, dans les produits de l'usine,
Ils ont des émules nouveaux,
Dans les beaux-arts et la cuisine
Ils restent toujours sans rivaux.

Sur terre, etc.,

S'ils gobent de pieuses bourdes,
(Plus par intérêt que d'instinct),
Ils préfèrent à l'eau de Lourdes
Le Suresne et le Chambertin.
S'ils aiment encor les panaches,
Les galons et les calembours,
A leurs princes, comme aux pataches,
Ils ont renoncé pour toujours,

Sur terre, etc.,

Même de nos femmes, nos filles,
On glose, mais n'ont-elles pas
La grâce qui, des moins gentilles,
Rehausse les moindres appas?
Certes, il en est de mœurs légères,
Celles-là nous vous les cédons :
Mais, messieurs, quant à nos rosières,
En bons Français nous les gardons.

Sur terre, etc.,

Mais, d'une façon incivile,
On dit : « Qu'ont-ils produit de neuf? »
— Ils ont créé le vaudeville,
Et fait aussi Quatre-vingt-neuf.
On leur doit Jeanne d'Arc, Voltaire,
Et l'auteur de Pantagruel ;
On leur doit la pomme de terre,
Et le suffrage universel.

Sur terre, etc.,

Ils ont créé le journalisme,
Aboli l'Inquisition,
Fermé les *tours*, ouvert un isthme,
Et fondé le prix Montyon.
Si d'autres ont dompté la foudre,
Maints secrets ils ont su ravir;
S'ils n'ont pas inventé la poudre
Qui, mieux qu'eux, a su s'en servir!...

Sur terre, etc.,

Bref, on leur doit la loi salique,
Les aérostats, la vapeur.
On leur devra la République
Qui déjà ne fait plus si peur.
Les appréciant à la ronde,
Sans croire les désobliger :
« C'est le premier peuple du monde,
Après nous, dit chaque étranger.

Sur terre,
Pour leur caractère,
Pour leur gaîté, pour leurs succès ;
Partout on cite les Français.

HENRY RUBOIS.

A mes Amis du 113e de Ligne.

LE SOLDAT D'UN AN

AIR *des Vingt-huit jours* (BEN-TAYOUX.)

Puisque le devoir nous ordonne
D'être un jour ou l'autre soldat,
Sans que l'espoir nous abandonne
Nous devons quitter notre état;
Bienheureux, le jour du tirage,
Celui dont la félicité,
Lui donne un an d'apprentissage
Pour faire un soldat respecté.

Hardiment, toujours à l'exercice,
Chacun le voit bien faire son service ;
Pour les amours et pour le sentiment,
Vive à jamais le gai soldat d'un an.

En bravant la peine cruelle
D'être éloigné de ses parents,
Son corps se fait à la gamelle
Autant qu'à des plats succulents.
Le jeudi soir et le dimanche
Lorsque vient le fameux *rata*,
Toujours grâce à sa gaîté franche,
Il fait un excellent gala.

Hardiment, etc.

D'une vigueur que rien n'altère,
Pour astiquer son fourniment,
Philosophe de caractère,
On le voit joyeux et chantant.
A l'ordinaire, à la cuisine,
Ou pour balayer le quartier,
Pour tout ce que l'on s'imagine,
Il est sans cesse le premier.

Hardiment etc.

Sans cesser jamais d'être aimable,
De son regard fascinateur,
De quelque fillette agréable
Il règne dans le petit cœur.
Auprès de la belle qu'il aime,
Son cœur est comme un vrai volcan,
Car l'amour est le bien suprême
Qui sait plaire au soldat d'un an.

Hardiment, etc.

A l'escrime à la baïonnette,
Sachant déployer son ardeur,
Il faut voir comment il s'apprête
Lorsqu'on lui dit : « *En tirailleur*! »
Marche de front, pas gymnastique,
Le retrouvent toujours dispos,
Car son esprit patriotique
Sait faire honneur à nos drapeaux.

Hardiment, etc.

Braves enfants du *Cent-Treizième*,
Sachons être toujours unis,
Pour que le progrès que l'on aime
S'enorgueillisse de ses fils.
Formons des vœux pour que sur terre
Règne le droit et l'équité,
Et pour que l'Europe s'éclaire
Au soleil de la liberté.

Plein de cœur, soyons à l'exercice,
Sachons toujours faire notre service;
Pour les amours et pour le sentiment,
Vive à jamais le gai soldat d'un an.

CONSTANT SACLÉ.

LA TOILETTE DE SUZON

AIR : *Venez, venez au Fidèle Berger* (ADAM)

Voici revenir le printemps,
Adieu les frimas, les autans;
Les hôtes ailés des buissons
Gazouillent leurs vives chansons;
Viens, ma compagne,
Sans différer,
Viens respirer
A la campagne;
Vite en chemin,
Et, la main dans la main,
Suzon,
Désertons la maison.

Je vais t'aider à t'habiller,
En toilette, tu vas briller;
Ne perdons pas un seul moment,
Quitte ce simple ajustement:
Ta main démêle
Tes noirs cheveux,
Qu'ils sont soyeux,
Ma toute belle ;
De ta beauté
Mon œil est enchanté...
Suzon,
J'en perdrai la raison.

Allons, mets ton gentil corset,
Déjà ma main tient le lacet,
Mais je frissonne en te laçant...
Ton regard devient caressant,
Ton cœur palpite,
Tiens, sens le mien,
Comme le tien,
L'amour l'agite;
On est heureux,
Quand deux cœurs amoureux,
Suzon,
Sont au diapason.

Tout aime en ce vaste univers,
Au sein des airs, au fond des mers,
A tous les êtres animés,
La nature vient dire: aimez.
Au bois la mousse
Offre aux amants
Tapis charmants,
Couchette douce;
La tendre fleur,
Se penche vers sa sœur...
Suzon,
D'amour, c'est la saison.

Ta peau, douce comme un satin,
Ton pied mignon, ton air mutin,
Ta jambe ronde et faite au tour
M'embrasent des feux de l'amour,
Chère petite,
Pourquoi sortir?
Quand le plaisir
Chez nous s'abrite,
Lève les yeux,
Vois le ciel nuageux...
Suzon,
Restons à la maison.

J. FÉNÉE.

LA VRAIE RICHESSE

Musique de JULES JACOB (1)

Au sein des splendides palais,
Parfois l'ennui fait sa demeure ;
Si l'on rit devant les valets,
A l'écart, bien souvent on pleure.
L'humble manœuvre, en son taudis,
Chante l'amour et la jeunesse ;
Les fleurs lui font un paradis :
Du pauvre voilà la richesse !

L'ambition fait des martyrs
De ceux que sans cesse elle raille ;
Dans le velours que de soupirs
Que de beaux rêves sur la paille.
L'or, ce n'est pas la liberté,
Et les grandeurs ont leur tristesse ;
Les vagabonds ont leur gaîté :
Du pauvre, voilà la richesse !

Que d'efforts et que de tracas
Pour courir après la fortune,
Sans compter de nombreux faux-pas
Et les trous qu'on fait à la lune.
Plus d'un, tout nu, rentre au bercail
Ne rapportant que sa paresse ;
L'ouvrier vit de son travail :
Du pauvre, voilà la richesse !

L'argent vous rend le cœur vénal,
Harpagon a l'âme féroce,
Et Marco meurt à l'hôpital,
Après avoir roulé carrosse.
Les parvenus, du malheureux
N'apaisent jamais la détresse ;
Les gueux ont le cœur généreux :
Du pauvre voilà la richesse !

A grand fracas, certains rhéteurs
A plaisir créant des systèmes,
Prétendent faire, sans douleurs,
Avaler tous leurs faux problèmes;
Mais, à leur parade étranger,
Le peuple, simple en sa sagesse,
Relit Molière et Béranger :
Du pauvre, voilà la richesse !

Un Crésus qui touche à la mort
Souvent, spectacle lamentable,
Voit, quand pour toujours il s'endort,
Près de son lit mettre la table ;
Puis, dès le moment qu'il n'est plus,
Les héritiers pillent la caisse ;
L'artisan lègue ses vertus :
Du pauvre, voilà la richesse !

Tous les inventeurs de canons,
Tous les blagueurs de la mitraille,
Tous les grands diseurs de sermons
Ne feront jamais rien qui vaille.
Honneur à qui donne du pain !
Les travailleurs ont leur noblesse :
Guttemberg, Jacquart et Papin,
Du pauvre, voilà la richesse !

HIPPOLYTE RYON.

(1) *Chez* DERVEAUX, *éditeur, rue d'Angoulême, 32.*

GALERIE DES CHANSONNIERS

PAUL AVENEL

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES AUTEURS ET COMPOSITEURS



La chanson est multiple dans sa forme et dans ses effets. Après l'avoir suivie à l'atelier, à la goguette et au salon, où elle égaie ou sermonne, nous la rencontrerons aujourd'hui sur la voie publique, servant d'instrument à une patriotique vengeance.

Paul Avenel est né, le 9 octobre 1823, à Chaumont-en-Vexin (Oise). Son père, notaire estimé, le destinait au commerce. Après de bonnes études classiques, Paul fut, en conséquence, mis à l'école spéciale de la rue Amelot. Sorti en 1840, avec le cinquième diplôme des élèves lauréats, Paul entra dans la maison de banque Durand et Cie, rue Basse-du-Rempart. Mais la carrière commerciale lui souriait peu; aussi le retrouvons-nous, quatre ans plus tard, étudiant en médecine. Il suivait assidûment les cours d'Orfila, de Roux et des autres professeurs célèbres de cette époque, et collaborait, en même temps, à *l'Avant-Garde*, journal des écoles, fondé sous le patronage de Louis Blanc. Paul Avenel, de plus, faisait alors partie de *la Mansarde*, cénacle littéraire installé rue de Vaugirard. C'est là qu'il fit connaissance de Pierre Dupont, de Lachambeaudie, de Watripon, de Delvau et d'autres écrivains qui, jusqu'à leur mort, ont été ses amis.

La monarchie de Juillet marchait aux abîmes. Dans une réunion tenue rue Saint-Victor, le 11 février 1848, Paul Avenel fut nommé commissaire de ce fameux banquet des étudiants où Ledru-Rollin devait prendre la parole; il signa, en cette qualité, la déclaration des écoles qui parut neuf jours après. — La révolution éclata. Le 24 février, Paul Avenel était à la prise des Tuileries, où il fut blessé d'un coup de feu à la main gauche. Il n'en pénétra pas moins dans le pavillon de Flore, pour assister à une scène caractéristique.

Dans la salle ouvrant sur le Pont-Royal était un billard sur lequel trois combattants de la rue faisaient la parade. Le premier, vêtu d'un habit à broderies d'or, figurait Louis-Philippe; le second, enveloppé d'une robe de chambre et coiffé d'un

chapeau à fleurs, personnifiait la reine; le troisième enfin, porteur d'une livrée, représentait Guizot. Ces personnages traitaient la question politique du jour aux applaudissements des citoyens en armes qui les entouraient. Tout à coup un homme, ayant sur le dos une couverture de laine nouée par deux coins à son cou, la tête abritée d'un chapeau de paille, s'avança près des acteurs improvisés, et, faisant résonner sur le parquet la crosse de son fusil:

— Et Brutus? dit-il, d'une voix éraillée.

— Il n'y est pas, répondit quelqu'un.

— Faut qu'il y soit, reprit l'interrupteur, sa place est là. Descendez, vous autres.

Les paradeurs obéirent. L'homme alors tira son sabre, coupa le tapis vert le long des bandes, s'en drapa à la romaine, monta sur le billard dépouillé en appelant le Louis-Philippe, la reine et le Guizot, et, faisant à la foule un grand geste avec son sabre, dit solennellement: « Je suis Brutus, je vais juger les coupables! »

— Bravo! bravo! crièrent les spectateurs, avec des rires.

— Attention! le jugement va commencer!...

Paul Avenel aime à conter cet épisode singulier, qui montre les Parisiens plaisantant au bruit même des coups de fusil.

La première chanson de Paul Avenel naquit des événements politiques. Elle fut écrite la nuit, dans un poste d'étudiants qui défendaient une barricade au carrefour des rues de la Harpe et des Mathurins. Le lendemain du 24 février, quelques jeunes gens des écoles de médecine et de droit la colportaient dans la rue, chantant avec accompagnement de tambour, de violon et de flageolet, tandis que l'auteur quêtait pour les blessés. Tout le monde achetait. On recueillit, place Maubert, 54 fr. en gros sous; place de l'Odéon, 71 fr. 20; place de la Bastille, 104 fr. et, place de la Bourse, 82 fr. 50. Nous donnerons le premier couplet de cette chanson intitulée: *Le Vingt-quatre février ou le Maître et le Valet*, et que l'auteur n'a pas recueillie dans ses œuvres:

Sire, le peuple ouvre les yeux
Et voit que nous sommes des gueux;
(Le peuple vraiment s'émancipe!)
Maintenant il ne doute plus
Que nos agents sont corrompus.
— Je vais, Guizot,
Passer pour un nigaud,
Si je suis vaincu, lui dit Philippe.

Cette production, comme on voit, est peu remarquable; la circonstance seule en fit le succès. Elle porte sur l'imprimé le pseudonyme du « citoyen Paul Sony » à cause des mesure sévères que la Faculté prenait alors contre les étudiants atteints de l'esprit révolutionnaire.

Après 1848, Paul Avenel se jeta dans la littérature quotidienne. Tour-à-tour journaliste, auteur dramatique et romancier, il a cet honneur de n'avoir jamais écrit une ligne contre la liberté, et ce bonheur de n'avoir pas, comme tant d'imprudents, contribué à populariser la légende Napoléonienne, si fatale à notre pays. Combien dut-il s'en féliciter, au 2 décembre! Habitant, à cette date, rue de l'Echiquier, il fut témoin de l'orgie de sang du boulevard Montmartre; il aperçut Canrobert donnant le signal de l'égorgement des promeneurs paisibles; il vit l'effondrement de la maison Sallandrouze, les trente-trois cadavres de la cité Bergère, et quand, le 4 décembre, il rentra chez lui avec du sang humain à ses bottes, il voua une haine éternelle au second empire.

La chanson s'offrait à Paul Avenel comme une arme excellente de combat. La prenant d'une main hardie et substituant la vérité aux traditions menteuses, il écrivit *la Cour du roi Pétaud* de même que Béranger avait écrit *le Roi d'Yvetot*, peignant gouvernants et gouvernés avec des traits comme ceux-ci:

Le roi faisait, sans réfléchir,
Les plus folles dépenses;
Les grands prenaient pour s'enrichir
Le restant des finances;
Et le peuple, fort indulgent,
Remplaçait, quand c'était urgent,
L'argent!...

Ce point de départ adopté, Paul Avenel continua son œuvre jusqu'à la catastrophe où sombra honteusement le pouvoir né d'un crime.

Plusieurs des chansons composées sous l'empire et contre lui sont encore inédites; mais celles que contient le volume de Paul Avenel suffisent pour donner la mesure du talent de l'auteur. Nous citerons particulièrement *Martin Bidauré*, complainte sanglante, qui devint populaire en courant manuscrite, *le Veau de M. Calvet*, tableau de mœurs électorales, *Emile au Cabinet, les Comptes d'Haussmann, M. Alfred, les Casse-têtes, la Vache à Gambon* et *le Plébiscite*.

Dans la plupart de ces œuvres étincelantes de verve, l'auteur, il faut le dire, ne donne pas toujours à la forme une attention suffisante; préoccupé de frapper fort et juste, il admet parfois des mots ou des tours de phrase blâmés par les puristes. Ces négligences sont-elles cherchées, à l'intention des illettrés à qui s'adresse d'abord Paul Avenel? Nous serions tenté de le croire, car, à côté de productions incomplètes, Paul Avenel en place d'autres qui, sans

rien perdre sous le rapport de la vigueur et de l'exactitude du trait, offrent de rares qualités de style. En tête de ces chansons châtiées, nous désignerons *la Mort de Barbès, l'Immortel Géant, les Funérailles de Victor Noir* et l'admirable *Chant du Père Giraud:*

Les deux Giraud, mes fils, étaient deux gas honnêtes,
C'étaient de braves cœurs, c'étaient de fortes têtes ;
Dieu les avait fait naître actifs, intelligents,
Et leur nature droite étonnait bien des gens.
Dans le fond de leur âme ils avaient pour devise
Trois mots républicains ; Dieu ! Liberté ! Franchise !
Ils croyaient à l'honneur !... Et, comprenez-vous ça?
Pierre est mort à Cayenne, et Paul à Lambessa !

Nous connaissons peu de poésies aussi poignantes ! — Avec le rire ou les larmes, Paul Avenel a constamment stigmatisé les drôles triomphants. Le dialogue suivant, que nous trouvons au bas de son portrait donné par un journal, affirmera, d'une façon originale, le sentiment courageux qui domine sa vie :

— Ce dur portrait ne vous ressemble pas.
— Allons donc, vous voulez rire ?
— Du tout. — Il me donne, en tout cas,
L'air d'un monsieur qui n'aime pas l'empire ?
Oh ! sans contredit.
Eh bien, cela suffit !

On aurait tort cependant de croire que Paul Avenel n'a de chants que pour la haine. Le progrès le charme, les souffrances des humbles l'émeuvent, et les sentiments intimes sont traduits par sa plume avec une sensibilité communicative. *La Muse de l'Histoire, Job le Montagnard, Miro, Ma Mie,* sont quatre inspirations dignes des maîtres. Enfin, le poëte, abordant le refrain bachique et descendant jusqu'à la rengaîne, a trouvé moyen de rencontrer ces succès inoubliables : *Buvons sec ! Le Pied qui r'mue* et *la Belle Polonaise.*

En dehors de la chanson, où restera sa trace, l'œuvre littéraire de Paul Avenel est nombreuse et digne d'attention. Comme journaliste, il a fondé *le Daguerréotype théâtral,* un *Journal de la Jeunesse,* collaboré au *Lycée Français,* au *Mousquetaire* et à cent autres feuilles. Comme romancier, il a publié nombre d'ouvrages en prose ou en vers, dont nous rappellerons les titres principaux : *Le Coin du feu, Antithèses morales, Alcôve et boudoir, Tablettes d'un fou, les Etudiants de Paris, le Duc des Moines, le Roi de Paris, les Lipans, les Calicots, Vengeance de femme.* Comme auteur dramatique, il a, seul ou en collaboration, fait représenter plus de vingt vaudevilles, comédies ou opéra-comiques, dont les théâtres de Paris ont gardé souvenir : *L'Antichambre en amour, M. Monaco, le Pavé d'or, la Chasse au lion, les Jarretières d'un huissier, les Calicots, le Veilleur de nuit, le Chasseur de Pigeons, le Beau Maréchal, la Revanche de Candaule, les Plaisirs du Dimanche,* etc.

Paul Avenel a été membre du comité central du centenaire de Voltaire, délégué au congrès littéraire international, orateur de la loge des Cosmopolites ; il est membre de la société des gens de lettres, de la société des auteurs dramatiques, et vient d'être nommé président de la société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique.

Champion toujours et partout des causes justes, Paul Avenel, alors que l'Italie se soulevait à la voix de Garibaldi, mit sa plume au service de la liberté italienne. Après l'unification de son royaume, Victor-Emmanuel fit l'écrivain chevalier de l'ordre des saints Maurice et Lazare.

Les chansons de Paul Avenel, objet principal de cette étude, ont obtenu, en quelques années, quatre éditions successives. A l'occasion de la quatrième, l'auteur reçut de Victor Hugo la lettre suivante :

Paris, 23 octobre 1875.

Vous m'avez envoyé votre livre. J'ai lu, je vous remercie.

Vous êtes un vaillant et noble esprit. Je félicite dans le chansonnier le poëte, et je salue dans le poëte le citoyen.

VICTOR HUGO

Habitant aujourd'hui Bougival, dont il est conseiller municipal, Paul Avenel y prépare une édition nouvelle de ses chansons, dans laquelle figureront ces productions récentes : *Buvons à la gloire ! Ma belle France ! le Centenaire de Voltaire,* et plusieurs chants inédits, *Mon enterrement civil,* entre autres, dont nous citerons avec plaisir le dernier couplet :

D'un vieux passé ne suivons pas l'ornière :
De fleurs des champs entourez mon cercueil,
Escortez-moi sans bruit et sans lumière,
C'est dans le cœur que doit être le deuil.
Et si mon nom en votre esprit demeure,
Ce souvenir sera mon monument :
O mes amis, puisqu'il faut que je meure
Ne pleurez pas à mon enterrement !

C'est là de la bonne et utile chanson.

Une dame d'opinion monarchique présenta un jour son album à Paul Avenel, en lui disant : « Vous qui êtes caustique comme M. de Voltaire, voulez-vous mettre quelque vers sur cette page ? » — Le poëte écrivit le distique suivant :

Ma seule ressemblance avec le grand Voltaire,
C'est que mon père était, comme le sien, notaire.

Il y a là trop de modestie. Paul Avenel peut revendiquer mieux. Etre, comme il l'est, le consolateur des faibles, l'ennemi de l'obscurantisme, le juge impitoyable des puissants indignes, c'est ressembler au patriarche de Ferney par les meilleurs côtés.

L. HENRY LECOMTE.

REVIENS, FLONFLON...

AIR : *O Neptune, dieu des eaux.*

A la France,
O gai flonflon,
Viens rendre l'espérance ;
Viens, au son
Du rigaudon,
Réveiller la chanson...

Qui pourra de notre patrie
Dérider le front assombri?
Est-ce l'orgue de Barbarie,
L'*Amanda, Popol* ou *Cricri*?...
Refrains charmants sous la tonnelle,
Hélas! qu'êtes-vous devenus?...
Depuis qu'on a bridé son aile,
Le Coq gaulois ne chante plus...

A la France, etc.

La Chanson, c'est le fouet comique
Fustigeant le vice en riant,
La grande âme patriotique
Qui crie au progrès: En avant!
Des outils marquant la cadence.
Elle électrise l'atelier;
Les amours filent sa romance
Sous les lambris comme au grenier.

A la France, etc.

La Chanson, célébrant les roses,
Les épis, les pampres naissants
Et mille autres suaves choses,
Fait croire au Dieu des bonnes gens...
De son plaintif ou gai ramage
Touchant et le cœur et l'esprit,
De l'humanité c'est l'image:
C'est Jean-qui-pleure et Jean-qui-rit!

A la France, etc.

Au Pont-Neuf, la foule égrillarde,
Clerc, bourgeois, seigneur et varlet
Acclamaient la verve gaillarde
De Vadé, Piron et Gallet...
Là, des sots narguant la censure,
Nos abbés rabelaisiens,
Bernis, Lattaignant et Voiture
Prenaient les tonnes pour lutrins...

A la France, etc.

Aujourd'hui la grivoiserie,
Le mot pour rire aux traits bénins,
Effarouchent la pruderie
De nos Tartuffes féminins...
Jadis, nos pimpantes aïeules,
Dont Parny vantait les appas,
Mieux que nos modernes bégueules,
Se donnaient, ne se vendaient pas.

A la France, etc.

O Chénier, ô Rouget de l'Isle,
Panard, Debraux, Gouffé, Brazier,
Moreau, Musset, Rabineau, Gille,
Dupont, Voitelain, Désaugier,
Bazile impose sa sourdine
A vos clairons, à vos grelots,
Et Béranger qu'on embéguine
Ne se fredonne qu'à huis-clos.

A la France, etc.

Frétillon, Musette, Lisette,
A présent manqueraient de chic...
Le gommeux, le daim, la crevette,
Pour désopiler le public,
Tout s'exploite... jusqu'à la lyre
Du pauvre trouvère au rabais,
Ce crétin qui ne sait pas lire
Achète et signe les couplets...

A la France, etc.

Dans nos fraternelles goguettes,
Nous applaudissons, chapeau bas,
Les chefs-d'œuvre des vrais poëtes,
Qui chez nous ne vieillissent pas ;
De rimailleurs à la douzaine
Au soi-disant Café-Concert
C'est la tisane et la rengaîne,
Et non du bon café qu'on sert.

A la France, etc.

De Comus, ces pîtres gothiques,
Débitant leurs plats boniments,
Ont changé le temple en boutiques,
Le franc rire en ricanements...
Pour cingler la muse idiote
De Jean-Gribouille et de Pasquin,
Collé, passe-moi ta marotte,
Prête-moi ta batte, Arlequin...

A la France, etc.

Et pourtant elle n'est pas morte:
Elle dort, la veuve Chanson...
Elle attend que de l'ombre sorte,
Liberté, ton divin rayon...
Enfant du joyeux Vau-de-Vire,
Reprends ton crincrin plébéien,
Et que bientôt l'on puisse dire:
Le monde chante, tout va bien!

A la France,
O gai flonflon,
Viens rendre l'espérance,
Viens, au son
Du rigaudon,
Réveiller la chanson...

ETIENNE DUCRET.

CHAUFFONS-NOUS !

Ecoutons, les pieds devant l'âtre,
La brise gémir au dehors,
Quand s'éteint la flamme folâtre
Qui lécha les flancs des bois morts;
Sous nos cheveux gris et nos rides,
Vrais amis, amants d'autrefois,
Nous écoutons nos cœurs valides
Battre à l'unisson de nos voix.
Minuit, c'est l'heure du mystère,
Ravivons notre vieux cratère,
Et réunissons
Nos tisons.

Qu'ils étaient beaux, nos jours de fête!
Comme on s'aimait! Ah! l'heureux temps!
Une humble fleur, la pâquerette,
Nous rendait chagrins ou contents!
On chantait alors la romance
Sur la guitare, et, doux accords,
Unissant l'amour à la France,
On applaudissait sans efforts!
Repassons notre répertoire,
Voire aussi la chanson à boire,
Et réunissons
Nos tisons.

Les troubadours étaient de mode,
Cupidon, cet enfant lutin,
Qui s'amusait à la maraude,
Enlevait toujours le butin.
On comptait fort peu de donzelles,
La femme avait son piédestal,
Le papillon fermait ses ailes,
L'artiste rêvait d'idéal!
Je vois tout cela comme un songe,
Sur le présent passons l'éponge,
Et réunissons
Nos tisons.

Autrefois, au mot de Patrie,
On accourait sus aux remparts;
Mais, en partant pour la Syrie,
On a tronqué les étendards.
Le sol nourricier, la famille,
Choses mortes, l'on n'en veut plus,
En revanche l'argent fourmille
Dans la soupière des élus!
Le cœur léger et les mains nettes,
De ce tripot sortons honnêtes,
Et réunissons
Nos tisons.

O poëtes et poésie,
Qu'êtes-vous devenus, mon Dieu?
Dans votre coupe d'ambroisie,
Vous avez jeté votre adieu
Grand bataillon du vieil Homère,
On nous attèle au char-à-bancs,
Qui traîne la gloire éphémère
De nos rimailleurs au ruban.
Passons, passons sur cet outrage,
Qui remplit mon âme de rage,
Et réunissons
Nos tisons.

A celui qui régit le monde
On s'adresse de tous côtés,
Présentant requête à la ronde,
Comme aux commerçants patentés.
Les uns prêchent le Luthérisme,
D'autres l'infaillibilité,
On revient même au fétichisme,
Laissant au loin la vérité;
En attendant l'heure suprême,
Traduisons l'immortel poëme,
Et réunissons
Nos tisons.

Eugène CARLOS.

Le Mois Bibliographique

FRANCE, *Poésies Patriotiques*, par Casimir Pertus. — Paris, Sandoz et Fischbacher, 1878.

Le souffle patriotique qui animait à un si haut degré le poëme de *Gaule et Rome*, lequel est arrivé à sa quatrième édition, respire encore plus puissamment, s'il est possible, dans le nouvel ouvrage de M. Pertus. Il semble qu'à traiter des sujets contemporains, son talent grandisse et s'élève.

France: quel titre! et le poëte ne s'en effraie pas. Il est de taille à s'en montrer digne. Le rôle de la France dans le passé, coup-d'œil rétrospectif sur son histoire intellectuelle, puis les revers récents, enfin le relèvement auquel nous assistons: telles sont les étapes que parcourt sa muse vraiment épique.

Dans *Gaule et Rome*, Etorix tombait pour la défense de son pays. Ici, l'auteur nous conduit, de Jeanne d'Arc, qui continuait inconsciemment le courageux Arverne, et de Marceau, le héros républicain, aux jours mêmes où nous vivons, au grand événement européen de l'Exposition, au premier mai, cette fête si touchante dans sa spontanéité, et au trente juin, cet éblouissement.

Le vers de M. Pertus est coulant sans être vide, large sans monotonie, simple sans banalité. C'est le grand vers de l'épopée à la fois, et de l'ode; ici épître et là satire; véritable langue académique dans la meilleure acception du mot.

Et quelle inspiration sincère, quelle énergie, et quelle tendresse pour celle qu'il nomme *alma mater!* Tu sais, lui dit-il:

Tu sais que chez toi les revers
Sont un ferment pour la victoire.

Pax sit vobiscum! c'est le titre de la dernière pièce, qui clot admirablement ce beau livre. C'est là que se trouvent les vers suivants:

Les Césars, ces veneurs de nos droits légitimes,
Ne pourront plus lancer leurs meutes de canons,
Puis, après l'hallali, du sang de leurs victimes
Baptiser leurs piqueurs sous de glorieux noms.

Ne dirait-on pas que l'auteur a deviné et devancé le Concours ouvert par notre journal? Partout il maudit la guerre, il prêche la fraternité et le travail. Tout son livre est une *Marseillaise* pacifique, bien faite pour inspirer les nombreux poëtes qui manifestent, dès à présent, l'intention de prendre part à notre tournoi.

Eugène Imbert.

Nous sommes en retard pour parler d'un volume de poésies de M. Germain Picard, rédacteur en chef du Parnasse. *Antiques et Modernes,* tel est le titre de ce livre où le talent de l'auteur s'est exercé dans divers genres, et qui contient un certain nombre de chansons remarquables par le fond et par la forme.

Champfleury vient de réunir en trois beaux volumes les œuvres de *Max Buchon*. Le premier volume contient les poésies, le deuxième les chansons populaires, le troisième les romans et nou-

velles. Nous rendrons compte de cette publication enrichie d'eaux-fortes par Régamey et d'un beau portrait de l'auteur d'après Courbet. Prix, à notre librairie, 6 fr.

Nous recommandons très-vivement à nos lecteurs un charmant petit volume de bons vers, *L'Eternel Roman*, publié, à notre librairie par M. G. De la Salle. Il est tiré à 10 ex. sur chine, à 6 fr., 100 ex. sur papier de Hollande à 4 fr, et 350 ex. sur beau papier du Marais à 2 fr. 50, tous numérotés par l'auteur. Nous consacrerons à cette véritable édition d'amateurs un article bibliographique.

A. P.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Je désirais commencer mes articles sur les Sociétés lyriques en parlant des chanteurs et des chansons qui devraient en être les éléments. A cet effet, j'ai rendu plusieurs visites et partout j'ai reçu la même réponse. Aujourd'hui, nous dansons, vous comprenez, il fait si chaud. Je dois avouer qu'il faut aller dans les sociétés lyriques pour savoir qu'il faut danser pour se rafraichir en été ; les habitués craignent probablement de s'enrhumer et ne veulent pas se trouver entre deux airs, de là cette éclipse totale de chansons.

Tous les présidents m'ont annoncé des merveilles pour le mois de septembre; je tiendrai les lecteurs au courant.

Je dois dire que je n'ai que des compliments à adresser sur l'organisation et la tenue des soirées, le service des cartes se fait admirablement, et partout j'ai été reçu par des jeunes gens du meilleur monde.

GÉDHÉ.

PARIS-CONCERT.

Place de l'Ecole, une étroite allée suivie d'une cour (aujourd'hui couverte); tout au fond, une salle pouvant contenir à l'aise une cinquantaine de personnes; à gauche, un piano élevé de vingt centimètres par un tremplin permettant au chanteur de dominer le public : c'est la scène. Pas de décors, pas de lustres; des tables, des chaises; toujours beaucoup de monde; — nous sommes à *La Samaritaine* — Société lyrique, direz vous? Non, Goguette, alors? Pas davantage. *La Samaritaine* fut, il est vrai, une société lyrique, les sociétaires se sont fondus, évaporés; le public, lui, est resté fidèle. — Invité à la représentation du 3 août, à 8 h. 1/2 j'entrais au *Café-Concert de la Samaritaine*. Ne riez pas, lecteur, l'établissement mérite ce titre: on y passe d'excellentes soirées — M. Adolphe, l'intelligent directeur, sut, de presque rien, faire quelque chose; et, petit à petit, son café devint le rendez-vous, ou mieux le refuge des artistes sans engagement. Les chanteurs les plus connus aujourd'hui, y ont essayé leurs ailes, avant de s'envoler vers d'autres régions; ils y font encore de fréquentes apparitions, et c'est toujours avec plaisir qu'ils prêtent leur concours aux représentations extraordinaires ou aux bénéfices où on les convie. — Donc, le 3 août, je suis sorti du Café-Concert de la Samaritaine, charmé, subjugé. M. Morin, le ténor bien connu donnait une représentation à son bénéfice, la salle était bondée, on s'écrasait: succès complet pour tout le monde. — Par exception, je cite M. Limin, il mérite une mention toute particulière pour ses imitations dans son Guignol inprovisé. Plusieurs artistes se sont fait bisser; je regrette de ne pouvoir les nommer. Un mot pour finir. Il y a, dans l'établissement, un côté agréable dont je n'ai pas parlé, et qui, je crois, lui a valu son succès toujours croissant : *On est chez Adolphe en famille* !

Cette particularité se trouve parfaitement décrite en quelques couplets sans prétention, signés Georges Baillet pour les paroles, et Lucas pour la musique. J'en cite plusieurs sans l'autorisation de l'auteur, convaincu qu'il ne m'en voudra pas d'un emprunt qui complétera très-agréablement cet article.

A la porte point de réclames,
Point d'affiches, point d'écriteaux,
On y voit jamais d'ces programmes
Faits pour attirer les nigauds.
Bien que la sall' soit toujours pleine
On n'y fait ni pos' ni flaflas ;
On s'amuse sans embarras,
A la Samaritaine !

Sans être à l'époque si belle
De Panard et de Désaugiers,
La maison possède chez elle
Des poëtes, des chansonniers;
Ce sont eux qui, dans ce domaine,
Mettent l'entrain et la gaîté:
C'est le Caveau ressuscité,
Que la Samaritaine.

Il y a sept couplets dans ce style, ils viennent tous à l'appui de mon dire :

Tout se passe en famille, oui-dà,
A la Samaritaine!

A. LEROY.

AVIS DIVERS

L'absence d'une pièce importante nous oblige à ajourner l'article annoncé sur la statue de Béranger.

Nous continuons à demander quelques renseignements sur Marcillac. Ce maître chansonnier a publié un volume contenant cinquante chansons en 1829, à Paris, chez Constant Chantpie. Il était membre du *Gymnase Lyrique*. Il est l'auteur de la très-jolie chanson *Je suis l'sergent Mathieu, nom de Dieu ! de Philoctète*, d'une chanson voltairienne qui a eu un grand succès: *Mon Dieu, mon Dieu quel triste état !* et il n'a laissé trace nulle part. Que faisait-il où est-il ? né ? quand est-il mort ? Voilà ce que nous demandons à tous les échos. Prière d'écrire, même pour le plus petit détail à M. Eugène Baillet, au bureau de *la Chanson*.

Nos lecteurs sont priés de prendre note des modifications apportées au programme de notre double concours.

Le Directeur-Gérant A. PATAY

SOCIÉTÉS LYRIQUES

DEUXIEME LISTE

CAFÉ DU GLOBE, boulevard de Strasbourg, 8.

La Renaissance ; les dimanches et mardis. Ramel, président.

La Lyre Française ; le dimanche. Thibert, président.

Le Cercle Intime ; le lundi. E. Hardy, président.

La Jeunesse Parisienne ; le mardi. Beaucanard, président.

Union de Gaîté ; le mercredi. Varenne, président.

La Pensée ; le mercredi, Robinet, président.

Cercle Murger ; le jeudi. G. Targe, prés.

Cercle de l'Espérance ; le jeudi. Catherine, président.

Amis du Commerce ; le vendredi. Paul Haber, président.

Union Artistique ; le samedi. Paulus, pré-président.

Cercle Musset, le samedi. Durieux, prés.

SALON DE M. LEBLANC, Palais-Royal.

La Fauvette. Alexandre Thouzerie, président.

BRASSERIE SÉBASTOPOL, boulevard Sébastopol, 99. Entrée rue Palestro.

Société lyrique des Enfants de la Seine ; dimanche. Cantarel, président.

La Lyre d'Orphée ; le jeudi. A. Bloc, président.

CAFÉ PYGMALION, boulevard Sébastopol, 6.

La Lyre amicale ; le dimanche. Dupont, président.

La Jeunesse artistique ; le lundi. Duquet, président.

L'Harmonie du commerce ; mercredi. Morin, président.

BRASSERIE DU RHIN, boulevard Sébastopol, 35.

Les Epicuriens, fondée en 1819 ; dimanche et lundi. Massé, président.

La Lyre du commerce ; le mardi. Bonnin, président.

La Cordiale ; le jeudi. Champion, président.

Les Vingt et un ; le samedi. Lamoureux, président.

CAFÉ BOURET, boulevard du Temple, 34.

Les Familles ; le dimanche. J. Badou, président.

Les gais Momusiens ; le lundi. Leroux, président.

Les Intimes ; le mercredi, Wangrachetie, président.

CAFÉ DE LA MAIRIE, rue de Bretagne, 49.

L'Amitié ; le dimanche. Joly, président.

Les Amis du siècle ; le lundi. Leblanc, président. — Les premiers lundis de chaque mois, concours de chansons et de poésies.

COLLIGNON, rue Vieille-du-Temple 104.

Les Enfants du Temple ; dimanche et lundi.

Rue Saint-Séverin, 38.

La Lyre bienfaisante ; dimanche et lundi. Couvreur, président. — Le dernier lundi de chaque mois, soirée consacrée à la mémoire des auteurs morts.

Rue Dupetit-Thouars, 18.

La Lyre du Marais ; samedi, dimanche et lundi. Ph. Gilland, président. — Le troisième lundi de chaque mois, soirée à la mémoire des auteurs morts.

RUE DES ENVIERGES, 56, (Belleville).

Les Fleurs, dimanche et lundi. Percheron, président. *Goguette.*

FAUBOURG DU TEMPLE, 137.

Les Farfadets ; samedi, dimanche et lundi. *Goguette.*

CAFE MICHEL, 5, rue des Vieilles-Haudriettes.

La Muse des Arts-et-Métiers ; samedi, dimanche et lundi. Glaireau, président.

BRASSERIE DU PETIT-PONT, rue du Petit-Pont, 3.

Société lyrique des Familles ; le dimanche. Mazot, président.

Cette Société brave gaîment les chaleurs. Tous les dimanches on y refuse du monde ; quant aux chanteurs, tous rivalisent d'entrain. Citons M. Mazot dans le *Témoin Giblou ;* M Tiercelin (jeune) ; M. Faubin dans *Victor, t'as tort ;* MM. Nicolas et X... pour le duo des *Réservistes ;* M. Honard, joyeux boute-en-train, ne variant pas assez son répertoire ; M. Thomas, comique, genre Paulus, à qui je conseille d'abandonner le genre Perrin qui ne lui convient pas. N'oublions pas M. Auguste Antoine, l'accompagnateur.

Victor LEBRETON.

Nous prions MM les présidents de toutes les Sociétés lyriques de vouloir bien se mettre en rapport avec notre journal, et de nous envoyer leurs programmes des soirées extraordinaires, de leurs Bals et Concerts.

Nous prévenons MM. les maîtres d'établissement des Sociétés lyriques qu'un abonnement d'un an leur donne droit à *une annonce*, pour la location de leurs salles vacantes.

La *Bible-Farce* ou la Bible comme elle est, tel est le titre d'une curieuse publication que fait paraître, en huit livraisons à 50 centimes, M. Pierre Malvezin. Cette publication se trouve à notre librairie, chez l'auteur, 18, rue du Sentier, et chez tous les libraires.

1021. — Poitiers, typ. J. RESSAYRE. — Paris, 3, rue d'Aboukir.

1re ANNÉE. — N° 6. — OCTOBRE 1878.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
RUE BONAPARTE, 18
PARIS

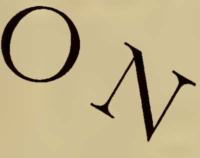
Le Numéro : 30 cent.

Secrétaire de la Rédaction
V. DEMEURE

ABONNEMENTS
Paris, 6 mois . . 2 fr.
Départs, 6 mois. . 2 50
Etranger, 6 mois . 3 »
On ne reçoit que des abonnements de six mois.

Directeur-Gérant
A. PATAY

LA

ANS


REVUE MENSUELLE

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Rédacteur en chef : L.-Henry LECOMTE

SOMMAIRE DU 6e NUMÉRO

La Chanson, cette incarnation toujours nouvelle et toujours diverse de l'esprit français, n'a pas d'organe.

Nous venons combler cette lacune regrettable en créant plus qu'un journal — une revue complète, spécialement consacrée à ceux qui chantent ou font chanter.

Sous ce titre: LA CHANSON, paraîtra tous les mois une livraison de 12 pages in-4°, à deux colonnes, où s'écrira l'histoire ancienne et moderne de la chanson et des chansonniers. Une couverture-annonce garantira chaque numéro; la pagination sera suivie et nous donnerons, à la fin de l'année, le titre et la table nécessaires pour la réunion en volume.

LA CHANSON publiera les comptes rendus des banquets mensuels du *Caveau, de la Lice Chansonnière*, du *Pot-au-feu* et des diverses sociétés lyriques. Nous préparerons ainsi à l'historien futur des muses populaires les matériaux d'un livre original et varié. — Trouveront également place dans notre revue la biographie et le portrait des chansonniers vivants ou disparus, nombre de chansons peu connues ou inédites, une bibliographie raisonnée, le programme des concours lyriques, l'annonce des soirées chantantes extraordinaires ou à bénéfice, enfin une chronique sincère des cafés-concerts et des théâtres parisiens.

Pour mener à bien leur entreprise, les fondateurs de LA CHANSON s'adressent à tous :

Aux Chansonniers de Paris et de la province d'abord. Nous les prions ici de nous faire parvenir leurs adhésions, leurs abonnements, les réflexions que notre publication leur pourrait suggérer, un exemplaire au moins de leurs œuvres imprimées, les meilleures de leurs chansons inédites et des notes suffisantes pour fournir matière, au besoin, à d'intéressantes et véridiques études biographiques.

Aux Editeurs de Paris et des départements qui publient des ouvrages se rattachant à l'objet de notre revue, nous disons qu'une place sera toujours réservée aux comptes-rendus des œuvres dont ils nous adresseront deux exemplaires, et nous les invitons à nous envoyer même les moindres plaquettes.

Semblable avis *aux Editeurs de Musique*,— et prévenons tous les intéressés que les couvertures de la CHANSON seront exclusivement réservées aux annonces de librairie et de musique à des prix très-modérés.

Aux Musiciens. — Nous prenons nos mesures pour donner à l'avenir une place à la musique dans notre revue; nous prions donc dès aujourd'hui les jeunes compositeurs de nous adresser leurs œuvres, et surtout de mettre en musique les chansons inédites que nous publierons. Il y aura de la sorte rapprochement amical entre paroliers et compositeurs inconnus, et peut-être en résultera-t-il quelques œuvres à grand succès.

Aux Bibliographes et aux Amateurs. — Nous accueillerons avec reconnaissance les documents peu connus ou inédits qu'ils voudront bien nous offrir; nous leur demandons de guider nos recherches et de nous indiquer les sources de renseignements incontestables.

Aux Présidents des Sociétés Lyriques. — Nous les invitons à nous adresser, dans le plus bref délai, les noms des réunions qu'ils président, l'indication des siéges sociaux et des jours de tenues, et nous les prions instamment d'assurer l'exactitude de nos informations en désignant, dans chaque société, un délégué chargé de correspondre avec notre publication et d'en faire apprécier le but.

Nous voulons le succès d'une œuvre entreprise dans le but louable de défendre les réputations justement acquises et d'assurer aux talents inconnus une large place au soleil fécondant de la publicité; aussi désirons-nous sincèrement être obligés, après le premier semestre, de paraître tous les quinze jours.

Les auteurs désireux de posséder un certain nombre d'exemplaires des numéros contenant leurs œuvres, seront priés de nous en informer à l'avance, afin que nous puissions exactement fixer notre tirage; ces numéros leur seront cédés aux prix de libraire. Bien entendu, il ne sera pas indispensable de prendre des numéros ni même d'être abonné pour collaborer à notre revue; le comité de rédaction sera souverain pour admettre ou rejeter les pièces proposées.

Tout ce qui concerne la rédaction devra être adressé *franco* au Rédacteur en Chef; ce qui concerne l'administration, l'abonnement et les annonces au Directeur-Gérant. — Les lettres ou paquets non affranchis seront rigoureusement refusés. — Toute lettre exigeant une réponse devra être accompagnée d'un timbre-poste.

Un numéro d'essai sera envoyé à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie, accompagnée de 30 centimes en timbre-poste.

Le Directeur-Gérant : A. PATAY

BULLETIN D'ABONNEMENT

A ENVOYER FRANCO, ACCOMPAGNÉ D'UN MANDAT-POSTE *

Paris : 2 fr. 50, Départements, 3 fr. Étranger, 3 fr. 50.

Je déclare m'abonner pour six mois à la Revue LA CHANSON.

SIGNATURE (lisible)

ADRESSE

(*) Les timbres-poste ne seront pas acceptés. Par l'envoi du montant de l'abonnement on évite les frais de recouvrement qui sont à la charge de l'abonné. Le talon de la poste sert de quittance.

A NOS LECTEURS

La Chanson termine aujourd'hui son premier semestre. Commencée pendant l'été pour être connue quand viendraient les mois d'hiver, propices aux choses de l'esprit, notre publication a heureusement franchi ce temps de début, terrible aux plus robustes volontés. On sait aujourd'hui ce qu'elle veut et ce qu'elle peut. *La Chanson* a publié déjà la biographie et le portrait de quatre chansonniers vivants, estimés à divers titres ; elle a rendu au plus illustre des chansonniers morts un hommage digne de lui ; elle donne aujourd'hui l'histoire complète et le portrait inédit d'une énergique chanteuse populaire. Cette galerie artistique, justement remarquée, s'augmentera successivement de tous ceux, chansonniers, compositeurs, chanteurs, dont le nom ou les œuvres méritent un souvenir. Nous aurions mauvaise grâce à vanter les signataires des articles, vers ou prose, que nous avons offerts jusqu'ici ; à ces amis de la première heure vont s'adjoindre des collaborateurs nouveaux, et, tout en conservant à *La Chanson* les allures littéraires qui nous ont valu tant d'approbations, nous consacrerons à l'actualité une place plus importante.

Cette résolution nous amène à tenir compte des avis qui nous ont été donnés relativement au mode de publicité de notre journal. A partir du 1er novembre, *La Chanson* paraîtra deux fois par mois. Chaque numéro, de 8 pages in-4°, à 2 colonnes, contiendra une biographie, un portrait, plusieurs chansons et la chronique des sociétés lyriques. Nos souscripteurs y gagneront quatre pages de texte et un portrait par mois. Nous nous imposons pour cette transformation des sacrifices véritables, car l'abonnement ne sera que très-légèrement augmenté. Nous le fixons ainsi : Paris, 6 mois, 2 fr. 50, un an 5 fr. ; Départements : 6 mois, 3 fr., un an 6 fr. ; Etranger, le port en sus.

L'abonnement d'un an partira du 1er numéro de la publication (Mai 1878), l'abonnement ou réabonnement de 6 mois partira du 1er novembre. Le prix du numéro sera réduit à 20 centimes.

Nous avons mis en réserve une certaine quantité de collections complètes pour nos nouveaux abonnés d'un an, et les acheteurs au numéro pourront jusqu'à nouvel ordre se procurer les livraisons qui leur manquent au prix de 30 centimes, aux bureaux de *La Chanson*. Il est bien entendu que nous ne recevrons des abonnements d'un an que pour les souscripteurs qui désireraient la collection de *la Chanson* depuis le 1er numéro ; les abonnements ou réabonnements à partir du n° 7, ne seront reçus que pour six mois.

Nous terminerons en remerciant chaleureusement nos confrères de Paris et des départements du bon accueil fait à notre publication et du bienveillant concours qu'ils nous ont prêté par leur publicité.

Nous remercions de même nos souscripteurs de la progagande qu'ils ont bien voulu faire en faveur de *La Chanson*, et nous les prions de continuer leur bons offices, grâce auxquels un genre de littérature éminemment français aura son organe écouté. Notre œuvre est utile, que tous la fassent durable !

Le Directeur-Gérant, A. PATAY

LA STATUE DE BÉRANGER

Il suffit, dans notre intelligent et fraternel pays, d'émettre une idée juste pour la voir immédiatement comprise par tous et épousée par nombre de bons esprits.

Quand nous avons, en tête de la livraison exceptionnelle consacrée à Béranger par *La Chanson*, affirmé comme œuvre de justice et d'opportunité l'érection d'une statue au poëte populaire, nous savions aller au-devant de bien des désirs. De tous côtés nous sont arrivées les adhésions les plus chaleureuses. Il ne pouvait cependant convenir aux fondateurs de *La Chanson* d'enlever à la manifestation qu'ils provoquaient son caractère national. Ils ont donc borné leurs efforts à la constitution d'un comité où seraient représentés les corps littéraires et politiques qui font la grandeur et la force du pays.

Un haut patronage s'imposait à notre œuvre patriotique, celui de ce génie formidable et charmant qui est l'honneur et le modèle de la littérature française, Victor Hugo. A l'offre que nous lui fîmes de la présidence honoraire du comité en formation, le Maître répondit, par retour du courrier, la lettre suivante :

Septembre 1878

Messieurs,

J'ai été l'ami de Béranger, je m'associe de tout mon cœur aux hommages qu'on rend à sa mémoire, et je m'empresse d'accepter la présidence d'honneur qu'on veut bien me conférer.

Recevez, Messieurs, l'assurance de mes sentiments très-distingués.

VICTOR HUGO.

Cet important résultat obtenu, nous avons invité à nous prêter le concours de leurs noms, M. Legouvé, de l'Académie Française, M. Spuller, député, MM. Jourde, Claretie et Tony Révillon, représentants de la presse politique et littéraire. Plusieurs des adhésions sollicitées ne nous sont pas encore parvenues, mais la sympathie de ces honorables écrivains pour une œuvre républicaine ne peut être douteuse.

Nous n'aurons là, on le comprend, que le cadre du comité nécessaire. La Chanson devra naturellement y être accueillie en la personne des présidents du Caveau et de la Lice, le Conseil Municipal en celles des délégués de l'arrondissement auquel le souvenir de Béranger est particulièrement attaché. La sympathie des chansonniers et de nos édiles nous est depuis longtemps acquise.

Suivant le conseil donné par nous, la statue de Béranger s'élèvera dans le jardin du Temple. Elle sera solennellement inaugurée le 19 août 1880, centième anniversaire de la naissance du poëte.

Terminons par un détail significatif et garant d'une réussite : la souscription populaire qui paiera le bronze sera ouverte par le journal *Le Siècle* — après les élections sénatoriales. Il convient, en effet, de ne distraire aucune des forces de la démocratie du combat décisif qui va prochainement s'engager. La statue de Béranger se fera vite au lendemain de la victoire définitive de notre République aimée.

L. HENRY LECOMTE.

SOCIÉTÉ LYRIQUE & LITTÉRAIRE DU CAVEAU

BANQUET DU 6 SEPTEMBRE 1878

Eugène Imbert est en villégiature, et le signataire de ces lignes, qui le devait remplacer au banquet du Caveau, n'a pu le faire, à son grand regret. L'obligeance d'un convive nous permet cependant de donner aux lecteurs de la Chanson la nomenclature exacte des œuvres présentées à cette réunion. Nous la transcrivons sans commentaires.

Charles Vincent, inspiré par un séjour de quelque semaines aux bords de la mer, a lu un toast qu'on pourrait intituler *Chanson de la mer*. M. Dentu, l'éditeur, est ensuite reçu membre libre, et M. Eugène Grangé interprète le remerciement du récipiendaire. Sont alors chantées ou dites les productions suivantes :

La Page tournée, de M. Piesse, présentée par Clairville.

La Muselière, par M. Jullien.

Les Souvenirs, la Glace et le Feu, par M. Fortin.

Ernestine, par Jules Echalié.

Le Petit Bourgeois, par Rubois.

Rira bien qui rira le dernier, par M. Mouton-Dufraisse.

Plus royaliste que le roi, de M. Ripault, interprété par Echalié.

Le Crime et la Vertu, par M. Petit.

Les Bulles de savon, par M. Eugène Grangé.

Le Commis-voyageur, par Charles Vincent.

L'Aiguilleur, le Bain des Charbonniers, Brune ou Blonde, Invitation Méridionale, par Gustave Nadaud.

Et vous vous étonnez d'ça, par Clairville.

Le Papa Rigolot, le Fermier Nicolas, par M. Fénée.

Les Dieux de la Jeunesse, de Desforges de Vassens, *le Patriote*, de M. René Ponsard, chantées par Collignon, auteur des deux musiques.

Un visiteur, M. Coutant, a cru devoir ajouter à *la Marseillaise* un couplet, prière de l'humanité au créateur ; enfin un journaliste hollandais, dans un discours un peu long, a indiqué le but libéral auquel doivent tendre les efforts des hommes intelligents : bonnes choses dites en mauvais français.

Tel est le procès-verbal du banquet de Septembre. Si j'ajoute que les convives étaient vingt-deux, on leur rendra cette justice qu'ils se sont multipliés pour animer la séance. Je regrette de ne pouvoir les en féliciter plus longuement.

LICE CHANSONNIÈRE

BANQUET DU 4 SEPTEMBRE 1878

Cette fois encore, en présence d'assistants joyeux, a été donnée une série de chants très-intéressante.

J'applaudirai d'abord avec tous un joli toast de Chebroux, son invitation connue *Chantons*, et une poétique description de l'œuvre d'un peintre original, qui a fait, du trou laissé dans une glace par la mitraille, un nid d'oiseaux, consolant à voir. Ainsi du mal peut naître une bonne chose.

A l'un des précédents banquets, M. Alphonse Leclercq avait envié, en quelques couplets mélancoliques, le sort de son chien. M. Emile Cahen, prenant la parole pour l'animal jalousé, réfute les assertions du maître. Oui, sans doute, il serait très-heureux s'il n'avait à redouter ni chaîne, ni muselière, ni bâton, ni boulettes. Conclusion : les chiens sont aussi malheureux que les hommes, et ce n'est pas peu dire.

M. Maugé, qui consacre décidément à la chanson les loisirs que lui font les représentations alternées des Folies-Dramatiques, apporte à la Lice deux productions un peu faibles comme forme, mais d'un fond vigoureux : *Il faut chanter* et *A bon vin point d'enseigne*. Un des couplets de ce dernier chant flétrit avec beaucoup de verve les charlatanesques promesses du gouvernement disparu.

M. de Gonet n'a point, pour les réalistes, la tendresse d'un certain public. Il les sermonne et les adjure de peindre enfin des scènes morales et profitables à la masse lectrice. — Vous verrez que cela ne convertira pas les coupables.

M. Victor Lagoguée reconnaît et proclame, tantôt avec gaieté tantôt avec élévation, que *Chaque chose a son temps*. Puis « *Ma femme est à Valenciennes* » dit-il ; c'est le temps ou jamais de vivre joyeusement et d'entonner le refrain gaillard. Aussi l'auteur ne s'en fait-il pas faute. Bonnes productions, très-bien détaillées.

Gustave Nadaud célèbre, avec la chaleur et l'esprit qu'on lui connait, *l'Aiguilleur*, cette « Providence à trois francs par jour », dont une négligence ferait couler tant de larmes. Puis il raconte *le Bain des Auvergnats*, anecdote plaisante, avec une verve irrésistible. On a vigoureusement applaudi, comme bien vous pensez.

L'anniversaire de M. Thiers a inspiré à Rubois quelques strophes animées d'un bon esprit, mais écrites sur un air singulièrement choisi pour une chanson patriotique. Entendez-vous chanter, sur le timbre guilleret de *Ma Grand-Mère* ces vers sérieux :

> En homme pratique,
> Mes amis, je bois
> A la République
> Du Petit Bourgeois.

Après tout, si l'on chante où est aujourd'hui M. Thiers, c'est évidemment le refrain *Combien je regrette* que fredonne le petit grand homme, et certes les sujets de regrets ne lui doivent pas manquer.

M. Echalié, dans une chanson-proverbe, nous dit :

> On devient aveugle à vouloir
> Regarder le soleil en face,

et développe cette idée juste de plusieurs façons très-agréables.

M. Achille Caron se propose de faire « à la première jolie fille qu'il rencontrera » une déclaration brûlante. Conseillons-lui de rester en France pour tenter cette épreuve ; en Angleterre on pourait la lui faire chèrement payer. Tout ce qu'il risque chez

nous, c'est de voir ses vers mal accueillis, contre leur habitude.

M. Georges Baillet se réjouit à la pensée que son perruquier lui a donné cent ans à vivre. Puisse-t-il, dans cinquante ans, parler encore justement de sa bonne humeur, et se proclamer avec elle « le plus riche du monde ».

M. Flachat rime *les Conseils d'une mère à sa fille*. Les deux femmes vont partir pour un bal où peut-être on rencontrera le mari rêvé. Il faut entendre le plan de campagne dressé par l'expérimentée, à chaque détail duquel revient cet avis important :

Ouvre l'œil et baisse les yeux.

Signalons encore *l'Automne*, de M. Robinot; *Les Femmes de la Gaule*, de M. Jouy; *Mon Ane*, de M. Jules Roux; *Mon Pinceau*, très-bonne plaisanterie de M. Adeline; et terminons ce compte-rendu, comme se terminent tous les banquets de la Lice, par les gaudrioles de Jules Jeannin, aux chutes fantasques et d'une large gaieté.

Je ne voudrais pas cependant passer sous silence le plus heureux incident de la soirée. Après l'audition d'une poésie de Nadaud, comme le président Chebroux exprimait le regret de ne pas voir ce maître chansonnier figurer parmi les membres de la Lice : « Je m'inscris, » s'est écrié. Nadaud. Ça été pour tous une surprise charmante. Evidemment, l'auteur de tant d'œuvres populaires sera reçu par acclamation. Nadaud a depuis bien longtemps sa place à la Lice, où l'accueilleront toute les sympathies dues à un honnête homme et à un homme de grand talent.

L.-Henry LECOMTE.

ELLE!

Je la rencontre chaque jour,
Belle et fière, sur son passage,
Dans mon cœur, aussitôt l'amour,
Vient gazouiller son doux ramage.
Et sa voix, qui sait tout charmer,
M'attriste en cherchant à me plaire,
Moi qui ne voulais pas aimer!...
Amour, amour, veux-tu te taire!

Mais, malgré moi, je suis ses pas,
Et, tout rempli d'un trouble extrême,
Je soupire, et me dis tout bas:
Qu'il est heureux celui qu'elle aime!

J'admire, timide amoureux,
En suivant ma belle adorée,
Son cou blanc sous ses noirs cheveux,
Et sa taille souple et cambrée.
Je rougis comme un jouvenceau,
Si j'aperçois sa jambe fine,
Quand, pour traverser le ruisseau,
Elle découvre sa bottine!

Mais, malgré moi, etc.

Non! la grande dame n'a pas,
Malgré l'art de sa couturière,
Autant de grâce, autant d'appas,
Que ma séduisante ouvrière.
Son teint vermeil, éblouissant,
N'emprunte rien à la peinture;
C'est de la force! c'est du sang!
Elle est fille de la nature!

Mais, malgré moi, etc.

Qu'il est heureux, son bien-aimé,
Quand, plein de délire et de fièvre,
Quand, par l'amour tout consumé,
Il cueille un baiser sur sa lèvre!
Hélas! mon seul bonheur à moi,
C'est de la chanter à voix basse,
C'est d'être tout tremblant d'émoi,
Quand, belle et joyeuse, elle passe!

Aussi, toujours, je suis ses pas,
Et, tout rempli d'un trouble extrême,
Je soupire, et me dis tout bas:
Qu'il est heureux celui qu'elle aime!

Dominique FLACHAT,
De la Lice Chansonnière.

QUATRE DES MEILLEURS

Air : *La Comédie est un miroir*

Parmi les joyeux chansonniers
Que la mort moissonnait naguère,
Brillait Eugène Désaugiers
Qui soutint le nom de son père;
On vit briller aussi Festeau,
Poincloud, cet esprit qui pétille,
Van Cleemputte, honneur du Caveau :
Ne sont-ils pas de la famille ?

Toujours au dessert, en trinquant,
Désaugiers fils, belle fourchette,
Chantait quelque refrain piquant,
Quelqu'agréable chansonnette;
Sans avoir la variété,
Qui chez son père éclate et brille,
Il avait le trait, la gaîté :
N'est-il pas de notre famille ?

Festeau croyait, sans déroger,
Avec ses chansons populaires,
Être un rival de Béranger:
Il fit aussi les Roturières;
Mais je préfère assurément
Sa muse égrillarde et gentille,
Qui chanta d'abord si gaîment:
Il est bien de notre famille.

Poincloud, voilà le vrai viveur,
Qui vous désopile la rate !
Dans ses couplets pleins de saveur
Quel esprit, quelle verve éclate!
A quatre ou huit vieux moribonds
Il eut fait danser un quadrille,
Tant ses couplets étaient féconds :
Certe, il est de notre famille.

Mais le roi de tous, qui chantait
Mieux que Pan jouant de la flutte,
Et qui toujours nous exaltait
Nouveau Panard, c'est Van Cleemputte:
Sur Pégase un beau jour monté
Avec sa Lise, qui frétille,
Il court à la postérité :
Il est bien de notre famille.

Lorsque du jugement dernier
Sonnera la grande trompette,
Je veux que chaque chansonnier,
Ressuscite avec sa musette;
Tous alors chanteront en chœur!
La Chanson est si bonne fille
Que le Caveau sera vainqueur,
Grâce aux talents de sa famille.

J. LAGARDE,
Membre honoraire du Caveau.

AH! SI J'ÉTAIS CHEF DE BUREAU!

AIR : *A genoux devant le soleil.*

Pauvre employé que la déveine
Poursuit depuis plus de vingt ans,
J'ai vu mon espérance vaine
S'enfuir sur les ailes du Temps;
Et maintenant, loin de mon rêve,
Penché sur quelque bordereau,
Je travaille sans fin ni trêve....
Ah! si j'étais chef de bureau!

Versant des torrents de lumière
Sur mes obscurs blasphémateurs,
J'aurais, comme une La Vallière,
Tout un cénacle de flatteurs.
Travaillant fort.... à ne rien faire,
Et plus heureux qu'un hobereau,
Je serais astre dans ma sphère,
Si j'étais mon chef de bureau.

Ah! je saurais me faire craindre,
Grâce à mes airs impérieux;
Mon personnel serait à plaindre
Quand je roulerais mes gros yeux.
Oui, je serais un vrai despote,
Et voudrais voir, sur le carreau,
Tous mes employés en compote,
Si j'étais mon chef de bureau.

Dédaigneux de la populace,
Je deviendrais... ordre moral,
Et je pourrais voir, face à face,
Môssieu l'Directeur général.
J'exercerais ma vigilance
Tout en lisant *le Figaro*,
Et j'aurais droit à l'insolence,
Si j'étais mon chef de bureau.

Je porterais une gâteuse,
Et surtout je ferais lorgnon;
J'entretiendrais une sauteuse
Que je conduirais chez Bignon;
Et, tel un fils de la Pologne,
Je viendrais, rond...... comme un zéro,
D'autrui surveiller la besogne,
Si j'étais mon chef de bureau.

Je pourrais, assis sur ma chaise,
Trônant ainsi qu'un demi-dieu,
Etre crétin tout à mon aise,
Et poser pour un Richelieu.
Il me suffirait d'un paraphe;
Je pourrais, sans peur du haro,
Ignorer.... jusqu'à l'orthographe,
Si j'étais mon chef de bureau.

Puis, comme prix de mon air grave,
Tous les miens, un jour, pourraient voir
L'étoile éclatante du brave
Rayonner sur mon habit noir.
J'aurais ma page dans l'histoire
Comme un soldat de Montereau,
Et m'endormirais dans ma gloire,
Si j'étais mon chef de bureau.

Rêves dorés de ma jeunesse
Qu'ont dispersés les noirs autans,
O vous, dont la lointaine ivresse
Berça les jours de mon printemps!
De vous, que reste-t-il, en somme?
— Je suis, triste poëtereau,
Même au-dessous de ce Prudhomme
Que le sort fit chef de bureau!

ACHILLE CARON.
De la Lice Chansonnière.

Le Mois Bibliographique

ŒUVRES CHOISIES de Max Buchon, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1877. Notice biographique par Champfleury (1).

Cette publication, due au souvenir pieux de l'amitié, comprend: 1° une traduction des poésies d'Hebel; 2° une nouvelle franc-comtoise, *Le Matachin*; 3° les poésies de Buchon; 4° un recueil de chants populaires de la Franche-Comté, pays de l'auteur.

M. Champfleury, qui est un lettré et un *curieux*, n'a sans doute pas voulu, dans sa notice biographique, exagérer la valeur de son ami. Mais, soit faiblesse, cette faiblesse qu'on est tenté d'avoir pour les morts, soit communauté de point de vue, il s'est laissé aller à une sorte d'admiration, contenue il est vrai, de Max Buchon; admiration que la lecture de ces trois volumes n'est peut-être pas faite pour justifier complétement.

Bon bourgeois, intelligent, frotté un instant de bohême parisienne, puis retiré dans un fromage de Hollande, ou pour mieux dire, de Gruyère, et bornant là son horizon et ses aspirations, Buchon avait tout ce qu'il faut pour faire un homme heureux. Il faut autre chose pour faire un poëte. Aussi n'est-il poëte que par la force des choses, c'est-à-dire lorsque le sujet qu'il a eu l'heur de rencontrer porte en soi sa poésie. Et encore, là même, est-il plutôt photographe à la façon d'Erckmann que véritablement écrivain.

Buchon s'inspire toujours d'Hebel, qu'il a imité quelquefois heureusement. Les scènes champêtres et surtout urbaines, le mouvement d'une petite ville, ici une situation touchante, comme celle de la *Pauvre fille*, ou d'un réalisme comique, comme la *Demande en mariage*, tels sont ses sujets favoris. Il y met du sentiment, çà et là de la gaieté, et même de l'esprit. Mais c'est un esprit un peu allemand, sans grande légèreté. Le protestantisme du maître semble avoir déteint sur l'élève, qui sans doute était tout disposé à en recevoir l'empreinte.

Il écrit presque tous ses morceaux dans le même rhythme, en strophes de quatre vers à rimes plates. C'est le récit de Théramène coupé par tranches. De là une certaine monotonie. Sa rime est riche, d'une richesse obtenue quelquefois au moyen d'assez lourdes chevilles, mais elle est riche. Excepté cependant lorsqu'il fait rimer ensemble *cher* et *approcher*, *Albd-el-Kader* et *parader*.

Ce n'est donc pas par ignorance, mais par inadvertance qu'il a écrit la strophe suivante :

Un aveugle plus loin, dans sa blouse embourbée,
Chante le Juif errant, ou Pyrame et *Thisbée*,
Ou quelque assassinat, rimé Dieu sait comment,
Et dont pourtant chacun se munit lestement.

(1) En vente à la librairie Patay, 18, rue Bonaparte, 3 vol. in-12, avec trois belles eaux-fortes de *F. Régamey*, dont un portrait de l'auteur d'après COURBET, et d'une musique de *Schann*, avec accompagnement, 6 francs les trois volumes; *tirés à petit nombre.*

Ne nous arrêtons pas à cette blouse *embourbée*, pour *crottée;* mais il est curieux de trouver, dans un passage où l'auteur raille la rime des images d'Epinal, une faute pareille à celle de *Thisbée*.

Nous parlerons plus longuement, on le comprendra, des chants populaires de la Franche-Comté. Ici, nous reprocherons deux choses à Buchon: premièrement, beaucoup des chants qu'il nous donne comme franc-comtois sont aussi d'ailleurs et se retrouvent un peu partout. En second lieu, l'esprit critique lui fait souvent défaut. Ainsi, il ne s'est pas souvenu d'une règle que l'instinct musical des masses même les plus ignorantes et leur respect inconscient pour le rhythme ont toujours maintenue: cette règle veut que la disposition des rimes d'une strophe se reproduise sans modification dans toutes les autres strophes du même chant. Si cette règle lui avait servi de critérium, il n'aurait pas admis, dans la pièce intitulée: *Derrière chez ma tante*, ce vers, qui ne peut être authentique:

Il n' chante pas pour moi,

attendu que dans cette pièce tous les vers impairs se terminent par une rime sonore, ou, pour employer l'expression usitée encore dans les traités de versifications, par une rime féminine.

Autre chicane. Dans la chanson qui commence ainsi:

Quand tu tenois la caille au bois,

les deux derniers mots sont de trop, pour deux raisons: la rime n'est plus la même qu'aux couplets précédents, c'est-à-dire claire ou féminine, et le vers a deux syllabes de plus que les autres.

Dans la *Claire fontaine*, texte donné par Buchon, c'est une femme qui parle. Or, en revenant de noce, elle est bien fatiguée, et ne trouve rien de plus simple que de se baigner en pleine campagne et ensuite de s'essuyer à la feuille d'un chêne. Puis, après ces façons rustiques, elle tourne au madrigal, parle d'un bouton de rose qu'elle a refusé à son amant, de son cœur enchaîné au milieu de la rose, et de son ami Pierre qui en a pris la clé.

Combien le récit et la mise en scène sont plus vrais dans le texte canadien, texte dont Buchon a connu l'existence par M. Marmier, et qui se trouve dans un recueil publié en 1848 à Montréal par Huston! Ici c'est un homme qui est le héros de la chanson. Il revient de route, et sa fatigue se comprend. La nature de la rime des vers pairs aurait dû suffire pour avertir le collectionneur. Ils sont tous sourds, ou masculins.

Les rimes des quatre premières strophes indiqueraient que c'est une femme qui parle, mais dans les strophes suivantes la rime du second vers est toujours masculine (chantait, gai, affligé, brouillé, refusai, rosier, etc.) Il y a donc une erreur quelque part; il est à supposer que le chant, en passant de bouche en bouche, s'est modifié et corrompu. Le texte canadien est la clé du mystère. Ici la rose n'est plus l'emblême, très-raffiné et peu délicat, de l'amour de la jeune fille, mais bien une rose réelle refusée par le jeune homme à son amie, et nous sortons du madrigal pour rentrer dans l'idylle. Le refrain, qui change suivant les pays, est aussi mieux approprié au sujet dans le texte dont nous parlons:

Il y a longtemps que je l'aime:
Jamais ne l'oublierai.

Il est à regretter que M. Champfleury se soit abstenu de compléter et de rectifier par quelques notes le travail de son ami. Personne n'était plus autorisé que lui à le faire.

Dans certains chants, en effet, le texte est incomplet.

La Fille d'un prince a dans le recueil huit strophes de quatre vers: nous possédons le même chant en quarante-quatre vers.

A propos de cette pièce, il n'est pas inutile de remarquer qu'une autre, intitulée *De Dion et de la fille du roi*, renferme des couplets entiers de la précédente. C'est la même défense faite par le père à sa fille d'aimer son chevalier. Emprisonnement de la fille, sa mort feinte, conseillée par l'amant, sa délivrance par le *petit couteau fin*. Mais le dénouement est changé, ou plutôt l'histoire a une suite, et fort tragique. Le chevalier se transforme en Barbe-Bleue. Une fois mariés, ils se mettent en route. Dans les chants populaires, on chevauche souvent. La femme se meurt de faim et de soif. Lui n'en a cure. Il la conduit au bord d'un vivier et lui ordonne de se déshabiller, afin qu'il la noie. Le motif échappe, et la femme ne s'en enquiert point. Mais ici apparait l'astuce des filles d'Eve, coloré d'un prétexte de pudeur:

Mettez votre épée sous vos pieds,
Votre manteau devant votre nez,
Et tournez-vous vers le vivier:
Alors me déshabillerai.

Il obéit sans soupçon; elle le pousse dans l'eau. C'est alors à lui de faire le suppliant:

Tenez, la belle, voici les clés
De mes châteaux, de mes contrées.
— Je n'ai que faire de vos clés;
Je trouverai des serruriers.
— La belle, que diront vos amis
D'avoir noyé votre mari?
— Je dirai à tous mes amis:
Ce qu'il voulut faire, je lui fis.

La complainte de Jean Renaud, qui est tout un petit poëme, est populaire en Auvergne depuis un temps immémorial. Buchon, en la baptisant franc-comtoise, ne l'a pas reproduite dans son intégrité. Nous essaierons de le faire, à cause précisément du mérite de la pièce, et le lecteur nous en saura peut-être gré, s'il veut bien tenir compte des élisions nécessaires pour que les vers n'aient que huit pieds.

Jean Renaud de la guerre vint,
Tenant ses tripes dans ses mains.

Sa mère, à la fenêtre en haut,
Dit: Voici venir mon fils Renaud.

— Renaud, Renaud, réjouis-toi:
Ta femme est accouchée d'un roi.

— Ni de ma femme ni de mon fils
Mon cœur ne peut se réjouir.

Qu'on me dresse vite un lit blanc
Pour que je m'y couche dedans;

Mais faites-le dresser si bas (1)
Que ma femme n'entende pas.

(1) *Si bas*, c'est-à-dire: *à si bas bruit.*

Et quand ce fut vers la minuit,
Jean Renaud a rendu l'esprit.

— Or, dites donc, mère m'amie,
Qu'est-ce que j'entends cogner ici?

— Ma fille, ce sont les charpentiers
Qui raccommodent les greniers.

— Or, dites donc, mère m'amie,
Qu'est-ce que j'entends pleurer ici?

— Ma fille, ce sont les enfants
Qui se plaignent du mal de dents.

— Or, dites donc, mère m'amie,
Qu'est-ce que j'entends chanter ici?

— Ma fille, c'est la procession
Qui fait le tour de la maison.

— Or, dites donc, mère m'amie,
Quelle robe prendrai-je aujourd'hui?

— Quittez le rose, quittez le gris;
Prenez le noir pour mieux choisir.

Or, dites donc, mère m'amie,
Pourquoi me mettre en deuil ainsi?

— Ma fille, il faut vous l'avouer :
C'est Jean Renaud qu'est décédé.

— Ma mère, dites aux fossoyeurs
Qu'ils fassent la fosse pour deux,

Et que le cercueil soit assez grand
Pour qu'on y mette aussi l'enfant.

Terre, ouvre-toi; terre fends-toi,
Que je rejoigne Renaud mon roi!

Terre s'ouvrit, terre se fendit,
Et la belle fut engloutie.

Tel est ce morceau, dans lequel la naïveté de la forme ne fait qu'ajouter, il nous semble, à la réalité du récit et à la vérité des sentiments. M. Pécontal, dans ses *Légendes*, a mis en rimes modernes celle de Renaud; mais il l'a singulièrement affadie. Au lieu de ce guerrier blessé mortellement, mais retenant ses entrailles pour rentrer chez lui, il nous présente Renaud *triste et dolent* : *dolent*, un homme qui porte ses tripes dans ses mains! Plus loin, il supprime tout le passage relatif au choix de la robe que doit revêtir la femme de Renaud; détail si vrai, si touchant, puisque c'est ce petit incident de toilette qui arrache à la mère l'aveu qu'elle essayait de retenir. Quant aux deux dernières strophes, il n'est pas certain qu'elles ne soient pas ajoutées : cet engloutissement ne cadre pas bien avec le creusement de la fosse.

Pour revenir, en terminant, à l'ensemble des œuvres choisies de Buchon et particulièrement à ses poésies, nous devons reconnaître, toute critique mise à part, qu'il s'en échappe un parfum de bonté et d'honnêteté, quelque chose de sain qui rafraîchit l'âme et parfois émeut le cœur. Ajoutez, comme goût du terroir, des locutions ignorées même de Littré : *lessus*, pour lessive, *bêtard, ânichon, limoge, chauveau, brècher* pour sûrir. Il résulte de cet ensemble une lecture agréable, douce, qui fait aimer l'auteur et le pays qu'il a chanté.

M. Champfleury a négligé, croyons-nous, de nous renseigner sur la date précise de la naissance et de la mort de Max Buchon. Minces détails, si l'on veut, mais qui ne sont pas inutiles pour qui veut juger l'esprit de l'homme, le milieu dans lequel il a vécu, et les influences qu'il a pu éprouver ou exercer. Mais le biographe s'adressait plutôt à des amis qu'au public, et les amis ont de la mémoire.

L'ÉTERNEL ROMAN, *par* G. De la Salle (1)

C'est toujours l'éternelle histoire
Des *tu m'aimes?* et du baiser
Qu'on donne ou prend, et qui fait croire
Que ce temps-là ne peut s'user.

L'Eternel Roman, c'est l'amour. M. De la Salle le raconte après tant d'autres, et d'une façon pourtant nouvelle. On s'étonne que le même sujet puisse être présenté sous tant de formes diverses. Il y a là une fécondité de ressources particulière. Aussi l'auteur s'inspire-t-il de la nature extérieure autant que de l'amour même. Il ne sépare pas ses amantes des verts buissons, des sentiers fleuris, des blés mûrs, des plaines ensoleillées, des grands bois et des nids jaseurs, qui encadraient ses beaux jours, alors qu'il contemplait :

Des marguerites dans les herbes
Et des étoiles dans les cieux.

Projets de bonheur, la *Pomme*, qui rappelle une jolie pièce de V. Hugo, *A Ninon* : voilà trois pièces parfaitement réussies. Beaucoup de fraîcheur, des coupes cavalières, des tableaux à la Diaz. Puis vient l'automne, avec sa note mélancolique, et le poëte chante les *Sonnets à une autre*, la *Disparition*, le *Soir*.... Langue claire, d'ailleurs, style facile, rime parfois légère, signe de jeunesse, après tout : précieux défaut!

L'espace me manque pour les citations que j'aurais voulu faire. Le lecteur aurait pu contrôler mes éloges et s'y associer. Il aurait reconnu dans M. De la Salle un poëte charmant et sincèrement ému.

Parlerai-je de l'exécution matérielle — je devrais dire : artistique, de ce petit volume?

Sans faire fi du fond, la forme a bien son prix.

Un papier commun, des caractères usés sont bons pour ces romans indigestes dont les appétits vulgaires font leur grossière nourriture. Il faut aux vers délicats une enveloppe digne d'eux. Ceux de M. De la Salle sont édités d'une manière exquise. Je m'attends à voir prochainement les poëtes assiéger la librairie Patay, pour obtenir (à prix d'or? — je l'ignore) la faveur d'être ainsi présentés au public. Quelle valeur peuvent conserver des chansons, des poésies éparses, publiées çà et là, dans une feuille sans retentissement? Réunis, les vers forment un corps; ils existent réellement; ils sont recherchés, ils durent, ils ne périssent plus. Et cela, grâce aux soins de l'éditeur presque autant qu'au mérite de l'auteur. Moi qui vous parle, j'ai un exemplaire de mes chansons à la bibliothèque de Dunkerque, un à celle de Saint-Quentin, et même au British Musæum. N'est-ce donc rien?

Eug. IMBERT.

---

(1) Publié à notre librairie, ce livre n'a été tiré qu'à 460 exemplaires, tous numérotés. Papier de Chine, 10 ex. à 6 fr.; papier de Hollande, 100 ex. à 4 fr.; beau papier blanc du Marais 350 ex. à 2 fr. 50. Envoi franco à toute personne qui en fera la demande par lettre accompagnée d'un mandat-poste.

GALERIE DES CHANSONNIERS

ROSA BORDAS

ARTISTE LYRIQUE



Plus d'une chanson doit son succès à l'air dont un compositeur de mérite l'a dotée, ou à la façon dont l'interprète l'artiste chargé de la présenter au public. On ne s'étonnera donc pas de voir figurer, dans notre galerie biographique, les musiciens et les chanteurs justement applaudis.

Entre toutes nos célébrités lyriques, Mme Bordas mérite une attention particulière. Réagissant contre le courant mauvais où les cafés-concerts entrainaient la chanson, elle a, la première, fait entendre au peuple de Paris les mâles accents dont on l'avait déshabitué. Le succès qu'elle a rencontré dans cette voie moralisatrice est le plus significatif des éloges.

Mme Bordas, née Rosalie Martin, vit le jour à Monteux (Vaucluse) le 18 février 1841. Elle chanta dès qu'elle put parler. L'éclosion de la seconde République fut l'occasion de son début dans la chanson patriotique ; elle apprit la *Marseillaise* sur les genoux de son grand-père, et la répéta armée d'un petit drapeau, avec un effet dont elle a conservé le souvenir.

De sept à onze ans, Rosalie fut mise au couvent. On l'en tirait parfois, le dimanche, pour la faire chanter au lutrin de Monteux, et l'énergie de son organe lui fit donner, par les habitants, le surnom de *Coq de la paroisse*. Rosalie fit, de la sorte, ses premières études musicales, et son talent naissant fut remarqué tout d'abord par M. Brun, directeur du Conservatoire d'Avignon.

La famille Martin tenait à Monteux un café dont la fortune, un jour, se trouva compromise. Les parents firent appel au dévouement de leur enfant, et Rosalie, heureuse d'être utile aux siens, commença dans l'établissement paternel une série de concerts qui attirèrent et retinrent la foule. L'honneur commercial des Martin fut sauvé.

Rosalie continua ses représentations à Monteux. Elle faisait d'abord seule, et sans accompagnement les frais de la soirée. Bientôt un jeune instrumentiste lui fut adjoint. Il s'ensuivit un véritable roman

d'amour honnête, promptement dénoué par un mariage. Rosalie Martin épousa le musicien Bordas en 1858.

Les nouveaux mariés quittèrent Monteux pour aller donner des représentations dans un café de Mayanne, pays natal de Mistral, le poëte. Grâce au patronage de l'auteur de *Mireille*, M. et Mme Bordas virent s'applanir les difficultés nombreuses d'un début. Ils marchèrent dès lors de succès en succès. Le Tivoli d'Avignon, puis le Casino de Marseille et celui de Lyon reçurent, en 1866, la visite de Mme Bordas. L'année suivante, elle créait, à l'Alcazar de Bordeaux, diverses chansons qui affirmèrent sa réputation artistique: *La Sirène, l'Herbe, la Pierre la Femme tigrée.* De retour à Marseille, elle y obtint, avec *le Réveil de la Crète*, un véritable triomphe; puis Montpellier et Toulouse acclamèrent sa jeune renommée.

Le public du Midi est prompt à l'enthousiasme; on se défie, non sans raison, des gloires qu'il invente. Paris seul donne aux artistes la consécration indélébile. Mme Bordas le comprit. En 1869, elle débutait au *Grand Concert Parisien.*

L'heure était propice. A tous les degrés de l'échelle sociale, la réaction se faisait contre le régime de Décembre. Tandis que Rochefort introduisait dans le pamphlet politique le style tintamarresque, il y avait évidemment place au café-concert pour la chanson mordante et virile. Les bourgeois avaient leur Juvénal hebdomadaire, le peuple réclamait un vengeur quotidien: le véritable chant démocratique surgit avec Mme Bordas de la tombe où l'avait enseveli l'Empire.

Ce fut dans tout Paris une sensation profonde. Il semblait étrange, presque ridicule à beaucoup qu'une femme se condamnât aux couplets robustes, pleins de revendications et de colère, quand il lui eût été facile d'être applaudie en chantant, après mille, de niaises obscénités; d'autres, au contraire, buvaient avec avidité les chauds refrains de la chanteuse nouvelle, et lisaient, dans son regard étincelant, une promesse de délivrance.

Mme Bordas obtint, d'un coup, les avantages et les inconvénients de la célébrité. Elle fut applaudie, niée, adulée, injuriée, jugée, caricaturée, imitée, parodiée. Pendant un longtemps on ne s'occupa que d'elle. Elle alla, d'ailleurs, avec un remarquable courage au plus fort du danger; elle quitta à diverses reprises ce public qu'elle avait fait et qu'on pouvait taxer d'engouement, pour les publics bien différents et bien indifférents des spectacles de féeries et de bouffonneries outrées: le théâtre lui fut favorable autant sinon plus que le café-concert.

Il est inutile de nous arrêter aux œuvres qu'interprétait alors Mme Bordas. *Notre-Dame de Paris, la Canaille, le Vengeur, l'Orgueil et la Foi, Mon âme et Dieu, Plus de frontières, le Peuplier, l'Ame de la Pologne, Velléda, l'Energie, les Meurt-de-faim*, sont dans toutes les mémoires.

Un instant éloignée du *Grand Concert Parisien*, Mme Bordas y rentra, le 15 mars 1871, pour chanter nos revers glorieux comme des succès, relever les courages abattus et jeter dans les cœurs ulcérés le patriotique espoir d'une revanche. De cette époque datent *Champigny*, de Baillet, *Epouse et mère*, de Ryon, *Place aux déshérités, la Paix* et beaucoup de productions vigoureuses, entre lesquelles il faut citer *l'Appel après le Combat*, un des plus grands succès de l'artiste.

Pendant l'hiver de 1874-75, Mme Bordas fit, au *Concert du Dix-Neuvième siècle*, une campagne qui fut signalée par un curieux incident. Elle chantait un satirique rondeau d'Hippolyte Ryon, intitulé *le Vice et l'Amour* dans lequel, après avoir énuméré les hontes sociales, le poëte s'écriait :

> Pour nettoyer la nouvelle Gomorrhe,
> Il faut encore un déluge de feu!

Un bonapartiste mâtiné de jésuite s'empara de ces vers en criant que l'auteur appelait sur Paris une pluie de pétrole. La dénonciation produisit son effet; le lendemain, Mme Bordas se voyait interdire cette inoffensive poésie, écrite plusieurs années avant la Commune et dont, certes, le public ne songeait pas à tirer un enseignement criminel.

La véritable place de Mme Bordas était au *Concert Parisien* où l'on avait coutume de l'entendre. Après un silence assez long, elle y fit sa rentrée le 28 octobre 1876. De nouveaux succès l'accueillirent dans ces remarquables chansons : *Les Trois Couleurs*, de Chebroux et Collignon, *La Chanson de la France*, de Réné Ponsard et Collignon, *Reviens, Chanson*, de Ryon, Baillet et Dacks, *A la Française*, de Clerc et Carbonnier, *Il faut que je passe!* de Chebroux et Blasini, *Les Soldats de la République*, de Gabillaud et Massagé, *Ma Vision*, de Burion et Massagé.

Mme Bordas dépensait ses forces avec tant de prodigalité pour le public, qu'un repos absolu lui devint nécessaire. Elle s'y résigna, et peut-être ne chanterait-elle pas encore sans la prière instante que lui firent quelques-uns de ses auteurs favoris.

A la suite d'un repas chez M. et Mme Bordas, le 28 janvier de cette année, la conversation tomba

naturellement — plusieurs des convives étant chansonniers — sur l'Exposition projetée, et sur l'influence heureuse qu'aurait pour les recettes des théâtres et des concerts le mouvement considérable des visiteurs.

— Pourquoi ne chanteriez-vous pas alors ? dit quelqu'un à Mme Bordas. Vous êtes une gloire parisienne et nul étranger ne traverserait la capitale sans vous entendre.

Mme Bordas objecta avec beaucoup de sens que son répertoire, d'ailleurs très-connu, se trouvait en retard sur l'état présent des esprits. Il lui était impossible d'adresser des chants de colère aux hôtes étrangers accourus sur l'invitation de la France.

A ceci la réponse était facile : « Nous vous ferons des chansons » dirent les poëtes, et Mme Bordas se rendit, à la seule condition qu'un couplet explicite serait placé en tête de sa chanson de rentrée, pour annoncer son évolution vers la muse pacifique. Nous sommes heureux de donner ce couplet, écrit par E. Chebroux, comme préface à son *Appel aux Nations*, et qui ne figure pas dans l'œuvre éditée :

Salut, Paris, où j'ai chanté
Les jours glorieux de la France,
Où j'ai, par des chants d'espérance,
Combattu pour la Liberté,
Où j'ai, mêlant mes pleurs à ceux de la patrie,
Consolé quelquefois le grand peuple français;
Je te reviens, Paris, ô ma ville chérie,
Pour chanter aujourd'hui le travail et la paix !

Le 29 mai 1878, Mme Bordas opérait sa rentrée au Grand Concert Parisien avec *le Centenaire de Voltaire*, de Paul Avenel et Ch. Hubans. Puis vinrent *l'Appel aux Nations*, déjà mentionné, *la Fête de la France*, de E. Baillet et Massagé, *Buvons à la gloire*, *Ma belle France*, de Paul Avenel et Marc Chautagne, *A la santé de la France*, de Burion et Chautagne, *Strophes à la France*, de Achille Caron et Vernaelde, *l'Esprit Français*, de Mérigot et Planquette, *Les Bienvenus*, de Villafranc et Chautagne, *Instruisons nos petits enfants*, de Obthot et Darcier, *Quand on aime la France*, de Vatinel et Chautagne, *la Marseillaise de la Paix*, de E. Ducret, *le Vin Français*, de E. Chebroux et Darcier.

Nous avons voulu transcrire tous les titres des œuvres récemment écrites pour Mme Bordas. Nous voilà loin de *la Canaille* et des chants de haine ; il est vrai que nous sommes également loin de l'Empire. En présence d'esprits éclairés et de cœurs élargis, les fraternels refrains ont seuls raison d'être. Mme Bordas les dit, chose remarquable, avec un talent égal à celui qu'elle déployait dans les poésies courroucées, et sa réputation y a gagné une autorité nouvelle.

A la ville, Mme Bordas est une femme de taille moyenne, au regard vif, à la figure expressive, d'apparence très-robuste. Vêtue simplement, ses cheveux roulés en nattes serrées autour de la tête, — telle enfin que la représente le portrait posé spécialement pour notre journal — elle cause avec sens, en « bon garçon ». Rien, si ce n'est la vivacité de ses gestes et de son langage, commune à tous les méridionaux, ne dénote un tempérament exceptionnel. Mais à peine a-t-elle mis le pied sur les planches qu'une transformation complète s'opère. Vêtue d'un *peplum* de laine blanche, les bras nus, la chevelure en désordre sur les épaules, elle entre avec fièvre, se grise au feu de la rampe, au rythme des vers, au son de la musique, au bruissement de la foule. Son naturel exubérant lui fait parfois dépasser le but, mais il y a, dans son exagération même, tant de vigueur, tant de sincérité, que le public frémit et s'enthousiasme. Ce sont alors des bravos, des rappels, des *bis* qui la brisent et la rendent heureuse.

Mme Bordas n'est pas seulement une artiste originale et de race vaillante, elle est aussi une femme très-estimable. Sa maison de campagne, à Nogent, abrite un ménage modèle, goûtant le bonheur paisible que rêve le sage, et jamais prospérité ne fut mieux méritée.

La poésie a maintes fois payé sa dette à Mme Bordas. Au moment de ses débuts, Tony Révillon offrit, aux lecteurs de *la Petite Presse*, une esquisse fantaisiste dont nous reproduisons quelques traits :

Elle a les cheveux blonds d'une Eve,
Son front est pur, son œil est bleu;
Le regard exprime le rêve;
La bouche répond : — Sacrebleu !

On croirait voir une statue
Qui, lasse de son piédestal,
En serait enfin descendue
Par un matin de Floréal.

En mai 1870, M. de Saint-Prest publiait, dans *le Rideau*, des strophes chaleureuses sur le talent de l'artiste et sa bienfaisante influence. A la même date, un écrivain sympathique, M. Burion, composait une brochure avec la biographie de Mme Bordas et les appréciations diverses de la presse, et faisait suivre son travail de vers enthousiastes, terminés ainsi :

Vous, madame, suivez, toujours vaillante et libre,
La route où le succès vous sourit, vous attend;
Aux accents généreux l'âme française vibre:
Paris est le lion que l'on dompte en chantant.

Cinq ans plus tard, MM. Villemer et Ryon écrivaient, en l'honneur de Mme Bordas, un rondeau charmant où sont rappelées ses créations principales et dont nous ne pouvons donner qu'un extrait :

Bordas ! quel est ce nom? Demandez aux faubourgs,
Demandez à la foule, et vous entendrez dire :
« C'est la muse du peuple, et les sons de sa lyre
Font vibrer les clairons et battre les tambours. »

On dirait Velléda! Dans son peplum antique.
Elle est drapée ainsi qu'un marbre de Pradier,
Sa voix sonne la charge et son air est guerrier ;
En la voyant, on dit: « Vive la République ! »

C'est aussi Némésis ! avec son fouet d'airain.
Elle cingle le fourbe et le lâche et le traître;
Tous les cœurs sont émus dès qu'on la voit paraître,
Les yeux chargés d'éclairs, un drapeau d'une main...

Chante, chante toujours, muse vraiment Française !
Tes vers doivent servir d'Evangile aux enfants;
Apprends-leur tes refrains, et, quand ils seront grands,
Conduis-les à Berlin, avec *la Marseillaise !*

Nous citerions encore avec plaisir les jolis vers tracés par Chebroux au bas d'un portrait de l'artiste, mais la place nous manque. Concluons donc. Mme Bordas, en détrônant au café-concert les stupidités malsaines, a réhabilité la chanson française et vengé la morale publique. Elle est pour beaucoup dans l'avénement des idées républicaines. Qu'elle parle longtemps au peuple avec la double autorité de son talent immense et de sa vie irréprochable! Le peuple gagnera toujours à l'entendre.

L.-Henry LECOMTE.

LE VIEUX BUVEUR DE VIN

Paroles: E. BRUGUIÈRE. *Musique :* JULES RAUX.

Larghetto sostenuto.

mf L'air em - bau - me... c'est le prin - temps! Qu'on chan - te l'a - mour, la jeu - nes - se, Moi je ne connais qu'une i - vres - se, Cel - le des gros Ro - ger - Bon - temps. S'il fait chaud, c'est pour qu'un breu - va - ge S'é - chap - pe du fla - con co - quet, Et la feuil - le pousse au bos - quet Pour qu'on re - pose à son om - bra - ge. A moi les flots du jus di - vin! Rem - plis - sez mieux les go - be - lets, Li - set - te; Ver - sez tou - jours, fai - tes ri - set - te Au vieux bu - veur de vin! Ver - sez, ver - sez Versez, ver - sez Au vieux bu - veur de vin!

ritenuto. Allo Mo *avec abandon*

Quand j'ai bu, je veux boire encore:
Le vin, pour moi c'est l'espérance,
Le remède à toute souffrance,
Le sauveur aux ailes d'or.
Masques des vanités humaines,
Fuyez, vous êtes sans attraits:
Je suis à l'abri de vos traits,
Tant que les cuves seront pleines.

A moi les flots, etc.

On sourit aux ambitieux,
Moi je ris de leurs tentatives;
Je ne ferai pas mes convives
De ces hôtes mystérieux.
La fortune est une apparence!
Quoiqu'on encense le veau d'or,
Le vrai, le solide trésor,
C'est un flacon des vins de France.

A moi les flots du jus divin!
Remplissez mieux les gobelets, Lisette;
Versez toujours, faites risette
Au vieux buveur de vin!

(1) L'accompagnement de piano se trouve aux bureaux de *la Chanson*, rue Bonaparte, 18. Prix net, 50 centimes.

COURONS AU BOIS.

Mignonne, mets ta robe blanche,
Ton léger corsage, — voici
L'aurore; tu sais, c'est dimanche,
Il faut oublier le souci.
Déjà résonnent les aubades,
L'oiseau parle de liberté,
Et loin des couples trop maussades
Courons au bois sentir l'été.

Entends! les grands sapins frissonnent,
Les ruisseaux mêlent leurs soupirs,
Les bouleaux argentés rayonnent;
Tout s'ouvre aux amoureux désirs...
La brise caresse la vitre;
Au livre d'amour tant vanté
Allons ajouter un chapitre,
Courons au bois sentir l'été

Ce matin doit rougir la fraise;
Si le muguet tombe flétri,
Le genêt enlace au mélèze
Son or, sous le soleil fleuri.
Allons où le gazon est tendre,
Tes grands yeux sont pleins de clarté...
L'amour ne doit jamais attendre,
Courons au bois sentir l'été.

Allons, ma belle, voir encore
Tous les tableaux si gracieux,
Du salon divin que décore
L'invisible rapin des cieux.
Haut, bien haut, vont les libellules
Et j'entends, dans l'air agité,
L'angelus clair des campanules...
Courons au bois sentir l'été.

Nous nous aimerons sous les roses
Qui tombent le long des buissons,
Quand fraîches, tes lèvres mi-closes,
Auront d'adorables frissons.
Lorsque les oiseaux, en musique,
Mettront certain couplet dicté
Par ta voix douce et sympathique:
Courons au bois sentir l'été.

Oui, courons là-bas où l'on s'aime
Mieux qu'ici, mieux qu'ailleurs, enfin
Où le cœur joyeux du bohême
S'effeuille sans trêve ni fin;
Où rêves fous et réalistes
Passent beaux d'instabilité!
Chassant les accents froids et tristes:
Courons au bois sentir l'été.

ERNEST HUPIN.

LE BALLON GIFFARD

Air de la Treille de sincérité (*Désaugiers.*)

Je n'ai pas foi dans ta ficelle,
Et ta nacelle
Est sans aplomb :
Bonsoir, Giffard, à ton ballon.

Monsieur Giffard, qui nous invite,
Sait qu'un Français n'a jamais peur.
Montez tous, dit-il, montez vite
A la grâce... de la vapeur!
Vous pourrez là, loin des naufrages,
Contempler, pour un faible prix,
La sphère où naissent les orages
Et les merveilles de Paris.

Je n'ai pas foi dans ta ficelle, etc.

J'accepterais bien ta médaille,
Mais elle n'est pas sans revers;
Tu le sais, sans que je détaille
Ces périls nombreux et divers.
Encor, si celui qui redoute
La longueur de l'ascension
Pouvait faire arrêter en route,
A la première station!

Je n'ai pas foi dans ta ficelle, etc.

Suivez ces foules fascinées;
Qu'attendez-vous? dit ce hableur.
J'attends... le nombre des années,
Et je ne suis pas la valeur.
Car j'y songe: quel mauvais rêve,
Si tes ouvriers révoltés
Choisissaient, pour se mettre en grève,
L'instant où nous serions montés!

Je n'ai pas foi dans ta ficelle, etc.

Ce ballon s'attache à la terre
Comme à sa mère tient l'enfant.
C'est un vrai cordeau sanitaire
Qui le protège et le défend.
Oui, je le crois; mais à ton groupe
Le moindre choc serait fatal;
Et je crains toujours qu'on ne coupe
Ce grand cordon... ombilical.

Je n'ai pas foi dans ta ficelle, etc.

Puis, pour aller là-haut, sans gloire,
Exposer son âme et sa chair,
Payer, sans compter le pourboire,
Vingt francs, je trouve que c'est cher.
Je me pique d'être économe :
Puis-je m'élever... au rabais?
A combien cote-t-on un homme?
Me paierait-on si je tombais?

Je n'ai pas foi dans ta ficelle, etc.

Enfin, s'il ne te faut rien taire,
Voici mon dernier argument:
Je ne puis pas quitter la terre
Sans avoir fait mon testament.
O toi qui meurs où tu t'attaches,
Lierre, je prétends t'imiter;
Et, né sur le plancher des vaches,
C'est là que je veux... exister.

Je n'ai pas foi dans ta ficelle,
Et ta nacelle
Est sans aplomb :
Bonsoir, Giffard, à ton ballon.

Eug. IMBERT.

L'ONDINE

Musique de L. DEMORTREUX (*1*).

Au bord d'un clair ruisseau, dans la verte prairie,
Le chapeau sur les yeux et la ligne à la main,
Tandis qu'au fond de l'eau flottait ma rêverie,
Je tendais l'hameçon au vulgaire fretin.
N'ayant rien attrapé, je faisais triste mine,
Quand j'entendis soudain ce doux chant de l'Ondine:

« Le souvenir, c'est moi,
Le passé va paraître
Et ton bonheur renaître:
Poëte, souviens-toi ».

Alors je vis passer, ainsi que dans un rêve,
Ce temps où la raison faisait ses premiers pas,
Ce temps où, tressaillant de la première sève,
Je me livrais, joyeux, à d'innocents ébats.
Dans le ruisseau riait une tête mutine,
Elle chantait toujours, invisible, l'Ondine:

« Le souvenir c'est moi,
Le passé va paraître
Et ton bonheur renaître:
Poëte, souviens-toi. »

Au menton de l'enfant croît la barbe naissante;
Et déjà dans la joie a glissé plus d'un pleur:
Elle fait tant pleurer, cette flamme enivrante
De l'amant qui poursuit dans la femme une fleur :
La vague du ruisseau devenait purpurine,
Et celle que j'aimais parut, c'était l'Ondine;

Elle chantait : « C'est moi.
Vois le passé paraître
Et le bonheur renaître :
Poëte, souviens-toi. »

Amie, en quel émoi, ton image me jette,
Est-tu vivante ou morte, ombre ou réalité?
Depuis que la douleur m'a consacré poëte,
Mon amour d'autrefois a soif d'éternité.
Au pêcheur fatigué ta maison cristalline
Doit offrir le repos. Je t'aime, pâle Ondine!

Le souvenir, c'est toi,
Je te donne mon être,
Le bonheur va renaître:
Dans l'onde accueille-moi.

Prosper TIBIA.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Avec le mois de Septembre, voici revenir les beaux jours des sociétés lyriques; j'approuve celles qui ferment leurs portes pendant la belle saison, afin de laisser aux sociétaires la liberté d'aller respirer un peu d'air pur sur les bords de la Seine ou de la Marne, et celle de danser (pour ne pas en perdre l'habitude) aux sons d'un crin-crin criard dans une guinguette cachée derrière un massif. Les sociétés qui font relâche, renaissent plus vivaces que celles qui, ayant lutté contre la canicule, sont épuisées quand revient l'hiver.

La *Pensée*, qui a repris ses Mercredis, a fait une brillante réouverture : belle soirée, beaucoup de monde et d'excellents chanteurs.

(*1*). *Aux bureaux du* JEUNE PARNASSE, *boulevard Magenta*, 57.

Les *Enfants d'Apollon*, qui battaient de l'aile un moment, ont de nouveau accordé leur lyre et trouvent déjà que leur salle du 75, faubourg St-Martin, est trop petite pour recevoir leurs nombreux invités.

L'*Union Artistique*, président Paulin (et non Paulus), a donné son banquet annuel le 1er septembre; on a bu à la prospérité de la société et l'on a projeté une brillante soirée pour le début d'octobre, j'en rendrai compte.

J'ai été revoir la charmante société, *l'Art Musical et Dramatique* dans sa nouvelle salle du café Suisse, boulevard Sébastopol; j'ai été reçu à bras ouverts par Monsieur Prache qui est toujours le plus aimable des présidents ; j'ai assisté à un concert en famille des plus attrayants. La *Fauvette Parisienne* au Palais-Royal, donne tous les dimanches de véritables soirées du grand monde, les danseurs et chanteurs rivalisent d'entrain et d'esprit.

Les grands bals s'annonçent déjà ; j'ai reçu plusieurs invitations, j'espère aller partout, commençant par le bal du 5 octobre donné par la société l'*Union de la Jeunesse* dans la magnifique salle de Valentino.

Décidément, il y a du plaisir dans l'air pour cette saison.

GÉDHÉ.

PAR-CI, PAR-LA

Le 9 septembre, *le Cercle Intime* se réunissait, ou plutôt, pour parler logiquement, réunissait ses invités. (Les sociétaires brillaient à cette soirée, par leur absence.)

Le bureau était représenté par M. Lardy tout seul, président toujours solide au poste, et qui, ayant accepté un mandat, tient à le remplir *jusqu'au bout* !

Malgré tout, on s'est amusé, et séparé fort tard (*trop tard même*), après n'avoir constaté heureusement que des succès :

La petite Camille, un prodige de onze ans, a obtenu un véritable triomphe en détaillant avec beaucoup d'esprit une chansonnette *Ça ne peut pas se refuser*.

Gédhé a fait une improvisation, sur le *Cercle intime*, avec des rimes données, dont les deux vers suivant ont été la chute.

Si le Cercle faiblit, *Hardy* le soutiendra,
Et s'il n'en reste qu'un il sera celui-*là*!

Ce pastiche d'un vers de Victor Hugo a été fort applaudi : bravo, Gédhé, voilà de l'à-propos!

Le loustic Jomain, que feu *L'Indépendant* a converti, ne chante plus la romance ; il a fait rire aux éclats; il lui suffit, du reste, pour obtenir ce résultat, d'être naturel.

La délicieuse comédie *Le Baiser anonyme* a été interprétée d'une façon charmante. Mlle Riema et M. Etienne jouaient les principaux rôles, c'est tout dire.

A. LEROY.

La *Société des Fleurs*, rue des Envierges, 56, à Belleville, présidée par M. Percheron, a donné, le dimanche 8 septembre, une soirée au bénéfice de son vice-président. Un concours de poésie avait été ouvert à cette occasion. Le premier prix (une médaille d'or) a été remporté par M. Jules Vernier, coutumier du fait, le second par M. Dominique Flachat, de la Lice Chansonnière, le troisième par M. Casse.

—

A *la Lyre Bienfaisante*, rue Saint-Séverin, 38 (président, M. Lecouvreur), lundi 14 octobre, grand concours libre de poésie. Deux prix seront décernés aux auteurs des deux meilleurs productions ; deux autres prix seront attribués à la chanteuse et au chanteur qu'on aura entendus avec le plus de plaisir. La soirée commencera à 8 h. 1/2 précises.

LE CONCOURS DE LA CHANSON

Le double concours poétique ouvert par *La Chanson* est clos. Un grand nombre de chansonniers et de poëtes ont répondu à notre appel. Quel sera le résultat de cette émulation louable ? Il serait imprudent de le préjuger. Si notre espoir se réalise, c'est-à-dire si de notre concours surgit une œuvre vraiment remarquable, nous offrirons aux amis de la Chanson la fête suivante :

Une solennité littéraire et lyrique sera organisée par nous, pour la distribution des récompenses. Une conférence sur la chanson sera faite par un orateur compétent, dont le concours nous est promis. Des artistes aimés du public se sont engagés, en outre, à interpréter pour nous diverses œuvres de mérite. Nous donnerons enfin une fête capable de réjouir tous ceux qui s'intéressent à la rénovation de la chanson. Tout cela est subordonné au résultat que va donner l'examen des nombreuses pièces déposées dans nos bureaux. Cet examen va commencer sans retard. Voici, par ordre alphabétique, la liste des poëtes et des chansonniers composant notre jury :

MM. Eugène Baillet, Henri de Bornier Ernest Chebroux, Jules Claretie, Ernest d'Hervilly, Eugène Imbert, René Ponsard, Léon Vallade, Charles Vincent.

La Chanson du 1er novembre contiendra le compte-rendu détaillé des séances du comité. Nous espérons y joindre l'annonce de la matinée dont nous avons parlé plus haut et qui ne pourrait manquer d'offrir un vif intérêt.

—

Nous indiquons, en tête du présent numéro, les conditions nouvelles d'abonnement à *La Chanson*. Le mode le plus simple est l'envoi d'un mandat sur la poste ; le talon sert de quittance. Nos anciens souscripteurs sont priés de nous adresser au plus tôt leur réabonnement, afin de n'éprouver aucune interruption dans l'envoi du journal.

Le Directeur Gérant. A. PATAY.

AVIS IMPORTANT

A titre de Primes, nous offrons, à nos abonnés anciens et nouveaux, les livres suivants, avec les réductions indiquées.

PRIME EXCEPTIONNELLE

ALBUM DU BON BOCK, années 1876 et 1877 réunies, cartonnées en pleine toile, avec titre et ornements sur les plats. Ce splendide album renferme des fac-simile d'autographes, des portraits, des dessins de toutes les sommités artistiques, littérateurs, peintres, poëtes, chanteurs, sculpteurs, musiciens, etc. etc., qui fréquentent assidûment les Banquets du BON BOCK, créés, il y a quatre ans, par Bellot et présidés d'une façon si brillante par lui.

Cet album n'a été tiré qu'à *cinq cents exemplaires*, pour les habitués du BON BOCK, *(et il sont nombreux)*. Nous avons prié M. Bellot de vouloir bien réserver quelques exemplaires en faveur de nos abonnés, et cela au prix de 10 fr. au lieu de 15 fr. Nous invitons nos abonnés à venir voir ce *charmant Bijou* à notre librairie, 18, rue Bonaparte, et cela le plus promptement possible, un *petit nombre* étant seul à notre disposition. Les personnes qui désireraient le recevoir par la poste devront payer en plus, pour *l'emballage et le transport* 2 fr.

Les envois sont faits contre un mandat sur la poste ; le talon servira de reçu ; on ne reçoit pas les timbres-poste.

VOLUMES AVEC FORTES REMISES

Les Sociétés Badines, Bachiques, Chantantes et Littéraires, leur histoire et leurs travaux, par ARTHUR DINAUX, 2 forts vol. in-8, avec un portrait à *l'eau-forte;* au lieu de 14 fr. 7 »

Collé, l'un des fondateurs du premier Caveau. Sa correspondance, *très curieuse et intéressante*, 1 vol. in-8, avec un *portrait* sur acier, 2 fac-simile d'autographes, au lieu de 6 fr. 3 »

Le Parnasse médical français, dictionnaire des médecins anciens et modernes, morts ou vivants, POETES et CHANSONNIERS, par le docteur Ach. CHEREAU, 1 fort vol. de plus de 550 pages, in-12, au lieu de 7 fr. 3 50

Les Chansons de F. VERGERON, 1 vol. in-12, au lieu de 3 fr. 1 50

Roses et Chardons, chansons par J. LAZARE, 1 vol. in-12, avec portrait de l'auteur à *l'eau-forte*. Publié chez Lemerre, au lieu de 3 fr. 1 50

La vie de Paul de Kock, par Timothée Trimm, 1 vol. in-12, avec portrait sur acier. Ce volume contient des détails sur les CHANSONS de *Paul de Kock*, au lieu de 3 fr. 1 50

Vient de paraître, d'Alphonse Leclercq : LES HEURES PERDUES, chansons et poésies avec lettre-préface de Louis Blanc, 1 vol. in-12, au lieu de 3 fr. 50. 2 75

Les volumes du Caveau, chansons, années 1876, 1877, 1878, au lieu de 3 fr. chacun. 2 »

Nous pouvons compléter les collections; le prix varie selon les années.

Nous nous chargeons de fournir tous les livres anciens ou modernes, dans de bonnes conditions de prix.

Envoi de nos Catalogues de livres à prix marqués, à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

Les frais de transport sont toujours à la charge du destinataire. Les timbres-poste sont rigoureusement refusés.

Les Chansons d'Emile de la Bédollière. brochure in-4, illustrée, au lieu de 1 fr. 10. » 60

Mes Chansons, par Savinien LAPOINTE, 1 vol. in-32, au lieu de 1 fr. » 50

Chansons et autres poésies, par Daniel SAME. Charmant et rare vol. petit in-18, imprimé chez Claye *(n'a pas été mis dans le commerce)*. 2 »

Les Chansons de Francis Tourte. 1 vol. in-12. 1 50

Loisirs de conférences, CHANSONS par G. B., petit in-18, *tiré à très-petit nombre*. Nous avons acheté le reste des exemplaires. Au lieu de 1 fr. » 50

Gustave Nadaud. Les CHANSONS POPULAIRES, CHANSONS DE SALON, CHANSONS LÉGÈRES, CHANSONS INÉDITES, CHANSONS NOUVELLES, *opérettes;* chaque vol. petit in-18, avec un *portrait ajouté*, au lieu de 1 fr. 50. 1 »

Chansons et ballades, par Eugène Imbert, 1 vol. in-12, au lieu de 2 fr. 1 50

Les Hannetons, chansons, par Eugène Imbert, 1 beau vol. in-12, avec le portrait de l'auteur, gravé à *l'eau-forte*, par FOULQUIER, tiré à 300 exempl., il n'en reste plus que dix ex. 5 »

Chansons choisies, par Eugène Imbert, 1 vol. in-32, papier vergé, portrait photographié d'après la charge de Mailly. Tiré à 300, il reste peu d'exemplaires. au lieu de 5 fr. 4 50

La Goguette et les Goguettiers, par Eugène Imbert. *Etudes très-curieuses* sur la chanson et les chansonniers, avec 6 portraits de chansonniers : Blondel, Bonnefond, Colmance, Durand, Festeau, Rabineau, tiré à 300 expl. 1 vol. grand in-18, les derniers exemplaires. 2 »

Tous les vol. d'Eugène Imbert ne se trouvent qu'à notre librairie.

1021. — Poitiers, typ. J. RESSAYRE. — Paris, 3, rue d'Aboukir.

1re ANNÉE. — N° 7. 1er NOVEMBRE 1878.

LA CHANSON

Revue Bi-Mensuelle

Directeur-Gérant
A. PATAY

Le Numéro : 20 cent.

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois

Secrétaire de la Rédaction
V. DEMEURE

Le Numéro : 20 cent.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

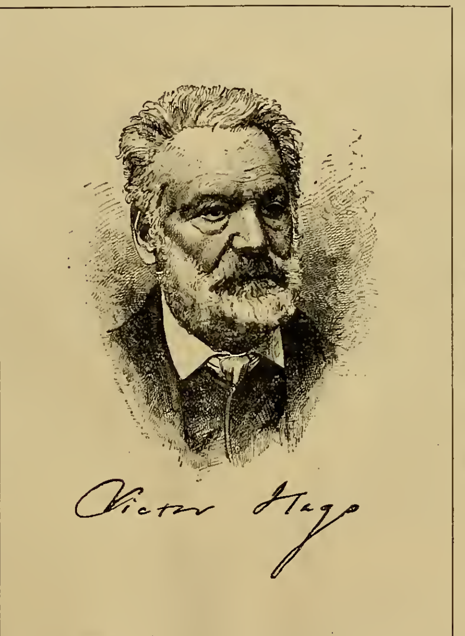
ABONNEMENTS

Paris, 6 mois..........	2 fr. 50
Départs, 6 mois........	3 »
Etranger, 6 mois......	3 50

GALERIE DES CHANSONNIERS : VICTOR HUGO

La poésie, cette musique de l'âme, appelle irrésistiblement la musique, cette poésie des sens. Ainsi complétée, elle pénètre aisément dans le peuple, et, tour à tour, l'émeut ou le console.

En tête des écrivains qui, par le choix des sujets, la coupe de leurs vers, l'indication précise de refrains, ont provoqué souvent la verve des compositeurs, se place le géant de la littérature contemporaine. Les *chansons* de Victor Hugo sont assez nombreuses pour fournir le sujet d'une intéressante étude. Nous l'essaierons avec le respect qui convient.



Victor Hugo, disent les biographes, est né à Besançon, le 26 février 1802. Pour nous qui ne voulons point raconter l'homme, mais juger simplement un des aspect du génie multiple de l'écrivain, Victor Hugo naquit à HAN D'ISLANDE, en 1821. C'était une création robuste, sculptée en prose étincelante. L'année qui suivit, la poésie conquérait le jeune homme. Bientôt après, la chanson. En 1826, le libraire Ladvocat réunissait en deux volumes les ODES ET BALLADES. A cet ouvrage appartiennent *La Fille d'O-Taïti*, *Encore à toi, Rêves,* strophes mises en musique par F. Grast, — *Les deux Archers*, *La Légende de la Nonne,* récits cavaliers sur lesquels Hippolyte Monpou et Maurice Lassimonne ont écrit des airs favorablement accueillis ; — *Ecoute-moi, Madeleine*, et des couplets *A un Passant* que l'auteur affectionnait sans doute, car il les encadra dans une scène de CROMWELL.

Au troisième acte de ce drame colossal, déclaration de guerre acharnée aux entraves niaises, les quatre fous du Protecteur ouvrent la scène en disant, l'un après l'autre, quatre ballades singulières. Nous ne croyons pas qu'on les ait jamais chantées. Il y avait cependant motif à musique originale dans des vers coupés de la sorte :

Pourquoi fais-tu tant de vacarme,
Carme?
Rose t'aurait-elle trahi?
Hi!

ou rythmés comme ceux-ci, rencontrés déjà dans les *Odes et Ballades :*

Au soleil couchant,
Toi qui vas cherchant
Fortune,
Prends garde de choir,
La terre, le soir
Est brune...

Dans ses œuvres théâtrales postérieures à Cromwell, Victor Hugo se fit souvent, de la chanson, un utile auxiliaire. On se rappelle l'effet d'étonnement et de terreur produit, à la fin du souper de Lucrèce Borgia, par les versets lugubres du *De Profundis* répondant aux couplets bachiques de Gubetta :

Saint-Pierre, ouvre ta porte
Au buveur qui t'apporte
Une voix pleine et forte
Pour chanter : *Domino!*

La donnée sombre de Marie Tudor est traversée par cette aimable sérénade, mise successivement en musique, avec un bonheur égal, par Piccini et Gounod :

Quand tu chantes, bercée
Le soir, entre mes bras,
Entends-tu ma pensée
Qui te répond tout bas?
Ce doux chant me rappelle
Les plus beaux de mes jours!...
Chantez, ma belle
Chantez toujours!...

Au deuxième acte de Ruy Blas, alors que l'étiquette et l'ennui torturent la jeune reine, un chant d'amour retentit sous les fenêtres de la désolée, qui boit avidement ce rayon de soleil :

A quoi bon entendre
Les oiseaux des bois?
L'oiseau le plus tendre
Chante dans ta voix...

Dans Le Roi s'amuse, François 1er et son fou Triboulet disent, en alternant, ce refrain déluré :

Vivent les gais dimanches
Du peuple de Paris,
Quand les femmes sont blanches,
Quand les hommes sont gris!...

Enfin, les robustes soudards des Burgraves chantent à plein gosier, au lever du rideau :

Dans les guerres civiles
Nous avons tous les droits.
— Nargue à toutes les villes
Et nargue à tous les rois!...

et leur orgie se complète par ce chœur insouciant :

L'hiver est froid, la bise est forte,
Il neige là-bas sur les monts.
Aimons, qu'importe!
Qu'importe, aimons!

En dehors de La Esmeralda qui est un opéra, c'est-à-dire une chanson continuelle, le théâtre de Victor Hugo contient, on le voit, diverses productions remarquables au point de vue chansonnier. Notre récolte de poésies chantées sera plus abondante encore dans les livres où le grand lyrique a dépensé son génie. Les Orientales nous offrent une *Chanson de Pirates, la Sultane favorite, le Voile, Sarah la baigneuse, les Bluets* et la *Romance Mauresque*. Les Chants du Crépuscule contiennent un *Hymne* patriotique, récemment exécuté avec la solennité qu'il réclame :

Gloire à notre France éternelle!
Gloire à ceux qui sont morts pour elle!
Aux martyrs, aux vaillants, aux forts!
A ceux qu'enfante leur exemple,
Qui veulent place dans le temple
Et qui mourront comme ils sont morts!

Signalons, dans le même volume, *la Fleur et le Papillon,* des vers gracieux intitulés *Nouvelle chanson sur un vieil air,* et qui s'adapte au timbre naïf : *J'aime mieux ma mie :*

S'il est un charmant gazon
Que le ciel arrose,
Où brille en toute saison
Quelque fleur éclose,
Où l'on cueille à pleine main
Lis, chèvrefeuille et jasmin,
J'en veux faire le chemin
Où ton pied se pose...

puis cette invocation attendrie :

O ma charmante,
Ecoute ici
L'amant qui chante
Et pleure aussi.

enfin ces couplets enamourés, qui sous le titre de *Fleur de l'âme,* ont fait le tour du monde :

Puisque j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine,
Puisque j'ai dans tes mains posé mon front pâli,
Puisque j'ai respiré parfois la douce haleine
De ton âme, parfum dans l'ombre enseveli;
Je puis maintenant dire aux rapides années :
Passez, passez toujours, je n'ai plus à vieillir,
Allez-vous-en avec vos fleurs toutes fanées,
J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir.

Les Voix Intérieures fournissent, pour leur part, *Soirée en mer, la Tombe et la Rose;* — Les Rayons et les Ombres : une barcarolle et l'original *Gastibelza;* — les Contemplations : *Rose,* frais souvenir de jeunesse, *Si vous n'avez rien à me dire, la Nichée sous le portail;* — la Légende des siècles : *le Chant d'Eviradnus, la Chanson des Aventuriers de la mer;* — les Misérables, les hardis couplets de Gavroche :

Voici la lune qui paraît,
Quand irons-nous dans la forêt?
Demandait Charlot à Charlotte. —
Je n'ai qu'un Dieu, qu'un roi, qu'un liard et qu'une botte

et ce délicieux rondeau que le poète met à l'actif de Jean Prouvaire, un de ses héros :

Vous rappelez-vous notre douce vie
Lorsque nous étions si jeunes tous deux,
Et que nous n'avions au cœur d'autre envie
Que d'être bien mis et d'être amoureux?...

Mais le livre où Victor Hugo a semé le plus grand nombre de chansons, est cette œuvre admirable et fulgurante qui n'a d'équivalent dans aucune littérature : LES CHATIMENTS. La poésie populaire est là vengeresse des vertus bafouées et des grandeurs avilies. A ceux qui, sans vergogne, prenaient place au festin où les conviait le pseudo-César : « Mangez, dit le fier exilé,

Mangez, moi je préfère
Ton pain noir, liberté !

Puis son cœur s'attendrit sur ce tableau sinistre: l'homme au bagne, la mère à l'hospice, les enfants isolés par le crime :

Pauvres petits oiseaux!...

Plus loin il chante, sur l'air de Malbrouck, *le Sacre* du bourreau de Décembre, et chacun de ses vers sonores tombe inflexible sur le triomphateur sanglant :

Dans l'affreux cimetière
Paris tremble, ô douleur, ô misère !
Dans l'affreux cimetière
Frémit le nénuphar...

L'anecdote incisive sert également au poète en courroux :

Un jour, Dieu sur sa table
Jouait avec le diable...

Les larmes succèdent à l'ironie dans ce chef-d'œuvre continu. Peut-on lire sans frisonner ces pièces manifestement inspirées : *Le Chant de ceux qui s'en vont sur mer, l'Hymne des transportés, le Rêve du Proscrit :*

A quoi ce proscrit pense-t-il?
A son champ d'orge ou de laitue,
A sa charrue, à son outil,
A la grande France abattue?
Hélas! le souvenir le tue.
Pendant qu'on rente les Dupin
Le pauvre exilé souffre et prie...
— On ne peut pas vivre sans pain;
On ne peut pas non plus vivre sans la patrie!

Dans de virulents couplets, ensuite, le Juvénal républicain cloue sur le front du blême Bonaparte l'épithète inoubliable :

Sa grandeur éblouit l'histoire;
Quinze ans il fut
Le dieu que traînait la Victoire
Sur un affût;
L'Europe sous sa loi guerrière
Se débattit. —
Toi, son singe, marche derrière,
Petit, petit.

Le livre se clot superbement par un chant d'amour à l'adresse de la France. Beethoven en fournit la musique. Pendant le glorieux siége de Paris, *Patria* fut de tous les concerts organisés pour donner des canons à la défense ou des secours aux blessés :

Ainsi que nous voyons
En mai les alcyons.
Voguez, ô nations,
Dans ses rayons.
Son bras aux cieux dressé
Ferme le noir passé
Et les portes de fer
Du sombre enfer...

Notre tâche s'achève. Bien que nous ayons dû nous borner à une nomenclature incomplète et froide, nous avons clairement démontré que le plus grand des poètes modernes n'a dédaigné, à aucune époque, le genre de littérature bien national que notre journal préconise. Hymne philosophique, chanson à boire, romance douce, refrain agile, couplet impitoyable, le génie de Victor Hugo a tout essayé. On retrouve dans chacune des pièces énumérées plus haut l'abondance de pensées et l'éclat de style propres à l'immense écrivain. Victor Hugo est resté dans la poésie chantée ce qu'il est dans tout : un maître inimitable.

Le 1er janvier 1830 paraissait, à la louange du chef acclamé par la jeune école littéraire, le sonnet suivant, que nous rééditons pour les curieux de souvenirs romantiques.

HOMMAGE

A toi qui descendis, jeune encor, dans l'arène,
Méprisant le vulgaire aveugle et ses bravos,
Loin de l'ornière antique où la foule se traîne,
D'une gloire précoce étonnas les rivaux;

A toi qui, tout enfant, une belle marraine
Initiait, en songe, à des secrets nouveaux;
A toi, dont le génie est un cheval sans rêne,
Car une voix t'a dit : je sais ce que tu vaux!...

A toi qui juges seul le conquérant avide
Dont la chute ébranla son siècle encore vide;
A toi qui pouvais prendre un glaive au lieu d'un luth;

Puis à toi qui chantas tes chants comme un prophète
Avec son dieu qui parle; à toi, le grand poète;
A toi qui seras roi, Victor Hugo, salut!...

CH. LASSAILLY.

Le bizarre enthousiaste était bon prophète. Roi! Victor Hugo l'est, en effet, de par son éblouissant génie, et ces royautés-là défient les tempêtes humaines. Méprisant la sphère étroite où s'agite l'ambition vulgaire, le grand poète a poursuivi et atteint ce double idéal : le vrai qui est le but de l'esprit, le beau qui est l'objectif de l'âme. Puissance, lumière et bonté, Victor Hugo restera l'éternel honneur de la République universelle des lettres.

L.-HENRY LECOMTE

LA STATUE DE BÉRANGER

Nous avons reçu les lettres suivantes :

Messieurs,

J'ai trop aimé Béranger pour ne pas accepter l'offre que vous me faites de faire partie du Comité qui doit s'occuper de sa statue.

Agréez l'assurance de tous mes sentiments très-distingués.

E. LEGOUVÉ.

Septembre 1878.

Messieurs,

Je serai très-honoré de faire partie d'un Comité qui consacrera tous ses soins à la mémoire de Béranger. Sous l'empire, le ministère Duruy m'interdit justement (je veux dire précisément) la parole à la suite d'une conférence sur Béranger, faite au Grand-Orient. J'ai toujours eu pour le grand chansonnier l'admiration la plus vive. Nul n'est plus français, plus simple, plus clair, et, par conséquent, plus grand que lui. Il a, comme La Fontaine, sa grandeur dans un genre parfois dédaigné et profondément national, car la chanson, comme la baïonnette, est une arme française.

Comptez sur moi, Messieurs, et pour travailler à votre œuvre de justice et pour la propager, et recevez, avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments confraternels.

Jules CLARETIE.

1er octobre 1878.

Mes Chers Confrères,

Je vous demande pardon de vous répondre si tard. J'ai fait une absence de quelques jours, et, à mon retour, j'avais égaré votre lettre que je n'ai retrouvée que ce matin. Je vous remercie d'avoir pensé à moi pour être des vôtres, et j'accepte votre invitation avec un grand empressement. Croyez à mes sentiments les plus cordiaux.

Tony RÉVILLON.

Ajoutons à ces consentements écrits les adhésions verbales très-chaleureuses des chansonniers Charles Vincent et Ernest Chebroux. Le Comité pour la statue de Béranger est donc aujourd'hui composé de

MM. Victor Hugo, sénateur de Paris,
E. Legouvé, de l'Académie française,
Ph. Jourde, rédacteur en chef du *Siècle*,
Jules Claretie,
Tony Révillon,
Charles Vincent, président du *Caveau*,
Ernest Chebroux, président de *La Lice Chansonnière*.

Diverses personnalités respectées s'adjoindront bientôt, nous l'espérons, à ces noms significatifs. Nos prévisions se réalisent : l'œuvre marche. A l'heure voulue elle s'accomplira, en dépit des clameurs sottes ou intéressées.

H. L.

Le nouveau mode de périodicité de *La Chanson* nous permet désormais de répondre à certaines critiques plus ou moins malveillantes, auxquelles nous ne pouvions riposter jadis avant qu'elles fussent oubliées de tous. L'article qui suit commence la série de nos polémiques litteraires.

Jusqu'à présent, notre journal n'avait inscrit le nom de M. Lapointe (Savinien) que comme celui d'un confrère en chansons et notamment d'un abonné. Sa négative personnalité avait trouvé grâce devant le souvenir d'anciennes relations de camaraderie, et si différente que soit son attitude de la nôtre, nul de nous ne songeait à lui contester l'exercice de ses convictions dont l'origine n'est un secret pour personne.

Mais voilà qu'à propos de la statue de Béranger, ce monsieur s'avise de nous prendre à partie ; il nous accuse de vouloir « confisquer à notre profit la célébrité du poète. » Selon lui, nous sommes « des mangeurs de cadavres et nous voulons *tuer le mort...* » Puis il ajoute : « J'ai lu dans *La Chanson*, sous la rubrique de je ne sais plus quel nom, un article sur le vieux poète qui est tout simplement le pavé de l'ours à Béranger et le coup de pied de l'âne à César. »

Et M. Lapointe (Savinien) dit ces choses-là avec une crânerie bouffonne et un ton d'autorité grotesque qui donnent lieu de penser que le *cadavre* est à lui, que le *mort* est sa propriété, qu'il consent cependant à partager avec ses amis et congénères du *Petit Caporal*, dans la capote duquel il épanche, en bredouillant, des insanités que nos lecteurs nous sauront gré de ne point relever.

Que les renommées pures et bien acquises sont à plaindre lorsqu'elles ont des thuriféraires de la trempe de M. Lapointe (Savinien), et combien, à nos yeux, les gloires les plus brillantes perdent de leur éclat, quand elles sont célébrées par des ambitieux vulgaires qui, pour se faire une réputation quelconque, trouvent le moyen d'accoler leurs noms discrédités à des noms illustres.

Désormais, quel respect aurait le peuple pour son chansonnier, lorsqu'il verrait sa mémoire préconisée par les courtiers d'un prétendant ridicule et les courtisans éhontés de la veuve de l'homme de Sedan?

M. Lapointe (Savinien) prenant Béranger sous sa protection et se donnant, à lui et à ses amis du *Petit Caporal*, la tâche glorieuse d'entretenir dans son resplendissement l'auréole du poète national! C'est à pouffer de rire! et jamais moment ne fut mieux choisi pour appliquer le mot d'Apelle à l'ex-chaussurier Lapointe : *Ne sutor supra crepidam.*

Que M. Lapointe (Savinien), celui-là même dont les élucubrations poétiques *ont provoqué les sanglots des sergents de ville*, nous laisse donc tranquillement achever l'œuvre que nous avons entreprise; ses conseils et son concours ne nous sont point nécessaires, et nous le prions de ne point penser à nous qui ne pensons guère à lui.

André PERSON.

A LA LICE CHANSONNIÈRE

LA DIANE DES CHANSONS

Air : « *Amusez-vous, joyeux essaims* » (Ch. Gille).

Chantons, chantons à l'unisson!
Plus de haines,
Plus de chaînes!
Chantons, chantons à l'unisson :
Faisons fête à la chanson!...

Nous qui, pour tout héritage,
De la nature, en partage,
Avons reçu l'avantage
D'égayer où nous passons :
Puisque Momus nous rassemble,
Chansonniers, si bon vous semble,
Mes amis, sonnons ensemble
La diane des chansons!...
Chantons, chantons, etc.

Sous l'égide tutélaire
De son manteau populaire,
Ne craignant point de déplaire,
Elle court villes et champs;
Et bannissant loin du monde
La haine, ce fiel immonde,
En amusant, elle émonde
Le cœur aigri des méchants!...
Chantons, chantons, etc.

Souvent folle, par manie,
Mais gauloise, par génie,
De sa robe d'Ionie,
Elle fait un cotillon :
Alors, légère grisette,
Elle chante avec Lisette,
Elle rit avec Musette,
Et saute avec Frétillon!...
Chantons, chantons, etc.

Quand, justement révoltée,
Dans le sang de Prométhée,
Trempant sa flèche irritée,
Elle s'excite au courroux :
Ne connaissant plus d'entrave,
Soit-elle plaisante ou grave,
En s'envolant, elle brave
La critique ou les verrous!...
Chantons, chantons, etc.

Aux doux accords de sa lyre,
Dans un mystique délire,
De l'amour elle fait lire
Les secrets les plus charmants;
Et de plaisirs et de roses,
Voilant nos heures moroses,
Elle change en rêves roses
Nos fièvres et nos tourments!...
Chantons, chantons, etc.

De colères philippiques
Aiguisant le fer des piques,
Au sein des luttes épiques
Elle fond comme un éclair!
D'une voix mâle et puissante,
Elle entraîne, saisissante,
Et sa note frémissante
En grondant monte dans l'air!...

Chantons, chantons à l'unisson!
Plus de haines, etc.

Georges BAILLET.

ENCORE UNE GOUTTE

Air : *Et voilà la vie que les moines font.*

Quel dîner splendide,
Me suis-je amusé!
J'ai, d'un doux liquide,
Largement usé.
Quoi! mon verre est vide,
Mais, par bonheur, on sert
Et liqueurs et dessert.
Bon! coûte que coûte,
J'en goûte,
J'en goûte;
Encore une goutte
De ce divin
Vin.

Le ciel lui pardonne,
Je crois qu'un voisin
Dit que je m'adonne
Au jus du raisin.
Quand le bon Dieu donne
A boire, en flot vermeil,
Les rayons du soleil :
Moi, coûte que coûte,
J'en goûte, etc.

Ma gorge a la crampe,
Ne voyez-vous pas
Que si je ne lampe
J'aurai le lampas?
Dans mon verre trempe
Mon nez crânement teint
Des feux du Chambertin,
Puis, coûte que coûte,
J'en goûte, etc.

Or, ce vin de flamme
Qui pousse aux chansons,
Chatouille en mon âme
Des vœux polissons.
Chut, je vois ma femme
Qui me fait les gros yeux,
A moi le Condrieux...
Va, coûte que coûte,
J'en goûte, etc.

A cette heure, en somme,
Tout est pour le bien;
Si j'ai mon jeune homme,
Madame a le sien!
Il est minuit comme
On parle de départ,
Zest... un vieux bouchon part.
Tiens, coûte que coûte,
J'en goûte, etc.

Partons... je vacille
Et la terre aussi;
Il est plus facile
De coucher ici,
Dans ce domicile
Où je trouve d'ailleurs
Mes amis les meilleurs :
Et, coûte que coûte,
J'en goûte,
J'en goûte;
Encore une goutte
De ce divin
Vin.

G.-C. PICARD.

MON PINCEAU

Air : *A genoux devant le soleil.*

Ici-bas chacun, à la ronde,
Prône ce qu'il aime le mieux,
Et rien autre chose en ce monde
Ne lui semble aussi précieux.
Le soldat célèbre la guerre,
Le sculpteur aime son ciseau,
Le buveur adore son verre :
Moi je vais chanter mon pinceau.

De tous les actes de ma vie
Il fut l'invisible moteur;
C'est pourquoi je le glorifie,
Car je lui dois tout mon bonheur.
Le jour même de ma naissance
On le plaça dans mon berceau;
Je grandis avec l'espérance
De me servir de mon pinceau.

A quinze ans, pour le paysage,
J'étais plein d'admiration;
J'aimais à peindre le feuillage
Orné de quelque cotillon.
Que de fois, dans une clairière,
Assis au pied d'un arbrisseau,
Je fis l'école buissonnière
Afin d'essayer mon pinceau.

A vingt ans, tout rempli de zèle,
Je savais à fond mon métier;
Alors, plus d'un joli modèle
Vint poser dans mon atelier.
Doux souvenir de ma jeunesse!
A cet âge on voit tout en beau.
Je travaillais avec ivresse
Et rien n'arrêtait mon pinceau.

Pour rompre la monotonie
De mes tableaux, de mes croquis,
Le sac au dos, bourse garnie,
Je parcourus bien du pays.
Il me fallait, coûte que coûte,
Chaque jour un sujet nouveau.
Et j'allais semant sur ma route
Tous les trésors de mon pinceau.

Enfin, lassé de cette vie,
Renonçant aux folles amours,
Avec une femme chérie
L'hymen m'enchaîna pour toujours.
Tous les ans, le jour de sa fête,
Je lui présentais, en cadeau,
Un portrait, dont la blonde tête
Faisait honneur à mon pinceau.

Hélas! en ce monde tout s'use;
Car le temps qui marche toujours
Vient briser ce qui nous amuse
Et si longtemps charma nos jours.
Mais, lorsqu'au bout de ma carrière,
Je ferai mon dernier tableau,
Ce n'est qu'en fermant la paupière
Que je lâcherai mon pinceau.

Ernest ADELINE.

SOCIÉTÉ LYRIQUE & LITTÉRAIRE DU CAVEAU

BANQUET DU 4 OCTOBRE 1878.

A Charles Vincent, président du Caveau

Te souviens-tu, mon cher ami, de ce savant allemand qui méditait une encyclopédie sous ce titre : *Du Pot-au-feu?* Il la divisait en deux parties : 1° Des choses qui entrent dans la composition du pot-au-feu; 2° Des choses qui n'y entrent pas. Tout se trouvait compris dans ces deux catégories.

Lorsque le président, debout devant la table,
Lance à ses auditeurs un toast inévitable,

Il me rappelle ce savant, en ce sens qu'il puise presque toujours son éloge de la chanson dans la deuxième catégorie : *Des choses qui n'y entrent pas.* Et c'est forcé : tout a été dit. Pourtant, au dernier banquet, le verre de Panard, le vin qui le remplit figurément, et la chanson que le vin inspire, s'enchaînaient logiquement et formaient un toast heureux.

Le tour des chants a répondu à ce début de bon augure, et je pense que tu auras applaudi ainsi que moi, non-seulement des mains, comme ton devoir t'y obligeait, mais aussi *in petto,* au débit inimitable de Darcier; à la grâce un peu précieuse de Chebroux, ton collègue à la Lice; à la vigueur de Rubois; à la fantaisie tour à tour joviale, moqueuse ou philosophique de ces aimables talents qui se nomment Poullain, Piesse, Mouton-Dufraisse, Ripault, Fénée, Ordonneau, Clairville. Grangé s'est tu, mais Duvelleroy a célébré en quelques couplets pleins de cœur la distinction dont ce chansonnier émérite vient d'être honoré.

Maintenant, laisse-moi formuler, mon cher ami, quelques critiques que toi, président, tu ne pourrais te permettre. Pourquoi Chebroux, qui chante d'une voix sympathique des vers ingénieusement champêtres, vient-il, dans son *Vin Français,* nous parler, après le couplet de la cuve, de la maturité des raisins? C'est un renversement de l'ordre naturel des choses. *La Gamelle du Voisin,* de Piesse, qui renferme tant de bons couplets, finit malheureusement par le moins bien réussi.

Rubois a remis à la mode d'aujourd'hui, en y ajoutant une pointe de radicalisme, *L'Original sans copie,* de Désaugiers : *Feu Monsieur Mathieu.* Mais la dernière strophe semble démentir son sujet. De même, dans *La lame et le fourreau,* Montariol, non content de nous glacer par le mot horriblement scientifique d'*aphasie,* s'est mis à prouver, sans le vouloir, dans un couplet inattendu, que le fourreau use la lame. C'est le *Oui et le Non* de Lagarde qui l'aura fait dérailler ainsi, sans doute. Renvoyé aux *Réflexions* d'Echalié.

Je regrette, en terminant ce compte-rendu dont tu te serais bien passé, de ne pouvoir dire que ta chanson était la meilleure de la soirée; mais c'est ta faute : pourquoi n'as-tu rien chanté?

Eug. IMBERT.

LICE CHANSONNIÈRE

BANQUET DU 2 OCTOBRE 1878

Les Sociétés lyriques ont, comme les tribunaux et les colléges, leurs séances de rentrée. D'ordinaire elles se placent en octobre, mais cette année, l'Exposition et le beau temps aidant, beaucoup des convives attendus à la Lice se sont abstenus. On n'en a pas moins réuni quarante-sept auditeurs et chanté devant eux diverses bonnes choses.

Après le toast de rigueur, le président Chebroux a annoncé la réception, comme membres libres, de MM. Brulez et A. Patay. Ceux qui connaissent notre ami s'étonneront peu de cette faveur bien motivée par les nombreux services qu'il a rendus et rend à la chanson.

La séance a commencé cette fois par les couplets d'ouverture de Germain et Blondel, que je n'avais pas encore entendus. J'avoue les trouver peu remarquables et leur préférer l'invitation de Chebroux, plus jeune et d'allure plus poétique. L'acteur Maugé, retenu à son théâtre, avait envoyé l'expression rimée d'un regret, qu'on a favorablement écoutée. Groupons pour un applaudissement *Roule, pauvre boule*, de M. Picard, *Je n'ai pas toujours été vieux*, de M. Arthur Lebeau, *Les Accrocs*, de M. Rubois, *Rose*, de M. Robinot, *Conseils aux Chansonniers*, de M. Landragin, *Les Confidences d'un prétendant*, de M. Vatinel, *Le Mépris des richesses* et *Ça*, de M. Jouy.

Darcier et Collignon, MM. Flachat et Jules Raux ont obtenu tour à tour un succès musical. On a lu, dans notre précédente livraison, les œuvres chantées par ces deux derniers compositeurs : *Elle* et *Le Vieux Buveur de vin;* inutile donc que je m'y arrête, non plus qu'aux productions nouvelles de Darcier, dont j'aurai prochainement à juger le double talent de chanteur et de musicien.

Bien que la place me soit mesurée, j'aurais regret cependant de ne pas signaler particulièrement deux chansons, remarquables à divers titres. L'une, signée de Hachin, expose en couplets spirituels les misères d'un Parisien chez qui tombe à l'improviste une caravane de provinciaux :

Vous êt's not' parent le plus doux
Cousin, pour un mois nous v'là cheux vous !

C'est plein de verve, d'exactitude et de gaîté. L'autre est *la Diane des chansons*, sonnée par Georges Baillet avec des notes vigoureuses et dans un style parfait. On la trouvera daus ce numéro.

L.-Henry LECOMTE.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Les Epicuriens (président Massé) forment toujours la société gauloise par excellence ; tous les bons chanteurs s'y donnent rendez-vous le lundi. Ce jour-là on ne danse pas, on a repris scrupuleusement les vieilles et bonnes traditions ; le dimanche, par exemple, on esquisse de joyeux quadrilles.

La Pastorale, une nouvelle venue, donne tous les lundis de charmantes soirées au Café du Globe ; les habitués prouvent par leur assiduité que le plaisir règne en maître à chaque réunion ; l'excellent pianiste Marcus y fait danser avec son entrain habituel.

Le Cercle intime n'a plus de président ; M. Hardy a donné sa démission. Néanmoins, le lundi 14 octobre, on y donnait une grande représentation qui a parfaitement égayé les invités.

L'Harmonie du Commerce offrait, le mercredi 9 octobre, au Café Pygmalion, une soirée intime à ses membres honoraires. On s'y est passablement ennuyé, nous disent les mauvaises langues (sous toutes réserves).

Les Enfants du Marais (président M. Chaumette) offraient un bénéfice, le 14 octobre, à l'excellent chanteur Adrien Souchet, un de ses fidèles habitués. Le grand attrait de cette soirée était le concours de Darcier, le roi des diseurs et l'un des meilleurs compositeurs de l'époque. Le parfait pianiste Eug. Petit, son élève et son admirateur, l'a parfaitement accompagné, au dire du maître qui, d'habitude, ne prodigue pas ses éloges. J.-B. Collignon a dit avec âme une chanson dont il a composé la musique. Mlle B., l'étoile d'un de nos grands concerts, a récolté selon son habitude des bravos à réveiller tous les alentours. Bref, succès sur toute la ligne ; nous sommes heureux de le constater pour la Société et pour le sympathique bénéficiaire.

La Fauvette parisienne, le dimanche 13 octobre, a donné dans les salons de la maison Leblanc (Palais-Royal), une grande soirée terminée par une tombola. Plusieurs bons artistes des concerts de Paris sont venus prêter leur concours ainsi que la Société chorale l'*Odéon*. Cette petite fête a été charmante ; nous reparlerons de cette Société parfaitement organisée.

Les Jeunes Amis ont donné une représentation au Théâtre de l'Athénée, le dimanche 13 octobre. Nous n'assistions pas à cette représentation, n'ayant pas reçu d'invitation.

L'Union Artistique, sous la présidence de M. Paulin, donnait, le samedi 5 octobre, une grande soirée pour célébrer la réouverture des concerts d'hiver. Cette Société jouit d'une grande réputation, ce qui explique l'empresse-

ment du public. Plusieurs présidents assistaient à cette solennité artistique. Le programme était très-attrayant; outre la partie lyrique, assez forte, on a joué trois pièces dont l'interprétation a été remarquable. Le cadre restreint du journal nous empêche, à regret, de rendre compte en détail de tout le programme; nous citerons au hasard le nom des artistes qui se sont fait applaudir : Mlles Riéma et Morelli, Mme Girard, MM. Etienne, Georges, Angèle, Trucus, Gabriel, Raphaël, Bergalent, etc. Nous souhaitons bonne chance à cette Société et nous l'encouragerons toujours à cause de son but artistique.

A. LEROY.

Les Familles (Brasserie du Petit-Pont) font toujours salle comble tous les dimanches. Il est malheureux que les Sociétaires répondent si mal à l'empressement du public, et obligent leur président, M. Mazot, à aller les chercher au billard lorsqu'il a besoin de leur concours. Quelques-uns font exception à la règle; citons particulièrement M. Duclos, dont la voix se fortifie et prend de l'ampleur, MM. Duval, Bouvet, Hutin, Ackermann, qui a le tort de vouloir forcer sa voix, Mme Leroux, dont le succès est complet dans le *Petit Moulin*, qu'elle chante délicieusement. Pour terminer, je donnerai un regret à Auguste Antoine, l'accompagnateur, qui va partir pour l'armée.

Au prochain numéro, le compte-rendu de la *Lyre de la Gaîté*, 18, rue Descartes, président J. Letirand.

Victor LEBRETON.

La Lyre Joyeuse (M. Gautier, président) tient ses séances salle Guizard, rue Grange-aux-Belles, 49, les samedis, dimanches et lundis. M. Frappé, pianiste. On ne danse pas.

Voici le résultat du concours de poésie de *La Lyre Bienfaisante*, dont nous avons publié l'annonce. Le jury était composé de MM. Georges Baillet, Etienne Ducret, Casse et deux Sociétaires. Le premier prix a été remporté par M. Jules Vernier, avec une jolie pièce intitulée *En Hiver*; le deuxième par l'*Avenir*, de M. Défaussé. Une quête a été faite pour les pauvres de l'arrondissement; une somme égale à celle recueillie a été versée par la Société dans la *Caisse des Ecoles*.

Les présidents de Sociétés lyriques sont priés d'adresser leurs lettres d'invitations pour bals, soirées, concerts, bénéfices, etc., aux bureaux du journal *La Chanson*, rue Bonaparte, 18.

A. PATAY.

LE CONCOURS DE LA CHANSON

En raison de la quantité de pièces présentées à notre double concours, la décision du jury n'a pu être rendue à temps pour figurer dans la présente livraison. On la trouvera dans notre numéro daté du 16 novembre.

Nous parlerons à la même date de la solennité littéraire et lyrique de *La Chanson*, subordonnée, on se le rappelle, au résultat du concours.

NOUVELLES ET AVIS

M. Eugène Grangé, l'un des trois présidents du Caveau, vient d'être nommé officier d'Académie.

La Lice Chansonnière donnera son premier concert annuel le 15 décembre prochain, dans les salons de Pierre Petit, place Cadet. Nous publierons bientôt à ce sujet d'intéressants détails.

La première audition du *Blessé*, romance patriotique dédiée à M. Anatole de La Forge, et dont les auteurs sont pour les paroles M. Edmond Delière, et pour la musique M. Amédée Marié, a obtenu un grand succès. Mlle Amiati a interprété avec âme et talent ce chant entré désormais au répertoire de l'*Eldorado*.

Nous recommandons aux chanteurs de Sociétés lyriques la dernière création de M. Victorin à l'Eldorado : *On n'tient pas cet article-là*, paroles de MM. Dorfeuil et Gédhé, musique de Strauss. Cette chanson vient de paraître chez M. Roux-Quantin, éditeur, rue des Petits-Carreaux, 41.

L'Eternel Roman, le charmant volume de poésies de M. G. de La Salle, publié à petit nombre, à notre librairie, fait rapidement son chemin. Nous le recommandons à tous nos lecteurs. 350 exemplaires sur papier du Marais, à 2 fr. 50, 100 exemp. sur papier de Hollande, à 4 fr., 10 sur chine, 6 fr. Envoi franco contre un mandat-poste.

Sous la rubrique : *Boîte aux lettres*, nous répondrons désormais, dans notre journal, à une partie des lettres qui nous sont adressées.

Tous nos abonnés recevront le septième numéro de *La Chanson*; ceux qui ne voudraient pas se réabonner sont priés de nous le renvoyer par la poste. Toute personne qui le conservera recevra le suivant et sera considérée comme abonnée pour le second semestre. Nous ferons alors toucher le montant de la souscription.

Le Directeur-Gérant, A. PATAY.

1re ANNÉE. — N° 8. 16 NOVEMBRE 1878.

LA CHANSON

Revue Bi-Mensuelle

Directeur-Gérant
A. PATAY

Le Numéro : 20 cent.

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois

Secrétaire de la Rédaction
V. DEMEURE

Le Numéro : 20 cent.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
Paris, 6 mois.......... 2 fr. 50
Départs, 6 mois........ 3 »
Etranger, 6 mois...... 3 50

GALERIE DES CHANSONNIERS : PIERRE DUPONT

Le passé de la chanson contient des noms et des œuvres dont il est bon d'évoquer le souvenir.

Pierre Dupont naquit à Lyon, le 23 avril 1821, d'artisans originaires de Provins. Orphelin à quatre ans, il fut recueilli par son parrain, curé de Rochetaillée, qui se chargea de son éducation. A neuf ans, Dupont fut reçu au collége ecclésiastique de Largentières, où il resta jusqu'en 1837. Son protecteur voulait le faire entrer dans les ordres, mais Dupont avait des aspirations différentes ; il préféra la vie laborieuse au séminaire et fut successivement, à Lyon, apprenti canut, clerc de notaire et employé dans une maison de banque.



En 1839, Dupont vint à Paris pour embrasser la carrière des lettres. Il avait adressé déjà, de sa province, quelques odes légitimistes à *la Gazette de France* et à *la Quotidienne* qui les avaient insérées. Ce souvenir le servit peu. En vain frappa-t-il à la porte des éditeurs et des journaux ; il dut, pour vivre, accepter une place chez un banquier de la rue Charlot, puis dans un pensionnat. Deux ans après, Dupont retournait à Provins, tirait au sort et amenait le numéro *trois*. Un de ses cousins ouvrit alors, avec le concours de l'académicien P. Lebrun, une souscription destinée à racheter le poète et à couvrir les frais d'impression des *Deux Anges*, son premier livre. Le succès fut complet. Bientôt libéré, Dupont revint à Paris, présenta son poème au concours de l'Académie, obtint le prix et fut, en outre, mis en possession d'un emploi d'aide au *Dictionnaire*.

La tâche de Dupont consistait à écrire l'histoire des mots et à parachever leur définition ; elle ne pouvait être que très-profitable à son éducation littéraire. Bientôt fut écrite la chanson des *Bœufs*. Du premier coup, Dupont avait trouvé sa voie et y marchait délibérément. En quelques jours la vogue des *Bœufs* s'affirma. Sous ce titre collectif, *Les Paysans*, Dupont publia alors

cinq chants rustiques : *la Fête du village, le Braconnier, les Louis d'or, la Musette neuve, le Chien de berger,* que les artistes et le public accueillirent avec la même faveur.

Le temps était à l'étude des questions sociales. Fils d'artisan, Dupont ne pouvait se désintéresser de ces brûlants problêmes ; il prit parti, comme de raison, pour les déshérités contre les exploiteurs. Sa première œuvre politique fut *le Chant des Ouvriers,* satire amère et vigoureuse, dont le retentissement fut énorme. Dès lors, Pierre Dupont voua sa muse à toutes les revendications comme à toutes les utopies généreuses. Il quitta, pour assurer son indépendance, le modeste emploi qu'il occupait au Dictionnaire de l'Académie, et chaque événement politique devint pour lui matière à poésie. En 1847, un petit poème : *La Fin de la Pologne,* parut avec son nom, bientôt suivi d'une brochure : *Sur certains bruits de coalition*, d'une satire : *L'Agiotage,* et de nombreuses chansons républicaines et socialistes, entre lesquelles nous rappellerons : *Le Cuirassier de Waterloo, l'Emigrée de France, le Chant des Nations, le Chant du pain, le Chant du vote, le Chant des Paysans* et *les Journées de Juin.* Entre temps, le poète revenait à ses tableaux rustiques et célébrait les inépuisables richesses de la nature et les collaborateurs modestes et précieux de l'homme des champs : *Les Sapins, Ma Vigne, les Platanes, la Mère Jeanne, les Filets, mon Ane, la Vache blanche, le Cerf, le Cochon, les Abeilles.*

Pierre Dupont chantait lui-même, dans les clubs et dans les cercles politiques, ses productions socialistes. Son ardeur le devait désigner aux colères de la réaction; compromis au 2 Décembre, il resta caché pendant six mois, au bout desquels il fut découvert, traduit devant un conseil de guerre et condamné à sept ans d'exil à Lambessa. Des amis obtinrent sa grâce et Dupont, par la suite, se tint à l'écart de la politique.

Nous voudrions, pour la mémoire du poète, terminer là sa biographie ; nous devons cependant, pour l'exemple, tracer le récit pénible de ses dernières années. Nous serons bref. Jusqu'en 1859, Dupont se rappela au souvenir des gens de lettres et des gens du peuple par des chants variés, dignes de sa renommée : *Le Pâturage, les Cerises, Madelaine, le Scieur de long, le Camée, la Lyonnaise, le Chant du Danube, le Rêve du Paysan, Schamyl,* d'autres encore, confirmeront notre dire. Soudain le poète se tut, et si parfois son nom parvint au public, ce fut dans de déplorables anecdotes constatant ses habitudes d'intempérance. Qu'était-il donc arrivé? Dupont avait perdu la compagne de sa vie, et cherchait dans l'ivresse l'oubli de ses chagrins. Qu'était devenue la noble ambition du chansonnier applaudi de faire aimer à chacun son état, et sur quel ton eût-il pu vanter la mâle volupté du devoir, lui qui désertait le travail pour une oisiveté dégradante? — Il eut la pudeur du silence.

Pierre Dupont mourut à Saint-Etienne, le 25 juillet 1870, à la veille d'événements politiques où peut-être son âme se fût retrempée. Sa disparition n'émut qu'un petit cercle d'amis indulgents.

Outre ses chansons, publiées à diverses époques sous ces titres : *Cahier de Chansons* (1847), *La Muse populaire* (1851), *Chants et Chansons* (1852-1859), et les brochures dont nous avons parlé, on doit à Dupont : nombre d'articles, prose ou vers, insérés dans *le Polichinelle, les Amis du Peuple, la Chronique de Lyon;* le texte de *la Légende du Juif-Errant* illustrée par Doré (1855); une notice sur *Rabelais,* mise en tête de l'édition de Bry (1857); *Jean Guêtré,* éducations agricoles (1860): *Muse juvénile,* études littéraires (1859); enfin un volume imprimé à Lyon, en 1864, avec un certain luxe, et contenant *Dix Eglogues.* — Nous n'avons pas à juger ici Pierre Dupont comme journaliste ou poète bucolique; ses chansons nous intéressent surtout; elles constituent d'ailleurs ses principaux titres littéraires.

La poétique de Dupont, sans modèle, fit, à son début, une impression profonde. Elle était originale et virile. L'intention de l'auteur se dégageait clairement de son œuvre : anoblir le travail, faire ressortir la poésie de la vie réelle ; ce but, certes, était méritoire, et le chansonnier l'atteignait en alliant l'exactitude à ses aspirations propres. On aurait grand tort d'imputer à Dupont les sentiments égoïstes exprimés, par exemple, dans les refrains des *Bœufs* et de *la Vigne;* il se réduisait, en les écrivant, au rôle de traducteur. Ce qui ressort, au contraire, de ses chants, est un immense amour de la création et de la créature. Par malheur, la forme des poésies de Dupont est rarement à la hauteur de l'idée. Le vers, peu facile, offre en beaucoup d'endroits des obscurités, des lourdeurs, des inversions singulières ou des vulgarités regrettables. Dupont, en somme, ne possédait ni l'élégance, ni l'esprit, ni le coup d'aile de Béranger; il n'en reste pas moins un chansonnier remarquable, dont les intentions poétiques sont admirablement complétées par les airs pleins de couleur locale qui les accompagnent, et que l'écrivain, sans connaître la musique, dictait à divers compositeurs stupéfaits et ravis.

Souhaitons qu'on reprenne bientôt, pour la couronner par les œuvres inédites, l'édition illustrée des *Chants et Chansons* de Pierre Dupont. Cet hommage définitif est dû au chantre personnel et fécond des joies et des douleurs populaires.

L.-HENRY LECOMTE.

PIERRE DUPONT

Musique de Brousmiche.



Un amoureux des champs, aimé de la nature,
Musicien, poète aux sons mélodieux,
Dont les vers ont l'attrait de la vieille sculpture,
Et charment à la fois notre cœur et nos yeux;
Dans le vague des bois un rêveur qui se plonge,
Ou qui suit du regard l'eau fuyant sous le pont,
C'est lui! Son réalisme a le charme du songe;
Mes amis, laissez-moi chanter Pierre Dupont!

Sa tête a de Jésus la douceur angélique;
Son grand œil bleu se perd dans le rêve cherché;
Sa lèvre est entr'ouverte, un peu mélancolique;
D'un nimbe son beau front semble être détaché.
On comprend que cet homme a l'amour de ses frères,
Qu'il fait passer son cœur dans ce regard profond,
Qu'il songe aux altérés quand on remplit les verres;
Mes amis, laissez-moi chanter Pierre Dupont!

Il marche insoucieux, rimant sa cantilène,
Ou *la Chanson des Prés*, ou *la Fille des Champs*,
Ou, traçant leurs sillons, *les Grands Bœufs* dans la plaine,
Car Tyrcis de Tyrtée ignore encor les chants.
Mais la muse d'airain le touche au front, de l'aile,
Le peuple, en quarante-huit, appelle! Il lui répond;
Et ses refrains, bientôt, sont la Chanson nouvelle,
Mes amis, laissez-moi chanter Pierre Dupont!

Patriote avant tout, comme tous devraient l'être,
De sa muse, à moitié descendue au tombeau,
Sort un cri plein d'élan, car il a vu paraître
Sur les grands monts Alpins, France, ton vieux drapeau.
Ame républicaine, il pense à la patrie,
Sans regarder qui règne, et, relevant le front,
Il chante nos soldats délivrant l'Italie;
Mes amis, laissez-moi chanter Pierre Dupont!

Mais il quitte bientôt les sanglantes conquêtes
Pour le creux des vallons, des forêts les hauteurs;
Le soleil et la nuit lui préparent ses fêtes,
De grands bois diaprés, d'odorantes senteurs.
Pour chanter la nature et ses métamorphoses,
La voix du rossignol à sa voix correspond,
Et ses derniers refrains sont les *Adieux aux Roses*...
Mes amis, laissez-moi chanter Pierre Dupont!

Darcier interpréta le chantre populaire,
Darcier, qui sait trouver dans l'âme du songeur
Tout ce qui peut vibrer : Espoir, Amour, Colère,
Puis le jette à l'écho, joyeux, tendre ou vengeur.
Le Pain, les Ouvriers, les Louis d'or, la Vigne,
Où le peintre au poète, avec art, se confond,
Prouvent que leur auteur, de l'avenir est digne;
Mes amis, laissez-moi chanter Pierre Dupont!

Charles VINCENT.

LE DOUBLE CONCOURS DE LA CHANSON

A M. A. Patay, directeur-éditeur de La Chanson

MON CHER DIRECTEUR,

Le jury que vous avez chargé d'examiner les pièces des deux Concours poétiques ouverts par vous dans le journal *La Chanson*, vient vous rendre sommairement compte de ses travaux.

Le premier Concours avait pour programme : « *Un Chant qui soit la glorification de la France, du Travail et de la Paix.* » Le but rêvé ne nous a pas semblé atteint.

Les auteurs se sont égarés, chacun selon sa pensée particulière, et, partant, souvent éloignés du sujet.

Plusieurs chants ont pour objectif la glorification essentielle du travail; d'autres sont des imprécations contre les rois ou la tyrannie, d'autres enfin sont spécialement consacrés à célébrer les merveilles de notre Exposition Universelle.

Tous ces sentiments sont très-louables et souvent exprimés en fort bons vers; aussi, n'est-ce que pour obéir au programme imposé que nous avons unanimement décidé que le prix ne pouvait être décerné.

Cependant trois pièces, sur les quatre-vingt-dix-sept qui nous ont été soumises, nous ont paru mériter d'être mentionnées comme ayant le plus approché du but, dans l'ordre suivant :

LA FRANCE, par *Octave Lebesgue*,
LA FRANCE LIBRE, par *Edmond Delière*,
GUERRE A LA GUERRE, par *Gabriel Leprévost.*

Le deuxième Concours laissait aux poètes un champ plus vaste; aussi le nombre des pièces reçues s'élevait-il à trois cent cinquante-neuf.

Je ne vous dirai pas que les chefs-d'œuvre sont abondants; mais le jury constate avec satisfaction qu'il y a là un grand nombre de pièces de valeur.

Ce qu'il faut reprocher le plus aux concurrents, c'est de rester dans la poésie personnelle; le talent abonde, la forme est parfois irréprochable, mais les sujets manquent généralement d'ampleur et de cadre.

Nous avons décerné les trois prix promis, et les trois pièces que nous avons choisies :

1° MOISSONS, sonnet, par *Francis Maratuech*,
2° CHANSON D'AUTOMNE, chanson, par *Georges Nardin*,
3° LA SCIENCE, strophes, par *Julius Gaëllo*,

reflètent parfaitement la totalité des œuvres que nous avons examinées dans les six séances consacrées à ce travail.

Le jury était composé de MM. Henri de Bornier, Léon Valade, Ernest d'Hervilly, Jules Claretie, Charles Vincent, Eugène Imbert, Réné Ponsard, Ernest Chebroux et Eugène Baillet.

Il a jugé minutieusement, sans préoccupation ni de genre, ni d'école. Sa décision satisfera-t-elle tout le monde? Ce serait la première fois. Mais soyez persuadé, mon cher Directeur, que nous avons fait surtout œuvre de conscience.

Pour les Membres du Jury, qui ont signé le présent procès-verbal-rapport,

30 octobre 1878. EUGÈNE BAILLET.

Le résultat négatif de notre premier Concours nous oblige, à notre grand regret, à supprimer ou tout au moins à ajourner la matinée littéraire et lyrique que nous projetions de donner au nom de *La Chanson*.

Suivant le désir exprimé par le jury, nous publions aujourd'hui les trois pièces remarquées au concours du Chant national. Nous le faisons suivre d'un examen critique des pièces présentées, par un des jurés. Notre prochain numéro contiendra les poésies couronnées au second concours et un rapport littéraire sur toutes les pièces examinées. A. P.

A M. ANTONIN MARMONTEL

LA FRANCE

La France est la grande vaillante,
Toujours debout, toujours marchant;
Pour remplir sa tâche brillante,
Ici, luttant, là-bas, prêchant.
En plein ciel son char étincelle,
Semant d'étoiles son chemin;
Quand de lumière elle ruisselle,
L'univers ébloui l'appelle
L'avant-garde du genre humain.

Rien n'arrête sa marche altière,
Et le Progrès, partout, guide ses rangs épais,
Peuples, saluez sa bannière :
La France, c'est la Paix!

La France avait jadis un glaive;
L'amour du vrai, l'amour du beau,
Par qui tout peuple se relève,
Ont changé ce glaive en flambeau;
Et, le livre en main, elle fonde
Un avenir prodigieux.
De par sa lumière féconde
Aujourd'hui, la France est au monde
Ce que le soleil est au cieux!
Rien n'arrête sa marche altière, etc.

La France, ô tâche magnifique!
Dédaignant les sanglants renoms,
Dans une lutte pacifique
Oppose l'outil aux canons.
Dans la guerre, la tyrannie
Cherche des lauriers triomphants;
Mais la France qui les renie
Pour les conquêtes du génie
Garde le sang de ses enfants!
Rien n'arrête sa marche altière, etc.

La France est la nation forte
Etant la nation du droit,
Et son souffle puissant emporte
A tout jamais le dogme étroit.
Elle entre, superbe, en l'histoire,
Belle d'amour et de fierté;
Et, pour mieux affirmer sa gloire,
A ses enfants elle fait boire
Le lait pur de la Liberté!
Rien n'arrête sa marche altière, etc.

La France a dit : L'heure est venue
De proclamer, dans le grand jour,
La religion inconnue,
La religion de l'amour.
Arrachant aux guerres leur proie;
Elle ferme l'ère des pleurs,
Et, radieuse, elle déploie,
Symbole de paix et de joie,
Son arc-en-ciel aux trois couleurs!

Rien n'arrête sa marche altière,
Et le Progrès, partout, guide ses rangs épais;
Peuples, saluez sa bannière :
La France, c'est la Paix!

OCTAVE LEBESGUE

LA FRANCE LIBRE

Il s'est levé, le jour attendu par l'histoire!
Resplendissant, il s'est levé;
Sur nos fronts qui portaient le deuil de notre gloire
L'espoir soudain s'est relevé.
La France est libre! Elle rayonne,
Sublime dans son noble orgueil;
Sur sa tombe brisée, elle a fait sa couronne
Des fleurs qui jonchaient son cercueil.

Salut, ô France, immortelle lumière!
Travaille en paix, travaille en liberté.
Chacun de tes jours apporte sa pierre
Au temple de l'humanité!

De ces champs que naguère une horrible tourmente
Couvrit d'un voile ensanglanté,
Quel hymne d'allégresse, à l'aile triomphante,
S'élance dans l'immensité?
Sur le tapis mouvant des plaines,
La faux éveille les chansons;
Et l'été voit rentrer dans les granges trop pleines
L'or abondant de nos moissons.
Salut, ô France, immortelle lumière, etc.

Autour des lourds canons qui vomissaient la haine
Le lierre enlace l'olivier;
La paix descend du ciel, et de sa main sereine
Pare nos fronts d'un pur laurier.
La France est libre! Elle travaille,
Tous les arts lui donnent la main;
Dans son vaste cerveau tout un monde tressaille...
C'est l'avenir du genre humain!
Salut, ô France, immortelle lumière, etc.

A nous, vaillants soldats des paisibles conquêtes!
Pacifiques vengeurs, à nous!
Soldats de l'industrie, atteignez tous les faîtes!
Tous vos triomphes seront doux.
Préparant dans ses nobles veilles
La rançon de l'adversité,
La France aux nations a promis des merveilles
Pour en doter l'humanité!
Salut, ô France, immortelle lumière, etc.

Aux sonores accents de notre renaissance
Voyez les peuples accourir,
Jetant à tous les vents ce cri : Vive la France!
Qui retentit dans l'avenir.
En partageant avec le monde
Le fruit de ses riants labeurs,
La France fait surgir la revanche féconde
De l'abîme de nos malheurs!
Salut, ô France, immortelle lumière, etc.

Amour de la Patrie, à nos destins préside!
Remplis nos âmes de ton feu;
Sur nos chemins nouveaux que ton regard nous guide,
Etoile qui brille en tout lieu!
Tu nous rendras avec la gloire
Notre antique prospérité;
Et nous verrons renaître, au soleil de l'histoire,
Les beaux jours de la liberté!

Salut, ô France, immortelle lumière!
Travaille en paix, travaille en liberté;
Chacun de tes jours apporte sa pierre
Au temple de l'humanité!

EDMOND DELIÈRE.

GUERRE A LA GUERRE!

Debout, du couchant à l'aurore,
Hommes de bonne volonté!
L'ère nouvelle est près d'éclore
Pour la souffrante humanité.
La Paix sainte au divin sourire
Nous appelle et nous tend les bras;
Peuples, pour fonder son empire
Votre sang ne coulera pas!

Guerre à la guerre! plus de haine!
Frères, cessons de nous armer;
De la grande famille humaine
Tous les enfants doivent s'aimer!

Levez-vous, orphelins et veuves,
Doux martyrs que la guerre a faits!
O vous tous, les vivantes preuves
De ses innombrables forfaits!
Les premiers, soyez les apôtres
De la paix calmant les courroux,
Pour qu'aux jours qui suivront les nôtres
Nul n'ait à pleurer comme vous!
Guerre à la guerre, etc.

D'assez de sang, d'assez de larmes
Le sol humain fut abreuvé;
Peuples, laissez tomber vos armes,
Et le monde sera sauvé!
C'est assez de douleurs amères,
Assez de sanglots et de deuils!
Il est temps enfin que les mères
Ne pleurent plus sur des cercueils!
Guerre à la guerre, etc.

De la force le jour s'achève!
Voici venir ces temps meilleurs
Où les soldats au lieu du glaive
Prendront l'outil des travailleurs.
Dans les immenses hécatombes
Nos fils ne seront plus fauchés,
Et les berceaux alors des tombes
Ne seront plus si rapprochés!
Guerre à la guerre, etc.

Dans le cercle affreux des batailles,
O peuples, cessons de tourner!
A de stériles représailles
Pourquoi toujours nous condamner?
De ce passé chargé de crimes
Chassons l'importun souvenir.
Et qu'il ne soit plus de victimes
Ni de bourreaux dans l'avenir!
Guerre à la guerre, etc.

Debout, de l'un à l'autre pôle,
Hommes de bonne volonté;
Chacun d'entre nous a son rôle
Dans l'œuvre de fraternité!
De nombreux siècles de démence
Oublions les tristes fureurs,
Et que pour les peuples commence
L'ère des fructueux labeurs!
Guerre à la guerre, etc.

Et toi de qui vient la lumière,
Aux peuples cherchant dans la nuit
O France ! annonce la première
A tous que la grande aube a lui !
Et puisqu'enfin au ciel moins sombre
Brille l'astre de liberté,
Ne souffre plus qu'on fasse l'ombre
Entre nous et cette clarté !

Guerre à la guerre ! plus de haine !
Frères, cessons de nous armer ;
De la grande famille humaine
Tous les enfants doivent s'aimer !

GABRIEL LEPRÉVOST.

LE PREMIER CONCOURS
DE *LA CHANSON*

Ainsi que nos lecteurs ont pu le voir plus haut, le concours relatif au chant national s'est terminé par un résultat presque négatif. En effet, la pièce qui a été classée au premier rang n'a pas paru digne d'un prix proprement dit. Ce résultat, s'il est de nature à surprendre le public, à combien plus forte raison ne doit-il pas frapper désagréablement les concurrents eux-mêmes ! Il est donc nécessaire d'expliquer cet insuccès, commun à tant d'auteurs, dont la plupart sont loin d'être sans mérite.

Avouons-le tout d'abord : le programme proposé constituait la première et la plus grande difficulté. Un chant national, une *Marseillaise* de la paix ! Quelle carrière à parcourir, à la fois immense et restreinte ! Peut-on à volonté produire, sur commande pour ainsi dire, une œuvre de cette nature qui, plus que tout autre exige de la spontanéité ? L'élégance, la correction, l'invention même, si l'on veut, ne feront jamais défaut à un poète qui connaît son art et en possède toutes les ressources. Mais l'inspiration, sans laquelle un chant véritable ne peut vivre, n'obéit ni aux circonstances, ni aux désirs de l'écrivain, ni aux exigences d'un concours. Elle est essentiellement libre, indocile et primesautière.

Nous parlons d'inspiration : il ne faut pas entendre seulement par ce mot, dans la cause qui nous occupe, cette fougue de l'imagination qui élève l'âme et la guide vers la sublimité de la pensée et de l'expression. L'inspiration, quand il s'agit d'un chant national, comprend en outre un amour profond de la patrie, une foi vive dans la durée et la grandeur de ses destinées, un dévouement filial à toutes ces libertés sans lesquelles un peuple peut être une agglomération d'hommes, et comme un troupeau, mais ne sera jamais une nation. On ne mentionne ici que pour mémoire les qualités, moins maîtresses, mais indispensables cependant à toute œuvre poétique : la clarté, l'essence même de la langue française ; l'image, qui fait de la poésie une peinture ; la rime, qui en fait une musique.

Cette énumération, et elle est loin d'être complète, des conditions auxquelles devait satisfaire, suivant le jury, une œuvre visant au beau titre de chant national, cette énumération, rapprochée du résultat connu du concours, ne semble-t-elle pas donner à entendre que ces conditions faisaient défaut dans les productions soumises à notre examen ? Une telle conclusion serait injuste ; c'est le contraire qui est vrai. Sans doute, dans le nombre très-considérable des morceaux à apprécier, quelques-uns manquaient de beaucoup de qualités ; d'autres, en très-petit nombre, étaient émaillés de fautes ; mais il faut se hâter d'ajouter que la verve, l'enthousiasme, le sentiment national et démocratique, la forme lyrique, l'énergie ou la grâce de l'expression, et beaucoup d'autres marques d'un talent tantôt jeune mais plein d'avenir, tantôt mûri et riche encore en promesses, ont tour à tour séduit, ému, étonné même quelquefois les membres du jury.

Malheureusement, ces qualités étaient dispersées. Chaque pièce en avait une part plus ou moins grande, mais aucune n'a paru les réunir dans une proportion suffisante. Aucun poète n'a su, en combinant ces diverses qualités entre elles dans une savante unité, en former un indissoluble et lyrique faisceau.

Là est la cause de l'insuccès général du concours et de l'insuccès particulier de tant de poètes qui, dans une autre arène, auraient pu à juste titre ambitionner et obtenir des palmes glorieuses.

Quelle est, en effet, pour ne rien taire, celles des trois pièces préférées que nous pourrions, avec certitude de n'être pas désavoués, offrir au public comme un véritable chant national ? Que le lecteur non prévenu étudie la *France*, la *France libre* et *Guerre à la Guerre*, un chant, une ode et une hymne, et il ratifiera ce verdict qui peut paraître sévère. Quant aux concurrents eux-mêmes, il serait injuste d'exiger de chacun d'eux, du moins dès à présent, qu'il accepte sans murmurer une défaite toujours inattendue.

Etant donnée une centaine de pièces, en extraire, au moyen d'éliminations successives et, dans l'origine, relativement faciles, en extraire, disons-nous, d'abord cinquante, puis vingt, puis dix, et enfin trois sans plus, c'est là un travail qui ne laisse pas d'être délicat et minutieux.

Les poésies envoyées au concours étaient au nombre de quatre-vingt-dix-sept. Sept portaient la signature de l'auteur ; deux n'étaient pas inédites, mais imprimées. L'examen des quatre-vingt-huit restant a rempli six séances de trois heures chacune environ, sans compter l'étude par chaque membre en particulier des vingt pièces réservées en dernier lieu comme les meilleures.

Il est une idée, disons-le en passant, qui a dû paraître bonne à un certain nombre de concurrents, puisqu'ils l'ont mise à exécution, et qui a paru singulière au jury : ç'a été de choisir pour la coupe du chant national celle de *la Marseillaise*. Ces poètes n'ont pas songé qu'ils adaptaient ainsi à des vers destinés à célébrer la paix, un air essentiellement guerrier. Nous n'essaierons pas de convaincre de leur erreur ceux qui se sont crus obligés de suivre cette méthode. Il y faudrait des développements que le présent exposé ne comporte pas, d'ailleurs, cette remarque n'a influé en rien sur la décision du jury, et reste, malgré sa valeur, purement platonique.

La République c'est la paix, *la Septembrale*, *Pax*, *la Française*, *Glorifions la France*, *Hymne national*, *le Chant de la paix, la Fraternelle*, *le Chant national de la France*, *le Bardit du XIXe siècle* : tels sont les titres de poésies qui ont longtemps tenu le jury en suspens, tant elles présentaient de mérites divers, mais presque égaux. Il en faut dire autant du *Chant de paix*, qui malheureusement n'est pas tout à fait

un chant, et de la *Marseillaise de la paix*, pièce remarquable que dépare, et nous l'avons regretté, cette image au moins étrange :

> Français, apposons notre sceau
> Sur le grand phare qui s'allume.

L'auteur de la *Septembrale*, en réclamant l'affranchissement des femmes par l'éducation, a cru devoir mêler à ce vœu celui d'une amnistie : cette idée était-elle à sa place dans un chant qui doit revêtir et conserver un caractère général et durable ?

Le *Chant national* renferme, à la septième strophe, les vers suivants :

> La République régnera
> Bientôt sur l'univers entier.
> A ses rayons reverdira
> L'antique rameau d'olivier.
> L'astre revient au firmament...

Le poète a remplacé l'accent mâle qu'on pouvait attendre de lui par une surabondance de rimes masculines. Il n'y a pas compensation.

Dans *Patria*, nous trouvons un *cri qui jaillit des lumières de la paix*.

Les *Conquêtes du travail*, pièce bien rimée, très-énergique de mouvement et de ton, n'est pas un chant national, mais un chant purement démocratique et militant. Nous y avons rencontré avec surprise ces deux vers, dont le premier rime avec *rampe* :

> Dans les sillons la verte pampe
> Cache l'épi qui va jaunir.

Il serait plus long que généreux, et aussi fastidieux qu'inutile, de relever toutes les imperfections de détail, tous les lapsus, toutes les fautes quelquefois grossières que renferment quelques-unes des pièces classées parmi les moins bonnes. Néanmoins, il est possible, en signalant certaines de ces taches, que nous rendions service aux auteurs qui, soit par inadvertance, soit par erreur, les ont laissées dans leurs vers.

Ici, un poète nous peint :

> La Paix, cette belle déesse
> Qui nous charme par ses aveux.

C'est du Dorat tout pur. Ailleurs, une strophe commence ainsi :

> De l'épée ardemment tueuse...

Dans la *Paix*, *votes* rime avec *cohortes*. Tel autre rime trop bien :

> De l'Atlantique au Pacifique,
> Anglais, Germains, Chinois, Hindous,
> Venez au banquet pacifique.

Ailleurs, on nous représente la France comme une femme dont les regards s'enfuient de toutes parts, c'est la première fois qu'on a vu la France loucher.

Quelques concurrents n'ont pas craint d'affronter la lutte sans se douter des plus simples règles de la prosodie. Qui sait si l'auteur de la strophe suivante ne se plaindra pas d'être relégué au dernier rang ?

> Sans violence, mais avec un flambeau à la main,
> Revendiquons tous nos droit sacres.
> Luttons contre les erreurs du destin,
> Au nom du droit et de l'égalité.

Un autre, au risque de passer pour un novateur effréné, hasarde cette terrifiante révélation :

> L'union d'un peuple digne et sage
> Crée le bonheur et rend heureux.

On s'en doutait peut-être, mais on n'avait pas encore osé le dire. Le comique n'a pas manqué de jeter sa note railleuse dans ce concert un peu trop grave :

> Les impôts sont mesquins, se dit le potentat.
> Faut améliorer un si fâcheux état.
> Vide est mon coffre-fort : cela ne me va guère.

Passage qui serait bien mieux à sa place dans une médiocre satire que dans un bon chant national.

Il serait facile de citer, en regard des imperfections que nous venons de rappeler, des vers, des chutes de couplets, des strophes entières, remarquables à plus d'un titre. Mais ce compte rendu excéderait les limites dans lesquelles il doit se renfermer. S'il est donné suite au projet qu'un d'entre nous a suggéré au directeur de ce journal, le public pourra à son tour juger sur pièces ; et la comparaison qu'il ne manquera pas d'établir entre les œuvres soumises au jury et les observations dont elle viennent d'être l'objet, sera, nous n'en doutons pas, la pleine confirmation de l'exposé qui précède (*).

Répétons-le en terminant, ces incorrections, ces vices de forme et de fond, ne se rencontrent, tout nombreux qu'ils sont, que dans de rares pièces. L'ensemble du concours fait au contraire ressortir de réels et remarquables mérites ; et tel chant, que le classement a relégué peut-être au vingtième rang, permet néanmoins, par la valeur intrinsèque qu'il présente, de concevoir pour l'avenir de la poésie lyrique française de légitimes espérances.

Rappeler ici les noms des membres du jury, citer MM. Baillet, de Bornier, Chebroux, Claretie, d'Hervilly, Ponsard, Valade, Ch. Vincent, et même le signataire de cet article, c'est constater que la poésie dramatique et lyrique, le journalisme, l'histoire, la critique et la chanson avaient dans ce comité des représentants dont les concurrents même malheureux ne pourront récuser la capacité et dont tous avaient d'ailleurs accepté d'avance le jugement. Le plus modeste des membres de ce tribunal littéraire espère qu'on ne lui saura pas trop mauvais gré d'avoir accepté la tâche ingrate de rendre compte, en les motivant, des décisions, sévères peut-être, mais impartiales, que notre conscience nous a dictées.

Eug. IMBERT.

(*) Ce projet consisterait dans l'insertion au journal *La Chanson*, en un ou plusieurs suppléments, des poésies dont les auteurs demanderaient cette insertion et consentiraient à en faire les frais.

LICE CHANSONNIÈRE

BANQUET DU 6 NOVEMBRE 1878

Assistance nombreuse et gaie, abondance de productions réussies, telle est, en quelques mots, la physionomie du dernier banquet de la Lice.

Chebroux en est à son toast vingt-unième ; on ne s'en douterait guère à voir la facilité avec laquelle il esquive les périls du sujet. Amant bien épris, il découvre chaque jour dans la chanson, sa maîtresse, un attrait inconnu et la célèbre avec des transports nouveaux.

Je n'étais pas seul, paraît-il, à trouver suranné le chant d'ouverture de Germain et Blondel ; le bureau de la Lice a mis dernièrement au concours une invo-

cation moderne. C'est M. Robinot qui a remporté la palme, et ses couplets ont été dits, pour la première fois l'autre jour, par le président. La poésie en est peut-être un peu molle et la musique de Collignon ne m'a point paru bien chantante ; mais les intéressés se sont déclarés satisfaits du poète et du compositeur : c'est là l'important.

M. Alfred Lecomte n'a pas dû rimer sur son pupitre de député la chanson qu'il nous offre avec ce titre : *le Repassage*; est-ce tant mieux? — M. Robinot vante, dans de frais couplets, le rire éclatant de *la Piquette* ; M. Flachat prouve spirituellement que *les Absents ont toujours tort*, à quoi M. Picard réplique : *Qui vivra verra*; — *Ça d'mande d' la réflexion*, conclut M. Echalié, avec non moins de bonheur que ses camarades.

Une chanson très-bonne, comme fond et comme forme, c'est *l'Original*, de M. Rubois. MM. Nazim, Le Boullenger, Adeline, Cahen et de Gonet ont ému ou fait rire avec des productions bien différentes : *l'Acrobate, la Poupée de la grand'mère, le Mot de Cambronne, D'puis qu' ma femme y met la main, le Puits sans vin*. — M. Anatole Lionnet décrit, à son tour, une de ces enivrantes *Promenades d'amoureux* que les poètes racontent si bien sans les avoir jamais faites ; peu d'éclat, mais une grande habileté d'exécution. — Georges Baillet, enfin, énumère en vers originaux tous les plaisirs qu'il s'offrirait s'il gagnait *Le Gros Lot* de la Loterie Nationale.

Je dois noter comme caractéristique la volonté que manifeste nombre de chansonniers d'écrire désormais eux-mêmes la musique de leurs couplets. Ainsi ont fait M. Hachin, pour *Un Cousin de cheux nous ;* M. Jules Raux, pour son invocation *O vous qui faites l'endormie ;* Georges Baillet, pour *Marquise et Blanchisseuse ;* M. Echalié, pour *le Baiser d'Odette*, de son confrère Adeline. Rien de plus naturel que ce cumul qui seul peut donner à une œuvre chantante l'unité voulue. La plupart des musiques nouvelles ont été justement applaudies ; M. Echalié surtout a obtenu un double succès de chanteur et de compositeur que je contresigne des deux mains.

Jules Jeannin m'en voudrait peut-être si j'oubliais la chanson qui a clos le banquet : *Y'a rien d' perdu*. Elle est fantasque, imprévue, — très-drôle.

L.-Henry LECOMTE

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Renaissance, dimanche 3 novembre. La partie lyrique, peu importante, de cette soirée, nous a cependant très-agréablement surpris. Mlle Lévy possède une voix large et sympathique, elle a des perles dans le gosier et les a surtout prodiguées dans le grand air des *Dragons de Villars*. M. Albert P., dont la réputation n'est plus à faire, a parfaitement chanté, de concert avec Mme Sirode (pianiste de la Renaissance) le duo de *La Favorite*. MM. Marc et Caraby ont été très-drôles, oh mais, très-drôles dans la *Fanfare de Bolbec*, et puis... et puis nous passons à la partie théâtrale.

Martial, la comédie de M. Dardignac, sociétaire, a été jouée aussi bien qu'il était possible de l'espérer avec les éléments artistiques que peut fournir une société lyrique. Soyons indulgent et reconnaissons qu'il y avait de grandes difficultés à faire mouvoir sept ou huit personnages dans un espace de trois mètres carrés ; mais aussi pourquoi diable tant de personnages ? J'en appelle à l'auteur lui-même, était-ce bien nécessaire ? — Il y a dans cette comédie, que j'appellerai simplement *dialogue en vers*, quelques bonnes idées, mais pas de pièce ; on sent que l'auteur s'est arrêté juste au moment ou l'action allait commencer ; le rideau baissé, chacun s'est demandé pourquoi il n'était pas tombé cinq minutes plus tôt ou plus tard. Il y a cependant des tirades à effets, qui eussent certainement porté dans un cadre plus large. Quant à l'interprétation, j'ai dit plus haut ce que j'en pensais. MM. Moreaux se sont tirés de leur double bataille *Cavalerie et Infanterie* à leur honneur ; battus sur la scène, la victoire n'en n'est pas moins restée aux deux combattants, le public ayant applaudi leurs efforts. — *Le Piano de Berthe* a terminé cette soirée, Mmes Sondre et Normand et M. Lefèvre, un débutant, en ont été les interprètes ; les bravos étaient unanimes.

A. LEROY.

L'Union artistique, s'inspirant de l'idée émise par le journal *La Chanson*, donnera, le samedi 7 décembre, une soirée extraordinaire, dont le produit sera versé à la souscription projetée pour la Statue de Béranger.

On ne chantera que des œuvres du grand chansonnier national. Ce sera une soirée des plus intéressantes, dont nous rendrons compte. Nous félicitons et remercions M. Paulin, le président de cette intelligente société, pour sa bonne inspiration.

Nous tenons de bonne source que beaucoup d'autres Sociétés préparent, dans le même but, des soirées exceptionnelles.

Nous recommandons particulièrement un excellent pianiste-compositeur, M. Pontel (rue St-Antoine 172), qui désire mettre son talent au service des Sociétés lyriques.

GÉDHÉ.

Sous le nom de *Société dramatique de récréation* existe, depuis onze ans, avenue Bosquet, 34, une réunion d'artistes amateurs qui, tous les dimanches, offrent à leurs visiteurs pièces de théâtre et intermèdes. Nous avons assisté à la représentation du 3 novembre. M. Sel, excellent comique de genre, chantait cette fois une romance : *Nous n'avons plus vingt ans*, paroles de M. Edouard Gressin, musique de M. Léon Karren. Œuvre et interprète méritent nos éloges. M. Pochet a dit avec entrain la chanson *J'ose pas vous l'offrir*. Enfin, *la Saint-François*, comédie de Mme Amélie Péronnet, a été jouée avec un ensemble rare chez des amateurs. Nous avons applaudi Mlle Marie C. dans le rôle de la mère, Mme Tangre dans un personnage gai de vieille domestique, et surtout Mlle Gabrielle, une ingénue que serait heureux de posséder plus d'un grand théâtre.

Salle très convenable, bons artistes, voilà qui motive suffisamment l'assiduité du public.

La Société lyrique des *Familles* (président Badou) donnera, le samedi 23 novembre, à l'occasion de la Sainte-Cécile, son bal annuel, salle Rivoli, rue St-Antoine, 104. Les soirées de cette Société ont lieu tous les Dimanches, boulevard du Temple, 44.

Le banquet du Caveau, coïncidant avec la Toussaint, a été remis au lundi 11 novembre.

Mme Bordas, engagée simplement pour la durée de l'Exposition, a quitté le Concert Parisien le 31 octobre. Sa dernière représentation a été un triomphe continuel ; les fleurs jonchaient littéralement la scène. La retraite de la célèbre chanteuse populaire ne saurait être définitive.

Le Directeur-Gérant, A. PATAY.

1er ANNÉE. — N° 9. 1er DÉCEMBRE 1878.

LA CHANSON

Revue Bi-Mensuelle

Directeur-Gérant
A. PATAY

Le Numéro : 20 cent.

ARCHIVES DE LA CHANSON
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois

Secrétaire de la Rédaction
V. DEMEURE

Le Numéro : 20 cent.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
Paris, 6 mois.......... 2 fr. 50
Départs, 6 mois........ 3 »
Etranger, 6 mois...... 3 50

GALERIE DES CHANSONNIERS : JOSEPH DARCIER

Interprète original et compositeur fécond, Darcier a double droit de figurer dans notre galerie chansonnière.

Joseph Lemaire, dit Darcier, est né à Paris, en 1819. On le vit d'abord, vers 1842, tenir, sur les théâtres de banlieue dirigés par les frères Seveste, l'emploi des premiers rôles de drame. Il jouait volontiers les créations de Frédérick Lemaître, et se faisait applaudir surtout dans *la Dame de Saint-Tropez* et dans *Latude*. Lemaire, cependant, n'avait point de vocation théâtrale décidée; la carrière lyrique lui souriait davantage, et les précieuses leçons de chant et d'harmonie que lui donnait Delsarte ne pouvaient que le confirmer dans son désir, en développant ses aptitudes musicales. Si bien que, la troupe nomade des Seveste s'étant dispersée, Joseph (devenu Darcier après l'éclatant succès remporté sous ce nom, à l'Opéra-Comique, par sa sœur aînée), Joseph, disons-nous, abandonna sans regret les lauriers mélodramatiques.



La première musique de Darcier fut écrite sur une chanson d'Eugène Imbert, *Le Preneur du roi*, éditée chez Flaxland, en 1846. Bientôt suivirent : *Larmes d'amour*, *Après la Bataille*, *Les Gabiers*, *Aux armes!* — Tout en s'essayant à la composition, Darcier tenait le piano dans diverses goguettes, celles du *Capucin* et de la rue Neuve-St-Jean, entre autres. Joints à quelques leçons particulières, ces travaux obscurs le faisaient vivre. Le mot n'est guère exact si l'on se rapporte aux souvenirs d'amis qui prétendent que Darcier, sans gîte, couchait alors au hasard d'hospitalités fraternelles, et dissimulait, sous un ample manteau, les lacunes nombreuses de sa garde-robe. Puérilités, après tout : au dur contact de la misère, inhérente à la vie de bohême, l'artiste se virilise. En 1848, les élèves manquèrent à Darcier; il entra alors, comme chanteur, dans un petit café du faubourg Saint-Martin. Là, un acteur qui doublait Lafont

aux Variétés — Romand, — l'entendit, se prit d'enthousiasme et fonda, pour présenter Darcier au public sérieux, un *Estaminet lyrique*, à l'entrée du passage Jouffroy. Située au premier étage, la salle du nouveau concert, précédemment occupée par un club, était étroite, longue et pourvue d'une scène. Dès les premiers soirs, le succès de Darcier fut immense. Les chansons de Dupont, d'abord, défrayèrent le programme : *les Louis d'or*, *le Pain*, *la Vigne*, produisaient, grâce à l'interprète, un effet irrésistible; puis Darcier varia son répertoire avec les refrains nouveaux de Gustave Mathieu, de Nadaud et de Vincent. Sans dédain pour les œuvres légères, il ne craignait pas de chanter, après Déjazet, *le Postillon*, de Bérat, et *la Tirelire à Jacquot*, de Clapisson, après Géraldy; ces audaces étaient justifiées par les bravos du tout Paris qu'il faisait, en outre, juge de sa valeur créatrice en lui soumettant ses musiques écrites sur *le Bohémien* de Mathieu, sur *Mam'selle Marie* de Boudin, et vingt autres compositions qu'on s'accordait à trouver remarquables.

La vogue de Darcier dura deux années, accrue encore par l'ouverture des concerts populaires de *La Fraternité*, à la salle Martel. De son fait, *Jean Raisin* y naquit pour vivre jusqu'aux derniers jours de la chanson française. L'artiste se partageait, sans fatigue et avec des chances égales, entre *La Fraternité* et l'*Estaminet lyrique*. Le théâtre des Variétés, proche voisin de ce dernier concert, finit par s'émouvoir d'une concurrence redoutable; il engagea Darcier, mais pour le soumettre au débilitant régime de la romance : ainsi compris, le traité n'eut et ne pouvait avoir qu'une courte durée. Affranchi, Darcier composa les airs superbes des chansons de Charles Gille, entreprit une excursion en Belgique, et chanta successivement à Lyon, à Marseille, au Hâvre et dans quelques autres villes; la province et l'étranger ratifièrent les favorables jugements de Paris, où l'artiste revint pour faire d'heureuses campagnes au *Café de France* et à celui de la *Géante*. Puis, Offenbach l'admit dans la troupe des Bouffes-Parisiens qu'il formait. Le soir même de l'ouverture du nouveau théâtre, Darcier débutait, en compagnie de Berthelier, dans une saynette d'Edouard Plouvier et Offenbach, *la Nuit blanche* (5 juillet 1855). Ce fut un succès, bien dépassé par celui du *Violoneux* de Mestepès, Chevalet et Offenbach, qu'on donna le 31 août suivant : Darcier y joua la scène du violon brisé avec un pathétique saisissant. Mais si le chanteur trouvait aux Bouffes l'occasion de triomphes, le compositeur moins heureux ne pouvait songer à se produire en concurrence avec un directeur égoïste; Darcier, bien édifié, rompit pour entrer au *Casino* du Palais-Royal. Deux ans plus tard, le 25 avril 1857, il obtenait au théâtre Beaumarchais, dans *l'Enfant du tour de France*, drame de Charles Vincent et Lermite, le plus retentissant et le plus légitime des succès.

On nous a conté, sur cette création importante, une anecdote curieuse. Le matin même de la représentation, Mélingue, rencontrant sur le boulevard Vincent et Darcier, dit à ce dernier en lui serrant la main : « Tu pourras te vanter d'avoir un beau public ce soir; nous serons tous là pour t'apprécier en artistes. » — Darcier remercia d'une voix inintelligible. — « Ah ! mon Dieu, fit Mélingue, tu es enroué? Il faut qu'on ajourne la première... » — « Non, répondit Darcier, les auteurs, grâce à la censure, n'ont déjà que trop attendu; mais rassure-toi : il y a deux voix, la voix qui parle et la voix qui chante; celle qui parle est perdue, mais celle qui chante ira bien. » — Effectivement, le soir, Darcier chanta superbement; mais, au premier *bis* demandé par la salle, Mélingue, se levant d'un fauteuil d'orchestre, s'écria : « Non, mes amis, ne fatiguons pas ce grand artiste. » — Le public comprit et, malgré son état de souffrance, Darcier put, d'un bout à l'autre de son rôle, étonner par sa voix et son jeu. *L'Enfant du tour de France* est resté l'œuvre musicale la plus considérable de Darcier. Meyerbeer, bon juge, disait : « M. Darcier a dépensé là la monnaie d'un opéra. » De cet ouvrage superbe deux chansons surtout subsistent : *la Ronde des Cordonniers* et *la Vieille Chanson Française* que l'artiste dit parfois encore avec une incontestable autorité.

Le 21 novembre de la même année, dans *les Poètes de la treille*, chanson en trois époques de MM. de Jallais, Flan et Pichat, Darcier consolidait, aux Délassements-Comiques, par une belle création, sa double renommée.

Le théâtre, d'ailleurs, a toujours été pour Darcier source de réussites. Soit qu'on l'aie chargé de rôles importants, comme dans *les Doublons de ma ceinture*, d'Alfred Albert (Folies-Nouvelles, 10 mai 1858) et dans *l'Enfant de trente-six mères*, de Guénée et Jaime (Déjazet, 20 novembre 1868); soit qu'on lui ait simplement demandé de compléter, par quelques couplets, une situation plus ou moins intéressante, comme dans *le Bataillon de la Moselle* (Cirque, 28 juin 1860) et dans *Mil huit cent soixante-sept* (Porte Saint-Martin, 30 décembre 1867), le public parisien l'a constamment accueilli avec une faveur marquée.

On n'attend pas de nous le récit complet de la vie artistique de Darcier, vie nomade, curieuse sans doute, mais difficile à retracer sans monotonie. Il n'est pas une grande ville de France et de l'étranger où ne se soit fait applaudir l'original chanteur-musicien; il n'est pas un concert de Paris où Darcier ne compte au moins une campagne lyrique. *Barthélemy*, *l'Alcazar*, *l'Eldorado*, *la Tertulia*, *Boléro-Star* l'ont tour à tour possédé, pour le présenter toujours égal à lui-même.

Les productions de Darcier sont innombrables : « C'est, disait de lui Delsarte, la plus riche organisation musicale que je connaisse. » — Rappelons ses œuvres principales, composées à

diverses époques, sur un mode tantôt sévère, tantôt plaisant, toujours savant et poétique. Il a fait :

Avec Edouard Plouvier : *le Livre du bon Dieu,* album de dix chansons adorables, parmi lesquelles *l'Ami Soleil, le Chevalier Printemps ;* puis *Mon Cousin Pierre* et *Toinette ;*

Avec J.-B. Clément, plus tard membre de la Commune : *les Murgerettes,* album de quinze productions ; *les Follets,* autre album ; *Quand nos hommes sont au cabaret, les Cerises de Jeannette, Je n'en ai pas le courage, Fournaise, Quatre-vingt-neuf ;* enfin *les Chants du Préau,* demeurés inédits ;

Avec Nadaud : *les Amants d'Adèle, Chauvin, Chut! les Deux, les Gros mots, la Kermesse, les Ecus font des enfants, Est-ce tout? le Souper de Manon, l'Aimable voleur* et dix autres ;

Avec Desforges de Vassens : *l'Ane, Dom Gobelet, la Hache, Maître Gringoire, Marguerite, O ma Beauté! Par-dessus la haie, le Périgourdin, les Pommiers, Sais-tu la chanson?*

Avec Ch. Gille : *le Bataillon d'Afrique, le Bataillon de la Moselle, les Bleus, les Chauffeurs, la Cloche fêlée, Marche de la 25me, la 32me Demi-Brigade ;*

Avec Barrillot : *le Bonhomme Carnaval, le Bonhomme Chopine, la Citerne, Jeanne et Jean-Pierre, Minette ;*

Avec Bouvier : *La blonde Suzon, la Canaille, Ce bon Nicolas, Fadette, Je pleure mon bonheur perdu, la Lanterne magique, Mon p'tit neveu, Osez Lucas, les Péchés de Suzon, le Peuplier, le Vieux passeur, Versez-moi du vin bleu ;*

Avec Gustave Mathieu : *le Bohémien, Cendrinette, Jean Raisin, les Matelots, la Vendange ;*

Avec Charles Vincent : *le Réveil de la chanson,* album de six poésies ; puis *l'Aragonaise, le Chant du Proscrit, Aimer, la Délivrance, Garibaldi, les Amours de Jean-Pierre, Nanon et Nanette, l'Invasion, la Chanson française, les Fils du Soleil, les Vins de l'espérance ;*

Avec Th. de Banville : *la Chanson du poète, la Sainte-Bohême ;*

Avec Murger : *les Emigrants, Marguerite ;*

Avec Bérat : *Anne Margot ;*

Avec Mahiet de la Chesneraye : *le Chanvre, le Chemin des amoureux, Mon Clocher ;*

Avec Festeau : *Pour les pauvres, le Bonhomme Dimanche ;*

Avec Elisa Fleury : *Marceline ;*

Avec Letellier : *les Femmes, c'est des trompeuses, le Chemin du Moulin.*

Quoi citer encore : *le Beau Nicolas, Faut du courage, Si ça m' plaît d' partager mon bien, Mon âme et Dieu, le Chagrin de ma voisine?...* Mille compositions plus ou moins heureuses s'y ajoutent, sur des paroles de Bernard Lopez, de Hachin, de Châtillon, de Colmance, de Baillet, d'Eug. Imbert, de Deulin, de Rubois, de Sauvage, de Vilmay, de Lorin, de Ponsard, de Bauby, de Drappier, de Burani, de tous ceux enfin dont l'histoire chansonnière conservera les noms.

Au théâtre, indépendamment des pièces dans lesquelles il figurait, Darcier a fourni la musique des œuvres suivantes : *le Serrurier,* de Dufour ; *le Dragon des Hespérides,* de De Jallais et Flan ; *Fleur d'amour,* de Bauby ; *Pornic,* de Deulin ; *Ah! le divorce,* de Couailhac et Renard ; *les Amours de la Chanson,* de Bouvier ; *Pendant le siége,* de Bernard Lopez ; — et il tient en portefeuille deux opérettes terminées : *Jacqueline, le Maréyeur,* et un opéra-comique en trois actes, *la Nuit aux baisers,* que donneront les Folies-Dramatiques.

Voilà certes une œuvre imposante et que pouvait seul mener à bien un talent sans cesse accru par le travail et l'étude. Darcier passe tous les jours quatre heures à son piano, et l'étendue de ses connaissances musicales fait depuis longtemps de lui le plus précieux des professeurs. N'a-t-il pas enseigné sa sœur, Michot de l'Opéra? et Thérésa n'est-elle pas redevable à ses conseils d'être une chanteuse sérieuse?

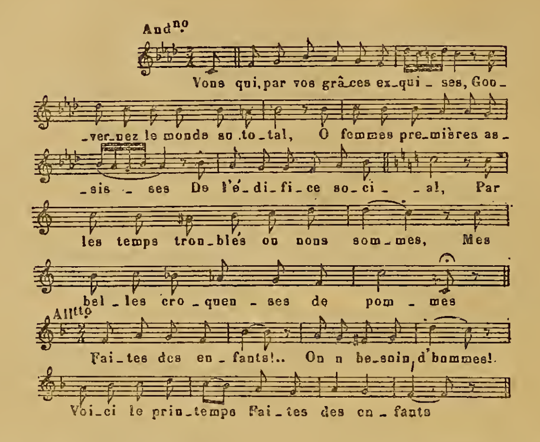
Darcier chanteur n'a point de rival. Sans exagération de pantomine, simplement, il produit sur tous des effets considérables. Un mot, un geste, une intonation vraie lui soumettent un auditoire. Respectueux toujours et partout du public et de l'œuvre qu'il interprète, il a, certain soir, châtié un partenaire inattentif de cette apostrophe foudroyante : « Gredin, tu viens de me voler un quart de soupir! » — Mais Darcier ne chante plus guère que dans les banquets ou dans quelques représentations à bénéfice, et c'est grand dommage pour les apprentis en l'art de dire qui gagneraient tant à l'entendre rappeler les succès passés, ou présenter lui-même ces inspirations récentes, fines et charmantes comme leurs aînées : *La Tour Saint-Jacques, Victor, le Vin français, le Verre de Rabelais,* et *Faites des enfants!* publié plus loin pour la première fois.

Que dirons-nous de l'homme? Il eut jadis des velléités excentriques. Partout où séjournait Darcier, les entrepreneurs d'arènes populaires n'eussent alors osé afficher leurs défis retentissants ; l'artiste, fier de sa force physique, était dispos toujours pour entrer en lice et *tomber* dans les règles « les invincibles. » Le temps a raison de toutes les fougues ; Darcier se contente aujourd'hui d'être un compositeur admirable, un professeur irrésistible, un diseur exquis. L'intelligence et la bonté rayonnent dans son large regard où l'on a voulu surprendre de la rancune, où nous ne lisons, nous, qu'une mélancolie bien motivée par l'injustice du sort. Car — nous terminerons par cette constatation brutale et triste — en dépit de sa haute valeur, reconnue par les princes de l'art et de la critique, Darcier n'a jamais occupé de position bien lucrative, et c'est un vif chagrin pour les poètes de voir, au seuil de la vieillesse, cette grande physionomie de la vraie chanson lutter encore avec les difficultés de la vie.

L.-Henry LECOMTE.

FAITES DES ENFANTS

Musique inédite de J. DARCIER



Vous qui, par vos grâces exquises,
Gouvernez le monde... au total,
O femmes, premières assises
De l'édifice social,
Par les temps troublés où nous sommes,
Mes belles croqueuses de pommes :
    Faites des enfants!...
    On a besoin d'hommes!
    Voici le printemps...
    Faites des enfants!

Arthémises, qu'un long veuvage
Met sur les dents... il ne faut plus
Bouder cet enivrant breuvage
Que l'amour verse à ses élus
Sur le duvet ou sur la mousse,
Aimez!... si le cœur vous y pousse :
    Faites des enfants!...
    (La besogne est douce)
    Voici le printemps...
    Faites des enfants!

Sous le béguin, l'habit de bure,
Vierges qui sans cesse priez...
Obéissez à la nature
Qui dit : Croissez!... multipliez!...
Pour l'aimer, chanter ses louanges,
Le bon Dieu n'a-t-il pas ses anges?
    Faites des enfants!
    Brodez-leur des langes;
    Voici le printemps...
    Faites des enfants!

Patriciennes amoureuses
Qui, sur l'avis des médecins,
A des nourrices plantureuses
Confiez vos petits poussins,
(Doux fruits de vos amours intimes)
Qu'ils soient bâtards ou légitimes :
    Faites des enfants
    Aux cœurs magnanimes!
    Voici le printemps...
    Faites des enfants!

Villageoises aux gorges rondes,
Au teint bronzé par le soleil,
Filles du peuple, si fécondes,
Par votre sang chaud et vermeil,
Pour qu'un jour le monde soit libre
Rétablissez donc l'équilibre :
    Faites des enfants
    Du plus fort calibre!
    Voici le printemps...
    Faites des enfants!

Matrones et gentes pucelles,
Donnez, chacune à votre tour,
Vous, les dernières étincelles,
Vous, les prémices de l'amour.
Puisque l'homme, aux instincts cupides,
S'épuise en luttes fratricides :
    Faites des enfants
    Pour combler les vides!
    Voici le printemps...
    Faites des enfants!

HENRY RUBOIS.

CONCOURS LIBRE DE LA CHANSON

1er Prix

MOISSONS

Sonnet

Tout tombe maintenant au tranchant de la faux,
L'or pâle des blés mûrs, l'herbe de nos prairies,
Et le temps, ce faneur, emporte les lambeaux
De nos espoirs déçus et de nos rêveries.

Des guérêts diaprés, des songes les plus beaux,
Il ne reste bientôt que quelques fleurs flétries;
Ce qui ne fane pas, c'est l'herbe des tombeaux,
Car les sources des pleurs ne sont jamais taries!

Mais nous, de jour en jour, de saisons en saisons,
Nous allons, regrettant les anciennes moissons,
Malgré les fruits nouveaux, malgré les fleurs nouvelles;

Pour rendre à tout jamais les jours heureux captifs,
Ou bien pour rattraper tant d'amours fugitifs
Il faudrait tour à tour des chaînes ou des ailes!

Francis MARATUECH.

2me Prix

CHANSON D'AUTOMNE

Au-dessus des coteaux voisins,
La Vendange, aimable bacchante,
Rit de sa bouche provoquante,
Le front couronné de raisins;
Et pressant la grappe sanglante
Dans une coupe étincelante,
En chancelant sur ses genoux,
D'une voix sonore elle entonne
Un chant pour célébrer l'automne,
Ivre de joie et de vin doux!

Je veux boire la sainte ivresse
Dans ce vieux vin plein de soleil,
Semblable au sourire vermeil
Sur la lèvre de ma maîtresse.

Maintenant je songe à l'été,
A nos amours folles et belles,
Quand nous allions dans les brimbelles,
Pleins de jeunesse et de gaîté.
Qu'elle était charmante, ma mie!
Dans les monts la source endormie,
Les églantiers, le hêtre ancien,
Les papillons blancs, les abeilles,
Les fleurs aux corolles vermeilles,
Et les oiseaux le savent bien!

Je veux boire la sainte ivresse, etc,

J'aimais son regard étoilé,
Son babil de perruche verte...
— Son cœur sans doute est cage ouverte:
L'oiseau d'amour s'est envolé.
A ce jour, la belle m'oublie;
Comme une autre, cette folie
S'en est allée avec l'autan!
Où sont donc ses jolis mensonges,
Ses baisers de feu, nos doux songes?
— Mais où sont les amours d'antan?

Je veux boire la sainte ivresse, etc.

Bientôt, plus de fleurs dans les champs,
Plus de prairie ensoleillée,
Plus de ciel bleu; dans la feuillée,
Naguère verte, plus de chants!
Plus d'herbe haute au bord des rives!
Sous les beaux fruits aux couleurs vives
On ne voit plus l'arbre ployer:
La bise vient heurter ma porte;
La neige brille; — mais qu'importe!
La flamme rit dans le foyer:

Je vais boire la sainte ivresse
Dans ce vieux vin plein de soleil,
Semblable au sourire vermeil
Sur la lèvre de ma maîtresse.

Georges NARDIN.

3me Prix

LA SCIENCE

On m'a dit: « Pourquoi donc mêler la poésie,
« Ce langage divin, cette pure ambroisie,
« A la science aride aux pénibles chemins?
« Ne doit-elle donc plus chanter les rêves roses,
« Et sur les sombres mots et sur les froides choses
« Jeter des fleurs à pleines mains?

« Ne doit-elle donc plus des murmures de l'âme,
« De l'amour idéal, délicieuse flamme,
« Etre l'écho plaintif ou l'accent radieux?
« Pourquoi donc, la couvrant d'un vêtement austère,
« Sans pitié, la forcer à rester sur la terre,
« Quand sa patrie est dans les cieux? »

Ah! jadis, j'ai chanté les vagues murmurantes,
Des plaines et des bois les senteurs enivrantes,
Les rougeurs de l'aurore et la rosée en pleurs;
Mon vers tendre ou joyeux se couronnait de roses,
Mais dans mon cœur pensif d'autres fleurs sont écloses
Au vent des terrestres douleurs!

J'ai vu tant de regrets, de souffrances, de larmes,
J'ai voulu, mais en vain, apaiser tant d'alarmes,
J'ai trouvé tant de cœurs tristes jusqu'à la mort,
Que, sur l'océan noir des tourments de la terre,
Cherchant des sombres nuits à percer le mystère,
J'ai dit: Où peut être le port?

Où peut être le port pour ces barques lassées,
Quand le vent est hurlant, les vagues courroucées,
Quand les astres trompeurs se voilent dans les cieux?
Quand l'amour pur s'éteint sous le rire de glace,
Et quand le doute amer et désolé remplace
L'aveugle foi de nos aïeux?

Alors, je t'ai vu luire, ô phare incomparable,
J'ai vu tes feux darder sur l'homme misérable
Leurs rayons triomphants, leurs sublimes clartés,
J'ai senti ta chaleur qui féconde et pénètre,
Avec le monde entier vivifier mon être,
Savoir, père des libertés!

J'ai vu l'esprit grandi par tes hautes pensées
Se délivrer soudain des erreurs insensées
Qui l'avaient entouré de leurs voiles obscurs:
Brisant enfin les jougs qui le faisaient esclave,
Je l'ai vu, tout puissant, préparer sans entrave
Le bonheur des âges futurs!

Oui, c'est toi seul qui peux rassasier nos âmes,
C'est toi qui peux remplir par les plus nobles flammes
Le vide douloureux de nos cœurs attristés;
C'est toi qui peux calmer les tourments et les fièvres,
Toi qui peux, à jamais, faire boire nos lèvres
A la coupe des vérités!

Ah! je veux te chanter, science universelle,
Faîte vertigineux d'où s'échappe et ruisselle
Le jour le plus brillant que l'homme puisse voir!
Je veux dire partout tes ivresses profondes,
Tout ce que tu produis et tout ce que tu fondes,
O grand, ô lumineux savoir!

Je veux dire tes dons, tes gages d'espérance,
Je veux, aux yeux voilés encor par l'ignorance,
Dérouler les splendeurs de ton vaste horizon,
Te célébrer toujours, rédemption auguste,
Réceptacle sacré du beau, du vrai, du juste,
Couronnement de la raison!

Julius GAELLO.

LE CONCOURS LIBRE
DE *LA CHANSON*

Si le jury a rencontré, dans le classement des chants nationaux, de sérieuses difficultés, l'examen des poésies envoyées au concours libre en a présenté de plus grandes encore. Il ne s'agissait plus seulement de comparer, au point de vue de la valeur intrinsèque, des pièces roulant toutes à peu près sur le même sujet. Ici tous les genres, à la fois, réclamaient la priorité: l'élégie, la chanson, le sonnet, la romance, l'hymne, le rondeau, la satire, stances lamartiniennes ou couplets ultra-grivois. A qui entendre? Et tous ces genres traités avec des mérites divers, beaucoup de qualités, peu de défauts. Ce dernier point surtout embarrasse et rend presque inapplicable le système commode de l'élimination.

Mais quelles difficultés sont insurmontables, quand l'impartialité se trouve soutenue par le dévouement à la poésie!

Le lecteur connaît aujourd'hui le nom des lauréats et les titres des œuvres couronnées : un sonnet, une chanson, un dithyrambe. Nous n'avons pas à les caractériser. Disons seulement que les pièces contre lesquelles elles ont eu à lutter étaient au nombre de trois cent cinquante-neuf, dont onze hors concours pour différentes causes.

Au lieu d'expliquer pourquoi ces trois poésies, qui se recommandent d'elles-mêmes, ont été classées au premier rang, nous croyons plus utile d'examiner avec le lecteur quelques-unes de celles qui n'ont pu y parvenir, et non toutes, comme le promettait la note de la page 88. Toutefois, pour rester fidèle rapporteur, nous devons ajouter que le jury a reconnu dans les strophes de M. Gaëllo un grand souffle lyrique, un style large, une versification facile, et de plus un sentiment élevé des inspirations modernes. S'il place la science au-dessus du *dogme étroit*, nous croyons qu'il serait injuste de voir là une proclamation d'athéisme. D'ailleurs, ne devons-nous pas respecter une croyance à la toute-puissance du savoir, aux lois positives de la nature, aussi bien qu'une foi sentimentale inspirée par une religion ou une mythologie quelconque?

La chanson de M. Nardin ne vise pas à la nouveauté, à la création d'un génie. Les images champêtres, une nuance bachique relèvent par leur fraîcheur le poème peu inédit des jeunes amours. Une facture bien coulante, de la jeunesse, une coupe bien appropriée à la musique, une forme pure, ont déterminé notre choix. A propos du mot *brimbelles* employé par le poète, rappelons au lecteur qui ne s'en souviendrait pas que c'est un des noms donnés à l'airelle ou myrtille, petit arbuste qui croît dans les lieux abrités et parmi les bruyères.

Le sonnet de M. Maratuech n'est qu'un sonnet, mais que de choses gracieuses et fines dans un cadre si étroit! La marche est d'abord calme, pour bien poser les prémices; puis l'antithèse, ou plutôt le rapprochement ingénieux éclate à la fin et laisse le lecteur sous une impression de douce mélancolie.

Commençons par un avis qui a son importance. Les observations détaillées résultant de l'examen auquel chacun des membres du jury s'est livré à l'égard des pièces qui lui étaient échues, n'ont pu être toutes réunies. Il en résulte que les remarques qui vont suivre ne doivent pas être toutes attribuées à l'ensemble du jury, et que certain nombre de ces remarques sont personnelles au rapporteur. Nous avons tâché de les rendre aussi justes et aussi précises qu'elles sont consciencieuses.

Le printemps, et c'était inévitable, a, je ne dirai pas inspiré, mais tenté un grand nombre de poètes. Ici la banalité était un écueil, et tous ne l'ont pas évité. Pourtant, le sujet a été rajeuni çà et là, tantôt par quelques vers pleins de fraîcheur, tantôt par des comparaisons ingénieuses.

La *Chanson d'avril* contient des vers gracieux, mais aussi des vers faux, et c'est dommage. *Le Printemps,* rêverie d'enfants, est au contraire d'une forme irréprochable, mais renferme quelques naïvetés, que le sujet excuse.

Un autre poète chante à la fois le printemps et l'amour, et nous peint :

Dans le lointain, deux jeunes amoureux
Cherchant des yeux le sentier le plus sombre...

Ne les troublons pas et continuons notre revue.

L'amour en effet, comme le printemps, dicte beaucoup de vers. C'est l'inspirateur par excellence, surtout des jeunes gens.

En voici un qui cherche en vain l'amour qu'il a rêvé : Comme vous, dit-il à ses amis,

Comme vous j'ai cueilli des baisers chauds et francs
Et senti deux seins durs palpiter sous mes flancs.
Pourquoi donc, demeuré seul à travers le monde,
Seul je poursuis ma course errante et vagabonde?

Question à laquelle l'auteur ne répond pas.

Un poète singulièrement vigoureux et dans le fond et dans la forme, c'est assurément l'auteur de *Théano*. S'il faut s'en rapporter au corps de l'écriture, et la manière même de concevoir et d'exprimer la pensée semble confirmer ce premier indice, le même poète n'a pas soumis au concours moins de sept pièces : *Théano*, que nous venons de citer, *la Revanche*, *Dies illa*, *Un Toast*, *Françoise*, *Allégorie*, qui n'est qu'un sonnet, et *Misanthropie et Repentir*, dont il est difficile de citer trois vers de suite. Mais on peut citer le sonnet suivant :

ALLÉGORIE

En quels lieux? — Je ne sais. — En quel temps?— Je l'ignore.
Une *femme* était là. Son front resplendissant
Atteignait l'empyrée. Un labeur tout puissant
Allumait sur ses traits les flammes d'une aurore.

Le bruit l'enveloppait, orageux, emplissant
L'espace illimité qui frémissait encore,
Quand, dans ses mains léger, le marteau bondissant
Tombait avec fracas sur l'enclume sonore.

Vers sa tête, comme un arc-en-ciel sans pareils,
Rayonnait le mot *France* en lettres immortelles.
Dans leurs durs tintements, hostiles aux sommeils,

Les coups précipités semblaient avoir des ailes.
Mais, au lieu d'en tirer de pâles étincelles,
Son poing nervéux lançait aux ombres des soleils.

Les autres pièces présentent le même caractère d'élévation et de mâle poésie. Ajoutez à cela un rhythme tantôt précipité et comme haletant, tantôt, au contraire, calme dans sa force ou d'un élan contenu. Quelquefois le pittoresque s'accentue à la Baudelaire. A propos de *Françoise* :

Sa gorge, comme un flot qui monte,
Aspire au baiser qu'elle éteint.
. . . .
Sa nuque épaisse et sa croupe ample,
Double colline où touche un bois...

Arrêtons-nous vite, pour citer ces vers d'un autre genre, extraits du *Toast* :

Et je bois, Patrie ulcérée,
Enfin,

A ces héros aux grandes tailles
Qui, prodigues d'un noble sang,
En mirent la pourpre dans cent
Batailles,

Quand tu secouais le Kremlin,
Et remuais — qu'on s'en souvienne! —
Milan, Moscou, Madrid, Ulm, Vienne,
Berlin.

Oh! puisses-tu, roulant ta poudre,
Comme jadis sur tous les points,
De nouveau saisir dans tes poings
La foudre!

Encore un auteur fécond ou qui a voulu multiplier ses chances de succès. Quatre pièces au moins de la même écriture fine et élégante. C'est un chansonnier; il célèbre la *liberté*, il raille les *aveugles systématiques*, il chante la *fraternité* et rend hommage à ceux qu'il appelle ses *maîtres défunts*. De l'esprit, de la chaleur, mais quelques vers duriuscules, comme celui-ci :

Ceux dont les divins dons t'ont parée et fleurie.

Vin-don-ton-pa! Cela rappelle le fameux pa-ra-bla-la-fla de Pichat ou d'un Lebrun quelconque.

EUG. IMBERT.

(*La suite au prochain numéro*

SOCIÉTÉ LYRIQUE & LITTÉRAIRE DU CAVEAU

BANQUET DU 11 NOVEMBRE 1878.

Voici l'hiver : l'hiver ramène les chausons.

Et les chanteurs aussi, paraît-il, car depuis longtemps on n'avait vu la table du banquet aussi bien garnie. Figures joyeuses, épanouies, ranimées par la villégiature et toutes prêtes au bon rire. Le rire, n'est-ce pas encore du soleil? Tous, jeunes et vieux, semblent avoir pris pour devise le refrain de Ripault. *Carpe diem*! nous dit-il après Horace. Et il a raison : la vie est si courte.

Si courte? Pas déjà tant : voyez Lesueur, un des doyens du Caveau : il a quatre-vingt-quatre ans et il chante encore, et il chante ces couplets que vous lirez dans ce journal même, couplets qu'il intitule : *Je ne veux pas rajeunir*. Et il en donne de si bonnes raisons, et même de si touchantes, qu'il faut bien le croire.

La chanson à tiroirs, ce cadre commode dans lequel apparaissent tour à tour des sujets variés, ne manque jamais au rendez-vous. *La Pomme de discorde*, de Jullien, *La Garde à carreau*, de Guérin, *les Questions du jour*, de Vacher, retour de Suisse, *Les Abus de la victoire*, de Grangé, *C'est de la blague*, de Piesse, *Ce que je n'ai jamais compris*, de Fénée, *Le Baume tranquille*, de Lagarde, ont offert aux auditeurs une série de couplets pleins de philosophie et de bonne humeur. Le petit coup de patte politique n'y apparaît qu'en passant, et personne ne s'en plaint. Voilà un membre de phrase assez amphibologique : ma foi, je le laisse comme il est. A bon entendeur, salut.

Charles Vincent chante sa *Cinquantaine*. Un peu de mélancolie, beaucoup d'entrain, l'espoir en l'avenir, voilà ce qui donne à ces couplets un cachet particulier. J'oubliais la résignation : J'ai cinquante ans, dit le poète ; je les prends. — Parbleu!

Saluez, lecteurs de *La Chanson*! Voici un des concurrents non couronnés qui se révèle. Montariol aussi a fait une *Marseillaise de la paix*, et d'un mouvement lyrique, et d'un sentiment élevé, je vous assure. Chaleureux applaudissements et bien mérités.

Clairville aime la difficulté; il la cherche et la dompte souvent. Aujourd'hui il traite *les Voyelles*, mais en se privant tour à tour d'une d'entre elles. Tour de force ingénieux. L'*u* surtout, vu les diverses consonnes devant ou derrière lesquelles il peut se trouver placé, a fourni au chansonnier des vers plus que piquants.

Le jour des morts — c'était hier — a inspiré au président Vincent un toast excellent. Souvenir affectueux donné aux membres, aux amis qu'a perdus le Caveau; peinture du banquet tenu là-haut par ces morts regrettés; Vincent a mis beaucoup de cœur et beaucoup d'esprit dans ces vers longuement applaudis.

Poullain, avec les *Quatre enfants* de l'Alsacienne, Rubois, qui chante les *Plaintes des amants*, ont provoqué à leur tour et les rires et les bravos. La chanson de Rubois est une contre-partie des *Chapons* de Béranger. C'est la faute à vos appas, dit-il,

Oui, coquettes,
Oui, fillettes,
C'est la faute à vos appas,
Si vos coqs ne sont pas gras.

Après un *Venite potemus*, entonné d'une voix puissante par un visiteur dont le nom m'échappe,

les frères Lionnet, mis déjà à contribution, ce à quoi ils se prêtent avec beaucoup de grâce, ont charmé l'auditoire par quelques-unes de ces cantilènes dont ils ont le secret. Puis des imitations fort réussies et acclamées, vous pensez! *Madame Fontaine*, que ce pauvre Fernand Desnoyers avait écrite sur l'air de la Bonne Aventure, et *Une promenade d'amoureux*, tableau plein de poésie dont Anatole est l'auteur, ont montré une fois de plus quels effets peut produire une jolie voix aidée d'un art consommé et guidée par un goût parfait.

Donc, excellente soirée, qui ne sera pas la dernière.

EUG. IMBERT.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Les Amis du Commerce forment aujourd'hui une des sociétés lyriques les plus suivies. La soirée du vendredi 8 novembre, à laquelle j'ai assisté, a été très-brillante; le président M. Paul Haber (un excellent chanteur, entre parenthèse), s'est distingué tout particulièrement. Parmi les artistes étrangers à la société, nous avons remarqué Mme Adèle, Mlle Julia, MM. Adrien Souchet, Jomain et Léo Tostain.

L'Amicale du Commerce (président M. A. Roussel), la plus élégante de nos sociétés, qui donne ses soirées du vendredi dans les salons de Lemardelay, offrait à ses habitués un grand bal le samedi 16 novembre, à Valentino. — De jolies femmes, des fleurs, beaucoup de joyeux cavaliers, et le brillant orchestre de Deransart. On s'attendait à une fête splendide, et le succès a dépassé les espérances : c'est tout dire.

La Lyre de la Gaîté-Revue, c'est le titre d'une chanson signée Léo Tostain et chantée par l'auteur à ladite Société. Pour dire quelques mots de ces charmantes réunions des samedis, dimanches et lundis, rue Descartes, j'emprunte à Léo son manuscrit qui est en quelque sorte la photographie de chacun des sociétaires. J'ai assisté à plusieurs de ces soirées et j'en ai gardé un souvenir très-agréable. La salle est petite, mais on n'en est que plus en famille. Aussi quelle cordialité, quelle entente !

Commençons par les dames; elles ont toujours droit à la place d'honneur. Mme Durer dans le *Petit Bleu de Suresnes*, nous fait venir le vin à la bouche; elle nous rajeunit (comme dit Léo). Mlle Adèle est parfaite dans les *Cloches de Corneville* et dans tout ce qu'elle chante. Mlle Marie Lerouge, une ex-artiste des concerts, nous charme dans le présent comme elle nous charmait dans le passé. Bon, voilà que mon devoir de chroniqueur me force à dire de ces choses !... bah! résignons-nous : Mlle Adèle n'est-elle pas charmante dans *le Lit* (chansonnette bien entendu). Qu'en pense mon ami Jules B. qui chante si bien *Je suis timide?* Passons aux sociétaires, ils sont nombreux et j'en oublierai certainement. M. Letirand, président intelligent et dévoué, dit avec âme la *Robe*; M. Guerdet, vice-président, *Fatma;* le gigantesque Edmond, secrétaire larmoyant, *Mignon;* puis MM. Plazol, Camier, Boucher, Souillac, Corriger, etc. N'oublions pas M. Villois et son aimable épouse :

Juliette au charmant minois
Et que chacun jalouse;

et, pour finir, remercions nos amis de la chaleureuse réception qu'ils ont faite à votre serviteur.

A. LEROY.

La société lyrique *La Renaissance* a donné le dimanche 17 novembre, à la salle Herz, une matinée musicale et littéraire au profit des écoles laïques du IXe arrondissement. Bon programme et bonne recette.

Le même jour (17 novembre), une grande soirée était offerte, dans les salons de Pierre Petit, par la société lyrique des *Enfants de la Seine*. MM. Bonnet, Fernand, E. Koch, Camille, ont obtenu des bravos avec *les Compagnons charpentiers*, *la Barque vole*, *la Dernière Fleur*, et *le Roi de Lahore*. *Un Amour d'épicier*, bouffonnerie en un acte, a été parfaitement joué par MM. Perrot, E. Koch et Mlle Hélène. Citons encore une fantaisie sur *Lucie de Lamermoor* exécutée par le violoniste Mesmin-Luc, un duo enlevé par Mme Fabvre et M. Mallaivre, et des chœurs bien chantés sous la direction du président, M. Cantarel. Cette intéressante société donne son Bal annuel le samedi 7 décembre, salle Rivoli, rue Saint-Antoine, 104.

—

Le premier concert annuel de LA LICE CHANSONNIÈRE sera donné le dimanche 15 décembre, à 2 heures précises, dans les salons de Pierre Petit, place Cadet, 31, avec le concours de :

MM. *Michot*, de l'Opéra,
Coquelin cadet, de la Comédie-Française,
Darcier,
les Frères Lionnet,
Collignon,
Jules Granier, accompagnateur,
Mlles *Marie de Verginy*
Lucy Durié } du Conservatoire.
Olga }

Prix des places : 2 fr.; places réservées : 3 fr.

On trouve des billets chez Pierre Petit; Ernest Chebroux, président, rue d'Argout, 16; Eugène Baillet, trésorier, rue des Vieilles-Haudriettes, 6; Jules Echalié, secrétaire, rue Montmartre, 55, et aux bureaux de *La Chanson*, rue Bonaparte, 18.

—

Nos abonnés anciens et nouveaux sont instamment priés de faire verser le montant de leur abonnement aux bureaux de notre journal, ouverts de 8 heures du matin à 8 heures du soir, ou de nous l'adresser en un mandat sur la poste, le talon servant de quittance. Plusieurs souscripteurs ont oublié de tenir compte de la légère augmentation de 50 centimes applicable au second semestre; ils voudront bien nous envoyer en timbres-poste cette différence.

Un certain nombre de collections ont été mises en réserve pour nos abonnés nouveaux. Nous délivrons les six numéros du premier semestre au prix de 2 fr. 50 pour Paris et de 3 fr. pour les départements (envoi franco).

—

L'abondance des matières nous oblige à ajourner notre *Boîte aux lettres*, et le compte-rendu de diverses publications qui nous ont été adressées.

Le Directeur-Gérant, A. PATAY.

1er ANNÉE. — N° 10. 16 DÉCEMBRE 1878.

LA CHANSON

Revue Bi-Mensuelle

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois

Directeur-Gérant
A. PATAY

Le Numéro : 20 cent.

Secrétaire de la Rédaction
V. DEMEURE

Le Numéro : 20 cent.

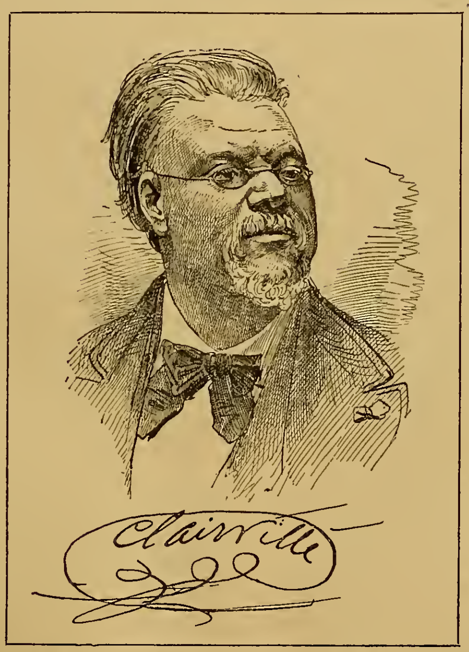
ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS

Paris, 6 mois..........	2 fr. 50
Départs, 6 mois........	3 »
Etranger, 6 mois......	3 50

GALERIE DES CHANSONNIERS : CLAIRVILLE



En embrassant malgré sa famille la carrière théâtrale, M. Nicolaïe avait pris le pseudonyme de Clairville. Beau nom de théâtre vraiment, que devait rendre célèbre le fils qui lui naquit à Lyon, le 28 janvier 1811, et qu'on baptisa Louis-François.

Les époux Nicolaïe dirigeaient une troupe de comédiens ambulants; ils gagnèrent en province des sommes assez fortes, avec lesquelles ils débarquèrent un matin à Paris, où l'administration de divers théâtres de second ordre, ceux notamment du Luxembourg et de Mme Saqui, leur était dévolue.

L'enfance de Louis-François s'écoula partie à l'école primaire, partie dans les coulisses. A dix ans, il montait sur les planches du Luxembourg. Successivement, et suivant les besoins de l'exploitation paternelle, Clairville fils tint, avec un égal bonheur, les emplois de jeune premier, de contrôleur, de père noble et de souffleur. L'idée lui vint, en 1829, de composer les rôles qu'il jouait. Sa pièce de début, *l'Enragé par ruse,* fut assez favorablement reçue du public pour l'engager à renouveler sa tentative. Dans l'espace de quelques mois il donna: *Mayeux, l'Enfant du soldat, le Badigeonneur, le Puits de Grenelle, la Guerre des ménages, la Citadelle d'Anvers, le Séducteur, Adeline, les Saint-Simonniens,* et plusieurs autres. De toutes ces œuvres de jeunesse, une seule est imprimée : *Quatorze ans de la vie de Napoléon*, représentée cent fois en 1830.

M. Nicolaïe mourut sur ces entrefaites. Louis-François, appelé à l'Ambigu-Comique par M. de Cès-Caupenne, demanda l'autorisation d'écrire sa pièce de début. Ce fut *1836 dans la lune,* œuvre singulière et pétillante, qui commençait la série considérable et interminée des revues de fin d'année, où triompha toujours Clairville. Le succès de l'auteur dépassa celui de l'acteur; Clairville eut alors le bon esprit de quitter la scène pour se consacrer exclusivement à la littérature.

Seul ou en collaboration avec Miot, Théaulon, Dartois, Dennery, Dumanoir, Varin, Mélesville, Thiboust, Siraudin, Koning même, Clairville a, depuis quarante années, fait représenter environ quatre cents ouvrages qui, la plupart, se recommandent par une grande facilité, une verve bouffonne, nombre de couplets ingénieux, d'allusions transparentes et d'équivoques hardies. Nous n'avons pas à étudier ici l'auteur dramatique; nous ne pouvons cependant nous dispenser de rappeler ses plus bruyantes réussites : *la Propriété c'est le vol, Clarisse Harlowe, les Sept Châteaux du Diable, l'Abbé galant, la Poule aux œufs d'or, Léonard, les Chansons populaires, Gentil-Bernard, le Bourgeois de Paris, Lully, la Corde sensible, les Bibelots du Diable, les Pantins éternels, Héloïse et Abélard, la Fille de Mme Angot, les Cloches de Corneville*... A quoi bon poursuivre?

Tout en rimant couplets, rondeaux et ensembles, Clairville cherchait partout et toujours des sujets de chansons; le refrain écrit, il le jetait dans un carton poudreux. Un jour, le carton se trouva plein; Clairville alors fit deux parts des papiers qu'il contenait, jeta la plus forte au feu et porta l'autre à l'éditeur Lecou qui la publia sous ce titre : *Chansons et Poésies* (1853, in-12).

Les productions que contient le volume de Clairville sont naturellement variées. Sur le ton plaisant, le livre contient : *les Plaisirs de l'été, les Plaisirs de l'hiver,* pendants réussis; *la Lorette,* où la devise « courte et bonne » est plaisamment justifiée, *le Portrait de Lisette, Estelle et Némorin, le Pour et le Contre, l'Enfer et le Paradis, Gros-Jean, les Cotillons, Histoire de beaucoup de ces Dames,* toutes choses émaillées de traits plus que vifs. — Le ton grave n'est pas moins heureusement employé par Clairville : *l'Existence, Comment je devins bête, Dieu, Abd-el-Kader, la Mort de Pierrot, Voyage avec une muse, Encore et toujours, Salomon de Caus, le Prêtre, les Femmes,* et beaucoup d'autres, contiennent de réelles beautés de pensée ou de style. L'auteur cependant ne fait pas mystère de son ignorance :

J'ai lu mes grecs et mes latins
Chez les frères ignorantins,

dit-il; combien de plus favorisés auraient écrit ce couplet d'une philosophie si haute :

Amas de boue, impur et dur ciment
Que le soleil transforme en diamant,
Nous sommes éblouis par l'éclat qui le change;
Nous oublions qu'un jour tu sortis de la fange,
Nous te faisons briller sur le cou blanc d'un ange,
Et l'ange profané retourne à ton néant!

Mentionnons encore, sur une note très-émue, *le vieux Pauvre,* et relevons cette confession singulière :

Ma muse aime qu'on l'émoustille,
Elle rit d'un propos grivois;
Mais c'est une élégante fille
Qui m'abandonne quand je bois.

Quoi! cet intrépide champion de toutes les gaîtés ne se grise qu'en vers? — Sans doute, et combien de rimeurs font de même! De vrai Clairville n'a jamais commis excès que de travail. Son bagage littéraire est considérable; le livre publié chez Lecou ne contient pas la vingtième partie des chansons que Clairville a composées. Dès que se fonde un banquet périodique, une lettre d'invitation lui parvient. On sait qu'il chante, avec la meilleure grâce du monde, non seulement à son tour, mais aussi pour le compte des absents ou des paresseux. Nous n'exagérons pas en évaluant à trois mille les couplets gaspillés par Clairville, dans le simple but de satisfaire d'exigeantes amitiés. Chose bizarre, de toutes les productions de Clairville une seule : *l'Ange et le Démon,* médiocre romance, a été gratifiée d'une musique nouvelle par M. Montaubry; toutes les autres s'adaptent à des airs consacrés.

Du produit de ses œuvres dramatiques, Clairville acquit à Enghien une propriété, modeste d'abord, aujourd'hui presque seigneuriale. Les Prussiens l'ont un peu dévalisée pendant la guerre, mais où n'est pas demeuré quelque souvenir de ce genre? C'est à Enghien que Clairville travaille le plus souvent, menant de front ses obligations littéraires et ses devoirs civiques, car il est conseiller municipal de l'endroit et couronne, à ce titre, les rosières tant persécutées dans ses vaudevilles.

Clairville est l'homme d'esprit par excellence. Nature perspicace, pétulante, exceptionnelle, il fait constamment et partout la chasse aux nouveautés sérieuses ou burlesques pour y trouver le sujet d'à-propos pleins de gaîté franche et d'originalité. C'est évidemment sa cause qu'il plaidait en écrivant jadis ce couplet — non publié :

Au champ d'honneur, tuer n'est pas un crime,
Et le courage on doit le décorer;
Des vieux soldats la gloire est légitime,
Mais tous ont fait et souffrir et pleurer.
Moi, d'un royaume ou d'un nouvel empire,
Si j'étais roi, si j'étais empereur,
C'est à celui qui ferait le plus rire
Que je voudrais donner la croix d'honneur.

Il l'a, depuis 1857, et c'est justice, car nul plus que lui n'a provoqué, dans tous les publics, l'explosion de rires retentissants.

En 1860, Clairville frappait aux portes du Caveau; elles s'ouvrirent toutes grandes devant ce maître couplettier qu'on appela, deux ans plus tard, à l'honneur de la présidence. Il remontera dans quelques jours — pour la cinquième fois, croyons-nous — au fauteuil, d'où tomberont alors des flonflons nouveaux, étincelants d'une verve que l'âge n'a pas refroidie, mais qu'on voudrait voir servir moins souvent à l'inutile apologie du passé.

L. Henry LECOMTE.

LA CHANSON DES CIGALIERS

(Dite à Caen, le jour de la fête donnée par *La Pomme*)

La Pomme a dit à la Cigale :
« Viens à Caen dîner avec moi,
« Ma table n'est pas trop frugale,
« Je suis gourmande comme toi ;
« On s'amuse aux rives de l'Orne,
« Sans qu'on y danse le cancan,
« L'esprit normand n'a rien de morne...
— Les Cigaliers s'en vont à Caen.

« Viens, la chanteuse provençale,
« Sans redouter un ciel brumeux,
« Viens voir au plafond de la salle
« Jaillir le bon cidre écumeux ;
« Le cidre est la gaîté de l'homme,
« Qu'il vienne d'Auge ou de Fécamp ;
« Viens, Cigale, sœur de la Pomme,
— Les Cigaliers s'en vont à Caen.

« Viens ; comme toi je suis poète,
« J'ai conçu d'illustres enfants,
« Et tout siècle nouveau répète
« Leurs noms en échos triomphants ;
« Leur force à leur grâce est pareille,
« J'ai la colline et le volcan ;
« Saluez Malherbe et Corneille !
— Les Cigaliers s'en vont à Caen.

« Viens ; je n'ai pas la Vénus d'Arle,
« La brune aux regards pleins d'éclairs,
« Dont le silence même parle,
« Mais j'ai les blondes aux yeux clairs ;
« On les voit passer sous mes treilles,
« Aux labeurs utiles vaquant
« Avec un murmure d'abeilles !. . .
— Les Cigaliers s'en vont à Caen.

Henri de BORNIER.

Ces couplets — inédits — sont les seuls qu'ait écrits l'auteur célèbre de *la Fille de Roland*.

JE NE VEUX PAS RAJEUNIR

Air du Vaudeville de *La Robe et les Bottes*

Hier, dans ma simple retraite,
Une fée au front radieux
Me dit, en levant sa baguette :
Veux-tu qu'on te fasse moins vieux ?
— Le fruit vert que la fleur enfante
Du fruit que l'été fit mûrir
N'a pas la saveur enivrante :
Non, je ne veux pas rajeunir.

Jadis, j'avais rempli ma cave
D'un vin fraîchement vendangé ;
Son goût d'abord fut peu suave ;
Grâce au temps il a bien changé.
Chaque jour, d'un plus doux breuvage
Je vois ma coupe se remplir ;
On devient meilleur avec l'âge :
Non, je ne veux pas rajeunir.

Les arts, chère et trompeuse étude,
Ont consumé mes jeunes ans ;
Dans l'ombre et dans l'incertitude,
J'ai suivi des sentiers glissants.
Espérance, faut-il te croire ?
L'horizon semble s'éclaircir...
J'y vois briller un peu de gloire :
Non, je ne veux pas rajeunir.

J'ai vu nos cités tributaires
Payer de honteuses rançons,
Et les cavales étrangères
Ont aux pieds foulé nos moissons.
Comme les vents, le sort varie ;
Aujourd'hui je vois refleurir
Le sol de ma belle patrie :
Non, je ne veux pas rajeunir.

Si je retournais vers l'enfance,
Adieu souvenir enchanteur,
Adieu savoir, expérience,
Et des biens plus chers à mon cœur ;
L'amitié que je vis éclore
Ici, sous l'aile du plaisir,
Pour moi ne serait pas encore :
Non, je ne veux pas rajeunir.

LESUEUR.

LA GERBE RÉPUBLICAINE

Debout ! France républicaine,
Foule aux pieds tes habits de deuil ;
A la patrie américaine,
Tu peux sourire avec orgueil.
L'auréole qui t'environne
Resplendit aux feux du soleil,
Si la voix du clairon résonne,
C'est pour annoncer ton réveil.

France, lève ton front superbe !
Dans les champs semés autrefois,
La République fait sa gerbe,
Malgré les puissants et les rois.

Paris, rendez-vous du génie,
Paradis de la vie en fleurs,
Tu verses des flots d'harmonie
A tous les peuples travailleurs.
Lorsqu'on fête à la table ronde,
Un grand nom, un beau souvenir,
Tu trinques à la paix du monde,
Aux Républiques à venir.

France, etc.

Tribuns, vos accents populaires
Sont applaudis dans les congrès,
Quand vous battez vos adversaires
Avec les armes du progrès.
Partout la foule vous écoute
Et vous accueille avec fierté,
Hardiment, poursuivez la route,
Qui conduit à la liberté.

France, etc.

Greffons l'arbre de la science,
Planté par nos mâles aïeux;
Du ver rongeur de l'ignorance,
Détruisons les nids ténébreux;
Entre la raison, les idoles,
Elevant un mur mitoyen,
Gravons au fronton des écoles :
Ici, l'on devient citoyen!

France, etc.

Quel bruit retentit dans l'espace?
Chaque fenêtre a son drapeau :
C'est l'enfant du progrès qui passe,
Portant la cocarde au chapeau.
Son noble élan patriotique
Est salué par des bravos,
Le cri : Vive la République
A réveillé tous les échos.

France, lève ton front superbe!
Dans les champs semés autrefois
La République fait sa gerbe,
Malgré les puissants et les rois.

Noel MOURET.

COMMENT ON DESCEND DU POUVOIR

Air : *Les cinq codes que je me flatte*

Dans ce fauteuil j'étais à l'aise,
Des chants je dominais le flot,
Mais il faut, reprenant ma chaise,
Laisser présidence et grelot.
Quand sonne l'heure fatidique,
Simplement faisant mon devoir,
Comme un homme de race antique,
Je vais descendre du pouvoir.

Qui me succédera? Clairville.
Qui lui succédera? Grangé.
Alors, on dira par la ville :
A leur Caveau rien n'est changé;
Car tous deux ont le sel attique,
La gaîté franche et le savoir,
Et ces hommes de race antique
N'abusent jamais du pouvoir.

De Panard j'ai vidé le verre
D'un seul trait, sans y laisser rien ;
Ainsi Clairville devra faire
Par égard pour l'usage ancien.
Grâce à cette aimable pratique
Aujourd'hui vous allez me voir
Comme un homme de race antique,
En buvant, quitter le pouvoir.

Par un criminel stratagème,
Loin de se faire couronner,
Quitter gaîment le rang suprême,
C'est un bon exemple à donner.
Le Caveau vit en république
Aussi, devait-on le prévoir,
Comme un homme de race antique
Je laisse à d'autres le pouvoir.

Pourtant ce pouvoir a des charmes,
Car on gouverne le Caveau
Sans sénateurs et sans gendarmes,
N'excluant que les buveurs d'eau;
Mais si la loi veut que j'abdique,
Ayant droit de dire : au revoir.
Comme un homme de race antique
Je chante en quittant le pouvoir.

CHARLES VINCENT.

RETOUR A LA LICE CHANSONNIÈRE

(4 décembre 1878)

Votre maître des chants, mon vieil ami Jeannin,
De son air à la fois sarcastique et bénin,
Me donne la parole, et j'hésite à la prendre.
Que vous dire en effet? Je n'ai rien de nouveau,
Et ne puis espérer le plus mince bravo :
Je ne viens pas chanter, je viens pour vous entendre.
L'effort le plus modeste est bien souvent trompé :
Irai-je donc, amis, rimer coûte que coûte,
Et chercher, sans espoir de le trouver sans doute,
Un sujet inédit qui vous ait échappé?
Je pourrais, attendant que ma verve renaisse,
Et que tous vos printemps fondent tous mes glaçons,
Chanter : Je viens revoir l'asile où ma jeunesse
De votre expérience a reçu les leçons.
Et je pourrais aussi, martyre volontaire!
Vous y pensiez peut-être, oui, je pourrais me taire.
La méthode est facile, on la prône, et toujours
C'est le dernier moyen auquel on ait recours.

Que de flots ont coulé sous les ponts de la Seine
Depuis ces beaux soirs où, pour la dernière fois,
A vos joyeux concerts j'osai mêler ma voix!
Eh bien, malgré les coups que le temps nous assène,
Aujourd'hui comme alors nous nous réunissons.
Tantôt dans un salon, tantôt sous la tonnelle,
L'écho redit partout le bruit de vos chansons;
Et, pour mieux célébrer la fête fraternelle,
Plaisir entre l'esprit et le cœur partagé,
L'envie à ses serpents donne un jour de congé.
Le passé m'appartient si le présent m'échappe.
Que j'en ai vus, rangés autour de cette nappe,
Que la mort loin de nous se hâta de bannir!
Permettez qu'à leurs noms j'envoie un souvenir.

L'un charmait l'atelier, le salon, la boutique,
Quoique de la morale il respectât les lois;
Philosophe gouailleur, faubourien poétique,
Colmance a remisé son pégase gaulois.
Festeau, plus empressé de mordre que de plaire,
Mêlait son hymne sombre aux éclats du canon;
Le chansonnier du peuple a mérité son nom,
Et contre les tyrans aiguisait sa colère.
Parmi ces bons amis que nous nous rappelons
Puis-je omettre Mahiet, le Dupont des salons;
Le bachique Férey, dont la muse grivoise
Faisait de la peinture et des vers à la toise;
Bailly, qui s'escrimait contre les préjugés;
Bonnefond le champêtre aux refrains prolongés?
Et combien d'autres noms qu'en cet instant j'oublie!
Et Durand qui, cherchant la gloire et le profit,
Signa plus de couplets que Béranger n'en fit!
Ils n'agiteront plus tes grelots, ô Folie!
Et Desforges, quel deuil, amis, pour la chanson!

La nature en ses vers vibrait comme un frisson,
Tant il exprimait bien ces poétiques fièvres
Qui font germer l'amour aux cœurs, le rire aux lèvres!
Encore un autre absent : à mon œil attristé
Ton image revient, ô bon Lachambaudie,
Toi qui jusqu'en exil chantais la liberté,
Toi dont nos ennemis ont toujours respecté
La muse populaire et partout applaudie.
Je me trompe : un seul jour, un journal impudent
Essaya, mais en vain, de baver sur sa gloire :
De son rire moqueur, de son ïambe ardent,
Vous savez si la Lice a vengé sa mémoire.

Mais pourquoi regretter tous ces morts disparus?
Ils ont laissé leurs chants et leur exemple à suivre ;
Et de tant de talents vos rangs se sont accrus
Qu'il me semble ce soir en vous les voir revivre.
Oui, ces maîtres ont fait de dignes apprentis ;
Les meilleurs sont restés si les bons sont partis.
C'est pourquoi je m'arrête et renonce à m'étendre.
Je ne viens pas chanter, je viens pour vous entendre.

EUG. IMBERT.

LE CONCOURS LIBRE DE LA CHANSON

(Suite)

Après l'auteur de *Théano* et celui des *Aveugles systématiques*, il faut citer un poète qui a envoyé beaucoup de compositions variées, sans compter une série de quatrains. Dans un *envoi* écrit en vers libres d'une allure facile, il s'excuse de sa hardiesse. Lui, poète infime, oser concourir! Mais son jeune âge doit lui mériter son pardon. C'est l'espoir qu'il exprime.

Je parierais, pour moi, qu'il n'est pas plus jeune qu'il n'est poète infime, et il suffit de lire ses vers pour s'inscrire en faux contre cette double assertion :

Surtout n'allez pas croire, au moins, que je m'abuse
Sur la réalité de mon peu de talent.
Quand je me pose en concurrent,
J'ai ma jeunesse pour excuse.
Puis, rimer est mon seul plaisir...

Je n'ouvre pas, *Vive le tabac! Mes Souhaits*, *Les derniers instants d'une chandelle;* il suffira de citer ces titres, entre tant d'autres, pour montrer que l'auteur joint la variété à la fécondité. Dans la première de ces pièces, le poète nous montre l'ambition, la gloire, la politique, la fortune, l'amour, le plaisir, sonnant tour à tour à sa porte. Et lui de répondre toujours : Je n'ouvre pas.

Dinn' diau' dinn' dinn'... Mais à cette heure
Qui peut sonner à ma demeure?
L'amitié... Qui n'ouvrirait pas?
Entre, toi seule as des appas.

De toi la plus simple parole
Dans nos misères nous console ;
Viens, que je te serre en mes bras.

Béranger, dans *La Fortune*, avait déjà employé cette forme, mais Murger l'a appliquée à une énumération de même que notre poète. Dans la ballade du *Désespéré*, la Gloire, l'Amour, la Poésie, la Richesse frappent aussi à la porte, qui s'obstine à rester fermée. Puis vient la Mort :

Entre, je suis las de la vie,

répond le Désespéré. Mais il a le tort d'ajouter, par une sorte d'égoïsme posthume :

Mais laisse mon pauvre chien vivre,
Pour que je puisse être pleuré.

La romance est agréable, quand elle est courte, fine ou gracieuse, et qu'une musique bien appropriée en relève la fadeur naturelle. Dans un concours, à la lecture, la fadeur seule subsiste presque toujours. *Ma Belle*, *L'Indienne*, *La Fiancée du marin*, *Elle avait dit : Je t'aime*, *Le Nid de fauvettes*, dont l'auteur, sans le vouloir et peut-être sans le savoir, rappelle une jolie pièce de Berquin ; les *Larmes des Fleurs* et quelques autres morceaux font pourtant exception à la règle et se distinguent par de réelles qualités.

L'élégie n'a pas manqué de champions. Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux, s'il faut en croire Voltaire.

L'un nous peint une jeune fille qui descend vers la tombe, pâle comme l'insomnie, comme la bougie qui s'éteint, comme l'eau des grèves, comme un exilé vêtu de noir.

Vous souvenez-vous des amours passés!

murmure un autre; et voilà le chapelet des souvenirs qui s'égrène : l'humble fleur, les baisers, les aveux. Mais elle est partie, comme dit la vieille romance, et chacun de ces souvenirs est un regret.

EUG. IMBERT.

(La fin au prochain numéro).

SOCIÉTÉ LYRIQUE & LITTÉRAIRE DU CAVEAU

BANQUET DU 6 DÉCEMBRE 1878.

Les assesseurs accoutumés de Charles Vincent manquaient au banquet de décembre : Clairville était souffrant et M. Grangé préparait un pendant au succès peu littéraire de *Coco*. Soutenu par la visible sympathie d'une assistance nombreuse, Vincent n'en a pas moins solennellement pontifié devant ces reliques insignes : le verre de Panard et le grelot de Collé.

Ceux qui se plaisent à voir dans le Caveau une sorte de Sénat chansonnier, rebelle aux idées courantes, ont été quelque peu contrariés ce soir-là. Soit que l'absence des chefs déconcertât la milice réactionnaire, soit qu'on voulût faire au poète vigoureux, qui présidait pour la dernière fois, la galanterie d'une séance républicaine, toutes les chansons présentées s'inspiraient du meilleur esprit.

La séance des chants a commencé par *le Candidat Conservateur*, bonne satire de Rubois, déjà connue. Quatorze productions ont suivi, avec des mérites et des succès différents. M. Fénée, applaudi pour un fin tableau des personnes et des choses, *A l'Ombre*, a été moins heureux dans une plaisanterie vieillotte sur *l'Amour*. M. Piesse avait mis en rondeau sous ce titre : *Choses et autres*, les grands et petits faits de l'année ; il a rencontré un concurrent dans M. Ordonneau qui, dans une *Chanson-Revue* peu complète, n'a pas oublié cependant le coup de plume contre les *gauchers*. Un jeune! et qui serait si bien dans le rôle d'inoffensif! M. Edouard Granger réclame la

parole pour un rappel au règlement : « Ne parlons plus politique, » dit-il. — Soit, mais en attendant que la motion soit acceptée par tous, écoutons et applaudissons les spirituels couplets dans lesquels M. Montariol nous montre l'amant timide, l'actionnaire bénévole, la Roumanie, le parti « sans nom, » M. de Chambord lui-même tirant tour à tour *les Marrons du feu*, — vous devinez pour qui.

M. Poullain, en chantant *Je me passe du reste;* M. Julien, en racontant *Un Début malheureux;* M. Ripault, en disant, après Brazier, *Comme on fait son lit on se couche;* enfin Rubois, en exposant *le Cadet de mes soucis*, ont provoqué les bravos et les rires. Quelle singulière idée a eue M. Sylvain Saint-Etienne en composant une invitation bachique sur l'air de *la Marseillaise?* Dire : Buvons, comme d'autres crient: Marchons!.. Mais il faudrait chanter cette musique assis, ou boire debout : cruelle alternative! — M. Lesueur, témoin auriculaire de la bonne rubrique employée jadis, par un *Raccoleur sous Louis XV*, pour décider la recrue, en fait à son tour le récit dans de très-bons couplets. Le malin ne promettait pas gloire facile, fortune prompte et plaisirs continuels :

Le militaire franchement,
N'a pas toujours de l'agrément,

disait-il, mais... il avait des *mais* irrésistibles.

Quand j'aurai dit que MM. Duprez, Saint-Germain, Garraud, Pierre Petit étaient au nombre des convives, et que Lassalle, malgré son indisposition officielle, a dit *la Chanson française*, de Vincent, avec une ampleur magistrale, mon devoir de chroniqueur sera rempli de la façon la plus complète.

Dans son toast, le plus nerveux des douze qu'il a composés cette année, Charles Vincent a voulu donner la raison principale de sa prédilection pour le Caveau; c'est que la société impose à ses adhérents l'obligation de ne chanter aux banquets que des œuvres inédites. Evidemment, la mesure est très-bonne : on n'existe qu'à la condition de produire. Je reviendrai plus tard sur ce point important. Comme le veut la tradition, Vincent a quitté la présidence de la même façon qu'il l'avait prise, en chantant, joyeusement et virilement. On lira, dans ce numéro, les *Adieux* du fraternel poète à qui nous disons : au revoir!

L.-Henry LECOMTE.

LICE CHANSONNIÈRE

BANQUET DU 4 DÉCEMBRE 1878

Homère, ou, pour être plus vrai, les poètes errants et mendiants dont les chansons guerrières ont été attribuées après coup à un seul et unique rapsode, jouissaient d'un privilége que j'envie. Chacun de leurs personnages avait son épithète propre. Achille aux pieds légers, Agamemnon le pasteur des peuples, Athêné aux yeux verts, Odysseus le cauteleux. On n'en démordait pas. Qu'Achille, par exemple, fût assis au feu du conseil, ou couché dans sa tente, c'était toujours le héros aux pieds légers, et Athêné; même endormie, si jamais la sagesse s'endort, avait toujours les yeux verts.

Ce privilége me manque, et j'en suis marri. Au lieu de caractériser, suivant les chansons qu'ils interprètent, les convives de la Lice, je n'aurais qu'à placer sur chacun d'eux une étiquette, toujours la même, et tout serait dit. Je vous présenterais ainsi, tantôt Collignon, le Tyrtée des goguettes, ou Chebroux la clé des cœurs; tantôt Jeannin le fantasque ou Hachin l'esprit, ou bien encore Nadot la grâce, ou Baillet le baryton du Marais; et ainsi des autres. Ce procédé me dispenserait d'un éternel et ennuyeux dénombrement. Un tel a chanté ceci, tel autre a dit cela. Au fait, pourquoi n'y pas renoncer tout de suite? Laissons au registre du maître des chants le soin d'être exact et complet. Bornons-nous à glaner au hasard quelques sujets d'éloge ou de critique.

C'était le jour des souvenirs. M. Adeline, en traitant à son tour le *Doigt dans l'œil*, nous a rappelé Nadot, qui l'a chanté il y a longtemps. Paul Avenel, dans son *Enterrement civil*, couplets vigoureux et d'une haute philosophie, s'est souvenu, sans le savoir, du refrain d'Alphonse Leclercq :

Enterrez-moi civilement.

Collignon, dans la musique que lui a inspirée une belle chanson de Nadot : *Ça tient d' famille*, a glissé, par réminiscence, des passages reconnaissables de son air de la *Chanson*, de Desforges. Baillet a ses souvenirs aussi : avec quelle émotion spirituelle il nous peint cette Hélène, la petite ouvrière dont les bas tournent au bleu, et les passagères amours, et la disparition dans l'inconnu!... O Musette!

Il n'est pas jusqu'à l'auteur de ces lignes qui n'ait sacrifié à Mnémosyne. Les absents lui ont inspiré quelques vers mélancoliques: quand je dis les absents, je veux dire les morts. Que de vides! Mais aussi pourquoi déserter la Lice pendant douze ans? Lui-même aurait bien pu ne s'y plus retrouver. Et il aurait été privé du plaisir de serrer encore bien des mains amies.

L'autre mois, au Caveau, se révélait l'auteur d'un chant national remarqué par le jury du concours de *La Chanson*. Hier, à la Lice, Robinot a chanté la *Fraternelle*, également citée avec faveur dans le rapport. Nous avons été heureux de joindre nos bravos à ceux qu'il a obtenus de ses collègues et amis.

Entre amis ça n' se fait pas, le *Luxembourg*, poésie pleine de finesse, le *Petit vin traître, Y a toujours moyen d' s'arranger*, le *Dernier homme* surtout, méritent une mention particulière, et nous ont permis d'apprécier les talents variés de Cahen, Nazim, Vatinel, Jeannin et Henri Nadot, déjà nommé.

Il n'y a pas de soirée poétique complète sans Victor Hugo. Sutter nous a dit avec beaucoup de chaleur, mais avec un peu de précipitation, qu'expliquait d'ailleurs la longueur de la pièce, *Petit Paul*, de ce grand maître. Récit simple et touchant où le poète a mis toute son âme et toute sa grâce. Il est à regretter — pardon de la liberté grande ! — que la trame disparaisse souvent sous le fouillis inextricable et brillant des plus capricieuses broderies. O chevilles, voilà de vos coups. Mais ces chevilles, monsieur, sont des clous d'or.

Et maintenant, excusez les oublis du chroniqueur. Quant au toast, qui soulève une grosse question, je n'en dis rien pour aujourd'hui. Je ne parle pas du toast de Chebroux, qui était charmant, mais du toast en général.

Eug. IMBERT.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Le 28 novembre, *les Enfants du Marais* donnaient une grande représentation qui a été couronnée de succès. Les bravos ont été cueillis par MM. Adrien Souchet, Dubois, Jomain, Ambroise, Mlle Andréa et surtout une jeune personne qui a murmuré gracieusement *A travers le feuillage*.

Une superbe tombola a terminé la soirée à la grande satisfaction des spectateurs.

A la Lyre de la Gaîté, grand émoi! Mme Adèle a reçu des mains du Président l'insigne d'honneur; c'était touchant, parole d'honneur!...

Le 7 courant, *l'Union Artistique*, s'inspirant de l'idée émise par la *Chanson*, donnait une représentation extraordinaire au bénéfice de la souscription qui sera prochainement ouverte pour l'érection d'une statue à Béranger. Jamais peut-être je n'aurai tant regretté que notre cadre ne nous permette pas des comptes rendus plus complets. Je serai donc forcément bref!

La représentation, organisée et dirigée d'une façon intelligente par M. Paulin, président, a été, j'en suis persuadé, lucrative et laissera certainement un agréable souvenir dans l'esprit de tous ceux qui ont assisté à cette solennité. La salle, décorée avec beaucoup de goût, avait pris d'elle-même un air de fête. Chaque sociétaire avait appris une de ces vieilles et bonnes chansons que notre regretté Béranger ne peut malheureusement plus faire.

Mais ses cendres ont certainement dû tressaillir de joie en entendant ces refrains populaires arrangés pour la circonstance et d'une façon très-savante par M. Boll, pianiste de la société, et qui furent applaudis et bissés par un public enthousiaste.

Notre collaborateur Gédhé a obtenu un succès de poète dans un à-propos en vers récité par M. Néolles.

Cette poésie (nous la publierons en entier dans notre prochain numéro) amenait naturellement le couronnement du buste, qui fut fait en grande pompe par cinq sociétaires. Le grand succès de la soirée a été pour les interprètes des *Rêves de Marguerite*, un duo d'amour parlé de Verconsin.

Certes, il était difficile d'être plus naturelle et plus charmante que Mme Rolland et on ne pouvait désirer un jeune premier plus sympathique que M. Etienne.

Mlle Mathilde Arnaud a chanté *la Lisette de Béranger* en grande artiste; Mlle Béra, toute tremblante pour ses débuts, s'est révélée dans *Monsieur Printemps* et surtout dans *la Bergère de Barbison*. Mlle Riema, qui n'a plus besoin d'éloges, a été toujours la même, c'est-à-dire remarquable.

M. Raynal, dans *Peut-on entrer?* a fait oublier Armand Ben. M. Clairval a chanté de lui *un Amour Tyrolien*. M. Georges avec *On n' tient pas c't article-là* et M. Denneville avec *J'en savais rien* de notre collaborateur Gédhé ont fait rire et se sont fait bisser. Constatons encore les succès du *Vieux Vagabond*, par M. Renaud; *les Hirondelles*, par Michel; *une Histoire de voleur*, par M. Gabriel; *le Sénateur*, par M. Angèle; *la Sainte Alliance des peuples* par M. Lioret, un débutant; *Paillasse*, par M. Clairval, etc.

Bref, comme je le disais, souvenirs agréables pour tous.

Le même soir le Bal de *l'Harmonie du Commerce* a été simplement merveilleux. A. LEROY.

La matinée donnée, le dimanche 8 courant, par *la Mutualité commerciale* au théâtre du Château-d'eau a été aussi brillante que celles des années précédentes; le programme était superbe et les artistes s'appelaient : Mmes Rousseil, Amiati, Duparc, Schmidt, Mendès, Marie Tayau, MM. Coquelin cadet, Plet, Fraizier, Guillemot, Velly. Quand j'aurai cité M. Maton, le roi des accompagnateurs, et l'orchestre de l'Eldorado conduit par M. Ch. Malo, il sera facile de comprendre l'enthousiasme du public.

Mme Amiati a chanté pour la première fois, avec un immense succès, un Noël patriotique, musique de Ch. Malo, paroles de Jacques Grancey et Eugène Leclerc. — Cette chanson vient de paraître chez le sympathique éditeur Michaëlis, dont les éditions artistiques ont consacré la réputation. GÉDHÉ.

La Jeunesse Artistique de Vincennes. — Cette société lyrique, qui compte deux années d'existence, donne tout les mois une soirée-concert dans le Casino-Sausserousse. Nous avons assisté à la soirée intime du 7 décembre; nous y avons remarqué la verve comique du président, M. Lambert, et du secrétaire, M. Joinneau. Parmi les plus applaudis citons ensuite MM. Dumon, Mirey, Cairon, Wermelinger, Acquart et le jeune Lambert, sans oublier M. Gérard, un débutant. Le piano était fort bien tenu par M. Blondel, l'accompagnateur de la société.
H. DEMANET.

Les Amis du Progrès, président Gignoux (Café du Grand Jardin, rue de Paris-Belleville). Cette société donne tous les dimanches des soirées très-suivies. Ne pouvant nommer tous les bons chanteurs qui s'y donnent rendez-vous, je cite au hasard MM. Dupré, Defrance, Rauh et Fernand Gauroy. Une mention spéciale à la charmante Emélie Préaux, âgée de onze ans, pour *Cocotte*, scène comique de M. Pescheux, musique d'Auguste Marcus, qu'elle détaille avec beaucoup de finesse.

La Cordiale (Brasserie des Bords du Rhin) attire tous les jeudis une affluence considérable. L'excellent président Champion dirige avec autant de tact que de goût les soirées. La partie lyrique est largement représentée. — M. Tronchet, de l'Alcazar, qui avait prêté l'autre soir son bienveillant concours, a été rappelé deux fois. Alphonse Rueff a chanté *les Gas de Falaise*, avec beaucoup d'entrain. La pièce : *On demande un pître* n'était pas suffisamment sue. Quant à Marcus l'accompagnateur, sa réputation de pianiste est faite depuis longtemps.
VICTOR LEBRETON.

Le samedi 16 novembre, à minuit, dans les brillants salons du café Riche, a eu lieu le premier banquet des *Artistes Lyonnais* habitant Paris.

Pour faire partie de cette réunion fraternelle, il faut être né dans le département du Rhône ou s'y être naturalisé par une notoriété artistique et un séjour prolongé. Cependant il a été fait exception en faveur des frères Lionnet, qui avaient adressé au président Clairville une supplique en vers. Parmi les artistes présents au repas, citons : MM. Salomon de l'Opéra, Michot, Alfred Quidant, Berthelier, Parade, Luco, Mangin, Mocker, Perrot, Guillot, Frappa, Alexis Bouvier, Carjat, Gandon, etc., auxquels s'étaient joints des peintres et des journalistes venus de Lyon; en tout soixante-dix convives.

Notre collaborateur et ami Etienne Ducret avait improvisé pour la circonstance un boniment en jargon Lyonnais qu'il a débité à la grande joie des gones réunis. Le manque de place nous empêche d'offrir à nos lecteurs la primeur de cette pièce originale. Salomon, Berthelier, Durafour, les Lionnet, Alfred Quidant et Michot ont été chaleureusement applaudis. Ce dernier a couronné la fête en entonnant *les Louis d'or* de Dupont.

Après avoir ri, chanté et porté plusieurs toasts à la presse, on s'est séparé à cinq heures du matin. Bignon s'était surpassé dans un service splendide.

Un concours de poésie et de chansons a eu lieu, le lundi 18 novembre dernier, à la *Lyre Bienfaisante.*

Rarement, des pièces aussi généralement bonnes ont été entendues dans ces sortes de joutes littéraires.

Jules Vernier, suivant son habitude, a remporté le premier prix, avec un sonnet intitulé *le Blason populaire.*

Noël Mouret, un vieux de la vieille, bien connu, du reste, a eu le second prix pour la vigoureuse chanson : *La Gerbe Républicaine*, que nous reproduisons dans ce numéro. Nos lecteurs verront que l'auteur de *Charlotte la Républicaine* n'a pas vieilli.

Pour ne pas mentir à son nom, la société a fait, dans cette soirée, une collecte destinée à créer un livret de caisse d'épargne au profit d'un enfant des écoles laïques de l'arrondissement.

Bravo, M. Couvreur! Puissent toutes les sociétés imiter l'exemple de *la Lyre Bienfaisante!*

Le bal annuel de la *Société des Familles* (président Badou) a été, comme les précédents, brillant et animé.

Le cercle lyrique *Le Caprice* a donné, le dimanche 24 novembre, sa soirée d'inauguration dans les salons de la Brasserie Suisse, 16, passage d'Athènes (rue Saint-Honoré, 178). Nous aurons l'occasion de reparler de cette société.

Le Samedi 7 décembre, bonne soirée aux *Farfadets.* L'un des leurs, un zélé, Teulet, offrait un prix : *La Vie de Bohème* de Murger, s'il vous plaît, à celui qui ferait entendre la meilleure chanson d'un auteur mort. Le choix était vaste. Eugène Baillet fut acclamé président. Il ouvrit la séance par une chanson trop oubliée : *Nicolas Durand*, de Vieillefonds, puis tour à tour Béranger, Hégésippe Moreau, Desforges, Rabineau, Charles Gille, eurent les honneurs de la soirée. Flachat eut une heureuse inspiration en faisant entendre un brillant et vinicole vau-de-vire d'Olivier Basselin.

Donner le prix n'était pas tâche facile. Sur une motion du président les voix se rallièrent à l'unanimité sur Monicard, qui non-seulement avait chanté une œuvre remarquable : *Les étoiles qui filent*, de Béranger, mais l'avait dite avec beaucoup de goût et d'art. On porta un toast au souvenir des vieux chansonniers et l'on se sépara gaîment; à minuit,... bien sonné !

Leduc, bien connu des vrais goguettiers qu'il présida souvent, vient de mourir à l'hôpital Lariboisière, après une longue maladie. Sa veuve, sans ressource et malade elle-même, pria notre ami Collignon de s'occuper des devoirs à rendre au défunt, la famille de ce dernier ayant déclaré ne vouloir rien faire. Collignon eut l'heureuse idée d'aller chanter du Desforges aux *Epicuriens* (Massé, président), aux *Vrais Momusiens* (président Leroux), aux *Enfants des Arts et Métiers* (Glaireau, président) et au *Cercle Intime* (Victor Garnot, président). Les collectes faites dans ces quatre sociétés produisirent 52 francs qui payèrent la funèbre cérémonie. Ce trait fait honneur à Collignon et aux sociétés, car toutes auraient agi de même.

Leduc avait été quelque peu chansonnier à ses heures. On a de lui : *la Plume*, *C'est le même*, *la Tombola*, etc. qu'il interpréta souvent lui-même.

A. PATAY.

AVIS DIVERS

Nous avons reçu, comme il fallait s'y attendre, quelques réclamations au sujet de nos concours. Un compositeur distingué, que nous soupçonnons d'avoir mis en musique un *Chant national*, s'évertue, en fort bons termes, à prouver que cette pièce est bien supérieure aux chants couronnés et surtout plus propre à devenir populaire. Il désire, pour faire appel à l'opinion publique, que nous insérions et la lettre et le chant dont il s'agit. Il comprendra, d'une part, que nous ne pouvons décerner à un concurrent malheureux une faveur réservée aux pièces couronnées, et d'autre part, que la décision du jury a, en ce qui nous concerne, force de chose jugée. Cette publication, accordée à titre exceptionnel, deviendrait une règle et nous amènerait un véritable débordement.

L'auteur d'une chanson mentionnée avec éloge est surpris, dit-il, de la surprise causée au jury par sa rime de la *verte pampe.* Il semble craindre que cette légère critique ne le fasse taxer d'ignorance. Ce mot, il le trouve dans Littré, Nodier, Landais et autres. Nul n'en doute; mais il nous a semblé que le besoin de la rime avait ici forcé la main au poète. C. Q. F. D.

Nous nous abstenons de répondre à d'autres observations, la plupart très-courtoises, pour éviter d'en faire naître de nouvelles, qu'il nous serait impossible d'insérer.

Nous prions les souscripteurs de province, qui ne nous ont pas encore envoyé le montant de leur abonnement, de nous le faire parvenir, dans le plus bref délai, en un mandat sur la poste — le talon servant de quittance. Nous nous verrions obligés, sans cela, de faire toucher, en mettant à leur charge les frais de recouvrement.

Même prière à nos abonnés de Paris, à qui nous rappelons que les bureaux de *la Chanson* sont ouverts tous les jours, de 8 heures du matin à 8 heures du soir. — Les timbres-poste ne sont pas acceptés.

—

Nous invitons de nouveau tous les présidents de sociétés lyriques à adresser leurs lettres d'invitation, cartes d'entrée, etc. au journal *la Chanson.*

—

Vient de paraître à notre librairie : *la Musique à la salle des Fêtes, pendant l'Exposition Universelle de* 1878, par Amédée Edéma. Broch. in-8, prix 1 franc. Il en sera parlé dans notre prochain numéro.

Le Directeur-Gérant, A. PATAY.

2e ANNÉE. — N° 11. 1er JANVIER 1879.

LA CHANSON

Revue Bi-Mensuelle

Directeur-Gérant
A. PATAY

Le Numéro : 20 cent.

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois

Secrétaire de la Rédaction
V. DEMEURE

Le Numéro : 20 cent.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
Paris, 6 mois.......... 2 fr. 50
Départs, 6 mois........ 3 »
Etranger, 6 mois....... 3 50

GALERIE DES CHANSONNIERS : ERNEST CHEBROUX



La critique n'a pas seulement pour but la confirmation des renommées ; son devoir principal est, au contraire, de placer avant tous, à côté des maîtres, les laborieux apprentis que conduit l'amour du beau et que peut grandir la ferme volonté du bien.

Ernest Chebroux est né à Lusignan, petit village du Poitou, le 28 septembre 1840. Sa famille était pauvre ; le pain emplissait rarement la huche, et le bois manquait souvent au foyer. Le père, maçon-puisatier, n'avait ni le loisir ni les moyens d'envoyer son fils à l'école ; il l'employait plus volontiers à ramasser, pendant les hivers rigoureux, des branches mortes dans les forêts. — Charme irrésistible des premières années! Chebroux a gardé de son enfance misérable un souvenir reconnaissant et attendri qu'il a fixé dans sa poétique chanson des *Rives du Clain!*

Lasse de végéter dans une campagne, la famille Chebroux alla s'installer à Tours. Là, l'enfant fut envoyé à l'école mutuelle; mais les difficultés que les siens éprouvaient encore à vivre lui inspirèrent bientôt une résolution héroïque. Un jour, Chebroux ne parut point à la classe. Le directeur se hâta d'en avertir les parents, qui préparèrent une correction vigoureuse. A l'heure du souper, l'enfant reparut, et, simplement :

— Mère, dit-il, en posant sur la table dix gros sous, voici ma première journée de travail.

Comment répondre à cela? — Par de grosses larmes et des caresses. Les parents ne s'en firent pas faute.

De Tours, où il fut typographe, relieur, Chebroux accompagna sa famille à Paris. Il y devint régleur, enfin imprimeur, accomplissant son destin qui était, ainsi qu'il le dit lui-même, de noircir du papier toute sa vie.

Un travail manuel incessant rend l'étude difficile. A quinze ans, Chebroux savait à peine lire; mais un désir ardent de s'instruire le conduisit

aux écoles du soir et lui fit dérober au sommeil tout le temps nécessaire. Il suivait assidûment les cours de grammaire et de dessin. Bientôt, son professeur de français, remarquant en lui certaines dispositions à la poésie, offrit de lui enseigner gratuitement le latin. Ces leçons précieuses durèrent deux années, au bout desquelles Chebroux traduisait couramment les historiens et les poètes. Le dimanche, par distraction, il achetait des couleurs et barbouillait les murs du logis paternel.

Nous avons parlé des dispositions de Chebroux pour la poésie ; sa jeunesse besoigneuse dut à la muse plus d'un rêve consolant. A seize ans, il composait sa première chanson et la portait à l'éditeur Durand, un Licéen d'alors. Etre publié, quel rêve ! et comme le cœur battait au jeune rimeur en montant l'escalier du libraire ! — Durand lut les couplets, se déclara satisfait et promit de les faire imprimer. Puis, se ravisant : « Votre chanson n'est pas complète, dit-il ; ce passeur qui vit entre le ciel et l'eau, ivre de soleil et de liberté, c'est très-bien ; mais ajoutez quelques vers d'amour,... que ça finisse par un mariage ! » — « Je vais chercher ce couplet, » dit le poète. Il reprit sa chanson... et la garda.

Quelques années plus tard, Chebroux devint amoureux, ce qui contribua puissamment à développer ses goûts littéraires. On ferait un volume avec les billets rimés échangés alors entre lui et son ami E. Dubois. Ce poème intime, plus heureux que la chanson du passeur, eut pour dénouement un bon mariage.

Les terribles événements de 1870 imposèrent silence à toutes les muses. Navré cependant de voir la guerre civile succéder à l'invasion, Chebroux ressaisit sa plume. Le 21 mai 1871, il improvisait et faisait imprimer, au bruit des fusils, une touchante *Invocation de la France :*

Oh ! qui donc mettra fin à tant d'ignominie?
Qui donc, établissant une sainte harmonie
Entre tous les humains,
Sera la vérité, la sagesse profonde,
Le flambeau bienfaisant qui doit guider le monde
Vers de nouveaux chemins?

Une période trop longue de représailles suivit la victoire lamentable des Français sur leurs frères. Le temps n'était certes pas aux rêveries, et Chebroux avait grandement raison de répondre à ceux qui l'engageaient à chanter :

Lorsque j'ai vu — profond dégoût,
Honte pour la raison humaine, —
Le sang coulant à plein égoût
Se mêler aux eaux de la Seine ;

Quand je vois des orphelins nus,
Les yeux attachés à la terre,
Appelant et pleurant un père
Qu'hélas, ils ne reverront plus !

Enfin, quand je vois à cette heure,
Tant de misère, je gémis,
Je suspends mes chants et je pleure
Sur les malheurs de mon pays !

Mais quel poète se pourrait résoudre à l'éternel silence ? — En 1872, Chebroux collaborait à *la Ligue des Poètes*, et, pour se venger des misères endurées pendant les deux siéges, flétrissait, dans sa chanson des *Veuillotins*, les ténébreux artisans des malheurs publics. *Les Echos Parisiens* sollicitèrent bientôt son concours ; il l'accorda par ces vers énergiques :

Mes bons amis, dans vos *Echos*,
Vous voulez aujourd'hui qu'avec vous j'entre en lice ;
Lutterez-vous pour ces trois mots :
Liberté, Progrès et Justice?
Serez-vous le fouet cinglant les abus?
Serez-vous le flambeau qui répand la lumière?
— Lors, amis, sous votre bannière,
Comptez un combattant de plus.

Vers cette époque, Alphonse Leclercq conduisit Chebroux à la Lice Chansonnière. *La Ligue des Poètes* venait d'être condamnée pour avoir publié des chansons politiques ; Chebroux, prenant texte du jugement, rima ce conseil à l'adresse de ses frères en poésie :

Vous me direz — je vous entends —
Q'on ne saurait toujours se taire,
Qu'aujourd'hui d'adroits prétendants
Vont... chut ! ce n'est pas votre affaire.
Pour relever votre pays,
A la Vierge offrez un cantique ;
Mais croyez-moi, mes bons amis,
Ne faites plus de politique !

Un mois après (mars 1873) Chebroux était reçu membre titulaire de la Lice. La même année, on le chargeait du secrétariat qu'il conserva jusqu'en 1877, où la présidence lui fut décernée.

Il est d'usage, à la Lice comme au Caveau, qu'un toast en vers contenant l'éloge de la chanson soit prononcé, chaque mois, par le poète qui préside les banquets. Douze fois de suite donc, il lui faut rajeunir par quelque originalité de forme ou de pensée un thème rebattu. Veut-on savoir comme Chebroux triomphait des difficultés du sujet? — Qu'on lise ce portrait charmant de la chanson française :

La divinité que je rêve,
Et qui rayonne sur mes jours,
Est une blonde fille d'Eve,
Aux francs, aux robustes contours.
Je vous la peins comme je l'aime,
Insoucieuse, un peu bohême,
Inconstante comme le temps,
Changeante comme le nuage,
Et portant sur son frais visage
Les fleurs d'un éternel printemps.
C'est la folle au joyeux délire,
A l'œil rempli de volupté,
D'esprit et de malignité ;
A voir sa verve on pourrait dire

Qu'elle eut pour mère la gaîté
Et pour père un éclat de rire !
C'est celle que l'on voit toujours,
Légère comme une gazelle,
Allant de la plaine aux faubourgs,
De la mansarde à la tonnelle,
Traînant constamment avec elle
Un essaim de fripons amours.
C'est l'infatigable frondeuse
Cinglant, sans trêve ni repos,
La bande toujours trop nombreuse
Des cafards, des fourbes, des sots ;
C'est celle, enfin, dont l'œil s'enflamme,
Et qui, le cœur plein de fierté,
Redevient une forte femme
Au souffle de la liberté !

La présidence de la Lice étant vacante, Chebroux en accepta complaisamment le fardeau pendant les huit derniers mois de 1878, et c'est à son refus seul que le pouvoir ne lui a pas été continué pour l'année qui commence.

Les poésies de Chebroux (strophes, toasts ou récits) sont jusqu'à ce jour plus nombreuses que ses chansons ; mais ces dernières se recommandent par un coloris, une élévation, une verve rares. Nous citerons, parmi ses œuvres les plus connues : *Il faut que je passe, le Concert bachique, Mes Illusions, les Rives du Clain, O Veuillotins que je vous aime! le Printemps qui s'éveille, Salut au voyageur, Chantons, les Trois couleurs, la Fête du travail, Premier chagrin, le Vin Français, l'Hiver a ses beaux jours.*

Plusieurs de ces chansons ont été mises en musique par l'auteur même ; Darcier, Collignon, Blasini, Vaudry, Echalié, ont écrit pour les autres des mélodies nouvelles. Recherchant surtout les succès difficiles, le poète a donné peu de choses au concert ; Mme Bordas et Pacra lui doivent cependant quelques créations heureuses.

Chebroux possède aujourd'hui une imprimerie achalandée ; il est de plus dessinateur et quelque peu peintre. Entre une femme aimable et un fils déjà grand, sa vie s'écoule, laborieuse et paisible, partie à l'atelier, partie au grand air, car il a déjà pu réaliser ce rêve de tout Parisien : une maison de campagne.

Charles Vincent fit jadis collaborer Chebroux à *la Chanson Française*. Le rédacteur en chef de ce journal, Coligny, s'éprit du nouveau venu et le présenta partout comme un bon chansonnier de l'avenir.

— Mon cher Coligny, disait Chebroux, vous me faites souscrire là un billet qu'il me sera difficile de rembourser.

Pourquoi donc? — N'est-il pas en fonds d'esprit et de poésie? Par ce qu'il a fait déjà, préjugeons ce qu'il peut faire encore. Sa muse, un peu trop bucolique, entonnera quelque jour les refrains mâles. Complet alors, le talent chansonnier de Chebroux n'aura, dans le présent, nulle comparaison à redouter.

L.-Henry LECOMTE.

SOUS LES VERROUX

Musique de J.-B. Collignon (*)

Le ciel était d'azur, la brise était bien douce
A travers les barreaux de la sombre prison;
Les oiseaux éveillés gazouillaient dans la mousse,
Comme un ami glissait dans l'ombre un chaud rayon.
Chantez, chantez gaîment dans vos nids de feuillage,
Redoutez l'oiseleur, évitez les réseaux ;
Dieu vous garde toujours des ennuis de la cage,
Heureux petits oiseaux !

Voltigez, voltigez, la brise vous appelle
A folâtrer dans l'air et mêler vos chansons ;
Pour vous nourrir elle a de son souffle fidèle
Egréné cette nuit l'épi dans les sillons.
La source du rocher déverse sous l'ombrage,
Pour vos joyeux ébats, ses plus limpides eaux ;
Dieu vous garde toujours des ennuis de la cage,
Heureux petits oiseaux !

Voltigez par les monts, voltigez par les plaines,
Deux par deux, poursuivants, poursuivis tour à tour ;
Puis, au fond des vallons, à l'ombre des vieux chênes,
Vous irez reposer loin des chaleurs du jour
Vos joyeuses amours qu'abrite le feuillage,
Que caressent les vents, que bercent les rameaux ;
Dieu vous garde toujours des ennuis de la cage,
Heureux petits oiseaux !

Ce soir, quand vous verrez s'éveiller les étoiles,
La tête sous votre aile, accouplés dans vos nids,
Vous vous endormirez et la nuit de son voile,
La nuit protégera vos asiles bénis.
Et le pauvre captif, impuissant dans sa rage,
Déchirera ses doigts aux angles des barreaux :
Dieu vous garde toujours des ennuis de la cage,
Heureux petits oiseaux !

Ch. DESFORGES de VASSENS.

(*) Nous devons à notre ami Collignon communication de cette œuvre inédite.

LE CHEMIN DU PARADIS PERDU

C'est dans Milton, qu'enfant j'appris à lire.
J'ai parcouru son Eden enchanté,
Lors, je l'aimais, maintenant je l'admire
Et comprends mieux son Satan révolté.
L'ange exilé du céleste domaine
Jette à la foi le défi le plus beau,
C'est la pensée allumant un flambeau
Pour éclairer la conscience humaine.

Pour retrouver le paradis perdu,
Penseurs, mordez dans le fruit défendu.

Jeune chanson, sois gaie en restant digne ;
Quand tu naquis, Sapho du cabaret,
Ton lange fut une feuille de vigne,
Ton premier sein, un broc de vin clairet.
Chante bien haut, en bravant la censure,
Cher moineau franc, vole au-dessus des lois ;
Enivre-nous de ton rire gaulois...
Petit couplet guérit grande blessure.

Pour retrouver le paradis perdu,
Bardes, mordez dans le fruit défendu.

Pour reposer dans la terre promise,
Naïve enfant, tu voiles ta beauté;
Ton sang qui bout et ton âme insoumise
Souffletteront ton vœu de chasteté.
Car le désir, qui te tord dans un rêve,
Met sur ton front des rides au réveil;
Fleur de vingt ans, il te faut le soleil,
Sois femme enfin, petite-fille d'Eve!

Pour retrouver le paradis perdu,
Vierges, mordez dans le fruit défendu.

Peuple courbé, pour soulever le monde,
Comme Archimède, il te faut un levier;
Le livre est là, dans ce Nil qui t'inonde
Baigne ton front pour te fortifier;
Lis et relis, plus d'une page austère
De fleurs d'amour parfume son verso;
Pleure en rêvant dans l'âme de Rousseau,
Pense avec Kant et ris avec Voltaire.

Pour retrouver le paradis perdu,
Lecteurs, mordez dans le fruit défendu.

Hardi savant, va, soulève les voiles!
Que ton esprit, enfiévré d'inconnu,
Plonge sans peur dans l'océan d'étoiles
Qui, du zénith, éblouit notre œil nu.
Victoire, enfin! de ces célestes terres
Depuis hier, vainqueur, nous te voyons
Analyser leurs lumineux rayons...
Le méchant seul a besoin de mystères.

Pour retrouver le paradis perdu,
Savants, mordez dans le fruit défendu.

Oubliez donc la légende mystique
Vous, dont le sceptre est un léger pinceau,
Rappelez-vous en respectant l'antique,
Qu'art et progrès n'ont qu'un même berceau.
Le vrai peut seul rajeunir la peinture
Et lui donner un éternel printemps;
Artistes fiers, soyez de votre temps,
Retrempez-vous dans la grande nature.

Pour retrouver le paradis perdu,
Peintres, mordez dans le fruit défendu.

Hymne d'airain, chanson aux larges ailes,
Ceux qui voulaient te jeter au néant
Sont aveuglés par des flots d'étincelles:
Les nains n'ont pu baillonner le géant.
Qu'en ta mémoire, humble femme française,
Elle retrouve un nid hospitalier,
C'est un drapeau, ne vas pas l'oublier;
Berce tes fils avec *la Marseillaise.*

Pour retrouver le paradis perdu,
Français, mordez dans le fruit défendu.

EDOUARD LEGENTIL.

JE VOUDRAIS POUVOIR RAJEUNIR

Air de *La Robe et les Bottes*

Satisfait de sa destinée,
Un amateur du gai savoir,
Dans sa quatre-vingtième année,
De chanter se fait un devoir;
Du Caveau ce membre honoraire,
Pressentant un long avenir,
S'écrie encor d'une voix claire:
Non, je ne veux pas rajeunir.

Quoiqu'étant presque du même âge,
Je ne suis pas du même avis,
Surtout lorsqu'un joli visage
S'offre à mes regards éblouis.
En admirant une fillette,
J'ai bien l'attrait du souvenir;
Oui, mais pour lui conter fleurette
Je voudrais pouvoir rajeunir.

Dans notre première jeunesse,
Que de douces illusions!
Mais hélas! dans notre vieillesse
Que de tristes déceptions!
A chaque instant, nouvelles transes,
Le ciel semble se rembrunir:
Pour prolonger mes espérances
Je voudrais pouvoir rajeunir.

Attendez que le vin vieillisse,
Nous dit le docte Lesueur,
Ce breuvage est bien plus propice
Quand l'âge l'a rendu meilleur.
C'est possible, mais je préfère
D'un vin moins vieux me soutenir,
Et pour en sabler à plein verre
Je voudrais pouvoir rajeunir.

J'ai vu déjà dans ma patrie,
Détrôner plus d'un souverain,
J'ai vu d'une armée aguerrie
Les débris joncher le terrain;
Contre un désastre politique,
Afin de mieux me prémunir,
Dans le sein de la République,
Je voudrais pouvoir rajeunir.

En vain, au déclin de ma vie,
J'invoque la sainte amitié
Qui nous soutient contre l'envie,
Et dans nos cœurs est de moitié;
Au Caveau je la vis éclore,
Mais je crains de la voir finir:
Pour y chanter longtemps encore
Je voudrais pouvoir rajeunir.

J. LAGARDE.

A BÉRANGER

A-Propos dit, le 7 décembre 1878, à *l'Union Artistique.*

Amis, debout!.. Célébrons la mémoire
Du citoyen et du grand chansonnier,
Qui fut du peuple et l'honneur et la gloire;
Découvrons-nous... Saluons Béranger!

Ce grand esprit, Diogène moderne,
De la gaîté revêtit le manteau;
« *Libre et content* » allumant sa lanterne,
Il répétait: « *Je roule mon tonneau.* »

En sa mansarde, il chanta la jeunesse,
La liberté, les ris et le printemps;
Il fredonna, le cœur plein d'allégresse:
« *Dans un grenier, qu'on est bien à vingt ans!* »

A ces deux noms: *Frétillon* et *Lisette!*
Quels souvenirs s'éveillent pleins d'ardeur!
Rêves perdus!... La dernière grisette
Au lustre d'or a consumé son cœur!

C'est qu'il n'est plus, le chantre populaire
Dont les accents faisaient naître l'amour;
On chante encor, mais la Muse vulgaire,
Au rire faux, est la reine du jour.

Simple et modeste, il mourut sans richesse;
Par ses aïeux, il fut noble de nom;
Mais, rejetant ses titres de noblesse,
Il fut du peuple, et c'est là son blason!

Il arracha le masque des Jésuites,
Ouvrit un culte à l'esprit, au bon sens,
Foulant aux pieds le dieu des hypocrites,
Il bonora *le Dieu des bonnes gens.*

Lorsque nos fronts, blanchis par les années,
Se pencheront, par les rides flétris,
En souriant, nos lèvres étonnées
Diront encor tous ses refrains chéris.

La mort le couvre en vain du sombre voile
Dont l'aspect seul nous arrache des pleurs,
Son souvenir, comme une blanche étoile,
A tout jamais règne au fond de nos cœurs!

Qui, mieux que lui, sut chanter l'espérance,
Le vin, la gloire, et donner aux petits
Cette moqueuse et libre insouciance
Qu'ils puisaient tous en ses nobles écrits!

Oui, tour à tour, sa voix modeste et fière
Fit résonner le chaume et le palais;
Dans la chaumière, elle disait : « Espère »
Chez le puissant : « Prodigue tes bienfaits! »

Et nous, tes fils, ô chansonnier poète,
En attendant qu'on t'offre un piédestal,
Nous déposons humblement sur ta tête
Une couronne, hommage filial.

Nous honorons celui qui frappe et tue
Quand il défend la sainte liberté;
Notre poète aussi veut sa statue,
Lui, le champion de la fraternité!

Voici le marbre!... A l'œuvre, statuaire!
Que ton ciseau fouille le bloc épais!
Il faut que près des héros de la guerre,
Se dresse enfin un héros de la paix!

Amis, debout!... Célébrons la mémoire
Du citoyen et du grand chansonnier,
Qui fut du peuple et l'honneur et la gloire;
Découvrons-nous... Saluons Béranger!...

GÉDHÉ.

LE VIN D'ALSACE

A M. Ch. Herrmann, directeur de *la Sainte-Cécile* de Mulhouse.

Chantons, amis, le vin d'Alsace,
Ce jus divin des bords du Rhin,
Donnons-lui la meilleure place
A la cave ou dans un festin.
Sa couleur à l'or est semblable,
C'est un chaud rayon de soleil
Qui nous vient éclairer à table,
Son parfum n'a pas son pareil.

Allons, amis, le verre en main,
Et répétons ce gai refrain :
De boire que nul ne se lasse,
Et vive le bon vin d'Alsace,
Ce doux nectar des bords du Rhin!

De nos pères montrons-nous dignes,
Eux qui buvaient comme des dieux;
Vouons au produit de nos vignes
Un culte incessant et pieux.
Arborons comme unique emblème,
La bouteille brune au long col
Pleine de ce nectar qu'on aime,
Et qui pousse dans notre sol,
Allons, amis, etc.

Il bannit la mélancolie,
Car, embellissant nos vieux jours,
Par lui du fleuve de la vie
Nous descendrons gaîment le cours.
Et lors de notre heure dernière,
Sans regrets tous nous partirons,
Vidant encore un dernier verre
Du bon vin que nous préférons.

Allons, amis, le verre en main,
Et répétons ce gai refrain :
De boire que nul ne se lasse,
Et vive le bon vin d'Alsace,
Ce doux nectar des bords du Rhin.

Ernest MEININGER.

BRISE TON LUTH!

Chante! la nature est en fête,
Le soleil éclaire les cieux.
Pourquoi des larmes dans tes yeux?
Accorde ton luth, ô poète!

Muse, pardonne à ma souffrance;
Mais il me faut te résister.
O muse je ne puis chanter,
Alors qu'il n'est plus d'espérance!
Chante! etc.

O muse, j'ai la mort dans l'âme,
Mon cœur ne fait que soupirer!
O muse, laisse-moi pleurer,
J'ai perdu l'amour d'une femme!
Chante! etc.

Dans la nuit sombre, sans étoiles,
Quand elle venait me trouver,
O muse, laisse-moi rêver!
Tremblant, je dénouais ses voiles.
Chante! etc.

Elle a fui comme une hirondelle
Hélas! pour ne plus revenir.
O muse laisse-moi mourir,
Afin d'oublier l'infidèle....

Puisqu'ici-bas rien ne t'arrête,
Et que ton âme aspire aux cieux;
La muse te ferme les yeux :
Brise ton luth, ô mon poète!

Edouard GRESSIN.

LE CONCOURS LIBRE DE LA CHANSON

(Suite et fin)

Les *Deux Berceaux*, le *Messager*, brillent aussi par le naturel et la délicatesse. La *Muse au Poète* renferme de beaux vers. En voici une strophe :

Va! Saisis d'une main l'appui de la faiblesse,
Et de l'autre ta lyre ainsi qu'un fer qui blesse,
Et puis, ô pèlerin, chargé de souvenir,

Sans chercher l'ombre amie ou la claire fontaine,
Sans trêve, sans repos, sans force, sans haleine,
Marche, marche toujours : le but est l'avenir!

La *Plume du poète* a heureusement inspiré un des concurrents.

Tu déchaînes la foudre ou calmes la tempête,

lui dit l'auteur;

Tu décernes la gloire, et sèmes par tes vers
La liberté, l'amour aux vents de l'univers!

Tout le morceau est bien pensé, bien écrit et plein de verve.

Dans la fantaisie, il convient de citer : les *Phases de la Lune*, stances d'une allure pimpante et dégagée; *Fantasia;* le *Rondel* qui a pour refrain *Guaigner Guerdon*, d'un archaïsme très-réussi; la *Dernière Grisette*, petit poème gracieux; *Conseil à suivre;* la ballade des *Hommes de mai*, pleine d'esprit quoique politique; mais pourquoi l'auteur choisit-il pour rimer avec le mot *mai*, qui se prononce comme *jamais*, des rimes telles que *germé*, *allumé*, *opprimé?*

M. Bouchor, un bon poète qui est en même temps un bon rimeur, accouple, dans le *Faust moderne*, *mai* avec *bien-aimé*. Arsène Houssaye :

Pourquoi pleurer au mois de *mai?*
— Au mois de mai je vis Claudine,
Je vis Claudine et je l'*aimai*.

Enfin, exemple pris plus haut :

Tous les faux biens qu'on envie
Passent comme un soir de *mai*;
Vers l'ombre, hélas, tout dévie;
Que reste-t-il de la vie,
Excepté d'avoir *aimé?*

Vous voyez que Hugo est tombé dans la même faute. Ce n'en est pas moins une faute. Les exemples les plus illustres ne peuvent ici faire autorité.

M. Hugo, qui rime d'ordinaire très-richement, a bien fait rimer ensemble *charmants* et *printemps*, *Lesbos* et *flambeaux*, *Jean Huss* et *disparus :* devons-nous pour cela l'imiter? Devons-nous suivre Alfred de Vigny, un maître poète, jusque dans cette hardiesse, que j'appelle une incorrection :

Tous nos ports ont leur gloire ou leur luxe à nommer,
Mais le Havre a lancé la *Sérieuse* en mer.

La rime dont il s'agit pèche contre la règle de l'oreille qu'elle offense, et n'est pas plus admissible que *protégés* et *assiégeais* ou *archet* et *caché*, un ancien péché de M. L. Brocherie, ou encore *diaprés* et *de près*, que nous avons trouvé dans le présent concours.

Les chansonniers comme toi sont mes anges,
Et leurs chansons réjouissent mon cœur.

Ainsi parle le Dieu des bonnes gens à Béranger, que le céleste portier refuse de laisser entrer au paradis. L'auteur de ces vers exalte avec chaleur les mérites de la chanson, et nous fournit une transition toute naturelle.

Dans le genre de la chanson proprement dite, donc, le jury a distingué les pièces dont les titres suivent :

Pourquoi nous chantons, couplets pleins de désinvolture; la *Chanson du travail;* la *Flûte à Mathurin*, grivoiserie spirituelle; la *Fête de Bacchus; Pourquoi nous filons; Philosophie*, morceau bien pensé et bien écrit; la *Pluie; A Petit-Jean*, couplets dans lesquels l'auteur fait entrevoir à l'enfant, sans amertume, les déceptions qui l'attendent dans la vie; *Si j'avais la puissance; la Marseillaise des blés*, tableau champêtre auquel il manque un cadre, je veux dire un refrain; *Mariez-vous, moi je reste garçon; A tout hasard; Mes cinquante-huit ans; C'est trop fort de café*, refrain peu neuf, mais rajeuni; le *Bonheur d'être grand-père; Monsieur Termite*, couplets qui ne manquent ni d'esprit ni de trait, mais que déparent malheureusement quelques hiatus; *Trouvez l'hymne gaulois*, dont l'auteur n'a pas osé suivre le conseil qu'il nous donne en bons vers; la *Sérénade*, d'une tournure cavalière, et *Vive Paris!*

Dans *Au large!* on remarque un bel élan patriotique, et les stances suivantes, datées de Belfort, 1870 :

Qu'en dites-vous, mes compagnons?
Devons-nous leur ouvrir nos portes?
Pauvres Prussiens, nous vous plaignons;
Faites approcher vos cohortes.
Mais songez bien que vingt fossés
Défendent notre citadelle,
Et que nous tous, à rangs pressés,
Formons une ligne nouvelle.

Le jury n'a pas eu à relever, dans ce concours, autant de lourdes fautes que dans le précédent. La liberté laissée à l'inspiration en est sans doute la cause, tandis qu'un patriotisme peu éclairé a pu pousser au concours des chants nationaux plus d'un lutteur mal préparé. Toutes les pièces néanmoins ne sont pas exemptes d'incorrections, d'images forcées et autres taches. Que diriez-vous, par exemple, d'un homme qui passe au travers du filet des douleurs, et s'échappe, y laissant le manteau de ses pleurs... en ôtage? L'auteur de *Espérance* a gâté ses vers par des images trop cherchées et mal trouvées.

En fait d'incorrections, signalons aux auteurs du *Jésuite*, du *Séducteur* et de la *Chanson d'avril* les vers suivants :

L'or pour lui est son atout.
Il va suffire d'un serment, d'un regard.
La nature a chanté un poème sans fin.

Nous devons dire, pour être vrai, que, dans l'espoir d'éviter ou de masquer au moins la faute, les auteurs de ces deux derniers vers ont écrit : Il va *suffir*, et : La nature a *chantée*.

Cette petite ruse est restée inutile
Et n'a point désarmé la rigueur du jury.

C'est donc avec raison qu'un des concurrents, dans une pièce où il revendique contre un poète incorrect les droits de la critique, s'écrie :

Ne vaudrait-il pas mieux, c'est mon mot de la fin,
Qu'il prît un bon traité de prosodie en main,
Pour apprendre du moins, à défaut d'autre chose,
A plaider sans lapsus une mauvaise cause?

Nous avions pensé à décacheter les plis qui accompagnent les pièces non couronnées. Il nous semblait que, pour les éloges surtout, la publication des noms donnerait aux remarques du jury une valeur plus grande et augmenterait la satisfaction des auteurs. Une réflexion nous a retenus. Avions-nous le droit de priver, en divulguant, sans autre raison, le nom d'un auteur et le titre de sa poésie, alors qu'aucun prix ne motivait cette divulgation, de priver, disons-nous, un auteur de la faculté de présenter à un autre concours la pièce non récompensée cette fois! Nous avons résolu cette question par la négative, et respecté le secret des auteurs.

Qui nous jettera la première pierre?

Eug. IMBERT.

CONCERTS & SOCIÉTÉS LYRIQUES

Il y a des gens (j'en connais) à qui vous ne feriez pas entreprendre un simple voyage de la Madeleine à la Bastille, dans l'inoffensif omnibus, un vendredi, surtout s'il tombe un 13. Il y en a qui poussent la superstition plus loin : ils s'abstiennent de toute espèce de travaux manuels ou intellectuels ; ils s'interdisent (si possible) même la pensée d'une idée. Ils craignent sans doute de voir leur cervelle éclater. Pourtant M. Eugène Petit, l'accompagnateur de talent et le chanteur sympathique que vous connaissez, bravant les vieux préjugés a, le vendredi 13 décembre — je devrais dire ils ont... M. Petit avait un complice : j'ai nommé M. Adolphe, directeur du café-concert de *la Samaritaine*... (voir le nº 5 de *La Chanson*). — Oui, vous avez bien lu, le vendredi 13 décembre, il y avait, à *la Samaritaine*, représentation extraordinaire au bénéfice de M. Petit.

— Décidément les superstitions ont fait leur temps. Mais ne nous écartons pas de notre sujet et revenons à cette soirée à jamais mémorable. A 8 heures, on ne pouvait trouver un tabouret ; les places étaient à l'enchère. On se chuchotait à l'oreille : « Mlle B. chantera ce soir. » — « Vrai de vrai ? » — « Oui, Gédhé doit la ramener en tramway. »

On riait à l'avance, on se frottait les mains.

A 8 heures 1/2, on refusait du monde. M. Adrien Souchet, toujours complaisant, s'efforçait d'éconduire le plus galamment possible la foule menaçant d'envahir la salle de force. Il y en a qui ont assisté à la représentation juchés sur des échelles... au dehors !

Enfin, le concert commence dans le plus profond silence, que les applaudissements viennent seuls troubler. L'intrépide Ambroise essuie les planches ; puis nous savourons des noms tels que ceux de Mlles Maria Pacra, Berthe Linas, etc., MM. Darcier, Raynal, Velly, Adrien Souchet, Victorin, qui a chanté une actualité à grand succès de nos amis Dorfeuil et Gédhé, et dit avec âme *Petit Paul*, de Victor Hugo.

Ducastel a fait une conférence sur le bénéficiaire. Rien qu'à la pensée de Ducastel conférencier on rit, n'est-ce pas ?... Alors jugez un peu...

Il faudrait citer tout le monde pour être juste. Les chanteurs habituels de la maison, vous les connaissez, tous artistes aimés... Ils avaient pour la circonstance choisi les meilleurs morceaux de leur répertoire et redoublé de zèle et d'entrain.

La face de l'excellent Petit rayonnait ; on sentait qu'il était heureux non-seulement des résultats acquis, mais surtout du grand nombre d'amis qui lui ont apporté, avec leurs félicitations, de chaudes et cordiales poignées de mains.

Et Mlle B ?... Hélas, elle n'est pas venue !

L'*Eldorado* vient d'ajouter un succès nouveau à la nombreuse série de cette année.

L'Agence Rabourdin, opérette de M. G. Dorfeuil, musique de M. Firmin Bernicat, a pleinement réussi. Les pièces à deux personnages sont rares au café-concert, depuis que notre regretté L. Quentin a quitté bien malgré lui le champ de bataille des faiseurs. Nous n'entreprendrons pas l'analyse de cette comédie mise en musique pour le concert ; l'auteur y a dépensé plus d'esprit qu'il n'en fallait pour se faire écouter.

Il y a dans *l'Agence Rabourdin* plus qu'une opérette. Le livret pouvait se passer de musique.

Quoi qu'il en soit, M. Firmin Bernicat a écrit et orchestré en érudit quelques phrases musicales pleines de finesse. M. Firmin Bernicat n'est pas, comme on disait de M. R. Planquette avant *les Cloches de Corneville*, un musicien de l'avenir ; c'est un maître du présent qu'on appréciera à sa juste valeur quand on lui confiera une partition en trois actes.

L'interprétation a été parfaite. Mme Duparc, la nouvelle étoile de l'Eldorado, a détaillé d'une façon spirituelle les deux couplets : *Je dois songer à ma rente*, et Victorin a prouvé ce soir-là que le chanteur sympathique était doublé d'un excellent comédien.

M. Denneville a fait une chanson pour *les Epicuriens ;* Mme Girard en a été l'aimable interprète. Je fais chorus aux bravos qui ont justement récompensé l'œuvre toute locale et sans prétention de notre ami Denneville ; cependant mon devoir de critique m'oblige à lui dire que s'il a eu raison de faire une chanson, je dis plus, une bonne chanson, pour la plus ancienne des sociétés parisiennes, il a eu tort de choisir une coupe aussi commune. *Ohé ! cocher, aux Epicuriens !* — Passe pour les *Ambassadeurs*. Les licences permises dans ces sortes d'établissements se trouvent, à mon avis, déplacées dans une société lyrique devant avant tout garder les vieilles et bonnes traditions. Il ne manque pas de ponts-neufs et votre chanson, M. Denneville, y aurait gagné de toutes les façons.

Pendant que nous sommes en train de signaler des nouveautés, livrons à la publicité le nom d'un nouveau poète, M. Léon. Il ne se contente plus d'être le Capoul des sociétés, l'enfant chéri des dames, etc. Comme Mlle Sarah Bernhardt, il cumule ; les lauriers de Béranger lui portent ombrage et incessamment il briguera les palmes académiques. Nous avons entendu de lui, vous entendez bien, *de lui*, pas une poésie, non, quelque chose comme une berquinade avec des papillons venant tour à tour se poser tantôt sur le nez de M. Massé-Dreyfus ou de tout autre membre du bureau ; c'est gracieux au possible, aussi quel succès ! Faisons remarquer en passant que le beau Léon n'en est pas plus fier pour ça.

Dans la même soirée, nous avons entendu M. Justin, ex-président des *Familles*, dans une romance de cœur : *Vous comprenez la chose ;* et Planer qui a malheureusement oublié d'asseoir sa voix pendant qu'il maniait son fusil, et Boll donc, il a accompagné d'une atroce façon *De ma fenêtre*.

Terminons par un compliment à l'adresse de MM. Mortreuil et Léon. Leur duo du *Barbier de Séville* mérite de sérieux éloges.

On a eu la bonté de me communiquer une note sur la soirée des *Amis du Commerce*, du vendredi 6 décembre. Je copie : « La soirée a été charmante, côté des dames bien entendu. On a tiré une tombola à la grande satisfaction des invités, lots comiques et lots sérieux.

Les artistes étrangers à la société qui se sont fait

applaudir s'appelaient Mlle Blanche, une enfant ayant le talent d'une femme ; Mme Adèle, très-drôle dans la ronde de la Kermesse ; M. Adrien Souchet, parfait dans *Victor t'as tort;* M. Léo, désopilant dans ces *Veinards de Bidards*, et Jomain qui a chanté du Gédhé avec sa verve ordinaire. »

A. LEROY.

Le premier concert annuel de la Lice Chansonnière donné comme nous l'avions annoncé, le 15 décembre, dans les salons de Pierre Petit, a été splendide.

Le programe ne contenait pas moins de vingt-cinq numéros ; on l'a suivi avec exactitude, mais l'heure avancée a nécessité la suppression de divers morceaux. La séance offrait. d'un bout à l'autre, un vif intérêt. Peut-être cependant la partie instrumentale tenait-elle une place trop grande; malgré le talent réel de Mlle de Verginy et de MM. Chollet et Georges Lamothe, des chansons eussent mieux fait l'affaire de la plupart des assistants. On devra s'en souvenir, l'année prochaine.

MM. Michot, Darcier, Lionnet frères, Collignon et Durafour ont obtenu d'unanimes bravos avec des chants d'allures diverses. Deux charmantes cantatrices, Mlles Fougère et Brun, la première toute gracieuse, la seconde toute vibrante, ont été le sourire de la journée. N'oublions pas une limpide description du phonographe, accompagnée d'expériences auxquelles l'assemblée a paru prendre grand plaisir.

En résumé, programme attrayant, remarquables artistes, public nombreux. Les organisateurs ont eu lieu, croyons-nous, d'être satisfaits. Tant mieux.

Nous publions aujourd'hui l'à-propos dit à la représentation extraordinaire de *l'Union Artistique*, dont nous avons rendu compte. Intelligemment organisée par le président Paulin, cette soirée a produit la somme nette de 119 fr. 75, qui sera versée à la souscription pour la statue de Béranger.

Les Enfants du Temple ont repris leurs soirées, tous les dimanches, chez Collignon, rue Vieille-du-Temple, 104.

Lundi, 16 décembre, nouveau concours à *la Lyre bienfaisante*, rue Saint-Séverin (Couvreur président). 1er prix : M. Cognet, 2e prix : J.-B. Robinot.

Dans sa réunion administrative, tenue le mercredi 18 décembre, *la Lice Chansonnière* a renouvelé son bureau pour l'année 1879. Ont été nommés :

Président, Jules Echalié;
Vice-Présidents, Rubois et Flachat;
Secrétaires, Adeline et Choque;
Trésoriers, Eugène Baillet et Cahen.

Jules Jeannin reste Maître des chants; les Maîtres des cérémonies ont été choisis parmi les membres libres: ce sont MM. Teulet et Tribelhorn.

Dans la même séance, M. Paul Avenel, président de la Société des auteurs et compositeurs de musique, a été reçu membre titulaire, ainsi que Maugé, le sympathique artiste des Folies dramatiques.

La Gerbe Républicaine de Noël Mouret, que nous avons publiée dans notre précédent numéro, vient d'être mise en musique par Vaudry.

Le boniment dit par Etienne Ducret au dîner des *Artistes Lyonnais*, a paru chez Lebailly (8 pages in-8, prix 10 centimes).

A. PATAY.

BOITE AUX LETTRES

M. MARCEL L., *Le Val.* — Envoyez quelque poésie moins longue et moins intime.

M. EMILE M., *saint-Cyr*, — Envoyez autre chose.

M. EMILE C., *Paris.* Nous pubiions autant que possible de l'inédit.

M. JULES T. — Nous n'avons pu insérer dans nos numéros de décembre votre pièce *Aux Mânes des soldats français*, qui n'a plus maintenant d'actualité.

M. THÉOPHILE M., *Neuville. Le Cuirasiser et son cheval* paraîtra prochainement.

M. CÉLESTIN G., *Lyon.* Votre aimable lettre nous faisait espérer votre concours. Voulez-vous être notre correspondant, et nous envoyer les échos chantants de la cité Lyonnaise?

M. ESPRIT R., *Nîmes.* — *La Patriote* nous est parvenue trop tard. Mme Bordas a quitté le concert.

M. CHARLES T., *Baume-les Dames.* Nous acceptons avec plaisir votre travail sur les chants populaires de la Franche-Comté.

M. A. Y. *Marignolles.* Nous vous rappelons votre promesse d'une propagande active.

M. L., *Meynac.* Malgré votre autorisation de faire des coupures, *A ma nièce* ne pouvait convenir à notre journal; envoyez autre chose.

M. L.-J. B., *Pithiviers.* Envoyez-nous des chansons inédites pour nos prochains numéros.

M. A. P., *La Basse.* — *L'Oiseleur bredouille* est impossible pour nous; envoyez une autre.

Mlle ELISE M. *Nîmes.* Nous attendons toujours votre envoi.

PUBLICATIONS RECOMMANDÉES

LA JEUNE FRANCE, *Revue mensuelle, littéraire et poétique.* Un an, 6 fr. Librairie A. PATAY, rue Bonaparte, 18.

LE PARNASSE, *organe des concours littéraires de Paris.* Rédacteurs en chef : Alceste et Germain Picard. Un an, 12 fr. Rue du Val-de-Grâce, 21.

REVUE DE LA POÉSIE, *Gazette de l'Académie des poètes*, sous la direction de M. Casimir Perthus. Un an, 6 fr. Rue Ganneron, 12.

LA REVUE DE LA JEUNESSE. Rédacteur : Ali Vial de Sabligny. Un an, 10 fr. Rue des Filles-du-Calvaire, 18.

LA REVUE FRANÇAISE, Rédacteur en chef: Evariste Carrance. Un an, 10 fr. Rue Molinier, 6, Agen.

LE PROGRÈS ARTISTIQUE, Rédacteur en chef : Al. Marquant. Un an, 10 fr.; 6 mois, 5 fr. Rue Petrelle, 24.

LA REVUE PITTORESQUE. Directeur : V. Gallet. Un an, 6 fr. Rue de Lancry, 32.

LE MONDE ARTISTE. Directeur : Ach. Lemoine. Un an, 20 fr. Rue Pigalle, 17.

L'ECHO DES MUSES. Rédacteur en chef : Lucien Duc. Un an, 6 fr. Place du Marché, 18, Draguignan.

LA PLUME, revue littéraire bi-mensuelle. Directeur : Jean de la Lende, Rue Bleue, 29.

Le Directeur Gérant, A. PATAY.

2e ANNÉE. — N° 12. 16 JANVIER 1879.

LA CHANSON

Revue Bi-Mensuelle

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois

Directeur-Gérant
A. PATAY

Le Numéro : 20 cent.

Secrétaire de la Rédaction
V. DEMEURE

Le Numéro : 20 cent.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
Paris, 6 mois.......... 2 fr. 50
Départs, 6 mois........ 3 »
Etranger, 6 mois...... 3 50

GALERIE DES CHANSONNIERS : DÉSAUGIERS



La Provence, berçeau des troubadours, a vu naître l'Anacréon français. Marc-Antoine-Madeleine Désaugiers vint au monde à Fréjus, le 17 novembre 1772.

Amené tout enfant à Paris par son père, compositeur de mérite, Désaugiers fut plus tard placé au collége Mazarin, où il eut pour professeur de réthorique le célèbre Geoffroy.

Certes, l'enfant ne pouvait faire présager l'homme. Il était maigre, d'une santé faible et d'un caractère mélancolique. A l'âge de seize ans seulement, le physique de Désaugiers se fortifia, tandis que son humeur devenait enjouée. Mais on le voulait faire prêtre; il accepta l'épreuve d'une retraite de six semaines au séminaire, et en rapporta la certitude d'un manque complet de vocation. Le théâtre l'attirait avec une force irrésistible. A dix-sept ans, jetant décidément le froc aux orties, il écrivit une comédie en un acte qui réussit au boulevard, et arrangea pour Feydeau *le Médecin malgré lui* de Molière, dont son père écrivit la musique.

Les premiers excès de la révolution produisirent sur Désaugiers, élevé dans les principes royalistes, une impression douloureuse. Il prit le parti de quitter la France pour suivre, à Saint-Domingue, sa sœur, mariée à un colon de cette île. Prudence humaine ! La tempête politique que fuyait Désaugiers l'attendait à Saint-Domingue. Il débarquait à peine, que la terrible révolte des nègres contre les blancs éclata. Désaugiers prit les armes, fut fait prisonnier et ne dut qu'à un incident fortuit d'échapper à la fusillade. Jeté dans un cachot, il s'évada et parvint, après une course périlleuse de plusieurs jours, à joindre un navire anglais qui faisait voile pour les Etats-Unis. A bord, il tomba malade de fatigue, et l'équipage, croyant reconnaître les symptômes de la fièvre jaune, jugea prudent de déposer le Français sur le rivage de New-York. En proie à une fièvre ardente, presque nu, sans secours,

Désaugiers fût mort, si une femme charitable ne l'avait recueilli et soigné avec un dévouement absolu. Revenu à la santé, Désaugiers donna pendant quelque temps des leçons de clavecin à Philadelphie ; dès que l'état de sa bourse le permit, il s'embarqua pour revenir en France.

Il avait quitté Paris en 1792, il y rentrait en 1797, alors que les arts d'agrément commençaient à reprendre faveur. Désaugiers, privé de fortune, travailla courageusement. La musique, les lettres, le théâtre lui offrirent tour à tour des distractions et des ressources. Quelques pièces ingénieuses et de jolies chansons le firent bientôt remarquer ; il se lia d'amitié avec les jeunes auteurs de l'époque : Moreau, Rougemont, Francis, Chazet, Brazier, Gentil, et eut part à nombre de succès remportés sur les scènes des Jeunes-Artistes, de la Montansier, des Troubadours, des Variétés et du Vaudeville.

Les productions dramatiques de Désaugiers sont au nombre de cent vingt. La plupart, nées de l'à-propos, ne pouvaient obtenir qu'une vogue passagère ; à leurs côtés, des comédies offrant des caractères bien tracés, une versification élégante et des situations vraies, comme *l'Hôtel garni, le Mari intrigué, l'Homme aux précautions*, et des vaudevilles alertes comme *le Mariage extravagant, Monsieur Sans-Gène, le Dîner de Madelon,* remportaient plus que des succès de circonstance. Mais les chansons de Désaugiers surtout le devaient placer hors de ligne.

C'est précisément à l'époque de son retour en France que ce genre de littérature reparut. Une société gastronomique et chantante ayant été organisée par des jeunes gens baptisés *Garçons de bonne humeur,* Désaugiers en fit partie, et y présenta nombre de couplets remarquables par une abondance de traits, la franchise d'expressions, le bonheur des saillies et une entraînante gaîté. En 1808, le libraire Capelle eut l'idée de ressusciter le Caveau, sous la présidence du vieux Laujon. Désaugiers en était membre de droit ; il contribua puissamment pour sa part à la célébrité qu'obtinrent bientôt les dîners du Caveau moderne ; si bien que, Laujon étant mort et Piis retraité, il fut appelé à présider à son tour les joyeux disciples d'Epicure.

Barré quittant, après vingt-trois ans, la direction du Vaudeville, désigna Désaugiers pour son successeur. Louis XVIII, homme d'esprit, ratifia ce choix. En 1815 donc, le chansonnier prit possession du théâtre où, pendant longtemps, il sut attirer et retenir la foule. Mais, ballotté entre les intérêts et les amours-propres, Désaugiers sacrifiait à son devoir le repos de sa vie. Forcé de quitter le Vaudeville, il y fut rappelé, en 1825, par le vœu des actionnaires et la volonté de Charles X. A cette époque, sa santé s'altéra ; une impitoyable maladie, la pierre, s'était emparée de lui. Plusieurs essais de lithotritie furent tentés en vain ; on dut recourir à l'opération de la taille. Désaugiers supporta courageusement cette torture ; mais à peine fut-il remis sur son lit que sa respiration devint difficile : « — J'étouffe ! j'étouffe ! » disait-il en se débattant. Il mourut le jour même (9 août 1827).

Un peuple d'amis le conduisit au Père-Lachaise. Chacun vantait son talent recommandable, la bonté de son cœur, sa probité inflexible, ses vertus domestiques, et Nodier put, sans protestation, proposer pour son monument funèbre cette dédicace flatteuse : A Désaugiers, qui n'eut point d'ennemi. »

Les chansons de Désaugiers ont été publiées, à diverses époques, par Ladvocat, par Garnier frères, par Delahays et par Bry, avec des notices intéressantes de Merle, de M. Bougy et d'Alfred Delvau ; mais l'édition définitive reste à faire et tentera quelque jour un amoureux de gaie science.

La gaîté, telle est, en effet, le caractère distinctif des refrains de Désaugiers. Nous y joindrons la vérité d'observation, qui leur conserve une jeunesse éternelle. L'humanité, après tout, n'a qu'une somme invariable de ridicules et de vices ; l'homme de notre temps reflète exactement celui des siècles passés ; le poète donc, qu'il burine une comédie comme *Tartuffe,* ou qu'il esquisse un petit tableau de mœurs comme *le Jour de l'An*, fait œuvre impérissable en faisant œuvre vraie. Beaucoup méconnaissent, pour les avoir mal lus, les chefs-d'œuvre des maîtres en flonflons ; nous défions qu'on trouve, dans Béranger même, des chansons plus spirituelles, plus agiles, plus impitoyables que celles de Désaugiers.

Il nous suffira de rappeler, dans ses tableaux satiriques : *le Jour de l'An, le Palais Royal, le Carnaval, Paris en miniature, les Plaisirs du Dimanche, la Journée d'un élégant, Paris le matin, Paris le soir, le Pilier de café, le Soldat, les Grisettes ;*

Dans ses refrains de table : *Chanson à manger, Moralité, la Table, le Verre, le Panpan bachique, Quand on est mort c'est pour longtemps, la Treille de sincérité, Verse encore, Abonnez-vous, le Dîner d'étiquette, le Souper;*

Dans ses chansons-proverbes : *Faute d'un moine l'abbaye ne manque pas ; Tout ce qui luit n'est pas or, Petite pluie abat grand vent, l'Eau va toujours à la rivière, la Moutarde après le dîner;*

Dans ses plaisanteries populaires : *Monsieur et Madame Denis, la Bouche et le Nez, le Menuisier Simon, la Mère Bahu,* tous les *Cadets Buteux*...

Mais il faudrait donner la nomenclature entière de ces œuvres charmantes, bien supérieures à celles de Favard, de Panard et de Collé.

Certains ont reproché à Désaugiers la trivialité de ses sujets et sa complète indifférence pour les problèmes graves ; c'est là une querelle injuste. On ne refait ni sa nature ni sa destinée : Désau-

giers avait pour mission de provoquer le rire consolant; ainsi fit-il. Un autre, qu'il devina et et patrona — Béranger, — devait après lui projeter les lueurs saines de la poésie sur les questions sociales. L'aigle robuste plane dans les hauteurs avec des coups d'aile qu'il ne faut pas attendre du passereau. — Est-ce à dire que le passereau n'ait pas sa raison d'être?

L.-Henry LECOMTE.

LA CHANSON NOUVELLE

« Tous les vers sont faits, » a dit M. de Fontanes, alors que, Grand-Maître de l'Université, il ne dédaignait pas de collaborer à *l'Almanach des Muses*, et autres publications du même genre et de la même élévation poétiques.

Cette affirmation, devenue ridicule par les nombreux démentis que lui ont infligés les œuvres de nos poètes modernes, pouvait, à la rigueur, être acceptée comme une vérité par les écrivains du premier empire.

Mais que P.-J. Proudhon, cet esprit robuste et clairvoyant, n'ait pas craint, par manie du paradoxe, de contresigner, en la paraphrasant, cette sentence d'un poète émasculé, et cela, plus d'un demi-siècle après, voilà qui a dû surprendre tous ceux qui s'intéressent au mouvement littéraire de notre époque.

« Je pense, écrit P.-J. Proudhon, que le nombre « des bons vers qui peuvent être faits dans chaque « langue est en général assez borné; et pour la « langue française en particulier, je crois que ce « nombre de vers était atteint avant Voltaire... »

Ceci n'est pas absolument un paradoxe, mais bien une hérésie littéraire; aussi, ai-je peine à m'imaginer que Proudhon, contemporain de Hugo, de Musset, de Lamartine et de tant d'autres énergiques ou gracieux poètes, ait été de bonne foi lorsqu'il amplifia cet inqualifiable propos de M. de Fontanes : « *Tous les vers sont faits.* » Eh bien, non! tous les vers ne sont pas faits... même après ceux des maîtres illustres que j'ai cités plus haut, et, en ce qui concerne la chanson, *le nombre des bons vers n'est pas encore atteint*, même après Béranger qui sut résumer, dans ses petits poèmes, si variés de formes, toutes les pensées et toutes les aspirations de son époque.

Cependant l'immortel faiseur de chansons ne fut pas seulement de son temps ; il est aussi du nôtre. *Le Vieux Vagabond*, *Jacques*, *Le Juif-Errant*, *Jeanne la Rousse*, et bien d'autres petits chefs-d'œuvre qui ont la même note et la même portée sociale n'ont aucun millésime. Ces chansons-là seront longtemps encore de terribles actualités. Il en faudra des lois et des réformes, des changements et des transformations, avant qu'elles deviennent archaïques!

En chansons, ce qui manque surtout aujourd'hui, ce sont les poètes ayant des tendances analogues à celles des œuvres de Béranger; des chansonniers qui, ne s'inspirant que du peuple, se fassent l'écho de ses plaintes et traduisent ses revendications légitimes. Il nous faut des poètes dont les chants respirent autre chose que la résignation à la servitude, sous quelque aspect qu'elle s'impose.

Assez de couplets joyeux ou larmoyants, assez de refrains ridicules et niais dont la diffusion obsède l'esprit français quand il ne le démoralise pas. Assez de rimes grivoises ou pseudo-patriotiques qui préconisent la débauche et glorifient la guerre! Ce que notre époque réclame, ce sont des poètes vaillants et militants dont les strophes vibrantes et significatives soient *sociales*, s'imposent à l'imagination, et se gravent dans la mémoire comme ces chants des rapsodes antiques qui permirent de reconstituer l'histoire des mœurs grecques. Le travail et ses luttes auraient alors, eux aussi, leur légende, dont les héros ne seraient pas moins intéressants que ceux de l'Iliade ou de l'Odyssée. Secondant les vues sociales de nos prosateurs infatigables, la chanson comme auxiliaire, éclairant les masses, aiderait à l'impulsion que les novateurs tentent de donner au monde.

Thomas Hood a plus fait pour le peulpe anglais, avec sa *Chanson de la Chemise*, que tous nos rimeurs de flonflons et nos paroliers de cafés-concerts n'ont fait pour le peuple français — le plus spirituel de la terre — avec toutes leurs productions anémiques.

André PERSON.

LES CHEVILLES

Air : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

On me dit que pour un critique
Toucher à l'art est un danger.
Risquons-nous ; mais, dans la pratique,
Essayons du genre léger.
Panard, des hauteurs où tu brilles,
Daigne me souffler ma leçon ;
Je fournirais bien les chevilles
Si tu fournissais la chanson.

Je puis le dire sans mystère ;
Entre nous, je vous l'avouerai :
A la ronde, sur cette terre,
Nous en usons, bon gré mal gré.
Et les grilles et les mantilles,
Qui pourrait ici le nier?
Autant de commodes chevilles
Dont se sert plus d'un chansonnier.

Un artisan qu'à son époque
Les grands citaient comme un flambeau
Ecrivait d'un style baroque
Et rimait à coups de rabot.
Nous rions, nous, de ces vétilles ;
Le plus mince faiseur de vers
Enfonce aujourd'hui les chevilles
Du vieux menuisier de Nevers.

Il vient une heure où tout s'enflamme :
L'amour remplace la raison ;
Et c'est alors que l'âme à l'âme
Tente d'infiltrer son poison.
Bêtes et gens, garçons et filles
S'unissant je ne sais par où,
Chaque trou rêve de chevilles,
Chaque cheville bouche un trou.

Mais tout finit, c'est une règle,
La vie ainsi que les chansons.
Plumes de serin, plumes d'aigle,
Et nous et nos vers nous passons.
La mort, du bois de nos béquilles
Clôt notre étui quand il lui plaît.
Voilà nos dernières chevilles,
Et voilà mon dernier couplet.

Eug. IMBERT.

AUX DAMES DE LA LICE

Air : *Elle aime à rire, elle aime à boire*

Mesdames, que ma joie est grande,
Quand la table de nos banquets,
Grâce à vous, de minois coquets,
Annuellement s'enguirlande.
Voyez comme avec cruauté
Chaque année en passant nous traite!
Alors que chaque âge vous prête
Un nouveau genre de beauté.

De votre enfance, à vos louanges
Le souvenir peut s'invoquer :
A dix ans, gentes à croquer,
A quinze ans, vous étiez des anges;
Mais des anges, en vérité,
Qui nous faisaient perdre la tête :
Mesdames chaque âge vous prête
Un nouveau genre de beauté.

Quand on est aimé, quand on aime,
Qu'un *oui* charmant va s'échanger,
Sous la couronne d'oranger
On est toujours belle... quand même!
Votre petit cœur agité
Bat d'une émotion secrète :
Mesdames, chaque âge vous prête
Un nouveau genre de beauté.

Peut-être qu'une larme amère
A quelquefois mouillé votre œil;
En revanche, avec quel orgueil
Un jour, vous direz : « Je suis mère! »
Pour un fils par vous allaité,
Soins, veilles, rien ne vous arrête;
Mesdames chaque âge vous prête
Un nouveau genre de beauté.

Souvent une mère se penche
Bien gracieuse, en soutenant
Son bébé nu, qui piétinant
Vient fouler sa poitrine blanche!
Elle baise à satiété
L'enfant tout fier de sa conquête :
Mesdames, chaque âge vous prête
Un nouveau genre de beauté.

Enfin, bonne maman aimée,
Un beau matin, autour de vous,
De jolis enfants aux yeux doux,
Vous grouperez toute une armée,
Et leur sympathique gaîté
Embellira votre retraite :
Mesdames, chaque âge vous prête
Un nouveau genre de beauté.

G.-C. PICARD.

EN HIVER

Pâle et rêveuse au coin de l'âtre,
Votre front s'incline attristé;
Je n'entends plus le chant folâtre
Que fredonnait votre gaîté.
Qui peut vous rendre si morose!
Est-ce Décembre et ses verglas?...
Tendez-moi votre lèvre rose,
Et nous reverrons les lilas.

Plus de larmes, ô bien-aimée!...
Quand les amoureux ont vingt ans,
La terre est toujours parfumée,
L'hiver est toujours le printemps.
Qu'importent la neige qui tombe,
Le vent soufflant par les chemins?...
Tendez-moi ce cou de colombe,
Et nous reverrons les jasmins.

Nous reverrons, ma chère et tendre,
Nous reverrons les gazons verts,
Le parc où j'allais vous attendre,
Où je vous murmurais des vers!
Nous reverrons, sous les vieux saules,
L'eau du moulin nous égayer...
Appuyez-vous sur mes épaules,
Et les oiseaux vont gazouiller.

Appuyez-vous, ma jeune reine,
Appuyez-vous, ô ma Stella!
Nous reverrons la nuit sereine
Où notre amour se révéla;
Nous reverrons le banc de mousse
Où nous voulions vivre et mourir!...
Appuyez-vous, rieuse et douce,
Et le mois de Mai va fleurir!

Jules VERNIER.

RÊVES DE SEIZE ANS

Je viens d'avoir seize ans, je suis fière et joyeuse!
Seize ans! c'est la saison des roses, du bonheur!
Pour moi je vois s'ouvrir une ère radieuse
Qui charme mon esprit et fait battre mon cœur.
Comme au travers d'un prisme alors vient m'apparaître
Tout ce que l'existence a de plus ravissant :
Le rayon de soleil qui brille à ma fenêtre,
Les oiseaux et les fleurs et le zéphyr naissant.

Seize ans, c'est l'espérance,
L'âge de la croyance!
Ma vie est au printemps,
Voilà que j'ai seize ans.

Je viens d'avoir seize ans, tout palpite en moi-même,
Je souris au ciel bleu qui me semble si beau;
Tout m'attire et me cause une surprise extrême,
Tout se révèle à moi sous un côté nouveau.
O jeunesse, je bois à ta coupe enivrante,
Je cours dans les prés verts en faisant des bouquets,
Je saute, je bondis, je folâtre, je chante
Et l'écho de ma voix redit les gais caquets.
Seize ans, c'est l'espérance, etc.

Les gentils papillons voltigent dans l'espace,
Les insectes dorés bourdonnent sans répit,
Du limpide ruisseau l'onde me sert de glace,
De son plus frais manteau la terre se vêtit.
Poésie! Idéal! pur courant qui m'entraîne!
Je t'aime et te salue, ô magique tableau!
Oui, grâce à mes seize ans, je suis maîtresse et reine,
Sur mon front resplendit ce précieux joyau.

Seize ans, c'est l'espérance,
L'âge de la croyance,
Ma vie est au printemps,
Voilà que j'ai seize ans.

Constant SACLÉ et Ali VIAL de SABLIGNY.

QUAND ON A BIEN VÉCU

Musique de L.-C. Désormès (*)

Buvons, amis, la gaîté nous convie,
Plus je vieillis, plus je suis convaincu
Que sans regret je quitterai la vie :
On peut mourir quand on a bien vécu!

Je n'ai jamais couru la pretentaine,
On dit de moi : « Voyez le beau vieillard! »
J'ai crânement passé la soixantaine,
Je suis encor on ne peut plus gaillard.
Les cheveux blancs ne me chagrinent guère,
De mes soucis je fus toujours vainqueur,
Je suis joyeux comme j'étais naguère :
On n'a vraiment que l'âge de son cœur :
Buvons, amis, etc.

Je suis encor une bonne fourchette,
J'aime avant tout un excellent dîner;
Je ris, je bois, mais jamais en cachette!
Quand on vit bien, pourquoi se chagriner?
Il fut un temps où j'adorais la danse,
On m'admirait les nuits de carnaval;
Mais aujourd'hui, cédant à la prudence,
Je me tiens mieux à table qu'à cheval.
Buvons, amis, etc.

J'étais jadis un fort joli jeune homme,
Ne riez pas — je dis la vérité;
Vrai boute-en-train, je possédais en somme
Tout ce qu'il faut pour plaire à la beauté.
On m'appelait l'enfant chéri des femmes,
Quel temps heureux que celui des amours!
Je suis bien vieux, et cependant mesdames,
Je le sens là... je vous aime toujours!
Buvons, amis, etc.

Je n'aime pas à me montrer sévère,
Un franc buveur doit être généreux;
J'aime à chanter en contemplant mon verre,
Lorsque je bois, je me sens plus heureux.
Je vis le jour au sein de la Bourgogne,
Mon biberon fut un grand gobelet;
Aussi chacun peut lire sur ma trogne
Que j'ai tété plus de vin que de lait!
Buvons, amis, etc.

J'ai de tout temps blâmé le chauvinisme;
Ne songeons plus à de sanglants succès;
Pénétrons-nous de ce patriotisme
Qui fait honneur au sentiment français.
Serrons nos rangs, combattons l'ignorance,
Prouvons enfin que vouloir, c'est pouvoir;
Place au progrès! travaillons pour la France!
Unissons-nous, tel est notre devoir!

Buvons, amis, la gaîté nous convie,
Plus je vieillis, plus je suis convaincu
Que sans regret je quitterai la vie :
On peut mourir quand on a bien vécu,

Emile DURAFOUR.

(*) La musique paraîtra dans quelques jours, chez *Labbé*, éditeur, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 32.

LA FLUTE ET LE TAMBOUR

Air : *Ronde du camp de Grandpré*

On me traite de lâche
Un matin, sans raison;
Sur ce mot je me fâche
Et je fuis la maison.
Loin de notre cahute,
J'apprends d'un troubadour
A jouer de la flûte,
A battre du tambour.

Me voilà sur la foire,
Artiste encouragé
Par un grand auditoire
Autour de moi rangé.
Hardiment je débute
En prenant tour à tour
Mon tambour et ma flûte
Ma flûte et mon tambour.

A courir par le monde
On gagne peu d'argent;
Celui qui vagabonde
Est souvent indigent.
Mais rien ne me rebute :
J'exerce tour à tour
Mon tambour et ma flûte
Ma flûte et mon tambour.

Une dame bien mise,
Apprenant ma valeur,
De moi se dit éprise;
Elle m'offre son cœur.
Je quitte à la minute,
Pour lui faire ma cour,
Mon tambour et ma flûte,
Ma flûte et mon tambour.

Elle est riche, dit-elle,
Et veut me faire un sort;
Me donner escarcelle
Pleine de louis d'or.
En vain on la répute
Légère en son faubourg,
Adieu tambour et flûte,
Adieu flûte et tambour.

On va chez le notaire:
Je l'épouse, elle meurt!...
Je suis son légataire!
Quel deuil! et... quel bonheur!
Mais quelqu'un me dispute
Le prix de mon amour :
Je perds jusqu'à ma flûte
Et jusqu'à mon tambour.

Une morale exquise
Est au fond du roman :
Fortune mal acquise
Profite rarement.
A la moindre culbute
Tout sombre sans retour.
Ce qui vient de la flûte
S'en retourne au tambour.

Ch. THURIET.

CURIOSITÉ LITTÉRAIRE

Rien de nouveau sous le soleil! — Cette cruelle parole de Salomon, roi sage... et dissolu, a reçu, en divers temps, des confirmations éclatantes. En feuilletant, ces jours derniers, la collection de la *Lice Chansonnière,* nous avons cependant découvert, dans un récent volume, une chose piquante et neuve. Que nos lecteurs veuillent bien comparer ligne par ligne, des titres aux dates, les deux oésies suivantes :

CE QU'ON N'OUBLIE PAS

— Grand capitaine, eh bien? te voilà vieux et seul,
Car le vide se fait à l'entour des vieillesses;
Mais ton esprit, peuplé de tes jeunes prouesses,
De drapeaux en drapeaux se distrait du linceul.
L'espérance aux vieillards sourit... dans leur mémoire!
Recommence avec moi ton cercle de combats,
D'escadrons terrassés, de remparts mis à bas;
Evoque les plus beaux de tes beaux jours de gloire.

— « Je ne m'en souviens pas; je me souviens d'un jour
Où j'étais, pauvre enfant, dans mon lit, tout malade;
Ma grande sœur me vint chanter une ballade
Si douce, que le mal s'adoucit à son tour. »

— Grand politique, eh bien? destitué par l'âge,
Te voilà morne et sombre à ton foyer glacé;
Mais, des bords du cercueil contemplant le passé,
Du poids de ton néant son fracas te soulage.
Redis-nous ces congrès, où, réglant tous les droits,
Des antiques Etats tu changeais la fortune,
Et ces luttes d'orage, où, roi de la tribune,
Tu parlais de plus haut que tous les autres rois.

— « Je ne m'en souviens pas; non, mais je me rappelle
Que je fus au collége à douze ans couronné;
On appelait mon père un père fortuné,
Et ma mère s'en fut prier dans la chapelle. »

— Mon grand poète, eh bien? voilà que tes cheveux
Rares et blanchissants penchent sur ton épaule,
Comme sur le roc nu le feuillage du saule;
Mais ton œil d'aigle encor nous lance tous ses feux.
C'est que les souvenirs sont le brasier dans l'âtre,
Qui, plus ardent, pétille au souffle des hivers.
Comptons tous les lauriers moissonnés par tes vers,
Comptons tous les bravos de ton peuple idolâtre.

— « Je ne m'en souviens pas; je me souviens qu'un soir
Elle me regarda, vaguement inquiète...
Un ange, une déesse, un rêve de poète,
Et je l'aimai!... Jamais nous ne pouvions nous voir. »

Ainsi, de tous les biens qui font le sort prospère
Que nous reste-t-il au départ?
La chanson d'une sœur, le sourire d'un père,
Le rapide aveu d'un regard!

Emile DESCHAMPS.

Emile Deschamps, par E. de Mirecourt, 1857, pag. 84 et suiv.)

CE QU'ON N'OUBLIE PAS

Grand capitaine! eh bien, te voilà vieux et seul,
Car le vide se fait à l'entour des vieillesses;
Mais ton esprit, peuplé de tes jeunes prouesses,
De drapeaux en drapeaux te distrait du linceul.
L'espérance, aux vieillards, sourit dans leur mémoire:
Recommence avec nous ton cercle de combats,
D'escadrons renversés, de remparts mis à bas,
Evoque les plus beaux de tes beaux jours de gloire?

— « Je ne m'en souviens pas... Je me souviens d'un jour
Où j'étais, pauvre enfant. dans mon lit, tout malade:
Ma grande sœur me vint chanter une ballade
Si douce que le mal s'adoucit à son tour. »

Grand politique! eh bien, destitué par l'âge,
Te voilà sombre et morne à ton foyer glacé.
Mais, des bords du cercueil, contemplant le passé,
Du poids de ton néant son fracas te soulage.
Redis-nous ces congrès, où, pesant tous les droits,
Des antiques Etats tu changeais la fortune;
Et ces luttes d'orage, où, roi de la tribune,
Tu parlais de plus haut que tous les autres rois?

— « Je ne m'en souviens pas... Non: mais je me rappelle
Que je fus au collége à douze ans couronné;
On appelait mon père un père fortuné,
Et ma mère s'en fut prier dans la chapelle. »

Mon grand poète! eh bien! voilà que tes cheveux
Rares et blanchissants tombent sur ton épaule,
Comme sur le roc nu le feuillage du saule;
Mais ton œil d'aigle encor nous lance tous ses feux.
C'est que les souvenirs sont le brasier dans l'âtre,
Qui plus ardent pétille au souffle des hivers:
Comptons tous les lauriers moissonnés par tes vers?
Comptons tous les bravos de ton peuple idolâtre?

— « Je ne m'en souviens pas... Je me souviens qu'un soir
Elle me regarda, belle, douce, inquiète;
J'eusse été son ami, son peintre, son poète...
Elle passa... Jamais je n'ai pu la revoir. »

Soldat, tribun, poète, en ce monde éphémère
Que reste-t-il au grand départ?
Ce qui vient d'une sœur, d'une âme, d'une mère,
C'est encor la meilleure part.

Charles COLIGNY.

Lice Chansonnière (20e volume, 1873-1874).

Evidemment, les deux signataires ont eu des rencontres singulières d'idées et de style; mais, n'en déplaise à Salomon, il y a là une situation toute nouvelle.

Les biographes d'Emile Deschamps se sont extasiés avec unanimité sur le don de seconde vue que possédait cet heureux écrivain. Emile Deschamps donc a simplement deviné, en 1857, une poésie qui, dans l'ordre naturel, ne devait éclore que seize ans plus tard. Et voyez la malice! il changea, pour l'embarras futur de son confrère, une lettre à la première strophe, un mot à la seconde et plusieurs vers au dénouement. Mais Charles Coligny n'était pas homme à prendre le change; il écrivit, à son heure, la pièce telle qu'elle devait être.

La faute — si faute il y a — est évidemment imputable aux facultés divinatrices d'Emile Deschamps. C'est l'explication que nous voulons trouver d'une coïncidence plus que bizarre. Si l'intervention surnaturelle n'était pas admise, force serait aux historiens du second poète de porter désormais ce jugement désagréable : « Le verre de Charles Coligny n'était pas grand, mais... il buvait dans le verre des autres! » — Et Salomon triompherait encore! H. L.

SOCIÉTÉ LYRIQUE & LITTÉRAIRE DU CAVEAU

BANQUET DU 3 JANVIER 1879.

Il est assurément pénible de dire à des confrères, à des amis, de dures vérités, et de blesser dans leur amour propre — je ne dis pas dans leur vanité — ceux dont on vient de presser la main. Cependant la conscience a ses droits, l'impartialité a ses exigences, et devant certaines nécessités l'indulgence doit se taire.

Ainsi voilà Clairville, le nouveau président, qui nous lit un long toast à la chanson. Vers spirituels, bonne humeur, douce ironie; je le veux bien. Dans sa *Marton*, il nous dépeint, en vers parnassiens, une alsacienne forte en chair, et les rebondissements de sa croupe et ses rotondités exubérantes.

La chanson à tiroirs ne sera jamais délaissée complétement tant que Grangé sera là. Fouache se joint à lui. *L'argent ne fait pas le bonheur*, dit ce dernier. *Plus de beurre que de pain!* dit l'autre, qui se garde autant de la politique qu'un chat d'une tasse de lait. Ne parle-t-il pas, sur mon âme, des promesses de la république de Thiers? Mais ce que méditait ce demi-homme d'état n'était pas même un tiers de république. Fénée ajoute, mais sans méchanceté : *N'y comptez pas!*

La nouvelle présidence et la nouvelle année devaient inspirer de nouvelles chansons : Poulain et Lesueur ont traité le premier sujet, l'un gravement, l'autre à la gauloise. Le second nous a valu de bons couplets de Ripault et d'Echalié; l'espoir et l'ironie s'y marient heureusement. Qui vivra verra, dit le proverbe; mais puisse le passé nous guider dans l'avenir, et attendons *le bilan de l'année*.

Nos lecteurs ont pu apprécier dans un précédent numéro la chanson pleine d'*humour* de Lesueur : *Je ne veux pas rajeunir*. Lagarde, lui, est d'une opinion contraire : il voudrait bien rajeunir; vous connaissez déjà les raisons qu'il en donne. Vous les avez lues dans le dernier numéro.

Vilmay, qui est un poète de haut vol, témoin les vigoureuses et chaudes strophes où il chante l'amante de Camoëns, est aussi un chansonnier des plus fins. *Que les Turcs sont heureux!* s'écrie-t-il. Ils ont autant de femmes qu'ils en désirent; elles ne peuvent pas, quand elles le voudraient, devenir infidèles; ils ne remboursent pas leurs emprunts; ils n'ont pas même la peine de se gouverner, puisque l'étranger s'en charge, etc. Tandis que nous... Vous devinez le parallèle, et il n'est obligeant pour aucune des deux parties en cause.

Le bon Dieu nous dit : Chante, de Petit, est à la fois gracieux et triste. C'est la vie tout entière de l'homme, depuis le premier nid jusqu'au dernier, qui est la tombe. Et le chant continue toujours, pépiement, joie ou douleur, amour ou colère; tout l'inspire, même la fleur, *parfum sans voix*, suivant le mot charmant du poète.

Une autre romance, *le Sommeil de Jeanne*, a paru touchante. Jullien a mis beaucoup d'âme, et sans doute de souvenir, dans ces vers mélancoliques.

Charles Vincent, qui n'est plus président, dit des couplets de famille; au Caveau, on est en famille. Ici il célèbre la verte vieillesse de l'ami Duvelleroy; là, il commande, en vers, à Pestel, l'ancien hôte de la société, un déjeuner fantaisiste et pantagruélique. Quelle rondeur et quelle verve! on en mangerait! Estienne (j'ignore s'il se prénomme Henri), Piesse, Mouton-Dufraisse et votre serviteur complètent, sauf erreur, la liste des auteurs entendus au premier tour. *La Mienne*, *Pourquoi je n'ai pas fait de chanson*, *Pourquoi je l'aime* et *les Chevilles*, autant de sujets accueillis avec le plus grand plaisir.

Tout cela est fort bien, mais vous voyez, pour revenir à mes observations du commencement, qu'il ne faut pas craindre de dire à chacun ce qu'on a sur le cœur, dût-on courir le risque de lui déplaire :

Car le Caveau n'est pas ce qu'un vain peuple pense.

Tout bien compté, hors la gaîté, la finesse, la douce satire, l'aménité, l'esprit, la raison enjouée, n'attendez de lui rien de plus.

EUG. IMBERT.

LICE CHANSONNIÈRE

BANQUET DES DAMES (8 janvier 1879)

Le bureau de la Lice avait supprimé le banquet ordinaire de Janvier pour donner au Banquet des Dames un éclat inaccoutumé. Le calcul s'est trouvé juste; on ne pouvait souhaiter une assistance plus nombreuse et d'humeur plus gaie.

La chanson de circonstance s'est donné libre carrière. Quelques Licéens, en tête desquels MM. Hachin, Rubois et Flachat, ont salué les autorités nouvelles avec des couplets pleins de verve et de finesse; d'autres ont consacré au sexe aimable des productions charmantes ou piquantes en tête desquelles je placerai l'hommage délicat de M. Picard, que je recommande aux lecteurs du présent numéro.

Le nouveau président, Echalié, s'est tiré avec honneur de la difficulté d'un premier toast. Après lui, le président sortant, Chebroux, a chanté ses adieux au pouvoir avec une gaîté communicative. Paul Avenel, reçu Licéen ce soir-là, a fait une profession de foi nettement républicaine, qui n'était pas pour déplaire, et Charles Vincent est rentré à la Lice en enfant prodigue fêté.

Je ne puis, à mon grand regret, parler longuement des pièces que je viens d'indiquer et de celles qui les ont suivies, dues à MM. Henri Nadot, Eugène Baillet, Montariol, Jullien, Ripault, Mouton-Dufraisse, Durafour (sorti cette fois du café-concert avec les couplets qu'on a lus tout à l'heure), Ryon, Georges Baillet, Chaigneau, Jules André, Vernaelde, Sylvain, Saint-Etienne et Jeannin, ou présentées par Mlles Durafour, Gilandi et Berthe Bréaulté.

La séance des chants, en somme, a été brillante, et j'aurais rapporté de ce banquet l'impression agréable que m'ont laissée les précédents, s'il ne s'était produit un incident regrettable.

Au moment où l'on appelait M. Joseph Landragin, ce couplétier jugea bon, en guise d'intermède, de lancer, d'une voix avinée, l'accusation suivante : « Le directeur et le rédacteur du journal *La Chanson* sont deux menteurs. » Par égard pour les assistants, Patay et moi ne répondîmes point au mal-appris. M. Landragin me reprochait, paraît-il, d'avoir dit que Chebroux a refusé la présidence de la Lice pour l'année courante. Je maintiens, bien entendu, l'exactitude de mon renseignement. Ce n'était là, d'ailleurs, que le prétexte de cette interpellation grossière; la raison véritable est que M. Landragin — d'autres aussi, dit-on, — nous blâme d'avoir commencé par Chebroux nos biographies de chansonniers jeunes. Qu'on prenne donc note de ceci : *La Chanson*, absolument indépendante, ne reçoit consigne de personne; elle dit ce qui lui plaît et comme il lui plaît, en déclinant toute censure préalable. Justiciables, comme tous, de la seule critique désintéressée, nous avons trop le respect de notre œuvre et de nous-mêmes pour ne pas relever vertement ici toute injure, fût-elle, comme l'autre soir, éditée par un homme ivre.

L.-HENRY LECOMTE.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Le 20 décembre, *l'Harmonie Commerciale* donnait le second concert de sa sixième saison dans la grande salle Rivoli, au 104 de la rue Saint-Antoine. — Vingt-cinq morceaux composaient un programme, où la musique instrumentale, le chant et la poésie se disputaient l'auditoire ; si la séance eût commencé plus tôt, personne ne se serait plaint de la longueur d'une soirée où l'assistance était nombreuse, attentive et sympathique.

En notre qualité de chansonnier, nous ne louerons qu'au passage : *l'Harmonie* même, dirigée par M. Thouvenel, président-fondateur, avec entrain et expérience; ses solistes; M. Yvonnet, interprète de la poésie ; le talent déployé sur le piano par M. Debroca de Gasperi et par sa mignonne élève de sept ans, Mlle Lucie Thouvenel, dont la main gauche est déjà énergique.

Les cantatrices étaient Mme Noblet, Mlle Mathilde Arnaud et Mlle Lucie Thouvenel, déjà nommée. — Cette dernière a chanté en enfant précoce *le Petit soulier de Noël.* — Mme Noblet a fait preuve de simplicité dans la vieille ronde de *Liron Lirette*, de science mélodique dans l'air du *Rossignol*, des *Noces de Jeannette* : le contraste avait sa coquetterie. — Mlle Arnaud était d'un excentrique de bon aloi dans *Rentrons bras d'ssus bras d'ssous*, et, volontiers avec elle, nous prendrions le *Train des Amours*.

M. François visait trop au creux dans *Dom Sébastien* et *les Rameaux*, alors surtout que le piano était déjà par lui-même, au grand désespoir de l'orchestre, trop bas de tout un ton; il aurait un vrai talent d'amateur, s'il travaillait la nuance.

MM. Bonnet et Daltrof ont chanté avec humour : *Une Noce de campagne*, *Encor un p'tit canon*, *Tant qu'y aura des femmes*, *Chez l' marchand d' vin* (prière de ne pas oublier la virgule entre les deux derniers de ces titres).

M. Landrevin, secrétaire de la société lyrique des *Troubadours* (53, rue Saint-Denis), a dit, avec M. Alfred Bloc, un duo comique, *M. Grebou,* dont il est le spirituel auteur. — Le dernier troubadour, M. Bloc, a enlevé l'auditoire avec *les Etudiants en goguette*. Nous avons poussé de tels vivats

Que le pro-pro, que le pri-pri
Que le propriétaire (du 104 de la rue Antoine)
Va se voir obligé
De nous donner congé.

Il ferait une mauvaise affaire.

PROSPER TIBIA.

Le 21 décembre dernier, *la Lyre du Marais* (président Gilland), 108, rue du Temple, a donné une soirée magnifique au bénéfice d'un chansonnier.

Comme s'ils s'étaient donné le mot, tous les noms populaires de la chanson s'y trouvaient; on peut juger par là de l'entrain de cette soirée.

Nous engageons les personnes qui ne connaissent pas *la Lyre du Marais* à se rendre chez elle un samedi, dimanche ou lundi quelconque. Outre un esprit de fraternité vraiment admirable, elles y trouveront un accueil charmant, dont, pour notre part, nous remercions bien les Membres de la Société.

G. B.

Dans notre dernier article sur les *Amis du Commerce*, une erreur nous fait dire « Mlle Blanche, une enfant ayant le talent d'une femme; » c'est « Mlle Camille » qu'on doit lire.

A *la Cordiale*, un chanteur (nous avons oublié son nom) croit très-agréable d'écorcher les oreilles du public, et pousse des cris qui n'ont rien d'humain. Si c'est une plaisanterie, M. X, permettez-moi de la trouver mauvaise, et cessez-la pour nous... sinon pour votre famille !

A *la Lyre de la Gaîté*, Mlle Marie Lerouge a remporté un grand succès dans *le Noël*, d'Adam. Mlle Berthe, une virtuose de neuf ans, s'est fait justement applaudir dans *la Bonne année*.

L'abondance des matières nous oblige à terminer ici notre chronique habituelle. Constatons cependant avec regret que les sociétés lyriques (à part quelques exceptions) n'ont pas encouragé, comme elles le devaient, les efforts que nous avons faits pour leur être agréables. On danse peut-être un peu trop dans les sociétés — soit dit sans reproche. — Nous pourrions répéter, en pastichant Lafontaine :

Vous chantiez, nous en étions aises,
Pourquoi danser maintenant?..

Actuellement, nous préparons un travail qui paraîtra dans le courant de cette année à la librairie Patay, en brochure ou en volume (suivant l'abondance des documents recueillis), sous ce titre : *Goguettes et Sociétés lyriques, de* 1800 *à* 1880. Pour nous faciliter le travail, nous serions reconnaissants aux présidents de nous préparer un résumé de l'histoire de leurs sociétés ; nous le ferons prendre quand besoin sera.

A. LEROY.

Le Caveau vient de renouveler son bureau pour l'année 1879. Ont été élus : Président, Clairville; vice-président, Eugène Grangé; secrétaire-général, Louis Piesse; secrétaire-adjoint, Echalié; archiviste, Montariol; trésorier, Mouton-Dufraisse; trésorier-adjoint, Julien; maîtres des cérémonies, Ripault et Poullain.

Le Cercle Intime vient de nommer M. Bertin président; le choix ne pouvait être plus heureux; nous en félicitons l'élu et les sociétaires.

Tous les lundis, salle Bouret, boulevard du Temple, 34, *les Vrais Momusiens*. Président, Leroux; accompagnateur, Marius Fontaine, pianiste distingué, auteur et compositeur. Le premier lundi de chaque mois, soirée extraordinaire. Cette soirée est une des plus suivies.

Le Cercle des Amis du Commerce (M. P. Habert, président) tient ses réunions ordinaires tous les vendredis à 9 heures, café du Globe, boulevard de Strasbourg, 8. Tous les mois, grande soirée lyrique, avec tombola gratuite. L'intelligent président a fait de ce cercle une réunion très-attrayante.

Au Concert de la *Pépinière* (près la gare St-Lazare) une représentation extraordinaire sera donnée, le samedi 25 janvier, avec le concours d'artistes distingués, au bénéfice de notre camarade Emile Durafour, régisseur-chanteur de cet établissement.

Nous ajournons au prochain numéro, faute de place, la *Boîte aux lettres* et divers comptes-rendus bibliographiques.

Le Directeur Gérant, A. PATAY.

2e ANNÉE. — No 13. 1er FÉVRIER 1879.

LA CHANSON

Revue Bi-Mensuelle

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois

Directeur-Gérant
A. PATAY

Le Numéro : 20 cent.

Secrétaire de la Rédaction
V. DEMEURE

Le Numéro : 20 cent.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18,
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS

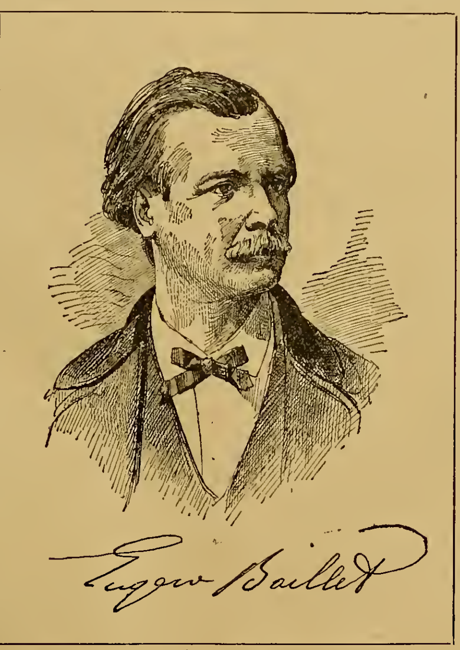
Paris, 6 mois..........	2 fr. 50
Départs, 6 mois........	3 »
Etranger, 6 mois......	3 50

GALERIE DES CHANSONNIERS : EUGÈNE BAILLET

La biographie de ce chansonnier, comme celle de la plupart des poètes du peuple, offre peu d'incidents remarquables.

Eugène Baillet est né à Paris, le 20 octobre 1829, d'une famille d'artisans. Mis à l'école de six à douze ans, il en sortit pour faire son apprentissage dans la bijouterie, et devint ouvrier à seize ans.

Depuis longtemps déjà, Baillet accompagnait ses parents dans les réunions chantantes, où florissaient alors Gustave Leroy, Gille, Rabineau, Colmance, Alexis Dalès, Victor Drappier, Auguste Alais, Loynel et vingt autres chansonniers vaillants, que l'enfant contemplait avec des yeux émerveillés, et qui, plus tard, devaient être ses amis. Pris d'ambition, Baillet, un jour, rima quelques couplets incorrects, qu'il soumit à Gustave Leroy. Ce dernier ne jugea pas le débutant d'une façon trop sévère; il voulut même lui enseigner les règles de la prosodie. Ces leçons et les cours du soir que Baillet suivit assidûment, le mirent bientôt en état d'écrire avec assurance. Sa première chanson, *les Héros de la Bastille,* fut imprimée sur feuille volante, en 1847.



La révolution de Février mit en faveur les publications de la rue. Baillet improvisa une œuvre satirique, *le Citoyen Guizot*, qui, certes, n'était pas merveilleuse, mais que son actualité fit vendre à cinquante mille exemplaires. L'éditeur Durand l'acheta cinq francs, et Baillet devint un des fournisseurs attitrés de cet homme honnête et singulier, dont il se propose d'écrire un jour la plaisante histoire. Chaque événement, grand ou petit, devenait chez Durand matière à couplets. Les chansonniers, en permanence à l'imprimerie, écrivaient sur un coin de table des à-propos rimés, que l'on composait instantanément. Baillet fit ainsi plus de cinquante chansons dont les meilleures : *Raspail, Boichot, Proudhon,* figurent dans LES RÉPUBLICAINES de 1849. Durand signait toutes les productions

jugées faibles par leurs auteurs; Baillet en abandonna beaucoup de la sorte, une entre autres qui obtint un très-grand succès et qui a pour refrain :

> Je veux retourner au village
> Respirer la rose des champs.

En mars 1848, Baillet entra dans les *Ateliers Nationaux*. Il y devint délégué central, c'est-à-dire chargé de pourvoir aux besoins de quatre brigades ou deux cent vingt-quatre hommes. Ce titre faillit lui coûter cher. Le 23 juin, il était allé à cinq heures du matin, comme d'habitude, chercher des bons de pain aux bureaux de l'administration, situés au parc Monceaux. Quand il revint, vers cinq heures du soir, des barricades s'ébauchaient dans divers quartiers. Pour se faciliter le passage, Baillet imagina d'arborer son ruban officiel de délégué. Rue du Sentier, cet insigne produisit un effet mauvais sur les gardes nationaux de l'ordre; Baillet fut arrêté, fouillé, et, comme on trouva sur lui des bons de pain pour huit cents livres, traité de meneur, d'insurgé, menacé de la fusillade. On le conduisit cependant chez le plus proche commissaire de police qui, beaucoup plus calme, procéda à l'interrogatoire du prisonnier. Celui-ci exposa que deux cents malheureux, réunis au passage Sainte-Avoie, attendaient son retour pour dîner. — « Je vous crois, M. Baillet, répondit le commissaire, car je vous connais pour vous avoir vu dans les sociétés chantantes. Otez votre ruban, mettez votre képi dans une poche, coiffez-vous de cette casquette et partez vite. » — Baillet ne se le fit pas répéter, et s'enfuit en bénissant la chanson qui venait peut-être de lui sauver la vie.

Au mois d'octobre de la même année, Baillet publia dans *la Ruche Populaire*, journal exclusivement rédigé par des ouvriers, un cri poétique : *Grâce pour les Vaincus*, dédié au général Cavaignac. Nous en citerons un couplet :

> Que d'innocents martyrs a fait la mort avide!
> Que de pauvres enfants depuis ces jours de deuil,
> S'aigrissent à la fin auprès d'un buffet vide!
> Mais las! que peut-on dire aux pierres d'un cercueil?
> Dieu va juger les morts, il devra les absoudre...
> Mais qu'au moins les vivants à nos yeux soient rendus!
> Pourquoi les gardez-vous, puisqu'ils n'ont plus de poudre?
> Soyez grand, ô vainqueur, grâce pour les vaincus!

Béranger, qui s'intéressait beaucoup à *La Ruche*, demanda au rédacteur en chef de lui amener l'auteur de cette chanson. Intimidé d'abord, Baillet fut bientôt mis à son aise par l'accueil tout bienveillant du maître. Cette entrevue devait être le point de départ de relations suivies, dont Baillet a gardé le souvenir précieux, et qui lui permirent de rencontrer chez Béranger certains hommes remarquables de l'époque : Lamartine, Lamennais, Michelet, Jean Reynaud.

Le bagage chansonnier d'Eugène Baillet s'accrut assez rapidement pour qu'il pût, en 1853, publier un volume, intitulé *Pleurs et sourires*. On lui fit un accueil sympathique, qui se renouvela trois ans plus tard, quand une édition nouvelle parut avec ce titre : *La Muse de l'atelier*. L'auteur n'en était déjà plus à compter ses succès.

Vers la même époque, Baillet quitta la tenaille du bijoutier pour l'objectif du photographe. Pendant dix années, il promena sa gaîté, ses chansons et son appareil dans les provinces. Ces excursions champêtres, qui ne paraissent pas l'avoir enrichi, devaient donner à son talent poétique un côté à la fois rustique et attendri, facile à saisir surtout dans son troisième recueil, *Chansons d'hier et d'aujourd'hui*, édité en 1867, et dédié à la mémoire souriante de Béranger.

La Religieuse ouvre le volume. On se souvient de la grande popularité qu'obtint ce parallèle exact des amours humaines et divines :

> Je les ai vu causer ensemble
> Les amoureux!
> Et je dis dans mon cœur qui tremble :
> Qu'ils sont heureux!

Viens donc! fut également adopté par la vogue. La dominante du talent de Baillet est le sentiment. Nul mieux que lui n'a peint les rêves, les délices, les inquiétudes, les désespoirs de l'amour; et tout cela sans afféterie, avec une mesure très-juste, l'accent qui vient du cœur et frappe au cœur. *Comprenez-vous? Ne soyons plus amants, Une Amie, Vous ne m'aimez plus, C'était bien la peine, Mon cœur a vingt ans pour t'aimer, On ne meurt pas d'amour,* et beaucoup d'autres sont les modèles du genre. Mais Baillet n'a pas qu'une corde à sa lyre. Il chante avec le même bonheur la chanson de genre, le couplet parisien, le vulgaire refrain même du café-concert. — Qui ne connait *Ma Voisine?*

> Quand vous connaîtrez ma voisine,
> Ma voisine au regard si doux,
> Rosine,
> Votre cœur en sera jaloux.

Et *Madame Clément, les Deux petit blonds, la Servante Marie, Maman Gaspard, Sur la route, Dix mille francs de rente, Une Crêmerie parisienne, la Bonne aux Voltigeurs, Not' petit dernier?...*

Sur le ton grave, que Baillet emploie plus rarement, il faut signaler *le Tisserand de Lisy,* et surtout *George Sand,* où les problèmes sociaux sont résolus éloquemment :

> A l'avenir que rêvent ses pensées,
> Dis-lui combien nous nous associons;
> Dis-lui combien nous les savons usées
> Nos lois, nos mœurs, nos institutions.
> Pour vous sauver, en vain le canon gronde,
> Abus vieillis, peuplade en désarroi;
> C'est l'amour seul qui sauvera le monde :
> A George Sand presse la main pour moi.

Eugène Baillet n'a pas interrompu son œuvre; ses inspirations récentes sont dignes en tous points de leurs aînées : *l'Hirondelle prisonnière, Champigny, Souviens-toi du voyageur, les Gens*

qui savent boire, le Bataillon de l'avenir, les Roses prisonnières, Un lundi de printemps, Je n'ai plus d'amoureuse, enfin *la Dernière fleur*, publiée par ce journal même, ont reçu dans les goguettes, dans les concerts ou dans la rue le plus favorable accueil.

Nous commettrions une injustice en n'associant pas aux succès anciens et nouveaux de Baillet les divers compositeurs qui ont écrit pour ses chansons des mélodies vraiment remarquables : Darcier, Paul Henrion, Vaudry, Marquerie, Hubans, Liébeau, Blasini, Chelu, Wachs, Collignon, Girin, Jouffroy, Génin, Villers, Villebichot, Bougnol, Batifort, Arnaud, Vannier et Jaussaud.

Si Baillet excelle dans la poésie chantée, il ne manie pas avec de moins bons résultats l'alexandrin solennel. En novembre 1870, quand partirent pour les avant-postes les compagnies de guerre du troisième arrondissement, Baillet, qui figurait dans le 89e bataillon en qualité de garde et de membre du conseil de famille, prononça une allocution chaleureuse. Nous donnerons quelques-uns de ces vers inédits :

Vous serez les premiers, nous serons les seconds,
Vous ouvrirez la marche et nous vous y suivrons,
Car il n'est en ce jour ni foyers ni familles.
Aux armes! c'est le cri des mères et des filles;
Il faut vaincre ou mourir : nous ne nous rendrons pas!
Vous êtes des milliers . . . nous sommes le courage,
Vous avez des canons . . . nous avons de la rage
Et l'espoir bat la charge en marchant sur nos pas . . .

Paris, le vieux faubourg des grands cœurs, où nous sommes,
Paris n'est plus pour nous un pays, c'est un camp,
Le camp républicain, le camp des forts, des hommes,
Et dussions-nous le voir aussi rasé qu'un champ,
Nous serions là debout — et morts même, nos ombres
Viendraient vous entraîner vivants sous les décombres,
Et tous ces monuments que vous voyez si beaux
Seraient les tumulus de vos vastes tombeaux!

Si le pain nous manquait, misérables Vandales,
On mâcherait du plomb pour vous cracher des balles!...

La colère patriotique ne pourrait s'exhaler avec plus d'énergie.

Eugène Baillet a collaboré au *Tintamarre*, au *Tam Tam* et à différents journaux littéraires. Travailleur et lettré, il allait publier une volumineuse *Biographie des Conventionnels*, quand se sont produits les désastres nationaux. Mais c'est à la chanson qu'il consacre la majeure partie de ses veilles et de ses recherches. Indépendamment de nombreux manuscrits autographes ou documents historiques, sa bibliothèque contient au moins douze cents volumes de chansons. A l'aide de cette collection magnifique et de ses souvenirs personnels, il a composé une *Anthologie de la Chanson, depuis le XVIIIe siècle jusqu'à nos jours*, en ce moment sous presse, et qui sera remarquée. C'est un travail consciencieux, exécuté sur un plan nouveau, où figureront non-seulement les œuvres choisies de chaque chansonnier, mais encore des notices et des chapitres formant l'histoire complète de la chanson moderne.

Les trois premiers volumes de Baillet sont introuvables en librairie. Un quatrième paraîtra dans le courant de l'année présente, avec ce titre original : *Chansons d'hier et d'aujourd'hui, 2e édition très-augmentée et considérablement diminuée*. Nous acceptons la première partie de cette promesse ; mais Baillet, en tenant la seconde, se montrera plus sévère pour lui-même que ne l'ont été les critiques, unanimes à le proclamer, sur la publication menacée, homme de goût et de style.

L.-Henry LECOMTE.

L'œuvre patriotique de la statue de Béranger est entrée dans la période active. Nous publierons incessamment l'organisation définitive du Comité, et la date fixée pour l'ouverture de la souscription publique.

LA LICE CHANSONNIÈRE

Chanson de réception

Air *du Carnaval.*

De la chanson vous êtes les apôtres,
Vous propagez le rire et la gaîté ;
Je suis heureux, Messieurs, d'être des vôtres,
C'est un honneur dont je suis très-flatté.
Dans vos banquets l'esprit brille à son aise,
Et la critique y donne des leçons ;
J'en suis ravi, car ma muse est française,
Et son amour est l'amour des chansons.

Je suis heureux, Messieurs, d'être des vôtres
Pour ajouter ma voix à vos refrains.
A Béranger offrons nos patenôtres,
Nous fréquentons son église et ses saints;
Nos *oremus* pétillent d'allégresse,
A sa santé notre vin est tiré,
Et c'est ainsi que nous disons la messe
Pour célébrer Lisette et son curé.

Dans vos banquets l'esprit brille à son aise,
On n'y voit pas Tartuffe et Loyola.
La gaudriole y vient cueillir la fraise
Sans que la Lice en pousse des holà!
A notre cour point de flatteurs serviles,
Le gai-savoir de plein droit est admis ;
Le franc-parler en chasse les Baziles
Pour n'y laisser que de joyeux amis.

J'aime à chanter et ma muse est française,
Elle a toujours chanté la liberté ;
Et mon cœur bat lorsque *la Marseillaise*
Conduit la France à la postérité.
Il bat encor quand le progrès entr'ouvre
Cet avenir des horizons prochains,
Car Charles-Neuf n'habite plus au Louvre
Et les Français se font républicains.

La République à vous toutes, Mesdames,
Aussi découvre un splendide horizon ;
A son foyer chauffez vos belles âmes
Pour vous grandir aux yeux de la raison.
Aimez vos fils jusqu'à l'idolâtrie,
Un cœur de mère en a tous les moyens ;
Mais donnez-leur l'amour de la patrie,
En République il faut des citoyens.

Paul AVENEL.

HUGO, MUSSET ET LAMARTINE

Je venais de quitter la douceur maternelle;
J'étais homme, et mon cœur prenait son libre essor...
Une femme passa... j'oubliai tout pour elle,
Et son amour, bientôt, décida de mon sort.
Oh! comme je l'aimais d'une tendresse pure!
Combien tout me semblait, alors, délicieux!..
J'adorais le printemps; j'admirais la nature;
Je m'enivrais d'amour, et bénissais les Cieux...

Or, dans cette heureux temps de suave délire,
Tes vers, ô Lamartine, étaient doux à relire.

Oh! nuit où mon amante, hélas! s'est parjurée,
Et qui vit mon bonheur, soudain, anéanti;
Heure de désespoir où l'âme déchirée,
J'ai versé tant de pleurs sur mon amour trahi,
Sois maudite!.. Depuis, mon front penché se ride,
Et la sombre amertume est toujours en mon cœur...
Ah! combien j'ai souffert par toi, femme perfide!
J'ai douté du ciel même, alors, dans ma douleur...

Et, comme un triste écho de mon poignant délire,
Ce sont tes vers, Musset, que j'aimais à relire.

Le calme qui, toujours, succède à la tempête,
Remplace dans mon cœur les folles passions,
Et, penseur aujourd'hui, j'appelle une conquête
Chaque nouveau progrès utile aux nations.
Un but moins égoïste échauffe ma pensée;
J'aime l'humanité pour toutes ses douleurs;
Je parle amour et paix à toute âme blessée,
Et me sens bien heureux de tarir quelques pleurs...

Mais, pour mieux s'enflammer d'un si touchant délire,
Hugo, ce sont tes vers que l'on aime à relire!

Paul CHOCQUE.

LES LARMES DES FLEURS

Je fis, hier, un doux et charmant rêve
Qui maintenant vient attrister mon cœur;
Son souvenir en mon âme soulève
Mille pensers d'une vague douleur.
Le ciel brillait sous les feux de l'aurore
Et le zéphyr venait baiser les fleurs,
Lorsque je vis que ces filles de Flore,
En s'éveillant, versaient toutes des pleurs!

— « Pourquoi pleurer? » demandai-je à la rose.
Elle me dit : « Ah! vois mon triste sort;
« Je viens de naître, à peine suis-je éclose,
« Que devant moi se vient dresser la mort.
« Le papillon un instant me caresse,
« Mais quand le soir il me voit m'incliner,
« Sans nul regret cet ingrat me délaisse,
« Vers d'autres fleurs, il s'en va butiner.

De l'oranger, vers moi la fleur se penche,
A son pétale il vient trembler un pleur.
Elle me dit : « Vois ma corolle blanche,
« Que Dieu créa symbole de candeur,
« Devrait orner le front de l'innocence,
« Mais que de fois me vient-on profaner!
« Lors il me faut couronner l'impudence,
« Sur un tel front, faut-il donc me faner! »

Plus loin je vis rayonner l'immortelle;
Je m'étonnai de ne la voir pleurer;
Mais, souriant : « Pourquoi pleurer, dit-elle,
« Du trépassé qu'il vous faut honorer
« Comme un espoir je viens orner la tombe;
« Je suis la fleur de l'immortalité,
« Lorsqu'un Génie en ce monde succombe
« Je lui viens dire : « A toi l'Eternité! »

Claudius MALBET.

PROMENONS-NOUS DANS LES BOIS

Le soleil, chaud comme braise,
Brûle le faîte des toits.
Dans l'ombre mûrit la fraise...
Promenons-nous dans les bois.

Au bord des claires fontaines,
Nous cueillîmes bien des fois
Des caresses par centaines...
Promenons-nous dans les bois.

Trouvons, sous la fraîche arcade,
Des fourrés, des nids étroits,
Où l'amour se barricade...
Promenons-nous dans les bois,

Nul témoin ne nous regarde :
Glissons-nous en tapinois;
Rions des loups et du garde...
Promenons-nous dans les bois.

Les oiseaux, filant leurs gammes,
Disent en leur gai patois :
« Ah! le joli bois, Mesdames! »
Promenons-nous dans les bois.

La brise, de la lisière
Apporte un air villageois :
Dansons parmi la clairière...
Promenons-nous dans les bois.

Léon DUVAUCHEL.

ENTRE NOUS DEUX

Air : *Béranger à l'Académie*

J'avais seize ans, la riante jeunesse
De rêves d'or entourait mon sommeil;
Jeanne était jeune et nous jouions sans cesse
Dans les prés verts dorés par le soleil.
De nos ébats remplissant la chaumine,
Chassant les pleurs par nos chants radieux,
Nous épandions notre joie enfantine;
Soudain l'amour parut entre nous deux.

Près des ruisseaux, cherchant le frais ombrage,
Amants discrets nous cachions nos amours,
Le rossignol chantait dans le feuillage,
C'est l'âge d'or et les plus heureux jours!
Dans un baiser, dans une même étreinte,
Quittant la terre et planant sous les cieux,
Nous nous aimions ardemment, flamme sainte,
Le dieu d'amour jouait entre nous deux.

Quand les autans auront blanchi nos têtes,
Puisque chacun est victime du temps,
Si Dieu voulait nous rappeler nos fêtes
En ramenant notre joyeux printemps,
Errant le soir, sur l'herbe verte et douce,
Nous redirions nos serments, nos aveux,
Puis à son tour sur ce tapis de mousse
L'amour viendrait jouer entre nous deux!

P.-E. ERARD.

LE CHAMPAGNE

Pétille dans mon verre,
Aï clair et mousseux.
Va, qu'un cerveau vulgaire
Te trouve dangereux;
Moi, cher ami, je t'aime,
T'avale avec bonheur;
Je suis hors de moi-même!
Tu fais bondir mon cœur.

Amis, chantons sans cesse,
Chantons
Le vin et la jeunesse,
Aimons.

C'est par toi, que du monde
Sont bannis les ennuis;
Sur la machine ronde
Tu provoques les ris.
Allons, vive la joie,
Bacchus et Cupidon!
De champagne je noie
Et tristesse et raison.

Amis, etc.

Au fond d'une bouteille,
Tu gémis, mon mignon!
Toi, le fils de la treille,
On te met en prison!...
Viens que je te délivre..
Un coup de doigt suffit:
Pif.. paf.. Le voilà libre,
Il s'envole et bondit.

Amis, etc.

Ah! coquin, de mon verre
Tu voudrais t'échapper?
Non... ton heure dernière,
Ami, vient de sonner.
Vois.. ma lèvre t'appelle,
Vin pur et pétillant;
Ta divine étincelle
Expire en m'enivrant.

Amis, etc.

Ah! débouchons encore!
Bouchons, sautez toujours!
Fêtons jusqu'à l'aurore
Le vin et les amours.
En avant le champagne!
Absorbons, mes enfants!
Et battons la campagne
En vieux Roger-Bontemps.

Amis, chantons sans cesse,
Chantons
Le vin est la jeunesse,
Aimons.

EMILE DE FONTAUBERT.

LA FILLE DU ROI DES AULNES

Ballade Populaire (d'après une légende danoise)
Musique de NIELS W. GADE

Viens, ah viens!

Le chasseur Oluf suivra-t-il la Sylphide enchanteresse qui, de sa main légère, a caressé ses cheveux, un jour que la nuit l'avait surpris dans la forêt?

Non; il a célébré sa fiancée dans un chant plein de grâce et d'abandon qui ne saurait être un mensonge; il l'aime sans pouvoir cependant se soustraire au souvenir de son rêve voluptueux. Il veut revoir au crépuscule les filles du Roi des Aulnes, et s'enivrer, une fois encore des caresses de la déesse au regard de feu et aux traits pâlis par les rayons des astres de la nuit.

« Que l'on m'amène ici
Mon coursier rapide;
D'un convive dont j'ai souci,
La place reste vide. »
Viens, ah viens!

C'est la fille du Roi des Aulnes; une mélodie délicieuse, à laquelle les bruits vagues de la forêt prêtent leur harmonie, a frappé son oreille et elle a reconnu la voix du chasseur.

Les Sylphides dont elle est la reine, commençant leurs ébats nocturnes, dansent en ronde aux pâles clartés des étoiles. Des mouvements vaporeux et légers, des ombres glissant au travers des arbres agités, des baisers lascifs, des enlacements voluptueux et pleins de langueur jettent le trouble dans le cœur de l'imprudent Oluf qui n'a pas craint d'affronter le péril. En vain il veut fuir, les belles filles des bois l'environnent pendant que, du milieu des bruissements de la forêt, une voix enchanteresse s'élève :

« Salut à toi, mon beau rêveur,
Pourquoi fuis-tu ma vue?
Ah! viens vers nous, mon beau seigneur,
Pour toi je suis venue.
Viens, ah viens!

« Ecoute encor, mon doux vainqueur,
Ecoute ma voix,
Qu'à moi se donne enfin ton cœur
Ton cœur et ta foi.
Viens, ah viens! »

« Non, dit-il, j'appartiens à une fiancée plus chaste que toi, je ne serai pas infidèle. »

. . . .

« Alerte, mon coursier rapide, fuyons les malédictions des Sylphides outragées et la vengance de la fille du Roi des Aulnes. »

L'aurore se lève, Oluf ne revient pas. S'il entendait les plaintes de sa mère, il s'attendrirait, il reviendrait, s'il peut encore revenir...

Un cavalier paraît. « C'est lui, c'est lui! » s'écrie-t-elle. — C'est lui. — Il s'élance dans les bras de sa mère, mais son visage est pâle, ses membres glacés; il peut à peine répondre aux questions qu'elle lui adresse avec une tendresse adorable; il s'affaiblit de plus en plus, il tombe : il est mort.

La fille du Roi des Aulnes s'est vengée.

« Rêveur passant, les soirs d'été
Au fond du bois solitaire,
Gardez-vous de la volupté
Des nuits pleines de mystère. »

Pardonnez-moi d'avoir, n'étant pas Théophile Gautier, touché à cette jolie ballade.

AMÉDÉE EDÉMA.

BIBLIOGRAPHIE

Nous parlerons aujourd'hui de plusieurs publications qui se rattachent de près ou de loin à la chanson.

Evariste Carrance, l'infatigable promoteur des concours poétiques du midi, nous adresse son *Pays Bleu*. On retrouve là, comme dans ses précédents recueils, cette inspiration pleine de patriotisme et d'élévation qui rappelle nos plus grands poètes. La *Petite Robe*, *mon Premier Cheveu blanc*, *Ma Lampe* nous ont particulièrement touché.

Rouen, la vieille cité normande, tel est le sujet qu'a choisi M. Tocqueville. En face du chiffre et de ses tristesses, il revendique les droits de la gaité :

> Mais ne dédaignons pas ce doux rayon : le rire !
> ....
> Accueillons quelquefois l'accorte fantaisie.

Le rire et la fantaisie? Les voici : c'est *la Lice Chansonnière*, bien connue de nos lecteurs ; la Lice, phalange toujours en éveil, toujours renouvelée, toujours chantant. Nous avons sous les yeux son volume de 1877. Là brillent des noms que le public est habitué à applaudir et des œuvres qui défrayeront longtemps les soirées lyriques.

Hachin, l'heureux auteur de la *Tour Saint-Jacques*, nous donne la correspondance échangée entre un arbre de la forêt de Compiègne et son frère des boulevards parisiens. Picard, qui cisèle un couplet comme un joyau, célèbre la *Gaudriole*. Durafour, rompu aux procédés du café-concert, pousse, dans la *Saint-Crépin*, un de ses plus gros éclats de rire. Ici, c'est Charles Vincent qui donne un souvenir affectueux à Desforges :

> Son jour, qui viendra, rendra populaire
> L'auteur de *Manon* et des *Grands pommiers*.

Là, Jeannin pleure ses folles illusions : *O mes hannetons, qu'êtes-vous devenus?* Plus loin, Baillet mêle à cet ensemble une note mélancolique : *Je n'ai plus d'amoureuse!* Il se rappelle qu'il est l'auteur de *la Religieuse*, touchante élégie qui eut tant de succès. Georges Baillet, son homonyme, s'élève, chose rare chez les chansonniers, jusqu'aux hauteurs de l'ode. Combien de titres il faudrait citer pour donner une idée du mérite et de la variété de ce volume! *Le Conservateur*, de Piesse; *le Rire gaulois*, de Jouy; *le Chasseur d'ouvrières*, de Rubois; *le Clos Grégoire*, de Legentil, tout à fait pittoresque et rabelaisien; *les Simples vœux des Révérends Pères*, de Vatinel; *le Lâche*, de Robinot. Ryon, dans *le Serment*... mais je n'en dirai rien : c'est une pièce de vers.

Les Paroles harmoniques, de M. Cauvet, *Aubépine et Lilas*, *Feuilles mortes*, de M. Garceaud, renferment quelques chansons d'un tour facile. Les couplets *aux Soldats de la France* tranchent sur la nuance un peu grise des sonnets.

M. Tréfeu aussi traite l'actualité.

> Chantons de la France l'armée !

s'écrie-t-il. Ailleurs il déclare avec franchise qu'en politique il faut de la sagesse, de la prudence, énormément de cœur, de la bonté, mais jamais de faiblesse. Ce sont ses vers, que je transcris ainsi pour gagner de la place.

Encore des sonnets! Est-ce une maladie? M. Georges Gourdon habille les siens si gentiment qu'il est sûr de les faire bien accueillir partout. Papier vergé, caractères elzéviriens, eau-forte, en-tête, lettres initiales, culs-de-lampe style renaissance, rien n'y manque. Je ne veux pas dire que ce soit là tout le mérite des *Pervenches*. Il s'en faut. La chanson, l'élégie s'entrelacent aux sonnets, l'énergie à la grâce. Peut-être les larmes et le bon Dieu reparaissent-ils trop souvent. Louis Bouton, l'éditeur-graveur, pouvait certes plus mal choisir pour sa petite débauche d'illustration. C'est un bijou pour l'amateur, une perle pour le bibliophile. Quel bien n'en dirais-je pas encore, s'il m'avait été permis de couper les feuillets de ce joli volume!

EUG. IMBERT.

—

Vient de paraître, à notre librairie : *Balzac, sa Méthode de travail*, par Champfleury. Cette plaquette, tirée à petit nombre sur papier vergé, est accompagnée d'un très-curieux fac-simile d'épreuve corrigée par Balzac, la terreur des typographes. Envoi franco contre un mandat-poste de 2 francs.

—

Nous venons aussi de publier un petit volume de vers de L.-G. Gauny : *La Forêt de Bondy*, distiques. Format in-18, titre rouge et noir, orné d'une eau-forte de Monnin, d'après L. Charbonnel. Prix : 1 fr. 50; envoi franco contre un mandat-poste. Il en sera parlé dans notre prochain numéro.

—

La Revue Française publie, sous la signature de son rédacteur en chef, C. Carrance, l'appréciation suivante de *l'Eternel Roman*, édité par notre librairie :

« M. de la Salle est vraiment un poète heureux; il vient d'écrire un livre charmant et de le publier sous un titre plus charmant encore : *L'Eternel Roman*, c'est le joyeux poème de la jeunesse qui chante si bien au fond du cœur.

« C'est cette heure bénie qui s'envole si vite, et que tout le monde regrette; c'est un doux et frais éclat de rire traversé par les flèches d'or de l'éspérance. »

1 volume in-18, titre rouge et noir, tiré à 350 ex. Papier blanc, 2 fr. 50; papier vergé, 4 fr.; papier de chine, 6 fr.

—

Nous lisons dans *la Nouvelle France chorale* :

« M. Amédée Edéma vient de publier, à la librairie A. Patay, 18, rue Bonaparte, une brochure sous le titre de : *La Musique à la salle des Fêtes pendant l'Exposition universelle de* 1878. Cet opuscule se lit avec beaucoup d'intérêt, et il décèle chez son auteur des connaissances musicales étendues et sérieuses. Aussi les appréciations artistiques qu'il contient sont-elles pleines de justesse, et on ne peut plus propres à guider et à redresser les jugements de beaucoup de gens trop prompts à trancher les difficultés inaccessibles à leur compréhension par des affirmations catégoriques, positives. Ce sont là, d'ailleurs, les corollaires naturels de l'ignorance. M. Edéma, avec une parfaite équité, sait assigner leur vraie place à quelques compositeurs modernes dans l'Olympe de

l'art. Mais s'il débarbouille — d'une main légère — les uns du rouge et de la dorure dont on les a couverts sans rime ni raison, il ne manque pas de rendre hommage au talent des autres qui en sont dignes. Il sait discerner d'un coup d'œil exact les nuances qui distinguent chacun, et toujours sa critique est courtoise. La bienveillance — caractéristique des vrais juges — plane sur le tout comme une gaze légère qui, tout en adoucissant l'éclat de la lumière, ne l'empêche pas de nous éclairer. Le style de la brochure dont nous parlons est facile et élégant, et sous cette forme littéraire se cache évidemment une âme d'artiste qui a su pénétrer plus d'un secret de la composition musicale. »

Broch. in-8; prix, 1 franc.

A. P.

Le directeur de *La Chanson* a reçu la lettre suivante :

26 janvier 1879.

MONSIEUR,

S'il est vrai que j'étais ivre, comme vous le dites dans votre article que l'on croirait voir signé Paul de Cassagnac, je vous adresse ce couplet de Jules Moineaux qui, donnant raison à votre dire, donne à l'apostrophe que je vous ai lancée tout l'éclat de la vérité.

Au fond d'un puits, séjour humide,
La vérité, dit on, réside ;
Au rebours, voyez l'embarras
On dit : *In vino veritas.*
Cœurs droits qui cherchez à l'atteindre,
D'un puits elle ne peut sortir,
Car le buveur d'eau peut mentir,
Mais l'ivrogne ne sait pas feindre :
Ne cherchez plus en vain
La vérité dans l'eau quand elle est dans le vin.

Je compte, Monsieur, que vous voudrez bien publier cette petite réponse dans votre prochain numéro.

JOSEPH LANDRAGIN.

A son esprit, si personnel et si fin, notre correspondant adjoint celui d'un confrère; sachons-lui gré de ne nous point accabler par un couplet de son crû. Donc, M. Landragin, avouant son état d'ivresse à la réunion que l'on sait, en tire — élégammant — cette conséquence que les paroles dites alors par lui sont des vérités manifestes. La théorie est singulière et dénote, chez M. Landragin, une logique au niveau de son savoir-vivre. — Nous n'aurons pas la cruauté d'insister.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

La Cigale n'a pas chanté pendant les huit mois de l'Exposition, sans doute pour donner aux sociétaires le temps de la visiter en détail ; mais cela ne pouvait durer plus longtemps. Aussi M. Deutche, *président inamovible*, pressé de sollicitations, s'est-il décidé à rouvrir les portes des salons de M. Demory (galerie de Valois, Palais-Royal). Donc, le 19 janvier, le public et la presse étaient convoqués à la grande solennité de la réouverture.

Le public était représenté surtout par de fort jolies femmes et de toutes gracieuses jeunes filles, dansant, rouges de plaisir, sous l'œil maternel; la presse par un rédacteur de *l'Evénement* et votre serviteur, très-flatté de passer quelques heures avec un homme d'esprit.

Que dire de la partie chantante ? Rien ou peu de choses ; on s'est dépêché d'expédier au plus tôt le côté ennuyeux pour danser encore, toujours ! Cependant, nous regretterions de passer sous silence un violoniste qui promet, M. J. Bernis, de feu le Théâtre-Italien. Pris à l'improviste et sans musique, il a su se faire applaudir, ce qui est beaucoup pour un violoniste.

Terminons en remerciant M. Deutche de l'accueil cordial qu'il nous a fait, et espérons que *la Cigale*, chantant tout l'été,

Ne se trouvera pas dépourvue
Quand la bise sera venue.

A. LEROY.

La Jeunesse Artistique de Vincennes a donné, le 11 janvier, un brillant concert dans le Casino Sausserousse, où, tous les mois, une fête de ce genre permet d'entendre d'aimables interprètes, tels que MM. Joinneau, Cairon, Mirey, Assemaine, Wermelinger, Acquart, Dumont et combien d'autres qui, sous l'habile impulsion du président Lambert et de l'accompagnateur Blondel, attirent à leurs réunions une foule nombreuse et choisie.

La Société lyrique de Vincennes-Saint-Mandé alterne avec la précédente et donne ses soirées au concert Idalie, que dirige Vergeron, membre du Caveau et de la Lice Chansonnière. Les interprètes sont là MM. Lhomme, Robinson, Lamastres, Charpentier, Moquet et Mallard, sans oublier les toutes gracieuses dames Noblet et Trèbla. Réunions charmantes et distinguées.

HIPPOLYTE DEMANET.

La Société lyrique des *Enfants de la Seine* (M. Cantarel, président) donnera, le dimanche soir 2 février, à son siége social, 20, rue Palestro, une grande soirée dramatique et lyrique. Cette même Société offrira, le 15 février, salle Rivoli (104, rue de Rivoli), un bal de nuit paré, masqué et travesti. Ouverture des portes à 11 heures du soir; la tenue noire est de rigueur pour les cavaliers non costumés.

La Fauvette Parisienne donnera également un bal intime, paré, masqué et travesti, le 8 février, dans les salons de la Société, 36, galerie Montpensier (Palais-Royal).

A. P.

ÉCHOS & NOUVELLES

Le théâtre de Belleville joue, depuis le 19 janvier, une revue locale intitulée : *V'là Belleville qui passe*, dont l'auteur, Michel Bordet, est un chansonnier émérite. La pièce est remplie de couplets, de rondeaux on ne peut mieux réussis. Le terme de revue locale est certes trop modeste; car, si certains types particuliers, si quelques sujets spécialement bellevillois ont fourni à l'auteur-acteur des scènes tantôt grotesques, tantôt touchantes, il a su trouver dans les grandes idées du travail, de l'armée nationale, de l'instruction populaire, de la République, des inspirations dignes de son talent. Aussi les applaudissements ne lui ont-ils pas fait défaut. Les pensées généreuses ne restent jamais sans échos dans les cœurs

plébéiens. *La Chanson* est heureuse de saluer ici un de ses enfants, et lui souhaite un long succès. Parmi les interprètes, bornons-nous à citer M. Larmet, pour sa dignité et sa rondeur, Mme Sézanne, qui dit bien les vers, Mme Rolland, qui les chante en vraie Dugazon. M. Fouet a esquissé la silhouette d'un médecin connu d'une façon très-réjouissante, et M. Perron, dans *l'Hymne à l'Industrie*, a fait preuve de tenue et de goût.

E. I.

Armand Potel vient de mourir à Montpellier.

Véritable enfant de Paris, Potel avait fait partie de la garde mobile en 1848. Il fut attaché au théâtre des Variétés, — puis aux Bouffes-Parisiens, — au Théâtre-Lyrique. Il entra à l'Opéra-Comique en 1862 et y resta jusqu'en 1877. Il tenait l'emploi des trials et possédait de sérieuses qualités de comédien.

On ignore généralement que Potel avait commencé par chanter dans les goguettes; il s'était racheté de la conscription au moyen de soirées organisées par plusieurs d'entre elles, notamment chez Montié, place de la Corderie-du-Temple. Il avait composé quelques chansons qu'il chantait lui-même dans ces réunions. Son véritable nom était Piau.

M. Paul Avenel prépare la cinquième édition de ses chansons, augmentée de plus du double. La plupart des pièces seront accompagnées de notes très-curieuses.

Le théâtre des Folies-Belleville va jouer une fantaisie-revue en deux tableaux, intitulée *Faut pas blaguer nos p'tit's Folies!* paroles de Constant Saclé, musique nouvelle de Richard Meiners. Le journal *La Chanson* y sera personnifié, nous dit-on, par une aimable actrice... Nous serons là.

Le journal *l'Echo de Vincennes* va commencer prochainement la publication d'un ouvrage humoristique, du Licéen Hippolyte Demanet. *La Physiologie des Omnibus*, tel est le titre de cette étude de mœurs, que nous recommandons à tous les amateurs de ce qui peut instruire en amusant.

L'*Académie des Muses Santones* organise, pour l'année 1879, deux concours poétiques, auxquels peuvent prendre part tous les littérateurs.

1° Sujet donné : *les Baigneuses de Royan*. Médaille d'honneur et prix divers.

2° Sujet facultatif. Prix et mentions.

Les compositions — inédites — doivent être adressées à M. Victor Billaud, délégué, à Royan, jusqu'au 31 mai prochain.

Association Polytechnique. Cours gratuits et publics pour les ouvriers, rue Jean-Lantier, 15. Tous les lundis, à 9 heures du soir, M. Rouxel, professeur. Harmonie. — Théorie du rhythme. — Théorie de la tonalité. — Génération des accords, réalisation. — Structure de la mélodie, accompagnement, harmonie artificielle, instrumentation. — Harmonie du langage, union de la musique aux paroles.

BOITE AUX LETTRES

M. F.-E. E., *à Paris*. — Nous publierons par intervalles vos études sur les chants étrangers.

MM. P. L. et L. R., *à Paris*. —Votre envoi touche de trop près à la politique; nous ne sommes qu'une publication littéraire. Nous acceptons vos comptes-rendus annoncés. Envoyez-nous d'autres chansons en même temps.

M. S., *à Paris*. — Votre *Souvenir d'Hégésippe Moreau* est réservé pour le numéro que nous préparons sur ce poète.

M. R., *à Paris*. — Nous sommes encore obligés d'attendre avant de commencer la publication de votre intéressant travail sur les trouvères et les ménestrels.

M. F. B., *à Saint-Maur-les-Fossés*. — Nous vous écrirons prochainement.

Deux ou trois abonnés se plaignent de ne pas recevoir régulièrement leurs numéros. Les envois étant faits très-exactements par nous, c'est à l'administration des postes que leurs réclamations doivent être adressées.

PUBLICATIONS RECOMMANDÉES

La Jeune France, *Revue mensuelle, littéraire et poétique*. Un an, 8 fr., Paris et départements. Librairie A. Patay, rue Bonaparte, 18.

Le Pétard, illustré par Alfred Le Petit, paraît toutes les semaines, avec la collaboration de Jules Jouy, E. Adeline, Paul Chocque, de la Lice Chansonnière ; 128, rue de Courcelles. Un an, 8 fr.; six mois, 4 fr.; trois, 2 fr.; le numéro, 15 centimes, chez tous les libraires.

Le Lycéen, Rédacteur en chef Eugène Enfonce, paraît deux fois par mois. Un an, 4 fr., 62, rue La Condamine, Paris.

Le Touriste, *Moniteur des Clubs alpins*. Rédacteur en chef, Ch. Coffin. Paris, rue Richelieu, 65. Un an, 10 fr.

Le Voleur illustré. Rédacteur en chef, A. de Bragelonne, 30, rue des Saints-Pères. Un an, 6 fr.; le numéro, 10 centimes, chez tous les libraires.

La Revue indépendante du Nord. Rédacteur en chef, Desespringalle, rue Saint-Jean, 30, à Douai. Un an, 6 fr.

La Revue Méridionale. Rédacteur en chef, Paul Albert, rue des Marchands, 11, à Toulon. Un an, 6 fr.

Le Parnasse, *Organe des concours littéraires de Paris*. Rédacteurs en chef : Alceste et Germain Picard. Un an, 12 fr. Rue du Val-de-Grâce, 21.

Revue de la Poésie, *Gazette de l'Académie des poètes*, sous la direction de M. Casimir Perthus. Un an, 6 fr. Rue Ganneron, 12.

La Revue de la Jeunesse. Rédacteur : Ali Vial de Sabligny. Un an, 10 fr. Rue des Filles-du-Calvaire, 18.

Le Directeur Gérant, A. PATAY.

2e ANNÉE. — N° 14. 16 FÉVRIER 1879.

LA CHANSON

Revue Bi-Mensuelle

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois

Directeur-Gérant
A. PATAY

Le Numéro : 20 cent.

Secrétaire de la Rédaction
V. DEMEURE

Le Numéro : 20 cent.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS

Paris, 6 mois..........	2 fr. 50
Départs, 6 mois........	3 »
Etranger, 6 mois......	3 50

LA STATUE DE BÉRANGER

Depuis le jour où nous avons émis, dans *La Chanson*, l'idée de consacrer par une statue la mémoire de Béranger, bien des invitations à tenter cette œuvre patriotique nous sont parvenues. Le moment n'était pas propice. Derrière le gouvernement de droit, un tortueux pouvoir de fait gênait toute manifestation démocratique. Nous dûmes nous borner à préparer les voies pour l'heure attendue des libertés réelles. Cette heure est venue. Le triomphe définitif de la République rend opportune, nécessaire, la glorification des esprits lumineux par qui le règne de la justice est advenu : la statue de Béranger va se faire.

Nous publions avec joie — dans l'ordre de leur réception — les adhésions suivantes :

Paris, 24 janvier.

MONSIEUR,

Je ne saurais avoir aucune objection à ce que mon nom soit placé au-dessous des noms de Victor Hugo, Legouvé, Spuller...

Cordialités.

EMILE DE GIRARDIN.

———

24 janvier 1879.

MONSIEUR,

C'est de grand cœur que j'adhère à votre projet d'élever une statue à Béranger. Je vous autorise donc à me compter parmi les membres fondateurs de votre Comité. Je mets *l'Evénement* à la disposition de cette œuvre libérale et patriotique.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments confraternels,

EDMOND MAGNIER,
Rédacteur en chef de L'ÉVÉNEMENT.

Vendredi, 24 janvier.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Je vous remercie d'avoir bien voulu penser à moi pour le Comité de la statue de Béranger. Je considérerai comme un honneur d'en faire partie.

Agréez, Monsieur et cher Confrère, l'expression de mes sentiments bien sympathiques.

PIERRE VÉRON,
Rédacteur en chef du CHARIVARI.

———

Versailles, 25 janvier.

MONSIEUR,

J'accepte avec le plus grand plaisir de faire partie du Comité qui s'organise pour l'érection d'une statue à Béranger. C'était presque mon droit d'en être, car à la fin de la préface de la *Correspondance* du poète national, j'avais indiqué la célébration de la date du 19 août 1880 comme devant être l'une de nos fêtes patriotiques séculaires qui devaient le plus vivement faire battre le cœur de la France.

Réunissez-nous le plus vite possible avant de faire à la nation le premier appel, car il faut que le Comité soit bien complet et que sa voix lui parle avec autorité... Ignorant où vous en êtes, je ne puis que me mettre à la disposition du Comité pour lui rallier, s'il lui plaît, le suffrage et lui donner le concours de ceux des vieux témoins de la vie de Béranger que j'ai connus par lui et chez lui.

Croyez, Monsieur, à ma confraternité toute dévouée.

PAUL BOITEAU.

———

Versailles, 26 janvier 1879.

CHER MONSIEUR,

C'est avec grand plaisir que je ferai partie du Comité chargé d'élever une statue à Béranger... Je prends, de plus, l'engagement de faire, au sujet du poète, une conférence publique, et d'y démontrer

combien le chansonnier, élevé dans ses idées et ses doctrines, l'a été dans sa vie généralement peu connue au point de vue de ses relations intimes.

Agréez mes bien cordiales civilités.

ALFRED LECONTE,
Député de l'Indre.

---

27 janvier 1879.

MONSIEUR,

Je serai très-honoré de faire partie du Comité Béranger et de saisir, une fois de plus, l'occasion de saluer le merveilleux poète « qui n'a flatté que l'infortune ».

A vous de cœur,

E. DELATTRE,
Conseiller municipal.

Paris, 29 janvier 1879.

MONSIEUR,

Je suis de ceux qui ont protesté et protestent encore contre l'injuste réaction dont la mémoire de Béranger fut victime. J'aime ce grand poète pour une infinité de raisons, dont les principales sont qu'il a représenté au milieu du fouillis romantique le génie clair du dix-huitième siècle, et que, pendant une longue période de nos luttes pour la liberté, il a donné une voix aux sentiments de nos pères. C'est assez pour que j'applaudisse à votre œuvre et sois heureux de m'y associer.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments très-distingués,

CASTAGNARY,
Conseiller municipal.

---

29 janvier 1879.

MONSIEUR,

Charles Vincent m'avait en effet parlé, il y a quelques mois, de votre projet d'élever une statue à Béranger; je lui avais dit que je participerais de tout cœur à son exécution.

Je me mets donc à votre disposition pour le concours qu'il me sera possible de donner à votre heureuse et très-sympathique initiative.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations distinguées,

MURAT,
Conseiller municipal du 3e arrondissement

Paris, 29 janvier.

MONSIEUR,

La demande de concours que vous m'avez adressée relativement à la célébration du centenaire de Béranger est trop honorable pour que je ne me fasse pas un devoir et un plaisir d'y donner mon acquiescement.

Béranger a chanté la liberté, il est resté indépendant jusqu'à sa dernière heure. Il y avait en lui non seulement le génie poétique, mais, ce qui est plus rare, un caractère.

Comme patriote, comme républicain et comme Parisien, Béranger a droit à mon hommage. Je m'associe donc bien volontiers à l'œuvre qui devra contribuer à la consécration de sa mémoire.

Il me paraît difficile de penser que la ville de Paris reste étrangère à cette cérémonie.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes remerciements et de mes sentiments distingués.

Dr FRÈRE,
Conseiller municipal du 3e arrondissement.

Paris, 29 janvier 1879.

MONSIEUR,

J'accepte avec empressement l'honneur que vous voulez bien me faire en m'offrant une place dans le Comité chargé de faire élever une statue à Béranger.

En vous assurant de mon concours le plus dévoué, veuillez, Monsieur, agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée.

E. CLÉRAY,
Conseiller municipal du 3e arrondissement.

Nice, 1er février 1879.

MONSIEUR,

Vous ne pouvez douter de ma vive sympathie pour l'œuvre patriotique de la statue de Béranger. Je vous remercie d'avoir pensé à moi et je vous envoie l'expression de mes sentiments dévoués.

GUSTAVE NADAUD.

Paris, 3 février 1879.

MONSIEUR,

Comme ami de Béranger, et le plus ancien sans doute de ceux qui vivent encore, je ferai volontiers partie du Comité formé pour lui élever une statue. Veuillez donc me comprendre parmi ceux qui adhèrent avec le plus d'empressement et de sympathie au projet dont l'heureuse initiative est due à votre journal.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

MIGNET.

Auteuil, 5 février 1879.

MON CHER AMI,

Votre lettre est venue me combler de joie. J'avais bien lu dans divers journaux qu'un Comité s'organisait en vue d'élever une statue à Béranger, mais, en voyant les noms illustres qui se trouvaient à la tête de ce Comité, je n'aurais jamais pensé qu'il fût possible que le mien vînt s'y ajouter.

Je vous remercie donc, de grand cœur, de n'avoir pas oublié le vieux comédien, et j'accepte. Je serai très-heureux, et plus encore honoré de vous prêter mon faible concours. Je fus l'ami du grand chansonnier et son souvenir est resté gravé dans mon cœur. En lui élevant une statue, nous ne paierons à sa mémoire qu'une bien faible part de la reconnaissance que nous lui devons tous pour l'œuvre impérissable et éminemment française qu'il a créée: la chanson patriotique et populaire.

A vous de tout cœur,

BOUFFÉ.

Paris, 5 février 1879.

MONSIEUR,

Veuillez m'excuser d'avoir tardé à vous répondre, au milieu des préoccupations de ces derniers jours.

J'accepte très-volontiers de figurer en si bonne compagnie dans le Comité qui provoque une souscription pour élever une statue à Béranger. C'est un honneur bien dû à ce grand poète national, que j'ai beaucoup connu personnellement, et nul n'est plus disposé que moi à rendre hommage à sa mémoire.

Agréez, je vous prie, mes sentiments bien distingués.

HENRI MARTIN.

Paris, 6 février 1879.

MONSIEUR,

Répondant à votre lettre du 26 janvier dernier, je viens vous dire que je serai heureux de participer à l'œuvre pour l'érection d'une statue à Béranger, notre véritable poète populaire et national.

Vous pouvez donc, Monsieur, user de mon nom, si obscur qu'il soit, et le placer à la suite de ceux si autorisés qui ont bien voulu se prêter à votre heureuse initiative.

Veuillez agréer, Monsieur, mes sincères salutations et l'assurance de ma considération la plus distinguée,

A. DARLOT,

Conseiller municipal du 3e arrondissement.

Paris, le 11 février 1879.

MONSIEUR,

Je suis très-sensible à l'honneur que vous me faites en me demandant de placer mon nom parmi ceux des membres du Comité formé dans le but d'élever une statue à Béranger. Je suis un des admirateurs du poète, que j'ai eu l'honneur de connaître personnellement. Mon concours et celui du *Télégraphe* vous sont acquis.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments,

DUMONT,

Directeur du TÉLÉGRAPHE.

Paris, le 12 février 1879.

MONSIEUR,

J'ai communiqué votre lettre au Comité dans la séance du 10 de ce mois. J'ai l'honneur de vous informer que notre président, M. Edmond About, a été délégué par le Comité de la Société des Gens de lettres pour le représenter dans l'œuvre de la statue de Béranger.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués,

EMMANUEL GONZALÈS,

Délégué, Président honoraire.

Paris, 12 février 1879.

MONSIEUR,

J'accepte avec joie l'honneur de faire partie du Comité qui se propose d'élever une statue à Béranger. Aucun Français de ma génération ne peut être infidèle à ce nom qui réveille les meilleurs souvenirs de notre jeunesse.

A. HÉBRARD,

Sénateur, Directeur du TEMPS.

Paris, 13 février 1879.

MONSIEUR,

Vous me faites l'honneur de me proposer une place dans le Comité que vous formez pour élever une statue à Béranger.

J'accepte avec empressement cette proposition qui me touche et qui m'honore. J'applaudis à votre intelligente et généreuse initiative. Il est temps de rendre à la démocratie républicaine ce libre esprit, ce grand poète, ce bon citoyen, cet honnête homme que l'Empire a essayé de nous ravir et qui appartient au peuple, à la nation dont il a chanté la gloire et les malheurs, soutenu le courage, réveillé les espérances.

La manifestation nationale que vous préparez sera bien accueillie de tous les Français, républicains et patriotes, qui connaissent Béranger pour avoir appris dans ses vers à aimer la patrie et la liberté, comme à détester toutes les tyrannies, toutes les hypocrisies et toutes les violences.

Je vous remercie et vous prie de compter sur ma gratitude et sur mon concours le plus empressé.

Votre dévoué concitoyen,

E. SPULLER,

Député du 3e arrondissement.

En ajoutant à ces lettres significatives les consentements déjà publiés et diverses adhésions verbales, le Comité de la statue de Béranger se trouve ainsi composé :

VICTOR HUGO, PRÉSIDENT D'HONNEUR,

MM. EDMOND ABOUT, président de *la Société des gens de lettres;*
PAUL AVENEL, président de la *Société des auteurs et compositeurs de musique ;*
EUGÈNE BAILLET, chansonnier;
PAUL BOITEAU, publiciste;
BOUFFÉ, artiste dramatique;
PAUL BURANI, chansonnier;
CASTAGNARY, homme de lettres;
CHAMPFLEURY, homme de lettres;
JULES CLARETIE, homme de lettres;
ERNEST CHEBROUX, président de *la Lice Chansonnière;*
CLÉRAY, conseiller municipal du 3e arrondissement;
DARLOT, conseiller municipal du 3e arrondissement;
DELATTRE, avocat à la Cour d'appel;
DUMONT, directeur du *Télégraphe*;
J. ECHALIÉ, chansonnier;
Dr FRÈRE, conseiller municipal du 3e arrondissement;
EMILE DE GIRARDIN, député de Paris, directeur de *La France;*
A. HÉBRARD, sénateur, directeur du *Temps ;*
EUGÈNE IMBERT, chansonnier;
PH. JOURDE, directeur du *Siècle ;*
L.-HENRY LECOMTE, rédacteur en chef de *La Chanson;*
ALFRED-LECONTE, député de l'Indre;
ERNEST LEGOUVÉ, de l'Académie Française;
LESUEUR, de l'Institut, membre du *Caveau;*
LEVRAUD, médecin;
EDMOND MAGNIER, directeur de *l'Evénement;*
HENRI MARTIN, sénateur, de l'Académie Française;
MIGNET, de l'Académie Française;
MURAT, conseiller municipal du 3e arrondissement;
GUSTAVE NADAUD, chansonnier;
A. PATAY, directeur de *La Chanson;*
RENÉ PONSARD, chansonnier;
TONY RÉVILLON, homme de lettres;
SPULLER, député du 3e arrondissement;
PIERRE VÉRON, rédacteur en chef du *Charivari;*
CHARLES VINCENT, président du *Caveau.*

Dans une réunion plénière, tenue le 13 février chez M. Murat, le Comité a été définitivement constitué comme suit :

Président d'honneur, VICTOR HUGO ;
Président, SPULLER ;
Vice-Présidents, EDMOND ABOUT, ERNEST LEGOUVÉ ;
Trésorier, MURAT ;
Secrétaire, L.-HENRY LECOMTE.

Commission exécutive : PAUL AVENEL, ERNEST CHEBROUX, CLÉRAY, DARLOT, FRÈRE, LESUEUR, CHARLES VINCENT.

L'Assemblée, en outre, a fixé au 1er mars l'ouverture de la souscription publique.

Il ne peut exister aucune équivoque sur la raison et le but de notre œuvre.

Béranger est une gloire de la France.

Paris où il naquit, où il grandit, où il mourut, Paris lui doit une statue.

Cette statue, placée dans le jardin du Temple, sera solennellement inaugurée le 19 août 1880, centième anniversaire de la naissance du grand chansonnier.

Notre appel s'adresse à tous ceux qui se souviennent que Béranger, pendant sa longue vie, a constamment prêché la fraternité, combattu le despotisme, détruit les préjugés, flétri l'hypocrisie, chanté les succès et pleuré les malheurs de la patrie.

La France libre a pour devoir d'honorer en Béranger le poète de génie, le grand citoyen, le vigoureux porte-lumière.

A l'œuvre, vous dont nous avons dû jusqu'ici modérer l'ardeur. Tribuns, littérateurs, soldats, de la pensée, parlez, chantez, combattez maintenant pour l'apothéose du maître ! Il la faut éclatante, superbe, digne de notre pays reconnaissant.

L.-HENRY LECOMTE.

Les souscriptions seront reçues, à partir du 1er mars, chez M. MURAT, *conseiller municipal, rue des Archives,* 6 *(rive droite),*

Et chez M. A. PATAY, *éditeur, rue Bonaparte,* 18 *(rive gauche).*

LA CHANSON *donnera la liste de tous les journaux de Paris et de province où les souscriptions seront acceptées. Elle publiera l'annonce et le résultat de toute représentation, matinée, conférence, organisée au profit de la statue.*

Adresser toutes les communications au Secrétariat du COMITÉ DE LA STATUE DE BÉRANGER, *rue Bonaparte,* 18.

A LA CHANSON (*)

Quantum mutata...

Tu n'es plus, ô chanson ! cette fille courue
Dont le père ignoré déposa dans la rue
Le modeste berceau,
Et qui, libre prêtresse, errant de place en place,
Par un seul de ses cris clouait la populace
Les pieds dans le ruisseau.

Ce n'est plus toi la muse audacieuse et belle
Qui, portant dans son âme effrontément rebelle
Les plus mâles fiertés,
Jadis, semblait former, de ses deux mains brutales,
Une coupe profonde où d'avides Tantales
Buvaient les libertés.

Tu n'es plus cette femme aux mordantes répliques
Dont l'accent défiait sur les places publiques
Les clameurs de haro ;
Et qui, se gaussant bien des cuistres de colléges,
Lacérait les nouveaux et les vieux priviléges
Unguibus et rostro.

Va, tu n'es plus la fille héroïque et fantasque
Qui s'envolant joyeuse, et sans tambour de basque,
Ni rustique pipeau,
Chantait sur son chemin l'hymne de la patrie
Et portait, comme un thyrse, à sa main aguerrie
La hampe d'un drapeau.

Tu traînes sur tes pas des chaînes qu'a forgées
La peur qui, chaque jour, dans tes veines figées
Inocule l'effroi ;
Et tu trembles qu'un sbire, alors, ne te garotte...
Quand il est moins aisé de briser ta marotte
Que le sceptre d'un roi...

Lasse des Philistins qui sonnent ta victoire,
Tu chantes aujourd'hui devant un auditoire
Digne de tes caquets,
Car, laissant ton public à ses bocks qu'il déguste,
Tu t'en vas gargouiller aux oreilles d'Auguste
Tes gammes de hoquets.

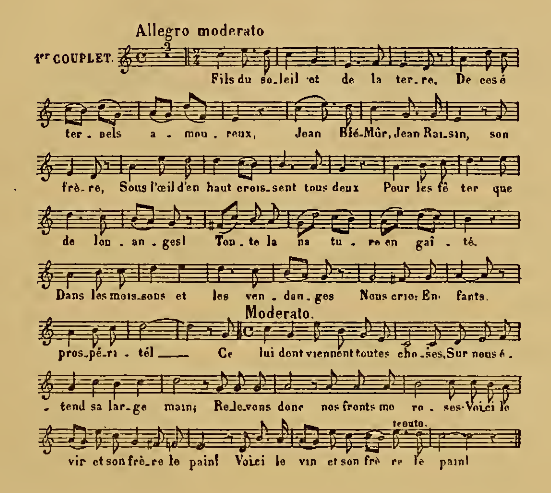
Va, tu n'es qu'une inepte et lourde ballerine
N'ayant rien sous le crâne et rien dans la poitrine,
Ni gaîté, ni sanglot,
Et qui, froide ou cynique au milieu des orgies,
Ne fait plus éclater sur tes lèvres rougies
Qu'un rire sans grelot.

RENÉ PONSARD

(*) Cette pièce a été publiée en 1868 dans le journal *le Nain jaune*. Nous en rétablissons le texte qui avait dû subir quelques modifications, afin de paraître indemne devant la censure impériale. A. P.

LES FILS DU SOLEIL

Musique de DARCIER (*)



Fils du soleil et de la terre,
De ces éternels amoureux,
Jean Blé-Mûr, Jean Raisin, son frère,
Sous l'œil d'en haut croissent tous deux.
Pour les fêter que de louanges!
Toute la nature en gaîté,
Dans les moissons et les vendanges,
Nous crie : — « Enfants, prospérité! »

Celui dont viennent toutes choses,
Sur nous étend sa large main,
Relevons donc nos fronts moroses :
Voici le vin et son frère le pain!

Des flancs de leur robuste mère,
Tous deux à peine ils sont sortis,
Que dans le vent, sous le tonnerre,
Ils portent droit bourgeons, épis.
Jean Blé-Mûr a la tête blonde,
Jean Raisin a le teint vermeil :
Ils s'en vont réjouir le monde
Comme leur père, le Soleil.

Celui dont viennent, etc.

Pour Jean Blé-Mûr, pauvre, on se damne,
Riche, on donnerait ses trésors.
Jean Blé-Mûr, c'est la sainte manne
Qui nous prend faibles, nous rend forts.
Mais Jean Raisin, c'est l'espérance ;
Quand sa sève monte au cerveau,
Un mirage endort la souffrance,
Tout s'anime et nous semble beau.

Celui dont viennent, etc.

Allons, travail, fais des miracles,
Et, sur tous, répands tes bienfaits;
Viens, renversant les grands obstacles,
Nous apporter la grande paix.
Qu'il naisse enfin, le jour prospère
Où l'homme sera toujours sûr
D'avoir Jean Raisin dans son verre
Et sur sa table Jean Blé-Mûr.

Celui dont viennent toutes choses,
Sur nous étend sa large main ;
Relevons donc nos fronts moroses :
Voici le vin et son frère le pain!

CHARLES VINCENT.

(*) L'accompagnement se trouve chez Gérard, éditeur, boulevard des Capucines, 12.

CLAIRVILLE

On me permettra de consacrer, dans ce journal, quelques lignes à un homme dont tous, ou à peu près, ont applaudi les œuvres. Si Clairville fut l'auteur dramatique que *La France* appelait avec raison le plus fécond et le plus spirituel de nos vaudevillistes français, il fut aussi mon compagnon et mon aîné à ce Caveau que j'ai dû présider à sa place l'autre soir, et c'est comme membre de cette Compagnie qu'on me permettra de lui rendre ce dernier hommage.

Notre Société du Caveau est tout intime; en cela elle convenait particulièrement à Clairville, qui, malgré ses nombreux succès au théâtre, était resté un homme modeste, presque un timide, fuyant le monde, et ne vivant, en dehors de sa famille, qu'avec ce Caveau auquel il ne manquait jamais. On peut dire hardiment qu'il était plus fier des succès obtenus parmi nous que de ceux plus retentissants de la scène qui lui valurent la fortune et la renommée.

Le Clairville que nous pleurons n'est point celui que le public connaît, et dont les refrains populaires sont dans tous les souvenirs, sinon dans toutes les bouches. S'il livrait à la foule son rire large et parfois un peu exhubérant, il nous réservait à nous, ses amis, le meilleur de lui-même, ses plus délicates productions.

Ce grand amuseur, Clairville, et cela étonnera beaucoup de ceux qui liront ses chansons du Caveau, était, dans toute l'acception du mot, un penseur souvent original et parfois profond. J'en ai pour témoins, parmi les productions que sa verve inépuisable nous permettait d'entendre mensuellement : *Dieu, Les Astres, La Mort, Métaphysique, Dans une goutte d'eau*, etc., car s'il a fait six cents pièces de théâtre, il a fait au moins autant de chansons.

Ce joyeux chansonnier que l'on a pu, avec raison, comparer à Désaugiers, était non-seulement un philosophe aimable, mais encore un rêveur préoccupé des plus abstraits problèmes. Oui, ce qui surprendra surtout ceux qui ont signalé quelques irrégularités dans son style, c'est qu'ils pourront constater dans son œuvre lyrique des études où la profondeur des idées a su revêtir une forme à la fois correcte, saisissante et colorée; et cela malgré cette ignorance qu'il a raillée lui-même dans une chanson, hélas! de circonstance aujourd'hui, et dont voici le dernier couplet :

Enfin, quand j'aurai fermé l'œil,
Amis, il faut, sur mon cercueil,
Mettre cette épitaphe :
« Ci-gît un célèbre écrivain,
Qui, de son ignorance vain,
Fut un vaurien
Qui ne sut rien,
Pas même l'orthographe!

Clairville était un collaborateur vraiment fraternel, émettant des idées que j'ai personnellement quelquefois combattues, mais qu'il n'a jamais eu la prétention d'imposer. Amoureux de la controverse, il l'acceptait avec plaisir; au besoin il la provoquait, et toujours avec cette bonne humeur intarissable qui formait le fond de son esprit fertile et sincère.

Je ne sais s'il nous sera donné de lire le travail qu'il préparait depuis longtemps sur les transformations que, selon lui, doit subir l'humanité; toutefois, puisqu'il était de ceux qui ne croient pas à l'anéantissement complet de l'individualité humaine, ce n'est pas adieu que je veux lui dire ici, mais simplement : au revoir.

Tout le Paris artistique a voulu accompagner cet homme tant aimé au cimetière de Montmartre. Trois discours ont été prononcés sur sa tombe : l'un au nom de la Société des auteurs dramatiques, par M. de Najac; un autre par M. Burani, au nom de la Société des compositeurs; le troisième enfin, par Eugène Grangé, au nom du Caveau. Ce dernier, collaborateur et ami depuis plus de vingt ans du regretté Clairville, a plus particulièrement ému l'assistance; c'est que l'orateur, gagné lui-même par l'émotion, a trouvé de ces expressions chaudes et convaincues qui viennent du cœur.

Charles Vincent.

La Chanson au Théâtre

Notre journal vient d'avoir l'honneur d'être publiquement célébré dans des couplets sympathiques. C'est à Constant Saclé, digne fils de notre vieux camarade Aristide, que nous sommes redevables de cette amabilité imprévue.

Constant Saclé n'en est pas à son début poétique. On a publié déjà — nous et d'autres — plus d'un couplet signé de son nom. En ce moment même Yelly lui chante, à l'Eldorado : *Ça viendra toujours assez tôt* (musique de Jules Jacob, éditée par Michaëlis), et Chaillier interprète de lui, au Concert-Parisien : *Comm' si c' n'était pas naturel* (musique de Chaillier, éditée par Beauvois) — deux productions que nous recommandons aux artistes de sociétés lyriques. Mais il n'avait pas encore essayé d'œuvre d'aussi longue haleine que celle dont nous voulons parler aujourd'hui. Elle s'intitule : *Faut pas blaguer nos p'tit's Folies*, fantaisie-revue en trois tableaux, et se joue, depuis le 1er février, aux Folies de Belleville.

Les revues, on le sait, sont coulées dans un moule invariable. Un compère plus ou moins bien choisi, y feint une curiosité dont l'auteur prend prétexte pour montrer ou raconter les nouveautés de l'année. Respectueux des traditions, Constant Saclé ne s'est point préoccupé d'inventer un cadre, mais, le cadre banal accepté, il s'est ingénié à le remplir de détails originaux et gais.

Notre *Chanson*, personnifiée par la robuste Mlle Amélie Veuillet, trace elle-même, au premier tableau, son portrait flatté :

Air de *la Vigneronne de Suresnes*.

Je suis de la gaîté française
Le seul, unique rejeton;
En me lisant l'on est bien aise,
Bref, on me nomme *La Chanson*.
Par les amours, la gaudriole,
Je sais charmer les plébéiens,
Toujours ma muse les console;
Pour plaire, j'ai tous les moyens...

Je suis la chanson populaire,
Et, dans ma franche gaîté,
Je chante à tous, d'une voix fière,
La paix, l'amour, la liberté.
Tin, tin, tin, dans mon joyeux journal,
Bien gaulois, l'esprit n'est point banal,
A tous, je sais plaire
Par mon savoir-faire,
A tous, je sais plaire,
Je suis la chanson populaire.

Sur ce, le compère affriolé déclare s'abonner à « l'organe des meilleurs chansonniers de notre époque » et la commère clôt la scène en adressant à la chanson française des conseils comme ceux-ci :

Chanson, dans ton gai délire,
Fais comme au bon temps jadis
Renaître le joyeux rire,
C'est trop de *De Profundis!*

Ouvre-nous grandes les portes
Quand le chagrin est au cœur;
Nos âmes sont assez fortes
Pour soulager la douleur.

De tes gerbes d'étincelles
Fais jaillir la vérité,
Par ses fécondes parcelles
Eclaire l'humanité!...

La place nous manque pour citer tous ces couplets que, sans doute, l'auteur publiera séparément. Nous n'avons pas d'ailleurs à signaler les seuls passages qui nous intéressent personnellement; beaucoup d'autres méritent une approbation complète, et nous contresignons de grand cœur le succès du jeune chansonnier.

La direction des Folies-Belleville a monté la revue de Constant Saclé avec un soin intelligent. L'apothéose surtout, couronnée par *la Marseillaise*, est saisissante. Enfin Mlle Eugénie Robert dit avec goût et verve les refrains du rôle principal, et M. Richard Meiners a écrit, pour les couplets *A la Chanson* et pour *la Ronde Bellevilloise*, deux airs charmants qui feront le tour des concerts parisiens.

H. L.

SOCIÉTÉ LYRIQUE & LITTÉRAIRE DU CAVEAU

BANQUET DU 7 FÉVRIER 1879.

La dernière réunion du Caveau s'est ressentie de la maladie de Clairville, son président. Une sorte de tristesse régnait parmi les convives, et l'issue fatale, qui ne s'est pas fait attendre longtemps, a donné raison aux préoccupations sympathiques de l'auditoire.

Ce compte-rendu n'est pas une place bien choisie pour apprécier Clairville comme auteur dramatique, ni même comme chansonnier. Au théâtre, il faisait surtout du métier, et sa plume infatigable ne connaissait pas le repos. Comme chansonnier, une facilité parfois exagérée, une recherche de la difficulté au point de vue de la forme, un esprit satirique poursuivant de sa moquerie tout ce qui essayait de sortir de la banalité, un grand dédain de la nouveauté, la peur du progrès, tels étaient les traits les plus saillants de son originalité. Caractère affable, au reste, joyeux compagnon à l'occasion, obligeant même, voilà pour l'homme.

Faute d'un moine, dit le proverbe... Vous savez le reste. Le Caveau n'en a pas moins fourni à notre chronique sa moisson mensuelle de productions graves et douces, plaisantes et sévères, pour parler comme Despréaux. Il est heureux que je n'aie pas à décerner de prix, car je serais bien embarrassé. Le mérite général, la variété des sujets, voilà deux causes qui m'interdiraient tout classement.

Commençons toutefois par l'actualité. *Le Bombivore*, sous ce titre, Fouache a rimé quelques couplets ultra-comiques inspirés d'un article du *Petit Parisien* : il s'agit d'un instrument à vent qui rend inutile l'usage des fameux haricots des princes. La loterie nationale, qui vient enfin de se terminer, et dont nous n'entendrons plus guère parler maintenant que jusqu'au mois de mai prochain, a fait naître deux chansons, *Si j' gagnais l' gros lot*, du même Fouache, et *le Gros lot*, du farouche critique dont vous lisez en ce moment la prose. Un couplet, qui n'est peut-être pas le meilleur, a été particulièrement goûté ; le voici :

La révolution dernière,
Disons mieux : l'évolution,
Va-t-elle tirer de l'ornière
Notre docile nation?
Perdant un soldat trop... biblique
Avant la fin de son rouleau,
Puisqu'elle veut la République,
La France a gagné le gros lot.

Saint-Germain s'est cru obligé de crever à coups de chiquenaudes les bouffissures de M. Zola. Beaucoup d'honneur pour le style prétendu nouveau de *l'Assommoir*, d'être parodié dans la langue des dieux. O Delille ! Enfin, Echalié a réuni dans ce refrain : *Nous tenons la République*, les désirs et les espérances d'une foule de bons citoyens.

Charles Vincent, que les circonstances obligeaient *ex abrupto* à présider, a dû brocher quelques vers faciles en guise de toast, puis il a chanté le mois de Février, idylle autant que chanson, où les oiseaux des bois donnent la réplique aux cris des masques. Je doute que l'ami Vincent trouve mieux pour la suite des mois, qu'il doit continuer. *Le mois où je suis né*, qu'il a dit ensuite, est connu de nos lecteurs. Voir notre premier numéro.

Piesse a pincé la corde grave : *Je m'y laisse toujours prendre*, chanson pleine de cœur et de finesse. Jullien aussi : son *Zidore* a beaucoup de couleur, et la fin, si morale, est heureusement amenée. Sa critique de l'*Encre de Ripault* est très-ingénieuse, et cette encre, si blanche qu'elle en est comme invisible, lui a fourni des couplets inattendus.

Ripault, malgré sa mauvaise encre, fait de bons vers, témoin *La Vingtième année*, mélange de regrets et de joyeux souvenirs. Les regrets, c'est aujourd'hui le lot de Lesueur : la terre première, le paradis, à la bonne heure! mais la sphère où nous vivons aujourd'hui, n'est plus qu'un taudis. Remarquez qu'il n'en croit rien, le gai vieillard, mais il le prouve.

Fénée tient à montrer qu'il a deux cordes à sa lyre : autant son *Temps perdu* a d'entrain, autant son *Capital* a de vigueur; la toute-puissance de l'or s'étale là dans toute *sa beauté*. *L'Enfer et le Paradis*, de M. Boussaton, un visiteur, n'est qu'une courte boutade. Montariol, dans *La Hausse et la Baisse*, a dessiné plusieurs croquis très-variés et très-piquants. Tiroirs, mais bien remplis.

Que d'éloges ! allez-vous dire, cher lecteur. Quoi, pas une critique? Il faut bien finir par là : je me bornerai à vous dénoncer, sans le nommer, l'auteur qui, dans une des chansons dites l'autre soir, a pris le mot *chrysanthème* pour un mot féminin.

EUG. IMBERT.

LICE CHANSONNIÈRE

BANQUET DU 5 FÉVRIER 1879.

Une indisposition du rédacteur en chef de *La Chanson* l'ayant empêché d'assister au dernier banquet de la Lice, nous dresserons pour nos lecteurs un simple procès-verbal de la soirée.

Le président Jules Echalié a fait dans son toast allusion aux événements politiques qui venaient de s'accomplir. Adeline a dit, pour Achille Caron, une chanson toute d'actualité, *le Curé du Vésinet*, écrite sur un ton folâtre, qu'ont également employé Jules Jouy pour énumérer *les Choses qu'on n' voit pas souvent*, et M. Brulez pour raconter *l'Histoire de ma petite chienne*. M. Quesnel a bien chanté *Ma Voisine de Vichy*, production réussie, et M. Paul Avenel a présenté avec bonheur une œuvre nouvelle, *France et République*, dont M. Jules Grévy a bien voulu accepter la dédicace et qui vient de paraître chez l'éditeur Michaëlis. On trouvera dans le présent numéro *le Cœur ou les Yeux*, de M. Alfred Leconte, chanson sérieuse qu'on a très-bien accueillie, de même que *le Dernier Homme* et *la Pianomanie*, de Henri Nadot, *Noël le Sans-souci*, de Vatinel, *les Immortelles*, de Ryon, *le Suffrage Universel*, de Rubois, *Une Promenade à Cliff-Rouse*, de Flachat, et *De ma Fenêtre*, que notre collaborateur A. Leroy a chantée un peu timidement et qui sera publiée incessamment dans notre journal.

En résumé, nombre de chansons écoutées avec plaisir, mais dont la meilleure est assurément *le Paradis des buveurs*, paroles et musique de Georges Baillet, un bon chansonnier du présent, un maître de l'avenir.

X.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

A coup sûr, les vieux goguettiers, s'ils fréquentent encore les Sociétés (chose dont nous doutons), doivent trouver bien du changement depuis que la sonnette a remplacé le maillet, que le piano a tué les refrains en chœur, et fait substituer la chanson du café-concert aux refrains grivois et malicieux tout pétillants de verve et qui laissaient au moins quelque chose dans l'esprit. Ces réflexions me viennent tout naturellement après avoir assisté au dernier banquet de la *Lice Chansonnière*, ou Henri Nadot, dans une chanson pleine d'humour, a spirituellement raillé le piano (ceci tuera cela). C'est la loi commune. De même que le piano a tué la goguette, et par contre-coup, les goguettiers-chansonniers qui les fréquentaient, de même aussi la danse tuera les Sociétés lyriques.

Nous avons essayé, dans feu *l'Indépendant*, de montrer les dangers de cette tendance qui malheureusement se généralise de plus en plus. Nous croyons de notre devoir de crier avec conviction : « Casse-coup ; vous êtes dans une mauvaise voie ; arrêtez-vous, il est encore temps. Comment voulez-vous que moi, chroniqueur, j'écrive, par exemple : Mlle X fait le cavalier seul dans la perfection, mais ne sait pas polker, ou bien M. Z, tout essoufflé de la dernière valse, n'a fait que peu d'effet dans la *Main de ma sœur*, créée à l'Eldorado par Perrin, qui la chante bien mieux que lui... » Voilà pourtant où j'en serais réduit si les Sociétés n'y prennent garde. A bon entendeur salut.

Le bénéfice de M. Mortreuil, à *la Samaritaine*, a été des plus brillants. — Parmi les artistes qui sont venus prêter leur concours, nous avons tout particulièrement remarqué M. Raynal, qu'un de nos grands concerts s'attachera incessamment.

A. LEROY.

La société orphéonique *la* « *Lyre Méridionale* » qui a pris la bonne habitude de donner un concert mensuel, nous a convié à celui qui avait lieu le 4 de ce mois, et nous ne pouvons que la remercier de son aimable invitation. Cette société, à peine sortie encore de la période d'éclosion, ne peut certainement que prospérer, grâce à la direction si habile de son chef, M. Lambert, et aux merveilleux éléments qui la composent. Les voix remarquables y abondent, et l'on peut, d'ores et déjà, lui prédire qu'elle aura conquis, avant peu, une place des plus honorables parmi les sociétés chorales dont Paris s'enorgueillit.

Nous regrettons vivement que le manque d'espace ne nous permette pas de citer tous les membres de *la Lyre Méridionale* qui se sont fait entendre, mais nous ne nous pardonnerions pas de passer sous silence M. Pelouze, président de la société, qui a interprété avec une voix de ténor qui ne serait pas déplacée à notre Académie Nationale de musique, un chant patriotique intitulé : *Strophes à la France*. Ce chant, dû pour les paroles à M. Achille Caron, membre de *la Lice Chansonnière*, et dont la musique, si pleine d'ampleur, a été écrite par M. Albert Vernaelde, jeune compositeur plein d'avenir, a été créé, si nous ne nous trompons, au Grand Concert Parisien par la diva populaire, Mme Bordas. Il y avait certes quelque témérité à s'attaquer à un morceau chanté par l'éminente artiste, mais les bravos enthousiastes du public ont prouvé à M. Pelouze l'éternelle vérité du proverbe : *audaces fortuna juvat*.

Nous devons aussi mentionner le chant rustique intitulé : *Mes longs blés d'or*, que nous a chanté M. Albert Vernaelde, qui en est l'auteur, tant pour les paroles que pour la musique. M. Albert Vernaelde qui, comme accompagnateur de la société, a donné des preuves de son talent de pianiste, a tenu à prouver qu'il avait droit aussi de réclamer sa place parmi les poètes.

Mais il faut nous arrêter, et nous ne pouvons plus que citer, au hasard de la plume : Mlle Flochet, et MM. Ségnier, Coch, Barriel, Lacombe, Andral, etc.

MM. Lucciani et Marie ont fait preuve, comme comiques, d'un talent réel, M. Labor aîné s'est fait remarquer dans une chanson languedocienne, et M. Labor jeune a mérité d'être applaudi, tant pour sa magnifique voix que pour l'expression mise par lui dans son interprétation des *Rameaux*, de Faure.

La soirée s'est terminée par une audition de *la Toulousaine*, chœur languedocien, avec soli par MM. Pelouze et Barriel.

Encore une fois, merci à nos amphitryons.

La Société chorale de la Villette a donné son banquet et son bal annuels le 1er février, dans les salons de l'Elysée-Ménilmontant. La réunion était présidée par M. Allain-Targé, député de l'arrondissement. Au dessert, M. Laurent de Rillé a porté un toast au sympathique directeur du *Choral*, M. Huberty, et, dans une brillante improvisation, l'éminent compositeur a fait ressortir l'œuvre bienfaisante et moralisatrice de la chanson, porte-voix populaire de toutes les grandes et nobles pensées.

Forcé de se rendre à la reprise de *Babiole*, aux Bouffes, M. Laurent de Rillé n'a pu assister au bal, qui a été très-brillant ; on s'est séparé à 6 heures du matin, emportant de joyeux souvenirs.

L. R.

La société des *Enfants de la Seine* a donné, le 2 février, sa troisième grande soirée lyrique et dramatique.

Trois pièces en un acte et divers intermèdes composaient le programme. *Un Mari dans les Petites-Affiches*, amusante comédie de Jouhaud, a fourni à M. Charles l'occasion de remplir trois rôles de genres différents ; peut-être a-t-il un peu chargé, surtout en soldat vieux buveur. M. Emmanuel ne possédait pas assez son personnage, mais Mlles Blanche et Hélène ont été parfaites dans les rôles féminins. *Les Jurons de Cadillac* ont fait applaudir M. Gaston et Mlle Hélène. Dans *Un Mariage au gros sel*, M. Perrot a joué, comme toujours, en comédien consommé. M. E. Kock, dont la voix est agréable, semblait éprouver une vive émotion ; de l'aplomb, M. Kock, c'est la seule chose qui vous manque. Mlle Eugénie a été remarquable comme diction et comme chant.

Diverses choses ont, ensuite, été chantées. M. Perrot, dans *Y a pas que moi*, a su placer dans chaque couplet le nom d'un sociétaire ; Mlle Victoria a bien dit *les Premiers Pas ;* M. Mesmin-Luc a exécuté un solo de violon avec un talent réel. N'oublions pas M. Albert, pianiste de la société, accompagnateur d'un vrai mérite. L'habile président des *Enfants de la Seine*, M. Cantarel, et ses visiteurs garderont un bon souvenir de cette soirée. A. P.

Le Directeur-Gérant, A. PATAY.

2e ANNÉE. — N° 15. 1er MARS 1879.

LA CHANSON

Revue Bi-Mensuelle

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois

Directeur-Gérant
A. PATAY

Le Numéro : 20 cent.

Secrétaire de la Rédaction
A. LEROY

Le Numéro : 20 cent.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS

Paris, 6 mois..........	2 fr. 50
Départs, 6 mois........	3 »
Etranger, 6 mois......	3 50

POUR BÉRANGER

La souscription qui doit payer la statue de Béranger s'ouvre aujourd'hui dans toute la France. Son succès ne peut faire doute ; la mémoire de l'illustre chansonnier, vivante parmi les lettrés et dans le peuple, sortira plus grande encore de l'épreuve qui commence. Nous en avons pour garants les nombreux témoignages de sympathie qui nous arrivent, entre lesquels nous distinguons cette lettre précieuse :

Paris, le 25 février 1879.

MONSIEUR,

Diverses circonstances, fort naturelles chez un vieillard malade, m'ont empêché de vous répondre. D'ailleurs, confiné dans ma chambre et presque cloué sur mon fauteuil, je n'avais à vous donner qu'un nom qui devient de plus en plus inutile. Je vous remercie de m'avoir envoyé votre numéro du 16 février, où je lis les noms des membres du Comité.

En tout état de cause, je suis un des partisans de la statue de Béranger, et j'y apporterai certainement ma contribution.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération,

E. LITTRÉ.

On nous permettra de répondre ici aux questions nombreuses qui nous ont été adressées.

Nous recommanderons d'abord aux amis de Béranger le mode de souscription collective ; les gros chiffres ont une éloquence irrésistible. Tout Concert, toute Société littéraire ou lyrique, pourrait organiser au profit de l'œuvre une représentation spéciale. En ceci, comme en tout, il est bon de prêcher d'exemple. *La Chanson* donnera, le dimanche 13 avril, au théâtre du Château-d'Eau, une matinée exceptionnelle, avec le concours d'un orateur éminent et des principaux artistes de Paris. Nous publierons incessamment, à ce sujet, les plus complets détails.

Des feuilles de souscription seront déposées chez tous les membres du Comité, et distribuées, dans les bureaux de notre journal, aux personnes qui en feront la demande. Sur ces feuilles, le souscripteur inscrira lui-même son nom et la somme versée.

Le Comité n'a fixé ni minimum ni maximum de versement. L'œuvre conserve ainsi son caractère démocratique ; mais, dans ces conditions, nous ne pouvons, on le comprendra, nous engager à publier la nomenclature détaillée des sommes reçues. Par exception, cependant, *La Chanson* donnera, dans son numéro prochain, la liste complète des souscriptions versées du 1er au 14 mars.

Aux renseignements qui précèdent et que nous compléterons, s'il est besoin, par des lettres particulières, nous ajouterons une prière instante.

Le numéro 14 de *La Chanson* a été, dans l'intérêt de l'œuvre, adressé à tous les journaux de Paris et de province. Si grande que soit notre bonne volonté, il nous est impossible de suivre la totalité de ces publications pour y chercher le résultat de notre envoi. Or, nous tenons à constituer, pour l'avenir, des archives bien complètes ; nous tenons surtout à ne pas laisser sans réponse les critiques qui pourraient se produire. Que les journalistes veuillent donc bien nous adresser un exemplaire des articles nous concernant, et que nos amis aient l'obligeance de nous les signaler, où qu'ils se trouvent. Nous ne dédaignons aucun concours et ne redoutons aucune polémique.

L. HENRY LECOMTE.

ÉTUDES SUR LES CHANTS ÉTRANGERS

On a beaucoup écrit sur les chants russes, polonais, finlandais, esthoniens, etc. La plupart des livres offerts au public n'ont jamais donné la note réelle de ces chants. Nous qui avons vécu en Russie, en Pologne, en Finlande, et sur les frontières de la Laponie pendant plus de trois ans, nous entreprenons de publier à cette place une série d'études véridiques et impartiales. Nous avons vu et entendu. Nous donnerons de temps en temps, dans les colonnes de *La Chanson*, quelques morceaux de musique inédits recueillis dans les *traktirs* russes et polonais. Nous nous occuperons spécialement de la chanson. Aujourd'hui, pour notre début, nous parlerons de Sigismond Krazinsky.

Krazinsky est né le 12 février 1811. En 1830, il était en Suisse, où il publia successivement *Agaj Khan*, *Herman Ladislas*, etc. En 1840, il prévoyait la révolution actuelle, l'effondrement de la vieille société russe. Dans un prochain numéro, nous donnerons quelques couplets sur ce sujet. Nous trouvons dans « *l'Aube* » de Krazinsky une chanson que notre ami Antonovitch Bialagoursky, de Varsovie, a mise en musique. En voici quelques passages, que nous traduisons :

Ton doux son,
O chanson!
Vœu sincère
Ou chimère,
Loin du sol
Prend son vol!

Dans l'espace
Le son passe
Radieux!
Sous les cieux
Va ma lyre
En délire!

Quelle légèreté, quelle grâce dans ces quelques vers! Krazinsky ne mérite-t-il pas le titre de chansonnier-poète?

M. Charles de Noire-Isle, qui a publié en 1875 un volume sur Krazinsky, nous a traduit les *poésies* du poète polonais ; ses chansons peu connues sont pour la plupart inédites en Pologne et surtout en France. Nous avons copié celle-ci dans un album appartenant à M. le comte C. de Vilna (*).

Avez-vous par hasard
Fixé votre regard
Sur celui de la belle
Qui, comme une gazelle,
Dès que vient le printemps
Folâtre dans les champs?

C'est Lisanska, la blonde
Aux yeux bleus,
Voguant entre le monde
Et les cieux!

Retenant votre haleine,
Auprès de la fontaine
Allez bien doucement.
Alors en ce moment,
Du blond Phébus la flamme
Réchauffera votre âme!

C'est Lisanska, la blonde
Aux yeux bleus,
Voguant entre le monde
Et les cieux!

(*) La traduction que nous donnons ici nous force à modifier quelque peu le tour du vers.

Ici la feuille était déchirée ; nous croyons pourtant pouvoir reconstruire la dernière strophe :

Mais si, près du rivage,
La guettant au passage,
Vous marchez dans ses pas,
D'amour ne rêvez pas ;
Car cet ange qui passe
Est d'argile et de glace!

C'est Lisanska, la blonde
Aux yeux bleus,
Voguant entre le monde
Et les cieux!

Qu'on nous montre une chanson comme celle-ci, une œuvre de nos poètes français ayant ce cachet et cette originalité. Il y a dans cette chanson un souffle vraiment national, vraiment polonais : la mysticité et le positivisme!

(*A suivre*) P.-E. ERARD.

LE CŒUR OU LES YEUX

A mes amis les Chansonniers.

Au livre de la vie arrachant chaque jour
Son feuillet, groupons-les en livre de mémoire
Pour y lire parfois nos chagrins, notre amour,
Nos actes terre à terre ou nos rêves de gloire.
Le pied nous cloue au sol et l'âme monte aux cieux,
Epurons chaque jour cette flamme immortelle,
Faisons la part du corps. Mais qui vaut mieux pour elle,
Ce qu'on fait pour le cœur, ce qu'on fait pour les yeux?

Méditez quelquefois les rêves du penseur
Vous qui ne cultivez qu'un côté de la vie,
Vous qui ne savez point, en cherchant le bonheur,
Confier votre barque au vent de poésie.
Ce souffle délicat qui rapproche des dieux
Est un air parfumé qui calme et qui tempère ;
Il donne la fraîcheur aux choses de la terre,
Il est doux pour le cœur, il ne dit rien aux yeux.

Le temps ride nos traits et la tête blanchit
Et les yeux affaiblis mènent à la dérive.
Tous les plaisirs du corps le temps nous les ravit,
Il anoblit le cœur pourvu qu'on le cultive.
Il fixe en ses replis un trésor précieux,
Des pensers grands et purs et cette joie extrême
De se sentir meilleur et qui rend, quand on aime,
Tous les plaisirs du cœur plus doux que ceux des yeux.

Nous tous qui, chaque mois, en de folles chansons
Eparpillons l'esprit ou semons la satire,
Puisons dans notre cœur les traits que nous lançons,
Ils doivent en piquant n'empêcher point de rire.
Quand nous nous séparons en faisant nos adieux,
En nous serrant la main d'une amicale étreinte,
L'esprit se sent frappé par une double empreinte
Pour le plaisir du cœur, pour le plaisir des yeux.

Dans un mois, disons-nous, sans songer que la mort
Pourrait interposer sa faux qui nous sépare ;
Elle nous clot les yeux : la tombe est-elle un port
Où l'âme s'engloutit, prend son vol ou s'égare?
Mais qui soigne son cœur de l'âme est soucieux,
Au flambeau des vertus il puise ses lumières,
Si donc la mort clora pour toujours nos paupières,
Faisons tout pour le cœur bien plus que pour les yeux.

ALFRED LECONTE.

NOUS TENONS LA RÉPUBLIQUE

AIR : *La Queue emporte la tête*

Jusqu'à présent, me défiant
Du Sénat, de la Présidence,
On me voyait qualifiant
D'obscur l'avenir de la France;
Mais aux cinq et trente janvier,
Finit le contraste comique,
Et j'ose aujourd'hui m'écrier :
Nous tenons la République.

Jadis nos rois, quand ils tombaient,
Faisaient des milliers de victimes,
Et leurs successeurs enjambaient
Le trône par dessus des crimes;
De nos jours, le peuple ravi,
Se dit : Quel régime magique !
Voyez Thiers, Mac-Mahon, Grévy !
Nous tenons la République.

Nos députés, nos sénateurs,
Las d'un quotidien voyage,
Sans crainte de leurs électeurs
Pour Paris vont plier bagage.
Déjà Gambetta, l'homme actif,
Prévoyant et surtout logique,
S'installe au Corps législatif :
Nous tenons la République.

Puis, dans nos lois, on va sévir
Contre les chapitres perfides,
Désormais l'on verra servir
Tous les Français, hommes valides.
Malgré vos airs doux et béats,
Pieux jésuites, sainte clique,
Vous ferez de très-bons soldats :
Nous tenons la République.

Sous le suffrage universel,
Chez nous plus de vaines disputes,
A la discorde plus d'autel
Et plus de fratricides luttes;
Relève donc ton front pâli,
Pauvre condamné politique,
Voici le pardon et l'oubli :
Nous tenons la République.

Sans savoir pourquoi ni comment,
Nous n'irons plus faire la guerre
A des nations qui, vraiment,
Plus que nous ne le savaient guère;
Chez les autres trouvant tout bien,
Nous n'irons pas mettre au Mexique
Le plus petit Maximilien :
Nous tenons la République.

Enfin, tout en France demain
Aura repris une autre allure,
Même le faubourg Saint-Germain,
Voulant faire bonne figure
Aux Républicains, ses amis,
Va confier, effort stoïque,
Tous ses capitaux endormis :
Nous tenons la République.

Bref, pour atteindre le niveau
Qu'établit cette nouvelle ère,
On n'entendra plus au Caveau
De chanson réactionnaire;
Tous ses couplets sans aucun frein
(Ceci n'est point hyperbolique)
Seront brodés sur ce refrain :
Nous tenons la République.

J. ECHALIÉ.

PETIT & GRAND

Musique de BEN-TAYOUX

Oui, le *petit* je le préfère au *grand;*
Chacun son goût. Ce n'est pas ordinaire,
Je le sais bien, puisqu'on voit le contraire
Lorsqu'il s'agit d'un bon appartement.
Mais, quant à moi, Messieurs, pour logement,
C'est le petit que je préfère.

Voyez : l'amour est un petit enfant,
Et Jupiter, le maître du tonnerre,
Est un grand dieu qui fait trembler la terre !
Mais le petit l'emporte sur le grand,
Quoique son feu semble moins violent;
C'est le petit que je préfère.

J'ai deux enfants que l'on trouve charmants :
L'un tout petit, il ressemble à sa mère;
L'autre très-grand, barbu comme son père;
Mais quand je pense, hélas! qu'en peu de temps
Il m'a déjà mangé cent mille francs...
C'est le petit que je préfère.

Dans un hôtel ou dans un restaurant,
Dans un dîner où l'on fait bonne chère,
Bon vin se sert dans un tout petit verre,
Et vin commun dans un verre très-grand;
Ce procédé me fait dire à l'instant :
C'est le petit que je préfère.

Des orateurs dépourvus de talent,
— Qui, selon moi, feraient mieux de se taire, —
Font des discours espérant nous distraire;
Comme un discours — qu'il soit petit ou grand —
A le défaut parfois d'être endormant...
C'est le petit que je préfère.

Dans un grand lit on dort commodément,
Quand on est seul ou quand on est grand-père;
Mais petit lit, lorsqu'on forme la paire,
Et que tous deux on s'aime tendrement,
A bien aussi son côté séduisant...
C'est le petit que je préfère.

Certe, un grand parc a bien son agrément,
Mais un bosquet tout petit sait nous plaire :
Les amoureux y cachent leur mystère...
Pour s'embrasser il est encor trop grand !
Laissez-moi donc vous dire en terminant :
C'est le petit que je préfère.

LÉOPOLD EDARRAS.

LE BAL

ET

LA GUILLOTINE

Paroles de Gustave LEROY.

17 mars 1849.

Air des *Faux Dieux*, ou de *Vive Paris.*

C'est aujourd'hui qu'eut lieu le sacrifice,
Fasse le ciel que ce soit le dernier,
Ils ont dressé le mortel édifice
Qu'un Peuple-roi brisait en Février ;
Elle est debout, la sanglante machine,
A son travrail on ne peut plus surseoir,
Républicains ! voici la guillotine...
A l'Élysée on dansera ce soir !

Femmes du bal, sonnez votre servante,
Qu'elle vous mette un corset.. le plus beau,
Les condamnés, ô douleur émouvante,
N'ont pour valet que celui du bourreau !
Votre calèche, élégante, coquette,
Vous mène au bal que donne le pouvoir,
Eux, pour calèche ont l'ignoble charrette...
A l'Élysée on dansera ce soir !

Femmes, riez, votre mise est parfaite,
Vos diamants lancent leurs mille feux ;
Les condamnés ont aussi leur toilette,
Mais le bourreau leur coupa les cheveux !
La fashion bourgeoise et militaire
Vous fait cortége et vous suit pour vous voir,
Prêtre et bourreau les suivent au Calvaire...,
A l'Élysée on dansera ce soir !

Strauss conduira la troupe musicale,
Femmes, valsez, les sons harmonieux
De sa musique, heureuse, sans égale,
Provoqueront des soupirs envieux ;
Eux pour musique ont leurs mornes tortures,
Et pour couvrir leurs cris de désespoir,
Le couperet grince dans ses rainures...
A l'Élysée on dansera ce soir !

Dansez, valsez, faites valoir vos charmes,
Dansez, valsez pour six cent mille francs,
Là-bas, là-bas deux veuves sont en larmes,
Entendez-vous les cris de leurs enfants ?
Laissez tomber de vos mains si bien faites
Votre bouquet ou votre fin mouchoir,
L'exécuteur a fait tomber deux têtes...
A l'Élysée on dansera ce soir !

Quel bal brillant, quelle lugubre scène !
Contraste affreux... le rire et la douleur...
Le Président entre au bal... quelle aubaine,
Les patients ont vu l'exécuteur !
Le couteau tombe... il sépare, il écarte
Le chef du tronc... le sang jaillit tout noir !
Et vient tâcher le front de Bonaparte.. ..
A l'Élysée on dansera ce soir !

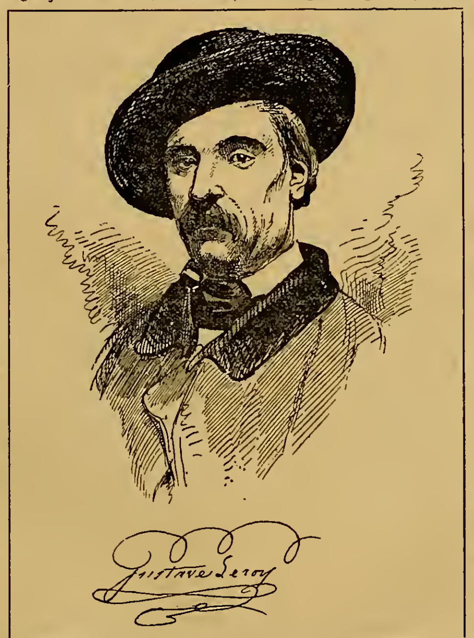
Imp. de Beaulé et Maignand, rue Jacques de Brosse, 8.

GUSTAVE LEROY

1818-1860

Ce chansonnier fut incontestablement un des plus populaires de notre temps. De 1842 à 1860, les guinguettes, les ateliers et la rue retentirent de ses refrains.

C'est en 1843 que je vis Gustave Leroy pour la première fois. C'était un beau garçon de 25 ans, de taille moyenne; une moustache roussâtre, soigneusement peignée, ornait son visage brun, encadré de cheveux chatains qui touchaient ses épaules; son œil bleu et doux ne s'allumait que quand il chantait. Sa voix était un peu sourde, mais il tirait parti de ce défaut et s'en servait pour produire des effets; nul ne tirait parti de ses chansons comme lui; il scandait bien ses vers et soulignait admirablement. Gustave Leroy fréquentait assidûment les sociétés chantantes de Belleville et de Ménilmontant, où il n'apparaissait qu'en habit, ce qui était d'autant plus remarquable que les ouvriers de ce temps-là portaient presque tous la blouse, même le dimanche. Il était alors ouvrier brossier; la poésie n'était pour lui qu'une distraction. bien qu'il l'aimât passionnément; jamais il n'avait fait imprimer une ligne. Il mettait en couplets les sujets les plus variés, mais pas de chanson sans une pointe politique; on sentait qu'il y avait là une nature, un tempérament de vrai chansonnier populaire. Une seule chanson de lui avait été livrée au public, mais sans son consentement, ce qui ne l'empêchait pas d'être chantée partout; elle se nommait *la Petite Javotte :*



A la pauvr' Javotte
Jetez quelques sous
Et sa p'tite marmotte
Va sauter d'vant vous.

Les chansons de ce poète-ouvrier étaient déjà ce qu'elles ont presque toujours été depuis : beaucoup de vers très-prosaïques, des idées communes, mais tout-à-coup un trait flamboyant, un trait de génie sort de ce fatras, vous empoigne et révèle le poète.

Une société que ce jeune chansonnier ne manquait jamais de visiter, c'était *les Amis de la Vigne*, une goguette située sur la chaussée Ménilmontant. On ne buvait pas là plus qu'ailleurs, mais il est d'usage que la goguette doit s'abriter sous un titre joyeux ou vinicole.

Le président de cette société était un fanatique de Gustave Leroy; il s'appelait Delort, bon enfant et ouvrier laborieux qui, pendant toute la semaine, abdiquait sa petite royauté du dimanche dans un atelier de fondeur, où il avait pour compagnon d'établi un ami de la chanson nommé Renard, qu'il amenait parfois avec lui et qui devait un jour devenir le sympathique ténor qui a signé tant de jolies musiques : Renard de l'Opéra.

Ce qu'on nomme une goguette aujourd'hui ne donne guère l'idée de ce qu'on appelait du même nom en 1843. Le piano qui, de nos jours, trône dans ces réunions et fait les délices des jeunes barytons tirés à quatre épingles, était absolument inconnu de la gent goguettière, ainsi que la danse. On venait à la goguette pour la chanson; le goguettier l'aimait joyeuse ou sérieuse, et quand Gutave Leroy, qui était un de ses dignes représentants, apparaissait dans le sanctuaire, de chaleureux applaudissements saluaient son entrée; on se pressait autour de lui, un ami lui tendait affectueusement la main, tandis qu'un autre la lui saisissait, vingt places lui étaient offertes de tous les coins de la salle; heureux celui de qui il acceptait un tabouret et un verre!

Gustave paraissait toujours heureux de ces bienveillants accueils ; il avait un mot affectueux et un sourire pour répondre à chacun. Après avoir donné une poignée de main au père, une autre à deux mains à la maman, il embrassait les enfants qu'il aimait beaucoup. Gustave Leroy était le dieu le plus

fêté de ces temples de la chanson. Pourquoi? C'est que cet homme avait touché juste la note qu'il fallait faire entendre à son entourage. Son public, c'était l'ouvrier, mais il faut bien remarquer que l'ouvrier qui préférait la goguette, c'est-à-dire le cabaret où l'on chante au simple cabaret où l'on ne fait que boire, celui-là était déjà l'ouvrier intelligent et penseur.

A cette époque, peu éloignée de la nôtre, sous le règne de Louis-Philippe, la presse était loin d'avoir cette extension qu'elle a prise depuis quelques années et qui fournit chaque jour la nourriture intellectuelle à des milliers de travailleurs en faisant pénétrer la lumière dans leurs têtes et dans leurs consciences. Aussi quand la chanson, comme celle de Gustave Leroy, qui traduisait en couplets historiques, critiques ou philosophiques, les idées qui vivaient dans l'air, se faisait entendre, le succès était assuré. — Il y avait certainement là de la politique faite un peu à la diable, mais tout cela éveillait les idées et dans les fusils des plébéiens dont les balles trouèrent les fenêtres des Tuileries, en février 1848, il y avait des bourres faites avec les chansons de Gustave Leroy.

Parmi les chansons de cette époque (1843-44-45), avec lesquelles il remuait la foule, je citerai *le Chemin de la Postérité :*

Brise, Momus, ton vieux tambour de basque,
Puisque l'auteur n'a plus le droit enfin
De se glisser entre l'homme et le masque,
Postérité, je quitte ton chemin.

L'Ouvrier, une bien mauvaise chose qui n'en montait pas moins les têtes, ainsi que *Ma Pauvreté, Les petits enfants*, chanson devenue très-populaire :

Vous grandirez, les récits de vos pères
De liberté parfumeront vos goûts;
Restez petits, les rois, les dignitaires
N'auront pas droit sur vos frêles joujoux.
La Liberté, bienfait si vrai, si tendre,
Sert d'échafaud à quelques étourdis.
Ah! pour l'aimer et ne pas la comprendre,
Gentils enfants, restez toujours petits.

La Fête des martyrs obtenait toujours des *bis* nombreux, surtout à ce couplet :

Quand Saint-Merri fut témoin de la lutte
Où figuraient et noble et plébéien,
De nos héros on prévoyait la chute,
Ils étaient pris les armes à la main.
Par Saint-Michel la mort fut remplacée,
Pauvres martyrs, créez des droits nouveaux,
Vos chants fuiront au travers des barreaux.
On ne met pas de chaîne à la pensée!
Muse de deuil, reprends tes souvenirs,
C'est aujourd'hui la fête des martyrs!

Les Droits du Citoyen, chanson qui n'a jamais été imprimée, *les Brebis :*

Ah! revenez, femmes prostituées,
Dont la paresse empoisonna les sens,
Par le plaisir vos âmes sont tuées
Et vos baisers semblent avilissants;
Pour l'avenir, épargnez-vous des larmes,
Vos blanches dents perdront leur vif émail,
Avant que l'âge ait soufflé sur vos charmes,
Pauvres brebis, revenez au bercail.

La Bataille de Fleurus, les Rendez-vous, où l'auteur déployait ainsi son drapeau :

Nous n'avons pas de ces gens à bravades
Fiers d'un honneur qui ne fut point prouvé,
Nous sommes tous enfants des barricades,
Tous nous savons ce que pèse un pavé!

Puis, entre temps de chansons politiques, des chansons joyeuses : *Manette la Flamande, le Mariage de Maclou, la Fête des démons, les Farfadets*. Les musiques de ces deux dernières sont aussi remarquables que populaires : elles sont de Gustave Leroy qui en a fait beaucoup d'autres.

Gustave Leroy, je l'ai dit, était alors ouvrier, mais le succès le poussant, l'idée lui vint de vivre de ses œuvres littéraires. Une mauvaise chanson, *la Lionne*,

Lionne, défend tes petits...

qu'il fit lithographier sur feuille volante, se vendit à plus de vingt mille exemplaires; cela l'encouragea. Il publia bientôt, sur le même modèle, *le Quatorze Juillet, les Morts*, pièce vigoureuse, où l'auteur dit, en parlant des morts de juillet :

Ils s'écrieraient : « Rendez-nous les lambeaux
Dont, en juillet, on vous a fait l'aumône,
Avec nos os on a calé le trône!
Ah! si les morts sortaient de leurs tombeaux!

Puis, le plus grand de ses succès, *l'Entrée aux Tuileries :*

Pauvre ouvrier, vous n'avez qu'une blouse,
On n'entre pas dans le palais des rois!

Il y a dans cette chanson un couplet bonapartiste; cela faisait très-bien alors; la gloire, vue de loin, est toujours séduisante, et le pauvre peuple qui aime tous les héros, dit Béranger, oubliait de quel prix il avait payé quelques brins de laurier.

Lorsqu'arriva 1848, Gustave Leroy se livra corps et âme à Durand, un ouvrier intelligent qui venait de se faire éditeur. Durand ne marchandait pas la gloire à son auteur; il proclamait haut et partout que c'était un nouveau Béranger. Encore ajoutait-il dans sa naïveté : Béranger n'a jamais rien fait de pareil à sa dernière! C'était vrai. Durand faisait alors afficher les chansons de son Béranger sur les murs de Paris. Le papier était rouge et mesurait bien un mètre carré; cette propagande lui valut un accroissement considérable de popularité. Gustave Leroy était alors fabricant de chansons.

Au lendemain des affaires de juin 48, le chansonnier qui avait combattu du côté des vaincus, poussa, comme un rugissement sortant des tombes à peine recouvertes, ce cri de revendication : *les Soldats du désespoir :*

Quand gronde au loin la tourmente,
L'exploiteur peut se mouvoir,
Car la faim enrégimente
Les soldats du désespoir.

Les orphelins vous maudissent,
Vous auriez dû le prévoir,
Ils ont des fils qui grandissent
Les soldats du désespoir.

Tout cela est écrit comme ça peut, mais il y a là la note particulière de l'auteur.

En 1849, Leroy publia lui-même, n'ayant pas trouvé d'éditeur, *Le Bal et la Guillotine*. Le parquet de M. Bonaparte ne trouva pas l'œuvre de son goût et condamna son auteur, en cour d'assises, à 300 fr. d'amende et six mois de prison, qu'il fit aux Madelonnettes. On donne en fac-simile, dans le présent numéro, cette chanson comme une curiosité du temps; elle n'a jamais été réimprimée.

Gustave Leroy était d'une nature très-douce et aussi inoffensive que ses vers étaient rugueux. L'homme était même chez lui très-faible, facile à entraîner. Ses chansons, malgré leur popularité, ne l'ont pas empêché de vivre continuellement dans un état voisin de la misère. Il avait perdu le goût du travail bien qu'il eût pour compagne une courageuse femme dont l'exemple pouvait le sauver. — Ah! l'habit noir de 1843, qu'il était loin! Il avait fait place à la vareuse d'abord grise, puis rousse, puis d'une couleur inconnue qu'il portait l'hiver et l'été depuis plus de dix ans quand il mourut.

Leroy, sans avoir reçu une instruction soignée, avait cependant été partagé de ce côté mieux que la plupart des enfants du peuple. Sa mère qui avait été longtemps employée dans les théâtres, avait pour amie Mme Saqui, la célèbre danseuse de corde. Cette dernière se chargea de faire élever le jeune Gustave, qui n'a jamais eu de père légal; il fut mis en pension à Versailles où il resta jusqu'à l'âge de seize ans.

En vieillissant, le chansonnier avait épuré son style et modifié sa forme; ses dernières chansons sont mieux écrites que leurs aînées, la phrase est plus correcte, plus claire, l'écrivain se révélait. Recueillera-t-on jamais les œuvres de Gustave Leroy? c'est peu problable. Il a bien écrit quatre cents chansons. Pingray, un membre de *la Lice Chansonnière*, en a réuni plus de deux cents et s'en est fait un beau volume qui sera très-recherché un jour.

Gustave Leroy mourut à l'hôpital Saint-Louis le 14 avril 1860, des suites d'une chute qu'il fit dans une maison en construction. La rampe de l'escalier n'était pas encore posée; il monta au deuxième étage, et, pour appeler un ami qui travaillait aux étages supérieurs, il se fit un porte-voix de ses deux mains en levant la tête; puis, pris d'un étourdissement subit, il tomba dans la cour. On le transporta chez lui, où il resta plusieurs jours. Il souffrait peu, mais le médecin déclara qu'il était en danger, et on le conduisit à l'hôpital où il resta près d'un mois.

Le colonel Staaf dit dans son livre qu'il était en état d'ivresse; je ne crois pas que ce soit une calomnie à l'adresse d'un poète ouvrier, mais c'est une regrettable erreur, comme la date de sa mort qu'il donne en 1862. Gustave Leroy était né à Paris, le 6 octobre 1818.

Il reste aujourd'hui peu de goguettiers de l'époque de Gustave Leroy, sinon le père Delort, l'ex-président des *Amis de la Vigne*, son fanatique ami. Il porte vaillamment ses soixante-dix ans, et, comme on ne veut plus de lui dans les ateliers (il est trop vieux), ni à Bicêtre (il est trop jeune), il s'est créé un commerce et parcourt les rues de la capitale en criant le plus fort possible : « Avez-vous des chaises à rempailler? Voilà le rempailleur! »

EUGÈNE BAILLET.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Il est à remarquer que, chaque fois qu'une société donne une représentation en dehors des soirées ordinaires, elle réunit toujours un public nombreux et les sociétaires y manquent rarement. C'est un stimulant que nous ne saurions trop recommander aux présidents; une représentation mensuelle suffirait, croyons-nous pour réveiller les endormis et faire apprendre des nouveautés.

Que les sociétés qui trouveront ce conseil bon à suivre en fassent leur profit.

L'abondance des matières nous a forcé d'ajourner quelques comptes-rendus, entre autres celui de *la Lyre de la Gaîté*, qui inaugurait les embellissements de sa nouvelle salle, to jours 18, rue Descartes.

Plusieurs artistes ont collaboré avec le président et les membres du bureau pour donner un attrait tout particulier à cette solennité. La salle était bondée; à 8 heures 1/2 on refusait du monde et M. et Mme Villois ne savaient où donner de la tête.

M. Ducret a dit sa *Marseillaise des écoles* avec chaleur et conviction; l'auteur, doublé du diseur, a su faire tressaillir la corde sensible d'un public qui comprenait, et l'a prouvé en ne lui ménageant pas ses applaudissements.

MM. Duhem et Morot fils ont fait rire, comme toujours, Mlle Marie Lerouge, après avoir chanté la *Valse maudite*, a reçu, émue, l'insigne d'honneur des mains du président : c'était justice. La petite Berthe a créé deux nouveautés de Léo Tostain, un rondeau et une chanson rimée pour la circonstance. Mlle Adèle, Mme Adèle et les amateurs habituels de *la Lyre* ont tous bien mérité de la Société. — La soirée fut close par un punch gratis!... Voilà qui enfonce à jamais le punch Grassot.

A *la Cordiale*, soirée du 20 février. *La Fauvette Parisienne* et les *Joyeux Amis* y étaient largement représentés et les amateurs ordinaires de la *Cordiale* leur avaient gracieusement cédé le pas, afin, je suppose, de leur laisser la faculté de remporter plus commodément la plus grande part de succès; on n'est pas plus intelligemment poli.

N'ayant que des éloges à faire nous commencerons par les dames : la logique de la galanterie française le veut ainsi. Prenons donc ce sujet délicat par son côté faible, et adressons nos sincères compliments à Mlles Matilde Leblanc, Louise B. et particulièrement à la petite Amélie, qu'on a fait très-justement bisser dans *Ma première envie;* nous avons dit déjà tout le bien que nous pensons de cette jeune artiste.

Passons au sexe fort; il est nombreux; nous avons les éléments artistiques de trois sociétés (pourvu que nous ne fassions pas d'oubli!).

M. Lourdez a ouvert la soirée en faisant joyeusement résonner son xylophone.

M. Raux nous chante le *Vieux buveur de vin*, une de ses productions; notre journal l'a publiée (voir le n° 6). — M. Larche dit la *Pipe du Sergent* en véritable artiste, et fait bien rire dans la fable *les Animaux malades de la peste*, pendant que son ami et collaborateur — j'ai nommé M. Joigny — lui éponge consciencieusement la figure avec ses mains substituées à celles du chanteur. Puis MM. Alphonse, Georges Gauroy, Lucianni, bon comique à la verve train express, Gabriel; dans *un Monsieur en habit noir*,

tâche ingrate dont il a su se tirer convenablement, et M. Joigny, déjà nommé, se font, successivement applaudir. Terminons en signalant deux productions musicales de Marcus, chantées par M. Delaballe, *Conseil* et *Papillon*, et soyons juste en accordant plusieurs bons points au désopilant comique Lelarge.

Le 22 février, *le Cercle Musset* faisait ses adieux au sociétaire Hurbain ; mais il doit revenir, heureusement, au mois d'octobre prochain ; nous fêterons sans doute sa rentrée. Un diplôme et une couronne lui ont été remis sur la scène par un sociétaire au nom du Cercle, et M. Andrieux, président, a fait une courte allocution en témoignage de regret ; M. Hurbain, qui terminait une chansonnette comique et dansante, a répondu qu'il ne se séparait de la société qu'avec un profond regret.

Nous avons à noter un solo de hautbois par M. Bertain, pianiste et élève du Conservatoire ; M. Chenal, dans *nos Scélérats d'époux ;* M. Berlioz, inimitable dans ses imitations, copie Lasouche et Saint-Germain à s'y méprendre. Citons encore Mlles Clémence Bosc et Anna; MM. Verniaud, bon comique, Jeanneau, Villaume, Gaillot, Jalade, Alphonse, etc. On s'est séparé très-tard, mais très-satisfait, après avoir applaudi la *Consigne est de Ronfler*, bien jouée par MM. Chenal, Gaillot, Mlles Clémence et Julliette. — Nous reviendrons sur cette société, de laquelle (faute de place) nous ne pouvons parler plus longuement aujourd'hui.

Je m'empresse de donner satisfaction à la juste réclamation de M. Paulin, qui m'écrit pour me faire observer une omission tout à fait involontaire dans ma dernière chronique. Je suis donc très-heureux de constater que M. Raynal a fait ses premières armes à *l'Union Artistique* et que, comme beaucoup d'autres, il y a acquis le talent que vous lui connaissez.

A. LEROY.

La soirée du vendredi 14 février aux *Amis du Commerce* a été très-brillante, grâce aux soins de son président, M. Habert, qui sait donner à toutes ses soirées mensuelles un attrait particulier. Nous citerons, parmi les artistes, d'abord le président qui a chanté avec beaucoup de brio *le Charlatan ;* puis Mlle Julia qui, avec une verve endiablée, a chanté *les Guignons d'Euphrasie* et *Idéal et Réalité* ; Mme Arpage, dans *le Rossignol n'a pas chanté* et une légende de V. Hugo ; Mlle Marie, dans une valse et dans un duo avec son père. M. Adrien Souchet a fait beaucoup rire dans *Je suis enrhumé du cerveau* et dans *les Veinards de Bidards*, et a ému dans *Papa Bourdon*. M. Raynal a été applaudi dans *J'ose pas vous l'offrir* et *J'ons pas osé*. M. Baisserait a su faire bisser une valse de Métra, exécutée sur un flageolet de deux sous, en fer-blanc. Mentionnons encore M. Goyon dans *J'ai* rêvé ; *l'Amour et la Cuisine*, duo par deux inconnus qui auraient pu se faire connaître. Enfin la soirée a été terminée par une tombola dans laquelle deux lots-surprise ont soulevé des tonnerres d'applaudissements : ces deux surprises étaient les portraits de MM. Grévy et Gambetta. ADRIEN S.

Le mercredi 19 février, au restaurant Notta (2, boulevard Poissonnière), la *Société normanno-bretonne de la Pomme* donnait son quinzième dîner.

Le président, M. Charles Monselet, avait été attiré par *Nice*, l'ancienne cité grecque de la *Victoire* ; en l'absence de l'éminent littérateur, M. Boursin, publiciste, l'un des présidents honoraires, pontifiait avec son entrain habituel.

La soirée a été des plus gaies ; elle s'est terminée par un feu roulant de poésies, chansons, complaintes et gauloiseries du meilleur sel. Le croustillant Villon, dont on a chanté la ballade mélancolique *Où sont les neiges d'antan?* s'en serait esbaudi d'aise.

Ne soulevons pas les voiles de cette réunion toute intime. Contentons-nous de signaler quatre villanelles glanées au pays natal par des patriotes garantis bon teint : *le Saouleur; Roupigni, Roupigno; Pour té, Margot, qu' j'endur' de miaux; les Preunes.*

Elles sentaient, ces villanelles, leur crû à quinze pas. Qui donc, les ayant ouïes, ne dégoiserait à plein gosier « *Viv' le cidr' de Normandie* » (et de Bretagne)? — Que celui-là se présente, et je lui baille... la pomme, pas la nôtre : nous gardons nos pépins !

N. B. — On nous annonce la création imminente d'un *Almanach pomifère.*

PROSPER TIBIA,
Pommier normand.

Le Mardi-gras, la Société lyrique *Les Enfants de la Seine* a donné un bal paré et travesti dans la salle ordinaire de ses réunions, 20, rue Palestro. La salle avait été décorée pour la circonstance. Une estrade avait été dressée dans le milieu de la salle pour recevoir le bureau.

A onze heures une séance de chant a été présidée par un groupe de demoiselles aussi charmantes les unes que les autres. Les membres du bureau ont remis à chacune de ces demoiselles un bouquet et l'insigne de leurs fonctions. Ce bureau féminin offrait un gracieux tableau.

Allons, M. Cantarel, encore un bon point bien mérité.

Nous avons assisté dimanche dernier à la soirée hebdomadaire donnée par *Les Enfants d'Apollon*, faubourg Saint-Martin, 75.

Cette Société lyrique possède une scène charmante, parfaitement agencée ; des artistes et des compositeurs de talent l'honorent fréquemment de leur visite et ne dédaignent pas d'y venir recueillir des bravos; nous citerons, entre autres, M. Paul Henrion, l'auteur bien connu du *Baiser des Adieux*, MM. Bourgès et Debailleuil, du *XIXe Siècle.*

Le piano est tenu par un jeune militaire auquel Mars n'a pas fait oublier Apollon. Parmi les sociétaires nous avons particulièrement applaudi M. Victor, fin comique, qui détaille la chanson de genre avec un talent qui rappelle les meilleures créations de Paulus. En un mot, c'est une bonne et charmante soirée que l'on passe dans cette Société. Quand j'aurai dit que le directeur, M. Emile, est un des plus habiles et sympathiques présidents, vous verrez qu'il ne manque à cette réunion aucun élément de succès.

L. R.

Faute de place, nous ajournons au prochain numéro divers articles, et notre *Boîte aux lettres.*

Vente de LA CHANSON, en gros et au numéro pour les libraires :

Chez TRALIN, rue du Croissant, 5,

Et chez JEANMAIRE (ancienne maison MARTINON), rue des Bons-Enfants, 32.

Le Directeur-Gérant, A. PATAY.

2e ANNÉE. — N° 16. 16 MARS 1879.

LA CHANSON

Revue Bi-Mensuelle

Directeur-Gérant
A. PATAY

Le Numéro : 20 cent.

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois

Secrétaire de la Rédaction
A. LEROY

Le Numéro : 20 cent.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
Paris, 6 mois.......... 2 fr. 50
Départs, 6 mois........ 3 »
Etranger, 6 mois....... 3 50

BÉRANGER ET SA STATUE

AIR de *Béranger et l'Académie.*

— Une statue! Et que dira l'envie,
Source de fiel que rien ne peut tarir?
Mais les méchants, en feuilletant ma vie,
Trouveront-ils une page à flétrir?
Non, votre ami, que l'univers le sache,
D'un long passé n'a rien à renier...
— Messieurs, au nom de sa vertu sans tache,
Une statue au noble chansonnier!

— Un piédestal! Ah! songez aux poëtes,
Aux grands savants, aux orateurs fameux :
Quand mes chansons restent partout muettes,
Puis-je aspirer à m'élever comme eux?
Et cependant, aux jours de décadence,
Des libertés je fus le pionnier...
— Messieurs, au nom de son indépendance,
Une statue au vaillant chansonnier!

— Un jour mon nom fut en butte à l'offense,
Mais l'ombre passe, et la vérité luit.
Ton barde aimé, tu sais bien, ô ma France,
Que, *tête et cœur, tout était peuple en lui.*
Oui, vers mon soir, un pouvoir éphémère
S'était glissé, rampant, dans mon grenier...
— Messieurs, au nom de la France, sa mère,
Une statue au malin chansonnier!

— Le peuple eut-il de plus hardis apôtres!
Peut-être; mais, au combat, à l'assaut,
Déshérités, je fus toujours des vôtres.
La République éclaira mon berceau;
Aux fiers accents de notre *Marseillaise*
S'est éveillé mon talent printanier...
— Messieurs, au nom de la chanson française,
Une statue au joyeux chansonnier!

— Une statue, à moi! c'est une gloire
Que l'on prodigue à d'illustres guerriers,
Honneur trop grand pour mon humble mémoire :
Prenez-vous donc mes fleurs pour des lauriers?
Mais quoi! Paris, qui reste capitale,
Offre un jardin à l'ancien prisonnier...
— Messieurs, au nom de sa ville natale,
Une statue au bon vieux chansonnier!

AU CAVEAU

La paix, messieurs, a de pures victoires;
Ainsi disais-je, et je pensais à vous;
Car Béranger fut une de vos gloires,
Et son triomphe à vos cœurs sera doux.
Oui, c'est de vous que doit partir l'exemple,
Car le Caveau n'est jamais le dernier;
Et nous pourrons élever près du Temple
Une statue à votre chansonnier.

7 mars 1879. EUG. IMBERT.

Le 27 février, à la séance du Conseil municipal de Paris, M. Murat, conseiller du troisième arrondissement et trésorier du Comité de la statue de Béranger, a lu la proposition suivante :

Messieurs,

« Sur l'initiative d'un journal spécialement consacré à la chanson, un comité s'est formé dans le but d'élever un monument à la mémoire de Béranger.

« Ce comité est composé de membres de l'Institut, d'hommes de lettres, de chansonniers, de sénateurs, de députés et des quatre conseillers municipaux de l'arrondissement dans lequel on se propose d'ériger ce monument.

« Il a le grand honneur d'être présidé par le plus illustre citoyen, je ne dirai pas de la France, mais du monde : j'ai nommé Victor Hugo.

« Béranger est né à Paris, il y est mort à quelques pas du square du Temple, où l'on espère obtenir de vous l'autorisation de fêter ainsi le centième anniversaire de la naissance du grand chansonnier, le 19 août 1880.

« J'ai pensé, Messieurs, que le Conseil municipal, non-seulement autoriserait l'érection du monument dans ce quartier que Béranger affectionnait, mais encore qu'il voudrait concourir à cette œuvre vraiment nationale, en prenant part à la souscription qui va s'ouvrir. »

Cette proposition, signée par MM. Cléray, Darlot et Frère, collègues de M. Murat et membres comme lui de notre Comité, a été renvoyée aux commissions des beaux-arts et des finances, où nous avons tout lieu de penser qu'elle sera bien accueillie.

Voici la liste promise des souscriptions recueillies du 1er au 14 mars.

La Chanson (1er versement)	100	»
La Société du *Caveau*	500	»
Les Membres de *la Lice Chansonnière* (1er versement)	250	»
La Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de musique	200	»
Soirée organisée par *l'Union Artistique*	119	75
La Société chorale *les Enfants de Paris*	50	»
MM. le Dr Ch. Bernard	100	»
Murat, conseiller municipal	100	»
Le Personnel de la maison Murat	33	50
A. de Plazanet	20	»
Réveilhac	20	»
Félix Faure, au Hâvre	50	»
Félix Guénin	3	»
L. Fornet	2	»
E.-P. Thusseau	1	»
G. Barbier	1	»
Josserand	1	»
Alexandre Roy	5	»
A. Appert	50	»
F. Pinet	50	»
Charles Vincent	60	»
Charles Rochet, statuaire	30	»
P. Malvezin, auteur de *la Bible farce*	2	»
Edmond Cottinet	5	»
Morin, conseiller municipal	5	»
Jules Toussaint	1	»
Gaudechon, à Perronne	25	»
A. Gremion	5	»
Henri Chartier	1	»
Emile Olivier	1	»
Baussan frères	20	»
Denis, rue d'Aboukir, 7	20	»
E. Chebroux	5	»
Guytard, à Saint-Mandé	20	»
Isambert	1	»
Gaubon	1	»
E. Muzin	1	»
A. Durand	1	»
J.-M. Demoule, imprimeur à Cluny	5	»
Total	1.865	25

Ce chiffre est forcément incomplet; nous ne pouvions, pour le grossir, risquer de nuire à la propagande en faisant rentrer les listes en circulation; mais l'œuvre marche, et, la presse aidant, sa réussite est certaine.

La statue de Béranger ne doit pas être regardée comme une manifestation exclusivement parisienne; les départements ont le droit et le devoir d'y apporter la plus large contribution. Nous tenons à la disposition des journaux et des personnes qui voudraient bien, en province, s'occuper activement de la souscription, des listes imprimées et des numéros de *La Chanson* composés spécialement pour la propagande. Nous espérons compter sous peu des correspondants dans toutes les parties de la France. On peut, dès à présent, souscrire :

A Lyon, chez M. Rémy Doutre, *chansonnier, rue Madame*, 170;

A Saint-Etienne, chez M. Gonon, *chansonnier, rue Tarantaize*, 37;

A Toulouse, chez M. Jean Bernard, *homme de lettres, rue de la Chaîne*, 19;

A Granville (Manche), dans les bureaux du Journal de Granville, *rue du Pont*.

Sous le patronage du Comité, M. Jean Bernard doit faire, à Toulouse et dans plusieurs villes du Midi, des conférences au profit de la statue de Béranger; c'est là une heureuse idée que nous recommandons aux littérateurs, de même que nous signalons aux sociétés lyriques l'intelligente initiative prise par *l'Union Artistique*, et aux sociétés chorales l'excellent exemple donné par *les Enfants de Paris*.

La Chanson reste le moniteur du Comité formé par ses soins. Toutes les communications relatives à la statue de Béranger doivent donc être adressées au Secrétariat, rue Bonaparte, 18 (bureaux de *La Chanson*).

A Paris, les souscriptions seront désormais reçues dans les bureaux des journaux suivants :

La Chanson, rue Bonaparte, 18;
Le Siècle, rue Chauchat, 24;
L'Événement, boulevard des Italiens, 10;
Le Télégraphe, rue Coq-Héron, 5;
Journaux Professionnels de Charles Vincent, boulevard du Temple, 41 (de 9 à 6 heures);
Le Monde Plaisant, rue de la Fidélité, 9;
Le Progrès Artistique, rue Pétrelle, 24;

Et chez les membres du Comité dont les noms suivent :

MM. Murat, trésorier, rue des Archives, 6;
Paul Burani, faubourg Montmartre, 4;
E. Chebroux, rue d'Argout, 16;
Jules Claretie, rue de Douai, 10;
J. Echalié, rue Montmartre, 55;
Eug. Imbert, rue de Belleville, 226 (de 2 à 5 heures);
Pierre Petit, rue Cadet, 31;

Quant à la matinée organisée par *La Chanson* — et non par le Comité, ainsi que l'ont dit à tort plusieurs journaux — tout la fait prévoir exceptionnelle et productive. Notre célèbre et charmant confrère Jules Claretie a bien voulu nous promettre de rompre, en faveur de notre œuvre, le silence qu'il s'était imposé; il fera, sur Béranger et la chanson, une conférence dont l'intérêt se devine et qui seule attirerait un nombreux public. Notre numéro du 1er avril indiquera tous les autres éléments de succès de cette représentation populaire, à laquelle la presse de Paris prêtera, nous en sommes convaincu, le concours le plus sympathique.

L.-Henry LECOMTE.

A LA FRANCE

BALLADE

Quel Dieu surgit dans les airs frémissants ?
Quel éclair brille en la nue assombrie ?
Quelles ardeurs et quels souffles puissants
Vont ranimer les monts et la prairie?
C'est le printemps, ô France endolorie!
Vois le soleil qui réchauffe les troncs
Des bois moussus, parés de liserons;
Vois fuir l'hiver sombre et mélancolique;
Chante et reprends tes sublimes fleurons,
O vieille Gaule, ô jeune République!

Quel désespoir, ô nuit, quand tu descends
Sur notre armée indignée et meurtrie!
A nos appels les conscrits pâlissants
Sont restés sourds; chacun s'effare et crie,
Et la défaite effrayante et flétrie
Anéantit les braves à chevrons!
Mais l'Orient blanchit : dans les cieux prompts
A s'enflammer luit un rayon oblique,
Et tous sont prêts à venger nos affronts,
O vieille Gaule, ô jeune République!

Jadis, aux jours de gloire éblouissants,
Tes fils chantaient : « Amour de la patrie,
Arme nos bras! Accours à nos accents,
Combats pour nous, ô Liberté chérie! »
Tous se levaient, et leur troupe aguerrie
Voyait s'enfuir les pâles escadrons.
Changez vos airs : plus de mort, ô clairons!
Des nations l'union symbolique
Va s'accomplir : par elle nous vaincrons,
O vieille Gaule, ô jeune République !

ENVOI

Salut à vous, laboureurs, vignerons!
Enfants du peuple, artisans, bûcherons,
Salut! Par vous la grande loi s'applique,
Et devant vous s'inclinent tous les fronts,
O vieille Gaule, ô jeune République!

Francis MELVIL.

RETOUR A LA LICE

Musique de l'Auteur des paroles.

Lice, salut, ô chère délaissée!
Sois indulgente au pauvre déserteur
Qui te gardait au fond de sa pensée
Comme un amant sait garder une fleur.
Je te reviens, plus fervent, plus fidèle;
Que tes couplets aux entraînants refrains
Viennent ce soir effacer d'un coup d'aile
Et mes soucis et mes nombreux chagrins.

Du vin versé qu'on double les rasades.
Je porte un toast, le cœur réconforté,
A votre esprit, mes vaillants camarades,
A vos chansons, à la franche gaîté!

La nuit dernière, amis, j'ai fait un rêve :
Je revoyais tous nos chers trépassés;
Aux chants joyeux ne laissant pas de trêve,
Je les voyais comme aux beaux jours passés.
Blondel, Petit, ces soutiens du franc rire,
Festeau, Bailly, près d'Elisa Fleury,
Suivaient Férey excitant leur délire
Par les accords d'un rythme favori.

Du vin versé, etc.

Chanu, Dugas, dédaignant l'étiquette,
Près de Durand écoutaient Bonnefond
Leur fredonner son hymne à la piquette,
Chant plein d'entrain s'il n'est pas très-profond;
Le vieux Colmance y chantait, bouche pleine,
Narguant Thémis et ses agents taquins;
Desforges, lui, rimeur de longue haleine,
Jetait au vent ses chants républicains.

Du vin versé, etc.

En les perdant on perdit la goguette,
Où les Debraux, les Gille, les Leroy,
En essayant les chants de leur musette,
Daubaient d'aplomb sur la cour et le roi.
Elle n'est plus, mais la Lice remplace
Ces rendez-vous des jeunes flonflonniers;
Chacun de nous venait marquer sa place
Au Panthéon des malins chansonniers.

Du vin versé, etc.

Gais successeurs de ces fervents apôtres,
Porte-drapeau du vieil esprit gaulois,
On reconnaît, dès qu'on se fait des vôtres,
Que la chanson ne peut rester sans voix.
Vive Chebroux, sa note est claire et tendre;
Vive Echalié, Baillet, jeune pinson;
Vivent vous tous qu'on aime tant entendre,
Amants chéris de la reine chanson.

Du vin versé, etc.

A vous, Berthier, Hachin, Nadot, mes maîtres,
Qui ciselez le vers avec tant d'art,
Chefs acclamés des chercheurs d'hexamètres,
Dont nous suivons le magique étendard;
A vous ce toast; allons, folle milice,
Debout! trinquons, pour nous c'est un devoir
Que boire à ceux qui fondèrent la Lice,
A nos aînés dans l'art du gai savoir!

Du vin versé qu'on double les rasades.
Je porte un toast, le cœur réconforté,
A votre esprit, mes vaillants camarades,
A vos chansons, à la franche gaîté!

F. VERGERON.

JE SUIS LE PLUS RICHE DU MONDE

Air de : *Adieu, je vous fuis, bois charmant* (Doche père).

Que d'Arpagons aux doigts crochus,
Ici-bas, cherchent la fortune;
Comptant parmi ses fils déchus,
Cette dame me tient rancune;
Mais le bonheur, en travaillant,
Nous vient de partout à la ronde :
Moi, qui n'ai pas un sou vaillant,
Je suis le plus riche du monde!

Bacchus, qui, lorsque j'ai trois sous,
Comme une cocotte me lorgne,
Ne m'a point fait le sort si doux
De Midas, ce roi caliborgne.
Mais, de ce pouvoir enchanté,
Je me ris fort, et je le fronde;
J'ai la jeunesse et la gaîté :
Je suis le plus riche du monde!

Pour mes amours, j'ai fait le choix
D'une fille robuste et sage,
Qui possède, tout à la fois,
Les doux attraits et le courage.
Vingt ans battent dans son cœur d'or,
Et je l'aime autant qu'elle est blonde;
L'amour est un bien beau trésor :
Je suis le plus riche du monde!

J'aime les champs, la plaine d'or
Qu'un gai messidor ensoleille,
Mais ce que j'aime plus encor,
C'est le fruit qui pend à la treille.
Il nous donne, à tous, la santé,
Teint frais et face rubiconde,
Aussi, lorsque j'en ai goûté :
Je suis le plus riche du monde!

De nos jours l'argent fait florès,
Mais souvent nous charge d'entraves,
Combien de Crésus-Damoclès
De la fortune sont esclaves.

Pauvre hère, mais sans émoi,
Je vis dans une paix profonde;
La liberté loge chez moi :
Je suis le plus riche du monde!

Je n'ai point la prétention
D'enrichir, après moi, la France;
Mais, d'une autre donation,
Je fournis, du moins, l'espérance :
De trois marmots, père déjà,
J'ai prouvé ma race féconde,
Je puis mourir, mon sang vivra :
Je suis le plus riche du monde!

Héritier d'un sang généreux,
Sève ardente, sous rude écorce,
De mes ancêtres valeureux,
J'ai le caractère et la force.
J'aime à relire leurs vertus,
De gloire, leur passé m'inonde;
Un nom pur vaut bien des écus :
Je suis le plus riche du monde !

GEORGES BAILLET.

CURIOSITÉS DE LA CHANSON (*)

Rien de plus connu que le *timbre*, rien de plus rare que le texte ci-dessous :

Mon père était Pot.

Buvons à tirelarigot,
Chers amis, à la ronde!
Au Dieu du vin soyons dévot :
Il gouverne le monde!
Jadis nos aïeux
Prêchoient encor mieux
Cette morale sainte.

Mon père étoit Pot,
Ma mère étoit Broc,
Ma grand'mère étoit Pinte.

J'eus pour parrain le dieu Bacchus :
Ce fut sous une treille
Que de lui le nom je reçus
D'enfant de la bouteille!
Dès que je fus né,
De ce jus sacré
J'eus la première atteinte.
Mon père étoit Pot, etc.

La nourrice que je tétois
Me donnoit la bouillie;
Mais à ce mets je préférois
Le vin de Malvoisie!
Enfant, je suçois,
Au lieu de hochets,
Un raisin de Corinthe.
Mon père étoit Pot, etc.

J'avois douze ans quand je soutins
En forme de logique,
Sur la différence des vins
Une thèse bachique!
Monté sur un banc,
Fier comme Artaban,
Je poussai bien ma pointe.
Mon père étoit Pot, etc.

A présent que je suis docteur,
Messieurs, venez m'entendre;
Bien mieux qu'un autre professeur,
Je saurai vous apprendre
Qu'il faut, nuit et jour,
Boire, plein d'amour,
A la santé d'Aminte!

Mon père étoit Pot,
Ma mère étoit Broc,
Ma grand'mère étoit Pinte.

(*) Sous ce titre, nous publierons désormais, dans chaque numéro de *La Chanson*, soit une rareté poétique, soit une étude sur la chanson ou les chansonniers du passé.

APPEL
AUX POÈTES-CHANSONNIERS LYONNAIS

Lyon, la seconde ville de France, parmi les nombreuses sociétés qu'elle possède, ne compte aucune réunion de chansonniers. Pourtant, la ville de Pierre Dupont est assez riche en rimeurs; pourquoi n'aurait-elle pas une petite Académie du rire gaulois et de la chanson, un *Caveau* lyonnais enfin?

Usant de son droit d'initiative, et pour obvier à cette indifférence ou à cet oubli, le soussigné fait un appel à tous les Lyonnais amis de la rime et de la chanson. Une réunion préparatoire aura lieu prochainement au café d'Albret, quai de l'Est. Les journaux de Lyon donneront le jour et l'heure de cette réunion.

Tous les rimeurs grands ou petits peuvent prendre le présent avis comme une invitation à prêter leur concours pour créer le *Caveau Lyonnais*.

Un Caveau pour nous unir
Contre les défauts du monde,
Pour chansonner à la ronde
Tous les vices à loisir.
Aux amis de la musette,
Béranger, le grand poète,
Se fit toujours une fête
De dire un refrain nouveau;
Imitons ce grand modèle,
Que l'union fraternelle
Fonde chez nous un Caveau!

RÉMY DOUTRE.

SOCIÉTÉ LYRIQUE & LITTÉRAIRE DU CAVEAU

Donc le Caveau tint ses assises,
Où nul jamais ne se grisa,
Le sept mars, sept heures précises,
Chez Band, au café Corazza.

Car, pour plaire à ces chers confrères,
Et cet honneur leur est bien dû,
En vers plus ou moins littéraires
Je broche mon compte rendu.

On se tait, une fois à table,
Pour donner un bon coup de dent;
Puis vient le toste inévitable,
Où brille notre président.

Clairville, perdu pour la rime,
Comme de juste, en fait les frais :
Tribut sincère et légitime
De souvenirs et de regrets.

Ripault, Saint-Etienne, Blainville,
Fouache, Vergeron et Vincent
A leur tour célèbrent Clairville,
Ce soir — et pour jamais — absent;

Et leur amitié s'évertue,
Rappelant les succès passés...
— On n'a pas parlé de statue,
Mais de couronne, et c'est assez.

Lesueur, en sa verve attique,
Brave du temps les doigts pesants :
Sa *Progression érotique*
Est digne de ses jeunes ans.

Nous devons au joyeux Demeuse
Deux contes d'un sel très-gaulois ;
Et Piesse, de sa plume heureuse,
A la *Chanson* trace ses lois.

Je pourrais bien ici les dire,
Si j'avais affaire à des sots;
Mais pour vous, à quoi bon réduire
La chanson de Piesse en morceaux?

— Calembour! signe de vieillesse!
Voyez Garnier, de l'Opéra :
Quand il en commet, c'est qu'*il baisse.*
Plus tard il se redressera.

Montariol, digne archiviste
De nos succès, de nos douleurs,
Pince aujourd'hui la corde triste,
Car *le rire est si près des pleurs!*

Baillet, en ressources fertile,
Tantôt grave, tantôt plaisant,
Donne plus d'un avis utile
Dans *le bon sens d'un paysan.*

Schutz, qui n'est pas des plus novices,
D'un ton mâle nous a vanté
Et le bois et tous les services
Qu'il rend à notre humanité.

— Il faut plaire! nous dit Lagarde.
Parbleu! qui le sait mieux que lui?
Il prêche d'exemple et n'a garde
De jamais provoquer l'ennui.

Encore un qui jamais n'ennuie,
C'est Mouton : sans se mettre en eau,
Il nous chante *Pendant la pluie,*
Couplets coulants... Mais Ordonneau,

Homme prudent, ordonne au sage,
S'il ne veut être le... pigeon,
De *gratter le badigeonnage* :
— J'aurais mieux aimé : badigeon.

Quoi qu'il en soit, cette tactique
Est bonne sous tous les climats;
Et Guérin la met en pratique
En *disciple de saint Thomas.*

Tout député qu'il est, Leconte,
Sans manquer à sa mission,
Nous régale d'un joli conte :
La première confession.

Une lacune ici subsiste
Et jette un froid sur mon vélin :
Je ne trouve plus dans ma liste
Le sujet qu'a traité Poullain.

Sage ennemi de tout extrême
Et vrai sectateur de Chaulieu,
(Dans ses amours fait-il de même?)
Fénée en tout cherche *un milieu.*

Grangé, que le tiroir attire,
Ne veut pas passer pour bougon,
Mais il sait plaire, et sa satire
Cingle *la pelle et le fourgon.*

Il n'aime pas la politique,
Mais, comme un noble à cent quartiers,
C'est encore la République
Qu'il raille le plus volontiers.

Granger II : la guerre lui pèse;
Il parle un peu sévèrement
Et nous défend la Marseillaise,
Mais *pendant la paix* seulement.

Vergeron, à la rouge mine,
Ne craint-il pas de la pâlir
Dans son *Hôtel de la Débine,*
Triste abri qu'il faut démolir?

Quand la gaudriole s'est tue,
J'ai pu — comment n'y pas songer? —
Quêter — en vers — pour la *statue*
Que nous devons à Béranger.

Ces couplets, bien tournés du reste,
Ont obtenu plus d'un bravo.
Moi qui redoutais une veste!
— On n'en porte pas au Caveau.

Sur cet intéressant chapitre
J'en pourrais dire bien plus long;
Mais je craindrais à juste titre
De fatiguer mon Apollon.

Terminons donc cette folie;
Car trop longtemps ma plume court;
Et ceux qu'en ce moment j'oublie
Savent bien qu'ils auront leur tour.

D'après ce récit véridique,
Vous voyez qu'en fait de nouveau,
Quoi que prétende maint critique,
On peut s'adresser au Caveau.

8 mars 1879 EUG. IMBERT.

LICE CHANSONNIÈRE

BANQUET DU 5 MARS 1879.

A qui décerner la pomme dans ces tournois mensuels de chansonniers-poètes, où le chanteur, presque toujours interprète de son œuvre, a la conviction, s'il ne réussit pas, d'avoir été mal compris? Mon embarras s'explique. Quant à la critique, peut-elle trouver une place sérieuse dans ces concours intimes, ces luttes d'esprit qu'on ne saurait jamais trop encourager? Nous ne le croyons pas. Si quelques couplets ou rimes faibles viennent de temps à autre jeter leurs notes discordantes dans l'ensemble et rompre l'harmonie, peut-être est-il plus sage de faire la sourde oreille en feignant de croire que tout est pour le mieux dans la meilleure des Lices. D'ailleurs, les points de comparaison ont aussi leur utilité. Les satellites, rayonnant autour de l'astre Béranger, ont bien leur valeur, et, quand le soleil se cache, la nuit nous ramène les étoiles que nous nous estimons heureux de voir briller. Ceci posé, analysons comme quelqu'un qui croit que c'est arrivé.

M. Echalié raconte un rêve en vers qui lui sert de toast traditionnel et obligatoire. Son rêve finit par un cauchemar, jugez-en : au moment de franchir les portes du temple des chansonniers, il est réveillé par la foudre; c'est vexant. Un loustic traduirait sa longue tirade en une ligne : « *Il s'est cassé le nez contre la porte.* » Sa poésie n'entend pas de cette oreille et se termine ainsi :

Je bois à l'avenir
De la Chanson qui ne doit pas mourir,
Je bois à vous, prêtres de la déesse,
Qui saurez faire, en travaillant sans cesse,
De notre culte un culte respecté
Et de mon rêve une réalité.

Espérons que M. Echalié verra bientôt s'ouvrir toutes grandes les portes de ce temple que la modestie de son rêve ne lui permet pas encore de franchir.

M. Echalié fait aussi de la musique; il interprète, de M. Ryon, *les Roses d'amour,* et de Rubois, *la Muse Chanson. Ah! si j'avais su,* dit M. Pingray — et moi donc! M. Tribelhorn, *le Paradis des Buveurs,* de Georges Baillet, succès pour l'interprète et l'auteur; M. Fouache, *Si je gagnais l' gros lot!* ou *les Rêves d'un vidangeur;* M. Vergeron, le *Retour à la Lice,* que nous publions dans ce

numéro, et *Jean Labeur,* un chant plein de vigueur que l'auteur chante avec toute l'énergie qu'il comporte. N'oublions pas *l'Appétit vient en mangeant,* chansonnette commise par le signataire du présent article, en collaboration avec son camarade Gédhé; *les Venettes du 5 0/0,* de M. Ed. Hachin, brûlante actualité : gageons que l'auteur était de ceux que la venette a empoigné; c'est le revers de la médaille des rentiers (quand donc aurais-je de ces venettes-là), et, pour se venger, M. Hachin fait bravement rimer sait avec Say. Si la rime manque de richesse, c'est la faute à M. Say; s'en plaindra-t-il? — M. Picard, dans son *Mercredi des Cendres,* nous dit « Retourne à la poussière, » mais avec tant d'esprit qu'on lui pardonne le côté funèbre de sa chanson; M. Rubois nous peint sa *Devanture* en maître; nous savourons une bonne production de M. Georges Duplessis, *le Vieux Corbeau;* M. Adeline, son interprète, fait bien vibrer ces vers sentant la mort d'une lieue, mais aussi d'une grande vérité. M. Henri Nadot dit avec beaucoup de goût *Bonsoir voisin, bonsoir voisine.* M. Paul Avenel trouve qu'on n'est pas vieux à cinquante ans, et je suis entièrement de l'avis de sa bonne chanson. M. Rochet nous dit drôlement *qu'il a des filles* — mais paraît que c'est pas toujours drôle; — M. Ryon, de sa voix grave et sympathique, récite son *Jean Misère*, et se fait particulièrement applaudir dans *le Cabaret de la Futaille*; c'est un Eden, ce cabaret, et sa description donne l'envie d'y faire un tour. Nous entendons successivement *Je suis employé de bureau,* de Dubois; *Aux Chansonniers,* de Ach. Caron; *le Renouveau,* de Robinot, qu'on croirait écrit par un poète de vingt ans; *Nuit d'amour,* poésie de Jules Moniot. M. Albert Pellet interprète, de Paul Chocque, *Oreillard IV chez les Zoulous*: très-amusant, le petit Badinguet se servant de ses oreilles comme d'un lunier pour arriver plus vite : « *On ne la fait plus à bibi,* » dit-il. Heureusement! M. Jouy, à la muse tintamaresque, fait rire avec *Mon Adèle*; M. Hasse postule pour entrer dans la Lice et récite : *Visite à la Lice Chansonnière;* M. Jules Jeannin termine en égayant tout le monde par une de ces chansons dont il a la propriété et qu'il sait rendre amusante quand même.

A qui décerner la pomme, disais-je en commençant cet article; certes, nous n'avons que l'embarras du choix dans ce fouillis de couplets et de poésies dont la plus grande partie valent bien les meilleures chansons du café-concert que le public baptise grands succès. Constatons-le, le banquet du 5 mars a donné le jour à de fort bonnes choses; mais, avant tout, nous croyons être l'interprète du sentiment général en déclarant que les bravos les plus spontanés et les plus sincères ont justement récompensé quelques vers inédits de M. Alfred Leconte, *Ma première Confession*; c'est court, mais c'est bon, et la chute toute rabelaisienne (nous croyons o r l'appeler ainsi) ;

A défaut de papier, je me sers d'une feuille.

a surpris et aurait fait rire le confesseur lui-même, s'il avait pu l'entendre.

A. LEROY.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Nous regrettons sincèrement de n'avoir pu nous rendre au concert donné à la salle Herz, le 5 mars, par M[lle] Sarah Alphen ; on nous affirme qu'il a été des plus brillants, et l'on ajoute qu'un directeur d'une de nos grandes scènes lyriques doit s'attacher incessamment la sympathique chanteuse du grand théâtre de Versailles.

Le même soir, la société lyrique *Union et Gaîté* offrait un grand concert à ses membres d'honneur. Les noms les plus aimés des sociétés sont venus contribuer au grand succès de cette représentation.

Nous nous promettons d'aller prochainement rendre une visite au salon du Globe (8, boulevard de Strasbourg) local de ladite société.

Je reçois la lettre suivante.

« Monsieur le Secrétaire du journal *La Chanson,*

« Je vous informe que quelques fautes d'impression se sont glissées dans votre numéro du 1[er] mars. *Cercle Musset* : au lieu de M. Andrieux président, veuillez mettre A. Durrieu; quant à M. Verniaud, ne l'ayant jamais connu, je suppose que c'est de M. Berlioz que vous avez voulu parler. Agréez tous mes remerciements pour votre article et croyez-moi votre tout respectueux,

A. DURRIEU,
Président du *Cercle Musset.* »

Le dimanche 9 mars, les *Gais Momusiens* (président M. Leroux) donnaient une matinée lyrique et dramatique, salle de l'Alhambra. Arrivé un peu tard, et M. Leroux — on ne peut penser à tout — ayant oublié de réserver une petite place au chroniqueur de *La Chanson*, je ne puis donner qu'une idée incomplète de cette représentation, ayant tout entrevu par le gros bout de la lorgnette. Nous avons rencontré là quelques amateurs des sociétés lyriques, MM. Camut, Jomain, Robert, Georges, Franck — M[mes] Limat, Lorain, M[lles] Julia, Prieur, Henriette — MM. Metivet, Mounier, Vaast, Denis, Lefèvre etc. A part Jomain, qui a été moins amusant que d'habitude, ces Messieurs et ces Dames ont été, chacun dans leur genre, applaudis avec plus ou moins d'enthousiasme. Les artistes qui avaient obligeamment prêté leur concours s'appelaient M[lles] Nancy, Fabre; MM. Limat, Fradel, Mallièvre.— M. Viala est venu lui-même s'excuser, un affreux mal de gorge lui dictant un repos forcé. Le *Cercle Philharmonique*, dirigé par M. Dupa, a fait les intermèdes musicaux ; on a osé jouer la *Marseillaise* — vous avez bien lu : la *Marseillaise*! Le *bis* n'a pas été accordé ; le public le réclamait pourtant avec assez d'énergie.

Quand je vous aurai appris qu'on a joué *La Botte de mon père*; *un Homme comme il faut*, que les clodoches Adrien, Jules, Léon, Victor, ont dansé le quadrille de la *famille Bidard*, et que, moins veinard que ladite famille, je n'ai rien gagné à la grande tombola gratuite composée de 50 lots sérieux, vous ne pourrez vous étonner qu'on soit parti satisfait en se promettant de revenir quand il plaira aux *Gais Momusiens* d'ajouter un succès de plus à leur actif.

Nous avons déjà fait savoir que nous préparons un travail concernant les sociétés — sous ce titre *Goguettes et Sociétés lyriques de* 1820 *à nos jours.* — A ce propos, nous avisons les présidents qu'à l'avenir chaque numéro de *La Chanson* publiera, sous cette rubrique : *Paris qui chante*, l'histoire de chaque société en particulier. Nous commencerons par *les Epicuriens*, la plus ancienne des Sociétés lyriques parisiennes. Les présidents peuvent dès à présent nous adresser tous les renseignements concernant leur société: les premiers arrivés seront les premiers servis.

Au dernier moment, on nous informe que *l'Harmonie du Commerce* (président M. Morin, directeur J. Brevet) prépare, pour le 6 avril, une matinée artistique et musicale.

Les Enfants de Lutèce prêteront leur concours à cette solennité; nous serons là. Personne n'ignore que *l'Harmonie du Commerce* a remporté les trois grands prix d'honneur au dernier concours international de Paris.

A. LEROY.

Dimanche 23 février, anniversaire de la fondation de *la Renaissance* (Café du Globe, boulevard de Strasbourg). Salle comble, comme toujours; soirée charmante et programme très-bien composé. *La Renaissance* tient à honneur de conserver la place brillante qu'elle occupe parmi les sociétés lyriques. M. Ramel, son intelligent président, souffrant, était remplacé au bureau par M. Saunier, vice-président, qui s'acquitte de ses fonctions avec beaucoup de tact. Quant à la partie artistique, nous citerons au hasard : Mlle Dupont, dont la voix bien timbrée est extrêmement sympathique; M. Donckel, très-applaudi dans un récit : *Le Turco de la Commune. Qui se ressemble se gêne* est un acte très-fin et très-amusant; seulement, pourquoi M. Victor C. et Mme R. jouaient-ils au souffleur? Un bon point bien mérité à M. Henry M., qui a composé son personnage d'étudiant en rupture de cours d'une façon fort originale. Somme toute, un succès pour *la Renaissance.*

JANUS.

Mardi 4 mars 1879, troisième concert de la sixième saison de *l'Harmonie Commerciale*, salle Rivoli, 104, rue Saint-Antoine. — Directeur, Alexandre Thouvenel.

L'élément musical féminin était représenté, comme au dernier concert, par Mme Noblet, Mlle Mathilde Arnaud, et Mlle Lucie Thouvenel : cette dernière est âgée de sept ans et demi.

Mme Noblet a chanté avec goût et finesse une ariette de *Philémon et Baucis;* une indisposition regrettable ne lui a pas permis de jeter les notes hautes avec sa décision accoutumée. — Elle était plus maîtresse d'elle-même dans la *Marmotte*, de *la Camargo.* Lui reprocherons-nous d'avoir enlevé à ce morceau son cachet Renaissance? Nous ne l'oserons pas, bien que notre époque recherche les épices.

Mlle Arnaud dit plus qu'elle ne chante, et perle plus qu'elle ne dit. Sa préoccupation constante de la nuance ralentissait peut-être le mouvement général de la *Tireuse de Cartes.* Mais, quelle délicatesse dans le *Refrain de noce!* Bravo, sous cette réserve que la demoiselle d'honneur doit être un peu émue après deux verres de champagne : l'estomac et les convenances l'exigent.

On nous avait fait craindre pour la voix de Mlle Lucie Thouvenel, à la suite d'une imprudence d'enfant. Il n'en est rien heureusement; nous l'avons bien vu dans *Ce que j'aime le mieux* (paroles de M. Landrevin), et *Maison à louer.* — D'autre part, la jeune artiste fait des progrès sur le piano, grâce à son maître, M. Debroca de Gasperi.

Les Troubadours de la rue Saint-Denis étaient représentés par MM. Bonnefoy, président, et Alfred Bloc. M. Bonnefoy a chanté, d'une voix sympathique, *les Jeunes gens* et *la Saint-Lundi.* Pour vous, M. Bloc, je vais vous attraper en ami. Vous avez bien dit *Un jeune homme crédule;* et, si vous ne saviez pas *Un gros Lot*, c'est qu'il vous avait fallu remplacer au pied levé M. Bonnet, lequel, pour interpréter *Un Monsieur sans façon*, s'absente. Mais pourquoi classer dans votre répertoire *les Veinards de Bidards*, ce dernier mot de l'esprit du concert? *Sursum corda*, M. Bloc, ou, plus clairement, *haussez vos cordes* (traduction non garantie).

Le Conservatoire lui-même avait trois délégués : Mlle Rosamond, MM. Lavergne et Fournier, pour la partie poétique et littéraire. Voilà, du coup, trois artistes en herbe. — Tout aurait marché à souhait, s'ils n'avaient eu le souffleur dans le dos, position contraire aux nécessités de l'acoustique.

L'Harmonie même a fait des prouesses, surtout dans la *Marseillaise*, vieil hymne éternellement jeune. Modérez-vous, cuivres sonores; accordez-vous, petites flûtes, et votre chef, un vétéran, dira : « Musiciens, je suis content de vous. »

PROSPER TIBIA.

Les concerts se suivent et ne se ressemblent pas. Nous avions fait une ample provision de bravos pour nous rendre au concert mensuel que la *Lyre Méridionale* donnait, le 4 de ce mois, au lieu habituel de ses réunions, café des Négociants, boulevard Sébastopol, 99; malheureusement, la soirée a tellement laissé à désirer, que presque tous nos applaudissements nous sont restés pour compte. La cause en a été, paraît-il, dans la trop grande bienveillance du président qui a cru devoir autoriser à se faire entendre des étrangers à la société. Il en est un entre autres, M. G., dont nous tairons le nom pour cette fois, qui a chanté je ne sais quel morceau de musique sérieuse avec une voix et un accent d'un comique irrésistible; ce Monsieur a trouvé le moyen de reculer les limites du ridicule. Nous passons pour aujourd'hui les autres sous silence, mais, à bon entendeur, salut!

Et maintenant que nous en avons fini avec ceux-là, nous adresserons nos meilleures félicitations au nouveau directeur de la société, M. Albert Vernaelde qui, sous ce titre : *C'est dimanche*, nous a chanté une très-gracieuse mélodie de sa composition, paroles et musique. M. Pelouze a interprété avec beaucoup d'expression *les Vendanges de la République*, chant devenu populaire grâce à la musique de J.-B. Collignon. Citons encore MM. Sévérat, Séguier, Lacombe et Labor aîné, dont la voix est très-sympathique, et Lucciani, comique d'un réel talent; M. Fourcade s'est trompé, mais on nous dit qu'il est homme à prendre sa revanche, attendons; MM. Lelarge et Crémieux promettent, tiendront-ils?

Le chœur *la Toulousaine*, avec soli par MM. Pelouze et Sévérat, a clos la soirée.

VERITAS.

P. S. Nous serions désolé qu'on pût voir un oubli dans notre silence à l'égard des dames; c'est pure galanterie de notre part.

Le banquet annuel des anciens élèves de l'Ecole Turgot a eu lieu le 2 mars, dans les salons du café Riche. Les organisateurs, mettant à profit la présence de différents artistes, ont improvisé une soirée charmante dans laquelle on a entendu MM. Marais, de l'Odéon; Bonjean, du Théâtre-Lyrique; Berville, du Palais-Royal; Leiris, Chapuis, Picard et le compositeur Jules Raux, qui a interprété une de ses dernières chansons, connue de nos lecteurs: *le Vieux buveur de vin.*

Les Enfants de Saint-Denis, choral dirigé par M. Dumet, a donné, le 6 mars, son concert annuel. Quatre-vingt-dix exécutants, nombreux et excellents artistes des théâtres de Paris chaleureusement applaudis; résultat, plus de mille spectateurs. La *Marseillaise de la Paix*, d'Etienne Ducret, arrangé à quatre voix par M. Monestier, a obtenu un grand succès.

M. Garnot vient d'être nommé président du *Cercle Intime*. Cette fois, le cercle tient un président pour longtemps.

La Lyre bienfaisante a inauguré, le dimanche 9 mars, son nouveau local, quai Saint-Michel, 9. Grâce à l'activité du président, M. Couvreur, la salle était comble et la soirée a été pleine d'attrait. Le camarade Etiene Ducret a dit une chanson de circonstance. Nous reparlerons prochainement de cette société, qui tient ses réunions les dimanches et lundis.

La Renaissance a donné le 11 mars, une représentation extraordinaire dont nous rendrons compte dans notre prochain numéro.

La Fauvette Parisienne donnera, le dimanche 23 mars, à 9 heures, une soirée extraordinaire au bénéfice de M. Lourdez, pianiste de la société. — Galerie Montpensier, 36 (Palais-Royal).

A. P.

BIBLIOGRAPHIE

La Forêt de Bondy, distiques, par L.-G. Gauny (*)

Le poète ne vieillit pas; ses cheveux s'argentent, son front se ride, sa joue prend le teint de l'âge, mais son cœur et sa pensée restent jeunes. C'est à l'apparition de la nouvelle œuvre de Gauny que ces réflexions me sont nées.

Il y a trente ans que j'ai lu pour la première fois des vers de Gauny, dans les *Poésies sociales des ouvriers*. Un souffle puissant et âcre les animait de sa fièvre et certifiait la sincérité de la plume qui les avait écrits. Dans ce nouveau poème, *La Forêt de Bondy*, je retrouve la même vigueur, les mêmes idées généreuses, les mêmes aspirations grandioses.

Le seul côté fantaisiste du poète dans cette œuvre, c'est de l'avoir distribuée en distiques. Est-ce heureux? Je ne le crois pas. Ce mode de rythme est très-agréable à l'oreille dans les pièces de petite dimension, mais ici nous avons 72 pages à parcourir sur le même sujet.

Je ne puis résister au désir de citer le passage suivant, empreint d'une ardeur toute juvénile :

Ne reculons jamais devant un mot sans peur
Qui se montre tout nu quand il nous vient du cœur.

Apôtre populaire, en souffrant il faut dire
A chacun ce qu'il doit adorer ou maudire.

Marchons droit sur celui qui veut nous baillonner
L'âme, sans aucun bruit, pour mieux l'exterminer.

La raison en danger éveille nos alarmes,
Il nous semble, au lointain, que l'on nous crie : aux armes!

La pensée en transports, qui gronde dans les temps,
Est chargée à mitraille au front des combattants.

(*) Envoi franco contre 1 fr. 50.

Voilà la note de Gauny; elle se ressent de sa nature un peu solitaire, mais elle est bien à lui, droite et vigoureuse. *La Forêt de Bondy*, c'est la vie; l'auteur du poème y attaque les abus en leur sautant à la gorge; voilà le sujet. Il y a de quoi faire, et le poète a besoin d'être doublé du philosophe pour réussir.

Le titre est peut-être un peu énigmatique, mais ce petit livre, œuvre de lettré, est surtout écrit pour des lettrés qui ne chercheront pas.

Pour mettre son œuvre plus à même d'être lue avec fruit par tous, Gauny aurait dû la faire précéder d'une page de préface explicative.

L'auteur, entraîné par la grandeur de son but, marche, marche, et voit toujours se dérouler, dans son imagination ardente, le tableau qu'il expose; mais le lecteur, plus froid, a parfois besoin d'être guidé, éclairé sur le sujet qu'on veut représenter à ses yeux.

Une grande qualité chez Gauny, c'est la sonorité du vers. Je voudrais pouvoir citer, à l'appui de mon dire, un tiers de ce poème. Si parfois quelques distiques sont un peu teintés de misanthropie, cela ne dure pas, car Gauny n'est point un Alceste, c'est un combattant, un nerveux, chez qui le sang plébéien bout :

Je suis seul, et pourtant l'action m'ensorcelle;
En esprit, dans mon cœur, son roulis s'amoncelle.

Où sont-ils les torrents, les monts, et les combats
Qui brillent orageux sous le feux des soldats?

Je voudrais que mes cris qu'aucun frein ne modère
Pussent se dérouler sur un clan solidaire;

Pour la fraternité, s'il le fallait, sortir
De ce monde en montant le bûcher d'un martyr;

Dans les pays lointains qu'ombragent les platanes
M'arrêter en révolte aux portes des cabanes;

Et, pour éperonner leurs pauvres habitants,
Chanter l'hymne connu de nos vieux combattants.

Dans les landes, le soir, en remuant la braise
De l'âme des bouviers, chanter la *Marseillaise;*

Et la nuit, près des joncs qui frissonnent sur l'eau,
Sur un cheval sauvage aller au grand galop

Annoncer aux cités l'étonnante nouvelle
Qu'en secret chez le peuple un volcan se révèle,

Qu'au fond de tous les cœurs on l'entend bouillonner,
Qu'il va sauter dans l'air et qu'il veut rayonner.

Il y a dans cet accent un profond amour de l'humanité. Gauny a fait deux parts de sa vie : le travail et l'étude. Ce n'est point un savant d'origine, mais un enfant du peuple studieux, qui sait surtout ce qui ne s'enseigne pas. Il a dans le cœur des convictions sincères et profondément enracinées, fruits de l'expérience et de la méditation.

Cherchez son livre, vous qui aimez la saine poésie et qui sentez en vous que l'avenir ne peut pas toujours mentir à ses généreuses promesses.

C'est un mignon in-18 raisin, imprimé sur beau papier, avec titre rouge et noir. Un dessin vigoureux de Charbonnel, très-joliment gravé à l'eau-forte par Monnin, figure en tête, et il sort de la librairie A. Patay, qui n'en est pas à son coup d'essai en fait de publications artistiques.

Eugène BAILLET.

Vente de LA CHANSON, en gros et au numéro pour les libraires :
Chez TRALIN, rue du Croissant, 5,
Et chez JEANMAIRE (ancienne maison MARTINON), rue des Bons-Enfants, 32.

Le Directeur-Gérant, A. PATAY.

2e ANNÉE. — N° 17. 1er AVRIL 1879.

LA CHANSON

Revue Bi-Mensuelle

Directeur-Gérant
A. PATAY

Le Numéro : 20 cent.

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois

Secrétaire de la Rédaction
A. LEROY

Le Numéro : 20 cent.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
Paris, 6 mois.......... 2 fr. 50
Départs, 6 mois........ 3 »
Etranger, 6 mois...... 3 50

M. L.-Henry Lecomte, rédacteur en chef de *La Chanson* et secrétaire du Comité de la statue de Béranger, a reçu la lettre suivante :

Paris, le 17 mars 1879.

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE,

Vous avez bien voulu me faire savoir que le Comité formé pour élever une statue au poète populaire Béranger était définitivement organisé, et qu'il allait se mettre à l'œuvre sous le patronage des noms les plus illustres dans la littérature et la politique. Vous me demandez en même temps si le Comité peut compter sur le concours du ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, soit pour une souscription, soit pour la fourniture de bronze.

J'ai à peine besoin de vous dire que je m'associe de tout cœur à votre entreprise patriotique et que le concours prêté par mon administration sera aussi large que nos ressources nous le permettront. C'est dans le désir de vous prêter une aide sérieuse que je vous prierai de me faire connaître, aussitôt que possible, les projets définitifs du Comité, sans lesquels il m'est difficile de déterminer la part contributive de l'Etat.

Permettez-moi d'ajouter que je verrais, quant à moi, dans cet hommage rendu au grand chansonnier national, une admirable occasion de faire appel au talent de nos architectes et de nos sculpteurs, en mettant au concours, non pas seulement un projet de statue, mais un projet de monument plus complet comprenant au besoin d'autres figures et des bas-reliefs. Aucun motif, assurément, ne semble plus fait pour exciter le génie des artistes français ; aucun monument ne serait élevé, au milieu de plus chaleureux applaudissements, sur une place de Paris.

Recevez, Monsieur le Secrétaire, l'assurance de ma considération très-distinguée.

Pr le Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts,

Le Sous-Secrétaire d'Etat,

EDMOND TURQUET.

M. L.-Henry Lecomte a répondu :

Paris, le 21 mars 1879.

MONSIEUR LE MINISTRE,

Je m'empresse de vous adresser tous les renseignements que demande votre lettre si sympathique.

Le Comité formé pour élever une statue à Béranger veut ériger cette statue dans le jardin du Temple, au centre du quartier auquel le souvenir du poète est particulièrement attaché, à quelques pas de la maison où Béranger vécut ses derniers jours. La statue sera payée par une souscription publique, et solennellement inaugurée le 19 août 1880, centième anniversaire de la naissance du grand chansonnier.

Il était à peu près décidé qu'on éviterait le concours public, comme éloignant la plupart des maîtres et occasionnant une grande dépense de temps et d'argent; mais, à cela, des objections nombreuses ont été faites et le Comité, sans doute, décidera le concours.

Nos désirs se bornent à l'érection d'une statue, suffisante pour la mémoire d'un homme qui fit de la simplicité la règle de sa vie ; cela, cependant, est subordonné au chiffre des souscriptions recueillies, et nul, dans le Comité, ne s'opposerait à ce qu'il fût donné, au monument dédié à Béranger, des proportions plus vastes et une grande importance artistique.

Je crois, Monsieur le Ministre, n'avoir point d'autre éclaircissement à vous fournir. Le Comité, en somme, n'est qu'au début de son œuvre. Connaissant sa composition, vous avez très-justement apprécié la signification politique et littéraire de la manifestation qu'il prépare. Béranger est une gloire foncièrement honnête et profondément populaire ; à ce double titre, son souvenir mérite du gouvernement de la République la sympathie que vous voulez bien me promettre dans un langage patriotique dont il m'est doux, au nom du Comité, de vous remercier avec l'émotion la plus vive et la gratitude la plus sincère.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de mon dévouement.

L.-HENRY LECOMTE.

La grande matinée littéraire et lyrique, organisée par *La Chanson* au profit de la souscription pour la statue de Béranger, aura lieu le dimanche 13 avril (jour de Pâques), à 1 heure 1/2 très-précise, au théâtre du Château-d'Eau, rue de Malte.

En promettant d'énumérer aujourd'hui les éléments de succès de cette solennité, nous avions compté sans les lenteurs de l'organisation. Notre ferme désir de n'annoncer que des auditions certaines nous contraint à garder le silence. Mais tous nos abonnés recevront, dans quelques jours, un imprimé contenant le programme détaillé du spectacle et l'indication du prix des places.

Une erreur grave a été commise dans la première liste des souscriptions pour la statue de Béranger. Au lieu des 200 francs que nous croyions votés par *la Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de musique*, cette société, deux jours après notre publication, a voté la somme de 500 francs.

Voici la lettre nous informant de ce fait :

« Monsieur,

« Le syndicat de la Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de musique, dans sa séance du 18 mars, a voté la somme de cinq cents francs pour la statue de Béranger, notre grand chansonnier. Il tient à honneur de voir la société qu'il représente figurer parmi les premiers souscripteurs de cette œuvre nationale.

« *Le Président,*
« Paul Avenel. »

Rectification sera faite sur la seconde liste que nous imprimerons dans notre numéro du 16 avril. Tous nos correspondants voudront bien nous adresser au plus tôt les noms et les chiffres qu'ils désireraient publier.

H. L.

ÉTUDE SUR LES CHANTS ÉTRANGERS

(Suite)

Nous devions consacrer cet article à Slovasky, mais le peu de place dont nous disposons nous oblige à remettre cette intéressante étude — un peu longue — à un prochain numéro. Aujourd'hui nous donnerons la traduction d'une romance russe : *Solovéï* (le Rossignol) que tous les paysans russes chantent dans les bois, les soir d'été ; nous en détacherons quelques strophes. Si nous en croyons nos amis de Russie, la musique de cette chanson serait due à M. Aliabéier. L'auteur nous est inconnu ; d'après d'anciens documents, elle est attribuée à un poète de la Baltique : Delvigor.

Malheureux, je suis sur la terre,
L'adversité voilà ma part ;
Ici je cache ma misère
Et viens seul rêver à l'écart.
Rossignol, doux rossignol,
Chante, chante et prends ton vol !

De ton chant la nuit est éprise,
Ton chant clair vibre et s'enfuit
S'unissant au chant de la brise :
C'est la prière de la nuit !
Rossignol, doux rossignol,
Chante, chante et prends ton vol !

Dans la forêt, ombreuse voûte,
Lançant tes accents enchanteurs,
Rossignol, c'est toi que j'écoute,
Tu rends le bonheur à nos cœurs !
Rossignol, doux rossignol,
Chante, chante et prends ton vol !

Cette poésie ne vous rappelle-t-elle pas la *Romance d'Esthelle* de Florian ?

(*Sera continué*) P.-E. ERARD.

LE COIN DU FEU

De l'an qui va mourir le glas funèbre sonne.
Les bois sont désolés, la campagne frissonne ;
Il pleut, il vente, il neige, il fait froid ; c'est l'hiver !
Mais le bien-être est là, près du feu qui pétille,
Et plus étroit se fait le cercle de famille
Autour de ce feu clair.

Tenons porte fermée et fenêtre bien close.
On ne voit au dehors que cette triste chose :
Un ciel gris et brumeux qui semble s'ennuyer,
N'ayant plus son soleil, ainsi qu'un corps sans âme ;
Les rayons maintenant nous viennent de la flamme
Joyeuse du foyer.

Les arbres ont perdu leur voûte de verdure,
Et les oiseaux ont fui, chassés par la froidure ;
Tout le charme des bois avec eux est parti !
Mais qu'importe au dehors les branches effeuillées,
Quand le cri du grillon, compagnon des veillées,
Dans l'âtre a retenti !

Si la forêt se tait, si la campagne est sombre
Et tristement s'endort dans le silence et l'ombre
Sous un ciel froid pareil au toit noir des prisons,
Qu'importe ! à l'intérieur l'allégresse est plus vive,
On chante, on cause, on rit, et gaîment on active
La flamme des tisons.

Il fait si bon, blotti près de la cheminée,
Ecouter la rafale au dehors déchaînée
Faire rage, impuissante, autour du chaud logis !
Et, tandis que la pluie à flots se précipite,
Tourner et retourner la bûche qui crépite
Sur les chenets rougis !

Puis quand de neige au loin la campagne est couverte
Et sous ce blanc linceul repose froide, inerte,
Comme sous le suaire un mort dans son cercueil,
Qu'importe ! la maison lumineuse est remplie
De mille bruits joyeux, et bien vite on oublie
Qu'au dehors tout est deuil !

Viens donc, ô triste hiver ! avec ton froid cortége
De pluie et de frimas, de brouillards et de neige,
Avec ton ciel pâli remplaçant le ciel bleu !
Déjà tu couvres tout de tes funèbres ombres ;
Mais il nous reste encor, pour braver tes jours sombres,
La place au coin du feu.

G. LEPRÉVOST.

ELLE ÉTAIT SI JOLIE!

Je l'ai rencontrée, un beau jour,
Fraîche, pimpante et bien chaussée,
Montrant sa jambe faite au tour,
Sous sa tunique retroussée;
Il pleuvait, je lui proposai
Un abri sous mon parapluie;
Un mois après je l'épousai...
Elle était si jolie!

Beaux jours de ma lune de miel,
Vous avez passé comme un songe!
J'ai vu trop tôt que dans mon ciel
Cette lune était un mensonge,
Mais sur mon cœur au désespoir,
L'ingrate, aimée à la folie,
N'en garda pas moins son pouvoir :
Elle était si jolie!

Pour contenter tous ses désirs,
Dans mon ardeur j'avais beau faire,
Sa soif brûlante des plaisirs
N'a jamais pu se satisfaire;
Dieu sait tout ce que dépensa
Sa ruineuse coquetterie,
Tout mon patrimoine y passa :
Elle était si jolie!

Encor si sa fidélité
M'eût payé de mes sacrifices;
Mais mon amour avait compté
Sans tous ses coupables caprices.
La cruelle me fit, hélas!
Vider, vingt fois, jusqu'à la lie,
La coupe de feu Ménélas :
Elle était si jolie!

Elle n'est plus! à son tombeau
Où je vais rêver de ses charmes,
Chaque anniversaire nouveau
Me voit arriver tout en larmes;
Son portrait, sculpté richement
Dans un beau marbre d'Italie,
Resplendit sur son monument...
Elle était si jolie!

Édouard RIPAULT.

D'APRÈS FÉNELON

Air *de Philoctète*

En l'altérant, citer de Fénélon
Une éclatante et profonde pensée,
La tentative est peut-être insensée,
Car on devient plagiaire et félon.
Mais, lorsqu'il peut agrandir son domaine,
Le chansonnier ne doit pas hésiter;
Donc, mon audace ira jusqu'à chanter :
L'homme s'agite, et... la femme le mène!

Je fais souvent des efforts surhumains
Pour aller voir quelque gai vaudeville,
Où les Grangé, les Meilhac, les Clairville
Auront semé le sel à pleines mains;
Mais Héloïse, aimant le beau Dumaine,
Le mélodrame et tout ce qui s'ensuit,
A l'Ambigu vite elle me conduit :
L'homme s'agite, et la femme le mène!

Lorsqu'un ami voulut bien m'envoyer,
Le vendredi de la semaine sainte,
Une bourriche, à l'heure de l'absinthe,
Je m'apprêtai soudain à festoyer;
Mais, en voyant un gras chapon du Maine,
Angélina frémit, se courrouça,
Et la morue, hélas! le remplaça :
L'homme s'agite, et la femme le mène!

« Le croirais-tu, me dit un député,
« Très librement chaque jour j'invalide,
« Sans que jamais la droite m'intimide,
« L'élu qui n'eut qu'un scrutin frelaté.
« Eh! bien, après l'échec de *du Demaine*,
« Contre X j'allais encore m'acharner,
« Quand Rose a su pour lui m'endoctriner :
« L'homme s'agite, et la femme le mène!

Je rentre un soir, de fatigue accablé,
Comptant dormir à côté de Gertrude;
Mais elle, alors, malgré ma lassitude,
De ses faveurs, sans trêve, m'a comblé.
L'ardeur de Phèdre, et le cœur de Chimène,
S'étant ligués pour m'ôter tout repos,
Cette nuit-là j'ai dit fort à propos :
« L'homme s'agite, et la femme le mène. »

Un type enfin, c'est le mari d'Églé,
Qui, richement doté par la nature,
Paraît si fort, dans sa haute stature,
Qu'en bronze pur on le croirait coulé.
Veut-il chasser, aussitôt l'inhumaine,
Par les cheveux prenant cet Absalon,
Il est traîné de salon en salon :
L'homme s'agite, et la femme le mène!

MONTARIOL.

A mon bon camarade et collègue G. Bourgeois.

MONSEIGNEUR LE CAPITAL

Air du *Rocher de Sainte-Avelle.*

Pauvres humains qui végétez sur terre,
Chacun de vous convoite mes faveurs,
Par mon pouvoir, je chasse la misère,
Et sous mes pas on voit naître des fleurs.
D'un noir taudis, souvent je fais un Louvre,
Tout s'embellit sous mon souffle vital,
En ma présence, allons, qu'on se découvre!
Saluez-moi, je suis le Capital!

Avec raison, je sème des richesses;
Mais, si parfois, dans un moment d'erreur,
A l'intriguant j'accorde mes largesses,
De l'artisan je stimule l'ardeur;
Dans l'univers, mon pouvoir est immense;
Mon talisman, c'est le brillant métal,
Rien ne résiste à ma toute-puissance :
Saluez-moi, je suis le Capital!

C'est moi qui fais que femme grisonnante
Peut épouser un homme jeune encor,
Et qu'une vierge, au front pur, attrayante,
Se voit livrée au vice pour de l'or.
Séchant des pleurs et creusant des abîmes,
A chaque instant, soit propice ou fatal,
Je pousse au bien, j'inspire aussi des crimes :
Saluez-moi, je suis le Capital!

Pour obtenir un bonheur illusoire,
Hommes sans foi, vous devenez cruels ;
Fraternité, devoir, amour et gloire
Sont immolés par vous sur mes autels.
Prosternez-vous, taisez votre faconde,
Courbez vos fronts devant le piédestal
Du plus grand roi qui domine le monde :
Saluez-moi, je suis le Capital !

Petits enfants, lorsque je vous protége,
Vous souriez dans vos riches berceaux ;
Et vous, vieillards, quand la mort vous assiége,
C'est encor moi qui pare vos tombeaux ;
Tout malheureux que ma main déshérite
N'a pas toujours un lit à l'hôpital ;
Car posséder est le plus beau mérite :
Saluez-moi, je suis le Capital !

H. FÉNÉE.

LE POÈTE ET L'OISEAU

Musique de Emile Picard

Chants et parfums sortent de la feuillée ;
Que dit l'oiseau ? que murmure la fleur ?
Moi je ne sais, mais mon âme éveillée,
Semble y répondre et me laisse rêveur.
Petits, chantez... n'ayez crainte, mes belles...
Oh ! je ne suis ni méchant ni jaloux,
Comme vous mon âme a des ailes...
Je suis un oiseau comme vous.

On naît oiseau : dans l'enfant qui babille
N'est-ce pas vous que l'on entend parler ?
Et plus gaîment s'il joue et s'il sautille,
Ne craint-on pas de le voir s'envoler !
A ce penser quel trouble m'inquiète !
Le ciel m'attire et me paraît plus doux ;
L'enfant est devenu poète...
Je suis un oiseau comme vous.

Je vois un nid. Si l'amour n'est qu'un rêve,
Expliquez donc ses miracles un jour !
Le vieux serpent a-t-il pu séduire Eve ?
C'était un nid qui lui parlait d'amour.
Aimer c'est lire à l'éternel poème
Des mots qu'hélas ! on comprend peu chez nous.
Je viens d'apprendre comme on aime...
Je suis un oiseau comme vous.

Libres, chantez ! chantez, les voix joyeuses !...
Mais près de moi ; ne vous éloignez pas :
Ah ! redoutez pour vos ailes soyeuses
Cet oiseleur qui vous guette là-bas.
Sous le ciel bleu tout rayon nous enchante ;
Narguez la cage... à d'autres les verrous !...
C'est la liberté que je chante :
Je suis un oiseau comme vous.

Ainsi que vous j'ai su vivre sans maître ;
Le cœur léger je poursuis mon chemin,
J'espère en Dieu qui me bénit peut-être,
Et cet espoir sourit au lendemain.
Pour un peu d'or, qu'avec peine l'on glane,
Eh ! quoi, j'irais me mettre à deux genoux ?
On ne peut ramper lorsqu'on plane...
Je suis un oiseau comme vous.

E. SAVAUDY.

LE VIEUX CORBEAU

C'était l'hiver. Au fond d'une sombre forêt,
Sur les confins altiers de la blonde Lorraine,
Un lugubre corbeau dans l'ombre discourait ;
D'affreux gémissements la nature était pleine.
Et ce corbeau disait (bavant avec effort
Quelques lambeaux sanglants) à sa progéniture :
« L'homme, orgueilleux et vain, n'est bon qu'après sa mort ;
Aux petits des oiseaux, Dieu donne la pâture.

Du bruit de vos exploits remplissez la nature,
Détruisez-vous sans fin ;
Il faut bien qu'aux corbeaux vous serviez de pâture,
Hommes, nous avons faim !

Depuis cent cinquante ans je parcours l'univers ;
Partout j'ai rencontré quelques champs de bataille ;
Pour connaître les maux de vingt peuples divers,
Sur les cœurs pantelants mon bec a fait ripaille.
Je n'ai jamais jeûné, grâce à de grands guerriers,
Qui, du Dieu des combats se firent les apôtres ;
Nous aurons, mes enfants, des humains par milliers,
Tant qu'on verra sur terre un peuple en gêner d'autres.

Du bruit de vos exploits, etc.

Le monde, cependant, a fait quelques progrès ;
Par de nouveaux engins s'accroissent les victimes ;
Quelques hommes d'Etat s'assemblent en congrès
Pour décider la guerre et protéger ses crimes.
Tous les jours on invente un canon meurtrier.
Pour un fusil nouveau combien de gens célèbres !
Retenez bien leurs noms, loin de les oublier,
Respectons, mes enfants, ces inventeurs funèbres.

Du bruit de vos exploits, etc.

Je sais bien que, jadis, quelques libres penseurs
Ont murmuré ces mots : La paix universelle !
C'était pour consoler des familles en pleurs
Que ce rêve insensé naquit d'une cervelle !
La paix dans l'univers ! que feraient les corbeaux ?
Forgez, fondez, limez ; la terre est par trop blanche,
La mort se blottit bien dans des plis de drapeaux ;
Dans l'ombre nous guettons ; vous avez dit : Revanche ?

Du bruit de vos exploits, etc.

Soudain un bruit confus interrompt ce discours ;
De sinistres éclairs déchirent les nuées ;
Des voix d'hommes, d'enfants appellent au secours ;
On voit briller au loin les feux de deux armées.
Rassemblant ses petits, le corbeau dit : « Enfin !
Nous aurons à manger ; car la terre est rougie ;
Bénissons le Seigneur qui fit l'orgueil humain
Et le peuple insensé qui fit la Monarchie !

Du bruit de vos exploits remplissez la nature,
Détruisez-vous sans fin ;
Il faut bien qu'aux corbeaux vous serviez de pâture,
Hommes, nous avons faim ! »

Georges DUPLESSIS.

AVEC ELLE

Je ne vous dirai pas son nom,
Son nom doux comme une caresse,
Et cependant, je le confesse,
Il parfumerait ma chanson.
Ma muse inconstante et rebelle
Semble vouloir faire un effort
Pour chanter une fois encor
Les charmes qui plaisent en elle.

Son caquetage toujours plaît,
Elle est vive et spirituelle,
Et, quand on babille avec elle,
Le temps bien vite disparaît.
Son bon sens est une étincelle
Qui ne brille jamais en vain,
Et sans médire du prochain
On aime à jaser avec elle.

On peut admirer sans détour
Son pied mignon, sa main si blanche,
Sa taille fine, et de sa hanche
On peut adorer le contour.
De lumière son œil ruisselle
Et ses mouvements gracieux
Font trouver bien délicieux
L'instant où l'on joue avec elle.

J'aime son rire franc et bon
Qu'avec plaisir chacun répète,
Et qui dessine une fossette
Au bas de son joli menton.
Sa gaîté, déployant son aile,
Nous montre l'émail de ses dents;
On croit toujours avoir vingt ans,
Amis, quand on rit avec elle.

Mais dans l'abandon des plaisirs,
Si parfois la plaisanterie
Dépasse la galanterie,
Un regard calme les désirs.
En amour, je la crois cruelle,
Ses attraits lui donnent ce droit;
Pour être plus heureux qu'un roi,
Il suffirait d'être aimé d'elle.

Léo TOSTAIN.

MES CINQUANTE-HUIT ANS

AIR : *La Bohémienne en a menti.*

Vous voilà tous, mes chers enfants,
Pour fêter mon anniversaire;
Avec vous je veux boire un verre
Au souvenir de mon printemps :
Car lorsque vient l'expérience
Ce n'est jamais qu'à nos dépens,
Et l'on regrette son enfance
Lorsque l'on a cinquante-huit ans.

Quand on était jeune, on pouvait
Par-çi, par-là, conter fleurette
A mainte gentille fillette
Possédant attrait sur attrait;
Mais l'âge rend atrabilaire
Et fait croître des cheveux blancs :
Au beau sexe on ne peut plus plaire
Lorsque l'on a cinquante-huit ans.

J'ai vu les deux Napoléon,
J'ai vu Louis le dix-huitième,
Charles dix et Philippe même,
Sombrer par la voix du canon;
Par une guerre pacifique
Malgré les nombreux dissidents,
Je vois fleurir la République!
Mes amis, j'ai cinquante-huit ans.

Désaugiers, a dit : mes enfants,
(Dans un spirituel ouvrage (*),
« Qui plie à soixante ans bagage
Vécut toujours assez longtemps. »
Bientôt, pour moi, va sonner l'heure
Où l'on quitte amis et parents,
Pour peupler la sombre demeure,
Car, hélas! j'ai cinquante-huit ans.

JOSEPH LAVERGNE.

(*) *Le Dîner de Madelon*, vaudeville

L'HIRONDELLE PRISE AU PIÉGE

Bien loin du ciel natal une pauvre hirondelle,
Prise dans les filets d'un méchant braconnier,
Disait, voyant partir ses sœurs à tire-d'aile
Sous les rayons dorés d'un soleil printanier :
« Là-bas, dans mon pays, la colline est fleurie,
« Mon frère le pinson retrouve sa gaîté,
« Ne me retenez pas, rendez-moi ma patrie,
« Et ce bienfait de Dieu qu'on nomme Liberté... »

Pour leurs frères proscrits, qui pleurent loin de France,
Fauvettes et pinsons, dans les bois réunis,
Invoquent dans leurs chants le pardon, la clémence,
Rendez à ces martyrs la famille et leurs nids.

« Vivre loin du pays, loin de ceux que l'on aime,
« C'est mourir lentement d'un perfide poison,
« L'homme doit être bon et c'est le mal qu'il sème,
« L'homme ne doit qu'aimer et je meurs en prison.
« Mon crime, quel est-il? J'ai voulu rester libre
« Et vos piéges maudits arrêtèrent mon vol.
« Ce cri de Liberté qui dans l'espace vibre,
« Ne le prononcez pas, ce serait plus qu'un vol!

Pour leurs frères proscrits, etc.

« Sous ce climat mortel j'ai vu tant de misère,
« J'ai vu tant de sanglots, tant d'amères douleurs;
« Là, j'ai vu l'exilé qui demandait sa mère
« Et murmurait un nom au milieu de ses pleurs.
« C'était un nom d'ami, d'une femme chérie,
« D'un père, d'une sœur, d'un blond et rose enfant,
« L'orphelin sans amis réclamait la patrie,
« Cette mère de tous que l'on aime et défend... »

Pour leurs frères proscrits, etc.

Le printemps est passé, déjà la neige tombe
Et ces êtres chéris sont encore là-bas.
Le sol Calédonien, comme une large tombe,
Pour beaucoup s'est ouvert... il ne les rendra pas!
Il n'est donc plus ici d'air libre, ni de place
Pour ces fils du pays, que brise le malheur?
La France a donc au cœur comme un monceau de glace
Qu'elle ne s'émeut pas devant tant de douleur?

Quand donc pourrons-nous dire aux proscrits de la France :
« Venez, frères, venez, tous vos maux sont finis;
« C'est l'heure de la paix, c'est assez de souffrance,
« Revenez parmi nous, revenez dans vos nids.

RÉMY DOUTRE.

L'EX-CUIRASSIER ET SON CHEVAL

Là, là! plus doucement, ô mon vieux compagnon!
Car le travail est rude à creuser le sillon,
Et le collier pesant sur ta moite encolure
Pourrait, en la rouvrant, élargir ta blessure.
Là, là! mais qu'as-tu donc? A ma voix tu frémis,
Toi qui, jusqu'à présent, fus si doux, si soumis.
Sur le sol martelé ton fier sabot résonne,
Sur ton col arrogant ta crinière frissonne,
Et tu ronges ton mors, le regard plein d'éclats.
Qu'as-tu donc?—Je comprends.—Ce grondement là-bas
Qui nous arrive sourd, sur l'aile parfumée
Du zéphyr qu'alourdit ces flocons de fumée,
A réveillé soudain tes souvenirs guerriers.
— Rêveras-tu toujours Reisehoffen et lauriers?
Calme-toi, pauvre ami, car ce bruit qui t'étonne,
N'est pas le sourd écho de l'obusier qui tonne :
Mais c'est celui d'un train qui, roulant sur son rail,
Vient apporter à tous la vie et le travail.
Va, Cocotte, reprends un maintien moins épique,
Et, cadençant ton pas au bruit d'un chant rustique,
Dans la plaine, grisé d'enivrantes senteurs,
Trace de droits sillons, en marchant sur les fleurs.
Et quand, avec l'été, nous viendra l'abondance,
Je veux dans ta crinière à la fauve nuance
Placer près du laurier, s'enlaçant à jamais,
Le gai coquelicot, emblème de la paix.

Théophile MATHIERRE.

L'ESPRIT DE PARTI

A Monsieur A. Patay, Directeur de *La Chanson*

Paris, le 19 mars 1879.

Pascal avait raison, le « moi » est haïssable, mais il est des circonstances dans lesquelles il faut savoir vaincre certaines répugnances; celles qui me décident à solliciter la publicité de vos colonnes m'autorisent-elles suffisamment à le faire? — Vous en jugerez.

Le jeudi 13 courant, je lisais dans *le Petit Caporal* daté du 14 (suivant le singulier usage adopté par tous les journaux du matin et du soir) l'entrefilet suivant :

« Dans le dernier numéro de *La Chanson*, revue bimensuelle, nous trouvons une romance d'un M. Echalié qui porte ce titre :

Nous tenons la République

et au-dessous :

Air : *La queue emporte la tête.*

La queue emporte la tête; mais c'est ce que les conservateurs ne cessent de dire. »

Cédant à ma vieille habitude de dire ce que je pense, j'adressai à M. Philéas Fogg (???), signataire de l'article *Choses et autres*, cette lettre que je retrace de mémoire :

« Monsieur,

« Je lis tous les jours votre feuille et particulièrement vos articles qui veulent être mordants et spirituels et qui ne sont qu'aigres-doux.

« Dans celui de ce matin, vous parlez *d'un* M. Echalié auteur d'une chanson intitulée : *Nous tenons la République.*

« Ce *un* est rempli d'atticisme et rappelle « l'œil souverain ». Il n'y a vraiment que vous pour trouver de ces mots ironiques et dédaigneux qui écrasent un homme.

« Ce M. Echalié, qui est président de *la Lice Chansonnière* et membre du *Caveau*, a sur vous un avantage marqué : c'est de publier des chansons de lui et qui sont bien à lui. J'ai lu la sienne, je crois m'y connaître, et je l'ai trouvée très-bien faite; elle ne contient pas un seul vers de quatorze pieds comme celui que vous perpétrez ce matin « Le pauvre homme, etc. » *Elle a un*, avec un hiatus par dessus le marché.

« Les lauriers de M. Lorgeril vous empêcheraient-ils de dormir?

« J'ajoute que vos mots de la fin sont parfois réussis; ils sont alors, il est vrai, empruntés à *l'Evénement*, comme celui d'aujourd'hui sur le magistrat constipé.

« Je serais charmé et surpris de vous voir publier ma lettre, mais je n'ose l'espérer.

« Croyez-moi, Monsieur, votre lecteur et votre adversaire sans rancune ».

Le 15, dans son numéro du 16, M. P. F. déposait dans sa *Petite Correspondance*, à la troisième page, en caractères microscopiques, les lignes que voici :

« M. Ruel. — « L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a, » dites-vous. Pas toujours, cher Monsieur; la preuve c'est que dans votre lettre vous avez voulu en avoir et que vous n'avez rien gâté — il est vrai qu'il y a peut-être une bonne raison à cela... »

Un coup-d'œil rapide jeté sur *le Petit Caporal*, à l'article *Choses et Autres* de M. P. F. m'ayant laissé ignorer ce piquant paragraphe, j'adressai aussitôt à M. Philéas un nouveau billet, chargé cette fois, sans me douter que j'allais lui fournir les éléments d'un mot vraiment réussi et nullement emprunté à *l'Evénement.*

Voici le mot; c'est à coup sûr l'un des meilleurs qui soit sorti de la plume acérée de M. P. F. :

« M. Ruel, à Neuilly. — On vous a déjà donné ce matin, mon brave homme. Inutile, au reste, de *charger* vos lettres; votre style est déjà bien assez lourd, allez. »

Etourdi du coup (il y avait de quoi, convenez-en), j'essaie néanmoins de riposter, sans charger ma lettre cette fois :

Neuilly, 16 mars.

« Monsieur Philéas Fogg,

« Brave homme, soit; je n'ai pas d'esprit, accordé; mais il y a quelqu'un qui en a plus que vous, Voltaire l'a dit : c'est tout le monde.

« Alors, pourquoi ne pas prendre vos lecteurs pour juges en leur soumettant les pièces du procès que j'ai pris la liberté grande de vous intenter au nom de la prosodie et du bon goût.

« Ah! voilà, c'est qu'il faudrait reconnaître ses torts, et il paraît qu'au *Petit Caporal* on n'aime pas cela.

« Un de vos chefs de file, et je dis des plus célèbres, votre maître à tous, P. Fogg, D. Mocrate, Brumaire et consorts, en pareille occurrence, n'hésita pas à s'exécuter de bonne grâce; ce qu'il fit, il y a dix ans, de la façon la plus galante, j'affirme qu'il vous conseillerait de le faire aujourd'hui.

« Voyons, un bon mouvement; mieux vaut tard que jamais.

« Si vous craignez de me faire une réclame à laquelle je ne songe guère, croyez-le bien, insérez ma correspondance en supprimant ma signature.

« De la pâte ferme à nos lecteurs! allez-vous me répondre. Rassurez-vous, ils ont la digestion facile. »

Deux jours s'écoulent, pas de réponse. Ce matin 19 mars, perdant tout espoir, je lance à mon silencieux adversaire ce billet :

Neuilly, 19 mars 79.

« Monsieur Philéas Fogg,

« Le lendemain et le surlendemain du banquet des fidèles et de la glorification de l'héroïque journée de Sedan, je n'avais pas l'outrecuidante pensée que vous puissiez gratifier de quelques lignes étincelantes le brave homme qui vous importune de sa lourde prose, mais après trois jours de silence, vous me permettrez de constater que vous n'avez rien trouvé de précis à me répondre sur ces deux points :

« 1° Vers de quatorze pieds, perpétré par vous avec un hiatus à la clef.

« 2° Mots de la fin empruntés à *l'Evénement.*

« Cet aveu muet me suffit, quant à présent... »

L'incident est clos, je crois, ce qui ne m'empêchera pas de jeter mon coup-d'œil quotidien sur le *Petit Caporal*, dont je ne saurais trop recommander la lecture à tous les amis de la chanson et de la vieille gaîté française.

Sur ce, mon cher confrère, je vous remercie à l'avance de votre cordiale hospitalité.

Tout et bien à vous,
J. RUEL.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Représentation du 11 mars, à *la Renaissance*. — Le monde arrive tard, mais enfin, à dix heures, la salle est comble. Après l'ouverture de *Guillaume Tell*, par M. Canet, pianiste, les planches sont essuyées assez agréablement par MM. P. Launet, baryton, Duvergray, ténor, et un jeune comique, M. Samuel, qui promet. La toile tombe et se relève presque immédiatement sur une saynette à deux personnages, *Nicole la Repasseuse*, due à la collaboration de MM. Raphaël May et Jules Quidant, tous deux sociétaires, me dit-on. Mlle Lévy-Nicolle ne se contente pas d'être jolie, elle joue avec grâce et sa voix est loin d'être désagréable. Quant à M. Ramel, il manque d'aplomb; s'il se tenait mieux en scène, peut-être lui découvrirait-on des qualités artistiques, mais

Avant de porter un jugement téméraire
La seconde audition me paraît necessaire.

Nous écoutons M. Mortreuil, un artiste consciencieux qui travaille ce qu'il chante. M. Angel de L-U-A s'est fait bisser dans *J'ai rien compris;* franchement il a été drôle. Une conférence au tambour, par M. Moreaux; puis le Capoul des sociétés. M. Léon, tire de son filet de voix tout le parti qu'il est possible d'en tirer. Des méchantes langues affirment même qu'avec le filet en question il pêche tous les cœurs assez naïfs pour se laisser prendre aux ficelles que pas un chanteur ne dédaigne d'employer. Allez donc lutter quand on n'a à sa disposition qu'un simple hameçon!

Après une valse chantée, que Mlle Lucie nous a gentiment roucoulée, j'ai vu poindre le nez de M. Alphonse?... (rien de commun avec celui que Dumas fils a rendu populaire). Dans le même moment, le maître des chants annonçait qu'après la pièce *Livre III*, *Chapitre Ier*, les artistes des Concerts de Paris se feraient entendre. J'ai jugé prudent, après avoir réglé mon bock et donné dix centimes au garçon (ce qui prouve quel désordre régnait dans mes idées), de gagner la porte sans avoir l'air de rien. Avaler M. Alphonse me paraissait trop raide! Mais, me direz-vous, il est donc des concerts de Paris? — Oui!... et, de plus, la gigantesque araignée qui séjourne sous le dôme osseux du type ci-dessus dénommé n'a pas encore changé de plafond.

23 mars, à *la Fauvette Parisienne*, bénéfice de M. Lourdez, pianiste d'un talent incontestable. — L'abondance des matières nous force à résumer le plus possible notre impression sur cette représentation. Comme entrée, hâtons-nous d'ajouter qu'elle a été excellente. Nous savourons un *Vol-au-vent* musical, orchestré par M. Lourdez, ainsi qu'un boléro du même, parfaitement chanté par M. Benjamin. M. Larche a dit le *Hanneton* très-finement; M. Henri H., *Le Marchand de vin n'est pas encore fermé;* Mlle Angèle a chanté: *Je suis naïve*, avec le talent qu'on lui connaît. Nous avons applaudi de tout cœur M. Marcus dans *le Mariage d'un Cabotin.* Ajoutons qu'il y a dans M. Marcus autre chose qu'un chanteur; il s'est révélé parfait diseur et très-bon comédien dans deux imitations. Citons encore un solo de flûte (auteur, M. Sannua) et *Petit écho*, de M. Lourdez, joué sur harmoniflûte par M. Alberta. — Somme toute, bonne soirée pour M. Lourdez et les invités, presque tous sociétaires, qui se sont fait un devoir d'assister à cette charmante fête intime et lui ont prouvé par leur présence combien il est sympathique aux membres de la *Fauvette Parisienne.*

Dernières nouvelles par fil télégraphique.

Bal des Intimes, Hôtel Continental, tout simplement merveilleux!... on s'écrasait!...

Même nuit, *Union Artistique* et *Cercle Intime* réunis : Bal costumé!... feu d'artifice tiré par Rugierri!... pas de malheur à déplorer. Compliment sincère aux organisateurs Paulin et Garnot!...

Nous publierons dans notre prochain numéro l'histoire de la société lyrique des *Epicuriens.*

A. LEROY.

Le Bal des *Chevaliers de la Thum* donné, le 15 mars, dans les salons de Valentino, a été très-brillant. Cette joyeuse société s'est montrée à la hauteur de sa réputation. Devansart a fait exécuter à son orchestre les danses les plus enlevantes, ajoutant même à l'occasion des coups de fusil et même de canon. Il y aura l'an prochain une mitrailleuse! Rassurez-vous, chères lectrices, elle sera chargée avec des violettes et des roses.

La Mi-Carême a été fêtée par la société lyrique *Les Enfants de la Seine* par un bal, dans son coquet local de la rue Palestro, 20.

Les dames étaient charmantes et faisaient ressortir de ravissants costumes et de fraîches toilettes.

C'était un tableau des plus agréables, qu'encadrait dignement une décoration aussi gracieuse qu'intelligente.

La soirée s'est prolongée jusqu'à deux heures du matin, et les invités, en se séparant, ne disaient qu'une chose : déjà!

C'est assez dire qu'on s'était amusé. Constatons que la bonne part du succès de la soirée a été pour M. Albert, le pianiste de la société (sur le talent duquel nous n'avons plus à insister) pour la façon dont il a exécuté les danses nouvelles les plus entraînantes.

Les amis de la chanson et de sa sœur la romance nous sauront gré de leur signaler trois mélodies de notre ami René Asse, créées par M. Frantz Villaret dans le grand concert donné salle Erard, le lundi 17 mars, par Mlle et M. Buonsollazzi :

Une *Berceuse*, musique de M. Henri Duvernoy, le savant professeur du Conservatoire; *l'Ame du Rêve*, musique de L. Demortreux, le vaillant directeur du *Jeune Parnasse;* la *Fleur du Souvenir*, musique de Frantz Villaret, qui, dans la circonstance, s'interprétait lui-même.

Le poète, ainsi que les compositeurs et l'artiste ont obtenu un vif succès.

Ces trois œuvres sont éditées : les deux premières, chez M. Bathlot; la troisième, chez M. O'Kelly.

A cette occasion, nos félicitations aux promoteurs d'une soirée aussi brillante que réussie.

Prosper TIBIA.

Les Gueules-de-loup. — Sous ce titre, on trouve chez M. Roux-Quentin, éditeur, 43, rue des Petits-Carreaux, et à la librairie A. Patay, un petit recueil de chansons dont la plus grande partie sont *inédites.* Nous ne saurions recommander trop chaleureusement à nos lecteurs habituels la lecture de ces bouffonneries et gaudrioles écrites avec la finesse et l'esprit tout particuliers à notre regretté Léon Quentin. Ses œuvres complètes formeront six volumes sous les titres suivants : *Les Gueules-de-loup; les Rires jaunes*, chansons et boutades; *Fumée de cigarettes*, chansonnettes et fantaisies; *Les Larmes roses*, bluettes et romances; *Les folles du Logis*, pochades et flonflons; *Essais poétiques*, œuvres de jeunesse.

Ah ! si mon père, quelqu'il fut,
Ne m'eut pas mis sur cette terre,
Tort il eût eu, mon père,
Tort il eût eu !

dit-il dans le refrain d'une de ses bonnes bouffonneries. — Certes, Quentin ne pouvait mieux dire; son père a eu mille fois raison de donner le jour à un poète dont la place était d'avance marquée dans notre galerie des chansonniers.

A. L.

NOUVELLES ET AVIS

M. Turquet vient de décider que la pension de 1,200 francs accordée à Edouard Plouvier, mort il y a trois ans, serait conservée à sa veuve. Cela ne nous surprend pas de la part du Sous-Secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts.

Nous sommes en retard pour signaler l'apparition d'un vaillant journal, *Le Quartier latin*, dirigé par M. Amédée Folleville. Cordial souhait de réussite.

Nous recommandons à nos lecteurs *Le Molière*, journal littéraire et artistique (M. Georges Berry, rédacteur en chef). Le numéro du dimanche 23 mars contenait un intéressant article de Jules Claretie sur le *Caveau.*

Le Jeune Parnasse, dont la publication était interrompue depuis quelque temps, vient de reparaître, toujours sous la direction de M. Demortreux, l'habile compositeur. Notre camarade Alphonse Leclercq, de *la Lice Chansonnière*, en est le rédacteur en chef.

M. Paul Avenel prépare la cinquième édition de ses chansons. Ce volume, considérablement augmenté, sera orné des portraits de Victor Noir, Martin Bidauré, Baudin, Barbès, et complété par des notes historiques très-curieuses.

Seront prochainement publiées, par souscription, les *Premières Chansons* de Georges Baillet, avec portrait de l'auteur et dix musiques gravées.

La Paix, hymne national d'Evariste Carrance pour les paroles, et de P. Cavallo pour la musique, vient de paraître chez l'éditeur Lemoine. Disons, en même temps, que notre confrère Evariste Carrance, l'habile directeur de *la Revue Française*, vient d'être nommé officier d'Académie.

L'éditeur Benoît, rue Meslay, 31, vient de mettre en vente *Edmée*, romance inspirée à Constant Saclé par *le Médecin des Folles*, publié dans *le Petit Journal.* Du sentiment, de la grâce, — et une musique excellente due à Tac-Coen : le succès est assuré.

Les écrivains qui désireraient concourir pour la XI[e] Olympiade de *l'Académie des Poètes* sont invités à adresser *franco* cinq poésies inédites à M. Elie de Biran, vice-président et archiviste de l'Académie, 22, rue des Missions, à Paris.

Des médailles de vermeil, d'argent et de bronze seront, comme précédemment, décernées à la suite de ce concours.

La rive droite a eu jusqu'à ce moment le monopole des sociétés lyriques. Pourquoi la rive gauche, déjà si déshéritée au point de vue de la distraction et de la gaîté, n'en compterait-elle que quelques-unes dans son sein ?

Un groupe de jeunes gens des VI[e] et XIV[e] arrondissements, faisant tous partie de diverses sociétés de la rive droite, ont entrepris d'en fonder une essentiellement dramatique dans le VI[e] arrondissement, et font appel à leurs camarades habitant de ce côté pour l'accomplissement d'un projet dont la réalisation offrirait tant d'avantage aux jeunes gens amateurs de plaisirs sains et intelligents.

Pour les adhésions et les renseignements s'adresser aux bureaux du journal *La Chanson.*

(Les personnes qui connaîtraient un local convenable sont priées d'en donner avis).

La société chorale *Les Enfants de la Seine*, sous la direction de M. P. Cantarel, vient de se reconstituer pour la saison des concours. Les répétitions ont lieu les mercredis et vendredis, à 9 heures du soir, rue d'Aboukir, 74.

Les personnes qui désireraient prendre part aux études peuvent se faire inscrire aux jour, lieu et heures ci-dessus indiqués.

Nous publierons dans le premier numéro de notre troisième semestre les détails de notre second concours poétique.

Nous prions nos abonnés de Paris et des départements, qui ne nous ont pas encore fait parvenir le montant de leur réabonnement du 1[er] novembre 1878, de nous l'adresser sans retard.

A. P.

Vente de LA CHANSON, en gros et au numéro pour les libraires :

Chez TRALIN, rue du Croissant, 5,

Et chez JEANMAIRE (ancienne maison MARTINON), rue des Bons-Enfants, 32.

Le Directeur-Gérant, A. PATAY.

2e ANNÉE. — N° 18. 16 AVRIL 1879.

LA CHANSON

Revue Bi-Mensuelle

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois

Directeur-Gérant
A. PATAY

Le Numéro : 20 cent.

Secrétaire de la Rédaction
A. LEROY

Le Numéro : 20 cent.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS

Paris, 6 mois..........	2 fr. 50
Départs, 6 mois........	3 »
Étranger, 6 mois......	3 50

NOTRE MATINÉE

La matinée populaire donnée au théâtre du Château-d'Eau par *La Chanson* vient de s'achever. Le résultat ne peut encore être exactement connu; la recette, nous le craignons, ne couvrira pas les frais; qu'importe! la manifestation de *La Chanson* aura toujours eu le mérite de venir la première et de stimuler tous ceux pour qui l'organisation de matinées ou soirées spéciales est possible.

Le Comité de la statue lui-même accomplirait son devoir strict en usant de sa grande influence pour donner à l'Opéra une solennité littéraire et musicale au profit de l'œuvre.

Nous ferons, quand le moment sera venu, le compte trop long des difficultés et des mauvais vouloirs contre lesquels nous nous sommes heurté. Nous ne voulons aujourd'hui que remercier hautement et sincèrement tous ceux dont le concours nous a été si précieux :

M. Jules Claretie d'abord qui, dans une conférence remarquable, a mis en lumière, avec un rare bonheur d'expression, les aspects divers du caractère et du talent de Béranger;

M. Armand Silvestre qui, sur notre prière, a presque improvisé les stances admirables qu'on trouvera plus loin;

M. Renard, le très-habile directeur de l'Eldorado, qui a mis, avec une obligeance parfaite, ses artistes, son répertoire, sa scène même à notre disposition;

Les artistes : Mlle Rousseil qui a dit avec une ampleur magistrale le poétique à-propos de M. Silvestre; Mme Bordas, énergiquement inspirée; Mlles Rose Meryss, Amiati, Duparc, Caroline et Louise Durafour, charmantes et dignes des plus grands éloges; M. Darcier, égal à lui-même ; M. Sarrus, à la voix chaude; M. Debailleul, si gracieux; et les très-parfaits acteurs de *la Jeunesse de Béranger,* MM. Pacra, Perrin, Gaillard, Mlle Rolland, luttant d'esprit et de verve;

Le chef d'orchestre de l'Eldorado, M. Charles Malo, et les accompagnateurs;

M. Emile Durafour, notre collègue de la Lice, qui, non content de nous apporter l'appui de son talent aimé, avait bien voulu se charger de diriger la partie artistique du programme et s'est acquitté de sa tâche avec beaucoup de tact et d'habileté ;

M. Victor Garnot, président du *Cercle Intime*, et M. Paulin, président de *l'Union Artistique,* dont le fraternel dévouement nous a épargné le soin de démarches et de détails innombrables;

Enfin les présidents des Sociétés lyriques, faisant fonctions de commissaires dans la salle où, grâce à eux, pas une réclamation ne s'est produite.

A tous, encore une fois, merci.

Et maintenant, que beaucoup d'autres, après nous, travaillent au succès de cette œuvre nationale : la statue de Béranger.

14 Avril.

A. PATAY.

STANCES A BÉRANGER

Dites par Mlle Rousseil, au Théâtre du Château-d'Eau
le 13 avril 1879

Salut, ô Béranger ! Par les temps respectée,
Ta gloire te survit et ne craint plus l'affront.
Car la muse immortelle a mêlé, sur ton front,
Aux roses de Moschus les lauriers de Tyrtée !

Plus haut que la clameur des sots et des méchants,
Comme un astre affranchi de la brume amassée,
Dans le ciel rayonnant de l'humaine pensée
Monte ton nom sacré sur l'aile de tes chants.

C'est que la Liberté vengeresse réclame
Ce nom vaillant et pur qu'on voulait lui voler
Et, devant l'avenir fier de le consoler,
Sur son drapeau vainqueur l'écrit en traits de flamme.

C'est que, fidèle au peuple, aux maîtres indompté,
De jours libérateurs doux et vivant présage,
Des autels avilis détournant ton visage,
Tu ne servis jamais qu'un dieu : la Liberté !

Oh ! comme tu l'aimais quand, muette et voilée,
Portant un joug français taillé par l'étranger,
Dans l'ombre où murissait l'heure de la venger,
Tu baisais ses pieds nus et sa robe étoilée.

Non, tu n'as aimé qu'elle, et le peuple et ses droits !
Et si ta lyre en deuil, qu'affolait la tourmente,
Au soldat de Brumaire, un jour, fut trop clémente,
Tu ne pleurais en lui que le vaincu des rois !

Ah ! nous avons revu notre France meurtrie,
Sous des pas ennemis ses beaux flancs déchirés ;
Mais, de ces jours amers faisant des jours sacrés,
La République vint, qui vengea la patrie !

Ah ! tu mourus trop tôt, bien que mort plein de jours,
Doux vieillard ! — Car encor, ta chanson d'espérance
Pour la seconde fois eût consolé la France
Et vers nos foyers morts ramené nos amours !

Oui, tu mourus trop tôt, car cette heure est la tienne
Qui voit la Liberté sourire à nos enfants.
De nos bonheurs conquis, de nos droits triomphants,
Il n'est, ô Béranger, rien qui ne t'appartienne !

De tout ce qui grandit la France d'aujourd'hui
Nous offrons une part à ta grande mémoire. —
D'un pas ferme et vainqueur entre donc dans ta gloire,
O toi, pour qui le jour de la justice a lui !

10 avril 1878 — Armand SILVESTRE.

PARIS QUI CHANTE

La Société lyrique des Epicuriens

Deux cent soixante-dix ans avant J.-C., un célèbre philosophe athénien, Epicure, enseignait que le plaisir est le seul but qu'on doit chercher à atteindre ; mais le plaisir, selon lui, résidait dans la culture de l'esprit et la pratique de la vertu. Ses sectateurs, les Epicuriens, n'ont-ils pas tant soit peu dénaturé sa doctrine?... Demandez à M. Massé, leur président actuel, qui m'a très-obligeamment communiqué les documents relatifs à sa société, dont je vais succinctement tracer l'historique. (Pardon, chers lecteurs, d'avoir fait un peu d'érudition à coup de dictionnaire).

En ce temps-là — 1819 après J.-C. — un restaurateur nommé Lemoine hébergeait, tous les lundis soir, un groupe de joyeux compères fort amateurs d'un certain plat de lapin, qu'ils arrosaient consciencieusement avec du petit bleu très-coquet, paraît-il, que les empoisonneurs de nos jours ont complètement dénaturé, les lâches ! C'était le bon temps à l'ancienne barrière de la Villette, et les vieux goguettiers gardent encore le souvenir de l'enseigne du père Lemoine (*A la Grâce de Dieu*). Ces bons vivants faisaient présider leurs balthazars intimes par un chansonnier jovial dont le nom, s'il n'est pas passé à la postérité, n'en est pas moins venu jusqu'à nous. Il s'appelait Camédon, et, quoique aimant rire, ne négligeait pas le solide. Les petits plats de lapin succédaient aux litres du petit bleu, et faisaient les délices de ces joyeux enfants d'Epicure ; on chantait de sa place entre deux bouchées, et, quand la mémoire faisait défaut, on cherchait la rime au fond du verre.

La consommation des petits plats augmentant dans des proportions désastreuses pour les chats du quartier, il s'en suivit une grève (que la chronique de cette époque n'a jamais relatée), mais qui eut pour conséquence le déménagement des *Epicuriens*. M. Godard devint alors leur pourvoyeur. Il habitait Belleville, au coin de la rue de Paris.

La présidence passa dans les mains de Blondel, chansonnier lui aussi, faisant lui-même la musique de ses chansons. (C'est le premier qui ait osé composer des airs sans connaître les notes). Il acquit de la sorte une certaine popularité : ceci prouve qu'il n'est pas urgent d'être savant pour avoir des idées musicales ou poétiques. La société s'agrandissant considérablement, *les Epicuriens* quittèrent définitivement la banlieue, et s'installèrent sur le boulevard du Temple, au Café du Capucin. *Les Epicuriens* commençaient à s'aristocratiser ; on buvait encore du vin mais les petits plats étaient passés à l'état de légende. *Les Epicuriens* tenaient alors le milieu entre la goguette et la société lyrique ; un piano, le premier que les sociétés aient possédé, accompagnait les chanteurs ; aussi le patron de l'établissement, jaloux de leur succès, transforma-t-il la salle de réunion en café-concert. On plie bagage et l'on s'installe chez M. Maréchal, au coin de la rue Charlot. Presque en même temps, Blondel quitte la présidence et passe la main à son ami Massé, vice-président, sociétaire depuis 1832, et qui avait successivement passé par tous les grades. Dès lors, la société acquit une réputation qu'elle conserve encore aujourd'hui, malgré la concurrence. On

organise des bals de famille à l'Elysée Ménilmontant et au Château-Rouge; désormais l'élan est donné et tout marche à souhait.

Les goguettes deviennent de plus en plus nombreuses d'années en années; l'administration, s'étant émue de ces réunions pourtant inoffensives, crut devoir les faire fermer toutes. Grâce à l'énergie de M. Massé, *les Epicuriens* continuèrent à se réunir et ne furent jamais inquiétés, malgré les orages politiques qui bouleversèrent la société, et, par contre-coup, les sociétés.

Voilà trente ans que M. Massé préside *les Epicuriens*, et il ne semble pas devoir quitter la présidence de sitôt. On lui doit quelques bonnes chansons, entre autres *le Conseil des rats* que j'ai toujours entendu avec plaisir. Il fut douze ans maître des chants à la *Lice Chansonnière*; ses œuvres sont imprimées dans les volumes que ladite société publie annuellement.

Les Epicuriens sont installés, depuis une dizaine d'années, chez Guerapin (Brasserie des Bords du Rhin, 35, boulevard Sébastopol). Le dimanche, on danse; le lundi on chante, et les plus sympathiques amateurs s'y donnent rendez-vous. Nous ne pouvons nous étendre plus longuement sur cette société, mais, nous l'espérons, elle n'a pas dit son dernier mot. Ajoutons, pour finir, qu'elle a donné naissance à la plus grande partie de celles existant aujourd'hui, et particulièrement aux *Momusiens*, présidés par M. Leroux, et nommés d'abord *les Enfants de Momus*.

A. LEROY.

CURIOSITÉS DE LA CHANSON (*)

LES GENS COMME IL FAUT

AIR : *Vaudeville de Florian.*

Non, le grand monde et son jargon,
Mes amis, n'ont rien qui me plaise;
Dans nos grands cercles à grand ton,
Encor si l'on bâillait à l'aise !
La gaîté s'y trouve en défaut,
Au bord des lèvres elle expire :
Mes amis, les gens comme il faut,
Comme il faut ne savent pas rire.

Lise me disait l'autre jour :
— Pour amant j'avais un ministre,
Gravement il me fit la cour,
De ses vœux il tenait registre;
Le cœur trop bas, le ton trop haut,
Deux fois il ne pouvait me plaire :
Mon ami, les gens comme il faut,
Comme il faut ne savent rien faire.

Nous sommes gais dans nos grabats,
Narguons les grands qui nous dédaignent;
Ils aiment peu, ne chantent pas,
Et de boire ces messieurs craignent.
Le plaisir cache ce qu'il vaut
A ceux que jamais il n'enivre :
Mes amis, les gens comme il faut,
Comme il faut ne savent pas vivre.

BÉRANGER.

(*) Cette chanson, de la première manière de Béranger, parut en 1806 dans *la Guirlande de Fleurs*. Elle ne figure pas dans ses œuvres où, assurément, elle aurait tenu sa place. Nous la publions non-seulement pour nos lecteurs, mais pour collectionner les œuvres éparses du grand chansonnier.

A. PATAY.

REGRETS

Le paganisme auquel je rends hommage,
L'un après l'autre a perdu tous ses dieux;
L'Olympe est vide, et c'est vraiment dommage
Qu'on ait crevé son pourpris radieux;
Son culte était si favorable aux hommes
Que l'on pouvait, sans crainte pour cela,
A belles dents mordre à toutes les pommes...
On n'en voit plus des Dieux comme ceux-là !

Les rois d'alors, à ce que dit l'histoire,
Conduisaient paître eux-mêmes leurs troupeaux,
Et préféraient aux chants de la victoire
Ceux de la flûte ou des joyeux pipeaux;
Avec leurs bœufs buvant à la même onde,
Ces va-nu-pieds, après un tel gala,
Sans chanceler dictaient des lois au monde...
On n'en voit plus des rois comme ceux-là !

La Grèce avait, elle aussi, ses bohèmes,
Fils du Caprice et de la Pauvreté :
L'un fut Homère : en naissant ses poèmes
Ont pris leur vol pour l'immortalité.
Ce vieux rapsode au sublime délire,
Sur ces haillons que la Muse étoila,
Portait gaîment sa besace et sa lyre...
On n'en voit plus des gueux comme ceux-là?

Souvent, hélas ! de mon cœur qui grommèle,
Je cherche en vain à réprimer un cri,
Lorsque je vois tomber de la mamelle,
Tous ces enfants qui meurent sans abri;
Je songe au temps où, charitable et probe,
Vincent de Paul, sans pompe ni fla-fla,
Les recueillait dans un pan de sa robe...
On n'en voit plus des saints comme ceux-là !

Un chansonnier, des rayons de sa gloire,
A couronné les fronts audacieux
De ces grands fous, d'éternelle mémoire,
Dont les regards allaient fouiller les cieux;
Leur renommmée est encor si vivante,
Qu'à leurs noms seuls, les fils de Loyola
Semblent frappés d'une horrible épouvante...
On n'en voit plus des fous comme ceux-là!

RENÉ PONSARD.



ADIEU!

AIR : T'en souviens-tu? *ou* AIR nouveau de M. L. ABADIE.

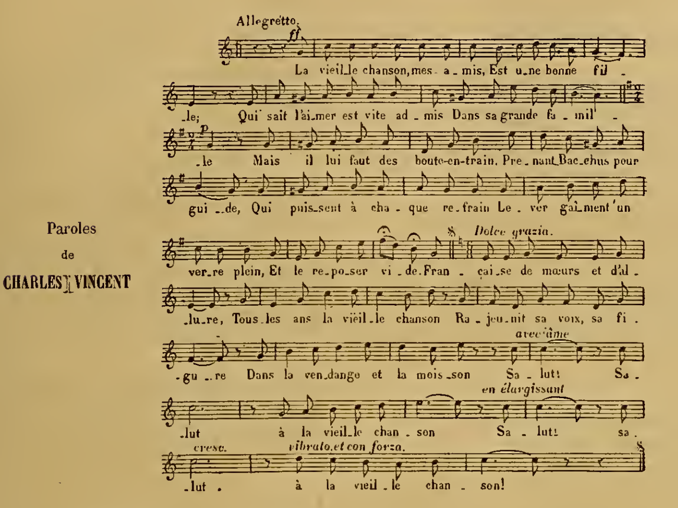
France, je meurs, je meurs, tout me l'annonce.
Mère adorée, adieu. Que ton saint nom
Soit le dernier que ma bouche prononce.
Aucun Français t'aima-t-il plus ? Oh ! non.
Je t'ai chantée avant de savoir lire,
Et quand la mort me tient sous son épieu,
En te chantant mon dernier souffle expire.
A tant d'amour donne une larme. Adieu !

Lorsque dix rois, dans leur triomphe impie,
Poussaient leurs chars sur ton corps mutilé,
De leurs lambeaux j'ai fait de la charpie
Pour ta blessure, où mon baume a coulé.
Le ciel rendit ta ruine féconde ;
De te bénir les siècles auront lieu ;
Car ta pensée ensemence le monde.
L'Égalité fera sa gerbe. Adieu !

Demi-couché, je me vois dans la tombe.
Ah ! viens en aide à tous ceux que j'aimais ;
Tu le dois, France, à la pauvre colombe
Qui dans ton champ ne butina jamais.
Pour qu'à tes fils arrive ma prière,
Lorsque déjà j'entends la voix de Dieu,
De mon tombeau j'ai soutenu la pierre.
Mon bras se lasse ; elle retombe. Adieu !

Extrait des *Œuvres complètes de Béranger*, édition populaire à 10 centimes la livraison, chez GARNIER FRÈRES, rue des Saints-Pères, 6.

LA VIEILLE CHANSON



Musique
de
DARCIER

La vieille chanson, mes amis,
Est une bonne fille;
Qui sait l'aimer est vite admis
Dans sa grande famille.
Mais il lui faut des boute-en-train,
Prenant Bacchus pour guide,
Qui puissent à chaque refrain
Lever gaîment un verre plein
Et le reposer vide !

Française de mœurs et d'allure,
Tous les ans la vieille chanson
Rajeunit sa voix, sa figure
Dans la vendange et la moisson.
Salut, salut à la vieille chanson ! (*bis*)

Dame ! Elle n'a pas les grands airs
De la triste romance ;
Elle n'a pleuré qu'aux revers
De notre belle France.
Vint le succès, plus de chagrin :
Sans faire la grimace
C'est elle qui chanta Catin,
La vivandière à l'œil mutin,
Que la victoire embrasse !

Française de mœurs et d'allure,
Tous les ans la vieille chanson
Rajeunit sa voix, sa figure
Dans la vendange et la moisson,
Salut, salut à la vieille chanson ! (*bis*)

Quand ses premiers maris sont morts,
Entonnant une ronde :
« Partez, dit-elle, et sans remords
« Aimez dans l'autre monde ! »
La mort a pu, sans effrayer
Cette joyeuse épouse,
Lui prendre Panard, Désaugier...
Car ce n'est que de Béranger,
Qu'elle sera jalouse !

Française de mœurs et d'allure,
Tous les ans la vieille chanson
Rajeunit sa voix, sa figure
Dans la vendange et la moisson,
Salut, salut à la vieille chanson ! (*bis*)

La vieille chanson aujourd'hui
Se voile et se lamente,
C'est que Béranger s'est enfui
Des bras de son amante !
Plus d'un, voulant sécher ses yeux
En vain court auprès d'elle,
Offrir ses chansons et ses vœux :
« Non, toujours au chantre des gueux
Je veux rester fidèle ! »

Baissant tristement sa figure,
Aujourd'hui la vieille chanson
Remplace son joyeux murmure
Par ce refrain au triste son :
Salut, salut à la veuve chanson ! (*bis*)

On trouve la musique de M. Darcier, avec accompagnement de piano, chez M. Labbé, éditeur, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 32, à Paris.

FRANCE!

HYMNE NATIONAL DE LA PAIX

Musique de Ben Tayoux (*)

Français, l'avenir nous regarde,
Ornons de fleurs notre drapeau ;
Sous les pas de notre avant-garde
Doit éclore un bonheur nouveau !
De la paix faisons la conquête :
Voilà le plus beau fait guerrier.
France, il manque à ta noble tête
Cette couronne de laurier !

Français, chantons, chantons la France,
La France est l'âme du *Progrès;*
Chantons, chantons *l'Indépendance*,
L'Amour, le *Travail* et la *Paix* !

La France est toujours la première
Quand il s'agit d'humanité,
Elle a gravé sur sa bannière :
Justice, Amour, Fraternité !
Que la haine, à jamais bannie,
Disparaisse de nos chemins ;
Et que la sublime harmonie
Unisse et nos cœurs et nos mains !

Français, chantons, etc.

Travaillons, travaillons sans cesse,
Le travail donne la gaîté ;
Au sol, il donne la richesse ;
A l'esprit, la fécondité !
C'est lui qui donne à la patrie
La vigne, les blés et les fleurs !
Salut aux arts, à l'industrie :
Salut à tous les travailleurs !

Français, chantons, etc.

Brisant du passé toute entrave,
La vérité reprend ses droits;
Notre pays n'est point esclave,
L'égalité dicte nos lois !
A l'horizon de notre France
S'allume une pure clarté ;
Cette aurore, c'est l'espérance :
C'est ton soleil, ô liberté !

Français, chantons, etc.

(*) La musique, avec ou sans accompagnement, se trouve à la librairie A. Patay, rue Bonaparte, 18.

L'étude à la sagesse unie
Nous aide à triompher du mal ;
L'instruction mène au génie,
Et le génie à l'idéal ! —
Eclairons l'obscure ignorance ;
A créer soyons toujours prêts :
Les plus grands soldats de la France
Seront les soldats du progrès !

Français, chantons, etc.

Français, laissons tomber nos armes
Et fermons l'ère des combats ;
Assez de deuils, assez de larmes,
Pour le travail gardons nos bras ! —
De la France un jour l'auréole
S'étendra sur le monde entier ;
Et tous les peuples, pour symbole,
Prendront la branche d'olivier!

Français, chantons, chantons la France,
La France est l'âme du *Progrès;*
Chantons, chantons *l'Indépendance*,
L'Amour, le *Travail* et la *Paix !*

Léopold SARRADE.

DEUXIÈME CONCOURS POÉTIQUE

Du journal *La Chanson*

La Chanson fait appel à tous les poètes et chansonniers pour tresser la couronne poétique de Béranger. Elle met aujourd'hui au concours :

1° Une chanson de six couplets ou strophes au plus, avec ou sans refrain ;

2° Un sonnet ;

3° Une poésie (ode, dithyrambe, ballade, rondeau, conte, fable) ne dépassant pas soixante vers.

Le tout se rapportant à Béranger.

Il sera décerné trois prix pour chaque genre, et des mentions honorables, s'il y a lieu.

Les prix consisteront en un diplôme spécial, avec allégorie, et paraphé par tous les membres du jury. Les pièces couronnées seront, en outre, publiées dans *La Chanson*.

Le même auteur pourra prendre part aux trois concours, mais avec une seule pièce dans chacun des trois.

Nous publierons, dans le prochain numéro de *La Chanson*, les conditions de notre triple concours.

SOCIÉTÉ LYRIQUE & LITTÉRAIRE DU CAVEAU

BANQUET DU 4 AVRIL 1879.

J'avoue que je suis sorti du Caveau, vendredi dernier, avec un sentiment de mécontentement. Vous le comprendrez. On s'est cru des dispositions naturelles pour la chanson; on les a cultivées; on s'est nourri de la lecture des maîtres; on s'est efforcé de marcher, de loin, sur leurs traces. Et voilà qu'on entend au Caveau des gaillards comme Nadaud et deux ou trois autres, y compris M. Grangé, qui joignent la verve à la facture, la profondeur à l'esprit, la philosophie à la bonne humeur et la morale à la gaîté. C'est véritablement à jeter le manche après la cognée, et à désespérer de l'avenir.

Une autre déconvenue encore. J'arrive au banquet ayant en poche le récit, en vers s'il vous plaît, de la séance de la Lice de l'avant-veille. Deux cents vers à peine, et je me disais naïvement que le Caveau serait heureux de connaître une fois par hasard ce qui se passe chez une société, non pas rivale, mais émule de la sienne. Et puis, voilà que, dans le toast traditionnel à la chanson, le président se plaint de l'abus des vers. Les tirades lui font peur. Il proscrit les récits. Le sonnet lui-même, si discret dans sa brièveté, le sonnet, qui se fourre partout précisément parce qu'il tient peu de place, le pauvre sonnet est mis à l'index.

C'est déjà bien assez d'avoir un toast en vers, a dit spirituellement le président.

Eh bien! j'ai lancé ma tartine tout de même, et j'ai célébré ces bons amis de la Lice; mais je ne possédais pas tous mes moyens, et j'ai dû, pour éviter de trop fatiguer mon auditoire, supprimer à la lecture nombre de passages, et peut-être des meilleurs. Je serai donc forcé de soumettre à mes lecteurs, dans l'intérêt de ma gloire et de leur plaisir, mon poème reconstitué. Je leur en fais grâce pour aujourd'hui. S'il m'était arrivé, du reste, d'assoupir tous les convives, on n'aurait pas eu quarante personnes à réveiller : nous étions trente au plus. Les mauvaises langues disent vingt-huit.

Il est naturel que dans une telle disposition d'esprit, je ne m'étende pas longuement sur les détails de cette soirée, qui, pour être courte, n'a pas laissé d'être bien remplie. Au moment où tant d'esprits sont préoccupés de l'imposante cérémonie qui se prépare pour le 13 de ce mois, où le souvenir de Béranger plane sur toutes les intelligences et remue tous les cœurs, je serais mal venu à jeter dans le murmure de l'enthousiasme général la note discordante de la critique. Un simple procès-verbal suffira pour aujourd'hui. Plus tard je serai moins bref, et rendrai, à loisir, à chacun la justice qui lui est due.

Citons donc avant tous, pour ne pas l'oublier cette fois, Poullain, qui prétend que *l'homme est un loup pour son semblable. Le Genou, l'Enquête, la Main, Mars,* ont fait briller tour à tour les qualités diverses d'Echalié, de Vacher, de Lesueur et de Charles Vincent. Montariol nous dit *Où le bât le blesse.* Moyneau chante *Ce qu'on ne peut dire.* Ripault prouve que *Tant vaut l'homme tant vaut la chose,* et Fénée chante de façon à n'être pas accueilli comme *un chien dans un jeu de quilles.* Gardons pour la fin, comme dessert, *la Cigale et la Fourmi,* d'une aimable sagesse; *Chanson maigre,* de titre seulement; et surtout *Ascendit cadendo,* ingénieuse et fine contre-partie du refrain de Colmance :

> Plus on monte et plus on descend.

Auteurs : Julien, Petit et M. Grangé.

Eug. IMBERT.

LICE CHANSONNIÈRE

BANQUET DU 2 AVRIL 1879.

Les dîners chantants se suivent... et se ressemblent. Au dessert, un toast rimé; après le café, nombre de chansons graves ou folles, bonnes ou mauvaises, toutes bien accueillies. Je pourrais résumer par ces quelques mots le banquet d'avril, mais nos lecteurs s'accommoderaient peu de ce procès-verbal trop succinct. Les productions dites l'autre soir méritent d'ailleurs un examen sérieux.

Echalié, le président de la Lice, a eu, le mois dernier, la mauvaise chance de se déboiter un genou. Condamné à l'immobilité physique, il n'en déploie que plus d'activité intellectuelle. Son toast, lu par le vice-président Rubois, et sa chanson, présentée par Adeline, valent largement ses œuvres antérieures. Souhaitons, en employant le mot du patient, qu'il revienne bientôt à la Lice avec deux bonnes « pattes. » En satisfaisant tous ses camarades, la présence d'Echalié mettra fin à l'embarras de M. Caron qui, ayant en tête abondance de bons couplets, ne peut les en faire sortir,

> Car Echalié dans son lit est malade...

très-bon sentiment dont je tiens compte, mais qu'il eût été logique d'exprimer autrement qu'en chanson.

Au début de la séance, on avait procédé à la remise du diplôme de sociétaire à Gustave Nadaud, reçu depuis longtemps membre de la Lice; formalité accomplie au bruit d'acclamations qui disaient éloquemment la joie mêlée d'orgueil des Licéens. Les honneurs de la soirée ont naturellement été pour le célèbre récipiendaire. Alfred Leconte a chanté *Ma Philosophie;* Henri Nadot a dit *Mon Homonyme,* et Gustave Nadaud a interprété lui-même deux de ses meilleures productions : *Trois mille francs de rente* et *l'Epingle sur la manche* — on devine avec quel succès.

Sous ce titre, *les Effrontés,* Eugène Imbert nous peint les chansonniers du jour attelés au char du progrès et manquant de respect aux dogmes surannés et aux princes inutiles. Jouent-ils bien tous ce beau rôle?

Dans *Un Voyage en mer,* M. Flachat nous conte sa mésaventure conjugale; mais le dénouement se laisse deviner trop tôt pour que l'intérêt n'en souffre pas.

La romance, le refrain bachique et le couplet humoristique ont toujours, à la Lice, des servants fidèles. Chebroux, en dépeignant *les Beaux jours de l'hiver;* Leconte, avec *le Roman de la Vie;* Robinot, en nous apprenant *Comment on parle aux fleurs,* expriment de très-poétiques sentiments. Eugène Baillet célèbre *les Gens qui savent boire* avec une conviction que possèdent au même degré Georges Baillet et M. Picard, maître du genre. *Il faut bien faire quelque chose,* de M. Vatinel; *Un Miracle,* de M. Legentil; *Le Budget communal,* de M. Duplessis; *On n'a jamais pu savoir,* d'Adeline; et *la Mécanique de Charlotte,* de M. Fénée, ont été accueillis par de francs rires.

J'aurais regret de ne point signaler *Vive la République!* de M. Ruel, et surtout *le Chant des Braves,* de Paul Avenel, récit émouvant de l'aventure, trop fréquente, hélas! d'une jeune fille à qui la guerre tue son fiancé. Dans la nuit, Gervaise entend tous les morts héroïques chanter l'hymne de colère. A travers ces strophes respire un ardent patriotisme.

Je m'en tiendrai aux comptes-rendus précédents pour les chansons non inédites, et je terminerai en félicitant les poètes d'avoir tenu rigueur au printemps retardataire. Le soleil pâle et larmoyant de l'avril présent ne mérite pas le plus léger salut : tous l'ont parfaitement compris.

L.-Henry LECOMTE.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Renaissance, soirée du 1[er] avril. — Loin d'être une attrape, le programme du 1[er] avril a tenu largement ce qu'il promettait. *Fais ce que dois*, interprété par M[lle] Julia, MM. Ramel et Armand, a pleinement réussi. Il y a des difficultés dans la diction des tirades de cet *épisode dramatique*. M[lle] Julia et M. Ramel s'en sont bien tirés; ils ont de plus réussi à nous émouvoir. M. Mallet jouait le principal rôle dans *Monsieur mon Domestique;* il a beaucoup gagné depuis que je ne l'avais entendu; encore un effort dans cette voie et nous le proclamerons *premier larbin*. M[lle] X, qui veut garder l'anonyme, *par modestie sans doute*, possède des qualités théâtrales qu'elle a l'air d'ignorer; nouvellement mariée (dans la pièce), son époux, M. Moreau, lui persuade qu'on pouvait la tromper avec une Amanda quelconque *avant*, mais *après!* avec une femme ayant des yeux comme ça! allons donc, est-ce que c'est possible?.. Nous étions joliment de son avis. Un bravo à MM. Paul Launay et Mortreuil et nos sincères compliments à M[me] Rosine qui sait chanter, dire, faire rire et charmer tout à la fois. J'en oublie et des bons, entre autres M. Marcus, mais notre cadre a des limites et nous nous arrêtons à regret.

L'Harmonie du Commerce tient à prouver qu'elle possède tous les éléments de succès désirables. Parfaitement organisée par son intelligent président, M. Morin, et savamment dirigée par le soliste tant aimé, M. A. Drevet, elle a, le 6 avril, ajouté un succès de plus à son actif déjà bien partagé. La société chorale des *Enfants de Lutèce*, sous la direction de M. Gaubert, les a largement secondés pour cette matinée dans laquelle les noms les plus connus des cafés-concerts se sont fait applaudir. Citons au hasard M[lle] Demay, M. Paulus, M. Brunet, M. Fontenay, de l'Opéra-Comique, M. Renot, du Théâtre-Français, M[lle] Nais-Lévy, M. Lamarche, actuellement au Conservatoire, bientôt à l'Opéra, M[lle] Coyon-Hervixe, etc.; puis les solistes de l'harmonie, MM. Ingand, Oreyfus, Auber, Salingue, Chevy, Somlt. On comprendra facilement qu'avec de tels noms le nombreux public ait applaudi de tout cœur en se promettant de revenir s'il plaît aux organisateurs de donner une seconde audition, c'est-à-dire d'obtenir un nouveau triomphe. Entre la première et la deuxième partie, on a fait une quête au profit des inondés de Szejdin. S'amuser, c'est bien, mais ne pas oublier les malheureux, c'est mieux.

Surprise agréable au Cercle du *Cotillon*, du boulevard Voltaire. Au moment où on s'y attendait le moins, on nous fit passer dans les salons d'à côté transformés pour la circonstance en *théâtre français*. Notre cadre ne comportant pas la critique intime, nous devrions taire nos impressions; cependant nous espérons qu'on ne nous en voudra pas d'avoir pour une fois dérogé à nos habitudes. M[lle] S. Lasserre débutait dans *Après le bal*, comédie de circonstance s'il en fut jamais. Malgré les difficultés des jeux de scène dans un espace de 3 mètres carrés et si près du public qu'on pouvait presque tendre la main aux acteurs, M[lle] Lasserre s'est montrée à la hauteur de sa tâche, vaillamment secondée par M. Calixte et un comédien ayant fait ses preuves. Le public n'a pas ménagé ses bravos qui leur revenaient de droit. *Les fureurs de l'amour*, la pièce de résistance du programme dramatique, a peut-être moins bien réussi; cependant les artistes ont bien mérité des *Folies Voltaire*. M[lle] Leroux, toute mignonne en marchande de plaisir, a surpris par son aplomb; elle savait son rôle et soufflait aux autres. Nous n'avons pas assez de bons points à leur offrir. M. Aubarède père manquait un peu de mémoire, mais se rattrapait si intelligeamment qu'on oubliait qu'il n'a plus vingt ans. Quant à Calixte et Delafontaine, ils ont été désopilants. Nos compliments aux organisateurs de la fête; on n'est pas plus aimable avec ses invités. Faisons, pour terminer, cette réflexion en aparté : le cotillon est une danse bien agréable surtout quand on a des voisines disposées à faire enrager leur voisin.

A. LEROY.

7 avril 79

CHER MONSIEUR PATAY,

Deux de mes bons amis qui signent de charmantes lithographies sous le pseudonyme de *Tal-Zar* chez nos principaux éditeurs de musique, ayant été calomniés en des termes que je tairai et qui sembleraient émaner de concurrents envieux, je tiens à témoigner non seulement de la sympathie que j'ai pour eux, mais encore à me porter garant de leur honorabilité et de leur patriotisme. A côté de l'un d'eux j'ai combattu sous le drapeau de Belfort, je mets au défi les calomniateurs de pouvoir citer pour eux un seul des faits glorieux que mes excellents amis ont à leur actif.

La jalousie seule peut expliquer les méchants propos qui ont circulé.

Veuillez, dans votre estimable journal, insérer ces quelques lignes et vous m'obligerez personnellement.

Votre bien dévoué,

GÉDHÉ.

Le mercredi, 26 mars, au restaurant Notta (2, boulevard Poissonnière), la société de *la Pomme* tenait son seizième dîner.

M. Monselet, bien que de retour de Nice, n'a pu y assister : la séance était donc présidée par M. Boursin, père légitime du petit *Bonhomme Gérard* (l'enfant et son papa vont bien, très-bien même).

La réunion était peu nombreuse et disposée à se retirer de bonne heure; mais elle a jeté les bases d'une grande fête littéraire et artistique, dont nous servirons à nos amis la primeur.

PROSPER TIBIA.

Le café-concert de l'Alhambra a donné cette semaine une petite opérette qui a obtenu un grand succès que nous croyons mérité.

Titre : *Compositeur et Chanteuse*. Auteur : M. Albert Caprès; compositeur : M. L. Demortreux.

Le poème très réussi est agrémenté d'une musique fort gracieuse que leurs interprètes, M. Augustel et M[lle] Carré, une aimable débutante qui fera son chemin, interprètent à ravir.

Le Dimanche 4 mai la société lyrique des *Enfants de la Seine* donnera sa 4[e] soirée extraordinaire dans son local ordinaire, 20, rue Palestro.

A partir du 1[er] mai 1879, le prix de l'abonnement à LA CHANSON sera de 6 fr. par an pour Paris et les départements; Etranger, le port en sus. Toute personne qui conservera le n° 19 sera considérée comme réabonnée; nous ferons alors toucher de suite. En cas de cessation d'abonnement, renvoyer le numéro avec le mot *REFUSÉ* sur la bande. Les abonnements de 6 mois seront acceptés par mandats-poste.

Le Directeur-Gérant, A. PATAY.

LA CHANSON

REVUE BI-MENSUELLE

ARCHIVES DE LA CHANSON

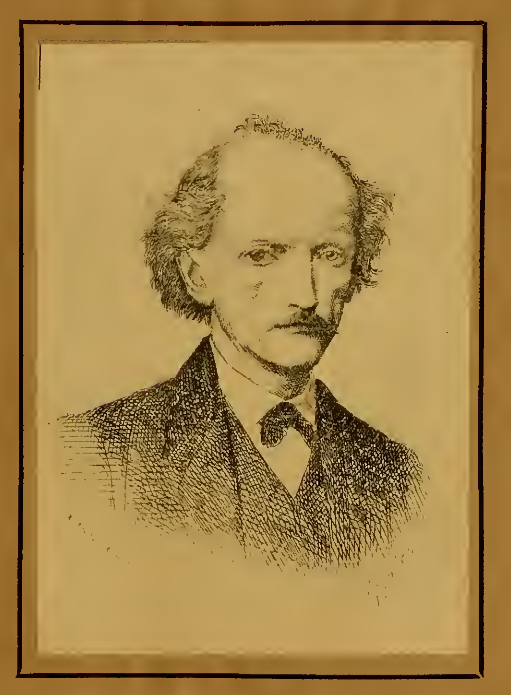
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

DEUXIÈME ANNÉE : 1879-1880

RÉDACTEUR EN CHEF :

L.-HENRY LECOMTE

Biographies, Chansons
Poésies, Comptes-rendus
des Dîners chantants



DIRECTEUR-GÉRANT :

A. PATAY

Portraits, Musique
Fac-simile, Curiosités
Bibliographie

BUREAUX DE LA PUBLICATION :

LIBRAIRIE A. PATAY, RUE BONAPARTE, 18, PARIS

PRIX : UN AN, 6 FRANCS

2e ANNÉE. — N° 19. 1er MAI 1879.

LA CHANSON

Revue Bi-Mensuelle

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois

Directeur-Gérant
A. PATAY

20 cent. le Numéro
Sans Supplément

Secrétaire de la Rédaction
A. LEROY

20 cent. le Numéro
Sans Supplément

ADMINISTRATION & RÉDACTION	RÉDACTEUR EN CHEF	ABONNEMENTS
18, RUE BONAPARTE, 18 PARIS	L.-HENRY LECOMTE	France, un an.......... 6 fr. » six mois........ 3 » Etranger, le port en sus

A NOS ABONNÉS & LECTEURS

Avec ce numéro commence la deuxième année de *La Chanson.*

Nous voulons tout d'abord remercier nos abonnés, nos lecteurs et la presse de Paris et des départements pour tous les témoignages de sympathie qu'ils nous ont prodigués. *La Chanson*, croyons-nous, a franchi la période difficile et fait vaillamment ses preuves. Elle doit cependant entrer dans la voie des améliorations. Le procédé employé pour les derniers portraits publiés laissant à désirer, nous avons dû les suspendre et nous décider à de grands sacrifices pour obtenir de meilleurs résultats. A l'avenir nos abonnés — nos abonnés seulement — recevront une fois par mois soit un beau portrait, soit un fac-simile d'autographe ou une musique. Nous avons dans nos cartons quantité de bonnes choses reçues depuis longtemps qui verront successivement le jour ; nous donnerons plus souvent de la musique, et, à la demande de beaucoup de nos correspondants, nous publierons dans chaque numéro une ou deux poésies autres que des chansons. Paraîtront également des articles variés sur la chanson, son influence et son histoire, des biographies très-intéressantes, des curiosités chansonnières, et bon nombre de surprises littéraires. Nous donnerons aussi prochainement de courtes notices sur les poètes ou chansonniers qui n'ont pas encore de titres suffisants aux biographies étendues, et nous invitons nos abonnés écrivains à nous envoyer, dès aujourd'hui, les renseignements biographiques et bibliographiques qui les concernent.

En tenant ce programme nous devons compter que nos abonnés non seulement nous seront fidèles, mais qu'ils nous prêteront un fraternel concours en faisant une propagande active pour *La Chanson.* Nous pourrons alors faire une publication remarquable de ce journal qui n'est pas une spéculation mais une œuvre loyale et convaincue.

A. PATAY.

DEUXIÈME CONCOURS POÉTIQUE

Du journal *La Chanson*

La Chanson fait appel à tous les poètes et chansonniers pour tresser une couronne poétique à Béranger. Elle met aujourd'hui au concours :

1° Une Chanson de six couplets ou strophes au plus, avec ou sans refrain ;

2° Un Sonnet ;

3° Une Poésie (ode, ballade, conte, fable, etc.) ne dépassant pas soixante vers;

Le tout se rapportant à Béranger.

Il sera décerné pour chaque genre trois prix, et des mentions honorables, s'il y a lieu.

Les prix consisteront en diplômes spéciaux, avec allégorie, et paraphés par tous les membres du jury. Ces diplômes seront de dimensions calculées pour l'encadrement.

Les pièces couronnées seront, en outre, insérées dans *La Chanson.*

Toutes les pièces envoyées au concours seront publiées collectivement à la seule condition, pour chaque auteur, de souscrire à cette publication suivant la quantité de vers insérés. Le prix de la souscription sera porté à la connaissance de tous avant le commencement de l'impression.

Le même auteur pourra prendre part aux trois concours, mais avec une seule pièce dans chacun des trois.

Les pièces envoyées devront être inédites, non signées et accompagnées d'un pli cacheté contenant le nom et l'adresse de l'auteur et portant extérieurement le premier vers de la poésie présentée.

Le Concours est ouvert aujourd'hui 1er Mai et sera clos le 16 juillet 1879, anniversaire de la mort de Béranger.

Toutes les communications relatives au Concours doivent être adressées *franco* à M. A. PATAY, directeur de *La Chanson*, rue Bonaparte, 18.

PARIS QUI CHANTE

La Société lyrique les Enfants d'Apollon

Vers la fin de l'année 1868, j'entrais pour la première fois dans un petit établissement de la rue de Cléry. J'en vois encore la devanture verte ornée d'arbustes en toutes saisons, le comptoir à droite, quelques tables de marbre blanc, et au fond l'escalier tournant menant au premier. Là, se réunissaient quelques amis faisant simplement leur partie en buvant quelques bocks. Un beau soir, quelqu'un dit : « Si nous fondions une société lyrique? » Du désir à l'exécution il n'y a qu'un pas, quand il s'agit d'une simple formalité. On était à cette époque dans la période d'empire libéral; les autorisations s'obtenaient facilement, la préfecture préférant de beaucoup les réunions chantantes aux réunions politiques! Calixte fut nommé président à l'unanimité. Le bureau constitué, il ne s'agissait plus que de trouver un titre; on propose *Les Enfants d'Apollon*, il obtient la majorité des suffrages : et voilà comment fut fondée cette société, comptant aujourd'hui près de onze années d'existence.

Les jours de réunion furent fixés aux dimanches et jeudis dans la salle du premier, petite, basse de plafond, mal agencée. On y étouffait, le patron de l'établissement trouvant le moyen d'empiler soixante-dix à quatre-vingts personnes dans un espace où l'on tenait bien vingt-cinq à l'aise, ce qui n'empêche pas qu'on y jouait des pièces à deux et trois personnages sur l'estrade servant de scène.

Je me souviens d'un à-propos en vers, signé Calixte, joué par l'auteur et le joyeux secrétaire Moquet, aujourd'hui marchand de charbons et bois en gros (je ne vous donnerai pas son adresse, j'aurais l'air de lui faire une réclame). Ce gros et bon Moquet remplissait le rôle d'Apollon, et Calixte, le président, allait le trouver dans son nuage pour obtenir l'autorisation de devenir ses enfants et d'en prendre le titre, ambition grande! Cet à-propos, finement tourné et interprété non moins finement, obtint un grand succès.

La société devenait tous les jours de plus en plus nombreuse; de dix ou douze membres fondateurs, on comptait, quelques mois après, plus de soixante inscrits; M. Calixte, devant ce grand succès, eut une bonne pensée; il proposa la fondation d'une caisse de secours; des représentations furent données mensuellement au bénéfice de l'œuvre; quelques mois après, M. Calixte achetait une obligation au nom de la société. Le résultat dépassait toutes les espérances; le succès allait croissant; malheureusement, la guerre arrive et disperse, en grande partie, l'élément jeune de la société. Cependant ceux qui restèrent, Calixte en tête, se réunissaient encore de temps en temps. La société quitte la rue de Cléry et s'installe à l'ancien café Moka, rue de la Lune. La soirée d'inauguration eut lieu le 6 août 1870, au bénéfice des blessés de l'armée du Rhin. C'est dans cet établissement que fut construit le premier théâtre que les sociétés aient possédé. On se retrouve presque tous après la guerre, quoique chacun ait fait largement son devoir devant l'ennemi.

La Commune nous disperse de nouveau, et c'est après ces événements que la société se retrouve rue de Metz, où elle reprend une nouvelle vigueur. C'est toujours Calixte qui préside ; on joue des pièces à quatre et cinq personnages, et les artistes de talent nous prêtent leur concours. Nous retrouvons les anciens de la fondation, Gédhé, Ducasse, Moquet, Alexandre, plusieurs autres dont le nom m'échappe, et le signataire de cet article, un zélé, je vous l'assure. Nous transportons *les Enfants d'Apollon* chez M. Peigné, 75, faubourg Saint-Martin. Calixte a quitté la présidence, et, dans l'espace de quelques mois, elle passe successivement dans les mains de MM. Vivenis, Dorfeuil, Bonnet, Ambroise; maintenant c'est M. Emile qui préside, et, nous l'espérons, pour longtemps. Ici, nous ouvrons une parenthèse pour citer quelques passages d'une lettre que Charles Pérey adressait à Gédhé sous la présidence Vivenis, en juillet 1876, et que feu le journal *l'Indépendant* a reproduite.

« Mon cher Gédhé,

« Tu la connais, cette société chantante *des Enfants d'Apollon* dont tu fus une des fortes colonnes au temps des présidences successives de nos excellents Calixte et Bonnet, alors qu'il y avait pour sociétaires : Varin, Boulland, Leroy, Nérac, Henri, Poirrier, Dujat, Lange, Adrien et Baptiste, le bon Baptiste, l'ami Baptiste, le chanteur qui ne chante pas, mais qui se tord la rate au plaisir d'entendre les autres. Il me semble bon de donner un souvenir aux anciens...

«... Puisque tu me demandes quelques mots sur l'ensemble actuel de la Société d'Apollon, sans remonter jusqu'à sa fondation dont vous avez déjà parlé, le prétexte m'est favorable et se présente naturellement; c'est la représentation donnée au bénéfice de son président, M. Vivenis.... »

Charles Pérey, après avoir fait l'éloge de M. Vivenis, et celui des artistes étrangers prêtant leur concours, passe en revue *les Enfants d'Apollon* présents : « MM. Alexandre, Jacquet, Martin, Beauvillain, Lemarié, Rullon, Francis, escadron fidèle de la discipline intérieure et très-attentionnés envers leurs visiteurs.

« M. Emile, un homme de bonne compagnie que les bravos ne tentent plus, et qui, si j'en crois les indiscrétions, les obtiendrait encore;

« Léonce et Georges, spécialistes de la tyrolienne qui les fait applaudir. Ambroise, ténor léger dont la voix est très sympathique. Gérard, également fort goûté. Ducasse, chanteur sentimental et de douce émotion.

« M[lles] Joséphine, Henriette, Eugénie et M[me] Francis, toutes gracieuses et faites pour plaire et charmer, ce dont elles s'acquittent à merveille.

« Bonnet, l'excellent Bonnet, que l'on voit trop rarement, l'infidèle, tant de verve, de franchise et de naturel dans ses rôles et ses chansonnettes. Enfin Bernardet, le pianiste, chanteur et compositeur, dont le talent est apprécié et qui, depuis longtemps, devrait s'être envolé pour de plus hautes régions, si son amitié ne le clouait aux Apollon... »

Il faudrait citer la lettre entière pour comprendre toute son importance; personne n'ignore les motifs qui nous forcent à nous arrêter.

Ces quelques lignes, écrites il y a bientôt trois ans, prouvent que *les Enfants d'Apollon* sont bien *vivants*. Nous sommes heureux personnellement de le constater, et nous croyons fermement que, sous la présidence de M. Emile, la société marchera dans la voie du progrès, c'est-à-dire continuera l'œuvre si bien commencée par nos amis Calixte et C[ie].

A. LEROY.

LE LIVRE NOUVEAU (*)

AIR DE : *Béranger à l'Académie*

Hier, amis, je feuilletais un livre
Empreint encor d'un souffle printanier,
Ce livre aimable où JANIN fait revivre
L'homme qui fut notre grand chansonnier ;
Et l'âme émue, en le voyant renaître,
Je me disais : — Les chants qu'il sut rimer
Nous ont appris à saluer un maître,
Ce livre-là nous apprend à l'aimer.

La calomnie à tout renom s'attache,
Sur toute gloire elle épand son venin ;
Mais Béranger, sans reproche et sans tache,
Sort triomphant du livre de JANIN.
Sous le fusain qui pour nous le crayonne,
Ses traits si doux semblent se ranimer;
D'un double éclat dans sa tombe il rayonne:
Ce livre-là nous apprend à l'aimer.

On vous a dit : « C'était un faux bonhomme,
Et sous un masque il cachait son orgueil. » .
Ah ! pour savoir comme il faut qu'on le nomme,
Lisez sa vie éparse en ce recueil.
Sous le ciel libre ou du fond des bastilles,
On voit toujours l'homme se résumer
Dans ses chansons qu'il appelle *ses filles ;*
Ce livre-là nous apprend à l'aimer.

Sans vanité, mais fier à sa manière,
A la faveur il déclinait ses droits.
Simple avant tout, quand à sa boutonnière
Un grand voulait attacher une croix :
« Pour rehausser, disait-il, les mérites
Du vieil habit que je sais estimer,
Dieu dans les champs a mis les marguerites. »
Ce livre-là nous apprend à l'aimer.

De l'humble toit sa muse était l'amie ;
C'est là qu'il puise et donne ses leçons;
Lorsque pour lui s'ouvre l'Académie,
Il s'intitule « un faiseur de chansons. »
Quand elle dit au chantre de Lisette :
« Suspends ici ton luth pour nous charmer, »
Il lui répond : « Je n'ai qu'une musette. »
Ce livre-là nous apprend à l'aimer.

Pour rester libre, il ne voulut rien être ;
Il se dérobe à la célébrité.
Riches, puissants, cherchaient à le connaître,
Et d'aucun d'eux il n'a rien accepté.
En son logis la misère commande,
Mais les faveurs, s'il en va réclamer,
Ce n'est jamais pour lui qu'il les demande :
Ce livre-là nous apprend à l'aimer.

Oui, sa vertu s'y montre à chaque ligne ;
Et quand JANIN fait, d'un lustre nouveau,
Briller cet homme à la fois humble et digne,
Il glorifie un enfant du CAVEAU.
Joignons le livre à la lyre muette,
Que l'un par l'autre ils viennent s'affirmer ;
Pour ses chansons admirons le poète,
Et par ce livre apprenons à l'aimer !

EUGÈNE GRANGÉ.

(*) Au moment où le nom de Béranger est dans toutes les bouches, nous croyons bon de donner l'excellente chanson que le président actuel du Caveau a publiée sur l'illustre chansonnier, lors de l'apparition du beau livre que Jules Janin a consacré à Béranger.

A. P.

LA STATUE DE LA LIBERTÉ

Un torse exquis, la mamelle puissante,
Un galbe pur rêvé par Phidias;
Qu'elle était belle, alors que, frémissante,
Elle planait comme Tirésias.

Son œil de feu s'abîmant dans la nue,
Semblait chercher de sublimes clartés;
La déité trop longtemps méconnue
Crispait sa main sous ses nerfs irrités.

Qu'elle était belle, ainsi, demi-pâmée;
On aurait dit que de poignants sanglots
Sortaient, bruyants, de sa gorge opprimée,
Comme la houle enfle et raidit les flots !

Son front altier, que fièrement couronne
Un bonnet rouge aux chatoyants reflets,
Semble cruel; pourtant elle pardonne
Au durs tyrans, aux tristes roitelets.

Sur cette terre aride, où son pied pose,
Elle a semé d'abondantes moissons
Pour l'ouvrier dont la sueur arrose
Ce sol sacré, qu'encor nous bénissons.

Aimez-la bien, enfants, c'est votre mère ;
Par elle, un jour, vous serez tous unis;
Et que de l'un et de l'autre hémisphère
Les préjugés soient à jamais bannis !

JOB LAZARE.

LE DIEU SOLEIL

O vous qui ne voulez plus croire,
Je veux vous redonner la foi :
Il est au ciel un dieu de gloire
Qui s'impose à vous comme à moi.
Qu'un vain fantôme armé sans cesse
Ait la foudre pour appareil,
Le vrai Dieu sourit et caresse :
Ah ! bénissons le dieu Soleil !

Que sont les fleurs qui se colorent
Pleines de miel et de senteurs;
Les blés qui, tout chargés, se dorent;
Les fruits mûrs aux douces saveurs;
Les chants d'oiseaux dans les vieux ormes;
Dans les coupes le vin vermeil?
C'est le soleil sous mille formes :
Ah! bénissons le dieu Soleil!

Par lui cœurs et lèvres s'unissent;
Par lui, qui nous touche du ciel,
Les nids, les berceaux se remplissent;
Par lui le monde est éternel.
Aimer, ce besoin fait de flamme,
Toujours nouveau, toujours pareil,
C'est avoir du soleil dans l'âme :
Ah! bénissons le dieu Soleil!

Oui, c'est là le dieu véritable
Par qui tout se meut et se tient;
Pouvoir immense, inéluctable,
A qui tout va, de qui tout vient.
Ah! du matin qui nous convie
Jusqu'au soir du dernier sommeil,
Puisqu'en lui tout puise la vie
Adorons tous le dieu Soleil!

DENIS LANGAT.

HOMMAGE A PIERRE DUPONT

Musique de Mlle Fr. COUTURIER

Salut à toi! chantre de la nature,
Amant chéri des sons harmonieux,
Ton noble cœur, au-dessus de l'injure,
Ne s'occupait jamais des envieux.
Et dédaignant leur injuste critique,
Tes fiers accents s'élevaient jusqu'aux cieux,
Quand tu chantais la jeune République,
Les Sapins verts, la Vigne et les grands Bœufs.

Ta noble muse, empreinte d'espérance,
Rêvait d'amour et de fraternité;
Elle rêvait le bonheur de la France,
Quand tu chantais avec tant de fierté.
Hélas! depuis, une sombre avalanche
Fondit sur nous, roulant avec fracas;
Mais la patrie, en son jour de revanche,
Se souviendra de ton Chant des soldats.

Lorsque des dieux tu chantais l'ambroisie,
Le doux nectar, père de la gaîté,
La France alors lut avec frénésie
Tes chants divins, empreints de liberté.
Mais vint l'empire, effroyable tempête,
Qui nous couvrit de désordres confus;
La liberté longtemps baissa la tête,
Le rossignol, hélas! ne chantait plus.

Tu soulageais le cœur plein d'amertume
Du travailleur des champs, de l'atelier,
De l'artisan faiblissant sous l'enclume,
Quand tu chantais le Chant de l'ouvrier.
Tes chants d'amour, plus puissants que la haine,
Versent dans l'âme un sublime trésor!
Et la vertu domine en souveraine
Dans la Légende et les Cent louis d'or.

Repose en paix, cher, illustre poète,
Vois tes amis en ces lieux réunis,
Où, chaque année, ils célèbrent ta fête,
Près de la Saône aux rivages bénis.
Et sur ses bords, vrais témoins de ta gloire,
Où tu jouais, enfant, en liberté,
Un monument digne de ta mémoire
Dira ton nom à la postérité.

J.-C. PIEROUX.

TOAST A LA CHANSON (*)

Chanson, âme de nos festins,
Pour qu'on en garde la mémoire,
Dis-nous un peu de ton histoire,
Viens-tu des Grecs ou des Latins?

Dis-nous le secret de ton âge,
Dis-nous à qui tu dois le jour,
Est-ce à Bacchus? est-ce à l'Amour?
Viens-tu d'un fou? viens-tu d'un sage?

Viens-tu des hommes, ou des Dieux?
Pour rendre tes charmes fidèles,
Faut-il te peindre avec des ailes?
Es-tu de la terre, ou des cieux?

L'historien cherchant la trace
De ta naissance et de ton nom,
Des bras du tendre Anacréon,
Te fais passer dans ceux d'Horace.

En France, tu parais plus tard.
Rabelais, qui de toi s'inspire,
Te communique son franc rire;
Tu séduis Piron et Panard.

Puis, bientôt, Désaugiers jalouse
Ces aimables voluptueux;
Enfin, un robuste amoureux,
Béranger, un matin t'épouse.

O chanson, rayon de gaîté,
Le ciel dut t'envoyer sur terre
Pour faire oublier la misère
Dont le genre humain est doté.

Reste la muse grave ou folle,
Vivant par l'esprit et le cœur,
Gardant toujours pour la douleur
Le refrain qui berce et console!

Chante l'amour et ses élus;
Chante le doux jus de la grappe;
Du bout de ta marotte frappe
Sur le vice et sur les abus.

Reste cette muse féconde
Qui, pour aider l'esprit nouveau,
Veut aussi porter le flambeau
Qui doit un jour guider le monde.

Chanson, je bois à tes succès;
Qu'elle soit ou grecque ou latine,
Peu m'importe ton origine,
Ton cœur sera toujours français!

ERNEST CHEBROUX.

(*) Notre parrain et ami Chebroux, de la Lice Chansonnière, vient de réunir, pour ses amis *seulement*, ses toasts de la présidence. Nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs un extrait de notre exemplaire.

A. P.

EUGÈNE IMBERT

Les critiques moroses marchandent l'admiration aux contemporains, sous prétexte que l'on n'en a jamais assez pour les morts. Il est inutile, suivant eux, d'écrire des chansons après Béranger, des fables après La Fontaine, ces maîtres ayant élevé la chanson et la fable à une hauteur que nul ne saurait atteindre. D'un ton sentencieux, ils disent donc aux génies disparus : « Vous n'aurez point de successeurs dans la voie où vous avez marché ; vos travaux ne féconderont pas d'intelligences; votre gloire sera immortelle, mais de l'immortalité des tombeaux, et les générations se contenteront de déchiffrer votre parole comme les hiéroglyphes des Pyramides. » — Langage absurde, injurieux pour ceux-là même dont on prétend protéger la mémoire, et que les rimeurs de notre temps font bien de ne pas écouter. Tant que le soleil éclairera le monde et mûrira les raisins, tant que l'amour éclora dans les cœurs, tant que les sentiments humains, joyeux ou tristes, trouveront dans l'expansion un accroissement de vitalité, poésies et chansons auront raison contre les plus solennelles théories.

Si bien doués, d'ailleurs, qu'aient été les poètes du passé, les champs d'idées qu'ils cultivèrent sont assez vastes pour qu'on y puisse, après eux, glaner de nombreux épis. L'important est que la récolte nouvelle soit faite avec discernement et une originalité véritable de procédés. Ce discernement, cette originalité sont les qualités distinctives du chansonnier que nous racontons aujourd'hui.

Eugène Alphonse Monet de Maubois, dit Imbert (du nom des parents qui l'ont élevé, sa tante paternelle et le mari de celle-ci), est né à Paris le 14 mars 1821.

Après de bonnes études au collége Charlemagne; il suivit pendant un an le cours de droit, sans y prendre goût, et entra dans l'administration en 1843.

A dix-neuf ans, sa muse préludait par deux romances, *Dans l'exil*, *Est-ce pécher?* Nous donnerons un couplet de cette dernière, écrite sur un ton ravissant de naïveté :

L'autre soir, près de la chapelle,
Passait, fredonnant un refrain,
Mathurin ;
Aussitôt, sans que je l'appelle,
Il m'accoste, et sur le chemin
Prend ma main.
Joyeux, sur son cœur il la serre,
Je ne pouvais pas l'empêcher...
Seulement j'ai souri, mon père,
Est-ce pécher?

Conduit dans quelques sociétés lyriques, Eugène Imbert y prit part à divers concours, obtint plusieurs prix, et sentit s'accroître d'autant son goût pour la chanson.

Depuis plus de vingt années, Imbert rimait des couplets auxquels il n'attachait pas grande importance, quand Thalès Bernard, un maître poète, lui conseilla de réunir ses productions en volume. Elles parurent chez Havard, en 1862, sous ce titre : *Ballades et Chansons*, avec un avant-propos de Thalès Bernard affirmant Imbert comme le premier chansonnier de l'époque. On nous permettra de nous arrêter à cet important recueil.

Le volume s'ouvre par une préface en couplets où le rôle de la poésie chantée dans les temps passés et présents est finement apprécié :

Aux champs, la ballade crédule
Charme encor les longs soirs d'hiver,
Tandis qu'à l'atelier circule
Un couplet parfois un peu vert.
On chantait, même aux barricades,
De vieux airs tout bas regrettés...
Rêvez, ballades ;
Chansons, chantez !

Puis défile tout un essaim de chansons philosophiques, populaires, fantaisistes, attendries ou badines, très-remarquables la plupart.

Eugène Imbert aime la nature ; il la célèbre dans des vers d'un frais coloris, pleins de sentiments délicats et de persuasive éloquence. Ecoutez ce vivant tableau de *l'Automne :*

La terre est froide et le ciel gris ;
Et vers la colline embrumée
Des chaumes, rustiques abris,
Monte une bleuâtre fumée.
Le meunier rallume en tremblant
Les sarments que sa main tisonne,
Et nargue, en vidant son pot blanc,
Le premier brouillard de l'automne.

Il a neigé ce matin, poésie charmante dans laquelle l'auteur unit heureusement les êtres et les choses, mérite une mention particulière :

Comme les dernières pensées
Se fanent aux vents des hivers,
Lorsque mes chansons dispersées
Joncheront les chemins déserts,
De mes refrains, si frais la veille,
Viendras-tu pleurer le destin,
En murmurant à mon oreille :
Il a neigé ce matin?

Les Amis du lierre, *Brises d'avril*, *Béranger*, *Mon pauvre village*, *Ne vends pas tes baisers*, *Gardons nos souvenirs*, *sa Fenêtre*, et dix autres, sont également écrites avec une sensibilité délicieuse.

La poésie sociale est aussi brillamment représentée dans le recueil d'Eugène Imbert. *La Tour Saint-Jacques*, *Notre-Dame*, *Garibaldi*, *Lamennais*, *la Chanson du bouleau*, donnent la note grave du penseur ému des épreuves subies, soucieux des périls futurs, apôtre quand même du progrès humain.

Eugène Imbert réussit également le tableau populaire et le couplet fantaisiste. *Le Rat du septième Léger*, *Quand je n'avais pas de chemise*, *C'est trop long*, *Enclume et Marteau*, *la Saint-Propriétaire*, *le Café des Incurables*, *le Pavillon du Vieux Lapin*, *Mon Jeune Homme* et surtout *les Bottes de Bastien*, imitées ou contrefaites une centaine de fois, ont obtenu dans le monde des lettres, dans les réunions chantantes et dans la rue le plus éclatant et le plus légitime succès.

Les œuvres poétiques d'Eugène Imbert ont été rééditées, en 1870, sous ce titre singulier, *Les Hannetons*, et, en 1875, sous celui de *Chansons choisies*. Ces deux volumes, déjà rares, contiennent, comme de raison, les couplets récents de l'auteur. Ils méritent, autant sinon plus que leur aînés, l'attention de la critique; mais le défaut d'espace nous empêche de citer autre chose que des titres. Signalons donc aux amateurs de chants sérieux :

Olivier Basselin, les Chansonniers, Encore un jour, l'Etabli, la Nuit, Il fait soleil, le Clocher, les Feuilles, la Ferme, Confiance, le Chasselas, et aux gourmets de gaîtés spirituelles : *Ma Pipe, les Hannetons, les Grèves, Nous ne sommes pas ivres, le Bout de l'an d'un Goguettier, l'Original, la Troisième.*

En plus de ses chansons publiées, Imbert garde pour ses intimes nombre de refrains politiques ou d'actualité. Ses poésies principales ont été mises en musique par Henri Streich, Faure, Darcier, Duval, Collignon, Roger, Etienne Rey, Marquerie, Jeannin, Vaudry, etc. Il a composé lui-même quelques airs : *Mon pauvre village, Il a neigé ce matin,* de lui; *la Route*, de Supernant; *Fleurs et Douleurs*, de Mme Elie, et d'autres.

Eugène Imbert n'aime pas seulement la chanson, mais il saisit toutes les occasions de rendre justice ou hommage aux chansonniers. L'épitaphe de Drappier, au Père-Lachaise; les vers sur la tombe de Voitelain, à Neuilly; les strophes improvisées à la mort de Ch. Gille et les vers pour son bout de l'an qu'on croyait être le dernier; une chanson sur Pierre Dupont; divers éloges de Béranger; enfin le souvenir aux membres disparus de la Lice, publié dans ce journal, tout affirme éloquemment le sentiment fraternel dont le poète est animé.

Le côté remarquable du talent chansonnier d'Eugène Imbert est la forme, une forme élégante, nette, irréprochable, que Béranger seul jusque-là avait aussi pleinement possédée. On ne s'en étonnera guère, quand on saura qu'Imbert a composé un remarquable *Traité de prosodie moderne*, et qu'il a publié nombre de pages très-littéraires dans *le Mousquetaire* de Dumas, *le Journal de Paris* (où il faisait, concurremment avec About, l'article *théâtre*), *le Diogène, le Tam Tam, la Muse Gauloise, le Réveil, la Tribune Lyrique*, et dix autres feuilles. Son talent d'analyse, que nos lecteurs ont pu souvent apprécier, est tel qu'après la lecture de l'article qu'il publia, dans *La Chanson*, sur les poésies de Max Buchon, Champfleury lui écrivit une lettre étonnée et ravie, commençant par ces mots : « Il existe donc encore un sens critique en France? »

Indépendamment des œuvres que nous avons énumérées, Imbert a publié, en prose : *Affaire Clémenceau, Réquisitoire de l'Avocat-général*, opuscule qui, tout en réfutant les paradoxes fatalistes de M. Dumas fils, est une imitation du style emphatique des organes ordinaires du ministère public. Il a, de plus, réuni en une brochure intitulée *La Goguette et les Goguettiers* toute une série d'études sur le monde de la chanson, dont la lecture est des plus instructives.

Sous un abord froid, Imbert possède une nature ouverte et franche. Sans fiel, mais enclin à la raillerie, il s'est attiré de quelques-uns le reproche de n'être pas sérieux. Ceux-là confondaient évidemment la sincérité avec la pose. Un chansonnier n'est pas obligé d'être gourmé et de s'ériger en prophète. La bonne santé produit la bonne humeur, et Imbert, Dieu merci, se porte à merveille.

Par sa science du vers, par l'élévation de ses idées, Eugène Imbert mérite d'être placé au premier rang des chansonniers modernes. — Le concours actif qu'il veut bien prêter à notre journal ne nous a pas semblé une raison suffisante pour taire le bien que nous pensons de lui.

L.-Henry LECOMTE.

SOUSCRIPTION

Pour élever une Statue à Béranger

2me Liste

La Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de musique (différence de la somme de 200 fr. publiée dans la 1re liste avec celle de 500 fr. votée par cette société)	300	»
MM. Mignet, de l'Institut	100	»
Ernest Legouvé	25	»
Henri Martin	20	»
E. C.	2	»
	447	»
1re liste	1.865	25
Total	2.312	25

Aucune des listes en circulation n'est encore rentrée.

Le Pétard (Alfred Le Petit, directeur) reçoit les souscriptions pour la statue de Béranger dans ses bureaux, 128, rue de Courcelles, à Levallois-Perret.

M. Evariste Carrance vient d'ouvrir la souscription dans les colonnes de *la Revue Française*, qu'il dirige si brillamment depuis quatre ans, à Agen (Lot-et-Garonne).

Le Midi Artiste de Toulouse agit de même, et fait un chaleureux appel aux directeurs des théâtres de cette ville pour qu'ils organisent des représentations au profit de la statue du grand poète.

Tous nos remercîments, chers confrères.

H. L.

Trois omissions regrettables ont été commises dans l'article d'en-tête de notre dernier numéro, article écrit à la hâte et dont nous n'avons pu revoir les épreuves. Nous avons oublié de rendre justice à M. Victorin, de l'Eldorado, pour la façon chaleureuse dont il a dit le récit patriotique de *Jemmapes;* deux rappels successifs ont affirmé son grand talent. M. Eugène Petit, le sympathique accompagnateur que tout Paris connaît, mérite aussi nos remercîments. Enfin, nous tenons à dire que l'admirable buste de Béranger, signé par Mlle Fanny Davenne, et qui a servi à la cérémonie du couronnement, nous avait été très-gracieusement prêté par M. Denis, un de nos abonnés, grand ami des arts et des choses littéraires.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que la belle conférence sur Béranger, faite par M. Jules Claretie au début de notre Matinée, sera prochainement publiée à notre librairie, au profit de la souscription pour la statue du grand chansonnier.

Nous donnerons, dans le prochain numéro de *La Chanson*, le chiffre exact des dépenses et des recettes de notre Matinée.

La rive gauche aura prochainement aussi sa grande matinée pour la souscription Béranger. Les sociétés lyriques du cinquième arrondissement, sur l'initiative de l'une d'elles, préparent une représentation à la salle de la rue d'Arras. Toutes les sociétés lyriques suivront évidemment cet exemple.

LE BANQUET DE LA LICE CHANSONNIÈRE
DU 2 AVRIL 1879
Raconté au Banquet du *Caveau*, le 4 avril

Ceci n'est qu'une simple esquisse.
Ah! c'est vrai, vous ne savez pas :
Mercredi j'étais à la Lice;
C'était avant-hier. Gai repas,
Sur ma foi; brillante assemblée,
Bonnes chansons! Quant au nectar...
La fête, que rien n'a troublée,
Se prolongea même un peu tard.

Donc, bien que le travail lui pèse,
Votre serviteur a pensé
Que le *Caveau* serait bien aise
De savoir ce qui s'est passé.
On m'accuserait de malice.
Et — qui sait? — d'un dessein pervers,
Si pour le dîner de la Lice
Je ne rimais pas quelques vers.
Mais, si ma verve ne s'allume,
Je risque de rester capot :
O Vincent, prête-moi ta plume!
Prêtez-moi votre encre, ô Ripault!
Que ce calembour de goguette
Chez vous n'excite pas d'émoi :
Il est bon, mais sur votre tête
Je jure qu'il n'est pas de moi.

Soixante-dix! Table superbe!
Vous savez à qui l'on a bu,
Tous, depuis le poète imberbe
Jusqu'au vieux chansonnier barbu?
A la chanson, dive bacchante,
Voix de l'éternel renouveau,
Ici grave, ailleurs provocante;
La chanson, muse du Caveau!

Sait-on où le bonheur réside?
Est-on mieux mort, debout, assis?
Pour Rubois, qui ce soir préside,
C'est le *Cadet de ses soucis*.
Salut, Baillet, jeune poète,
En train de passer chansonnier!
Attendez que pousse sa crête :
Il ne sera pas le dernier.
Or, tandis que Georges moissonne
Dans le champ de l'*Humanité*,
Gonet prend sa voix polissonne
Et sacrifie à la *Gaieté*.
— Dans ce monde rien ne repose.
Ecoutez l'ami Vatinel :
Il faut bien faire quelque chose,
Prêche-t-il d'un ton solennel.
— Que faire, quand sous la ramure
Deux à deux errent les amants?
Désenchanté, Chocque murmure :
Envolez-vous, rêves charmants!
Legentil, bravant les obstacles,
Décoche d'un air résolu
Sa chanson sur les faux miracles;
Un vrai, le *savoir*, a bien plu.
La chanson n'aime pas la gêne;
Elle s'échauffe à boire frais.
Ainsi parle Baillet (Eugène),
Dit le baryton du Marais :
Vivent les gens qui savent boire!
Ce n'est pas un refrain d'ici.
Les buveurs ont aussi leur gloire!
Parbleu, les chansonniers aussi!
Hachin, dédaigneux des sornettes,
A pris son plus caustique accent
Pour nous dépeindre les *Venettes*
De ce malheureux cinq pour cent.
Puis le gros Flachat nous régale
D'un drame triste, sombre, amer :
Mal de cœur, transe conjugale
D'un bourgeois qui *voyage en mer*.
— Fi des peintures épicées!
Nous devons au grave Picard
Des stances finement pensées,
Des vers ciselés avec art.
Cette fois pourtant il fait trêve
Par hasard à sa gravité,
Et, pour caresser un doux rêve,
Il met la raison de côté.
Un autre... Diable de mémoire!
Je n'en ai pas plus qu'un linot.
C'était... voyons : un nom à boire...
Robin..., Robinet..., Robinot!
Oui, Robinot : sa fine oreille,
Dans la plaine aux mille couleurs,
Du papillon et de l'abeille
Apprend *Comment on parle aux fleurs*.
Ruel, si prompt à la réplique,
Ne redoute pas les moqueurs;
Son cri : *Vive la République*
Anime, électrise les cœurs.
Cahen, j'ai le droit de le peindre,
Et de le charger, si je veux,
Car ce n'est pas moi qui puis craindre
Qu'il vienne me prendre aux cheveux.
Mais redoutez son caractère,
Car il vous traite, sans quartier,
De gueusard son propriétaire
Et de Dumolard son portier.

Je devrais, dans cette bluette,
M'arrêter court et rester coi,
Mais il ne faut pas que j'omette
Un seul auteur; voici pourquoi.
Désertant sa noble bannière,
Jadis plus d'un épicurien
Faisait la Lice buissonnière,
Et sa femme n'en savait rien.
A présent, il faut que ça change;
Et, grâce à nos comptes-rendus,
Il doit rendre compte à son ange
Des instants loin d'elle perdus.
— Monsieur n'a plus trouvé sa route!
Comment! tu n'as donc pas chanté?
Où donc étais-tu? Je m'en doute.
La Chanson ne t'a pas cité.
Oui, *Chanson*, c'est là que tu brilles :
On te devra, pour quelques francs,
La tranquillité des familles,
La moralité des parents.
Mais voici toute une fournée
De joyeux enfants du Caveau :
Leconte, Nadaud et Fénée
Viennent partager notre veau.
— Haine, amour, dévouement, envie,
Peu de printemps, beaucoup d'hivers :
Tel est le *Roman de la vie*,
Que Leconte nous conte... en vers.
Fénée, auteur infatigable
Qui ne manque pas un banquet,
A daigné se montrer aimable
En traitant un sujet... coquet,
Un sujet qui le ravigote;
Il chante, pour nous dérider,
La mécanique de Charlotte,
Que rien ne peut raccommoder.
Nadaud n'a pas le fouet qui cingle;
Blesser n'est jamais son projet;
Mais sur la pointe d'une *Epingle*
Il bâtit un piquant sujet.
Alors Nadot (Henri) s'anime;
Il se courrouce, à tort, je crois;
Il se plaint que son *homonyme*
Veuille pour lui porter sa croix.
Après l'auteur des deux Gendarmes,
Chebroux, sur un ton différent,
De l'*Hiver* célèbre les charmes :
Lourde tâche qu'il entreprend!

Rapprochement assez comique :
Dans ce banquet tout fraternel,
J'applaudis ta voix sympathique,
Jullien, qui n'es pas d'Avenel;
Or, au banquet de La Chapelle
— Entre les deux nouveau lien —
Je trouve un auteur qu'on appelle
Avenel, qui n'est pas Julien.
Celui-là, sur les cordes graves,
Célèbre un sujet palpitant :
Il fait chanter... le *Champ des braves!*
Je frissonnais en l'écoutant,
Et je me disais, l'âme émue :
Pour mieux égayer le repas,
S'il nous disait son *Pied qui r'mue!*
Echalié ne l'entendra pas.
Caron, dont la verve est badine,
Porte un nom terriblement noir;
Mais que chantait donc Adeline?
Dame, *on n'a jamais pu savoir*.
— Et vous? — Monsieur est trop honnête:
En vers durs, mais bien écoutés,
Moi, j'ai peint ma propre binette,
Car j'ai chanté les *Effrontés*.

Puisque en ce moment je plaisante
En critique exempt de venin,
Permettez que je vous présente
Mon cher camarade Jeannin.
Que voulez-vous qu'on lui réponde?
Il chante, quand on va partir :
On ne peut pas plaire à tout l' monde.
Vieux proverbe, qu'il fait mentir.
Du grotesque il a le génie,
Et chacun se perd en suppo-
Sitions sur cette manie
Qu'il a de marcher sans chapeau.
Je le connais de longue date,
Et n'en suis plus trop esbrouffé;
Je sais qu'en lui-même il se flatte
(Il est bon!) d'être né coiffé.

Ce récit n'est pas très-épique,
Mais comment n'être pas banal
Quand on rédige une chronique
En style de procès-verbal?
Ainsi la muse est honorée
A La Chapelle, près Paris.
Dites si pareille soirée
Ne vaut pas cent sous, vin compris?
Cet ancien bourg de La Chapelle
(Je suis dévot à ma façon),
Je proposerai qu'on l'appelle
La chapelle... de la chanson.

EUG. IMBERT.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Le lundi 21 avril, *l'Union et Gaîté* fêtait l'anniversaire de sa fondation par une grande solennité musicale et dramatique. Exceptionnellement, pour la circonstance, M. Guilhot avait gracieusement offert son siége présidentiel à M. Varenne, ex-président fondateur, qui a cru bien faire en cédant la direction à l'élément jeune de sa société. Un programme alléchant avait attiré le public d'élite des sociétés lyriques; beaucoup de jolies femmes, c'est même étonnant ce qu'il y avait de jolies femmes! enfin, pour notre part, nous ne nous en plaindrons jamais. Les deux champions de la soirée ont été Mlle Lévy, de qui l'éloge n'est plus à faire, et M. Hurbain. Tous deux, après un discours bien senti de M. Varenne, reçurent le diplôme de *Membre d'honneur* aux applaudissements répétés de toute la salle.

La petite Emilie Préaux (âgée de dix ans) a, comme toujours, obtenu un grand succès. M. Larche, de la *Fauvette Parisienne*, a fort bien dit *La Conscience* de V. Hugo; M. Jules Raux nous a chanté *Le Vieux buveur de vin*, un succès de sa composition. On a fait une quête pour les pauvres de l'arrondissement, et la soirée s'est terminée par *On demande des domestiques*, parfaitement interprété par MM. Berlioz, Willaume et Bouvier.

Le 5 mai, *le Cercle Intime* donne une grande représentation au bénéfice de M. Félix, le dévoué garçon des sociétés du Café du Globe; nous serons tous là!

M. Alexis Vander Reben m'adresse une longue lettre où il donne raison à un de mes entrefilets signalant les tendances réellement trop prononcées à la chorégraphie dans les sociétés. Mon aimable correspondant ajoute que j'oublie qu'il existe au moins une société où le piano ne tient qu'une place très secondaire, et où les Béranger, les Désaugiers, les G. Leroy, etc., sont fêtés et accueillis avec autant d'enthousiasme que les jeunes chansonniers qu'on applaudit les dimanches et lundis, lorsqu'ils veulent bien rendre visite à *la Lyre Bienfaisante*, quai Saint-Michel. Pour répondre à M. Alexis, j'ajouterai n'avoir pas oublié l'existence de la Lyre. Je suis heureux de redire qu'elle a un président, M. Couvreur, aimant et fêtant la chanson comme elle doit être aimée et fêtée. De plus, avant que ces lignes ne soient livrées à la publicité, j'aurai profité de l'aimable invitation de mon correspondant pour rendre une visite amicale à l'unique et vrai temple de la chanson. J'ai nommé *la Lyre Bienfaisante*.

Encore une protestation, venant toujours à l'appui de la campagne que j'ai entreprise contre la *Chorégraphie Lyrique;* celle-ci est signée Georges Fiess fils. Elle est énergique, mais malheureusement trop longue pour que je puisse l'insérer en entier. Il dit avec raison, que si l'on continue, il n'y a plus qu'à écrire, sur la porte des sociétés: *Ici l'on danse*, le pastiche du poteau célèbre de la place de la Bastille; il termine en prononçant un *De Profundis* sur sa société, *la Pastorale*, dont il n'est plus commissaire général.

A. LEROY.

Les Joyeux Amis, soirée du 9 avril 1879. — Nous ne pouvons que remercier bien sincèrement M. Largeot, président de la société dont nous venons de transcrire le nom quelque peu épicurien, de la bonne pensée qu'il a eue de nous inviter à ce concert, qui a largement justifié l'épithète *d'extraordinaire* portée sur les lettres d'invitation. La soirée a été complète, et nous regrettons vivement que le manque d'espace ne nous permette pas de donner à chacun la part d'éloges qu'il mérite. MM. Séguier, Pelouze, Fernand, etc., ont à leur disposition de magnifiques voix dont ils savent merveilleusement tirer parti; MM. Marcus et Luciani sont des comiques irrésistibles; MM... mais nous nous arrêtons car, pour être équitable, il nous faudrait remplir les huit pages du journal. Quant aux dames, toutes ont été charmantes, mais l'impartialité nous fait un devoir de décerner la palme à Mlle Malthide, qui est une véritable artiste, dans toute l'acception du mot.

Nous ne dirons rien de Mlle Emilie Préaux, qui a joué *le Brelan de moutards* avec une telle intelligence, qu'en disant d'elle tout le bien que nous en pensons, nous ne pourrions que blesser profondément sa modestie.

VERITAS.

M. Alphonse Rueff nous écrit pour se plaindre d'un jugement trop dur, porté sur lui par notre collaborateur A. Leroy dans le nº 17 de *La Chanson*. Il affirme jouir de toutes ses facultés mentales, et proteste que si sa place n'est pas à l'Opéra, elle n'est pas non plus à Charenton. Nous lui devons acte de sa réclamation, dont ses amis apprécieront la légitimité.

NOUVELLES ET AVIS

Vient de paraître à notre librairie, rue Bonaparte, 18, *Lettre à M. Alexandre Dumas fils*, par M. Darnelle. Prix, 1 fr. Nous rendrons compte de cette très-intéressante publication.

Petit Tournoi poétique mensuel, ENTRE NOS ABONNÉS SEULEMENT. A partir du 1er Mai, *La Chanson* ouvre un concours mensuel. Les envois doivent avoir lieu du 1er au 25 du mois. Sujet à traiter cette fois: un proverbe au choix, en un seul couplet. Les trois meilleures productions seront publiées dans *La Chanson*, par ordre de mérite.

Nous ferons prochainement brocher, avec couverture, les dix-huit premiers numéros de *La Chanson*. Le nombre des collections complètes est restreint; les abonnés anciens ou nouveaux qui voudraient acquérir notre première année feront bien, dès aujourd'hui, d'en retenir un exemplaire. Le prix du volume sera de 4 fr. 50.

A partir du 1er Mai, le prix de l'abonnement à *La Chanson* sera, pour Paris et les départements, de 6 fr. par an; six mois, 3 fr. Etranger, le port en sus.

Toute personne qui conservera le nº 19 sera considérée comme réabonnée; nous ferons alors toucher de suite. En cas de cessation d'abonnement, renvoyer le numéro avec le mot *Refusé* sur la bande de l'administration. On peut s'abonner ou se réabonner, aux bureaux du journal, tous les jours, de 8 heures du matin à 9 heures du soir, ou par la poste, le talon du mandat servant de quittance.

Nous prions les retardataires, qui ne nous ont pas encore acquitté leur renouvellement du 1er novembre, de se mettre en règle au plus tôt.

Le Directeur-Gérant, A. PATAY.

2e ANNÉE. — N° 20. 16 MAI 1879.

LA CHANSON

Revue Bi-Mensuelle

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois

Directeur-Gérant
A. PATAY

20 cent. le Numéro
Sans Supplément

Secrétaire de la Rédaction
A. LEROY

20 cent. le Numéro
Sans Supplément

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an.......... 6 fr.
» six mois......... 3 »
Etranger, le port en sus

LÉGENDE & VÉRITÉ

Il faut en finir avec les traditions bêtes et les malfaisants grotesques. Les lecteurs de *La Chanson* nous pardonneront de les entretenir aujourd'hui du bonapartisme, cette honte, et de M. Savinien Lapointe, ce grimaud.

Le bonapartisme se désole que nous ayions revendiqué Béranger comme un champion des idées républicaines, et M. Lapointe est le porte-voix de la faction effarée. Nous relevons, dans un numéro du *Petit Caporal*, les malpropretés suivantes :

« Le festival organisé au Château-d'Eau en l'honneur du « chansonnier national » n'a eu aucun retentissement. J'ajoute qu'il n'en méritait aucun, n'étant rien de plus qu'une plate comédie jouée par des histrions républicains, qui s'étaient ingéniés de faire entrer dans leur farandole le chantre de Napoléon... »

Suit une longue diatribe contre le gouvernement de la République qu'elle n'atteint guère, contre Victor Hugo et contre les honorables membres du Comité de la statue de Béranger. La pudeur m'interdit de la reproduire et la raison me défend d'y répondre. Aussi bien, le dernier paragraphe de l'article dévoile suffisamment le véritable but de l'écrivailleur :

« L'idée d'élever une statue à Béranger n'était et ne pouvait être, de la part des républicains, qu'une indigne hypocrisie et une injure pour l'illustre mort. Nous nous félicitons qu'elle n'ait pas réussi. La statue que les républicains n'ont ni la possibilité ni le droit d'élever à Béranger, l'Empire la lui élèvera. »

Voilà qui est dit, et l'ombre de Béranger n'a qu'à se résigner à la patience. M. Lapointe serait bien naïf s'il n'était bien déloyal. Quel motif aurions-nous d'abandonner, à son début, une œuvre acclamée de tous et qui n'attend qu'un vote du Conseil Municipal pour marcher au plus heureux dénouement ? — L'insuccès de la matinée du Château-d'Eau ? — M. Lapointe sait pertinemment qu'elle était une manifestation personnelle du directeur de *La Chanson*, et que son peu de réussite ne peut influer en rien sur le résultat définitif de l'œuvre nationale. Mais où la mauvaise foi se réfugierait-elle, si les bonapartistes n'en faisaient la base fondamentale de leurs argumentations ?

M. Lapointe déclare avec solennité que Béranger a chanté Napoléon. Nous le savons et nous n'avons pas la sottise de lui en garder rancune.

Oui, Béranger se fit, du souvenir de Napoléon, une arme retentissante contre la royauté jésuitique. Pouvait-il prévoir qu'en aidant les esprits libéraux de son temps à fixer la légende du soldat couronné, il préparait les voies où, trente ans plus tard, marcherait un aventurier sinistre ? Le poète, d'ailleurs, estimait le régime impérial à sa valeur réelle; *les Souvenirs du peuple* n'effacent pas *le Roi d'Yvetot.* Quand le second empire s'édifia par le crime, Béranger se tint à l'écart, gardant un silence que le pays sut interpréter. Il professait, pour les triomphateurs d'alors, un mépris souverain. Il avait bien jugé Louis Bonaparte et dès ses débuts. En janvier 1849, il écrivait à M. Manuel les lignes suivantes : « Je suis obligé de rendre à Louis Bonaparte les visites que j'en ai reçues ; cela me cause beaucoup de peine. Je n'aurai pas à le féliciter. Que de sottises déjà! Ces gens-là ne connaissent pas le pays et je ne sais s'ils auront le temps d'apprendre à le connaître. Pourtant ils ont besoin d'y rester pour avoir de quoi vivre...»

Si Béranger eût été l'homme que rêve M. Lapointe, l'empire n'aurait pas hâté et confisqué ses funérailles, par peur d'une manifestation républicaine ; il n'aurait surtout pas refusé d'autoriser l'érection du monument que projetaient, en 1865, les amis du poète. Non, quoi qu'il fît dire, le césarisme avait surveillé Béranger vivant et le redouta mort. Si différent de ses applaudisseurs, ce vieillard au front pur et aux mains nettes était, pour le tyranneau moustachu, le spectre de la démocratie honnête, suppliciée mais invaincue.

Nous reprendrons, s'il est besoin, contre un plus digne adversaire, l'apologie facile du maître. Il nous serait pénible d'accoler plus longtemps, au nom vénéré de Béranger, celui d'un piteux manœuvre de lettres. Concluons donc. Pour avoir, à diverses reprises, reçu l'aumône de Béranger, il ne s'ensuit pas que M. Lapointe ait le droit de poursuivre la mémoire du grand chansonnier de sa sollicitude niaise. On ne se venge pas d'un bienfait avec autant de cruauté !

Vraiment, comme les phalènes étourdies, ceux-là

surtout recherchent la lumière qui n'ont raison d'être qu'à l'ombre. Nul n'empêche M. Savinien Lapointe, ancien collaborateur d'audacieux socialistes, de rimer aujourd'hui des « Souvenirs et Regrets » pour le plaisir des *blouses blanches* inoccupées, et de tirer du fumier bonapartiste le pain de ses vieux jours; mais nous lui conseillons de ne plus maculer de sa prose le piédestal de la statue que la France républicaine veut élever à l'un de ses enfants illustres. Il y a de sévères châtiments pour des actes moins obscènes.

L.-Henry LECOMTE.

TOAST DU PRÉSIDENT

Banquet du 4 mai 1879.

A Béranger, Messieurs! La Chanson est en fête,
Car on doit ériger bientôt à son prophète
Une statue en bronze, au sein de ce Paris
Qu'il égaya longtemps de ses refrains chéris.

Je suis peu partisan, j'en conviens, des statues
Qu'on n'élève souvent que pour être abattues
Par le vent furieux des révolutions ;
Ressemblant, en ce point, aux Constitutions
Qui, la plupart du temps, sont, par les Assemblées,
Faites pour être, un jour, par d'autres violées.
Mais Béranger n'a pas à craindre un sort fatal;
Sa Muse le protége, — et sur son piédestal
Il peut monter sans peur. Du peuple la colère
Respectera toujours le chantre populaire.
On peut bien renverser l'image d'un tyran,
Le bronze d'un Colbert, celui d'un conquérant;
Deux fois, Paris a pu, dans sa rage félonne,
Jeter Napoléon à bas de la Colonne ;
La foule est inconstante et le vent peut changer.
Mais qui s'attaquera jamais à Béranger?
Mieux que par des gardiens et mieux que par des grilles,
Il sera préservé par les Chansons, ses filles.
Ainsi que ces chansons, ce bronze est immortel.
Certes, il est des dieux dont on brise l'autel ;
Mais Béranger n'est pas de ces morts que l'on tue !
Si quelques forcenés menaçaient sa statue,
Aux cris séditieux de l'émeute, aussitôt
La foule répondrait par le *Roi d'Yvetot*,
Par les charmants refrains de l'amant de Lisette,
La fille au bonnet rond, la joyeuse grisette ;
Car il était *du peuple, ainsi que ses amours*,
Et le peuple charmé l'honorera toujours.

Buvons donc, mes amis, à ce glorieux maître,
A ce grand chansonnier qui *ne voulut rien être*,
Qui, sous un toit modeste et dans la pauvreté,
Pouvait prétendre à tout et n'a rien accepté ;
Dont le luth a porté la joie et la lumière
Dans le palais du riche, et dans l'humble chaumière ;
A ce vaillant esprit, éminemment français,
Qui frondait du pouvoir les abus, les excès,
Et qui, lorsque le sort, hélas! trahit nos armes,
Avait pour les vaincus et des chants et des larmes.
Buvons à ce poète, honneur du vieux Caveau,
Dont le front va briller d'un lustre tout nouveau,
Et quand à l'acclamer la France se dispose,
A celui dont on va fêter l'apothéose,
De fleurs et de lauriers payons notre rançon !
A Béranger, Messieurs! c'est boire à la Chanson!

Eugène GRANGÉ,
Président du Caveau.

UNE NOCE A SAINT-JOSEPH

Air : *Une Fille est un oiseau*

Une noce à Saint-Joseph !..
J'entre pour voir l'épousée;
Mais la chose est malaisée,
Je suis au fond de la nef.
De l'autel elle est partie ;
Je cours à la sacristie...
La voilà! sa modestie
A la vierge fait songer...
Mais, que vois-je? c'est bien elle,
C'est Clara, mon infidèle,
Sous le bouquet d'oranger!

Malgré son air de candeur,
Oui, cette fille charmante
Quatre mois fut mon amante,
Je l'aimais avec ardeur.
Ah! j'ai brisé notre idylle,
Pour une cause futile ;
Je voyais qu'avec Emile
Il me fallait partager!...
Là, franchement, je l'admire
De paraître ici sans rire,
Sous le bouquet d'oranger!

Mais regardons le mari :
Il est petit, maigre et blême,
Ah! je ne crois pas qu'elle aime
Un homme aussi rabougri.
Pauvre garçon, quand je pense
A ce qu'elle a d'exigence,
Jugeant d'après l'apparence,
Pour lui je dois m'affliger;
Qu'il apprête son courage,
Il trouvera de l'ouvrage
Sous son bouquet d'oranger!

Mais elle m'a vu. — Mon Dieu
Comme elle paraît émue!
Moi-même ça me remue;
Vite fuyons de ce lieu!
Laissons en paix la pauvrette,
Que malgré tout je regrette,
Oublions cette amourette ;
Son pauvre cœur si léger
Peut-être est rempli d'alarmes,
Et prêt à verser des larmes
Sous son bouquet d'oranger!

L. JULLIEN.

MAI

Air : *Elle a trahi ses serments et sa foi.*

Hier matin, un splendide soleil
De ses flots d'or inondait ma fenêtre ;
Il saluait, éclatant et vermeil,
Le mois de mai qui venait de renaître.
Adieu l'hiver, la neige et les glaçons,
Les bois sont pleins d'oiseaux et de chansons!

C'est la saison de l'amour et des chants,
Des papillons, des lilas et des roses;
Tout resplendit, au retour du printemps,
Par l'harmonie et les métamorphoses!
Quand l'aubépine embaume les buissons,
Les bois sont pleins d'oiseaux et de chansons!

Ce joli mois est un riant couplet,
Un air joyeux qui jamais ne s'oublie,
Un gai refrain qui sourit et qui plaît,
C'est la chanson du matin de la vie !
Tout s'y traduit en amoureux frissons,
Les bois sont pleins d'oiseaux et de chansons !

On voit venir, cherchant ses nids déserts,
Des bords lointains, l'hirondelle frileuse ;
Aux chants voisins, s'élancer dans les airs,
En gazouillant, l'alouette joyeuse,
Qui semble dire avec des plus doux sons :
Les bois sont pleins d'oiseaux et de chansons !

Que d'amoureux profitant des beaux jours,
Iront heureux roucouler sous l'ombrage !
Le rossignol, témoin de leurs amours,
Leur chantera dans son charmant langage :
— Aimez encor, même après les moissons,
Les bois sont pleins d'oiseaux et de chansons !

Petit pinson, dans la cage abrité
Pendant l'hiver, allons, ouvre tes ailes !
Envole-toi ! reprend ta liberté !
Les tiens là-bas te sont restés fidèles ;
Pour mieux chanter va prendre des leçons,
Les bois sont pleins d'oiseaux et de chansons !

La vigne enfin a des bourgeons naissants,
L'espoir déjà sourit à la folie !
Et nous, amis, pour colorer nos chants
Trempons gaîment nos plumes dans la lie !
Et chansonniers, rossignols et pinsons,
Tout ici-bas redira sa chanson.

A. MOUTON-DUFRAISSE.

LA CHANSON

Mesdames et Messieurs, amateurs d'harmonie,
Accourez à ma voix à nos gais rendez-vous.
Où règne la chanson la tristesse est bannie,
Le plaisir qu'elle inspire est toujours des plus doux ;
Elle habita longtemps le grenier de Lisette,
Les salons autrefois l'accueillaient par hasard :
Aujourd'hui méconnue, on rit de la pauvrette.
« Du progrès la chanson est le porte-étendard ! »

Au bonheur des amants la chanson s'intéresse,
A table, à l'atelier, elle aime à séjourner ;
Elle a pour la mansarde une vive tendresse,
Plus d'un pauvre lui doit le pain de son dîner ;
Son rire est large et franc sans cesser d'être honnête,
Elle sait égayer sans oripeaux ni fard ;
Elle a perdu beaucoup en perdant son poète.
« Du progrès la chanson est le porte-étendard ! »

Jadis sous Mazarin tout était à la fronde,
On mettait en couplets le vice et les abus ;
Puis vint une chanson qui fit le tour du monde ;
Sa gloire est oubliée... on ne la chante plus.
Un jour que l'étranger franchissait la frontière,
Chénier pour le chasser fit le Chant du Départ ;
De ces chants glorieux la France est toujours fière.
« Du progrès la chanson est le porte-étendard ! »

J. LARGUIER.

LE PREMIER SOURIRE

O mère de la race humaine,
Lorsque Adam encore innocent,
A travers l'Eden, son domaine,
Te guidait d'un bras caressant ;
Quand, dans son amoureux délire,
Il te contemplait à genoux,
Ah ! combien dut lui sembler doux,
Belle Eve, ton premier sourire !

Lorsque Avril, après la froidure,
Nous ramène, avec le soleil,
Des bois, des champs, fleurs et verdure,
Tout le somptueux appareil ;
Quand, loin de la ville, il aspire
L'air pur des monts, propice à tous,
Au promeneur qu'il semble doux,
O printemps, ton premier sourire !

Lorsque, pour délit ou pour crime,
Thémis prend cet être sans bruit,
Et que, criminel ou victime,
Il ronge son frein jour et nuit ;
Quand de ses maux le terme expire
Et qu'elle tire les verrous,
Au prisonnier qu'il semble doux,
Liberté, ton premier sourire !

Alors que, vieilli moins par l'âge
Que par les veilles, les tracas,
L'humble travailleur envisage
L'avenir exempt d'embarras ;
Quand, dans sa ronde tirelire,
Les louis remplacent les sous,
Ah ! combien doit lui sembler doux,
Fortune, ton premier sourire !

Fruit d'un amour chaste ou profane,
Lorsque celle à qui tu dois tant,
Sans peur que sa beauté se fane,
Calme tes cris en t'allaitant ;
Quand, même laid, elle t'admire
Et t'entoure de soins jaloux,
A ta mère qu'il semble doux,
Nouveau-né, ton premier sourire !

Lorsque, malgré nos Hippocrates,
Nôtre mère faillit mourir,
Depuis blancs, bleus et démocrates,
Chacun d'eux prétend la guérir ;
Quand, ralliés sous ton empire,
S'embrasseront renards et loups,
A tes enfants qu'il sera doux,
O France, ton premier sourire !

HENRY RUBOIS.

LES OISEAUX DE FLORA

Gais messagers d'une folle tendresse,
Qu'il était beau le jour où, glorieux,
Tout triomphant, tout riche de jeunesse,
Sur mes genoux, il vous mit radieux !
Comme il m'aimait ! Comme j'étais heureuse !
Jamais, depuis, je n'eus d'aussi beaux jours ;
L'homme est changeant... la vie est ténébreuse,
Il n'aime plus, et vous chantez toujours !

Petits lutins, vous pépiiez de l'aile,
Lorsqu'amoureux il me prenait la main,
Qu'il me jurait d'être bon et fidèle!
Mais ce serment n'eut pas de lendemain!
Je vois encore à ma pauvre fenêtre
Ses lilas blancs et, comme nos amours,
Fleurs et printemps vont aussi disparaître!
Le ciel est sombre, et vous chantez toujours!

Un jour, hélas! j'avais fermé ma porte,
Nous nous boudions, il n'était pas venu!...
Je crus d'abord que mon âme était forte...
Mais je pleurais!... S'il s'était souvenu?
J'entends du bruit... je tressaille... j'écoute...
O ma raison, venez à mon secours...
Non... c'est le chat qui vous guette sans doute,
Pauvres oiseaux, et vous chantez toujours!

Depuis, j'attends! et peut-être j'espère!...
Pendant que lui, trompant le sort moqueur...
Goûte en passant l'ivresse mensongère,
Pacte d'un jour que n'inscrit pas le cœur.
Vous qui vivez pour aimer, pour le dire,
Vocalisant tous vos moindres discours,
Oiseaux méchants, me faut-il vous maudire?...
S'il n'aime plus, pourquoi chanter toujours!...

Eugène CARLOS.

CHANTONS LA BIÈRE

A mon ami Jules Wolf, de Mulhouse

Pourquoi toujours chanter le vin?
Il est encor sur cette terre
D'autres boissons, comme la bière,
Fort dignes d'un joyeux refrain.

Dans notre verre
La blonde bière
Mousse bien fort
Par-dessus bord.
Encore un verre
De cette bière;
Amis! buvons,
Gaîment, chantons.

Chaque pays a sa boisson,
Qu'il chérit fort et qu'il vénère,
Nous possédons, amis, la bière,
C'est le jus béni du houblon.

Dans notre verre, etc.

Gambrinus but tout le premier
Ce liquide, nous dit l'histoire;
C'est son seul vrai titre de gloire;
Plus d'un roi pourrait l'envier.

Dans notre verre, etc.

Vénérons de ce franc buveur
La mémoire si respectable,
Qui s'égarait, sortant de table,
Dans les bons houblons du Seigneur.

Dans notre verre, etc.

Le monde entier bientôt boira,
Croyez-moi, notre blonde bière,
Car elle ne redoute guère,
Du vin le noir phylloxéra.

Dans notre verre
La blonde bière
Mousse bien fort
Par-dessus bord.
Encore un verre
De cette bière;
Amis! buvons,
Gaîment, chantons.

Ernest MEININGER.

CURIOSITÉS DE LA CHANSON (*)

LE NUAGE

Musique de Louis Marguery

Où donc vas-tu, nuage,
Nuage radieux?
Couves-tu quelque orage,
Quelque vent furieux?
Vas-tu, vapeur légère,
Te gonfler de colère,
Et cacher à la terre
Le soleil et les cieux?

N'es-tu rien qu'un point sombre
Qu'effacera le vent?
Noieras-tu ton peu d'ombre
Dans le jour éclatant?...
Vers la voûte éternelle
Tu fuis à tire-d'aile;
Mon beau nuage frêle,
On se perd en montant.

Réponds! es-tu tonnerre,
Vomiras-tu le feu?
N'es-tu qu'ombre légère,
Blancheur dans le ciel bleu?
— Non! de la terre lasse,
Je m'enfuis dans l'espace;
Je suis l'âme qui passe
Et qui remonte à Dieu!

Emile ZOLA.

Il y a un peu de tout dans ces vers de mirliton, excepté du naturalisme et de la poésie; M. Zola y pastiche à la fois Musset, Victor Hugo et Lorgeril.
Voilà certainement une nouvelle explication de la haine de M. Zola contre Victor Hugo; il ne peut lui pardonner son impuissance poétique.

NEMO.

(*) Nous empruntons cette chanson et les quelques lignes qui l'accompagnent à notre confrère le *Nain Jaune*.

A. P.

Nous publierons désormais, dans chaque numéro de *La Chanson*, une ou deux productions de Béranger, qui n'ont pas été recueillies dans ses *Œuvres complètes*.

L'AMOUR MARCHAND DE PLAISIR

AIR : *Du petit matelot.*

Combien de fois pour plaire aux belles
L'Amour a changé de métier !
Financier, pour briller près d'elles ;
Pour les voir, adroit serrurier ; (*bis.*)
Ramoneur en cas de surprise ;
Toujours fripon, pour réussir ;
Enfin, par dernière entreprise,
Ce dieu va criant du *plaisir*.

Partout il suit les pas des Grâces,
Afin qu'on le suive partout.
Aux belles qu'il voit sur leurs traces,
Du plaisir il vante le goût. (*bis.*)
« Venez, dit-il, à ma corbeille ;
Jeunes beautés, venez choisir ! »
Et puis il ajoute à l'oreille ;
« Prenez sans voir, c'est du *plaisir !* »

Mais en livrant sa marchandise,
Il veut être payé comptant ;
Bien souvent le plaisir se brise
Dans les mains d'un objet charmant. (*bis.*)
L'innocente alors se plaint-elle,
Le dieu répond, tout prêt à fuir :
« S'il ne se brisait pas, ma belle,
Serait-ce donc là du *plaisir?* »

BÉRANGER.

POUR BÉRANGER

Notre ami Joseph Lavergne s'est, depuis quelques années, installé à Malakoff. Acteur et poète, il y rime des couplets et joue la comédie sur un théâtre qu'il a fait construire dans sa propriété même. La salle, baptisée *Théâtre des Intimes*, peut tenir à peu près quatre-vingts personnes. L'entrée en est gratuite, mais, d'ordinaire, on fait une quête, tantôt pour les pauvres tantôt pour les écoles — Lavergne est conseiller municipal. — Plaisir et bienfaisance vont ainsi de pair.

Lavergne, étant chansonnier, devait naturellement songer à apporter sa contribution à la statue de Béranger. Le lundi 5 mai, nous étions conviés à une soirée dramatique et lyrique, à l'issue de laquelle une quête devait être faite au profit de la souscription. Le spectacle était composé d'un tableau de *la Tour de Nesles*, de deux vaudevilles et de divers intermèdes. Tout a bien marché. Lavergne, après avoir fait frémir dans Buridan, a fait rire aux larmes dans le Dubrochet du *Naufragé de la Méduse*. MM. Hivet, Féburier, Pensière et Vautier; M[mes] Dodin, Hivet et Féburier ont obtenu, comme acteurs ou comme chanteurs, des applaudissements mérités. Enfin, M. Vaillant a dit avec âme les belles stances d'Armand Silvestre connues de nos lecteurs. — Et nous sommes revenus, rapportant 50 francs 50 centimes pour la statue de Béranger.

Nos sincères remercîments, ami Lavergne.

Les Enfants du Marais, sous la présidence de M. Chaumette (1, rue Dupuis) ont donné une soirée où MM. Darcourt, Eugène, Defrace, Denis, Pillon et M[lle] Augustine Simon ont rivalisé de talent et de zèle. Une tombola organisée par le bureau a produit 18 francs pour la statue — premier versement de cette société qui se promet de recommencer.

—

M. J. F. Gonon, chansonnier lyonnais, nous a fait parvenir 18 francs, montant des premières souscriptions recueillies par lui.

—

Nous tenons de bonne source que M. Anatole Lionnet organise une soirée au profit de la souscription Béranger.

—

Le dimanche 25 mai, la *Société des Familles* (président M. Badou) donnera, dans son local ordinaire, salle Bouret, 34, boulevard du Temple, une grande soirée pour la statue de Béranger.

—

On nous assure que des quêtes pour l'œuvre ont été faites en divers endroits, une notamment pendant un bal donné à Valentino par une société lyrique. Le produit de cette quête n'a été versé ni aux bureaux de *La Chanson* ni chez M. Murat, trésorier du comité. Nous voulons ne voir là qu'une négligence.

—

Le prochain numéro de *La Chanson* contiendra une troisième liste de souscription.

H. L.

SOCIÉTÉ LYRIQUE & LITTÉRAIRE DU CAVEAU

BANQUET DU 2 MAI 1879.

Une surprise agréable nous attendait au Caveau. Au moment même où *La Chanson*, désireuse d'associer particulièrement cette société vénérable et vivace à l'hommage solennel que doit recevoir Béranger, empruntait à M. Eugène Grangé, président actuel, quelques couplets anciens, consacrés au grand chansonnier, M. Grangé traitait de nouveau ce fécond sujet avec sa verve et son talent des meilleurs jours. Le toast lu l'autre soir par le président du Caveau porte, en effet, pour titre : *La Statue de Béranger*. La manifestation projetée a naturellement les sympathies de M. Grangé, et il le témoigne en vers charmants, très-applaudis, et que nous nous sommes empressés de recueillir. Nos lecteurs les liront avec le plaisir que nous avons éprouvé à les entendre.

Les convives sont rarement aussi nombreux au Caveau qu'à la Lice, mais l'entrain des chansonniers est égal, et les honneurs sont faits aux visiteurs, ici comme là-bas, avec la meilleure grâce du monde. C'est ainsi que la séance des chants a été ouverte par des couplets et un récit dits d'une façon très-plaisante par un jeune artiste, M. Desroseaux.

Un des vétérans du Caveau, Bugnot, a suivi de près Clairville. M. Lagarde adresse à l'ami disparu un souvenir plein de sentiment et de poésie dont l'assemblée s'est montrée fort émue. M. Fouache ramène la gaîté en énumérant *les Etres inutiles*, et M. Duprez exprime, sur la même note comique, divers regrets sous ce titre : *Si j'avais su!*

Ne rendez-pas service, s'écrie M. Montariol; refrain misanthropique que dément fort heureusement le couplet final. M. Garraud chante un peu tard *la Loterie Nationale;* M. Mouton-Dufraisse, par contre, célèbre un peu tôt les charmes du mois de *Mai* : il y a compensation.

On sait qu'au précédent banquet, M. Grangé a protesté, non sans raison, contre l'envahissement des sociétés chantantes par l'alexandrin; M. Ripault présente requête pour le sonnet si gracieux, si court, et qui vaut un long poème... quand il est sans défaut : bon plaidoyer qui nous a paru attendrir le juge-président. — M. Ordonneau se déclare *l'Ami des Petits* en plusieurs couplets lestes, bien tournés et étrangers à la politique; M. Grangé chante *la Proie et l'Ombre* avec l'esprit qu'il met dans tout; M. Bernard Lopez pleure *les Choses d'antan;* M. Jullien décrit les amusantes noces de son village, où les amoureux, depuis un temps immémorial, disent, suivant le mot heureux de Béranger « les *Grâces* avant le *Benedicite* »; enfin M. Fénée termine le premier tour par *Certitude,* une chanson pleine de verve et de vérité.

MM. Poullain, Fouache, Fénée et Jullien ont fait les frais d'un second tour avec des couplets connus déjà, mais toujours bons à entendre.

Excellente soirée, en somme, où les membres du Caveau ont brillamment augmenté le trésor littéraire de leur aimable compagnie.

L.-Henry LECOMTE.

LICE CHANSONNIÈRE

BANQUET DU 7 MAI 1879.

Il y a certaines épidémies passagères qui sévissent périodiquement. En ce moment, les chansonniers ont foi dans l'almanach, qui leur dit que nous sommes en mai, et ils célèbrent le printemps, chose inconnue jusqu'à ce jour. D'autres, par esprit d'imitation, ou parce que le mot est dans l'air, ne font plus un couplet comique sans y coudre une plaisanterie sur les belles-mères.

Hier j'ai constaté trois cas de la première maladie et quatre de la seconde. Heureusement les typhus passent et l'esprit reste. Je ne nommerai donc pas les coupables pour cette fois.

Sérieux, philosophique, gai, grivois et même ultra grivois, tous les genres ont été représentés au banquet du 7 de ce mois, tous excepté le genre ennuyeux. La poésie s'est donné carrière dans l'*Éternelle Chanson,* d'Eugène Baillet; la *Plage royannaise,* de M. Camille Chaigneau; la *Paix*, de Vergeron, et dans le sonnet où Caron déplore avec plus d'amertume, peut-être, qu'il ne convient, le triste sort de l'humanité : Nous puisons, dit-il,

Dans l'espoir de mourir le courage de vivre.

L'Apprenti, de Landragin, est sérieux aussi, mais attendri, et moral avec grâce.

Ruel, dans le *Conservateur,* satire mordante, Rubois, dans les *Mauvais coucheurs* et la *Devanture,* Aubry, le vieux chansonnier populaire, dans le *Refrain perdu* et *Pierre Gringoire,* Cahen, en célébrant son *diplôme* et le bonheur qu'il lui doit, ont su donner la note gaie que tout concert réclame.

Comme c'est fait! La Marchande de maquereaux, Broquette, la *Marseillaise des Cornards* ont fait valoir le talent plus qu'oseur de Vergeron, Jeannin et Jouy. Mais pourquoi donc, au refrain de la Marseillaise précitée, dont l'air est pourtant entraînant, tant de convives s'abstenaient-ils de faire chorus?

On le voit, la qualité des chansons ne manquait pas plus que la quantité. Encore n'ai-je cité ni Robinot, ni Picard, ni Raux, ni Leheau, le nouveau sociétaire, ni votre serviteur, qui le fut. Et pourtant *A table! Qui vivra verra, La belle demi-douzaine*, et même *la Troisième :* toutes ces pièces mériteraient bien une mention honorable. Et que n'aurais-je pas à dire, si la place ne m'était si parcimonieusement mesurée, de ce beau refrain emprunté aux armes de la ville de Paris : FLUCTUAT NEC MERGITUR? J'en citerai un couplet toutefois, pour la clôture :

Le voyez-vous sur les vagues profondes,
Ce cher esquif qui porte notre sort?
Enfin vainqueur et des vents et des ondes,
Vers l'avenir il poursuit son essor.
Son pavillon, fière et sainte relique,
Les ouragans n'osent plus l'effleurer :
C'est le vaisseau de notre République;
Il flotte sans sombrer.

Chantez-moi cela sur l'air du *Dieu des bonnes gens* de Béranger, mettez-y un peu de voix et d'accent, et je vous assure que vous ferez beaucoup d'effet.

Mais un dernier conseil d'ami, ô chansonniers mes frères : attendez, pour rechanter le printemps, que cet hiver de sept mois soit complétement terminé, et surtout, au nom d'Apollon, notre grand saint, laissez pour quelques années reposer les belles-mères!

Vous les retrouverez toujours assez tôt.

Eug. IMBERT.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Le samedi 26 avril, au théâtre de Levallois-Perret, la Société musicale de l'imprimerie Paul Dupont a donné un Concert vocal et instrumental des plus intéressants! — Le piano était tenu par notre ami L. Demortreux.

Comme artistes du dehors, on a entendu Mme Négrié, MM. Golbert et Négrié; les chanteurs sociétaires étaient MM. Sartor, Bessat et Marck, qui, tous trois, ont fait preuve de verve et de talent.

Nous avons principalement remarqué : *Une Matinée de mai*, fantaisie écrite pour fanfare, par M. E. Prunier, directeur et organisateur de la fête; un chant patriotique, *Ne touchez pas à la République*, hymne à la paix, dont la musique est de L. Demortreux, et les paroles de MM. René Asse et Jacques Jalmey. L'enthousiasme a été tel que les auteurs ont été hissés, bon gré malgré, sur la scène et ont dû adresser au public quelques paroles entrecoupées par l'émotion. Honneur à M. Sartor, interprète!

Prosper TIBIA.

L'Union Parisienne et *la Réunion des Familles*, sous la présidence de MM. Mazot et Lestourgie, ont donné, le lundi 28 avril, une pièce inédite en un acte, *Andréa le Sculpteur*, par un sociétaire, M. Alfred Desfossez. L'auteur n'a, dit-on, que dix-huit ans et n'en est qu'à son début. Son ouvrage offre naturellement des inexpériences, mais il n'est pas sans mérite et il obtiendra sans doute un réel succès quand il sera joué plus couramment. Mlle Zélie Oulié a su rendre convenablement un rôle vraiment difficile; MM. Desfossez père, Lesturgie et l'auteur ont également bien tenu leurs personnages.

MM. Gouget, Georges, Moinet, Ch. Thomas, Paul Thoulliot, Masson, Lesturgie et Mazot, chanteurs habituels de la réunion, ont ensuite obtenu des applaudissements mérités, ainsi que Mmes Zélie Oulié, Rosa, Isabelle (Estienne) Vautier, Pauline et Persyn Léo qui prêtaient leur concours à cette soirée de famille. Mme Léo, comme toujours, a été pleine d'entrain dans *En dessous* et *le Champagne*, et M. Léo a chanté avec succès une chanson de lui : *Je n' suis pourtant pas ta bell' mère.*

Nous remercions de l'accueil sympathique qu'on nous a fait, et nous nous promettons de retourner prochainement dans cette agréable réunion.

La société lyrique des *Enfants de la Seine* a donné, le 4 mai, dans son local, 20, rue Palestro, sa quatrième soirée lyrique et dramatique.

Un vaudeville en un acte, *les Conférences chez Beaubichon*, a obtenu un franc succès, bien interprété qu'il était par M. Charles qui s'est parfaitement tiré de ses quatre rôles, par MM. Perrot, Emmanuel et par Mlle Hélène. *Les Rêves de Marguerite* ont valu à Mlle Blanche et à M. Eug. Koch (toujours un peu timide) de vifs applaudissements. *Mam'zelle Jeanne*, opérette en un acte, a été un véritable triomphe pour M. Perrot et surtout pour M. Eug. Koch dont la voix sympathique a fait ressortir les beautés de la partition. Mlle Eugénie a chanté avec brio, et Mlle Victorine qui affrontait le public pour la première fois a été dédommagée de sa peur par des bravos mérités.

Dans les intermèdes, on a entendu Mlle Maria, une voix charmante; M. Jules Koch, qui chante avec beaucoup de goût; M. Samson, neveu du grand artiste de la Comédie-Française, qui a dit avec succès *le Hanneton*; M. Bergier, qui a bien chanté *le Lac* de Lamartine, et M. Eug. Koch, interprétant une très-jolie romance de M. Albert Vernouillet, pianiste de la société.

Rendons justice au président, M. Cantarel, pour le mal qu'il se donne. Une bonne part de succès revient à son zèle infatigable.

Malgré la non-présence du directeur et du chroniqueur habituel de notre journal, ce compte-rendu exact prouve que *La Chanson* a de fidèles correspondants dans les sociétés lyriques.

—

Le bénéfice de M. Félix, le garçon dévoué, actif et intelligent des sociétés lyriques, n'a pas été aussi brillant qu'on pouvait le supposer (j'ai vu des vides dans la salle), si l'on songe que la majeure partie des sociétés se réunissant au café du Globe en étaient les promotrices et apportaient un appui sinon pécuniaire du moins moral. Au moment où nous écrivons, nous ignorons quel résultat il a donné ; nous espérons pour M. Félix qu'il est tout au moins satisfaisant. Toutefois le public présent n'a pas dû regretter son argent : on lui a servi des artistes du meilleur crû. Citons M. Raynal, ex-membre de *l'Union Artistique*, qui gagne tous les jours en jeu et en voix ; son frère lui a tracé la route et il semble vouloir la suivre, de telle sorte qu'on les confondra incessamment. MM. Marc et Caraby, toujours très-drôles dans *la Fanfare de Bolbec*, etc... La présidence du bureau avait été dévolue à M. Garnot, président *des Intimes*, qui s'est acquitté de sa tâche comme il a l'habitude de le faire, c'est-à-dire consciencieusement.

A. PATAY.

—

Le jeudi soir 8 mai, c'était fête dans la jolie petite salle de la rue de Bretagne, 49.

La vieille goguette offrait une soirée au doyen de ses présidents, le bon vieux Delort. Il y avait là des chansonniers qu'on ne rencontre plus guère dans les sociétés et qui ont fait entendre des œuvres vieilles ou nouvelles, mais toutes marquées au coin dont la marque est regrettablement perdue. Nous citerons au hasard : Noël Mouret, Jeannin, René Ponsard, Tostain, Evrard, Robinot, Guigue, et, parmi les nouveaux : Chebroux, Georges Baillet, Rubois, Flachat, Legentil, Péan.

Parmi les fervents de la vieille Goguette, étaient présents : Collignon et Vaudry, deux compositeurs populaires; Chollet, A. Patay, directeur du journal *La Chanson;* et parmi les jeunes, Monicard, Teulet, etc.

Eugène Baillet, le président de la soirée, avait annoncé une petite conférence, dont le sujet était *Charles Gille et les Chansonniers de son temps;* il s'en est acquitté à la satisfaction générale. Quand, après avoir retracé la vie et apprécié les œuvres de Charles Gille, il a cité, au nombre des chansonniers lutteurs qui entouraient ce maître, les noms d'Auguste Alais et Joseph Landragin, qui tous deux étaient présents, les bravos les plus sympathiques ont éclaté dans toute la salle. On a aussi chaleureusement applaudi quand Baillet a dit, comme conclusion : « Charles Gille fut « condamné à la prison, Gustave Leroy aussi, que « leur importait! L'idée qu'ils soutenaient faisait son « chemin et le temps leur a donné gain de cause, car « aujourd'hui que le gouvernement de la France est « la République, soyons fiers de constater que tous « ces poètes du peuple étaient déjà, en pleine monar- « chie, des chansonniers républicains. »

Le résultat du concours poétique a été proclamé par Eugène Imbert qui a nommé quatre lauréats dans l'ordre suivant : Achile Duchenne, Rubois, Evrard et Péan.

Robert GARNIER.

—

Une nouvelle société vient de se fonder sous la présidence de M. V. Dumont. Titre : *La Mandoline*. Elle tient ses soirées, 44, boulevard du Temple. L'inauguration a eu lieu samedi 10 mai. Nous en parlerons dans notre prochain numéro. Une indisposition de notre collaborateur A. Leroy nous force d'ajourner ses articles à notre prochain numéro.

—

M. Perrin, l'artiste aimé de l'Eldorado, vient de créer, avec un vrai succès, une chansonnette intitulée *C'est comme si vous n'en aviez pas*, dont il a composé la musique. Les paroles sont de nos amis Dorfeuil et Gédhé. Elle est éditée chez M. Roux-Quentin, 41, rue des Petits-Carreaux.

On trouve chez le même éditeur : *On n' tient pas cet article-là*. chansonnette, *Le vieux Paris*, chanson, *J'en savais rien*, chansonnette, *le Nouveau Maître d'école*, chanson, *la Politique de Jeannette*, chanson — créations de l'Eldorado et de l'Alcazar.

—

M. Anselme Blanchard, membre de l'Association des Comptables, vient de faire paraître chez Rousseau, éditeur, 9, place des Victoires, un projet d'association nationale pour la fédération des sociétés de secours mutuels. Prix, 50 centimes. Nous recommandons cette brochure à nos lecteurs.

DEUXIÈME CONCOURS POÉTIQUE

Du journal *La Chanson*

La Chanson fait appel à tous les poètes et chansonniers pour tresser une couronne poétique à Béranger. Elle met aujourd'hui au concours :

1° Une Chanson de six couplets ou strophes au plus, avec ou sans refrain ;

2° Un Sonnet ;

3° Une Poésie (ode, ballade, conte, fable, etc.) ne dépassant pas soixante vers;

Le tout se rapportant à Béranger.

Il sera décerné pour chaque genre trois prix, et des mentions honorables, s'il y a lieu.

Les prix consisteront en diplômes spéciaux, avec allégorie, et paraphés par tous les membres du jury. Ces diplômes seront de dimensions calculées pour l'encadrement.

Les pièces couronnées seront, en outre, insérées dans *La Chanson.*

Toutes les pièces envoyées au concours seront publiées collectivement à la seule condition, pour chaque auteur, de souscrire à cette publication suivant la quantité de vers insérés. Le prix de la souscription sera porté à la connaissance de tous avant le commencement de l'impression.

Le même auteur pourra prendre part aux trois concours, mais avec une seule pièce dans chacun des trois.

Les pièces envoyées devront être inédites, non signées et accompagnées d'un pli cacheté contenant le nom et l'adresse de l'auteur et portant extérieurement le premier vers de la poésie présentée.

Le Concours, ouvert depuis le 1er Mai, sera clos le 16 juillet 1879, anniversaire de la mort de Béranger.

Toutes les communications relatives au Concours doivent être adressées *franco* à M. A. Patay, directeur de *La Chanson*, rue Bonaparte, 18.

Nous rappelons à MM. les présidents des sociétés lyriques que nous publions les communications relatives à leurs sociétés. Celles qui sont destinées au numéro du 1er du mois doivent être envoyées le 25 du mois précédent, dernier délai, et pour le numéro du 16, jusqu'au 10. Nous rendrons compte des grandes soirées pour lesquelles on nous aura fait parvenir des lettres d'invitation.

Nous publierons prochainement les noms des membres du jury de notre grand *Concours poétique.*

Nous rappelons à nos abonnés, poètes et chansonniers, notre petit Tournoi mensuel.

Petit Tournoi poétique mensuel, ENTRE NOS ABONNÉS SEULEMENT. A partir du 1er Mai, *La Chanson* ouvre un concours mensuel. Les envois doivent avoir lieu du 1er au 25 du mois. Sujet à traiter cette fois : un proverbe au choix, en un seul couplet. Les trois meilleures productions seront publiées dans *La Chanson*, par ordre de mérite.

A partir du prochain numéro, nous rendrons compte ou nous annoncerons toutes les publications dont il aura été adressé un exemplaire aux bureaux du journal, 18, rue Bonaparte.

AUX AUTEURS ET COMPOSITEURS DE MUSIQUE

Nous recevons depuis longtemps de nombreuses lettres nous priant de vouloir bien nous charger d'éditer, *au compte des auteurs*, soit en grand format piano, soit en petit format guitare ou même en cahier populaire à dix centimes. Beaucoup de nos correspondants ont la certitude (et nous sommes de leur avis) que, si l'on s'occupait sérieusement de leurs œuvres, elles obtiendraient le même succès que beaucoup de celles publiées par les éditeurs qui ne veulent éditer que des noms connus.

Nous cédons aux demandes qui nous ont été faites et voulons tenter de faire ressortir le mérite inconnu, en mettant à la disposition des auteurs nos relations commerciales. A partir de ce jour, nous répondrons à toute demande de renseignements à laquelle sera joint un timbre-poste. Nous prions nos correspondants, pour simplifier notre travail, de nous dire clairement l'édition qu'ils désirent, grand format piano, avec ou sans gravure; petit format guitare, avec ou sans gravure. Indiquer le nombre d'exemplaires pour le tirage. Pour ceux qui désireraient être édités en cahiers, nous en commencerons prochainement la publication sous le titre : *Les Echos de la Chanson*, et, pour les œuvres politiques : *Les Refrains du Peuple.*

Nous nous chargeons également de la publication de volumes ou brochures pour le compte des auteurs, quel que soit le genre de l'œuvre, après lecture, bien entendu.

Le Directeur-Gérant, A. PATAY.

2e ANNÉE. — N° 21. 1er JUIN 1879.

LA CHANSON

Revue Bi-Mensuelle

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois

Directeur-Gérant
A. PATAY

20 cent. le Numéro
Sans Supplément

Secrétaire de la Rédaction
A. LEROY

20 cent. le Numéro
Sans Supplément

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an........... 6 fr.
» six mois......... 3 »
Etranger, le port en sus

VILLE DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE

SOCIÉTÉ DES FÊTES ET DES ARTS

Jeudi 22 Mai 1879

GRANDE CAVALCADE

DE BIENFAISANCE

Organisée par le Comité de la Société

SOUS LE PATRONAGE DE L'ADMINISTRATION MUNICIPALE

Avec le concours des 7e et 11e Régiments de Chasseurs, de la Musique municipale et de différentes Sociétés de la ville et des environs.

LES CHANTS & CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE

COMPOSITION DU CORTÉGE :

1. Gendarmerie.
2. Peloton de Cavalerie en grande tenue.
3. Hérauts d'armes portant la bannière de la ville, et celles sur lesquelles sont inscrits les mots : *Charité, Bienfaisance.*
4. Trompettes en costume moyen âge.
5. Musique de Bougival en costume moyen âge.
6. Le Chef de la Cavalcade suivi de son porte-fanion.
7. Breack du Comité.
8. Char de la Chanson, attelé de quatre chevaux.
9. Roland accompagné de Seigneurs et Gardes.
10. Le Roi Dagobert.
11. Le Comte Ory.
12. Charmante Gabrielle.
13. Musique du 11e régiment de Chasseurs en costume Louis XIV.
14. Malborough s'en va-t-en guerre
15. Convoi de M. Malborough.
16. Char de Charité. Ce char attelé de quatre chevaux, représente une grande corbeille de fleurs entourée d'enfants.
17. Dans les Gardes-Françaises, peloton de gardes suivi de la Permission de dix heures.
18. Char de la Musique municipale attelé de quatre chevaux.
19. Le Roi d'Yvetot, Jeanneton et sa Cour.
20. Fanfan la Tulipe.
21. Marquis de Carabas.
22. Cadet Roussel, ses fils et ses filles.
23. Chant du départ.
24. Commissaires du Gouvernemt.
25. La Marseillaise, généraux, peloton de volontaires de 1793, hussards d'Augereau, hommes et femmes du peuple.
26. Char de la France, attelé de huit chevaux.
27. Musique de la commune de Chambourcy.
28. La Mère Michel.
29. M. et Mme Denis.
30. La Boulangère a des écus.
31. Travestissements de genre et de fantaisie.
32. Charlatans et voitures diverses
33. Goum arabe.
34. Peloton de cavalerie en grande tenue.

GRANDE FANTASIA PAR LE GOUM ARABE

Et Défilé sur l'Esplanade du Château devant les Tribunes

Les maisons seront pavoisées, les rues ornées de mâts garnis de drapeaux aux couleurs nationales.

Le soir, brillantes illuminations et Bal de nuit.

Les organisateurs ont eu l'idée heureuse. *Les Chants et Chansons populaires de la France* prêtent bien à une fête de ce genre.

Depuis Roland avec son cor d'ivoire jusqu'à la Mère Michel, tous les personnages de nos chansons populaires figuraient dans le défilé. Le Roi Dagobert chevauchait auprès du comte Ory. Malborough, très drôle, s'en allait en guerre, à deux pas du Roi d'Yvetot. Fanfan la Tulipe précédait le Chant du Départ, et la Marseillaise, entourée de volontaires, apparaissait devant la France.

Debout, tenant une palme verte, la tête altière sous sa couronne murale, la jeune femme qui représentait la France avait une belle allure. A ses pieds un lion était couché. A sa droite, Minerve; à sa gauche, la Justice en longs peplums blancs. Puis des allégories formaient à ses côtés un cercle divers et gracieux : le Commerce en Mercure; l'Industrie vêtue à l'Antique; la Jeune République, rayonnante; la Liberté, les Arts, la Peinture, la Musique, l'Agriculture.

La Boulangère fermait la marche, et de cette foule travestie s'échappaient des bouffées de gaieté. Chaque chanson avait son représentant, et chaque représentant chantait sa chanson. Des airs gais montaient, des refrains faisaient rire, et d'autres, héroïques, les couplets de la Révolution, dominaient et mettaient une note grave en cet ensemble.

Quatre musiques, de Saint-Germain, de Bougival, de Chambourcy, renforcées de celle du 11e régiment de chasseurs, ajoutaient à l'animation.

La foule considérable courait de rue en rue pour voir et revoir. Sur la place, on se glissait difficilement. Les abords du château étaient envahis. Les marches de l'église débordaient. Toute saillie était prise d'assaut.

On avait réservé la terrasse aux membres du comité et aux invités, au nombre de mille environ, et lorsque la cavalcade a passé devant eux, ç'a été comme une vision magique égayant un immense panorama.

La fête, ajoutons-le, n'a pas seulement été belle. Elle a été aussi fructueuse. Et les pauvres en profiteront largement.

Nos sincères compliments aux organisateurs et aux acteurs de cette belle et joyeuse cavalcade.

LA DIRECTION.

LA PAIX

Elle s'imposera,
La paix large et féconde.
La paix pour tout le monde;
Elle s'imposera,
Et tout refleurira.

Ils ne sont plus ces temps, où le laurier stérile
Ne fleurissait qu'aux fronts des guerriers les plus forts,
Ces temps où l'on armait toute force virile,
Où les grands achetaient un trône avec des morts.
Rois, vous ne verrez plus ces luttes colossales
Où, sans but, sans motif, nos aînés, des héros,
Sur un ordre de vous, victimes ou bourreaux,
En proclamant vos noms, succombaient sous les balles.

Elle s'imposera, etc.

On a compris enfin, dans le siècle où nous sommes,
Ce qu'il faut en vingt ans et de soins et d'amour
A de pauvres parents pour élever des hommes
Qu'un boulet meurtrier vient détruire en un jour.
Vos craintes, désormais, ne seront qu'éphémères,
Nos enfants n'étant plus esclaves des méchants,
Par leur amour filial et par leurs soins touchants
Sauront vous épargner bien des pleurs, pauvres mères !

Elle s'imposera, etc.

Quand vos fils, vos soutiens, de leurs chairs pantelantes,
Jonchaient un sol aride, en de lointains climats,
Vous, qu'on vit, bons vieillards aux jambes chancelantes,
Demander en pleurant un guide pour vos pas,
L'avenir vous sourit, plus d'heures de tristesse,
Les maux par vous soufferts seront sans lendemain,
Et ces bras bien-aimés à vos débiles mains,
Serviront pour toujours de bâtons de vieillesse.

Elle s'imposera, etc.

Les prés vont reverdir, hâtez-vous, jeunes filles,
Déjà, j'entends, là-bas, chanter les violons,
Courez, assemblez-vous et formez des quadrilles,
Le chevalier printemps vous appelle aux vallons.
Celui dont le doux nom fleurissait vos pensées
N'ira plus, fer en main, combattre l'étranger.
Le laurier fera place au bouquet d'oranger,
Aimez, livrez vos cœurs, ô chastes fiancées.

Elle s'imposera, etc.

Sous l'arc-en-ciel béni du drapeau tricolore,
Symbole universel de la Fraternité,
Nous verrons se lever, radieuse, l'aurore
Des grands destins prédits à notre humanité.
Ayons la foi; croyons au soleil qui se lève,
Au soleil éclairant tout chemin ténébreux;
Sachons nous préparer à ces jours plus heureux
Où la plume et l'outil remplaceront le glaive.

Elle s'imposera,
La paix large et féconde,
La paix, pour tout le monde;
Elle s'imposera,
Et tout refleurira.

F. VERGERON.

A mon ami E. Bouchet.

A LA JEUNE AMÉRIQUE

Derrière l'Occident où pour nous tout s'achève,
Où notre œil ne voit plus que ténèbres géants,
S'étend un sol fertile et si rempli de sève
Que pour le contenir Dieu mit deux océans.
C'est l'Amérique, ô France; elle dont le cœur vibre
A chacun des pas que tu fais;
Le sol où son pied fort se sent fier d'être libre
Fut arrosé de sang français !

Saluons, saluons la superbe Amérique,
Cette reine des nations,
Et fasse Dieu que notre République
(Comme sa sœur, la puissante Amérique)
Soit sauvée à jamais des révolutions!

Mais si tes fils, ô France, ont payé de leur vie
La sainte liberté de ta sœur d'outre-mer,
La terre que leur sang en ce jour a rougie
N'a jamais fécondé pour eux le fruit amer.
Et plus tard ceux des tiens que nos haines civiles
Faisaient déserter la cité
Chez elle ont pu trouver, sans tendre de sébiles,
Du pain blanc et la liberté.

Saluons, etc.

Le peuple américain est un peuple de sages
Qui pratique avec fruit toutes les libertés,
Il aime le travail et, — n'était ses usages, —
Avec lui nous aurions bien des affinités.
Nous avons comme lui la foi républicaine,
Et l'amour sacré de nos droits,
Et, de même que lui, nous n'avons plus de haine,
Puisque nous n'avons plus de rois !

Saluons, saluons la superbe Amérique,
Cette reine des nations,
Et fasse Dieu que notre République
(Comme sa sœur, la puissante Amérique)
Soit sauvée à jamais des révolutions !

Jules CÉLÈS.

DE MA FENÊTRE

Musique de T. Bernardet (*)

Près du ciel avec les oiseaux,
J'habite une simple chambrette ;
Lorsque j'entr'ouvre mes rideaux,
Le gai soleil me fait risette.
Pour vis-à-vis j'eus deux grands yeux
Que je vis souvent apparaître,
Et dont je devins amoureux
De ma fenêtre.

J'admirais, quand venait l'été,
Les fleurs, les plantes, la verdure,
Formant un cadre à sa beauté
Qui souriait à la nature.
Hélas! l'hiver trop tôt venait,
Et faisait alors disparaître
Les fleurs, le cadre et le portrait
De la fenêtre!

(*) La musique se trouve chez Mesnel, éditeur, 36, rue de Lancry.

Aussi, Cupidon, fin matois,
Dédaignant d'enfoncer ma porte,
Passa-t-il par dessus les toits ;
Est-ce ainsi qu'un dieu se comporte.
Il entra chez moi sans détour ;
J'aurais voulu punir ce traître ;
Mais on ne peut jeter l'amour
Par la fenêtre !

Ange adorable ou bien démon,
J'enrageais de la voir si belle ;
J'aurais voulu que la maison
S'écroulant me rapprochât d'elle.
Aussitôt qu'elle apparaissait,
Un frisson parcourait mon être,
Et mon pauvre cœur s'envolait
Par la fenêtre !

Ah qu'ils étaient doux ces instants
Où, plongé dans la rêverie,
Je contemplais ses traits charmants,
Où j'écoutais sa voix chérie.
Et lorsqu'un signe de sa main,
Dans mon cœur, l'espoir faisait naître,
Tous mes baisers prenaient le train
Par la fenêtre !

Un jour, s'enfuit la blonde enfant,
En laissant sa cage déserte,
Et de mon caprice innocent
Je garde au cœur la plaie ouverte.
Depuis, je pleure en mon réduit,
Murmurant : l'amour est un traître.
Fermez la porte, il s'introduit
Par la fenêtre !

A. LEROY.

CURIOSITÉS DE LA CHANSON

CHANSON

Copiée sur un manuscrit du Xme siècle, déposé à la Bibliothèque nationale (*)

Le bon roi Dagobert
Mettoit sa culotte à l'envers ;
Le grand Saint Eloi
Lui dit : O mon roi,
Vous êtes en vérité
Par trop mal culotté :
Eh bien, lui dit le roi,
Je vais la remettre à l'endroit.

Il avoit un chapeau
Qui le coëffoit comme un taureau ;
Le grand Saint Eloi
Lui dit : O mon roi,
Une corne au milieu
Vous iroit beaucoup mieux :
Eh bien, lui dit le roi,
Je veux bien qu'on m'en mette trois.

(*) C'est la première version de cette chanson populaire, que le temps a singulièrement développée, car elle ne compte pas aujourd'hui moins de vingt-quatre couplets.

Il avoit pour les vers
Le goût et l'esprit de travers ;
Le grand Saint Eloi
Lui dit : O mon roi,
Laissez aux oisons
Faire des chansons :
Eh bien, lui dit le roi,
C'est vous qui les ferez pour moi.

Souvent avec ses chiens
Il avoit de longs entretiens ;
Le grand Saint Eloi
Lui dit : O mon roi,
Tous ces longs entretiens
Sont des discours de chiens :
Eh bien, lui dit le roi,
Je vais les remplacer par toi.

Son grand fauteuil de fer,
D'une sangle étoit recouvert ;
Le grand Saint Eloi
Lui dit : O mon roi,
Tous les meubles des grands
Devroient être en argent :
Ah ! ah ! lui dit le roi,
Vous êtes orfèvre, je le vois.

Il avoit à Paris
Fondu tout l'or de Saint-Denis ;
Le grand Saint Eloi
Lui dit : O mon roi,
Vous irez en enfer,
Cela me paroît clair :
Eh bien, lui dit le roi,
Il faut bien être en quelque endroit.

LE JOYEUX FRANÇAIS

AIR : *Frère Jean à la cuisine.*

Que les grelots et le masque
Fixent le Plaisir chez nous !
Ce dieu, puisqu'il est fantasque,
Doit se plaire chez les fous.
Point d'accès
Aux excès
Enfantés par l'art de nuire :
Il n'est qu'un joyeux délire
Qui puisse plaire aux Français.

Des Grecs, charmants fabulistes,
Quand on détrôna les dieux,
Momus aux évangélistes
Céda son rang dans les cieux ;
Puis après,
Sans regrets,
Narguant la loi qui l'exile,
Sur terre il cherche un asile,
Qu'il trouve chez les Français.

Rions de qui veut proscrire
Ce dieu qui rit plus que tous ;
Rions de tel qui déchire
Et croit rire comme nous.
Rions, mais
Désormais
Ne rions qu'en faisant rire,
Et qu'on juge, au plus gros rire,
Quel est le meilleur Français !

(1804) BÉRANGER.

COMBAT DE NUIT

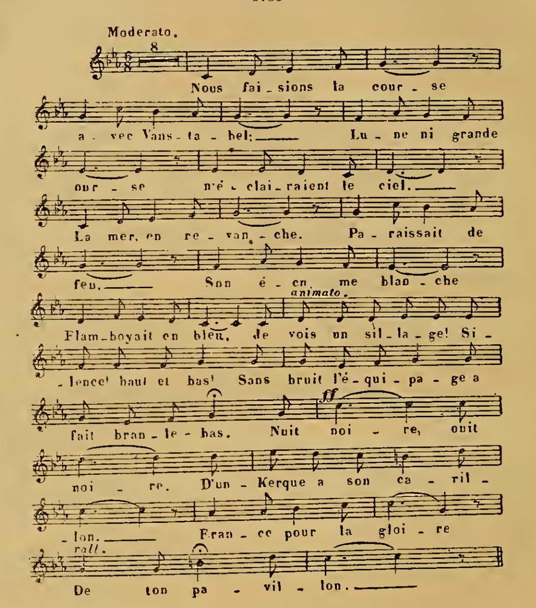
Entre les deux cotres de 22 canons *le Rouhan Soubise*, commandé par Pierre Vanstabel, et le corsaire anglais *l'Amiral Rodney*

— 1780 —

Paroles inédites

de

G. DE LA LANDELLE



Musique inédite

de

LEVELING

Nous faisions la course
Avec Vanstabel,
Lune ni grande ourse
N'éclairaient le ciel;
La mer, en revanche,
Paraissait de feu;
Son écume blanche
Flamboyait en bleu.
— « Je vois un sillage!
— « Silence, haut et bas! »
Sans bruit l'équipage
A fait branlebas.

Nuit noire!
Dunkerque a son carillon,
France, pour la gloire
De ton pavillon!

— « Pas de canonnade
Sans commandement!... »
— On sait, camarade,
Choisir son moment.
Mais quel est cet autre
Au brillant remous?
On dirait un cotre
Tout pareil à nous! »
— « Pour se reconnaître
Des fanaux en l'air!... »
Sans couleurs, le traître
Ouvre un feu d'enfer!

Nuit noire, etc.

— « Il perdra sa peine,
Nous l'approchons bien! »
— « Mais le capitaine
Ne commande rien!
L'anglais nous mitraille,
Et nous nous taisons!
A quand la bataille?.. »
— « Regardez, garçons;
En pleine lumière
Et la gorge en sang,
Vanstabel, derrière,
Muet, sur son banc! »

Nuit noire, etc.

Il se change en cible
Pour parler des doigts;
Quel combat terrible
Ce combat sans voix!
Ses yeux en colère
Nous commandent : Feu!
A la fin, tonnerre!
Nous entrons au jeu.
— « On te voit! Sois calme!
Nous le vengerons;
A tes vieux la palme!
Nous le coulerons!

Nuit noire, etc.

— « Qu'il se rende ou meure!
Vive Vanstabel!.. »
Puis, en moins d'une heure,
Le combat fut tel
Que notre superbe
Grêle de boulets
Comme mauvaise herbe
Faucha les Anglais.
Leur barque insolente
Sombra sous leur poids,
Et de cent cinquante
On en sauva trois!

Nuit noire, etc.

Dunkerque vit naître
Pierre Vanstabel
Survivant pour être
Sauveur immortel.
Sous la République,
Quatorze ans plus tard,
Pilote héroïque
Imitant Jean Bart,
Par son énergie
Il donna du pain
A notre patrie
Qui mourait de faim.

L'histoire
Se trace un même sillon
France, pour la gloire
De ton pavillon!

A part quelques romances ou chansons dont la musique fut faite par Etienne Arnaud, Allyre Bureau ou Hippolyte Vannier, l'auteur de la chanson ci-contre, Gabriel de La Landelle, ancien officier de marine nommé lieutenant de vaisseau durant le siége de Paris, n'a guère traité comme chansonnier que des sujets maritimes. La plus ancienne de ses chansons, qui fut populaire dans nos ports, est le *Gabier de misaine,* parodie des *Laveuses du Couvent.*

Ah ça! beau gabier de misaine,
Avec ta chemise de laine
Et ton chapeau noir bien ciré,
Où vas-tu les mains dans les poches?
Tu t'en vas faire tes bamboches;
Par toi tout sera chaviré.
Gare! Gare!
Ne te frotte pas à la garde,
Aux gendarmes surtout prends garde,
Joli gabier
Vaillant et léger!

La suite est au recueil publié à la librairie Dentu, *le Gaillard d'avant, chansons maritimes,* qui a eu plusieurs éditions et où nous remarquons, dans la chanson *Jean Bart,* les trois couplets suivants qui correspondent bien au dernier du *Combat de nuit.*

La France n'ayant plus de pain,
Etait quasi morte de faim;
Pour elle c'est le cas de moudre!
Les Hollandais avaient rallé
Le grand convoi chargé de blé,
Sur eux va tomber la foudre
Avec Jean Bart.

A bord, tant qu'on fera le quart,
A la belle étoile
Torchant de la toile,
A bord, tant qu'on fera le quart,
On chantera Jean Bart.

Gare dessous! le vingt-neuf juin,
Sur les six heures du matin,
Attrape à commencer la danse!
— « Bord contre bord, et main sur main,
A toute la France, demain
Nous donnerons l'abondance! »
A dit Jean Bart.

A bord, etc...

Tenant tout ce qu'il promettait,
Comme un vieux brave qu'il était,
Il met la famine en déroute;
De façon que les bons Français
Qui ne manquaient plus de pain frais
Disaient en cassant la croûte:
Vive Jean Bart!

A bord, tant qu'on fera le quart,
A la belle étoile
Torchant de la toile,
A bord, tant qu'on fera le quart,
On chantera Jean Bart.

Chose remarquable, c'est exactement à cent ans de distance que les deux marins dunkerquois Jean Bart et Pierre Vanstabel ravitaillèrent la France affamée, — le premier par la reprise sur les Hollandais du convoi de grains, le 29 juin 1694, — le second en faisant entrer à Brest le convoi d'Amérique durant la nuit du 12 au 13 juin 1794, (24 au 25 prairial, an II) par le dangereux passage ou Raz de Sein, tandis qu'une division anglaise bloquait la passe principale nommée l'Iroise.

Dans une étude sur ce *Pilotage héroïque,* G. de La Landelle a écrit :

« Les combats des 9, 10 et 13 prairial ne furent certes pas inutiles; celui du 10 et les routes prises par l'armée navale de Villaret-Joyeuse couvrent très-bien Vanstabel. Ceci n'est pas contestable. Toutefois, si le grand convoi de la Virginie arrive à bon port, ce n'est point parce qu'à la suite du 13 prairial, le vieil amiral anglais Howe a dû laisser le champ libre, en se retirant avec ses pertes et ses cruels profits; mais bien parce que, tandis que la division Montagu bloque l'Iroise, Vanstabel avec ses cent quarante voiles, dont trois vaisseaux de haut bord, l'un coulant bas, les deux autres au dépourvu de personnel par suite de l'épidémie, ose s'engager dans ce dangereux Raz de Sein où les moindres barques du pays ne se risquent guère sans que le patron s'écrie :

« — Mon Dieu, protégez-moi pour passer le Raz, car mon navire est petit, et la mer est grande! »

« Vanstabel aurait pu s'écrier au contraire :

« — Le passage est si petit, et mon convoi est si grand! mes vaisseaux sont si nombreux, si pressés, si gros! et plusieurs gouvernent si mal pour franchir ce chenal étroit bordé d'écueils si menaçants! »

Villaret-Joyeuse, revenu, le 23 au matin, de la bataille du 13 prairial, à bord de son vaisseau *La Montagne* criblé de boulets et avec dix-huit autres vaisseaux, est, depuis deux jours, dans une inquiétude profonde au mouillage avancé de Bertheaume. Tout à coup, ô bonheur! le 25 prairial au point du jour, il reconnaît avec transport le convoi de Vanstabel.

Tous les efforts de l'ennemi sont déjoués; voici du pain! Durant ses traversées de Brest à l'embouchure de la Chesapeack, en Virginie, et de Virginie en France, Vanstabel, pour couvrir sa marche, ne fit pas moins de trente-neuf prises, dont la corvette anglaise *le Scorpion* en route pour rapporter en Angleterre les drapeaux français enlevés aux forts et à la garnison de Pondichéry. Vanstabel eut l'honneur de remettre ces trophées au Comité de salut public. La Convention décréta qu'il avait bien mérité de la patrie.

Après d'autres mémorables services, Pierre Vanstabel, à peine âgé de cinquante-trois ans, mourut à Dunkerque le 30 mars 1797.

Nous sommes heureux de livrer les premiers à la publicité la chanson que MM. G. de La Landelle et Leveling viennent de consacrer à un trait de la vie de ce héros trop peu connu.

DE FRESNOY.

UN ACTE DE JUSTICE

Le gouvernement républicain, rompant en visière avec un absurde préjugé, va, dit-on, reconnaître aux artistes dramatiques des droits à la Légion d'honneur, égaux à ceux de tous les autres citoyens. On cite déjà les noms des premiers bénéficiaires de cette démocratique mesure. L'idée est juste et restera bonne si l'on sait éviter l'abus. Bien débuter surtout est essentiel. Un nom s'impose tout d'abord à la sollicitude du ministre des beaux-arts, celui d'un artiste de très-haut mérite, et chez qui, chose rare, le caractère est au niveau du talent : BOUFFÉ.

C'est à BOUFFÉ que la République doit le premier ruban d'honneur. Il le mérite par d'immenses services rendus à l'art dramatique et par la dignité de sa vie privée : or, sous le loyal régime qui court, mériter c'est obtenir.

Recevez dès aujourd'hui mes sincères félicitations, illustre et cher BOUFFÉ. Vous rappelez-vous que je l'ai demandée pour vous, il y a douze ans, cette croix que vous allez obtenir? — La justice est parfois de ce monde.

L.-HENRY LECOMTE.

SOUSCRIPTION

Pour élever une Statue à Béranger

3me Liste

MM. Adrien Souchet, artiste lyrique	2	»
Roch Girod, correspondant du journal *Le Mont-Blanc*	2	»
Société des Enfants du Marais (1er versement)	18	»
Société lyrique l'Espérance à Grenelle, 1re quête	2	50
Mme veuve Muffat-Joly	»	50
M. L. Fauvel, à Montigny (Haute-Saône)	5	»
1er envoi de M. Evariste Carrance, directeur de *La Revue Française*, à Agen :		
MM. Bébot	1	»
Evariste Carrance	5	»
Cavallo	5	»
Mme P. de Bertier	5	»
MM. Aimé Reinhard	3	»
Brossette	2	»
Paul Bonnefoy	2	»
Victor Madeleine	6	»
1er envoi de M. J.-F. Gonon, chansonnier :		
MM. J.-F. Gonon	1	50
Rozier Marcellin	»	50
Dutreuil Jacques	»	50
Lafay Jacques	»	50
Joseph Maissiat	»	50
Bichon Jean	1	»
Adolphe Pailloux	»	50
V. Meunier	»	50
J. Jullia	»	50
Deygas Adrien	1	»
Fayolle	»	50
Mmes Kaisser	1	»
Moreau	1	»
Mlles Rosine Moreau	1	»
Thérèse Moreau	1	»
MM. Emile Moreau	1	»
Dubost	1	»
Léon Fayet	»	50
Anthelme Desvignes	»	50
Rémy Pramayon	»	50
M. et Mme Coste	2	»
MM. Claudius Bonnet	»	50
Alfred Bonnet	»	50
Société lyrique l'Amitié	30	65
Produit de 2 quêtes faites au théâtre des Intimes-Malakoff (Joseph Lavergne, directeur)	50	50
M. Tallois	20	»
Société lyrique des Familles	50	»
	228	15
Listes précédentes	2.312	25
Total	2.540	40

LA CHANSON EN PROVINCE

LYON. — Parmi les nombreuses sociétés chantantes qui existent à Lyon, notamment dans les quartiers ouvriers, il en est une que je veux faire connaître à nos lecteurs goguettiers, car son organisation diffère essentiellement de toutes les autres sociétés du même genre, aussi bien celles de Paris que celles de Lyon. Elle a pour titre : *Les Amis de la Chanson;* son but? son titre l'indique, et c'est la plus ancienne goguette de la ville. Son siége est à la Croix-Rousse, au restaurant Aubert, dans la rue des Ecoles. Les réunions sont entièrement privées ; elles ont lieu le troisième samedi de chaque mois et les hommes seuls y sont admis. Chaque sociétaire a une carte parmanente pour ses entrées ; quelques jours avant les réunions les secrétaires font distribuer 200 lettres d'invitation aux amis et connaissances et, chose à constater, le nombre des fervents dépasse toujours la quantité de places disponibles. Mais aussi, il faut bien le dire, la société a pour *amis* tous les meilleurs chanteurs amateurs de la ville et elle compte parmi ses membres, outre une variété de chanteurs très-estimés, des artistes populaires comme MM. Andrieux, Bouchard, Claude Gauthier, Lumière et Stéphane. (L'Opéra de Paris ne tardera pas à nous enlever ce dernier, et ce sera une grande peine pour nous.)

Parmi les nouveautés du crû qui se sont chantées cet hiver avec succès, je citerai :

Fraternité, paroles et musique de Claude Gauthier, chanson chantée par l'auteur.

La Maîtresse du Forgeron, paroles de Joanny Peigneaux, chanson chantée par Guillermin.

La Consolante, chanson locale, paroles de F. Rivoire, musique de Chignard. Cette chanson, chantée avec beaucoup de finesse et d'entrain par notre sympathique ami Lumière, est le plus grand succès de la saison. Succès de paroles, de musique et de diction.

Buvons à la chanson! chanson chantée par Andrieux; paroles de votre serviteur, musique de Louis Caloin.

Chez les *Amis de la Chanson* le chant est dirigé par un président et deux assesseurs et le piano est tenu par M. Louis Caloin, l'auteur inspiré de *Beau ciel bleu*, cette valse à la mode dans tous les salons lyonnais.

Jules CÉLÈS.

BIBLIOGRAPHIE

Lettre à M. Alexandre Dumas fils, par Albert Darnelle (Paris, librairie A. Patay, 1879 (*).

La gloire de M. Dumas fils est incontestable, mais le talent de ce Dauphin littéraire est depuis longtemps discuté. M. Darnelle apporte aujourd'hui son contingent de critiques sincères aux juges indécis.

M. Darnelle est jeune, épris de la haute littérature et de la morale vraie. Evidemment l'œuvre de M. Dumas fils ne saurait le satisfaire. Il fait donc franchement le procès à l'écrivain trop fêté qu'il affirme « plus sceptique que dévoué, plus railleur que chrétien, plus bateleur que prédicateur, » et la démonstration de cette triple infériorité est faite avec une vigueur, une lucidité triomphantes.

Peut-être M. Darnelle, après avoir sévèrement jugé les comédies récentes de M. Dumas fils, montre-t-il trop d'indulgence pour sa pièce de début, *la Dame aux Camélias*, qui n'est au fond qu'une œuvre habile, mais profondément immorale. Cette réserve faite, on ne peut qu'applaudir à l'acte de virilité de M. Darnelle. La manière dont le critique dit son fait au Dumas politicien, prétentieux, insulteur, parfaitement nul et révoltant, mérite surtout les remercîments de tous ceux qui ont souci de la dignité des lettres.

Nous souhaitons sincèrement à la brochure de M. Albert Darnelle le grand succès qu'elle mérite.

L.-Henry LECOMTE.

(*) Envoi franco contre 1 fr. en timbres-poste.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Cercle Intime, président Garnot, soirée du 12 mai. — Immense succès avec la collaboration de *l'Union Artistique!...*

Plusieurs sociétés nous annoncent leur fermeture pendant les grandes chaleurs. Nous restreindrons donc le cadre de nos chroniques habituelles jusqu'à l'entrée de l'hiver. — A ce propos, j'ai, dans plusieurs numéros consécutifs, demandé aux présidents qu'ils aient l'obligeance de m'envoyer des notes relatives à leurs sociétés, afin d'en faire l'historique!... J'attends toujours!... Nous faudra-t-il supprimer la rubrique *Paris qui chante?...* sous laquelle on a déjà lu l'histoire des *Epicuriens* et celle des *Enfants d'Apollon*! Un peu de complaisance, Messieurs les présidents, s'il vous plaît!

C'est le printemps, les feuilles poussent. *L'U A Revue* vient de paraître : c'est l'organe spécial de *L'Union Artistique.* Cette nouvelle feuille a pour devise : *Semper majores spectat.* L'abonnement (bonne précaution) est rigoureusement payable d'avance. J'y trouve de la prose et un sonnet signé Néol, des articles de fonds en combles, sous les rubriques *Chers Lecteurs et Amis! L'Argot des Coulisses! A mes Camarades! Broquilles! Voyez par ci, Voyez par là! Revue Autographe! Promenade dans les Combles!* etc... De la réclame!... et même de l'esprit!... tout ça sous les signatures de Paulin, Denneville, Moulagauffre, etc.. Bonne chance à notre confrère en J.-C.! Dans notre prochain numéro nous espérons pouvoir donner l'histoire de cette société.

A. LEROY.

Le cercle de *l'Union Républicaine du vingtième arrondissement*, qui a son siége 29, rue des Cendriers, donnait le 15 mai, au profit de sa bibliothèque, une soirée littéraire et musicale à laquelle il avait bien voulu nous convier. Ce cercle est dû à l'initiative de quelques citoyens du quartier; il y a là un exemple que nous voudrions voir suivi dans tous les arrondissements.

La salle, qui peut contenir six cents personnes, était comble. La soirée a été des plus intéressantes; nous nous sentions heureux de voir cette foule applaudir les admirables vers des *Châtiments* et de *la Légende des Siècles.*

A notre grand regret, nous ne pouvons citer tous les artistes ou amateurs qui sont venus se faire entendre; nous signalerons seulement M. Lemaire qui a fait preuve, comme comique, d'un talent réel; M. Lévy, l'interprète de Victor Hugo.

Le programme annonçait : *Dans l'exil*, comédie en un acte, de M. Jules André, le poète énergique qui a récemment publié *la Corde de fer*, livre ou l'élévation du style rivalise avec l'ampleur de l'idée et la noblesse des sentiments; pour des raisons que nous ne connaissons pas, cette pièce n'a pas été jouée, nous le regrettons vivement; nous sommes convaincu que cela nous eût été une occasion d'applaudir une fois encore au talent si vigoureux de M. Jules André.

VÉRITAS.

La Lyre d'Orphée, sous la présidence de M. J. Daubé, a donné, le samedi 10 mai, au Café du Globe, 8, boulevard de Strasbourg, une grande soirée à laquelle ont pris part un certain nombre de chanteurs et chanteuses de diverses sociétés. La soirée a été des plus attrayantes, nous a-t-on dit; nous avons reçu l'invitation trop tard. Nous prions les présidents de nous faire parvenir les lettres d'invitation plusieurs jours à l'avance.

Le lundi 19 mai, les sociétés réunies *l'Union Parisienne* et *la Réunion des Familles* donnaient, dans la belle salle de l'Ermitage, 29, rue de Jussieu, un drame en un acte, *le Doigt de Dieu*, bien interprété par MM. Desfossez père et fils, Gouget, Mazot, Lesturgie et Charles. M. et Mme Léo et les chanteurs et chanteuses habituels ont complété la soirée.

Le lundi 2 juin, grande soirée au bénéfice d'un sociétaire malade.

Le 24 mai, la société *Union et Gaîté* (M. Guilhot, président) a donné une grande soirée dont nous rendrons compte.

La soirée donnée le dimanche 25 mai par la société des *Familles* (M. Badou, président), au profit de la souscription Béranger, a produit 50 francs. Outre les chanteurs assidus à cette société, Mmes Camille, Granger et Victoria ont bien voulu prêter leur gracieux concours.

Notre ami J.-B. Collignon, compositeur et chanteur, MM. Jomain, Emile Henri, Léon, Vast, Henrius et un récitateur dont le nom nous échappe, ont eu des succès mérités. MM. Emile Henri et Léon avaient appris, pour cette soirée, du Béranger; le premier, *l'Adieu* que nous avons publié dans notre n° 18; le second, *les Hirondelles.* La soirée s'est terminée par le couronnement de Béranger et par les belles stances de M. Armand Silvestre, dites par M. Emile Henri, sociétaire. Nos remercîments à tous, sans oublier M. Marius Fontaine, l'habile accompagnateur de la société.

Répondant à l'appel de notre journal aux Sociétés lyriques, *les Joyeux Amis* donneront, le mardi 3 juin, une grande soirée extraordinaire au profit de la *Statue de Béranger*, avec le concours d'artistes des concerts de Paris et des Sociétés lyriques, dans la salle du *Concert du XIXe siècle*, 61, rue du Château-d'Eau. Nous prions nos abonnés et lecteurs de vouloir bien assiter à cette soirée. Les bureaux ouvriront à 7 heures 1/2.

La Fauvette Parisienne (M. A. Thouzery président) donne aujourd'hui 1er juin sa dernière soirée de la saison, dans les salons Mercier, 36, galerie Montpensier (Palais-Royal).

Lundi 2 juin, grande soirée à *la Lyre bienfaisante*, 9, quai Saint-Michel, au profit de la statue de Béranger. M. Couvreur, en véritable président de la vieille goguette, a organisé pour cette soirée un concours de chansons en l'honneur de Béranger; de plus, on doit spécialement entendre les chansons du maître. Cette soirée sera des plus intéressantes, nous en sommes assuré d'avance.

Jeudi 5 juin, *la Cordiale* donnera une grande soirée extraordinaire avec le concours d'artistes des Concerts des sociétés lyriques, dans son local ordinaire, Brasserie des Bords du Rhin, 35, boulevard Sébastopol.

Nous lisons dans *l'Assemblée nationale* du 19 mai les lignes suivantes :

Encore un succès à l'actif de l'Eldorado : M. Renard, son habile directeur, devient de plus en plus coutumier du fait.

Cette fois-ci, c'est un rondeau-valse que nous avons à signaler : « Quand on a vingt ans », poésie charmante d'un auteur toujours bien inspiré, M. Hippolyte Ryon, musique de M. Abel Queille.

Le public fait une véritable fête à Mlle Amiati, la gracieuse et sympathique créatrice.

L'Eldorado tend à suivre une marche nouvelle, et nous voyons avec plaisir une littérature vraiment française faire disparaître les Bidard, Popaul et autres créations de même espèce.

Nous publierons prochainement la biographie de L. Quantin, par notre collaborateur A. Leroy.

A. PATAY.

NOTRE TOURNOI MENSUEL

Nous avons reçu peu d'envois et, dans le nombre, plusieurs des concurrents ont confondu le dicton avec le proverbe. Nous n'avons donc qu'un couplet à publier. Si nous avons reçu peu de poésies, beaucoup de lettres nous sont arrivées. Toutes disent qu'un couplet ne suffit pas pour un concours. Nous accédons à ces nombreuses demandes et nous proposons, pour notre prochain Tournoi, qui sera clos le 25 juin, *une chanson de six couplets au plus*, sujet libre. Une seule pièce sera insérée dans notre journal et l'auteur aura droit à dix exemplaires. Les noms des deux suivants seront indiqués ainsi que le titre de leurs chansons. Nous rappelons que nos abonnés seuls peuvent prendre part à nos petits concours.

QUI A BU, BOIRA !

Vingt fois on vous fut infidèle,
Vingt fois, hélas ! tout fut rompu...
Pauvre amant, aux pieds de la belle
Pourquoi donc être revenu ?
« Plus de vin ! de folles ivresses !
Bien souvent buveur le jura !...
— A ces coupes enchanteresses,
Buveur, amant : *Qui but, boira!*

MARC THÉZELOULT.

Plusieurs de nos abonnés des départements nous écrivent qu'ils se désabonnent parce que nous ne publions pas ou pas assez de leurs œuvres. Nous ne contestons pas leur droit de se désabonner, nous les prions seulement de nous faire parvenir le montant de leur abonnement échu depuis le 1er novembre 1878.

D'autres nous ont retourné le n° 19 en ayant soin de garder le portrait. Cela prouve que notre supplément avait quelque valeur à leurs yeux. Nos compliments à ces messieurs.

Nous prions nos abonnés de province qui continuent leur abonnement de nous faire parvenir le montant de leur réabonnement le plus vite possible, car nous avons un certain nombre de pièces reçues depuis longtemps, et même composées, qui doivent paraître prochainement, et il est de toute justice que nous publiions de préférence celles des abonnés qui nous restent fidèles.

Nous prions nos acheteurs au numéro de demander le journal *La Chanson* chez tous les libraires marchands de musique et de journaux. La distribution devant en être faite partout, les amis de la chanson nous rendront service en la réclamant chez tous les marchands.

Nous prions instamment les abonnés qui ne veulent pas continuer, de nous renvoyer sous bande portant leur nom et leur adresse les nos 19, 20 et 21, sans quoi nous ferons toucher à bref délai pour régulariser nos livres d'abonnement.

Nous avons lu avec plaisir dans *le Midi Artiste*, qui paraît à Toulouse, une très-intéressante biographie de Mlle Jeanne Flachat, accompagnée de sa charmante photographie. Ce journal qui s'occupe de *théâtres, concerts, littérature et beaux-arts,* rivalise avec succès avec les publications parisiennes du même genre.

Nous publierons très-prochainement une liste des sociétés lyriques. Avis aux intéressés.

Vient de paraître : *les Refrains de la rue*, de 1830 à 1870, recueillis et annotés par H. Gourdon de Genouillac. Nous en rendrons compte dans notre prochain numéro. Nous l'envoyons dès aujourd'hui à toute personne qui nous en fera la demande accompagnée d'un mandat-poste de 2 francs. Les timbres-poste ne seront pas reçus.

En vente chez Blanquin, éditeur, 25, faubourg du Temple, *la Rose à Rosa*, par C. Saclé.

Signalons à nos lecteurs un journal nouveau : *Le Théâtre pour tous,* dirigé par *Léon Beauvallet.* Succès certain. Le numéro, 10 centimes.

Le double concours de poésie que nous avons annoncé, ouvert par l'*Académie des Muses Santonnes*, sera clos le 31 mai.

M. Gustave Delecolle vient de publier le *Rappel du Passé*, poésie dite au pied de l'arbre de la liberté, à Villeneuve-l'Archevêque (Yonne). En vente chez l'auteur et dans nos bureaux. 15 centimes.

Vient de paraître : LE LIVRE D'OR, poésies choisies extraites du *Parnasse.* Nous en rendrons compte prochainement.

Vient de paraître à notre librairie, par Albert Allenet, rédacteur en chef de *La Jeune France :*

DE LA DÉMOCRATIE ATHÉNIENNE ;
LES ETAPES DE 89 ;
LE SYSTÈME ÉLECTORAL DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ;
LE PREMIER EMPIRE ET LA LIBERTÉ ;

Brochures grand in-8 tirées à 200 exemplaires seulement.

Envoi contre demande *franco* accompagnée de 50 centimes en timbres-poste pour chaque brochure.

Le Directeur-Gérant, A. PATAY.

2e ANNÉE. — N° 22. 16 JUIN 1879.

LA CHANSON

Revue Bi-Mensuelle

Directeur-Gérant
A. PATAY

20 cent. le Numéro
Sans Supplément

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois

Secrétaire de la Rédaction
A. LEROY

20 cent. le Numéro
Sans Supplément

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an........... 6 fr.
» six mois......... 3 »
Etranger, le port en sus

NOUVEAU MODE D'ABONNEMENT

En vertu d'un décret rendu en exécution de l'article 9 de la loi du 7 mai 1879, le service des postes est autorisé, à partir du 1er juin présent, à recevoir dans tous les bureaux de postes de France, moyennant un droit de 3 p. 100, les abonnements et réabonnements aux journaux.

Les sommes versées pour prix d'abonnement seront transmises par le bureau de poste de dépôt à l'administration des journaux, au moyen d'un mandat spécial contenant toutes les indications nécessaires au service de l'abonnement.

Le droit de 3 p. 100 sera préalablement déduit du prix de l'abonnement pour les journaux dont les éditeurs auront déclaré prendre ce prélèvement à leur charge.

La Chanson prend à sa charge le droit de 3 p. 100 spécifié ci-dessus.

CURIOSITÉS DE LA CHANSON

COUPLETS A Mlle J... (*)

En lui envoyant les *Lettres sur la Mythologie*

AIR : *Hippolyte*

Belle, acceptez de Demoustier
Les Lettres tant de fois relues.
Combien il gâta de papier
Pour des déesses inconnues !
Laissant là leurs brillants portraits.
Dont l'éclat fait naître des doutes,
En ne chantant que vos attraits,
Il pouvait les célébrer toutes.

J'ignore du galant auteur
Quelle peut être *l'Emilie ;*
Mais il écrit, selon son cœur,
Toujours à la plus accomplie.
En envoyant, de son séjour,
A cette adresse, chaque lettre,
S'il en avait chargé l'Amour
Ce dieu vous l'eût été remettre.

Ah ! que mes vœux touchent le sort !
Dans ce jour, on verra les belles
De ces Lettres payer le port
Par un retour d'ardeurs fidèles.
J***, alors n'oubliez pas,
En ouvrant ces Lettres jolies,
Que par intérêt, dans ce cas,
Je ne les ai point affranchies.

1804

(*) Judith.

PEU DE CHOSE

AIR : *La marmotte a mal au pied.*

Aux beaux esprits laissons le mot, } *bis.*
Et préférons la chose. }
On rit d'un sage, on prône un sot :
De tout l'or est la cause ;
Car tout, dans ce monde fallot, } *bis.*
Tient à bien peu de chose. }

Pour la chose l'un est en feu, } *bis.*
L'autre au sort s'en repose. }
Le courage s'en fait un jeu
Et l'espoir la suppose.
Combien pour qui la chose est peu, } *bis.*
Combien sont peu de chose! }

Une prude avec son amant } *bis.*
Au bout de l'an compose. }
Si parfois sur le sentiment
Pour plaire il se repose,
La belle s'écrie à l'instant } *bis.*
Que c'est trop peu de chose. }

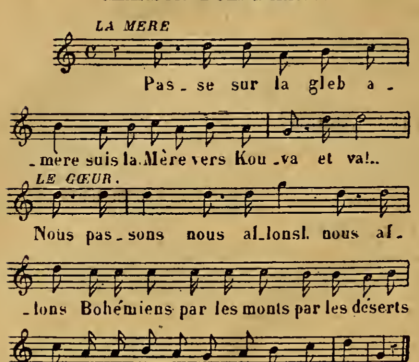
Le plus fin prend femme à son goût, } *bis.*
Bien neuve il la suppose. }
L'hymen lui prouve tout à coup
Que la fleur est éclose ;
Mais ce qui lui manque, après tout, } *bis.*
N'est que bien peu de chose. }

Tout est-il mal ? tout est-il bien ? } *bis.*
Sur cela chacun glose ; }
Mais celui qui n'approuve rien
A lui-même en impose.
Pour qui se contente du bien, } *bis.*
Le mal est peu de chose. }

1804 BÉRANGER (*).

(*) Ces deux chansons ne figurent pas dans les *Œuvres complètes* du grand chansonnier.





La Mère. — Passe sur la glèbe amère,
Suis la mère
Vers Kouva..
Et va!...

Le Chœur. — Nous passons, nous allons,
Nous allons, Bohémiens, par les monts,
Par les déserts gris, par les bois profonds,
Par les grands horizons.

La Mère. — Rappelle-toi, « fils de femme »
Lorsque brâme
Le Pan blanc,
Ton sang!...

Le Chœur. — Nous nous le rappelons,
Nous gardons, Bohémiens, par les monts,
L'âme du Pan blanc par les bois profonds,
Par les grands horizons.

La Mère. — Danse autour de la marmite
Sur le rite
Des aïeux
Des cieux!

Le Chœur. — Oui, toujours nous dansons,
Nous dansons, Bohémiens, par les monts,
Sur les vieux refrains qu'en chœur nous chantons
Par les grands horizons.

La Mère. — Où ton cheval, où ton âne
Passe, glane
Les butins
Des tiens!...

Le Chœur. — Nous passons, nous glanons,
Nous glanons, Bohémiens, par les monts,
Par les déserts gris, par les bois profonds,
Par les grands horizons.

La Mère. — Si la fièvre entre en ta tente
Quand il vente,
Jette aux feux
Des œufs!...

Le Chœur. — Nous veillons, nous vivons,
Nous vivons, Bohémiens, nous bravons
La fièvre et la peste et tous les poisons
Par les grands horizons.

La Mère. — Que les fils de tous les couples
Naissent souples
Et des dents
Mordants!...

Le Chœur. — Nous naissons, nous mordons,
Nous naissons, Bohémiens, par les monts,
Par les déserts gris, par les bois profonds,
Par les grands horizons.

La Mère. — Hurrah! fils, qu'il te souvienne,
Marche! — Advienne
Que pourra!
Hurrah!...

Le Chœur. — Hurrah! Hurrah!... Marchons,
Marchons tous, Bohémiens, par les monts,
Par les déserts gris, par les bois profonds,
Par les grands horizons.

OGIER D'IVRY (*).

FAUT BEN QU'I' EN AIT QU'AIM' LA TÊTE

J'espèr' que vous n' m'accus'rez pas
D'être un gourmand, un parasite,
Si j' vous avou' qu' j'aim' les bons r'pas,
Et surtout ceux où l'on m'invite ;
Mais aussi faut voir, au festin,
Combien ma tenue est discrète !
Sert-on d' la carpe ou du lapin,
Faut ben qu'i' en ait qu'aim' la tête.

Ma mèr' qu'était r'passeus' de fin
N'a jamais bien su m' dire au juste
L' nom d' mon auteur, mais mon parrain
M'a fait cadeau de c'lui d'Auguste.
J'aim'rais bien mieux d'un' grand' maison
Etr' fils unique et vivre en fête,
Mais quand on sait s' faire un' raison,
En fait d'ancêtre et d' blason,
Faut ben qu'i' en ait qu'aim' la tête.

Soldat, pour ma part de lauriers,
J' n'ai, par un sort des plus contraires,
Partagé que ceux d' ces guerriers
Qu'on nomme infirmiers militaires.
L'arme confiée à mon bras
N'a jamais fait d' brillant' conquête ;
J'avais rêvé d'autres combats ;
Mais en fait de gloire, ici bas,
Faut ben qu'i' en ait qu'aim' la tête.

J'aspirais au tendre agrément
D'un' connaissanc' fraîche et novice,
Mais j' dus en v'nir, finalement,
A me rabattr' sur un' nourrice...
Encor dus-je attendre mon tour
Pour toucher le cœur de Jeannette.
Que voulez-vous? en fait d'amour,
Quand de quibus on est à court,
Faut ben qu'i' en ait qu'aim' la tête.

(*) M. Ogier d'Ivry a écrit spécialement pour nous cette œuvre inédite sur une musique que tout Paris a entendue pendant l'Exposition, au *Concert de l'Orangerie*, et que l'on faisait bisser tous les soirs par les bohémiens de Moscou. Cet air, croyons-nous, n'a été recueilli nulle part. Notre collaborateur a adapté des paroles qui s'harmonisent on ne peut mieux à cette musique. Disons en même temps que M. Ogier d'Ivry vient de publier chez Fisbacher un nouveau volume de poésies, *Nouvelles rimes de cape et d'épée*, que nous recommandons à nos lecteurs.

J'ai voulu prendre un numéro
A la lot'ri' du mariage,
Mais l' sort m'a donné moins qu' zéro...
Je n' vous en dis pas davantage.
Quiconque veut goûter d' l'hymen
Pique au hasard de la fourchette ;
Au p'tit bonheur! simple ou malin,
Dans cette espèce d'arlequin,
Faut ben qu'i' en ait qu'aim' la tête.

Naguère on n' pouvait plus chanter!
« Liberté, liberté chérie! »
Mais on avait pour se r'monter
« Dunois partant pour la Syrie. »
Sur ce galoubet triomphal
Fallait accorder sa musette ;
Si c' n'était pas un fier régal,
Dame! en fait d' chant national,
Faut ben qu'i' en ait qu'aim' la tête.

Content du peu qui m'est offert,
Comme on dit, au banquet d' la vie,
D'avaler ma clé comm' Gilbert,
J' n'ai jamais eu la moindre envie,
Un' clé n'est pas un mets sérieux,
Aussi moi qui n' suis pas poète,
Mais philosophe, c' qui vaut mieux,
Je m' dis que même aux festins des dieux,
Faut ben qu'i' en ait qu'aim' la tête.

Sachant borner mon horizon,
Je m' suis casé dans la vidange ;
Ça va toujours, pas d' mort' saison ;
Car en somm' faut toujours qu'on... mange
Je n' suis pas d' ces esprits étroits
Qu'un cheveu sur la soupe arrête ;
Dans la grand' curé' des emplois
Où les plus forts ont l' premier choix,
Faut ben qu'i' en ait qu'aim' la tête.

G. RANDON.

La soirée organisée au profit de la souscription Béranger par la société lyrique *les Joyeux Amis*, a été superbe. Tous les amis de la chanson s'y étaient donné rendez-vous.

Indépendamment de quelques sociétaires dont nous regrettons de n'avoir pas les noms, divers artistes de concerts ont contribué à l'éclat de cette fête. Nous citerons tout d'abord l'excellent M. Debailleul, de l'Alcazar d'été; puis l'excentrique Reval; MM. Plumet, de la Ruche; Dufour, des Ambassadeurs; Augustel, de la Scala; Chiffony, Miles, Desroches et Ferrand, du XIXe siècle. Mlle Dora, de l'Alcazar d'été; Mlle Claudia, de la Ruche; Mlles Liovent, Blokette et Adelina du XIXe siècle ont été le charme et la grâce de cette représentation, remarquable par la réunion de talents nombreux et divers, et pendant laquelle l'ordre le plus parfait n'a cessé de régner.

Il y aurait injustice à ne pas mentionner l'amusant M. Bouchotty, l'homme à la poupée, et *la Lyre Méridionale* qui, sous la direction de M. Vernaelde, a fait entendre brillamment le seul morceau de Béranger figurant au programme : *Honneur aux enfants de la France.*

Nous remercions vivement et sincèrement les organisateurs de cette belle soirée, le président Lucciani en tête, et, parmi leurs collaborateurs, M. Villemer qui s'était chargé de la régie avec une complaisance parfaite.

SOCIÉTÉ LYRIQUE & LITTÉRAIRE DU CAVEAU

BANQUET DU 6 JUIN 1879.

Comme toute chose ici-bas, le toast rimé par lequel est interrompu chaque dîner chantant a ses partisans et ses détracteurs. Les uns lui savent gré de ses allures littéraires et les autres l'accusent de donner aux réunions chansonnières une apparence d'académies. On ne peut du moins contester au toast ce mérite de contraindre le président à essayer de traiter d'une façon neuve une donnée banale. Que de recherches, que d'efforts n'a pas accomplis un président lorsque, comme M. Eugène Grangé, il a porté quarante-huit fois, sur rhythmes variés, le toast à la chanson! Aussi comprend-on que M. Grangé, à la reprise quarante-neuvième, s'avoue incapable de découvrir un thème nouveau. Mais à quoi bon, dit-il, s'ingénier? Au Caveau, coutumes, timbres, convives, tout — sauf le vin — n'est-il pas vieux? Vous pensez bien qu'en s'accusant d'impuissance, M. Grangé trouve moyen de dire des choses originales, neuves et qu'on applaudit avec raison.

Un vétéran du Caveau, M. Lagarde, s'est multiplié, l'autre soir, à la satisfaction générale. *Le Curieux, l'Enfant terrible, Ma Bretelle*, donnent franchement la note comique. Sur le ton grave, Charles Vincent adresse à un astre paresseux une invocation éloquente. *Reviens, soleil*, s'écrie-t-il, et chacun de faire chorus. Un rayon de soleil, n'est-ce pas la gaîté, la santé, la fécondité pour tous! Mais, y a-t-il encore un soleil?

Les rencontres de sujets sont fréquentes entre chansonniers. Tandis que M. Ripault traitait sérieusement, après Brazier, le dicton : *Comme on fait son lit on se couche,* M. Mouton-Dufraisse énumérait en couplets badins ce qu'on fait *Sur le lit*. Succès égal pour deux productions de formes différentes mais d'égal mérite.

On n'est pas parfait, dit M. Fouache, qui prouve son affirmation de façon très-amusante. M. Jullien côtoie la philosophie avec son *Tambour crevé*, et M. Fénée rime joyeusement de très-drolatiques conseils à un ami sur le point de prendre femme.

Le bon côté des réunions littéraires, c'est que, à l'inverse de la plupart des assemblées politiques, les idées les plus opposées y peuvent librement être émises.

Ainsi l'autre soir le « républicain » Montariol ayant, *à propos de pétitions et de mandements,* revendiqué avec énergie le droit des citoyens aux clartés saines et aux libertés vraies, le « conservateur » Eugène Grangé a répliqué par quelques mordants couplets démontrant, clairement hélas! que la République, comme les gouvernements qu'elle a remplacés, prend souvent *Deux balances* pour peser les hommes et les choses. Brochant sur ces plaidoyers pour et contre, « l'opportuniste » Charles Vincent a développé en trois mots de la sagesse moderne : *Patience, travail et science*, en vers très-vigoureux et animés d'un esprit très-progressiste. Républicain, conservateur et opportuniste (je me sers des qualifications prises par les auteurs même) ont été récompensés par des bravos qu'ils méritaient tous trois, soit pour le fond soit pour la forme de leurs chansons.

Le grand succès du banquet a été pour Gustave Nadaud qui s'est prodigué avec une grâce parfaite. *Brune et Blonde,* composition inédite, spirituelle comme ses aînées, *la Garonne, l'Epingle, le Bain des Auvergnats,* ont fait applaudir une fois de plus la muse aimable et fine du poète et sa façon merveilleuse de compléter ses œuvres en les interprétant mieux qu'aucun artiste.

L.-Henry LECOMTE.

MONTONS A LA BARRIÈRE

Air de *Marchons à la frontière* (Charles Gille)

Nous avons queuqu's radis,
Pierre il faut fair' la noce ;
Moi, vois-tu, les lundis
J'aime à rouler ma bosse ;
J' sais du vin à six ronds,
Qui n'est pas d' la p'tit' bière :
Pour rigoler, montons,
Montons à la barrière !

N' perdons pas un instant,
L' ciel est des plus superbes ;
J' mont'rons Ménilmontant
Jusqu'au bouillon aux herbes,
Là j' boirons queuqu's gorgeons
Pour notr' halte première :
Pour rigoler, montons,
Montons à la barrièrre !

Maint endroit m'est connu,
J' te conduirai, mon homme,
A la ferm' du Chat nu
Ou bien au P'tit Bonhomme...
Les lapins y sont bons
Et n' sent'nt pas la gouttière :
Pour rigoler, montons,
Montons à la barrière.

Quand nous aurons, mon vieux,
Bien bu, bien fait bombance,
Nous r'viendrons chez Lizeux
Faire un tour à la danse.
P't-êtr' bien qu' nous y pinc'rons
Quelque particulière :
Pour rigoler, montons,
Montons à la barrière !

J' dans'rons un chaloupant
A la mode nouvelle,
Si queuqu' mauvais ch'napan
Veut nous chercher querelle,
Eh bien ! j' nous align'rons
Tu sais qu' c'est mon affaire :
Pour rigoler, montons,
Montons à la barrière !

Pour entendre chanter :
Le pêcheur à la ligne,
De là j' veux t' faire entrer
Aux Amis de la vigne.
Ce sont de francs lurons,
Sans gêne et sans manière :
Pour rigoler, montons,
Montons à la barrière !

T'entendras fredonner
Plus d'un chant politique,
Mais toi qu'aime entonner
Quelque refrain bachique,
Si l'on chante : Marchons,
Marchons à la frontière !
Tu répondras : Montons,
Montons à la barrière !

De la socilliété
Quand se f'ra la clôture,
Si t'es trop éreinté
Nous r'viendrons en voiture.
Puis dès d'main nous r'taup'rons
Toute la s'maine entière...
Pour rigoler, montons
Montons à la barrière !

DALÈS Aîné.

DALÈS AINÉ

1802-1857

Le lundi 15 juin 1857, plus de cinq cents personnes suivaient un modeste convoi jusqu'au cimetière du Père-Lachaise. Le défunt n'était ni un favorisé de la fortune, ni un de ces noms qui font accourir les curieux ; tous les assistants avaient connu celui qui s'en allait, et tous l'estimaient.

Dalès aîné avait fréquenté les goguettes depuis 1840 très-assidûment, nous pourrions même dire tous les jours. Sa première poésie remonte au baptême du duc de Bordeaux ; il était bien jeune alors, étant né le 17 janvier 1802, à Strasbourg. Ses parents, passementiers, firent des fournitures pour l'armée sous l'Empire et pendant les Cent-jours ; à la rentrée des Bourbons, ceux-ci refusèrent de payer les dettes du gouvernement impérial ; de là, ruine. A cette époque, la famille Dalès vint à Paris. Elle se composait du père, de la mère et de trois enfants. Dalès aîné, qui avait été au collége de Strasbourg, savait parfaitement l'allemand ; cela lui servit plus tard à faire plusieurs traductions qui furent très-remarquées, sous le nom de divers littérateurs en réputation. Comme on le pense bien, ces traductions étaient peu payées, et quelquefois pas du tout. Une fois à Paris, le père reprit sa profession de passementier, et Dalès travailla dans la maison paternelle jusqu'au jour où il partit soldat. Il fit la promenade d'Espagne sous les ordres du duc d'Angoulême ; il y gagna un *sabre d'honneur*, non pour avoir tué beaucoup, mais, ce qui valait mieux, pour avoir sauvé la vie à son lieutenant qui sans lui fût mort noyé. Son père le racheta après trois ans et demi de présence au corps, qu'il quitta avec le grade de sergent-fourrier. Pendant ce temps, il avait fait à peine trois ou quatre romances pour chanter ses amours, et un à-propos joué dans une soirée chez son colonel. Rentré dans la vie civile, Dalès reprit son métier de passementier. Vers la fin du règne de Charles X, il publia chez Terry, au Palais-Royal, un pot-pourri, *les Barricades*, qui se vendit à des milliers d'exemplaires et qui est devenu fort rare depuis. Un peu plus tard, il fit pour les « Marchands de nouveautés, » comme on disait à cette époque, *Amours et intrigues des Grisettes de Paris*, ou *Revue des Belles dites de la petite vertu*. Toutes les publications de Dalès aîné, jusqu'à 1840, en exceptant bien entendu celles qui furent écrites par lui pour des écrivains connus, ont été signées J.-B. Ambs-Dalès. Ambs était le nom de sa mère, pour laquelle il eut un culte véritable jusqu'à ses derniers moments. *L'Arc-en-ciel de la liberté*, volume de chansons recueillies par E. Debraux et publié en 1831, renferme une *Oraison funèbre des braves morts pour défendre la patrie*, signée J.-B. Ambs-Dalès. Une biographie de Chodruc Duclos parut également à cette époque avec le même nom.

Lorsque le Petit-Lazary, de théâtre de marionnettes qu'il était se transforma en prenant des acteurs vivants pour remplacer ses marionnettes, ce fut Dalès aîné qui mit la pièce de Florian, *les Deux billets*, en vaudeville ; il y intercala des couplets charmants et fit adopter ce nouveau genre. Peu après, il écrivit une autre pièce dont le titre nous échappe pour le même théâtre.

Vers 1840, Alexis Dalès, le chansonnier populaire dont nous donnerons aussi la biographie prochainement (on a souvent confondu les deux écrivains), emmena avec lui son frère Dalès aîné aux *Amis de la Vigne* où lui, Alexis, tenait le marteau présidentiel. En voyant les ovations faites aux chansons de son frère et aux chansonniers de cette époque, L. Festeau, Ch. Gille, Leroy, et bien d'autres, par le public nombreux qui fréquentait alors les goguettes, Dalès aîné se mit à rimer de plus belle. Partout où il y avait concours de poésies, il remportait des prix, soit à *l'Institut lyrique*, aux *Gais Pipeaux*, à *la Pipe*, etc.

Dalès aîné n'est pas aussi chansonnier que son frère Alexis, mais il est plus correct. Sa note était plutôt la romance. Il rencontra cependant un grand et vrai succès populaire. Charles Gille venait d'écrire *Marchons à la frontière*, sur une musique qu'il composa en même temps que les paroles ; Dalès fit sans aucune prétention, sur l'air alors en vogue, *Montons à la barrière*, que nous reproduisons à titre de curiosité. Cela se chanta dans les goguettes, dans les ateliers, puis dans la rue par E. Baumester à qui l'auteur avait donné l'autorisation de la mettre dans ses cahiers. On l'entendit même comme intermède au théâtre de la Gaîté. Nous constaterons, en passant, que très-souvent les succès populaires ne sont pas obtenus par les meilleures œuvres de leurs auteurs. Si nous avions un choix à faire dans les chansons de Dalès aîné, nous donnerions la préférence à *Retire-toi de mon soleil*, *La Liberté n'existe pas*, *le Progrès*, *l'Arc-en-ciel de la liberté*, *Quand je te vois sourire*, *Rendez-moi mes rêves chéris*, *Viens ma gentille*. *Aux Peuples*, *Doux langage des yeux*, *Un Vœu à la Vierge*, *Que me veux-tu? le Ver luisant*, *l'Ami des ministres*, satire contre les ministres de Louis-Philippe. Deux fois Dalès aîné a retrouvé le succès de la rue presque égal à celui de *Montons à la barrière :* ce fut en 1849, avec *le Chant des Conscrits*, musique de Léonce Cohen, dont nous citerons un couplet :

Aux accents de *la Marseillaise*,
Pour aller chercher les combats,
Nos pères en quatre-vingt-treize
Couraient tous se faire soldats.
Imitons-les, n'avons-nous pas
Ainsi qu'eux une âme française !
Partons gaîment, jeunes conscrits,
Fils de Paris !

et, quelques années plus tard, avec *Un Verre*, cantate bachique. Ce fut encore Eugène Baumester

qui eut seul le privilége de faire paraître cette chanson et de la rendre populaire. L'éditeur Durand, qui se connaissait en succès des rues, en acheta la propriété; depuis elle passa dans la maison Vieillot (Labbé, successeur). Voici le premier couplet :

Voyez ces fûts rangés dans le cellier;
Entendez-vous comme un cri d'allégresse?
De gais refrains, échos de l'atelier,
Viennent bannir loin de nous la tristesse.
Et de ce vin, captif dans les tonneaux,
En bouillonnant, la liqueur frémissante,
Pour se prêter à notre soif ardente,
Chasse la bonde et se rit des cerceaux.
Un verre! (*bis*)
Loin de nous qui n'est pas buveur!
Devant le Pomard, le Madère,
Disons des lèvres et du cœur :
Un verre!

M. Charles Nisard, dans son ouvrage des *Chansons populaires chez les Anciens et chez les Français*, essai historique suivi d'une *Etude sur les chansons des rues contemporaines* (*), la cite en entier avec beaucoup d'éloges et la donne comme un modèle du genre.

Dalès aîné présida des goguettes presque constamment pendant quinze ans. Il a fait beaucoup de chansons d'ouverture pour chacune d'elles. Il collabora au journal *le Cabinet de lecture*, au *Voleur*, et, avec beaucoup d'assiduité, à l'ancien *Tam-tam* de Commerson, ainsi qu'au *Tintamarre*. Il a dirigé *l'Echo lyrique*; il a publié des almanachs chantants et recueilli deux ou trois petits chansonniers pour divers éditeurs.

La biographie de Debureau, qui parut in-32 (édition populaire, 10,000 exemplaires à dix centimes), est introuvable et se vend relativement cher dans les ventes quand par hasard elle s'y rencontre. Plusieurs de ses chansons ont inspiré des musiciens et ont été gravées en musique. Malgré ce nombreux bagage, il reste peu de l'œuvre de Dalès aîné, qui lui-même était des plus insouciants pour sa réputation littéraire.

Pendant plus de quinze ans, il tint la comptabilité à la compagnie des *Citadines*; dans ses dernières années, il était comptable dans une maison de banque.

H. Mailly, dans son *Musée lyrique*, qui ne contient que quatre portraits de chansonniers, donna celui de Dalès aîné. Henri Piaud fit les quatre vers suivants qui figurent au bas :

Ce masque souriant offre Dalès aîné;
De nos bruyants concerts c'est le président né,
Et par de gais propos dont il n'est point avare,
Il participe au *Tintamarre*.

A. PATAY.

(*) 2 forts volumes de plus de 300 pages, chez Dentu, 1867, prix : 10 francs.

LICE CHANSONNIÈRE

BANQUET DU 4 JUIN 1879

Je m'étais déjà douté de l'influence que peut exercer sur le moral du genre humain en général, et particulièrement des poètes et autres artistes, le genre de nourriture. Despréaux a dit :

Souvenez-vous bien
Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien.

Cette remarque, d'ailleurs fort juste, ne s'adresse qu'aux gourmands. Berchoux et d'autres ont exposé de très-bons principes au point de vue de l'art culinaire. Mais j'ai pu constater, au banquet d'hier, que le manque de variété dans les aliments produit des effets singuliers et presque surprenants. Le lecteur ignore peut-être que le premier plat qui paraît sur la table de la *Lice Chansonnière*, après les hors-d'œuvre, est invariablement un plat de poisson, et que ce poisson est toujours une barbue à la sauce blanche. C'est singulier, mais c'est comme cela. Peut-être est-ce le résultat d'un vœu, ou bien la suite d'une obligation imposée au maître de l'établissement par un testateur bizarre. Peut-être une idée particulière du chef, une toquade, que sais-je! Et pourtant, les chefs changent et la barbue demeure, et, comme par un accord tacite, les sociétaires ne soufflent mot.

Et pourtant ce régime, presque inoffensif pour les convives peu assidus, opère sur ceux qui y sont soumis mensuellement un effet sensible. Leur sang s'alourdit, leur verve tend à s'éteindre. Il y a, non pas pléthore, mais consomption. N'était le marteau présidentiel, dont Rubois, heureusement, s'escrime avec vigueur, la somnolence s'ensuivrait bientôt.

Jeannin et quelques autres gaudrioleurs échappent par leur tournure d'esprit à cette léthargie poissonnière. D'autres la secouent par moments. Les visiteurs ne la soupçonnent même pas la première fois.

Aussi Randon, le spirituel caricaturiste, a-t-il mis dans sa chanson toute la verve qui éclate dans ses dessins. Le titre est dur, mais les couplets sont fins : *Faut ben qu'i' en ait qu'aim' la tête* (*), dit-il dans sa feinte résignation. Je n'essaye pas d'énumérer tous les déchets sociaux, tous les débris politiques et autres dont il veut bien se contenter alors que les bons morceaux sont le lot de ses camarades de table.

J'ai cité Jeannin : *Un drôle de rêve*, et *A la guerre comme à la guerre* présentent des situations comiques où le gros sel ne tue pas l'esprit. *Le bain des charbonniers*, de Nadaud; *Je me suis laissé faire*, la dernière chanson de Rubois, si bien interprétée par Darcier, sont de bons morceaux bouffes. M. Brullez y ajoute *Il n'y a pas d'erreur*. M. Michaud, dans *La Maison de Suzon*, force un peu la note; mais que ne ferait pas passer son entrain communicatif? Du reste, le souvenir de la *Maison tranquille*, de Colmance, ne l'a pas mal inspiré.

La grâce brillait plus particulièrement dans quelques productions : *Vous n'êtes pas vieux*, *Conseils à ma muse*, *Mes Illusions*, *Nos amours*, ont fait justement applaudir les noms inégalement connus de Nadaud, Robinot, Chebroux et Cadot.

Une série de poésies récitées sans musique a jeté un instant quelque froid, malgré le mérite des auteurs. Caron, dans *Fais ce que dois*, a montré de l'élévation et de l'énergie; ce sont ses qualités habituelles. *La Chanson* : pour ce sujet, si souvent traité, M. Sanglier, qui n'est pas un novice, a su trouver des idées neuves et des accents vrais.

Le vin ne manque jamais d'adorateurs; je parle d'adorateurs platoniques, car les bouteilles ne sont pas toujours vidées à notre banquet. M. Landrevin, dont plus d'un succès a rendu le nom populaire, chante le *Franc vigneron* de manière à faire tres-

(*) Nos lecteurs trouveront cette chanson dans le présent numéro.

saillir d'aise dans sa tombe le vieux Bonnefond. *Buvons!* dit M. Miniot; *Buvons!* chante Picard. Sujet banal, couplets nouveaux. Puis vient Durafour, qui d'une voix vibrante entonne un refrain plein de joyeuse humeur.

On peut mourir quand on a bien vécu! (*)

Puisque je suis en si beau chemin, et que j'ai nommé, sans y penser, presque tous les chanteurs de la soirée, pourquoi ne compléterais-je pas mon énumération? Donnons donc un bon souvenir à Flachat : les *Conseils d'une mère à sa fille* se résument par ce refrain plein de finesse :

Ouvre l'œil... et baisse les yeux.

Les Laborieux, de Gabriel de Gonet, couplets bien pensés, mais bien nombreux, expriment de bons sentiments. M. Asse, en naviguant sur le *Fleuve bleu*, unit la forme à la couleur; et Adeline, qui nous avait lu au commencement un toast poétique de ce pauvre Echalié, toujours cloué sur sa chaise, a repris sa voix grave pour nous redire : *On n'a jamais pu savoir*, gaudriole tout à fait grivoise.

Constatons, en finissant, que personne n'a lancé le moindre lardon contre les belles-mères, et espérons qu'au prochain banquet nous ne serons plus exposés à voir la bar-bue qui s'avance.

Eug. IMBERT.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

La grande soirée du samedi 24 mai à *l'Union et Gaîté* a été ce que sont toujours les représentations extraordinaires de cette charmante société. Nous avons applaudi tout particulièrement Mme Rosine dans *J' suis toute chose,* qu'elle a chanté *en dessous*; M. Lefèvre, de la *Fauvette Parisienne*, comme flûtiste; MM. Berlioz et Lucianni, deux comiques qui, chacun dans leur genre, méritent des bravos; Mlle Marguerite, une toute mignonne jeune fille, à qui il ne manque que de l'aplomb, c'est-à-dire l'habitude de la scène. *Si vous rencontrez ma femme*, nous dit Jomain, si drôlement qu'on rit. M. Marcus obtient aussi un grand succès. Mlle Julia se fait bisser; M. Brémont, du Conservatoire, récite *La Robe* en comédien d'avenir. Nous terminons ce procès-verbal en remerciant les membres du bureau de la façon toute gracieuse avec laquelle ils accueillent le chroniqueur de *La Chanson.*

La soirée de clôture du cercle Musset a été on ne peut plus intéressante; on y a joué *Brelan de Moutards* et *Voiture à vendre.* Les interprètes MM. Emilie, Berlioz, Klotz et Rueff ont été ce qu'ils sont toujours, pleins de verve et d'entrain. Somme toute, bonne soirée, précurseur de grands succès pour la prochaine réouverture.

Jusqu'au dernier moment, j'ai cru pouvoir assister à la représentation extraordinaire que la *Cordiale* donnait le 5 juin. Je regrette sincèrement de n'avoir pu tenir ma promesse d'autant plus que malgré la chaleur tropicale dont nous jouissons depuis quelque temps, les amateurs sociétaires et autres qui s'y sont fait entendre ont trouvé le moyen de se faire applaudir aussi *chaleureusement* que la température le permettait.

L'Union Artistique ferme ses portes. La dernière représentation de la saison a été donnée le 7 juin. Inutile de dire qu'on s'y épongeait consciencieusement. Toutefois chacun s'y est montré à la hauteur de la lourde tâche qui lui incombait et la pièce *On demande des domestiques*, interprétée par nos amis *Cherville*, *Georges* et *Gabriel*, a été enlevée à la satisfaction générale. C'est le grand succès de la soirée. Il en est d'autres que nous serions heureux de signaler à nos lecteurs, mais notre cadre a des limites qui nous forcent à la discrétion. Ne quittons pas cette société sans annoncer qu'elle se propose de rouvrir à la saison prochaine sur des bases toutes nouvelles qui feront époque dans les annales lyriques. Nous en reparlerons longuement dans notre prochain numéro.

A. LEROY.

Samedi 24 mai, au 106 de la route de la Révolte (salle Fournier), *l'Union Chorale de Clichy* a organisé, sous la direction de M. André Vignat, un concert populaire au bénéfice d'un sociétaire blessé : cette généreuse entreprise a reçu sa récompense.

L'élément féminin était représenté par Mme X, étoile en villégiature qui a filé incognito au travers de ce petit ciel artistique, et par Mlle de Genest, mignonne débutante, dont la modestie s'est gracieusement marquée dans « *C'est bête, j'ose pas.* » — Osez, Mademoiselle, et tout ira bien.

Les interprètes du sexe fort étaient MM. Maufay, Meunier, Hardy, Victor, *comiques;* Sartor et Linck, *romanciers.* — Il y a eu peu ou point de faiblesse. — Une mention spéciale à M. Maufay, qui dans *Une Drôle de soirée*, s'est montré plus qu'un amateur, et à M. Sartor, dans *Ne touchez pas à la République* (paroles de MM. René Asse et J. Jalmey, rédacteurs au *Monde plaisant*).

L. Demortreux tenait le piano. — Les chœurs dirigés par M. Mondain, avaient entrain et tonalité.

Mercredi 28 mai, au restaurant Notta (2, boulevard Poissonnière), la société « *la Pomme* » donnait son 18e dîner, le dernier avant les vacances.

Ce dîner a été le plus gai, peut-être, de la saison : n'était-il pas présidé par M. Charles Monselet, qui a émaillé le dessert de ses inimitables sonnets? C'était un vrai feu d'artifice, dans lequel de petits pommiers audacieux ont mélangé d'humbles pétards. — De plus, on a jeté les bases d'une fête littéraire semblable à celle qui mit les Caennais en émoi, l'an dernier. Nantes, patrie du président, sera vraisemblablement le théâtre d'une agape intellectuelle dont nous ferons connaître ultérieurement le programme.

Prosper TIBIA.

Il y a deux ou trois mois, un groupe de jeunes gens, amateurs-artistes de Rueil, formaient une société sous ce nom : *La Pomponnette.* Le dimanche 25 mai, cette société offrait gratuitement une première solennité au théâtre de la Renaissance à Rueil. Plus de 600 personnes assistaient à cette fête. Des artistes de divers théâtres et concerts parisiens avaient apporté leur concours. Nous aurons l'occasion de reparler de cette société.

Le dimanche 1er juin, *la Fauvette Parisienne*, sous la présidence de M. Thouzery, donnait sa dernière

(*) Cette chanson a été publiée dans notre n° 12.

soirée de la saison. Il était littéralement impossible de trouver de la place; les trois salons étaient combles. *Le Choral de l'Odéon*, sous la direction de M. Lasserre, a parfaitement exécuté *Une Matinée de printemps* et *les Paysans*. M. Lasserre a chanté avec succès une chanson de lui, Mlles Mathilde, Berthe, Madeleine, Louise et Angèle ont eu le succès qu'elles méritaient. MM. Augustel, Prosper, Benjamin, Lamarre, Berlioz, Henri H., dans des genres tous différents. ont su se faire écouter avec plaisir. MM. Lerys et Lefèvre ont fait entendre le duo de la Reine de Chypre. Le trio pour violon, flûte et piano de M. Lourdez, ainsi que plusieurs musiques inédites de ce compositeur de talent, ont fait le plus vif plaisir à entendre. M. Lourdez est le pianiste de *la Fauvette Parisienne* dont il est membre. Nous oublions sans doute des noms, le programme étant des plus chargés. Une tombola a terminé la soirée. Il était près d'une heure et demie du matin.

A. P.

Châlet Idalie. — Nous avons assisté cette semaine à l'inauguration de la nouvelle salle de spectacle-concert de cet établissement, laquelle a été ouverte le jeudi 5 juin, à la foule envahissante des curieux et du public Vincennois...

Que dire de Marguerite Baudin, si pleine d'une crânerie comique dans *Le Gigot à l'ail*, *Mon Dodore* et *Ernest-Ernestine*, de Mme Brugère qui vocalise comme un rossignol dans *Galathée* et *Le Mari à la porte*.

Mme Garay, très-amusante dans *La Kermesse*, très-fine dans *Un grand mauvais Sujet*, opérette rondement enlevée avec le concours de son mari; Mlle Delvaud, une toute jeune fille, chante gentiment, bien que *La Passerelle* et *Le Sentier couvert* soient orchestrés dans un ton trop grave qui nuit à sa tonalité.

Bousquet, un musicien doublé d'un chanteur excentrique, est désopilant avec son *Gommeux nègre* et *Miss Kochette;* Moch a soulevé des salves d'applaudissements avec *Bibi d' bébé* et *Si c'était à refaire;* Garay souligne intentionnellement : *Ça commence;* quelle jactance, quel entrain, dans son *Professeur de logique!*

Collignon est le compositeur-chanteur populaire que chacun sait... sympathique et ému dans *La barque volée*, tendre avec sa *Manon;* enfin Georges est un jeune tyrolien qui sait plaire dans un genre qui offre peu de variété.

L'orchestre marche à merveille sous l'habile direction de M. Desormes; Vergeron a eu bon goût pour trier, sur le volet, des artistes sachant plaire au public connaisseur et de bon goût qui compose la population de Vincennes.

Enfin pour être juste, nous rendrons hommage aux prodigalités de MM. Bouley et Arnaud, les propriétaires de l'établissement.

Hippolyte DEMANET.

NOUVELLES & AVIS

Le concert-conférence qui a eu lieu le dimanche 25 mai à l'Elysée-Montmartre, sous la présidence de M. Lockroy, et organisé par le syndicat des artistes musiciens-instrumentistes, a tellement réussi qu'une seconde matinée doit avoir lieu le 29 juin dans un théâtre de Paris, sous la présidence d'honneur de Victor Hugo. MM. Ch. de Sivry, Marius Bagger, chef d'orchestre des Fantaisies parisiennes, et Ch. Molé retrouveront les succès qu'ils ont obtenus la première fois. Les démonstrations de M. Magnat, le dévoué professeur des sourds-muets, sont des plus intéressantes et des plus concluantes.

M. Weckerlin, bibliothécaire au conservatoire de musique, est parti ces jours derniers pour Colmar où il va diriger la première représentation d'un opéra inédit de sa composition, écrit en dialecte alsacien, *la Vendange*. M. Weckerlin est alsacien; il a tenu à donner à l'Alsace la primeur de son œuvre. Outre que M. Weckerlin est un compositeur distingué, il est de plus grand collectionneur de chansons. Sa bibliothèque particulière est la plus complète en chansons anciennes et modernes en tous genres.

Nous lisons dans le *Journal de Vervins*, à la date du 8 juin, le quatrain suivant :

BÉRANGER

Un grand nom! un grand cœur!! autant qu'un grand poëte,
A sa louange on n'en... dira jamais assez!!!
Mais pour un tel sujet ma lyre n'est pas faite,
Je finis : Il fut bon! il fut... surtout... français!!!

Alfred GONTIER.

Notre confrère Amédée Folleville, rédacteur en chef du *Quartier Latin*, émet une idée qui ne manquera pas de trouver des échos parmi la jeunesse des Ecoles. Il s'agit de fêter grandement le jour de la remise des drapeaux à notre armée.

Les adhésions arrivent nombreuses, un comité s'organise. Inutile d'ajouter que toutes nos sympathies sont acquises à ce projet.

M. E. Grangé, président du Caveau, a lu au Théâtre-Cluny une pièce en cinq actes, *les Vacances de Beautaudon*.

La Lice Chansonnière a reçu au nombre de ses membres M. Arthur Lebeau. J. Jeannin et Cahen lui servaient de parrains.

Notre Tournoi mensuel sera clos le 25 juin. Nous rappelons qu'il consiste en *une chanson* n'ayant pas plus de *six couplets*, sujet libre. — Une seule pièce sera insérée dans notre journal et l'auteur aura droit à dix exemplaires. Les noms des deux suivants seront indiqués, ainsi que les titres de leurs chansons.

Nos abonnés seuls peuvent prendre part à nos *Petits Concours*.

Nous rappelons à tous nos abonnés que nous avons fait brocher la première année, que nous enverrons franc de port à toute personne qui nous enverra un mandat sur la poste de 5 francs. Les timbres-poste ne seront pas reçus. Prise dans nos bureaux, 18, rue Bonaparte, 4 fr. 50.

Nous prions nos abonnés qui n'ont pas le premier semestre et auxquels il manquerait des numéros, de se hâter d'en faire la demande s'ils veulent se compléter.

Le Directeur-Gérant, A. PATAY.

2e ANNÉE. — N° 23. 1er JUILLET 1879.

LA CHANSON

Revue Bi-Mensuelle

Directeur-Gérant
A. PATAY

20 cent. le Numéro
Sans Supplément

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois

Secrétaire de la Rédaction
A. LEROY

20 cent. le Numéro
Sans Supplément

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an........... 6 fr.
» six mois......... 3 »
Etranger, le port en sus

APPEL A TOUS

Il y a aujourd'hui un an, notre rédacteur en chef à cette même place, dans un chaleureux article, disait aux chansonniers qu'ils devaient marcher à l'avant-garde des enthousiastes de la gloire du plus grand des chansonniers, Béranger.

Cet appel fut aussitôt entendu de la *Lice Chansonnière* et de plusieurs membres du *Caveau*. Un avis fut envoyé aux journaux quelques jours à peine avant le 16 juillet, anniversaire de la mort de l'illustre chansonnier.

Nous avons alors pu constater par l'empressement de la foule à répondre à cette invitation, que l'on pouvait réaliser l'idée que nous caressions depuis longtemps, *d'ériger une statue* au maître de cette littérature éminemment française, la chanson.

A partir de cette époque, nous avons employé tous nos efforts pour créer un Comité qui pût aider à la réalisation de notre but, voir Béranger en bronze au centre de ce Paris qui l'a vu naître et mourir. Ce Comité, dont Victor Hugo a bien voulu accepter la présidence *d'honneur*, se compose de membres de l'Institut, de sénateurs, de députés, de conseillers municipaux, d'écrivains, de journalistes et de chansonniers.

Cette année, nous faisons appel à ce Comité ainsi qu'à toutes les sommités artistiques, littéraires, politiques et chansonnières, qui voudront bien prendre part à la célébration de cet anniversaire qui doit précéder la grande solennité du 19 août de l'an prochain, l'érection de la statue de Béranger dans le square du Temple.

Béranger, qui fut toujours l'apôtre du bien, l'ami du progrès, du libéralisme et l'ennemi de l'intolérance politique et religieuse ; en un mot, Béranger que quelques-uns semblent encore méconnaître, nous appartient par sa naissance, son caractère, son cœur et ses œuvres : *tout était peuple en lui.*

L'hommage que nous voulons rendre à Béranger est tout littéraire. Qui plus que lui a excellé dans son genre?

Nous ferons connaître par la voie de la Presse l'heure et le lieu du rendez-vous. Les membres du Comité voudront, sans doute, en célébrant le 22e anniversaire de la mort de Béranger, rendre un nouvel hommage à l'auteur du *Dieu des Bonnes gens*, du *Vagabond* et des *Hommes noirs*.

A. PATAY.

Directeur de LA CHANSON, *membre du Comité Béranger.*

SOCIÉTÉ LYRIQUE & LITTÉRAIRE DU CAVEAU

BANQUET DES MOTS DONNÉS (20 JUIN)

Indépendamment de ses dîners mensuels, le Caveau donne, tous les ans, un banquet d'été, à l'issue duquel se chantent les « Mots donnés » distribués par le sort en séance administrative.

Cette réunion supplémentaire est tout intime, et, d'ordinaire, aucun visiteur n'y est admis. Le Caveau, cependant, a bien voulu faire une double exception en faveur d'Eugène Imbert et du signataire de ces lignes. Je ne pourrai malheureusement reconnaître l'amabilité de la joyeuse compagnie par un compte rendu bien détaillé.

La série des *Mots donnés* était, cette année, *la Cuisine*, ou, plus exactement, *les Mets.* Pour ces sujets imposés, souvent en opposition complète avec le tempérament, le goût du chansonnier qui les traite, la critique a pour devoir l'indulgence. Devoir facile, car, étant données tant de difficultés à vaincre, les productions chantées l'autre soir sont loin d'être mauvaises. Dans quelques-unes, toutefois, le travail est un peu trop visible, et la collaboration obligée de *la Cuisinière bourgeoise* a gêné la verve de plus d'un poète ; il fallait s'y attendre.

M. Eugène Grangé qui, pour donner un aspect particulier à cette fête de famille, s'était vêtu du costume complet d'un chef de cuisine, a ouvert la séance des chants par un ordre de service spirituellement écrit et débité, et par une ingénieuse apologie de tous les potages connus.

Vingt mets à peu près ont ensuite défilé, cuits entre rimes plus ou moins riches et accommodés sur ponts-neufs ou airs nouveaux : *les Hors-d'œuvre*, présentés par M. Montariol ; *le Saumon*, par M. Duvelleroy ; *la Poule*, par M. Duprez ; *l'Oie*, par M. Fouache ; *la Dinde*, par M. Vergeron ; *le Gibier à poil*, par M. Jullien ; *le Gibier à plumes*, par M. Piesse ; *l'Omelette*, par M. Grangé ; *le Homard*, par M. Mouton-Dufraisse ; *le Jambon*, par Alfred Leconte ; *les Tripes*, par Fénée ; *la Morue* et *les Pieds de mouton*, par Charles Vincent ; *le Miroton*, par M. Moynot. — J'en passe.

Avec ces titres et ces noms, les lecteurs de *La Chanson* devineront la plupart des résultats atteints au moyen de couplets sages, fous, moraux, grivois, politiques même. L'impression générale a été très-satisfaisante ; je le constate avec plaisir.

Outre les membres titulaires du Caveau, trois chansonniers ont pris la parole au banquet des *Mots donnés*. M. Michel a chanté *la Tête de veau ;* M. Armand Liorat a célébré *les Salades ;* enfin Eugène Imbert a fait l'éloge du *Sel* — en pot-pourri. Sel de cuisine, sel de table, sels chimiques, sel médicinaux, Imbert n'a rien oublié dans cette œuvre émaillée de calembours et saupoudrée de ce sel attique qui est, au Caveau, l'assaisonnement obligé.

L.-Henry LECOMTE.

CURIOSITÉS DE LA CHANSON

LA MORT ET LA POLICE

De par le préfet de police
Qui vous sait à l'extrémité,
Moi, monsieur, délégué d'office,
Je viens vous remettre en santé.
A table, et vive la gaîté !
Que vos docteurs d'ici fassent retraite ;
Or, de mourir défense vous est faite,
Obéissez, monsieur, ne mourez pas !

Vous mort, il faut qu'on vous enterre ;
Que de gens viendront au convoi !
Pleureurs de mauvais caractère,
Prêts à tout mettre en désarroi. (*)
Nous savons comment tombe un roi :
Voudriez-vous que le char de l'Empire
Sur votre fosse allât faire un faux pas ?
Bien que ce mot vous arrache un sourire,
Obéissez, monsieur, ne mourez pas !

Tout vous défend la résistance ;
Le prince et ses législateurs
Comptent pour rien ce que la France
Vous dut de chants consolateurs !
Vous n'êtes point de nos flatteurs,
Pour les mouchards, (**) une loi fort bénigne
Vous met au ban, vous, avec les forçats (***),
Flétri du nom de citoyen indigne,
Obéissez, monsieur, ne mourez pas !

Vivez ! A la cour vont éclore
Grandeur, clémence et loyauté.
Grâce à l'argent qui sert de chlore,
Nous amputons la liberté,
Déesse au parlage effronté.
Presse et tribune existent pour mémoire,
Avoir raison n'est plus un embarras ;
Ne sachant rien, le peuple va tout croire,
Obéissez, monsieur, ne mourez pas !

Mais votre nom, avant l'année,
Doit de plus en plus s'amoindrir.
Sous votre couronne fanée,
Sans risque pour nous à courir.
Alors *sans bruit*, sans discours (****), sans service,
Un char décent vous conduira là-bas !
En attendant, aux ordres de police,
Obéissez, monsieur, ne mourez pas !

BÉRANGER.

(*) « J'apprends que des hommes de parti ne voient dans cette triste solennité qu'une occasion de renouveler ces désordres, etc. » (*Proclam. du Préfet de police*, 16 juillet 1857).

(**) « Le cortége funèbre était précédé d'un peloton de sergents de ville... Derrière le char venait un autre peloton de sergents de ville. » (La Bédollière, Béranger.)

(***) La loi électorale restreinte par la *Législative.*

(****) « Le gouvernement ne souffrira pas qu'une manifestation tumultueuse se substitue au deuil respectueux et patriotique qui doit présider aux funérailles de Béranger. » (*Proclam. du Préfet de police.*)

Rappelons que cette chanson prophétique a été écrite par Béranger en 1853, quatre ans avant sa mort. *Elle ne figure pas dans ses Œuvres complètes.*

A. P.

VIVE LA RÉPUBLIQUE !

J'aime à pousser ce cri légal,
Mais ce qui m'est égal
C'est d'en entendre un différent,
Tout membre de la clique
Doit être tolérant :
Vive la République !

« Partant pour la Syrie, » hélas !
Rappelait Ménélas,
L'air de Rouget nous est rendu,
L'aigle est mélancolique,
Bazile est éperdu :
Vive la République !

On va mettre enfin le holà,
Tartuffe et Loyola
Inculquaient aux petits garçons
Leur fièvre.... évangélique ;
Assez de leurs leçons :
Vive la République !

Nous la tenons bien aujourd'hui,
Sourions de celui
Que voudrait poser en sauveur
Sa bande famélique ;
A Chaillot le rêveur :
Vive la République !

Bonaparte, Orléans, Bourbons,
Pour nous vous êtes bons,
Vous ne voulez que notre bien,
Mais, trois, ça se complique !
Carte à payer, combien ?
Vive la République !

Ce besoin d'être gouvernés
Menés, tondus, bernés,
Si difficile à concevoir,
Pour quelques-uns s'explique ;
Liberté, c'est devoir :
Vive la République !

Un Président, au lieu d'un Roi,
Quel affreux désarroi,
Le char de l'Etat va.... sombrer,
Prud'homme a la colique,
Pitt va nous démembrer :
Vive la République !

Laissons en paix les potentats
Régner dans leurs états,
Le pied sur leur peuple à genoux.
Argument sans réplique,
Restons libres chez nous :
Vive la République !

Le travail moralisateur
Et pacificateur,
Fait taire et transforme l'airain,
Peuple au cœur héroïque,
Voilà ton souverain :
Vive la République !

Tout monarque a ses courtisans,
Nous sujets-partisans
De l'aimable reine chanson,
Malgré la loi salique,
Chantons à l'unisson :
Vive *sa* République !

JULES RUEL.

SOUVENIR D'HÉGÉSIPPE MOREAU

Quand, d'une voix sonore,
Les cloches de Provins
Chantent dans les ravins
Le réveil de l'aurore,

Je me sens frissonner,
L'âme tout attendrie,
Couché dans la prairie,
J'écoute bourdonner

Leurs vieux battements d'ailes ;
De ce drelin-din-don,
S'élance un faux bourdon
De strophes immortelles,

Car l'âme de Moreau
Plane sur la vallée,
Comme dans sa volée
Fait l'humble passereau.

Elle attend la fermière,
Ange de son foyer.
Qu'on croit voir tournoyer
Dans la même lumière.

O poète, attends-nous
Aux bords de la Voulzie,
Où vient la poésie
Te pleurer à genoux !

Sous son bleu diadème,
Le frais myosotis
Que tu chantas jadis,
Redit tout bas qu'il t'aime.

Parmi les moissonneurs,
Sur la gerbe dorée,
Viens, ô mon adorée,
Viens rendre les honneurs
A ceux qu'un sort néfaste,
En dépit des autels,
A rendus immortels,
Par l'amour pur et chaste.

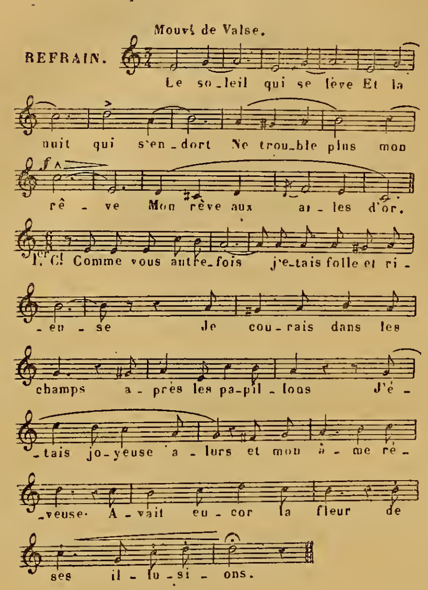
Vois ! leur cher souvenir
Et le parfum des roses,
Qui toutes sont écloses,
Semblent nous retenir
Sous la fraîche églantine ;
Viens en ces lieux charmants
Que recherche l'ondine,
Vaporeuse blondine
Qui berce les amants.

Entends-tu l'harmonie
Du limpide ruisseau
Dire au petit roseau :
« Compare Sidonie
« A Louise Lebeau ;
« Ces deux âmes fidèles,
« Couvriront de leurs ailes
« Leurs amis au tombeau. »

SIGUS.

L'ABANDONNÉE

Musique de PAOLO MEYER



Le soleil qui se lève
Et la nuit qui s'endort,
Ne troublent plus mon rêve,
Mon rêve aux ailes d'or.

Comme vous autrefois j'étais folle et rieuse,
Je courais dans les champs après les papillons,
J'étais joyeuse alors, et mon âme rêveuse
Avait encor la fleur de ses illusions.

Le soleil qui se lève, etc.

Un jour, il est parti, celui que mon cœur aime,
Parti bien loin, hélas! sans espoir de retour;
En me disant adieu, sa main pressa la mienne,
Je n'ai gardé de lui que ce gage d'amour.

Le soleil qui se lève, etc.

Mais je l'emporterai, je le sens, dans la tombe,
Cette bague où nos noms se trouvent enlacés,
Et si ce fier vautour cherche un jour sa colombe,
Il verra dans mon cœur les maux qu'il a causés.

Le soleil qui se lève
Et la nuit qui s'endort,
Ne troublent plus mon rêve,
Mon rêve aux ailes d'or.

J.-B. DAVAGNIER.

LE CONSERVATEUR

Des vieux usages de nos pères
Qui font les nations prospères
De la famille et de la foi,
De l'ordre et du « chacun pour soi; »
De ma fortune et de ma place,
En haine de la populace
Et de tout esprit novateur,
Je suis conservateur.

Aux accents de la Marseillaise,
Le peuple ne se sent pas d'aise.
Imbécile, au lieu de crier,
Ne vaudrait-il pas mieux prier.
L'hymne sacré de l'espérance :
« Jésus, sauve Rome et la France, »
Voilà le chant libérateur :
Je suis conservateur.

Pendant que l'incrédule à Lourdes
Traite nos miracles de bourdes,
Un pasteur au cœur trop aimant,
Est flétri par un jugement.
Les bonnes sœurs et les chers frères,
Sont menacés comme les pères.
Malgré ce flot dévastateur,
Je suis conservateur.

Dans ce siècle où l'erreur fourmille,
Du saint foyer de la famille,
Qu'avec soin Littré soit exclu,
Veuillot seul y doit être lu.
Pour moi, pieux célibataire,
En secret je relis Voltaire,
Mais motus à mon directeur :
Je suis conservateur.

De notre antique droit d'aînesse,
Plus d'une fois dans ma jeunesse,
J'approuvai la suppression,
Quelle étrange aberration!
Au jour tardif de l'héritage,
Devant la douleur du partage,
J'ai maudit le législateur :
Je suis conservateur.

Au malheureux qui m'importune,
A l'amitié dans l'infortune,
A la quêteuse aux doux regards,
Je sais témoigner des égards;
Mais à l'indiscret qui persiste,
Je réponds : Que Dieu vous assiste
Et soit votre consolateur :
Je suis conservateur.

Invariable en politique,
Je me soumets à la tactique
Du grand parti de l'union,
Chacun a son opinion.
Lys ou coq voilà ma devise,
Et pour que rien ne nous divise,
J'admets l'aigle triomphateur :
Je suis conservateur.

Dans les luttes électorales,
Que de manœuvres immorales
Font triompher nos ennemis,
Contre nous tout leur est permis ;
Si, par hasard, je touche aux listes,
Les républicains formalistes
M'appellent falsificateur :
Je suis conservateur.

« Gloire au travail, place au mérite, »
— Formule creuse qui m'irrite ;
« L'art et non le sabre vainqueur,
« L'école et non le sacré-cœur, »
— C'est avec ces phrases banales
Que nous marchons aux saturnales.
Si Dieu n'envoie un dictateur....
Je suis conservateur.

Pour toute vie irrégulière,
Avec le ciel, a dit Molière,
Il est des accommodements,
Malgré les dix commandements.
Mon faible cœur n'est pas de pierre,
Mais je ne crains rien, car saint Pierre
Me connait comme souscripteur :
Je suis conservateur.

JULES RUEL.

PARIS QUI CHANTE

La Société lyrique des Joyeux Amis

M. Lucianni, vice-président des *Joyeux Amis*, m'adresse (en y joignant une lettre charmante) et avec un *empressement* que je me plais à constater, l'historique de sa société. Dans de telles conditions ma tâche se trouve notoirement simplifiée. J'en suis très-heureux, et j'accepte avec reconnaissance le rôle de copiste qu'il me faut prendre malgré les protestations que la modestie des *membres du bureau rédacteur* ne manqueront pas d'attribuer à ma prose.

Avant d'être ce qu'ils sont aujourd'hui, c'est-à-dire disciples convaincus de la mère chanson, *Les Joyeux Amis* cultivaient avec ardeur *l'art nautique* : ils étaient bien une quinzaine, lorsque, à force de ramer, la bande joyeuse échoua un jour à Asnières. Il n'y a rien comme quelques coups d'avirons pour mettre en appétit les estomacs de vingt ans. Aussi quelle joie après un tel exercice d'arriver sain et sauf dans un port où l'on trouve des hôtesses aux yeux bleus, doublées de bouteilles aux flancs arrondis! Le choc du verre fait jaillir la chanson ; de la chanson l'amitié naît aussi. Pour avoir le plaisir de se revoir plus souvent on fonda une société séance tenante et on l'appela *les Joyeux Amis*. Donc, en juillet 1876, Asnières fut témoin de l'élection du premier président. M. Numa Bassaget, plein de zèle et de dévouement, obtint d'unanimes suffrages. Passèrent d'emblée vice-président et trésorier MM. Zanzibar et Lafleur. Le bureau constitué, on se réunit pour la première fois en août 1876, café du Caire, place du même nom. C'est là que l'inauguration eut lieu ; elle fut splendide!... Cependant, il arriva ce qui arrive presque toujours : quelques désaccords surgirent. Le président, le comité, et les sociétaires ne s'entendaient plus. M. Bassaget passionnément amoureux de la rame (ce qui entre parenthèse est une passion d'un platonique indiscutable), le président, dis-je, voulait conserver à la société un caractère *nautique* et *lyrique* tout à la fois. Les sociétaires, moins amoureux des avirons que des chansons, déclarèrent ne jamais vouloir céder sur ce point. M. Bassaget donne sa démission et la société d'un commun accord s'ajourne (vu les grandes chaleurs) à l'hiver prochain. C'est en février 1878, que *les Joyeux Amis* se reforment sous de nouvelles bases dans la salle du café des Négociants, 99, boulevard Sébastopol, local qu'ils occupent actuellement. M. Pierre, élu président, s'efforce de donner à la société le côté artistique que nous lui connaissons.

M. Adam lui succède et signale sa prise de possession par un coup d'éclat. Il organise un concert à la salle Pierre Petit. Malheureusement les formalités de la censure n'ayant pas été remplies, il fallut l'ajourner au dimanche suivant, ce qui le fit échouer complètement. M. Adam désolé et surtout dépité donne sa démission le lendemain (juillet 1878). La société passe dans les mains de M. Largeot avec M. Lucianni comme vice-président, M. Beroux secrétaire et M. Bury trésorier.

Possédant une direction intelligente et de nombreux éléments artistiques, *Les Joyeux Amis* ne pouvaient que prospérer. Ils prospèrent! L'art chorégraphique complètement négligé pour l'art lyrique n'a pas peu contribué aux résultats obtenus ; nous devons rendre cette justice à M. Largeot. Sous ce rapport il s'attire toutes nos sympathies ; par contre les jeunes filles le voient d'un très-mauvais œil. C'est une lutte engagée entre le beau sexe et lui, en sortira-t-il vainqueur?...

Notons encore à l'actif de M. Largeot l'initiative du concert donné au XIXe siècle au profit de la statue de Béranger et dont notre rédacteur en chef a fait le compte rendu ; témoignons-lui de nouveau toute notre reconnaissance et donnons en terminant la nomenclature abrégée des artistes contribuant au succès toujours croissant de cette société. Mlles Angèle, Louise, Léontine, Caroline, Jenny, Suzon, Barouzy, Emilie Préaux, la plus jeune (10 ans je crois), pas la moins aimée. MM. Lafleur, Marcus, Lelarge, Lucianni, Gustave Marie, Laglume, Guilloton, Andral, Gardin, Larith, Perron, Lagaffe, Munier, Brémont, Bury, etc., etc. Cet ensemble attrayant de chanteurs, diseurs et artistes dont les noms d'un grand nombre nous échappent, attire un public choisi qui prouve par ses applaudissements chaleureux et mérités combien on s'amuse au sein des *Joyeux Amis*.

A. LEROY.

BIBLIOGRAPHIE

La Gamme du Sonnet, en trois dizains, par Casimir Pertus (Paris, Sandoz et Fischbacher, 1879). — *Un peu de tout*, chansons, poésies, fables, théâtre, par Poullain (Paris, Dentu, 1879).

Je veux parler aujourd'hui, et en même temps, de ces deux livres bien différents l'un de l'autre. Ils ne perdront rien au rapprochement. Pertus ne pourra s'en plaindre et Poullain en sera fier. *Un peu de tout* et *la Gamme du Sonnet* ont un caractère commun : la sincérité ; les deux poètes n'écrivent que ce qu'ils pensent ; mais le style de l'un est plus

artiste; celui de l'autre, si je puis parler ainsi, plus bonhomme. Pertus est paré sans recherche, Poullain simple sans négl gence, ou du moins sa négligence est voulue et devient un agrément.

Les sujets sont dissemblables comme la forme. Poullain chante les douceurs de la famille, les charmes de l'amitié, les parfums du madère topaze, les enivrements du pot-au-feu. Pertus célèbre les grands caractères de l'antiquité, exalte les hautes vertus, flagelle les méchants, vante et enseigne l'éloquence. Ici je vois Horace animé par le Falerne, là Juvénal armé de lanières vengeresses; disons le mot juste : le poète et le chansonnier.

Poullain est membre du *Caveau*. Il s'en vante, mais on le devinerait. C'est là qu'il a dû puiser, non pas ses qualités naturelles de rondeur et de gaîté, mais son amour du léger paradoxe et cette tendance aux regrets du passé. Dans *Le vieux Paris où je suis né*, il se montre, comme Clairville, qui a traité le même sujet à sa manière, *laudator temporis acti se puero*, mais avec moins d'amertume. Ailleurs, il rétorque Béranger et chante :

Dans un grenier qu'on est mal à vingt ans!

Voilà bien les deux notes favorites de la spirituelle académie chansonnière.

Poullain n'aime pas, du reste, ce qui divise les hommes, mais ce qui les unit. Il fuit la politique et cherche les banquets :

Dans ma chanson jamais la politique
N'assombrira ma riante gaîté.
Blanc, rouge ou bleu, le vin m'est sympathique...

Il se peint là, et n'est jamais mieux lui-même que lorsqu'il chante le *Petit bleu gaulois, la Mère Sans-souci, le Cochon de Saint-Antoine.*

Le Nid d'hirondelle, le Dieu des pauvres gens, Mon Ruisseau, le Petit miroir, ma Chambrette, un Rève, ma Maisonnette, les deux Jumeaux particulièrement, sont des morceaux où brillent tour à tour une franche gaîté, une grâce touchante, une éloquence chaleureuse. C'est le cœur doublant l'esprit.

Si l'amour est un mal, c'est le meilleur des maux, s'écrie notre épicurien. Mais écoutez comment il comprend l'égoïsme de sa secte :

Egoïstes, c'est bon, n'est-ce pas, d'être à soi;
Du bonheur, au logis, de pratiquer la loi;
De n'avoir, étant deux, qu'une même pensée,
Qu'une pulsation par les deux cœurs poussée;
De voir se conformer volontés et désirs;
De prendre à deux la peine ainsi que les plaisirs?
Cela se passe ainsi lorsque, d'une main sûre,
Ce grand coquin d'amour vous a fait sa blessure,
Jusqu'à ce qu'un bambin, de sa charmante voix,
Vous dise : Halte-là! Maintenant, part à trois!
Le voilà, le gamin, le blondin, l'enfant rose,
Qui force la maison en tyran qui s'impose;
Qui prend votre repos, parfois votre santé,
Qui veut tout, à son tour, sans être contesté;
Vous êtes, comme on dit, pris dans son engrenage,
Et le jeune despote est maître du ménage...

Nous nous reprocherions de ne pas mentionner la pièce de vers que Poullain a bien voulu adresser à nos amis et qu'il intitule : *Merci à la Chanson, en souvenir de Béranger.*

Pertus ne fait pas fi de l'actualité. S'il chante Socrate, Brutus et Sophocle, il ne dédaigne pas Tragaldabas, et même — risum teneatis — le Petit Journal. Daniel Manin, dans ses sonnets, coudoie Lydie, et Victor Hugo y donne la main à Michel Ange.

Je pensais que pour choisir dans ces trois dizains un sonnet à citer, je n'avais qu'à les relire tous. De là précisément redoublement d'embarras. Pour m'en tirer, ne pouvant faire un choix, j'en citerai deux, le premier et le dernier. Voici donc celui qui ouvre le livre.

LE SONNET.

Magique est son pouvoir : poème colibri,
Tel que l'aigle, il s'élève aux régions sublimes,
Puis, selon son caprice, après les hautes cimes,
Il parcourt les bosquets où l'amour a souri.

Il reflète le deuil d'un regard assombri;
Il est le doux écho des sentiments intimes;
Comme avec des pinceaux il peint avec ses rimes,
Et parfois lance un trait d'un air tout aguerri.

La resserrant, il semble agrandir la pensée
Qui, dans un cadre étroit savamment enchâssée,
Brille ainsi qu'un rubis en sa monture d'or,

Et, semblable en vitesse aux vertes demoiselles,
Il déploie et secoue, en son rapide essor,
Deux quatrains, deux tercets, vives et doubles ailes.

Ce dernier vers n'est-il pas véritablement ailé, lui aussi? Mais passons, au contraire de Boileau, du doux au grave :

MACTE ANIMO

Si l'implacable sort te prodigue l'outrage,
S'il te poursuit toujours de ses coups odieux,
Souviens-toi du Gaulois qui défiait ses dieux
Quand sur lui la tempête éclatait avec rage.

Allons! poète, jette au milieu de l'orage
L'imperturbable accent d'un vers mélodieux,
Et, le regard fixé vers ton but radieux,
Au-dessus du malheur élève ton courage!

Sous les vents déchaînés marche, affermis ton pas;
Va toujours en avant; ne t'inquiète pas
Si le ciel embrasé peut te réduire en poudre;

Traverse, le front haut, les flamboîments de l'air :
Ta plume en se trempant dans les feux de la foudre
Fera sur le papier jaillir aussi l'éclair!

A quoi bon faire ressortir la netteté, la vigueur de ce style riche dans sa simplicité, énergique sans emphase? Si quelque chose, en littérature, approcha jamais de la perfection, ce sont assurément de tels vers.

Et j'admire que ce poète, qui peignait l'an dernier d'un brosse si hardie les grands tableaux d'une épopée gauloise, déploie dans ces nouvelles miniatures des qualités inattendues et rares de finesse et de précision. Ne mérite-t-il pas qu'on dise de lui-même ce qu'il disait tout à l'heure du sonnet :

La resserrant, il semble agrandir la pensée.

Eug. IMBERT.

DEUXIÈME CONCOURS MENSUEL

De La Chanson

PIÈCE COURONNÉE

L'AUTOMNE

Chantez la saison qui donne
Le rêve divin;
Moi j'aime à chanter l'automne,
La saison du vin.

Le soleil abrège sa course :
Le brouillard attendrit le fruit ;
Le vent ride l'eau de la source
Où la feuille tombe sans bruit.
L'été suit sur son aile brune
La route des joyeux printemps ;
La brise fraîchit, et le temps
Nous fait aimer le clair de lune.
Chantez, etc.

La gerbe a quitté son royaume
Pour la grange, et dort en repos ;
Mais on voit courir dans le chaume
Le chasseur ardent et dispos.
Puis le soir, quand tombe la fièvre
De l'âpre plaisir, on le voit
A table, heureux ou maladroit,
Suivre encor le parfum du lièvre.
Chantez, etc.

La longue soirée, où le rire
Eveille les piquants discours,
Où la gaudriole en délire
Glane à la moisson des amours,
Fait de la cachette discrète,
En attendant les vins nouveaux,
Déranger les derniers fagots,
Pour prendre les vieux vins de fête.
Chantez, etc.

A l'aurore, alerte et joyeuse
Des riants coteaux on peut voir
Descendre la grappe frileuse
Qu'attire vers lui le pressoir.
Le maillet chante sur la tonne,
Qui répète ses gais refrains,
Et l'air parfume les chemins
Des effluves du vin d'automne.
Chantez, etc.

C'est à l'automne que l'on range
Les fruits fécondés par l'été ;
C'est à l'automne que l'on change
La folie en douce gaîté.
Ce que je lui reproche, Lise,
C'est qu'insouciant à sa voix,
L'automne laisse quelquefois
L'amour emporter sa valise.

Chantez la saison qui donne
Le rêve divin ;
Moi j'aime chanter l'automne,
La saison du vin.

J.-B. ROBINOT.

Viennent ensuite :
Le Vin du souvenir, par Georges Lemaître,
Rêve et Réveil, par Marc Thézeloup.

3me Tournoi mensuel ouvert du 1er au 25 juillet

Nos abonnés seulement ont le droit d'y prendre part avec une seule pièce, quelqu'en soit le genre, ne dépassant pas 60 vers.

Dans notre tournoi du mois de mai, nous avons oublié de mentionner les titres et les noms des deux concurrents qui viennent à la suite de celle publiée. *Mieux vaut tard que jamais !* de M. E. Chouasnet, et *Bon chien chasse de race*, de M. Mathierre.

A. P.

ADOLPHE VAUDRY

Nous devions rendre compte à cette place du concert organisé par des amis au bénéfice de Vaudry ; à notre grand regret nous remplaçons ce compte rendu par un article *nécrologique*.

Le 20 juin dernier, Adolphe Vaudry, le compositeur de tant de mélodies devenues populaires, mourait à l'hôpital Lariboisière où il avait été amené la veille ; il avait 58 ans.

Depuis longtemps Vaudry paraissait en proie à des chagrins et répétait souvent qu'il mettrait fin à sa vie ; c'est ce qu'il a effectivement exécuté au moyen de deux réchauds de charbon.

Les formalités de justice ne permirent pas que l'enterrement eut lieu avant le 23, à huit heures. Malgré cette heure matinale, le cortége était nombreux, car Vaudry était très-sympathique.

Les assistants avaient remplacé la traditionnelle immortelle à la boutonnière par une rose ; ils symbolisaient ainsi la jeunesse, éternelle au cœur de l'artiste.

Parmi les chansonniers présents nous avons remarqué : Noël Mouret, Eug. Imbert, Evrard, Landragin, Denanjanes, Auguste Guigue, Etienne Ducret, Leclaire, Cahen, Arthur Lebeau, Hippolyte Ryon, Legentil, René Ponsard, Mme Elie Deleschaux, J.-B. Collignon, compositeur et chanteur, L. Labbé, éditeur. Le journal *La Chanson* était représenté par son directeur A. Patay.

Sur le bord de la fosse, Eugène Baillet, le plus ancien collaborateur de Vaudry, a prononcé au milieu du recueillement le plus complet, les paroles suivantes :

Amis,

Quand l'un de nous quitte les rangs du bataillon de la chanson pour s'endormir dans l'éternité, nous nous sentons tous atteints et notre groupe, qui s'éclaircit chaque jour, se rassemble aussitôt pour faire cortége à celui qui s'en va. C'est pourquoi aujourd'hui nous sommes là sur la tombe de Vaudry qui était un de nos vaillants.

Que fut Vaudry dans le monde ? un déclassé. Il est né ayant au front l'étoile de génie musical, mais le destin qui l'avait doué ainsi l'avait fait naître dans le berceau du prolétaire...

Il faut que tu chantes, lui disait l'inspiration qui débordait son cœur.... il faut que tu travailles, répondait la nécessité ! Voilà la lutte de toute sa vie. Que de souffrance, que d'humiliations à subir ! Celui dont l'existence toute matérielle est comblée par la fortune, celui-là a toujours l'ironie sur les lèvres devant l'artiste que la nécessité accable. Accueillons-les ces réprouvés du sort, ces natures délicates, tendons-leur la main, et quand nous voyons de braves travailleurs : le compagnon maçon, le charpentier, le menuisier, occupés à bâtir des maisons, disons : Oui, votre œuvre est courageuse et utile, mais celui-là fait œuvre utile aussi qui, comme Vaudry, apporte dans les mansardes — œuvres de vos bras — la gaîté et l'harmonie par la chanson et la musique.

Oui, ami, tu peux dormir en paix, tu as fait ta part de travail, et si de guerre las tu nous as quittés volontairement, nous n'avons qu'à t'en témoigner nos regrets ; c'est un mystère pour nous, ta conscience seule fut juge de ton action, inclinons-nous !

Oui ! dors en paix ! dors bien doucement, enseveli que tu es dans les fleurs de notre amitié !

Les choses les plus tristes de ce monde ont leur consolation : tu as vécu parmi les pauvres ; te voilà dans la fosse des pauvres : mais tu ne laisses pas l'oubli derrière toi et longtemps encore, les ouvriers, tes frères, en maniant l'outil ; la jeune fille au sein de sa famille, et le gamin en montant le faubourg qui mène à l'atelier, rediront les refrains sur lesquels tu as répandu la fraîcheur, la jeunesse, la vie, en un mot le charme irrésistible de tes mélodies ! Ami, adieu !

Nous publierons prochainement une notice sur Vaudry, par Eugène Baillet.

NOUVELLES & AVIS

Le volume que M. Gourdon de Genouillac vient de publier à la librairie Dentu (*), les *Refrains de la rue de* 1830 *à* 1870, ne tient pas tout ce que son titre promet. Il y a beaucoup de refrains cités, mais il y en a encore plus d'oubliés. Il était du reste difficile de faire plus que l'auteur a fait, dans un cadre aussi restreint (une centaine de pages pour l'espace de quarante années). Il fallait donc faire un choix ; c'est ce que l'auteur a fait et c'était son droit. Tel qu'il est, nous recommandons la lecture de ce volume qui non-seulement rappelle toutes les chansons citées, mais qui en même temps fait revenir à la mémoire celles qui n'ont pu y trouver place. Notre ami et collaborateur Eugène Baillet termine un très-grand travail, très-complet, sur le même sujet, qui paraîtra probablement cet hiver. C'est une *Anthologie de la Chanson* qui formera 2 forts volumes d'au moins 500 pages chaque.

Nos lecteurs apprendront avec plaisir que notre ami Eugène Baillet prépare aussi pour paraître très-prochainement en souscription son volume de chansons choisies. Nous publierons les conditions dans notre prochain numéro.

Le Livre d'or, qui vient de paraître aux bureaux de la revue *le Parnasse*, 21, rue du Val-de-Grâce, renferme un choix de poésies publiées dans cette revue de 1877 à 1878. L'éloge n'est plus à faire des membres d'honneur du comité qui veulent bien prêter leur concours à cette publication : MM. de Banville, Coppée, de Bornier, des Essarts, Prudhome, F. Pittié, G. Picard, Soulary, etc., et parmi les collaborateurs habituels : MM. Ogier d'Ivry, Lambert, Vugol, G. Borbey, etc.

Nous sommes certain que tous nos lecteurs voudront posséder ce volume qui renferme tant de bons vers.

Nous parlerons très-prochainement du travail complet et très-intéressant sur le regretté poète Albert Glatigny, publié récemment par notre collaborateur Job-Lazare.

L'Union et Gaîté, dans sa séance du 10 juin, a réélu M. Varenne président, et c'était justice.

Au Métronome, 33, rue de Rivoli, Emile Benoît jeune, éditeur déjà connu, vient d'ouvrir une maison nouvelle. — Collection des classiques du piano : musique à cinq centimes la page.

(*) Cet ouvrage, tiré à 500 exemplaires seulement, se trouve aussi à notre librairie. Envoi contre un mandat-poste de 2 francs.

Dimanche dernier, le hasard nous fit entrer au concert Vacheresse au Point-du-Jour. Parmi les bonnes chansons que nous avons entendues et applaudies, citons en première ligne une poésie remarquable intitulée *Souvenir!* de notre collaborateur A. Leroy. La musique du chef d'orchestre P. Bletry nous a particulièrement frappés ; elle parle et chante tout à la fois. L'orchestration est faite de main de maître. Quant à l'interprète, nous regrettons que son nom nous échappe ; il mérite tous nos éloges ; au reste les applaudissements ne manquent jamais à l'artiste qui sait intelligemment choisir ses chansons.

Le lundi 9 juin, la société *la Lyre bienfaisante*, sous la présidence de M. Couvreur, donnait dans son local, 9, quai Saint-Michel, une grande soirée pour la souscription Béranger. La salle était comble. Le programme a été fidèlement suivi ; on n'a chanté que du Béranger, et le concours de poésie a donné le résultat suivant : huit concurrents, la pièce couronnée *A Béranger*, auteur M. Cognet.

Trois prix de chant ont été donnés à Mmes Alexis, Vurère et Mlle Lalande. Une quête a été faite ; elle a produit 16 fr. 50 qui ont été versés dans nos bureaux.

M. Branchard, ex-président de *La France Moderne*, nous a remis 23 fr., produit net d'une quête faite pendant un bal donné à Valentino par cette société, le 29 mars dernier.

Plusieurs de nos abonnés se plaignent de ne pas avoir reçu leurs numéros. Le service des abonnés étant fait très-régulièrement par nous, nous prions nos abonnés, si le cas se renouvelle, d'adresser leurs réclamations à M. le Directeur des postes.

Nous rappelons à tous nos abonnés que nous avons fait brocher la première année de *La Chanson* que nous enverrons franc de port à toute personne qui nous adressera un mandat sur la poste de 5 francs. Les timbres-poste ne seront pas reçus. Prise dans nos bureaux, 18, rue Bonaparte, 4 fr. 50.

La Chanson demande des correspondants *littéraires* partout où l'on chante. Nous accueillerons avec empressement toutes les communications qui peuvent intéresser nos lecteurs et qui rentreront dans notre cadre.

Nous prions nos acheteurs au numéro de demander le journal *La Chanson* chez tous les libraires et marchands de musique et de journaux. La distribution devant en être faite partout, les amis de *La Chanson* nous rendront service en la réclamant chez tous les marchands.

A. P.

Le Directeur-Gérant, A. PATAY.

2e ANNÉE. — N° 24. 16 JUILLET 1879.

LA CHANSON

Revue Bi-Mensuelle

Directeur-Gérant
A. PATAY

20 cent. le Numéro
Sans Supplément

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCÉTÉS LYRIQUES

Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois

Secrétaire de la Rédaction
A. LEROY

20 cent. le Numéro
Sans Supplément

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an........... 6 fr.
» six mois......... 3 »
Etranger, le port en sus

CONCOURS POÉTIQUE (*)

En l'honneur de P.-J. Béranger

La Chanson fait appel à tous les poètes et chansonniers pour tresser une couronne poétique à Béranger. Elle met aujourd'hui au concours :

1° Une Chanson de six couplets ou strophes au plus, avec ou sans refrain ;

2° Un Sonnet ;

3° Une Poésie (ode, ballade, conte, fable, etc.) ne dépassant pas soixante vers;

Le tout se rapportant à Béranger.

Il sera décerné pour chaque genre trois prix, et des mentions honorables, s'il y a lieu.

Les prix consisteront en diplômes spéciaux, avec allégorie, et paraphés par tous les membres du jury. Ces diplômes seront de dimensions calculées pour l'encadrement.

Les pièces couronnées seront, en outre, insérées dans *La Chanson*.

Toutes les pièces envoyées au concours seront publiées collectivement à la seule condition, pour chaque auteur, de souscrire à cette publication suivant la quantité de vers insérés. Le prix de la souscription sera porté à la connaissance de tous avant le commencement de l'impression.

Le même auteur pourra prendre part aux trois concours, mais avec une seule pièce dans chacun des trois.

Les pièces envoyées devront être inédites, non signées et accompagnées d'un pli cacheté contenant le nom et l'adresse de l'auteur et portant extérieurement le premier vers de la poésie présentée.

Le Concours, ouvert depuis le 1er Mai, sera clos le 19 août 1879, anniversaire de la naissance de Béranger.

Toutes les communications relatives au Concours doivent être adressées *franco* à M. A. PATAY, directeur de *La Chanson*, rue Bonaparte, 18, à Paris.

(*) Un grand nombre de lettres nous ont été adressées pour que la fermeture du concours n'ait lieu qu'à la date de la *naissance*, de préférence à celle de la *mort*. Nous faisons droit à ces demandes; le concours sera *définitivement* clos le 19 août inclus.

CURIOSITÉS DE LA CHANSON

LA COUPE VIDE (*)

AIR : *Mon père était pot.*

O Dieu ! que vois-je, mes amis ?
Un crime trop notoire
Du nom charmant de *Rosatis*
Va donc flétrir la gloire.
O malheur affreux !
O scandale honteux !
J'ose le dire à peine,
Pour vous j'en rougis,
Pour moi j'en gémis,
Ma coupe n'est pas pleine.

Eh vite, donc emplissez-la
De ce jus salutaire,
Ou du Dieu qui nous le donna
Redoutez la colère ;
Oui, dans sa fureur
Son thyrse vengeur
S'en va briser mon verre.
Bacchus de là-haut
A tout buveur d'eau
Lance un regard sévère.

O mes amis, tout buveur d'eau,
Et vous pouvez m'en croire,
Dans tous les temps, ne fut qu'un sot,
J'en atteste l'histoire :
Ce sage effronté !
Cynique vanté,
Me paraît bien stupide ;
O le beau plaisir
D'aller se tapir
Au fond d'un tonneau vide!

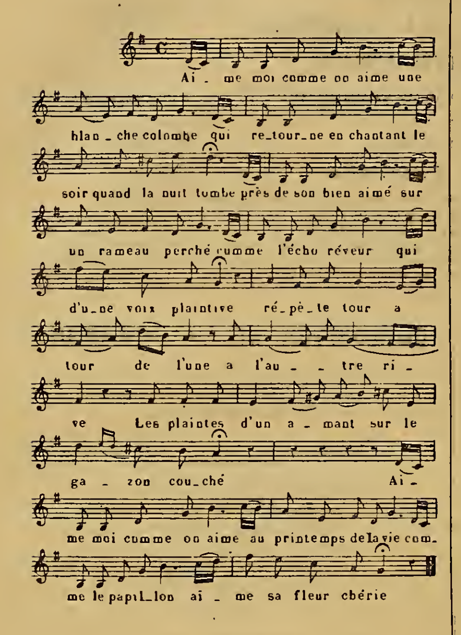
MAXIMILIEN ROBESPIERRE.

(*) Cette chanson a été trouvée dans les archives de la société littéraire et lyrique des *Rosati*, dont nous publierons prochainement l'historique par notre rédacteur en chef.

A. P.

AIME-MOI

Musique de Mlle Marie Duport (de Bucharest)



Aime-moi comme on aime une blanche colombe,
Qui retourne en chantant, le soir, quand la nuit tombe,
Près de son bien-aimé sur un rameau perché;
Comme l'écho rêveur qui, d'une voix plaintive,
Répète tour à tour de l'une à l'autre rive
Les plaintes d'un amant sur le gazon couché.

Aime-moi comme on aime au printemps de la vie;
Comme le papillon aime sa fleur chérie,
Les plantes la rosée, et l'abeille son miel;
Comme un chant de bonheur qu'on entend sur la grève;
Comme le fiancé, qui poursuit dans un rêve
Sa jeune fiancée au cœur pur et sans fiel.

Aime-moi comme au ciel où les vierges, les anges,
D'éternelles amours se font de doux échanges;
Aime-moi comme j'aime et ton front et tes yeux,
Quand ta main dans ma main, au pied de la colline,
Assise à mes côtés, ton regard s'illumine
Et me rend plus heureux qu'un ange dans les cieux.

Firmin BONNANS.

A Eugène Baillet

MONSIEUR RUSTIQUE

Musique de l'Auteur des paroles

J'aime peu les bruits de la ville,
Je plains le pauvre citadin,
Pour moi les champs sont un asile,
J'ai ma maison et mon jardin.
Sans mener cette vie austère
D'un ermite ou bien d'un chartreux,
Je goûte en cultivant la terre
Tous les plaisirs d'un homme heureux.

Sans donner prise à la critique,
Je passe le temps doucement,
On m'a surnommé simplement
Monsieur Rustique.

Je plante, je bêche ou défriche,
J'ai pour ma part deux bons arpents,
Quoique je ne sois pas bien riche,
Plus d'un vient vivre à mes dépens.
D'abord le long de la muraille,
Je possède un vaste verger,
Et c'est moi qui sème et qui taille
Ce que les oiseaux vont manger!
Sans donner prise, etc.

Lorsque je suis par trop morose,
J'ai ma cave pour m'égayer,
J'y prends un vieux Château-Larose
Ayant bien vingt ans de loyer.
Ce remède fort agréable
Agit toujours avec succès;
Je redeviens joyeux, aimable,
Avec tout mon bon sens français !
Sans donner prise, etc.

Je ne brigue pas les suffrages,
De gloire je n'ai nul besoin,
J'aime mieux rentrer mes fourrages
Et lier mes bottes de foin.
Mon royaume, c'est mon domaine,
J'y suis roi, député, sujet,
A ma guise je m'y promène
Délibérant sur main projet.
Sans donner prise, etc.

Je n'ai pas titre de noblesse,
La gaîté voilà mon blason,
Et quand au chagrin je le laisse
Se débattre avec la raison.
Aussi je me porte à merveille,
Pour moi tout remède étant vain,
Si je débouche une bouteille,
C'est pour y trouver du vieux vin.
Sans donner prise, etc.

Sans vouloir prétendre au génie,
Lorsque j'ai l'esprit de travers,
J'ai l'inoffensive manie
De vouloir faire aussi des vers.
Loin d'imiter maints philosophes,
Ennemis du gai rigodon,
Joyeux, j'encadre dans mes strophes
Les dieux Bacchus et Cupidon.
Sans donner prise, etc.

Sans redouter l'heure dernière,
Pour la mort je suis déjà prêt;
Ayant fort bien vécu sur terre,
Je m'endormirai sans regret.
Et puis, au retour de la rose,
Les oiseaux, mes gais compagnons,
Viendront, éparpillant leur prose,
Des amis redire les noms!

Sans donner prise à la critique,
Je passe le temps doucement,
On m'a surnommé simplement
Monsieur Rustique.

ALBERT VERNAELDE

MA PREMIÈRE CONFESSION

HISTOIRE

Ce que je vais conter est vrai sans hyperbole;
C'est la vérité pure en sa naïveté.
J'avais alors huit ans et j'allais à l'école,
Toujours vif et joyeux, l'esprit plein de gaîté,
Espiègle, j'en conviens, mais j'étais de mon âge,
J'étais chaste à la fois et de corps et d esprit;
J'étais candide au moins si je n'étais pas sage,
Je l'étais à l'excès et, ma foi, bien m'en prit.
Un jour le maître dit : « Vous allez à la messe,
« Cela ne suffit pas pour être homme de bien;
« Chacun de vous, enfants, doit aller à confesse
« Une fois chaque mois pour être bon chrétien. »
J'obéis comme un autre et je fus à l'église,
Et puis, quand mon tour vint, au confessionnal,
Ignorant les péchés qu'il fallait que je dise,
Puisqu'au fond je sentais n'avoir pas fait de mal,
Mon confiteor dit, le curé m'interroge :
— « N'avez-vous point menti, volé, sacré, juré? —
— « Non, monsieur le curé. » — « Cela fait votre éloge;
« N'avez-vous point parfois, ajoute le curé,
« Attouché de vos doigts la honteuse partie,
« La plus sale du corps et qu'on ne nomme pas,
« Qui d'un chrétien fervent blesse la modestie? »
Chaque mot augmentait mon visible embarras.
Il fallait bien répondre, enfin, je me recueille
Et dis pour satisfaire à cette question :
— « A défaut de papier je me sers d'une feuille. »
Là dessus je reçus mon absolution.

25 janvier 79 A. LECONTE.

JEAN-PAUL OU L'AMOUR DE LA PATRIE

Regardez, mes amis, ce portrait de famille
Pendu le long du mur, sous les rideaux du lit,
C'est Jean-Paul. La bravoure en son regard pétille.
Devinant sa valeur, sa mère, un jour, lui dit :
« Marche à l'honneur! La France épuisée est meurtrie;
« Pars, mon fils, suis ton cœur et reviens triomphant.
« Le soldat doit avoir l'amour de la patrie,
« Ta mère à la maison prîra pour son enfant.
Cela s'explique,
Mes amis,
Elle aimait son pays
Et la République.

Il quitta le sarrau pour l'habit militaire
En gardant la fierté du paysan lorrain,
Et partit pour se battre en simple volontaire.
La mort fauchait alors sur les deux bords du Rhin.
Marchant au premier rang à travers la fumée,
Jean-Paul ne craignait pas, comme on dit, pour sa peau,
Aussi fut-il cité devant toute l'armée
Pour avoir enlevé de ses mains un drapeau.
Cela s'explique,
Mes amis,
Il aimait son pays
Et la République.

Jean-Paul après la guerre a revu le village,
De ses faits glorieux il ne se vantait pas.
Son amour pour la France augmentait avec l'âge.
Il nous disait toujours en parlant des combats :
« Mes enfants, que ceci dans votre esprit se grave,
« L'honneur du nom français ne doit jamais périr.
« Le soldat patriote aime à combattre en brave,
« Et mourir bravement, c'est noblement mourir.
Cela s'explique,
Mes amis,
Il aimait son pays
Et la République.

PAUL AVENEL.

LE CHÊNE

A Victor HUGO

Lorsque dans la forêt sonore
Soufflent les brises du printemps,
Sous les caresses de l'aurore
Que chantes-tu, vieux chêne de cent ans?
— Je dis aux amoureux : « J'ai des nids dans mes branches,
A mes pieds j'ai des fleurs qui renaissent toujours!
Voulez-vous des chansons? voulez-vous des pervenches?
Ce que j'ai de plus doux, je l'offre à vos amours! »

Je te vénère, ô chêne antique,
Pour ta force et pour ta bonté,
Car ta grande voix prophétique
Enseigne la fraternité!

Voici que les blondes étoiles
Dans le lac bleu vont se mirer;
L'araignée a tendu ses toiles...
Lorsque tout dort, pourquoi donc murmurer?
— Je dis aux exilés : « Dormez sous mon ombrage;
Il verse l'espérance avec l'oubli des maux,
Voyageurs sans abri, ne craignez pas l'orage,
Sur vos fronts attristés j'étendrai mes rameaux! »
Je te vénère, etc.

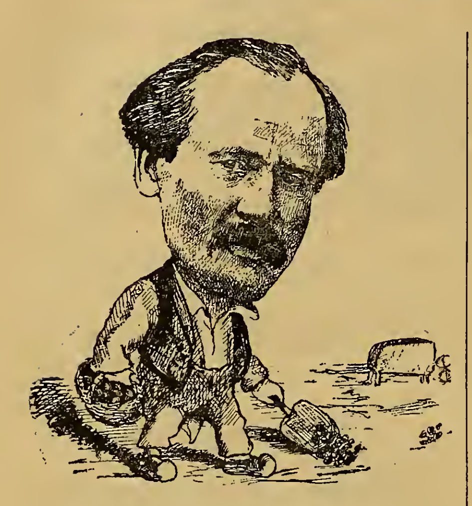
Mais la tempête se déchaîne
Et sème au loin tes feuilles d'or,
Quand le vent gronde, ô mon vieux chêne,
Que dit ta voix, plus fraternelle encor?
— Je dis au bûcheron : « Prends une branche morte,
Pour le pauvre vieillard qui grelotte sans feu;
Malheur au riche heureux qui lui ferme sa porte!
Il faut nous entr'aider pour obéir à Dieu. »

Je te vénère, ô chêne antique,
Pour ta force et pour ta bonté,
Car ta grande voix prophétique
Enseigne la fraternité!

CAMILLE SOUBISE

LES FREDAINES DE LA CHANSON

A POMPONNE-LES-BOIS



J. JEANNIN

Quand je ramassais du crotin
Pour notr' jardin.

Tel est le refrain d'une chanson de Jeannin qui a motivé le dessin ci-dessus. C'est le gamin de Paris dans toute la bonne acception du mot. Jeannin est la note gaie de la *Lice Chansonnière*, il en est aussi le Maître des Chants et l'Archiviste; quel cumulard ! Et ce n'est pas tout : c'est aussi lui qui nous souffle des airs pour nos chansons; et s'avançant vers vous d'un air mystérieux, ces paroles lui sortent péniblement de la gorge : « Tu ne connais donc pas la *Clé du Caveau?* » Jeannin fait partie de la *Lice* depuis nombre d'années, aussi nos recueils possédent-ils une quantité considérable de ses refrains, d'une originalité et d'un drôlatique auxquels on les reconnaît toujours facilement. Néanmoins, quand il le veut, il touche avec réussite la corde sérieuse ou sentimentale. Comme signe particulier, il n'a jamais rien sur la tête et il perd son billet de chemin de fer quand il vient à Pomponne-les-Bois.



H. RYON

Voici le Capitaine Cupidon, ses armes et ses inévitables ailes. De son nom patronymique il se nomme Ryon et de plus Hippolyte. Si notre dessinateur l'a travesti ainsi, c'est qu'il est jeune, galant et *blond*, ce qui est indispensable pour porter un tel costume, et qu'il nous a chanté à Pomponne-les-Bois *Le Capitaine Cupidon*, une petite chanson régence qui, de par son sujet éternel et sa facture aisée et gracieuse, sera chantée par tous les amoureux de France et de Navarre. Ryon en a fait bien d'autres, c'est un de nos chansonniers les plus féconds, et le public fait toujours le meilleur accueil à ses productions sentimentales : *C'était ma mie*, — *le Jour de l'an du Pauvre*, — *le Cimetière du Village*, — *le Vice et l'Amour*, — *les Vieilles*, — *le Berceau vide*, — *le Médaillon brisé*, — *les Mémoires d'une Rose*, et tant d'autres, ont été et sont encore de véritables succès. Ryon a été président de la *Lice Chansonnière;* sa voix est douce comme ses vers et son regard, et quand il lance la ballade amoureuse, cachez vos beaux yeux derrière vos éventails, Mesdames, et gare au Capitaine Cupidon !

(*) Ces deux portraits-charges et les notices qui les accompagnent sont empruntés à un très-curieux et rare volume tiré à cent exemplaires numérotés et paraphés, qui n'ont pas été mis dans le commerce : LES FREDAINES DE LA CHANSON, *récit d'une fête champêtre offerte par Jules Echalié à ses camarades de la Lice chansonnière*. Ce volume contient, en outre, un groupe photographié des invités, dix portraits-charges dessinés par Ernest Chebroux avec notices écrites par Eugène Baillet. Plus de vingt chansons ou poésies sont réunies dans ce livre qui manque à tous les collectionneurs. Nous avons été assez heureux pour en obtenir cinq exemplaires que nous mettons à la disposition de nos abonnés amateurs de vraies raretés chansonnières. — Envoi *franco* contre un mandat-poste de 10 francs au nom de A. Patay, directeur de *La Chanson*, rue Bonaparte, 18

A. P.

LÉON QUENTIN

1833-1873

La personnalité du chansonnier dont nous allons brièvement tracer la biographie n'a pas tranché d'une façon très-marquante dans la longue série des adeptes qui ont suivi les traces de notre immortel Béranger. Léon Quentin n'a pas eu le temps matériel d'achever son œuvre, la mort a fauché cette grande intelligence au moment où ses nombreux et légitimes succès pouvaient lui conférer l'une des premières places dans notre galerie contemporaine. On chante trop aujourd'hui (ou plutôt trop légèrement) pour se souvenir du nom de ceux qui tour à tour nous font rire ou pleurer. Gagner de l'argent à *fabriquer* des chansons bonnes ou mauvaises, je vous l'accorde sans conteste; mais quant à acquérir la moindre somme de gloire, il faut y renoncer! Le café-concert a tué le nom du chansonnier! c'est indiscutable.

Né au Havre, en 1833, le 21 février, Léon Quentin fit ses études à Paris et sortit de l'institution Dufour, rue Montorgueil, à l'âge de onze ans et demi pour entrer en apprentissage chez un teinturier en plumes. Il rimaillait déjà à cette époque, mais son instruction, trop incomplète, lui rendait la tâche ingrate, le gênait, en un mot. Aussi poussé par le feu sacré de la poésie, il acheta des livres et se refit, seul, une nouvelle éducation. Travailleur actif et intelligent, Léon Quentin ne pouvait manquer d'arriver promptement au but qu'il caressait. A dix-huit ans, il débutait au café-concert par une saynète en vers à deux personnages : *Frisette et Briochet* (*). *C'était un coup de maître;* le succès dépassa tout ce qu'il pouvait rêver. Loin de s'enthousiasmer outre mesure, notre jeune poète s'attacha à faire mieux et ses créations remarquables au café-concert tant en opérettes qu'en chansons se comptèrent depuis par centaines; nous regrettons de ne pouvoir les énumérer. Beaucoup d'entre elles méritaient une place d'honneur dans notre journal. Néanmoins, voici quelques titres qui éveilleront certainement chez nos lecteurs d'agréables souvenirs. Nous prenons au hasard dans le genre bouffe où il excellait. *Oh! la, la, j' suis rien comm' il faut!* gaudriole devenue très-populaire; *Donnez-moi-z-en pour deux sous*, que le signataire de cet article interprétait avant de connaître son auteur et où il dit avec tant de finesse dans le dernier couplet :

Plutôt que de me reprendre,
Bons critiques entre nous
Vous qu'avez d' l'esprit à revendre
Donnez-moi-z-en pour deux sous.

L. Quentin, loin d'avoir besoin des *dix centimes* d'esprit qu'il réclame dans ce couplet final, en avait assez à lui seul pour se permettre des débauches de temps en temps et se trouvait assez riche pour faire l'aumône aux critiques malheureux.

C' monsieur qui s' fait couler en bronze?...
Connais pas!...

dit-il dans une chansonnette que bien des gens méritant une statue ne dédaigneraient pas de signer.

(*) *Frisette et Briochet* est la première édition musicale de L. Bailly, et se joue encore en province.

L. Quentin abordait tous les genres avec un égal succès; la chanson triste ou gaie lui était familière, la chansonnette avec parlé, la romance, les chants patriotiques même! *Marceau*, musique de Robert Planquette, qu'il composa quelques mois avant sa mort sous la signature *Schaunard* est un tour de force dû à sa plume féconde. Combien d'autres nous échappent!... Au reste nous avons entre les mains un petit volume intitulé *Les Gueules de loups* (*) contenant des bouffonneries et gaudrioles dans lequel nous pouvons puiser sans choisir des couplets où l'esprit pétille à chaque ligne. La plupart de ses chansons sont inédites et inconnues, le deuxième couplet du *Sourd-Muet polyglote*, par exemple, où il démontre comment on se fait comprendre des belles dans tous les pays :

On parvient à tout lorsqu'on ose;
Ne pouvant pas dire le mot,
Il mettait le doigt sur la chose
Et l'entretien s'ouvrait bientôt.

La Vareuse à Poivrot, gauloiserie bachique à deux voix pour un homme seul (dédiée à notre ami Gédhé), *la Ballade de Nimportcki*, *Voici l'hiver*, *Ma femme*, étude matrimoniale que nous publions plus loin, *les Animaux peints par un autre*, *Ça d'vient gênant! Protestation des Chameaux*, *Le Défunt récalcitrant*, etc... sont autant de petits chefs-d'œuvre dans leur genre. Léon Quentin travaillait généralement seul; ses collaborateurs sont peu nombreux. Pourtant il signa quelques chansons et deux ou trois opérettes avec H. Collé. Quelque temps avant sa mort, il s'était attaché tout spécialement notre ami Gédhé, avec lequel il fit jouer plusieurs opérettes qui furent et sont encore de grands succès : *Amours et Spiritisme*, musique de Robillard, *la Queue du Diable*, musique de Bernicat, *Monsieur Virginie*, musique du même, *La Tempête conjugale*, etc., etc.

Il a laissé entre les mains de notre ami Gédhé plusieurs œuvres inachevées (ce ne sont pas les moins bonnes) entre autres un opéra-bouffe en 3 actes destiné au théâtre des Bouffes et intitulé *Les Amazones;* la musique est signée Georges Douay. Ce serait peut-être la fortune du directeur assez audacieux pour oser monter cette pièce avec tout le luxe qu'elle comporte. On le voit par les lignes qui précèdent et nous ne saurions trop le répéter, la Parque inexorable est venue avant l'heure nous enlever un homme d'esprit doublé d'un vrai chansonnier! C'est le 21 février 1873 qu'il nous serra la main pour la dernière fois. Il souffrait depuis longtemps d'une phtisie pulmonaire; le plus triste est qu'il se voyait mourir. Sa vaillante femme lui fut d'un grand secours dans les dernières années de sa longue et cruelle maladie (les chansons ne rapportant pas toujours de quoi payer les honoraires du médecin). Il eut la consolation de quitter cette terre

(*) Se trouve chez M. Roux-Quentin, éditeur, rue des Petits-Carreaux, 41, et aux bureaux de *La Chanson*.

entouré des soins assidus et constants d'une fidèle compagne. Quelques heures avant de s'éteindre il nous disait avec le sourire triste qui le quittait rarement :

« On s'endort dans la vie et la mort nous réveille en chemin. »...

A. LEROY.

MA FEMME (*)

ÉTUDE MATRIMONIALE

En ce siècle de balivernes,
Ne me parlez pas des chansons
Qu'enfantent nos auteurs modernes
Et qui ne rendent que des sons;
Aimant les couplets de haut goût,
Je me sens d'humeur, sur mon âme,
A porter ce soir un grand coup,
Et pour sujet j'ai pris ma femme.

Pour que ma femme se transporte,
C'est bien peu d'être provoquant,
Il faut qu'un homme ait l'âme forte,
L'esprit incisif et piquant;
Il faut faire preuve de cœur,
Et ne pas faiblir dès l'entame :
Fermeté, droiture et chaleur,
Voilà ce qui plaît à ma femme.

Arrive-t-il que je me grise,
Mon épouse, en femme d'esprit,
De gronder n'a pas la sottise
Et ne sait qu'aimer son mari.
Le vin me rend tout guilleret,
Il me dispose à l'épigramme,
Et plus j'accuse un grand plumet,
Plus ça fait plaisir à ma femme.

Si quelque affaire au loin m'appelle,
Je ne puis briser mes liens;
Pour me retenir auprès d'elle,
Elle a d'affreux petits moyens;
Alors, si grande est la vigueur
Qu'elle met à serrer sa trame,
Que cela m'arrache le cœur
De me séparer de ma femme.

Indomptable comme une mule,
Je l'avoue, elle est par moment,
D'un entêtement ridicule
Devant les meilleurs arguments.
Bravant le trait qui la confond,
Elle s'agite, elle s'enflamme ;
Il faut pousser la chose à fond
Pour venir à bout de ma femme.

J'en dirais certes davantage
Sur mon épouse et ses vertus,
Mais les malins du voisinage
Prétendraient que je n'en sors plus.
Je dois donc, malgré mon regret,
Mettre une sourdine à ma flamme,
Ne pouvant, sans être indiscret,
Rester plus longtemps sur ma femme.

LÉON QUENTIN.

(*) Cette chanson est extraite du volume de chansons ayant pour titre *les Gueules-de-Loups*, en vente chez Quentin-Roux, 41, rue des Petits-Carreaux, et aux bureaux de *La Chanson*, 18, rue Bonaparte. (*Envoi franco contre* 1 *fr. en timbres-poste*).

SOCIÉTÉ LYRIQUE & LITTÉRAIRE DU CAVEAU

BANQUET DU 4 JUILLET 1879

Comme toujours, ce banquet, qui suit de près celui des *Mots donnés*, en est comme un écho. Les absents reviennent, les paresseux se rattrapent. **Mais** ne naît-il pas de là un peu de monotonie? Nos lecteurs en jugeront.

M. Ripault, qui ne mérite pas et qui n'aime pas qu'on l'oublie, a trouvé moyen, en chantant la *Choucroute*, de lancer le couplet patriotique. Le souvenir de l'Alsace l'y autorisait. **Mais** il a cru devoir, après tant d'autres, jouer aussi de la belle-mère. Qu'on me ramène aux carrières!

Fouache, pour mot donné, a pris la *Carotte*. Carotteurs, carottés, carottiers : vous devinez la kyrielle. Elle est très-gaie. **Mais** que dirait Lamartine, s'il entendait affubler du doux nom d'Elvire une goton quelconque!

Granger est aussi un *trop tard aux plats*. Sous ombre de jambon, il nous sert le cochon tout entier. J'ai pensé à la chanson de Rabineau sur le même sujet. Dans celle de Granger s'enchâsse naturellement le mot connu sur l'avare, qui, comme le cochon, n'est utile qu'après sa mort. **Mais** pourquoi rééditer, à propos de porc, la mauvaise plaisanterie des cléricaux contre les honnêtes gens qui désirent être inhumés sans pompe religieuse?

Son *Amende honorable* lui a inspiré des couplets plus ingénieux. Pouquoi amende honorable? direz-vous. Pour avoir commis l'énormité — impardonnable au Caveau — de dire des vers. *Horresco referens*. **Mais** il a juré qu'on ne l'y prendrait plus. Tant pis pour nous.

Le *Haricot de mouton*, de Jullien, prouve que le sujet le plus ingrat peut inspirer le vrai chansonnier. Il voit bien les navets, il comprend bien l'éclanche; **mais** il cherche en vain le haricot. O feinte ignorance de l'art culinaire! Je m'étendrais volontiers sur la *Veuve d'Arthur*, piquante élégie, si ces deux mots ne jurent pas d'être accouplés, **mais** ce n'était pas une première audition.

Fénée chante la *Cuisine au Caveau* : série de quatrains sur les mots donnés et sur les auteurs auxquels ils sont échus. Quelques couplets, pour être franc, manquent un peu de trait, et la liste n'est pas complète. Espérons qu'en y mettant la dernière main, il n'oubliera pas le sel. **Mais** son tiroir : *Tu t'en ferais mourir* est cocasse et plein d'entrain, et ses *Animaux*, gaudriole à laquelle une réminiscence involontaire de Pline ne gâte rien, sont bien réussis.

Je changerais bien avec eux.

dit-il : il n'est pas bête.

Après les mots donnés ou pris, les chansons à côté.

Charles Vincent, qui est poète et gourmet, célèbre le *Cuisinier* et *le Sommelier* : il glisse son couplet humanitaire, ma foi, et aussi son rayon de soleil. **Mais** son *Mal de dents*, plus simple, est aussi vrai. Mal cruel qui, dans mainte circonstance critique, oppose au succès un implacable véto. Paul de Kock peint quelque part un jeune homme troublé dans ses amours par un mal inconnu : Ce n'était pas un mal de dents.

L'amour, le jeu, le vin : lequel vaut mieux? se demande Grangé, sans *r*, quoiqu'il chante. L'excès en tout est un défaut, a dit un de ses devanciers. Il le prouve spirituellement, et fait comme certain bon vivant :

Il ne voulut, quand l'âge vint,
Du jeu, des femmes ni du vin.

Mais il remplace tout cela par la chanson. Par force ou par goût? Les deux sans doute.

Ça, de Mouton-Dufraisse, et *Bien avec tout le monde*, de Montariol, sont de véritables chansons, l'une plus philosophique et plus chaleureuse, l'autre plus caustique et plus gaie. **Mais** l'une et l'autre ont fait grand plaisir, et à juste titre.

Citons, pour terminer, la chanson qui a ouvert la séance des chants — après, toutefois, un toast très applaudi — celle de Liorat, le nouveau titulaire, qui a tourné son remerciment avec finesse. **Mais** n'était-ce pas déjà, par la

transparence des sous-entendus, une chanson presque digne du second tour? Il est vrai qu'on n'en fait plus.

Je vous parlerais bien de ma chanson; mais je craindrais d'en dire trop de bien, ou trop peu. J'aime mieux vous soumettre ci-après le *Petit pain de l'employé*, et terminer ici un compte rendu bien long.

Encore n'ai-je parlé ni de la *Chanson française*, de Vincent, sur laquelle tout a été dit, ni de *La Troisième*, qu'on entendait bien pour la vingtième fois.

Les membres du Caveau verront que s'ils ont célébré bien des *mets* dans leurs chansons, je n'ai pas non plus épargné les **mais** dans ma chronique.

LE PETIT PAIN DE L'EMPLOYÉ

Air de *Mimi Pinson* (Bérat)

Pour charmer vos doctes oreilles
Et les échos de ces salons,
D'autres vanteront les merveilles
Du vin choisi que nous sablons.
La complainte est parfois touchante;
Pourtant, dussé-je être raillé,
Moi, je vous chante,
D'une voix qui n'est pas méchante,
Le petit pain de l'employé.

Flânant tout au plus les dimanches,
Vieux commis d'un greffe ignoré,
Depuis vingt ans j'use mes manches
Sur un bureau fort peu doré.
Il faut bien nourrir, c'est l'usage,
Mon corps par le travail ployé,
Mais je ménage,
Et savoure, pour tout potage,
Le petit pain de l'employé.

De nous deux on rira sans doute :
Quand je déjeune en grossoyant,
J'aime à faire craquer ta croûte,
Petit pain, tendre et croustillant;
Un simple verre d'eau t'arrose,
Un verre où j'ai souvent noyé
Souci morose...
Je te dois plus d'un rêve rose,
Cher petit pain de l'employé.

Dans la rue un passant s'approche;
Il a faim, il est presque nu.
Diable! pas un sou dans ma poche,
Car le quinze est sitôt venu!
— Je n'ai qu'une chétive aumône,
Dis-je d'un ton humilié...
Ami, pardonne,
Et reçois du cœur qui le donne
Le petit pain de l'employé.

Et signant d'une main tremblante
Sur la feuille d'émargement,
Je soupire, et trouve bien lente
La marche de l'avancement.
Quand verrai-je — c'est ma marotte —
Mon espoir enfin monnayé?
Va, pauvre ilote,
En attendant, souffre et grignote
Le petit pain de l'employé.

La retraite vient avec l'âge;
Quant à l'âge, lui vient toujours.
Alors dans un obscur village
Plantant mes choux sur mes vieux jours,
Je pourrai, je crois, me permettre,
Du maire et des voisins choyé,
D'être mon maître...
Mais je regretterai peut-être
Le petit pain de l'employé.

Eug. IMBERT.

LICE CHANSONNIÈRE

BANQUET DU 3 JUILLET.

Ce banquet a servi à la rentrée de notre sympathique président Jules Echalié qu'une chute malheureuse avait empêché depuis plusieurs mois de présider nos agapes. Chacun était heureux de le revoir parmi nous.

Comme à tous les dîners de cette époque de l'année, le nombre des convives était peu considérable l'autre soir; la réunion n'en a pas été moins intéressante; beaucoup de bonnes œuvres ont été entendues.

Après le toast obligé, Echalié a dit la chanson d'ouverture de Jeannin, *Aux visiteurs de la Lice*, et donné communication de l'appel fait par *La Chanson* au sujet du 22e anniversaire de la mort de Béranger. Toast, chanson et communication ont été accueillis avec une faveur égale.

Vernaelde, un néo-Licéen, auteur, compositeur et chanteur, a dit de sa plus belle voix les *Strophes à la France* de Caron, et une bonne chanson de lui, paroles et musique, et que nos lecteurs trouveront dans ce numéro : *Monsieur Rustique*. Picard, le ciseleur de tant de fins couplets, a chanté *Roule jusqu'à demain*, et M. Jules Raux, visiteur assidu, *Adieu ma belle*, musique de sa composition.

Alfred Leconte, le député, membre du Caveau et de la Lice, a récité une pièce très-belle que nous aurions voulu publier aujourd'hui, *Béranger et ses accusateurs* : mais nous donnons du même auteur un petit conte tout gaulois, force nous est d'ajourner au prochain numéro la poésie remarquable que nous ne saurions trop applaudir.

Hachin, notre président d'honneur a dit une chanson nouvelle, *Si!* avec l'esprit et la finesse qui se rencontrent dans toutes ses œuvres. Rubois a chanté sa dernière chanson couronnée au concours, *Je me suis laissé faire*, et des couplets d'actualité, *Doléances de Popaul* qu'un malentendu seul empêche de figurer à la suite de ce compte-rendu. M. Rousset a interprété avec ampleur la superbe chanson de Georges Baillet, *Le Paradis des bureurs*.

Tandis que Chocque présentait une chanson d'Eugène Baillet, dont il a fait la musique, le même Baillet Eugène chantait une romance de lui, *Un Lundi de printemps*, sur la charmante musique nouvelle de Paul Henrion.

Jules Jouy a été très-drôle dans sa chanson à tiroirs, *Si quelqu'un voulait prendre ma place;* Charles Péan a célébré *Les Jolis yeux bleus;* Cahen a fait entendre une chanson bien pensée, *Il faut marquer notre passage;* Albert Pellet et Arthur Lebeau ont chanté, le premier *Versez du Château bleu*, le second, *Tu me caches quelque chose*.

Jeannin a prouvé qu'il avait plus d'une corde à sa lyre; il a dit *La vieille Isabeau*, œuvre pleine de sentiment; puis, pour terminer comme de coutume par un rire général, il a raconté *Le Congé de Nini* avec cette verve bouffonne qui lui est particulière.

J'ai profité du petit nombre des chanteurs pour citer tout le monde; j'espère, du moins, n'avoir oublié personne.

A. PATAY

RISETTE

Musique de F. de Nartigue

Voudrais-tu, gente Risette,
Avec moi rire un moment?
Allons, viens, ma mignonnette :
Je veux rire seulement.

Si je suis célibataire,
J'ai parfois des procédés;
Je suis discret, et sais taire
Les secrets... recommandés.

Je sais pincer la guitare,
Aussi bien que mes amis;
Je sais même (chose rare)
Egayer mes ennemis.

Elle a voulu, la Risette,
Avec moi rire un moment.
— Mais, depuis?... — J'ai l'âme nette :
Nous faisons du sentiment.

Prosper TIBIA.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Samedi 14 juin, la société dramatico-lyrique *L'Etoile*, de Levallois-Perret, donnait un grand concert à ses membres honoraires avec le concours de ses membres d'honneur. Disons tout de suite que cette société compte parmi ces derniers des artistes distingués de l'Opéra, du Conservatoire, de la Renaissance, du Palais-Royal, de l'Alcazar, de l'Eldorado, du XIXe Siècle, du Concert Européen, de la Scala de Milan.

Le concert a été enlevé avec un entrain admirable. Mme Noblet, élève de M. Giraudet, s'est fait applaudir dans *Un Mariage d'oiseaux* et l'air de l'abeille de *la Reine Topaze* ; Mme Ponsard dans le grand air de *la Reine de Chypre* et *le Vertige* de Villaret; Mme Angèle Maurice dans *les Etudiants en goguette* et *la Vénus des halles ;* Mlle Eugénie B. en récitant *les Châtiments* de Victor Hugo. MM. Marius N., Lancède. Teissier, Faivre, Valtier, ont eu leur part du succès. Mais il est impossible de rendre l'effet produit par l'ouverture de *Zampa* et celle de *Si j'étais roi* exécutées sur l'orgue et piano par MM. Paul Fauchet et Duplessis, lauréats du conservatoire, ainsi que par les deux solos de violon exécutés par M. Jules Aubert dont le talent est incontestable. L'apothéose de la soirée a été pour M. Dubois qui, en récitant *Jemmapes* et en chantant *En fourrière* et terminant par une grande scène d'imitation *le Langage des choses qui ne parlent pas*, a enlevé et transporté la salle. M. Fusier empêché n'a pu donner sa note dans ce magnifique concert, dont toutes les parties ont été à la hauteur et dignes de la réputation que la société *l'Etoile* a su conquérir.

Robert GARNIER.

Le 26 juin, la société lyrique *les Enfants de la Gaîté*, offrait à ses habitués, dans sa petite salle de famille de la ruedes Francs-Bourgeois, n° 40, chez M. P.-H. Corgeron, une soirée dont le bénéfice est destiné à grossir la souscription Béranger.

On n'a chanté que des œuvres du grand chansonnier national. Mme Armand Destroges, MM. Castel, Noch, Levasnier, Samson, Donare, Rémy, Jules Knoepfler, ainsi que M. Destroges, pianiste, se sont montrés les dignes enfants de la lyre et les bravos qu'ils ont récoltés prouvent que les bonnes chansons sont toujours jeunes et que le goût du beau n'est pas disparu. Enfin, grâce aux soins de M. Fosty, le président de la société, qui sait donner à toutes ses soirées des dimanches, lundis, jeudis et samedis, un attrait tout particulier, celle du 26 juin a été brillante, le succès grand et la recette bonne.

On ne danse pas à la société lyrique des *Enfants de la Gaîté*, et c'est tant mieux.

P.-H. GORGERON.

Le jeudi 3 juillet, la société *l'Union des Familles* réunissait dans le local habituel de ses réunions, salle de l'Hermitage, rue de Jussieu, 28, toutes les sociétés lyriques du Ve arrondissement pour un grand Concours de chant. La société philarmonique dudit arrondissement prêtait sa fanfare qui a... essayé la Marseillaise.

A 11 heures, MM. Jably et Gramet, du concert *du Châlet*, sont venus se faire entendre ainsi que Mme Léo. Inutile de dire que ce trio a soulevé d'unanimes bravos.

Ensuite 7 médailles ont été distribuées aux sept personnes qu'un jury avait désignées, et un diplôme accompagnait chacune de ces médailles.

Un des jeunes gens qui avait concouru a eu l'inconvenance de réclamer à haute voix et dans des termes blessants pour l'impartialité du jury, parce qu'il n'avait pas été médaillé. Il me semble qu'une récompense lui était cependant due, et je propose qu'on lui offre un manuel de la civilité française.

Le jardin qui précède la charmante salle de l'Hermitage était enguirlandé aux couleurs nationales, les arbres étaient remplis de lampions; des feux de bengale ont été allumés et des pétards ont été tirés.

Ne terminons pas sans adresser nos compliments aux organisateurs de cette fête de famille et surtout à M. Gouget qui s'est montré l'homme du monde que nous connaissons et sur lequel devrait bien prendre modèle le Monsieur qui réclamait.

La société *la Lyre de la Gaîté* donnait dans son local habituel, 18, rue Descartes, le samedi 5 juillet, sa soirée mensuelle extraordinaire.

M. Corrège et Mlle Armandine qui avaient obtenu, et surtout bien mérité, chacun une médaille au Concours des sociétés lyriques du Ve arrondissement, se sont fait applaudir et la société *la Lyre de la Gaîté* a saisi cette occasion pour offrir à Mlle Armandine un insigne d'honneur. Mme Villois, la maîtresse de l'établissement, a offert un superbe bouquet, et un habitué de nos réunions une magnifique parure en.. lingerie ; quelques vers ont été dits pour la circonstance, mais je les passe sous silence pour qu'on ne m'accuse pas de faire de la réclame pour mon compte.

La soirée a été couronnée avec le concours de Mlle Joseph; MM. Gramet et Jably, du Châlet; M. Hervier, de la Renaissance; M. Lacoste, le sympathique tyrolien, et Mme Adèle. Après une liste comme celle-là tout commentaire est superflu.

Nous rappelons à cette occasion, que tous les 1ers samedis du mois une soirée extraordinaire est donnée à *la Lyre de la Gaîté.*

Léo TOSTAIN.

Le Directeur-Gérant, A. PATAY.

2e ANNÉE. — N° 25. 1er AOUT 1879.

LA CHANSON

Revue Bi-Mensuelle

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois

Directeur-Gérant
A. PATAY

20 cent. le Numéro
Sans Supplément

Secrétaire de la Rédaction
A. LEROY

20 cent. le Numéro
Sans Supplément

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an........... 6 fr.
» six mois......... 3 »
Etranger, le port en sus

LE 16 JUILLET 1879

Il est indispensable de donner ici le procès-verbal détaillé de cette solennité. La fantaisie la plus complète a présidé, en effet, aux comptes-rendus de la presse parisienne, sympathiques cependant pour la plupart.

Quelques jours à l'avance, le directeur de *La Chanson* faisait autographier et envoyait aux journaux grands et petits la note suivante :

« Dans son dernier numéro, le journal *La Chanson* invite tous ceux qui ont conservé le souvenir de notre poète national Béranger, à prendre part à la célébration du 22e anniversaire de sa mort. Les membres du *Caveau*, de la *Lice Chansonnière*, plusieurs députés, conseillers municipaux et membres du Comité de la Statue de Béranger, assisteront à cette manifestation purement littéraire.

« On se réunira à la porte du cimetière du Père-Lachaise, le mercredi 16 juillet, à trois heures précises. »

De son côté, la *Lice Chansonnière* conviait tous ses membres dans les mêmes termes que l'année dernière. Au moment fixé, mille personnes à peu près attendaient soit à la porte du cimetière, soit auprès du tombeau de Béranger, dont les gardiens avaient peine à défendre les abords, réservés aux manifestants.

A trois heures et demie, la cérémonie commençait. Au nom de la *Lice Chansonnière*, Edouard Hachin, son président d'honneur, déposa une très-belle couronne d'immortelles en prononçant quelques mots bien accueillis. L.-Henry Lecomte prit alors la parole. Il appartenait à notre ami, comme rédacteur en chef de *La Chanson*, de rappeler les droits de Béranger à une statue, et, comme secrétaire du Comité, de donner la raison principale du peu d'activité imprimé jusqu'ici à la propagande. Il l'a fait dans un style concis, vigoureux, très-remarquable au jugement de l'assemblée qui a salué l'orateur par des bravos émus dont Henry Lecomte a pu retrouver l'écho dans plusieurs journaux importants de Paris. Voici la page éloquente de notre ami :

MESSIEURS,

Je dois vous remercier d'abord de l'empressement que vous avez mis à répondre à notre appel. Le pèlerinage d'aujourd'hui aura sur l'œuvre commencée une influence heureuse que je veux préciser.

Il y a cinq mois, sur l'initiative du journal *La Chanson*, un Comité de littérateurs et d'hommes politiques fut constitué dans le but d'élever une statue à Béranger. Vers la même époque, la République se sentit assez forte pour être clémente ; elle rendit leur patrie à de nombreux égarés. La majorité des républicains considéra comme un devoir de venir en aide aux amnistiés sans ressources ; de nombreuses commissions se formèrent à cet effet. La charité doit toujours et partout avoir le champ libre ; le Comité Béranger ne voulut point paraître disputer à des malheureux trop punis déjà l'obole démocratique : il suspendit toute propagande. A l'heure présente, la tâche des citoyens réunis dans l'intérêt des amnistiés étant sinon accomplie, du moins considérablement avancée, le droit strict du Comité Béranger est de rompre le silence et de travailler activement au succès de sa patriotique entreprise. La fête littéraire que l'on célèbre ici sera le point de départ naturel de cette phase décisive ; elle a, vous le voyez, une réelle importance.

Messieurs, nul ne peut contester la légitimité ni l'opportunité de l'hommage que nous préparons. Un pays s'honore en glorifiant ses grands hommes. Aucun, plus que Béranger, n'a droit à l'apothéose. Il eut le génie, la bonté, l'honnêteté. Sorti des rangs du peuple, il fut constamment l'ami des humbles que, tour à tour, il conseillait, exaltait, consolait. Il combattit, au prix de son repos et de sa liberté, la tyrannie, d'où qu'elle vînt, de la force ou du dogme, des rois ou des prêtres. Il donna tout à tous sans accepter rien de personne. Il reste, enfin, dans le panthéon de ce siècle, la plus sympathique incarnation de l'esprit incisif, du patriotisme vaillant, de l'abnégation persistante, de la fraternité vraie.

Le temps est venu, Messieurs, de substituer, dans la reconnaissance populaire, les gloires pacifiques aux renommées sanglantes, ceux qui créent à ceux qui tuent. La France est grande surtout parce qu'elle est le foyer formidable et bienfaisant où le cerveau de l'univers s'éclaire, où le cœur des peuples s'échauffe. Justement orgueilleux de nos annales, ayons pour les penseurs disparus le respect qui convient ; payons nos dettes au passé, et préparons l'avenir en établissant le culte aimable et fécond de l'idée. Inaugurons, Messieurs, par l'effigie vénérable de Béranger, cet imposant défilé de statues méritées qui, dans l'esprit de notre municipalité prévoyante, doit transformer les places de Paris en écoles de civisme. Accomplissons notre œuvre loyalement, démocratiquement, sous le regard de tous, avec tous les concours. Nous lui conserverons ainsi le précieux caractère d'une manifestation nationale, et, le jour venu, nous pourrons écrire, sur le piédestal du bronze que salueront des acclamations unanimes, cette dédicace à la fois simple et superbe : *A Béranger, la France!*

Sur un ton plus familier, mais avec une vigueur égale, Eugène Baillet, représentant de la *Lice Chansonnière*, a retracé d'une façon neuve le rôle politique du grand poète; il a été fréquemment interrompu par des applaudissements :

Mes Amis,

Car ici nous sommes tous amis; les personnes qui ont bien voulu se joindre à nous y sont venues guidées par une pensée qui est la nôtre : rendre hommage à Béranger.

Ce que j'ai à vous dire est le reflet des sentiments qui animent mes collègues de la *Lice Chansonnière*, une petite société littéraire, chantante surtout, où l'on a conservé le culte de la chanson, de la chanson vraie, c'est-à-dire de celle qui amuse avec intelligence, qui instruit ou qui fait aimer, en un mot de la chanson dont Béranger fut non-seulement le représentant mais l'initiateur.

Ce que je veux vous dire surtout, c'est la tâche que Béranger a accomplie. C'est de démontrer ce qu'il a fait de cette poésie ailée, comme dit Victor Hugo, ou de cette arme aussi française que la baïonnette, selon la jolie expression de Jules Claretie : la chanson.

Certes les grands penseurs du XVIIIe siècle ont vaillamment combattu : Montesquieu, Voltaire, Raynal, J.-J. Rousseau, Diderot, D'Alembert, Helvétius, et bien d'autres, soldats plus obscurs mais aussi dévoués, ont écrit des livres immortels.

Mais pour qui ces pages sublimes étaient-elles écrites? pour quelques privilégiés du sort; le peuple alors ne savait pas lire dans ces livres-là !

Quand Béranger parut, il comprit qu'il y avait, en s'inspirant de ses puissants devanciers, une œuvre à accomplir : mettre à la portée de tous les principes de la raison.

Alors s'emparant de ce petit genre dédaigné, le couplet, il coiffa la philosophie du bonnet de la gaîté et lui prépara ainsi son entrée partout.

La France entière retentit bientôt de ses refrains et au nez des missionnaires tout puissants le peuple allait chantant:

En vendant des prières
Soufflons, soufflons, soufflons, morbleu.
Eteignons les lumières
Et rallumons le feu!

Vers la même époque, les robes noires et violettes veulent s'emparer de l'éducation de la jeunesse et l'on entend chanter sur un air de pont-neuf :

Hommes noirs d'où sortez-vous!

Dès ce moment Béranger est le point de mire de la haine cléricale. L'ennemi avait senti la force du lutteur, il avait compris que ce n'était plus à quelques érudits que Béranger s'adressait, mais à la foule. On chante sans savoir lire, si on ne chante pas on entend chanter et l'idée se propage avec rapidité; plus elle est ironique plus elle va vite, voilà ce qui fait la force incontestable du chansonnier.

C'était aussi l'époque où la vieille noblesse, qui depuis vingt ans promenait son inutilité et son ridicule à l'étranger, venait au nom de sa prétendue divinité réinstaller en France ce qu'elle appelait ses droits, oubliant que depuis 89 il n'existait plus d'autres droits que les droits de l'homme.

Or, tandis que les rimeurs à gages suaient à fabriquer des odes et des cantates en l'honneur de ce monde fossile — Béranger toujours prêt à combattre le bon combat écrivait tranquillement le sourire à la lèvre : *le Marquis de Carabas!* et poussant la malice à son comble, il rimait sa chanson afin qu'elle puisse être immédiatement répétée partout sur l'air du roi Dagobert.

Et bientôt tous ces beaux Messieurs chamarrés en long en large de rubans de toutes couleurs et de croix de toutes les dimensions, entendent autour de leurs voitures le populaire qui leur chante ironiquement :

Chapeaux bas, chapeaux bas,
Gloire au marquis de Carabas!

Après le *Marquis de Carabas, la Marquise de Pretentaille*, puis *le Poète de cour, les Capucins*, tous les personnages de ce carnaval y passeront, le poète ne quitte plus la plume; chaque jour c'est un couplet nouveau sur toutes ces caricatures vivantes et le peuple, qui a trouvé une voix qui est bien la sienne, fait chorus et applaudit.

Les prêtres, les procureurs, les juges crient au chien enragé sur le chansonnier; qu'importe! il a son but : la bataille est engagée, le chansonnier ne cédera pas! On le jette en prison, on lui inflige des amendes, qu'importe! Tant que ce monde grotesque qui s'intitule la noblesse ou ce fétiche qui se nomme la royauté de droit divin seront là, le poète, la raison au cerveau et l'ironie sur la lèvre, inoculera sans arrêt le poison du dédain pour tout ce qui est faux.

Ses amis s'en mêlent : ils lui disent que sa santé n'y résistera pas: Bah! répond Béranger, j'ai la vie dure! il le faut.

Puis quand l'étranger s'éloigne du territoire où la pauvre France le nourrissait depuis quatre ans, le poète chante!

Il ne reproche pas aux rois coalisés contre nous les malheurs qui viennent de mettre sa patrie sur le bord du néant, non! Mais plus radical il s'écrie :

Peuples, formez une sainte alliance
Et donnez-vous la main!

Béranger en quelques mots avait établi la synthèse de la question politique et humanitaire des temps modernes :

Peuples, formez une sainte alliance
Et donnez-vous la main!

Oui! tout est là dans ces deux lignes du poète, qui mérite dès lors d'être nommé le poète national.

Inscrivons ces mots sur nos bannières républicaines, afin qu'ils se gravent dans nos cœurs et les peuples seront sauvés.

Le bon sens des foules ne se trompe pas et, le jour de la grande fête de mai 1848, sur les banderolles qui ornaient le Champs-de-Mars, on lisait :

Peuples, formez une sainte alliance
Et donnez-vous la main!

Voilà notre Béranger! voilà celui à qui nous devons une statue. Sans doute sa modestie pourrait se contenter de ce tombeau où il repose près de son intègre ami, celui dont il disait :

Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui.

de l'indomptable tribun Manuel. Mais le peuple aussi a ses principes, sa gloire, et il est tellement fatigué de rencontrer sans cesse les statues des rois qui l'ont tyrannisé pendant des siècles, qu'il veut avoir aussi ses statues, les statues plébéiennes!

Les travailleurs en se montrant le bronze de Béranger dans le square du Temple où nous désirons la voir, se diront entre eux : C'était le fils d'un cabaretier de village, son grand-père était un pauvre tailleur! et sa noblesse? elle était dans son cœur; ses titres? c'est d'avoir travaillé à détruire les préjugés, à répandre la lumière, à rappeler au patriotisme ceux qui désespéraient de la France; ses titres? c'est le désintéressement qui a présidé à toutes les actions de sa vie quand les puissants qui l'entouraient lui offraient des croix, des places, la fortune; lui, né dans le peuple, est resté l'ami et le soutien du peuple, voilà ses titres, ils sont trop grands pour être figurés sur un blason!

A l'œuvre tous! que chacun dans la mesure de ses moyens accomplisse sa tâche. Un comité existe; il faut que les membres du conseil municipal qui font partie du comité invitent chaleureusement leurs collègues à nous donner promptement leur décision, il faut que les journalistes du comité fassent, dans leurs colonnes, un sympathique appel en faveur de la souscription; la presse est la grande puissance, d'elle dépend une grande partie du résultat; le comité renferme aussi des députés, des chansonniers, que chacun d'eux ait sa liste. Aucun nom ne personnifie mieux la France que celui de Béranger.

Que le riche de qui il a charmé les loisirs, donne sa pièce d'or, que l'ouvrier qu'il a instruit et consolé donne son sou et nous verrons, le 19 août 1880, grande et belle s'élever la statue du poète national et populaire, du grand patriote Béranger.

Alfred Leconte, député de l'Indre et chansonnier, a voulu que la poésie fût de la fête. Faisant un parallèle entre Béranger et Marchangy, il a flétri l'accusateur et glorifié l'accusé dans des vers excellents, très-bien dits et dont le succès a été très-vif. Voici cette pièce que complète l'intéressante notice publiée plus loin :

Le penseur qui parcourt tombeaux ou cimetière
Où les débris humains, transformés en poussière,
Aux plantes de la terre offrent un aliment,
Ou, s'échappant en gaz, forment un élément
Qui devient tour à tour un insecte, une rose,
Car au fond tout renaît et se métamorphose,
Le penseur, repoussant la banale oraison,
Sent là grandir son âme et mûrir sa raison.
Sans d'abord regarder la mort comme un refuge,
D'un œil calme et serein il voit, il compte, il juge ;
Il est sur la limite où commence la mort,
Où s'achève la vie ; il touche au sombre bord
Où l'abîme s'entr'ouvre, où l'infini commence,
Où ne peut pénétrer ni regard, ni science.
La mort suit le terrain des générations
Exploité par la peur et les religions.
La mort nous ouvre-t-elle une nouvelle route?
On ne peut le prouver, on y croit ou l'on doute,
On en parle, on y songe, au fond on n'y voit point,
Jamais aucun flambeau n'éclairera ce point.
La foi porte un bandeau, mais la raison pour croire
Veut sentir ou toucher, repousse l'illusoire.
Le doute est plus logique : aucun mort revenu
N'a pu nous renseigner sur ce point inconnu.
Vivons donc sagement, sans terreur, sans tristesse,
On le doit ; on le peut en cherchant la sagesse.
— Pour nous guider jugeons par des comparaisons.
L'histoire du passé nous fournit des leçons ;
L'histoire va sonder tombeaux ou cimetières ;
Les exemples humains lui prêtent des lumières.
— Or, plein de ces pensers graves et sérieux,
Sondant tout à la fois et la terre et les cieux,
Cherchant, pour mon esprit, réponse qui lui plaise,
Je promenais mes pas dans le Père-Lachaise.
— Par un temps calme et pur avez-vous, par hasard,
Du pied de la chapelle, étendu le regard
Sur l'immense Paris et vu, par la pensée,
La fièvre de la foule en son sein condensée?
Avez-vous réfléchi sur ses agissements?
Tout y grouille à la fois : les plus bas sentiments,
L'égoïsme, l'orgueil, la honte, la colère,
L'ambition que rien ne saurait satisfaire ;
Sous des habits dorés des cœurs faux et méchants,
Parfois, sous des haillons, des cœurs riches et grands ;
Mais partout le *finaud* allant, coûte que coûte,
Écrasant ou rampant pour se frayer la route,
Obtenant par faveur des places ou des croix,
Mentant pour parvenir ou mendiant des voix,
De ces hommes enfin que la fortune embauche !
— Je quittai la chapelle et descendais à gauche,
Chargeant de mon dédain tout ce monde avili,
Quand je vois tout à coup le nom de Marchangy :

« Un serpent (Dieux ! ce mot me rappelle
« Marchangy qui rampa vingt ans !)
« Un serpent qui fait peau nouvelle
« Dès que brille un nouveau printemps,
« Fond sur nous, triomphe et nous livre
« Aux fers dont on pare la loi.
« Sans liberté je ne peux vivre,
« Pauvres pêcheurs priez pour moi. »

— Ils sont morts tous les deux, le juge et l'accusé,
Au jugement public chacun est exposé.
Contre qui va tonner le vrai réquisitoire?
Devant le jugement qu'enregistre l'histoire,
Te voilà, Marchangy, flétri comme un serpent
Qui rampe, bave et mord, à l'aspect repoussant,
Et malgré tes écrits, savants, profonds peut-être,
Personne désormais ne cherche à te connaître.
Tu dois à la chanson, tu dois, comprends-le bien,
De rester quelque chose... un mauvais citoyen ;
Tu dois à Béranger de survivre à toi-même.
Il a lancé sur toi son plaisant anathème
Et te voilà flétri, Marchangy, le *gaulois*,
Qui pour le condamner as torturé les lois.
— Hugo flétrit ainsi les hommes de l'empire.
Puissants et chamarrés, ils en ont pu sourire,
Mais leurs noms resteront cloués au pilori,
Ainsi que Béranger y cloua Marchangy ;
Juges s'avilissant aux commissions mixtes
Et prenant au hasard pour compléter leurs listes,
Proscrivant laboureurs, artisans, citadins,
Leur faisant un grief d'être républicains,
Quand ils devaient plutôt les sauver, les défendre,
Les venger au besoin, ils les auraient fait pendre,
Si pendre était permis. — L'exil et la prison
De ces hommes loyaux ont eu bientôt raison.
— Bourreaux, vous qui portiez la robe rouge ou noire,
Vos noms seront flétris aux pages de l'histoire.
Béranger en prison, Hugo dans son exil,
Ont eu le cœur plus ferme et l'esprit plus subtil.
Auprès de leurs grands noms que sont donc vos grimoires
Et le fatras pompeux de vos réquisitoires?
Quand un Laubardemont prend, accuse et punit,
On le raille, on le hait, l'histoire le maudit.
— Voici les résultats : d'une part l'infamie,
De l'autre le martyre et l'auréole amie.
— Ils viennent d'Apollon les traits que nous lançons :
Juges de l'avenir, méditez ces leçons !

En l'absence de M. Eugène Grangé, président du *Caveau*, Charles Vincent a rappelé en très-bons termes les titres littéraires du Tyrtée français et son passage dans la vénérable société chansonnière :

Après les éloquents discours que vous venez d'entendre, je ne puis dire que quelques mots au nom du Caveau.

Béranger fut, en effet, un des membres actifs de cette Société ; et lui, qui ne voulait rien être, y accepta cependant les fonctions de secrétaire.

Si ce n'est pas au Caveau que Béranger écrivit ses meilleures chansons, c'est là, tout au moins, qu'il chanta celles qui devinrent les plus populaires. Ainsi de *Madame Grégoire*, de *Frétillon*, de *la Gaudriole*, de *Roger-Bontemps*, de *Ma Grand'Mère*, etc., et dans un autre ordre d'idées : de *l'Habit de Cour*, de *la Censure*, de *Vieux habits, vieux galons*, puis, sur un ton plus élevé, *le Nouveau Diogène* ; enfin, cette fine et courageuse satire *le Roi d'Yvetot*, que, pauvre petit employé à 1,200 francs, il adressait à celui qui, en ce moment-là, faisait trembler le monde. Plus tard, lorsque la police attribuait ces couplets à de hauts personnages, Béranger ne craignait point de dire : « L'auteur, c'est moi ; » comme plus tard encore il devait répondre : « Je n'ai chanté que la Patrie et n'ai flatté que l'infortune. »

Béranger est donc une des gloires du Caveau ; aussi, dès que le journal « *la Chanson* » eut émis l'idée du monument qui lui sera élevé l'an prochain, notre Société y souscrivit-elle une des premières.

Ce n'est point que la mémoire de Béranger ait besoin de cette manifestation pour être ravivée. Le marbre et le bronze que nous allons lui consacrer auront disparu depuis longtemps que, de l'auteur du *Vieux Vagabond*, de *Jacques* et des *Fous*, l'œuvre durera encore.

Cependant, il est bon de laisser aux générations qui vont suivre un témoignage de notre reconnaissance pour celui qui a si courageusement défendu nos libertés, et surtout celle qui nous est la plus chère, la liberté de conscience. Nous rendrons ainsi, en même temps, un juste hommage à la chanson qui, si léger que son genre puisse paraître, n'en demande pas moins pour être complète, avec du cœur et de l'esprit, ce bon sens et cette clarté que Béranger possédait à un si haut degré, et qui sont les qualités caractéristiques de notre littérature nationale.

Une surprise attendait là l'assistance. Un vieillard inconnu, s'annonçant comme le cousin de Béranger, demanda la parole. Nous conserverons à la harangue de M. Engelbauer, Danois naturalisé Français, sa naïveté d'allures qui ajoute encore à la sincérité de ses pensées attendries :

Messieurs et chers Amis,

Permettez-moi de vous appeler ainsi, vous êtes comme moi les admirateurs de notre immortel poète Béranger.

Je n'ai pu assister l'an dernier à la cérémonie commémorative que vous aviez organisée, mais je suis heureux de pouvoir aujourd'hui vous remercier et de votre invitation et de la manifestation par laquelle vous honorez si dignement la mémoire du chansonnier populaire.

Depuis plus de vingt années, j'ai eu l'honneur et me suis donné comme devoir de veiller sur la tombe et d'entretenir les attributs funéraires marquant la place où notre tant regretté Béranger a été enseveli. En 1865, je pris l'initiative de placer son buste auprès de celui de Manuel, aidé par une souscription, et j'eus le bonheur de réussir dans cette entreprise. L'inauguration eut lieu le 10 octobre 1866, en secret, nous étions encore sous l'Empire. Nous étions une trentaine (entre autres son vieil ami le poète Benjamin Antier). Un seul discours fut prononcé; on se sépara, et deux journaux firent un article sur la cérémonie. Plus tard, en 1877, le monument était tombé en ruine. J'ai été assez heureux, aidé par Mme Ve Perrotin, pour le faire restaurer entièrement.

Et aujourd'hui c'est un bonheur pour moi de ne plus être *seul* pour rendre hommage et honneur à la mémoire de notre immortel poète national; ainsi permettez-moi aujourd'hui de remercier, au nom de la famille de Béranger à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, la *Société de la Lice Chansonnière* pour cette belle couronne qu'elle apporte et place sur sa tombe. Et permettez-moi aussi, par la même occasion, d'exprimer mes remercîments sincères au rédacteur et au directeur du journal *La Chanson* pour l'initiative qu'ils ont prise de faire placer la statue de Béranger au square du Temple. Ils ont su organiser une commission dans laquelle notre bien-aimé et illustre poète Victor Hugo a bien voulu accepter la présidence d'honneur, et l'honorable député du 3e arrondissement, M. Spuller, la présidence active. Avec des noms aussi illustres et honorables en tête de la commission, ils ne peuvent manquer de réussir dans leur entreprise de faire élever une statue à notre bien-aimé Béranger, qui l'a bien méritée comme poète national et populaire. Quel honneur et quel bonheur ce sera pour sa famille, ses amis et la typographie (à laquelle Béranger appartenait dans sa jeunesse) de voir, après 23 ans d'oubli (*) dresser sa statue dans un des plus populaires quartiers de Paris, et où il est mort.

Avant de finir, mes chers amis, permettez-moi personnellement de vous témoigner ma reconnaissance sincère pour l'hommage que vous avez rendu à la mémoire du grand chansonnier; cela vient d'un vieillard qui ne peut penser avoir encore bien des années à vivre; il peut mourir tranquille maintenant, parce que d'autres auront soin de la tombe de Béranger.

Enfin Chebroux a remercié l'auditoire par ces quelques phrases pleines de cœur :

Mes Amis,

C'est comme membre de la commission exécutive que je viens ajouter quelques mots seulement aux discours prononcés sur cette tombe.

Il y a un an, devant ce même monument, je vous disais, en parlant de la statue à élever à notre poète national : Commençons l'œuvre; aujourd'hui je viens vous dire : achevons-la.

Je viens faire appel, non-seulement à tous les membres du comité de la statue Béranger, mais encore à tous ceux qui, ayant au cœur le souvenir de cet esprit éminemment français, voudraient se joindre à nous et nous prêter le concours de leur plume, de leur parole, de leur bourse même.

Nous avons promis à la mémoire de Béranger un monument digne de son génie, de son patriotisme et de notre reconnaissance.

N'oublions pas que l'échéance approche.

Avant un an, il nous faudra acquitter cette dette sacrée, qui devrait être une dette nationale.

Il faut que le 19 août 1880, le square du Temple reçoive, aux applaudissements du peuple, la statue de cet enfant de Paris.

Ne négligeons en rien, mes amis, l'occasion de rendre un hommage éclatant au plus grand chansonnier français.

Si, comme on le dit avec raison, la France est fière de ses gloires, quel meilleur moment de le prouver?

Et n'est-ce donc pas une bonne chose de revoir une figure aussi souriante, aussi généreuse, aussi honnête que celle de Béranger?

Cela repose un peu la vue, et console de bien des images que nos yeux sont souvent obligés de subir.

Donc à l'œuvre, mes amis!

En attendant la réalisation de notre rêve, merci à tous ceux qui déjà ont bien voulu nous aider, à tous ceux aussi qui ont voulu faire avec nous le pieux pèlerinage d'aujourd'hui.

Encore une fois, à tous et à toutes, merci!

A quatre heures et demie, la foule se retirait, vivement impressionnée.

Pour être complet, disons que M. Murat, trésorier du Comité, et plusieurs présidents de sociétés lyriques étaient présents, et que diverses couronnes ont été suspendues au monument par *la Lyre de la Gaîté*, *l'Union Parisienne*, *Réunion des Familles* et la rédaction du *Paris-Concert* conduite par M. Fernand d'Héramberg, rédacteur en chef.

Le 22e anniversaire de Béranger a été, comme on voit, célébré avec éclat. *La Chanson* en est heureuse et quelque peu fière, au point de vue surtout de l'utilité qui doit en résulter pour l'œuvre de la statue de Béranger, provoquée par elle.

A. PATAY.

BÉRANGER ET SON ACCUSATEUR

Béranger fut trois fois poursuivi directement et une fois indirectement pour la publication de ses œuvres. Son accusateur fut toujours Marchangy, homme néfaste pour la justice et pour la morale. Il était avocat-général au moment où les listes des jurys étaient dressées par les préfets suivant leur bon plaisir. Souvent les mêmes noms s'y représentaient et nous devons en citer ici comme exemple deux réprouvés par la conscience publique, celui de M. Héron de Villefosse, président du jury, qui condamna M. de Lavalette, et celui de M. Trouvé, président du jury, qui condamna les quatre sergents de La Rochelle. Ces deux hommes se sont montrés d'une facilité extrême pour condamner au gré du pouvoir ceux qu'on leur donnait à juger. Cette assertion, copiée à peu près textuellement sur les notes posthumes de Béranger, laisse de leurs personnes le plus déplorable souvenir.

Dans la chanson *la Faridondaine* ou *la Conjuration des chansons* se trouve ce vers de Béranger :

« Que dirait de mieux Marchangy? »

(*) Il y a là une erreur; le tombeau de Béranger n'a été délaissé que pendant vingt-et-un ans. La raison en est simple : le journal *La Chanson* n'existait pas.

Et cette appréciation du personnage dans les notes :

« Cet avocat-général fut, sans contredit, le plus « infatigable interprétateur. Il employait à ce métier « tout ce qu'il pouvait avoir d'esprit. Toutefois, ce « qu'il faut surtout lui reprocher, c'est sa conduite « dans l'affaire des quatre malheureux sergents de « La Rochelle, dont le plus âgé avait vingt-six ans. »

Plus loin, on lit :

« Marchangy déploya contre moi un grand talent « soutenu du désir de rendre ma condamnation la « plus rigoureuse possible. »

Le premier procès qui suivit la publication du second volume de Béranger eut lieu le 8 décembre 1821. Il fut condamné à trois mois de prison qu'il fit à Sainte-Pélagie.

Ses chansons incriminées surtout furent : *Les deux Sœurs de charité*, *les Capucins*, *les Chantres de paroisse*, *l'Enrhumé*, et surtout les deux derniers vers, bien qu'ils fussent remplacés par des points dans le dernier couplet. « Des points poursuivis en justice ! » dit Béranger.

Nous donnons en entier le couplet, en soulignant les deux vers qui ne sont point reproduits dans les œuvres de Béranger :

Mais la charte encor nous défend,
Du roi c'est l'immortel enfant.
Il l'aime, on le présume,
Oui, mais papa gardant la dot,
Traite sa fille comme Loth.
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

Marchangy incrimina en même temps les chansons ayant pour titre : *Le Bon Dieu*, *le Vieux Drapeau*, *la Mort du roi Christophe*.

Dans son emportement il alla jusqu'à dire à propos de la chanson du *Bon Dieu* : « Est-ce ainsi que Platon parlait de la Divinité? »

C'était l'odieux joint au ridicule.

La publication des débats des chansons incriminées donna à ce procès un retentissement immense dont grandit la popularité de Béranger.

Pour Marchangy, ce n'était pas précisément atteindre le but qu'il visait. Aussi fit-il vite un nouveau procès de récidive parce que l'on reproduisait dans le compte-rendu des journaux les chansons incriminées. Ce nouveau procès aboutit à un acquittement.

Dupin aîné, défenseur de Béranger dans ces deux procès, déploya un grand talent de logique et d'éloquence.

En 1825, sous le ministère de Villèle, le libraire Ladvocat publia un troisième volume de chansons de Béranger. Pour éviter une nouvelle publicité en faveur de l'auteur, ce n'est pas à lui qu'on intenta le procès, mais à Ladvocat qui en fut quitte pour une minime condamnation. C'est ainsi que Béranger fut poursuivi indirectement, comme nous l'avons dit au début de cette notice. Ce procès eut peu de retentissement.

Pendant son séjour à la prison de Sainte-Pélagie à la suite de son premier procès, Béranger composa les chansons suivantes : *La Liberté*, *la Chasse*, *Ma Guérison*, *l'Agent provocateur*, *Mon Carnaval*, *l'Ombre d'Anacréon*, *l'Epitaphe de ma Muse*, dans un couplet de laquelle il flétrit son accusateur Marchangy et que nous reproduisons dans la pièce de vers qu'on a lue tout à l'heure.

Béranger, laissé en repos jusqu'en 1828, fut de nouveau poursuivi après la publication du quatrième volume de ses œuvres. La France avait alors pour la gouverner le ministère Martignac. Marchangy était mort le 2 février 1826. Béranger n'en fut pas moins poursuivi; il apprit au Havre, où il était allé passer quelques jours chez son ami Dupont, de l'Eure, le commencement des poursuites qui le conduisirent pour six mois en prison avec dix mille francs d'amende.

Il était allé au Havre passer quelques jours, seul, au bord de la mer, pour s'approvisionner d'air, suivant sa propre expression.

Ce ne fut plus Dupin, mais Barthe qui défendit Béranger. Dupin, alors député, aurait pu être gêné par sa position même. Béranger le dissuada et repoussa ses services amicaux.

Le procès eut lieu le 10 décembre 1828. Béranger fut condamné pour outrages à la personne du roi et à la famille royale, et aussi pour atteinte à la morale publique.

Le Sacre de Charles-le-Simple, *Les infiniment petits*, *l'Ange gardien*, furent les principales chansons incriminées. La première avait déjà été une des causes de la condamnation dans le premier procès.

Dans le premier comme dans le dernier, Marchangy se montra toujours agressif et accusateur passionné.

L'accusateur et l'accusé morts, c'est à l'histoire de les juger.

Alfred LECONTE.

CURIOSITÉS DE LA CHANSON

JE NE SUIS PLUS SI BÊTE! (*)

A Mme X***

Vous l'avez dit, et je le crois
Quoique mon orgueil en murmure,
J'étais assez bête autrefois;
Ah ! Madame, la chose est dure !
Ai-je fait des progrès depuis?
Vous l'affirmez; c'est fort honnête,
Je veux vous croire et je ne puis...
Non, non ! je ne suis plus si bête !

Oui, j'étais à faire pitié :
Je croyais aux vertus fidèles,
Au dévoûment, à l'amitié,
Je comptais sur les hirondelles;
J'étais heureux, j'étais charmé
Dès qu'un regard me faisait fête ;
Aimant, je croyais être aimé...
Non, non ! je ne suis plus si bête !

Dès qu'une femme me disait :
« Aimez-moi pour que je vous aime ! »
Aussitôt elle me plaisait,
J'avais mon bonheur en moi-même;
Souvent, hélas ! on abusa
D'une trop facile conquête,
Et mon cœur à ce jeu s'usa...
Non, non ! je ne suis plus si bête !

(*) M. Alphonse Daudet, dans ses *Souvenirs* publiés par la *Jeune France*, a parlé d'une chanson improvisée il y a vingt ans par M. Henri de Bornier. L'auteur de *la Fille de Roland* a retrouvé pour nous cette chanson.

A. P.

Jadis, quand l'éclair de vos yeux
Traversait mes yeux et mon âme,
J'avais l'air sot, triste, ennuyeux,
C'est que j'avais grand cœur, Madame !
J'avais peur de vous admirer,
J'allais même en perdre la tête ;
Je ne savais que soupirer...
Non, non ! je ne suis plus si bête !

HENRI DE BORNIER.

LE PRINTEMPS

La terre reprend sa parure,
Le coucou chante dans nos bois ;
Les prés se couvrent de verdure,
L'hirondelle effleure nos toits ;
Tous les troupeaux quittent l'étable
Pour s'ébattre dans les parcours ;
Berger soupire tes amours
Auprès de la bergère aimable...

C'est le printemps !
Saison charmante
De la jeunesse et des amants,
Où tout est rose, où tout enchante ;
C'est le printemps.

Déjà les jeunes villageoises,
En jupons courts, roses corsets,
Vont aux blés rêveuses, sournoises,
Cueillir coquelicots, bluets.
Tout dans la nature bourdonne
Un chant d'amour au créateur ;
La fillette écoute son cœur :
Une voix secrète y résonne...

C'est le printemps, etc.

On entend l'alouette alerte
Chanter en planant dans les cieux,
Et partout dans la plaine verte
La voix du laboureur joyeux ;
Qu'elle est belle, la bigarrure
Des trèfles, des colzas en fleurs !
La brise est pleine de senteurs,
On entend vivre la nature.

C'est le printemps, etc.

Tout est amour dans les bocages,
Dans les champs, les arbres fleuris ;
Amour dans les tendres ramages
De nos petits oiseaux chéris.
Oui, c'est comme un concert immense
Qui monte à Dieu dans ce réveil ;
Tu nous reviens, fécond soleil,
En nous rapportant l'espérance.

C'est le printemps !
Saison charmante
De la jeunesse et des amants,
Où tout est rose, où tout enchante,
C'est le printemps !

PERRET DE GERMIGNEY

LE CODE INDIEN

AIR : *Mon lit solitaire*

Chez lui, l'homme est le roi quand même ;
Dieu lui donna l'autorité,
La force, le pouvoir suprême,
La raison et la volonté.
Sa femme doit vivre à sa guise,
N'avoir qu'un seul but : obéir,
Etre son esclave soumise,
Et prévoir son moindre désir.

Or, Mesdames retenez bien,
Qu'il n'est qu'un seul être
Qui soit votre maître,
Après l'homme il ne reste rien ;
Ainsi le veut le code indien.

D'après les lois de la nature,
Tout homme n'est qu'un animal ;
Qu'il soit bien taillé de structure,
Qu'il soit beau, laid, doux ou brutal,
Fidèle, ou qu'il ait des maîtresses,
Sobre, paresseux, ou gourmand,
Sa femme lui doit des caresses
Et des soins jusqu'au dévouement.

Or, Mesdames, etc.

Lorsque l'époux chante ou veut rire,
La femme doit rire et chanter ;
Mais, s'il veut parler ou médire,
Elle doit toujours l'écouter.
Indulgente, douce, modeste,
Elle doit servir les repas,
Manger après lui, s'il en reste,
Et jeûner s'il n'en reste pas.

Or, Mesdames, etc.

Quand le mari d'un long voyage
Revient, la femme sans détours,
Doit compte au maître du ménage
De son temps et de ses discours.
En juge et bourreau s'il la frappe,
La femme doit, à ses genoux,
Remercier à chaque tape
Et baiser les mains de l'époux.

Or, Mesdames, etc.

Mesdames, calmez vos alarmes,
Ces lois sont d'un autre pays ;
En France on sourit à vos charmes
Et vous captivez vos maris.
Vos vertus, nobles souveraines,
Ont soumis bien des potentats,
Vos bras ne sont-ils pas des chaînes
Qu'on caresse et ne brise pas ?

Or, Mesdames retenez bien,
Qu'ici pas de maître ;
Mais partout le bien-être
L'homme est votre unique soutien,
Car ce sont les lois de l'hymen.

A. LEBLANC.

L.-Henry Lecomte nous demande de publier la lettre suivante, adressée par lui au directeur du journal *La Paix*, qui ne l'a pas insérée :

Paris, le 23 juillet 1879.

MONSIEUR,

Dans *La Paix* de ce jour un de vos rédacteurs propose « d'arracher à l'oubli la mémoire de Frédérick-Lemaître » en construisant un mausolée dans le cimetière Montmartre. A titre d'ami des dernières années du grand comédien, permettez-moi de combattre cette idée.

Frédérick-Lemaître est mort à peu près isolé, pauvre, désespéré de n'avoir pu obtenir la représentation d'adieux à laquelle ses glorieux travaux lui donnaient des droits incontestables. Dès 1873, le public apprenait par moi la position fâcheuse du prodigieux artiste, sans que ma triste confidence éveillât autre chose que des sympathies platoniques. Il serait étrange, avouez-le, de voir, à l'indifférence coupable pour le vivant, succéder la sollicitude inutile pour le mort. N'ayant rien fait autrefois, nul n'a le droit de rien faire aujourd'hui ; et, si la famille de Frédérick est bien inspirée, elle empêchera l'odieuse comédie des faux regrets de se jouer sur ce grand cadavre.

Il existe, d'ailleurs, un moyen moins banal et plus efficace de perpétuer le souvenir de Frédérick-Lemaître : la ville du Havre et celle de Paris peuvent donner, la première à la rue de la Gaffe où Frédérick est né, la seconde à la rue de Bondy où il est mort, le nom du Talma populaire. Je l'ai demandé sans résultat trois mois après le décès du célèbre comédien ; mais, transmis par la voix de la presse, mon conseil serait sans doute écouté des municipalités parisienne et havraise. Je serais heureux, Monsieur, que vous voulussiez bien m'aider à mener cette campagne, et je vous en fais d'avance mes sincères remercîments.

Veuillez, Monsieur, croire à mes sentiments de bonne confraternité.

L.-HENRY LECOMTE.

LICE CHANSONNIÈRE

BANQUET DES DAMES (20 JUILLET).

Quand il s'agit d'une fête de famille, les Licéens et leurs visiteurs habituels font rarement défaut. Malgré la pluie abondante, 114 convives se trouvaient réunis à Boulogne pour le banquet dit *d'été*. Comme on le pense bien, la promenade au bois n'a pas été longue ; cependant les intrépides, c'est-à-dire les jeunes, ont tenu à remplir cette partie du programme qui, pour le reste, a été fidèlement suivi.

A deux heures, chacun prenait place à la table ; à cinq heures, le champagne étant bu et le café versé, la séance des chants commençait.

Jules Echalié a dit *le Banquet de Boulogne*, couplets de circonstance bien accueillis. Stanislas Tostain, chansonnier de la bonne école, a chanté *J' crois que l' bon Dieu n' m'en voudra pas pour ça*. Flachat avait aussi rimé un à-propos, *Je dîne à Boulogne*, bien fait, bien dit et applaudi. Cahen a débité trop vite une *Boutade philosophique* inédite, et Georges Baillet a chanté d'un ton trop haut (ce qui lui arrive souvent) sa *Chanson aux Dames* qui mérite d'être lue : nous la publierons prochainement.

Alfred Leconte a dit avec l'art qu'on lui connaît, *les Deux voluptés*. Chebroux a été un des heureux de la fête : *Vive le Banquet d'été* lui a valu non-seulement les bravos du sexe fort, mais le *bis* rigoureusement interdit lui a été accordé parce qu'il était demandé par toutes les dames pour le couplet suivant :

Nos dames, soit dit sans mystère,
Ont vraiment des airs séducteurs,
Ce n'est plus un bouquet de fleurs,
C'en est tout un parterre.
Pour l'entrain, la franche gaîté,
Vive notre banquet d'été.

J'ai parlé du bonheur de Chebroux ; c'est qu'avant de chanter lui-même, il avait entendu interpréter de la façon la plus charmante, par Mlle Caroline Durafour, son *Printemps qui s'éveille*. Enfin, il a obtenu encore un grand succès en disant *Mes Illusions*.

M. Ruel, un visiteur assidu, a répondu à certaine raillerie publiée par Monselet dans *l'Evénement* par les vers suivants :

Un esprit charmant et moqueur
A lancé le trait qui pétille
Sur cette agape de famille
Où chacun a la joie au cœur.
J'aurais compris Scholl, le sceptique,
Daubant sur nous, mais Monselet,
Un vrai poète, un fin critique,
Railler Momus, fi ! que c'est laid.
Monsieur de Cupidon, vraiment,
Vous êtes par trop humoriste,
Sachez que rien ne nous attriste :
D'ailleurs, à tout *Evénement*,
Un proverbe l'a dit : le sage
Est préparé : tout chansonnier
Doit donc faire ici bon visage
Au journal de M. Magnier.
Aimable et bien cher chroniqueur,
On est sans rancune à la Lice :
Pour nous venger de ta malice,
Nous buvons à toi de grand cœur.

Emile Durafour a redit, à la satisfaction générale, *Quand on a bien vécu*, que nos lecteurs connaissent, et *Un Refrain bourguignon*. Eugène Baillet a recueilli les applaudissements que mérite *l'Esprit du Paysan*. M. Janssoulé, visiteur, a chanté largement *la Patrie du Franc*, dont il fit la musique. *Le Code Indien*, que l'on a lu tout à l'heure, a été bien interprété par son auteur, M. A. Leblanc. *Barelès* et *l'Ami d'Eloi*, de Jeannin, ont, comme toujours, excité de francs rires. M. Charles Rochet, statuaire et ancien Licéen, a chanté *J'ai des filles*. Mlle Louise Durafour a détaillé très-finement *la Lanterne magique* ; le duo des *Pifferari* a été dit dans la perfection par elle et sa sœur Caroline. Hachin a chanté *Si !* la fine chanson que nous avons déjà signalée, et *les Amours de mon grand-père*. Mlle Sauvanet, Mmes Tribelhorne et Chocque ont interprété, la première *la Voix des bosquets*, la seconde *Pâles Voyageurs*, et la troisième *les Fleurs de l'an dernier*, musique de son mari : succès pour toutes, on le devine.

A onze heures, après un bal joyeux, la plupart des assistants reprenaient, dans des voitures de course, la route de Paris, chantant en chœur et se donnant rendez-vous pour le grand banquet d'hiver.

A. PATAY.

TROISIÈME CONCOURS MENSUEL

De La Chanson

PIÈCE COURONNÉE

LA VRAIE NOBLESSE

Brave artisan, pour qui la destinée,
Cruel fardeau, se résume en labeurs ;
Vous, plébéien, phalange infortunée
Dont le puissant exploite les sueurs,
Levez ce front où le travail imprime
En traits sacrés son blason glorieux ;
Pour le ternir, en vain l'on vous opprime :
Vous êtes noble en dépit des aïeux.

Vous jeune fille, humble enfant du village,
Qu'un beau printemps vint faire épanouir :
Vous, que le monde et son brillant mirage
N'ont jamais eu le pouvoir d'éblouir ;
Vous qui, gardant votre belle innocence,
Avez chassé des flatteurs odieux ;
Vous qui restez pure dans l'indigence,
Vous êtes noble en dépit des aïeux.

Vaillant soldat qu'une ardeur magnanime
A fait bondir au milieu des combats ;
Vous qui voyant tomber mainte victime,
Avez cent fois affronté le trépas ;
Vous qui cent fois à travers le carnage
Avez passé sublime, radieux ;
Honneur à vous, à votre grand courage !
Vous êtes noble en dépit des aïeux.

Poète, enfin, dont les accords magiques
Plus d'une fois ont ravi les mortels ;
Vous que l'on vit aux vertus héroïques
Rendre un tribut d'hommages immortels ;
Vous qui, mettant votre divin génie
A célébrer ce pays glorieux,
Mourez encore en chantant la patrie,
Vous êtes noble en dépit des aïeux.

Le Mans. HIPPOLYTE DAGUET.

Viennent ensuite :
Souvenir du cœur, par M. Marc Thézeloup, de Caen ;
Le Bonhomme Misère, par M. Emile de Fontaubert, d'Oradour-sur-Vayres.

4me TOURNOI MENSUEL OUVERT DU 1er AU 25 AOUT.

Nos abonnés seulement ont le droit d'y prendre part avec une seule pièce, quel qu'en soit le genre, ne dépassant pas soixante vers.

La pièce couronnée sera insérée dans *La Chanson* et l'auteur aura droit à *dix* exemplaires.

Les noms des deux suivants, ainsi que les titres de leurs poésies, seront publiés.

ÉCHOS & NOUVELLES

ANNIVERSAIRE DE LA PRISE DE LA BASTILLE.

Au grand banquet qui a eu lieu le 14 juillet dernier, au Casino de l'Ile-de-la-Jatte, le nouvel hymne national (*) : FRANCE ! a fait sensation. La diva Mathilde Romi a interprété ce chant avec un rare talent ; une ovation enthousiaste a été faite à la charmante artiste. M. Louis Blanc qui présidait le banquet, s'est levé pour lui serrer la main et la complimenter. Les auteurs, MM. Léopold Sarrade et Ben-Tayoux, ont eu une bonne part dans le succès obtenu par la célèbre cantatrice ; ils ont été chaleureusement acclamés.

Nous apprenons que Mathilde Romi chantera *France !* le dimanche 3 août, à la fête de Neuilly-Plaisance, au magnifique concert organisé par MM. Rocher et Derousse.

Le concert-conférence du 29 juin, organisé au théâtre des Nations avec le concours du syndicat des Artistes musiciens, ayant pour but la démonstration de la méthode Magnat pour l'instruction des sourds-muets, a été des plus intéressants. M. Ed. Lockoy présidait. Etaient présents : MM. Molens, Schœlcher, sénateurs, et Laisant, député.

La Marseillaise a été superbement exécutée sous la direction de M. Frédéric Deslandes. Une poésie de circonstance de M. René Asse, a été parfaitement dite par M. Peutat. *La Bohémienne* (air de ballet) a été un franc succès pour M. Gabriel-Marie. *La Rédemption d'Istar*, très-beau poème de M. Bertol-Graivil, musique de M. Charles de Sivry, interprétée par Mme Irma Marié et M. Mauzin, a obtenu tout le succès que cette œuvre mérite. Auteur, compositeur et interprètes ont été à la hauteur de cette œuvre magistrale qui avait été presque improvisée pour cette matinée. Nous pouvons lui prédire dès aujourd'hui un très-grand succès, durable et mérité. Citons aussi de M. Pénavraire : l'ouverture de *Michel Cervantes*, œuvre *inédite* très-réussie. Nous ne pouvons tout citer, mais nous pouvons affirmer que cette matinée restera dans la mémoire des assistants.

T. Michaëlis (45, rue de Maubeuge) vient d'éditer la *Chanson de la Pomme*, œuvre couronnée à juste titre aux fêtes données en 1878 par la ville de Caen, à l'occasion du pèlerinage des Pommiers vers la patrie de Malherbe. Les paroles sont de M. Marc Thézeloup, et la musique de M. Achille Dupont, deux Normands garantis bon teint pour l'esprit et le cœur.

Dans la biographie de L. Quentin nous avons omis de citer deux grands succès qui durent encore : *Flutinos et Roncheno*, saynète, et *Un Bénéficiaire dans l'embarras*, opérette, toutes deux en collaboration avec Emile Durafour.

Nous apprenons la mort de Louis Magot, décédé le 9 juillet à l'âge de 60 ans. Magot, qui spécialement faisait de la chanson sociale, laisse beaucoup d'œuvres inédites. Ses chansons sont peu connues. Il a été le président fondateur de la société des *Petites Plumes* dont nous faisions partie. Nous publierons prochainement une notice sur lui par Eugène Chatelain.

Nous souhaitons la bienvenue à un nouveau journal très-bien rédigé et imprimé avec luxe sur papier teinté, *La Vie Lyonnaise*, en vente chez Marthou, galerie de l'Odéon.

Nous recommandons à nos lecteurs le troisième dizain des *Sonnets Parisiens* de M. Paul Vibert, publié chez Chérié, ainsi que *l'Année poétique* de notre collaborateur Paul Pujol.

Vient de paraître : *Epitre aux Français* par notre collaborateur Gustave Delecolle. Prix : 20 centimes, chez l'auteur à Villeneuve-l'Archevêque (Yonne), et à notre librairie.

Nous enregistrons avec plaisir le franc succès de Mlle Amiati à l'Eldorado avec *Pourquoi n'es-tu plus Nanon?* de MM. Vatinel et Paul Henrion, deux membres de la *Lice Chansonnière*.

A. P.

AVIS

Nous prévenons nos lecteurs et nos correspondants que les abonnements à LA CHANSON sont reçus dans tous les bureaux de poste de France, sans aucun frais pour nos nouveaux abonnés et pour les renouvellements.

Nous invitons nos abonnés de Paris et des départements qui n'ont pas encore acquitté le montant de leur abonnement ou réabonnement dû depuis le 1er mai, de nous le faire parvenir d'ici à l'apparition du prochain numéro de LA CHANSON, s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi du journal.

Le Directeur-Gérant, A. PATAY.

(*) Se trouve chez A. Patay, 18, rue Bonaparte.

2e ANNÉE. — N° 26. 16 AOUT 1879.

LA CHANSON

Revue Bi-Mensuelle

Directeur-Gérant
A. PATAY

20 cent. le Numéro
Sans Supplément

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois

Secrétaire de la Rédaction
A LEROY

20 cent. le Numéro
Sans Supplément

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an........... 6 fr.
» six mois......... 3 »
Etranger, le port en sus

LA JEUNE FRANCE

CHŒUR

A mettre en musique

Entendez-vous, au loin, dans l'air épais et lourd,
Des ombres du passé sortir ces cris funèbres?
La guerre, l'ignorance et l'abus, tour à tour,
Font un suprême appel à l'ange des ténèbres...
Mais, de nos jeunes cœurs, qui tendent vers le jour,
Monte un hymne de paix, d'espérance et d'amour.

C'est l'hymne de la jeune France!
Le passé s'émeut... l'ombre fuit :
Plus de ténèbres, plus de nuit,
De misères ni de souffrance!
Les maux du genre humain semblent près de finir;
Le monde entier se renouvelle
Et, joyeux d'acclamer la parole nouvelle,
Les peuples, sur nos pas, marchent vers l'avenir!

Sombre esclave, du fond des âges
Peuplés de tourments et d'enfers,
L'homme vient, accablé d'outrages;
Il marche, secouant ses fers...
Le temps passe... Du serf la vie est moins cruelle,
Puis, main-morte, taille et gabelle
Vont disparaissant devant lui...
Le vieux monde tremble et chancelle...
Le peuple naît!... l'existence est plus belle...
Un astre aux yeux de tous a lui!

(*) Nous sommes heureux d'emprunter ce charmant dessin d'André Gill à *la Jeune France*, jeune et vaillante revue mensuelle qui parait depuis le 1er mai 1878. Abonnement pour toute la France : un an 8 fr. S'adresser à la librairie A. PATAY, rue Bonaparte, 18.

A. P.

C'est l'astre de la jeune France !
L'aube se lève, l'ombre fuit ;
Plus de ténèbres, plus de nuit,
De misères ni de souffrance !
Le bien-être s'accroît ; le malheur va finir.
Le monde entier se renouvelle,
Et, suivant du regard la lumière nouvelle,
Les peuples, sur nos pas, marchent vers l'avenir !...

Le vieux monde a croulé ; plus de fers : l'homme est libre !
Le serf émancipé fait place au citoyen...
L'esprit de tous s'élève et, plus fier, tout cœur vibre ;
Chacun, fort de son droit, ne rêve que le bien ;
Le savoir chasse l'ignorance,
Le fanatisme fuit devant la tolérance,
Tout grandit : la vertu, le courage, l'honneur !
Et, dans les champs nouveaux que le Progrès féconde,
La Liberté sainte ouvre au monde
Une ère de travail, de paix et de bonheur...

C'est l'ère de la jeune France !
Le jour s'est levé... l'ombre a fui,
Plus de ténèbres, aujourd'hui,
De misères ni de souffrance ;
L'homme est heureux, enfin, le mal vient de finir,
Le monde entier se renouvelle...
Et, radieux d'entrer dans cette ère nouvelle,
Les peuples, sur nos pas, marchent vers l'avenir !...

Montauban. JULIEN LUGOL.

ÉTUDES SUR LES CHANTS ÉTRANGERS

Suite (*)

Poursuivant partout, quand même et toujours, notre but : étudier la littérature étrangère et la faire connaître aux lecteurs français, nous chevauchions sur le sol africain en quête de livres arabes et de chants populaires et patriotiques de l'Orient, lorsque *La Chanson* nous rappela que sa rédaction voulait bien accueillir nos renseignements littéraires.

Nous nous proposons d'envoyer bientôt à notre intelligent directeur une collection de chants arabes et guerriers recueillis dans les *gourbis* et les bivouacs.

Nous avons débuté par les chants du Nord, les refrains orientaux feront suite.

Souvent le succès ne couronne pas nos recherches : la tâche est rude. Qu'importe ! nous l'avons entreprise et nous irons jusqu'au bout. La littérature française rayonne sur l'univers entier ; la France ignore la littérature étrangère.

Pourquoi ne traduirions-nous pas les chefs-d'œuvre étrangers alors que nos poètes, nos historiens, etc., sont lus dans toutes les langues et dans tous les pays ? Connaissant la littérature d'un peuple, le lecteur se fera une idée plus large et plus vraie de ses mœurs et coutumes. Quelques écrivains — nos devanciers, plus érudits, ayant des noms illustres, universellement connus — ont tenté ce que nous tentons aujourd'hui, mais sans succès. Il y a, sans doute, témérité de notre part lorsque nous reprenons — à peine entré dans la carrière littéraire — l'œuvre inachevée, que dis-je, à peine ébauchée.

Que chacun y apporte sa pierre et l'édifice s'élèvera.

Notre satisfaction personnelle suffisant seule à notre ambition et notre devise ayant toujours été : Fais ce que dois, advienne que pourra ! nous ne faillirons pas et consacrerons toutes nos forces à ce que nous croyons être notre devoir d'écrivain utile et impartial.

Après la romance du *Rossignol* présentée à nos lecteurs dans notre dernière étude, nous donnerons le chant suivant : *Polosa veter* (voix de la brise). Allez dans les vallons de l'Ukraine, lorsque le ciel est pur et la nuit calme, quand, au loin, se dessine sur les monts la silhouette du chasseur de buffles, tous les échos vous rediront ce chant, toutes les tentes retentiront de ces accents guerriers. L'auteur — si nous en croyons le rédacteur en chef du journal russe *Le Citoyen* (un de nos amis) — est un des chefs de ces Khirghizes dont les Arméniens gardent, depuis 1877, le souvenir, souvenir plein de haine et d'espoir :

L'airain tonne
Et bondit ;
La colonne
Dans la nuit
Et sans bruit
Se déroule...
— Que tout croule !
S'il le faut
Sous l'assaut,
Le courage
Et la rage
De nos coups !
La victoire
Et la gloire
Sont à nous !
Leur cohorte
Tombe morte...
... Dans nos bras,
Jamais las,
Sont leurs femmes
Et l'amour !
Dans la fièvre
Notre lèvre
A son tour,
Frémissante
Et sanglante,
Veut enfin
Et sans fin
Aller prendre
Un baiser !

On comprendra facilement que le rhythme précipité et étrange de ce chant nous ait embarrassé pour rendre dans notre traduction ce souffle à la fois féroce et amoureux qui fait l'originalité des chants de l'Ukraine.

La route est tracée ; que d'autres s'y acheminent et fassent mieux, voilà ce que nous souhaitons.

P.-E. ERARD.

(*A suivre*)

(*) Voir le N° 17 de *La Chanson*.

LA STATUE DE BÉRANGER

Le 27 février, M. Murat faisait au Conseil Municipal de Paris, en son nom et en celui de ses trois collègues, MM. Cléray, Darlot et Frère, comme lui membres du comité Béranger, une proposition tendant à obtenir du conseil l'autorisation, pour le comité, d'ériger une statue à Béranger dans le jardin du Temple, et la participation de la ville à la souscription ouverte à cet effet. Renvoyée aux commissions des beaux-arts et des finances, cette proposition a été rapportée, en ces termes, par M. Collin, dans la séance du 8 août :

« Messieurs,

« Votre commission des beaux-arts a l'honneur de vous proposer le sujet de délibération suivant :

« Le Conseil délibère :

« 1° Il y a lieu d'accorder un emplacement dans le square du Temple au comité de souscription formé pour y élever un monument à Béranger.

« 2° Le Conseil, sur l'avis de sa commission des finances, souscrit pour la somme de mille francs. »

Les deux termes de ce projet ont été votés séance tenante. Nous en remercions vivement, au nom du Comité, le Conseil Municipal.

L'obstacle qui gênait notre commission exécutive est levé ; sa tâche va réellement commencer.

Aussitôt les vacances terminées, une réunion générale du comité sera provoquée, pour la discussion de mesures importantes.

Dès aujourd'hui, nous l'affirmons avec joie, le succès de l'œuvre est assuré.

Qui pourrait s'en étonner ou n'y pas applaudir ?

L.-Henry LECOMTE.

SOUSCRIPTION

Pour élever une Statue à Béranger

4me Liste

Allocation votée par le *Conseil Municipal de Paris*.	1.000	»
Société lyrique *La France Moderne* (produit d'une quête)	23	»
Société lyrique *La Lyre bienfaisante* (produit d'une collecte)	16	50
Société lyrique *Les Joyeux Amis* (produit net d'un concert)	70	20
Versement fait par *le Progrès Artistique*	11	»
MM. Janin, dessinateur	2	»
Delaney	2	»
Malpertuy	»	50
H. Durand	5	»
Théodore Leclerc, chansonnier	2	»
G. Leprévost	5	»
A reporter	1.137	20

Report	1.137	20
Réné Johanny, à Nice	3	»
Larochelle, ex-directeur de la Porte Saint-Martin	20	»
Bourdonneaux	5	»
O. Grisard	5	»
Mme veuve Ventujol, née Fauvel	3	»
2e Envoi de M. Evariste Carrance, à Agen :		
M. Ad. Chaumont	5	»
Mme L. Pourcin	2	»
2e Envoi de M. J.-F. Gonon, chansonnier :		
MM. L. Charrière	»	50
A. Coignet	»	50
B. Peyraud	»	50
Aug. Craet	1	»
Marcellin Coignet	»	50
Honoré Cochet	»	50
Adrien Fraisse	»	50
J.-B. Revol	»	50
Claude Fenouil	»	50
Séon Joannès	»	50
Antoine Magand	»	50
Benoît Reviron	»	50
Jean Petiot	»	50
MM. Esnault	1	»
Vincent	2	»
Esnault	1	»
Herré	»	50
Garrigues	»	50
J.-B. Zabel	»	50
Leblanc	1	»
Albert	1	»
Le Brun	»	50
Bussière	»	50
Emile Schwander	»	50
Bourgeois	»	50
H. Schwander	1	»
Py	1	»
Heimbunser	»	50
Rey	1	»
Koch	1	»
Dauer	1	»
C. Parant	1	»
Pallé	»	50
Monero	2	»
A. Meyer	1	»
Herburger	2	»
A. Morin	1	»
Blum	»	50
Ad. Lambert	»	50
Gabriel Villard	3	»
Louis Soret	1	»
Pierre Ninet	1	»
Ledru	1	»
A. Potel	»	50
Johanneau	»	50
S. Chamanski	»	50
Latour	»	50
Pierre Leclerc	5	»
Morel	1	»
Colin	3	»
Etienne	2	»
Renard	»	50
Demouy	5	»
Derreulx-Douvillé	5	»
Albert Larcher	5	»
Henri Gosse de Gorre	5	»
Larcher père	5	»
Godbert	2	»
Pierre Desjardin	1	»
	1.258	20
Listes précédentes	2.540	40
Total	3.798	60

L'ALOUETTE DES GAULES

Musique de l'Auteur des paroles

A l'heure où le jour vient d'éclore,
Lorsqu'aux champs tout va s'éveiller,
Que les oiseaux vont babiller,
Et le ciel s'ouvrir à l'aurore,
Entendez-vous dans l'éther bleu
Cette voix que la brise entraîne?
C'est l'Alouette dans la plaine,
Qui chante sa prière à Dieu !

Un long frisson court dans les saules!
Une plainte sort des grands bois !
C'est que l'Alouette des Gaules
Pleure ! pleure sur les Gaulois!

« Je puis bien pleurer, moi, dit-elle,
« Trop souvent, j'ai vu dans mon vol,
« Des barbares fouler ton sol,
« O ma pauvre Gaule immortelle !
« Depuis que du chauve César
« Les nombreuses hordes romaines
« Chargèrent tes enfants de chaînes,
« Pour les atteler à son char! »
Un long frisson, etc.

« Puis, j'ai vu de la Germanie,
« Ces bandes fauves de vautours,
« Qui brisèrent sur leur parcours,
« Ton nom, Gaulois, et ton génie !
« Ton clergé bénissant leur camp,
« Eut bonne part du peuple esclave,
« Jusqu'au jour, enfin, où la lave
« Terrible jaillit du volcan ! »
Un long frisson, etc.

« Si j'ai vu tes douleurs profondes,
« J'ai vu tes siècles glorieux !
« Peuple ! ils furent grands, tes aïeux !
« Ils ont aussi conquis des mondes !
« Mais la conquête est un fléau,
« La guerre a des lueurs funèbres,
« Sa torche brûle en des ténèbres,
« La torche n'est pas un flambeau ! »
Un long frisson, etc.

« Un jour dans mon vol solitaire,
« Je murmurais : Au gui l'an neuf!
« Quand j'aperçus quatre-vingt-neuf
« Dont l'aube illuminait la terre.
« Oh! ma Gaule! quel beau réveil!
« A toi le droit, à toi la force !
« Tu fus belle, malgré ce Corse,
« Qui mit un crêpe à ton soleil! »
Un long frisson, etc.

« Tous ces Bonapartes! ces princes !
« Ont disparu sous le mépris.
« Mais hélas ! à tes flancs meurtris,
« Ils ont arraché deux provinces !
« Ces deux sœurs qui pleurent là-bas,
« Chère Lorraine ! pauvre Alsace !
« Sont une éternelle menace,
« Germains ne les rendrez-vous pas? »
Un long frisson, etc.

« Mais, va ! marche avec assurance,
« Je vois tous tes enfants s'unir.
« Marche ! marche vers l'avenir,
« O vieille Gaule ! jeune France !
« Et vierge et mère, avec fierté,
« Le sein gonflé sous sa tunique,
« France, allaite la République !
« C'est l'Enfant-Dieu ! la Liberté ! »

Un long frisson court dans les saules,
Un cri d'amour sort des grands bois ;
Oh ! sainte Alouette des Gaules,
Chante toujours pour les Gaulois !

DOMINIQUE FLACHAT.

LES DIX-HUIT ANS DE LISE

ROMANCE

AIR : *Genêts qui parfumez mes rêves* (HÉG. MOREAU)

Vous me demandez, ma charmante,
Pourquoi votre cœur bat si fort,
Pourquoi vous devenez tremblante
En écoutant parler Lindor.
Par quelques mots, belle petite,
Je vais dissiper vos tourments :
Si votre cœur ainsi s'agite, } *bis.*
C'est que vous avez dix-huit ans! }

Pourquoi l'oiseau de la clairière
Chante-t-il quand vient le printemps
De l'amour le divin mystère
Qui met le trouble dans ses sens ?
C'est qu'ici-bas la créature
Aspire à des plaisirs charmants :
Votre âme s'ouvre à la nature, } *bis.*
Lise vous avez dix-huit ans ! }

Quand de Lindor la voix craintive
Parle d'amour et d'avenir,
Son langage vous rend pensive
Et puis bientôt vous fait rougir.
Vous venez, fauvette frileuse,
Vous blottir en ses bras tremblants :
L'inconnu vous rend curieuse : } *bis.*
Lise vous avez dix-huit ans ! }

Lorsque seule sur votre couche
Un doux rêve vient vous bercer,
Votre bouche cherche une bouche.
Votre baiser cherche un baiser !
Vous rêvez à de douces chaînes,
Votre âme a des désirs troublants ;
Un sang plus chaud coule en vos veines : } *bis.*
Lise vous avez dix-huit ans ! }

L'amour est le soleil splendide
Dont le pur et divin rayon
Fait dans une âme chrysalide
Eclore un brillant papillon !
De ce rayon la douce flamme
Cause ces divers changements :
La jeune fille devient femme; } *bis.*
Lise, vous avez dix-huit ans ! }

HIPPOLYTE DURAND.

IMPRÉCATIONS DE POPAUL

A PROPOS DE LA MORT DE SON PRINCE (*)

Air de *Cadet Roussel*

Méchants Zoulous, laids moricauds, (*bis*)
Race à Caïn, chiens, radicaux, (*bis*)
Beuglait certain bonapartiste
Plus fort en gueule qu'un dentiste :
Ah! ah! ah! soyez tous,
Soyez maudits, méchants Zoulous!

Méchants Zoulous... Sans le savoir
En le tuant, lui, notre espoir,
Quelle épine, sauvage engeance,
Vous tirez du pied de la France...

Méchants Zoulous... Queussi-queumi.
Bien qu'il était votre ennemi,
N'auriez-vous pu — rares merveilles —
Vous contenter de ses oreilles?
Ah! ah! oh! soyez tous,
Soyez maudits, méchants Zoulous!

Méchants Zoulous... Futur César.
Sur nos conseils, à tout hasard,
Il venait vous trouer la panse...
L'honneur était pour vous, je pense?
Ah! oh ! oh ! soyez tous,
Soyez maudits, méchants Zoulous!

Méchants Zoulous... Pauvre innocent.
Que lui servit, Dieu tout puissant.
D'être le filleul du Saint-Père
Et de porter un scapulaire?

Méchants Zoulous... Un Montijo.
Malgré Sedan et Waterloo,
Eut, par un tour de passe-passe.
Repris la Lorraine et l'Alsace.

Méchants Zoulous... S'il eût régné,
Oh! certe, il n'eût rien épargné
Pour rendre la France prospère,
Ainsi que l'avait fait son père.

Méchants Zoulous... Comble d'horreur,
Moi, qu'il eût fait vice-empereur.
Il va me falloir, triste rôle,
Changer mon dévouement d'épaule.

Méchants Zoulous... Enfin, mordieu !
Faut-il voir là le doigt de Dieu
Qui, dans son fils, punit la mère
D'avoir rêvé quelque Brumaire?

Méchants Zoulous, conclut Popaul,
Blême et frappant du pied le sol :
Je vous hais, mécréants d'Afrique,
Presque autant que la République!
Ah! oh! oh! soyez tous,
Soyez maudits, méchants Zoulous.

Henry RUBOIS.

(*) Couplets chantés au Banquet de *la Lice Chansonnière* du 3 juillet, par l'auteur, un des vice-présidents de cette société.
A. P.

LA CHANSON DU MÉNESTREL

Tant que tu seras, douce France,
La terre des vins généreux;
Tant que l'amour et la vaillance
Rendront tes fils aventureux;
Tant que la folle insouciance
Hantera chaumière ou castel :

Oui nous aurons des épopées,
Des héros et des coups d'épées,
Que chantera le ménestrel.

Honneur à qui — dans la bataille
Que l'on se livre sans courroux —
A des rivaux faits à sa taille
Porte de victorieux coups!
Celui qui jamais ne défaille,
A nous de le rendre immortel!
Après toute brillante joûte,
Aux noms connus un nom s'ajoute
Que chante chaque ménestrel.

Aux vainqueurs tous les cris de joie,
Battements de mignonnes mains,
Coupes d'or, écharpes de soie...
Puis l'ivresse des lendemains,
Quand le cortége heureux flamboie
En revenant des carrousels!

A nous d'exprimer les délires
Qui des cœurs émus font des lyres,
Vibrant aux voix des ménestrels!

Francis MARATUECH.

A Monsieur Achille Caron

NOS AMOURS

Voici venir Mai, la fête des fleurs!
Prenant en pitié nos peines cruelles,
Les rayons d'avril ont séché nos pleurs :
Chantons la chanson des amours nouvelles,
La jeune chanson, fille du printemps,
Qui s'éveille au nid des oiseaux contents,
Et que les amants, fiers de leurs vingt ans,
Dans les bois ombreux disent à leurs belles :
Chantons la chanson des amours nouvelles!

Les insectes d'or et les papillons,
Volages essaims, lueurs passagères,
Folâtrent gaîment parmi les sillons :
Chantons la chanson des amours légères,
La chanson d'un jour éclose au matin,
Ephémère idylle au rire argentin,
Doux caprice dont le vol incertain
S'arrête un instant aux vertes fougères :
Chantons la chanson des amours légères!

Les prés reverdis, si charmants à voir,
S'irisent à l'aube, et de nouveaux êtres
Y naissent déjà, gages pleins d'espoir :
Chantons la chanson des amours champêtres,

La chanson du pâtre et du laboureur,
Où passe le souffle ardent du bonheur,
Eglogue reprise, après le labeur,
Par les paysans, au pied des grands hêtres :
Chantons la chanson des amours champêtres.

La blanche aubépine emplit les halliers
D'enivrants parfums et d'agaceries,
Et s'offre aux baisers des frais écoliers :
Chantons la chanson des amours fleuries,
Duo que zéphyre emporte joyeux,
Avec les flocons légers et soyeux,
Vers d'autres pays et sous d'autres cieux,
Par les bois, les monts et par les prairies :
Chantons la chanson des amours fleuries !

La patrie enfin renaît aujourd'hui !
L'éclair fulgurant qui sort des abîmes,
Comme un fier signal sur nos fronts a lui :
Chantons la chanson des amours sublimes !
Chantons la famille et l'humanité !
Qu'un hymne viril, par tous répété,
Porte les refrains de la liberté
Jusqu'aux pics ardus des plus hautes cîmes !
Chantons la chanson des amours sublimes !

ADOLPHE CADOT.

BIBLIOGRAPHIE

L'auteur d'*Ous qu'est mon fusil* et de tant d'autres chansons devenues populaires, M. Joseph Lavergne, fondateur et propriétaire du Théâtre des *Intimes*, à Malakoff, a réuni sous le titre de : *Mes Filles*, quelques-unes de ses plus fraîches productions.

Tour à tour philosophique, gracieuse, bachique, la muse de M. Lavergne célèbre la gloire et le mérite, l'amour et l'amitié, le vin, la table et les joyeux plaisirs.

Toutes les conditions, tous les sentiments de l'humaine nature sont passés en revue, tout jusqu'aux artistes auxquels l'auteur a consacré un chapitre entier d'élégies.

La chanson est la plus haute expression de l'esprit français, elle peint les mœurs, les tendances d'une époque, et les témoignages qu'elle laisse à la postérité ne sont pas à dédaigner.

M. Lavergne est un de ces historiens du présent, et son livre placé à côté des éphémérides de Veissier des Combes, des pièces fugitives de quelques membres du Caveau, sera utilement consulté par les auteurs de l'avenir.

En effet, chaque époque ne se peint-elle pas dans les chansons ou les proverbes qui ne sont, pour la plupart, que des refrains de chansons, tandis que la morale de beaucoup de chansons n'est souvent qu'un proverbe mis en musique ; le moyen-âge ne s'est-il pas peint tout entier dans *Cadet Roussel* et le dicton de *Jehan de Nivelle*, le XVIIe siècle, dans les *Mazarinades* dont le Cardinal italien se vengeait si spirituellement par son mot : *qu'ils cantent, mais qu'ils payent*, et M. Scribe, dans son discours de réception à l'Académie française ne s'écriait-il pas :

« Voulez-vous connaître la société du XVIIIe siècle, cette société élégante et spirituelle, raisonneuse et sceptique, qui croyait au plaisir et ne croyait pas en Dieu ?

« Voulez-vous une idée de ses mœurs, de sa philosophie et de ses petits soupers ?

« Ne vous adressez pas à la comédie, elle ne vous dirait rien : lisez les chansons de Voisenon, de Boufflers et du Cardinal de Bernis. »

Le livre de M. Lavergne justifie complètement, pour notre temps, le programme donné par l'illustre académicien. Il renferme des chansons, des odes, véritables pièces de poésie, délicates, fines, et il nous suffira de citer le titre de quelques-unes pour montrer quelle variété de sujets a été traitée :

La Citoyenne de 1848, *Je rengaîne mon compliment*, *Poires cuites au four, le Prisonnier, l'Enfant et la Vierge, les Sauveteurs, Vive M. D.* (actuellement sous presse).

Nous nous résumerons en félicitant M. Lavergne de son joyeux travail, et en appelant de nos vœux un nouveau recueil qui, nous le prédisons, s'il répond à celui que nous venons d'analyser, aura aussi un véritable succès.

TH. VUILLERMEDUNAND.

SOCIÉTE LYRIQUE & LITTÉRAIRE DU CAVEAU

BANQUET DU 1er AOUT 1879

O mots donnés, me suivrez-vous toujours ?

pourrais-je m'écrier, en modifiant un des plus jolis refrains de Béranger. Quelques *mets* ont en effet encore émaillé ce banquet : le *Pot au feu*, de Poullain, lequel préside par parenthèse une société du même nom ; le *Macaroni*, du même auteur, les *Cervelles*, de Garraud : tout cela, malgré des qualités réelles, sont un peu le réchauffé aujourd'hui. Félicitons-nous, en présence de tous ces *mets*, d'avoir évité les *scies*.

L'actualité, à la bonne heure ! Vous pensez si la température *choisie* dont nous jouissions il y a si peu de temps a dû être attrapée au vol et chansonnée comme il faut. Jullien, lui, cherche le soleil, et promet une récompense honnête à qui le lui rendra. Lagarde, qui met malicieusement sur le compte de cette gueuse de République tous les maux qui accablent la pauvre humanité, depuis les cors aux pieds jusqu'aux cornes conjugales, ne manque pas non plus de lui attribuer l'ombre attristante et le froid hiémal dont nous sortons à peine.

Mais Vincent, le poète du soleil, apparaît, radieux comme son astre favori : l'exposition des arts appliqués à l'industrie, l'humanité et la lumière, le progrès et la liberté, tel est son thème ; et vraiment il semble, dans son enthousiasme, avoir dérobé à l'œil du monde, comme parle Ronsard, quelques-uns de ses rayons les plus chauds.

Son mois de *Juillet* est aussi plein d'ardeur : la peinture des champs, l'espoir de l'automne, et surtout le souvenir d'une date flamboyante, la grande aurore du quatorze, lui ont inspiré de vigoureux accents. Moins poète quand il veut, il ne dédaigne pas le couplet badin : témoin son *C'est permis*.

Dans ce dernier genre, plutôt chanson que poésie, brillent Lagarde, Ripault, Fouache, Petit, Montariol, et surtout Grangé : *La Clé du coffre-fort, le Sexe faible, les Fichus quarts d'heure, Dieu et Diable, le Lit de Procuste, les Impairs*, ces six chansons, et particulièrement les trois dernières, dépassent en gaîté piquante et en ingénieuse satire le niveau, cependant élevé, du Caveau. Le champagne de l'esprit s'est piqué d'honneur pour rivaliser de mousse brillante avec le cliquot qu'offrait à tous les convives le nouveau chevalier de la légion d'honneur, l'heureux Léon Guérin.

Granger, dans les *Petites Dames* et *Affaire de boutique*, Duprez, qui a traité pour la millième fois ce proverbe *Comme on fait son lit on se couche*, Fénée, dont les *Vivats épicuriens* sont remplis de verve, ont obtenu aussi leur part de succès. Je crois bien n'avoir oublié aucun des chanteurs présents, si ce n'est un seul, qui ne pourra pas s'en plaindre, et c'est :

EUG. IMBERT.

LICE CHANSONNIÈRE

BANQUET DU 6 AOUT 1879

L'autre jour je cherchais, accoudé sur ma table,
Le front entre mes mains, quelle forme acceptable
Je pourrais bien donner à mon toast de ce soir.
Une heure se passa sans que l'horizon noir
Se laissât traverser par la moindre éclaircie;
J'allais laisser ma tâche en la traitant de scie,
Quand soudain j'aperçus, assise à mon côté,
Notre Reine-Chanson qui, m'ayant écouté,
Venait à ma douleur apporter le remède
Et donner à mon toast le secours de son aide.

« Depuis longtemps, dit-elle, on vante vos banquets;
« De toutes parts, j'entends s'exercer les caquets
« Sur vos charmants repas ; même, les journaux citent
« Vos menus succulents et vous en félicitent.
« On vous dit gens d'esprit, heureux de presque rien,
« Bons enfants et n'ayant de culte que le mien.
« Sur ce, chacun de vous, par des airs d'importance,
« Croit devoir rehausser l'éclat de sa prestance,
« Et, comme on dit ailleurs en style bien trouvé,
« Très-sérieusement croit que c'est arrivé.
« Eh bien! non; je suis loin d'être aussi satisfaite
« Que vous le semblez croire, et je suis ainsi faite
« Qu'il me faut sans retard en termes assez brefs
« Vous peindre franchement mes très-graves griefs.
« Et puisque, président, tu tourmentes ta lyre
« Pour le prochain banquet, tu n'auras plus qu'à lire
« Ce que je vais dicter pour tes amis et toi.
« D'abord, vous enfreignez votre première loi
« Qui consiste à dîner à sept heures précises;
« A peine si je vois dix personnes assises
« Quand sonne la demie, et vous savez pourtant
« Que des chants la séance y perdra juste autant.
« Si vous appelez ça de zèle faire preuve,
« Je ne m'y connais plus. Mais à quelle autre épreuve
« Me mettez-vous encor? C'est l'heure de chanter
« Et voici qu'un de vous se met à réciter
« Sur un ton lamentable un lamentable thème
« Qu'il décore du nom mystique de poème.
« Ah ça! mais à quoi bon se dire chansonnier
« Si l'on vient sciemment ensuite le nier?
« A quoi bon s'appeler : *La Lice Chansonnière*,
« Pour traiter la chanson d'aussi fourbe manière?
« Et mes bruyants flonflons, et mes joyeux glouglous,
« Voyons, répondez-moi, que diable en faites-vous?
« Laissez au doux rêveur sa douce poésie
« Et les douces douceurs de sa douce ambroisie,
« Et soyez chansonniers, chansonniers avant tout,
« Chansonniers partout, oui, chansonniers jusqu'au bout.
« Et puis, de grâce, amis, ah! je vous en conjure,
« Gardez-vous donc au moins de me faire l'injure
« De répéter vingt fois une même chanson,
« Votre muse peut bien en variant le son
« Chaque mois accoucher de quelque œuvre inédite
« Et laisser au public le soin de la redite. »

La Chanson disparut mais mon toast était fait,
Et plus je réfléchis, plus je crois qu'en effet
Notre idole a raison de se montrer sévère.
Allons, pas de rancune, amis, voici mon verre,
Et pour remplir ce soir ma noble mission
Je bois à la Chanson, première audition.

Les trois points indiqués par M. Echalié dans le toast qu'on vient de lire appellent, en effet, une prompte réforme. *La Chanson* y contribuera, pour sa part, en ne parlant désormais, dans ses comptes-rendus de dîners chantants, que des œuvres inédites.

Le banquet d'Août est un des moins suivis de l'année. Trente convives à peine étaient réunis aux *Vendanges*. La jeune société chansonnière fait cependant tous les jours de nouvelles recrues. Elle a reçu, l'autre soir, comme membres libres, MM. Rousset et Eugène Caron, et, comme membre correspondant, A. Desrousseaux, le célèbre chansonnier Lillois, le Béranger du Nord. Tous ont acclamé ce dernier nom, et Durafour a déclaré qu'il était fier d'avoir servi de parrain à Desrousseaux devant la société des auteurs et compositeurs. Voilà qui est bien, et les Licéens peuvent à bon droit compter sur leur nouveau collègue.

Les productions présentées au dernier banquet appartiennent, comme d'habitude, aux genres les plus variés. Les strophes patriotiques de *l'Alouette des Gaules,* très-bien chantées par M. Flachat sur une musique un peu molle, ont précédé la *Famille à Camille*, rengaîne populaire traitée par Durafour sur la note bruyante qu'il donne à merveille, et *les Dix-huit ans de Lise*, romance soupirée par M. Hippolyte Durand. M. Hachin a fait ensuite comparaître le coupable soleil pour lui raconter *Ce qui se passe.* Sont venus ensuite : M. Vatinel, adressant aux *Bons Pères* des encouragements ironiques couronnés par ce cri du cœur de M. Brulez, *Il faut balayer ça!* et M. Jules Raux, avec la bonne musique écrite par lui sur la *Mignonne* de Ryon. *Comme ça diminue* s'est alors écrié Chebroux, non sans mélancolie. *Ce n'est pas tous les jours fête*, a conclu Georges Baillet. Hélas! non, et M. Achille Caron le sait bien, lui qui fait endêver *la Feuille de présence,* de même que M. Ruel, avouant que *Ça laisse à désirer.*

En ajoutant aux chansons que je viens d'énumérer *le Clair de lune,* de M. Paul Avenel, *le Parfait Licéen* de M. Echalié, *le Second*, de M. Rochet, *la Meule du temps,* de M. Leblanc, j'aurai donné la nomenclature complète des œuvres nouvelles dites l'autre soir et qui se recommandent par des qualités diverses de fond ou de forme.

Complète! — Non pas. Un visiteur a présenté, sous ce titre : *Chacun son tour*, une chanson à tiroirs écrite, suivant les règles du genre, en six couplets tour à tour modestes, grivois, moraux, patriotiques, satiriques et philosophiques. On a paru les écouter sans fatigue. Je me pardonnerais d'autant moins de garder le silence que cette chanson est la première qu'ait essayée,

L.-Henry LECOMTE.

4me TOURNOI MENSUEL OUVERT DU 1er AU 25 AOUT

Nos abonnés seulement ont le droit d'y prendre part avec une seule pièce, quel qu'en soit le genre, ne dépassant pas soixante vers.

La pièce couronnée sera insérée dans *La Chanson* et l'auteur aura droit à *dix* exemplaires.

Les noms des deux suivants, ainsi que les titres de leurs poésies, seront publiés.

Notre grand CONCOURS POÉTIQUE en l'honneur de Béranger sera clos définitivement le 16 août au soir.

Voici, par ordre alphabétique, la liste des poètes et des chansonniers composant notre jury :

MM. Eugène Baillet, Henri de Bornier, Ernest Chebroux, Jules Claretie, Ernest d'Hervilly, Eugène Imbert, René Ponsard, Léon Vallade, Charles Vincent.

Vu le grand nombre de pièces déposées et la saison des vacances, nous ne pouvons fixer aujourd'hui l'époque où le jugement sera rendu; nous le dirons dans un prochain numéro.

A. P.

ÉCHOS & NOUVELLES

Vient de paraître à notre librairie, en vente au profit de la *Souscription Béranger*, la conférence faite par Jules Claretie, au théâtre du Château-d'Eau, à la matinée Béranger. Prix : 1 franc. Nous en reparlerons prochainement.

Nous recevons la lettre suivante :

Paris, le 28 juillet 1879

CHER MONSIEUR,

La tombe de notre ami Leduc, mort depuis bientôt un an, n'a pas encore d'entourage. Je viens vous prier d'ouvrir dans votre digne journal une petite souscription dans laquelle vous pouvez inscrire la société des *Enfants du Marais* pour la somme de cinq francs.

Dans l'espoir que vous voudrez bien accueillir ma demande, j'ai l'honneur d'être votre dévoué

CHAUMETTE, *président*.

Nous nous associons à l'initiative prise par le président de la société des *Enfants du Marais*. Le directeur de *La Chanson* souscrit personnellement pour 5 francs. La souscription est ouverte dans nos bureaux. Nous publierons les noms des souscripteurs qui auront versé le montant de leurs souscriptions.

Nous sommes en retard vis-à-vis de notre confrère Ali Vial de Sabligny qui vient d'avoir la douleur de perdre sa mère. Mme J. de Sabligny avait écrit avec talent des romans, des nouvelles et des poésies très-remarquables. De plus que son talent et son esprit, elle possédait une âme élevée et un grand cœur. Nous nous associons au deuil de notre confrère, l'habile directeur de la *Revue de la Jeunesse*.

Le compositeur Thys vient de mourir à Bois-Guillaume, près de Rouen, à l'âge de soixante-douze ans. Son corps a été ramené à Paris par sa fille, Mme Pauline Thys, et inhumé à Montmartre, dans un caveau de famille.

A. Thys était grand prix de Rome en 1833, et il se plaisait à rappeler qu'il fut à cette époque, avec Adam, un des véritables créateurs de l'opérette. En effet, les musiciens étaient alors chargés, sous le voile de l'anonymat, des ariettes et des airs intercalés dans les pièces à mise en scène. A. Thys fit ainsi la *Belle limonadière*, la *Nuit au Sérail*, etc., dont les motifs servent encore de timbres à nos vaudevillistes.

Il eut à l'Opéra-Comique quatre petites pièces bien accueillies, *Alda*, *Oreste et Pylade*, *l'Amazone* et la *Sournoise ;* c'est surtout dans la romance qu'il eut une grande vogue. Mmes Sabatier et Richelmi lui durent leurs premiers et leurs plus grands succès.

Fondateur, avec Bourget, de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, il fut élu plusieurs fois président de cette Société.

Le Comité-directeur provisoire de l'Union des Poètes français et étrangers, réuni mardi dernier, a décidé de présenter à la prochaine Assemblé générale, qui aura lieu, 24, rue et salle Pétrelle, le lundi 25 août, à 8 heures et demie du soir, l'ordre du jour suivant :

Nomination du bureau ;

Lecture du procès-verbal de la précédente Assemblée générale ;

Formation et affichage d'une liste d'adhérents, où chacun des membres présents choisira des noms et dressera une liste de vote, comprenant cinq membres pour faire partie du Comité-directeur définitif, et quatre membres chargés de les suppléer en cas de besoin ;

Dépouillement du scrutin par quatre membres délégués ;

Nomination du trésorier ;

Versement des cotisations de chaque adhérent entre les mains du trésorier ;

Deuxième lecture des statuts et propositions diverses.

Pour le comité provisoire,
Le Secrétaire,
J. LE FUSTEC.

La société *la Pomme*, composée de Bretons et de Normands résidant à Paris, met au concours pour cette année les sujets suivants :

1. — (Bretagne) *Eloge de Jacques Cassard* (morceau en prose) : 1er Prix. — Une médaille d'or ; 2e Prix — Une médaille de vermeil.

II. — (Bretagne) *Sonnet sur Michel Columb* : Prix. — Un objet d'art.

III. — (Normandie) *Pièces de vers sur les poètes Normands* : 1er Prix. — Médaille d'or ; 2e Prix. — Médaille de vermeil.

Les manuscrits devront être adressés avant le 15 septembre 1879, à M. Chesnel, secrétaire général de la société, 21, boulevard Saint-Martin, Paris. Ils porteront une devise qui sera répétée sur une enveloppe cachetée contenant le nom de l'auteur. Les enveloppes contenant le nom d'un auteur à qui une mention honorable aura été décernée, ne seront ouvertes que sur l'autorisation expresse du lauréat.

Le concours sera clos le 20 septembre exclusivement.

La distribution des prix du concours de *la Pomme*. aura lieu en séance solennelle, à Nantes, le 4 octobre 1879.

Troisième grand Concours poétique de l'Académie Mont-Réal de Toulouse, clos le 1er septembre.

1° *Ode aux Bienfaiteurs de l'humanité*, sujet imposé. *Cent vers au plus.*

2° Sujet libre. *Quarante vers au plus.*

Adresser les manuscrits à M. Albert Mailhe, 12, place Rouaix, à Toulouse. Joindre *un franc* en timbres-poste pour frais d'inscription.

M. Evariste Carrance publia pour la première fois en 1876, *Les Mystères de Royan*, qui eurent un succès dont la presse se souvient encore. Il était juste de mettre ce livre, qui est une vraie page de la vie humaine, à la portée de tous.

Pour recevoir *franco* l'édition populaire grand format, qui vient de paraître, adresser 1 fr. 25 à M. LÉON DUPRÉ, 6, rue Molinier, à Agen (Lot-et-Garonne).

Le vingt-troisième concours poétique, ouvert en France le 15 août 1879, sera clos le 1er décembre 1879. Vingt médailles, or, argent, bronze, seront décernées. — Demander le programme, qui est envoyé franco, à M. Evariste Carrance, *Président du Comité*, 6, rue Molinier, à Agen (Affranchir).

Le Directeur-Gérant, A. PATAY.

2e ANNÉE. — N° 27. 1er SEPTEMBRE 1879.

LA CHANSON

Revue Bi-Mensuelle

Directeur-Gérant
A. PATAY

20 cent. le Numéro
Sans Supplément

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois

Secrétaire dela Rédaction
A LEROY

20 cent. le Numéro
Sans Supplément

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an........... 6 fr.
» six mois......... 3 »
Etranger, le port en sus

GALERIE DES CHANSONNIERS : ETIENNE DUCRET

Ducret est un exemple de ce que peuvent la volonté et le courage, deux vertus moins rares qu'on ne croit chez les poètes. Vivre mal de son travail et pas du tout de sa plume, telle fut d'abord sa position. Plus tard l'un et l'autre devinrent plus productifs, puis se confondirent ensemble pour le faire vivre. Volumes pour le colportage, chansons-réclames pour la publicité, voilà son labeur. Je ne parle pas des pièces de théâtre : les unes ne lui ont rien rapporté, qu'un peu de gloire, les autres sont encore inédites.

Ducret est né à Dijon, le 12 mars 1829. Sa mère était nièce d'Emile Cottenet, acteur, auteur dramatique et chansonnier, triple talent dont le petit-neveu ne laissera pas perdre l'héritage. Il avait deux ans, quand des revers de fortune forcèrent ses parents à s'établir à Lyon. C'est là qu'il fut élevé et qu'il vécut jusqu'à l'âge de vingt-six ans. On peut donc dire qu'il est Lyonnais. Aussi possède-t-il à un haut degré cette bonne humeur narquoise et cette verve méridionale qui distinguent les Lyonnais. Je dis *méridionale* en parlant de Lyon, car

Pour nous autres Picards, c'est déjà le midi.



D'abord enfant de chœur, puis élève dans un externat clérical, il fut tour à tour professeur, clerc d'avoué, commis marchand, choriste. C'est au théâtre des Célestins qu'il débuta, et comme acteur et comme chansonnier. C'est sur ce théâtre que fut exécutée sa première chanson : *Le peuple est roi.* On était en 1848.

Un éloge de Suchet, en prose, celui de Jacquart, en vers, plusieurs monologues, également en vers, représentés au même théâtre, obtinrent du succès et valurent à leur auteur une popularité que Lyon n'a pas encore oubliée. La gloire, c'est bien, mais les écus? Ducret avait dix-neuf ans, on était en 1850, une femme, un enfant à nourrir. Il gagnait six cents francs par an.

O chère médiocrité!
O modeste célébrité!
Jours légers qu'aujourd'hui j'envie!
On mangeait vingt-cinq francs par mois,
Sautant sur les pics de la vie,
Leste et fringant comme un chamois.

Il est facile de rire du naufrage, une fois au port.

Enfin, encouragé par Achard, il part pour Paris, la terre promise des poètes, dans leurs rêves. Malheureusement, même à Paris il faut manger. Le travail ne rebutait pas Ducret : qu'il en trouvât seulement, il était satisfait. Commis aux écritures, employé, puis gérant d'une grande maison de papiers, il était, en 1869, à la tête d'une vingtaine de mille francs qui ne devaient rien à personne : des inventions heureuses comme conception, des insuccès dus aux circonstances le ruinèrent. Il fallut recommencer. Il eut une inspiration et se jeta, poète-commerçant, à corps perdu dans la réclame.

Son *Album des spécialités en vogue* est un tour de force. Paroles et musique, près de dix mille vers, consacrés à la gloire d'une moutarde quelconque ou de je ne sais quelle farine de santé! Chatouillez donc votre muse en faveur des bons Crespin, de Vidouville; cherchez des strophes dignes de la maison qui n'ést pas au coin du quai! Eh bien, Ducret a tout abordé, tout chanté, tout vanté; le sel Pradel et la Margarine, la moutarde Bornibus et la machine Singer. Mais il est impartial, et confond dans le même amour le vermouth Jouvence et l'amer Picon, la Belle Jardinière et Godchau. Et dans toute cette poésie (ô Phœbus, pardon!), on rencontre des couplets qui ne seraient déplacés nulle part. On trouve aussi, il faut l'avouer, des phrases comme celle-ci, où il est difficile de reconnaître des vers : « Pour être sûr que cet extrait n'est pas de contrebande, il faut exiger le cachet de Ricqlès sur la bande ».

Etonnez-vous qu'à tant travailler l'on devienne habile. Le chansonnier est comme le forgeron : *fabricando fit faber*. Ducret possède une facilité étonnante, mais il possède aussi la forme et la langue. On reconnaît la trace de bonnes humanités. Joignez à cela un débit entraînant, une mimique expressive, une voix mordante, enfin ce qu'un parisien mal appris appellerait : du *chien*. Musicien par surcroît.

Nos abonnés ont pu lire dans le n° 5 de *La Chanson* des couplets de Ducret intitulés : *Reviens, flonflon*. Sa *Marseillaise de la Paix*, que chantait cet été Mme Bordas, a obtenu un beau succès. Sa *Marseillaise des Ecoles* fait aussi son chemin. Ducret est libéral, comme toutes les belles natures, républicain, comme tous les esprits énergiques et francs. Il a de la vigueur, du trait, de l'enthousiasme. Ecoutez ces vers, et dites-moi s'il y reste la moindre odeur d'alcool menthé ou de bitter Guy :

Jaillis, vapeur! Sous ton éclair,
Sortant de sa nuit insensée
L'humanité s'est redressée
Au *fiat lux* de Gutenberg.
Par toi l'horizon s'est ouvert
Au mâle essor de la pensée...

Il excelle aussi à chanter le pays des *Gones*, et *Pisten-claque-pan!* et le *Gandoux* roulant sa *sampote*.

Ducret, aujourd'hui attaché à la maison Lebailly, une des grandes usines de la littérature foraine, est membre de la société des auteurs et compositeurs de musique, de celle des auteurs dramatiques et de la *Lice Chansonnière*. Il est auteur d'un *Théâtre de Guignol*, illustré par Randon.

Eug. IMBERT.

CHANSONNIERS ET COUPLETIERS

Un des symptômes de décadence de la chanson, c'est assurément l'étonnante facilité avec laquelle les *paroliers* exploitent ce genre de poésie qui, naguère encore, étant considéré comme un art, en avait toutes les qualités, et qui n'est plus aujourd'hui, grâce au rôle grotesque qu'on lui impose, qu'une industrie, qu'un mercantilisme dont l'exercice n'exige ni aptitude littéraire, ni aspiration poétique et, parfois même, aucune connaissance prosodique.

Où sont donc les *œuvres*, je ne dis pas sérieuses ni étudiées, mais simplement raisonnables de ces coupletiers dont l'inconscience n'exclut pas l'audace? Où sont-elles les productions qui méritent d'être saluées au passage, qui vaillent la peine d'être classées et auxquelles on puisse, un jour, assigner une place quelconque dans l'histoire de notre langue et de notre poésie, ainsi que cela a été fait pour les œuvres de nos devanciers?

Depuis vingt-cinq ans, au moins, et notamment depuis la création de ces établissements parisiens où l'on chante avec accompagnement d'orchestre, la chanson a passé par telles épreuves, elles a subi, sous la plume effrénée des gens qui la cultivent aujourd'hui, tant de changements dans son caractère, dans son allure et surtout dans son langage, que les quelques personnes qui s'attachaient encore à sa destinée et qui notaient attentivement ses évolutions régulières, surprises de ses transformations anormales, ne la reconnaissent plus. Elle dont la devise avait été si longtemps : *molle atque facetum*, et dont le principal mérite consistait dans la vivacité du style, dans la délicatesse de l'expression, le tour simple et naturel de la phrase...

Quelle dégringolade!

Je sors d'un café-concert, et j'écris sous l'influence d'une impression pénible.

Il faut convenir que le public de ces endroits-là est doué d'un tempérament exceptionnel, pour digérer comme il le fait, les platitudes qu'on lui ressasse, tous les soirs, sur des airs insipides et d'une vulgarité stupéfiante.

S'il m'était permis de donner à cet article les proportions que son sujet comporte, et que le journal *La Chanson* n'est pas en mesure de m'accorder, je développerais ma critique en appréciant à leur valeur les différents répertoires des coupletiers en vogue et j'arriverais à démontrer que la chanson au lieu d'être dans la voie de progression est dans la voie contraire. Aussi bien, tout est pour le mieux, car il me faudrait avoir recours aux citations, et, je l'avoue, je ne suis pas encore assez désœuvré pour me livrer à une pareille besogne.

Du reste, le but de cet article n'est pas positivement de blâmer les honnêtes industriels qui ont fait de la chanson métier et marchandise, et l'exploitent comme ils l'entendent, mais bien de prévenir nos amis les « *chansonniers* » des dangers qu'ils font courir à la chanson en la conduisant au concert où elle n'est admise, cela est incontestable, qu'en se conformant, bon gré malgré, au mauvais goût qui y domine.

Je regrette profondément de ne pas encore avoir vu, à cette place, la protestation motivée d'un membre du *Caveau* ou d'un sociétaire de la *Lice Chansonnière*. Sa plume mieux exercée et plus autorisée que la mienne n'aurait pas manqué d'avoir une portée significative. Les déductions réfléchies qu'un chansonnier de profession aurait tirées de la situation, eussent été préférables à la critique indécise d'une personne sans notoriété, et qui plus est, tout à fait désintéressée dans la question.

Si quelqu'un révoquait en doute les déplorables effets du concert, je l'engagerais à jeter un coup-d'œil sur les milliers de chansons qui ont eu les honneurs de la rampe et dont le succès de quelques-unes a eu de formidables retentissements, et je le prierais de me dire le nombre de celles qui, supportant la lecture, ne soient pas entachées de réminiscences ou d'imitations malheureuses.

La *Chanson des rues* qui avait pour ménestrels de pauvres diables, chantant faux la plupart du temps, eut du moins

un avantage sur la chanson des concerts, c'était de s'adresser directement au peuple qu'elle instruisait en l'égayant, et parfois même développait en lui les aspirations sociales qui se sont accentuées au point de se transformer en revendications.

A-t-on chanté un moment dans ce Paris où les goguettes étaient si nombreuses! En a-t-on mis en circulation de ces couplets joyeux, patriotiques, satiriques! En a-t-on jeté dans le courant des idées modernes, de ces refrains éclatants, de ces strophes sonores, vaillantes, spirituelles et mordantes! (*)

Certaines chansons, à cette époque, qui n'avaient pour truchement qu'un Thespis de barrière, franchissaient tout à coup les murs de Paris, et allaient réveiller les grands échos de la France. Ces chansons-là volaient de leurs propres ailes, et elles allaient loin.

Semblable à l'oiseau qui chante en liberté, la *chanson des rues* n'a jamais été bornée dans son vol, ni entravée dans son essor. Tandis que la chanson des concerts, celle qui se produit entre l'exhibition d'un phénomène — nabot ou titan — et les cabrioles périculeuses d'un gymnasiarque, celle-là s'échappe rarement du lieu qui l'a vue naître. Phalène étourdie, elle se carbonise les ailes aux lustres auxquels elle emprunte son éclat éphémère et ne parvient que péniblement au grand air, qui ne lui est pas toujours favorable.

Qu'on le sache bien, il est dans la chanson française comme dans tout ce qui concerne la littérature, des principes rigoureux, absolus qui relèvent de la tradition et desquels il n'est pas permis de s'affranchir à moins d'être une personnalité comme Gustave Nadaud ou un novateur de la puissance de Pierre Dupont. Ces deux maîtres ont pu modifier sa physionomie, mais ils ne l'ont pas défigurée.

André PERSON.

(*) M. Gourdon de Genouillac vient de recueillir et d'annoter les *Refrains de la Rue de* 1830 *à* 1870. Pour ma part, je lui sais gré d'avoir réuni quelques refrains populaires. Mais je ne saurais lui accorder un *satisfecit* pour la façon plus que légère avec laquelle il commente ses citations. Puis que d'oublis, que de lacunes! Je me réserve, pour un autre moment, la tâche facile de critiquer le livre de M. Gourdon de Genouillac.

CURIOSITÉS DE LA CHANSON

A mon ami et hôte bienveillant M. TRIÈVOZ

LA CABANE OU SONT MES OUTILS (*)

Chanson copiée sur l'autographe de l'auteur

Laissons la maison et la grange,
Etable, écurie et cellier;
A la moisson, à la vendange,
Venez sous ce toit familier!
C'est la cabane où j'entrepose
Mes outils : le vin s'y tient frais.
Quand vient midi je m'y repose,
Je goûte et fait mon somme après.

Sous ce toit que rougit la tuile,
Entre ces murs sans art bâtis,
Inaugurons, mes bons amis,
Avec bon pain, bon vin, bonne huile,
La cabane où sont mes outils.

Voyez fumer cet attelage,
Voyez ces sillons s'entr'ouvrir!
Ces bêtes au brillant pelage
Forcent la terre à me nourrir,
A nourrir aussi ma famille
Et d'autres qui n'ont pas de blé,
Jusqu'à ce moineau qui me pille!
La fauvette m'a consolé.

Sous ce toit, etc.

Gentille petite fauvette
Qui fais du crin de mes chevaux
A tes petits une couchette,
Ta voix ranime nos travaux.
Des insectes et des chenilles
Tu purges nos champs, nos forêts,
Dans mes pommiers tu t'égosilles
Quand les rossignols sont muets.

Sous ce toit, etc.

L'été recouvre ma cabane
De clochettes et de houblon,
De jasmin, de verte liane.
Auprès, comme en un frais vallon,
Rougit la fraise ; la cerise
Ne mûrira qu'un peu plus tard,
Doux appel à la gourmandise!
La main obéit au regard.

Sous ce toit, etc.

Puisque la huche ni la gourde
Ne se désemplissent jamais,
Bonne vendange et moisson lourde,
Mais surtout sachons vivre en paix!
Mordez les poires et les pêches,
Belles filles, à belles dents!
Vos lèvres paraissent plus fraîches
Quand les étés sont plus ardents!

Sous ce toit, etc.

La serpe unie à la faucille,
C'est le plus solide blason
Qu'attache un père de famille,
A sa cabane, à sa maison.
Entourons-le d'une couronne
Où brille, en toute sa beauté,
La rose qu'à ses enfants donne
Une mère : c'est la bonté!

Sous ce toit que rougit la tuile,
Entre ces murs sans art bâtis,
Inaugurons, mes bons amis,
Avec bon pain, bon vin, bonne huile,
La cabane où sont mes outils.

Vénissieux, 2 avril 1868. PIERRE DUPONT.

(*) Cette chanson *inédite* vient de paraitre dans le n° du 1er août 1879 de la revue littéraire *la Province* à qui nous l'empruntons. A. P.

Aux Amis de la Chanson

NE CHANTEZ PLUS LA MARSEILLAISE

AIR : *La bière et le vin* (R. PLANQUETTE)

Les rois aujourd'hui sont bannis
Et c'est le peuple qui gouverne;
Mais, quand ses maux semblent finis,
Faut-il donc toujours qu'il se berne?
Quoi! dans ces jours silencieux
Il ose répéter lui-même
L'hymne sanglant que nos aïeux
Chantaient dans la luttte suprême!

Pour bercer ta force virile,
Au lieu d'exhaler, ô Français,
L'ode à la guerre civile
Chante donc un hymne à la paix!

Il faut vraiment qu'il ait rêvé
Ce peuple aujourd'hui qui nous crie
Que « contre nous tous est levé
« L'étendard de la tyrannie ! »
On croirait voir, par l'action
Qu'il met dans le fait qu'il atteste,
Des rois la coalition
Et Brunswik et son manifeste !

Pour bercer, etc.

« Aux armes ! »... Mais à quel propos?
La France n'a personne à craindre !
Le dernier de ses tyranneaux
Chez les Zoulous vient de s'éteindre.
Pour provoquer si grand courroux
Craint-on les cachots ou les grilles ?
La liberté règne chez nous
Et nous n'avons plus de Bastilles ! (*)

Pour bercer, etc.

Peuple, ceux qui jadis chantaient
Les strophes de Rouget de l'Isle,
Etaient opprimés ; ils luttaient
Au nom du droit dans chaque ville.
C'est pour assurer ton repos
Qu'ils ont péri dans la fournaise ;
Toi, par respect pour ces héros,
Ne chante plus leur Marseillaise !

Pour bercer ta force virile,
Au lieu d'exhaler, ô Français,
L'ode à la guerre civile
Chante donc un hymne à la paix !

Jules CÉLÈS (*)

LE VEUF ET LA PUCE

(FABLE INÉDITE)

Une puce (en janvier !) poursuivait de sa rage
Un pauvre homme, alité dans son lit de veuvage ;
Il suait sang et eau,
Pour défendre sa peau ;
— Mais que me veux-tu donc, insecte sanguinaire ?
Depuis bientôt un an
Que ma femme repose en un lieu funéraire,
Tu me saignes à blanc !
Il raconte la chose
A quelqu'un qui croit fort à la métempsycose :
— Eh ! parbleu mon ami, tu ne devines pas
Que depuis son trépas,
Ta femme est revenue avecque son astuce
Pour te retorturer, dans le corps d'une puce ?
Je vais l'anéantir !...
— Garde-t-en bien, car venant à mourir,
Elle pourrait revivre, et femme te rejoindre ;
« Entre deux maux, toujours, il faut choisir le moindre »

Elisée KLOTZ.

(*) Cette chanson a été chantée par l'auteur, le 14 juillet dernier, au banquet anniversaire de la prise de la *Bastille*.
A. P.

LE CONSERVATEUR AU TEMPLE

(1852)

Seigneur, je vous rends grâce à genoux de m'avoir
Créé tel que, jamais, nul en moi n'a pu voir
L'un de ces hommes sans prudence,
Qui, vers n'importe quoi marchant sans se troubler,
Devant n'importe qui gardent leur franc-parler,
Et leur farouche indépendance ;

L'un de ces gens hardis qui veulent sonder tout ;
Qui ne se pâment pas devant un petit bout
De ruban vert, bleu, rouge ou rose ;
Qui, du titre et du rang niant le doux parfum,
Ne conviendront jamais qu'avant d'être quelqu'un,
Il faut que l'on soit quelque chose ;

De ces gens enrôlés dans l'opposition,
Et qui, loin de rougir de leur abjection,
Semblent fiers de leur petit nombre,
Et préfèrent aux cours, aux châteaux, aux palais,
Aux parcs impériaux regorgeant de valets,
Leur taudis solitaire et sombre :

De ces gens effrontés qui ne respectent rien,
Qui disent du plus noble : — Est-il homme de bien ?
A-t-il été toujours honnête ?
Dont l'âme est inflexible et roide comme un pieu,
Et qu'on ne voit jamais, si ce n'est devant Dieu,
Baisser leur orgueilleuse tête ;

De ces gens sans égards pour le fait accompli,
Qui s'en vont remuer ce que couvrait l'oubli,
Même ce qui ne sent pas l'ambre,
Et, fouillant sans pudeur les haillons du passé,
Veulent savoir comment un règne a commencé
En brumaire ou bien en décembre ;

De ces hommes, enfin, au regard ferme et froid,
Qui, se mêlant partout de défendre le droit
Et les lois qu'on fait disparaître,
Combattent sans espoir et volent au trépas ;
Comme si la justice et les lois n'étaient pas
Toujours le bon plaisir du maître !

Je ne serais jamais, seigneur, de ces gens-là,
De ceux qu'un pouvoir sage en tout temps exila,
De ceux qui, la chose étant faite,
Au plus fort, au vainqueur osent montrer le poing ;
Et, malgré ma douceur, il ne me déplaît point
Qu'on fusille ces trouble-fête.

Toujours on me verra devant le souverain
Célébrer les vertus de la verge et du frein ;
Je serai la bouche qui prône,
La main qui ne craint pas de recevoir, le front
Qui se courbe ; et toujours mes lèvres baiseront
Le velours qui couvre le trône.

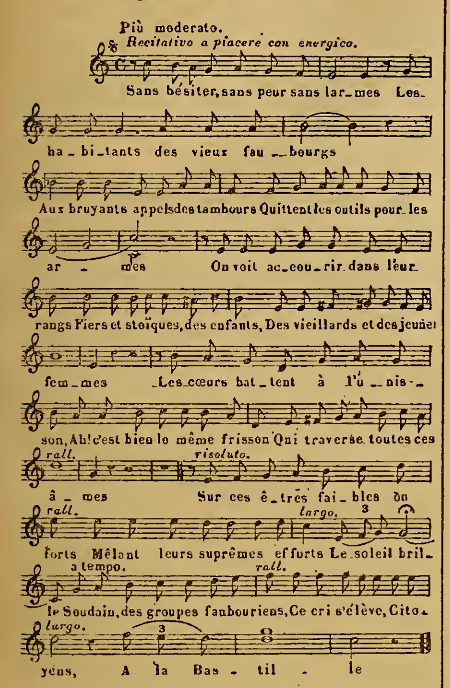
Je suis heureux ; je vis riche, oisif et soumis ;
Hors les gens dangereux, je n'ai point d'ennemis !
Je méprise la maladresse.
Des pauvres, des captifs, des proscrits, des vaincus ;
On cite mes bons mots, mes succès, mes écus ;
Ma joue est vermeille, et j'engraisse.

Continuez, seigneur, à me bien protéger :
Un jour, si du pays vous deviez vous venger,
Ecrasez les castes obscures ;
Mais, quels que soient le maître et le gouvernement,
Faites que je conserve invariablement
Mes rentes et mes sinécures.

Francis MELVIL.

A LA BASTILLE (*)

Musique de Francis CHASSAIGNE



Sans hésiter, sans peur, sans larmes,
Les habitants des vieux faubourgs
Aux bruyants appels des tambours
Quittent les outils pour les armes.
On voit accourir dans leurs rangs,
Fiers et stoïques, des enfants,
Des vieillards et des jeunes femmes.
Les cœurs battent à l'unisson,
Ah ! c'est bien le même frisson
Qui traverse toutes ces âmes.
Sur ces êtres faibles ou forts,
Mêlant leurs suprêmes efforts
Le soleil brille.
Soudain, des groupes faubouriens,
Ce cri s'élève : « Citoyens,
A la Bastille ! »

Ils vont conduits par l'espérance,
Sans mousquetons et sans pourpoint
Et n'ayant que la pique au poing
Venger des siècles de souffrance.
Ils sont devant les sombres tours
(Témoins hideux des anciens jours)
Ils se battent ; la mort qui passe
Des assaillants fait des héros ;
Un sang généreux coule à flots,
Maintenant ils sont face à face.
Mais les combattants en haillons
Ont défait les beaux bataillons
Que l'or habille ;
Superbe, le peuple a planté
L'étendard de la Liberté
A la Bastille !

Après la victoire, l'ivresse
Dans Paris remplissait les cœurs
Et l'on célébrait les vainqueurs
Par de bruyants cris d'allégresse.
Dans les carrefours, des blessés
Tout sanglants, à peine pansés,
Choquaient leurs coupes à la ronde ;
Ceux même qui pleuraient un deuil
Buvaient en clouant le cercueil
A l'indépendance du monde.
Déchargés du poids de leurs fers
Ils oubliaient les maux soufferts,
Et chaque fille,
Au bal de juillet se pressa :
Le peuple triomphant dansa
A la Bastille !

Grand comme l'orage qui plane,
De sa voix haute qui tonnait,
Paris le lendemain sonnait
De l'humanité la diane.
Et plus d'un grand courba le front,
Qui jadis prodiguait l'affront,
Et cacha sa paleur dans l'ombre.
Il avait, le lion géant,
Jeté vingt siècles au néant
Et déchiré le passé sombre.
Quatre-vingt-neuf sera toujours,
Dans notre histoire des grands jours,
L'astre qui brille :
Honneur au peuple qui vainquit,
Car la République naquit
A la Bastille !

Octave LEBESGUE.

(*) Chanté par M. Prévost à l'Eldorado, et par M. Dehans à *La Ruche*. L'accompagnement de piano se trouve chez E. Beauvois, éditeur, rue Tiquetonne, 53.

A BÉRANGER ENCORE UNE CHANSON

Air : *Le feu du prisonnier* (Béranger).

Je veux chanter le chantre populaire
Que tout un peuple a couronné jadis,
Un nom sacré que la France vénère,
Que l'indigent fredonne en son taudis.
Humble, rêveur, sa muse si chérie
Chantait le vin, l'amour à l'unisson.
Au chansonnier de ma belle patrie, } *bis.*
A Béranger encore une chanson. }

Et quoiqu'il fût grand ami de la table,
Jamais humain ne fut plus généreux.
Probe à l'excès, son âme charitable
Prêta secours à bien des malheureux.
Ami des fleurs, du peuple et de Lisette,
Inspire moi des vers à ta façon !
Au souvenir du chansonnier poète, } *bis.*
A Béranger encore une chanson. }

Homme de bien, martyr de la pensée,
De sa prison, sa muse bien des fois
En son essor vers la foule empressée
Chanta le peuple et fit trembler les rois.
Il n'eût chanté les gloires de l'empire,
S'il eût connu de Sedan la leçon :
Il aurait cru déshonorer sa lyre. } *bis.*
A Béranger encore une chanson. }

Candide et fier, bouillant d'indépendance,
Tant il aimait la sainte liberté.
Tout en voulant le bonheur de la France,
Il critiqua prétraille et papauté.
Tout comme lui j'aime la solitude,
Les bois, les champs, la fertile moisson ;
Dans ses refrains j'ai borné mon étude, } *bis.*
A Béranger encore une chanson. }

RÉMY DOUTRE et J.-F. GONON.

LA CHANSON EN PROVINCE

LYON. — Depuis ma dernière lettre, plusieurs soirées fort remarquables ont été données dans les salons de M. Aubert. Les plus attrayantes ont été celle du 14 juillet, jour anniversaire de la Bastille, et celle du 21 du même mois, en souvenir de la mort de notre regretté Pierre Dupont. Le temps m'a manqué pour vous adresser à son heure le compte-rendu de ces charmantes fêtes lyriques, auxquelles ont pris part divers artistes de nos théâtres municipaux ainsi que plusieurs poètes et rédacteurs de la presse lyonnaise.

Je ne reviendrai pas sur ces fêtes déjà anciennes, auxquelles de longs articles des plus élogieux ont été consacrés par les principaux journaux de notre ville ; seulement je veux en déduire ceci : c'est qu'une réaction énergique s'opère contre le répertoire par trop famélique des cafés-concerts et que le public intelligent ne demande qu'à revenir à la vraie chanson française ; c'est-à-dire à celle dont votre glorieux *Caveau* et votre non moins laborieuse *Lice* ont conservé l'honnête et spirituelle tradition, ce dont je les félicite bien sincèrement.

La société des *Amis de la Chanson* vient de perdre deux de ses membres influents : MM. Claude Gauthier et Stéphane, et c'est Paris qui va bénéficier de leur talent. M. Stéphane est engagé comme 1er ténor à l'Opéra populaire que MM. Husson et Martinet vont inaugurer en octobre prochain sur la vieille scène de la Gaîté. Mais, ainsi que l'a dit Désaugiers :

Faute d'un moine l'abbaye
Ne manque pas.

et les *Amis de la Chanson*, stimulés dans leur zèle par les bravos enthousiastes du public qui se presse pour les entendre, et guidés par les bonnes répétitions que leur fait faire chaque jeudi un des leurs, M. Caloin, professeur d'harmonie et compositeur de musique, ils sauront longtemps encore maintenir haut et ferme le drapeau de la chanson gauloise dans nos goguettes lyonnaises.

JULES CÉLÈS.

NÉCROLOGIE

Louis Magot est mort le 9 juillet. Il avait 60 ans. C'était une personnalité, mais une personnalité peu connue. Sa mort la révélera-t-elle? — Ici, se dresse un point d'interrogation.

Il rima et il laisse des rimes considérables.

Il chanta ; que dis-je? Il fit des chansons qui ne furent point chantées. Elles le seront peut-être un jour, son bagage littéraire est assez important. Nous nous proposons d'en faire l'inventaire et d'en parler prochainement.

Magot était sceptique. Il raillait. Il avait du Voltaire dans la face moins la bonhomie. Il avait beaucoup d'esprit mais peu de finesse. Il était capricieux, indécis, versatile.

Jeune, il aborda la politique. On le crut ambitieux. Il l'était, en effet, mais sans ampleur. Puis la misère — cette hideuse conseillère — le fit frapper aux portes les plus extrêmes. Et il savait ce qu'il faisait, car il a rimé une chanson avec ce refrain :

« Mendier ce n'est pas se vendre »

Nous croyons devoir objecter que l'homme qui mendie ne s'appartient plus. Il s'annihile?

C'est ainsi que l'ouvrier sertisseur quitta un jour le tabouret de l'atelier pour s'asseoir dans un fauteuil d'employé de la caisse d'épargne. Cela ne dura pas ; phtysique depuis sa jeunesse, il était constamment malade. Et moins qu'un ouvrier, un employé doit l'être. Il dut retourner à l'établi.

En 1867, Magot, rêva de créer une société d'auteurs plus ou moins *inconnus* sous cette dénomination : *Les Jeunes*. Or, comme Magot ne l'était déjà plus, ce titre : *Les Jeunes* discordait à son oreille. Sa société s'appela : *Les Petites Plumes*. Elle vécut quelques mois à l'état de duvet. *Les Petites Plumes* ne grandirent pas ; un coup de vent les éparpilla.

Mais quelques *Jeunes* se rassemblèrent en 1869. *Le Franc Parleur* de Paris fut créé par eux. Ses allures affirmèrent son titre. Magot qui était au nombre des rédacteurs écrivit deux ou trois articles remarquables. Mais le journal dut mourir, tué par Emile Ollivier en janvier 1870, après l'assassinat de Victor Noir.

Les évènements de 1870-71 firent à Magot une popularité dans son arrondissement. Il abordait la tribune populaire et présidait souvent les clubs de son quartier. Ses phrases humoristiques faisaient rire ses auditeurs.

La commune de Paris le nomma à l'administration municipale du 12e arrondissement. Arrêté pour ce fait lors de l'entrée des troupes à Paris, il fut traduit devant un conseil de guerre. Il rima une *Ode aux français* et un poème ayant pour titre *Les Otages*. Ces deux œuvres le sauvèrent de la déportation.

Magot reniait son passé. Ses amis lui tournèrent le dos. Enfin, Magot s'alita. Il mit quatre années à mourir. Il écrivit jusqu'à sa dernière heure.

Il se réconcilia avec l'église catholique après s'être fait protestant et, selon ses dernières volontés, son cercueil fut aspergé d'eau bénite.

Sa famille et deux ou trois étrangers accompagnèrent son corps au cimetière.

Requiescat in pace

R. G.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Pour une fois VICTOR n'a pas eu tort. Il a droit aux remercîments du chroniqueur de *La Chanson*.

J'ai reçu, doublé d'une lettre charmante, un compte-rendu que je livre à la publicité sans en changer une syllabe :

Soirée intéressante lundi dernier à la société des *Gais Momusiens*.

Les Jurons de Cadillac qu'ils nous ont donnés comme pièce de résistance, ont été bien enlevés par Mme Lausanne et M. Victor.

Cette charmante comédie, quoique bien détaillée, eût cependant gagné à être un peu plus étudiée par ses deux interprètes. Ensemble satisfaisant en somme.

Mme Augusta, qu'on nous dit engagée en province, nous a

chanté d'une manière très fine, et surtout très gaie, la jolie chansonnette *Méchant! méchante!*

M. Alphonse a été très-drôle, notamment dans sa seconde chansonnette, la chanson si populaire de *Marlboroug* chantée par un Anglais.

Si nous osions, nous conseillerions à M. Marty de choisir des récits autres que *la Nuit terrible*, qui ne convient que très peu à son organe... féminin.

M[lle] Henriette, MM. Dagorus, Gaugloff (pianiste) Georges et tutti quanti complétaient la soirée. VICTOR.

J'assistais à la dernière soirée de la *Renaissance* (M. Ramel président). C'est vous dire que je me suis amusé.

Je passe brièvement sur la première partie dans laquelle se sont fait entendre de fort bons amateurs, entre autres MM. Jomain, Raynal, etc., M[lle] Louise, la toute mignonne Louise, jeune blonde dont la jolie tête d'enfant mutin, les yeux à faire rêver, les pieds et les mains de duchesse, dont le sourire découvre trente-deux perles enchassées dans un écrin rosé, nous fait savourer *les Amoureux de Catherine.*

Puis nous arrivons à la deuxième partie. C'est la pièce de résistance ; l'armée de réserve donne, nous sommes loin de nous en plaindre. La victoire est complète. *Le Luthier de Crémonne* a fait florès. Un premier prix à chacun des interprètes. M[lle] Doucet a des qualités incontestables ; elle dit juste ; la voix, quoique faible, est très-sympathique et fait bien vibrer la corde sentimentale. M. Donckel n'a plus besoin d'éloges ; disons que pour cette pièce il s'était surpassé. M. Moriack n'avait qu'un rôle secondaire dont il a su tirer parti. Quant à M. Donckel, sa tâche était rude. Le rôle principal lui incombait. On connaît ce rôle d'amoureux ; c'est sans conteste le plus difficultueux de la pièce.

Rien à redire! Notre plume de critique nous échappe des mains et nous nous bornerons comme éloges à la constatation d'un pleur dont je certifie l'authenticité. A un moment donné, on a pu voir les grands yeux noirs de ma voisine de gauche noyées dans de douces larmes que l'artiste avait fait couler. Fi ! M. Donckel, que c'est vilain de faire pleurer d'aussi jolis yeux! A. LEROY.

La société *la Gaîté française* (président M. Thibert) a organisé au théâtre de l'Alhambra, 23, faubourg du Temple, le vendredi 15 août, une grande soirée extraordinaire pour la fondation d'une caisse de secours. — L'intention était bonne, mais le jour mal choisi et, par suite, l'assistance peu nombreuse. — Que cette gaie société ne se décourage pas : elle nous a paru renfermer des éléments précieux de jeunesse et de bonne volonté. PROSPER TIBIA.

La Cordiale donnera, le jeudi 1 septembre, une grande soirée dans son local ordinaire, 35, boulevard Sébastopol.

Le samedi 6 septembre, grande soirée de réouverture du *Cercle Murger*, sous la présidence de M. Targe, café du Globe, 8, boulevard de Strasbourg.

Le *Cercle Musset*, sous la présidence de M. Durrieu, fera sa réouverture le 13 septembre dans son ancien local, boulevard de Strasbourg, 8, Café du Globe.

Le lundi 15 septembre, concours de poésie et de chants à *La Lyre Bienfaisante*, 9, quai Saint-Michel, sous la présidence de M. Couvreur : Deux prix de poésie libre ne dépassant pas 60 vers, et quatre prix de chant dont deux pour les dames ; à 8 heures 1/2 précises. A. P.

QUATRIÈME CONCOURS MENSUEL

De La Chanson

PIÈCE COURONNÉE

L'ESPÉRANCE

Pourquoi parles-tu d'allégresse,
Faible oiseau, pauvre prisonnier?
Pourquoi ces refrains de tendresse,
Ces doux chants d'amour printanier?
Pourquoi cette note si pure,
Ces accents si mélodieux?
Loin des chants, loin de la verdure,
Captif, hélas ! tu peux donc être heureux?

As-tu donc oublié ces rives
Où l'aurore, au souris vermeil,
Caressait vos bandes naïves
Saluant son joyeux réveil?
As-tu donc oublié la ronce
Où pendit ton nid gracieux?
Un doux chant, voilà ta réponse :
Captif, hélas! tu peux donc être heureux?

Tu peux donc, sans douleur amère,
Contempler le cruel bourreau
Qui, malgré les cris de ta mère,
T'arracha jeune à ton berceau?
Tu peux donc, du fond d'une cage,
Voir au loin tes amis joyeux
Sans cesser ton joli ramage?...
Captif, hélas! tu peux donc être heureux?

Mais que dis-je, ô, quand je t'accuse
D'oublier l'air libre et les champs?
Loin des cieux, frêle fleur recluse,
Tu souris encore au printemps.
Dans les fers, la noble espérance
Console ainsi le malheureux :
Bel oiseau, redis ta romance;
Libre demain, tu pourras être heureux!

Oui, demain, d'une aile légère,
Franchissant ce cachot obscur,
Tu pourras rejoindre ta mère
Qui t'appelle aux plaines d'azur.
Tu pourras, oubliant tes peines,
Savourer ce bien précieux
Que tu chantes malgré tes chaînes :
Libre, demain, tu pourras être heureux!

Comme toi, mais sans le comprendre,
J'éprouvais un naissant espoir,
Quand soudain tu vins faire entendre
Ces accents au mâle pouvoir.
Je revois les fils de la France
Secouant leur joug odieux...
Chante encore ; à nous l'espérance :
Libres demain, nous serons tous heureux!

Le Mans. HIPPOLYTE DAGUET.

Viennent ensuite ;
La Chanson d'autrefois, de M. Octave Pradels ;
Partons au bois, de M. Victor Clément.

39 pièces nous ont été envoyées.

Nous avons reçu la lettre suivante que nous nous empressons de publier :

Malakoff-Vanves, 19 août 1879.

Au directeur du journal La Chanson

Mon cher Patay,

J'ai la satisfaction de vous annoncer que sur ma proposition, le conseil municipal de Malakoff-Vanves, à l'exemple de celui de Paris, a voté une somme de 50 francs pour l'érection de la statue de Béranger. C'est bien peu il est vrai, et je regrette vivement de n'avoir pu obtenir davantage, mais notez qu'il y a en France 36,000 communes et que si chacune apportait son obole à l'œuvre si bien commencée par *La Chanson*, ce serait un joli résultat.

Je vous serre amicalement la main.

Joseph LAVERGNE.

Merci, mon cher Lavergne, de votre initiative. Veuillez être notre interprète près de vos collègues que nous remercions d'avoir été les premiers à suivre l'exemple du conseil municipal de Paris, exemple qui, nous l'espérons, sera suivi sinon par tous du moins par un grand nombre, notamment par toutes les communes du département de la Seine.

Béranger n'a-t-il pas chanté le *Curé de Meudon*, *l'Aveugle de Bagnolet*, etc., etc.

A. PATAY.

CHOSES ET AUTRES

SOUSCRIPTION POUR LA TOMBE DE LEDUC

1re Liste

Société des *Enfants du Marais* (Chaumette président)	5 »
MM. A. Patay, directeur de *La Chanson*	5 »
J. Lavergne, chansonnier	1 »
Denis	2 50
Eugène Baillet, chansonnier	3 »
Total	16 50

La souscription reste ouverte. Nous faisons appel aux nombreux camarades de Leduc.

La Lice Chansonnière, malgré ses quarante-huit ans d'existence est toujours jeune! Le dimanche 17 août elle baptisait un nouveau membre libre qu'elle appelle *son petit dernier*. Il a nom Rousset, la face réjouie et la main bien ouverte pour recevoir celle de ses amis. C'est dans sa jolie propriété de Saintry près Corbeil que le néophyte avait convié ses parrains et collègues à cet effet. Ce baptême ne fut pas sans dragées, mais en guise d'eau lustrale l'amphytrion avait bel et bien mis en chantier une gentille feuillette d'un certain vin de *la Côte Saint-Jacques* récolté par lui ; car si Rousset ne fait pas de chanson il fait de bon vin, agréable compensation. Quant aux prières, elle ont été remplacées par de joyeuses chansons. Notre galant maître des chants Jeannin avait rimé des couplets de circonstance qui avaient pour refrain d'embrasser l'aimable hôtesse ; heureuse inspiration dont il s'acquitta très-bien. Cahen a dit *la Chatelaine de Saintry*, à-propos très-applaudi, Georges Baillet a célébré *le Vin de la côte Saint-Jacques*, puis chacun à son tour, Lebeaux, Chebroux, Rohineau, Eugène Baillet, Durafour, Flachat, Adeline ont dit avec entrain leurs meilleurs refrains. Nous étions quarante-cinq! pauvre feuillette! quelle assaut! Elle en est morte?

Quant à nos chères et charmantes demoiselles Durafour, je veux bien vous dire qu'elles ont interprété d'une façon ravissante le répertoire Graindor et le duo des Pifférari, mais je ne vous dirai pas qu'elles ont été applaudies, ce serait écrire un pléonasme.

Tout à coup l'écho apporte un bruit joyeux de violon et de clarinette. C'est Georges Baillet, Adeline et le jeune Caron qui ont improvisé un orchestre dans la grande avenue des tilleuls. En deux minutes le bal est au complet. Là, c'est Eugène Baillet qui enseigne à Mme Durafour la polka qu'il ne sait pas; plus loin Labbé exécute un pas absolument ignoré des chorégraphes académiques. Chebroux fait à Cahen un vis-a-vis quelque peu dégingandé. On remarque l'absence du directeur de *La Chanson*: Patay, un de nos plus joyeux danseurs, qui avait été invité; il manque au tableau. Georges Baillet dirige son orchestre à la vapeur, pas d'arrêt, en avant deux! Bravos! l'orchestre, nos musiciens sont superbes, et nos dames donc! quel entrain! Chebroux l'a dit :

> Ce n'est pas un bouquet de fleurs,
> C'en est tout un parterre.

et pendant ce temps-là, Jeannin, grimpé dans un arbre, et Lebeaux, qui ne peut se livrer à nos plaisirs, contemplent leurs vieux amis devenus de jeunes gamins, pour cette fois seulement. C'est au chant du *chœur de la Lice* que s'est effectué le retour. Vous reviendrez, j'espère, nous crie Rousset. Allons! *La Lice* a encore de la joie et du bon vin sur la planche de l'avenir!

E. B.

Le conseil municipal de Lons-le-Saulnier vient de délibérer sur l'érection d'une statue à Rouget de l'Isle.

Le conseil a voté en principe l'érection de cette statue et a décidé qu'il sera constitué un comité provisoire, composé des sénateurs et députés du Jura et des membres du conseil municipal de Lons-le-Saulnier.

Ce comité sera chargé d'examiner dans quelles conditions ce monument devra être élevé, et d'organiser à cet effet une souscription nationale.

Nous apprenons la fondation d'un orchestre d'amateurs sous le nom de Société symphonique *Les Trouvères*.

Le siège est 9, place du Château-d'Eau, maison Orange. Cette société qui compte déjà une trentaine de membres adhérents, fait appel aux amateurs, violoncelles, altos, hautbois et bassons.

Le chef d'orchestre est M. Jules Raux.

Le bruit court que le nom d'André Gill, le spirituel *caricaturiste*, doit figurer sur la première liste des promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur. Certain que cette nouvelle se réalisera, nous félicitons le Ministre des Beaux-Arts et le vaillant artiste.

Vient de paraître à notre librairie, en vente au profit de la *Souscription Béranger*, la conférence faite par Jules Claretie, au théâtre du Château-d'Eau, à la matinée Béranger. Prix : 1 franc.

Dans notre prochain numéro nous parlerons de toutes les publications qui nous ont été envoyées.

Le Directeur-Gérant, A. PATAY.

2e ANNÉE. — No 28. 16 SEPTEMBRE 1879.

LA CHANSON

Revue Bi-Mensuelle

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois

Directeur-Gérant
A. PATAY

20 cent. le Numéro
Sans Supplément

Secrétaire de la Rédaction
A. LEROY

20 cent. le Numéro
Sans Supplément

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an........... 6 fr.
» six mois......... 3 »
Etranger, le port en sus

GALERIE DES CHANSONNIERS : DESROUSSEAUX



Depuis un temps immémorial, au Mardi-Gras et à la Mi-Carême, des ouvriers masqués parcourent, dans l'après-midi, les rues de Lille, en chantant et vendant des couplets qui retracent les faits principaux de l'année écoulée. Ces couplets, composés d'ordinaire par des gens illettrés, sont exclusivement écrits en patois lillois.

En 1838, A. Desrousseaux, qui avait alors près de dix-huit ans, mit en chansons trois types populaires : *le Marchand de pommes de terre, la Faiseuse de café et le Marchand de chansons.* Le jour du Mardi-Gras, l'auteur, costumé en marchand de chansons, et deux de ses amis, transformés, l'un en marchand de pommes de terre, l'autre en diseuse de bonne aventure, montèrent dans une voiture découverte, sur le devant de laquelle se trouvait un tambour et derrière quelques musiciens, et parcoururent la ville en chantant, ou, pour mieux dire, en jouant chacun son personnage. Les chansons de Desrousseaux, quoique assez mal faites, étaient cependant meilleures que la plupart de celles qui se débitaient pendant le Carnaval. Elles furent enlevées en quelques heures et devinrent promptement populaires. Deux ans plus tard, Desrousseaux faisait vendre, dans une circonstance analogue, quelques autres productions, parmi lesquelles *le Spectacle gratis* dont nous reparlerons plus loin : même succès pour le jeune rimeur.

L'heure de la conscription était sonnée. Les parents de Desrousseaux n'auraient pu le remplacer qu'en y employant tout leur avoir; il ne voulut pas accepter un aussi grand sacrifice. Le jour du tirage au sort, sa mère, consultant son cœur plutôt que sa raison, lui glissa dans la poche une de ces *coiffes* ou membranes que certains enfants ont sur la tête en venant au monde et qui sont réputées porter bonheur non-seulement à leurs propriétaires naturels — d'où le proverbe : *être né coiffé* — mais encore, dans certains cas particuliers, à ceux qui les détiennent momentanément. Malgré la *peau divine* — c'est ainsi qu'on appelle à Lille cette espèce de talisman,— dans un canton où le numéro 150 était mauvais, Desrousseaux tira bravement le numéro 72.

Prenant sa mésaventure avec philosophie, Desrousseaux adressa à ses amis de la société des *Fils de Béranger* une chanson intitulée *Mes Adieux*, dont voici le refrain :

Je vais partir, ainsi le veut la loi,
Mes bons amis, penserez-vous à moi?

Puis il entra au 46ᵉ de ligne, où il passa sept ans à jouer de la clarinette et du violon, à donner des leçons de solfège aux enfants de troupe ou aux élèves musiciens, et à faire danser les soldats, car, ainsi qu'il le dit dans une chanson autobiographique encore inédite :

Dins tout' caserne, in France,
On trouve eun' sall' de danse.

Desrousseaux tint, en outre, l'emploi de violon dans les théâtres ou les bals de diverses villes de garnison, notamment à Paris. Il écrivait alors, de loin en loin, des romances qu'il trouvait lui-même détestables et qui, pour cette raison, n'ont jamais vu le jour.

De retour à Lille, vers la fin de 1847, Desrousseaux entra au Mont-de-Piété comme surnuméraire avec l'espoir d'obtenir promptement un emploi lucratif. Ses économies s'épuisèrent cependant avant que son rêve se réalisât. Heureusement, un soir, il fit par hasard la rencontre d'un ami qui le conduisit au *Cercle Lyrique*, réunion chantante très en vogue. Le bruit s'étaut répandu que l'auteur du *Spectacle gratis* assistait au concert, le président invita Desrousseaux à dire cette chanson qui, pendant son absence et à son insu, était devenue populaire.

— Mais, objecta le chansonnier, je n'ai jamais chanté en public, et mon œuvre n'est pas entièrement présente à ma mémoire.

— Qu'importe ! répondirent cent voix ; on vous soufflera : nous la savons tous.

Conduit de force au piano, Desrousseaux s'exécuta et obtint un succès colossal. Enivré par les applaudissements qui retentissaient pour la première fois à son oreille, il rentra chez lui, la tête en feu, et ne se coucha qu'après avoir composé sa chanson des *Amours de Jeannette et de Girotte* qui est encore une de ses meilleures productions. Il en écrivit quelques autres les jours suivants, et alla les chanter au même *Cercle* où des soirées musicales avaient lieu tous les lundis. Séance tenante, on ouvrit une souscription destinée à couvrir les frais d'un petit recueil des chansons de Desrousseaux.

Cette publication eut une influence décisive sur la destinée de notre chansonnier. Bien que tirée à plusieurs milliers d'exemplaires, la première édition fut promptement épuisée. Un riche négociant, adjoint au maire, grand collectionneur d'objets de toute nature se rattachant à l'histoire de Lille, se procura l'opuscule de Desrousseaux et exprima le désir de posséder un autographe de l'auteur. Celui-ci s'empressa de satisfaire à cette demande. Instruit de la position précaire de Desrousseaux, l'honorable négociant craignit de le voir quitter Lille, et, sur sa recommandation, le poète entra d'abord au comptoir d'Escompte, puis, un peu plus tard, à l'Hôtel-de-Ville où, après avoir été simple expéditionnaire, sous-chef et chef de bureau, il dirige actuellement l'important service de l'octroi.

Le premier recueil de Desrousseaux, publié en 1848, a été suivi d'un second puis d'un troisième, en 1849. Quatre volumes et quelques livraisons d'un cinquième ont été édités plusieurs fois, de 1857 à 1873, sous ce titre : *Chansons et Pasquilles lilloises*. Ils abondent en œuvres pleines de verve et d'un franc esprit. *Le Parrainage*, *les Tables tournantes*, *l' Garchon de Lille*, *le Jour des Noces*, *les Vieilles Croyances*, *le Café*, *la Rattacheuse*, *Liquette*, *le Mont-de-Piété; Jean Gilles* et cent autres sont des tableaux populaires très-vrais et d'une gaîté communicative.

Comme la plupart des anciens chansonniers, Desrousseaux n'employa d'abord que des airs connus. Quoique musicien, il ignorait posséder une source de mélodie. Un jour, ayant écrit d'un jet sa fameuse *Canchon-Dormoire*, berceuse communément appelée *le Petit Quinquin*, que nous publions dans ce numéro, il chercha vainement à y adapter un pont-neuf quelconque et se vit forcé, bien à regret (ce mot est de lui) de noter l'air nouveau qui lui vint en tête. Trop modeste, Desrousseaux craignait que sa musique nuisît aux paroles. Il se décida cependant à interpréter lui-même sa chanson en public : l'auditoire fut électrisé. Cinq cents voix répétèrent en chœur ce refrain à la fois si simple et si original qui peut laisser froids ceux qui ne connaissent pas les mœurs de l'ancienne capitale de la Flandre, mais qui alla droit au cœur des Lillois :

Dors, min p'tit quinquin,
Min p'tit pouchin,
Min gros rojin ;
Te m' f'ras du chagrin
Si te n' dors point qu'à d'main.

Pendant une grande partie de la nuit, des jeunes gens se promenèrent dans la ville en chantant l'œuvre de Desrousseaux. Un mois plus tard, tout Lille connaissait l'air du *Petit Quinquin*. Arrangé maintes fois en pas redoublé, en polka, en quadrille, il a depuis longtemps fait son tour de France, et bon nombre de nos musiques militaires l'on exécuté en Afrique, en Italie, en Crimée, en Chine et ailleurs. Depuis lors, Desrousseaux a composé la plupart des airs de ses chansons. Presque tous, d'une facture particulière et d'un rhythme facile, ont acquis une grande popularité dans le Nord et ont aussi été arrangés en quadrilles et en pas-redoublés pour orchestre et pour piano.

Desrousseaux, qui possède une jolie petite voix de ténor, interprète ses œuvres avec beaucoup de goût et d'esprit. Pendant plus de vingt ans, il a pris part à des concerts de bienfaisance dans quantité de villes du Nord et du Pas-de-Calais. Son nom sur une affiche était une raison de recette. Que d'infortunes il a soulagées de la sorte !

Ce n'est pas à Desrousseaux qu'on peut appliquer le proverbe : Nul n'est prophète en son pays. La société des Lettres et des Sciences de Lille lui a décerné, dans une séance solennelle, une médaille d'or. Tous les journalistes de cette même ville, se sont occupés de lui comme chansonnier, musicien et chanteur. Il est cité dans toutes les publications ayant trait à l'histoire locale et occupe, notamment, une très-belle place dans la *Biographie lilloise* de H. Verly. Dans une pièce en un acte intitulée *les Chansons de Desrousseaux*, que M. Géry-Legrand a publiée et a fait représenter au théâtre de Lille, se trouve le rondeau suivant, qui complétera fort agréablement la partie critique de notre travail :

AIR : *des Comédiens.*

Lisez, mon cher, le poète de Lille,
Le chansonnier au charme merveilleux,

Car Desrousseaux transmet, dans notre villé,
A nos enfants l'esprit de nos aïeux.

C'est grâce à lui que la chanson patoise
A refleuri dans l'arrière-saison,
Il ralluma cette verve gauloise
Qui semblait morte avec Brûle-Maison. (1)

Son cadre étroit offre une œuvre complète :
L'humour et l'art y brillent tout entiers,
Et l'on retrouve aux tons de sa palette
Une couleur d'Ostade et de Téniers,

Peintre flamand, il rend d'après nature,
Ainsi qu'ils sont, les hommes et les lieux ;
A la Kermesse ou dans la filature
Il a trouvé tous ses refrains joyeux.

Refrains chéris, vous avez su distraire
Les longs labeurs dans les noirs ateliers...
O Desrousseaux, ta muse populaire
Vivra toujours au cœur des ouvriers !

Ta folle muse, effrontée et narquoise,
Semble de tout aimer à se moquer,
Aux fats, aux sots, elle vient chercher noise,
Mais sous son rire on sent ses pleurs couler...

Ta jeune muse a des grâces d'aïeule
Quand le vieux temps par elle est raconté,
Et sa chanson, qui n'est jamais bégueule,
Brille toujours par son honnêteté !

Sur le Réduit (2) comme sur la Placette, (3)
On peut sans peur suivre partout ses pas...
Sa probité se révèle à *Thrinette,*
Son cœur ému frémit chez *Casse-Bras !*

Lille en est fière et toujours ta mémoire,
Poète heureux, vivra dans ta cité ;
Ah ! chante encor, chante sa vieille gloire,
Son vieil honneur, sa vieille liberté.

Lisez, mon cher, le poète de Lille,
Le chansonnier au charme merveilleux,
Car Desrousseaux transmet, dans notre ville,
A nos enfant l'esprit de nos aïeux,

Plusieurs cabaretiers ont pris pour enseignes des titres des œuvres principales de Desrousseaux. Un faïencier a fait quatre douzaines d'assiettes imprimées, reproduisant autant de scènes de ses chansons ou pasquilles. En même temps qu'il mettait dans le commerce une pipe représentant le général Faidherbe, un fabricant de pipes livrait également aux fumeurs du Nord la tête du chansonnier. Enfin, et c'est ce à quoi il paraît tenir le plus, Desrousseaux est estimé, on peut même dire aimé de tous ses concitoyens.

Si Jasmin et Mistral sont dignes
De voir leur patois applaudi
Alors qu'il chantent au Midi,
Desrousseaux a les mêmes titres
Devant d'équitables arbitres
Pour qu'on applaudisse aussi fort
Ses chefs-d'œuvre en patois du Nord.

Nous sommes entièrement de l'avis exprimé dans ces vers par N. Martin, et nous venons de le prouver en racontant dans *La Chanson* le poète lillois. Nous n'espérons sans doute pas faire chanter en public ses œuvres à Paris, où le dialecte dont il se sert est inconnu ; mais, leur lecture n'étant pas plus difficile que celle des vieux auteurs français, notre devoir était de signaler les *Chansons et Pasquilles lilloises* aux amateurs de linguistique ainsi qu'à tous ceux qui, en littérature comme en musique, aiment ce qui sort des sentiers battus.

Nous avons annoncé, dans notre numéro du 16 août, la réception de Desrousseaux comme membre honoraire de *La Lice Chansonnière.* Par un singulier effet du hasard, le numéro du diplôme qui lui confère ce titre est le malencontreux 72 qu'il tira jadis au sort. Nous nous féliciterions que cette rencontre inspirât à Desrousseaux la résolution de prendre du service actif dans la milice chansonnière de Paris. Il a l'esprit, la franchise, le large rire, trois bonnes armes pour porter à nos ridicules et à nos abus des coups victorieux.

L.-Henry LECOMTE.

(1) Chansonnier Lillois du XVIII° siècle, dont nous donnerons ultérieurement la biographie,
(2 et 3) Quartiers populaires.

LA CHANSON D'AUTREFOIS

Air à faire.

Sainte chanson, qui désertas la France,
Les temps sont loin où tes hardis couplets
Fêtaient l'amour, la gloire et l'espérance
Et couronnaient tous les joyeux banquets !
Jours regrettés où les âmes françaises
A tes accents savaient se souvenir...
Où les flonflons étaient des Marseillaises
Qui découvraient les champs de l'avenir !

Reviens, chanson ! à ton charmant empire
Assujettir encor tes fils gaulois...
Rends-nous le sain et joyeux rire...
Rends-nous les refrains d'autrefois !

Nos bons aïeux savaient vider leurs verres ;
A tour de rôle ils disaient sans façon
Tes gais refrains... puis embrassaient nos mères,
Et nous naissions, parfois, d'une chanson.
Chantant le vin, nos pères savaient boire...
Sachant aimer, ils chantaient les amours...
Et le *Grenier* et la *Mère Grégoire*
Valaient pour eux plus que nos longs discours !

Reviens, chanson ! etc.

Le thème était l'amour de la patrie !
Et soit qu'il but à son drapeau vainqueur,
Soit qu'il pleurât la liberté flétrie...
Quand l'un chantait, tous reprenaient en chœur.
Que c'était beau ! D'une énergique ronde
Les fiers accents vibraient à l'étranger !
Tous nos couplets faisaient le tour du monde ;
La France alors s'appelait : Béranger !

Reviens, chanson ! etc.

En vain, chez nous, quittant ta fière trace,
Des airs bâtards ont usurpé ton nom...
Ils vont mourir, découvre-toi la face
Et chez tes fils reviens, noble chanson !
Il faut des chants à la France nouvelle,
Pour ses festins comme pour ses combats :
Qu'Anacréon ressuscite pour elle
Et qu'un Tyrtée enflamme ses soldats !

Reviens, chanson ! à ton charmant empire
Assujettir encor tes fils gaulois,
Rends-nous le sain et joyeux rire,
Rends-nous les refrains d'autrefois !

Octave PRADELS.

CANCHON-DORMOIRE OU LE PETIT-QUINQUIN

Berceuse populaire lilloise

Paroles et musique de DESROUSSEAUX



« Dors min p'tit quinquin (1),
Min p'tit pouchin,
Min gros rojin;
Te m' f'ras du chagrin,
Si te n' dors point qu'à demain. »

« Ainsi, l'aut' jour, eun' pauv' dintellière,
In amiclotant (2) sin p'tit garchon,
Qui d'puis tros quarts d'heure, n' faijot qu' braire (3),
Tachot d' l'indormir par eun' canchon,
Ell' li dijot : « Min Narcisse,
D'main t'aras du pain n'épice,
Du chuc à gogo,
Si t'es sache, et qu' te fais dodo.
« Dors, etc...

« Et si te m' laich' faire eun' bonn' semaine,
J'irai dégager tin biau sarrau,
Tin patalon d' drap, tin giliet d' laine...
Comme un p'tit milord te s'ras farrau!
J' t'acat'rai, l' jour de l' ducasse (4),
Un porichinell' cocasse,
Un terlututu,
Pour juer l'air du *Capiau-pointu*...
« Dors, etc...

« Nous irons din l' cour Jeannette-à-Vaques,
Vir les marionnett's. Comme te riras,
Quand t'intindras dire : « *Un doup' pou' Jacques!* (5) »
Pa'l' porichinell' qui parl' magas!... (6)
Te li mettras dins s' menotte,
Au lieu d' doupe, un rond d' carote!
I t' dira : *Merci!...*
Pins' comm' nous arons du plaisi! »
« Dors, etc...

« Et si par hasard sin maîte s' fâche,
Ch'est alors Narciss' que nous rirons!
Sans n'n avoir invi, j' prindrai m'n air mache (7),
J' li dirai sin nom et ses sournoms,
J' li dirai des faribolles,
I m'in répondra des drôles,
Infin, un chacun
Verra deux pestac' au lieu d'un... »
« Dors, etc...

« Allons serr' tes yeux, dors min bonhomme,
J' vas dire eun' prière à P'tit-Jésus,
Pour qu'i vienne ichi, pindant tin somme,
T' fair' rêver qu' j'ai les mains plein's d'écus,
Pour qui t'apporte eun' coquille, (8)
Avec du chirop qui guille (9)
Tout l' long d' tin minton...
Te pourléqu'ras tros heur's de long! »
« Dors, etc...

« Le mos qui vient, d' *Saint-Nicolas*, ch'est l' fiête,
Pour sûr, au soir, i viendra t' trouver.
I t' f' ra un sermon, et t' laich'ra mette
In d'zous du balot (10), un grand painnier.
I l' rimplira, si t'es sache,
D' séquois qui t' rindront bénache (11),
Sans cha, sin baudet
T'invoira un grand martinet.
« Dors, etc...

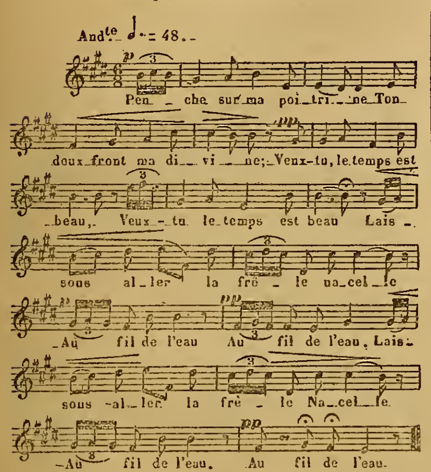
Ni les marionnett's, ni l' pain n'épice
N'ont produit d'effet. Mais l' martinet
A vit' rappajé (12) l' petit Narcisse,
Qui craingnot d' vir arriver l' baudet.
Il a dit s' canchon-dormoire... (13)
S' mère l'a mis dins s'n ochennoire, (14)
A r'pris sin coussin (15),
Et répété vingt fos che r'frain :
« Dors etc.

(1) *Quinquin*, diminutif de *Kind*, mot flamand signifiant : enfant; par conséquent : enfantelet, fanfan. En général, pour les mères qui l'emploient, *quinquin* est, ainsi que *pouchin* (poussin) et *rojin* (raisin) un mot d'amitié sans signification précise. (2) *Amicloter*. Dodeliner, caliner. (3) Pleurer « *Li uns brait et l'autre huie.* » L'un pleure et l'autre crie — Renait-le-nouvel, par J. Houdoy. (4) Je t'achèterai à la Kermesse. (5) Un liard pour Jacques. *Doupe* (liard ; Jacques est le surnom de Polichinelle. (6) Parler à la manière des enfants, en disant *ze* pour *je*, etc. (7) Méchant. (8) Coquille — gâteau de Noël. (9) Sirop qui coule; *quiller* pour couler ne se dit que des matières épaisses, telles que le sirop, l'huile, etc. (10) *Balot*, tuyau de cheminée. (11) De choses (*séquois*) qui te feront plaisir, te rendront bien aise. (12) Apaisé. (13) *Canchon-Dormoire*. Toute chanson dite pour endormir un enfant; par extension, mots inintelligibles que chantonnent ordinairement les enfants lorqu'on les endort. (14) *Ochennoire*, berceau. (15), *Coussin*, carreau ou métier de dentellière.

BARCAROLLE

Ressouvenir des lacs de Bienne et de Neufchâtel

Musique de Charles JAUME



Penche sur ma poitrine
Ton doux front, ma divine :
Veux-tu, le temps est beau,
— Laissons aller la frêle
Nacelle
Au fil de l'eau!

Sur l'onde qui s'étoile
Au soleil, notre voile
Semble une aile d'oiseau.
— Laissons aller la frêle
Nacelle
Au fil de l'eau!

Pour que plus doux il flotte,
Amour, malin pilote,
Conduit notre bateau.
— Laissons aller la frêle
Nacelle
Au fil de l'eau!

Ta bouche, fraise mûre,
A comme le murmure
Suave du roseau.
— Laissons aller la frêle
Nacelle
Au fil de l'eau!

Le lac sommeille. Admire
Le flot clair où se mire
La vigne du côteau.
— Laissons aller la frêle
Nacelle
Au fil de l'eau!

Ta chevelure belle
A la brise s'emmêle,
Comme un blond écheveau.
— Laissons aller la frêle
Nacelle
Au fil de l'eau!

Que ta lèvre est brûlante!
Dieu! ta gorge tremblante
Bondit comme un agneau!
— Laissons aller la frêle
Nacelle
Au fil de l'eau!

Comme ton œil bleu brille!
Puisque tes bras, gentille,
M'ont pris dans leur étau,
— Laissons aller la frêle
Nacelle
Au fil de l'eau!

G. NARDIN.

L.-Henry Lecomte m'adresse la lettre suivante.

Paris, le 4 septembre 1879

Mon cher Patay,

Bien qu'il ait été dit, au début de *La Chanson*, que les opinions les plus dissemblables pourraient être librement exprimées dans ses colonnes, nombre de personnes paraissent vouloir me rendre responsable de la totalité des articles qu'elle contient. Cette interprétation fausse a eu et peut avoir encore pour moi des conséquences fâcheuses. Permettez-moi donc de déclarer nettement, dans *La Chanson* même, que j'entends n'accepter la responsabilité que des seuls articles publiés avec ma signature.

Je vous serre la main,

L.-Henry LECOMTE.

Il demeure entendu, mon cher Lecomte, que chaque écrivain est seul responsable de ce qu'il signe. En fondant *la Chanson*, mon but à été de créer une tribune vraiment libre où chacun pût exprimer sa pensée. Si *La Chanson* était politique, j'aurais eu soin, comme directeur, de lui donner l'unité voulue, et la ligne tracée eût été inflexiblement suivie. Partisan de toutes les libertés, j'ai voulu accueillir les idées les plus divergentes, fussent-elles contraires à mes propres opinions.

Je m'empresse, mon cher Lecomte, de saisir l'occasion qui m'est offerte de vous remercier publiquement du précieux concours que vous m'avez prêté jusqu'à ce jour comme rédacteur en chef, et que je vous prie de vouloir bien me continuer.

Encore une fois — la dernière, — les auteurs répondent seuls littérairement de leurs œuvres, et la responsabilité de la direction de *La Chanson*, m'incombe tout entière.

Cordiale poignée de main.

A. PATAY.

SOCIÉTÉ LYRIQUE & LITTÉRAIRE DU CAVEAU

BANQUET DU 5 SEPTEMBRE

Le banquet du Caveau a eu lieu, l'autre soir, dans des conditions particulières. La salle ordinaire des festins étant en réparation, les convives ont dû se résigner à prendre place dans le salon commun du rez-de-chaussée. Séparés du public par un simple paravent, poursuivis de regards curieux, les coudes serrés et les genoux heurtés, les membres du Caveau ont fait contre fortune bon cœur, et la séance de chants, pour n'être pas bien longue, n'en a pas moins offert un réel intérêt.

M. Eugène Grangé, prenant pour thème la question pendante du divorce a écrit un de ces toasts spirituels et de forme irréprochable dont il est coutumier. Il concluait à l'indissolubilité du mariage contracté entre la Chanson et le Caveau. Quelle loi pourrait porter le trouble dans ce bon ménage ?

Couplets bien tournés du célèbre Duprez sur ce dicton prudent : *N'éveillez pas le chat qui dort.* M. Edouard Granger reprend l'exclamation du mélancolique Hamlet : *Des mots, des mots !* pour en tirer des déductions gaies.

M. Jullien envoie un souvenir agréable à sa *Madeleine.* M. Piesse, en biographiant *les Abbés galants,* donne un pendant réussi à sa chanson des *Abbés chansonniers.* M. Liorat chante une boutade excellente sous ce titre : *Y a du monde.* M. Eugène Grangé retrouve dans sa mémoire certaine *Frisette,* proche parente de Lisette et de Mimi Pinson, et célèbre ses charmes et ses qualités d'une façon tout aimable. M. Montariol adresse à ce très-jeune *Victor,* que les bonapartistes voudraient coiffer d'une couronne si lourde, une série de questions dictées par un sentiment honnête jusqu'à la naïveté, supposant avec vraisemblance que les partisans du jeune homme le pousseront un jour au crime, ne s'écrie-t-il pas

Dis-moi, Victor, dis-moi le feras-tu?

Hé ! sans doute, si le dit Victor accepte le rôle de prétendant. Est-il un prétendant qui ne soit pour tout faire? — Charles Vincent renonce, cette fois, à la chanson de haut vol pour essayer le couplet badin : essayer et réussir. Il a eu cette idée plaisante et neuve après avoir exécuté en plusieurs couplets les *Varations de l'agrément,* de faire la contre-partie de ces mêmes couplets en énumérant les désagréments de l'existence. On a ri et applaudi, Fénée le premier, qui fait avec tant d'entrain résonner au Caveau la note gaie. *L'Histoire d'une mécanique,* drôlerie bien gazée, et *la Romance du Fou,* qui justifie son titre par l'absence de rimes et d'idée suivie, ne nuiront certes pas au renom du joyeux Fénée.

M. Saint-Germain a très-gracieusement clos la séance en disant, à la demande générale la *Conférence* de M. Eyraud qui, bien que privée des jeux de scène trouvés par l'artiste au Gymnase, n'en a pas moins produit un grand effet.

J'avais raison, on le voit, de dire que le banquet de septembre a été véritablement intéressant, malgré les conditions peu favorables du local. Ce désagrément, d'ailleurs, ne doit plus se renouveler. Dès le mois prochain, le grelot de Collé retentira dans le salon accoutumé pour fêter, paraît-il, une réception extraordinaire.

L.-Henry LECOMTE.

LICE CHANSONNIÈRE

BANQUET DU 3 SEPTEMBRE 1879

Un toast et plus de vingt chansons, et nous n'étions pas trente! Voilà un joli bilan.

Au dernier banquet de la Lice
Nous étions vingt-neuf amateurs,

Aurait pu dire V. Hugo; mais il avait oublié notre mercredi et il était à Veules ce jour-là. On ne pense pas à tout.

Oui, plus de vingt chansons, et là-dessus au moins quinze de bonnes.

Je n'aime pas beaucoup les toasts en vers. Je reconnais pourtant qu'Echalié a réussi le sien sur la chanson et l'amitié qu'elle fait naître ou cimente entre ses adeptes. L'affection est une corde qu'il sait faire vibrer et qui résonne toujours juste à la *Lice* : c'est une des cordes de sa lyre.

Les sonnets aussi sont en vogue. Tout le monde en fait ou croit en faire. Caron y brille. Les deux qu'il nous a dits présentent, outre une forme précise et poétique à la fois, une énergie et une grâce qu'on rencontre peu souvent. Les triolets n'ont pas donné ce soir-là.

De Gonet, qui rappelle Picard par la voix surtout, aime à chanter le vin : aujourd'hui il le baptise *eau vineuse.* Robinot, qui n'est pas buveur, implore, en stances émues, le secours de la science contre le phylloxéra. Les *Flambeaux,* de Chocque, chantés par M. Pellet sur un air qui, avec moins de réminiscences, aurait passé pour nouveau; — *Ça tient de famille,* de Nadot, interprété par Collignon avec la chaleur communicative que vous lui connaissez, voilà pour le sérieux. *L'Ouvrière,* de Rubois, les *Joyeux flacons,* d'Adeline, le *Meilleur des mondes,* de Dubois, chanson remplie d'actualités, représentaient le genre mixte, tantôt ironique, tantôt gracieux.

Le comique proprement dit, et même le cocasse ne perdent jamais leurs droits à la *Lice.* C'est le piment de la chanson. Chocque, déjà nommé, Cahen, Jeannin, Lebeau dérideraient un conclave. *N' comptez pas là-d' ssus, Si çà ne dépendait que de moi, Fermons nos boutiques,* (Hommes noirs, d'où sortez-vous?), *Çà n' va qu' d un' fesse...* Quels titres, mes enfants! et quels couplets! C'est à vous faire frémir... de rire. Avenel, quoique absent, ne nous décoche-t-il pas de loin une nuée de *Prunes!* je n'ose en dire du bien : la chanson m'est dédiée.

L'inédit n'a pas seul occupé la soirée. *Monsieur Zéro,* d'Hachin, très-ingénieux et dit avec finesse, est pour moi une ancienne connaissance et, comme son auteur, revue toujours avec plaisir,

Tous sociétaires. Quant aux visiteurs, deux seulement ont osé affronter, comme auteurs, le feu des bougies. M. Leblanc, dont la voix, un peu émue, ne manque pas de charme, célèbre la chanson, qui accompagne, soutient, console l'homme :

Tout le long, le long de sa carrière.

Ces couplets m'ont paru fort jolis et ont été vivement applaudis.

L'autre visiteur, ancien licéen quasi relaps, apportait un contingent, non meilleur, mais plus gros, deux chansons, sur ma foi (je ne me savais pas si fécond) : *Ma manière de voir* et *les Plaintes d'un visiteur.* Un couplet qui sera longtemps d'actualité a réuni tous les suffrages. Dussé-je, comme Rubois pour ses *Zoulous,* m'attirer les foudres du *Petit Caporal* (*), je veux citer ce couplet :

J'en suis d'accord, cette femme était mère
Et pleure un fils qui meurt à l'étranger.
Cette douleur, bien juste et bien amère,
Je la comprends, mais sans la partager.
Oui, cette mère eut de rudes épreuves,
Mais du passé j'y vois le châtiment.
Si vous pleurez sur qui fit tant de veuves,
Permettez-moi de penser autrement.

Et maintenant, prenez ma tête !

(*) Petit journal publié à Paris.

Plus on est de fous, plus on rit,

disait Armand Gouffé. Je ne dirai pas :

Moins on est de fous, plus on chante.

Mais vous voyez qu'en serrant les rangs on remplit bien des vides.

Eug. IMBERT.

CORRESPONDANCE

Au Directeur de *La Chanson*

Paris, 6 septembre 1879.

Mon cher M. Patay,

Au sujet de ma chanson : *Imprécations de Popaul*, publiée dans votre numéro 26, *le Petit Caporal* a jugé bon de communiquer à ses lecteurs une lettre injurieuse pour moi. J'y ai fait une réponse très-modérée, que le sieur Amigues n'a pas eu la loyauté d'insérer. Je vous serais obligé de lui donner l'hospitalité dans *La Chanson*.

Merci et bien à vous,

H. RUBOIS.

A Monsieur le Directeur du *Petit Caporal*

Paris, le 30 août 1879.

On me communique un article de votre journal, daté du 25 courant, signé Arsène Thévenot, de Troyes, dans lequel ce rédacteur se livre à une véritable débauche d'injures à propos de quelques couplets sur la mort du jeune prétendant, que j'ai fait insérer dans le journal *La Chanson*.

Je reconnais parfaitement à ce Monsieur le droit de se servir d'épithètes grossières telles que *insanité*, *idiote* et même *infâme* qui ne visent que mon œuvre ; mais celle de *misérable*, qui s'adresse à ma personne, dépasse les bornes de toute polémique.

Je demande donc à votre correspondant de la retirer purement et simplement, sinon je me verrais dans la nécessité de m'adresser aux Tribunaux afin d'obtenir réparation.

Bien que je ne sois pas nommé dans le dit article, je suis assez clairement désigné comme auteur des *Imprécations de Popaul*, pour exiger, aux termes de la loi, l'insertion de cette réponse dans votre prochain numéro.

Veuillez agréer, Monsieur le rédacteur, l'assurance des sentiments qu'on se doit, même entre adversaires politiques.

Henry RUBOIS,
Ancien membre du *Caveau*,
Vice-Président de *la Lice Chansonnière*.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Dans le courant du mois d'août, la société lyrique de *Vincennes-Saint-Mandé* a donné, sous la tente du bal, à Saint-Mandé, un concert au profit des pauvres.

Citer les chanteurs qui ont mérité les bravos du public, ce serait nommer tout le monde ; contentons-nous de constater le succès de MM. Lasmartre, Lambert, Lesueur, Burgueyre, Meunier, Rebon, Joinneau et L'Homme. Mlles Dupont et Blanche Prat ont fait beacoup de plaisir dans leurs romances.

Le succès de la soirée a été : *Le Rêve d'Yvonnette*, joué par MM. L'Homme, Joinneau et Mme Desormes. M. L'Homme s'est fort bien tiré de son rôle de marin ; quant à M. Joinneau, — le breton Pacôme — il a été exhilarant ; ce n'est plus un amateur, c'est un véritable artiste. Mme Desormes a fait voir qu'on pouvait être à la fois jolie femme et bonne actrice.

En somme, bonne soirée, pour les chanteurs et pour les assistants.

Louis PETIT.

Le jeudi 4 septembre, malgré la chaleur, salle comble à *la Cordiale*, 35, boulevard Sébastopol.

M. Marie, des *Joyeux amis*, a gaiement ouvert la soirée par *C'est tout ce que j'peux faire pour vous*.

MMlles Adèle, Berthe et Mme Henriette ont recueilli les bravos qu'elles méritaient. *La Française* a été bien interprétée par M. Delaballet. Jules Raux le compositeur-auteur que nos lecteurs connaissent, a chanté *Mon âne*, paroles et musique de lui. M. Gabriel Dassis a obtenu les honneurs du bis, bien qu'il soit interdit dans *Milord Gigue-Gigue*, vrai succès de danse. Deux saynettes, *Après la noce* et *De fil en aiguille*, toutes deux interprétées par Mlle Adèle et M. Gabriel, ont été bien accueillies. Un proverbe, *A bon chat bon rat*, de M. Gabriel, sociétaire de *la Cordiale*, était représenté pour la première fois et interprété par MM. Georges, Alphonse D. et l'auteur ; cette pièce a paru très-goûtée des spectateurs ; elle le mérite du reste.

M. Buisseret a exécuté, sur l'ocarina, une polka, et la *Valse des Roses* sur le flageolet. Mentionnons aussi M. Daltroff, pour la façon dont il a chanté la parodie de *A la Française* et *C'est pas vrai !*

M. Marcus, le pianiste de la société, a droit à une part des succès des chanteurs, comme accompagnateur.

Le samedi 6 septembre, grande affluence au *Cercle Murger*, café du Globe, 8, boulevard de Strasbourg. Cette soirée de réouverture à commencé à 9 heures avec le concours du *Progrès Philharmonique*, société instrumentale, qui, intercalée dans le programme, a exécuté avec succès *Les Volontaires de 93*, ainsi que *le Tour de Marne*, fantaisie. Parmi les romances et chansonnettes nous avons remarqué particulièrement : M. Mathieu dans *Tais-toi Zoé* et *Quoi que t'as vu*, qui lui ont valu un légitime succès. M. Reval, dans *Le monde tel qu'il est*, chansonnette satirique fort bien détaillée, ainsi que M. Lucien dans *Un baptême*, grande scène comique.

Nos compliments à Mme Berthaud et Mlle Blanche.

La soirée s'est términée par *La Consigne est de ronfler*, vaudeville en un acte, joué par MM. Dupuis et Mathieu, Mlles Elisa et Gaston. En un mot soirée des plus attrayantes donnant naissance à une série d'autres représentations qui auront lieu le 3me samedi de chaque mois ; tous les autres samedis, soirée dansante.

Nous avons reçu, le 4 septembre, de la société dramatico-lyrique *l'Etoile*, la somme de 17 francs, produit d'une quête faite dans une soirée, dont on nous communique en même temps le compte-rendu suivant :

Le 5 juillet dernier, la société *l'Etoile* donnait dans son local ordinaire, 47, rue de Courcelles, à Levallois-Perret, une soirée intime, la salle étant trop petite pour contenir le public désireux de témoigner sa sympathie à cette vaillante société, qui ne néglige rien pour amuser ses visiteurs. C'est à cette façon

d'agir qu'est due l'affluence d'habitués qui recherchent ses concerts.

Le programme a été bien rempli; nous avons particulièrement à féliciter MM. Faivre et Valtier, deux amateurs, M. Meunier dans la chanson *A la six quat' deux*, de même que M. Bolot dans sa *Tyrolienne*, et MM. Teissier, Thevenin, Louis Schuz, ce dernier dans ses naïvetés, qui lui valent toujours les bravos.

M. Jules Aubert, violoniste distingué, a fait entendre un solo, *Il Trovatore*, fantaisie qu'il a exécutée avec beaucoup de talent. Les sympathiques Lauréats du Conservatoire, MM. P. Fauchey et Duplessis, ont enlevé avec leur brio habituel et une exécution hors ligne La Valse des Jardins d'Armide, morceau de piano à quatre mains.

Une bonne note au commissaire général des fêtes M. Faitot pour sa désopilante imitation des médecins, surtout pour celle du médecin charlatan dans laquelle il a été à la hauteur d'un véritable artiste.

M. Thouvenel, aux applaudissements de la salle, a retracé la vie du chansonnier populaire, l'immortel Béranger, et terminé en demandant que l'on favorise par une quête l'initiative prise par le journal *La Chanson* pour l'érection d'une statue à notre grand poète lyrique: cette quête a produit 17 francs.

Terminons en constatant le grand succès remporté par M. Dubois qui nous a chanté avec son talent habituel trois chansonnettes de son répertoire. *Les Grimaces de l'amour; C'est de première nécessité*; *Le Parleur éternel;* et nous a dit d'une façon magistrale, *Les Pompiers*, poésie de Paul Burani. Les bis et les bravos qui ont accueilli cet excellent artiste étaient vraiment mérités; nous espérons qu'une de nos grandes scènes populaires lui donnera bientôt la possibilité de développer son incontestable talent.

En somme, soirée charmante et succès pour tous.

L'Union et Gaîté, donnera, lundi 22 septembre dans son local, 8, boulevard de Strabourg, une soirée extraordinaire, avec le concours de *La Cordiale*, *La Fauvette Parisienne* et *La Renaissance.*

La société *l'Union lyrique* a transporté ses réunions, de la rue Vieille-du-Temple au boulevard Magenta, 166. Tous les dimanches.

MM. les Présidents, sociétaires et visiteurs des *Sociétés Lyriques*, qui donnent leurs soirées au *Café du Globe*, sont prévenus que FELIX, l'intelligent garçon chargé du service des sociétés, devient, dans cet établissement, le vendeur du journal *la Chanson*, au numéro, de même qu'il recevra *les Abonnements*

Nous avons reçu une lettre non signée d'un sociétaire de *la Renaissance*; cette lettre reproche à notre collaborateur Leroy, d'avoir oublié de citer M. Ramel, président, dans le compte-rendu du *Luthier de Crémone*; notre chroniqueur est accusé de la suppression d'un personnage. A. Leroy étant absent de Paris, nous n'avons pu lui soumettre cette lettre, mais nous sommes certain qu'il se serait empressé de réparer son oubli, car nous savons que M. Ramel interprète toujours ses rôles en véritable artiste.

CHOSES ET AUTRES

SOUSCRIPTION POUR LA TOMBE DE LEDUC

2e Liste

Eugène Imbert, chansonnier...................	2 »
Eugène Carlos, homme de lettres............	5 »
	7
1re Liste.....	16 50
Total.......	23 50

La souscription reste ouverte.

Plusieurs membres du jury chargé de l'examen des poésies envoyées au grand concours ouvert par *La Chanson* en l'honneur de Béranger, étant absents de Paris, le résultat de ce concours ne pourra être publié que dans notre numéro du 16 octobre.

5e CONCOURS MENSUEL OUVERT DU 1er AU 25 SEPTEMBRE

Nos abonnés seuls ont droit d'y prendre part avec une pièce ne dépassant pas 60 vers, *sujets et genres libres*.

Le 1er prix sera publié dans le journal et recevra dix exemplaires. Les titres et les noms des auteurs des deux pièces suivantes seront publiés.

Dans sa réunion du lundi 25 août, la société de *l'Union des Poètes* a nommé son comité directeur. Ont été élus membres *actifs* : MM. Bertol-Graivil, Duplessy, Lefustec, Morot-Gaudry, de Courmont; membres *suppléants* : MM. Jeansoulé, Jean, A. Patay, Lhébrard; trésorier *provisoire* : M. Marchand. M. Bertol-Graivil s'est désisté de membre actif en faveur de M. Jeansoulé et remplace ce dernier comme suppléant.

Vient de paraître aux bureaux de *La Chanson*, *les Abeilles*, chanson dédiée à Pierre Dupont, paroles de Georges Baillet, musique de Mme Anaïs Brianny, avec accompagnement piano, et format guitare.

Les abonnements au journal *La Chanson*, sont reçus dans tous les bureaux de poste. Les frais sont à la charge du journal.

Nous prions instamment les retardataires qui ne nous ont pas encore envoyé le montant de leur réabonnement, dû depuis le 1er mai, de nous le faire parvenir sans retard.

Nous rappelons à tous nos abonnés que nous avons fait brocher la première année; nous l'enverrons franc de port à toute personne qui nous enverra un mandat sur la poste de 5 francs.

Nous prions nos abonnés, qui n'ont pas le premier semestre et ceux auxquels il manquerait des numéros, de se hâter d'en faire la demande s'ils veulent se compléter.

A la demande de nos abonnés, nous rétablirons prochainement dans nos colonnes la *Boîte aux lettres*; ceux qui désirent une réponse particulière sont priés de joindre un timbre-poste pour la réponse.

Le Directeur-Gérant, A. PATAY.

2e ANNÉE. — N° 29. 1er OCTOBRE 1879.

LA CHANSON

Revue Bi-Mensuelle

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois

Directeur-Gérant
A. PATAY

20 cent. le Numéro
Sans Supplément

Secrétaire de la Rédaction
A. LEROY

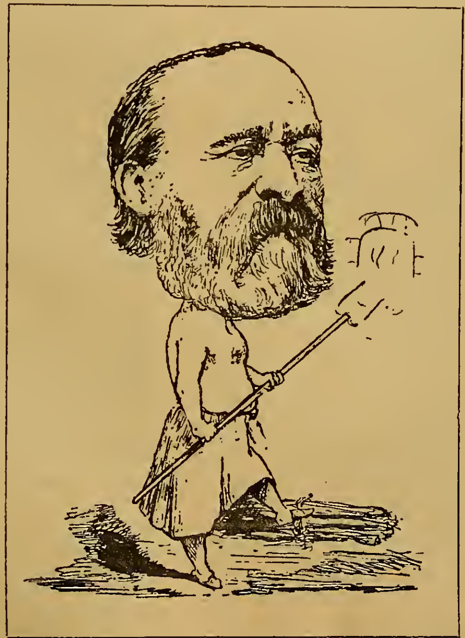
20 cent. le Numéro
Sans Supplément

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an........... 6 fr.
» six mois......... 3 »
Etranger, le port en sus

GALERIE DES CHANSONNIERS : H. LE BOULLENGER (*)



Le boulanger que vous voyez ici est Le Boullenger de la *Lice Chansonnière*, dont il est le joyeux Président depuis deux ans et pour la dixième fois peut-être. Quand il vient parmi nous, grâce à des procédés qui lui sont tout-à-fait personnels, il laisse chez lui les années qu'il comptait avant 1848, et nous apparaît, jeune et plein d'entrain. Vous trouverez plus loin le tableau de la journée du 20 août, qu'il a tracé en quatrains brillants de verve, et où chacun de nous a une petite part de la promenade de l'amitié ; — en fait d'amitié, du reste, il n'a pas affaire à des ingrats. — Le Boullenger fait partie de la *Lice Chansonnière* depuis bien longtemps, et il en a orné les recueils d'une foule de chansons badines et philosophiques.

Il traite aussi avec succès les sujets les plus sérieux. La chanson *du Laboureur*, que contient ce petit volume, est certainement l'œuvre d'un penseur.

Cet article était composé et devait paraître dans notre dernier numéro ; des circonstances imprévues nous ont forcé de l'ajourner. Nous étions loin de penser à la mort de Le Boullenger, quoique souffrant depuis très-longtemps.

(Voir l'article Nécrologie à la page 85.)

A. PATAY.

(*) Ce portrait-charge et la notice qui l'accompagne sont empruntés à un très-curieux et rare volume tiré à cent exemplaires numérotés et paraphés, qui n'ont pas été mis dans le commerce : LES FREDAINES DE LA CHANSON, *récit d'une fête champêtre offerte par Jules Echalié à ses camarades de la Lice chansonnière, le 20 août* 1876. Ce volume contient, en outre, un groupe photographié des invités, dix portraits-charges dessinés par Ernest Chebroux, avec notices écrites par Eugène Baillet. Plus de vingt chansons ou poésies sont réunies dans ce livre qui manque à tous les collectionneurs. Nous avons été assez heureux pour obtenir cinq exemplaires (il en reste encore deux) que nous mettons à la disposition de nos abonnés amateurs de vraies raretés chansonnières — Envoi *franco* contre un mandat-poste de 10 francs au nom de A. Patay, directeur de *La Chanson*, rue Bonaparte, 18. A. P.

JE ME SUIS LAISSÉ FAIRE...
OU UNE FILLE FACILE

Musique nouvelle de J. Darcier,
ou Air *la Queue emporte la tête.*

Fille d'Eve aux yeux noirs fripons,
A l'humeur gaie, au cœur sensible,
Personne, en amour, j'en réponds,
Ne m'a trouvée inaccessible.
Riche ou gueux, pingre ou généreux,
Chaque fois — suis-je assez sincère —
Que m'a su plaire un amoureux...
Moi, je me suis laissé faire !..

Sauf un chérubin d'apprenti
Qui m'avait souvent embrassée,
Jusqu'à quinze ans, c'était gentil,
Je n'avais péché qu'en pensée.
Au couvent on me confina ;
Lors, mon confesseur, moine austère,
Tant et si bien m'endoctrina...
Que je me suis laissé faire !...

Doux souvenir de mon printemps,
Je me revois frivole, aimable ;
Sans être belle, à dix-huit ans
On avait la beauté du diable.
Bref, un jour fixant l'œil sur moi,
Un jeune officier (grave affaire)
M'enlève à mon couvent... Ma foi
Moi, je me suis laissé faire !...

Festinant avec des garçons
Ayant force champagne en tête,
Ivres, en propos polissons
Ils se disputaient ma conquête.
Soudain pour se mettre d'accord
L'un d'eux (la chose est assez claire)
Parle de me tirer au sort...
Moi, je me suis laissé faire !...

Bien que l'effraie un peu l'hymen,
Toute fille, on se l'imagine
A peur, après mûr examen,
De coiffer sainte Catherine.
Plus riche d'écus que d'attraits,
Juste à point ma chance ordinaire
Me sert un mari fait exprès...
Moi, je me suis laissé faire !..

Veuve enfin ! libre désormais !
Je ne pleurai point mon pauvre homme ;
Pour le défunt, qui n'en peut mais
Qu'on rie ou pleure, c'est tout comme.
Sans enfants, j'adressais des vœux
Au ciel afin d'être un jour mère ;
Un galantin m'en promit deux...
Moi, je me suis laissé faire !...

Franche fille de bon aloi
J'aime le confort et l'aisance ;
Mon caprice, telle est ma loi ;
Et nargue de la médisance !
Bien que déjà sur le retour,
Toujours folle par caractère,
Tant que me sourira l'amour
Moi, je me laisserai faire !...

(*Inédit*)

Henry RUBOIS,
Vice-Président de *La Lice Chansonnière.*

A Monsieur le Vicomte Henri de Bornier

LES MORTS D'AMOUR

BALLADE

Musique nouvelle d'Eugène LAMARE

Dame Loyse aimait d'amour
Richard, jeune et beau capitaine.
Or il advint qu'un certain jour
L'empereur fit guerre lointaine.
Etant mandé, Richard ceignit
L'écharpe aux couleurs de sa dame,
Prit son épée et puis partit
Le cœur brisé, la mort dans l'âme !

Quand le vent gémit dans les branches,
On voit au sommet de la tour
Errer, la nuit, deux ombres blanches !
Priez ! ce sont les morts d'amour !

Dans la tour, Loyse, à l'instant
S'enferma pour verser des larmes ;
Hélas ! elle en répandit tant
Que la belle en perdit ses charmes.
Chacun était au désespoir ;
Les hirondelles désolées
Fuyaient les vieux toits du manoir ;
L'herbe croissait dans les allées !

Quand le vent, etc.

Les nobles preux, barons chrétiens
Que guidait alors Charlemagne,
Taillaient en pièces les païens
Là-bas, sous le ciel bleu d'Espagne.
Superbe entre tous ces vaillants,
Bravant les flèches sarrasines,
Richard battait les mécréants
Dans les ravins, sur les collines.

Quand le vent, etc.

Pleurant toujours le paladin,
Une nuit, en songe, Loyse
Vit sous le fer d'un Africain
Tomber son amant par surprise.
Elle en eut un tel désespoir
Que la pauvre perdit la vie
Au moment où dans le manoir
Richard revenait à sa mie !

Quand le vent, etc.

Il reçut son dernier soupir,
Puis baisant au front son amante :
« Seigneur Dieu, faites-moi mourir ! »
Dit-il d'une voix défaillante.
Prenant pitié du triste sort
Fait à leur amour éphémère,
Dieu les réunit dans la mort,
Les ayant séparés sur terre !

Quand le vent gémit dans les branches,
La nuit, au sommet de la tour,
On voit depuis deux ombres blanches.
Priez ! ce sont les morts d'amour !

(*Inédit*) Edouard GRESSIN.

UN ROI PRESSÉ

AIR *de la Valse des Comédiens*

La France échappe à d'indignes entraves.
Nous lui rendons et le trône et l'honneur.
Oui, peuple ingrat, c'est ce roi que tu braves
Qui malgré toi veut fonder ton bonheur.

Nouveau phénix, que le vieux temps renaisse.
Pendant trente ans j'avais patienté ;
J'ai dans l'exil consumé ma jeunesse.
Mais le printemps a fait place à l'été.

L'automne enfin sur moi vient de s'étendre ;
Ma vue est trouble et mon front est chenu.
A soixante ans on ne peut plus attendre ;
En route, amis ! car l'instant est venu.

Avec espoir j'entre dans la carrière;
Mais pour hâter un triomphe trop lent,
Rogneurs d'écus et vendeurs de prière,
Ralliez-vous à mon panache blanc.

Bons laboureurs, pour qui l'ancien régime
Eut tant de fleurs et des fruits si dorés,
Rappelez-vous votre sainte maxime :
Tout pour les rois, et le reste aux curés.

Obéissez à ce roi qui vous aime,
Chers paysans, car je puis à vos yeux
Faire pousser du blé sans qu'on en sème;
C'est un secret qui vient de mes aïeux.

Brave artisan, je connais ta souffrance ;
J'y compâtis ; mais sous ton humble toit,
Pour être heureux borne ton espérance
A travailler : nous penserons pour toi.

Il est des mots qu'une oreille dévote
Ne peut ouïr sans de mortels frissons :
Ne parlez plus de suffrage, de vote;
On vous prendrait pour de vils francs-maçons :

De tous les maux j'apporte le remède,
Et je puis seul sauver la nation.
Ce jour viendra, mais il faut que Dieu m'aide
A museler la Révolution.

Libres penseurs, gens de sac et de corde,
Au joug divin courbez votre raison.
Que la science avec la foi s'accorde;
Soyez croyants, ou gare la prison!

Et toi, Paris, toi qui de tout te railles,
En attendant qu'on puisse te punir,
Nous planterons des lis sur tes murailles :
Emblême pur qui pourra t'assainir.

Prêtres du Dieu qui soutient ma puissance,
Multipliez pour moi vos orémus.
Roi par mes droits et roi par ma naissance,
Je me sens las de l'être in partibus.

Pour le succès vous pouvez tout promettre ;
Endoctrinez le public ingénu.
Tout est permis pour devenir le maître ;
A l'impossible, après, nul n'est tenu.

Convertissez par vos sacrés oracles
Le faubourien qui feint de m'oublier.
En ma faveur risquez quelques miracles ;
Vous le savez, je suis bon pour payer.

L'hérédité fut toujours mon principe ;
Tout vrai pouvoir par elle se défend.
Or, une erreur qu'il faut que je dissipe,
C'est que, dit-on, je n'aurais pas d'enfant.

Pas d'enfant, moi ! que c'est mal me connaître !
Jusqu'à présent rien ne pressait : enfin
Rome l'ordonne, un rejeton va naître,
Et dans neuf mois vous aurez un dauphin.

La France échappe à d'indignes entraves.
Nous lui rendons et le trône et l'honneur.
Oui, peuple ingrat, c'est ce roi que tu braves
Qui malgré toi veut fonder ton bonheur.

(*Inédit*) EUG. IMBERT.

A MARIÉ DE L'ISLE (*)

—

Marié de l'Isle est mort !...
Cet homme qu'on emmène
S'est brisé comme au vent se brise le vieux chêne,
Et la Muse divine en apprenant ce deuil
Est venue à genoux, au pied de son cercueil,
Déposer des lauriers et le couvrir de voiles,
Puis, la nuit de son ciel a chassé les étoiles...

Après avoir longtemps travaillé pour son art,
Poursuivi cette vie errante du hasard,
L'âme et le cœur remplis d'une mâle espérance,
Après avoir couru l'Etranger et la France
Toujours luttant, toujours grand, toujours acclamé,
Le lourd cercueil de plomb sur son corps s'est fermé.
On se souvient de toi, là-bas, dans notre Alsace —

Alsace ! O nom chéri qu'on aime et qui vous glace —
Dans la Lorraine, à Metz, cette vieille cité,
Ton précieux souvenir à jamais est resté.
Puis, ensuite, Paris, cette clarté du monde,
Que l'on voulut plonger dans une ombre profonde,

S'est levé tout-à-coup et te tendant les bras
T'a dit : Viens, ô mon fils, nous ne t'oublierons pas ! —
De l'Isle dut aussi lutter contre l'envie
— (Flot débordant du Styx, ce seul but de la vie,
Qui remplit notre cœur d'un lâche désespoir)
Et son ciel devînt sombre, et son horizon noir. —

A présent que nos yeux ont vu son corps descendre
Dans la nuit du sépulcre où l'homme devient cendre,
Que son funèbre char par nous accompagné
S'en est retourné vide et caparaçonné,
Malgré l'herbe qui croît déjà sur son cercueil,
Tremblants, nous hésitons à nous couvrir de deuil.

....

Portée avec respect au pied de l'Hélicon,
La pierre sur laquelle on va graver ton nom
Sera le triste et seul souvenir de ton ombre.
Et tu n'entendras pas de ta demeure sombre
Sangloter tes enfants, dont les cris de regrets
Iront grossir le vent soufflant dans les cyprès.

Il faut que de tourments le cœur humain s'abreuve;
Et, comme l'eau du ciel alimente le fleuve,
Pour grossir le torrent nébuleux des douleurs
Nous devons y verser nos sanglots et nos pleurs.

BERTOL-GRAIVIL,
Rédacteur en chef du *Progrès Artistique*.

(*) Hommage à Mmes Galli et Irma Marié.

AUX SAPEURS-POMPIERS

O vous, braves Sapeurs ! qui veillez dans l'arène
De nos sombres cités,
Où la flamme parfois se dresse souveraine
Sur les vents révoltés,

Nos souvenirs sont pleins de vos grandes images.
Insouciants vainqueurs !
Le peuple est votre ami : recevez les hommages
Que vous offrent nos cœurs.

Vous êtes nos héros, nos sauveurs et nos frères,
Car jamais votre main
Ne s'arma dans nos temps de crises populaires
Contre le genre humain.

Devant les coups de faux de la mort qui s'avance,
Toujours prêts à partir,
Oh ! vous êtes vraiment les soldats de la France
Qu'on ne peut pervertir.

Votre allure d'aplomb nous redresse la face
Et nous croyons encor
Que la fraternité, dont la splendeur s'efface,
Reprendra son essor.

En volant au péril si haute est votre taille
Dans sa mâle beauté,
Que son ombre obscurcit l'éclat de la bataille
De ce monde irrité.

Quand vous courez au feu, qui se roule en délire,
Où trône le trépas,
La femme vous révère et l'enfant vous admire,
Egaré dans vos pas.

C'est alors que la vie à grands flots vous inonde,
Et vous courez toujours
Sans effroi vers la mort qui frappe dans ce monde
La somme de vos jours.

En dévorant le sol, qui de loin vous sépare
Du bûcher qui grandit,
Chacun, en frémissant, aux martyrs vous compare
Et la foule applaudit.

Votre poste est là-bas où la flamme poudroie
Sur les pignons croulants,
Et nous, nous contemplons la gloire qui flamboie
Sous vos milliers d'élans !

Quand on marche au combat le tambour bat la charge
Et les plis du drapeau
Ombragent ceux qu'atteint la première décharge
En montant à l'assaut.

Mais devant vous jamais la fanfare ne sonne,
Quand vous courez au feu
C'est l'austère devoir qui muet vous couronne
Dans un suprême adieu.

Vous en êtes plus grands ! de vos destins sublimes
Cet oubli nous est cher;
Vos fastes sont gravés partout où vos victimes
Ont laissé de leur chair.

Quand d'une haleine ardente au fort de la mêlée
On vous voit accourir,
Vous savez, en bravant la toiture écroulée,
Qu'il faut vaincre ou mourir.

A tuer le brasier chacun de vous s'apprête,
Mais c'est en combattant ;
Aucun affreux danger, amis, ne vous arrête
Quand le feu vous attend.

Du vestibule en feu jusqu'au dernier étage
Vous prenez corps à corps
La flamme impérieuse et votre âme partage
Ses terribles transports.

Quand l'incendie ondoie au roulis de ses flammes,
Hurlante contre vous,
On voit grandir vos corps et pétiller vos âmes
Qui combattent pour nous.

Un esprit familier nous monte à la cervelle
En sondant vos destins
Et, d'un jet lumineux, tout à coup nous révèle
Nos avenirs lointains.

Quand vous vous abîmez, brisés par la toiture
Sous la dent de la mort,
La vie, où vous tombez, bondit dans la nature
Et vous ramène à bord !

L'éternelle action, du fond de son mystère,
Vous soulève et vous rend
Aux actes valeureux qui délivrent la terre
En nous régénérant.

Vous revenez ici pour féconder la race
De ces hommes d'amour
Qui, tout à la patrie et le cœur sans cuirasse,
S'immolent chaque jour.

Les flammes contre vous sont d'implacables juges
Qui fixent votre sort;
Vos corps-de-garde, amis, sont d'austères refuges
Où vous guette la mort.

Dans ces temps de colère et de sombre injustice,
Nos esprits effarés
Se troublent, mais vos cœurs devant le sacrifice
Sont nos flambeaux sacrés !

Sous nos gladiateurs le cirque s'ensanglante
Et du haut des gradins
Il en est qui drapés dans la pourpre éclatante
Se gorgent de festins.

L'homme dans sa démence est l'ennemi de l'homme ;
Le monde marche ainsi
En singeant tristement les débauches de Rome,
Mais vous êtes ici !

L'espérance ouvre au loin son vaste et beau domaine,
Pour nous entretenir
Donnons-nous rendez-vous dans la concorde humaine
Qu'arbore l'avenir !

(Inédit) L.-G. GAUNY.

A mes camarades de la Renaissance

TRIOLETS A LUCILE

Dits par M. DONCKELLE, de la Renaissance

A votre beauté je rêvais
Hier matin, dans ma chambrette
Dont vous aviez fait un palais;
A votre beauté je rêvais...

Souvenir que je chérissais,
Me rappelant ma mignonnette!
A votre beauté je rêvais,
Hier matin, dans ma chambrette.

Je repassais les heureux jours
Où je vous appelais m'amie.
Des premiers temps de nos amours
Je repassais les heureux jours.
On jurait de s'aimer toujours :
La prudence était endormie.
Je repassais les heureux jours
Où je vous appelais m'amie :

Dans l'ivresse de mes vingt ans,
Votre cœur me parut sincère;
Oui, je croyais à vos serments
Dans l'ivresse de mes vingt ans.
Mais vous aviez d'autres amants ;
Et j'en eus la preuve, ma chère.
Dans l'ivresse de mes vingt ans
Votre cœur me parut sincère.

J'étais jaloux, lorsqu'un galant
Sur vos pas détournait la tête,
Pour lorgner votre pied charmant.
J'étais jaloux lorsqu'un galant
Disait, de son air conquérant :
Tudieu! la superbe brunette !
J'étais jaloux lorsqu'un galant
Sur vos pas détournait la tête.

Un beau jour, vous m'avez quitté
Pour aller courir par la ville.
Fuyant mon hospitalité,
Un beau jour vous m'avez quitté.
J'ai maudit votre iniquité
Nombre de fois. belle Lucile.
Un beau jour vous m'avez quitté
Pour aller courir par la ville.

A votre beauté je rêvais
Hier matin, dans ma chambrette
Dont vous aviez fait un palais;
A votre beauté je rêvais...
Souvenir que je chérissais,
Me rappelant ma mignonnette!
A votre beauté je rêvais
Hier matin, dans ma chambrette.

HENRY MALLET.

CINQUIÈME CONCOURS MENSUEL

De La Chanson

PIÈCE COURONNÉE

LA CHANSON DES AVENTURIERS

Vers les sommets où le vent roule,
Du pas assuré des lions,
Au loin, au large, nous allions
Par dessus la fange et la foule.
Rêvant la tempête, rêvant
Le laurier sur l'aire escarpée,
Nous allions par les monts, l'épée
En main et les cheveux au vent.

Des reines, de nos fiertés ivres,
Dans nos bras gaîment se lançaient,
Et follement applaudissaient
Aux âpres chansons de nos cuivres.
Nous, toujours... toujours poursuivant
La nue où la gloire est campée,
Nous allions par les monts, l'épée
En main et les cheveux au vent.

Salut aux nymphes chasseresses
Qui, nous penchant sur le gazon,
Nous versaient l'attrayant poison
De leurs chaleureuses tendresses!..
A plein broc ces flammes buvant,
Savourant la franche lippée,
Nous allions par les monts, l'épée
En main et les cheveux au vent.

Ni les sacripants ni les filles
Ne virent jamais nos talons;
Nous tombions comme un vol d'aiglons
Sur les insolentes bastilles...
Jusqu'aux cieux, leur cime bravant
Dans les foudres, enveloppée,
Nous allions par les monts, l'épée
En main et les cheveux au vent.

Nos poings auraient broyé les pierres
Aussi puissamment qu'un fruit mûr;
Nous aurions fait voler un mur
Dans le souffle de nos rapières!
Sur les piques nous entravant,
Drus aux chocs, prompts à l'équipée,
Nous allions par les monts, l'épée,
En main et les cheveux au vent.

Fouetté comme une valetaille
Ou déchiré comme un papier,
Le reitre effaré lâchait pied :
Il faisait bon voir la bataille,
Dans ses gloires, nous enlevant,
Quand, plus triomphants que Pompée,
Nous allions par les monts, l'épée
En main et les cheveux au vent.

ANGE PECHMÈJA.

Saint-Céré (Lot).

Viennent ensuite :

Adieux à la muse, de M. Firmin Bonnans, à Saint-Maur (Seine).

Le Divorce, de M. J.-A. Fauché, à Bourron (Seine-et-Marne).

47 pièces nous ont été envoyées à ce concours.

NÉCROLOGIE

La *Lice Chansonnière* vient de faire une perte digne de ses regrets les plus sincères dans la personne de son directeur, M. Hippolyte Le Boullenger, décédé le 17 septembre, à l'âge de 67 ans.

Pendant plus de dix ans, il fut Président de la Société ; aussi les Licéens, qui l'aimaient comme on aime un père, étaient-ils nombreux à son convoi.

Le Bureau de *la Lice* était représenté par Jules Échalié, président, Henry Rubois, vice-président, Eugène Baillet, trésorier, et Cahen, trésorier-adjoint —venaient ensuite, sans compter ceux que nous oublions parmi les Licéens nouveaux et anciens : Chocque, Lebeaux, Dubois, Teulet, Jolly, Germeaux, Picard, Henri Nadot, Georges Baillet, Ryon, Che-

broux, Robinot, Péan, Caron, Pingray, de Gonet, Brulez, Chagniat, etc., etc.

En déposant sur la tombe une couronne d'immortelles offerte par la *Lice Chansonnière*, Jules Echalié a prononcé d'une voix émue le discours suivant qui contient les appréciations les plus exactes du talent et du caractère de notre ami regretté.

MES AMIS,

La Lice Chansonnière fait aujourd'hui une perte bien douloureuse, et le devoir que tous, jeunes et vieux, anciens et nouveaux Licéens, nous venons remplir ici est de ceux qui brisent le cœur et font couler des larmes amères, car tous, nous avons pu apprécier ce que valait ce vétéran de la Chanson : Hippolyte Le Boullenger.

Pendant plus de trente ans qu'il fut des nôtres, non-seulement son talent de véritable chansonnier fit la gloire de notre Lice et le charme de nos réunions, mais son caractère si plein de bonhomie et de gaîté, son esprit si fin, sa manière d'être si affable envers tous, et cette philosophie inépuisable et si joyeuse qu'elle arrachait un sourire au plus éprouvé, toutes ces qualités poussées à l'extrême, n'avaient-elles pas fait de ce digne camarade le Rabelais de notre société?

J'ai dit : sa philosophie inépuisable. Oui, mes Amis, c'est là le côté qui frappait le plus en lui. Et certes, que d'occasions il rencontra dans sa vie de la mettre à profit ! Car il eut une large part dans nos misères humaines : revers de fortune, souffrances continuelles et déceptions de toutes sortes, voilà son lot.

Mais la nature qui met toujours le remède à côté du mal, l'avait fait chansonnier et chansonnier philosophe, chansonnier de cette vieille école que nous admirons en la regrettant, chansonnier qui accepte son sort et en rit, quel qu'il soit.

Quel exemple superbe, mes Amis, nous laisse ce cher camarade ! Quel souvenir il aura gravé dans nos cœurs en échange des regrets qu'il emporte ! Disons-lui donc merci et adieu, à ce vieil Ami ; merci de son œuvre que nous méditerons dans nos moments de découragement ; merci de son passage au milieu de nous qui nous a rendus plus forts et meilleurs ; et adieu pour toujours.

Que cette humble couronne d'immortelles que je dépose sur ta tombe, mon vieux camarade, au nom de *La Lice Chansonnière* que tu aimais et qui t'estimait, soit le gage de nos regrets !

Après ces touchantes paroles qui avaient si bien exprimé les sentiments de tous, chacun félicita vivement Echalié, puis nous nous rendîmes sur la tombe de Vaudry — toute proche de celle de Le Boullenger ; — elle est garnie de fleurs et de couronnes, et comme la tristesse a sa joie, celle-là fut bien douce pour moi de voir que l'oubli n'habitait pas dans le cœur des amis de la chanson. E. B.

Une réunion générale des membres du comité de la statue de Béranger aura lieu dans les premiers jours d'octobre. Les résolutions prises seront publiées dans *La Chanson*.

Cent trente-neuf poètes ont pris part au grand concours ouvert par *La Chanson*, en l'honneur de BÉRANGER. Nous rendrons compte de ce concours aussitôt que les travaux du Jury seront terminés.

Salon des Vendanges de Bourgogne, 14, rue de Jessaint (La Chapelle) Paris. **Grande Soirée-goguette,** donnée le mercredi 15 octobre 1879, à 8 heures du soir, par la *Lice Chansonnière* dans le local ordinaire de ses banquets, sous la direction du Bureau de la Société, Jules Echalié, président, au bénéfice de la souscription pour élever une statue à Béranger.

CONCOURS DE CHANSONS, sujets libres. — Trois prix seront décernés par un jury composé de trois membres nommés à l'ouverture de la soirée.

Les pièces couronnées seront insérées dans le journal *La Chanson*.

A 10 heures : *Béranger Chansonnier*, causerie par Eugène Baillet, trésorier de la Société.

La *Lice Chansonnière* convie fraternellement la Vieille et la Jeune Goguette à cette soirée. — Tous ceux qui ont conservé le culte de la Vraie Chanson Française, dont Béranger est resté la personnification et le Maître, auront à cœur en assistant à cette fête, d'apporter leur obole pour l'érection de sa statue. — PRIX D'ENTRÉE : 50 centimes par personne.

NOTA. — Les Pièces de Concours seront reçues au Siége de la Société, rue de Jessaint, jusqu'à 8 heures.

Nous savons qu'un grand nombre de Sociétés Lyriques organisent des soirées au profit de la souscription Béranger. Nous prions les organisateurs de nous les faire connaître assez à temps pour les annoncer à nos lecteurs.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

FÉDÉRATION DES SOCIÉTÉS LYRIQUES DE PARIS.

Le Directeur de *La Chanson* émettait dernièrement, devant plusieurs Présidents, l'avis qu'il serait bon, utile même, de créer un lien entre tous les Présidents et Directeurs de Sociétés lyriques et dramatiques, et cela dans l'intérêt même des *Sociétés*, des *Sociétaires* et des *Visiteurs*.

Il est certain que cette *Fédération*, une fois bien fondée, pourrait organiser plusieurs représentations tous les ans, sur une des grandes scènes parisiennes, soit au bénéfice de leurs caisses, soit au bénéfice d'une bonne œuvre. Dix ou quinze Sociétés, tour à tour, fourniraient le meilleur de leur personnel, pour organiser une grande représentation. Cela aurait l'avantage de faire ressortir les interprètes *artistes amateurs*. Les artistes sortis des SOCIÉTÉS pour entrer soit au théâtre soit au concert, et ils sont nombreux, seraient de droit *Membres d'honneur*, et prêteraient très-certainement leur concours. Les visiteurs assidus des Sociétés sont en assez grand nombre pour remplir la plus grande salle de spectacle de Paris ; la recette serait assurée d'avance par la composition de l'affiche. Plusieurs Présidents nous ont promis leur concours ; que ceux qui veulent créer une œuvre utile, envoient leur adhésion par écrit au Directeur de *La Chanson*, 18, rue Bonaparte.

Les nouvelles occupations de notre chroniqueur des Sociétés lyriques, A. Leroy, le retenant souvent éloigné de Paris, nous avons chargé M. Henry Mallet de cette partie de la rédaction. Nous prions MM. les Présidents de lui réserver une place dans les grandes soirées. Prière d'envoyer les invitations à M. A. Patay, aux Bureaux du journal *La Chanson*, 18, rue Bonaparte. A. P.

La réouverture du *Cercle Musset* qui a eu lieu le 13 septembre, 8, boulevard de Strasbourg, (Café du Globe) a été des plus brillantes. Dans le courant de la soirée se sont fait entendre Mlle Emilie Préaux

rappelée dans une charmante chansonnette intitulée *Je ne sais pas*, MM. Urbain dans *Bolivard;* Berlioz dans *Qu'est ce que tu prends?* Willaume, Galliot, Andral, Jalade et Durrieu, président du *Cercle Musset*, très-applaudi dans la superbe poésie de Victor Hugo : *La Nuit du 2 décembre*. Puis on a continué par *les Deux Scélérats*, saynette en un acte, dans laquelle MM. Urbain et Galliot ont rivalisé de verve et d'entrain.

Nous souhaitons une bonne réussite au *Cercle Musset* qui, sous la présidence de M. Durrieu, ne peut que prospérer et briller avec éclat parmi les sociétés lyriques.

Le 14 septembre, *la Renaissance*, 8, boulevard de Strasbourg (café du Globe) inaugurait ses soirées d'hiver. Elle donnait à cette occasion une des plus charmantes pièces de son répertoire : *Philippe*, interprété par les *étoiles* de la société, Mlle Julia, Mme Renaud, MM. Ramel père et fils et M. Donckèle.

Mlle Julia a parfaitement nuancé un rôle très-difficile, Mme Renaud est une excellente ingénue, dont le seul défaut est de parler un peu vite. (Ce n'est pas un reproche que je lui adresse mais un conseil que je me permets de lui donner, dans son intérêt même. Quant à M. Ramel père, président de la *Renaissance*, le rôle de *Philippe* est sans contredit un de ses meilleurs; il a été vaillamment secondé par son fils qui a bien rendu un personnage de viveur fat et insolent. M. Donckèle, toujours sympathique a su s'attirer les applaudissements. Ah mon Dieu! j'allais commettre un grave oubli J'oubliais M. Chevalier qui mérite un bon point pour s'être fait une tête de domestique capable de faire rêver huit nuits de suite de valet de chambre.

Dans la partie lyrique, je citerai en première ligne M. Cané qui ne se contente pas d'être un excellent pianiste mais qui, de plus, compose des mélodies charmantes. M. Paul Launay a chanté d'une façon magistrale l'air de la *Calomnie* du *Barbier*. Alexis, chanteur de genre, Georges Dever, comique très-amusant, Mlle Louise Bienvenu qui s'est beaucoup fait applaudir dans une fort belle poésie intitulée : *le Progrès*, etc., etc. Je suis obligé d'en passer, faute de place. En somme, un succès de plus à l'actif de la *Renaissance* qui n'en est plus à les compter.

Mes remerciements sincères à M. Donckèle qui a bien voulu se charger de la tâche ingrate de dire mes *Triolets à Lucile* et qui s'en est acquitté avec talent.

H. M.

Le 14 septembre, sous la direction de son habile directeur, M. V. Desmet fils, la société chorale : *Les Enfants de Saint-Denis*, offrait à ses membres honoraires, dans la vaste salle Méret, une superbe matinée musicale, avec le concours de Mlles Marguerite et Henriette Baretti, des Variétés, de MM. Barnoldt de l'Opéra-Comique, Favart et Feuchet, lauréats du Conservatoire, et du populaire chansonnier Hippolyte Ryon. Le piano de Pleyel-Volff a été brillamment tenu par M. P. Cordelle.

Malgré l'orage, plus de quinze cents spectateurs sont venus prendre part à cette solennité, pour l'exécution de laquelle les vaillants artistes ont rivalisé de talent.

Mlle Marguerite Baretti a dit avec une grâce charmante : *Ah! Monsieur!* et *la Lettre de la Cousine*.

Barnoldt a été désopilant dans : *Ganivet*, *les Canards*, *Si j'étais l'invisible*, et surtout dans *les Tourtereaux*, et *la Tyrolienne des Perruquiers*, duos comiques, dont Mlle Henriette Baretti a tenu sa partie avec un entrain parfait.

Favart a été on ne peut plus pathétique dans *le Bal masqué* de Verdi et dans le solo du Chœur des *Hirondelles* du grand maître Béranger; il a dit aussi *le Forgeron de la Paix* d'une façon vraiment magistrale.

L'air varié, *Helvétie*, exécuté sur deux clarinettes, par MM. Vink, et ***. *Belle France*, chantée par M. Guillemin, et *Maudit Printemps*, par M. Calais, ont été chaleureusement applaudis.

Hippolyte Ryon après avoir entonné lui-même, de sa plus belle voix, son *Versez-moi donc à boire* et ses *Polichinelles de Paris*, nous a récité, à la demande générale, son *Lion de Belfort*, tout palpitant d'héroïque patriotisme.

Enfin, quatre grands chœurs : *les Navigateurs*, *le Sylphie*, de Masseur, avec son joli solo si bien chanté par M. Démur père, *les Hirondelles*, à bouche close, musique de Laurent de Rillé, et *la Marseillaise de la Paix* d'Etienne Ducret, exécutée par les *Enfants de Saint-Denis*, ont obtenu le succès le plus mérité.

Une quête au profit des Ecoles, qui a produit 85 fr., a complété la fête.

En résumé, bonnes paroles, belle musique, excellents interprètes, un public nombreux et satisfait, voilà ce que nous appelons du concert.

La Lyre Bienfaisante, 9, quai Saint-Michel, donnait le 15 septembre, sous la présidence de M. Couvreur, une grande soirée, avec concours de *Poésies*. Le jury était composé de MM. Bertullien, Etienne Ducret, Delaunay, Cahen, Panard.

Le 1er prix a été donné à M. Cognet pour *le Mari de Jeanne*, poésie dramatique. M. Octave Lebesgues a remporté le second, avec une poésie *A Mademoiselle Sarah Bernard* Un prix d'exception pour une chanson, *Paris la nuit*, a été accordé à M. Diot.

Les prix de récit et de chant ont été remportés par Mme Vurère, Mlle Fornande, MM. Sutter et Paul Touillot.

Soirée bien remplie et des plus attrayantes, comme on le voit.

A. P.

Ne voulant pas manquer de parole à M. Emile, le président des *Enfants d'Apollon*, j'ai bravé la température pour assister à la soirée extraordinaire donnée le jeudi 18 septembre, avec le concours d'artistes des concerts et des sociétés lyriques. Les noms de *Bourgès* et de *Debailleul* inscrits au programme avaient suffi pour remplir outre mesure la trop petite salle du Café de la Paix, 75, boulevard Saint-Martin, dans laquelle des commissaires zélés parviennent à entasser le double du public qu'elle peut contenir.

Le programme a tenu ce qu'il promettait et si Debailleul nous a privés du plaisir de l'entendre, en compensation Bourgès nous a chanté avec l'entrain que vous lui connaissez *Tais-toi, Zoé*, une de ses dernières créations; inutile d'ajouter qu'il a été acclamé et rappelé. Mlle Julia a apporté sa verve habituelle dans *Je n' fais pas ma Tata* et *mon Bien-aimé*, elle en a été récompensée par de nombreux applaudissements. M. Vincent, de la *Renaissance*, le

futur pensionnaire du Conservatoire, a fait valoir son magnifique organe dans la romance de *Don Sébastien* et dans *le Roi des Bohémiens ;* M. Monicart qui se tient éloigné depuis quelque temps des sociétés lyriques, a bien voulu se faire entendre dans *Laissons la porte ouverte.* Fi ! M. Monicart, que c'est vilain, lorsqu'on possède une voix comme la vôtre, de délaisser ainsi vos nombreux amis. Je citerai ensuite M[lle] Adèle, fort applaudie dans une chanson arabe, *Balkaïra* dont la belle musique est de M. Guidant, puis M[lle] Elisa et M[me] Arpage. MM. Marcus, Bladier, *des Amis du Commerce*, David qui a très-bien dit *la Veillée*, poésie de François Coppée, Emile, Néofol. etc., etc.

Je suis parti au moment où le rideau se levait sur *La Consigne est de ronfler.* Après avoir serré la main à M. Cantarel, président des *Enfants de la Seine*, et à M H. Perrot, son secrétaire, j'ai regagné mes pénates (qui ne se trouvent pas précisément faubourg Saint-Martin) emportant un agréable souvenir de la soirée des *Enfants d'Apollon.* H. M.

Le 22 septembre a eu lieu la soirée d'inauguration de *l'Union et Gaîté.* Tout l'éclat possible avait été donné à cette solennité à laquelle les principaux artistes de *la Renaissance*, de *la Cordiale* et de *la Fauvette*, avaient été conviés. La scène des *Fourchambault* a été très-bien interprétée. M. Urbain s'est principalement fait remarquer dans l'interprétation de ses chansonnettes. Nous devrions désigner aussi un artiste très-original qui, dans une petite allocution, a trouvé le moyen d'imiter parfaitement le cri de différents animaux, mais nous ne pouvons citer son nom qui ne nous est parvenu que très-indistinctement aux oreilles. Le compositeur Jules Raux, inscrit au programme pour dire sa nouvelle chanson : *Miaou!* ne s'est pas fait entendre, nous le regrettons. En résumé, nous n'avons que des félicitations à adresser à M. Varenne, président, à M. Gabriel, régisseur, ainsi qu'à tous les artistes qui ont prêté leur concours à cette soirée. Il ne nous est pas possible de citer tous les noms, vu le grand nombre d'artistes qui ont paru sur la scène. A ce propos, nous est-il permis de faire remarquer très-amicalement aux organisateurs que le programme était trop chargé ? Malgré cela, la soirée a été excellente et promet de beaux jours à *l'Union et Gaîté.* A. P.

Nous n'avons pas encore parlé de la *Lyre amicale de Paris*, ayant ses réunions chaque dimanche, au café Pygmalion, boulevard de Strasbourg, n° 6, président M. Dupont.

Le 22 septembre dernier, une foule nombreuse s'était rendue à la soirée donnée par cette société ; malgré l'invitation que nous avait faite le président, nous n'avons pu y assister étant attendu ce même jour dans une autre société ; nous pouvons néanmoins en donner le compte-rendu.

La danse comme d'habitude a précédé le chant qui a été divisé en deux parties. Entre la première et la seconde, le vaudeville *Une chambre à deux lits*, a été joué en véritables artistes par M. Julien Alix, membre d'honneur de *la Lyre amicale*, et M. Charles-Henri D. Citons aussi MM. Marcus, Jules, Bloch, Léon G., Julien Alix, M[lles] J*** et E**, qui dans les deux parties de chant ont été chaleureusement applaudies.

De nouvelles pièces sont à l'étude et cette société promet d'agréables surprises à ses visiteurs.

La Fauvette Parisienne fera, le dimanche 5 octobre, sa réouverture des soirées d'hiver, 36, galerie Montpensier (Palais Royal), sous la présidence de M. Touzery. Nous en rendrons compte.

Le cercle lyrique *Le Caprice*, donne tous les dimanches à 9 heures soirée, maison Richeffeu, 167, galerie de Valois (Palais Royal), M. Staudt, président.

Henry MALLET.

Un nouveau concert vient d'ouvrir, 37, rue Saint-Sébastien, maison L. Schmitt (près le boulevard Richard-Lenoir). *Le Concert Voltaire* est intelligemment dirigé par M. A. Caprès, très-connu comme auteur ; le piano est habilement tenu par M. L. Demortreux, pianiste-compositeur distingué. Les samedi, dimanche, lundi et jeudi.

A. P.

Nos abonnés trouveront intercalée dans le présent numéro une chanson, paroles et musique de notre collaborateur Jules Raux. Cette chanson dont le succès musical fait le tour des sociétés lyriques, n'a pas encore été mise dans le commerce ; nos abonnés en ont la primeur.

A. P.

Vient de paraître à notre librairie *Le Carnaval de nos jours*, pièce en vers par J.-B. Davagnier, in-4° à deux colonnes, imprimée en *rouge*. Prix : 20 cent.

L'Union littéraire, revue bi-mensuelle des poètes et prosateurs, vient de changer complètement de rédaction. La direction littéraire de cet intéressant organe a été confiée à M. Bertol-Graivil, qui n'abandonne pas pour cela son poste de rédacteur en chef du *Progrès artistique*.

AVIS AUX MARCHANDS LIBRAIRES

Vente en gros et au numéro de LA CHANSON aux Bureaux du Journal, 18, rue Bonaparte ;
Chez Jeanmaire (ancienne maison Martinon), rue des Bons-Enfants, 32.
Aux Messageries de la Presse, rue du Croissant, 9 et 11, et rue de Lille, 19 et 21.
Chez Girard, libraire-commissionnaire, 13, rue Monge.
Chez Traslin, rue du Croissant.

Le Directeur-Gérant, A. PATAY.

2e ANNÉE. — N° 30. 16 OCTOBRE 1879.

LA CHANSON

Revue Bi-Mensuelle

Directeur-Gérant
A. PATAY

20 cent. le Numéro
Sans Supplément

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois

Secrétaire de la Rédaction
A. LEROY

20 cent. le Numéro
Sans Supplément

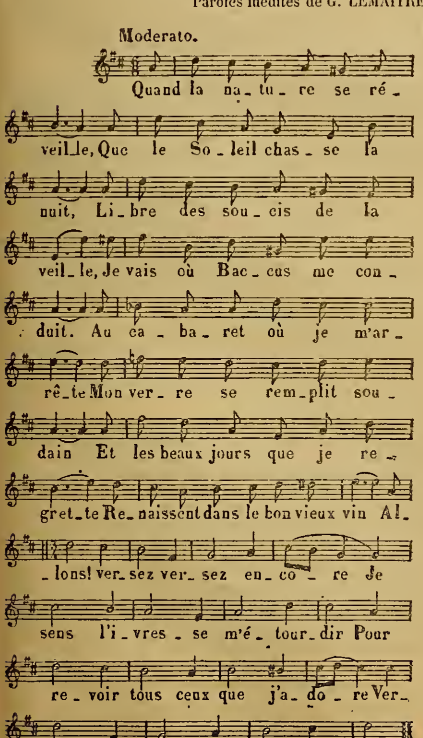
ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an........... 6 fr.
» six mois......... 3 »
Etranger, le port en sus

LE VIN DU SOUVENIR

Paroles inédites de G. LEMAITRE, Musique nouvelle de A. MARCUS



A dix ans j'allais à la classe ;
Mais avec quelques compagnons,
J'aimais mieux courir à la chasse
Aux abeilles, aux papillons ;
Sur mon sommeil, ma bonne mère,
Veillait comme un ange gardien ;
Et quand je rouvrais la paupière,
Son cœur battait contre le mien.

Allons, versez, etc.

A vingt ans, âge où la jeunesse
A besoin d'air et de chanson,
J'entendis des cris de détresse,
Le bruit du fusil, du canon.
Contre l'ennemi de la France
Qui s'avançait à rangs pressés,
Je combattis avec vaillance :
Jours de gloire à jamais passés !

Allons, versez, etc.

A trente ans, j'avais une belle
(Un soir d'été j'obtins sa foi),
Je n'avais jamais aimé qu'elle,
Elle n'avait aimé que moi.
Hélas ! au printemps de sa vie,
L'écho ne redit plus la voix,
Mais je vois son ombre chérie
Dans mon verre lorsque je bois.

Allons, versez, etc.

Maintenant survient la vieillesse,
Déjà blanchissent mes cheveux.
Illusions, gloire et jeunesse,
Adieu, je rejoins mes aïeux.
Mais avant que la froide terre
Couvre à jamais mes sens glacés,
J'aime à vous revoir dans mon verre,
Souvenirs des beaux jours passés.

Allons, versez, versez encore :
Je sens l'ivresse m'étourdir,
Pour revoir tout ce que j'adore
Versez le vin du souvenir.

AUX ABONNÉS ET AUX LECTEURS
De *La Chanson*

Le présent numéro termine notre troisième semestre ; *La Chanson* compte aujourd'hui dix-huit mois d'existence.

Nous avons commencé par paraître mensuellement ; six mois après nous paraissions tous les quinze jours, donnant, grâce à la suppression de la couverture, seize pages de texte par mois, au lieu de douze.

Un grand nombre de nos abonnés et de libraires nous demandent maintenant de paraître toutes les semaines. Cela certes nous serait très-agréable, mais nous ne voulons pas donner moins de huit pages ni augmenter nos prix d'abonnement.

Pour arriver au résultat que nous désirons autant que personne, c'est-à-dire à donner le double pour le même prix, nous faisons appel à nos abonnés et à nos acheteurs au numéro. Que chacun d'eux fasse de la propagande active en faveur de *La Chanson* parmi leurs amis et les personnes que notre publication intéresse ; que chacun fasse un ou plusieurs abonnés nouveaux, que nos abonnés des départements nous mettent en relation avec les libraires de leurs villes qui s'occupent de la vente des journaux et de la musique ; que ceux qui ont de l'influence sur les journaux de leurs localités fassent annoncer *La Chanson* avec persistance. — Grâce au résultat de cette propagande, nous pourrons très-prochainement paraître toutes les semaines et publier plus promptement les pièces reçues par notre comité de rédaction.

Qui parle des chansonniers en dehors de notre publication ? Et ne sera-t-elle pas pour l'avenir, la seule histoire chansonnière de ce temps ? — En travaillant pour nous, les amis de la chanson travailleront donc pour eux-mêmes.

A. PATAY.

Pour nous éviter des frais, nous prions nos abonnés de nous faire parvenir de suite le montant de leur réabonnement. Le numéro du 1er novembre sera envoyé à tous ; ceux qui le conserveront seront considérés comme réabonnés ; les autres voudront bien nous renvoyer le numéro avec la mention *refusé* sur la bande.

Quelques personnes n'ont pas encore acquitté leur réabonnement du 1er mai ; nous supprimerons, au 16 novembre, l'envoi du journal à toutes celles qui ne se mettront pas en règle d'ici là. Le prix du troisième semestre n'en restera pas moins dû.

SOCIÉTÉ LYRIQUE & LITTÉRAIRE DU CAVEAU

BANQUET DU 3 OCTOBRE

Un des convives du Caveau se plaignait hier, dans un couplet, de la persistance du mauvais temps :

Voilà l'hiver qui recommence,

s'écriait-il douloureusement. Sa plainte et sa douleur retardent. Les beaux jours reviennent, au contraire, et retiennent encore, soit à la campagne, soit aux eaux, un grand nombre de visiteurs, ordinairement plus assidus.

D'où, pénurie de chanteurs ; mais, comme dit un proverbe, qui cette fois n'est pas menteur, si l'on n'a pas la quantité, on se rattrape sur la qualité. Puis, si l'inédit ne donne pas assez, on a le regain. Une chanson, pour n'être pas nouvelle, n'en est pas moins bonne, si l'on sait bien la choisir. Ainsi a-t-on fait. Nous avons vu reparaître, et sans nous en plaindre, ces bons et braves *Gendarmes*, qu'Allard-Pestel admire et plaint, et le même auteur nous a conté, dans un rondeau plein de grâce et de cœur, *Ce que peuvent dire deux beaux yeux*. Mouton-Dufraisse nous a redit sa rencontre avec la *Voisine de l'Omnibus*. Juteau, d'une voix sympathique, a chanté la *Jeanne* de Desforges, qu'on entend toujours avec plaisir, et que Collignon a illustrée d'une musique remarquablement appropriée au sujet.

L'inédit n'a pas complètement fait défaut. Le *Caveau*, qui jamais ne sombre, a inspiré à Piesse des couplets que j'appellerai patriotiques. Fier de ses amis, de leur courage, de leur persistance à soutenir le drapeau de la gaie science, il célèbre en accents émus la pérennité de sa compagnie, *Domestica facta !*

Jullien, souvent sérieux et même grave, s'émancipe cette fois : il chante la *Lune*, et quelle lune ! Aussi, pourquoi va-t-il s'asseoir — le soir — sur le gazon humide ? On peut s'enrhumer partout. *Le remède est auprès du mal :* devise consolante, si elle n'est pas toujours vraie, que Montariol prétend ériger en principe ; jolis couplets, dans lesquels le fameux article 7 n'est pas oublié, comme bien vous pensez, ni les banquets royalistes de l'autre semaine.

Fénée, comme un vrai chansonnier qu'il est, chante *Le Pour et le Contre*. Il excelle dans ces tableaux comiques, qu'il pousse quelquefois, sans qu'on s'en plaigne, jusqu'à la charge désopilante. Petit (Jules) est un Phocion ganté : vigueur, mordant, dédain du convenu, sincérité, conviction, il relève encore ces qualités par un style net, précis, classique. Voyez sa *Chanson à dire*, d'où il veut exclure la politique, et vous serez de mon avis.

Trois chansons de Charles Vincent, une touchante, une guerrière et une.....longue. Tel est son contingent. Ses *Souvenirs sur un vieil air* ont un accent personnel qui charme. Son *Tambour* est plein d'entrain, et l'auteur semble, en disant sa chanson, battre la charge comme son héros.

L'Eau bénite de Cour, du président Grangé, présente, sous la forme d'un tiroir, une série de couplets qui sont autant de petites comédies. Le directeur du théâtre, qui trouve trop bonne pour sa scène la pièce qu'on lui présente et qui renvoie l'auteur aux Français ; le père, qui promet de donner à un soupirant sa fille dans six ou sept ans ; le ministre, accueillant un savant qui sollicite et n'obtient pas la croix, par ces mots consolateurs, mais peu consolants : Vous avez des droits ; tous, et bien d'autres, donneurs d'eau bénite de Cour. La pièce a dû être redite.

Comme je n'ai pas la prétention d'être complet dans ce compte-rendu déjà long d'une soirée trop courte, je m'abstiens de citer une chanson *à boire*, de Piesse, *l'Echelle*, de Ripault, et *les Couplets d'un Visiteur*. Personne ainsi ne pourra se plaindre.

Eug. IMBERT.

Vient de paraître le Recueil des mots donnés de 1879 (*), *La Cuisine*, avec le portrait du président en costume officiel, toque et veste blanches.

(*) Envoi sur demande affranchie accompagnée d'un mandat-poste de 2 francs adressé au Directeur de *La Chanson*.

LICE CHANSONNIÈRE

BANQUET DU 1er OCTOBRE

Octobre est le mois des vendanges et des rentrées ; il fournit, par conséquent, aux présidents de Sociétés littéraires un thème excellent de discours et de toasts ; le salut aux vins nouveaux et aux amis anciens. M. Echalié n'a pas fait faux-bond à la tradition, mais cette fois son toast, coupé presque en couplets, marchait d'une rapide allure.— Au fait, pourquoi n'entend-on jamais de toast chanté ?

J'ai dit que je ne parlerais désormais, dans ces comptes-rendus, que des œuvres inédites ; je veux faire exception aujourd'hui en faveur de deux chansons de Le Boullenger, dites, en souvenir de lui, par ses camarades Echalié et Chebroux. *Chanson d'ouverture* et *Le Pays des Chimères* sont deux productions remarquables d'un poète trop peu connu.

Les uns s'en vont, les autres arrivent. La Lice fait sans cesse des recrues nouvelles. Elle a reçu l'autre soir, membre titulaire, le chansonnier-compositeur Albert Vernaelde, et, membre libre, M Detouche. Le premier a remercié, comme il est d'usage, par une chanson de réception presque improvisée, adroite et bien tournée cependant. Le second a payé son écot avec une chanson inédite de Béranger — vous lisez bien : Béranger! — La pièce intitulée *le Père Degor* date, paraît-il, de 1822. J'en ai retenu le refrain :

Pour fêter le Dieu des vendanges,
Le patron de la Côte-d'Or,
Et, pour bien chanter ses louanges,
Allons chez le père Degor.

C'est, en définitive, un croquis d'ami dans lequel on cherche vainement à retrouver la touche du maître. N'y aurait-il pas erreur dans la date annoncée? Et ne serait-ce pas une des œuvres primitives de Béranger auxquelles leurs cadettes seules donnent de l'intérêt?

M. Cahen, dans la *Châtelaine de Saintry*, a les effusions d'un estomac reconnaissant. Georges Baillet plane de haut et donne à tous ce patriotique conseil :

Sur nos drapeaux, au lieu de pique,
Citoyens, mettons un flambeau!

Vous devinez quelles antithèses sont venues sous sa plume, qu'il a rarement maniée avec autant de vigueur. *Les Trois Compagnons* de M. Robinot sont racontés avec une saveur particulière. Trois amoureux, après une longue absence, s'attablent sous une tonnelle ; tout en buvant, chacun vante les charmes de sa belle qui l'attend. Un bruit de violon se fait entendre soudain ; une noce défile : dans la mariée, les compagnons, rivaux à leur insu, reconnaissent leur maîtresse ; ils se consolent philosophiquement en vidant leur gobelet. — Anecdote charmante.

M. Hachin nous offre *Madelon*, chanson drôle sur un drôle d'air; M. Pingray, *les Deux moments*, qui ne sont pas désagrables; M. Godet, *l'Ivresse bleue*, chanson bachique à laquelle *la Treille* de Chebroux fait un poétique pendant.

M. Caron ne chante pas; il déclame, et de terribles vers niant Dieu qui ne s'en soucie guère. C'est là précisément le principal argument de M. Caron : Dieu ne se fâche pas des injures qu'on lui adresse, donc Dieu n'est pas. C'est être cruel que d'exiger de Dieu les petites rancunes d'un homme!

M. Berthier que je n'avais jamais entendu a dit *la Coupe du Temps* et *le Choix d'un Ami*, deux choses spirituellement écrites, finement débitées. M. Leblanc recommande chaudement aux enfants la lecture ; Georges Baillet plaint la chanson poursuivie par l'alexandrin ; M. Vernaelde soupire un *Rondeau d'amour ;* enfin Imbert fait, dans son *Prétendant résigné*, de la bonne satire politique.

Ai-je oublié quelqu'un? — Oui, Jeannin, toujours amusant dans ses pochades — un peu connues.

Bonne soirée, en somme, et début encourageant des banquets d'hiver.

L.-Henry LECOMTE.

Nous avons reçu la lettre et la chanson suivantes que nous publions avec plaisir.

Mon cher Patay,

Nous avons trop l'amour et le culte de la chanson pour ne point réagir contre le débordement de cette espèce de littérature tonitruante qui envahit nos goguettes en ce moment et qu'on désigne sous le nom de « récits ».

Nous admirons beaucoup leurs auteurs, mais nous pensons qu'ils feraient mieux de s'adresser à la Comédie Française, ou à tout autre établissement *ad hoc* où nous irions les entendre avec plaisir.

La goguette (on l'a dit souvent) est le temple de la chanson ; pourquoi se tromper de porte ?

Il est vrai que chez eux, nos bons curés chantent ou récitent suivant le prix convenu entre eux et leurs clients ; mais comme nous ne faisons pas payer, nous demandons à rester purement dans nos principes.

Je joins à cette lettre une chanson que je vous prie d'insérer dans votre journal. C'est de la critique, soit, mais de la critique de bon aloi ! Honni soit qui mal y pense !

Puissent tous mes collègues partager mes sentiments.

Recevez, mon cher Patay, l'assurance de ma profonde considération.

Georges BAILLET.

PAUVRE CHANSON, QUE VAS-TU DEVENIR

Air : *T'en souviens-tu....etc.*

Pauvre chanson, de quel fiel on t'abreuve,
Quel vent maudit souffle à ton horizon?
Malgré tes maux, une nouvelle épreuve
S'apprête encor à ternir ton blason :
S'accompagnant de grands coups de tonnerre
Contre qui rien ne peut te prémunir,
L'Alexandrin te déclare la guerre...
Pauvre Chanson, que vas-tu devenir?

Qu'ils sont heureux les penseurs pleins de flamme
Qu'inspire ainsi tant de fécondité !
Ces mots charmants : *Hélas ! mon cœur ! mon âme!*
Les mènent tous à l'immortalité !
Avec un rien, avec une pensée
Qu'un seul couplet peut trois fois contenir,
En se mouchant, ils font une Odyssée,
Pauvre Chanson, que vas-tu devenir ?

Comme aujourd'hui tout ce qui fait tapage,
A tort ou non, au succès a des droits,
Ce goût du jour, pour peu qu'il se propage,
Ira bientôt régner au fond des bois :
Les rossignols en apprenant sans peine
Les longs sujets qu'ils devront retenir,
Réciteront des vers à perdre haleine,
Pauvre Chanson, que vas-tu devenir ?

Dans une lutte aimable et fraternelle,
Tous tes enfants se donnent rendez-vous ;
Et c'est à qui, pour te rendre plus belle,
De te parer se montrera jaloux :
Partout déjà, l'on discute, l'on prône
Le gai refrain qu'Apollon va bénir....
C'est un poème en huit chants qu'on couronne....
Pauvre Chanson, que vas-tu devenir?

Hier encor, sous le masque du Rire,
En quelques mots tu semais en chemin
L'éclair joyeux ou l'ardente satire
Qu'on répétait partout, le lendemain.
Mais, de nos jours (qui donc n'a pas son maître ?)
Tes petits vers n'ont qu'à bien se tenir,
Car l'art divin se cote au kilomètre...
Pauvre Chanson, que vas-tu devenir ?...

Adieu, Chanson, adieu ! Fuis loin des hommes,
Et, vers les cieux, prends ton vol, pour toujours.
On est trop fort, dans le siècle où nous sommes,
Pour croire encor à tes légers discours...
Un jour, pourtant, si les peuples fidèles
Revendiquaient ton joyeux souvenir,
Comme autrefois, ouvrant tes larges ailes,
Pauvre Chanson, daigne nous revenir !

GEORGES BAILLET.

LE PORTRAIT D'HOMÈRE

AIR : *Salut, petit cousin germain* (Béranger)

Mon cœur aime tous les talents,
Ma main encense toute gloire ;
Petite cigale, mes chants
Pourront-ils vivre en la mémoire ?
Peut-être un peu, car mes héros
Refléteront sur moi, j'espère ;
Aujourd'hui mes légers pipeaux
Vont chanter le portrait d'Homère.

Il est chez nous, c'est un français,
Qui n'a vu sa photographie?
Même noblesse dans les traits,
Même aspect plein de bonhomie.
L'inamovible sénateur,
Vigoureux septuagénaire,
Brillant toujours comme orateur,
N'est-il pas le portrait d'Homère ?

Honnête homme et bon citoyen,
Se guidant par sa conscience,
Plutôt que faire un serment vain,
Il s'exila loin de la France.
Il y revint dans nos douleurs,
Rapportant son fier caractère
Et vouant sa vie aux labeurs ;
N'est-ce pas le portrait d'Homère ?

Déjà bien jeune adolescent,
Il faisait applaudir sa lyre ;
De nos jours il est le plus grand
Pour drame, poème, satire.
Il a, par son talent si beau,
Le respect de la France entière,
Fière de son Victor Hugo
Comme la Grèce l'est d'Homère.

(*Inédit*) JULIETTE MANCELIÈRE.

A MADEMOISELLE ***

Aux uns Dieu donne la richesse,
A vous il donna la beauté ;
Je croyais avoir la sagesse,
En vous voyant j'en ai douté.

(*Inédit*) J. LARGUIER.

A Mme Rosa Bordas.

LA PATRIOTE

CHANT NATIONAL

Musique de G. BOYER

Peuple français, souviens-toi de ta gloire
Qu'ont faite illustre à jamais tes aïeux,
Ces fiers guerriers, ces héros dont l'histoire
A consacré les hauts faits merveilleux !
Ce souvenir grandira ton courage
Et ton courage, appui de ton espoir,
Pour repousser tout indigne servage
Te rendra fort à l'heure du devoir.

Que La Patriote toujours
Soit, pour nous, un chant d'espérance,
Un chant de gloire pour la France
A qui nous vouons nos amours.

Si les vertus ont rendu grands nos pères,
Sachons, comme eux, être aussi vertueux
Et nous aurons des destins plus prospères,
Car les vertus font les peuples heureux.
De tout ton cœur aime la République
Qui veut pour tous la sainte Egalité
Et, quand bien haut parle l'honneur civique,
Français, salue en lui la liberté.

Que La Patriote, etc.

N'ayons, Français, qu'une seule et même âme !
Que l'union préside à nos destins !..
N'est-elle pas un consolant dictame ?
Par l'union soyons républicains !
La République est une bonne mère,
De ses enfants elle veut le bonheur !
Que dans nos mains son drapeau légendaire
Flotte toujours pour la France et l'honneur.

Que La Patriote toujours
Soit, pour nous, un chant d'espérance,
Un chant de gloire pour la France
A qui nous vouons nos amours.

ESPRIT ROSIER.

CURIOSITÉS DE LA CHANSON

VIEILLE CHANSON DE LITHUANIE

(Imité d'un chant Lithuanien)

Ma mère un jour m'a dit : « Va dans le bois, ma fille,
Chercher la fleur d'hiver et la neige d'été. » —
Un matin, tristement, je quittai ma famille.

Cherchant la fleur d'hiver et la neige d'été,
Je contemplai les bois, les prés, le flot, la vague,
J'entendis un pasteur parler à mon côté :

Tu contemples les bois, les prés, le flot, la vague,
Seul, je puis te donner ce qui te serait cher.
Si tu veux être bonne et me laisser ta bague. —

Voilà ce que tu veux, donne ce qui m'est cher. —
Dans le bois de sapin va cueillir une branche
Et porte-la chez toi : voilà la Fleur d'Hiver.

Puis quand tes doigts auront déposé cette branche,
De ce flot que la mer sur la grève a jeté,
Dans ta chétive main saisis l'écume blanche,

Et tu posséderas de la Neige d'Eté.

BERTOL-GRAIVIL.
Rédacteur en chef du *Progrès Artistique*.

BIBLIOGRAPHIE

STROPHES MILITANTES, par Ange Péchméja
Paris, 1879, Hachette.

« Un poète singulièrement vigoureux et dans le fond et dans la forme, disions-nous dans notre compte rendu du concours libre de *La Chanson* (voir numéro du 1er décembre 1878), c'est assurément l'auteur de *Théano* ». Et nous citions le sonnet intitulé *Allégorie*, quelques vers de *Françoise*, à *l'ample croupe*, et quelques strophes du *Toast*.

Nous venons de lire le recueil de M. Pechméja, car c'est de lui que nous parlions ainsi sans le connaître, et nous devons avouer que, loin d'avoir rien à retrancher des éloges que nous écrivions alors, les expressions nous manquent aujourd'hui pour caractériser avec justesse son remarquable talent.

Hardi dans sa conception, maître de sa pensée, il se joue à travers les rhythmes les plus calmes ou les plus abracadabrants avec une facilité merveilleuse. Le mot inattendu, mais juste, arrive de soi-même, comme chez tant d'autres le mot banal. Sa phrase, ici hachée et courte, parcourt ailleurs trois ou quatre strophes d'une seule tenue; elle rappelle alors la fameuse période cicéronienne, période divisée par tronçons mais toujours serpentant, *vivace et bondissante*, comme parle Moreau, parvenant à son but sans efforts et le saluant d'un éclair.

Les sources où l'auteur puise ses inspirations sont toutes élevées : l'amour de la patrie; la haine du laid, qui dans l'ordre moral se nomme le mal; la soif de l'infini; le mépris de tout ce qui est vil et bas; l'adoration du vrai, qui est la nudité du beau.

A une bigote, *le Paon*, sont des portraits vivants de vérité et d'un comique achevé. La fin du premier de ces morceaux est sanglante : Crois-tu, dit-il à la vieille enfiellée,

Que, quand sur ton vieux corps le prêtre aura chanté,
Les bons vivants que tu déchires
Prendront naïvement la puanteur des cires
Pour l'odeur de ta sainteté?

Et le *Paon*, comme il est peint!

S'il tire son mouchoir, tout le monde éternue.

Dans le genre épique, citons, car il faut choisir, *Régulus*, et dans le genre humoristique et touchant, *Une victime*, ce pauvre lombric écrasé par un promeneur nonchalant :

En me rapetissant, j'avais grandi la bête
Sur laquelle mon pied tomba comme un carreau;
J'avais fait un martyr de ce reptile honnête,
Qui de moi — troc vengeur — faisait un vil bourreau.

Le Revanche, *Némésis*, *Jeux innocents* sont encore des pièces éminemment remarquables. C'est du Hugo réussi, et du Hugo jeune.

Illusions perdues : sous ce titre, le poète dépeint d'abord les rigueurs d'une fière beauté.

— Fière... de son esprit? — Non : l'esprit d'une rose!
— De son savoir, de ses vertus? — Non, je suppose.

Ces rigueurs l'exaspèrent enfin, et la force de son amour le fait sortir des gonds.

..................Ma foi, je voulus en finir
Avec ce régime d'attente.

Bref, ivre comme si l'on m'eût gorgé d'arack,
Sans parler au concierge étant monté chez elle,
J'ouïs, en étreignant de rage son corps frêle,
Quelque chose qui faisait crac.

Alors, au désespoir d'un élan si peu sage,
Bien convaincu d'ailleurs qu'elle se trouvait mal,
Je cherchai des ciseaux, me traitant d'animal,
Pour lui débrider le corsage.

J'y parvins, mais sa voix n'avait plus de chanson;
Bouche béante, œil clos. Dans l'angoisse prolixe
De ce problème obscur, j'en sollicitais l'x,
Quand soudain des torrents de son

Jaillirent d'elle, comme un flot d'une rivière.
Du son, et puis du son. Y perdant mon hébreu,
Je me dis à part moi : Serait-ce donc, mon dieu,
De ce son qu'elle était si fière?

Voilà donc le secret de son orgueil! Enfer!
Elle était en carton... Elle est en marmelade.

Fort bien, direz-vous; voilà de la vigueur, de l'audace, de la couleur. Mais où est dans tout cela le genre... comment dire?.. académique? De pareilles pièces oseraient-elles se présenter dans un concours, aux Jeux floraux ou bien à l'Institut?

J'avoue que je n'y avais pas pensé. Mais si l'idée m'était venue de chercher dans ces vers mâles et hardis le cachet bourgeoisement modéré et convenablement aplati qui sied, aux yeux de certaines personnes prudentes et sages, à tout poète cossu et bien cravaté, j'aurais hautement félicité l'auteur de n'avoir coupé à sa muse ni les ailes ni les ongles. N'avons-nous pas assez de versificateurs laiteux? Acclamons donc le vaillant lutteur ennemi de toute espèce de masque et même de la feuille de vigne. Laissons les Prudhommes classiques moisir dans leur prose mal rimée.

J'aurai voulu citer, au moins par extrait, les *Guerriers fantômes*, les *Gueux;* mais la place me manque.

Ne nous demandons pas si certains sujets ultra métaphysiques sont bien du domaine de la poésie. L'exemple et le succès de M. Pechméja nous répondraient victorieusement. Mentionnons seulement le sentiment de surprise qu'éprouve un lecteur superficiel ou léger, lorsque, après un morceau tel que *La Dévote* ou *Le Paon*, par exemple, il se trouve en face d'un poème sur la science, sur l'*être* et le *non être*, sur le *négatif*, dont l'excès produit la mort, et sur le *positif*, qui est la source de la vie.

Annonçons pour finir, l'apparition promise de nouveaux recueils de M. Pechméja : *Les Fruits du mal, les Fleurs du rêve*, *Pochades grotesques*, etc., sans compter plusieurs œuvres théâtrales. Nous avons du pain sur la planche.

Eug. IMBERT.

A MES HEURES PERDUES, par Louis Goblet.

— Paris, chez E. Rouveyre. — M. L. Goblet a tort de croire — le croit-il? — qu'il a « perdu ses heures » en publiant ce coquet petit volume. Le temps consacré à l'art—quelle que soit la valeur de l'artiste — n'est jamais du temps mal employé. — Les vers de M. Goblet sont jeunes : il y a une certaine inexpérience dans ce début, mais l'auteur ne doit pas se décourager; qu'il continue à donner vaillamment à la littérature les rares loisirs que lui laisse sa situation, et, sans nul doute, nous aurons promptement de lui une nouvelle œuvre qui marquera un progrès sensible.

(*La Jeune France*) A. A.

L'OREILLER D'ÉGLANTINE

Ah! qu'il est blanc son oreiller :
Doux nid, fine dentelle,
Parfum qu'on ne peut détailler,
Mais qui vous dit : c'est elle...
Sont front a laissé son contour
Sur la plume affaissée :
En le baisant avec amour
Aurait-on sa pensée?...
Ah ! qu'il est blanc son oreiller!

Ah! s'il parlait son oreiller,
Il en aurait à dire !
Son cœur vient-il de s'éveiller?
Elle rêve et soupire...
Un sourire, une larme, un rien,
Sont une confidence ;
Le nom qu'elle cache si bien
Il le connait d'avance...
Ah ! s'il parlait son oreiller!

Ah! que j'aime son oreiller!
Amour, tu t'y révèles :
Pour lui tu dus te dépouiller
Du duvet de tes ailes...
Ne me vient-elle pas de toi
Cette effluve de flamme
Qui fait comme lever en moi
L'aurore de mon âme?
Ah! que j'aime son oreiller!

Ah! si j'étais son oreiller,
L'oreiller d'Eglantine!
La sentir sur moi sommeiller
Dans sa grâce enfantine!
Ma raison se trouble et se perd
En extase muette,
Et crois voir le ciel ouvert
Au dessus de ma tête...
Ah! si j'étais son oreiller!

SAVAUDY.

LE PRINTEMPS

SONNET

Le printemps ouvre ses mains pleines :
Il tombe des milliers de fleurs,
Et voici nos bois et nos plaines
Imprégnés de tendres senteurs.

Les zéphirs aux tièdes haleines,
Captifs dans leur prison d'hiver,
S'échappent en brisant leurs chaînes
Dès que paraît le gazon vert.

L'Amour à leur suite s'élance,
Et la jeunesse recommence
Soudain pour la terre et pour nous;

Et, dans la nature en démence,
Ce n'est plus qu'un baiser immense!
...Et les cieux deviennent jaloux!

GUSTAVE DELECOLLE.

CHOSES & AUTRES

Nous avons reçu la note suivante :

Aux termes des statuts de la société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique (Agence Rollot), les sociétaires doivent être réunis en assemblée générale au moins une fois par an.

Le 28 juin 1879, l'année était écoulée et les sociétaires n'ont pas été encore convoqués.

Un autre article des statuts dit que des assemblées générales extraordinaires, pour un objet déterminé, peuvent avoir lieu dans l'intervalle, et sur la demande écrite de 25 sociétaires.

Une demande d'assemblée générale extraordinaire ayant pour objet de traiter des questions relatives à l'administration, signée par 37 sociétaires, a été remise au syndicat qui a répondu que l'objet n'était pas suffisant.

Ces Messieurs comptent-ils donc s'éterniser, ou comme on le croit généralement, n'osent-ils pas se présenter devant les sociétaires réunis pour prendre la défense de l'Agent Général Rollot, dont la commission des comptes doit demander le renvoi pour des motifs graves.

Pour la Commission des Comptes :
Le Secrétaire,
LOUIS GABILLAUD,

Les cent trente-neuf poètes qui ont pris part à notre grand concours en l'honneur de BÉRANGER nous ont envoyé 359 pièces diverses. Nous rendrons compte de ce concours aussitôt que les travaux du Jury seront terminés.

L'abondance des matières nous force encore d'ajourner notre boîte aux lettres.

Nous publierons très-prochainement la longue liste des pièces admises par le comité d'examen et qui paraîtront prochainement dans *La Chanson*.

NOTRE CONCOURS PÉRIODIQUE est ajourné au mois prochain.

SOUSCRIPTION POUR LA TOMBE DE LEDUC

Société *des Enfants du Marais*, M. Chaumette président	5 »
MM. A. Patay, directeur de *La Chanson*	5 »
J. Lavergne, chansonnier	1 »
Denis	2 50
Eugène Baillet, chansonnier	3 »
Eugène Imbert, chansonnier	2 »
Eugène Carlos, homme de lettres	5 »
H.-E. Valère aîné, chansonnier	2 »
Total....	25 50

La souscription reste ouverte ; nous faisons appel aux amis de Leduc : La souscription sera close lorsque nous aurons recueilli cinquante francs.

Le banquet offert à M. Carolus Duran, qui a eu lieu jeudi soir à l'*Hôtel de l'Europe*, a été un éclatant triomphe pour le grand artiste lillois. La salle des fêtes de l'hôtel était comble : la table en fer à cheval la remplissait toute entière et encore les convives se trouvaient-ils à l'étroit ; on n'aurait pas pu placer un couvert de plus.

Le repas terminé, de nombreux chants ont embelli la suite de la soirée : M. Riquier-Delaunay a bien voulu interpréter une œuvre d'un enfant du Nord, illustre aussi, *Paris*, de Nadaud ; M. Corneillier, des Orphéonistes, a chanté les *Hirondelles ;* mais

c'est surtout pour le trouvère si justement cher à tous les fils de la Flandre, pour Desrousseaux qu'a été le triomphe.

Sur les instances unanimes qui lui ont été adressées, notre bon chansonnier a dit de la plus exquise manière l'*Habit d'min grand'père*, puis le *Pana*, et deux de ses pasquilles, adorables tableaux de genre des mœurs lilloises. Il serait impossible d'exprimer le plaisir que ces quatre morceaux ont causé à l'auditoire et qu'ont traduit des rires inextinguibles et des bravos interminables.

(*L'Echo du Nord.*)

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

La soirée de réouverture donnée le 27 septembre, boulevard de Strasbourg, 8, café du Globe, par la société *La Pastorale*, a été des plus brillantes. Dès 8 heures, on ne trouvait plus de places. J'adresse ici tous mes remercîments à M. le président qui avait eu la précaution de m'en réserver une. (Puisse son exemple être suivi par MM. les présidents qui envoient des lettres d'invitation au journal *La Chanson*).

La soirée se divisait en trois parties :

1° Romances et chansonnettes par les meilleurs artistes des sociétés lyriques ;

2° Une scène *Des Fourchambault* très-bien interprétée par MM. Moria et Guilloton, tous deux de *la Lyre d'Orphée* ;

3° Une série d'expériences amusantes de prestidigitation présentées par M. Dikson, professeur, qui sait joindre à une merveilleuse habileté la courtoisie la plus exquise.

En somme, bonne soirée qui fait honneur à M. Damillot, le président. N'oublions pas M. Marcus, le pianiste-compositeur.

Grande soirée mensuelle le jeudi 2 octobre aux *Enfants d'Apollon*. Pas un vide dans la salle. Très-belle soirée à laquelle MM. Bourgès et Debailleul ont bien voulu prêter leur concours.

Ils en ont été récompensés par des bravos frénétiques. On s'est séparé en se donnant rendez-vous pour la grande soirée de novembre. M. Emile, Président, nous ayant promis des merveilles, attendons-nous à être surpris agréablement.

La Fauvette Parisienne a inauguré la réouverture de ses soirées le 5 octobre, au Palais-Royal. Peu d'artistes s'y sont fait entendre, mais en revanche, la qualité a suppléé à la quantité. C'est M. Bellon, arrivé le premier en scène, qui a déridé les spectateurs. Ce jeune artiste possède un beau timbre de voix et promet un bon comique pour l'avenir. Son successeur, M. Henri H., est un habitué de nos concerts; son jeu aisé et guilleret entraîne les applaudissements. L'air du *Pardon de Ploërmel* a été chanté par une jeune basse de 18 ans environ, M. Lefebvre, qui a en lui l'étoffe d'un bon chanteur. Quoique n'ayant que des félicitations à adresser à M. Lefebvre, nous lui conseillerons cependant de choisir des morceaux un peu plus courts. Mlle Marguerite a été charmante dans la chanson *Méchant, méchante*. L'attrait de la soirée reposait sur MM. Leiris et Jules Raux. De sa voix fraîche, M. Leiris a dit *la Chanson de Mignon* qui a fait soupirer bien des cœurs ! Est venu ensuite le compositeur Jules Raux qui a détaillé d'une façon originale les couplets de sa malicieuse chanson *Miaou*. Pour clore le récit de cette bonne soirée, citons encore M. Fernand qui est doué d'un organe très-agréable, et M. Durel, le sympathique baryton à qui nous reprocherons de ne pas se montrer assez souvent en public.

Mardi, 7 octobre, grande soirée à *la Renaissance* (Café du Globe, 6, Boulevard de Strasbourg). — Un public nombreux, comme toujours, assistait à cette soirée où se sont fait entendre les artistes les plus aimés des Sociétés lyriques. Citons au hasard MM. Paul Launay, Vincent, Donckèle, MM^lles^ Julia, Bienvenu, etc., etc. Nous avons entendu et applaudi un jeune violoniste d'avenir, M. Camille Pugnot, qui conduit son archet avec une agilité merveilleuse et un talent véritable.

Le programme offrait comme partie dramatique la *reprise* du *Luthier de Crémone*. Nous ne reviendrons pas sur cette pièce dont notre ami Leroy a donné un compte-rendu détaillé. Signalons seulement que les interprètes se sont surpassés et que M. Bigot, qui abordait pour la première fois le rôle ingrat de *Sandro*, s'en est fort vaillamment tiré.

Le Luthier de Crémone servait également aux débuts d'une charmante recrue de M. Ramel, Mlle Paula, qui a interprété d'une façon remarquable le rôle difficile de *Gianina*. Nous sommes certain d'avance que M. Ramel, en habile président qu'il est, saura fixer pour longtemps cette nouvelle étoile.

Nous publierons prochainement l'historique de *la Renaissance*, depuis sa fondation.

Les Enfants de la Gaîté, 40, rue des Francs-Bourgeois, viennent de faire leur réouverture sous la direction de M. Sergent père, le nouveau président. Cette Société prépare une nouvelle grande soirée pour la statue de BÉRANGER.

Le 20 octobre, grande soirée à l'*Union et Gaîté*. M. Varenne président, 8, boulevard de Strasbourg.

Le dimanche 19 octobre, la société lyrique *les Enfants de la Seine*, sous la présidence de M. Cantarel, donnera dans son local ordinaire, 20, rue Palestro, une *grande soirée* au profit de la souscription pour la statue de BÉRANGER.

Nous invitons toutes les sociétés qui organisent des soirées pour la souscription BÉRANGER, de nous en faire part à l'avance pour que nous puissions les annoncer à temps. Il en sera rendu compte dans *La Chanson*.

L'idée d'une *Fédération syndicale* des Sociétés *Lyriques Parisiennes* fait son chemin. Nous en reparlerons prochainement.

Réparons un oubli qui s'est glissé dans notre dernier numéro. En donnant le compte-rendu de la grande soirée donnée par la *Lyre Amicale*, nous avons omis de citer M. Fortuna Lévy qui, depuis longtemps, prête son concours à cette Société.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, les comptes-rendus de la réouverture de l'*Union artistique*, M. Paulin, président, et de la grande soirée *des Amis du Commerce*, très habilement dirigée par M. Paul Habert. Cette Société donnera le 31 octobre, dans son local ordinaire, 8, boulevard de Strasbourg, une grande soirée au bénéfice de M. Bladier, appelé prochainement sous les drapeaux.

HENRY MALLET.

LE VINGT-CINQUIÈME BANQUET annuel du *Hareng Saur* se tiendra le 1er novembre prochain, jour de la Toussaint, au restaurant du Cadran, des Buttes Chaumont, rue Fessart, 7, à 6 heures 1/2 précises. Prix : 5 francs. On peut souscrire avant le 25 courant, chez M. Imbert, rue de Belleville, 226, ou aux bureaux de *La Chanson*.

AUX AUTEURS ET COMPOSITEURS DE MUSIQUE

Nous recevons depuis longtemps de nombreuses lettres nous priant de vouloir bien nous charger d'éditer, *pour le compte des Auteurs*, soit en grand format piano, soit en petit format guitare ou même en cahier populaire. Beaucoup de nos correspondants ont la certitude (et nous sommes de leurs avis) que, si l'on s'occupait sérieusement de leurs œuvres, elles obtiendraient les mêmes succès que beaucoup de celles publiées par les éditeurs qui ne veulent éditer que des noms connus.

Nous cédons aux demandes qui nous ont été faites et voulons tenter de faire ressortir le mérite inconnu, en mettant à la disposition des auteurs nos relations commerciales. Nous répondrons à toute demande de renseignements à laquelle sera joint un timbre-poste. Nous prions nos correspondants, pour simplifier notre travail, de nous dire clairement l'édition qu'ils désirent, grand format piano, avec ou sans gravure ; petit format guitare, avec ou sans gravure.

Nous préparons pour paraître très-prochainement des cahiers de chansons à 10 centimes. Nous prions les auteurs qui voudraient y collaborer de nous envoyer des chansons à bref délai pour être soumis au comité d'examen. Les auteurs seront avertis de celles qui seront reçues pour être publiées aux conditions suivantes : envoyer le montant de *cent exemplaires* qu'ils recevront aussitôt parus (soit dix francs). C'est de la publicité gratuite, puisque l'auteur est remboursé intégralement en exemplaires. Ces cahiers sont appelés, croyons-nous, à un grand tirage. Chaque livraison renfermera une chanson à *succès connue*, une chanson avec sa *musique*, trois ou quatre bonnes chansons *inédites*, et souvent le *portrait* d'un chansonnier ou compositeur populaire.

Nous nous chargeons également de la publication de volumes ou brochures pour le compte des auteurs, quel que soit le genre de l'œuvre, après lecture bien entendu.

PUBLICATIONS DE LA LIBRAIRIE A. PATAY

Documents pour servir à la biographie de Balzac :

Balzac au Collège, par CHAMPFLEURY, avec un dessin d'après nature par A. QUEYROY, in-16 carré, papier vergé, tiré à 200 exemplaires *seulement*.................. 2 »
Quelques exemplaires sur papier couleur....... 3 »

Balzac, sa Méthode de travail, par CHAMPFLEURY, avec un très-curieux fac-simile d'une page d'épreuve corrigée, in-16 carré, papier vergé, tiré à 400 exempl.. 2 »
Quelques exemplaires sur papier de couleur.... 3 »

L'Eternel Roman, *Poésies* par G. DE LA SALLE,

10	exemplaires,	papier de chine, à.............	6 »
100	id.	papier vergé, à..............	4 »
350	id.	papier blanc du Marais, à.......	2 50
460	—	tous numérotés par l'auteur.	

Titre rouge et noir.

Lettre à M. Alexandre Dumas fils, par ALBERT DARNELLE, broch. in-8, *petit nombre*, prix........ 1 »

La Forêt de Bondy, *Distiques* par G. GAUNY, avec une *eau-forte* de MONNIN, d'après L. CHARBONNEL, un volume in-18 raisin, titre rouge et noir, *petit nombre*...... 1 50

De la Démocratie athénienne, par ALBERT ALLENET, brochure tirée à 200 exemplaires. — Prix........ » 50

Les Etapes de 89, du même, brochure, prix.. » 50

Le Système électoral de la Révolution Française, du même, brochure in-8.......................... » 50

La Musique à la Salle des Fêtes pendant l'Exposition Universelle de 1878, par AMÉDÉE EDÉMA, brochure de 32 pages in-8.— Prix........................... 1 »

Les Tribulations d'un Exposant, ou les Jurés de la Classe XI *jugés par un Exposant*, brochure in-16 carré, *papier teinté*.............................. » 50

Béranger et la Chanson, *conférence faite* par JULES CLARETIE *au Théâtre du Château-d'Eau* — (Se vend au profit de la statue de BÉRANGER). — Prix...... 1 »

Le Carnaval de nos jours, par J.-B. DAVAGNIER, pièce en vers in-4°, 2 colonnes, impression en rouge » 20

Catalogues de Livres à prix marqués. — Envoi sur demande affranchie.

EN PRÉPARATION

Balzac, l'Homme et l'Œuvre, par CHAMPFLEURY, orné d'un portrait.

Un Comédien au dix-neuvième siècle : FRÉDÉRICK-LEMAITRE, *Etude artistique sur documents inédits* par L.-HENRY LECOMTE, 2 forts volumes in-8 avec portraits.

Anthologie de la Chanson, depuis le XVIIIe siècle *jusqu'à nos jours*, avec notes et notices, par EUGÈNE BAILLET, 2 beaux vol. in-18 raisin.

Chansons de PAUL AVENEL, 5e édition considérablement augmentée, avec notes historiques, les portraits de Victor Noir, Martin Bidauré, Baudin, Barbès et celui de l'Auteur, un volume in-18.

GEORGES BAILLET, ses premières chansons, avec le portrait de l'Auteur et dix Musiques gravées, un volume in-18.

Un Roman par G. DE LA SALLE, un volume in-18.

MUSIQUE PUBLIÉE A LA MÊME LIBRAIRIE

Bureaux du Journal *La Chanson*.

Le vieux Buveur de vin, *Chanson*. — Paroles de BRUGNIÈRE, Musique de JULES RAUX. — Grand format avec accompagnement de piano, sans gravure, net..... » 50

France, hymne de la Paix. *Chant patriotique*. Paroles de L. SARRADE, Musique de BEN-TAYOUX, avec gravure grand format, accompagnement de piano, net.......... 1 »
Petit format avec gravure, net.......... » 30

L'Enterrement, *tableau populaire*, paroles d'EUGÈNE IMBERT, musique de DAUVERGNE, petit format avec gravure, net.................................. » 30

Les Abeilles, *chanson*. Paroles de GEORGES BAILLET, Musique de Mme ANAIS BRIANNY, avec gravures : Grand format et accompagnement de piano, net........... 1 »
Petit format avec gravure, net........... » 30

Miaou ! *chanson féline*. Paroles et Musique de JULES RAUX, grand format sans gravure avec accompagnement de piano, net.................................. » 50

Toutes ces publications seront envoyées franco *dans toute la France à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie, accompagnée de timbres-poste pour les demandes au-dessous de 2 francs ou d'un mandat-poste à partir de cette somme.*

Le Directeur-Gérant, A. PATAY

2e ANNÉE. — No 31. 20 CENT. LE NUMÉRO 1er NOVEMBRE 1879.

LA CHANSON

Revue Bi-Mensuelle

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois

Les Abonnements partent du 1er Mai & du 1er Novembre

Directeur-Gérant
A. PATAY

Il est rendu compte de tout ouvrage dont il est déposé deux exemplaires dans nos Bureaux.

Secrétaire de la Rédaction
H. MALLET

Annonces, la ligne... » 50
Réclame, — 1 »

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an........... 6 fr.
» six mois......... 3 »
Etranger, le port en sus

SOMMAIRE :

LE TAILLEUR & LA FÉE (*)



(*) Cette gravure et la chanson qu'elle accompagne sont tirées des *Œuvres complètes de Béranger*, édition POPULAIRE à 10 centimes la livraison publiée par MM. Garnier frères, rue des Saints-Pères, 6.

CHANSON CHANTÉE A MES AMIS LE 19 AOUT

JOUR ANNIVERSAIRE DE MA NAISSANCE

Air d'*Angéline* (de Wilhem)

Dans ce Paris plein d'or et de misère,
En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,
Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,
Moi nouveau-né, sachez ce qui m'advint.
Rien ne prédit la gloire d'un Orphée
A mon berceau, qui n'était pas de fleurs :
Mais mon grand-père, accourant à mes pleurs,
Me trouve un jour dans les bras d'une fée ;
Et cette fée, avec de gais refrains, } *bis.*
Calmait le cri de mes premiers chagrins. }

Le bon vieillard lui dit, l'âme inquiète :
« A cet enfant quel destin est promis ? »
Elle répond : « Vois-le, sous ma baguette,
« Garçon d'auberge, imprimeur et commis.
« Un coup de foudre ajoute à mes présages : (*)
« Ton fils atteint va périr consumé ;
« Dieu le regarde, et l'oiseau ranimé
« Vole en chantant braver d'autres orages. »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

« Tous les plaisirs, sylphes de la jeunesse,
« Eveilleront sa lyre au sein des nuits.
« Au toit du pauvre il répand l'allégresse ;
« A l'opulence il sauve des ennuis.
« Mais quel spectacle attriste son langage ?
« Tout s'engloutit, et gloire et liberté :
« Comme un pêcheur qui rentre épouvanté,
« Il vient au port raconter leur naufrage. »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le vieux tailleur s'écrie : « Eh quoi ! ma fille
« Ne m'a donné qu'un faiseur de chansons !
« Mieux jour et nuit vaudrait tenir l'aiguille
« Que, faible écho, mourir en de vains sons. »
« Va, dit la fée, à tort tu t'en alarmes ;
« De grands talents ont de moins beaux succès.
« Ses chants légers seront chers aux Français,
« Et du proscrit adouciront les larmes. »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Amis, hier j'étais faible et morose,
L'aimable fée apparaît à mes yeux.
Ses doigts distraits effeuillent une rose ;
Elle me dit : « Tu te vois déjà vieux.
« Tel qu'aux déserts parfois brille un mirage, (**)
« Aux cœurs vieillis s'offre un doux souvenir.
« Pour te fêter tes amis vont s'unir :
« Longtemps près d'eux revis dans un autre âge. »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Comme autrefois dissipa mes chagrins.

BÉRANGER.

(*) L'auteur fut frappé de la foudre dans sa jeunesse.
(**) Les effets fantastiques du mirage trompent les yeux du voyageur jusque dans les sables du désert ; il croit voir devant lui des forêts, des lacs, des ruisseaux, etc.

CHANTS NATIONAUX DE FRANCE

ÉTUDE MUSICALE

Un chant national ne se commande pas : il naît et s'impose. Il naît dans une heure de surexcitation, produit de la haine, du fanatisme ou de l'amour. La *Marseillaise* est née de la haine dans le cœur d'un royaliste ; les magnifiques chorals de Luther.... non, je ne dirai pas qu'ils soient nés du fanatisme, ces cantiques victorieux que le grand réformateur, humanisant le prêtre, resserrant les liens de la famille, réunissant toutes les pensées sur un livre commun, entonnait au milieu des villes et dont l'harmonie rayonnait à cent lieues ; non, il sont nés de l'amour, du plus ardent amour dont un homme ait jamais aimé les hommes. Ces chants qui ont transporté le peuple, qui pénètrent sans affoler, qui inspirent les résolutions durables, chants de paix, d'union et de fraternité, demeurent des types universels de musique nationale.

Notre *Marseillaise*, malgré son irrésistible puissance d'entraînement, n'est qu'un cri de colère, une voix de vengeance qui demande du sang. Le début, d'un rythme vulgaire et commun, n'a aucune valeur mélodique, mais la phrase que l'on chante ensuite

« Contre nous, de la tyrannie
« L'étendard sanglant est levé. »

dont l'énergie pompeuse me paraît cependant un peu amoindrie par la chute musicale qui termine la période, fait jaillir une flamme communicative à laquelle on ne peut se soustraire.

« Entendez-vous, dans nos campagnes
« Mugir ces farouches soldats
« Qui viennent jusque dans nos bras,
« Egorger nos fils et nos compagnes ? »

Oui, l'on sent ici la douloureuse indignation, la fureur concentrée du soldat qui défend son foyer, sa patrie ; l'on voit se préparer l'élan final dans une progression trop symétrique pour ne paraître point un peu déclamatoire : ce n'est pas ainsi que l'artiste réfléchi aurait amené la formidable explosion. Rouget de Lisle n'était pas un vrai musicien ; il le dit lui-même dans une lettre adressée à Berlioz : » Votre tête paraît être un volcan toujours en « éruption ; dans la mienne il n'y eut jamais qu'un feu de « paille qui s'éteint en fumant encore un peu... » L'enthousiasme et le génie ne sauraient atteindre à la perfection sans l'étude : la *Marseillaise* est une œuvre incomplète dont le refrain, violent comme un coup de tonnerre, est aussi peu musical. Elle n'est plus en harmonie avec les idées qui doivent prévaloir aujourd'hui, elle ne saurait disposer le peuple aux immenses fédérations que l'avenir nous prépare. Qu'elle soit conservée cependant ; c'est un document historique, car si elle fut écrite contre les hordes étrangères ou émigrées qui voulait supprimer la France, elle n'en garde pas moins le reflet partiel d'une époque d'affranchissement à jamais glorieuse.

Comme chant national, à la *Marseillaise*, je préférerais de beaucoup le *Chant du Départ*. Cet hymne se développe noblement comme un principe vainqueur qui s'impose ; là, point de surexcitation factice, point de déclamation, point de désordre rythmique. Le motif s'élève sans secousse et l'émotion gagne de proche en proche jusqu'au moment où s'épanouit le refrain dont l'accent est véritablement épique.

Je n'ai rien à dire du *Chant des Girondins*, composition médiocre où l'on trouve pourtant une phrase pleine de tristesse héroïque :

« Mourir pour la patrie.... »

ni de l'air ridicule et niais

« Partant pour la Syrie... »

Nous avons encore bien des chants plus ou moins nationaux, beaucoup de cantiques, beaucoup de Noëls et un certain nombre de vieux motifs d'une très-grande valeur que l'église nous a conservés : j'en parlerai dans d'autres articles si les lecteurs de *La Chanson* s'intéressent à ces petites études. Au reste, le véritable chant national de notre pays n'existe pas encore.

En 1844, Berlioz écrivit un *Hymne à la France* sur des vers d'une insuffisance notoire signés : Auguste Barbier. Une poésie toujours faible et par instants ridicule, ne pouvait embraser le cerveau de Berlioz, aussi, cette collaboration ne nous a-t-elle donné qu'un admirable morceau de concert, produit d'une imagination toujours attirée vers les formes grandioses, toujours féconde, toujours sûre d'elle-même, toujours secondée par l'entente la plus parfaite des combinaisons expressives; pour un chant national, il faut quelque chose de plus : il faut que, pendant l'orage, un éclair ait tracé dans tous les cœurs l'ineffaçable sillon, ou bien que dans une heure d'irrésistible entraînement, une voix ait chanté ce qu'éprouvaient cent mille poitrines.

On frémit en pensant à l'œuvre qui aurait pu voir le jour si le nouveau Beethoven que nous avons perdu il y a dix ans, si Hector Berlioz avait réussi à entraîner une fois tous les cœurs français. Mais le passé ne nous appartient pas : regardons l'avenir et attendons.

Attendons qu'un autre génie apparaisse pour célébrer dignement notre patrie, et, puisque nous n'avons pas de chant national, rappelons-nous que *l'Hymne à la France* est digne de figurer à toutes nos fêtes populaires.

A. EDÉMA.

CURIOSITÉS DE LA CHANSON

LE BAISER DU MATIN (*)

Air connu

A ton réveil la volupté préside,
De tous ses feux elle embrase mon sein
Et son nectar est sur ta bouche humide
Quand je reçois le baiser du matin.

Vois s'entr'ouvrir cette rose vermeille,
Près d'elle accourt un amoureux essaim :
Parfum de rose et doux miel de l'abeille
Sont sur ta lèvre au baiser du matin!

Au jour naissant lorsque vient la rosée,
La pâle fleur se ranime soudain ;
Plus douce encore à mon âme embrasée
Est la fraîcheur du baiser du matin !

Entre tes bras, aimable enchanteresse,
Heureux le soir j'attends un jour serein,
Si l'amour dort vaincu par ton ivresse
Il se réveille au baiser du matin !

(*) Cette poésie fut chantée dans les rues de Paris, jouée sur l'orgue vers 1821, nous assure-t-on. L'auteur nous est inconnu.

A. P.

AUX CHANSONNIERS

Air à faire

O chansonniers, à l'art restez fidèles,
Et, sans cesser d'être parfois moqueurs,
Que vos chansons emportent sur leurs ailes,
Bien haut toujours les esprits et les cœurs!

Eh quoi! dit-on, la chanson serait morte,
Dont les accents plaisaient aux travailleurs?
Le temps n'est plus de l'œuvre saine et forte
Qui leur versait l'espoir de jours meilleurs ;
Serait-il vrai que maintenant la foule
Que si longtemps l'amour du beau guida,
D'obscénités demande qu'on la soûle,
Et n'applaudit qu'aux « Amants d'Amanda. »

N'en croyez rien, à l'art restez, etc.

Ah! pour le peuple, amis, c'est une insulte,
Et si son âme a soif de chants joyeux,
Fils de la Gaule, il a gardé le culte
Des fins couplets qui charmaient ses aïeux;
Il ne hait point la gaîté large et folle
Et le mot leste et badin lui sourit,
Mais il entend qu'au moins la gaudriole
Soit saupoudrée aussi d'un peu d'esprit.

O chansonniers, etc.

Tout en chantant la paix et l'industrie,
Que votre Muse, en ses mâles accords,
Fasse germer l'amour de la patrie,
Car seul il fait les pays vraiment forts.
Que de héros créa la Marseillaise,
Courant joyeux au devant des périls !
De son refrain jaillit quatre-vingt-treize,
Les chants virils font les peuple virils.

O chansonniers, etc.

Sans trop vouloir viser au sacerdoce,
Dans vos couplets glissez quelques conseils ;
Que l'art pour vous ne soit pas un négoce,
Qu'il soit la force aidant aux fiers réveils !
Par vos chansons faites œuvre civique ;
En enseignant la solidarité,
Faites à tous aimer la République
Qui dans ses flancs porte la liberté !

O chansonniers, à l'art restez fidèles
Et, sans cesser d'être parfois moqueurs,
Que vos chansons emportent sur leurs ailes,
Bien haut toujours les esprits et les cœurs !

ACHILLE CARON.

L'AVEUGLE AMOUREUX

AIR de *Lantara*, de DOCHE

Lorsqu'au gai printemps de la vie,
Nous comptions nos plus heureux jours,
Les dames faisaient notre envie :
Où sont nos premières amours?
Alors, dans de vives prunelles,
Nous lisions plus d'un doux espoir :
Comment ne pas aimer les belles,
Quand on a des yeux pour les voir?

Plus tard ce fut bien autre chose,
Aux jours brûlants de notre été,
Femmes plus fraîches que les roses,
Quel pouvoir eut votre beauté !
En vain, vous étiez trop cruelles ;
Vous nous mettiez au désespoir :
Comment ne pas vous aimer, belles,
Quand on a des yeux pour vous voir?

A présent, je n'y vois plus goutte,
Pauvre aveugle sans avenir!
Des fleurs qu'on cueille sur sa route,
Je n'ai plus que le souvenir...
Mais, rempli d'ardeurs éternelles,
Mon cœur encor fait son devoir.
Comment ne pas vous aimer, belles,
Quand on eut des yeux pour vous voir?

CH. THURIET.

LE CAS DU GRAND EMILE

PAR UN PETIT ÉMILE

Un auteur admirable
A surgi dans Paris;
Sa gloire incomparable
Occupe les esprits.
Il paraît que sur mille
Pas un n'a son savoir.
Ce grand homme est Emile;
Il a fait... *l'Assommoir.*

Les jaloux font tapage
Et poussent des
Holà!
Mais on n'a pas d'ouvrage
Ecrit dans ces
Eaux-là.

En prince des critiques,
Oser juger d'un mot
Les hommes politiques
Et notre maître Hugo,
C'est, dit-on, de l'audace!
On le peut quand on a
Effacé même Horace,
En écrivant... *Nana.*

Les jaloux, etc.

Des romanciers prophètes
Emile est le plus fort;
Ses œuvres si bien faites
Ont poussé sans effort.
Vous qui voulez qu'en prose
On écrive avec art,
Lisez *Bouton de Rose*
Et les *Rougon-Macquard.*

Les jaloux, etc.

On a fait *Joséphine*
Et *l'Amant d'Amanda.*
Puis d'une plume fine
Est sorti *Canada.*
Ces poèmes sublimes
Et faits pour émouvoir,
Sont des œuvres infimes
Auprès de *l'Assommoir.*

Les jaloux, etc.

Autant qu'il est modeste
Emile est érudit,
C'est moi qui vous l'atteste
Et c'est lui qui le dit.
Quand on veut faire école
Et qu'on fit *l'Assommoir*
J'admets qu'on se cajole
A grands coups d'encensoir.

Les jaloux, etc.

La République existe,
Il lui souffle tout bas :
« Deviens naturaliste,
Ou tu ne seras pas ».
La sentence profonde
De ce roi des savants
Fera le tour du monde
Ainsi que ses romans.

Les jaloux font tapage
Et poussent des
Holà!
Mais il n'est pas d'ouvrage
Ecrit dans ces
Eaux-là!

EMILE CARRÉ.

D'une correspondance adressée à M. Laborde, notaire à Saint-Giniez-de-Dromour (Basses-Alpes) nous extrayons l'effusion poétique suivante qui est une excellente préface à la chanson du même auteur publiée à la suite :

CHER MONSIEUR,

Epris de vos horizons sans fin, de vos monts altiers, de vos collines, de vos vallons profonds, de vos ravins tortueux, vrais précipices vertigineux, incommensurables; de vos sentiers sans équilibre, si périlleux, tout crevassés; vos belles cascades, si bien étagées, ondoyantes; ces ruisseaux serpentants et fugitifs... enfin ces vents, parfois si fougueux... tandis que l'air toujours cadencé du haut de vos montagnes, rend gai. Tout cela charme, enchante et vous rive à ces âmes qu'on trouve-là, si prévenantes, si bonnes, si hospitalières, qu'on est tout surpris d'être sur la terre, quand on se croirait aux cieux.

JULES DENIS.

LA SONDE

Si de l'éther sans fin, l'homme a percé la voûte;
S'il a, hardi chercheur, déterminé la route
De tant d'astres aux cieux;
Des entrailles du globe en fouillant le mystère,
Moderne Prométhée, il dérobe à la terre
Ses secrets précieux.

C'est la sonde,
Qui du monde
Dévoile à nos regards tant de trésors divers;
A la sonde
Si féconde,
De nos accents joyeux consacrons les concerts.

Voyez-vous au Levant ces steppes innombrables?
Des pays africains connaissez-vous les sables,
Spectacle désolant?
Qui donc un jour rompra la solitude morne,
Qui donnera la vie aux horizons sans borne
De ce sol dévorant?

C'est la sonde,
Qui de l'onde
Et de tous ses bienfaits dotera les déserts;
A la sonde
Si féconde,
De nos accents joyeux consacrons les concerts.

Qui fait mugir ainsi cette machine énorme?
Qui peut communiquer, à cette masse informe,
Des efforts si puissants? [lonne;
Par l'anthracite en feu l'eau dans ses flancs bouil-
Et le monstre bondit et de vapeur sillonne
Les airs retentissants.

Et la sonde,
Par le monde,
De nos coursiers de feu fait jaillir les éclairs ;
A la sonde,
Si féconde
De nos accents joyeux consacrons les concerts.

De tant de régions, pour aborder la rive
A travers l'Océan, la voile est trop tardive,
Les vents trop inconstants ;
Poussé par son essence à la limite extrême,
Des arts qu'il a créés, l'homme, arbitre suprême,
A su vaincre le temps.

C'est la sonde,
Qui du monde,
Par l'hélice emportés nous fait franchir les mers ;
A la sonde,
Si féconde
De nos accents joyeux consacrons les concerts.

Imposant au génie une indigne barrière,
Qui peut dire au mortel lancé dans la carrière :
« Là, ton rôle est fini ? »
Son destin lui permet un règne sans partage ;
Il suit avec amour le séduisant mirage
Du champ de l'infini.

C'est la sonde,
Qui du monde,
Dévoile à nos regards tant de trésors divers ;
A la sonde
Si féconde,
De nos joyeux accents consacrons les concerts.

CH. EGROT et JULES DENIS.

POLICHINELLE ET MA POUPÉE

Musique à faire

Ce fut le premier jour de l'an
Qu'on nous les donna pour étrenne.
Nous nous étions avec Etienne
Rencontrés chez bonne maman.
L'une nonchalamment couchée,
L'autre sur l'étagère assis,
Ils semblaient déjà bons amis,
Polichinelle et ma poupée.

Dès qu'Etienne en ses mains l'eut pris
Et qu'il eut tiré la ficelle,
Voilà-t-il pas Polichinelle
Qui s'agite et fait de grands cris?
Elle parut fort effrayée,
Baissa modestement les yeux...
Puis ils se sourirent tous deux,
Polichinelle et ma poupée.

Ils s'aiment tous les deux d'amour,
Me dit mon cousin à l'oreille.
Vraiment ! Tu crois? C'est à merveille.
Voyons-les se faire la cour.
Il la tenait entrelacée ;
Il gambadait, il criait fort.
Ils paraissaient très-bien d'accord,
Polichinelle et ma poupée.

Hélas la ficelle a cassé ;
Polichinelle reste inerte,
De Margot la robe est ouverte,
Et le beau châle est tout froissé.
Voilà de belles équipées,
Dit grand'maman, mes chers amours,
C'est là qu'en arrivent toujours
Polichinelles et poupées.

Londres. ALBERT GOULLÉ.

LA STATUE DE BÉRANGER

La réunion générale du Comité Béranger, retardée par l'absence de divers membres, a eu lieu, vendredi 24 octobre, chez M. Murat, conseiller municipal. M. Spuller, député du troisième arrondissement, présidait. Après lecture, par le secrétaire L.-Henry Lecomte, d'un rapport concluant à la nécessité d'une action vigoureuse et immédiate, l'assemblée a nommé une délégation composée de MM. Murat, Charles Vincent et A. Patay, à l'effet de voir les directeurs des grands journaux acquis au Comité, pour les inviter à ouvrir sans retard la souscription dans leurs colonnes. Les délégués rendront compte du résultat de ces démarches au début de la prochaine réunion générale, fixée au jeudi 6 novembre.

Vingt mille francs restent à recueillir. Dès aujourd'hui, les amis de la chanson et les citoyens sympathiques à notre œuvre sont invités à la plus active propagande. Orphéons, sociétés lyriques, cénacles littéraires, concerts, tous, à Paris ou en province, ont le devoir d'apporter, à la statue de Béranger, une contribution très-large.

La Lice Chansonnière et la société lyrique des *Enfants de la Seine* viennent de commencer la campagne définitive par des soirées extraordinaires dont il est parlé plus loin. Ce sont là des exemples qui veulent être unanimement suivis.

M. Spuller, président effectif du Comité, a renouvelé, l'autre soir l'offre qu'il avait déjà faite de collaborer personnellement à l'œuvre par la plume et par la parole. Cette offre sera sans doute bientôt utilisée, de même que celle faite, dans des termes identiques, par M. Tony Révillon.

Vouloir suffit. A la besogne, partout et tous, et la statue de Béranger sera dressée, le jour dit, à la grande gloire de l'esprit français.

H. L.

La première soirée-goguette organisée par *La Lice Chansonnière* au profit de la statue de Béranger a eu lieu le 15 octobre, aux *Vendanges de Bourgogne*. Malgré le mauvais temps, l'assistance était nombreuse. Nous avons peu de chose à dire de la soirée en elle-même. Les dames y étant admises, les chansonniers ont dit surtout leurs œuvres consacrées par le succès. Sentimentales, patriotiques, lestes même, il y en avait pour tous les goûts. Un bon point à MM. Hachin, Imbert et Chebroux, qui ont chanté des productions inédites. La causerie de M. Eugène Baillet sur *Béranger chansonnier* a fait le plus grand plaisir. — Résultat de la soirée : 85 francs versés à la souscription.

L'abondance des pièces envoyées au concours ouvert à cette occasion n'a pas permis de rendre le jugement séance tenante. Voici les chansons couronnées quelques jours plus tard par les membres du Jury, MM. Chebroux, Imbert et René Ponsard. 1er PRIX : *les Deux chats;* 2e PRIX : *le Gardeur de cochons;* 3e PRIX : *les deux Réveils;* MENTIONS HONORABLES : *le Phylloxéra, les Roseaux, Fais une chanson sur moi.*

Nous prions les auteurs des pièces couronnées de se faire connaître ; leurs œuvres seront insérées dans le prochain numéro de *La Chanson.*

Les prix ainsi que les manuscrits des chansons non couronnées sont déposés aux bureaux de *La Chanson*, où ils seront délivrés tous les jours à partir du 1er novembre.

38 poëtes avaient concouru.

Merci et bravo à nos camarades de *La Lice.*

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

—

La grande soirée donnée par la société lyrique et chorale des *Enfants de la Seine*, au profit de la souscription Béranger, a été des plus attrayantes et entièrement consacrée à l'immortel chansonnier.

M. Bovério a dit les Stances à Béranger d'Armand Silvestre. Cette remarquable poésie a été publiée dans notre n° 18. M. J. Kock a interprété *le Petit marchand de chansons*, de F. Bérat; Mlle Victorine a aussi chanté de F. Bérat *la Lisette de Béranger* : ces deux œuvres étaient tout-à-fait de circonstance. M. Eugène Kock a chanté *les Hirondelles, avec accompagnement du choral*, M. Berthier, *Roger Bontemps*, M. Debette, *le Ménétrier de Meudon*, M. Emanuel, *le Sénateur*. *Les Gaulois et les Francs* ont été interprétés par le *Choral*, chaque couplet chanté par un sociétaire. L'idée était heureuse et fort originale. M. Branss a chanté *Jupiter et les poètes*. Quoique n'étant pas de Béranger, cette chanson se rattachait comme les chansons de Bérat, à la circonstance. Mlle Eugénie a bien interprété *la Fille du Peuple* ; M. Perrot a chanté en costume *le Carillonneur*, de la bonne façon ; *les Rossignols*, duo parfaitement interprété par Mlle Maria et M. Eugène Koch. Toutes ces œuvres de Béranger, interprétées par la jeune génération, ont prouvé une fois de plus par les marques de satisfaction que les assistants ont traduites par de nombreux bravos très mérités, que les œuvres du grand chansonnier n'avaient pas vieilli. Les airs seuls sont vieux. Que les compositeurs fassent de la musique nouvelle et Béranger sera encore une fois dans toutes les bouches. Il y a dans son œuvre quantité de chansons qui seront toujours d'actualité.

La soirée a fini par des stances à Béranger écrites spécialement pour cette soirée par M. Ch. Haas, et dites avec un peu trop d'emportement par M. Bergier. Que M. Ch. Haas nous permette aussi de lui dire qu'il s'est trop fréquemment écarté de son sujet. Ces deux messieurs sont jeunes, j'espère qu'ils ne verront pas là de notre part une critique, mais un conseil amical.

M. Jules Denis avait encore obligeamment prêté le splendide et très-ressemblant buste de Béranger, par Mlle Fanny Davesne.

La société avait organisé une loterie avec 138 lots offerts en grande partie par les visiteurs assidus et les sociétaires. Le produit de cette loterie, dont le prix du billet n'était que de 10 centimes (notez qu'il y avait une pendule et d'autres lots fort beaux) a été de 200 Francs. Cela prouve le grand désir que cette société avait d'apporter sa part à l'érection de la statue de Béranger. Nous remercions très-chaleureusement MM. les sociétaires des *Enfants de la Seine* et M. Cantarel, leur président infatigable, non-seulement au nom du journal *La Chanson*, mais aussi au nom du *Comité*. Nous avons l'assurance que les autres sociétés tiendront, elles, aussi, à organiser une soirée au profit de la statue.

A. P.

Concert des Folies Saint-Martin, 64, faubourg Saint-Martin. Je suis allé faire un tour dans ce nouvel établissement, qui est, à mon avis, le concert le plus élégant du quartier, où se trouvent groupés tous les premiers établissements de ce genre.

Son *Jardin d'hiver* est une merveille : je rends hommage à l'habile architecte qui a pu opérer cette transformation ; j'aurais cru qu'une fée seule pouvait accomplir un tel prodige.

Le répertoire est parfait et la troupe excellente ; citons au hasard quelques noms : MM. Caudieux, Dubois, Benézit, Sautereau, Thise, Mmes Vallu, Aurche, Sarita, Blanche, etc.

Inutile de faire de la réclame pour ce concert, les bravos du public l'ont déjà fait connaître du Boulevard Saint-Denis au *Boulevard des Etudiants*, que *Caudieux* célèbre dans une chanson qui sera le succès de l'année, bien certainement.

GÉDHÉ.

Jeudi 2 octobre, grande soirée aux *Enfants d'Apollon*, 75, faubourg Saint-Martin. Inauguration des grandes soirées mensuelles du Saint-Jeudi.

Une très-agréable innovation due à M. Emile, président de cette société, a apporté un charme de plus à cette réunion. Le bureau était tenu par trois charmantes demoiselles, toutes trois vêtues de blanc. Mlle Dolonne, la présidente du jour, portait en sautoir un large ruban *blanc*. Le ruban *bleu* de Mlle Sarto, la jolie vice-présidente, faisait ressortir très-agréablement les roses de son teint ; enfin la jeune Mlle Blondelet portait fort coquettement l'écharpe *rouge*.

M. Léopold a ouvert la séance avec une verve et un entrain remarquables par *Instruire en amusant*.

M. Victor Metayer lui a succédé, revêtu pour la circonstance d'un costume très-original ; il a recueilli, en chantant *Patachon*, les bravos de tous.

M. Bladier a dit : *Sans avoir l'air de rien*; Mme Lelarge *La fête de Boulogne*; M. Pacra fils, *Je pleure ma pipe*. Dire que M. Bourgès s'est fait entendre dans : *C'est pas généreux* et *Ma politique à moi*, *la voilà*, et que M. Debailleul a chanté avec autant de talent que de charme : *Le Déjeuner sur l'herbe*, dispense de tous commentaires ; les nombreux bravos auxquels ces deux excellents artistes du *XIXe siècle* sont accoutumés ne leur ont pas fait défaut.

Great attraction : M. X... a peint à l'huile, en 2 minutes 1/2, un fort joli paysage; puis M. Habert a dit : *Le Marchand de Mottes*, Ambroise, *Turlurette*, David, *Tu dis si bien je t'aime*, MM. Vincent avec : *Le Retour de l'exilé*, Plantey, *La Mule de Pedro*, et Georges avec *Jean-Bart*, ont su charmer l'assemblée.

Mlle Adèle a chanté avec talent : *Oiseau léger*, en s'accompagnant au piano.

Mlle Marie a dit coquettement : *Colifichets nouveaux*, et avec grâce *Pas si vite*, et Mlle Julia n'a trompé personne en disant : *Les hommes, il n'y a rien de meilleur*.

Malgré l'heure avancée, c'est avec plaisir que l'on a entendu : *Une femme qui mord*, vaudeville en un acte, interprété par MM. Marigny et Perret et la charmante Mlle Elisa.

Succès oblige, et c'est avec impatience que le Saint-Jeudi de novembre est attendu, car, à coup sûr, il ne le cédera en rien à son aîné.

Un Amateur très-satisfait.

La grande soirée lyrique donnée le 10 octobre, café du Globe par le *Cercle des Amis du Commerce*, M. Habert, président, n'a pas été moins brillante que les précédentes, malgré quelques vides dans la salle. Notre format nous empêche de signaler tous les artistes qui s'y sont fait entendre. Citons

seulement MM. Adrien Souchet, l'excellent comique, Charles Cerf, Marcus, Mlle Lucie, etc.

En somme, agréable soirée, ce qui d'ailleurs est d'habitude au *Cercle des Amis du Commerce*.

Répondant à l'aimable invitation que nous avait envoyée M. Durrieu, président du *Cercle Musset*, nous avons assisté à la grande soirée mensuelle donnée le samedi 11 octobre. Salle bien garnie, bons chanteurs, en un mot charmante soirée. Citons en premier parmi les artistes que nous avons entendus, MM. Berlioz, Andral, Urbain, Durrieu, Bèrtain du Conservatoire, la petite Emilie Préaux et d'autres noms que le manque de place nous empêche de nommer, puis l'excellent accompagnateur Cané, pianiste du *Cercle Musset* et de *la Renaissance*.

H. MALLET.

La soirée donnée le mercredi 15 octobre, au bénéfice de notre excellent ami Marty par les sociétés lyriques *la Renaissance* et *les Gais Momusiens*, au siége social de cette société, café Bouret, 44, boulevard du Temple, a dépassé au point de vue artistique tout ce que le bénéficiaire osait espérer. M. Moria a été désopilant dans *un Voyage dans mes poches*, spirituel monologue, MM. Paul Launay, Buisseret, Denis, le petit Dever, Mlles Julia et Laure ont fait assaut de verve et de talent. M. Albert P... du Conservatoire qui avait bien voulu prêter son concours pour cette soirée, en a été récompensé par des applaudissements sans fin.

Mlle Dolls, l'étoile des sociétés lyriques, a obtenu dans *Estevanille Gonzalès*, un acte en prose qu'elle interprétait avec MM. Moria et Marty, le légitime succès que lui valent sa diction juste et son incontestable talent. Excellente soirée pour le public et pour notre ami Marty.

EUGÈNE VAN CAMP.

Le lundi 20 octobre, très-belle soirée donnée par la société lyrique *Union et Gaîté* à l'occasion de sa dixième grande réunion.

Les meilleurs artistes des sociétés lyriques s'étaient donné rendez-vous au café du Globe ; nous y avons remarqué MM. Marcus, Andral, Paul Launay, le sympathique baryton de *la Renaissance*, Bergier, Jules Raux, Berlioz et Urbain, tous deux membres d'honneur, Lemaire, Gabriel, Mlles Julia, membre d'honneur, la petite Préaux, Berthe, Adèle, etc. M. Jules Raux a chanté *Miaou* à la satisfaction générale.

Nous adressons nos compliments à M. Varenne, dont la courtoisie attire de tels éléments aux grandes soirées données par la société qu'il préside.

La Société nationale des Orphéonistes Lillois a donné, le lundi 27 octobre, sa première soirée musicale de l'hiver 1879-1880.

On y a entendu comme instrumentistes M. Bruggeman, pianiste, et M. Gruson, flûtiste. Le premier s'est fait vivement applaudir, en jouant d'abord *l'Invitation à la valse* de Weber, puis *le Bananier*, de Gotschalk, et le second a fait une ample moisson de bravos en exécutant deux fantaisies : l'une sur *les Huguenots*, l'autre sur *la Promise*.

La partie vocale était confiée à trois des meilleurs solistes de la célèbre société chorale. M. Muissart, baryton, a dit avec beaucoup de goût et de sentiment *la Cavatine de Robert Bruce* (Halevy) et *Un soir de Mai* de Faure. M. Morel, ténor, a dit une jolie romance d'un artiste de Douai, M. Détrain, et dont voici le titre : *Le Carillonneur Flamand*, et M. Auguste Leclercq, basse, a chanté magistralement le *grand air de Sémiramis ;* ces deux derniers ont interprété en véritables artistes le morceau capital de la soirée : le duo de *Guillaume Tel* (O Mathilde !)

Un jeune homme, qui se destine, dit-on, au théâtre, a fort bien récité *La Grève des Forgerons*.

Enfin, un chanteur de genre, M. Rutteau, a charmé l'auditoire en chantant, pour mieux dire, en jouant les quatre chansonnettes dont voici les titres : *Je me rapapillotte* (Tauven) ; *le Portrait de ma tante* (Wachs); *les Idées de Christophe* (Massayé) ; *Chez mes voisins* (Thuillier).

En somme, excellente soirée.

La Renaissance donnera très-prochainement, sur une de nos grandes scènes parisiennes, un bénéfice pour Lebassy, le chanteur aimé que tout le monde a applaudi dans ses nombreuses créations et qui est en ce moment malade à l'hôpital. Ce bénéfice sera donné avec le concours d'artistes de tous les théâtres et concerts de Paris toujours prêts à secourir l'infortune d'un camarade et parmi lesquels figurent M. Lassalle, de l'Opéra, Mmes Judic et Thérésa.

Nous donnerons, dans notre prochain numéro, le programme de cette soirée, une des plus belles sans contredit de toutes celles organisées sous le patronage d'une société lyrique.

H. MALLET.

A *La Cordiale*, le jeudi 6 novembre, grande soirée d'installation dans son nouveau local, Café hollandais, 50, galerie Montpensier (Palais-Royal).

La société lyrique et chorale des *Enfants de la Seine* donnera, le dimanche 9 novembre, sa grande soirée *lyrique* et *dramatique*, dans son local ordinaire, 20, rue Palestro, à 7 heures du soir.

Dimanche 9 novembre, *Concert de Lyon*, 12, rue de Lyon, à 1 heure, Matinée offerte à ses membres honoraires par la société *l'Alliance Chorale de Paris*, sous la direction de M. Amuat, avec le concours d'artistes distingués de l'orchestre des *Trouvères*, dirigé par M. Jules Raux.

Le Cercle Intime, M. Victor Garnot, président, a donné, le 25 octobre, sa grande soirée de réouverture ; nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

SOUSCRIPTION POUR LA TOMBE DE LEDUC

M. Sauvanet	3 fr.
Total....	28 50

Nous faisons un dernier appel aux amis de Leduc.

CHOSES & AUTRES

Le prochain numéro de *La Chanson* contiendra le compte-rendu du grand concours poétique ouvert par elle en l'honneur de Béranger.

M. Jules Claretie, dont on joue en ce moment les *Mirabeau* au théâtre des Nations, prépare une saison prochaine brillante.

On annonce, en effet, qu'il est l'auteur de la pièce

qui succédera à la *Vénus Noire ;* cette pièce est intitulée le *Clown*. M. Dumaine en jouera le rôle principal.

C'est également un drame de M. Claretie qui suivra *Cendrillon*, quand la féerie de la Porte-Saint-Martin voudra le permettre.

L'impartialité nous fait un devoir de reproduire la lettre suivante adressée au rédacteur en chef du *Figaro*, en réponse à la lettre de M. Gabillaud, publiée dans ce journal et par plusieurs autres.

« MONSIEUR,

« J'ai l'honneur de vous informer qu'en réponse à la lettre de M. L. Gabillaud, lettre parue dans le numéro du *Figaro* de ce jour, 7 octobre, je viens de donner les ordres nécessaires pour faire assigner M. Gabillaud en diffamation, par devant le Tribunal de police correctionnelle, à sa plus prochaine audience.

« Je vous serai infiniment obligé de vouloir bien insérer la présente lettre dans votre plus prochain numéro.

« Avec mes remercîments, veuillez agréer, etc.

L. ROLLOT.

« Agent général de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique. »

Le commandant Orse, chevalier de la légion d'honneur, auteur des *Janissaires*, *des Etoiles du monde et des Brises folles*, vient d'être nommé *officier d'académie*.

Le moniteur de l'armée annonce en ces termes cette nomination :

« M. Orse n'est pas seulement un soldat solide : « c'est aussi un littérateur, un poète distingué, et « nous ne pouvons qu'applaudir à la distinction dont « il vient d'être l'objet. »

Nous publierons très prochainement dans nos colonnes, l'histoire du *Caveau* et celle de la *Lice chansonnière*, très-complète et très-intéressante.

Nous rappelons à tous nos abonnés que nous avons fait brocher la première année ; nous l'enverrons franche de port à toute personne qui nous adressera un mandat-poste de 5 francs.

Nous prions nos abonnés qui n'ont pas le premier semestre et ceux auxquels il manquerait des numéros, de se hâter d'en faire la demande s'il veulent se compléter.

Les abonnements et réabonnements au journal *La Chanson* sont reçus dans tous les bureaux de poste. Les frais sont à la charge du journal.

Nous prions instamment les retardataires qui ne nous ont pas encore envoyé le montant de leur réabonnement, de nous le faire parvenir sans retard.

Le succès de **France** s'affirme de jour en jour. Au grand concert organisé par *l'Harmonie de l'association polytechnique du 3e arrondissement*, qui a eu lieu le 15 du courant, *salle Rivoli*, ce morceau était le *great attraction*. — Mathilde ROMY a chanté le nouvel hymne *national de la Paix* avec beaucoup de sentiment; elle a eu trois fois les honneurs du rappel. N'oublions pas de féliciter *l'Harmonie polytechnique du 3e arrondissement* qui a exécuté *France !* d'une façon splendide. En somme, très-belle soirée

En vente chez M. Quentin-Roux, *éditeur*, 41, rue des Petits-Carreaux, les chansons à *succès* de MM. Dorfeuil et Gédhé : *On n'tient pas cet article-là, la politique de Jeannette, le nouveau Maître d'école, C'est comme si vous n'en aviez pas, J'en savais rien ! le Vieux Paris.* Format piano 3 fr., format guitare 1 fr.

Mme Cazalo Sténio, leçons de *chant*, de *piano* et de *déclamation*, tous les jours, rue de l'Université, 157 bis. Nous publierons prochainement une œuvre musicale de cette dame, qui est aussi compositeur.

Maison PICHARD, 3, rue de Rivoli. *Grande Salle à louer* pour Sociétés Lyriques, Chorales et autres, disposée pour la danse, bien aérée par 5 fenêtres au 1er sur la rue, pouvant contenir 300 personnes.

Agrandissement du **Progrès artistique.** « Nous avons décidé de former une société au capital modeste de 50.000 francs, divisé en mille actions de 50 francs, afin de pouvoir offrir dès à présent soit 2 soit 4 pages de texte en plus, à nos lecteurs, *sans augmenter autant que possible le prix de notre journal.*

« Nous avons voulu donner à cette souscription une allure qui lui permit d'être accessible à tous, riches ou humbles, et voici dans quelles conditions nous allons lancer l'émission de ces actions de 50 fr :

« 5 francs en souscrivant ; 7 fr. 50 au moment de la répartition et 5 fr. seulement de trois mois en trois mois, si toutefois le conseil d'administration ne décide pas, à un moment donné, qu'il y a lieu d'arrêter les versements.

« L'argent rapportera un intérêt de 5 0/0. »

(*Progrès artistique*, 17 octobre 1879).

Nous tiendrons les lecteurs de *La Chanson* au courant de cette souscription.

L'Echo musical, journal musical, bi-mensuel. — Edit.-direct. M. E. Mahillon, 23, chaussée d'Anvers, à Bruxelles. Un an 3 fr. 30. On s'abonne dans les Bureaux de *La Chanson*. — Bulletin des Sociétés musicales belges. — Nouvelles artistiques et théâtrales.

Le Phare, revue bi-mensuelle, *Littérature, Industrie, Beaux-Arts.* Un an, 6 fr. M. P. Prouteau, directeur, 18, rue des Martyrs.

Le Biographe, publication mensuelle illustrée en photographie de MM. Chapelot et Jean Bernard. Un an : 12 francs, à Paris, LEROUX, éditeur, 28, rue Bonaparte ; à Bordeaux, 91, rue Malbec.

The musical Standard, le meilleur et le plus grand des journaux musicaux de Londres. Abonnement : 15 s. par an. Paraît tous les vendredis, chez M. Reeves, 185, Fleet-street. Londres. (On s'abonne aux bureaux de *La Chanson.*)

Pour nous éviter des frais, nous prions nos abonnés de nous faire parvenir de suite le montant de leur réabonnement. Le numéro du 1er novembre a été envoyé à tous; ceux qui le conserveront seront considérés comme réabonnés ; les autres voudront bien nous renvoyer le numéro avec la mention *refusé* sur la bande.

Quelques personnes n'ont pas encore acquitté leur réabonnement du 1er mai ; nous supprimerons, au 16 novembre, l'envoi du journal à toutes celles qui ne se mettront pas en règle d'ici là. Le prix du troisième semestre n'en restera pas moins dû.

Le Directeur-Gérant, A. PATAY

2e ANNÉE. — N° 32. 20 CENT. LE NUMÉRO 16 NOVEMBRE 1879.

LA CHANSON

Directeur-Gérant
A. PATAY

Il est rendu compte de tout ouvrage dont il est déposé deux exemplaires dans nos Bureaux.

Revue Bi-Mensuelle
ARCHIVES DE LA CHANSON
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois
Les Abonnements partent du 1er Mai & du 1er Novembre

Secrétaire de la Rédaction
H. MALLET

Annonces, la ligne ... » 50
Réclame, — 1 »

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an........... 6 fr.
» six mois......... 3 »
Etranger, le port en sus

SOMMAIRE :

UN PREMIER-PARIS

AIR : *De la Treille de sincérité*

Espérance,
O ma vieille France!
Sans redouter le lendemain,
Suis tranquillement ton chemin.

Eh quoi! dans le temps où nous sommes,
Parce que pour Monsieur Humbert
Votèrent, je crois, sept cents hommes,
On nous dit : le pays se perd!
En admettant, ce dont je doute,
Qu'avec eux nous nous égarions,
Pour retrouver la bonne route,
On est encor... sept millions!

Espérance, etc.

Voyez l'affreux socialisme,
Il monte et va tout submerger!
Mais monarchisme et césarisme
Sont prêts à braver le danger.
Nous connaissons cette tactique :
Répandre partout la terreur,
Puis égorger la République
Dans les griffes d'un empereur.

Espérance, etc.

Demandons au plus misanthrope
Si ce n'est pas chez nous encor
Que tous les banquiers de l'Europe
Recherchent le crédit et l'or.
Ajoutons, sans forfanterie,
Par des faits pouvant l'appuyer,
Que l'art et la fine industrie
En France ont toujours leur foyer.

Espérance, etc.

Laisser dire, sans laisser faire,
Marcher malgré ce qu'on dira.
C'est la maxime salutaire,
Dont bientôt on s'inspirera.
Que du passé l'abus s'endorme,
Et d'un sommeil assez profond,
Pour qu'ayant obtenu la forme
Nous puissions conquérir le fond.

Espérance, etc.

Conservons donc notre suffrage;
S'il est sujet à des erreurs,
Instruisons-le, c'est le plus sage,
Et c'est moins cher que des sauveurs.
Laissons celui-là qui s'étonne,
Lorsqu'on est à peine au printemps
De n'avoir point les fruits d'automne...
Mais aidons à l'œuvre du temps.

Espérance, etc.

L'idée, à la machine humaine,
Est, comme à l'engin, la vapeur;
Au but veut-on qu'elle nous mène
Il faut l'utiliser sans peur.
C'est par le vote que s'échappe
Ce qu'on aurait tort d'arrêter;
Car si l'on fermait la soupape
La machine pourrait sauter.

Espérance,
O ma vieille France?
Sans redouter le lendemain
Suis tranquillement ton chemin.

CHARLES VINCENT.

A HÉLÈNE

Comme, à l'aube, les fleurs nouvellement écloses
S'inquiètent des jours qui leur sont destinés,
Mignonne née d'hier, vos esprits étonnés
Semblent peser le bon et le mauvais des choses...

Oh! demeurez... voyez, déjà nos fronts moroses
A votre premier cri se sont rassérénés,
Et, vous qui n'aimez pas encore, vous tenez
Deux cœurs enamourés dans vos petits doigts roses.

Vivez! — il est très-bon de vivre — dans le ciel,
Où vous étiez un doux et charmant Ariel,
Peut-être vous a-t-on dit du mal de la terre?

N'y croyez point : chez nous, en de merveilleux nids
Tièdes, parfumés, abrités de mystère,
Chantent les blonds enfants, radieux et bénis!

Octobre 1879. L.-Henry LECOMTE

CONCOURS DE LA LICE CHANSONNIÈRE

(*Grande Soirée du* 15 *octobre* 1879)

1er Prix

LES DEUX CHATS

Air : *T'es mon ami tout d' même*

J'ai pour voisins deux jolis chats,
L'un maigre, l'autre gras;
Minet voit comblés tous ses vœux,
Matou vit d'espérance...
Le plus heureux des deux
N'est pas celui qu'on pense.

Minet a pour maître un rentier,
Matou, mon savetier;
L'un a toujours le ventre creux,
L'autre, pleine la panse.
Le plus heureux des deux
N'est pas celui qu'on pense.

Minet — régime plein d'appas —
Fait ses quatre repas ;
Matou, de reliefs douteux
Fait sa maigre pitance.
Le plus heureux des deux
N'est pas celui qu'on pense.

Lorsqu'entouré de soins, chez lui
Minet baille d'ennui,
Matou jouant à divers jeux
S'en donne en conscience!..
Le plus heureux des deux
N'est pas celui qu'on pense.

Minet, pour cause, est impuissant,
Matou, jeune pur-sang,
A vingt rejetons vigoureux
A donné l'existence.
Le plus heureux des deux
N'est pas celui qu'on pense.

Minet, sage chat de bon ton,
Est mis dans du coton :
Matou, pour ses méfaits nombreux
Est mis en pénitence...
Le plus heureux des deux
N'est pas celui qu'on pense.

Quand Minet dort le plus souvent,
Matou, le nez au vent,
Rôde... afin d'éteindre les feux
Des chattes en démence!...
Le plus heureux des deux
N'est pas celui qu'on pense.

Minet étant pur angora,
Mort, on l'empaillera;
Matou, lui, sera par des gueux
Mangé; — c'est sûr d'avance!
Le plus heureux des deux
N'est pas celui qu'on pense.

Minet, c'est le conservateur,
Matou, le novateur;
L'un a le confort plantureux,
L'autre l'indépendance :
Le plus heureux des deux
N'est pas celui qu'on pense.

Henry RUBOIS,
Vice-Président de *la Lice Chansonnière*.

2e Prix

LE GARDEUR DE COCHONS

CHANSON

Oh! les grands bois, le beau soleil,
Les champs de blés en fleurs, les roses!
Oh! les grands bois, le beau soleil,
Salut amour! Salut réveil
Des hommes et des choses!

Mon bisaïeul était un serf
Descendant tout droit d'un esclave :
Mais mon grand-père avait du nerf,
Son fils — mon père — était un brave!

Il a jeté dans le ruisseau
Les oripeaux de valetaille,
La livrée et tout son trousseau;
Aux abus il livra bataille!

Moi je garde encor les cochons,
Mais je suis un homme!.. et je vote!..
Mes fils s'instruisent, nous marchons
Avec le progrès côte à côte!

Oh! les grands bois, le beau soleil, etc.

Dans la nature tout me plaît
Même l'homme s'il n'est maussade ;
Je vis de pain, de petit lait,
De fromage blanc, de salade.

Libre et fier de ma liberté,
Je me demande tout de même
Si ma peau vaut, en vérité,
Celle d'un porte-diadème.

Pourquoi pas? mes lois sont ses lois!
Tout court au même but en somme ;
Et, gardeurs de cochons ou rois,
Le grand mérite est d'être un homme.

Oh! les grands bois, le beau soleil! etc.

Chacun son air! chacun son droit !
Dans le calme ou dans la tempête,
Marche, bon homme, ferme et droit!
Va ! haut le cœur et haut la tête !

Quand j'ai dit : Oui ! quand j'ai dit non ! (*)
Rien après, qu'il vente, qu'il tonne,
Pas même la voix du canon,
Rien ne m'émeut, rien ne m'étonne !

Prêt pour la lutte à tout moment,
Et fort de ma vertu civique,
Je veille et je dors librement
Au souffle de la République !

Oh! les grands bois, le beau soleil !
Les champs de blés en fleurs, les roses !
Oh! les grands bois, le beau soleil !
— Salut amour ! salut réveil
Des hommes et des choses !

De COURMONT.
de l'Union des poètes français et étrangers.

(*) Allusion au vote.

—

3e Prix

LES DOUX RÉVEILS

Dans le berceau, parfois, nous rêvons d'anges,
D'étoiles d'or, de papillons, de fleurs...
Parfois aussi des figures étranges
En sommeillant nous font verser des pleurs.
Mais pour chasser toute image effrayante
Un saint amour est toujours en éveil ;
Lorsqu'on revoit sa mère, souriante,
Ah ! chers enfants, l'adorable réveil!

Voici venir avril, les douces brises,
Les chauds rayons, et le chant des oiseaux ;
Les saules vont baigner leurs branches grises
Dans le cristal limpide et bleu des eaux...
Tout est joyeux ! et le vieillard austère
Sourit lui-même, alors, au grand soleil,
Tout chante et rit, tout s'aime sur la terre,
Du gai printemps saluons le réveil !

Par son labeur lorsqu'enfin toute femme
Pourra gagner le pain de chaque jour ;
Lorsqu'un or vil (marché souvent infâme)
Ne paiera plus la gloire ni l'amour ;
La grandeur vraie alors, et la sagesse,
Resplendiront d'un éclat sans pareil,
Et nous dirons, le cœur rempli d'ivresse :
De la vertu saluons le réveil !

Mon existence, amis, fut secouée
Par le remous des folles passions,
Comme les flots agitent la bouée
Quand l'ouragan surprend les alcyons...
Mais dans l'hymen où l'horizon s'épure
J'ai retrouvé le ciel calme et vermeil ;
Près d'une femme à l'âme chaste et pure
De mon bonheur saluez le réveil !

Jésus, cet homme à l'âme fraternelle,
Chassa du temple, un jour, tous ces vendeurs
Qui, salissant sa doctrine immortelle,
Pour le veau d'or sont toujours pleins d'ardeurs.
Hélas ! quand donc, leur frottant l'épiderme
A coup de fouet de l'épaule à l'orteil,
O Rédempteur, viendras-tu d'un bras ferme
De ta justice opérer le réveil ?

Un peuple esclave un jour brisa ses chaînes
Et proclama pour tous la liberté !...
Mais un guerrier soudain saisit les rênes,
Et cet élan d'amour fut arrêté...
Pourtant je crois au jour de délivrance
Où secouant enfin un long sommeil,
Nous reverrons le grand peuple de France
De tous ses droits saluer le réveil !

Paul CHOCQUE,
de la *Lice Chansonnière.*

Mentions Honorables :

Le Phylloxéra, auteur inconnu.
Les Roseaux, auteur Georges Baillet.
Fais une chanson sur moi, auteur Cahen.

—

BÉRANGER

Musique de l'Auteur des paroles.

Une statue à notre cher poète,
A Béranger, le roi de la chanson !
Amis, j'en suis et nous ferons la quête
Pour récolter une riche moisson.
Enfant du peuple il avait l'âme grande,
Pour nous défendre il restait le dernier...
Donnez, donnez aujourd'hui votre offrande } *bis*
Pour Béranger, l'immortel chansonnier. }

La pauvreté, nourrice du génie,
Rendit plus forts son esprit et son cœur,
Il enlaçait l'ineffable harmonie
Par une strophe à son grelot moqueur.
Il nous a dit ses rêves de jeunesse,
Avec Lisette il chante son grenier ;
Donnez à qui sema tant d'allégresse ; } *bis*
Pour Béranger, l'immortel chansonnier. }

Jamais son luth, brillant comme la flamme,
Ne fut séduit par le faste des cours ;
La Liberté guida toujours son âme,
Comme sa plume et comme ses discours.
Par la satire il fustigea la race
De l'oppresseur qui le fit prisonnier :
Donnez, donnez au petit-fils d'Horace,
Pour Béranger, l'immortel chansonnier.

Il a sifflé des sots de toutes sortes,
Des courtisans et de tous les degrés,
Car il fallait braver maintes cohortes...
Pour assurer la marche du Progrès.
Il a sondé la route inexplorée,
Comme Colomb, le hardi nautonnier :
Donnez, donnez, cette dette est sacrée,
Pour Béranger, l'immortel chansonnier.

Comme une mer sous le vent qui l'agite,
La France alors s'inspirait par sa voix.
A Manuel, à Constant, à Laffitte,
Il s'allia pour soutenir nos droits.
Vous, qui toujours combattez l'ignorance,
Donnez, donnez pour lui votre denier ;
Un monument doit s'élever en France
Pour Béranger, l'immortel chansonnier.

Lille. — *Inédit.* Gustave BOUCHEZ.

L'INGRATITUDE ET LA RECONNAISSANCE (*)

« *Ingratitude is abhorred by God and man.* »

L'ESTRANGE.

L'ingratitude, hélas ! est au cœur un ulcère
Dont l'aspect repoussant et la malignité
Empoisonnent encor sur notre pauvre terre
Tant de maux que déjà souffre l'humanité !
C'est un vice hideux, dont le contact infâme
Efface des bienfaits le plus doux sentiment ;
Il dessèche et flétrit l'esprit, le cœur et l'âme,
Et semble défier, ici, tout châtiment !

Mais l'ingrat oublieux du dévouement immense
De l'être plein d'amour, comme un ange gardien,
Qui dirigea ses pas dès sa plus tendre enfance,
Qui pour le rendre heureux jamais n'épargna rien,
Peut-il goûter la paix sous le poids d'un tel crime ?...
Peut-il impunément voir sans remords au cœur
Les pleurs et le chagrin de sa pauvre victime
Qui peut-être en lui seul avait mis son bonheur ?...

Oh ! non ! Dieu ne saurait permettre en sa justice,
Qu'un crime aussi noir passe au mépris de ses lois !...
Il lui doit, dès ce monde, infliger pour supplice,
Du remords, sans répit, l'inexorable voix !...
Quelle que soit, alors, souvent aux yeux du monde,
L'impunité factice à laquelle il prétend,
L'ingrat, tout bas frissonne à cette voix qui gronde,
Echo du châtiment tôt ou tard qui l'attend !

Quel suave contraste est la reconnaissance,
Ce baume bienfaisant qui dilate le cœur,
Et vient avec amour y doubler la puissance
D'accepter, et de rendre à son tour le bonheur !...
O vous qui l'ignorez, quel malheur est le vôtre,
Et que je vous plains tous de n'en connaître rien !...
Il est si doux de rendre un bienfait pour un autre,
Et, même pour le mal, de rendre encor le bien !...

C'est plus ; c'est un devoir que Dieu, dans sa clémence,
Comme un tribut d'amour en notre âme a placé,
Et qui trouve, ici bas, sa douce récompense
A faire l'avenir repayer le passé !...
Et dire que pourtant il est sur cette terre
Tant d'êtres pour qui c'est comme un fardeau trop lourd ;
Dont le cœur égoïste, afin de s'y soustraire,
A cette voix de Dieu, reste, hélas ! toujours sourd !...

Sainte Reconnaissance ! oh ! quelle pure ivresse
Tu nous as prodiguée et nous promets encor !...
Dans nos cœurs continue à régner en maîtresse ;
La richesse de l'âme est le plus beau trésor !...
Vous qui lisez ces vers, joignez à ma prière
La vôtre pour qu'enfin Dieu permette qu'un jour,
Cette vertu si douce étouffe sur la terre
La noire ingratitude à son souffle d'amour !

Ile Trinidad, West Indiès.

SYL. DEVENISH.

(*) Cette pièce nous a été envoyée directement de l'*Ile Trinidad* avec une lettre charmante. Nous sommes heureux de voir que *La Chanson* qui compte plusieurs abonnés à *Londres*, en *Suisse*, en *Belgique*, ainsi qu'en *Espagne*, en comptera prochainement dans les colonies anglaises. M. Syl. Devenisch est une illustration créole qui fut 25 ou 30 ans au service de la Reine.

PROGRÈS !

Athlète aux bras d'acier, devant qui tout se range,
Qui va droit devant soi, sans jamais reculer,
De tous les grands penseurs, toi, le radieux ange,
Impassible, tu vois tout le passé crouler !

Progrès ! Sous ton talon, maintiens-les dans la fange,
Ces rois que dans le gouffre un jour tu fis rouler ;
Des siècles ténébreux sois celui qui nous venge,
Que l'univers entier voie ton flambeau briller !

Brisant tous nos liens, chantant la délivrance,
Nous marchons avec toi, gravissant l'avenir,
Et trouvant malgré tout le temps de te bénir !

Debout ! Et dans tes poings prends le marteau science,
Frappe ! Et que nous voyions au cri de : Liberté !
De l'enclume des ans jaillir la vérité !

P.-E. ERARD.

Alger, 7 octobre 1879.

A la réunion générale du Comité Béranger, tenue le 6 novembre sous la présidence de M. Spuller, le secrétaire L.-Henry Lecomte a donné lecture de l'adhésion suivante, qu'il venait de recevoir :

Paris, 5 novembre 1879.

MONSIEUR,

Béranger est le premier qui ait cru à l'Orphéon. Il a prédit son avenir, il a tracé son programme, il a trouvé sa devise en écrivant son immortelle *Lettre à Wilhem :*

Les cœurs sont bien près de s'entendre
Quand les voix ont fraternisé.

Si Béranger n'est pas le père de l'Orphéon, il est au moins son parrain.

Je me suis trop attaché à l'œuvre de l'Orphéon pour ne pas regarder comme un devoir et un honneur de m'associer avec empressement à votre projet.

On ne saurait trop honorer notre grand poète.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments dévoués,

LAURENT DE RILLÉ.

A la liste des membres du Comité, que connaissent nos lecteurs, seront désormais ajoutés les noms de MM. E. Littré, sénateur, membre de l'Académie Française, Georges Murat et Laurent de Rillé.

SOCIÉTÉ LYRIQUE & LITTÉRAIRE DU CAVEAU

BANQUET DU 7 NOVEMBRE

Quarante convives — nombre académique, — un toast et seize chansons : voilà le bilan de la soirée. Que de paresseux ces chiffres accusent ! Encore deux auteurs se sont-ils fait entendre chacun deux fois. Et pourtant ce retour des voyageurs et des campagnards, ces figures ouvertes et riantes, cette salle splendidement restaurée, auraient dû inspirer sociétaires et visiteurs, non pas mieux, mais plus abondamment.

Au milieu du repas, le toast obligé.

On les trouve ingénieux, et ils valent toujours à leur auteur des applaudissements souvent mérités, ces discours en vers longs ou courts, dans lesquels le président, sous ombre de célébrer la chanson, donne carrière à toutes les fantaisies de son imagination capricieuse.

Recommandation à notre imprimeur de conserver la composition de ce dernier alinéa, qui me servira encore plus d'une fois. Il pourrait même le faire clicher.

Dans les chants proprement dits, le genre sérieux n'a été représenté que par trois morceaux : *Ne soyons pas sévères*, de Poullain, *les Vieux amis*, de Lesueur, et *un Premier Paris*, de Vincent. L'un nous convie à l'indulgence et le second à l'amitié ; le dernier, comme le Girardin de 1848, s'écrie avec conviction : Confiance ! confiance ! J'espère, et je crois que la sienne (sa confiance — à Vincent) ne sera pas trompée, et que nous pourrons dire toujours, avec lui :

O France,
Suis tranquillement ton chemin.

L'actualité, qui manque rarement au *Caveau*, et c'est tant mieux, a cette fois encore fait des siennes. Ripault, dans les *Intransigeants*, Guérin, dans les *Deux bouts* de la chandelle, Echalié, dans *Montrez-moi ça*, Grangé, dans *Comme chez Nicolet*, ont égrené des couplets variés, sérieux ou caustiques, presque tous inspirés par des faits récents. C'est la bonne satire et la seule qui soit quelquefois utile. La littérature, le théâtre, la politique, le comité de Béranger même, à chacun son paquet. M. Zola, un romancier dont le réalisme est, dit-on, un peu crû, remplace aujourd'hui la rengaine des belles-mères : il a défrayé trois ou quatre couplets.

On a pu lire dans le numéro 7 de *La Chanson* (novembre 1878) *Mon Pinceau*, d'Adeline : cette chanson lui a valu l'autre jour un vif succès, ainsi que *On n'a jamais pu savoir*, que j'avais applaudi *à la Lice Chansonnière*.

Madame Barbe-Bleue, le Diable hermite, Hôte de la maison, le Mirage, ont mis en relief, sous des aspects divers, le talent de Fénée, si heureux dans la gaudriole, de Granger (Edouard), classique avec esprit, de Liorat, à l'émotion souriante, et de Jules Petit, très-fin et très-pittoresque dans sa légende arabe. Piesse a fait, en chantant *Suzon*, un véritable tour de force de rimeur, qui n'enlève rien à la gaîté de son histoire. Je ne voudrais pas oublier Jullien, quoiqu'il se soit plaint d'être enroué, mais c'est un truc de comédien, et son débit est toujours net et spirituel.

Ici, j'éprouve un remords, et je me demande si cette conspiration du silence que j'inaugure aujourd'hui contre l'institution du toast, j'ai bien la force d'en commencer l'exécution lorsque je viens d'entendre, retracée avec tant de finesse et de bien dire, l'histoire de la chanson de table depuis son origine jusqu'à nos jours. Allons, une exception pour cette fois seulement, mais que ce soit la dernière.

Un visiteur — ceci est pour terminer — nous permet d'extraire de sa chanson, intitulée *N'y a pas d' raison pour qu' ça commence*, le couplet suivant, qui répond à certaines préoccupations malveillantes relatives à Victor Hugo, et qui par conséquent ne pourra déplaire à nos lecteurs, malgré sa chute forcément grivoise :

« Ton grand poète se fait vieux,
Je vois déjà s'ouvrir sa tombe,
Me disait un jeune envieux;
Avec lui que sa gloire y tombe! »
— Il eut des erreurs, je l'admets ;
Et devant ce génie immense
Je comprends des réserves, mais
L'oubli, pour un tel nom, jamais !
N'y a pas d' raison pour qu' ça commence.

EUG. IMBERT.

LICE CHANSONNIÈRE

BANQUET DU 5 NOVEMBRE

Dans son toast de novembre, M. Echalié fait l'apologie des toasts qu'il aime (quand ils ne sont pas écrits par lui). Je suis de son avis ; les toasts rimés — par M. Echalié ou par d'autres — ont une raison d'être, et profitent tout au moins à celui qui les compose, en l'obligeant à des efforts renouvelés.

Mais une chose contre laquelle on me permettra de protester, c'est la chanson d'ouverture. Il y a, dans cette tradition, quelque chose d'agaçant et de puéril. Quel besoin d'assimiler une soirée littéraire à une conférence religieuse en chantant quelque *Veni Creator ?* Les chansonniers ne frisent-ils pas le ridicule en invoquant les dieux de la goguette pour des œuvres complètes et limées qu'ils n'ont, le moment venu, qu'à tirer de leurs portefeuilles? Un usage n'est pas bon par cela seul qu'il est un usage, et les Licéens feront bien de renoncer à celui-là.

Est-ce une chanson que présente M. Gonet? — *J'oublie*, dit-il. Imitons-le, par indulgence.

Fais une chanson sur moi! s'écrie M. Cahen traduisant un désir de son épouse en couplets gais, ingénieux et dignes de la mention honorable que la Lice leur a décernée.

M. Leblanc, dans ses *Hommes du Progrès*, semble avoir pris à tâche de mettre en vers le dictionnaire des grands hommes ; j'eusse préféré moins de noms et un plus complet developpement de l'idée, qui est heureuse.

M. Brulez refait pour la centième fois la vieille chanson en partie double : « C'est ce qui me désole — c'est ce qui me console...» Le besoin s'en faisait-il sentir ?

Rubois a chanté ses *Deux chats*, premier prix du concours de la Lice. On a lu tout-à-l'heure cette production où il y a des trouvailles d'expressions sinon d'idées.

M. Adeline a *Deux Maîtresses*, la bouteille et la chanson, et il les chante de manière à les rendre fidèles, sur une musique composée par lui-même. — Ils en viendront tous là ! Pourvu que les compositeurs ne leur rendent pas la pareille !

Chebroux pense aux gazons fanés, aux arbres chauves de l'hiver si proche :

Voici venir les sombres jours,
Que je vous plains, pauvres amours !

Et le coin du feu? Vous pensez bien que le poète ne l'a pas oublié ; mais quoi, ce n'est pas le soleil !

M. Jules Ruel avec deux poésies de M. Carcassonne ; M, Fuschs avec un récit poignant, *le Sommeil du vieillard* ; MM. Robinot et Caron, avec des œuvres de différents genres, ont été applaudis.

J'ai gardé pour la fin les trois plus heureux producteurs de la soirée. M. Hachin, d'abord, amusant, fin, spirituel, aussi bon diseur que bon poète. Son refrain :

Il n'en reste guère,
Il n'en reste pas !

vient après des couplets où les traits abondent, pleins de variété et d'inattendu.

M. Henri Nadot, ensuite, avec une chanson plaisante sur *le Divorce* :

Pour recommencer
A quoi bon divorcer ?

et une romance attendrissante, *l'Hirondelle attardée*.

M. Allard-Postel, enfin, avec deux de ces chansons à tiroirs qu'affectionne le Caveau dont il fait partie : *Il faut parfois gazer la vérité* et *Rentrez votre voiture ;* bons sujets, bien traités.

J'ai parlé plus ou moins longuement de toutes les productions inédites ; comme d'habitude, des chansons connues ont complété la soirée, au total intéressante.

L.-HENRY LECOMTE.

LE HARENG SAUR

DINER ANNUEL LE 1er NOVEMBRE

Vous me demandez, mon cher Patay, de vous renseigner sur les faits et gestes des convives du *Hareng Saur*. Je conçois que vous teniez à ce que *La Chanson* continue à mériter son titre de journal bien informé ; mais n'est-ce pas un peu de prétention pour une réunion d'amis, et une réunion annuelle, d'aspirer aux honneurs de la publicité?

Vous insistez : allons-y de notre compte rendu.

La gaîté vient, le chagrin sort
Quand nous fêtons le *Hareng Saur*.

Jamais ce refrain de notre chanson d'ouverture n'a été plus vrai qu'hier. Bonne santé, bonne humeur, bonne amitié, et, ce qui ne gâte rien, bonne chère : quels éléments voudriez-vous de plus, pour une soirée gastronomique et chantante ? Aussi s'en est-on donné à cœur joie. Auteurs et amateurs ont fêté le Hareng et la chanson qui, le jour de la Toussaint, sont toujours inséparables, de manière à regretter qu'il n'y ait qu'une Toussaint par an.

Notons, parmi les amateurs M. Brunin, et particulièrement M. Postel, dont la diction, comique sans charge, a soulevé

des rires de bon aloi et de bon goût comme ses chansons. Mmes Teulet, Postel et Brunin n'ont pas dédaigné de se faire entendre, au grand plaisir de tous, non plus que notre camarade Mathilde, qui est la gaîté de toutes nos bonnes réunions.

Je me reprocherais d'oublier Teulet, dont la voix est faible, mais dont la diction est si juste.

Les auteurs ont tenu à ne pas rester en arrière et ont tiré de leur sac leurs meilleurs morceaux. Duchenne, l'inépuisable chansonnier-éditeur, est un vieux *Hareng Saur* et soutient dignement son titre. Sa jovialité, qui ne manque pas de profondeur à l'occasion, s'est donné carrière. *Faut s' la couler douce* et *Les Curés jugés par Giroux* ont obtenu des bravos mérités. Rubois, Lebeaux et Cahen, de la *Lice Chansonnière*, représentaient avec honneur cette vaillante phalange de chansonniers militants. *La Femme du Chansonnier*, *les Deux Chats*, *Faites des enfants*, *Souvenirs de Jeunesse* et *Quand ma femme y met la main :* autant de productions dans lesquelles la fine et la grosse plaisanterie, le bon sens, la gaîté et même un grain de philosophie alternent avec la grâce.

Francisque, lui, vous le connaissez : il ne chante qu'aux refrains, mais il dit avec feu des vers choisis avec goût. *Les Fraises* nous avaient alléchés ; nous avons réclamé et obtenu les *Pommes :* les deux morceaux sont en effet, comme les fruits dont ils portent le nom, l'un plus sucré, l'autre plus piquant.

Gozora, l'artiste auquel la romance a dû de si jolis succès, a retrouvé pour nous sa voix des beaux jours, et a fait admirer une fois encore sa méthode exquise. Jamais, je crois, il n'a dit avec plus de bonheur *Magdeleine*, vieille mélodie toujours jeune de Félicien David. *Le Hareng Saur* fait de ces résurrections.

Mais ce banquet lui-même n'était-il pas une résurrection? Après les interruptions et les deuils des dernières années, c'était comme une renaissance. Une chanson d'ouverture y trouvait naturellement sa place. Dans l'origine, à quoi bon? On était sept le premier jour. La curiosité s'en mêlant, on devint plus nombreux ; les amis amenaient les amis. Les vides faits par la mort se comblaient. Hier, convives en partie nouveaux, mais toujours choisis : un discours était nécessaire, et le président s'est sacrifié et il a chanté, sur l'air de *Faut d' la vertu, pas trop n'en faut*, ou à peu près, une chanson d'ouverture dont voici quelques strophes. Et d'abord, le refrain :

La gaîté vient, le chagrin sort
Quand nous fêtons le *Hareng Saur*.

Bis, en chœur!

Ce poisson, que le feu parfume,
C'est l'hiver qu'il se voit fêté,
A la Toussaint; c'est la coutume;
D'autres l'aimeraient mieux laité.

Or, croyez-vous qu'il soit à l'aise
Quand, sur le feu bien mijoté,
Il entend crier dans la braise
L'espoir de sa postérité?

Nouveau Laurent, je te révère,
Et veux que tu sois arrosé;
En ton honneur je bois ce verre,
Et te voilà canonisé.

Du *Hareng Saur* le plus vieux membre
A fait ce toast plus ou moins neuf
A Paris ce premier novembre
Mil huit cent soixante-dix-neuf.

Et puis le refrain. Ça n'aura peut-être pas le succès de la *Marseillaise*, mais c'est moins ennuyeux que la *Parisienne*.

Ajoutons que notre Vatel a tenu à se distinguer. Je ne crois pas qu'il soit possible, pour un prix relativement modéré, de trouver un service plus abondant et plus succulent. Nous nous sommes tous promis de revenir souvent voir au *Cadran des Buttes Chaumont* s'il est l'heure de bien dîner.

Eug. IMBERT.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

—

La Lyre amicale de Paris, 6, boulevard Sébastopol (président M. Dupont), tient la promesse qu'elle s'est faite de rendre ses soirées de plus en plus attrayantes. La place nous manque pour donner le compte-rendu détaillé de la soirée du 26 octobre. Deux pièces ont été véritablement bien interprétées : *Un duel sans témoin*, par M. Julien Alix, *membre d'honneur*, et M. Charles Henry D., et *Un procès en séparation*, par MM. Descourt et Pergeot, du *Cercle Lavallière*.

On annonce que, dans la soirée du 16 novembre, MM. Julien Alix et Pergeot joueront *Un Monsieur en habit noir*. MM. Léon G. et Gorges, sociétaires, se feront entendre, dans la soirée du 23 novembre, dans *les Médecins tant pis et tant mieux*.

Le banquet suivi de bal que la société *La Lyre amicale* donne chaque année à l'occasion de la *Sainte-Cécile*, aura lieu le samedi 6 décembre, dans les salons de M. Richefeu, galerie de Valois, 167 (Palais-Royal). On trouve des invitations au siége social, 6, boulevard Sébastopol, et près de MM. les sociétaires.

Nous tenons de bonne source que *la Lyre amicale* prépare une soirée pour la statue de Béranger.

Lundi 3 courant a eu lieu l'ouverture des cours de l'Association polytechnique, section de l'Hôtel-de-Ville, sous la présidence de M. de Menorval maire-adjoint du 4e arrondissement. Une conférence a été faite par M. Albert Meugé, avocat à la cour de Paris. Plusieurs médailles et mentions pour l'année 1878-1879 ont été décernées aux lauréats pendant cette séance.

L'excellente société symphonique Les Trouvères, *fondée par M. Lemaître*, il y a trois mois à peine, et dirigée par *l'intelligent compositeur Jules Raux*, prêtait son gracieux concours à cette solennité. Son exécution lui a valu les félicitations toutes particulières de M. le Maire et le bureau de la section lui a offert une médaille commémorative en vermeil.

Mardi 4 novembre, grande soirée mensuelle de *La Renaissance*. Moins de monde qu'aux soirées précédentes, malgré la bonne composition du programme. Nous y avons applaudi Mme Rosine, qui faisait sa rentrée après quelque temps d'absence ; Mlle Lucie, sa sœur, qui chante la romance délicieusement; Mlle Julia; Mlle Louise Bienvenu qui nous a dit *le Sergent Lazare;* M. Adrien Souchet désopilant dans *Je suis enrhumé du cerveau;* M. Paul Launay qui a accompli, de concert avec la charmante Mlle Dolss, le prodigieux tour de force d'apprendre en quelques minutes et de chanter ensuite en public le duo de *la Petite Mariée*. Citons également Mlle Paula qui interprétait pour la première fois le rôle d'Hélène dans *les Ouvriers*, un acte en vers où Mlle Julia, M. Donckèle et M. Leram ont obtenu leur succès habituel.

Pour terminer, annonçons qu'en son assemblée mensuelle du 7 novembre, *La Renaissance* a nommé une commission de six membres chargés d'organiser son *Grand Bal* annuel ainsi que son banquet qui qui ne peut manquer cette année d'être magnifique, grâce aux nouvelles réformes apportées dans les finances de cette société par les soins de plusieurs membres du bureau, éminemment économistes.

La romance *Mon beau printemps*, paroles et musique de M. Fortunat Lévy, interprétée par l'auteur à *la Lyre amicale*, a obtenu un légitime succès. M. Lévy doit être satisfait et continuera à nous donner de nouvelles productions. Il peut être certain qu'elles seront favorablement accueillies.

C'était fête le dimanche 9 novembre au *Cercle Béranger*, rue Vieille-du-Temple, 127.

Cette société, sous la présidence de M. Robyn, avait organisé une soirée en l'honneur du grand chansonnier et pour contribuer à l'érection de sa statue.

Tout s'est passé avec la cordialité la plus parfaite. Le buste de Béranger était là, couronné de fleurs, et, par une heureuse inspiration, on lui avait donné pour pendant le buste de la République.

Des artistes de différents concerts avaient prêté leur généreux concours : M. Sautereau, qui ne refuse jamais son talent quand il s'agit d'une bonne action ; il a très-joliment dit *les Cloches de Meudon*, et *la Chambrette de garçon;* M. Marcus, dont la voix rappelle celle de Bruet, a détaillé avec entrain *Ce qu'on dit et ce qu'on pense; Les Cocardiers* ont été très-bien interprétés par M. Planer; Adrien Souchet, le désopilant comique, a dit avec son entrain habituel *Je suis enrhumé du cerveau.*

Nous avons aussi des éloges à décerner aux divers sociétaires qui se sont fait entendre. M. Fourmy a eu l'heureuse idée de chanter *le Carillonneur* de Béranger; il se grime bien et dit avec vérité; aussi l'a-t-on chaleureusement applaudi. M. Conton, dans *Mignonne, il faut aimer;* M. Emile, dans *les Dames Françaises;* M. Marck, dans *le Mariage de Nicole;* M. Berdin, dans *le Coupé de Lise*, et M. Couppas, dans *N'envoyez pas le jeune Maître*, se sont chacun à leur tour attiré les bravos de l'assemblée. Et les chanteuses? Nous n'en avons entendu que deux, mais la qualité remplaçait la quantité, et les *bis* demandés par toute la salle à Mlle Leclerc et à Mme Lacroix leur ont prouvé la sympathie générale.

Il nous faudrait citer bien d'autres noms, mais la place nous manque.

La recette a été de 109 francs, déposés chez le trésorier du Comité. On ne saurait trop applaudir et encourager cette jeunesse des Sociétés lyriques qui tient à honneur d'avoir sa part dans l'œuvre patriotique de la statue de Béranger. Nous savons que d'autres soirées s'organisent. Bravo! bientôt vos confrères de l'Orphéon vont aussi se mettre en train; allons, la satue est faite!

La matinée offerte à ses membres honoraires par *l'Alliance Chorale de Paris* a eu lieu le dimanche 9 novembre avec un succès complet. Le programme, suivi de point en point, comprenait des chansons par MM. Marius Labarre, Debailleul, Thise, Jules Raux, Donckèle, Leiris, Durel, Jomain, Benoist, Mmes Heuzé, Eugénie Robert et Rivoire ; des chœurs chantés par *l'Alliance* et divers morceaux par *l'Orchestre des Trouvères.* Dans la partie vocale, le grand succès a été pour Debailleul, charmant, Thise, comique, Jules Raux, fin et distingué. *L'Alliance Chorale* a donné avec un ensemble parfait. Quant à *l'Orchestre des Trouvères*, on est étonné des résultats obtenus en trois mois par Jules Raux; bien des orchestres de concerts ne valent pas cette société d'artistes amateurs.

Compliments à notre collaborateur Lemaître, régisseur par circonstance, et félicitations aux organisateurs de cette matinée brillante et productive.

Le 9 novembre, la société lyrique des *Enfants de la Seine* donnait sa cinquième soirée dramatique et lyrique, sous la présidence de M. Cantarel, 20, rue Palestro. *Le Cheveu blanc*, la charmante comédie d'Octave Feuillet, a été très-bien interprété par M. Perrot, Mlles Hélène et Maria. Le duo du *Pré-aux-Clercs*, par Mlle Eugénie et M. Bergier, a été fort applaudi. *Les Deux Sourds* de Jules Moineaux ont été enlevés avec entrain par tous les acteurs, MM. Perrot, Emmanuel, Charles et Mlle Hélène. M. Emmanuel avait déjà, dans une chansonnette, été accueilli par des bravos chaleureux. Le duo *Les Rossignols* (de Béranger) a été chanté avec plus d'assurance que la première fois par Mlle Eugénie Kock et Mlle Maria dont la voix est des plus agréables. Le trio du *Maître de Chapelle*, dit par MM. Eug. Kock, Bergier et Mlle Maria, n'était pas assez su; de là quelques hésitations. D'autres sociétaires se sont fait entendre dans le courant de cette soirée.

Le zèle de M. Cantarel et le bon vouloir des sociétaires font que les soirées de cette société sont toujours attrayantes.

La soirée d'installation de la société *la Cordiale*, au café Hollandais (Palais-Royal) a été des plus brillantes. Nous en reparlerons.

La grande soirée du *Cercle Intime* (Garnot président) a été des plus brillantes.

Parlons aussi de celle de l'*Union Artistique* (Paulin président). La reprise des soirées intimes de cette société a été fort brillante. Nous en donnerons quelques détails intéressants dans notre prochain numéro. Cependant nous pouvons, dès aujourd'hui, signaler les bons débuts de nouveaux sociétaires, qui présagent une saison remarquable comme exécution et choix des choses interprétées.

L'Union Artistique prépare une matinée au théâtre des Arts, pour le dimanche 7 décembre.

Nous avons annoncé dans notre dernier numéro que la société lyrique *les Amis du Commerce* préparait une grande soirée au bénéfice de M. Bladier, appelé sous les drapeaux. Nous sommes heureux d'apprendre qu'elle a été des plus fructueuses. Nous félicitons vivement MM. les Membres de la société lyrique des *Amis du Commerce* de n'avoir pas voulu se séparer d'un de leurs camarades sans lui donner cette dernière preuve de sympathie.

Suivant ce bon exemple, *la Renaissance* a donné également un bénéfice pour un de ses sociétaires, M. Buisseret, qui, comme M. Bladier, est appelé sous les drapeaux. Cette soirée n'a peut-être pas été aussi brillante que pouvait l'espérer le bénéficiaire, mais du moins, il a pu constater que tous ses amis avaient fait leur possible pour y coopérer dans la mesure de leurs moyens.

La Jeunesse artistique, M. Fléraker président, donnera, le samedi 22 novembre, un grand bal de nuit à l'*ex-salle Valentino*, 251, rue Saint-Honoré.

Samedi 6 décembre, *salle Rivoli*, 104, rue Saint-Antoine, bal de la Sainte-Cécile donné par la société chorale et lyrique des *Enfants de la Seine*, et la société philharmonique du 5e arrondissement.

La grande soirée organisée par la société lyrique *La Renaissance* avec le concours d'artistes des théâtres et concerts de Paris, au bénéfice de M. Lebassy, aura lieu le Dimanche 23 novembre, au *Théâtre des Arts*.

Parmi les artistes qui ont bien voulu prêter leur concours, citons : Mme Marie Laurent, du théâtre des Nations ; Mlle Jeanne Nay, du Gymnase, Mlle Marie Tayau, Mme de Valfort, Mlle Jacob, 1er prix du Conservatoire, Mme Rosine, Mlles Julia et Lucie, de *la Renaissance*, M. Taillade, de la Porte Saint-Martin, M. Guillot, ex-artiste de l'Opéra comique, Ducastel de l'Eldorado, Plessis des Folies-Rambuteau, Bruet, de l'Alcazar d'hiver, etc.

On peut se procurer dès à présent et sans augmentation de prix des billets pour cette matinée au siége social de *la Renaissance*, café du Globe, 8, boulevard de Strasbourg.

HENRY MALLET.

AVIS IMPORTANT

—

Malgré notre désir de publier le résultat du grand concours ouvert par *La Chanson* en l'honneur de Béranger, nous sommes encore obligés par des circonstances indépendantes de notre volonté de l'ajourner à notre prochain numéro.

CHOSES & AUTRES

En tous les temps, l'esprit humain a voulu sonder les mystères. L'incertitude des causes et des fins de la vie donne à la connaissance de l'avenir un attrait irrésistible. Cette connaissance est non seulement possible mais encore certaine, aujourd'hui que les sciences positives ont acquis leur complet développement.

De retour à Paris, après une très-longue absence, la célèbre Mme B. APPOLINE M. vient d'ouvrir un cabinet de consultation, 7, rue Rameau (place Louvois). Elle y reçoit de 1 à 5 heures, tous les jours, excepté le dimanche.

Mme B. APPOLINE M. a voulu d'abord donner aux représentants de la presse parisienne des preuves incontestables de son savoir, accru par une étude constante. Il est immense. Pour cette prêtresse convaincue, la machine humaine et les lois inflexibles qui la régissent n'ont pas de secrets. *Phrénologiste, physionomiste-bucomancienne, chironomoniste* et *chiromancienne*, Mme B. APPOLINE M. stupéfie. Nous la recommandons particulièrement à ceux qui, comme nous, croient aux miracles de la science.

H. L.

Nous lisons dans *l'Eldorado-Programme* :

« Le dernier numéro du journal *La Chanson* (1er novembre) contient, sous ce titre : *Chants nationaux de France, Etude musicale*, un article où il est dit entr'autres choses étranges, que « la *Marseillaise* est née de la haine dans le cœur d'un royaliste, que « c'est une œuvre incomplète dont le refrain est peu musical », que « le véritable chant national de notre pays n'existe pas encore, » etc., etc.

« Ce réquisitoire contre l'hymne patriotique de Rouget de Lisle est signé : *A. Edéma.* Nous y répondrons dans notre prochain numéro, mais nous tenons à dire dès aujourd'hui combien nous avons été étonné de trouver un tel article dans les colonnes du journal qui a pris l'initiative de la souscription pour la statue de Béranger.

ANGE PITOU.

Si M. Pitou est étonné de trouver « un tel article » dans nos colonnes, nous sommes non moins étonné de trouver son nom au bas des lignes qui précèdent. M. Pitou, à qui nous adressons régulièrement *La Chanson*, aurait du lire dans notre n° 28 la lettre où je disais que toute liberté était laissée à nos collaborateurs sous leur responsabilité personnelle. Un journal littéraire doit, selon moi, agir de cette façon. Comme je l'ai dit, si *La Chanson* était politique, je suivrais une ligne de conduite invariable.

Ceci dit, nous attendons l'article commencé de M. Pitou, après quoi nous passerons, s'il y a lieu, la parole à M. Edéma.

Nous sommes heureux d'apprendre que M. Carvalho va enfin faire jouer « *Le Sans-souci* » de Ben-Tayoux. Le poëme, charmant, est du fameux fabuliste *F. Tavernier*. Quant à la musique, c'est tout simplement un petit chef-d'œuvre.

Les Folies-Belleville vont très-prochainement donner une revue en trois actes et quatre tableaux : « *Il est crevé, l' ballon* » de MM. Jules Jouy, notre jeune confrère du *Tintamarre*, Ed. Legentil et J. Chocas.

Voici les titres des quatre tableaux : *Le Théâtre à l'envers*, *Vive la France*, *Zig-zags dans Paris*, *La Place de la République.*

Bonne chance à la bonbonnière bellevilloise.

Mme Bordas doit prochainement faire sa rentrée au Grand Concert Parisien.

Nous y serons.

A l'Eldorado, Mlle Pazzoti vient de créer avec succès *Le mot Aimer*, de notre collaborateur Prosper Tibia, musique de Jules Strauss.

Vient de paraître une nouvelle revue mensuelle littéraire, LA JEUNESSE, rédacteur en chef Marius Pouget, avec la collaboration des principaux écrivains de Paris et de la Province. Un an, 3 fr. 50 ; 6 mois, 2 fr. 8, rue Dausménil, à PÉRIGUEUX (Dordogne). Nous souhaitons la bienvenue à cette nouvelle revue dont nous reparlerons.

Plusieurs abonnés se sont plaints de n'avoir pas reçu notre dernier numéro. Nous les prions d'adresser directement leurs réclamations à l'administration des postes, dont nous avons beaucoup à nous plaindre depuis quelques temps.

Le Directeur-Gérant, A. PATAY

2e ANNÉE. — N° 33. 20 CENT. LE NUMÉRO 1er DÉCEMBRE 1879.

LA CHANSON

Directeur-Gérant
A. PATAY

Il est rendu compte de tout ouvrage dont il est déposé deux exemplaires dans nos Bureaux.

Revue Bi-Mensuelle
ARCHIVES DE LA CHANSON
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois
Les Abonnements partent du 1er Mai & du 1er Novembre

Secrétaire de la Rédaction
H. MALLET

Annonces, la ligne ... » 50
Réclame, — 1 »

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

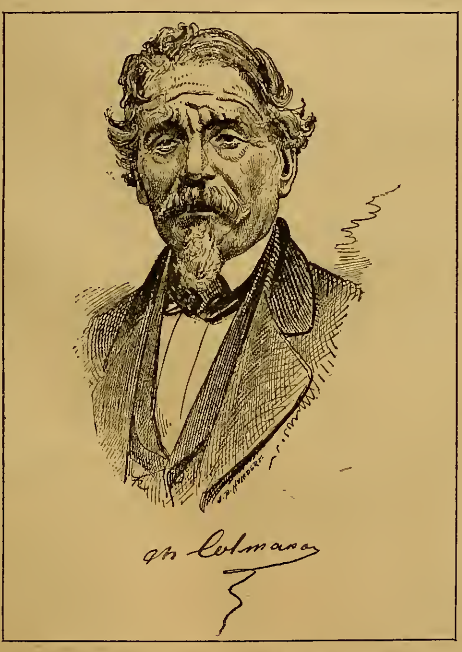
RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an........... 6 fr.
» six mois......... 3 »
Etranger, le port en sus

SOMMAIRE :

GALERIE DES CHANSONNIERS : CHARLES COLMANCE

Si j'avais à désigner les quatre premiers chansonniers de notre temps, je n'hésiterais pas, après avoir cité Pierre Dupont, Gustave Nadaud et Charles Gille, à donner la quatrième place à Charles Colmance. Colmance est une voix et non un écho comme il y en a tant; c'était donc un maître chansonnier. Il a tout ce qu'il faut pour cela : l'entrain d'abord, le sentiment, le coloris, l'imprévu dans l'expression et le laisser aller dans le style.



Les premières chansons de Colmance étaient brutales jusqu'à l'indécence; *le Cochon d'Enfant*, qui obtint un très grand succès en 1844, est le type d'un monde qui n'a jamais vécu que dans des coins et fait exception à la race humaine comme les lépreux, les fous ou les assassins. Emile Zola fait chanter *le Cochon d'Enfant* par un de ses héros les plus sales dans *l'Assommoir;* c'est la punition du chansonnier.

Il était juste que le grand-maître du naturalisme — un vilain mot pour une vilaine chose — allât chercher une chanson absolument oubliée à l'époque où ses personnages sont en scène, pour la mettre dans la bouche de l'un d'eux, du moment qu'elle pouvait aider à le rendre aussi repoussant que possible; et, afin de le faire paraître plus commun encore, l'auteur de *l'Assommoir* dénature le refrain de cette chanson. Au lieu de dire : *Quel cochon d'enfant!* Coupeau chante *Qué cochon d'enfant!* O littérature! ô déshérités! vous avez encore bien des ennemis en ce monde!

Colmance était un Parisien pur sang; il était né rue des Ménétriers, une vieille rue du moyen-âge disparue aujourd'hui, le 26 avril 1806. — Il apprit le métier de graveur sur bois. — Tout jeune encore, il fréquentait assidûment les sociétés chantantes dites goguettes. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que Colmance arriva jusqu'à trente-cinq ans sans avoir pensé jamais à rimer un couplet. Ce n'est que vers 1840 que l'idée lui en vint, voici comment :

Un chansonnier de mérite et fort en vogue alors, Alexis Dalès, avait promis à Colmance une chanson que ce dernier désirait chanter; au moment de tenir sa promesse, Dalès refusa la chanson. Colmance, très-contrarié, lui dit : « Garde-les, tes chansons !

« pour être plus sûr d'en avoir, maintenant, je me les ferai moi-même. » — Et il se tint parole. C'est donc à la mauvaise humeur d'Alexis Dalès que nous devons le chansonnier Colmance.

Les chansons de Colmance eurent un succès instantané ; à peine finies, elles étaient répétées dans la rue et dans l'atelier. Leur point de départ était les cabarets chantants de Belleville ou Ménilmontant; c'est là que Colmance les faisait entendre. Il avait la voix traînante, désagréable et trouée ; il n'en obtenait pas moins des ovations indescriptibles. Malheur au camarade qui était appelé avant lui quand le maître des chants avait dit : Nous entendrons en troisième notre ami Colmance ! les applaudissements éclataient et l'on n'écoutait plus personne jusqu'au moment fortuné où Colmance entonnait, au milieu du silence le plus complet, quelque chose comme ceci :

Je n'aime pas ces êtres
Noceurs indiscrets,
Qui vont traîner leurs guêtres
Dans cent cabarets.
Quand le vin est potable
Moi je suis bien plus stable
Et je ne sors de table
Que deux jours après!

Lon lon la, quand ma tasse est pleine,
Lon lon la, de vin d'Argenteuil,
Lon lon la, que l'orage vienne,
Lon lon la, moi je m'en bats l'œil!

On criait *bis* de tous les coins de la salle, et Colmance recommençait de la meilleure grâce du monde. Dans certaines goguettes de la banlieue, le nom de Colmance figurait sur un écusson entre ceux de Béranger et de Debraux ; il appelait cet honneur : être empaillé vivant.

La chanson conduit rarement à la fortune ; aussi Colmance mena-t-il toujours une existence difficile. Après le travail il essaya le commerce, ni l'un ni l'autre ne lui réussit. Il avait heureusement un honnête homme pour éditeur : Louis Vieillot, qui vint souvent au secours du chansonnier.

En 1856, une chanson de Colmance eut un très-grand retentissement : *Les pt'its Agneaux*. Les revues de théâtre, les journaux, tout s'en mêla.

C'est un ami — je pourrais dire un fanatique de Colmance, Emile Maubert qui, lui ayant dit un jour : *Fais-moi donc une chanson où l'on casse tout*, avait provoqué la muse turbulente du chansonnier.

Souvent depuis, en parlant de cette chanson, on l'a confondue avec *le Pied qui r'mue* et autres rengaines du même temps ; c'est là une erreur, la chanson *des Pt'its Agneaux* est gaie et bien faite. En voici le dernier couplet et le refrain ; c'est puéril, mais c'est original et chantant :

Enfin nous fournissons,
A la hotte, à la pelle,
Des monceaux de tessons,
Des débris de vaisselle.
Dieu ! quel bacchanal !
C'est au point que le commissaire,
Un jour de colère,
A mis sur son procès-verbal :

Ohé! les p'tits Agneaux,
Qu'estc' qui cass' les verres?
Les poëlons, les fourneaux,
Les plats, les soupières?
Qu'estc' qui cass' les pots?
Les p'tits, les gros,
Les brocs, les verres,
Qu'estc' qui cass' les verres,
Qu'estc' qui cass' les pots?

C'est toujours la pipe à la bouche que Colmance composait ses couplets. « Quand je ne fume pas je ne trouve rien, » me disait-il un jour ; aussi pour trouver sans cesse il ne quittait pas sa pipe ; c'était le plus souvent ce qu'on nomme un *brule-gueule*, il en aspirait la fumée avec un bonheur qui faisait frissonner ses larges narines. Colmance sans sa pipe n'était pas ressemblant.

Les traits de son visage étaient plus vieux que lui, et les rides de son front lui donnaient à cinquante ans l'apparence d'un vieillard. Seul son sourire clignotant et gouailleur avait conservé une certaine verdeur.

Il avait fait un congé de sept ans dans l'armée française, et rien n'était plus drôle que de l'entendre raconter les histoires de casernes les plus originales et les moins susceptibles d'être confiées au papier ; là, comme dans ses chansons, il savait mettre en scène et faire œuvre d'artiste.

Il y a dans les chansons de Colmance une note qui lui est bien particulière, c'est le gracieux dans le naturel : *Paris s'en va*, *le Café des Pieds humides*, *La Coupe des Dieux*, *Claire Nonore*, *Nini trop tôt faite*, malgré son refrain, *La dixième muse*, *Gazouillez Alouettes* et bien d'autres.

Un recueil des chansons de Colmance a été publié par la maison Vieillot, il en contient cent cinquante — il en existe bien autant d'inédites ; — c'est un joli volume à faire, il ne faut pas laisser perdre cette partie intéressante du chansonnier populaire à qui l'on doit : *le Cabaret des trois lurons*, *la Rencontre*, *Simple histoire*, *la Musette*, *le Bal du fer à cheval*, *les Croquants*, une des meilleurs pièces de son livre, etc. — La chanson que nous publions aujourd'hui est inédite, c'est une des dernières de l'auteur : Colmance en était au chapitre des regrets, mais il n'en avait pas moins conservé son talent d'observateur et son style tout particulier.

Charles Colmance est mort à Montmartre le 13 septembre 1870 — et c'est en habits de soldats citoyens, pendant que le canon prussien tonnait autour de la capitale, que nous accompagnions pour la dernière fois ce joyeux chansonnier.

Eugène BAILLET.

REGRETS

Air : *Dansons la Carmagnole.*

Bouchons que je regrette,
Bancs vermoulus,
Pots biscornus,
Bijoux de la guinguette
Qu'êtes-vous devenus?

On a maçonné la Courtille,
On a platré Ménilmontant,
Aux murs où grimpait la charmille
Brillent le gaz et le clinquant.
Noël et Mardi-gras
Dorment sous les platras.
Bouchons, etc.

Le vin qui fait sauter les chèvres
De notre zone a disparu,
Nous n'avons pour laver nos lèvres
Qu'un jus épais, noir et bourru.
Nos brocs ont pris le deuil
Des côteaux d'Argenteuil.
Bouchons, etc.

Heureux temps de la rémoulade,
Siècle doré du fricandeau,
Où le quinquet et la salade
S'abreuvaient au même tonneau,
Où trônait en été
Le fromage habité.
Bouchons, etc.

Réceptacle de folle joie,
Séjour d'ivresse et de vertu
Où la famille autour d'une oie
Mangeait à bouche que veux-tu;
Où la ciboule et l'ail
Escortaient le bétail.
Bouchons, etc.

On défilait un répertoire
De refrains tant soit peu gaillards,
D'altérantes chansons à boire,
Puis les papas et les moutards
Poussaient à pleine voix
L'air de Robin-des-Bois.
Bouchons, etc.

Le violon, la contrebasse
Accordaient leurs sons aigre-doux,
Puis on criait : en place ! en place !
Pour la contredanse à deux sous !
En avant ! les amours
S'en donnaient pour huit jours !

Bouchons que je regrette,
Bancs vermoulus,
Pots biscornus,
Bijoux de la guinguette
Qu'êtes-vous devenus ?

Charles COLMANCE.

Nous publions aujourd'hui les pièces couronnées au *Grand Concours Poétique* ouvert par *La Chanson* en l'honneur de Béranger.

Notre prochain numéro contiendra le rapport fait, au nom du jury, par Eug. Imbert, et l'indication des pièces ayant obtenu des mentions honorables.

CONCOURS DE LA CHANSON

POÉSIES

1er Prix

BÉRANGER

ODE

Le peuple a ses jouets, idoles qu'à la gloire
Eleva la faveur d'un jour;
Mais il a ses tombeaux près desquels il vient croire,
Immuable dans son amour.
Incorruptible sentinelle,
Son souvenir veille autour d'eux,
Jetant pieusement l'or pur de l'immortelle
Sur leurs vestiges radieux.

De ces tombes que garde, hommage populaire,
Le sceau de l'immortalité,
Tombe de Béranger, n'es-tu pas la plus chère
A ce peuple qu'il a chanté ?
Lorsque de la France abattue
S'éteignit l'astre triomphal.
Qui donc la consola ? Celui dont la statue
A notre cœur pour piédestal.

Qui donc la releva, palpitante et meurtrie,
Pleurant sur son dernier fleuron ?
Voix sublime où vibrait l'âme de la patrie,
Qui rendit la flamme à son front ?
Qui ranima les défaillances,
Quand des revers immérités
Entraînaient dans le flot de nos désespérances
Le reste de nos libertés ?

Ce fut un chansonnier... saluez un poète,
Et des plus grands qu'on ait aimés,
Attendri tour à tour, ou sceptique, ou prophète
Aux accents d'amour enflammés.
Le peuple, sa muse fidèle,
Inspira ses chants les plus beaux,
Et le sommet où règne une strophe immortelle
Dominait des mondes nouveaux.

Chansonnier !... rien de plus ! Il suffit à sa vie
Comme à sa gloire, ce rayon !
Ne remplissait-il pas une époque ravie
Du bruit d'une seule chanson ?
Quand il lançait dans la fournaise
Sa chanson pleine de fierté,
Quelle arme espérais-tu, quelle arme plus française
Pour tes combats, ô liberté !

C'est au bruit des chansons que marchaient nos ancêtres
Par le péril enorgueillis;
C'est avec des chansons qu'ils oubliaient leurs maîtres,
Nos serfs par le joug avilis.
Partout la chanson éloquente
Jette au vent ses refrains bénis.
C'est ton refrain vengeur, ô Marseillaise ardente
Qui transforme notre pays !

Aux champs de l'avenir, que son rêve ensemence,
Que Béranger guide nos pas ;
Que dans nos souvenirs il cueille pour la France
Des fleurs qui ne périront pas ;
Sa chanson, rapide étincelle,
Rallume la fraternité
En dorant des feux purs d'une aurore nouvelle
Le règne de l'humanité.

Peuple qu'il aimait tant, que ton cœur se souvienne
Toujours de ce chantre inspiré.
Ne sépare jamais ta gloire de la sienne ;
Ton cœur dans son cœur a vibré.
Et si parfois d'obscurs outrages
Voulaient assombrir ce beau jour,
Parle ; et vois aussitôt se fondre ces nuages
Aux seuls rayons de ton amour !

Edmond DELIÈRE,
Rédacteur en chef du *Guetteur de Saint-Quentin*.

2e Prix

A BÉRANGER

Après la grandiose et sanglante épopée,
Quand la France en ses mains vit briser son épée,
Quand, expiant trop tard son orgueil insensé,
L'Empire succomba sous le poids de ses fautes,
Derrière nos vainqueurs, naguère encore nos hôtes,
Surgit le monde noir et hideux du passé.

La France, avec stupeur, à cette heure fatale,
Vit sortir de la nuit la race féodale,
Les blêmes habitants des antiques palais,
Et les vieux émigrés aux figures étranges,
Qui, depuis vingt-cinq ans, combattaient nos phalanges,
Dans les rangs allemands ou dans les rangs anglais.

C'étaient les Carabas suivis des Pretintailles,
S'efforçant d'ajuster à leurs petites tailles
Les lambeaux teints du sang sacré de nos héros;
Les moines, les marquis, les frocs et les cocardes,
Et les rois décrépits, précédés de leurs gardes,
Entourés de bouffons et suivis de bourreaux;

C'était le défilé des masques et des gnômes,
Le lugubre sabbat des nains et des fantômes,
Au grand jour des vivants osant s'aventurer,
Sinistre cauchemar d'un Hoffmann en délire,
Ténébreux carnaval dont il fallait sourire
Pour n'en pas avoir peur et pour n'en pas pleurer!

C'est alors que du fond du vieux peuple stoïque
Sortit un combattant, pauvre, obscur, héroïque,
De ceux qu'aux jours de deuil Paris sait enfanter;
Sans faiblir un instant il fit tête à l'orage,
Et, pour rendre aux vaincus l'espoir et le courage,
D'une voix éclatante il se mit à chanter.

Il chanta nos drapeaux, nos gloires éternelles.
Dragons et cuirassiers fiers et droits sur leurs selles,
Les conscrits de seize ans dignes d'un Panthéon,
Les grenadiers marchant dans l'ardente fumée,
Tous géants, tous soldats de l'invincible Armée
Qui du Caire à Moscou suivit Napoléon.

Défiant l'étranger campé sur nos décombres,
Les rois, les conquérants, les hypocrites sombres
Qui voulaient en bûcher transformer chaque autel,
Souffletant le passé, les ténèbres, l'abîme,
Il triompha d'eux tous; et ce combat sublime
De son nom inconnu fit un nom immortel.

Ce nom, c'était le tien, Béranger! — O Poète,
Regarde : leur déroute est-elle assez complète?
Ce que tu pressentais s'est-il bien accompli?
Plus de classes! A tous la même loi s'applique;
Et, guérissant nos maux, la jeune République
Sur nos divisions jette un voile d'oubli.

L'œuvre qui nous unit prouve assez ta victoire;
Le soleil fut toujours haï de l'ombre noire;
Par ceux dont, hier encor, nous étions menacés,
Ta gloire, ô Béranger, fut toujours combattue;
Si la patrie, enfin, te dresse une statue,
C'est que les mauvais jours sont à jamais passés.

C'est ta fête, ô chanteur! Si, du fond du mystère
De l'immortalité, tu laisses sur la terre
Tomber un long regard souriant et profond,
Tu verras en tout lieu — car ce n'est plus un rêve, —
La liberté qui naît, l'aurore qui se lève,
Le peuple qui grandit et les rois qui s'en vont!

Les Rosiers Saint-Servan. Francis MELVIL.

3e Prix

A BÉRANGER

Ce siècle était encore un siècle de tempête,
Lorsque tu lui jetas tes chants harmonieux,
Et la foule étonnée, alors, leva la tête
Vers celui qui chantait, lorsque grondaient les cieux!

Toujours calme et serein dans ta verve puissante,
Au milieu des éclairs, tu caressais Lison,
Et, bravant tout danger, ta lyre insouciante
Répondait à la foudre avec une chanson.

Tu chantais les amours et les vieux vins de France,
Les larmes se séchaient à ta douce gaîté,
En t'écoutant, les cœurs s'ouvraient à l'espérance,
Et ta voix déridait même la pauvreté!

Quels francs éclats de rire égayaient la misère
De ces deux tendres sœurs, Lisette et Frétillon,
Elles qui, pour trésor, n'avaient sur cette terre
Que leur cœur plein de joie, et que leur cotillon!

Et tu chantais aussi la patrie et ses gloires,
Notre drapeau poudreux usé par les combats,
Haillon qui dans ses plis portait plus de victoires
Qu'il n'avait devant lui vu tomber de soldats!

Tu te riais des grands dans tes vers sans contrainte,
Et des traits acérés de ton esprit moqueur
En dépit de leur nom tu les frappais sans crainte,
Jamais vaincu, du moins, sinon toujours vainqueur!

Au fond de la prison que t'ouvrit ton génie
Pour notre liberté, poète, tu luttais;
Citoyen, tu luttais contre la tyrannie;
Libre, malgré tes fers, poète, tu chantais!

Tu chantais le réveil du lion de la Gaule
Le jour où se levant superbe et triomphant,
La Bastille, aux efforts de sa puissante épaule,
Tomba, comme un jouet sous la main d'un enfant.

C'était l'heure où, lassé d'être un peuple d'esclaves,
Dressant son front courbé sous un joug odieux,
Ce peuple de Titans, pour briser ses entraves,
Ivre de liberté, luttait avec les dieux!

C'est ce peuple français qui dans ses jours de fête
Fredonnait tes couplets et tes refrains joyeux,
Et ta lyre pour lui ne fut jamais muette,
Même quand la douleur vint à mouiller tes yeux.

Il me semble te voir auprès de ta fenêtre,
Dans ton grenier, les yeux errants dans l'infini,
Regardant sur les toits la verdure renaître,
Et les oiseaux venir y préparer leur nid;

Et tu suis dans l'azur leur course vagabonde,
Cherchant à t'inspirer de leurs joyeux ébats,
En écoutant parfois, dans ta tête féconde,
La voix de ta Lison qui te parle tout bas.

Mais, à tes premiers vers déjà ta main s'arrête!
La plume, en frémissant, s'échappe de tes doigts!
Béranger, n'es-tu plus le chantre de Lisette?
Poète, de l'amour n'entends-tu pas la voix?

Ton front n'est plus rêveur, et ton œil étincelle,
Tu chantes les plaisirs, et tu veux t'arrêter?
Quel rêve de malheur effleure de son aile
Ta lyre qui frissonne et ne peut plus chanter?

Réponds-moi ! — Mais, soudain, j'entends le bruit des armes.
Tu ne peux achever ta joyeuse chanson ;
Alors, sur le papier que tu mouilles de larmes,
Le vieux sergent a pris la place de Lison !

RÉNÉ JOHANNY.

SONNETS

1er PRIX

HOMMAGE A BÉRANGER

Tant que la ville en pleurs, tant que les prés en herbe
Ont lancé par la voix de leur ami fervent,
Soit qu'on maudît le sabre ou qu'on fêtât la gerbe,
L'anathème au despote et la ballade au vent,

Tant que la France, aïeule au courage superbe,
Et Lisette ont mêlé, dans l'œuvre du savant,
Le rire de Térence aux larmes de Malherbe,
On a ri bien des fois et pleuré bien souvent.

Maintenant qu'il n'est plus et que ta noble face,
O Liberté ! paraît quand l'apôtre s'efface,
Déifiée, admets sa gloire à ton autel.

L'éternité du bronze épouse son image,
Et son ombre attendait rayonnante l'hommage
Du poète éphémère au poète immortel.

Biarritz. BAZIN-DESRUES.

2e PRIX

A BÉRANGER

Après un long oubli de ton nom, de sa gloire,
La France, ô Béranger ! se réveille aujourd'hui !
Des réparations enfin le jour a lui :
La France va payer sa dette à ta mémoire !

Il est venu ce jour où ceux qui t'avaient nui
Au vœu du peuple ont vu répondre la victoire.
Le peuple savait bien qu'il devait toujours croire
Aux principes sacrés que tu chantais pour lui !

Oui ! cette heure a sonné, bien que lente et tardive,
Où, longtemps assoupi, ton souvenir s'avive,
Comme un lointain rayon de l'immortalité !

Libre enfin, notre France, un instant abattue,
Se relève et s'honore en dressant ta statue,
Symbole de sa gloire et de sa liberté !

Liége. SAINT-QUENTIN.

3e PRIX

SONNET A BÉRANGER

Quel bonheur de s'asseoir au festin préparé !
Les couverts et les vins, double délicatesse,
Etincellent, mais non pas autant que l'hôtesse,
Et chaque sens aura son tour d'être enivré.

Un édit agréable a banni la tristesse ;
Le dessert est servi, chaud, succulent, doré.
L'on a bu ; la chanson monte et vibre à son gré,
Et si ce n'est les voix, les cœurs ont la justesse.

La gamme et la pensée, un beau couple de sœurs,
Luttent de passions, et luttent de douceurs.
Ecoutez : Béranger donne sa poésie,

C'est dire son amour, sa foi, ses droits, ses dieux.
Si bien qu'en ce gala riche et mélodieux
L'âme, elle aussi friande, a son plat d'ambroisie.

Andrésy. ERNEST PIAU.

CHANSONS

1er PRIX

A BÉRANGER

(Anniversaire du 16 Juillet 1857)

C'en est donc fait, la tombe s'est ouverte,
Et le génie est remonté vers Dieu ;
Un peuple entier, la tête découverte,
A sa dépouille est venu dire adieu.
Mieux que son nom sa belle âme épurée
Contre l'oubli devra le protéger ;
Vous qui chantiez par sa bouche inspirée,
Muses, portez le deuil de Béranger !

Je m'en souviens, sa voix nous disait comme,
Par la vertu que ne rebute rien,
L'enfant s'élève à la dignité d'homme
Et comme l'homme un jour est citoyen.
Contemporain d'une époque flétrie
Où nous avions tant d'affronts à venger,
Il nous apprit l'amour de la patrie :
Enfants, portez le deuil de Béranger !

Souvent aussi, pour un sujet plus tendre,
Des nobles chants abaissant la hauteur,
En doux accents, son luth nous fit entendre
Le premier cri qui s'échappe du cœur.
De vos amours, — ô perfide maîtresse
Qu'avec un autre il fallait partager, —
Sa muse fut la folâtre prêtresse :
Amants, portez le deuil de Béranger !

Pour embellir d'une clarté sereine
Les derniers soirs que Dieu vous a laissés,
Et pour ravir au temps qui vous entraîne
Le souvenir de vos bonheurs passés,
Sa muse encor, dans sa philosophie,
D'un doux refrain sait vous encourager ;
Au Créateur gaîment il se confie :
Vieillards, portez le deuil de Béranger !

De ses canons lorsque l'Europe entière
Nous envoyait les menaçants échos,
A ses accents, courant vers la frontière
Chaque conscrit devenait un héros.
Plus tard, hélas ! quand vint le grand naufrage
Qui, dans ses flots devait tout submerger,
De notre gloire il chanta le veuvage :
Soldats, portez le deuil de Béranger !

Mais dans le ciel une étoile nouvelle
Projette au loin ses lumineux rayons :
Mort et réveil ! serait-ce l'étincelle
Du beau génie, hélas ! que nous pleurions ?
Non, ce n'est pas un effet de mirage
Qui m'éblouit d'un éclat mensonger ;
Je vois là-haut resplendir son image :
Ne portons plus le deuil de Béranger !

(ANONYME).

2e Prix

HONNEUR A BÉRANGER

J'avais vingt ans, j'habitais un grenier;
Mais bien souvent j'y recevais Lisette ;
Ses jolis yeux éclairaient ma chambrette,
Un rossignol chantait dans son gosier.
Insouciants, sans regret, sans envie,
En nous jurant de ne jamais changer,
Nous soupirions, l'âme toute ravie,
Tes chants d'amour, ô divin Béranger.

Lise un matin disparut pour toujours.
L'azur avait tenté cette hirondelle,
Pour le plaisir à l'amour infidèle ;
Je restai seul à pleurer les beaux jours.
Mais arrosant la morose tristesse
D'un vin doré qui grise sans danger,
Je fredonnais, dans une douce ivresse,
Tes chants d'espoir, ô joyeux Béranger.

Dans mon chemin souvent j'ai rencontré
Des hommes faux se drapant dans le vice,
Foulant aux pieds la pudeur, la justice
Pour un hochet, pour un ruban moiré.
De mon tonneau, comme ton Diogène,
Ne voulant point pour eux me déranger,
Je leur jetais à la face, sans gêne,
Tes chants vengeurs, honnête Béranger.

Quand l'ennemi poussait ses bataillons,
Comme un torrent vers la vieille frontière;
Quand se levait la Nation entière
Et que le sang inondait les sillons,
Quand nous tombions de défaite en défaite
En proie aux durs affronts de l'étranger,
Nos combattants chantaient dans la tempête
Tes chants de guerre, ô noble Béranger.

Oui, c'est toujours à toi qu'on en revient ;
Ta muse a fait tout le tour de la vie,
Toujours honnête et jamais asservie :
Son chaut joyeux à chaque âge convient.
Célébrant tout : Gloire, amour, vin, Patrie,
Sur chaque fleur elle allait voltiger
Et nous jetons sur ta tombe chérie,
Des verts lauriers, immortel Béranger.

Pomérols. Paul PUJOL.

3e Prix

CHANSON

Quand le soleil ruisselle dans la plaine,
Quand la fauvette a regagné son nid,
Que la forêt de cantiques est pleine,
Quand tout en nous se réveille et sourit,
Avec l'oiseau qui, de son gai ramage,
Anime tout, les prés et les buissons,
Avec la brise agitant le feuillage,
De Béranger redisons les chansons.

Quand, à vingt ans, notre âme épanouie
S'entr'ouvre, heureuse, au souffle de l'amour,
Que l'existence apparaît réjouie
Par le bonheur renaissant chaque jour,
Lorsque toute heure est une heure de fête
Pour notre cœur, et que nous chérissons
Le doux éclat des grands yeux de Lisette,
De Béranger redisons les chansons.

Quand l'ennemi menace la frontière,
Que la Patrie appelle chaque enfant,
Du sol sacré que ravage la guerre,
Surgit un peuple entier qui le défend.
Dans ces moments, aux jours de luttes saintes,
Quand au combat tous nous nous élançons,
Pour étouffer les sanglots et les plaintes,
De Béranger redisons les chansons.

Aux jours d'exil, quand loin de la patrie,
Nous regrettons nos champs et nos côteaux,
Où s'écoula notre enfance chérie,
Où le soleil et le ciel sont si beaux,
Si près de nous l'hirondelle qui passe
Vient rappeler ceux que nous regrettons,
Avec des pleurs, pour amoindrir l'espace,
De Béranger redisons les chansons.

Pour célébrer la puissante déesse
Dont le nom seul met nos cœurs en émoi,
L'idéal saint, la fée enchanteresse
Dont nous suivons enfin la douce loi,
Aux accents fiers de cette *Marseillaise*,
Qui jette au sein de généreux frissons,
Pour bien chanter la Liberté française,
De Béranger redisons les chansons.

Liége. Félix WAGENER.

La publication des pièces couronnées à notre grand concours nous oblige à remettre au prochain numéro nombre d'articles et d'informstions.

A. P.

NOTRE CONCOURS MENSUEL

Nous reprenons à partir de ce numéro notre Concours Mensuel de chansons entre nos abonnés *seulement*. Les pièces seront reçues jusqu'au 20 de chaque mois. La chanson couronnée sera publiée, ainsi que les titres et les noms des auteurs des deux suivantes.

Le lundi 17 novembre, la société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de musique a tenu sa séance annuelle dans la salle du Grand-Orient, rue Cadet, sous la présidence de Paul Avenel.

Dès l'ouverture de la séance, une discussion s'engagea entre la commission des comptes et le syndicat, ce dernier voulant maintenir l'ordre du jour annoncé dans la lettre de convocation, c'est-à-dire le vote pour remplacer les trois syndics sortants avant la lecture du rapport de la commission des comptes, tandis que celle-ci demandait la priorité pour son rapport *et le vote ensuite*.

Les deux camps ayant des orateurs ardents qui criaient chacun de leur côté; un indescriptible et regrettable tumulte s'éleva pour durer pendant plus d'une heure. Une proposition de l'éditeur Rhodé, à laquelle le syndicat acquiesça et qui fut votée par l'assemblée, ramena un peu d'ordre.

La commission des comptes avait obtenu que le vote n'aurait lieu qu'à la fin de la séance. La parole fut donnée à M. Lebailly, trésorier, remplissant les fonctions de secrétaire, pour la lecture du rapport annuel. Ce rapport rédigé avec clarté et constatant les progrès toujours croissants de la société, rendant compte des travaux du syndicat et donnant en

termes pleins de cœur des regrets aux sociétaires décédés dans le courant de l'année, fut souvent interrompu par les bravos approbateurs de l'assemblée.

La parole ayant été donnée ensuite à M. Philibert, président de la commission des comptes, il en usa largement; la lecture de son rapport ne dura pas moins d'une heure quarante minutes. Il est rédigé avec esprit et intelligence, les effets à produire sont bien amenés, on sent en l'entendant que M. Philibert a l'habitude du théâtre. L'assemblée écouta avec une attention soutenue l'énoncé des faits les plus graves contre la gestion de l'agent général de la société. Une lettre irrespectueuse, écrite par ledit agent général et témoignant de son peu de respect pour ses administrés, souleva surtout l'indignation de l'assemblée qui, un peu surprise de telles révélations, remercia par des applaudissements la commission du travail difficile et laborieux qu'elle avait accompli.

Après cette lecture, l'orage reparut à l'horizon; les conversations les plus animées, les plus passionnées même, se tenaient dans les différents groupes qui s'étaient formés. Il y avait quatre heures que la séance durait, cela ne s'était jamais vu! — Aussi, sur deux cent cinquante sociétaires présents à l'ouverture de la séance, c'est à peine s'il en restait cent cinquante dans la salle.

Le moment de voter était venu. Que s'était-il passé dans l'esprit de la commission des comptes? Ses membres criaient de toute la force de leurs poumons : *ne votez pas!* C'était la commission qui avait proposé et fait adopter *ce vote à la fin.*

Le bureau ne tenant compte que des statuts et de l'ordre du jour procéda sagement au scrutin et les sociétaires y répondirent au nombre de cent trois sur cent quarante présents.

Les trois nouveaux syndics furent élus au premier tour; ce sont MM. Eugène Baillet comme auteur, Marc Chautagne, compositeur, et Lafleur comme éditeur. Des applaudissements sympathiques accueillirent cette triple élection.

Il résulte de cette séance qu'il y a là un conflit arrivé à sa période aiguë et que la société des Auteurs-Compositeurs a besoin d'en sortir au plus vite. Le moyen qui nous paraît le meilleur est une réunion extraordinaire dans laquelle l'agent général, dont la démission est demandée — par un petit nombre de sociétaires, il est vrai — viendrait se défendre contradictoirement; c'est affaire au syndicat dont la tâche sera rude.

Mais quelle séance! Pauvre Paul Avenel! il avait perdu sa voix... et sa sonnette aussi.

X...

M. Ange Pitou me fait l'honneur de reproduire dans les colonnes de l'*Eldorado-Programme* (*) un article que j'ai publié dernièrement sous ce titre : «Chants nationaux de France (**).» et pour accomplir une ancienne promesse, il accumule contre le directeur de *La Chanson* et son malheureux collaborateur une avalanche de syllogismes vainqueurs.

Après quinze jours d'angoisse, le coup fatal m'est porté. Au moins, Monsieur, on a de l'humanité, on ne prolonge pas inutilement l'agonie de ses victimes: quinze jours... Il y aurait de quoi trouver des raisons pour innocenter le diable en personne, mais pour annéantir un pauve écrivain criminellement déchaîné contre la *Marseillaise*, que fallait-il! A tout autre une journée de réflexion : à vous, une heure.

Depuis l'instant où vous avez tiré du fourreau votre longue rapière, j'ai perdu le sommeil. Je la vois toujours s'agiter au-dessus de votre tête comme si elle voulait pourfendre dix moulins à vent. Je crois même entendre des cris affreux; de grâce, Monsieur, rengaînez votre instrument, les coups que vous m'avez portés ont suffi à me convaincre, je signerai tout ce que vous voudrez.

Maintenant, lecteur, tâchons de nous soustraire aux oreilles de mon ennemi afin de confondre tranquillement sa critique.

M. A. Pitou a inventé un mode nouveau de réfutation qui laisse bien loin en arrière les sublimités de la scolastique : ses arguments forment quatre grandes divisions ou catégories :

1° Mots soulignés. — Les appréciations musicales étant avant tout subjectives, je ne puis répondre à mon adversaire s'il ne croit pas devoir formuler nettement sa pensée : je me bornerai donc à établir ici un fait bien connu que certaines italiques semblent contester : Oui, Rouget de Lisle était royaliste constitutionnel et refusa d'accepter le décret de la convention qui déclarait Louis Capet déchu du trône de France.

2° Point d'exclamation. — Ce point d'exclamation est placé après les mots : *Etude musicale.* M. A. Pitou a taillé lui-même sa plume pour la rendre incisive, une plume qui ne fut point arrachée de l'aile d'un corbeau.

3° Affirmations diverses. — Par deux fois, M. A. Pitou, homme d'une rare modestie, affirme que ses idées sont celles d'un grand nombre de personnes. Certes, nul ne le contestera : en France on imite volontiers son voisin et l'on se donne rarement la peine de raisonner ses opinions. Conclusion : ne comptez-pas, pesez.

4° Témoignage universel. — Je cède la parole à M. A. Pitou, sa phrase est de celles qui se font justice à elles-mêmes :

« Il n'appartient à personne de dénier à l'hymne
« de Rouget de Lisle un caractère consacré par le
« temps et que ne lui ont jamais contesté — bien au
« contraire — les générations qui se sont succédé
« depuis 1792 ».

J'aimerais à rendre à mon honorable contradicteur l'hospitalité qu'il a concédée généreusement à mon article et, surtout, à mettre sous vos yeux certain paragraphe amusant où de grands mots sont amalgamés d'une façon bizarre avec le nom du chansonnier que nous aimons et respectons tous, mais cette réponse est déjà trop longue pour une attaque sans base solide; au reste le lecteur pourrait mal prendre la chose et s'imaginer qu'on se moque de lui.

Génie immortel, Béranger, tu souris là haut en voyant ton nom si plaisamment invoqué en faveur de la Marseillaise.

A. ÉDÉMA.

(*) N° 238. — 22-28 novembre 1879.
(**) Voyez *La Chanson*, n° 31.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Une société lyrique, *l'Union joyeuse*, vient de se former dans le XIVe arrondissement.

L'*Union joyeuse* donne tous les dimanches, à huit heures, une soirée lyrique et dramatique, 7 *bis*, avenue d'Orléans (salle des Folies-Montrouge).

La formation de l'*Union joyeuse* est due à l'initiative d'un groupe de jeunes gens ayant tous fait partie de diverses sociétés lyriques de la rive droite.

Nous souhaitons une réussite complète à nos amis Dauthenay, Marc et Cabrézy, qui sont les promoteurs et les premiers fondateurs de l'*Union joyeuse*.

Nous donnerons prochainement un compte-rendu d'une des grandes soirées de cette société.

Cercle Mozart, 13, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, tous les dimanches à 8 heures, soirée lyrique. Nous engageons vivement les chanteurs à rendre de temps en temps une visite à cette société présidée par M. Corvec ; ils sont sûrs d'être les bienvenus.

La société lyrique *la Pastorale* donne tous les lundis, à 8 heures 1/2, une soirée musicale et dansante, café du Globe, 8, boulevard de Strasbourg, dans le courant de laquelle se font entendre les meilleurs artistes des sociétés lyriques.

Nous rappelons à nos lecteurs que l'*Union artistique* (M. Paulin, président) donnera, dimanche 7 décembre, sa vingtième représentation au *Théâtre des Arts*, à une heure précise. On trouve des billets au siége de la Société, 8, boulevard de Strasbourg (café du Globe), et aux bureaux de *la Chanson*. Prix du billet : *un franc*.

La Cordiale donnera, le 4 décembre, une grande soirée à son siége habituel, 10, *Galerie Montpensier* (Palais-Royal).

Le banquet annuel suivi de bal de nuit que la *Lyre amicale* (Dupont, directeur) donne à l'occasion de la *Sainte-Cécile*, aura lieu le samedi 6 décembre, 167, galerie de Valois, maison Richefeu (Palais-Royal). On trouve des cartes d'invitation au local social, 6, boulevard Sébastopol.

La matinée organisée par la société lyrique *la Renaissance* au bénéfice de M. Lebassi n'ayant pas donné au point de vue financier un résultat aussi satisfaisant qu'on était en droit d'espérer, cette société complètera la bonne œuvre qu'elle a commencée en donnant, le dimanche 7 décembre, une soirée *extraordinaire* au bénéfice du même artiste, en son local habituel, 8, boulevard de Strasbourg.

HENRY MALLET.

CHOSES & AUTRES

Il nous revient qu'un jeune homme, se disant parent de Béranger, s'est présenté chez diverses personnes pour solliciter plus ou moins convenablement des secours. Nous tenons à déclarer que ce Monsieur n'est autorisé à se servir ni du nom du directeur de *La Chanson* ni de celui d'aucun membre du *Comité de la statue de Béranger*.

Au Concert de la *Pépinière*, une soirée extraordinaire sera donnée, le samedi 13 décembre, au bénéfice de M. Durafour, artiste et régisseur de cet établissement.

Notre collaborateur et ami Eugène Baillet a été nommé, le 17 novembre, membre du syndicat de la société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de musique; il a obtenu 54 voix. Ses deux concurrents : MM. Félix Savard et le docteur Mayer ont eu, le premier 28 voix, le second 6. — A la formation du bureau, Eugène Baillet a été nommé secrétaire du Syndicat à l'unanimité.

Comme nous l'annoncions dans notre dernier numéro, Mme Bordas a fait sa rentrée au *Grand Concert Parisien*, faubourg Saint-Denis.

M. Valentin, l'habile directeur de cet établissement, a su retenir à Paris l'artiste amie du public, à laquelle plusieurs directions de province avaient déjà fait des offres brillantes. Le samedi 22 novembre, Rosa Bordas, accueillie par de chaleureux applaudissements et de nombreux bouquets, a interprété *le Vin de Marsala*, de Gustave Nadaud, *la Marseillaise du Travail*, de M. X., musique de M. Massagé, chef d'orchestre de l'établissement, et *les Canons*, paroles d'Henri Nadot, de la *Lice chansonnière*, musique de Darcier, le compositeur populaire. Le succès a été complet; l'interprétation de cette dernière chanson, à laquelle le visa de la censure avait été refusé jusqu'à ce jour, a été, selon nous, une grande hardiesse de la part de Mme Bordas. Entendre sortir de la bouche d'une femme : *Taisez vos gueules que l'on s'entende*, cela était plus que difficile, eh bien Mme Bordas a su s'en tirer victorieusement. Pour être complet, ajoutons que ses camarades lui ont offert une superbe couronne en témoignage de satisfaction de la revoir parmi eux.

La chanson *les Canons* est éditée chez Labbé, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 32, éditeur des chansons d'Henri Nadot.

Mlle Amiati fera sa rentrée à l'Eldorado dans les premiers jours du mois. Mlle Pazzotti vient de créer avec succès *Un Jour de Mai*, sonnet de H. Ryon de la *Lice Chansonnière*, musique de M. Jules Jacob.

Mlle Duparc a créé *Tout en péchant*, paroles de notre collaborateur Octave Pradels, musique de H. Wahs.

Mlle Maria Pacra chante avec succès, du même auteur, *Qui n'en a qu'in n'en a guère!* musique de M. Alfred d'Hack.

Hurbain interprète de la bonne façon une chansonnette de Jules Jouy de la *Lice Chansonnière* : *Faut que j'vous le présente un d' ces jours!* musique de Duhem.

Mlle Lannes, qui a quitté l'Eldorado il y a quelques semaines, a débuté brillamment aux *Bouffes Parisiens*, sous le nom de Clary, dans *les Noces d'Olivette*.

La *Revue littéraire et artistique* ouvre un concours de Monologues sous la présidence de Coquelin cadet.

La maison Tresse offre à l'auteur de la pièce primée le recueil des saynettes et monologues publié par ses soins.

Les manuscrits doivent être déposés aux bureaux de la *Revue*, 29, rue Bleue, avant le 15 décembre.

Le Directeur-Gérant, A. PATAY

2e ANNÉE. — N° 34. 20 CENT. LE NUMÉRO 16 DÉCEMBRE 1879.

LA CHANSON

Directeur-Gérant
A. PATAY

Il est rendu compte de tout ouvrage dont il est déposé deux exemplaires dans nos Bureaux.

Revue Bi-Mensuelle
ARCHIVES DE LA CHANSON
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois
Les Abonnements partent du 1er Mai & du 1er Novembre

Secrétaire de la Rédaction
H. MALLET

Annonces, la ligne ... » 50
Réclame, — 1 »

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an........... 6 fr.
» six mois......... 3 »
Etranger, le port en sus

SOMMAIRE :

GRAND CONCOURS POÉTIQUE (*)

Ouvert par La Chanson *en l'honneur de Béranger*

Il n'est pas inutile, avant de rendre un compte sommaire des travaux du Jury, de donner une idée de la tâche qu'il avait à accomplir.

Sonnets, chansons, poésies libres : telles étaient les trois arènes ouvertes aux concurrents; or, cent quinze sonnets, cent quarante-sept chansons et quatre-vingt-dix-sept poésies libres ont été envoyés ; ce qui forme un total de trois cent cinquante-neuf pièces à examiner. Une dizaine seulement ont été écartées pour fait de signature. Il s'agissait bien, en effet, comme ont le voit, d'un *grand* concours.

On n'attend pas de nous une appréciation détaillée des mérites et des défauts que le Jury a relevés dans toutes ces pièces. Il aurait fallu tenir un procès-verbal interminable et minutieux. Et puis, quel intérêt? Devions-nous nous ériger en professeurs, et prétendre donner des leçons de goût, de grammaire ou même de versification à des poètes dont plus d'un assurément aurait aussi bien tenu sa place parmi les juges que parmi les concurrents? Nous ne l'avons pas pensé.

La partie la plus faible nous a paru être la chanson. C'est étrange alors qu'il s'agit de Béranger. La moyenne s'élève dans le sonnet ; et les poésies libres, odes, ballades, fables et contes, car nous avions de tout cela, ont présenté des qualités diverses, mais incontestables. Aussi est-ce sur ce point que les divergences d'opinions se sont manifestées avec le plus de vivacité dans le sein du Jury. Toutefois, les deux pièces désignées pour le premier et pour le deuxième prix sont assez promptement sorties hors de pair. Mais laquelle choisir pour le premier prix? Laquelle reléguer au second rang? Là a commencé une nouvelle difficulté.

Des mérites si divers, une façon si différente de traiter et même de comprendre le sujet imposé, créaient un véritable embarras. Ici plus d'élan, là plus d'énergie ; chez un poète, un style net, concis, sévère ; chez l'autre, une expression facile, légère, poétique. Devions-nous préférer Dante à Virgile, Horace à Juvénal?

Chaque pièce a eu ses chauds partisans, ses vaillants défenseurs. Ce n'est pas un mince honneur pour M. Melvil d'avoir tenu si longtemps en balance, par une œuvre qui, dans un autre concours, aurait sans doute obtenu haut la main la première récompense, les opinions des jurés. Qui sait? Le public lui-même se partagera peut-être aussi en deux camps presque égaux. Heureux serions-nous si nous avions pu nous ranger par avance à l'avis du plus grand nombre.

La nature même du sujet, le genre littéraire adopté par le poète auquel le concours est consacré, le caractère anti-politique que tous ont tenu à maintenir aux manifestations dont Béranger est aujourd'hui l'objet ; toutes ces considérations ont décidé le Jury en faveur de Virgile ou d'Horace, ou pour mieux parler, de M. Delière. Dante ou Juvénal, je veux dire M. Melvil, se consolera de venir cette fois au second rang.

La rime, chez le premier, n'affecte pas cette richesse exagérée dont certaine école fait grand étalage, et le second, au contraire, se distinguerait chez nos modernes ciseleurs de vers.

M. Melvil procède par strophes de six alexandrins, bien alignés, non pas lourds, mais graves, comme des fantassins intrépides. M. Delière a choisi une strophe à vers inégaux, et se rapproche ainsi, autant qu'une ode peut ressembler à la chanson sans perdre son caractère, de la forme aimée de Béranger, du couplet.

C'est au bruit des chansons que marchaient nos ancêtres,

dit-il lui-même.

Son concurrent voit surtout dans Béranger le poète politique et laisse dans l'ombre la partie gracieuse et légère de son œuvre. C'est peut-être celle qui vivra le plus.

Que la lyre à la corde d'airain ne garde pas de rancune à la Muse ailée.

Mais n'est-il pas temps de donner satisfaction à la juste impatience des poètes qui, pour n'avoir pas obtenu de prix, n'en ont pas moins été jugés dignes d'une récompense? Voici donc la liste des mentions accordées.

POÉSIES LIBRES *(Odes, ballades, etc.)*

1re MENTION : M. Denis Langat, de Paris ;
2e — M. L.-J. Masurel, de Lille ;
3e — M. Edouard L'Hôte, d'Aubenton.

CHANSONS

1re MENTION : M. Hyppolyte Daguet, du Mans ;
2e — M. L. Fauvel, de Montigny-lès-Cherlieu ;
3e — M. Berdoulet, de Paris.

(*) Les pièces couronnées ont été publiées dans notre précédent numéro. — Les diplômes seront envoyés à la fin de janvier.

SONNETS

1re Mention : M. A.-E. R., de Mortagne;
2e — M. Gustave Deltel, de Cardes;
3e — M. Pierre Pernot, de Paris.

Que si quelques concurrents s'étonnent ou se plaignent de ne point voir leur nom figurer dans cette liste, nous nous plaisons à croire que ce ne sera ni l'auteur de la fable dans laquelle se trouvent les vers suivants :

Notre bête en furie
Fuya vers les grands bois sans qu'on pût l'attraper;

ni celui qui n'a pas craint d'écrire :

Ces vainqueurs qui avaient transcrit dans nos annales
Valmy, Fleurus, Austerlitz, Iéna...
Alors il s'élevait, et du fond de son âme
Il trouvait des accents toujours pleins d'ironie ;

ni l'auteur de ces vers peu coulants :

Que chacun à Paris pour rendre grâce
De Bérenger (*sic*) aux vertus, au grand cœur,
Des rimeurs veuille bien suivre la trace;

ni l'auteur de ce quatrain dont la fin a quelque chose d'amer mais de juste.

Mais hélas, de beaucoup telle est la pauvre histoire,
Qu'on vous chante surtout quand vous ne chantez plus.

ni enfin le poète qui, plus correct, mais plus naïf, complète ainsi sa description de l'opulence d'une parvenue :

Aujourd'hui Lisette a des chevaux, des voitures,
Dans son boudoir un faux printemps,
Et sur son pain des confitures !

N'est-ce pas là en effet le comble du luxe, et je dirai même de l'insolence?

Un des concurrents, et non des moins heureux, avait hasardé une rime que le Jury n'a pu admettre : *libertés* et *tu luttais*. J'ignore si M. Melvil, qui a remporté aujourd'hui un deuxième prix, et qui l'année dernière m'avait fait l'honneur de m'écrire pour combattre mon opinion, qui était celle du Jury, au sujet de la prononciation du mot *mai*, j'ignore, dis-je, si M. Melvil renouvellera en faveur de *luttais* et *libertés* les trois arguments qu'il invoquait alors, à savoir: 1° la rareté des mots pouvant rimer avec *mai;* 2° la prononciation de ce mot dans certaines localités; 3° les exemples.

Le premier ne serait guère de mise ici. Le deuxième me remet en mémoire un passage du *Roman chez la portière* d'Henry Monnier : « ...Malheureux, sont-ce là les sentiments que je t'ai inculqués? » Et, comme la lectrice prononce ce mot à la provençale, une des habituées s'écrie: *Inculquès?* on n'a pas encore vu celui-là. A quoi une autre réplique : Ça doit être un général espagnol.

Quant aux exemples, c'est une grosse affaire, qui ne peut être traitée en ce moment. Il ne nous semble pourtant pas qu'il suffise de montrer qu'une règle a été violée quelquefois pour prouver qu'elle n'existe pas, alors surtout que cette règle repose sur le bon sens et l'évidence.

Un de nos collègues penchait seul pour admettre la rime controversée, plus peut-être par indulgence que par conviction : Voyons, lui dis-je, prononce tout haut et de suite ces quatre mots : *Mars, avril, mai, juin.* Il le fit, et s'avoua vaincu. Littré ne prononce pas autrement. J'irai plus loin : Si les exemples autorisent une dérogation aux règles, il me sera donc permis d'oser en grammaire ce qu'on ose en versification, et d'écrire cette phrase : *L'élève que j'ai appris à écrire...* Ce n'est pas français, direz-vous. Il se peut, mais j'ai pour moi un exemple. Dans une de ses chansons les plus justement admirées, Béranger, qui pourtant soigne son style, a dit :

Vous que j'appris à pleurer sur la France.

Par ces motifs, la cour confirme.

Outre les neuf pièces qui ont été jugées dignes d'un prix et les neuf qui ont obtenu une mention, il serait injuste d'omettre celles dans lesquelles le Jury a reconnu, dans des proportions inégales, des qualités de pensée, de style ou de mouvement. Je citerai donc, en terminant, pour continuer mon rôle de fidèle rapporteur, parmi les sonnets, celui qui se termine par ce vers :

Votre centenaire, où le fera-t-on?

Bien dit, mais hors de la note; puis *Un cri, la Lyre de Béranger*, et enfin le morceau qui commence ainsi :

Des sentiments du peuple humble dépositaire.

Les poésies libres les plus remarquées portent les titres suivants : *Souvenir; Ballade* en l'honneur de Béranger, et *le Dieu de la chanson.*

En chanson, *La Muse française, le Centenaire de Béranger, Une Statue à Béranger,* puis, malgré l'exagération de son pessimisme, *la Chanson de nos jours.*

Le Jury dont je viens d'exposer les travaux, était composé, comme l'année dernière, de MM. Valade, d'Hervilly, Charles Vincent, Baillet, de Bornier, Ponsard, Claretie, Chebroux, et

Eug. IMBERT.

PAUVRES AMOURS! (*)

Froid et brumeux voici venir Octobre,
De longs frissons semblent passer dans l'air,
De ses rayons le soleil est plus sobre,
L'oiseau se tait, tout annonce l'hiver;
Vous qui cherchez et l'ombre et le mystère,
En vagabonds vous qui courez tous nus,
Lorsque les froids, bientôt, seront venus,
Pauvres amours, comment allez-vous faire?

Voici venir les sombres jours,
Que je vous plains, pauvres amours!

Au fond des bois, dans d'épaisses cachettes
Vous embusquant comme de vils gredins,
En avez-vous surpris de ces fillettes?
En avez-vous commis de ces larcins?
Mais, dépouillant les retraites ombreuses
Où vous alliez vous glisser en sournois,
Le sombre hiver, hélas! pour de longs mois
Revient, chassant les colombes frileuses.

Voici venir les sombres jours,
Que je vous plains, pauvres amours!

Adieu pour vous, adieu les heures franches,
Vous n'irez plus battant les verts buissons,
Faisant vos nids dans l'herbe, sous les branches,
Foulant aux pieds les futures moissons:
Car il faut dire aussi, petite engeance,
Que dans vos jeux vous ne respectez rien,
Que vous riez au nez de tout gardien.
On a pour vous toujours tant d'indulgence.

Voici venir les sombres jours,
Que je vous plains, pauvres amours!

Gentils enfants, pour nos sombres demeures
Si vous quittez les bois, le beau ciel bleu,
Il est encor pour vous de douces heures
Que vous saurez trouver auprès du feu.
Discrètement vivant là, portes closes,
Dans le satin ou la bure blottis,
Vous attendrez, ô mes pauvres petits,
Que le printemps ait réveillé les roses.

Voici venir les sombres jours,
Que je vous plains, pauvres amours!

Inédit.

Ernest CHEBROUX.
de *La Lice Chansonnière.*

(*) Pour paraître prochainement chez Labbé, éditeur, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 32.

BRINGUE & FRINGUE

CHANSON DE BORD

A mon vieux matelot Gustave AIMARD

Allons, matelots, allons !
Bringue et fringue !
Fringue et bringue !
Allons, matelots, allons !
La terre est sous nos talons.

Comme aujourd'hui c'est dimanche,
L'hôtesse qui se démanche
Fourbit tout... jusqu'à ses seaux ;
Et dire que sa vaisselle
Qui ce matin étincelle,
Sera ce soir en morceaux !

J'entends crier que Fanchette
Règle à grands coups de fourchette
Le compte de nos repas ;
C'est vrai, mais qu'on lui pardonne,
Car les baisers qu'elle donne,
Elle ne les compte pas.

Puis, Fanchette a tant de zèle,
Qu'on trouve toujours chez elle
Des mets selon tous les goûts ;
A nos vœux toujours propice
Il faut voir comme elle épice
Nos plaisirs et ses ragoûts.

Je veux faire une toilette
Ebouriffante et complète
Comme celle des lurons
Et veux à ma convenance,
A mes souliers d'ordonnance
Une paire d'éperons.

Ayant part à ma richesse,
Margot, comme une duchesse,
Portera mante et chapeau ;
Puis elle enduira de plâtre
Son brun visage folâtre
Pour se déhâler la peau.

Si quelqu'un, par aventure,
Nolisant une voiture,
Met le cap sur le côteau,
Nous en doublerons l'allure
Au moyen de la voilure
Et du gréement d'un bateau.

Que le bourgeois grogne ou glose,
Moi, j'aime mordre à nuit close
Aux voluptés de hasard...
Il m'en faut de toute sorte,
Ou bien avant que je sorte
Je chavire le bazar...

Car tel est mon caractère :
Aimant l'amour sans mystère,
Sans gaze et sans attirail,
Quand je suis dans l'opulence,
Joyeusement je m'élance
Du cabaret au sérail.

Allons, matelots, allons !
Bringue et fringue !
Fringue et bringue !
Allons, matelots, allons !
La terre est sous nos talons.

RENÉ PONSARD.

Inédit.

A la mémoire de Dona Mercédès

29 NOVEMBRE 1879

Royale enfant, brisée à tes vingt ans,
La mort t'a prise et jeune et triomphante,
Comme l'orage, en un jour de printemps,
Brise la fleur superbe et rayonnante.
Dans le sépulcre, où doucement tu dors,
N'entends-tu pas une voix qui te crie :
« Repose en paix, reste parmi les morts,
Le roi d'Espagne aujourd'hui se marie !... »

Morte à vingt ans ! à l'âge des amours
Ton triste sort intéressa le monde ;
On vit se joindre au deuil menteur des cours
Plus d'un regret sur la machine ronde.
Dans maint endroit le naïf murmura
Emu devant tant de mélancolie :
« Jamais le roi ne se consolera !...
Le roi d'Espagne aujourd'hui se marie !

Pour remplacer la pauvre Mercédès,
Une autre vient d'une terre lointaine,
Jeune comme elle, et bientôt les Cortès
La recevront comme leur souveraine.
Le flot montant a détruit les sillons,
Tout est ruine, au pays de Murcie...
Payez, pour dot il faut des millons...
Le roi d'Espagne aujourd'hui se marie !

Au loin Cuba se révolte et se tord
Pour terrasser ce monstre : l'esclavage ;
Le noir se lève et méprisant la mort
Répand partout le meurtre et le ravage.
L'Espagne souffre ; et qu'importe ? le mal
Bientôt va fuir devant la dynastie...
Dansez, chantez, fêtez l'Escurial,
Le roi d'Espagne aujourd'hui se marie !...

La mort t'a mise au dessous du petit
Toi qui vivante, un jour te trouvas reine ;
La mort t'a mise au dessous du proscrit,
Mais de ton front elle a chassé la haine
Bien plus heureuse, enfant, que maint vivant
Tu ne crains plus le poison de l'envie,
Qui vient frapper le roi le plus puissant !...
Le roi d'Espagne aujourd'hui se marie !...

Dors, mon enfant, ne te réveille pas !
Et que te fait la couronne royale ?...
Dors, dors en paix le sommeil du trépas,
Sans regretter ta couche nuptiale.
Tous ces serments qu'on prononce aujourd'hui
On te les fit, à toi que l'on oublie...
Dors, mon enfant ; dors sans songer à lui...
Le roi d'Espagne aujourd'hui se marie !...

CHARLES PÉAN,
de la *Lice Chansonnière*.

Inédit.

A M. A. PATAY

Directeur de LA CHANSON

La Fable et la Chanson sont de même famille,
Accordez-leur le même droit ;
Celle-là c'est la mère et celle-ci la fille,
Logez-les sous le même toit.

ELISÉE KLOTZ.

CHANSON D'HIVER

Musique à faire

A mon ami Jules GAULLET.

Les bois feuillus reverdiront
— Patientez, mes belles —
Pour ombrager votre doux front
De leurs feuilles nouvelles ;

Les oiselets rechanteront
— Gazouillez, jeunes belles —
Encor vos doigts fins cueilleront
Les grains bleus des brimbelles ;

Les fraises aussi mûriront
— Comptez les jours, ô belles —
Mais vos bouches leur font affront,
Etant plus fraîches qu'elles ;

Les herbes du val grandiront
— Réjouissez-vous, belles —
Nous danserons encore en rond,
Ou bien en ribambelles ;

Les lys des étangs s'ouvriront
— Consolez-vous, mes belles —
Bientôt vos yeux rêveurs suivront
En l'air les hirondelles ;

Les genêts d'or refleuriront
— Songez-y, toutes belles —
Voici mai : vos amants sauront
Si vous êtes fidèles.

GEORGES NARDIN.

Inédit.

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE ET LYRIQUE DU CAVEAU

BANQUET DU 5 DÉCEMBRE 1879.

Les caprices atmosphériques qui transforment Paris en cité groënlendaise ont naturellement empêché beaucoup des membres du Caveau d'assister au Banquet de décembre. Le toast du Président Grangé, qui souhaitait la bienvenue aux chansonniers retour de villégiature, n'a donc pas eu tous les auditeurs sur lesquels on devait compter. Il n'en a pas moins été chaleureusement accueilli; le passage où M. Grangé donnait un souvenir aux amis absents pour toujours a surtout vivement ému. — Imbert dira ce qu'il voudra, les toasts ont décidément du bon.

M. Duvelleroy a profité du *Dernier Banquet de l'année* pour dresser un rapide bilan de 1879. Du goût et une mordante ironie signalent cette chanson.

M. Mouton-Dufraisse met en couplets réussis divers préceptes gastronomiques, philosophiques, moraux plus ou moins avec ce refrain : *Vous m'en direz des nouvelles.* M. Ripault chante *les Résignations forcées* sur un ton peu mélancolique.

Il faut souffrir ce qu'on n' peut empêcher.

On devine les traits soulignés par ce vers.

M. Fouache, lui, célèbre *Une Invention nouvelle* permettant aux *belles-petites* du jour de reconstituer aisément leur capital. Sujet scabreux, traité avec la légéreté voulue. M. Piesse est en pleine bucolique avec son *Tic-tac*, de coupe heureuse. M. Grangé préfère un de ces sujets à tiroirs où il excelle. *Les Fiches de consolation* tentent aujourd'hui sa verve. Le mari trompé couvert d'honneurs, l'auteur sifflé qui voit tomber un confrère, le joueur décavé soufflétant un grec, le mourant espérant une seconde vie, autant de tableaux tracés avec des couleurs chatoyantes et d'une exactitude impitoyable.

M. Montariol n'en est plus à son premier regret; il y a beau jour qu'il lui paraît triste d'être de la même race que MM. Philippart, Blanqui et Baudry d'Asson. — Qui l'en pourrait blamer?

M. Ordonneau voit intelligemment passer *le Bout de l'oreille* sous les travestissements variés des humains. M. Fénée met en scène dans *les Tromperies de Jean Giblou* un paysan qui substitue volontairement le mot vrai à l'expression parlementaire et s'en excuse chaque fois avec une feinte bonhomie. *Erreurs* serait, à mon avis, un titre plus exact que *Tromperies*.

M. Pingray chante avec émotion quelques couplets intitulés *Si j'avais su!* Je regrette de le dire, il n'a pas su, cette fois, donner à sa chanson une forme suffisante pour voiler la pauvreté du fond. Il a fait et fera mieux.

Charles Vincent terminera ce compte-rendu comme il a terminé la séance des chants. Deux productions nouvelles, *Matérialisme et Spiritualisme* et *le Soleil de la Saint-Martin* ont fait apprécier les mérites divers de sa muse. La première est d'une philosophie mâle, la seconde est gracieuse avec des choses très-fines de sentiment.

L.-HENRY LECOMTE.

LICE CHANSONNIÈRE

BANQUET DU 3 DÉCEMBRE

Quelle soirée glaciale, ô dieux et déesses! Et toi surtout, pauvre Mercure, comme tu devais être ratatiné au fond de ton tube de cristal! Salle froide, vin froid, et même quelques chansons... Dame, sur vingt-huit morceaux, il peut bien s'en glisser quelques-uns qui ne soient pas de première chaleur.

Est-ce l'influence de la température? La note élégiaque a paru dominer d'abord : *Le Lys,* idylle gracieuse en triolets, d'Albert Godet; le *Cimetière du village*, touchante imitation de Gray, par Ryon, tout en nous berçant agréablement, ne nous réchauffaient pas. Encore, si l'on avait pu applaudir... des pieds!

Notez que, par une ironie peut-être déplacée, Péan entonne sa *Chanson d'hiver ;* Chebroux, qui n'a pas meilleur cœur, soutient que *L'hiver a ses beaux jours ;* enfin, comme pour mettre le comble à notre exaspération, Jouy s'écrie d'un air qui voulait paraître convaincu : *Le printemps est chez nous!*

Montrez-moi ça, avais-je envie de lui dire. Mais Echalié s'est chargé de la réponse, et sa chanson, que j'avais entendue le mois dernier au *Caveau*, n'a rien perdu de sa bonne humeur ni de son actualité.

Le thermomètre lyrique remontait. La gaudriole pouvait entrer en scène. Jeannin alors a procédé à son *Examen de conscience :* quel examen, et quelle conscience! Puis le *Passage du Désir*, dont vous devinez le sujet; puis *Bras dessus bras dessous* de Cahen et Lebeaux, tableau grivois plein de vérité; *J'en raffole*, chanson comique de Raux; *Petite Sœur*, récit plus fin, mais encore égrillard d'Hachin; et *C'est l' premier* et *C'est l' dernier*, et... que sais-je? La gaieté se dégelait, sinon l'air. Il n'est pas jusqu'à Caron, le poète iambique, qui n'ait sacrifié aux grâces faubouriennes : *Ce n'est pas nous qui verrons ça*, chanson sous le pouce, renferme des couplets bien frappés ; mais je dirais volontiers à l'auteur, non pas comme Voltaire à son confrère André : Faites des perruques; mais : Faites des sonnets, des satires, des poèmes même, plutôt que des couplets à tiroirs. *Non omnia possumus omnes,* a dit Virgile, et La Fontaine : Ne forçons point notre talent. Vous imaginez-vous Colmance écrivant une tragédie? La chanson et ses adeptes seraient fiers d'une recrue de cette valeur, mais, avec ses habitudes d'esprit, il lui faudra un peu d'étude et beaucoup d'efforts. *La Fleur du souvenir*, voilà une charmante inspiration!

Béranger et sa statue, la grande préoccupation du moment, ne pouvaient manquer d'inspirer encore quelques beaux vers. Baillet, un des membres du Comité, n'a pas failli à sa tâche ; il a obtenu, par ses couplets chaleureux, un succès qui va se continuer sur toutes nos scènes chantantes. Voici la premiére strophe et le refrain, privés de la musique de Tac-Coën :

Assez de piédestaux aux rois !
La France, aujourd'hui citoyenne,
Oubliant ces briseurs de lois,
Rêve de gloire plébéienne.
Pensons aux nobles par le cœur
Plus qu'aux nobles par la naissance.
Béranger, ton nom dit : Honneur,
Patrie, amour, indépendance.

Au grand poète, au citoyen
Dont la muse trop tôt s'est tue,
A Béranger, l'homme de bien,
La France doit une statue.

Puisqu'on avait passé du doux au grave, Vatinel ne pouvait mieux venir. D'une voix émue il nous a fait comme un adieu, non le dernier, espérons-le. *Je veux chanter encore*, s'écrie-t-il, malgré la vieillesse, malgré les temps orageux, malgré les malheurs passés,

Le souvenir n'éteint pas l'espérance !

Et il a raison. Puissions-nous, comme le poète, puiser au contraire dans les leçons de l'adversité un courage nouveau pour affronter les luttes du lendemain !

C'est ce que je vous souhaite, mes chers frères, et aussi d'avoir les pieds plus chauds que je ne les ai eus ce soir-là. Et voyez les conséquences désastreuses de cette séance trop sibérienne : le lendemain au matin, la neige commençait à tomber,

Et la neige tombe toujours.

E. IMBERT.

DEUX MOTS

Un correspondant désire connaître ma pensée sur l'œuvre nouvelle de MM. Sarrade et Ben Tayoux : *France*, hymne national de la Paix.

Je répondrai en deux mots :

Les idées qui doivent constituer le fonds littéraire d'un chant national ont été développées par Victor Hugo dans la dernière pièce des *Châtiments* : « Lux » (le jour, opposé à *Nox*, la nuit).

Une symphonie funèbre et triomphale, composée par Berlioz pour l'apothéose des victimes de Juillet, le seul des ouvrages du grand maître français qui soit devenu populaire, présente, par l'ampleur de ses formes, l'indicible majesté de sa mélodie ondoyante, l'énergie pompeuse et calme de son accent, tous les genres de beauté par lesquels une composition devient immortelle.

Condensez l'intuition prophétique du poète, sachez vous élever jusqu'au lyrisme de son livre vengeur ;

Faites jaillir de votre poitrine, en un jour de surexcitation sublime, des accords aussi vibrants que ceux du musicien et vous aurez produit l'*Hymne de la Paix*.

A vous d'examiner si *France* est le chef-d'œuvre attendu ; à l'avenir de prononcer sans appel.

A. ÉDÉMA.

Après la réponse de notre collaborateur Edéma à l'article de M. Ange Pitou, j'aurais voulu moi aussi répondre quelques mots. Le manque de place m'a forcé à les remettre au présent numéro. M. Pitou a cru sans doute bien m'embarrasser en disant que le moment était bien mal choisi par les admirateurs de Béranger de publier une *critique violente* de la *Marseillaise*, et il me demande si, le cas échéant, je publierais, sans en dégager tout au moins la responsabilité du journal, un *article hostile à Béranger*. Certes si on apportait à *La Chanson* soit une diatribe, soit un pamphlet contre Béranger, cela ne verrait pas le jour dans nos colonnes, mais une *critique honnête*, *juste* et de *bonne foi*, y serait accueillie par nous qui ne croyons pas plus Béranger impeccable que le pape infaillible.

Mais revenons à la *Marseillaise*. M. Pitou nous paraît douter que Rouget de Lisle fut un officier royaliste. D'autres chants du même auteur, écrits depuis la *Marseillaise*, prouvent qu'il le fut toujours. M. Pitou dit *qu'il a bien le droit de s'étonner et de signaler* ce qu'il appelle *une erreur de tactique* de ma part.

Il n'appartient à personne, ajoute M. Pitou, de dénier à l'hymne de Rouget de Lisle *un caractère consacré par le temps et qui ne lui a jamais été contesté.*

Je vais encore une fois bien surprendre M. Pitou en lui mettant sous les yeux le jugement de Proudhon le grand révolutionnaire.

... La *Marseillaise* n'est qu'une amplification de rhétorique, pareille à une harangue de Vergniaud ou de Robespierre. L'intention en était bonne ; l'enthousiasme et la colère y bouillonnent ; elle fit bien son service, mais c'est tout ce que la critique peut dire à son avantage. Le style est factice, emphatique et vide, un lieu commun du commencement à la fin. L'auteur n'a trouvé ni pensées, ni expressions originales, et l'on peut douter aujourd'hui, en relisant cette pièce, si le peuple qui l'adopta pour hymne national et qui la chantait en marchant à l'ennemi, avait réellement conscience de lui-même, s'il était mûr pour la liberté. A cet égard, je n'hésite point à dire que le *Chant des Travailleurs* de 1850 me paraît une inspiration plus vraie, plus réelle, d'un idéalisme par conséquent plus profond que la *Marseillaise*.

P.-J. PROUDHON.

A ce jugement plus que sévère, qui laisse bien loin derrière lui la modeste critique de notre collaborateur Edéma, j'oppose le vers du poète Barthélemy, disant de la *Marseillaise* « ce chant tombé du ciel dans la tête d'un homme », et je conclus que, loin de nier l'œuvre accomplie par la *Marseillaise*, je suis surpris qu'un gouvernement républicain n'ait pas encore accompli pour Rouget de Lisle ce que nous réaliserons pour Béranger. Ce que la France anti-cléricale doit à Béranger, l'Etat le doit à Rouget de Lisle. La statue de Béranger à Paris, celle de Rouget de Lisle à Lons-le-Saulnier, voilà ce que nous verrons en 1880.

A. PATAY.

Nous recevons la lettre suivante que l'impartialité nous fait un devoir de publier :

MONSIEUR,

Le rédacteur du compte-rendu de la séance annuelle de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, se demande ce que signifiaient les « Ne votez pas! criés de toute la force de leurs poumons par les membres de la commission des comptes.

Ces messieurs n'avaient nullement l'intention d'empêcher le vote pour le remplacement des syndics, vote qu'ils avaient proposé eux-mêmes de mettre à la fin de la séance; seulement, voici ce qui est arrivé :

M. Rhodé ayant remis à M. Paul Avenel un ordre du jour invitant le syndicat à voter dans sa première séance la révocation de l'Agent général Rollot, conclusion naturelle du rapport de la commission des comptes, M. Paul Avenel s'est empressé... de ne pas le mettre aux voix.

C'est pour ce motif que la commission essayait, en vain, d'empêcher les sociétaires de voter pour le remplacement des syndics sortants avant qu'ils se soient prononcés sur cet ordre du jour, qui a été, fort adroitement, je dois le dire, *escamoté* par le président du syndicat. La preuve, c'est qu'à ce sujet, une protestation que j'ai entre les mains a été rédigée séance tenante et signée par quinze sociétaires.

Donc, Monsieur, je vous prie, en mon nom personnel, de vouloir bien donner, dans votre prochain numéro, une petite place à la rectification ci-dessus, ce dont je vous serai infiniment obligé.

Veuillez agréer mes salutations empressées.

L. GABILLAUD,
Secrétaire de la Commission des comptes.

BIBLIOGRAPHIE

Souvenirs de Frédérick Lemaître, publiés par son fils. — Paris, Ollendorf, 1 vol. in-18.

Des volumineux *Mémoires* rêvés par Frédérick Lemaître pendant vingt années, et qui devaient être l'histoire dramatique de trois quarts de siècle, aucun chapitre ne fut écrit. Le titre du volume publié par M. Lemaître fils est donc une supercherie contre laquelle je dois mettre en garde le lecteur.

On ne retrouve dans ces *Souvenirs* ni la force pathétique ni la verve spirituelle que le grand comédien dépensait au théâtre, dans la conversation, ou dans sa correspondance. M. Lemaître fils rend à la mémoire de son père un hommage contestable en lui attribuant ce recueil banal où des idées vulgaires sont exprimées dans un style médiocre et souvent incorrect. — « Que les pères sont malheureux d'avoir des fils! » disait le profond Robert Macaire..

La critique ne peut être qu'indifférente à cette spéculation de librairie.

Jules Bailly : *Les Heures de soleil*, poésies. Paris, A. Ghio, 1 vol. in-18.

Les « heures de soleil » sont les moments bénis où la muse arrache le poète aux platitudes et aux misères de la réalité pour le transporter dans le resplendissant pays du rêve.

M. Jules Bailly fait remonter à son enfance sa première rencontre avec la muse. Elle lui fit alors prêter une oreille attentive au langage des choses et des êtres. Ces goûts de saine rêverie se sont développés avec le temps. M. Jules Bailly est aujourd'hui un amant passionné de la nature, un fraternel consolateur de ceux qui souffrent, un croyant robuste.

Le volume élégant qu'il offre au public contient toutes ses poésies composées de 1854 à 1879, et publiées déjà, la plupart, dans divers recueils littéraires. C'est une œuvre considérable et digne d'examen.

Les strophes attendries y coudoient les chants mâles, et toujours le poète, respectueux du lecteur et de lui-même, poursuit l'idéal dans les chemins de la justice et de la vérité. Il unit, à l'originalité du fond, la perfection de la forme. On en jugera par ce drame laconique, intitulé *Fidélité* :

Julie avait vingt ans, œil noir, cheveux d'ébène,
La mort de ses amours avait rompu la chaîne :
Un an s'était passé depuis que son époux
L'avait vue, en mourant, pleurer à ses genoux,

L'autel, la revoyant toujours joyeuse et belle,
Pour la seconde fois s'allumait devant elle.
— L'œil pensif, et couché sous le soleil nouveau,
Un grand chien noir veillait à côté d'un tombeau.

Les pièces les plus remarquables du volume sont évidemment celles où l'auteur parle des deux enfants qu'il a perdues. Ce sont des pages charmantes et que ne liront pas sans attendrissement ceux-là surtout qui ont subi la même douloureuse épreuve :

Oh! que se passe-t-il au-delà du cercueil,
Dieu puissant, qui donnez ou la joie ou le deuil?
Et, puisqu'en vous le cœur meurtri de l'homme espère,
Montrez, dans votre ciel, ces enfants à leur père,
Plus beaux, plus radieux qu'ils n'étaient parmi nous!
Vous le verrez tomber dans l'ombre à vos genoux,
Et leur tendre les bras, et chanter que vous êtes
Libre de nous troubler au milieu de nos fêtes!...

Je voudrais multiplier les citations, mais la place me manque.

Je crois au succès de ce livre sincère, honnête, académique dans le bon sens du mot, et je serre cordialement la main du poète.

L.-Henry LECOMTE.

LES TÊTES DE BOIS

Sous ce titre original, un petit groupe d'artistes : peintres, poètes et littérateurs, fêtaient, le samedi 29 novembre, leur première réunion d'hiver dans un dîner intime et sans façon où l'esprit et même la gaîté n'étant pas défendus, chacun usa, — abusa largement de la permission. Mais il paraît que personne ne s'en est plaint.

Guère plus que les Aventuriers de la mer de Hugo en arrivant à Cadix, nous étions à peine une quinzaine :

— Colombel, l'infatigable organisateur de ces agapes artistiques, arborant, comme l'étendard de l'intelligence, son vaste front. superbe, olympien! — Henri de Beaulieu, coloriste à outrance, et de plus très brillant causeur et poète raffiné, témoin le sonnet intitulé: *La Couleuvre*, qu'il détaille en perfection; — le critique d'art Jean Dolent, collectionneur au flair exercé, esprit chercheur — et trouveur, qui veut bien de temps en temps nous offrir le régal d'un plat choisi de ses « vers d'éventails », selon la coquette expression de l'auteur, sachant combien nous en sommes tous friands! — puis les peintres Rapin et Besnus; Bigot, de la *Vie Moderne*, à qui nous devons la joie d'avoir reçu une carte d'invitation illustrée d'un crayon à la fois aisé et facétieux; — Jules Gaullet, le sympathique représentant de la librairie Charpentier; — Antony Valabrègue, poète plein de distinction, clair-obscuriste exquis apprécié des délicats; — Léon Duvauchel, Paul Debrie, le doux Sterne; l'aqua-fortiste Teyssonnières; et enfin, le lyrique Georges Nardin et sa mèche blonde, un nom que les lecteurs de *La Chanson* verront ici avec plaisir.

Au dessert, comme il convient, les poètes ont dit des vers. Valabrègue a lu *Le Cidre* et *Paysage d'hiver*, deux pièces remarquables; Besnus a chanté d'une façon ravissante l'immortelle *Chanson de Musette* et les *Corbeaux* de Murger, que le grand bohême lui demandait souvent lui-même d'interpréter, et dont le souvenir ému faisait en ce moment trembler la voix; Dolent nous a donné la primeur de nouveaux « vers d'éventails », frais éclos; Nardin a dit un sonnet que le défaut de place nous empêche de reproduire, et surtout de Beaulieu a fait s'esclaffer toute la tablée, avec des maximes du fameux Delacroix, mises en vers et traduites mot à mot. Ç'a été le bouquet de rires de cette inoubliable soirée.

Il était plus de minuit, qu'on songeait seulement au départ.

Alors, dans une accolade générale, les Têtes de Bois s'entre-choquèrent fièvreusement; on se dit adieu comme pour une suprême séparation : les pleurs coulaient; des serments s'échangeaient. On dut nous arracher des bras l'un de l'autre...

C'était poignant!

UNE TÊTE DE BOIS.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Dimanche 23 novembre, la *Fanfare la Sirène* donnait son banquet de la *Sainte-Cécile*. Un grand nombre d'invités assistait à cette fête intime.

Plusieurs poésies et chansonnettes ont brillamment terminé cette joyeuse soirée où la cordialité la plus parfaite n'a cessé de régner.

Nous avons surtout applaudi un jeune artiste, M. Maire, qui a dit avec beaucoup de goût *les Amnistiés*, de Louise Coppe. Cet artiste a des moyens et de la persévérance. Nous l'en félicitons. Bien des compliments à MM. Corbin, Bourel, Micou, Mercier, Strenbel et à l'intarissable Boivin.

Nous avons eu à regretter l'absence de deux invités, MM. Maréchal, comique désopilant, gravement malade en ce moment, et Jules Raux, le sympathique auteur-compositeur dont un pas redoublé « *France, salut!* » a été exécuté avec succès par la fanfare, cet été, aux concerts du *Palais-Royal*, du *Ranelagh* et de la *place des Vosges*.

M. Levasseur, directeur de *la Sirène*, a présidé le banquet avec autant de charme que de tact et de bon goût.

G. L.

Le 24 novembre salle comble à *l'Union et Gaîté*, 8, boulevard de Strasbourg. Citons MM. Gressier qui a dit *l'Enfant de Paris*, Auguste B. *Voilà comment on est républicain*, Urbain, membre d'honneur, *J' connais un coin*. Etiennes de *l'Union Artistique* a parfaitement dit *la Soirée perdue* d'Alfred de Musset. *A bon Chat, bon Rat*, proverbe inédit en un acte de M. Gabriel, a été bien interprété. M. Andral, président du cercle de *l'Amitié*, M. Bergier et M[lle] Maria du Conservatoire ont recueilli de nombreux applaudissements.

En dépit de la neige qui tombait à flocons, les invités de *la Cordiale* n'ont pas manqué d'assister à la soirée du 4 décembre. Le rideau s'est levé pour l'interprétation des *Héritiers Champignol*, comédie de M. Gabriel, jouée pour la première fois par M[lle] Adèle, MM. Georges, Douillard, Gabriel et Charles. Cette petite pièce en un acte, écrite en très bon style, a été fort goûtée. La fin, cependant, gagnerait à être retouchée, car le dénouement est si brusque qu'il semble par cela même invraisemblable. Que M. Gabriel ne prenne pas notre critique en mauvaise part, d'autant plus que nous avons applaudi sincèrement à son succès. — Subitement se dresse un point noir à l'horizon : le pianiste Marcus, bloqué par la neige, n'a pu arriver jusqu'au Palais-Royal! On se résigne donc à chanter sans accompagnement. M. Marie commence hardiment, mais pourquoi redit-il sans cesse la même chanson? Nous aimons la variété même quand l'artiste chante agréablement. Après M. Henri L., M. Castelle a interprété avec beaucoup d'entrain la chanson de *Ganivet*. Les bravos ont ensuite été partagés entre M[lle] Marguerite qui a soupiré gracieusement *l'air de Mignon*, et le compositeur Jules Raux qui nous a fait entendre une nouvelle chanson *J'en raffole*. L'auteur du *Vieux buveur de vin* et de *Miaou* est décidément heureux dans ses inspirations, car *J'en raffole* est son troisième succès de l'année. Nous sommes surpris que des sociétés lyriques qui ont à leur disposition de tels éléments n'en profitent pas pour organiser quelques grandes soirées dans une salle de théâtre, soit au profit de leurs caisses de secours, soit au profit d'une bonne œuvre, et même au profit de la *Statue de Béranger*, soirée qui, dans beaucoup de sociétés, reste encore à l'état de projet!

Nous avons assisté, le samedi 6 décembre, au banquet suivi de bal, donné par la *Lyre amicale de Paris* dans les salons Richefeu, *Palais-Royal*; à cette occasion, M. Dupont, président de cette société, nous permettra de lui renouveler ici nos remerciements pour l'attention qu'il a eue d'adresser une invitation au journal *La Chanson*.

Un dîner de 50 couverts, dont le menu faisait honneur aux connaissances gastronomiques de la commission chargée de sa composition, formait la première partie de la fête. Au dessert, alors que le Champagne pétillait dans les verres, de nombreux toasts ont été portés, d'abord, ainsi que l'exigeait la galanterie française, à la santé des dames qui avaient bien voulu embellir de leur présence cette réunion intime, puis ensuite à M. Dupont, le dévoué président de la *Lyre amicale*, et qui, à ce moment, semblait un père entouré de ses joyeux enfants. Comme on le pense bien, le journal *La Chanson* n'a pas été oublié, et l'on a bu à sa prospérité. Puis, après le café, on a passé dans la salle de bal, où l'on a dansé jusqu'à 6 heures du matin; on s'est séparé en se donnant rendez-vous pour l'année prochaine. La *Lyre amicale* a prouvé une fois de plus qu'elle était une des premières sociétés lyriques de Paris.

Le grand bal de nuit donné Salle Rivoli, le 6 décembre, par la société lyrique des *Enfants de la Seine*, à l'occasion de la Sainte-Cécile, a été des plus brillants. Par les soins de cette société, la salle Rivoli avait été décorée avec un goût charmant. Tentures, tapis, bannières et trophées, rien n'y manquait, et la vue d'ensemble offrait un agréable coup d'œil. De plus, un public nombreux avait répondu aux lettres d'invitation lancées par M. Cantarel dans les sociétés lyriques, bravant la neige qui rendait les chemins inaccessibles aussi bien aux piétons qu'aux voitures.

Pendant le cours du bal, les *Enfants de la Seine* se sont fait entendre dans une polka chantée, qui a obtenu les honneurs du *bis* et des applaudissements unanimes, puis, vers trois heures, un grand feu d'artifice, composé de pétards et flammes de Bengale, a été tiré par les soins de M. Perrot, artificier ordinaire de la société, qui a parfaitement réussi à remplir la salle pendant quelques minutes d'une fumée épaisse, qui vous prenait à la gorge. Bref, on s'est beaucoup amusé au bal des *Enfants de la Seine*, qui, leur président en tête, se sont multipliés pour faciliter le service, tenant à honneur de soutenir la vieille réputation dont jouit à juste titre cette excellente société.

La vingtième matinée lyrique et dramatique donnée le dimanche 7 décembre par *l'Union Artistique*, avait attiré, malgré le mauvais temps, un public nombreux au théâtre des Arts.

Le succès a été très-vif, et il doit être d'autant plus agréable aux organisateurs que le programme ne portait que des noms de sociétaires. Trois pièces en un acte, *La Salle de police*, *les Trois Bougeoirs* et *la Carte à payer*, ont été enlevées avec entrain et talent par MM. Cherville, Etienne, Raymond, Gabriel, Néel, Roy, Marcel, Mmes Legrain et Louise.

Plusieurs chansons ou poésies complétaient la représentation. MM. Urbain, Denneville et Raymond dans la partie comique, Mlles Roy et Lucie dans la partie sentimentale, ont obtenu des applaudissements nombreux. M. Gabriel a dit avec beaucoup d'esprit un monologue intitulé *Je ne veux plus fumer*.

Entre les deux séances de chant, M. Dicksonn a beaucoup intéressé avec trois expériences de prestidigitation exécutées fort adroitement.

Cette matinée, en somme, a été digne en tous points de la grande réputation de *l'Union Artistique*.

A. P.

La société lyrique *La Nationale*, qui tient ses soirées les dimanches et lundis, 3, rue de Rivoli, a donné, le lundi 8 décembre, une grande soirée à bénéfice. *Jobin et Nanette*, vaudeville en un acte, a été bien interprété par Mme et M. Masse ; des romances et des chansonnettes ont été chantées par des sociétaires qui méritent les applaudissements recueillis ; le piano était tenu par M. Seraene, le jeune compositeur qui compte déjà plusieurs succès populaires. Une tombola a terminé la soirée.

Il s'est glissé dans notre dernière chronique une erreur que, sur la demande de l'intéressé, nous nous empressons de rectifier.

Nous avons annoncé M. Corvec comme président du *Cercle Mozart*. M. Corvec nous fait savoir que, depuis les dernières élections, il n'est plus que sociétaire, et qu'en outre, le siége social du *Cercle Mozart* est transféré 108, rue du Temple.

Le banquet annuel de la société lyrique *La Renaissance* aura lieu le samedi 3 janvier 1880, dans les salons du *Grand-Orient*, 16, rue Cadet, banquet suivi d'un grand bal avec orchestre de 15 musiciens. Les personnes qui désirent assister au banquet et au bal sont priées de vouloir bien se faire inscrire au siége social de *La Renaissance*, café du Globe, 8, boulevard de Strasbourg.

Le prix fixé est de 7 francs par personne, *bal compris*. Les inscriptions ne seront reçues que jusqu'au 25 décembre.

Nous engageons vivement nos amis des sociétés lyriques à assister au bal de *La Renaissance*, qui sera l'un des plus beaux de la saison.

HENRY MALLET.

CHOSES & AUTRES

SOUSCRIPTION POUR LA TOMBE DE LEDUC

Listes précédentes...........	28 50
Denanjeanne, chansonnier......	2 »
Tralin, éditeur...............	5 »
TOTAL...	35 50

Nous rappelons aux nombreux amis *retardataires* que cette souscription sera close à la fin de l'année. Le directeur de *La Chanson*, d'accord avec M. Chaumette, le président des *Enfants du Marais*, fera dans le mois de janvier mettre la tombe du camarade Leduc en état, suivant la somme recueillie.

PASSÉ, PRÉSENT ET AVENIR

Mme B. Appoline M., institutrice franco-américaine, donne des leçons et consultations sur la *Phrénologie*, la *Physionomonie*, la *Bucomancie*, la *Chironomonie* et la *Chiromancie*, en français et en anglais, de midi à 5 heures et de 7 à 9 heures, tous les jours excepté le dimanche, 7, rue Rameau (Place Louvois).

— *Marcel*, drame en un acte en vers, de notre collaborateur Bertol-Graivil, doit être représenté prochainement à Toulouse. M. Jean Bernard, directeur du *Biographe*, mènera les répétitions de ce drame, paru, il y a trois semaines, dans la *Vie lyonnaise*.

Il nous est impossible d'accuser réception de toutes les lettres que nous recevons. Il nous faudrait pour cela plusieurs secrétaires et une somme assez ronde à affecter aux frais de correspondance.

Nous répondrons seulement aux lettres accompagnées d'un timbre pour la réponse, et à l'avenir dans la *Boîte aux lettres* de notre Journal.

Nous recommandons la BELLE SALLE de M. Pichard, 3, rue de Rivoli. Cette salle, une des plus belles de Paris, est encore libre, excepté les dimanches et lundis.

L'Echo musical, journal musical bi-mensuel. — Edit.-direct. M. E. Mahillon, 23, chaussée d'Anvers, à Bruxelles. Un an, 3 fr. 30. On s'abonne dans les Bureaux de *La Chanson*. — Bulletin des Sociétés musicales belges. — Nouvelles artistiques et théâtrales.

The musical Standard, le meilleur et le plus grand des journaux musicaux de Londres. Abonnement : 15 s. par an. Paraît tous les vendredis, chez M. Reeves, 185, Fleet-street, Londres. (On s'abonne aux bureaux de *La Chanson*.)

Le Directeur-Gérant, A. PATAY

3e ANNÉE. — N° 35. 20 CENT. LE NUMÉRO 1er JANVIER 1880.

LA CHANSON

Directeur-Gérant
A. PATAY

Il est rendu compte de tout ouvrage dont il est déposé deux exemplaires dans nos Bureaux.

Revue Bi-Mensuelle
ARCHIVES DE LA CHANSON
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois
Les Abonnements partent du 1er Mai & du 1er Novembre

Secrétaire de la Rédaction
H. MALLET

Annonces, la ligne ... » 50
Réclame, — 1 »

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

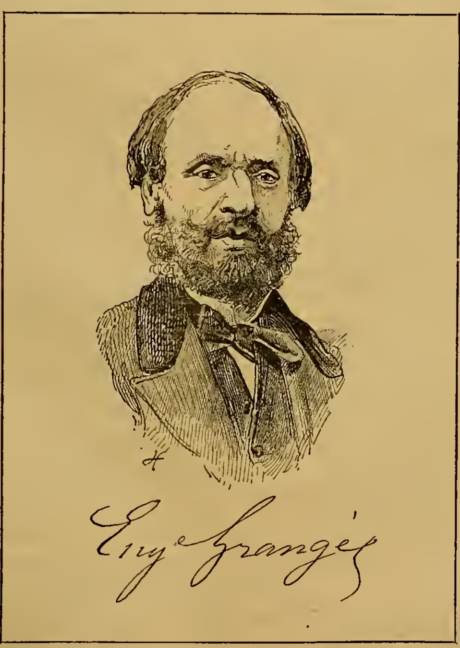
RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an........... 6 fr.
» six mois......... 3 »
Etranger, le port en sus

SOMMAIRE :

GALERIE DES CHANSONNIERS : EUGÈNE GRANGÉ

Le théâtre et la chanson sont inséparables. Les bons vaudevillistes font les meilleurs chansonniers. On l'a vu par les biographies de Désaugiers et de Clairville; nous en donnons aujourd'hui Grangé comme troisième exemple.



Pierre-Eugène Basté, dit Grangé, est né à Paris, rue Beautreillis, le 16 décembre 1813. Commencées à l'école mutuelle, ses études s'achevèrent au collége Charlemagne où, dit-on, la muse tragique le visita. Placé par ses parents dans une maison de banque, il en sortit bientôt pour embrasser la carrière littéraire.

A dix-sept ans il faisait jouer, sur les petits théâtres du boulevard du Temple, des vaudevilles signés seulement de son prénom d'Eugène. Il était l'auteur favori du public des Funambules et du spectacle de Mme Saqui. On l'appelait le *Scribe* du boulevard du Temple.

Ses vaudevilles lui rapportaient cinquante francs l'acte, une fois payés. Il y a loin de ce chiffre aux droits d'auteur que lui réservait l'avenir.

Si grande était la vogue de M. Eugène, que Mme Saqui voulut s'attacher exclusivement le jeune auteur à succès. Elle l'invita un jour à déjeuner, et, entre la poire et le fromage, lui proposa, s'il voulait ne travailler que pour son théâtre, une somme fixe de douze cents francs par an, à titre de prime, plus soixante francs par acte au lieu de cinquante. C'était le Pactole! Eugène accepta, et, pendant un an ou deux, il devint l'auteur unique du théâtre Saqui.

L'ambition lui vint. En 1833, il donnait, aux Folies-Dramatiques, une pièce en trois actes, *Le Gamin*, en collaboration avec Martin-Lubize. Puis, en 1836, il aborda les grands théâtres en présentant aux Variétés *le Tour de faction*, qui obtint un grand succès. Il était lancé et ne s'arrêta plus. Il aborda tous les genres : comédie, vaudeville, drame, féérie, revue de fin d'année, et réussit dans chacun d'eux. Le nombre de ses pièces ne s'élève pas aujourd'hui à moins de trois cent cinquante, ce qui représente une somme de travail vraiment prodigieuse. Pour ne rappeler que quelques-uns des plus grands succès de Grangé, nous citerons : *Les Bohémiens de Paris*, *les Paysans* et *la Voleuse d'enfants*, à l'Ambigu-Comique; *Fualdès* et *les Crochets du père Martin*, à la

Gaîté; *les Sept Merveilles du monde*, à la Porte Saint-Martin; *Un mari qui se dérange*, *les Trois bougeoirs*, au Gymnase; *la Goton de Béranger*, *le Théâtre des Zouaves*, *Furnished apartment*, *l'Ut dièze*, *les Domestiques*, aux Variétés; *la Mariée du mardi-gras*, *Mimi-Bamboche*, *les Diables roses*, *le Supplice d'un homme*, *la Beauté du diable*, *la Consigne est de ronfler*, au Palais-Royal; enfin, aux Nouveautés, *Coco*, qui compte deux cents représentations.

Le vaste bagage dramatique d'Eugène Grangé fournirait aisément le sujet d'une intéressante étude, mais c'est surtout de Grangé chansonnier que nous devons parler ici.

La direction nouvelle du Palais-Royal, qui venait d'obtenir son premier succès d'argent avec *le Punch Grassot*, de Grangé, Delacour et Lambert-Thiboust, fonda chez Brébant un dîner mensuel appelé *le Dîner des Gnouf-Gnouf*. On y chantait naturellement au dessert. Un soir que Grangé venait de faire entendre une chanson, Clairville, qu'on avait invité, lui dit :

— Comment ne fais-tu pas partie du Caveau?

— Le Caveau! riposta Grangé surpris, est-ce qu'il existe encore?

— Mais certainement. Ses banquets ont lieu le premier vendredi de chaque mois, chez Douix, au Palais-Royal. Si tu veux, je t'y présenterai.

— Volontiers.

Le mois suivant (mai 1865) Grangé, sous le patronage de son ami et collaborateur Clairville, assistait au dîner du Caveau, où il faisait entendre une chanson de circonstance, *la Clé du Caveau*, dont nous détachons ce couplet :

Clé du Caveau, joyeux rosaire,
Livre charmant, livre complet!
Du luth gaulois, c'est le glossaire
Et les archives du couplet.
Jours de gaîté, jours de souffrance
Y dévident leur écheveau...
On refait l'histoire de France
Rien qu'avec la Clé du Caveau.

Aux applaudissements de l'assemblée, Louis Protat qui présidait se leva aussitôt et offrit au visiteur de devenir membre titulaire du Caveau.

— Avec grand plaisir, répondit Grangé.

Depuis ce jour, il est un des membres les plus assidus de l'Académie chantante. Il y a dit trois cents chansons environ, qui sont insérées dans les volumes du Caveau. Oui, trois cents chansons!... sans compter les toasts en vers qu'il a prononcés comme président, et qui sont aujourd'hui au nombre de soixante-douze. Voilà, certes, de la fécondité; mais la facilité de Grangé est extrême.

— Ces toasts, ces chansons, lui disait-on un jour, doivent vous prendre beaucoup de temps et vous occasionner un grand travail?

— Je suis très-paresseux, répondit-il, et si cela me causait la moindre fatigue, soyez certain que je m'en abstiendrais.

De fait, sa production au théâtre n'en a pas été ralentie un instant. Il est peu de mois où son nom ne figure sur une affiche parisienne.

Le talent chansonnier de Grangé est indiscutable. Il a l'observation, la verve, le trait. Il possède surtout une grande dextérité pour la rime. S'inspirant tantôt d'un proverbe, tantôt d'un fait, souvent d'un mot, il esquisse en un tour de main cinq ou six petits tableaux de genre résumant les bons et les mauvais côtés de l'existence. Nous signalons la chanson qui suit cette notice à l'attention des gourmets littéraires. On trouve rarement autant d'esprit, de gaîté, d'exactitude, unis à d'aussi brillantes qualités de style. Tout y est, le fond et la forme.

La chanson est surtout de l'opposition,
Fronder, fronder sans cesse est sa vocation.

Ainsi dit Grangé dans un de ses toasts présidentiels. Partant de cette donnée vraie, il s'est escrimé de la plume contre bien des abus et des ridicules. Il n'a pas fui le terrain politique, si favorable à la satire. Peut-être en quelques circonstances, dans ses *Versaillaises* par exemple, a-t-il frappé fort plutôt que juste; ne lui en tenons pas rigueur. Après avoir avec raison chansonné les petits travers des républicains, Eugène Grangé viendra à notre grande et sage République comme y sont venus tant de bons et brillants esprits.

Ne traduisent-ils pas déjà les aspirations modernes, ces vers de son *Diogène* :

Je suis né pauvre, et je mourrai
Pauvre, en ma peau de prolétaire,
Ayant pour couche un coin de terre
Où, libre et de tous ignoré,
Je dors sous le ciel azuré.
Dans les palais, sombres bastilles,
N'entre jamais l'astre vermeil
Qui vient égayer mon réveil;
Ses rayons dorent mes guenilles :
Rois, ôtez-vous de mon soleil!

Et le poète n'a-t-il pas fait un pas décisif vers la lumière en composant ce couplet impitoyable :

Sur ses sujets, la royauté
Prélève une liste civile,
Leur donne peu de liberté
Et beaucoup de sergents de ville;
Au peuple elle impose la loi,
La noblesse en est affranchie...
J'aime l'équité, c'est pourquoi
Je n'aime pas la monarchie!

Malgré son abord réservé, Grangé a l'humeur bienveillante. Il est généralement aimé de ses camarades du Caveau, qu'il aime également. Pourtant il a la répartie vive et parfois même assez caustique. Exemple :

Un jour, un de ses collaborateurs lui apporte un vaudeville qu'il venait d'écrire d'après un scénario élaboré en commun. Lecture faite :

— Revois ça, arrange, complète la chose, lui dit son collaborateur.

Grangé le reconduit jusqu'à la porte de son cabinet. Là, le visiteur croit devoir dire :

— Surtout, en revoyant notre pièce, n'ôte pas les mots drôles.

— Au contraire, répond Grangé, j'en mettrai!

Renouvelant son bureau pour 1880, le Caveau vient, pour la septième fois, de conférer à Eugène Grangé l'honneur de la présidence. Toasts et couplets vont donc jaillir encore de sa veine inépuisable. Nous les pressentons dignes de leurs aînés et capables de rendre plus fière encore la vieille Académie des chansons.

L.-Henry LECOMTE.

LES FICHES DE CONSOLATION

Air : *Vaudeville de Partie carrée*

Lorsqu'en ce monde on éprouve un déboire,
Que d'une tuile on n'a pu se garer,
Faut-il en perdre et le rire et le boire ?
Faut-il gémir et se désespérer?
Des accidents le vrai sage se fiche,
En se disant qu'en notre affliction
Le sort toujours nous réserve une fiche
De consolation (*bis*).

Un grand-papa, chéri de sa famille,
Vient tout-à-coup de descendre au cercueil ;
A son convoi l'assistance fourmille,
Pour tous les siens ce trépas est un deuil.
Heureusement, le digne homme était riche,
Très économe, et sa succession
Aux héritiers en pleurs offre une fiche
De consolation.

Ce bon mari, sous-chef au ministère,
D'aimer sa femme avait fait son bonheur,
Quand il apprend que l'épouse adultère
En tapinois jongle avec son honneur.
Quel coup affreux pour ce cœur de caniche !...
Mais il reçoit la décoration :
« Ah! dit notre homme, au moins c'est une fiche
De consolation ! »

Quand, au théâtre, un auteur dramatique
Donne un ouvrage atrocement sifflé,
Contre l'arrêt d'une *injuste critique*
Vous le voyez de colère gonflé ;
Son grand chagrin est de quitter l'affiche...
Mais qu'un confrère en répétition
Tombe à son tour... Allons, c'est une fiche
De consolation !

D'un gros banquier la danseuse Palmyre
Reçoit les soins. — Ça manque d'agrément ;
Mais il faut bien qu'en calèche on l'admire.
D'ailleurs il est un dédommagement :
Au vieil Arthur à crinière postiche,
Dont elle doit subir la passion,
Elle en adjoint un jeune comme fiche
De consolation.

Au cercle, un soir, contre mon ordinaire,
A l'écarté je jouais sans témoins ;
A chaque coup, mon heureux partenaire
Me filoutait d'un jeton... pour le moins.
Vexé de voir que ce monsieur me triche
Et met ma bourse à contribution ;
En le giflant je me paie une fiche
De consolation.

Des esprits forts partout l'espèce abonde,
Comme un progrès l'athéisme est admis ;
Mais lorsqu'on doit enfin quitter ce monde,
En y laissant épouse, enfants, amis,
Je dis, dût-on me traiter de godiche,
Que l'espérance ou la conviction
De les revoir au ciel est une fiche
De consolation !

Eugène GRANGÉ,
Président du Caveau.

(*Inédit*).

CHANSON DU NOUVEL AN

C'en est fait de la vieille année,
Car le doigt de la destinée
Marque minuit sur le cadran,
Et le temps qui guette à la porte
Prend la moribonde et l'emporte !
Amis, voici le nouvel an !

La vieille année a rendu l'âme ;
Et qu'on la loue ou qu'on la blâme,
Eloge et regrets superflus !
De mille attraits divers ornée
Voici venir la jeune année ;
L'autre est morte, n'en parlons plus !

Pourquoi regarder en arrière ?
Qu'il soit plein d'ombre ou de lumière,
Tout le passé nous est connu,
Et la plus douce souvenance
Ne vaut pas la moindre espérance,
Nouvel an, sois le bienvenu !

A peine viens-tu de paraître,
Et déjà les fronts semblent être
Moins troublés et moins soucieux ;
Ainsi, quand est proche l'aurore,
Sous l'ombre qui les couvre encore
On peut voir s'éclaircir les cieux !

Plus d'un regard aussi flamboie ;
C'est qu'en ce jour de franche joie
Le cœur resserre ses liens ;
C'est que chacun de nous espère
Que l'an nouveau sera prospère
Et pour lui-même et pour les siens ;

C'est qu'aux soucis on a fait trêve,
Et qu'on se berce du doux rêve
D'un avenir toujours heureux,
Sachant que l'an qui bien commence
Est comme une bonne semence
Qui produira des fruits nombreux.

Donc, mes amis, trinquant ensemble,
Fêtons le jour qui nous rassemble,
Car il est minuit au cadran ;
Et, pour qu'en biens l'année abonde,
Mes amis, portons à la ronde
Un joyeux toast au nouvel an !

TOAST (*)

Au nouvel an ! à tous au monde
Qu'il apporte joie et santé,
Et que sa course soit féconde
Pour le bien de l'humanité !

Londres. G. LEPRÊVOST.

(*Inédit*).

(*) Le toast peut être dit comme refrain après chaque couplet.

AUX CHANSONNIERS

Musique de Eugène Blangy.

Des chansonniers je constate l'absence
Dans les endroits où la chanson a cours,
Autour de moi tout n'est qu'indifférence;
Et le public calque l'esprit des cours.
Partout l'erreur, partout l'hypocrisie;
Tartufe règne et donne des leçons.
Pour ramener chez nous la poésie,
Bons chansonniers, faites-nous des chansons.

Eh quoi! le peuple intelligent s'amuse
A fredonner d'insipides couplets;
La gaudriole est la dernière muse
Dont les chanteurs se sont fait les valets.
Non! plus de chants qui nous corrompent l'âme,
Place aux beaux vers, aux harmonieux sons.
A votre voix, pour que le cœur s'enflamme,
Bons chansonniers, faites-nous des chansons.

Assez longtemps on a chanté les treilles,
L'amour, le vin, la gloire et les lauriers;
Pourquoi ne pas nous flatter les oreilles
En critiquant la guerre et les guerriers?
Des temps passés, je sais les résistances,
Le monde marche... et peuple, nous passons.
Quand la vapeur abrège les distances,
Bons chansonniers, faites-nous des chansons.

De préjugés l'humanité fourmille;
Unissons-nous pour les saper un peu,
Par l'amitié formons une famille,
Tout doucement l'homme fait ce qu'il peut.
De l'avenir pour aplanir la route,
Les vieux abus nous ensevelissons;
Pour préparer des fourbes la déroute,
Bons chansonniers, faites-nous des chansons.

Si je descends, convaincu dans l'arène,
C'est que je veux y paraître à mon tour.
La volonté qui me guide et m'entraîne,
Entraînera tous les hommes, un jour.
Ils combattront sans armes, sans cuirasse,
Et chanteront simplement les moissons,
Mais les Gaulois auront changé de race...
Bons chansonniers, faites-nous des chansons.

Quels sont ces fils qui traversent le monde?
On me répond : — C'est l'électricité.
Sous l'eau, dans l'air, que la tempête gronde;
Le télégraphe est à l'immensité. —
Quand la pensée est, par une étincelle
Mue, emportée à tous les horizons,
On peut rêver la paix universelle,
Bons chansonniers, faites-nous des chansons.

Inédit. EUGÈNE CHATELAIN.

A mon aimable Mécène

LE VIEUX BERGER DES ALPES

J'ai recueilli la plainte
De notre vieux berger,
Et sans rien y changer
Je redis sa complainte.

Au pied des monts altiers, dans cette humble chaumière,
Je suis né, j'ai vieilli. Contre un riche palais
Sous un autre soleil, point ne la céderais,
Non! pour goûter ailleurs existence princière.

Les Alpes sont si belles
Avec leurs beaux côteaux,
Leurs murmurants ruisseaux,
Leurs neiges éternelles!

Il y a bien longtemps, sous les yeux de ma mère,
Sur ces gazons fleuris, pour la première fois,
Je fis mes premiers pas. Ma mère, je la vois
Sourire à mes efforts. Souvenance bien chère.

Que la montagne est belle!
Mais ce pieux souvenir
Rien ne peut l'adoucir,
O destinée cruelle.

Oh! quand j'avais vingt ans, un nid de tourterelle
Dans un profond ravin n'était pas bien caché;
Léger comme un cabri, je l'avais déniché.
Alors, Robert aimait la douce et brune Adèle.

O neiges éternelles,
Soyez donc pour toujours
Mes plus chères amours!
Que les Alpes sont belles!

En menant nos brebis à travers la montagne,
Par les prés, les ravins, les bosquets d'alentour,
Que nous étions heureux! Mais je n'ai plus d'amour,
Je ne sais que pleurer; j'ai perdu ma compagne.

Tendre rose flétrie,
A toi mon souvenir
Jusqu'au dernier soupir,
Ma compagne chérie.

Cabris, paissez en paix l'herbe tendre et fleurie,
Sur vous je veillerai. Vous êtes mon bonheur.
Vos bêlements joyeux me redonnent du cœur;
Pour vous aimer, agneaux, je m'attache à la vie.

Que la montagne est belle
Avec vous, mes agneaux!
Allez, mes gais chevreaux,
Broutez l'herbe nouvelle!

Malgré tous mes malheurs, au milieu des montagnes,
Je suis heureux encor. Je trouve de bons cœurs,
On sait aimer Robert. Broutez gazons et fleurs,
Chevrettes et brebis, ô mes tendres compagnes!

Que la montagne est belle
Grâce à vous mes agneaux.
Allez, mes gais chevreaux,
Broutez l'herbe nouvelle!

Rassemble tes brebis, mon aimable Fidèle,
Hâtons-nous, mon bon chien, car l'orage est prochain,
Le ciel est tourmenté et long est le chemin,
Ecoute cette voix; j'entends bien, on appelle.

Regagnons le village,
Offrons aux malheureux
Notre lait écumeux;
Sauvons-le de l'orage.

Dans nos monts dangereux, que la neige couronne,
D'aider notre prochain nous sommes soucieux,
La charité, dit-on, nous rapproche des cieux,
Ce n'est que pour donner que le bon Dieu nous donne.

Ici point de misère!
Quel pays délicieux!
On se croirait aux cieux
Et l'on est sur la terre.

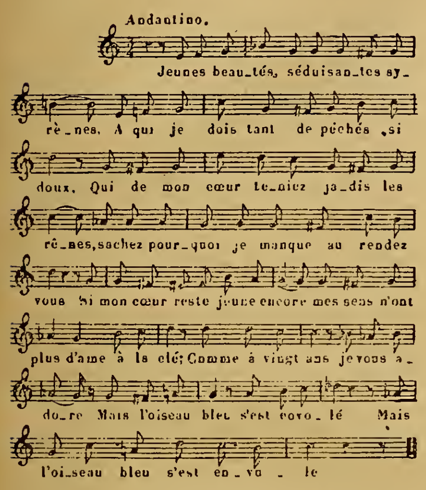
Versailles, le 11 décembre 1879. CH. HERTEBIG.
(*Inédit*).

A l'ami DARCIER

L'OISEAU BLEU

REGRETS D'UN VIEUX GARÇON

Musique inédite de J. Darcier



Jeunes beautés, séduisantes sirènes
A qui je dois tant de péchés si doux,
Qui de mon cœur teniez jadis les rênes,
Sachez pourquoi je manque au rendez-vous.
Si mon cœur reste jeune encore,
Mes sens n'ont plus d'âme à la clé,
Comme à vingt ans je vous adore,
Mais l'oiseau bleu s'est envolé !..

O vous de qui j'eus la faveur première,
Naïve enfant, plaignez votre Faublas...
Gardez longtemps, ma gentille écolière,
L'illusion que j'ai perdue, hélas !
Souvent au rivage du Tendre
Pour vous mon encens a brûlé...
Belle, inutile de m'attendre
Car l'oiseau bleu s'est envolé !..

Je lis encor votre dernière lettre,
Bacchante aimable, au regard amoureux ;
Un rendez-vous... Je le voudrais promettre,
Mais à quoi bon ?.. Suis-je assez malheureux !
Oui, de vos baisers je me sauve,
Plus que vous j'en suis désolé ;
Mais que ferais-je en votre alcôve
Quand l'oiseau bleu s'est envolé !..

Dans ce portrait, adorable et fidèle,
Dont, frissonnant, je détaille les traits,
Tableau vivant... ô provocante Adèle,
Je vous revois plus belle que jamais !
Aux contours de votre corsage
S'attache en vain mon œil troublé...
On souffre à contempler la cage,
Quand l'oiseau bleu s'est envolé !..

Moi, vieux garçon, blasé comme un satrape,
Qui, sans jamais songer au lendemain,
Fis de la vie une éternelle agape
Et méconnus les douceurs de l'hymen.
Sur ma couchette solitaire
Parfois une larme a coulé
En songeant à la fois dernière
Où l'oiseau bleu s'est envolé !..

D'être galant, aimable, je me pique ;
Mais en amour que valent les discours ?
Vous ririez trop d'un amant platonique ;
Adieu, beautés, adieu donc pour toujours.
Si belle encor que soit sa mine
— Tel qu'un donjon démantelé —
L'homme n'est plus qu'une ruine
Quand l'oiseau bleu s'est envolé !...

HENRY RUBOIS,

Inédit. de la *Lice Chansonnière.*

SIXIÈME CONCOURS MENSUEL

De La Chanson

PIÈCE COURONNÉE

L'ÉCONOME

AIR *de Bonhomme* (G. NADAUD.)

Foin de la folle dépense
Qui mange son capital !
Ce n'est pas bien gai, je pense,
De mourir à l'hôpital.
Une sage économie
Guide chacun de mes pas ;
C'est une prudente amie
Dont je ne m'éloigne pas.
Econome
Je me nomme :
L'économie est mon fort...
Voyez donc mon coffre-fort.

Entretenir un ménage
Est pour vous un lourd fardeau :
Combien d'argent déménage
Par le fait du porteur d'eau.
Lui payer sa marchandise
Serait pour moi par trop dur,
Aussi je l'économise...
Et je bois mon vin tout pur.
Econome, etc.

L'hiver, que de combustible
Il faut pour ne pas geler !
La soirée est bien terrible,
Que d'huile il vous faut brûler !
J'évite les frais de l'âtre
Et d'un lieu mal éclairé...
Le soir, je reste au théâtre
Dans un fauteuil rembourré.
Econome, etc.

Je vois vos cuisines pleines
De faïences en morceaux ;
Vos fragiles porcelaines
Disparaissent par monceaux.

A fuir cette épidémie
Je mets un soin diligent,
Et par pure économie
Je me sers de plats d'argent.
Econome, etc.

Vous pataugez dans la crotte
Et sur de glissants pavés;
Mais, hélas! plus d'une botte
Y reste, vous le savez.
C'est fâcheux, je vous assure,
Un soulier estropié!
Pour épargner ma chaussure...
Je ne vais jamais à pied.
Econome, etc.

Que sur moi fonde la peste,
La goutte ou le choléra,
Ma fortune — s'il en reste —
A mes proches passera.
Mais un cercueil de bois tendre
A pourrir n'étant pas long,
L'économie à ma cendre
Accorde un cercueil de plomb.

Econome
Je me nomme :
L'économie est mon fort...
Voyez donc mon coffre-fort.

A Genève. Louis BOGEY.

Viennent ensuite :

Alsace et Lorraine, de M. Louis Brunet, de Saint-Benoît (Ile de la Réunion).

Les Longs froids, de M. Hippolyte Daguet, du Mans.

49 pièces avaient été envoyées.

LA STATUE DE BÉRANGER

Dans une séance récente, le Conseil municipal de la ville de Fontainebleau, où Béranger a quelque temps résidé, vient de voter cent francs pour la statue du poète national.

La température cruelle que nous traversons et les grandes misères qui en résultent suspendent une fois encore l'œuvre de la commission.

Nous espérons cependant annoncer bientôt aux lecteurs de *La Chanson* divers résultats importants, trop mollement poursuivis jusqu'ici.

L'échéance approche; il est urgent que certalns membres du Comité cessent de prendre pour consigne le mot officiel modifié : « Tout laisser dire et ne rien faire! »

H. L.

LA RÉCIDIVE DE M. ANGE PITOU

Où est la question? — Sur un terrain trop personnel, il me semble et par cela même peu intéressant pour le public. A qui faire subir la responsabilité de cette déviation? — A mon adversaire, dit M. Ange Pitou. — Oui, sans doute il est facile d'affirmer; beaucoup moins de prouver : parcourez l'Eldorado-Programme (*), vous verrez.

Ceux qui m'ont fait l'honneur de lire mes articles savent que je ne refuserai jamais une réponse sérieuse à un critique de bon aloi, tous connaissent mon ardent désir de contribuer, dans ma petite sphère, au triomphe des vérités artistiques, tous me loueront de ne point lever une armée pour dissiper des bulles de savon, tous comprendront combien est misérable une argumentation qui n'a d'autre base que des erreurs perfidement présentées. Certes, M. A. Pitou a jeté suffisamment de fumée pour se noircir lui-même : que « j'honore la *Marseillaise* de mon dédain », que je sois un « illustre critique musical », que je m'appelle ou non « Modeste », que je « méprise Michelet », (ce philosophe sublime avec lequel je voudrais apprendre à regarder de haut les mesquines idées), que je trouve « plaisantes » certaines poésies de mes collaborateurs, ce sont là autant de maladroites insinuations, poussières qu'un souffle venant du cœur balaye et pousse où il convient. Ceux qui sentent jugeront.

Dans ma précédente réponse (*), j'ai fait suivre le nom de M. A. Pitou de ces mots : « homme d'une rare modestie » et, là-dessus, mon contradicteur s'est imaginé que je lui reprochais son orgueil. Ce n'était pas ma pensée; je voulus seulement tourner en ridicule cette manie si commune de se placer toujours derrière des paravents. Nous avons une âme pour penser, pensons donc; n'acceptons pas d'autrui les opinions que nous pouvons contrôler nous-mêmes, ne prêtons pas à d'autres nos passions microscopiques. Si nous avons lu quelque part que Béranger obtint une pension pour l'auteur de la *Marseillaise*, n'allons pas en induire quoi que ce soit sur le *Chant de guerre de l'armée du Rhin*; si Michelet s'écrie, parlant du chef-d'œuvre de Rouget de Lisle : « le monde, tant qu'il y aura un monde, le chantera « à jamais », n'en concluons pas que le tout est plus grand que sa partie ou bien qu'il y avait, chez les deux Bonaparte, de l'étoffe à fabriquer cent mille coquins (**).

Je l'ai dit et nul ne le conteste : « Un chant national ne se commande pas, il naît et s'impose »; par le peuple, il devient populaire, il devient national par l'empire qu'il exerce sur les destins de la patrie, il perd ce caratère en même temps que se transforme celui de la nation. Voilà pourquoi la *Marseillaise* doit être détrônée.

Cela est triste à dire, mais vrai, je le crains : aujourd'hui, à un chant national, il faudra la pompe officielle et des exécutions incessamment répétées; si grande est la facilité de nos engouements! Livré à lui-même, l'ouvrier apprend *Nicolas*, l'étudiant suit cet exemple, la femme de salon imite aussi, et l'on voit de petites filles répéter dans la rue ce couplet à leurs petits frères. L'éditeur de *Nicolas* s'enrichit; celui du *Noyer*, un délicieux lied de Schumann, n'aurait pas avec sa chanson de quoi vivre deux jours. A moins de préférer *Nicolas* au *Noyer* (j'en crois M. A. Pitou bien capable), il faut convenir que « l'opinion de la nation cent fois for-« mulée depuis 92 » n'a pas une valeur que l'on ne puisse contester.

Ce n'est pas la nation qui chante *Nicolas*, direz-vous; je l'espère; je prétends alors qu'elle ne chante pas non plus la *Marseillaise*, qu'elle n'en a pas fait un hymne de paix.

La France, à peine affranchie, voyant avec fureur des hordes étrangères violer son territoire, se leva indignée : la *Marseillaise* fut et son chant national, et son appel à la vengeance; la France délivrée demande autre chose : le génie lui répondra.

A. ÉDÉMA.

(*) N° 241 — 13-19 décembre 1879.

(*) La Chanson n° 33.
(**) Voyez Victor Hugo, Lanfrey, Ténot, etc.

LE CAVEAU VERVIÉTOIS

Un Caveau vient de naître, à qui *La Chanson* veut souhaiter la bienvenue.

Quand et comment l'idée de cette société littéraire a-t-elle germé? La préface de son premier *Annuaire* nous l'apprend :

Plusieurs essais d'association littéraire avaient été vainement tentés à Verviers quand, le 25 septembre 1878, un groupe de onze personnes se réunit et fonda une nouvelle société, sous le titre modeste de *Caveau Verviétois*.

De nombreux indices démontraient aux fondateurs que leur pays possédait assez d'éléments pour travailler au développement de la littérature belge. Il importait donc de grouper ces éléments, de faire connaître les jeunes talents, et d'établir entre eux un lien fraternel, sans tomber dans les travers des coteries.

La suite prouva que le noyau des fondateurs du *Caveau* avait pensé juste. Presque aussitôt, l'affluence des membres obligea la société à s'installer dans un local plus vaste; les séances se tinrent tous les quinze jours, et de nombreux travaux y furent présentés.

Nous devons surtout appuyer sur ce qui constitue l'originalité du *Caveau Verviétois,* et en fait peut-être une société unique dans son genre en Belgique.

Afin d'arriver au perfectionnement, chaque travail présenté, vers ou prose, est remis, après lecture, à un membre de la société, qui est chargé d'en faire la critique écrite pour la séance suivante. Ces critiques, qui ne peuvent s'attacher qu'à la forme — les opinions philosophiques et politiques des auteurs ne devant jamais être discutées — se font d'une manière amicale, quoique approfondie et consciencieuse. Par ce système, les auteurs se rendent mutuellement des services inappréciables.

Bientôt le jeune *Caveau* sentit le besoin d'une scène plus vaste. Une fête littéraire, offerte aux dames, fut organisée pour le 20 avril 1879, et réussit au-delà de toute espérance. L'œuvre était donc définitivement établie. Dans le cours d'une année, *le Caveau* aida à l'éclosion de cent vingt-quatre œuvres diverses pour la propagation desquelles la création d'un *Annuaire* fut décidée.

Nous avons sous les yeux ce volume, écrit partie français, partie en wallon; un intérêt puissant s'est dégagé pour nous de sa lecture. L'avenir appartient évidemment à cette société, dont le but est noble et le courage très-grand.

Le conseil d'administration du *Caveau Verviétois* est ainsi composé : Président, Karl Grün; vice-président, Albert Bonjean; trésorier, Adolphe Tasquin; secrétaire, Armand Weber; Commissaire, Jos. Xhoffer. L'appel qu'il fait « à tous ceux qui ont reconnu l'immense influence de la littérature sur le cours de la civilisation » ne peut manquer d'être entendu.

Nous envoyons au *Caveau Verviétois* nos vœux sincères de réussite.

H. L.

LE DENIER DES ÉCOLES (*)

Dédié au Cercle des Imperméables

Par la raison et la science,
Combattre les instincts mauvais,
Au faible donner confiance
Est un sacerdoce de paix.
Le cœur chaud qui bat sous la blouse,
A le sentiment délicat ;
D'un luxe effréné qu'il jalouse,
Cessons enfin de faire état.

En te versant à pleine main,
Féconde semence
D'où naît la science,
Nous ouvrons un large chemin
A l'avenir du genre humain.

Le Cercle des Imperméables,
Soldat dévoué du Progrès,
Par ses efforts infatigables
Marche de succès en succès.
Il veut que dans les bas-fonds sombres
Où tâtonne un peuple illettré,
L'instruction, perçant les ombres,
Montre un coin du ciel azuré.

En te versant, etc.

Partout, au village, à la ville,
On voit le vaillant pionnier,
Moissonner, dans un champ fertile,
Grains par grains, les fonds du *Denier*.
Le paria qui s'étiole
Dans un misérable taudis,
Grâce à lui, sera par l'école
Un homme utile à son pays.

En te versant, etc.

Défrichant le sol de l'enfance,
Malgré l'obstacle et l'aquilon,
Dans les taillis de l'ignorance
Il creuse un fructueux sillon.
Il prépare ainsi la récolte
Nécessaire à l'humanité.

En te versant, etc.

Il se déclare l'adversaire
Des restaurateurs du passé
Et de tout pouvoir arbitraire
Par quatre-vingt-neuf renversé.
Si le présent est à l'orage,
La lutte ardue à soutenir,
Il dit, retrempant son courage,
Je travaille pour l'avenir.

En te versant à pleine main,
Féconde semence
D'où naît la science,
Nous ouvrons un large chemin
A l'avenir du genre humain.

Andrimont (Belgique). Simon GATHOYE.

(*) Cette chanson est empruntée au premier volume du *Caveau Verviétois,* dont il est parlé ci-contre Nous nous proposons d'y renouveler nos emprunts, même dans les chansons écrites en langue *wallonne.* A. P.

CHOSES & AUTRES

Nous sommes obligé de remettre à notre prochain numéro notre *Chronique des Sociétés Lyriques*, les comptes-rendus ne nous étant pas parvenus à temps.

Au sujet de notre Concours Béranger, nous avons reçu un certain nombre de lettres des poètes ayant pris part à ce Concours, qui nous demandent de réunir leurs œuvres à part, comme cela a lieu pour d'autres Concours, en faisant payer les frais d'impression.

Nous ne demandons pas mieux que d'être agréable à tous. Nous sommes donc prêt à réunir sous le titre de *Couronne poétique offerte à la mémoire de Béranger*, toutes les pièces qui nous ont été envoyées, à raison de 10 centimes la ligne, titre et signature compris, dans le format de *La Chanson* et sous forme de supplément. Chaque auteur sera en outre tenu de prendre dix exemplaires au moins, soit 2 fr. à ajouter au montant des lignes imprimées. — Prière de nous écrire de suite à ce sujet.

Le bureau du *Caveau* est ainsi composé pour l'année 1880 : Président, Eugène Grangé; vice-président, Charles Vincent. Les autres fonctions sont confirmées aux titulaires du précédent exercice.

Dans sa séance administrative du 17 décembre, la *Lice Chansonnière* a procédé au renouvellement de son bureau pour 1880. Hippolyte Ryon a été nommé président; Ernest Chebroux et Georges Baillet vice-présidents; Charles Péan secrétaire; Achille Caron secrétaire-adjoint. Eugène Baillet, Emile Cahen, trésoriers, et J. Jeannin, maître des chants ont été maintenus dans leurs fonctions. Brulez et Pellet, membres libres, ont été nommés maîtres des cérémonies. *Le Banquet des Dames* (hiver) aura lieu le 7 janvier, à 5 heures 1/2 très-précises, aux *Vendanges de Bourgogne*, 14, rue de Jessaint, à *La Chapelle. Prix de ce Banquet :* 6 francs. On trouve des billets chez le trésorier Eugène Baillet, 6, rue des Vieilles-Haudriettes.

La soirée donnée le 13 décembre, au bénéfice de notre camarade Emile Durafour, régisseur du concert de *La Pépinière*, a été des plus brillantes. Debailleul y a remporté un véritable succès dans deux romances de son répertoire. M. Désorme, chef d'orchestre, a offert au bénéficiaire une superbe couronne au nom de tous les artistes. Une autre couronne lui a été remise au nom des habitués de l'établissement. Notre ami Durafour a remercié d'une voix véritablement fort émue.

Le sympathique directeur de *l'Eldorado*, qui toujours met la direction et les artistes de son concert à la disposition de toutes les bonnes œuvres, vient encore une fois de donner un bon exemple. Pendant toute la durée du froid, une distribution de soupe est faite tous les matins à *cent cinquante indigents* du quartier. Ce fait ne nous étonne pas de la part de M. Paul Renard; nous souhaitons seulement qu'il trouve beaucoup d'imitateurs.

Un bon exemple à suivre, par le temps qui court :
La « *Lyre Bienfaisante* » (9, quai Saint-Michel) a donné le lundi 15 décembre dernier, sous la présidence de M. Couvreur, une soirée extraordinaire au profit des pauvres du Ve arrondissement.
Inutile de dire qu'avant 9 heures toutes les places étaient deux fois prises.
La soirée s'est terminée par une tombola composée de 82 lots — tous sérieux — offerts par les membres et par les habitués de la société.
Le produit de cette tombola, dont chaque billet avait été fixé à 25 centimes, s'est élevé à 100 fr., chiffre rond.

M. Labbé, éditeur, rue Notre-Dame de Nazareth, vient de mettre en vente, en petit format, la *Saint-Quentinoise*, hymne de Edmond Delière, musique de Marié.

Notre camarade Hippolyte Ryon, l'auteur de tant de charmantes romances, vient d'avoir la douleur de perdre sa mère.

Le dimanche 21 décembre, un petit groupe de chansonniers et d'amis de la chanson sont allés déposer, au cimetière Montparnasse, une couronne sur la tombe d'Hégésippe Moreau, à l'occasion du quarantième anniversaire de sa mort.

MM. Brieux et Salandri ont remporté dimanche, aux matinées *des Jeunes* du Théâtre Cluny, un véritable succès avec *Bernard Palissy*, drame en un acte et en vers; nous sommes heureux de le constater.

M. Léon Valade publie une série de poèmes imités d'Henri Heine, *les Nocturnes*. Lire le *Progrès Artistique* depuis le 28 novembre, tous les vendredis.

Notre collaborateur E.-P. Erard vient de remporter une palme de bronze à l'Académie poétique.

Nous prions les membres du *Caveau* et de *La Lice Chansonnière* de nous faire parvenir dans le plus bref délai leurs photographies. Nous avons l'intention de publier les groupes de ces sociétés, en 1880.

Nous publions la fin de la lettre si poétique de l'auteur de *La Sonde*, parue dans notre n° 31.

« Je chemine, je vole si rapidement, que déjà je suis arrivé à la Grande-Chartreuse *(Grenoble)*.
Fameuse retraite, celle-là; et pourtant jamais elle ne sera la mienne.
Quelle plus ravissante retraite que la toute puissante et majestueuse nature.
Ses myriades d'astres aussi splendides que mystérieux, *laboratoire de l'infini*, qui longtemps encore, à tout jamais peut-être, défiera les plus puissantes intelligences !
C'est la plus haute affirmation, c'est aussi la plus sublime contemplation !
Qu'on se sent libre, face à face avec l'Eternel !
Ces mondes variés, *tous infinis*, entrevus à travers ces séries d'astres, de plus en plus innombrables, sont soutenus dans leur immensité, seulement par une force vraiment magique.
Ces merveilles, si grandes qu'elles puissent être n'échappent-elles pas trop souvent à notre perspicacité.
La plus belle retraite sera donc celle-là qui, sans horizon et sans bornes, est l'immensité même !
Frère, que je regrette peu celle de ces Chartreux, qui prosternés ventre-à-terre, rampant, presque ensevelis. — *Sépulcre mouvant* pour saisir quoi?...
Dieu en boîte — en simple tabernacle de sapin doré — hélas!!
Heureusement l'âme plane, et ne rampe pas. — Dieu ne saurait être compression — puisque c'est à la pensée si grande de cette sublime contemplation, qu'on est véritablement dans l'admiration.
Ainsi, je vous livre, courant sur un rail rapide, mes meilleures impressions de voyage. — Adieu la vapeur siffle, et je file jusqu'à *Digne*. » DENIS.

Nous rappelons que *La Renaissance* donnera son banquet et son grand bal annuels, le samedi 3 janvier, au *Grand Orient de France*, 16, rue Cadet. On trouve des billets à *La Renaissance*, 8, boulevard de Strasbourg, café du Globe.

Le jeudi 8 janvier, grande soirée à *la Cordiale*, 50, galerie Montpensier (Palais-Royal).

Le Directeur-Gérant, A. PATAY

3e ANNÉE. — N° 36. 20 CENT. LE NUMÉRO 16 JANVIER 1880.

LA CHANSON

Directeur-Gérant
A. PATAY

Il est rendu compte de tout ouvrage dont il est déposé deux exemplaires dans nos Bureaux.

Revue Bi-Mensuelle
ARCHIVES DE LA CHANSON
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois
Les Abonnements partent du 1er Mai & du 1er Novembre

Secrétaire de la Rédaction
H. MALLET

Annonces, la ligne ... » 50
Réclame, — 1 »

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an........... 6 fr.
» six mois......... 3 »
Etranger, le port en sus

SOMMAIRE :

GALERIE DES CHANSONNIERS : JULES ÉCHALIÉ



Jules Echalié est un des jeunes chansonniers à qui *La Chanson* doit une place : c'est le président sortant de la *Lice Chansonnière*.

Déjà l'an dernier, lors de sa nomination, nous voulions donner sa biographie. Si nous avons attendu que Jules Echalié fut descendu du fauteuil de la présidence, qui à la *Lice* est une modeste chaise, notre tâche n'en sera que plus facile.

Un côté poétique du talent d'Echalié s'est révélé à nous : il est d'usage à la *Lice* qu'au milieu du banquet le président prononce un discours en vers appelé un peu pompeusement : *Le toast à la Chanson*. Echalié s'est acquitté de cette tâche avec beaucoup d'esprit, de finesse et surtout en vers très-francs, faciles et sans prétention. Le poète sent bien que ce qu'il écrit aujourd'hui est une feuille que demain emportera; aussi sait-il la graver dans la mémoire par l'intérêt actuel qu'il donne à son œuvre ; une fois ce sont ses amis qu'il met en scène ; le mois suivant, l'événement du jour est jugé d'une façon caustique dans ses vers et le final est toujours un bon mot en faveur de la Muse Chanson, qui doit attendre derrière la porte du salon pendant le récit du toast en son honneur que le dernier mot lui en ouvre la porte.

La chère impatiente, comme les bravos l'accueillent dès qu'elle apparaît ! Les Licéens lui doivent de beaux succès, il est vrai, mais ils ne sont pas ingrats pour elle, surtout quand elle entre, comme dans les vers d'Echalié, en donnant le bras à la poésie.

Voici un extrait chaud de bonne confraternité du Toast de décembre, c'est-à-dire du douzième : Echalié parle de son successeur inconnu :

... Qu'importe pour ce grade
Celui qui sortira du rang,
Avant tout c'est un camarade

Aujourd'hui petit, demain grand,
Qui doit redevenir ensuite
Ce qu'il est : simple troubadour,
Car notre ligne de conduite
Est dans ces mots : chacun son tour.
Combien je la trouve admirable
Cette maxime, mes amis,
Et combien est fort et durable
Le pouvoir où tous sont admis.
Aussi la *Lice Chansonnière*
Doit-elle ne jamais finir,
Grâce à la jeune pépinière
Des présidents de l'avenir.
Et pour clore gaîment l'année
Je veux à mon douxième mois
Que ma tâche soit terminée
Par trois joyeux toasts à la fois.
D'abord je bois à notre Licé,
A la chanson! sa noble sœur!
Et je termine sans malice
En buvant à mon successeur.

Il y a dans ces vers pleins de verve un parfum de sincère camaraderie qui s'éprouve à la lecture et bien plus encore à l'audition. C'est le fond du caractère de Jules Echalié. C'est un vrai Bourguignon, haut de stature et large d'épaule, il en a gardé un brin l'accent. Il est né à Dijon, en 1846 et en octobre, le mois des vendanges! Dans ce beau département de la Côte-d'Or qui sent la chanson, non seulement Piron y est né mais Béranger y fut en nourrice.

Les chansons d'Echalié sont nombreuses : il affectionne surtout le genre appelé vaudeville que l'on nomme aussi en argot chansonnier : *Chansons à tiroirs*. C'est le plus souvent un proverbe qui sert de refrain. Autant de couplets, autant de sujets, il faut dans le cours d'une chanson, justifier cinq ou six fois le dicton juste ou faux qui sert à relier les couplets entre eux.

Echalié réussit bien ce genre un peu vieux qu'il a su rajeunir par beaucoup d'imagination et en modernisant les sujets ; sa forme est poétique et soignée, un peu trop même; je reprocherai à Echalié de manquer en chanson du laisser-aller qui convient si bien à ce genre.

Ses principales chansons sont: *La Cage et l'Oiseau*, *Comment on devient aveugle*, *L'homme propose et Dieu dispose*, *Ernestine*, *Les plus mal chaussés*, *Nous tenons la République*, *Quand on n'a pas ce que l'on aime* et cinquante autres qui se trouvent un peu partout.

Les succès intimes d'Echalié sont nombreux partout où l'on aime la chanson de bon goût. Sa réputation est établie. A la *Lice Chansonnière*, au *Caveau*, au *Bon Bock*, au *Pot-au-feu*, les échos répondent succès à l'appel de son nom. Ce qui lui manque, c'est un succès populaire, un de ces succès de la rue, si bafoués et... si enviés. Cela viendra, n'en doutons pas.

Voici les vaillants états de service de notre jeune chansonnier: il fit ses premières armes aux *Echos Parisiens*, un recueil rédigé par la prime-jeunesse du temps; il est entré à la *Lice Chansônnière*, et a donné sa part dans tous les volumes publiés depuis; dès 1873, il en fut pendant deux ans le secrétaire le plus studieux, le plus fervent. Durant ces deux années, il a complètement organisé les archives de la *Lice*; aujourd'hui, grâce à lui, les moindres papiers, le plus petit journal se rattachant de près ou de loin à la société, a sa place, son numéro d'ordre. C'est une collection riche de documents du plus haut intérêt pour l'histoire de la chanson. C'est pourquoi bien qu'encore un nouveau dans la *Lice Chansonnière* et comme marque de remercîments et de bonne sympathie, il fut élu président à l'unanimité pour l'année 1879.

En 1876, Echalié entrait au *Caveau*, qui le nommait l'année suivante membre titulaire et l'admettait à son bureau.

Jules Echalié, comme tous les hommes intelligents de notre génération, est homme de progrès; c'est un brave ami, droit et sûr, un bon citoyen, et quand sa chanson dit : *Vive la France*, son refrain chante : *Vive la République.*

EUGÈNE BAILLET.

LA CAGE & L'OISEAU

AIR du *Jaloux malade.*

Amis, il faut en toute chose
Agir avec discernement;
Confondre l'effet et la cause
Nous attire bien du tourment;
A ce propos certain adage
Quoique vieux est toujours nouveau :
Gardez-vous d'acheter la cage
Avant de posséder l'oiseau.

Quelque bébé vient-il de naître,
Sans même qu'il en sache rien,
On baptise le petit être;
Bon gré mal gré c'est un chrétien.
De la raison s'il n'a pas l'âge,
Le remettre aux mains d'un bedeau,
C'est lui faire acheter la cage
Avant de posséder l'oiseau.

De certain rimeur qu'on admire
Parcourant les travaux divers,
Je cherche encor ce qu'il veut dire
Lorsque j'arrive au dernier vers.
Remplir ainsi page après page,
Sans un sujet dans le cerveau,
N'est-ce pas acheter la cage
Avant de posséder l'oiseau?

Maintenant que l'on se marie
Après trois semaines de cour,
Sans l'avoir mis de la partie
On dit : « Plus tard viendra l'amour. »
Mais plus tard d'un mauvais ménage
Les époux offrent le tableau,
Pour avoir acheté la cage
Avant de posséder l'oiseau.

Pour asservir une province,
Sans avoir son consentement,
On voit de nos jours plus d'un prinoe
Prendre le plomb pour argument;
Mais le cœur d'un peuple en servage
Méprise toujours le drapeau
De qui veut acheter la cage
Avant de posséder l'oiseau.

La politique me fait rire
Quand je vous vois, hommes d'Etat,
Pour votre vieillesse construire
Un inamovible Sénat.
Hélas! je comprends votre rage
Quand d'autres mangent le gâteau :
Vous aviez acheté la cage
Avant de posséder l'oiseau.

Mes amis, que faut-il conclure
D'un proverbe si bien prouvé?
Que de la vie il faut exclure
Tout ce qui n'est pas motivé.
Au terme de notre voyage
Si nous ne trouvons qu'un tombeau,
Du moins n'achetons cette cage
Qu'au moment d'y mettre l'oiseau.

25 décembre 1879. JULES ÉCHALIÉ.

BANQUETS DU CAVEAU
Et de la Lice Chansonnière
1 — 7 JANVIER 1880

Je vois quelquefois sourire certains chansonniers à l'audition de couplets qu'ils n'ont pas écrits. *Genre Caveau*, disent-ils, et dans leur pensée, c'est une épigramme.

Le genre Caveau, en effet, existe, mais ne mérite pas le dédain qu'on simule à son égard. C'est à proprement parler le genre salon. Les travers éternels, les ridicules du jour, l'anecdote d'hier, les vices généraux de l'humanité, les tics des individus, l'écho d'une *première*, une pointe sur la politique contemporaine : voilà son domaine ; il est vaste, et permet à tous les genres d'esprit de s'exercer avec plus ou moins de bonheur ou de succès.

Maintenant, que l'habitude de chanter entre soi, que la tendance à l'imitation, que l'examen par un comité des pièces à publier, que les conseils des plus expérimentés aux plus novices, engendrent entre les productions d'une même société un air de famille, il est difficile de le nier. Que dis-je? Moi qui vous parle, je me sens quelquefois, et cela sans m'en plaindre, envahi, je veux dire gagné par l'influence ambiante.

Mais de là à la monotonie, il y a loin, et cette atmosphère de bon sens mitigé par la gaîté n'étouffe nullement l'originalité. Quoi, des chansonniers originaux au Caveau! direz-vous.

Oui, dans tout le Caveau, si je sais bien compter,
Il en est jusqu'à trois que je pourrais citer.

Oui trois, que je choisis pour les prendre à partie parmi les membres présents l'autre soir.

L'un, qui se tient quelquefois dans le rang, en sort souvent pour se sentir plus libre. Un vif sentiment de la nature, l'amour du soleil, de la vigne, des grands bois, de tout ce qui est chaud, vibrant, indépendant, font de lui un digne successeur de Dupont.

Un autre, sérieux même dans la gaudriole, profondément sensé, ne s'attache qu'à des sujets nets, précis, pratiques en quelque sorte. Son talent, peu fantaisiste, est essentiellement roturier ; prenez le mot dans son meilleur sens. Comme il a vécu ou vu vivre ce qu'il raconte ou dépeint, il donne à toutes ses productions un caractère solide et vrai.

Le troisième c'est la poésie qui l'inspire. Elévation d'idées, chaleur de conviction, forme littéraire, telles sont ses qualités. Il se montre quelquefois trop poète, dans le milieu où il se produit, pour qu'on lui accorde le titre de chansonnier. Il chante la chasse, les vieux Gaulois, les plaines et les paysans, les forêts aux grands chênes. Les souvenirs de la vieille patrie, de la France féconde, donnent à ses vers une senteur de terroir qui fortifie l'âme.

Outre Vincent, Jullien et Vilmay — les aviez-vous reconnus? — MM. Lesueur, Piesse, Fouache, Lagoguée, Mouton-Dufraisse, Fénée et Grangé ont tenu dignement le drapeau de la chanson, je pourrais dire, pour quelques-uns, le grelot de la folie. Les *Plaintes d'un président*, les *Souhaits d'une bonne année*, *Défions-nous des apparences*, *Ma femme est à Valenciennes*, *l'Homme blasé* : sont des tableaux bien saisis, relevés çà et là d'un trait piquant. Le *Coin du feu*, les *Ivresses incurables*, chansons un peu plus sérieuses, n'en ont pas été moins goûtées. *L'art de panser les blessures* est un des succès de la soirée. J'en dirai autant du message présidentiel qui, sous la forme d'un toste, présente avec esprit la situation des affaires intérieures, extérieures, financières, etc., de l'Etat... du Caveau.

La vie est une blague,
Et je veux en sortir.

Dit *l'Homme blasé* de Fénée. Mon compte rendu a la prétention de n'être pas une blague, mais j'en veux sortir, et ce sera en disant, comme au commencement: la chanson *genre Caveau* a pour fouet un éventail ; elle est mordante sans venin, grave sans tristesse, moraliste sans morgue ; il ne lui manque, parfois, qu'une chose. Quoi? je vous le dirai plus tard.

Dans son toste, M. Grangé — et cette remarque va me servir de transition, — constatait que les relations du Caveau avec les Enfants d'Apollon, la Lice Chansonnière et autres *goguettes* étaient excellentes. Ne lui en déplaise, la Lice n'est pas une *goguette*, mais bien une société organisée, ayant son banquet mensuel et son volume annuel, tout comme le Caveau. Et précisément, le 7 de ce mois, avait lieu le banquet dont j'ai à vous parler. Or il faut ici mêler aux lauriers quelques myrtes. Les dames qui, comme le disait un ancien président, ont fait, font et feront toujours... l'ornement de nos soirées, émaillaient en effet la fête de leurs brillantes toilettes et de leurs gracieux visages. Aussi jeunes et vieux se sont-ils mis en frais pour célébrer ce beau jour. Echalié, Chebroux, Jeannin, Sylvain Saint-Etienne, se sont distingués. D'autres ont tiré, pour la circonstance, leurs chansons de derrière les fagots, et ç'a été un feu d'artifice de bonne humeur et d'aimables flatteries. Flatteries? non : vérités est plus juste. Pourquoi parmi ces dames, si nombreuses, trois seulement ont-elles osé chanter! Je le regrette sans le comprendre. Mme Tribelhorn et Mlles Durafour se sont dévouées et n'ont pas eu à s'en repentir. Elle se sont acquittées de leur tâche, l'une en cantatrice de goût, celles-ci en véritables artistes. Il était difficile de chanter mieux, mais d'autres auraient pu recueillir encore des applaudissements.

Je puis vous le dire à présent, ce qui manque au Caveau, ce n'est pas la romance ni même le sonnet, on s'en consolerait facilement; ce sont les dames.

Côté des hommes, les chansons ont presque toutes été choisies dans la gamme gaie. Dubois, Georges Baillet, Adeline, Cahen, Durafour nous ont dit successivement : *Le raisin ne mûrira pas*, *Un joyeux ménage*, *Mes deux maîtresses*, *Qui se ressemble s'assemble*, *La Famille à Camille*. Avenel a bu *à la gloire*. Je ne puis tout citer; mais pourquoi diable un visiteur que je ne nomme pas va-t-il chanter, devant des dames, le fameux couplet du mari dans la *Troisième*? Je le trouve raide, non le mari, mais le chanteur. Heureusement les dames ont dissimulé leur embarras bien compréhensible, en applaudissant à tout rompre. Donc tout est bien qui finit bien.

EUG. IMBERT.

MM. A. Leblanc et A. Godet ont été reçus membres de de la *Lice Chansonnière*. Leurs diplômes leur ont été remis au présent banquet.

LES MÉLODIES DE SCHUMANN

I. CHANSON DU MATIN (*)

Au commencement du mois d'août, un jour que la transparence de l'atmosphère semblait convier les hommes à l'éternel banquet où l'âme se répare, un jeune étudiant s'arrêtait devant une jolie habitation, au-dessous d'une fenêtre couronnée de lierre dont les persiennes étaient soigneusement fermées à l'intérieur. Nous sommes bien loin de la ville, dans un village isolé : l'horloge sonne, comptons... cinq heures ; oh il est bien matin; un étudiant levé sitôt, cela mérite attention.

Bientôt le lierre de la croisée s'agite un peu, les volets se replient, un bras nu suivi d'une petite tête mignonne et rieuse paraît au-dehors, ensuite un corsage blanc. La jeune fille regarde avec attention : sans doute elle veut savoir si la journée sera belle ou si le soleil est levé : elle tient à la main une rose blanche qu'elle porte à ses lèvres ; fi, Mademoiselle, c'est très-vilain d'embrasser les fleurs.

autant vaudrait donner un baiser à son fiancé. La fenêtre reste ouverte et l'apparition, accoudée un instant, se retire; écoutez :

Quand d'un rêve bercée
Je m'éveille à demi
Ma première pensée
Est toute à mon ami.

De son regard vainqueur
Je n'ai pu me défendre
Comme il aurait mon cœur
Si je pouvais le prendre.

Quelle délicatesse dans ces notes martelées timidement dont l'union si intime avec les syllabes qu'elles colorent fait d'une série de sons répétés, le plus aimable lambeau de mélodie que l'on puisse placer dans la bouche d'une fiancée qui caresse avec joie son amour sans songer un instant à en contrarier l'expansion.

Comme elle avoue sa tendresse que rien n'a encore traversée, la gracieuse enfant! En elle tout est calme, tout est limpide; point d'inquiétude, ni tourments, ni agitation. Une naïveté triomphante, aussi aimable dans sa chanson que le sourire sur ses lèvres, voilà son acte d'amour. Encore trop hardi pour elle! Je crois voir son visage se couvrir d'un rose reflet pendant que sa main redit sur le piano la première mélodie comme un écho hésitant.

Amoureuse de quinze ans ne manque pas d'aplomb : notre héroïne se remet bien vite, repousse avec un petit air martial ses cheveux blonds, sent son cœur palpiter plus fort, traduit sur le clavier quelques élans craintifs, achève de dilater son âme, répète les quatre premiers vers de sa romance, non sans y ajouter quelques variantes qui font ressortir le côté passionné de l'idylle, enfin nous dit son secret sans détours : « J'adore mon ami. » Un accord plein d'âpreté vient souligner ces mots; la chanteuse vous avertit ainsi, belle lectrice, que la nécessité lui donnerait des griffes si une rivale s'avisait de lui disputer sa conquête.

Quelques jours après la petite scène champêtre que je viens de vous raconter, la fenêtre couronnée de lierre cessa d'être matinale, mais, le soir, deux jeunes gens y restaient longtemps à causer. M. le Maire avait passé par là.

A. ÉDÈMA.

A GUILLAUME Ier

Roi de Prusse, Empereur d'Allemagne

Vers écrits le 19 janvier 1871, *jour de la bataille de Buzenval*

O soldats, dont le sang couvre déjà la terre,
Nobles enfants,
Vous si jeunes encore et qu'une horrible guerre
Rend si vaillants;

Combattez, combattez pour la mère Patrie
Prête à mourir;
Combattez, combattez pour la rendre à la vie,
A l'avenir.

Elle attend tout de vous, ô mes héros imberbes,
Mes fiers lions!
Elle veut être reine, ô citoyens superbes,
Des nations!

Elle est là, bras meurtris, face cadavéreuse,
Flancs amaigris;
Mais tu grondes dans l'ombre, ô ma ville houleuse,
O mon Paris!

(*) Schumann, op. 51, n° 2. Paris, Durand et Cie éditeurs, 4, place de la Madeleine. Prix : 1 fr. 35 net.

Gronde, gronde toujours, cité, fournaise ardente
Aux cœurs de feu,
Bientôt resplendira de ta flamme éclatante
L'horizon bleu.

Alors apparaîtra ce géant de lumière
Et d'équité
Qui de ses vastes mains sèmera sur la terre
La Liberté,

Et les rois trembleront, le front dans la poussière,
Criant merci!
Les peuples répondront, le cœur pur, l'âme fière :
« Fuyez d'ici!

« Fuyez, et laissez-nous à cette ère nouvelle
« Chère à nos cœurs;
« Nous voulons, retrouvant l'amitié fraternelle,
« Sécher nos pleurs!

« Quels étaient donc vos droits pour susciter la guerre,
« Sombres tyrans?
« De qui les teniez-vous pour ravager la terre
« Et ses enfants?

« Est-ce Dieu qui vous dit dans sa bonté sublime :
« O souverains,
« Gouvernez les humains et dans l'immonde crime
« Plongez vos mains!

« Vous êtes rois, c'est bien! vous pouvez à votre aise
« Parler, agir;
« Et si le peuple dit votre justice biaise,
« Laissez mugir.

« L'hiver, quand il fait froid, donnez fête joyeuse,
« Dansez, riez;
« Ne vous occupez pas si la plèbe frileuse
« Frappe des pieds.

« Pour arriver au but, point d'illusions vaines,
« De faux serments!
« Et du sang s'il le faut, dût-il couler des veines
« De blonds enfants!

« Après de tels exploits, ô souverains augustes,
« Morts et pontons
« Réserveront un jour à vos superbes bustes
« Les panthéons ».

Est-ce Dieu, dites-moi, qui vous tint ce langage?
Rois, répondez!
Est-ce Dieu qui voulut le monde à l'esclavage?
Rois, vous mentez!

Ces droits, comme un voleur, vous les prîtes dans l'ombre,
Monstres humains,
Et vous vîntes la nuit, fauves, le regard sombre,
Chaînes en mains.

Et puis avec mépris, « Lions la populace
En son sommeil; »
Et le peuple pâlit en voyant tant d'audace
Au grand soleil.

Mais ces jours sont passés, et vient la délivrance.
Brisons nos fers :
La France se relève et s'écrie espérance
A l'univers;

Et l'univers, pleurant sous le joug monarchique,
Sèche ses yeux,
Acclamant à genoux la France république
Fille des cieux!

. . . .

Voilà quel est le peuple et voilà ses pensées.
Guillaume, Roi,
Bombarde notre ville, et, ces fêtes passées,
Contemple-toi.

Assassine l'enfant dans les bras de sa mère,
O froid vieillard.
Si le crime blêmit ta face auguste et fière,
Mets-toi du fard !
Mais en est-il besoin? Non, car ton âme atroce
Ne peut frémir,
Et tu peux voir de même, ô souverain féroce,
Naître et mourir.
Paris était pour toi la vile populace
Sans dignité;
Que son sombre mépris te jailllise à la face,
O Majesté.
Paris était pour toi le noir limon qui coule
Dans les ruisseaux;
Paris ouvre son sein, il en sort une foule
D'enfants héros !
Entre le peuple et toi vois-tu la différence,
Noble empereur?
Alors qu'il est sublime et grand dans sa souffrance,
Tu fais horreur !
O vieillard insensé, termine ta carrière,
Gonflé d'orgueil :
Il n'existe pas moins un petit coin de terre
Pour ton cercueil.
Et toi, ma belle France, ô ma chère patrie,
Tu renaîtras
Calme, pure et riante; et toi, Prusse flétrie
Tu crouleras !

EDOUARD GRESSIN.

BIBLIOGRAPHIE

LE LIVRE DES BAISERS, par VICTOR BILLAUD, *Royan*, 1879; LES PETITS POUCETS LITTÉRAIRES, par JULES LAGARDE, *Dreux*, 1877.

Jamais livre ne fut mieux nommé que celui de M. Billaud. On s'y baise à bouche que veux-tu, et toujours et partout, surtout en plein air, sous les bois, dans les prés, en bateau.

Et naturellement les oiseaux se penchent, les indiscrets, et les fleurs sont bien près de rougir, quoiqu'elles fassent semblant de ne rien voir. Le poète a bien raison de dire :

Il pleut à travers la ramure
Des baisers sur le gazon vert.

Il ne s'agit donc pas ici de morceaux de longue haleine, mais de petits tableaux, tous un peu pareils, le sujet le veut, mais gracieux et frais. Beaucoup de paysages. Le gazon y ressemble à de vrais tapis, la nature y revêt une teinte fantaisiste; les fleurs y ont une vague odeur de boudoir, et je soupçonnerais volontiers les barques d'y glisser sur des eaux de senteur. Je vous laisse à penser si la *ramure* et la *mûre*, les *prés* et les cieux *empourprés*, les *saules* et les *épaules* font tinter au bout de ces vers longs ou courts leurs consonnances frissonnantes.

Mais quoi? nous sommes en plein Watteau, mais un Watteau au pastel; ne nous étonnons donc pas si les parties claires sont souvent relevées des mêmes touches roses. Un reproche toutefois : au milieu des dryades, des tritons et des naïades, détonne un mot trivial.

Fais un beau jour de ma nuit grise,

dit le poète à sa mignonne;

Côte à côte, en gais écoliers,
Entrant à la fois dans l'Idylle,
Nous vieillirons avec Virgile
Sous les cytises familiers.

Or, c'est à la même femme qu'il dit dans une autre strophe:

Il faut que je vive avec toi.

Malgré cette petite tache, et quoique dans un passage M. Billaud suppose que le soleil peut s'arrêter, ce qui est très fort pour qui ne bouge pas, il serait injuste de ne pas reconnaître dans ses vers une inspiration soutenue, un amour sérieux de la forme, une grâce constante et une véritable chaleur. La note émue est rare; pourtant *La fin du Roman* et *Morte* sont deux pièces pleines de sentiment. *Propos féminins, Variations sur un thème connu* diffèrent aussi, dans un autre genre, de la couleur générale du volume.

Le livre des *Baisers* : il n'est guère possible d'écrire ce titre sans se reporter par la pensée au livre de Jean Second Everardi. M. Billaud ne paraît se préoccuper d'aucune imitation ; il est presque partout aussi moderne dans ses inspirations et dans son expression que le Tibulle du XVIe siècle affectait d'être antique, non sans grâce; mais la communauté du sujet donne aux deux poètes un air de famille. Un avantage toutefois demeure à notre contemporain (en est-ce bien un dans ces matières? Je le croirais), c'est qu'il pousse moins loin la vivacité des peintures. Puisse-t-il, en tout cas, ne pas ressembler au poète batave par la brièveté de sa vie, et chanter encore longtemps pour notre plaisir !

Les prudes médiront : qu'importe !

dit-il quelque part. Je le crois, pour peu qu'elles tombent, par exemple, sur ces vers :

J'apercevais des mains délicates et blanches,
Des corsets trop étroits qui craquaient sur les hanches,
O délire ! et des seins dont les boutons bronzés
Se dressaient frissonnants sous les lèvres des hommes
Tandis que sur leur neige il pleuvait des baisers.

ou encore sur ceux-ci :

Toujours l'amour veut, despote ou possible,
Qu'on mette à la cible
Au milieu du noir.

Le lecteur me saurait gré, sans doute, de multiplier les citations, mais je dois me borner, et il trouvera dans ce même numéro une pièce de M. Billaud reproduite tout au long.

M. Billaud, qui est, si je ne me trompe, le créateur de l'Académie des *Muses Santones*, n'est pas seulement un poète charmant et juvénile, mais aussi un imprimeur de goût; il a édité lui-même ses vers, et splendidement, et Henry Somm les a illustrés d'une quarantaine de croquis très-spirituels.

M. Lagarde, lui, n'est pas poète, ou du moins il ne veut pas l'être. Il se borne au bon sens, à l'esprit, au mot fin ou piquant. C'est un des vétérans du *Caveau*, et, entre deux chansons, il se distrait à crayonner de petits bas de page. C'est une anecdote, une repartie amusante, quelquefois une simple charade ou quelque autre jeu d'esprit. L'auteur n'a donc besoin, pour réussir, que de justesse et de bonne humeur, ce qui ne lui manque pas.

Sans doute l'élévation du sentiment, la vigueur de la satire, l'enthousiasme propre à la poésie lyrique, sont des qualités précieuses; mais l'à-propos, la mesure, la bonté qui tempère l'épigramme, la gaîté qui éclaire un couplet, ne sont pas non plus à dédaigner, et sont moins communs qu'on ne pense.

On lira donc avec plaisir, et avec profit même, les *Petits Poucets* littéraires de M. Lagarde, volume qui clot provisoirement la série des publications qu'il a faites jusqu'ici et dont, pour les amateurs de raretés, je rappelle les dates diverses :

En 1853, *recueil de chansons avec vignettes* un volume in-12; en 1856, autre volume in-12, avec un prologue sur les différents caractères de la chanson; en 1860, un recueil de chansons et poésies diverses, même format; en 1865, les *Proverbes en chansons*, in-12, dont il a été parlé dans le no 4 de ce journal (août 1878); en 1868, *Chants d'Automne;* en 1870, *Chansons nouvelles par un vieux chansonnier.*

Un catalogue, même intéressant, est froid. Terminons par une courte citation :

Mais où donc allez-vous? dis-je au jeune Camille,
Qui sur le boulevard court comme un insensé.
— Je vais, me répond-il, jusques à la Bastille.
— Hé bien, prenez un fiacre. — Oh, non ! Je suis pressé.

E. IMBERT.



SOMMEIL

A ALBERT MÉRAT ET LÉON VALADE

Sachant que pour revivre elle a l'éternité,
Sur l'oreiller de soie elle dort, blanche et calme ;
L'amour l'aurait choisie en lui donnant la palme,
Au temps où notre monde adorait la beauté.

Riche à prendre en pitié l'or de Californie .
Un rêve est descendu sur ses grands yeux dormants;
Son âme est un Eden où des oiseaux charmants
Versent dans la clarté des torrents d'harmonie.

Le songe se poursuit, mais admirons d'abord
Comme elle est belle ainsi sur son lit étendue ;
Les Grâces, qui lui font une cour assidue,
Ont trouvé pour ses traits un merveilleux accord.

La dormeuse eut toujours fort peu de sympathie
Pour tout ce qui ressemble aux appétits princiers ;
Peut-être que Cybèle avait trop de boursiers,
Pour un pays lointain ce soir elle est partie.

Vers les horizons bleus aux rêves grands ouverts
Elle a pris son essor, allant à l'aventure;
Son esprit créateur élargit la nature,
Et des cieux plus profonds sont bientôt découverts.

Du songe vaporeux si l'on revient sur terre
On voit dans la dormeuse un poème inconnu ;
Son dernier mouvement a mis sa gorge à nu,
Et l'œil voudrait aller plus loin dans le mystère.

Il découvre déjà sous l'édredon soyeux
La naissance des seins dont les pointes se dressent,
Mais des flots de batiste autour du corps s'empressent,
Et la vierge aussitôt s'éveille, ouvrant les yeux.

Et l'on songe que née en des jours moins étranges,
De Laure ou Béatrice elle aurait été sœur :
Pour l'avoir faite avec cet air plein de douceur,
Sa mère aura conçu sous les baisers des anges.

VICTOR BILLAUD.

LES DENTS DE SAGESSE

AIR de *Pilati.*

Il est deux choses, qui chez l'homme
A percer mettent bien du temps ;
Sans plus tarder je vous les nomme :
Ce sont la sagesse et les dents.
Presque toujours, quand la jeunesse
Commence à prendre ses ébats,
Arrivent les dents de sagesse,
Mais la sagesse ne vient pas.

Le jeune Arthur, rempli de zèle
Pour le joli jeu de l'amour,
S'aperçoit qu'une dent nouvelle
Dans sa mâchoire a vu le jour ;
Par malheur, de mainte maîtresse
Il cultive trop les appas ;
S'il lui vient des dents de sagesse,
La sagesse ne lui vient pas.

Ursule pour le mariage
Montre toujours beaucoup d'ardeur,
Et, malgré son double veuvage,
Y voit encor le vrai bonheur ;
Dans l'âge mûr notre princesse
D'un jeune mari fait grand cas.
Avec quatre dents de sagesse,
La sagesse ne lui vient pas.

La douairière qui se vante
D'épouser un joli garçon,
Le joueur qui perd sur la rente,
Restent sourds à chaque leçon.
Vieux lion et jeune tigresse
Se livrant d'amoureux combats,
Ont en vain leurs dents de sagesse,
La sagesse ne leur vient pas.

Quand donc vient pour l'être qui pense
Cette sagesse, vrai phénix?
On peut souvent, dans l'existence,
La désigner par la lettre X.
Ce n'est qu'à l'extrême vieillesse
Que parfois elle ouvre ses bras
A quoi bon les dents de sagesse,
Si la sagesse ne vient pas?

J. LAGARDE,
Membre honoraire du *Caveau.*

CHOSES & AUTRES

SEPTIÈME CONCOURS MENSUEL

Ouvert du 1er au 20 de chaque mois

Nos abonnés seuls ont droit d'y prendre part avec une chanson de 6 couplets au plus avec ou sans refrain.

Le 1er prix sera publié dans le journal et recevra dix exemplaires.

Les titres et les noms des auteurs des deux pièces suivantes seront publiés.

Nous prions toutes les personnes qui nous envoient des chansons de vouloir indiquer les timbres des airs.

On nous prie de rectifier les noms suivants. L'auteur du sonnet à Béranger, 3e prix publié dans notre n° 33, se nomme *Pion*, et non Piau imprimé par erreur.

La première mention, sonnet, concours Béranger, n° 34, lire de *Montagne* au lieu de Mortagne.

Dans notre n° 35, la chanson *le Denier des Ecoles*, il manque les deux vers suivants au quatrième couplet :

Et rend possible, sans révolte,
Le règne de l'égalité.

Le poète-chansonnier L.-M. Ponty, dont les journaux se sont beaucoup occupés, lors de l'apparition du livre : *Poésies sociales des ouvriers*, est mort le 24 décembre dernier. Dans notre prochain numéro nous donnerons une chanson inédite de ce prolétaire remarquable, ainsi qu'une notice par notre collaborateur Eugène Baillet.

Nous avons remis à la veuve de notre camarade Leduc la somme de 35 fr. 50, montant de la souscription que nous avions ouverte dans notre journal. Madame Leduc se charge de l'arrangement de la tombe de son mari et nous prie de remercier en son nom les souscripteurs.

On rendra visite à la tombe de Leduc le dernier dimanche du mois, 25 janvier, à 2 heures, cimetière de Saint-Ouen. Prière aux amis de Leduc et aux chansonniers d'en donner avis.

A la suite du différend survenu entre M. Rollot, agent général, et MM. Gabillaud, Philibert, Rohdé et Dubost, membres de la société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, au sujet de l'administration et du règlement des comptes de cette société, M. Rollot avait assigné en diffamation les quatre membres ci-dessus nommés.

MM. Gabillaud et autres avaient fait publier dans les journaux une lettre dans laquelle ils annonçaient que la société avait décidé le renvoi de M. Rollot.

L'affaire est venue devant la 11e chambre correctionnelle.

Me Tommy-Martin a plaidé pour M. Rollot; Me Doumerc a présenté la défense des prévenus.

Le tribunal a écarté le délit de diffamation et n'a retenu que celui d'injures.

En conséquence, MM. Gabillaud, Philibert, Rohdé et Dubost ont été condamnés solidairement à 400 francs d'amende.

En sortant de l'audience, ces messieurs ont immédiatement interjeté appel de ce jugement.

(*Le Soir*)

Un nouveau journal vient de paraître : *La Voix qui parle!* — Voilà un titre qui oblige. En attendant qu'il le justifie, il lance son petit programme qui a la forme carrée d'un manifeste : « Notre journal est une tribune où chacun pourra monter et d'où toute voix pourra se faire entendre... Que tous ceux qui souffrent d'une injustice ou d'une félonie quelconque viennent à nous; ils trouveront à la *Voix qui parle* un organe qui sera l'écho de leurs réclamations et le défenseur de leurs intérêts. »

Salut et bonne chance à notre confrère qui nous semble vouloir porter haut sa bannière.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

La grande soirée donnée le samedi 13 décembre 1879 par *Le Cercle Musset* a été des plus brillantes. Dès 9 heures, la salle du café du Globe était comble et M. Durrieu, Président du Cercle, a profité de cette circonstance pour adresser au public quelques mots bien pensés en faveur des pauvres de Paris et a demandé la permission de faire une collecte en leur faveur. Celle-ci a produit 28 fr. 10 qui ont été versés par les soins de M. Durrieu au *Nouveau Journal Républicain*.

Dans le courant de la soirée se sont fait entendre les meilleurs chanteurs des sociétés lyriques. M. Duprey, mandoliniste, a été rappelé dans la cavatine de *Robert*, puis dans un air *des Cloches*. M. Marion s'est montré bon diseur dans un récit : *Gilbert*. MM. Jalade et Klotz très applaudis tous les deux : l'un dans *Buvons à ceux qui ne sont plus*, l'autre dans *J'ai quéque chose dans le dos;* M. Durrieu, qui interprétait une poésie de M. Jalade, secrétaire-trésorier du *Cercle*, a obtenu les honneurs du rappel. M. Galliot s'est fait bisser dans *Je pleure*. M. Berlioz a été comme toujours le triomphateur de la soirée et a été désopilant d'abord dans deux chansons comiques de son répertoire, puis dans *Un homme à trucs*, vaudeville en un acte dont il est l'auteur et qu'il a très-bien enlevé de concert avec MM. Bataille et Rigoulet, qui s'y sont montrés excellents comiques. Ne terminons pas sans rappeler que M. Cané, pianiste du *Cercle Musset* et de *La Renaissance*, s'est montré comme toujours parfait accompagnateur et compositeur distingué.

Le 14 décembre la Société lyrique *l'Union Joyeuse* a donné une grande matinée salle des *Folies Montrouge*, 7 bis, avenue d'Orléans. Le succès a répondu à l'appel de cette nouvelle société; la salle qui contient 300 personnes était comble. Le programme était des plus attrayants et a été rempli d'un bout à l'autre. Parmi les artistes qui se sont fait entendre, citons Mlle Térachéï, mignonne jeune fille qui a fort bien chanté la romance de *Mignon* et le *Muguet;* Mlle Georgette a crânement enlevé *Pristi, Sapristi, faut que j' me décide* des Cloches de Corneville; Mlle Juliette Jazelle, l'excellente artiste du Concert des *Folies Montrouge*, a été bissée et rappelée dans *La Lettre de l'Enfant* et la *Prière à Sainte Catherine*. MM. Hebert et Vannier, tous deux bons chanteurs de genre; M. Karl fils, des *Folies Montrouge*, désopilant comique, a obtenu le plus vif succès dans *Quand je vis Clémentine;* M. Victor a bien détaillé *l'Agent des courses;* M. Caraby applaudi à outrance dans *la Revanche des Belles-mères*; *Une Femme qui se grise*, vaudeville en un acte, très-lestement enlevé par Mlle Hélène, M. Georges Brun, M. Caraby qui a tenu le 1er rôle avec beaucoup de brio et Alexis Marc, superbe dans le rôle d'Annibal.

Signalons aussi l'Orchestre, composé de quatre sociétaires, et de la pianiste, Mme Karl, qui accompagne avec un réel talent. Ces Messieurs se sont fait bisser dans *La Camargo*.

Une quête faite au profit de *L'œuvre des Couvertures* a produit 26 fr. 50.

Cette matinée fait le plus grand honneur à *l'Union Joyeuse* qui, je l'espère, sous la direction de MM. Balland et Dauthenay, ne s'arrêtera pas en si beau chemin.

La 2e grande soirée artistique donnée par la Société lyrique et dramatique *La Lyre d'Orphée*, avec le concours de nombreux artistes, a eu lieu le 21 décembre 1879, Salle Pierre Petit, Place Cadet. C'est un nouveau succès à enregistrer à l'actif de cette Société. Salle bien garnie, excellents artistes, programme des mieux choisis, en un mot tous les éléments nécessaires pour réussir. La Société lyrique *La Lyre d'Orphée* s'est placée du coup au premier rang des sociétés artistiques.

Le jeudi 18 décembre, *La Muse des Arts et Métiers* qui tient ses séances dans la jolie petite salle de

M. Naudet, rue des Vieilles-Haudriettes, 5, sous la présidence de M. Leboucher, a donné sa soirée au profit de *la Statue de Béranger*. La salle était comble et l'entrain le plus vif brillait sur tous les visages des chanteurs amis. D'autres sociétés avaient prêté leur concours. Nous avons surtout remarqué M. Voisin qui a dit avec beaucoup de brio *la Tourte à papa;* MM. Leboucher et le joyeux Antony dans le duo *Les Cousins germains*. M. Félix a très bien dit une *Tyrolienne*, M. Ernest a chanté avec énergie *Chapeau bas devant la République*! M[lles] Madeline et Louise ont chanté en vraies artistes, la première *Je n' sais comment ça s' fit*, et M[lle] Louise *le Moulin du Diable*. Pardon pour ceux que j'oublie, il faudrait tout citer.

Le piano était tenu par notre vieil ami Clodomir, le populaire auteur de tant de mélodies si pleines de sentiment et de grâce.

Eugène Baillet a dit sa dernière chanson toute de circonstance, *La Statue de Béranger*. Cette poésie vigoureuse a été chaleureusement accueillie et la brillante musique de Tac-Coen qui l'accompagne aidant, nous entendrons bientôt ces couplets dans tous les concerts.

Un reproche. Eugène Baillet est le seul qui dans cette soirée ait parlé de Béranger. Ne serait-il pas bon que dans ces séances données en l'honneur du poète national, quelques sociétaires chantassent des chansons du grand Maître. Cela ferait une heureuse compensation au répertoire habituel des concerts quelquefois un peu... faible, il faut bien l'avouer. La recette a produit 42 fr. 10. Allons voilà encore un petit morceau de la statue. Ça marche, à qui le tour?

Le 3 Janvier, la Société lyrique *La Renaissance* donnait son Banquet et son grand Bal annuels, Salle *du Grand Orient*. A la suite du Banquet (de 70 couverts) les Membres de *La Renaissance* ont offert à leur Président, M. A. Ramel, une magnifique lyre d'or, en souvenir du 7e anniversaire de la fondation de *La Renaissance*.

Le Bal a été très-brillant, plus de 500 personnes y assistaient : les hommes, presque tous en fracs, les dames, rivalisant de grâce et d'élégance. On a dansé jusqu'à 7 heures du matin aux sons d'une excellente musique, l'orchestre se composait de 15 musiciens. *La Renaissance* a prouvé qu'elle sait conserver la place qu'elle occupe parmi les sociétés lyriques.

HENRY MALLET.

Le Dimanche 15 Février 1880

PREMIER CONCOURS

Ouvert

Entre les Solistes des Sociétés lyriques de Paris

Hôtel des Chambres Syndicales, rue de Lancry, 10

RÈGLEMENT DU CONCOURS

ARTICLE PREMIER

Un Concours de solo est ouvert entre les chanteurs et les chanteuses faisant partie des Sociétés lyriques de Paris.

ARTICLE II.

Ce Concours comprend :

Pour les Hommes		Pour les Dames	
Basses et Barytons.	(*Air d'opéra*).	Fortes chanteuses.	
Basses et Barytons.	(*Romances*).	Chanteuses légères.	(*Air d'opéra*),
Ténors	(*forts ténors*).	Chanteuses légères.	(*Romances*).
Ténors.	(*ténors légers*)	Tyroliennes.	
Tyroliens.		Comiques	(*de genre*).
Comiques	(*de genre*).	Comiques	(*excentriques*)
Comiques	(*excentriques*)		

(*Il ne devra être chanté que 3 couplets par romance et par chansonnette*).

ARTICLE III.

Aucun Soliste ne peut entrer en lice s'il ne fait régulièrement partie d'une Société lyrique de Paris, au moins un mois avant le dernier délai d'inscription pour le Concours.

ARTICLE IV.

Seront exclus du Concours, tout chanteur et toute chanteuse ayant fait partie ou faisant partie d'une troupe lyrique de Théâtre ou de Café-Concert, ainsi que tout artiste de profession.

ARTICLE V.

Chaque concourant chantera un morceau à son choix (air ou romance). Il devra se munir d'un second morceau, dans le cas où le Jury voudrait l'entendre une deuxième fois.

ARTICLE VI.

Chaque concourant, avant d'entrer en lice, devra remettre ou faire remettre par le Commissaire du Concours, au Président du Jury, un exemplaire du morceau qu'il va chanter.

ARTICLE VII.

Chaque concourant pourra se faire accompagner par son accompagnateur.

ARTICLE VIII.

Les Jurys des Concours seront composés de sommités artistiques, compositeurs, professeurs de chant, chefs d'orchestre, etc.

ARTICLE IX.

Les récompenses consistent en médailles et diplômes.

ARTICLE X.

Le nombre des récompenses sera égal, dans chaque Concours, à la moitié du nombre des concourants.

ARTICLE XI.

Chaque Membre de Société lyrique qui voudra participer à ce Concours devra se faire inscrire par l'intermédiaire du Président de la Société lyrique dont il fait partie, et son inscription devra être adressée au Comité-Directeur, avant le 1er Février prochain.

ARTICLE XII.

Le Président d'une Société lyrique, dont un ou plusieurs Membres désirent participer au Concours, devra le ou les faire inscrire en adressant, *franco*, avant le 1er Février, au Président ou au Secrétaire du Comité-Directeur, au Siège du Comité, chez M. Orange, 11, place de la République, la feuille d'adhésion ci-jointe, après y avoir consigné une réponse à la suite des questions qui y sont formulées.

ARTICLE XIII.

Les prix seront décernés à la suite de chacun des Concours.

ARTICLE XIV.

L'ordre dans lequel chaque concourant se fera entendre, sera réglé par un tirage au sort, qui aura lieu le Dimanche 8 Février, salle Orange, 11, place de la République, à 2 heures *très précises*.

Chaque Soliste, inscrit au Concours, a le droit d'assister ou de se faire représenter à cette séance.

ARTICLE XV.

Le Concours aura lieu, salle des Chambres Syndicales, 10, rue de Lancry; il commencera le dimanche 15 Février, à 1 heure *très précise*, et continuera les Lundi, Mardi, etc., à 8 heures du soir, suivant le nombre des Solistes inscrit aux différents Concours.

ARTICLE XVI.

Chaque concourant doit être présent un quart d'heure au moins avant l'ouverture du Concours auquel il participe et il ne doit pas s'absenter pendant tout le temps que durera ce Concours, afin d'être à la disposition du Jury dans le cas où il voudrait l'entendre une seconde fois.

Arrêté en séance du 4 Janvier 1880.

LE COMITÉ-DIRECTEUR :

MM. E DELAPORTE, *Président*, Chevalier de la Légion d'honneur.
LESTIVANT, *Vice-Président* (Président de la Muse Gauloise).
CANTAREL, *Vice-Président* (Président des Enfants de la Seine).
LEBOUCHER, *Secrétaire* (Président de la Muse des Arts-et-Métiers)
PITOIS, *Secrétaire* (Président des Amis de la Renaissance).
ORANGE, *Trésorier* (ex-Vice-Président de l'Art musical et dramatique).
BADOC (Président des Familles).
CANU (Président des Enfants de la Gaieté).
DUPONT, Président de la Lyre Amicale).
LEROUX (Président des Gais Momusiens).
RAMEL (Président de la Renaissance).

Nota bene. — *MM. les Présidents qui désireraient des exemplaires du présent Règlement, devront en faire la demande au Siège du Comité.*

Nous ne pouvons qu'approuver et souhaiter la réussite de pareils Concours, qui se rattachent à l'idée que nous avons émise dans notre numéro 29 d'une *Fédération Artistique* de sociétés lyriques de Paris pour l'organisation de grands Concerts.

Nous tiendrons les sociétés lyriques au courant de ces concours.

A. PATAY.

Le Directeur-Gérant, A. PATAY.

3e ANNÉE. — N° 37. 20 CENT. LE NUMÉRO 1er FÉVRIER 1880.

LA CHANSON

Directeur-Gérant
A. PATAY.

Il est rendu compte de tout ouvrage dont il est déposé deux exemplaires dans nos Bureaux.

Revue Bi-Mensuelle
ARCHIVES DE LA CHANSON
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois
Les Abonnements partent du 1er Mai & du 1er Novembre

Secrétaire de la Rédaction
H. MALLET

Annonces, la ligne... » 50
Réclame, — 1 »

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an........... 6 fr.
» six mois......... 3 »
Etranger, le port en sus

SOMMAIRE :

LA MUSIQUE POPULAIRE

Une page de l'histoire s'offre à nos méditations, en même temps superbe et navrante : le XVIe siècle. Heure décisive où le génie humain sommé de replier ses ailes, les aurait perdues bien des fois si, d'un effort gigantesque, il n'eut réussi à en ombrager le monde. Car, malgré le magnifique effort intellectuel qui marquera cette date — les révélations de Copernic, la découverte du continent américain, l'éclosion de l'art moderne appelée *Renaissance* — l'avenir chancelant, le passé vermoulu, ne pouvaient former, en se rapprochant, qu'un sol sans fixité ouvert aux ébats tyranniques des princes. Alors, pour exister, il fallait se défendre, pour vivre, il fallait attaquer, il fallait mépriser la mort pour formuler sa pensée, pour écrire il fallait affronter le bûcher.

Rome gouvernait l'Europe, Rome repaire des papes occupé par Alexandre VI d'abord, ensuite par Jules II. Le premier eut des passe-temps d'un goût délicat : on sait qu'il fut l'amant incestueux de sa propre fille et quel temple de prostitution devint le Vatican sous son pontificat. Un jour il permet à son fils de massacrer des prisonniers parqués à cet effet sur la place Saint-Pierre, pendant que lui-même, en compagnie de sa maîtresse Giulia Bella, prodigue ses applaudissements au noble chasseur quand sa flèche a frappé le but ! — L'autre, démon en chasuble, ivrogne, fourbe, débauché, blasphémant de tous ses poumons, mérite aussi un coin dans la paille fétide de nos annales. Après eux s'avança Léon X, l'incrédulité sur les lèvres, ayant à la main le tarif des indulgences et encourageant partout ce trafic malpropre.

Ainsi débuta le XVIe siècle, complément du moyen-âge et appelé comme lui le régime du feu : la fumée des bûchers rabattue sur l'Europe au nom du Christ servait de linceul à l'idée; des chairs brûlées vives naîssait une légion d'esclaves, mais aussi des vengeurs qui frappèrent au visage le colosse immonde.

Le peuple souffrait et ne comprenait pas. Un impérieux besoin de lumière desséchait ses veines, une soif ardente d'inconnu ; d'ailleurs, ne sachant à quelle source puiser la fraîcheur, à quelle fontaine se désaltérer, il perdait peu à peu l'énergie. Sa religion qu'il voyait indignement servie devenait pour lui un tourment, et le doute, entré dans son âme, la livrait aux malsains délires.

De là tant de fureur autour des bûchers, tant de joie à l'aspect de la douleur, tant d'injures à l'hérétique, tant d'outrages au condamné, tant de bras usurpant la besogne des exécuteurs ; de là l'ivresse d'une populace jalouse des privilèges du bourreau.

A ce peuple insensé qui voyait dans le sang une semence de conciliation, la rage assouvie laissait le remords : du fond de sa poitrine s'élevait une plainte plus lamentable que celles des martyrs ; prosterné, sans audace, sans espoir, la tête penchée vers le sol, il répétait un cri, toujours le même : *Sitio ! Sitio !*

Ce cri un homme l'avait déjà entendu : Jean Hus, mais la voix de cet homme fut étouffée sous les vociférations du tribunal ecclésiastique devant lequel il comparut, trop tôt pour ses contemporains, trop tôt pour la postérité, à l'instant propice pour sa renommée, car, de son bûcher, monta vers le ciel un oriflamme sanglant où chacun put lire sa devise : « La coupe au peuple! » et cependant, le confesseur anéanti, les peuples n'osèrent tendre la main, la coupe demeura loin des lèvres et toujours retentissait le même cri : *Sitio! Sitio!*

Enfin, un homme répondit.

Dans une langue que nul ne connaissait la veille, que tous parlèrent le lendemain : douce comme un sourire de femme, vibrante comme l'accent joyeux d'un monde qui vient de sortir du chaos : une muse nouvelle était descendue sur la terre, enseignant un langage nouveau : elle s'appelait *Consolatrice.*

Elle tendit la main au riche et le riche regarda le misérable, au pauvre et le pauvre essuya ses yeux ; elle fixa le tyran et le tyran se prit à trembler, elle sourit au malheureux et le malheureux entrevit l'espérance. Elle dit à la France : « Avec moi tu vaincras les ennemis de la liberté » ; elle dit à l'Europe : « Je raserai toutes les bastilles, je proclamerai l'égalité » ; elle dit aux deux mondes : « Avec le bronze des canons, je bâtirai un autel, si grand qu'on l'apercevra de tous les points d'un hémisphère, si brillant que le soleil pâlira devant lui, si respecté que les peuples ennemis viendront sur ses degrés

s'agenouiller en signe de concorde. Des étendards de toutes les nations, je ferai une couronne et l'on verra flamboyer au milieu le mot de tous les cœurs : *Fraternité* ».

Ensuite la muse se dressa, drapée de blanc ; elle choisit un amant mortel et lui ordonna de chanter pour le peuple.

Aussitôt Luther entonna ses chorals : la Musique tendait les bras au souverain de l'avenir.

« La musique est un des plus beaux et des plus « magnifiques présents de Dieu ; par elle, on repousse « bien des tentations et des mauvaises pensées ; elle « donne la vie à la parole ; chantons ! Que tout maître « d'école soit musicien, qu'aucun prédicateur ne « monte en chaire sans avoir appris à solfier. »

Telle fut la pensée de Luther.

Avant lui, la musique existait certainement. Etait-elle populaire ? Les documents de l'époque permettent de répondre : non. Aujourd'hui, on la considère volontiers comme accessible seulement aux esprits cultivés ; c'est en faire un art parasite, la condamner en principe, la stériliser. Bien opposées furent les vues de Luther, et, je n'hésite pas à le dire, plus justes, plus larges, plus fécondes.

Il n'a pas établi, selon l'usage précieux des médiocrités de tous les temps, une distinction subtile entre la théorie et la pratique. Il a noté les battements de son cœur sans se demander si d'autres que lui pourraient le comprendre, et, lorsqu'à son entrée dans Worms, il chanta d'une voix tonnante son célèbre choral ; s'il interrogea du regard la foule qui s'était portée sur ses pas ; s'il voulut savoir combien l'avaient entendu, les larmes répondirent assez.

Suivant le caractère spécial des époques, l'expansion artistique des sociétés revêt différentes formes ; la *chanson* les renferme toutes. Et nous prenons ce terme dans son acception la plus large, nous en faisons un synonyme du mot chant. Plus de catégories arbitraires, de restrictions étroites, de mesquines vanités ! La chanson appartient au peuple, voilà pourquoi nous voulons étendre son domaine et ne rejeter de son cadre aucune manifestation de la vie collective ou individuelle traduite par un dessin musical.

On raconte que les Hébreux, arrêtés devant Jéricho, virent s'écrouler les murailles de cette ville au son de la trompette. Comment interpréter ce récit ? Y verrons-nous un prodige ou une absurdité cléricale ? Ni l'un ni l'autre : nous aimons mieux croire que l'auteur sacré a voulu immortaliser par une image saisissante, un brillant fait d'armes et montrer l'ascendant des mélodies guerrières.

Nous aussi, nous avons des murailles à prendre d'assaut, mille fois plus résistantes que celles de Jéricho : les unes divisent les citoyens d'une même patrie, les autres font se haïr les différentes nations ; il y en a pour abriter les rois contre la justice de leurs sujets, pour servir de refuge aux partisans des solutions mitigées ; n'oublions pas celles qui séparent du peuple les marionnettes nippées que l'on voit figurer aux bals officiels ou particuliers, ni celles qu'il faut réduire avant de pénétrer chez certains porte-rubans des deux sexes.

Rien ne résistera aux fédérés qui marcheront en chantant, et, si vous doutez de la puissance des hymnes populaires, pensez aux trompettes de Jéricho, pensez à la *Marseillaise*, pensez à l'œuvre immense accomplie par les chorals de Luther.

A. ÉDÉMA.

A mon ami Paul AVENEL.

LE PARIS-NOUVEAU

Couplets en réponse à la satire de BOILEAU :

LES EMBARRAS DE PARIS

AIR : *Faut d' la vertu, pas trop n'en faut !...*

Ah ! que dirait Monsieur *Boileau*, } *bis*
S'il voyait le Paris-nouveau ?... }

Le poète, à l'humeur caustique,
Qui n' trouvait bien que ses écrits,
En vrai bourgeois, fait la critique
Des embarras du vieux *Paris* :
Ah ! que dirait, etc.

Il se plaint, avec amertume,
Qu' chaqu' jour, avant l'heur' du réveil,
Le bruit des marteaux, sur l'enclume,
Vient le troubler dans son sommeil :
Ah ! que dirait, etc.

A cette époque, où la grand' ville
L'était dix fois moins qu'aujourd'hui,
Le brave homme se fait d' la bile
De voir trop d' monde autour de lui :
Ah ! que dirait, etc.

L' vieux Paris, avec ses petit's rues,
N'avait guèr' plus d' soleil qu'il n' faut,
Maint'nant qu'les ru's sont d'grand's av'nues,
On n' sait où s' mettr' quand il fait chaud !
Ah ! que dirait, etc.

Par l'affreux temps qui nous assiége,
Nos papas avaient beau jurer,
Tout's les fois qu'il tombait d' la neige,
Fallait trois s'main's pour la r'tirer :
Ah ! que dirait, etc.

Paris, certe, au point d' vu' physique,
A bien changé, mais c'est égal,
Où l' Progrès défi' la critique,
C'est surtout au point d' vu' moral :
Ah ! que dirait, etc.

Autrefois seules les cocottes
Arrêtaient l' monde, en l'accostant ;
Aujourd'hui les marchands d' culottes,
En plein jour, en font tout autant !
Ah ! que dirait, etc.

Les maris craignant trop les bosses,
Avaient honte d'être cocus ;
Aujourd'hui, même avant ses noces,
C'est à qui le sera le plus !
Ah ! que dirait, etc.

Dans ce temps-là, tout gentilhomme
Posait encor pour la valeur :
Maint'nant, dans ce siècle à la gomme,
On ne pos' plus qu' pour son tailleur !
Ah ! que dirait, etc.

C'était Racin', c'était Molière,
C'était Corneill' qu'on allait voir ;
Aujourd'hui, la foule est plus fière :
Elle fait queue à l'Assommoir !
Ah ! que dirait, etc.

Dans ce temps-là, les rois despotes
Entraient en bott's au Parlement :
Mais, aujourd'hui, c'est à coup d' bottes,
Qu'on leur f'rait voir l'appartement !

Ah ! que dirait, etc.

D' la Bastille aux sombres poternes,
Nos vieux papas s' plaignaient déjà :
La Bastille des temps modernes,
S'étend d' Paris à Nouméa !

Ah ! que dirait, etc.

Dans ce temps d'exactions sinistres,
On s' courbait d'vant l' Gouvernement :
Aujourd'hui, ce sont les ministres
Qui font la cour au parlement !

Ah ! que dirait, etc.

MORALITÉ

Bref ! on a beau fair' la grimace,
Ma moral', c'est qu' dans tous les temps,
Quoi qu'il arrive et quoi qu'on fasse,
Les peupl's ne s'ront jamais contents !...

V'là c' que dirait monsieur Boileau,
S'il voyait le Paris-nouveau !

GEORGES BAILLET.
Vice-Président de la *Lice Chansonnière*.

AUX ENFANTS

Air à faire

Charmants rois de nos fêtes,
Un nimbe de soleil
Semble ceindre vos têtes
Au moment du réveil.
Votre divin sourire
Est sur nous tout puissant;
L'homme sous votre empire
Se courbe obéissant.

Doux anges privés d'ailes,
Vous qui de l'arbre humain
Etes les fleurs nouvelles,
Egayez le chemin !

Vous n'avez que la joie,
Vous, fils de la douleur ;
Lorsqu'à vos cils de soie
Scintille un léger pleur,
Votre mère s'empresse
De calmer vos sanglots
Avec une caresse,
Et le lait coule à flots..

Doux anges privés d'ailes, etc.

Pour aplanir la route
Où vous devez passer,
Enfants, rien ne nous coûte;
Nous voulons avancer,
Et notre marche altière,
O nos fils, vous conduit
Aux sources de lumière
Où le grand progrès luit !

Doux anges privés d'ailes,
Vous qui de l'arbre humain
Etes les fleurs nouvelles,
Egayez le chemin !

(*Inédit*). AUGUSTE GOUTS.

NOUVELLE LÉGENDE DU TEMPS JADIS

A Victor SOUCHON

Or, du vieux manoir le sire est sorti
Pour aller voguer sur la mer profonde.
Le ciel était pur quand il est parti :
« Je vais, disait-il, découvrir un monde ».

Tourne, mon fuseau, tourne mille fois,
Hou... comme le vent souffle dans les bois.

Quand il est parti le ciel était pur.
L'épouse et l'enfant pleuraient en silence;
Le beau chevalier amoureux d'azur
Riait à la vie, à l'espace immense.

Tourne, mon fuseau, tourne mille fois,
Hou... comme le vent souffle dans les bois.

Amoureux d'azur, le beau chevalier
Avait sans pleurer quitté sa compagne.
Il ne revint pas, mauvais nautonier
Que partout un vent mortel accompagne.

Tourne, mon fuseau, tourne mille fois,
Hou... comme le vent souffle dans les bois.

Mauvais nautonier, il ne revint pas ;
Sa compagne est morte, et dans la nuit sombre
Souvent glisse et fuit, gémissant tout bas,
Une ombre qui cherche au loin une autre ombre.

Tourne, mon fuseau, tourne mille fois,
Hou... comme le vent souffle dans les bois.

BERTOL-GRAIVIL,
(*Inédit*). *Rédacteur en chef du Progrès Artistique.*

HAFF EN HAFF

On se figure que la vie
N'a qu'une couleur nuit et jour ;
Non, le réel, la fantaisie
Y jouent un rôle tour à tour !
On peut fort bien dans les nuages,
Se perdre en rêves vaporeux...
On peut en bravant les orages,
Rire affligé ; pleurer, heureux !

Plafonds dorés, sombre mansarde,
Riche, indigent, ou sage, ou fou,
Ce que la Providence garde,
Ce qui s'en va je ne sais où...
Rien ne m'étonne, m'inquiète,
J'ai bons bras et bon sentiment;
Même on dit que j'ai bonne tête
Pour mon petit gouvernement.

Admirant toutes les merveilles
Je souris aux anges divins
Et leur compose des corbeilles
De roses, d'ambre et de bons vins !
Si ma voix s'exalte en délire,
Je monte haut sans m'en douter,
Tant que les cordes de ma lyre
Sous mes doigts savent résister.

Soupirant avec l'élégie
Folâtrant avec la gaîté,
Mon luth reprend son énergie
Pour dire un chant de liberté !

Mon âme, grande d'harmonie,
Se chamaille avec mon esprit,
Et mon cœur, ô triste manie,
Chante l'amour, pauvre proscrit!

Oui je crois le savoir comprendre,
Cet idéal qu'on nomme amour.
Trésor sans prix qu'on ose vendre,
Que beaucoup donnent sans retour!
En amitié, j'en ai la preuve,
Plus d'un noble cœur m'est resté,
Sachez-le bien, faire peau neuve,
C'est perdre sa propriété.

Aussi je tiens à mes ancêtres,
Vieilles bouteilles, vieux papiers,
Vieux sentiments, vieux hexamètres,
Et j'ajouterai : vieux troupiers.

EUGÈNE CARLOS.

LA CHARITÉ

STROPHES PAR ETIENNE DUCRET

Récitées par M[lle] LÉONIE DESFORGES, au Concert donné au profit des Pauvres, au théâtre de Saint-Quentin, le 6 janvier 1880

La Charité, fille des Cieux,
S'en va par la ville,
Tendant sa sébile,
Riches, donnez pour faire des heureux,
Pauvres, donnez : « Les gueux
S'aiment entr'eux! »

Quand, l'hiver, grande est la froidure,
Quand l'âtre est vide et le pain cher,
Quand Dieu refuse leur pâture
Même aux petits oiseaux dans l'air...
Que de gens que la faim assiége!
Que de mères sans vêtements!
D'enfants, de vieillards grelottants!
Alors, malgré les vents, la neige,
La Charité, fille des Cieux, etc.

Sur son parcours, alerte et franche,
Pour amasser son cher trésor,
Elle confond, dans sa main blanche,
Le sou modeste aux pièces d'or.
Par ce temps de cruelle épreuve,
Tout ce qu'on donne de bon cœur,
La moindre offrande a sa valeur,
Même le denier de la veuve!
La Charité, etc.

C'est qu'il lui faut beaucoup de langes,
De pain, de hardes, de fagots,
De lait pour tant de petits anges,
Qui sanglotent dans leurs berceaux!
Aux malades, c'est un doux baume,
Du bouillon pour les sustenter.
Comment faire patienter,
Hélas! tout ce monde qui chôme?
La Charité, etc.

Du presbytère à la mairie,
Dans les salons, à l'atelier,
De porte en porte elle mendie...
Et, s'il le faut, sans sourciller,
Tour à tour plaintive et coquette,
Elle va chercher la Vertu
Au Concert... même au Bal... pourvu
Que la Pitié soit de la fête.
La Charité, etc.

« O puissants du monde, dit-elle,
Donnez pour les infortunés!
Vous dont bien maigre est l'escarcelle,
Artisans, Villageois, donnez!
Si grande que soit sa misère,
Sous le chaume ou dans les faubourgs,
Le malheureux trouve toujours
Plus malheureux que lui sur terre. »
La Charité, etc.

Donnons! Eh! qu'importe l'orage!
Dans les assauts et les revers
Se retrempe notre courage :
Nos faisceaux bravent les hivers.
La Charité, dans sa clémence,
Consolant tes fils affligés,
Ouvre encore aux maux étrangers
Tes bras... ô généreuse France!
La Charité, etc.

N'as-tu pas eu faim, froid.... que sais-je?
En Mil-Huit-Cent-Soixante-Dix,
Quand, livrée au bras sacrilège
D'impitoyables ennemis,
Dans leur cercle de feu, de glace,
De fer... sur toi l'obus crachait,
Et quand l'Allemagne arrachait
De ton sein la *Lorraine-Alsace*?...
La Charité, etc.

Et tu vis! ô mère Patrie!
Et, dans la lutte, tu grandis!
Bras, tête, cœur, flambeau, génie,
En avant donc, France!... et, pour prix
De tes pacifiques victoires,
Dieu bientôt couvrira tes champs
D'épis mûrs pour tous tes enfants,
De palmes pour toutes tes gloires.
La Charité, etc.

Merci! Salut! Charité sainte,
Qui, rapprochant tous les partis,
Dans une fraternelle étreinte
Nous embrasse grands et petits;
Toi qui, pour saluer l'aurore
De la Paix féconde en bienfaits,
De nos plis *bleus*, *blancs*, *rouges*... fais
Ton oriflamme tricolore!
La Charité, etc.

ENVOI :

Ange, de qui la Bienfaisance,
LÉONIE, emprunte les sons,
Émue, avec reconnaissance,
O toi qu'à bon droit nous nommons
Notre *fauvette*, notre amie,
Ici, la foule en t'acclamant
Et dans son cœur te redisant
MERCI! quand tu passes, s'écrie :
La Charité, fille des Cieux,
S'en va par la ville,
Tendant sa sébile,
Riches, donnez pour faire des heureux!
Pauvres, donnez : « Les gueux
S'aiment entr'eux! »

A M. Edmond DELIÈRE

SOUVENIR DE SON ODE A BÉRANGER

Il est bien beau, poète, à cette heure de gloire,
De chanter les héros de notre Liberté!
Qui sait graver leurs noms aux fastes de l'histoire
Peut prétendre comme eux à l'immortalité.

Alors que nous goûtons les fruits de leur victoire,
Ces géants ne sont plus qui pour nous ont lutté.
Sur le roc élevons un temple à leur mémoire;
Léguons leur souvenir à la postérité.

Poètes généreux, harmonieux génies,
Divins esprits, flambeaux aux clartés infinies,
Phares, sur nos chemins par Dieu même allumés,

Eclairez notre nuit de vos pures lumières;
Apprenez aux enfants des rustiques chaumières
A vénérer toujours ceux qui les ont aimés!

Ch. HUTIN.

L'HIVER

Musique à faire

Le sombre hiver à la barbe neigeuse
De ses frimas partout afflige l'œil,
Et de l'oiseau la voix douce et joyeuse
N'est plus qu'un cri de tristesse et de deuil;
Vite un fagot, que le foyer pétille,
Et près de moi, Suzon, viens t'accouder:
Un peu d'amour, montre-toi bonne fille ;
Il fait trop froid, ce soir, pour me bouder.

Le vent du nord ébranle nos fenêtres.
Le temps n'est plus où les tièdes zéphirs,
En agitant le feuillage des hêtres,
Des amoureux emportaient les soupirs.
Mais nos rideaux, à défaut de charmille,
Des indiscrets sauront bien nous garder :
Un peu d'amour, montre-toi bonne fille;
Il fait trop froid, ce soir, pour me bouder.

Entends dehors le souffle de la bise
D'un blanc grésil saupoudrant le chemin;
N'es-tu pas mieux près du feu que j'attise?
Crois-moi, Suzon, reste jusqu'à demain.
Au firmament nulle étoile ne brille :
Par un tel temps vas-tu te hasarder ?
Un peu d'amour, montre-toi bonne fille ;
Il fait trop froid, ce soir, pour me bouder.

Veux-tu, d'ailleurs, seule dans ta chambrette,
Voir se geler tous tes petits trésors?
Quoi! te trouver morte sur ta couchette!
Epargne-moi, j'aurais trop de remords.
Laisse ma main, dégrafant ta mantille,
Vers un lieu sûr tendrement te guider :
Un peu d'amour, montre-toi bonne fille;
Il fait trop froid, ce soir, pour me bouder.

Bourron (Seine-et-Marne). FAUCHÉ.
(*Inédit*).

UNE DÉFINITION DE L'AMOUR

L'amour est la chanson que chante la jeunesse,
Que redit l'âge mûr — en détonant parfois; —
Que le vieillard voudrait, auprès d'une maîtresse,
Chanter encore alors qu'il a perdu sa voix.

Marseille. Marius MARTIN.

Hommage à M. Jules Echalié

GLOIRE A LA CHANSON

Musique d'Albert Petit

Chantons tous à l'unisson :
Honneur, gloire à la chanson!
Reine de la gaudriole,
Elle met les cœurs en train
Et jette, à chaque refrain,
Une note qui console.

Par la voix de l'ouvrière,
Dès que brille le soleil,
La chanson qui n'est pas fière
Est le flonflon du réveil;
Elle s'égrène, en cadence,
Sous les baisers des amours,
Et comme un chant d'espérance,
Elle nous charme toujours.
Chantons, etc.

Pleine d'attraits et de grâce,
Parfois de virilité,
Elle aime, adore l'espace,
Mais hait la servilité;
Du peuple vaillante fille,
Tout, en elle, réjouit,
Et, sous son regard qui brille
Plus d'un cœur s'épanouit.
Chantons, etc.

Sur le chemin de la vie,
Le front couronné de fleurs,
Elle aime, l'âme ravie,
A consoler les douleurs.
Ravissante et tendre Muse,
Par le plaisir et l'amour,
Pour le peuple qu'elle amuse,
Elle fut créée un jour.
Chantons, etc.

Comme une douce caresse,
Elle soupire parfois.
Doux écho de la tendresse,
On entend frémir sa voix;
Mais, quand elle jette au monde
Son accent de vérité,
Alors elle surabonde
De force et de liberté.
Chantons, etc.

Sois, ô chanson populaire,
Le doux charme du foyer.
Ta sagesse nous éclaire
Et tu sais nous égayer;
En toi, tout plaît, tout enchante;
Tes refrains sont gais et doux!
Pour le peuple, chante, chante
Et reste au milieu de nous.

Chantons tous à l'unisson :
Honneur, gloire à la chanson!
Reine de la gaudriole,
Elle met les cœurs en train
Et jette, à chaque refrain,
Une note qui console.

Nîmes. Esprit ROSIER.
(*Inédit*).

CHANT RÉPUBLICAIN

A M. JULES FERRY
Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Air : *Minuit, chrétiens, etc.*

Quand nos aïeux eurent brisé leurs chaînes,
En proclamant de tout homme les droits,
On vit surgir des sanglantes arènes
La République à la place des rois !
De l'étranger on vainquit l'alliance,
Au mâle accent de Rouget transporté !...
Peuple français, chante ta délivrance
Au cri d'honneur, patrie et liberté ! (*bis*).

Mais une éclipse assombrit notre histoire
Par le retour de quelques potentats;
Croyant remplir le siècle de leur gloire,
Ils n'ont laissé que lâches attentats !
Et nous avons ressaisi la puissance,
Au nom des lois et de l'égalité !
Peuple français, chante ta délivrance,
Au cri d'honneur, patrie et liberté !

Salut enfin à cette République
Qui s'est assise au foyer de nos cœurs;
Qu'à son seul nom, d'un feu patriotique,
Ont enflammés les plus nobles ardeurs !
Car nous avons chassé de notre France
La tyrannie avec la royauté !
Peuple français, chante ta délivrance,
Au cri d'honneur, patrie et liberté !

France, entends-tu partout ces airs de fête ?
Tes ennemis sont à jamais vaincus ;
Va, de lauriers ceindre ta fière tête,
Car les beaux jours pour toi sont revenus !
Tes enfants ont, dans leur reconnaissance,
A ton drapeau juré fidélité !
Peuple français, chante ta délivrance,
Au cri d'honneur, patrie et liberté !

Oui, désormais, à la démocratie
Nous resterons attachés par le cœur,
Cause du peuple, et sacrée et bénie,
Dont la voix dit : Paix, justice, grandeur !
Guerre à jamais, guerre au cléricalisme :
C'est l'ennemi, par Satan suscité !
Et ranimons notre patriotisme,
Au cri d'honneur, patrie et liberté !

Gloire à Paul Bert dont le discours sublime,
En dévoilant de nouveaux horizons,
A découvert à nos regards l'abîme
Où Loyola trame ses trahisons !
Gloire au grand Maître, à l'éloquent Ministre
Dont la parole a toute autorité
Pour expulser la cohorte sinistre,
Au cri d'honneur, patrie et liberté !

Jour radieux, lève-toi sur la France !
Vive Ferry ! vive *l'Article sept !*
Dans un transport de joie et d'espérance,
Saluons tous cet immortel projet.
Nous chasserons cette milice noire,
Dont l'air béat cache l'iniquité ;
Et nos enfants diront notre victoire,
Au cri d'honneur, patrie et liberté !

A.-E. R. (de Montagne).

Paris, le 15 septembre 1879.

LES JEUNES ET MONSIEUR TALIEN

Nous empruntons à notre spirituel confrère de *l'Hydropathe* le compte-rendu suivant :

La douzième matinée des *Jeunes* avait lieu dimanche dernier.

La pièce de Gustave Rivet m'attirait ; je remercie notre ami, car je lui dois une de ces matinées qu'un ancien aurait marqué d'une pierre blanche.

D'abord une conférence de M. Alphonse Pagès sur Molière. — M. Pagès dit bien, a le mot qui touche à propos, la pensée est frappée au bon coin. D'un sujet qui a exercé la plume et l'éloquence de plus d'un maître, il a su tirer des aperçus ingénieux et nouveaux. Il s'est spirituellement conquis la sympathie d'un auditoire mal disposé, il faut le dire, par une trop longue attente.

Puis un lever de rideau : le *Chapeau Bleu* de Léon Duvauchel, auquel j'adresse mes compliments hydropathesques, et qui me pardonnera de passer sur sa bleuette, pour arriver au magnifique à-propos sur Molière, de Gustave Rivet.

Là, je l'avoue, j'ai été empoigné. Vraiment l'esprit du maître a inspiré l'auteur. Quelque funéraire que soit le titre : *le Cimetière de Saint-Joseph*, la pièce n'en est pas moins pleine de mouvement et de vie.

La toile se lève sur le cimetière où l'intolérance des prêtres et surtout l'ingratitude de Louis XIV ont laissé enfouir nuitamment la dépouille du grand comédien : commence alors un dialogue de fossoyeurs qui vous a des allures shakspeariennes tout à fait de situation. Alceste, Philinte... vont, en beaux vers, rendre un dernier hommage à ce maître. Survient de son côté Tartufe qui insulte à cette dépouille et foule de son pied infâme le front de celui qui lui a arraché pour toujours son masque hypocrite. Cette suprême insulte reçoit son châtiment. Les comédiens indignés forcent Tartufe à courber les deux genoux sur cette terre, *obtenue par prière*, qu'il a tenté de souiller.

Tel est le tableau qu'a traité magistralement Gustave Rivet.

Pourquoi dois-je moins admirer la cérémonie? Est-ce le souvenir de l'impression que je ressens, quand on fête Molière à la Comédie française ? Sans doute; que cependant M. Talien ne prenne point cette boutade pour une critique. On ne saurait trop louer l'intelligence avec laquelle il a su faire ressortir par la beauté du cadre le tableau conçu par Rivet. Ses moyens sont forcément bornés. Et, s'il m'est permis de m'étonner, c'est qu'il puisse sur sa scène restreinte nous donner même une image affaiblie des jouissances que nous procure le théâtre de la rue Richelieu. Que ne ferait pas M. Talien dans la salle immense de l'Odéon, dont on a tiré jusqu'à présent un si misérable parti.

Des éloges en terminant à la désopilante pochade de notre co-hydropathe Germain Picard. *Trop embrasse, qui mal étreint*, est une de ces pièces qui ne se raconte pas. Il faut qu'elle *se rie* au théâtre même.

PAUL VIVIEN.

LE DINER DES PARISIENS DE PARIS

Ce n'est pas seulement au théâtre qu'a été célébré l'anniversaire de la naissance de Molière, le jeudi 15 janvier; outre le déjeuner du *Molièriste*, organisé par Georges Monval, le savant archiviste de la Comédie française, un repas intime a eu lieu, à cette occasion, chez Brébant, le dîner des *Parisiens de Paris*. Il s'agit d'un groupe d'artistes et de littérateurs, récemment constitué et que réunit un même amour pour la « grand'ville ».

A ce dîner étaient présents, entre autres, les bons peintres Alexandre Ségé, l'auteur des *Chaumes* et des *Ajoncs en fleurs;* Jean Desbrosses, l'ami si enthousiaste, si dévoué de Chintreuil, le seul peut-être qui ose aborder franchement les grandes masses de verdure et les études de la nature agreste des montagnes; Henri Saintin, l'auteur du *Héron*, remarqué au salon dernier; Jules Valadont, le délicat portraitiste; les littérateurs Jules Christophe et Léon Duvauchel, bien connus des lecteurs des revues littéraires, celui-ci auteur du *Chapeau bleu*, petit acte en vers jeunes et frais applaudi récemment au théâtre Cluny et dont ce journal a publié une chanson dans son numéro du 1er février 1879.

M. Jules Christophe a porté ce toast en vers :

Au bon sens génial, au grand rire cruel
Qui vient de Rabelais et de Pantagruel,
A la justice, au vrai triomphants, à Molière !
A celui qui peignit la grâce singulière
De Célimène, dont il devait tant souffrir
Et qui vécut son œuvre hélas ! pour en mourir !

M. Léon Duvauchel a proposé de boire ensuite à François Coppée, le plus exquis des Parisiens et au succès du *Trésor*.

Et comme « tout doit finir par des chansons », ainsi que le prétend un Parisien de quelque valeur, le musicien populaire Marc Chautagne et son compère Edouard Doyen, qui étaient de la fête, se sont mis au piano et ont interprété avec une verve entraînante deux de leurs plus célèbres bouffonneries : « *Fallait pas qu'y aille* et *Charmante Rosalie*. »

Puisque nos amis ne dédaignent pas les chansons gauloises, et vraiment ils auraient tort, rappelons-leur que ce journal va bientôt célébrer le centenaire d'un *Parisien* du plus grand mérite en ce genre ; Béranger. Mais sans doute ils y ont songé et pensent à se joindre à nous pour cette solennité. De quelque façon qu'on juge l'œuvre du poète, il ne faut pas oublier qu'il est l'auteur du *Vieux Vagabond*, *des Contrebandiers*, *de Jeanne la Rousse*, *des Etoiles qui filent*, *des Fous*, *de l'Histoire d'une idée*, et qu'il a pu écrire très-justement :

« Je n'ai flatté que l'infortune. »

UN PARISIEN.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

La société les *Enfants du Marais*, présidée par M. Chaumette, a donné le 2 janvier une grande soirée au bénéfice d'une personne nécessiteuse. La recette a été très satisfaisante, grâce au programme attrayant sur lequel figurait le nom sympathique de M. Adrien Souchet, que ses amis étaient heureux de revoir. Aussi ne lui ont-ils pas ménagé leurs applaudissements, bien mérités du reste.

Mme Emelien a eu un véritable succès dans *la Vénus de Marseille*. M. Emile, un Perrin de l'avenir, a dit avec talent *l'Agent des Courses*. MM. Richard, Defrace, Paul Germain, Eugène, Jules, Charles se sont fait chaleureusement applaudir. Mlle Jeanne et Mme Errussière ont été charmantes, l'une dans la romance, l'autre comme chanteuse de genre.

A la Cordiale, deux comédies et des chansons, voilà le programme de la soirée du 8 janvier dans laquelle on a entendu Mlles Adèle Bloch et Jeanne, MM. Bouska, Henri L. et Musler. *L'été de la Saint-Martin* a été joué par Mmes Irma, Marie, MM. Douillard et Gabriel. Nos compliments à M. Castelle qui a bien rendu la scène de folie de *l'Assommoir*. La toute jeune Mlle Rosine chante avec beaucoup d'intelligence, et Mlle Marguerite dit avec beaucoup de goût *Les premiers beaux jours*, mais elle devrait s'appliquer à dominer son émotion. Le comique Marcus a été étourdissant, c'est du reste une des étoiles de nos sociétés lyriques. M. Tribelhorn de la *Lice Chansonnière*, inscrit pour chanter *La Cave* de Georges Baillet, s'est ravisé au dernier moment et nous n'avons pu entendre sa belle voix sonore. L'air de *Si j'étais roi* a été roucoulé en voix mixte par M. Fernand, et M. Jules Raux a chanté avec succès *Gentil Lutin*, l'une de ses premières compositions.

La pièce de M. Jeannin, *les Héritiers Champignol*, a été jouée pour la 2e fois par Mlle Adèle, très-sentimentale, MM. Gabriel, Charles et M. Besnier, qui remplit son rôle avec une grande distinction.

La société lyrique *Union et Gaîté* a donné, le lundi 12 janvier, une grande soirée avec le concours d'artistes distingués des sociétés lyriques.

Dans le courant de la soirée se sont fait entendre : M. Berlioz, *du Cercle Musset*, qui a dit avec son succès habituel : *Une drôle de soirée*, *Nos bons commerçants*, *les Ecrevisses ;* M. Saget dans *Notre siècle;* M. Pin, dans *Benoist;* M. Rigoulat, dans *Verjus ;* M. Andral, dans l'air *du Chevrier* (du Val d'Andorre); M. Bourbonnais, très-amusant dans *L'homme aux grands pieds* et *Bibi-Lolo de Saint-Malo;* M. Pillois très-applaudi dans *La Grève des Forgerons* et dans la fable *Le Corbeau et le Renard*, racontée par un Anglais ; M. Marie qui a dit avec goût, *Les femmes* ou *j' m'en rapporte à la Galerie* et *Y a rien d'dans*; M. Galliet, dans *Bonheur et Guignon* ; M. Penot qui a très-bien réussi sa série d'imitations. Mlle Julia à qui la société *Union et Gaîté* avait offert un magnifique bouquet de lilas en remerciement du concours bienveillant qu'elle prête depuis longtemps à cette société, a dit deux des plus belles romances de son répertoire, *Quand on a vingt ans* et *Mon Bien-Aimé*. Inutile de dire qu'elle a été bissée et rappelée; elle nous a dit ensuite avec son entrain endiablé, *Il a des Bottes* et *Cydalise*. La soirée a continué par *Un bal à la Sous-Préfecture*, saynète en un acte, très-lestement enlevée par M. Lemaire, *Sac à Papier*, et M. Pin, *Graine-de-Niais*.

En somme, très-belle soirée et salle comble, ce qui du reste est d'habitude aux réunions de la société lyrique *Union et Gaîté*.

Au Palais-Royal, galerie Montpensier, 9, dans un salon retiré, se tient *le Cercle de l'Espérance* qui a donné le 15 courant une soirée artistique du plus haut intérêt.

La séance ouverte par l'audition de *Paris-valse*, nous a fourni l'occasion d'entendre M. Giradot à qui la timidité sied à merveille; M. Géo qui répand la bonne humeur par sa verve de bon aloi; M. Couture qui possède un doux timbre de baryton ; et M. Vermouillet qui récite avec beaucoup de style et chante *L'Etoile du Nord* en musicien consommé.

M. Catherine, qui ne laisse entendre qu'un petit filet de voix, a détaillé *son Courrier* avec des accents qui parlent au cœur. D'une voix sympathique, M. Didier a murmuré une *Orientale* charmante. Quant à M. Marquet, il a droit à tous nos éloges, car il a interprété en maître *Les fous*, de Tagliafico, et Lalla-Rouk. Il nous reste encore à parler de M. Jules Raux qui interprète avec une originalité saisissante ses deux compositions : *J'en raffole* et *Gentil Lutin*.

Le piano a été tenu par M[me] Catherine qui accompagne comme chantent les grands artistes. Seule, l'interprétation de la comédie *en Wagon* a été faible de la part du sexe fort.

Le 9 février (lundi gras), *le Cercle de l'Espérance* donne un bal *paré, masqué et travesti*, 36, galerie Montpensier, à 10 heures. *La toilette de bal est de rigueur pour les personnes non costumées.* Entrée des voitures, 24, rue Montpensier.

Nous avons reçu de M. Damilot, président de la société lyrique *la Pastorale*, la somme de 12 francs, produit d'une quête pour la statue de Béranger.

La société des *Enfants de la Seine*, présidée par M. Cantarel, donnera, le dimanche 1[er] février, sa sixième soirée *dramatique et lyrique*, à 7 heures 1/2, dans son local habituel, 20, rue Palestro.

Dans la même salle, cette société donnera, le mardi-gras 10 février, un bal de nuit paré et masqué, sous la présidence des dames et demoiselles.

HENRY MALLET.

BIBLIOGRAPHIE

Nous recommandons à nos lecteurs un volume de beaux vers, *La Sevelée*, par Louis Garel, publié à Lyon par *souscription*. Nous avons été assez heureux pour en obtenir quelques exemplaires que nous enverrons franco par la poste à toute personne qui nous en fera la demande accompagnée d'un mandat de 4 francs, prix de la souscription.

Nous empruntons à *La Jeune France* le compte-rendu suivant :

LA SEVELÉE, par Louis Garel. — Comme Pierre Dupont, Louis Garel est Lyonnais; comme le chantre des *Bœufs* et de la *Vigne* dont il fut l'ami et avec lequel il trinqua sous les tonnelles des bords de la Saône, le poète de la Sevelée est bien le rôdeur passionné des champs qui se roule dans les herbes, mord les jeunes pousses des buissons en fleurs et se couche voluptueusement entre deux sillons pour sentir de plus près l'immense palpitation de la nature en travail. Ah! l'homme qui a écrit ce livre est un paysan qui aime fièrement la terre! La sève y coule de toutes les pages; à chaque strophe le laboureur siffle, le bœuf mugit, l'oiseau chante, la feuille frémit et la glèbe fécondée se pâme sous l'embrassement superbe du soleil. Nous ne pensons pas que, depuis Dupont, aucune *Géorgique* ait donné une plus juste sensation, et plus intense, de la ferme, de la prairie, de la basse-cour, des mille détails de la plantureuse vie champêtre, avec ses âcres et fortifiants parfums, et le nom de Lucrèce vient naturellement à la pensée, en lisant ce beau livre si réel et si vivant. A. A.

Le Livre des baisers de M. Victor Billaud, dont notre collaborateur Eugène Imbert a rendu compte dans notre dernier numéro, sera envoyé à toute personne qui nous en fera la demande accompagnée d'un mandat-poste de 5 francs, prix de ce charmant volume illustré de 40 vignettes et d'un frontispice à l'eau-forte par Henri Somm.

Le volume *Les Petits Poucets littéraires* de M. Lagarde sera de même envoyé à toute demande accompagnée de 1 fr. 50 en timbres-poste.

CHOSES & AUTRES

Les diplômes pour notre concours Béranger seront très-prochainement envoyés non seulement aux auteurs des pièces couronnées, mais aussi à ceux des pièces mentionnées.

Nous rappelons à tous ceux qui ont pris part à ce concours que, pour répondre à plusieurs demandes, nous publierons, dans le format de *La Chanson* et sous forme de supplément, sous le titre de *Couronne poétique offerte à la mémoire de Béranger*, toutes les pièces qui nous ont été envoyées, en faisant payer, comme cela a lieu généralement dans les autres concours, les frais d'impression à raison de 0 fr. 10 c. la ligne, et la souscription à dix exemplaires au moins, soit 2 francs en plus de l'insertion. Cette publication n'aura lieu que vers la fin de mars. Jusque-là nous ne demandons aux auteurs que leur adhésion; plusieurs se sont trop hâtés en nous envoyant le montant d'avance.

Voilà qui est bien entendu. Que les retardataires nous envoient leur adhésion d'abord. Nous les aviserons au moment de la publication de la somme qu'ils auront à verser.

Notre appel a été entendu, et la tombe de Leduc a reçu dimanche, 25 janvier, la visite de nombreux amis du chansonnier. Baillet s'est fait l'éloquent interprète de leurs pieux regrets, et a déposé sur cette tombe, en leur nom, une couronne due au concours généreux de tous. Ces sortes de fêtes commémoratives fortifient les cœurs, et les vivants sont heureux de pouvoir espérer qu'eux-mêmes, après que l'heure de la séparation finale aura sonné, inspireront aux amis restants quelques regrets sincères.

Nous ne saurions trop recommander à MM. les présidents des sociétés lyriques de se rendre à l'appel fait par le Comité dirigé par l'infatigable M. Delaporte dont la devise semble être *Vouloir, c'est pouvoir*. Nous sommes certain qu'avant peu les concours entre les solistes des sociétés lyriques de Paris seront bien fondés. Déjà trois députés, MM. Tiersot, Alfred Leconte et Dautresme ont bien voulu prendre sous leur patronnage cette innovation artistique. Les sociétés lyriques, comme l'a si heureusement dit M. Delaporte, sont les *salons du peuple!* Dans notre prochain numéro, nous publierons le programme complet de ce premier *concours*, avec tous les noms des membres du jury, choisis parmi les célébrités les plus compétentes dans l'art du chant et de la musique. Nous pensons que les retardataires (il y en a toujours) qui viendront mercredi ou jeudi 5 février *au plus tard*, pourront encore prendre part à *ce concours* quoique les inscriptions doivent être closes le premier février. Tous nos compliments à ce Comité-Directeur dont le zèle de chaque membre seconde si bien celui du président.

SEPTIÈME CONCOURS MENSUEL

Ouvert du 1[er] au 20 février.

Le nombre des pièces qui nous sont parvenues nous ayant paru insuffisant, nous les joindrons à celles du concours de février.

Nous rappelons que nos abonnés seuls ont droit d'y prendre part, avec une chanson de six couplets, avec ou sans refrain.

Le premier prix sera publié dans le journal et recevra dix exemplaires. Les titres et les noms des auteurs des deux pièces suivantes seront publiés.

Nous prions toutes les personnes qui nous envoient des chansons de vouloir bien indiquer les timbres des airs.

Prière à M. A. R. S. de nous faire connaître son adresse ou le bureau où nous pourrions lui écrire poste restante.

Nous recevons toujours des réclamations d'abonnés auxquels ne parviennent pas régulièrement leurs numéros. Nous les prions de vouloir bien adresser directement leurs réclamations à la poste, dont nous avons beaucoup à nous plaindre; s'il en fallait une preuve récente, nous n'aurions qu'à alléguer le retard de notre dernier numéro, qui provient uniquement de ce que notre imprimeur n'a reçu le cliché du portrait que plusieurs jours après l'expédition.

Le Directeur-Gérant, A. PATAY.

3e ANNÉE. — N° 38. 20 CENT. LE NUMÉRO 16 FÉVRIER 1880.

LA CHANSON

Revue Bi-Mensuelle
ARCHIVES DE LA CHANSON
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois
Les Abonnements partent du 1er Mai & du 1er Novembre

Directeur-Gérant
A. PATAY

Il est rendu compte de tout ouvrage dont il est déposé deux exemplaires dans nos Bureaux.

Secrétaire de la Rédaction
H. MALLET

Annonces, la ligne ... » 50
Réclame, — 1 »

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

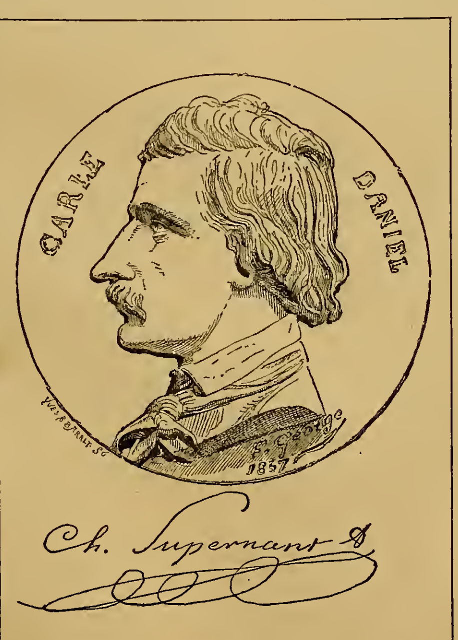
ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an........... 6 fr.
» six mois......... 3 »
Etranger, le port en sus

SOMMAIRE :

GALERIE DES CHANSONNIERS : CHARLES SUPERNANT



Supernant (Louis-Charles), plus connu dans le monde de la chanson sous le nom de Carle Daniel, était né le 14 mars 1815. Il est mort le 28 décembre 1873, d'une maladie contractée aux remparts pendant le siége de Paris; car, malgré ses cinquante-cinq ans, il avait voulu faire son devoir de garde national.

Dans sa jeunesse, il avait été soldat, ouvrier compositeur, artiste dramatique. Plus tard il occupait un emploi dans une compagnie d'assurances. Il sut toujours réserver une part de son temps à l'étude et à la poésie. Comme compositeur, il avait pris une part active à la préparation de nouveaux tarifs. Artiste, il a joué sur le théâtre du Luxembourg et sur ceux des frères Séveste. C'était le temps en effet où ces directeurs exploitaient seuls les scènes de la banlieue. Chaque soir, les acteurs, tout costumés, s'entassaient dans une voiture pour aller représenter à Grenelle la pièce qu'ils venaient de jouer à Montmartre. Souvenir de Thespis et de son char comique! Supernant tenait l'emploi des amoureux, des jeunes premiers rôles, et s'en acquittait avec beaucoup de chaleur et de distinction. Un artiste qui l'a connu vers 1838 à *Bobino*, comme on disait alors, me le certifiait encore tout récemment.

Je connais de Supernant plus de soixante pièces, et je ne connais pas tout. Editées un peu partout, dans les *Echos du Vaudeville*, dans des recueils de chanteurs, quelques-unes ont eu de la vogue. *Le Samedi soir*, tableau touchant de la vie ouvrière, se chantera longtemps encore. Citons, dans le genre gracieux, *Mon printemps*, *Sous les bois;* dans le genre mélancolique, *les Cierges éteints*, *la Dernière seconde;* dans le genre grave, *Pécheresse*, *le Retour à Dieu*. *Le Chemin de l'amitié*, *la Vengeance du Chêne* sont des légendes dramatiques. *La Boudeuse*, *Ronde de Noce*, *Un Regard en arrière*, *la Moisson*, et surtout *Au poste*, nous montrent dans le talent de Supernant le côté pittoresque et souriant. *La Route*, au contraire, mêle à la description presque minutieuse des choses cette sorte d'amertume qu'inspire aux esprits rêveurs la contemplation de la vie humaine.

Les Grillons, que nous reproduisons plus loin, présentent un tableau plein de tristesse et de grâce.

Ecoutez ce couplet de *Mon printemps :*

Je n'avais plus, dans ma détresse,
La force de vivre ou d'aimer;
Mais aujourd'hui de ma maîtresse
Le souvenir vient m'animer.
Que le parfum des fleurs écloses
Donne de doux enivrements!
Mon amour est comme les roses :
Il fleurit avec le printemps.

Cette note élégiaque domine chez notre poète. Presque partout on retrouve, comme dans *les Grillons*, ce rapprochement entre la nature et ses divers aspects, d'une part, et de l'autre, l'âme et ses émotions intimes. N'est-ce pas là toute la poésie?

Longtemps avant que Mouret eût inauguré ses soirées en l'honneur des auteurs morts, dans lesquelles on exécute surtout les œuvres de Charles Gille (Mouret a épousé la sœur de ce chansonnier), nous avions commencé à célébrer leur mémoire à la société de la rue Lamartine. C'est à cette occasion que Supernant avait fait une longue suite de couplets où, passant en revue un bon nombre d'anciens chansonniers, il les caractérisait à sa manière. Je citerai celui-ci :

Tout auprès d'eux prenant part à la fête,
Collé, Gouffé, Panard, à l'unisson,
Chacun de vigne ayant orné sa tête,
Applaudissaient un joyeux échanson.
C'était Brazier, dont la muse indocile
Accueillait mal la syntaxe et son mors.
Bah! la gaieté suffit au vaudeville ;
Point de pédants chez les chansonniers morts.

J'ai choisi ce couplet pour protester contre le reproche qu'il contient à l'égard de Brazier, qui n'était pas aussi incorrect qu'on l'a prétendu.

Quelques-unes des chansons de Supernant sont adaptées à des airs connus. Bougnol en a mis un grand nombre en musique, et avec succès. J'ai essayé moi-même de traduire en notes *la Route* et *la Branche de saule.*

Il avait composé plusieurs opérettes, soit seul, soit en collaboration avec M. Jules de La Guette, l'auteur d'une parodie très connue des *Deux Gendarmes.* Il avait aussi réuni et condensé en une sorte d'opéra-comique, sous le titre des *Contes Rémois*, les épisodes les plus piquants du recueil de M. de Chevigné. J'ai eu en outre entre les mains *l'Innocence d'un Forçat*, drame tiré d'une nouvelle de Charles de Bernard.

Il faut bien parler, au moins pour mémoire, de certains articles sur la Goguette qui firent lors de leur apparition et plus tard encore un grand bruit dans le public chansonnier. Bien des cris de paon s'élevèrent, bien des haines prirent naissance, et cela se comprend. Il est donc impossible de passer cet épisode sous silence. Supernant lui-même me reprocherait, s'il vivait, de l'avoir laissé dans l'ombre. Ces articles, qui, suivant l'usage du journal où ils parurent, n'étaient pas signés, furent publiés par *l'Atelier*, aux mois de mai, août et octobre 1844. Supernant avait pour collaborateurs, à ce journal, entre autres ouvriers, Pascal et ce même Corbon qui depuis... mais alors il n'était pas sénateur. Inspiré par une honnêteté sincère et par un rigorisme peut-être exagéré, Supernant offrait de la Goguette et des goguettiers une peinture assurément peu flatteuse. C'était un tableau poussé au noir; mais les citations que l'écrivain apportait à l'appui de sa philippique ne laissaient pas d'être accablantes pour les auteurs et pour leur auditoire.

Cette sévérité dont Supernant faisait preuve à l'égard des chansonniers de son temps, il l'exerçait aussi envers lui-même. Jamais il ne s'exposa au reproche d'immoralité. Sans doute, comme beaucoup d'entre nous, il ne craignait pas de pincer à l'occasion la corde folichonne. *Peines de cœur* et *Notes de voyage* prouvent qu'il aurait pu obtenir dans ce genre de véritables succès. Mais il n'eut jamais consenti à chanter en public même les moins décolletées de ses productions. Il n'en faisait part qu'à ses intimes, au dessert.

Le vin même, un des lieux communs de la chanson, se montrait peu dans ses couplets. Aussi, quand il entrait dans une société lyrique, le public disait-il à demi voix : Voilà le poète. Et il l'était, dans le bon sens du mot : poète, non pour chanter seulement, mais pour dire, pour prouver quelque chose, pour enseigner.

Supernant, qui avait beaucoup plus d'entrain et de joyeuse humeur dans l'intimité qu'on n'aurait pu le croire, était un des trois fondateurs du *Hareng Saur*, banquet annuel qui se tenait chaque Toussaint et dont je vous promets l'histoire. Or,

Etant seul survivant, il faut que je me hâte.

Ses qualités étaient la sincérité, le courage à exprimer ses sentiments et ses opinions, lors même qu'il savait qu'ils pouvaient n'être pas conformes à ceux de ses auditeurs. Ce n'était pas bravade, mais amour de la vérité. Ses défauts (qui n'en a peu ou prou?) : un peu d'excès dans le développement de ses idées, et, par suite de son aversion pour la banalité, quelque recherche. Son débit se ressentait naturellement des unes et des autres : beaucoup de soin, d'intelligence, de jeu, si je puis dire, mais trop de soulignés.

Camarade obligeant, ami dévoué, mari affectueux, il a laissé chez tous ceux qui l'ont pu connaître des souvenirs vivaces et de sincères regrets.

Je regrette vivement que l'espace qui m'est accordé m'oblige à écourter cet article. J'espère bien me dédommager plus tard, et payer plus amplement à ce véritable poète le tribut qu'il mérite et comme ami et comme chansonnier.

La veuve de Supernant avait annoncé, dans les jours qui suivirent sa mort, l'intention où elle était de publier le recueil de ses poésies. Il est à souhaiter qu'elle donne enfin suite à ce projet. Tous les amis du poète l'en remercieront.

EUG. IMBERT.

LES GRILLONS

SOLITUDE

AIR : *Notre-Dame du mont Carmel.*

Dans cette nuit froide et profonde
Qui sur les bois jette un linceul,
Sous mon toit, comme dans le monde,
Sans vous, grillons, je serais seul.
De mon foyer, troupe folâtre,
Venez égayer les clartés ;
O joyeux habitants de l'âtre,
Chantez, grillons, grillons, chantez.

Souvent ma pensée, asservie
Aux tableaux de l'âtre enflammé,
Comprit le néant de la vie
Au dernier charbon consumé.

Si l'œil humain pouvait descendre
Au fond des cœurs désenchantés !
— Après le feu reste la cendre...
Chantez, grillons, grillons, chantez.

Parfois, comme des salamandres,
Les flammes dansent sous mes yeux,
Traçant d'innombrables méandres
Dans leurs élans capricieux;
A cette fête fantastique,
Grillons, vous êtes invités,
Car vous en êtes la musique...
Chantez, grillons, grillons, chantez.

Puis, c'est une Sodome ardente
Que Dieu d'un regard embrasa...
Et je songe à l'enfer de Dante :
Lasciat' ogni speranza...
— Est-il vrai ? Dieu les abandonne
Ceux que son fils a rachetés ?...
Non ! il punit, puis il pardonne;
Chantez, grillons, grillons, chantez.

La neige au seuil de ma demeure
Attache son suaire blanc,
Et l'eau, de ma vitre qui pleure,
Tombe avec un bruit morne et lent;
Le vent souffle au dehors, dans l'ombre;
Et pourtant, grillons, écoutez !
Plus que la nuit mon âme est sombre...
Chantez, grillons, grillons, chantez.

A deux genoux dans sa chaumière
— C'était la nuit aussi, jadis ! —
On murmurait près de sa bière
A voix basse : *De profundis!*
Je contemplais ses traits livides
Avec des yeux épouvantés...
— Les cercueils pleins font les cœurs vides—
Chantez, grillons, grillons, chantez.

Dans l'âtre à la lueur blafarde,
La flamme a cessé de courir ;
Mon foyer pâli me regarde
Avec des yeux qui vont mourir;
La vapeur, blanche d'étincelles,
S'en élève en flots argentés...
L'âme ainsi retrouve ses ailes;
Chantez, grillons, grillons, chantez.

Mais pourquoi toutes ces pensées
Dans lesquelles mon cœur s'aigrit ?
Je les croyais bien effacées
De mon âme et de mon esprit...
— Des compagnons que j'eus sur terre,
Vous, les seuls qui soyez restés,
Pour endormir le solitaire,
Chantez, grillons, grillons, chantez.

Ch. SUPERNANT.

LA PART DU POÈTE

(imité de Schiller)

« Prenez possession du monde
— Aux mortels un jour cria Dieu —
« C'est à vous la terre, à vous l'onde,
La vallée où le torrent gronde,
Le volcan d'où jaillit le feu ! »

Et la voix se taisait à peine
Que déjà chacun s'emparait,
Le noble d'un vaste domaine,
Le cultivateur de la plaine,
Le bûcheron de la forêt.

Le marchand de mille matières
Bientôt remplit un entrepôt,
Et le roi, posant des barrières,
Aux villes, aux champs, aux rivières,
Réclama la dîme et l'impôt...

La curée splendide était faite ;
Soudain, l'âme pleine de foi,
Un homme au ciel leva la tête
Et dit : « Moi, je suis le poète,
Père, qu'as-tu gardé pour moi? »

— « Eh quoi ! fit Dieu, pas une obole
N'échut au plus pauvre de tous ?..
Où donc étais-tu, tête folle,
Lorsque retentit ma parole ? »
— « Seigneur, j'étais à tes genoux.

« Absorbé dans le grand mystère,
Ebloui par ta majesté,
J'ai perdu ma part de la terre ;
Me laisseras-tu, juge austère,
A tout jamais déshérité ? »

— « Hélas, par ma volonté même,
Sur terre plus rien n'est à moi,
Dit Dieu dans sa bonté suprême ;
Mais viens, ô doux rêveur que j'aime,
Mon ciel me reste, il est à toi ! »

L.-Henry LECOMTE.

SOCIÉTÉ LYRIQUE ET LITTÉRAIRE DU CAVEAU

BANQUET DU 6 FÉVRIER

Muse, changeons de style et quittons la satire.

Boileau a raison. Ainsi ferai-je aujourd'hui. Le *Caveau* a daigné, non pas s'émouvoir, mais se souvenir de quelques plaisanteries inoffensives, du moins dans l'intention, dirigées dans ce journal contre l'usage antique et solennel, comme on dit dans Athalie, des tostes présidentiels. Le toste s'est redressé, ma foi, et vigoureusement. De même que je ne sais quel philosophe prouvait — en marchant — le mouvement, le toste a démontré, par son allure piquante quoique courtoise, et aussi par des précédents ingénieux, qu'il est admissible, qu'il est utile, qu'il est indispensable. Je n'irai pas à l'encontre. Une cause, même mauvaise, si bien plaidée, est vite gagnée; à plus forte raison, si elle est bonne.

Puis a commencé le défilé des chansons : une vingtaine environ, ce qui est un joli chiffre. La partie sérieuse est la moins riche, comme quantité, s'entend. *La Danse macabre*, de Piesse, bien pensée et ciselée avec art ; *l'Immortalité de Molière*, strophes larges et animées de Garraud; *Murger et Musette*, de Vilmay, qui se propose de traiter successivement en chansons les couples célèbres, et qui a bien réussi ce premier tableau. Ajoutons-y les *Vins de France*, que Charles Vincent célèbre avec une chaleur digne d'eux, non-seulement en poète, mais en gourmet, et le *Pâtre*, de Louis de Courmont, tableau rustique vaste comme la nature, et d'une poésie chaudement colorée.

Mouton-Dufraisse, Ripault, Jullien, Lesueur donnent la note gaie : *Le Pique-assiette, les Raccrocs, l'Homme déclassé, Les Bêtises*, sont des croquis fort différents de ton et de manière, mais remplis d'esprit et de traits heureux.

Fénée, qui n'est jamais le dernier quand il s'agit de joyeuse humeur, a rajeuni un vieux sujet bien des fois traité, *le Marchand de plumes ;* c'est, comme on le devine, une série de rapprochements ou de jeux de mots. Alexis Dalès avait écrit il y a longtemps pour les chanteurs des rues quelques couplets sur ce sujet, mais il s'était visiblement inspiré de Charles Lepage. Le nouvel arrangeur n'a pas été le plus maladroit.

Les *Conseils*, de Jules Petit, *Au comptant*, d'Echalié, la *Pendule détraquée*, de Grangé, voilà encore des sujets bien trouvés et bien conduits. Le premier a peut-être un peu plus d'amertume; le second, de bonhomie; le dernier, de croustillant. On a beaucoup ri surtout de cette pauvre aiguille qui ne peut plus marquer midi.

Liorat chante les *Vieilles choses* avec d'affectueux regrets et un enthousiasme rétrospectif qu'il aurait tort d'exagérer. Son petit trumeau est si doux de couleur, que le présent paraît tout noir à côté. N'est-il pas injuste en parlant de

L'esprit gaulois qu'hélas, nous n'avons plus ?

Et sa chanson ne donne-t-elle pas à l'auteur un formel démenti?

Comme chansons de circonstance, nous avons eu les couplets par lesquels Poullain a souhaité la bienvenue à Charles Band, restaurateur ordinaire et, ce soir-là, invité du Caveau, et les couplets de réception de Georges Murat, nouveau membre libre. Il est utile, quand les grands arbres vieillissent, et le Caveau en compte beaucoup de chenus, de songer aux pépinières, l'espoir des forêts de l'avenir. N'oublions pas non plus Lagarde, le joyeux épicurien, qui, quoique absent, était représenté par sa chanson du *Sultan*.

J'ai gardé pour la fin la chanson d'un visiteur qui a pour titre un *Candidat*, non seulement à cause de l'adhésion unanime qu'elle a soulevée, mais parce qu'elle serait de nature, si elle était mal comprise, à passer pour réactionnaire, tandis qu'elle n'est que juste et que l'auteur est un républicain. Ce candidat, c'est un amnistié. La politique a ses flux et ses reflux. On doit donc admirer le courage, même malheureux, et plaindre les vaincus; mais il est difficile de tolérer l'orgueil dans l'ingratitude et la prétention dans l'incapacité. C'est ce que l'auteur a voulu exprimer dans cette profession de foi comique d'un amnistié qui aspire à la députation. Je veux, dit-il,

Je veux qu' les homm' soient tous libres, tous frères,
Qu'ils aient mêm' part au commun revenu.
Abolissons les lois qui m' sont contraires,
Le cod' pénal, surtout, qu' j'ai trop connu.
Sur l'instruction, l'armée, et d'autr' chapitres
J'en dirais long et je s'rais écouté;
Mais j' viens d' là-bas : c'est l' meilleur de mes titres.
Citoyens, fait'-moi député.

Une des chutes qui a produit le plus d'effet est celle-ci :

Je le sais bien, à la session prochaine,
Le rang d' ministre à bon droit m'eût tenté;
Mais j' n'ai jamais écrit dans l' *Père Duchêne*.
Citoyens, fait'-moi député.

J'estime volontiers qu'il y a de bonnes gens partout, et voulus faire le don Quichotte : Vous connaissez, objectai-je, la comparaison de Jésus : la république céleste est semblable à un berger, etc. Vous savez qu'il y a plus de joie à retrouver une brebis perdue qu'à en conserver cent autres qui n'ont pas quitté le parc. — Assurément, me répondit-on, mais au moins faut-il que ce soit une brebis.

Et voilà ma lance rompue.

Je repris : On peut être amnistié et capable...

— Oui, comme on peut être amnistié et n'être qu'un sot. Que n'a-t-on pas dit, et justement, contre les lettres d'obédience, qui donnent à un ignorant le droit d'enseigner ce qu'il ignore! Ferez-vous donc du titre d'amnistié un brevet de capacité?

Et voilà ma rondache coupée en deux.

— Je ne sache pas, ajouta un autre, qu'il y ait dans l'île Nou une source miraculeuse dont les eaux possèdent le don féerique de changer en aigles les merles qui s'y sont désaltérés.

Et voilà mon armet aplati, et moi aussi. Défendez donc les absents!

E. IMBERT.

LICE CHANSONNIÈRE

BANQUET DU 4 FÉVRIER

Est-ce l'influence du brouillard ou des décès multipliés dont nous entretiennent les journaux? Le ton général des chansons dites l'autre soir à la Lice était d'une gravité singulière. La plupart des convives avaient cru devoir rimer des préceptes de morale ou de politique honnête, qui couronnaient peu gaiement un repas d'ailleurs assez mal servi. Jeannin lui-même, dont les gaudrioles coupent et terminent d'ordinaire les banquets par de gros éclats de rire, Jeannin a chanté de solennels couplets dédiés *Aux Enfants du peuple*... Le brouillard et les nécrologies, vous dis-je.

Des obligations présidentielles, celle de toaster mensuellement n'est pas faite pour effrayer le nouveau directeur de la Lice. Ryon a le vers facile, la verve abondante, et la santé qu'il a portée à la République et à la chanson « ces deux immortelles » méritait bien les bravos qui l'ont accueillie. Nos lecteurs en jugeront par eux-mêmes.

Jules Raux, intéressé par les aventures de la Gervaise de M. Zola, célèbre un des instruments de travail de cette perle des blanchisseuses :

Fer à repasser
Glisse, glisse, glisse.

Comme l'outil qu'ils chantent, les couplets de l'auteur (paroles et musique) sont capables de glisser... sur la pente du succès.

Avec Adeline fleurit la romance. *Je rêve de toi, mignonne*, dit-il à celle qu'il aime. Vous devinez toutes les flatteries adroites débitées sous le couvert de ce songe plus ou moins authentique.

Le Doute, de M. Vilmay; *l'Oiseau sans nid*, de M. Petit-Pierre; *le Gardeur de cochons*, de M. de Courmont; *le Noël de la libre pensée*, de M. de Gonet, appartiennent surtout au genre sérieux dont j'ai signalé l'envahissement. Mérites divers, succès égaux.

M. Hachin, lui, est toujours dans le ton agréable de la vraie chanson; mais, au lieu de fredonner ses œuvres nouvelles, il les a dites, l'autre jour. Cela n'en a pas changé l'allure au point que l'on n'ait pu saluer deux très-jolis tableaux de genre.

Alfred Leconte en veut beaucoup à la censure; il la flagelle et lui conseille le repos qu'elle a bien gagné. Le spirituel député-poète ferait bien d'aller chanter ses vers mordants aux oreilles du ministre, qui ne me paraît pas disposé à casser aux gages la vieille *Anastasie*.

M. Paul Avenel raconte *l'Histoire de Manon* dans un de ces pots-pourris qu'affectionnaient jadis les maîtres chansonniers. Malgré les timbres joyeux qu'il fait résonner, ce récit attriste plutôt qu'il égaie; c'est là sans doute ce que voulait l'auteur.

Une chose tout aimable, c'est le rondeau sur le rire, écrit par M. Robinot avec entrain, grâce et belle humeur.

Chebroux, trop modeste, a fait noter par je ne sais quel compositeur un air nouveau pour ses *Pauvres amours* que nos lecteurs connaissent. J'aime beaucoup mieux l'air primitif, composé par le chansonnier lui-même.

Le Mouvement général de M. Leblanc, et une poésie sans titre d'Alfred Leconte ont fait plaisir.

M. Gouts, d'une voix bien émue, demande que l'on répète ses chansons; elles en valent assurément la peine, et je ne serais pas étonné de voir son souhait exaucé dans un avenir prochain. Une chanson-proverbe, *Les Conseilleurs ne sont pas les payeurs*, de M. Haas, dénote également un certain mérite; elle renferme surtout un couplet politique très réussi.

M. Pingray, comme Molière, prend son bien où il le trouve. On a sans doute gardé souvenir de la chanson pleine d'atticisme, colportée dans nos rues avec ce refrain :

C'est pas toujours les mêmes
Qu'auront l'assiette au beurre.

M. Pingray reprend ces vers semi-prophétiques pour les modifier ainsi :

C'est pas toujours le même
Qui mang'ra tout l' fricot.

Evidemment, la version nouvelle détrônera l'ancienne; elle est plus expressive et plus substantielle. Mais le poète n'a pas toujours réfléchi aux applications qu'il en faisait. Venant par exemple après un couplet sur l'amour, le refrain de M. Pingray produit un effet non cherché. L'amour, un fricot! — Singulier amour que celui où l'amant trouverait à boire et à manger!

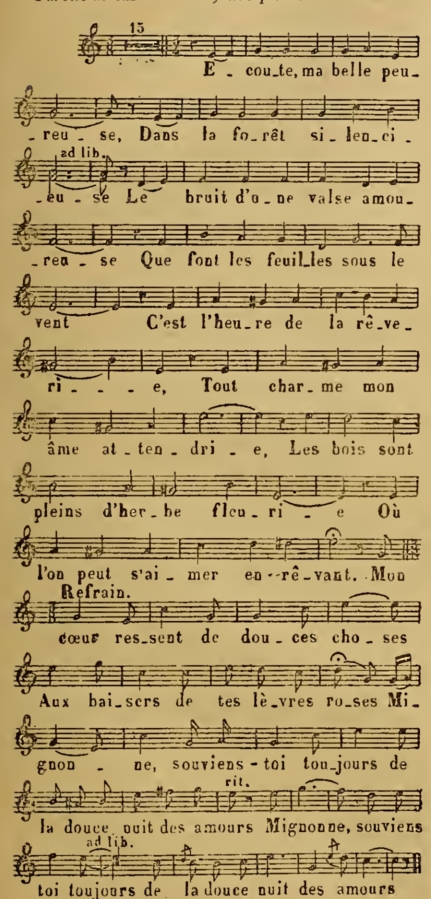
Quatre chansons connues de MM. Ryon, Echalié, Jeannin et Cahen ont porté à vingt le nombre des productions entendues.

L.-Henry LECOMTE.

LA NUIT DES AMOURS

IDYLLE

Paroles de Clément Casse, *musique de* J.-C. Thorel



Ecoute, ma belle peureuse,
Dans la forêt silencieuse,
Le bruit d'une valse amoureuse,
Que font les feuilles sous le vent.
C'est l'heure de la rêverie,
Tout charme mon âme attendrie ;
Les bois sont pleins d'herbe fleurie
Où l'on peut s'aimer en rêvant.

Mon cœur ressent de douces choses
Aux baisers de tes lèvres roses :
Mignonne, souviens-toi toujours
De la douce nuit des amours.

Au ciel il n'est pas un nuage,
La lune à travers le feuillage,
Pour en parer ton blanc corsage,
Argente les fleurs du chemin.
Ta bouche a le plus frais sourire,
Tes yeux sont mourants de délire,
Et sous le baiser qui m'attire,
Ta main frissonne dans ma main.

Mon cœur, etc.

Le rossignol sous la ramure,
Près de son amante murmure,
Et vient couvrir de sa voix pure
L'écho de nos baisers d'amour.
Auprès de toi, chère maitresse,
Mon cœur s'enivre à ton ivresse,
Il n'est qu'un regret qui l'oppresse,
C'est que déjà voici le jour.

Mon cœur ressent de douces choses
Aux baisers de tes lèvres roses :
Mignonne, souviens-toi toujours
De la douce nuit des amours.

A Mon ami A. Patay, directeur du Journal *La Chanson*

LA STATUE DE BÉRANGER

Musique de Tac-Coen (*)

Assez de piédestaux aux rois...
La France, aujourd'hui citoyenne,
Oubliant ces briseurs de lois,
Rêve de gloire plébéïenne.
Pensons aux nobles par le cœur
Plus qu'aux nobles par la naissance.
Béranger, ton nom dit : Honneur,
Patrie ! Amour ! Indépendance !

Au grand poète, au citoyen,
Dont la muse trop tôt s'est tue,
A Béranger, l'homme de bien,
Au grand poète, au citoyen,
La France doit une statue !

Après avoir chanté les gueux,
Pour les consoler de leurs peines,
De nos exilés malheureux
Ses refrains allégeaient les chaînes.
La prison s'ouvre à ses couplets ;
Qu'importe ses jours qu'il expose :
Enfant du peuple, il n'a jamais
Du peuple déserté la cause !

Au grand poète, etc.

Mil huit cent quinze !... Entendez-vous?
Sous nos murs l'étranger s'avance...
Béranger chante : Serrons-nous,
Espérance et vive la France !
Puis, quand la vieille royauté
Montre un drapeau blanc qu'on abhorre,
Béranger chante avec fierté :
Gloire à l'étendard tricolore !

Au grand poète, etc.

(*) La musique se trouve chez Labbé, éditeur, 32, rue Notre-Dame-de-Nazareth.

Pour adoucir les mauvais jours,
Qu'aux rois ligués doit notre histoire,
Béranger chanta les amours,
Comme l'espérance et la gloire.
Refrains joyeux, où vingt beautés
A sa voix paraissaient éclore,
Nos grands-pères vous ont chantés,
Nos fils vous chanteront encore!

Au grand poète, etc.

Des frais atours de la chanson,
Affublant la philosophie,
Il faisait aimer la raison
Sous les habits de la folie;
Son nom mettait au front des rois
L'effroi du coupable en délire,
Pendant que la France à sa voix
Se ranimait dans un sourire !

Au grand poète, etc.

De fleurs, de lauriers, de drapeaux,
Ornons l'image humanitaire
De ce pacifique héros,
Du grand chansonnier populaire.
En lui, fêtons en ce beau jour
L'ardente foi patriotique;
Et qu'il s'éveille à notre amour,
Au cri : Vive la République!

Au grand poète, au citoyen,
Dont la muse trop tôt s'est tue,
A Béranger, l'homme de bien,
Au grand poète, au citoyen,
La France doit une statue

EUGÈNE BAILLET,
Trésorier de la Lice Chansonnière.

TOAST A LA CHANSON

BANQUET DU 4 FÉVRIER

Chanson, fille de l'Espérance,
Toi, qui du monde as fait le tour,
Toi dont la patrie est la France
Où l'on t'aime d'un tendre amour;
Chanson — élégie ou satire —
Toujours jeune dans ta beauté,
Toi qui nous fais penser ou rire,
Toi qui sèmes la vérité;
Chanson qui, toujours d'âge en âge,
Berças les sages et les fous;
Chanson! reçois ici l'hommage
Que je te rends au nom de tous.
On te voit, traversant l'histoire,
Tantôt glaive et tantôt drapeau;
Célébrant aujourd'hui la gloire,
Demain, pleurant sur un tombeau.
Quand l'hiver, le pauvre murmure,
Ta voix adoucit les frimas,
C'est grâce à toi que la nature
Revêt sa robe de lilas.
Avec les francs buveurs, joyeuse
Tu siffles de malins couplets
Et tu te fais grave et railleuse
En passant devant les palais.
Salut, chanson! ouvre tes ailes:
Viens planer sur notre Banquet,
Ce soir, tes disciples fidèles
De leurs vers te font un bouquet.
Janvier dort enfin sous la neige,
Bientôt sonnera le réveil;
La chanson que l'amour protége
Apporte un rayon de soleil!
De Février qui nous rassemble
Je veux vous dire un souvenir
Auquel nous trinquerons ensemble,
Les yeux tournés vers l'avenir.
C'est en ce mois, l'anniversaire
D'un jour heureux et triomphant
Où le vieux Lion populaire
Brisa son baillon étouffant.
Buvons à ce jour magnifique
Qui vit soudain étinceler
Cette deuxième République
Qu'un traître devait nous voler.
La Chanson! — la Muse Française —
Etait là, lançant deux refrains :
Partout grondait la *Marseillaise*
Avec le chant des *Girondins!*
Le vingt-cinq, *Dupont*, l'âme pleine
De joie et de généreux cris,
Composa la *Républicaine!*
Qui se chanta dans tout Paris.
Amis, je bois au peuple libre
Qui renverse un joug détesté!
Je bois à la chanson qui vibre
Quand souffle un vent de liberté!
Je bois au fier refrain qui sape
Une tyrannie aux abois;
Je bois au vers vengeur qui frappe
Sur les courtisans et les rois!
Je bois aux strophes fraternelles
Quand le peuple a fait sa moisson;
Je bois à ces deux immortelles :
La République! et la Chanson!

HIPPOLYTE RYON,
Président de la Lice Chansonnière.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Le dimanche 1er février, la société *les Enfants de la Seine*, présidée par M. Cantarel, a donné dans son local ordinaire, 20, rue Palestro, sa sixième soirée dramatique et lyrique. *Les Ressources de Jonathas*, comédie-vaudeville en un acte, ont été enlevées très lestement par Mlles Louise, Hélène et MM. Charles, Emmanuel, Perrot, *Un Caprice*, comédie d'Alfred de Musset, a été interprété par MMlles Hélène et Louise, convenablement. M. Jules Koch ferait bien de se défier de son manque de mémoire. *Le Violoneux*, opérette, musique d'Offenbach, semble faire partie du répertoire des *Enfants de la Seine*. Nous l'avons vu bien des fois interpréter par divers sociétaires; nous avouons que les derniers interprètes ne nous ont pas fait oublier les anciens, bien au contraire. C'est une revanche à prendre surtout pour M. Eugène Koch. Mlle Eugénie et M. Perrot ont plus approché de leurs devanciers. Comme intermèdes, il nous reste à citer Mlle Eugénie dans le duo de la *Flûte enchantée*, Mlle Victorine dans *Baiser Mignon*, Mlle Berthe, *Passera-t-il, Passera-t-elle*, M. Bergier, l'air de *la Calomnie du Barbier de Séville.*

M. Samson, un sociétaire auteur, dont nous parlerons prochainement, a dit de la bonne manière *Les Ecrevisses*. M. Emmanuel chante *l'Homme qui pleure* d'une façon à vous fendre l'âme. Nous regrettons de ne pas savoir le nom du chanteur qui a interprété en artiste *J' suis vaporeux*. Cette même société a donné, le mardi gras, une splendide fête présidée par des demoiselles. La salle, complètement transformée, offrait un effet magique ; des flots de lumière inondaient de superbes toilettes. MM. Goblet et Perrot avaient mis tout leur talent et leur bon goût à la décoration de la salle, méconnaissable. Toutes les personnes qui ont assisté à cette soirée, qui prendra date dans les annales de la société, conserveront un heureux souvenir de cette fête qui s'est prolongée jusqu'à trois heures du matin. Inutile d'ajouter que le dévouement de M. Cantarel à la société des *Enfants de la Seine*, entraîne forcément le zèle des sociétaires.

A. PATAY.

Malgré le brouillard, la grande soirée mensuelle donnée le mardi 3 février, par la société lyrique *La Renaissance* n'en a pas été moins brillante. Une opérette et des chansons composaient le programme de cette soirée, dans laquelle nous avons eu le plaisir d'entendre : M. Voisin, artiste lyrique, qui a dit avec talent *Nos Amateurs*, grande scène d'imitation ; M. Mortreuil aîné, très amusant dans *Je me rappapillotte* ; M. Paul Launay, de *La Renaissance*, a interprété *le Bonheur n'est qu'en rêve*, musique de Jules Quidant ; le succès qu'obtient partout M. Paul Launay nous dispense d'en faire ici un nouvel éloge, contentons-nous de dire qu'il a été applaudi à outrance ; l'inimitable Jomain nous a dit avec cette manière qui n'appartient qu'à lui, *J'ai perdu mon Pépin*, et à la demande générale, *J'ai mon coup d' feu* ; il a eu les honneurs de la soirée ; Mme Valette, des *Amis du Commerce*, a été beaucoup applaudie dans *La diseuse de bonne aventure* et *la Femme à Papa* ; la gentille Mlle Louise, une *étoile* des sociétés lyriques, a fait une ample moisson de bravos avec *le Petit abbé* et *la Pigeonne* ; Mlle Julia, de *la Renaissance*, qui a dit avec entrain *Il a des Bottes* et *J' veux d'venir une femme du monde ; Le Coq en jupons*, opérette en un acte, a été brillamment interprété par Mlle Pauline Davoine et M. Goujon, tous deux de la *Renaissance*. N'oublions pas M. Cané qui compose de charmantes mélodies et accompagne avec talent.

Le cercle de *l'Espérance* donnera, le dimanche 7 mars, une matinée au *profit des Pauvres*, salle Pierre Petit. Nous en reparlerons.

HENRY MALLET.

L'Union Artistique (café du Globe, 9, boulevard Strasbourg) ne donne qu'une grande soirée chaque mois ; aussi apporte-t-elle un soin tout particulier dans la composition et l'exécution de son programme. Celui du 7 février se compose du premier acte de *Il ne faut jurer de rien*, comédie en trois actes du Français, de *Un jeune homme pressé*, vaudeville en un acte, des Variétés, et des *Jurons de Cadillac*, comédie en un acte du Gymnase, le tout agrémenté de quelques chansons.

Le premier acte de *Il ne faut jurer de rien*, interprété par MM. Néol et Valentin, n'était pas suffisamment su, ce qui a amené quelques légères hésitations. Néanmoins, MM. Néol et Valentin ont su nuancer leurs rôles avec goût et ont obtenu des applaudissements bien mérités.

Un jeune homme pressé, interprété par MM. Cherville, Néol et Gabriel, n'a été qu'une longue explosion de rires. Impossible d'avoir plus de verve et de brio que ces Messieurs.

Dans *les Jurons de Cadillac*, Mlle Louise et M. Cherville ont fait preuve d'une réelle valeur artistique. M. Cherville est on ne peut plus drôle sous les traits du capitaine Cadillac et Mlle Louise est une très gracieuse comtesse, pour les beaux yeux de laquelle nous subirions volontiers la même épreuve que le capitaine Cadillac.

Quant à la partie lyrique, nous citerons parmi les chanteurs M. Michel, qui a dit avec goût *Bonjour Printemps* et *le Boléro de l'Etudiant* ; M. Paulin, président de *l'Union Artistique*, qui s'est fait entendre dans *le Baiser à la Dame* ; M. Gabriel, très-applaudi dans *les Ecrevisses* ; M. Raymond, amusant au possible dans *l'Avocat des Maris*.

Nous avons assisté, le lundi 9 février, à la soirée donnée par la société *Union et Gaîté*.

Parmi les artistes qui se sont fait entendre nous citerons en première ligne M. Berlioz, l'excellent comique du *Cercle Musset*, dans *Qu'est-ce que tu prends*. MM. Renaud, pianiste, Borschmek, Marie, Cordier, H. Pin, Lemaire, Bourbonnet, Saget, Himin, Bourier et Jandet, ont fait une ample moisson de bravos. La pièce : *Les amis de Gustave*, vaudeville en un acte, a été assez lestement enlevé par MM. Pin et Lemaire, seulement je conseille à ces Messieurs de repasser leurs rôles.

Le roi de la soirée a été l'amusant comique *Lelarge* que l'on avait fait passer pour mort et qui n'a pas l'air d'en avoir envie. Il a interprété une scène d'imitations, dont il est l'auteur, intitulée : *La fête de Boulogne*, et dans laquelle il imite la toupie hollandaise, la roue du pain d'épice et les boniments des saltimbanques. Son camarade Berlioz lui servait de compère.

Une leçon de galanterie en passant ! Pourquoi M. le maître des chants, n'ayant qu'une seule dame inscrite, a-t-il attendu la fin de la soirée pour faire chanter la charmante Mlle Lucie.

La Lyre de la Gaîté, présidée par M. Letiran, vient de donner une soirée au bénéfice des pauvres du Ve arrondissement. Elle a produit *trente-cinq francs* qui ont été remis au Maire. Tous les samedis, dimanches et lundis, soirée à 8 heures, 18, rue Descartes.

SEPTIÈME CONCOURS MENSUEL

Ouvert du 1er au 20 février.

Nous rappelons que nos abonnés seuls ont droit d'y prendre part avec une chanson de six couplets, avec ou sans refrain.

Le premier prix sera publié dans le journal et recevra dix exemplaires.

Les titres et les noms des auteurs des deux pièces suivantes seront publiés.

CONCOURS ENTRE LES SOLISTES

Des Sociétés Lyriques

Plus de 50 sociétés lyriques ont répondu à l'appel du comité dirigé par M. Delaporte. 206 concurrents doivent prendre part aux concours qui auront lieu les dimanches 15, 22 et 29 février, en matinées, au Tivoli Womsol; le 15, entre 30 basses et barytons, 6 fortes chanteuses et 37 comiques excentriques. Font partie du jury : MM. Barré, de *l'Opéra-Comique*; Adrien Boieldieu, *compositeur;* Bonnohée, *professeur au Conservatoire*; Samuël David, *compositeur;* Guiraud et Kowalski, *compositeurs*, et Jules Lefort, *professeur de chant*. Le dimanche 22 février doit avoir lieu le 2e Concours entre 7 forts ténors, 8 tyroliennes, 42 comiques de genre (hommes), 2 comiques excentriques (dames). Les membres du jury du 2e concours sont MM. Barnold, de *l'Opéra-Comique;* Des-Rosau, *chanteur;* Guillot et Hermann, *chefs d'orchestre;* Georges Piter, *chanteur-compositeur*. Le 3e Concours, 29 février, aura lieu entre 11 basses et barytons, *opéra*, 15 chanteuses légères, 32 ténors légers et 13 comiques de genre (dames). Les membres du jury seront pris parmi ceux déjà nommés.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette heureuse tentative, appelée croyons-nous, à d'excellents résultats.

A. PATAY.

CHOSES & AUTRES

Oh maudit hiver! que de ravages tu causes dans nos rangs. Tes rigueurs ont rendu malades ceux d'entre nous qui se portaient bien et tué ceux dont la santé était chancelante. Au nombre de ces derniers, il faut inscrire Mme Noël Mouret, l'épouse du vaillant chansonnier qui, à trente ans de distance, a donné au peuple ces deux viriles chansons, *Charlotte la Républicaine* et *la Gerbe Républicaine.* Non-seulement Mme Mouret tenait à la chanson par son mari, mais elle était la sœur du chansonnier populaire Charles Gille ; c'était sa sœur non par les liens de famille seulement mais aussi par la pensée, elle vouait au souvenir de son frère un culte qui ne s'est éteint qu'avec elle.

C'est pourquoi à son enterrement purement civil on retrouvait réunis les chansonniers et les amis de la vraie chanson, de cette belle et honnête fille, si maltraitée dans les concerts d'aujourd'hui. Nous citons au hasard: Eugène Imbert, Guigue, Eugène Baillet, Cahen, Ducret, Denanjanne, Evrard, l'éditeur Labbé, Mme Elie Deleschaux, Edouard Legentil, Chollet, Liébeau, Teulet, le chanteur Marcel Boucher, etc.

Le journal *La Chanson* était représenté par son directeur A. Patay. Mme Mouret était âgée de 68 ans.

Le 25 janvier, a eu lieu au théâtre du Château-d'Eau, une *Matinée-conférence* organisée par le comité de la Société Philanthropique des Ecoles laïques du 3e arrondissement, sous la présidence de M. Roques, ancien maire de Puteaux.

La conférence a été faite par M. Bonnet-Duverdier, avec le concours d'artistes tels que Mmes Juana et Duparc, MM. Victorin, Welly et Fugère, de l'Eldorado. Il est inutile de dire que le concert a été des plus brillants. La société symphonique *Les Trouvères* sous la direction de son habile chef Jules Raux, prêtait son concours à cette œuvre patriotique et exécutait les meilleurs morceaux de son répertoire chaleureusement applaudis.

Cette société dont le but est de faire de la musique sérieuse et à laquelle nous portons un vif intérêt, fait appel à tous les amateurs de musique d'ensemble.

Les personnes qui désireraient en faire partie sont priées de vouloir se faire inscrire tous les lundis et jeudis, au siége social, 11, place de la République (Maison Orange), de 9 à 11 heures du soir.

C'est le 29 janvier qu'est venu, devant la cour, l'appel interjeté par MM. Dubost, Gabillaud, Philibert et Rodhé, membres de la Commission des comptes de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique assignés par M. Rollot, agent général de ladite Société, pour diffamation.

La cour a fait droit aux conclusions de Me Doumerc, avocat des appelants, a infirmé le jugement du 24 décembre dernier, et a condamné M. Rollot à tous les dépens de première instance et d'appel.

Le lundi 2 février la société des Auteurs-Compositeurs et Editeurs de Musique avait à élire en assemblée générale extraordinaire, un syndic pour compléter son syndicat. Trois candidats étaient en présence. Chacun d'eux est monté à la tribune à son tour. Leurs professions de foi étaient toutes trois taillées sur le même modèle et se résumaient ainsi : renvoi de l'agent général.

L'assemblée était composée de 135 membres. M. Philibert, le plus hostile des trois candidats, a été élu par 88 voix et ses compétiteurs en ayant obtenu 31 cela fait 119 voix contre l'agent général dont les silencieux amis ont déposé dans l'urne seize bulletins blancs. Car c'est une chose assez remarquable qu'après plus de quinze années de gestion, l'agent général n'aie pas eu à présenter un sociétaire-candidat pour soutenir sa cause. C'est grave !

Vient de paraître chez Corsier, éditeur, 9, faubourg du Temple *Valse des papillons*, et le *Jour de l'an des amours*, paroles de Noël Mouret, musique de J.-C. Thorel. Du même compositeur, *La Grisière*, quadrille pour piano.

Le Directeur-Gérant, A. PATAY.

3e ANNÉE. — N° 39. 20 CENT. LE NUMÉRO 1er MARS 1880.

LA CHANSON

Directeur-Gérant
A. PATAY

Il est rendu compte de tout ouvrage dont il est déposé deux exemplaires dans nos Bureaux.

Revue Bi-Mensuelle
ARCHIVES DE LA CHANSON
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois
Les Abonnements partent du 1er Mai & du 1er Novembre

Secrétaire de la Rédaction
H. MALLET

Annonces, la ligne... » 50
Réclame, — 1 »

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an........... 6 fr.
» six mois......... 3 »
Etranger, le port en sus

SOMMAIRE :

LES MÉLODIES DE SCHUMANN (*)

II. LE NOYER (**)

Passant le soir auprès du noyer, sous les fenêtres à demi fermées d'une jolie habitation, je distinguai une mélodie plaintive, telle qu'on eut dit une harpe dont quatre cordes, caressées d'un souffle, auraient vibré sous le vent, les autres répondant une à une au contact des doigts et agitées avec délicatesse, comme pour velouter un peu les sons aigus de la phrase aérienne. Celle-ci glissait, monotone, désolée, incisive et s'éteignait presque aussitôt, laissant à découvert un dessin continu dont les caprices mélodieux conserveront à l'ensemble une teinte vague, uniforme, au-dessous de laquelle vont se détacher, à plusieurs octaves de distance, les notes principales de la romance, devenues ainsi de véritables *harmoniques* (***).

J'avais vingt ans : à cet âge, l'âme qui a conservé sa pureté native rêve un ange à aimer pour la vie. Je m'arrêtai croyant avoir trouvé le mien. Ces accords, ce timbre juvénil me faisaient frémir, je pressentais le bonheur, je devinais une amie, je sentais mes yeux se mouiller ; je me figurais entendre deux voix, voix des lèvres et voix du cœur, celle-ci s'efforçant de mentir, celle-là incapable de rien déguiser. J'écoutais :

Devant la maison joyeuse,
Dans les verts rameaux
D'un noyer chantaient les oiseaux.
La fleur, voix mystérieuse,
Mêlait un soupir
Au murmure du zéphyr.

A l'ombre de la charmille
Les gazouillements,
Les soupirs, les propos charmants,
Parlaient de la jeune fille,
Qu'oppresse la nuit, le jour,
Son premier rêve d'amour.

Silence ! silence !
La jeune fille s'avance ;
Parlez plus bas, ne l'éveillez pas ;
Parlez plus bas.
Son cœur écoute,
Epanoui ;
Et soupire et doute
Si vous parlez de lui.

Ces dernières strophes, dites à demi-voix, pénétrèrent en moi comme une réponse à mes pensées les plus intimes, mon émotion ne put se contenir, mes larmes coulèrent. Tout à coup une main me saisissant le bras, fit s'envoler mon rêve ; j'eus honte de ma sensibilité, je perdis contenance et, détournant la tête, je cherchai à m'éloigner. Je ne le pouvais pas : il fallait revenir, je revins. Une femme très-âgée dont la démarche paraissait étrange s'approcha de moi, me fit quelques signes inintelligibles, m'adressa des paroles incohérentes, d'où je conclus que ses idées avaient perdu toute lucidité. Ensuite elle se recueillit et ajouta :

« C'est l'enfant de ma fille que vous venez d'entendre, c'est la dernière de mes filles : celle qui fût sa mère mourut à vingt ans : je veux vous montrer sa tombe et son linceul blanc ; moi qui lui donnai la vie, je porte chaque jour des fleurs sur la terre où elle repose, venez partager notre deuil : aucun ami n'eut jamais à ce point ma confiance, mais vous avez compris la romance de mon enfant. »

Alors me prenant la main, elle me conduisit sous le noyer, tout près d'une fontaine dont l'eau, recueillie dans un bassin, filtrait en gouttelettes à travers une bordure de lierre formant ainsi une petite cascade avant de se perdre sous les hautes herbes que l'humidité entretenait au dessous.

Nous demeurions silencieux : elle, comme absorbée par une pensée pénible, moi, timide à ses côtés, n'osant l'interroger. Une jeune personne s'approchant alors, se mit à genoux sur un banc de mousse, et, moi-même, touché à cette vue, je me laissai entraîner vers elle. On mit dans sa main ma main ; sans réflexion, je m'agenouillai pendant que son aïeule s'écriait montrant une tour démantelée encore debout sur un côteau voisin :

« Là, fut le repaire du dernier seigneur de la contrée égorgé par le peuple dès qu'on parla de liberté. Ici même, au lieu où jaillit cette source, aboutissait un souterrain dépendant du château. Ma fille y fut traînée vivante et l'odieuse prison devint son tombeau. Dieu lui donna pour linceul cette nappe d'eau limpide ; pour abri ce noyer qui la protège l'hiver contre les gelées et l'été la rafraîchit. »

A. ÉDÉMA.

(*) Voyez le n° 36.
(**) Schumann, op. 25 n° 3. Paris, Durand et Cie éditeur, 4, place de la Madeleine ; prix : 1 fr. 65 net.
(***) On appelle ainsi certains sons qui naissent spontanément des vibrations d'un engin sonore. Ex. : frappez sur le piano un *fa* grave, vous entendrez la 12e et la 17e supérieures de cette note, soit *do* et *la*.

ETUDES SUR LES CHANTS ÉTRANGERS(*)

(*Suite*)

Algérie (Hussein Dey).

Dans notre dernière étude, *Voix de la brise*, nous avons promis aux lecteurs quelques chants arabes et des refrains de bivouacs. Voici une romance arabe traduite par notre ami, El-Kaïm, du bureau indigène des Djidjelli. Il faut l'entendre chanter par un fils de Mahomet, sur cet air lent et mélodieux qui fait le charme de tous les chants orientaux. *Messaoudah* est une de ces romances que les fils de Cheiks ont fait connaître dans les salons français de l'Algérie, et plus d'un des grognards de Sidi-Ferruph se souviendra sans doute de l'avoir entendu chanter pendant les courts instants de répit que nous laissaient les Kabyles, alors qu'il fallait gagner, en l'arrosant de sang français, chaque pouce de la terre brûlante d'Afrique.

Ainsi que nous l'avons déclaré, il ne nous appartient pas de juger les œuvres que nous soumettons aux lecteurs. Notre mission n'est pas de critiquer et nous ne voulons pas dépasser le but.

Quoique nos *études littéraires sur les chants étrangers*, commencées depuis longtemps, n'aient pas été remarquées, nous avons pourtant reçu divers encouragements, — c'est plus que nous ne méritons. Ainsi, notre ami F. d. R. (de Parlosk), compositeur russe, nous engage, au nom de ses confrères, à continuer la traduction des chants de l'Esthonie. Il ne nous reste plus qu'à exprimer un regret sincère, celui de ne pas avoir été suivi par nos confrères, plus érudits et dont le nom a plus d'autorité.

Ceci dit, nous donnons plus bas la traduction de *Messaoudah* :

Les boutons de la rose
N'ont jamais la fraîcheur
De sa lèvre mi-close
Au doux souris moqueur.
Allah ! Allah !
En ce beau jour
Prêche l'amour
A la suave Messaoudah !

Son regard est de flamme
Et son poignet d'acier
Sait planter une lame
Au cœur de l'étranger !
Allah ! Allah ! etc.

Dans son cœur qui palpite
Vit un sang africain ;
Sur son sein qui s'agite
Nul n'a posé la main !
Allah ! Allah ! etc.

Allah ! pour un sourire
Je renierais ma foi !
Allah ! dans mon délire
Je te maudirais, toi !!
Allah ! Allah ! etc.

Exauce, moi, de grâce,
Allah ! Allah ! Allah !
O rage, dans l'espace
S'enfuit Messaoudah !
Allah ! Allah !
En ce beau jour
Prêche l'amour
A la suave Messaoudah !

Nous laissons à nos lecteurs le soin d'analyser ce chant et celui de l'Ukraine paru dans notre dernière étude. Tous deux ont le même souffle !

P.-E. ÉRARD.

(*) Voir les nos 17, 26 de *La Chanson*.

LE DINER DES PARISIENS DE PARIS

Deux surprises attendaient, jeudi 19 février, les convives du *Grand Quinze*, chez Brébant : c'était d'abord une très-artistique, très-fantaisiste *eau-forte* du peintre Henri Saintin, laquelle remplaçait, d'une façon délicate, la vulgaire carte découpée ou ornée d'une vignette chromolithographiée des menus habituels ; nous la reproduirons prochainement ; puis après, des vers humouristiques dits par nos confrères J. Vautrey, Alf. Sonnet, Lud. d'Arthies, et des strophes de Léon Duvauchel, inspirées par le tableau de Jean Desbrosses, *Le Brouillard dans la montagne*, qu'on verra au prochain Salon ; — c'était une spirituelle chanson de Marc Chautagne et Edouard Doyen, qu'on applaudit à tout rompre. Ecrite spécialement pour cette réunion fraternelle, elle fera cependant bientôt, nous en sommes persuadé, le tour des sociétés chantantes, puisque nos amis nous autorisent à l'insérer, toute fraîche éclose, dans les colonnes de *La Chanson*.

UN PARISIEN.

A notre Ami Léon Duvauchel

LES PARISIENS DE PARIS

Chantés au 2e dîner des Parisiens de Paris le 19 février 1880

Paroles de Edouard DOYEN, musique de J.-Marc CHAUTAGNE

On a chanté les Francs-Comtois,
Les Picards, les Normands et les Champenois ;
Les Bourguignons, les Navarrois,
On a même chanté jusqu'aux Iroquois.
Tout cela ne me touche guère,
Moi je prétends, vidant mon verre,
Chanter aujourd'hui, mes amis,
Les vrais Parisiens de Paris (*bis*).

Chaque province, de tous temps,
A fraternellement groupé ses enfants,
Qui, parmi nous, serrent leurs rangs.
Seuls les gens de Paris s'en vont tous errants.
C'est un grand tort, et pour qu'il cesse,
Au sein de l'antique Lutèce
Formons le faisceau, mes amis,
Des vrais Parisiens de Paris.

Nous comptons, parmi nos aînés
Qui, dans le vieux Paris se sont illustrés,
Des maîtres de tous vénérés
Pour les grands souvenirs qu'ils nous ont laissés.
Beaumarchais, Villon et Molière,
Jean Goujon, Lesueur, Voltaire.
Voilà, je le crois, mes amis,
De vrais Parisiens de Paris.

Paris est l'immense berceau
De tout être qui pense et rêve le beau.
A son peuple qu'on dit badaud
Il faut chaque matin donner du nouveau.
Art, musique, littérature,
A son cœur tout sert de pâture.
Car du génie ils sont épris
Les vrais Parisiens de Paris.

C'est de Paris qu'on vit surgir,
(Quand le peuple écrasé se mit à rugir)
Ces grands hommes sachant mourir
Pour défendre nos droits et nous affranchir.
Dans la tourmente populaire,
Du ventre de la Cité-Mère
La Liberté sortit aux cris
Des vrais Parisiens de Paris.

LE RIEUR

AIR : *Heureux habitants des gais vallons de l'Helvétie* (PLANTADE)

Rire un peu de tout
C'est jeter des fleurs dans sa vie,
Rire un peu partout,
Joyeux viveur, voilà mon goût.
Qu'un sage après tout
Taxe ma gaîté de folie,
J'en ris entre nous :
Les sages souvent sont les fous.

Je ris quand je vois
L'orgueilleux que raison flagelle,
J'ai ri bien des fois
Du Pape infaillible et des Rois.
Galant et grivois,
Je ris quand je trompe ma belle
Et je ris ma foi
Quand elle en fait autant que moi.

Je ris des méchants
Qui se déchirent sur la terre,
Je ris des pédants,
Des envieux, des impuissants,
Je ris des amants
Timides, je ris quand mon verre,
Inspirant mes chants,
Couvre de fleurs mes cheveux blancs.

Je ris quand le vin
Pétillant sur la table arrive,
Je ris au festin
Où circule le mot badin,
Je ris au refrain
Chassant la romance plaintive,
Jetant de Catin
La coiffe au dessus du moulin.

En toute saison
Je ris lorsque je vois ensemble
Sagesse et raison,
Les deux ennemies à Suzon,
Quitter ma maison
Dès que le plaisir nous rassemble,
Chassé par les sons
De ses baisers, de mes chansons.

Fou, qui prend toujours
L'épine en recherchant la rose
Et qui des amours
Ne sait pas embellir tes jours,
Tes tristes discours
Rendraient mon front sombre et morose,
Je fuis ton séjour
Car je ne veux vivre que pour

Aimer le plaisir
Rire à la fleur que Dieu me donne,
Aimer pour jouir
Et devenir vieux sans vieillir,

Puis pour bien finir,
En dégustant mon vin d'automne,
Chanter l'avenir
En souriant au souvenir.

Quand juste et fatal
Le temps à mon âme immortelle
Fera le signal
D'abandonner son vieux local,
Le sol végétal
Que la dépouille renouvelle
Aura le total
De ma gaîté pour floréal.

Rire un peu de tout
C'est jeter des fleurs dans sa vie,
Rire un peu partout,
Joyeux viveur, voilà mon goût.
Qu'un sage après tout
Taxe ma gaîté de folie
J'en ris avec vous :
Lés sages souvent sont les fous.

J.-B. ROBINOT.
De la *Lice Chansonnière*.

A UNE BABYLONIENNE

L'amour n'est bien souvent qu'un songe
Dont la vieillesse est le réveil.
ELISA MERCŒUR.

Dans tes regards charmants où l'azur se repose,
J'ai vu, sous les lueurs du futur enchanté,
De nos êtres défunts, dont Dieu nous recompose,
S'envoler les esprits vers son immensité !

Ta parole a pour moi de divines caresses
Dont on cause à jamais en s'adorant toujours;
Malgré l'heure qui fuit qu'un million d'ivresses
Dans l'éclair d'un baiser enlacent nos amours !

Ta haute intelligence aux courses de sa flamme
M'éclaire en me montrant, de ton âme à mon âme,
Des bonheurs d'avenir dont tu m'enivreras.

Ton souffle a réchauffé mon sang glacé par l'âge,
Laisse-moi, sans frémir du cyprès qui m'ombrage,
Renaître sur ton sein en mourant dans tes bras !

L.-G. GAUNY.

INHUMATION PRÉCIPITEE

La putréfaction est le seul vrai signe de la mort
PORTAL (*).

Réveil abominable... Où suis-je?... Ouvrez donc vite !..
Déclouez cette bière... Au secours !.. Oh ! mon Dieu !...
Je vis.. j'étouffe... à moi !!... — Mais il faut que j'évite
De m'user pour m'enfuir de cet horrible lieu...

Oh ! j'ai froid... fossoyeur !!... Ah ! s'il pouvait m'entendre..
Ma chair en frissonnant s'écorche à chaque effort...
Sous la terre je sens de la terre s'étendre...
La vie au bout des dents va dévorer la mort !...

Ma femme... mes enfants... la folie et la rage
Roulent dans ce cercueil leur ténébreux carnage...
Tout en sang je ne puis en écarter les joints...

De quelque crime affreux la victime se venge !
Mon être me fait peur... Que j'ai faim !... On me mange !...
Oh ! supplice infernal !!... Je me ronge les poings...

L.-G. GAUNY.

(*) Portal (Antoine) médecin français (1742-1832), un des fondateurs de l'Académie de médecine (1820).

N'AIMEZ JAMAIS, MARQUISE!

Air de Menuet

Auprès de Philis, la bergère,
Lysandre, le joli berger,
Soupirait d'une voix légère
Les feux d'un amour passager!
L'innocente tôt fut conquise,
Et Lysandre eut cent envieux :
— Philis avait, belle Marquise,
Votre sourire et vos beaux yeux !

L'émoi soulevait son corsage,
Et soudain son front rougissait,
Quand, pour la voir à son passage,
Le beau Lysandre paraissait.
La première ardeur est exquise,
Et son trouble est délicieux !
— Vous le savez, belle Marquise,
Je vois se baisser vos beaux yeux !

Mais Lysandre fut infidèle,
Et Philis pût voir son berger
Répéter, près d'une autre belle,
Que son cœur ne savait changer!
Elle en mourut, la pauvre éprise,
Maudissant l'amour et les dieux !
— N'aimez jamais, belle Marquise,
L'amour fait pleurer les beaux yeux !

PAUL WOLFF.

LES TÊTES DE BOIS

Je ne dédaigne ni les viandes dorées ni les bouteilles poudreuses; mais j'aime surtout ces lieux de réunion intime où manger est la petite affaire; on n'y vient guère que pour faire de l'esprit : chacun apporte son plat.

JEAN DOLENT.

Ces paroles qui me servent d'épigraphe et que j'emprunte au livre d'un accent si particulier de notre compagnon ès-arts et festins, lequel livre mirifique a pour titre : *Une volée de Merles*, n'ont jamais été mieux de mon goût qu'à notre dernier banquet. En effet, outre que tout le monde était en belle humeur et que les mets n'avaient rien de rècherché, la petite académie mangeante qui siége au café d'Alençon se trouvait à peu près au grand complet. Citons, seulement parmi ceux avec qui les lecteurs de *La Chanson* n'ont pas encore fait connaissance : le comte Ch. d'Osmoy, député; les peintres Paul Sébillot (le même qui signe de très intéressantes études sur la Bretagne), Galerne, Artigue et Frédéric Régamey; le sculpteur hors-concours Etienne Leroux ; l'architecte Terrier; Alexandre Georges, compositeur de musique; Sonnet, de la *Vie Domestique*, Edouard Schuré, de la *Revue Alsacienne*, puis, pour terminer dignement cette longue présentation, le stupéfiant Jules Gaillard, avocat et bon poète — *rara avis.* Ce qui fait, à chacun le sien, quantité de ces plats dont parle notre ami Jean Dolent. De sorte qu'on n'a pas jeûné.

Sitôt les faims calmées, nous avons eu l'heur d'entendre le comte d'Osmoy dans une légende bretonne arrangée par lui pour le piano : *Simonne.* Car M. d'Osmoy ne se contente pas d'être un écrivain dilettante distingué, c'est aussi un musicien charmant : son *Petit Jean*, surtout, excellemment interprété par le parfait pianiste Georges, est une berceuse d'un effet pittoresque et destinée à devenir populaire, dès qu'on pourra se la procurer dans le recueil de mélodies qui va paraître prochaînement chez l'éditeur Michaelis.

Puisque nous sommes en pleine harmonie, il est à propos de parler des très jolis vers d'Antony Valabrègue, dits par l'auteur avec autant de charme qu'ils en méritent; *Peurs de femme*, le *Dimanche des mendiants*, *Temps d'hiver* sont extraits des *Poèmes Parisiens*, édités ces jours-ci par Lemerre — l'habile homme! Qu'ils sont fort imagés et délicatement traités, ces petits poèmes! La poésie de Valabrègue, sincèrement émue, d'une grâce touchante, ne fait pas plus de bruit qu'un mince filet de source courant dans la verdure; mais elle n'en garde pas moins pour les cœurs assoiffés de tendre idéal, sa fraîcheur limpide, douce et désaltérante...

Ensuite ce fut le tour de Georges Nardin à la blonde chevelure. Le futur poète des *Prémices*, sournoisement tapi dans un angle de la salle, se délectait au conte en vers quelque peu... gaulois de l'éventailliste Dolent, lorsqu'il fut soudain arraché de sa retraite et dut faire tintinnabuler joyeusement à nos oreilles charmées (il prétend que non) les rimes sonnantes et millionnaires de sa chanson moyen âge, *la Belle Yseult*, ciselée comme une aiguière de Cellini et agrémentée d'archaïsmes délicieux.

Après quoi vinrent Sonnet, justement applaudi à la lecture d'une pièce d'assez longue haleine, et enfin Edouard Schuré. *L'Alouette* de ce dernier, s'élevant dans les airs, au petit jour, l'aile tout humide de rosée, et acclamant la rouge flamme du soleil naissant d'une infinité de roulades sonores et de trilles endiablés, nous a semblé s'arrêter peut-être un peu court : mais est-ce bien un défaut ?

Toutefois c'est au jongleur Gaillard qu'il était réservé de décrocher la timbale du succès. Le lauréat de *la Cigale*, sur un sujet et des rimes donnés séance tenante, a de suite improvisé et comme en se jouant le sonnet reproduit à la page suivante où il se trouve ingénieusement encadré par le joli dessin composé tout exprès par l'éminente Tête de Bois P. Teyssonnières, de *l'Illustration.* C'est merveille de voir ainsi personnifiées la Peinture, la Musique, la Poésie, et le lecteur se gaudira comme nous dans l'admiration de ces mignons génies laborieusement occupés à leur besogne habituelle et s'y livrant avec une candeur vraiment adorable. Il serait tout à fait à désirer que sonnet et composition figurassent en tête de cet intéressant volume écrit, illustré et publié en ce moment par les plus anciens membres de la société, connue à l'origine sous l'appellation du « dîner de l'Invalide ».

Je reparlerai, pour terminer, des *Corbeaux* de Henry Mürger, chantés de nouveau et avec tant d'âme par le peintre Besnus, qui trouva l'air (inédit) en compagnie de l'auteur de la *Chanson de Musette.* Dans cet air-là, une simple mélopée, il y a comme des planements d'ailes noires, et la note finale se poursuit au loin... loin : tel, dans la vallée, un appel de pâtre sur la montagne.

UNE TÊTE DE BOIS.



AUX TÊTES DE BOIS

Entre Têtes de Bois nous vidons notre *gourde*,
Mêlant aux flots du vin les flots purs de nos *cœurs :*
Comme en foyer ami brûle notre *falourde*,
Quoique Têtes de Bois, nos essences sont *sœurs*.

Si la vie à porter à chacun paraît *lourde*,
Le soutien fraternel peut nous rendre *vainqueurs*.
Il n'arrive jamais qu'on fasse ici de *bourde :*
L'amitié défendrait de paraître *moqueurs*.

« L'invalide » qui veille à la place *Vendôme*,
Cherchant son Empereur sous le céleste *dôme*,
Nous plairait davantage en étant *égrillard*.

Nous chiffonnons la Muse à claire *collerette*,
Gaîment nous effeuillons femmes et *pâquerettes :*
Chaque Tête de Bois possède un cœur *gaillard*.

Jules GAILLARD.

MA RÉCEPTION AU CAVEAU

BANQUET DU 6 FÉVRIER 1880

AIR : *La Femme à barbe*

Me voilà membre du Caveau;
Pour moi, Messieurs, c'est une gloire;
Le fait va paraître nouveau,
Et beaucoup n'y voudront pas croire.
Mais il faut faire une chanson
Ayant la couleur et le son
Si je veux, comme mon beau-père,
De Panard boire un jour le verre.
Car, on ne peut plus le nier,
Vous m'avez sacré chansonnier;
A ce fait on devait s'attendre
Et cela ne peut point surprendre,
De mon beau-père étant le gendre (*).

Je vous suis donc reconnaissant;
Mon remercîment est sincère :
De Grangé, Nadaud et Vincent,
Je suis désormais le confrère.
J'ai Duvelleroy pour parrain,
Au Pot-au-Feu j'aurai Poullain,
Et par quelques chansons, peut-être,
Comme eux je me ferai connaître.
Car, on ne peut plus le nier, etc.

Mais d'abord, cherchons un sujet
Joyeux, gracieux ou superbe;
Que la rime y vienne d'un jet,
Ainsi que l'eau du ciel sur l'herbe.
Cherchons et la forme et le fond,
Comme Vilmay soyons profond;
Pour chanter comme lui la Gaule,
Il ne me faut qu'un coup d'épaule!
Car, on ne peut plus le nier, etc.

Dois-je faire comme Jullien
Des chansons pleines de tendresse?
Ou bien prendre le sacré-chien,
Dont s'anime Mouton-Dufraisse.
Faut-il saisir l'esprit au vol
De Piesse et de Montariol?
Ou, l'allure déboutonnée,
Rire à plein ventre avec Fénée!
Car, on ne peut plut le nier, etc.

D'aucun d'eux je n'ai le savoir,
Ma voix est d'un faible calibre;
Je me tiendrai dans le devoir
Que l'on demande au membre libre :
Payer la cotisation,
Offrir, à la réception,
Le Champagne à vague écumante,
Pour applaudir lorsque l'on chante!
C'est là que je saurai briller;
Mais, un jour, en franc chansonnier,
Je veux, Messieurs, me faire entendre,
Et, par mon talent, vous surprendre
Tous et lui dont je suis le gendre!

GEORGES MURAT.

(*) L'auteur de ces couplets a épousé la fille du chansonnier Charles Vincent, vice-président du Caveau.

SOCIÉTÉ DES AUTEURS, COMPOSITEURS
ET ÉDITEURS DE MUSIQUE

La Chanson, qui a ses entrées partout, n'avait garde de manquer le 12 février à l'assemblée générale de la société des *Auteurs, Compositeurs et Editeurs de musique*, qui se tenait dans la salle du Grand-Orient. Il s'agissait d'entendre l'Agent général Rollot se défendre des accusations portées contre lui dans le rapport de la commission des comptes. Chaque camp est animé, on sent qu'il y aura bataille. Les signatures sur la feuille de présence sentent la fièvre. M. Rollot, morne, froid, les traits bouleversés, prend place au bas de la tribune. Il y a là trois chaises, il est assis sur celle du milieu; des farceurs (il y en a partout) disent: « Voilà l'accusé.» On dirait qu'il attend Pandore et son compagnon. L'attitude du syndicat qui compose le bureau est calme et digne.

M. Colombier monte à la tribune... un discours de maître d'école à ses élèves... Passons. Arrivons de suite à l'orateur attendu, M. Laurent de Rillé. Il a télégraphié de Bruxelles hier à son co-sociétaire du *Diapason* (une petite société ayant pour but de dîner joyeusement ensemble chez Brébant, ce qui n'est pas ridicule du tout) : *Je serai là demain.* Voilà un ami au moins! et il y est. Son apparition à la tribune est toujours bien accueillie. C'est un causeur charmant que M. Laurent de Rillé, il parle devant une assemblée avec aussi peu d'embarras que s'il devisait avec sa blanchisseuse; il trouve et cherche à prouver que M. Rollot est un bon administrateur : « C'est vrai qu'il est bourru, dit-il, malhonnête même, et je conviens qu'il a écrit une lettre contre des sociétaires que je qualifie de déplorable; mais cette rudesse a été utile à votre société. Si j'avais été votre Agent général, continue M. Laurent de Rillé, ah! les choses se seraient passées d'une toute autre façon. Je suis très facile à vivre, j'aime la politesse dans les relations, vos livres auraient été tenus dans le meilleur ordre, enfin je crois qu'on n'aurait pas eu à se plaindre de moi; mais... votre société aurait touché cent vingt-cinq mille francs par an au lieu de sept cent mille. » On rit et on applaudit; on a raison, tout cela est d'un gentil personnage de comédie moderne. Seulement soyons sérieux pour un moment et résumons ce discours : M. Rollot est malhonnête, bourru, il insulte et traîne dans la boue ses administrés, c'est vrai, mais... il faut le conserver; M. Laurent de Rillé, aurait été doux, affable, conciliant, il aurait tenu les livres de la société d'une façon irréprochable, mais cela aurait nui à la société; tirez-vous de là comme vous pourrez.

M. Philibert répond à M. Laurent de Rillé, d'une façon courtoise, mais d'une logique serrée; il est aussi très applaudi.

Voici venir M. Rollot; il a la partie belle en somme, deux mois nous séparent de l'accusation et le temps adoucit tout. Il monte à la tribune lentement, il ne regarde pas l'assemblée, il étale devant lui des mains de papier écolier, son débit est court d'haleine; pourtant ses amis sont là tout près de lui, M. Métra semble lui dire du regard : « Voyons un peu d'aplomb, montez d'un ton ». Rien, la voix reste dans le gosier. Il tourmente les pauvres feuilles de papier qu'il a devant lui; rien, la salle est froide, pas un applaudissement, et cela a duré deux heures! Il a cité des fables, il a parlé de son jardinier, il a dit qu'il avait administré en père de famille, qu'il était pauvre, qu'il avait de la famille, etc.

Vous voyez qu'il y avait beaucoup de choses dans ce discours-là. Après tout une petite place pas bien difficile à tenir et qui ne demande que quelques heures de travail par jour, pour 35,000 francs qu'elle a rapportés l'an dernier (tout près de 100 francs par jour), une petite place comme cela vaut bien d'être défendue. M. Rollot demandait à se retirer, mais cette *brute* de Lindheim (expression de M. Rollot) est là qui le force à remonter à la tribune et veut qu'il s'explique des horreurs qu'il a dites et écrites contre lui Lindheim. Aie! L'Agent général voudrait bien s'en aller, il balbutie, il remonte son binocle, il change son dossier de main. Oui, c'est vrai, j'ai écrit cela, mais je croyais... j'avais cru... je ne pensais pas... Quelle pitoyable chose qu'un homme accablé sous le poids d'une mauvaise action!

Il est tard, il faut voter, le président Paul Avenel a épuisé sa voix, il passe la sonnette et la parole à son secrétaire Baillet qui pose la question sur laquelle on va voter. Sa voix est vibrante, mais ce n'est pas une voix qu'il faudrait, c'est un corps-de-chasse! Pendant ce temps un syndic qu'on nous dit être M. Boissière, le seul *Rolotiste* du syndicat, est monté sur sa chaise, il est en sueur, ses bras font le télégraphe, que dit-il? Le vote! 59 voix approuvent le rapport et 59 approuvent l'agent. Tableau! Que conclure de toute cette séance; sinon que l'agent-général a su en administrant d'une façon si *paternelle* la société mettre contre lui moitié de ses administrés...

Est-ce une situation bien normale pour lui?.. La parole est au syndicat!

UN VIEUX SOCIÉTAIRE.

PREMIER CONCOURS ENTRE LES SOLISTES

Des Sociétés Lyriques au Tivoli-Vaux-Hall

LE DIMANCHE 15 FÉVRIER

Membres du jury : MM. Barré, de *l'Opéra-Comique*; Adrien Boieldieu, *compositeur*; Bonnohée, *professeur au Conservatoire*; Samuël David, *compositeur*; Guiraud et Kowolski, *compositeurs*; et Jules Lefort, *professeur de chant*.

BASSES ET BARYTONS. — Deux 1ers prix : MM. Huet, de *l'Union française*; Juvénal des *Amis de l'Espérance*. — 2es prix : MM. Francfort, des *Enfants de la Gaieté*; Jules Kock, des *Enfants de la Seine*. — 3es prix : MM. Mauret, de *la Lyre Méridionale*; Dages, de *la Muse des Arts et Métiers*; Pillon, des *Enfants du Marais*. — 4es prix : MM. Labor, de *la Lyre Méridionale*; Follet, de *la Philarmonique du Ve arrondissement*; Jalade, du *Cercle Musset*.

DAMES, FORTES CHANTEUSES. — 1er prix : Mme Poirier, de *l'Amitié Artistique*. — 2e prix : Mlle Dubosc, des *Enfants de la Seine*.

COMIQUES EXCENTRIQUES. — Membres du jury : MM. Barnold, de *l'Opéra-Comique*; Des-Rosau, *chanteur*; Guillot et Hermann, *chefs d'orchestre*; Georges Piter, *chanteur-compositeur*. — 1er prix : M. Daltrof, *des Familles*. — 2es prix : MM. Chauchard, de *l'Echo des concerts*; Bourgeois, de *Clémence Isaure*; Fourmy, du *Cercle Béranger*; Péhée, de *Clémence Isaure*; Boulon Léon, des *Amis Inséparables*; Thiébault, des *Amis de la Lyre*. — 3es prix : MM. Antony, de *la Muse des Arts et Métiers*: Poucet, des *Enfants de l'Amitié*; Garnier, de *la Capricieuse*. — 4es prix : MM. Lefèvre, des *Amis du travail*; Arthur Charles, de *Clémence Isaure*; Defente, des *Amis de la gaieté de Montmartre*; Haase, des *Enfants de la Seine*.

CONCOURS DU DIMANCHE 22 FÉVRIER

Membres du jury : MM. Samuël David, *compositeur*; F. Strauss, Barré, de *l'Opéra-Comique*; Deffès, *compositeur*.

FORTS TÉNORS. — 1er prix : M. Barriel, de *la Lyre Méridionale*. — 2e prix : M. Pelouze, de *la Lyre Méridionale*. — 3e prix : M. Castor, de *la Muse Gauloise*.

TYROLIENS. — 1er prix : M. G. Pieffert, *des Amis du travail*. — 2e prix : M. Berdin, du *Cercle Béranger*. — 3e prix : M. Barreau, de *l'Avenir Artistique*.

COMIQUES EXCENTRIQUES. — Membres du jury : MM. Aurel, Barnold, de *l'Opéra-Comique*; Guillot et Hermann, *chefs d'orchestre*; F. Strauss. — 1ers prix *ex-æquo* : M. Voisin, de *la Cour des Miracles*; M. Beck, de *l'Echo des Concerts*; M. Pigenier, de *Sambre-et-Meuse*. — 2e prix : M. Perrot, *des Enfants de la Seine*. — 3es prix : M. Renault, *des Amis inséparables*; M. Demarchi, *des Enfants de la Seine*; M. Berlioz, du *Cerle Musset*. — 4e prix : M. Dogemont.

Dans notre prochain numéro, nous rendrons compte du troisième et *dernier* concours et nous publierons le rapport des membres du Jury sur l'ensemble des trois concours. Devant les résultats acquis, nous engageons fortement le Comité-Directeur à poursuivre l'œuvre commencée, en ouvrant de suite un concours dramatique de diction. Beaucoup de sociétés *lyriques* ayant parmi leurs sociétaires des récitateurs, et même des comédiens qui promettent, nous nous proposons de soumettre prochainement au Comité-Directeur une idée qui, croyons-nous, donnera aussi satisfaction à un certain nombre de sociétaires des réunions lyriques.

A. PATAY.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Transportée, 8, boulevard de Strasbourg, *La Cordiale* a donné sa soirée mensuelle le 12 février. MM. Gabriel, Musler, Capelli, ont ouvert la séance avec entrain. Mlle Berthe qui se perfectionne de jour en jour a chanté avec grâce *la Pigeonne* et *le Réséda*. M. Castelle, bon comique, très naturel dans la scène du mouchoir, devrait se défaire des imitations de vieillard et de grognard d'Austerlitz qui commencent à s'user. La comédie *A bon chat, bon rat*, de M. Jeannin, a été jouée par MM. Besnier, Gabriel et Douillard. Dans *les petits Cadeaux* de J. Normand, nous avons remarqué une jeune artiste très-fine, Mlle Adèle. *Ça n' se voit pas* a été chantonné gaiement par M. Marie; nous avons entendu M. Philippe qui possède un bel organe mais qui le retient dans la gorge. M. Andral a chanté d'une voix généreuse *le Forgeron*, suivi d'une polka exécutée sur l'ocarina par M. Verdier. *La Chanson du papillon* interprétée par M. Douillard a valu de nombreux applaudissements à son auteur, M. Marius, pianiste de la société. M. Leufer aurait été très-amusant s'il n'avait abusé du nombre et de la longueur des couplets *du Hanneton*.

M. Fernand a dit avec goût l'air de *Martha*, mais nous devons lui dire qu'il use trop de la voix mixte. La chanson *J'en raffole* qui avait été redemandée, a été interprétée d'une façon entraînante par son auteur, M. Jules Raux. Quant à Mlle Bloch, elle est tout bonnement charmante et nous regrettons de ne l'avoir entendue qu'une seule fois dans le courant de la soirée.

Le Cordiale donnera le jeudi 11 mars une grande soirée au profit de la souscription pour la *Statue de Béranger*, café du Globe, au 1er. Entrée par le boulevard de Strasbourg, à 8 heures précises.

MARCELLIUS.

Bonne soirée le samedi 14 février, au *Cercle Musset*, 8, boulevard de Strasbourg. Dès 9 heures la salle est comble. Après une brillante ouverture exécutée par mon ami et collaborateur Cané, la soirée commence. M. Borschneck dit avec succès une poésie de Paul Deroulède, *La Marseillaise*. Le public n'oublie pas que ce sont les débuts de M. Borschneck

et lui accorde de nombreux applaudissements; Berlioz, le 1er comique du cercle, met tout le monde en belle humeur avec une chansonnette, *J'ai rien compris*. M. Willaume interprète *Amis, que l'on me verse à boire* et se fait vivement applaudir. Grand succès pour M. Géo, dans *J' vous certifie qu' ça n' se voit pas* et *C'est le Cliquot*; M. Marie, dans *C'est tout c' que j' peux faire pour vous*; M. Galliot, dans une romance inédite, *Amour et Raison ;* M. Cordier, très-applaudi dans *l'Epicier droguiste* et dans *Y a des injustices*; M. Rigoulat, dans *Elle est Rosière*. M. Jalade, secrétaire du *Cercle Musset*, obtient un vrai succès avec une poésie intitulée *Alsace*, dont il est l'auteur et dans *Chapeau bas devant la Marseillaise*. Galliot recueille des bravos pour *La Lettre à mes amis*, une belle poésie, et le désopilant Berlioz revient nous lire *la Lettre du Fusilier Bridet à sa famille*. *La Fête de Boulogne*, grande scène d'imitations exécutée par l'excellent grimacier qu'on appelle Lelarge, obtient le même succès qu'à la *Renaissance* et à *l'Union et Gaîté*. Un fou rire s'empare du public au moment de la scène de magnétisme. Citons : Mlle Lucie, de la *Renaissance*, qui se fait rappeler dans *C'est Gustave qu'est cause de ça*, puis Mme Vallet, des *Amis du Commerce*, qui obtient les honneurs du bis, dans *la Femme à Papa*. Pour finir *Tue-toi le premier*, vaudeville en un acte, très-lestement enlevé par MM. Berlioz et Rigoulat.

Nos compliments à M. Durrieu, président du *Cercle Musset*, pour l'habileté qu'il apporte dans la direction des soirées.

La soirée du 18 février au *Cercle de l'Espérance*, 36, galerie Montpensier, a commencé par le *Vieux Buveur de vin* publié dans le n° 6 de *La Chanson* et interprété par le compositeur Jules Raux. M. Gachelin nous fait part des réflexions charmantes de *La petite Laure*, et M. Villain s'est plaint d'un accent comique, *de ne pouvoir être invisible*.

La diction alternant avec le chant, nous avons entendu successivement Mlle Marthe qui récite *La Robe* avec un sentiment très-poétique, et M. Catherine qui chante avec un naturel attendrissant les goûts de *son petit neveu*. M. Pascal articule nettement la farce *des Lapins* et récite avec goût *le Cheveu blanc*. *Les Rosières* nous ont été présentées par M. Hamel qui manque de hardiesse, mais qui envoie assez gentiment *un Baiser à la Dame*.

La Romance de *Mignon* qu'on retrouve partout, a été dite d'une voix ravissante par M. Jules Raux. Il serait injuste de ne pas citer dans ce compte-rendu le nom de M. Catherine qui accompagne les chants avec un talent digne des plus grands éloges.

MARCELLIUS.

La Lyre Amicale, 6, boulevard Sébastopol, présidée par M. Dupont, prépare une grande soirée au profit de la *Statue de Béranger*. Nous sommes heureux de constater qu'à la *Lyre Amicale*, où nous avons passé quelques instants dimanche dernier, nous avons entendu avec plaisir MM. Grignon, Julien Alix, Charles Henry, Georges, etc., etc. Mme Weyckmans, Mlle Berthe. Nous ne doutons pas que la soirée Béranger ne soit intéressante et fructueuse.

Les Inséparables, 3, rue de Rivoli, M. Noël président, préparent aussi une grande soirée pour la Statue de Béranger. Bravo et merci. Bientôt les sociétés retardataires voudront aussi apporter leur part à notre œuvre. A. P.

Nous engageons vivement nos lecteurs à assister à la soirée extraordinaire qui sera donnée le mercredi 10 mars, dans les salons du café du Globe, 8, boulevard de Strasbourg, avec le concours de toutes les sociétés lyriques qui ont là leur siége, au bénéfice de Félix, l'intelligent garçon de café qui depuis longtemps fait le service de ces sociétés avec un zèle qu'elles sont heureuses de récompenser.

Mardi 2 mars, grande soirée mensuelle donnée par la *Renaissance*. Cette société donnera le samedi 20 mars un *Grand Bal paré et travesti*, avec orchestre, dans les salons du Café Corraza, 9, 10, 11, 12, galerie Montpensier (Palais-Royal).

Henry MALLET.

CHOSES & AUTRES

Une assemblée générale des membres du Comité de la STATUE DE BÉRANGER, aura lieu le lundi 1er Mars, chez M. MURAT, trésorier de l'œuvre. Il en sera rendu compte dans le prochain numéro de LA CHANSON.

SEPTIÈME CONCOURS MENSUEL

Ouvert du 1er au 20 février.

Le grand nombre de pièces (53) n'a pas permis aux membres du jury de nous faire connaître à temps les pièces couronnées. Nous les publierons dans notre prochain numéro.

HUITIÈME CONCOURS MENSUEL

Ouvert du 1er au 20 mars.

Nous rappelons que nos abonnés seuls ont droit d'y prendre part avec une chanson de six couplets au plus, avec ou sans refrain.

Le premier prix sera publié dans le journal et recevra dix exemplaires.

Les titres et les noms des auteurs des deux pièces suivantes seront publiés.

Samedi 21 février, au *Grand Concert Parisien*, Adieux de Mme Bordas. Salle comble. La chanteuse *populaire* a été couverte de fleurs; bouquets, couronnes, bravos, rappels, rien ne lui a manqué. Cette soirée est une des bonnes parmi les nombreuses soirées à succès de la vaillante artiste.

M. Jean Hommey, professeur au Conservatoire, fait paraître depuis peu de temps une Publication Musicale nouvelle sur les paroles des *grands poètes français*, depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours, *Chants symphoniques*; *mélodies de concert*, *romances*, *lieds*, *chansons*, *virelais*. Nous recommandons vivement cette publication qui se trouve chez l'auteur, 5, rue Milton, et chez L. Mayer fils, rue Maubeuge.

M. LEROUX, rue Chapon, 4. Spécialité d'insignes pour Sociétés lyriques, chorales et autres.

Nous prions nos correspondants qui désirent une réponse de joindre un timbre-poste dans leurs lettres.

Nous prévenons nos abonnés qui ne nous ont pas encore envoyé le montant de leur réabonnement du 1er novembre, que nous ferons toucher à bref délai les abonnements en retard.

Le Directeur-Gérant, A. PATAY.

3e ANNÉE. — N° 40. 20 CENT. LE NUMÉRO 16 MARS 1880.

LA CHANSON

Revue Bi-Mensuelle

ARCHIVES DE LA CHANSON

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois

Les Abonnements partent du 1er Mai & du 1er Novembre

Directeur-Gérant
A. PATAY

Il est rendu compte de tout ouvrage dont il est déposé deux exemplaires dans nos Bureaux.

Secrétaire de la Rédaction
H. MALLET

Annonces, la ligne... » 50
Réclame, — 1 »

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an........... 6 fr.
» six mois......... 3 »
Etranger, le port en sus

SOMMAIRE :

LA STATUE DE BÉRANGER

Dans les derniers jours de février, M. Spuller avait adressé aux membres du Comité de la statue de Béranger une lettre contenant invitation pressante à une réunion extraordinaire, dont il précisait ainsi l'objet :

« Après les rigueurs exceptionnelles d'un hiver qui n'a pas permis de songer à recueillir des fonds pour d'autres œuvres que l'assistance publique, le moment est venu de savoir si le Comité de la statue de Béranger entend reprendre la souscription, la pousser avec énergie, organiser des conférences et des concerts, provoquer des adhésions, instituer le concours, faire en un mot tout ce qui est nécessaire pour mener à bonne fin l'entreprise. »

La réunion a eu lieu le lundi 1er mars, chez M. Murat, conseiller municipal et trésorier de l'œuvre. Elle a été décisive.

Le programme indiqué dans la convocation répondait évidemment au sentiment général. Les membres présents affirmaient hautement la nécessité d'agir; les membres absents eux-même devaient apporter à la discussion des avis conformes et déterminants. L'assemblée a fait le plus chaleureux accueil aux deux lettres suivantes :

Paris, le 29 février 1880.

Monsieur le Président et cher Collègue,

Ne pouvant assister à la réunion du Comité demain lundi soir, je vous prie de vouloir agréer et faire agréer mes excuses. Je m'associe d'avance à tout ce qui pourra être décidé pour mener à bonne fin l'œuvre entreprise. Béranger a tenu une trop grande place dans la France du dix-neuvième siècle pour qu'il ne soit pas du devoir de notre époque de consacrer un monument à sa mémoire.

Agréez, je vous prie, mes sentiments les plus dévoués.

HENRI MARTIN.

———

Sèvres, le 1er mars 1880.

Monsieur le Président,

Une indisposition persistante qui me force à garder la chambre m'empêche, à mon grand regret, d'assister à la séance du Comité de la statue de Béranger.

La voix d'un absent ne peut compter; toutefois je me proposais de dire que, malgré certaines considérations politiques mises en avant, malgré la difficulté de recueillir la somme nécessaire, il me paraît injuste de ne pas faire de vifs efforts pour répondre à l'appel des rédacteurs de *La Chanson*.

L'anniversaire fixé peut être reculé et me semble peu important ; ce qui l'est, c'est d'élever à Béranger un monument modeste comme l'était l'homme.

Sans doute la fin du siècle est aux prises avec de bien graves questions. Est-ce une raison pour oublier Béranger?

A une époque plus calme, moins tourmentée, la génération qui suivra accuserait Paris d'ingratitude si l'image du poète restait, par son indifférence, voilée dans l'oubli et systématiquement méconnue.

En vous priant de m'excuser auprès de mes collègues, veuillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes meilleurs sentiments. CHAMPFLEURY.

La délibération ne pouvait être longue. Après avoir pris connaissance de l'état des sommes recueillies, formant un total de 5,000 francs, le Comité, à l'unanimité, a décidé qu'une impulsion vigoureuse devait être immédiatement donnée à la propagande, et voté les résolutions qui suivent :

« Des remerciements seront adressés à M. Laurent de Rillé, qui a promis le concours des sociétés orphéoniques des départements. Un appel sera fait à ces sociétés ainsi qu'à toutes les sociétés musicales et lyriques de France pour obtenir leur concours sous forme de souscriptions, de concerts et de réunions chantantes.

« Une sous-commission, présidée par M. E. Delaporte, se mettra directement en rapport avec ces diverses sociétés.

« Une conférence publique sur Béranger, son œuvre politique et patriotique, sera faite au théâtre du Château-d'Eau, le dimanche 25 avril, par M. Spuller, assisté des conseillers municipaux du 3e arrondissement.

« D'autres conférences, des matinées dramatiques et musicales seront organisées par une sous-commission spéciale.

« Enfin un concours pour l'exécution de la statue de Béranger, sera prochainement ouvert entre les artistes sculpteurs. »

A l'issue de la séance, des remerciements ont été votés à la presse pour l'aide qu'elle a prêté déjà au

Comité, et qu'elle voudra certainement lui continuer pendant la période active qui commence.

Voilà, certes, de la besogne excellente, et le résultat final des efforts que va tenter le Comité ne peut être douteux pour personne. Les orphéons, fondés sous l'inspiration directe de Béranger, les sociétés lyriques, reflets des orphéons, les cafés-concerts même, où le grand chansonnier est justement vénéré, tiendront à honneur d'apporter leur contribution à l'œuvre de reconnaissance nationale, patronée par tous ceux qui sont aujourd'hui la gloire de notre littérature.

L.-Henry LECOMTE.

BANQUET DES AMIS DE PIERRE DUPONT

Samedi 21 février a eu lieu, au Pré-aux-Clercs, le banquet des *Amis de Pierre Dupont*. Cent dix convives avaient répondu à l'appel des organisateurs et ont pris part à cette fête de l'amitié.

Au dessert, des lettres d'excuse de MM. Barodet, député de la Seine, Sixte Delorme, Pierre Sallé et Antoine Bail, ont été lues par M. Louis Garel, conseiller municipal de Lyon.

Nous publions la lettre de M. Barodet, qui retrace une conversation intime qui eut lieu entre lui et le grand poète quelques heures avant sa mort.

Paris, 12 février 1880.

Mon cher Garel,

A la hâte et au moment où la discussion sur l'amnistie va s'ouvrir à la Chambre, je vous trace le récit que vous me demandez, si tardivement, pour votre réunion des amis de Pierre Dupont. Je ne saurais faire bien, en courant de la sorte, mais l'exactitude, du moins, y sera.

Il était assis dans un grand fauteuil, au salon du rez-de-chaussée, chez son frère. Louise, son excellente sœur, était seule avec lui. Sur la table, une tasse contenant une tisane. Nous entrons, mon fils Alfred et moi. Un cri de joie s'échappe de la poitrine fatiguée du malade. « Oh! mes « amis, que je suis heureux de vous voir! Que de bien vous « me faites! venez vous asseoir à côté de moi, l'un à droite, « l'autre à gauche. Plus près, plus près encore, que je vous « sente et que je puisse, à volonté, presser vos mains? »

Nous lui demandons s'il va mieux. Lui, sans répondre, nous interroge à son tour : « Avez-vous des nouvelles d'Adolphe? « (alors en Russie). Comment va ce bon Jules Descours? « Garel reste bien longtemps à Morestel, Et Veyrat? Et le « père Rossy? Et le docteur Monteilhet? Et Sixte? Ah! si « nous pouvions nous réunir encore pour choquer le verre, « causer et chanter! »

Ce jour-là, il ne dit rien de l'affreuse guerre qui allait commencer. Le doux poète n'y pouvait penser sans une profonde tristesse. Il n'y pensait donc point, car sa figure, amaigrie et souffrante, et son œil vif exprimaient plutôt la gaieté. Il parla beaucoup, avec un charme infini, laissa un libre cours à sa vive imagination, s'abandonna à sa verve intarissable, fut pétillant d'esprit, ne négligea pas le calembourg pour rire.

Il aurait bien voulu nous faire oublier que nous avions un malade sous les yeux et que ce malade était un de nos plus chers amis.

Mais, de temps en temps, la douleur lui arrachait une plainte et le forçait de s'interrompre.

Nous le prions, plusieurs fois, de ne point se fatiguer. Nous parlons de nous retirer. — « Oh! non. Pas encore, mes amis. Restez! Je suis trop heureux d'être avec vous. » Et il recommençait à nous charmer sans ménagements pour sa santé. C'était le dernier éclat d'un foyer sur le point de s'éteindre.

Quand vint le moment de nous retirer, il nous retint encore et dit à sa sœur : « Louise, fais un grog pour nos amis. » — Je veux refuser. Impossible. Le grog bu, le poète prend la tasse où était la tisane, la porte à ses lèvres et, avec un regard et d'un ton de voix d'une douceur extrême, dit à mon fils, en la lui présentant : — « Bois, Alfred. » Après quoi, il me passe la tasse à mon tour et me dit : « Bois aussi, toi » et c'est lui-même qui achève le contenu.

Cette manière si touchante et si délicate, imitée du Christ, de nous faire ses derniers adieux et de nous faire comprendre que nous ne le reverrions plus, nous remua si profondément que nous eûmes beaucoup de peine à retenir nos larmes.

« Je reviendrai te voir mardi, lui dis-je, en lui serrant la main. — « Bien, dit-il, adieu! mes amitiés à tous nos amis. »

C'était le dimanche 24 juillet 1870, à 5 heures du soir.

Le lendemain, à 7 heures du matin, on venait m'apprendre que le chantre des *Bœufs* et des *Sapins* n'était plus.

Il était mort en pleine connaissance et avec la sérénité d'un honnête homme qui s'était dépensé pour l'humanité et qui lui laissait son âme dans ses chants populaires, si beaux et si purs, consacrés à la nature, au travail, à la patrie et à la République.

Mes chers amis, en les chantant demain soir, vous vous remettrez en pleine communion d'idées et de sentiments avec notre cher et grand poète. C'est la meilleure manière d'honorer sa mémoire; c'est celle qu'il nous eût conseillée en nous recommandant la gaieté. Je serai avec vous par la pensée et par le cœur.

Ne pensez-vous pas que le moment soit venu de continuer la souscription, interrompue par de terribles événements, ouverte en 1870, dans le but d'élever un modeste monument à la mémoire de notre ami, dans le Parc de la Tête d'Or?

A vous de cœur,

D. Barodet.

Le banquet s'est terminé par des chansons et des poésies inédites de Pierre Dupont. Plusieurs pièces de vers, faites pour la circonstance à la gloire du poète populaire, ont été dites par leurs auteurs.

Ainsi s'est terminée cette fête fraternelle qui s'est prolongée bien avant dans la nuit, et où la plus franche gaieté n'a cessé de régner parmi les assistants. (*Le Petit Lyonnais.*) Jh. T.

Nous avons la certitude que le Conseil municipal ainsi que les habitants de Lyon voudront mettre à exécution l'idée émise dans le dernier paragraphe de la lettre de M. Barodet. Nous verrons donc dans un temps très prochain les statues de Pierre Dupont à Lyon, Rouget de Lisle à Lons-le-Saulnier, et Béranger à Paris. Et ce sera justice, car, comme l'a si justement dit Jules Clarétie, *la Chanson*, comme *la baïonnette*, est une arme française. A. PATAY.

SOCIÉTÉ LYRIQUE ET LITTÉRAIRE DU CAVEAU

BANQUET DU 5 MARS

Le gros Louis XVIII aurait-il été heureux, l'autre soir, s'il avait pu assister au banquet du Caveau! On y fêtait son poète favori, Horace, et quel poète a plus de droit à être fêté que lui dans la maison de Béranger? Oui, une chanson et un toste s'inspirant du vieux Flaccus ont en quelque sorte ouvert et clôturé la séance. C'était un heureux encadrement pour une belle soirée.

Diffugere nives....

C'est le printemps, le renouveau, la fin des périls, l'espoir renaissant, l'amour rajeuni. Un visiteur assidu, que vous reconnaîtrez peut-être, a eu cette bonne idée d'abriter son refrain sous le grand nom du lyrique romain, et le succès l'en a récompensé.

Quî fit, Mecœnas, ut nemo quam sibi sortem
Seu ratio dederit, seu fors objecerit, illa
Contentus vivat?

C'est le thème choisi par le président pour son toste traditionnel. Nul n'est content de sa position, nul ne se borne à de justes désirs, nul ne se renferme dans sa sphère. Je ne lui chercherai pas querelle et ne lui reprocherai pas de vouloir entraver l'amour du progrès et les légitimes ambitions; je me joins aux applaudisseurs et rengaîne ma critique : ne buvait-il pas à la chanson?

Un léger nuage plana un moment sur la nombreuse assemblée : ce brave Allard-Pestel, ancien restaurateur du Caveau, avait quitté ses camarades, ses amis, pour un monde qu'on dit meilleur. Chant funèbre, par Charles Vincent, qui

ne laisse jamais échapper l'occasion d'exprimer ses sentiments fraternels. Mais la bonace est tôt revenue, après ce souvenir donné à l'avant-dernier Balaine.

Lorsque le champagne
Fait en s'échappant :
Pan! pan!....

Oh, oh! s'agit-il d'un récipiendaire arrosant son diplôme? Non, mais d'un membre de la joyeuse compagnie qui célèbre en trinquant son élévation au rang d'officier d'Académie. Fouache, le sympathique élu, en rapporte l'honneur à ses amis. Trop modeste! comme on le lui prouve en couplets bien tournés.

Vous dirai-je ensuite les titres de toutes les chansons qui se sont succédé? Montariol a chanté : *Vive la politique!* Jullien, *L'Homme modeste*, Grangé, *Le Vent*, Petit, *Trois et deux*, Vilmay, *Le Chemin de Montre-Tout*, qui touche à l'extrême gauche du genre égrillard. Fénée, le bon apôtre, explique toutes les imperfections de son héros par cette excuse qu'*On ne se fait pas soi-même*. Peut-être est-ce bien heureux. L'héroïne de Lesueur, elle, cherche... je ne sais quoi; mais je sais qu'elle s'écrie avec désespoir, après chaque recherche et chaque couplet :

Je n' vois pas seul'ment la queu' d'un.

On n'en meurt pas et *La puce à l'oreille* nous montrent le Mouton-Dufraisse des grands jours : gaîté, douce satire et plaisanterie piquante.

Le *Conte oriental* n'est qu'une nouvelle édition, en couplets, d'une histoire bien connue, celle de la chemise d'un homme heureux. Je me rappelle très bien que le dernier récit qu'on en a fait — il y a longtemps — (l'auteur n'était-il pas Andrieux?) se terminait par ce vers :

Cet homme heureux n'avait pas de chemise.

Terminons la série gaie en citant la chanson de Burani. Le joyeux auteur du *Sire de Fich'-ton-camp* expose en couplets spirituels la difficulté qu'il éprouve à faire une chanson. Toute entreprise, fût-ce les travaux d'Hercule, lui semble plus abordable. Il ne craint pas d'ajouter :

Je fais un enfant à ma femme
Plus aisément qu'une chanson.

C'est pousser l'hyperbole bien loin. Liorat se rappelle le temps où il allait *Cueillir la Rose* à Fontenay; et la Musette de ce temps-là éclaire de son œil fripon les fonds moussus des bois. Son idylle est, dans une gamme plus moderne, sœur de ces anciennes *brunettes* que chantaient nos pères sur un air de clavecin, avec accompagnement de basse continue. L'amour, à travers les âges, ne fait que changer de costume; quelquefois même il n'en a pas du tout; mais toujours l'homme dira, toujours la femme murmurera : Aimons!

Aimons! c'est le refrain de Vincent. Mais il en agrandit le domaine. Pour lui, l'amitié, la fraternité sont le développement forcé de l'amour; quand je dis *forcé*, j'entends *naturel*. C'était jusqu'à présent le morceau le plus sérieux de la soirée. Mais la note grave va sonner par la bouche de Leconte. Le nez busqué, l'œil perçant, la voix vibrante, raidi sur ses ergots, c'est le coq gaulois qui chante le *Réveil des peuples*. Chant énergique et imagé, réveil puissant. Quel sommeil ou même quelle apathie résisterait à de pareils accents :

Un peuple est grand quand il sait être libre :
Réveillons-nous, Français, réveillons-nous!

EUG. IMBERT.

LICE CHANSONNIÈRE

BANQUET DU 3 MARS

Un vent de discorde souffle parmi les Licéens. Une institution dont, ici même, on a tour à tour affirmé et contesté l'utilité,

Le toste, puisqu'il faut l'appeler par son nom,

est menacé de mort violente. La majorité des membres de la Lice lui reprochent non-seulement de n'être pas une chanson, mais encore de tenir, dans chaque livraison mensuelle, la place d'une chanson... qui pourrait être bonne. Toute minorité a droit à la réplique. Directement atteint, Ryon a riposté par des vers assez vifs qui n'ont point fait triomphier sa cause. A l'avenir, les toasts de la Lice ne seront plus imprimés. Leur raison d'être se trouve dès lors considérablement atténuée, et leur confection nécessitera désormais chez le président une philosophie dont, pour ma part, je serais incapable.

La chanson bachique a compté au dernier banquet quatre bons représentants, MM. Ryon, Péan, Moniot et Robinot; la chanson de genre a été traitée avec bonheur par MM. Echalié, Cahen et Leblanc; enfin la corde grave a vibré sous les mains habiles de MM. de Courmont, Luth, Duplessis et Moreau. Comme de raison, *les Chevaliers de la bouteille*, *Si je possédais le pouvoir*, *Buvons*, ont plu par leur franche allure; *Ne payez qu'en sortant*, *les Proverbes*, *Tout n'est pas couleur de rose*, ont excité le rire; *la Main du sang*, *Une Tombe française*, *le Ministre Renard*, *Illusions et Souvenirs*, ont ému.

Darcier, le maître diseur, était venu pour détailler une musique nouvelle, écrite par lui sur des paroles de Hachin. C'est l'odyssée d'une certaine bonne, dont la vue est si faible, qu'elle prend la caserne pour le marché et s'oublie aux bras de tourlourous en croyant promener son maître. C'est ennuyeux, dit le bourgeois bénévole :

Je ne puis toujours
Etre sur les pas d'Adèle.

Auteur et compositeur ont eu le succès qu'ils méritaient. Rubois est bien ambitieux. J' voudrais, dit-il,

J' voudrais fair' un' chanson
Qu'applaudit tout le monde!

Son rêve n'a pas été réalisé cette fois encore, car beaucoup de ses intentions ont échappé à l'auditoire, qui n'a pas semblé plus satisfait de ses couplets sur *le Droit de réunion*, souvent excessifs.

Georges Baillet, dans un aimable rondeau, retrace les plaisirs et les rêves de son enfance, doux souvenirs qui sont déjà des regrets.

Paul Avenel sous ce titre : *Mes chansons*, a fait la véritable préface de l'édition nouvelle de ses œuvres. On a remarqué qu'il était revenu à des sentiments moins hostiles, par conséquent plus justes envers les œuvres de Béranger, dont la signification républicaine n'aurait jamais dû lui échapper.

M. Auguste Gouts chante *le Printemps*, sans doute pour hâter sa venue. Un certain mérite de facture rachète le manque d'originalité inhérent au sujet.

Le *Bastien* de M. Brulez souffre d'un mal inconnu; il va consulter le *sérugien* de son village, et ce dernier, qui a fait ses études, lui dit : « Tu es amoureux, marie-toi. » — Le mariage, remède de l'amour? — Est-ce que quelqu'un n'a pas déjà dit cela? N'importe, il est des choses qu'on ne saurait trop dire...

Imbert, justement applaudi pour une chanson gaie, *les Hasards singuliers*, a été moins heureux avec son *Candidat*, dont précisément il indiquait le mois dernier, aux lecteurs de *La Chanson*, le sens véritable. Des Licéens, qui ne figurent pas sans doute au nombre de nos abonnés, ont déclaré l'œuvre réactionnaire en la renvoyant dédaigneusement au Caveau. Eh! Messieurs, le Caveau n'a pas attendu votre avis pour faire bon accueil à ce croquis, dans lequel il voyait, lui juge calme, un portrait non chargé de ces quelques pantins lugubres qui sont aujourd'hui des obstacles à notre marche en avant.

J'aurais volontiers mentionné la chanson « genre Caveau » dite par un visiteur de ma connaissance; mais, à la fin de son œuvre, l'auteur, avec une modestie évidemment sincère, a jugé bon de s'écrier :

Mes couplets sont si peu de chose
Qu' ça n' vaut pas la pein' d'en parler,

Alors, pourquoi en parlerais-je?

L.-HENRY LECOMTE.

SEPTIÈME CONCOURS MENSUEL

De La Chanson

PIÈCE COURONNÉE

LE DIEU DES VIEILLES GENS

AIR du *Dieu des bonnes gens*

Depuis longtemps, Prudhomme d'un air grave
Me dit : « Enfant, sois enfin sérieux.
« L'insouciance est toujours une entrave;
« Enrichis-toi, tu t'en trouveras mieux.
« Chasse à jamais cette philosophie
« Qui se blottit au cœur des indigents!... »
— Oui, je vous crois : allons! je sacrifie
Au dieu des vieilles gens (*bis*).

Sans plus tarder je prends un pas de course,
Tant je désire être enfin arrivé;
Tout essoufflé, je m'arrête à la Bourse,
Temple en renom, à Mercure élevé.
Pour mettre à sac maint bourgeois qui s'y fie,
Je tente un coup des plus intelligents,
Et, cote en main, ma foi, je sacrifie
Au dieu des vieilles gens.

Mon cœur, tout neuf, à la blonde Octavie
S'était donné sans calcul un beau jour :
Pauvres tous deux, nous faisions de la vie
Un rêve heureux tout parfumé d'amour.
Mais j'ai changé... Parlez-moi de Sophie
Ses beaux écus sont-ils pas engageants?
Sa dot en main, ma foi, je sacrifie
Au dieu des vieilles gens.

Malgré le froid, alors que l'aigre bise
A ma fenêtre avec rage hurlait,
Souvent chez moi l'amitié s'est assise,
Et le chagrin aussitôt s'envolait.
Riche aujourd'hui, d'elle je me défie :
Ces bons amis pourraient être... exigeants.
J'ai tout rompu... Ma foi, je sacrifie
Au dieu des vieilles gens.

J'aimais d'amour les fleurs, la poésie,
Les gais couplets, les oiseaux et les ris;
Mais grave enfin, cela me rassasie :
L'utile seul a pour moi quelque prix.
Parfois encor ma muse versifie
Sur des sujets bien plus... encourageants.
J'ai tout vendu... Ma foi, je sacrifie
Au dieu des vieilles gens.

Mais non! mon cœur n'a pas fini de battre!
Je t'aime encore, ô ma blonde beauté!
Je veux, amis, m'amuser comme quatre,
Boire avec vous à notre pauvreté.
Versez, versez! le vin nous vivifie.
Si je faiblis, vous serez indulgents...
Chantons, rions!.. Point je ne sacrifie
Au dieu des vieilles gens.

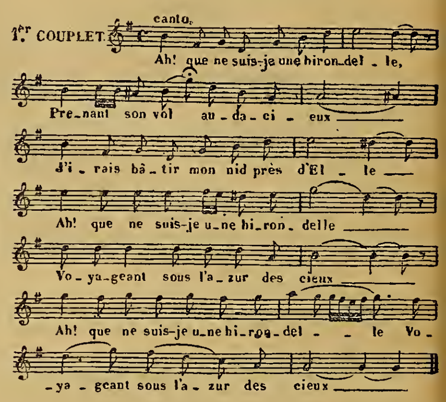
Genève. LOUIS BOGEY.

Viennent ensuite :
La Rosière, de M. P. Berdoulet;
Répétez mes chansons, de M. Auguste Gouts.

A Mlle Alberta Caspar von der Frave

ELLE & MOI

Paroles et musique de FERNAND STRAUSS



Ah! que ne suis-je une hirondelle,
Prenant son vol audacieux,
J'irais bâtir mon nid près d'elle.
Ah! que ne suis-je une hirondelle,
Voyageant sous l'azur des cieux.

Ah! que ne suis-je aussi la brise,
Pour lui porter un mot d'espoir;
Afin que son cœur ne se brise,
Ah! que ne suis-je aussi la brise,
Pour la calmer quand vient le soir.

Ah! que ne suis-je un blanc nuage!
Fuyant bien loin mon triste exil,
J'embellirais son voisinage.
Ah! que ne suis-je un blanc nuage,
Pour la revoir sans nul péril.

Ah! que ne suis-je la fleur tendre,
Que sa main cultive avec soin;
Son parfum lui ferait entendre,
Ah! que ne suis-je la fleur tendre!
Ce que mon cœur lui dit de loin.

Que pourrais-je bien être encore?
Pour lui prouver tout mon amour,
L'éclat de la nouvelle aurore?
Qui dans mon cœur a fait éclore
L'espoir de son prochain retour.

A MADAME ***

Aménité, bonté, vous possédez, Madame,
Uu assemblage heureux de douces qualités,
Gravé sur votre front aussi pur que votre âme,
Unissant votre esprit à toutes ces beautés.
Si Dieu, si richement vous dote avec largesse,
Témoignant par ses dons l'amour qu'il a pour vous,
Ici bas nous devons imiter sa sagesse,
Nous unir par le cœur qu'il comble d'allégresse
En nous faisant aimer son plus bel œuvre en vous.

J. LARGUIER.

UNE TOMBE FRANÇAISE

Musique à faire

Cette plaine aujourd'hui triste et silencieuse
N'avait pas autrefois ce calme si touchant.
Ah! qu'elle était riante et paraissait joyeuse
Au lever du soleil comme au soleil couchant;
C'est qu'elle n'avait pas, au sein de sa verdure,
Des Français valeureux qui près d'elle étaient morts;
C'est qu'elle n'avait pas cette sombre parure,
Ces soldats dont les bras étaient vaillants et forts.

En passant sur l'herbe fleurie,
Où ces braves sont morts, un jour, pour la patrie,
Enfants, mettez-vous à genoux
Et vous, hommes, découvrez-vous!

S'ils allaient s'éveiller, peut-être le tonnerre
Gronderait-il encore en roulant dans les cieux;
Peut-être que le sang inonderait la terre,
Peut-être que la mort fermerait bien des yeux.
Qu'ils reposent en paix, tous ces preux de la France!
Lorsque l'on tombe ainsi l'on est plus que vainqueur,
Et quand l'âme s'envole, emportant la souffrance,
On entend dans la tombe encor battre le cœur.

En passant, etc.

Aussitôt que la nuit les couvre de son voile
Et rejette sur eux ses regards assombris,
Aussitôt que paraît une première étoile,
On entend des soupirs, des murmures, des cris.
Ce n'est pas des mourants la plainte douloureuse,
Car leurs cœurs étaient pleins d'héroïque fierté,
C'est la brise qui vient, timide et langoureuse,
Les bercer dans les fleurs et dans l'éternité.

En passant sur l'herbe fleurie
Où ces braves sont morts, un jour, pour la patrie :
Enfants, mettez-vous à genoux,
Et vous, hommes, découvrez-vous.

3 mars 1880. AUGUSTE LUTH.

IL FAUT ACCÉLÉRER LE PAS

Air connu

J'ai lu dans un livre peu sage :
« Qui va doucement va longtemps. »
Oui, mais en suivant cet adage,
On n'arrive jamais à temps.
L'occasion passe légère;
Malheur à qui ne l'atteint pas!
Pour l'atteindre que faut-il faire?
Il faut accélérer le pas.

Gros-Jean marchant à la victoire
A son bâton de maréchal
Dans son sac et rêve à la gloire
D'être avant six mois caporal.
Mais pour cela que doit-il faire?
Attendre le destin? Non pas;
Car Gros-Jean sait bien qu'à la guerre
Il faut accélérer le pas.

Arthur auprès de sa maîtresse
Passe les jours à deviser,
Mais en vain le désir le presse,
Il n'ose ravir un baiser.
Allons, morbleu! plus de courage,
Monsieur Arthur, ne faites pas
Comme Platon l'amour en sage...
Il faut accélérer le pas.

Hector, baron de fraîche date,
Va chez les grands faire sa cour.
Il se croit très bon diplomate
Et veut être ministre... un jour.
Mais enfin, las de ses courbettes,
On lui fait dire : « Les pieds plats,
« Mon cher baron, troublent nos fêtes;
« Il faut accélérer le pas. »

Vous, messieurs, dont la seule étude
Est de vivre joyeusement,
Si quelquefois la solitude
Attriste votre appartement,
Pour oublier cette mégère
Sur votre lit ne baillez pas,
Venez avec nous vous distraire...
Mais en accélérant le pas.

GERMAIN PICARD.
Rédacteur en chef du *Parnasse*.

TE SOUVIENS-TU

Te souviens-tu, ma Virginie,
Des beaux taillis du Bas-Meudon
Où l'on allait, jours de folie,
S'asseoir tous deux sur le gazon?
Te souviens-tu de la charmille
Qui nous couvrit de son rideau,
Le jour où... séduisante fille,
Tu m'apparus sans ton manteau?

Te souviens-tu de cette époque
Où l'on dînait à Robinson,
Dans un restaurant équivoque,
Seuls dans les blés, près d'un buisson?
Te souviens-tu de ce grand chêne,
De ce chalet tout frais repeint
Où l'on parlait d'amour sans gêne,
De cet amour, hélas, éteint!

Te souviens-tu, belle infidèle,
De ce touchant et tendre aveu
Que tu fis — je me le rappelle —
Dans le chemin sous le ciel bleu?
Mais qu'elle a peu duré l'ivresse
De cet amour d'un soir d'été!
O bel écho de ma jeunesse,
Dis-moi pourquoi tu m'as quitté.

Que je voudrais, femme parjure,
N'entendre plus jamais ta voix!
Et cependant, idole impure,
Je te regrette quelquefois.
Je vois ton regard qui sans trêve
Me suit partout comme un témoin,
Démon que j'ai vu dans un rêve,
Dans un beau rêve aussi bien loin.

J'ai voyagé, mais l'insomnie
Me poursuivait dans le sommeil;
Ton frais minois, ma Virginie,
Etait présent à mon réveil.
Le temps de voir l'oiseau qui vole,
Et mon amour allait finir;
Le temps de dire une parole,
Ce n'était plus qu'un souvenir.

CHARLES SÉGOUIN.

HUITIÈME CONCOURS MENSUEL

Ouvert du 1er au 20 mars.

Nous rappelons que nos abonnés seuls ont droit d'y prendre part, avec une chanson de six couplets au plus, avec ou sans refrain.

Le premier prix sera publié dans le journal et recevra dix exemplaires.

Les titres et les noms des auteurs des deux pièces suivantes seront publiés.

NÉCROLOGIE

Un des membres du *Caveau*, le doyen des titulaires, ALLARD-PESTEL, vient de mourir dans sa 67e année. Restaurateur, il fut d'abord, comme Landelle, l'hôte du Caveau, et son nom figure plus d'une fois dans les chansons d'Albert Montémont, Festeau, Van Cleempute et autres célébrités chansonnières. En 1855, Jules Allard fut reçu membre associé du *Caveau;* il devint membre titulaire en 1864.

Voici les paroles prononcées sur sa tombe par CHARLES VINCENT :

« Je viens, au nom de la société du *Caveau*, dire un adieu à l'excellent camarade que nous venons de perdre.

« Allard-Pestel était un artiste de race.

« Dessinateur distingué, il s'éprit de la fille d'un restaurateur célèbre, et n'hésita pas un instant à laisser les pinceaux pour les fourneaux. Il en fut largement récompensé, car, en épousant Mlle Pestel, il trouva un bonheur qui ne s'est jamais démenti.

« Retiré des affaires avec une fortune laborieusement acquise, il n'oublia pas ce *Caveau* dont il avait été longtemps l'hôte avant d'en devenir le convive.

« Il s'y présenta avec des chansons dont la franchise et l'entrain lui valurent le titulariat, et devint ainsi l'un des membres actifs de cette fraternelle réunion.

« Pendant ces dernières années, empêché de se rendre au *Caveau*, autant qu'il l'aurait voulu, par une maladie qui le retenait souvent chez lui, de même que le peintre s'était fait restaurateur, le restaurateur chansonnier, le poète se fit jardinier, comme Alphonse Karr, et sa collection de tulipes, une des plus belles connues, l'ont fait apprécier de tous les horticulteurs émérites.

« Allard-Pestel laissera un vide parmi nous, car, à un esprit original, il joignait l'allure gauloise et surtout la sincérité. Ce que l'on peut ajouter hardiment, et que ne démentiront pas ceux qui l'ont connu, c'est-à-dire aimé, c'est qu'Allard-Pestel fut non seulement un homme de talent, un bon citoyen, mais encore un homme de cœur, dans toute l'acception du mot.

« Adieu, mon vieil ami, ou plutôt au revoir. »

TROISIÈME CONCOURS ENTRE LES SOLISTES

Des Sociétés Lyriques au Tivoli-Vaux-Hall

LE DIMANCHE 29 FÉVRIER

Membres du 1er jury : MM. A. Boïeldieu, *compositeur;* S. David, *compositeur;* Deffès, *compositeur;* Nicot, de l'*Opéra;* F. Strauss, *secrétaire.*

BASSES ET BARYTONS. — 1er prix : M. Pomarède, des *Enfants d'Apollon.* — 2e prix : M. Pinguet, des *Enfants de la Gaieté.* — 3e prix : M. Bichelberger, des *Enfants de Charonne.* — 4e prix : M. Sevin, de la *Cour des Miracles.* — Mentions honorables : MM. Bertrand, de l'*Echo des Concerts*, Brunel, de l'*Avenir artistique.*

CHANTEUSES LÉGÈRES. — 2es prix : Mme Trottin, des *Gais Momusiens*, Mlle Renaud, des *Gais Parisiens*, Mlle Lardener, de la *Nationale.* — 3es prix : MMmes Weykmans, de la *Lyre amicale*; Smith, de l'*Echo des Concerts*; Aline, de l'*Union Parisienne.*

TÉNORS LÉGERS : MM. Chapini, de *l'Avenir artistique;* Lacombe, de *la Lyre Méridionale.* — 2e prix : M. Noël de la *Lyre des Travailleurs.* — 3es prix : MM. E. Kock, des *Enfants de la Seine ;* Mituret, des *Gais Momusiens ;* Raphaël, de la *Cour des Miracles ;* Chaillé, de la *Lyre Joyeuse.* — 4e prix : M. Seleux, des *Enfants du Nord.* — Mentions honorables : MM. Labor, de la *Lyre Méridionale;* Vexler, de la *Mandoline;* Perrin, de la *Gaieté de Montmartre;* Pacot, des *Amis de la gaieté de Montmartre;* Bonnet, de l'*Avenir artistique*; Contout, du *Cercle Béranger.*

Membres du 2e jury : MM. Aurel, Barnold, Piter, Hermann et F. Strauss.

COMIQUES DE GENRE (Dames). — 1er prix : Mlle Mathilde de *l'Echo des concerts.* — 2e prix : M Herstin, de *la Muse Gauloise.* — 3es prix : Mlles Berthe, de la *Capricieuse*, Destigny, des *Gais Parisiens.* — 4e prix : Mlle Speltjiens *de l'Harmonie du Ve arrondissement.* — Mention honorable : Mlle Ludwig, de la *Muse Gauloise.*

Dimanche 21 mars, distribution des récompenses, Grande Salle des Fêtes, au PALAIS DU TROCADÉRO, avec le concours d'artistes éminents, de Sociétés de symphonie, d'harmonie et des premiers prix du Concours.

Voir les grandes affiches.

Une quête sera faite au profit de la Statue de Béranger.

Nous rendrons compte de cette grande solennité, et nous publierons le compte-rendu des membres du jury sur le concours.

Prix des places : Loges, 5 fr. Fauteuils, 3 fr. Stalles de Galerie et de Tribune 2 fr. Les billets qui seront pris d'avance dans les sociétés ou au siége du Comité (11, Place de la République) Fauteuils 1 fr. 50 Stalles de Galerie et de Tribune 1 fr.

N.-B.— Un service spécial d'Omnibus à prix réduit, aller et retour, pour le Trocadéro, partira de la Place de la République, 11 (*Maison Orange*).

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

La grande soirée donnée le 25 février par la *Fantaisie Lyrique* au bénéfice d'un de ses membres, a été des plus brillantes.

La Revanche de Fortunia, opérette en un acte a été jouée d'une façon remarquable par MM. Waast et Villé de *l'Union Lyrique.*

Changement de Garnison, vaudeville en un acte interprété par Mme Georges, MM. Bayer, Bertinot et Giboulot a fait grand plaisir et a été fort applaudi.

M. Waast est très-amusant. M. Villé, un comique de talent a obtenu un franc succès dans *Qu'est-ce que tu prends?* Notre collaborateur Bertinot a soulevé

une hilarité générale avec *La Bête à Jeanjean*, chansonnette comique dont il est l'auteur.

La charmante Mlle Marguerite chante *Violettes et Jeunes Filles* très-agréablement. Une bonne note aussi à MM. Cooper frères, Boivin et Bayer qui ont fait de leur mieux. *La Fantaisie Lyrique*, que nous ne connaissions pas encore, tient ses soirées tous les lundis à la grande Brasserie Strasbourgeoise, 166, boulevard Magenta.

Nous lui souhaitons bonne chance et prospérité.

Le samedi 28 février, *la Lyre Joyeuse*, présidée par M. Chaillé, donnait, dans les salons du *Petit Trion*, un superbe banquet de 75 couverts. Au dessert, le président a porté un toast aux dames, à l'avenir de la société et à la prospérité du journal *La Chanson* ainsi qu'à son directeur (*la Lyre Joyeuse* avait invité ce dernier à cette fête toute de famille où la gaité était sur tous les visages). Après le toast, M. Chaillé a chanté l'air d'*Haydée*, Mlle Maria a chanté d'une superbe voix *Chateaudun*, M. Leroy a chanté un couplet d'à-propos pour le président. M. Cahors avait fait, lui, une chanson sur l'air de *Biribi, mon ami*, qui a été fort applaudie. Mlles Cécile et Célina ont eu leur part de succès. D'autres personnes dont les noms nous échappent, on le comprendra facilement, ont pris part au chant. Le président a clos cette période par *Je ne veux plus fumer*, qu'il a dit dans la perfection ; puis la danse a commencé pour ne finir qu'à 7 heures du matin. De pareilles réunions ne peuvent laisser que de bons souvenirs à tous ceux qui y ont assisté.

H. MALLET.

Les Gais Momusiens, M. Leroux président, donnaient le 1er mars leur soirée mensuelle avec grand éclat et devant un auditoire nombreux. Après une brillante ouverture du pianiste, M. Marius Fontaine, M. Poudras ouvre la séance des chants par une romance, et obtient de grands applaudissements. M. Michel met tout le monde d'humeur joyeuse avec *Donnez-vous la peine d'entrer*, qu'il chante avec finesse. Mlle Elisa, qui possède une jolie voix, chante *Bois avec l'Amour* avec un vif succès. M. Georges recueille de nombreux bravos avec deux tyroliennes, *J' suis pas content*, et *Va t'asseoir*. Nous sommes heureux de constater les grands progrès qu'a faits Mlle Henriette, elle détaille très-gentiment *les Souvenirs de voyage*. M. Brunel, une forte basse, a eu beaucoup de succès dans le *Clocheteur de Nuit*. Mme Acheray chante très-gaillardement : *Il était Caporal*. *De Fil en Aiguille*, vaudeville en un acte, a été joué convenablement par Mlle Marie et M. Moreau.

Le public a fait une véritable ovation à Mlle Julia, de la *Renaissance*; elle a chanté avec beaucoup de sentiment : *La République fait son nid* et le *Déjeuner sur l'herbe*. N'oublions pas l'amusant Monnier qui a provoqué un rire général avec une bonne chansonnette de son répertoire.

Petite Bête vit encore, opérette en un acte, a été très-lestement enlevée par Mlle Prieur et le comique Monnier.

Alfred BERTINOT.

Le dimanche 21 mars, à 8 heures du soir, Hôtel de l'Union des Chambres syndicales, 10, rue de Lancry, *les Amis de la Seine* donneront une *Soirée* avec le concours d'artistes *des Concerts de Paris* : MM. Debailleul, Lebassi, Cousin, X. etc., etc., et de l'harmonie *La Jeune France*, dirigée par M. Boscher.

La Société lyrique *La Renaissance* donnera le dimanche 4 avril, à 1 heure 1/2 une grande matinée au théâtre de Belleville, avec le concours d'artistes des théâtres, concerts et sociétés lyriques de Paris.

Nous en parlerons plus longuement dans notre prochain numéro.

Le 3 avril, la Société *La Lyre de la Gaieté*, 18, rue Descartes, donnera, sous la présidence de M. Letirand, une soirée extraordinaire au profit de la statue Béranger.

Nous avons annoncé que la Société lyrique *La Lyre Amicale* de Paris, Président M. Dupont, tenant ses réunions chaque dimanche, Grand Café Pygmalion, boulevard Sébastopol n° 6, organisait un Concert pour la statue de Béranger ; nous sommes heureux de faire connaître que cette société donnera en effet *le Lundi* 5 *Avril*, *une soirée tout à fait extraordinaire* avec le concours *de véritables artistes* et *chanteurs distingués*.

Nous rendrons compte dans notre prochain numéro de la soirée de *la Cordiale* au profit de la statue de Béranger, et de la soirée d'inauguration de la Société *L'Escholière*, présidée par M. Gouget. Les dimanches, jeudis et samedis, 91, rue de Seine, café Hubert.

Henry MALLET.

En visitant incognito les sociétés lyriques nous nous sommes arrêté dimanche dernier au *Cercle Mozart* où nous n'avons pas entendu moins de 25 morceaux dans l'espace de deux heures ! Les noms qui s'offrent les premiers sous notre plume sont ceux de MM. Mercier, Dufoulon, Monnier, Constant, Gustave, Jules 1er.

M. Jules 2e ferait bien d'apprendre ses pièces à l'avance, et M. Remy devrait s'apercevoir qu'il chante un ton trop haut. M. Henry est sobre de gestes mais il chante agréablement. Mlle Louise chante gentiment *La Mansarde de l'Ouvrière* et M. Auguste roucoule avec intelligence l'air de *Martha*. M. Etienne s'est cru obligé de nous chanter sept couplets d'un ton monotone mais, en revanche, M. Notaris, donne la note juste et promet un bon comique pour l'avenir. La timide Mlle Virginie a détaillé d'une voix sympathique *La Chambrette de Garçon*. M. Jules Raux rappelé bruyamment par les spectateurs a du redire le cinquième couplet de son originale chanson *Miaou*, qu'il chante dans la perfection. Invité à se faire entendre une seconde fois. M. Jules Raux a dit avec un charme touchant la romance de *Mignon*. Mme Louise est remarquable de bon goût lorsqu'elle chante discrètement *Finissez* et *Laissez-moi*.

MARCELLIUS.

CHOSES & AUTRES

Nous publions avec plaisir la lettre suivante :

Notre théâtre, mon cher monsieur Patay, vient d'obtenir un nouveau succès, et très-vif. Depuis le commencement de ce mois, il donne *Belleville en 1880*, revue prophétique bourrée de rondeaux spirituels et de couplets alertes. Michel Bordet, l'auteur, est coutumier du fait. L'instruction gratuite, le divorce, les asiles pour la vieillesse, et autres *désiderata* de la démocratie, défilent devant le spectateur comme des réalités. Plus d'armée ! l'Etat et l'Eglise séparés ! Quel rêve ! Mais dans dix ans on voit tant de choses. Gaudin,

le comique plein de rondeur, est d'un ébahissement communicatif, et Mme Rolland prête au personnage de Belleville son entrain, sa voix et sa gaminerie. Un détail que je ne dois pas oublier, c'est l'hommage rendu au journal *La Chanson*, grâce à l'initiative duquel s'élève — l'auteur parle toujours au présent — dans le square du Temple, la statue de Béranger. Vous jugez des applaudissements. Et là dessus Belleville débite avec esprit deux couplets de la chanson *Béranger et sa Statue*, insérée au nº 16, du 16 mars 1879. J'ai pensé que ce petit compte rendu vous ferait plaisir, et à vos lecteurs.

UN BELLEVILLOIS.

Vient de paraître à notre librairie, 18, rue Bonaparte, Vous, *Valse chantée*, paroles et musique de M. L. P. Cette *Valse chantée* obtient de jour en jour un véritable succès dans les salons.

Le banquet des anciens élèves de l'Ecole Turgot se tenait cette année dans *l'Hôtel Continental*.

A l'issue du repas, après le toast d'usage, une soirée intime a été organisée, dans laquelle se sont fait entendre M. Chapuis qui chante avec grâce *Le Déjeuner sur l'herbe*, et récite avec beaucoup de tact *La Nuit terrible*; M. Leguernic qui développe avec énergie l'air du *Pardon de Ploërmel*; M. Picard qui récite avec un sentiment charmant et communicatif *La Bonne Fortune* d'Alfred de Musset.

Dans deux genres différents, M. Baillion s'est montré également heureux, d'abord avec les *Ecrevisses* de J. Normand, ensuite avec le *Naufragé* de Coppée.

M. Jules Raux a interprété les trois compositions de son répertoire, *Miaou*, *Gentil Lutin* et *J'en raffole*, avec lesquelles il remporte un succès continu. La *Chanson bachique d'Hamlet* a été chantée artistement par M. Bonjean, du *Théâtre Lyrique*.

Pour paraître incessamment :

Les Œillets, poésies, par M. Marius Pouget, rédacteur en chef de *La Jeunesse*, directeur de *l'Union des Jeunes*. Ce volume, qui sera vendu en librairie 3 fr. 50, est offert en prime aux abonnés de *La Chanson* pour 2 fr. 50. — S'adresser au bureau du journal, ou à M. Marius Pouget, rédacteur en chef de *La Jeunesse*, à Périgueux.

L'Académie Mont-Réal de Toulouse a l'honneur d'informer MM. les Poètes et Littérateurs de France que les sujets imposés pour le grand concours de 1880 sont : 1° Première section, Poésie, *Ode à Molière* (100 vers au plus), et 2° Troisième section, Prose (200 lignes au plus), *Eloge de l'abbé de l'Epée*, bienfaiteur des sourds-muets.

Les manuscrits seront reçus, 12, place Roubaix, à Toulouse, du 1er mai au 1er septembre 1880.

Nous recommandons à nos lecteurs qui s'intéressent à la question du divorce la brochure de M. Georges Berry : *Moralité du divorce*. Prix 1 franc, chez tous les libraires.

La Jeunesse va faire paraître prochainement comme organe de *l'Union des Jeunes*, un journal hebdomadaire *l'Avenir Littéraire*; les collaborateurs de la *Jeunesse* lui ayant promis déjà leur concours, c'est un nouveau succès certain.

L'Académie des Muses Santones organise pour l'année courante deux Concours dont l'un mérite surtout d'appeler l'attention des littérateurs.

L'Académie fera imprimer à ses frais le meilleur des recueils de vers qui lui seront présentés.

Les manuscrits devront contenir, en une ou plusieurs poésies, 800 vers au moins et 1500 au plus.

L'ouvrage couronné sera imprimé à 500 exemplaires, — édition de luxe. — A moins que sa disposition ne s'y oppose, il sera blanchi de façon à former un volume d'environ 150 pages.

350 exemplaires seront mis à la disposition de l'auteur, et 150 resteront acquis à l'Académie.

Les manuscrits devront être expédiés, d'ici le 30 Avril 1880, à M. Victor Billaud, Secrétaire de l'Académie des Muses Santones, à Royan (Charente-Inférieure).

Amiati, la sympathique artiste, a fait sa rentrée à l'*Eldorado* en créant *Patrie*, stances patriotiques de M. Charles Canivet, musique de M. Kœning, de l'*Opéra*. La vaillante artiste a été, comme toujours, accueillie par de chaleureux bravos que lui mérite bien son réel talent.

Salon des Vendanges de Bourgogne, 14, rue de Jessaint (*La Chapelle*), Paris. — **Grande Soirée-Goguette**, donnée le mercredi 24 mars 1880, à huit heures du soir, par la LICE CHANSONNIÈRE, dans le local ordinaire de ses banquets, sous la direction du Bureau de la Société, Hyppolyte Ryon, président, *au bénéfice de la souscription pour élever* une STATUE A BÉRANGER.

Deux Concours de chansons : 1° Sujets libres; 2° Sujets patriotiques. — Trois prix pour le premier concours, dont un de douze volume, et trois pour le deuxième, dont les *Chants du Soldat*, offerts par l'auteur M. Paul Deroulède, avec autographe, seront décernés par un Jury, nommé à l'ouverture de la soirée. Les pièces couronnées seront insérées dans le journal *La Chanson*.

A 10 heures, *La Chanson pendant la Révolution*, causerie par Eugène Baillet, trésorier de la Société.

La Lice Chansonnière convie fraternellement la vieille et la jeune Goguette à cette soirée. — Tous ceux qui ont conservé le culte de la vraie chanson française, dont BÉRANGER est resté la personnification et le maître, auront à cœur, en assistant à cette fête, d'apporter leur obole pour l'érection de sa statue.

Prix d'entrée : 50 centimes par personne.

Les pièces de concours seront reçues au siége de la Société, rue de Jessaint, jusqu'à 8 heures, et chez le secrétaire, Charles PÉAN, 96, faubourg du Temple, qui recevra également les souscriptions de ceux qui ne pourraient assister à cette soirée.

Les dames y seront admises.

N.-B. — Les pièces de concours sont aussi reçues aux bureaux du journal *La Chanson*.

Par une décision spéciale, les membres de la *Lice Chansonnière* ne pourront pas concourir.

Le Directeur-Gérant, A. PATAY.

3e ANNÉE. — N° 41. 20 CENT. LE NUMÉRO 1er AVRIL 1880.

LA CHANSON

Directeur-Gérant
A. PATAY

Il est rendu compte de tout ouvrage dont il est déposé deux exemplaires dans nos Bureaux.

Revue Bi-Mensuelle
ARCHIVES DE LA CHANSON
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois
Les Abonnements partent du 1er Mai & du 1er Novembre

Secrétaire de la Rédaction
H. MALLET

Annonces, la ligne ... » 50
Réclame, — 1 »

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an........... 6 fr.
» six mois......... 3 »
Etranger, le port en sus

SOMMAIRE :

SOLENNITÉ DU TROCADÉRO

Distribution des prix aux Lauréats du premier Concours des Sociétés lyriques

DISCOURS D'OUVERTURE par Alfred LECONTE, député de l'Indre, président d'honneur

MESDAMES, MESSIEURS,

En nous reportant à une statistique sur les sociétés chantantes et les goguettes, qui remonte à trente ans, on trouve qu'il y avait dans Paris et la banlieue un nombre considérable de sociétés chantantes autorisées et de goguettes. La statistique se continuant, on arrivait à un chiffre de 15,200 chansons nouvelles qui s'y chantaient annuellement. En ajoutant à ce chiffre les chansons de circonstance faites par les amateurs pour les noces, fêtes et baptêmes ou autres solennités, on trouvait que Paris fournissait à lui seul la matière de 300.000 chansons ; que la France avait une moyenne de 500,000 chansons. Cela justifie bien le mot de Béranger : La chanson est une plante indigène.

Cette statistique est exacte, tant exagérés qu'en semblent les chiffres. Le vent de la liberté qui avait soufflé en 1848, avait fait éclore beaucoup de ces sociétés. Le despotisme impérial fut pour elles un terrible faucheur qui les détruisit. La chanson vive et luronne, toujours frondeuse par son essence même, n'en mourut pas, mais elle se concentra entre d'intimes amis qui en conservèrent la tradition ; les goguettes disparurent, quelques sociétés chantantes survécurent à la condition de rester respectueuses ou flatteuses à l'endroit du pouvoir qui s'était imposé à la France par la violence et la terreur.

La censure, cette arme perfide, compagne de la tyrannie, aiguisa ses grands ciseaux et ne ferma les yeux que sur les banalités parfois grossières des cafés-concerts ou les fadaises insipides qu'on y débitait, au grand regret des chanteurs et souvent du public. C'était un poison qu'on versait sur la chanson et dans les cœurs, pour amoindrir les uns et faire atrophier l'esprit des autres.

La censure existe encore, on dirait qu'Anastasie est immortelle. C'est à nous de lui fermer la bouche et les yeux par la direction même de nos aspirations dans les jouissances littéraires, si chères à tous les hommes d'esprit et de cœur. Ne croyez pas qu'elle soit endormie, les velléités tyranniques la trouvent bien vite sur ses pieds et dans les orages passagers du 24 et du 16 mai, les sociétés chantantes qui avaient pu se reconstituer se sentaient plus ou moins menacées.

Aujourd'hui que la République est sortie de ses langes, aujourd'hui qu'elle déploie ses forces, qu'elle grandit chaque jour nous apportant dans les plis de sa robe les généreux élans de la liberté et de l'indépendance, la chanson sent aussi grandir ses ailes, s'épanouir ses traits et choisit enfin les sujets si divers, qui conviennent si bien à ses allures hardies ou égrillardes, mais toujours pleines de cœur au fond et souvent pleines d'esprit :

Elle a grandi la chansonnette ;
Béranger para ses atours,
Refit sa jupe et sa musette,
Quoique grande elle rit toujours.

Son but suprême et idéal, amuser et instruire, se manifeste par des traits qui passent rapides et doivent briller comme une fusée étincelante et fugitive comme elle. Sa nature même ne comporte pas les longueurs, il lui faut la vivacité du trait qui frappe avec la promptitude de l'éclair.

La chanson, aimée partout, convient particulièrement à notre tempérament gaulois, gai, vif, frondeur et malin. Enfin, quoiqu'on fasse on ne la tuera jamais en France. Aussi, vous le voyez, c'est elle qui est la cause première de la solennité de ce jour. La goguette a donné naissance aux sociétés lyriques, l'art se multipliant est venu lui porter son concours et rien n'est plus édifiant que de voir les hommes de bureau ou de l'atelier se grouper en famille à des dates fixes dans de joyeuses réunions, s'y exercer dans des joutes intelligentes et artistiques, y développer le goût inné que des applaudissements encouragent.

Qui pourrait nier qu'un jour de ces luttes amusantes

ne sortiront pas de grands artistes; n'en est-il pas déjà qui ont ainsi débuté ?

Toutes les espèces du genre s'y déploient et s'y coudoient ; la chanson, la chansonnette, la romance, la gaudriole, la charge, la parodie, le vaudeville, les grands airs, sous les mille formes que prend l'esprit pour se faire jour et briller. Mais il ne faut pas omettre un point qui lui donne toujours du relief, c'est que l'esprit ne doit jamais oublier le cœur. C'est ainsi qu'on arrive par l'art à moraliser et faire de nous des êtres meilleurs.

L'art est le culte de l'idéal, ne perdons pas cela de vue.

Il y a dans l'art un point de perfection comme de bonté ou de maturité ; celui qui le sent et qui l'aime a le goût parfait; celui qui ne le sent pas et qui aime en deçà ou au delà a le goût défectueux. Il y a donc un bon et un mauvais goût et l'on dispute des goûts avec fondement. Ce que La Bruyère a écrit pour les grands ouvrages, il faut aussi l'appliquer aux petits : tout ce qui tend à l'idéal se manifeste par l'art.

Durant les concours dont nous couronnons les lauréats aujourd'hui, toutes les espèces de la chanson se sont étalées avec plus ou moins de délicatesse et on peut être un délicat même dans le burlesque dont cependant il faut être très-sobre. C'est la première fois qu'un pareil concours a lieu. C'est une innovation heureuse qui donnera des fruits. C'est un progrès réalisé qui en suppose un autre antérieur, l'organisation des sociétés lyriques entées sur les goguettes. Le progrès est la vie des peuples, comme le mouvement affirme la vie de l'animal.

C'est pour encourager ce progrès que le concours a été établi. L'amour des arts s'implantant chaque jour davantage dans nos goûts, dans nos mœurs, dans nos habitudes, nous ne demandons pas comme les Romains de la décadence *Panem et circences*, leurs distractions étaient cruelles puisque le sang y coulait à flots; nous demandons mieux. Après le travail il nous faut les jouissances intellectuelles et morales ; c'est la religion de l'avenir, car l'art touche au divin et l'art doit y trôner. C'est le seul trône que comporte la République.

Je m'arrête, et je termine en vous félicitant, vous tous qui avez pris part aux concours et particulièrement vous, Mesdames, qui avez bien voulu vous mêler à la lutte.

N'oublions pas que la société de l'avenir rapproche de plus en plus par l'éducation et le savoir les hommes et les femmes et qu'ainsi se réalisera un progrès immense et édifiant; car la présence de la femme dans les sociétés y impose à l'homme le respect et la tenue. Nous vous remercions donc de vous mêler à nous. — Que votre exemple se multiplie.

Vous allez, chacun des lauréats, recevoir la récompense que vous méritez ; qu'elle soit un encouragement pour vous et un stimulant pour les concurrents qui n'ont pu arriver au but désiré. Mais n'oubliez pas, les uns et les autres, que si vous voulez mériter le nom d'artiste, il vous faut une persévérance tenace et un travail constant.

Enfin, messieurs les membres du Jury, au nom des sociétés lyriques, je vous adresse les plus sincères et chaleureux remerciements. Votre présence aux concours, vous qui êtes des maîtres ès-arts, leur donne un vif éclat et devient un stimulant pour les amateurs qui viennent devant vous exposer leurs talents acquis, incomplets mais souvent primesautiers. Ce premier concours ne s'arrêtera pas là, je le sais, et grâce à votre initiative, à votre dévouement, à vos leçons généreuses, il sera suivi de nouvelles luttes artistiques qui deviendront de plus en plus brillantes. Merci donc, pour votre zèle et votre sympathie.

Merci également à vous, messieurs les orphéonistes, qui agissez fraternellement, en mêlant vos chants harmonieux aux bravos mérités par les lauréats. C'est un acte courtois que vous faites là : « Amour se paie par amour. » Les sociétés lyriques vous rendront la réciprocité, quand vous ferez appel à leur talent pour vos solennités. Ainsi les arts créent un lien fraternel, c'est un de leurs beaux priviléges.

Ils nous donnent, de plus, une occasion de remercier, au nom de toutes les Sociétés lyriques, et je sens que je suis leur interprète sincère, M. Delaporte, le premier initiateur du Concours et messieurs les présidents de plusieurs de vos sociétés lyriques, dévoués comme lui à la cause de l'art populaire, qui se sont groupés autour de lui.

Vous le voyez, messieurs, les maîtres donnent l'exemple. C'est une route généreuse qu'ils vous ouvrent, suivez-les ; vous y trouverez du charme au milieu des difficultés de l'étude et la joie de prendre un sentier qui conduit vers le beau, vers le bien, ce but suprême de la vie intelligente et morale.

UN CANDIDAT (*)

Air : *Ah, ma chère, il m'a fait des traits.*

Pauvre proscrit, je rentr' dans ma patrie,
Et je n' suis pas fâché de la revoir
Pour consacrer à cette mèr' chérie
Les p'tits talents qu'à coup sûr j' dois avoir.
Pendant deux mois j'ai servi la Commune ;
Ce dévouement aujourd'hui m' sera compté.
Sur cinq cents plac' c'est l' moins qu' j'en réclame une :
Citoyens, fait'-moi député.
Citoyens (*bis*), fait'-moi député (*bis*).

Embrigadé dans cette étrang' milice
Où l'on vidait moins de cartouch' que d' brocs,
J' fis comm' les autr' sans y mettr' de malice :
Pour trente sous pouvais-je être un héros ?
Les Versaillais s'apprêtaient à m' descendre ;
J'avais l' dessous : je n'ai pas résisté,
Et noblement je me suis laissé prendre :
Citoyens, fait'-moi député.

Vous n'iriez pas donner votre suffrage
Les yeux fermés et sans savoir à qui.
Ma profession. — Ouvrier... sans ouvrage.
J' parl' peu, mais j' pense aussi bien que Blanqui.
De nos bourgeois le vieil édific' craque,
Entre le rouge et le blanc cahoté :
Pour que j' vous aide à raser la baraque,
Citoyen, fait'-moi député.

(*) Plusieurs de nos lecteurs qui lisent attentivement les comptes-rendus du *Caveau* et de la *Lice Chansonnière*, nous ont demandé de publier la chanson *Un Candidat*, dont il a été parlé dans deux numéros. C'est toujours avec plaisir que nous publions une œuvre de notre collaborateur Eugène Imbert.

Je veux qu' les homm' soient tous libres, tous frères;
Qu'ils aient mêm' part au commun revenu.
Abolition des lois qui m' sont contraires,
Du cod' pénal surtout, qu' j'ai trop connu.
Sur l'instruction, l'armée et maints chapitres
J'en dirais long et je s'rais écouté;
Mais j' viens d' là-bas, c'est l' meilleur de mes titres :
Citoyens, fait'-moi député.

Si vous osiez, messieurs, par aventure
Chiner trop fort mon humble boniment,
J'irais offrir la mêm' candidature
A la candeur d'un autre arrondiss'ment.
A l'est, au nord, au midi, je le gage,
C'est en triomph' que je serais porté;
Mais je suis las de mon dernier voyage :
Citoyens, fait'-moi député.

J' pourrais avoir, comme un tas d' gens d' la haute,
L'ambition de vivr' de mes loisirs;
Mais, quoique j' sois tout à fait à la côte,
En homm' prudent, je modèr' mes désirs.
Je le sais bien, à la session prochaine,
Le rang d' ministre à bon droit m'eût tenté...
Mais j' n'ai jamais écrit dans l' Pèr' Duchêne.
Citoyens, fait'-moi député.

J'en vois pas mal qui dans l' silence et l'ombre
Demeurent cois pour se faire oublier.
De ces cafards je n' grossirai pas l' nombre :
Je suis trop fier et j'aim' pas l'atelier.
Ce faux pardon qu'on nous impose en France,
Je le subis sans l'avoir accepté.
De r'commencer je garde l'espérance...
Citoyens, fait'-moi député;
Citoyens (*bis*), fait'-moi député (*bis*).

Eugène IMBERT.

AU COIN D' LA RUE D' LA LUNE

LÉGENDE BOUFFE

Je n'ai jamais connu
Les baisers d'une mère,
Je n'ai jamais reçu
Les calottes d'un père;
Ces braves gens, oui-dà,
N'avaient guèr' de fortune,
Car on m'abandonna
Au coin d' la ru' d' la Lune.

Un brave pâtissier,
Touché de ma misère,
Voulut bien m'adopter,
Moi, je me laissai faire.
A la joi' des passants,
J' fis, sans flatt'rie aucune,
Des brioch's bien longtemps
Au coin d' la ru' d' la Lune.

A seize ans, je ne sais où,
J' rencontre un' joli' femme;
J'en d'viens amoureux fou,
Et j' lui déclar' ma flamme.
De cet ange aux yeux doux,
L' lend'main soir à la brune,
J'obtins un rendez-vous
Au coin d' la ru' d' la Lune.

J'y cours, le cœur joyeux;
J' l'attends un' demi-heure,
Puis une heure, puis deux...
Désespéré je pleure!
Pauvre amoureux transi,
Hélas! sans voir ma brune,
Je posai tout' la nuit
Au coin d' la ru' d' la Lune.

Le lend'main je la vis
Au bras d'un militaire;
Tremblant je la suivis
Dans l'ombre avec mystère.
Afin de liquider
Ma tristesse importune,
J'allais me suicider
Au coin d' la ru' d' la Lune.

C'en était fait de moi,
Lorsqu'une voix de femme
Me crie : « Arthur, est-c'-toi?
« C'est moi-même, madame.
Mais qui donc êtes-vous? »
« Je suis l'aimable brune
Qui te donna rendez-vous
Au coin d' la ru' d' la Lune. »

« Comment, c'est vous!... c'est toi?.. »
« C'est moi-même en personne;
J' viens te rendre ma foi. »
« Ah! que vous êtes bonne! »
« Je t'en prie, mon petit Arthur,
N' me garde pas rancune;
Je t'apporte un cœur pur
Au coin d' la ru' d' la Lune. »

Au moment où j' croyais
M'envoler de la terre,
J'appris qu' cell' que j'aimais
Etait épouse et mère.
Nous ayant fait épier,
L' mari — quelle infortune!
M' gratifia d'un coup d' pied
Au c...oin d' la ru' d' la Lune.

D' la patience à c't affront
J'allais sortir des bornes,
Quand je vis, sur son front,
S' dresser un' pair' de cornes.
En riant, je me dis :
J' vois qu' c'est pas pour des prunes
Qu'on fit la Port' Saint-Denis
Au coin d' la ru' d' la Lune.

Moralité

La moral', mes amis,
— Hélas! mon cœur en saigne! —
C'est qu'amants et maris
Log'nt à la même enseigne.
Aussi je voudrais voir
— Sans en excepter une —
Tout's les femm's pendu's c' soir
Au coin d' la ru' d' la Lune.

Re-moralité

Mesdam's, j' vous d'mand' pardon,
J' vous estime et j' vous aime,
Mais j' dis qu' rester garçon,
C'est le bonheur suprême.

J' sais des maris pourtant
Dont le bonheur sans lacune
Va toujours en *croissant*
Au coin d' la ru' d' la Lune.

Louis GABILLAUD.

A mon ami Jules ÉCHALIÉ

YA QU'UN PAYS COMM' ÇA DANS L' MONDE

Macédoine patriotique

Air du vaudeville *le Dîner de garçon*

Dans notre époque de combats
Et de tourmentes politiques,
Les gais refrains cèdent le pas
Aux fiers couplets patriotiques :
Certes, le sujet que voici
En bien des matières abonde,
Et moi, bon Français, Dieu merci,
Je veux chanter la France aussi :
Ya qu'un pays comm' ça dans l' monde !..

Pour un sujet aussi profond,
Ma forme cst légère, sans doute,
Mais de me sauver par le fond
Je vais tenter, coûte que coûte :
C'est que, voyez-vous, jeune ou vieux,
Qu'on nous envie ou qu'on nous fronde,
(C'était ainsi chez nos aïeux),
En France, on est toujours joyeux...
Ya qu'un pays comm' ça dans l' monde !..

Le sang chaud et le teint fleuri
Grâce au vin que son sol lui donne,
Le Français, j'en fais le pari,
En bonne humeur ne craint personne.
Où trouverait-on ici-bas,
En effet, terre plus féconde?
Chez nous l'esprit, à chaque pas,
Fleurit à côté du chass'las...
Ya qu'un pays comm' ça dans l' monde !..

Le Français qu'on n'oserait pas
Taxer, je crois, de « nihilisme, »
Quoi qu'il en soit, je l' dis tout bas,
Ne raffoll' guèr' du despotisme ;
Mais pour congédier ses rois,
Point besoin que la foudre gronde,
Avec un couplet dans la voix,
Il sait revendiquer ses droits...
Ya qu'un pays comm' ça dans l' monde !...

Maintes cliques, en ce moment,
S'en vont criant : à l'injustice !
Soit disant que l' gouvernement
S'oppose à leur moindre caprice :
« Quoi ! faudra-t-il vous voir chassés
« De cette France furibonde,
« Vous qu'elle a si bien engraissés
« Durant tant de siècles passés ! »
Ya qu'un pays comm' ça dans l' monde !.. .

Mais chez nous on est bon enfant ;
Craignant toujours quelque méprise,
Ce que l'un, aujourd'hui, défend,
Un autre, demain, l'autorise !
« Bons jésuites, en vérité,
« Calmez votre douleur profonde,
« Ce que la France a décrété
« N'est pas encore exécuté... »
Ya qu'un pays comm' ça dans l' monde !...

Mes amis, pour finir gaîment,
Suspendons là toute critique,
Et, croyez-moi, pour le moment,
N'ayons plus qu'une politique :
Pour unir nos cœurs et nos voix,
Levons nos verres à la ronde,
Et buvons au vieux sol gaulois
En répétant tous à la fois :
Ya qu'un pays comm' ça dans l' monde !...

Georges BAILLET.

24 mars 1880.

HUITIÈME CONCOURS MENSUEL

De La Chanson

PIÈCE COURONNÉE

CHEZ LISETTE

(Liberté, Egalité, Fraternité)

C'est fête aujourd'hui chez moi, Lise;
Et j'inscris, voulant m'égayer,
Notre libérale devise
Sur la porte de mon grenier.
Là, présidant, sans étiquette,
Un monde vraiment sans façons,
J'accueille en gilet, en chaussons,
En jupons courts, même en cornette.
Elle admet presque en caleçons, } *bis.*
La république de Lisette

Bientôt un pas chorégraphique,
Léger comme un trot d'escadron,
Se dessine au son harmonique
D'une clé frappant un chaudron.
Alors saturnale complète !
Tout de fièvre semble agité ;
Le lustre est soudain culbuté,
Et j'entends gémir ma couchette.
C'est la parfaite liberté
Que la liberté chez Lisette !

Furieux, le propriétaire
Grimpe, de son bougeoir orné;
Il dit bien haut qu'il faut se taire...
Il est aussitôt cramponné,
Roulé comme une pirouette.
Malgré son ventre et son chapeau,
Dans un quadrille tout nouveau,
De main en main l'on se le jette.
Et voici le charmant tableau
De l'égalité chez Lisette !

De trinquer l'on serait bien aise :
En avant le roi des sirops !
Débouchez les litres à seize ;
Tendez les tasses et les pots...
Je vois ces messieurs en cachette
Boire à même le flacon plein ;
Nous, dans le verre du voisin,
Mesdames, faisons la sucette.
Elle boit la part du prochain,
La fraternité chez Lisette.

Soudain quatre agents de police
Viennent nous dire : Suivez-nous !
Mimi, Fanchon, Rose et Clarisse,
Crins au vent, ont l'air de chiens fous.
Paul perd sa manche de jaquette;
Arthur se sent craquer par là ;
Au poste, mis comme cela,
On nous mène finir la fête.
Jamais l'agent ne comprendra } *bis.*
La politique de Lisette ! }

DENIS LANGAT..

Viennent ensuite :

Le Libre penseur, de M. Paul Poyaud, de Paris ;
On me prend souvent pour un autre, de M. Davagner, de Paris.

SOCIÉTÉ DES AUTEURS, COMPOSITEURS
ET ÉDITEURS DE MUSIQUE

La Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de musique continue à intéresser le monde des artistes.

Le Syndicat, dans la séance du 19 mars, après avoir pris avis du conseil judiciaire de la Société, a révoqué de ses fonctions l'agent-général, M. Rollot. Mais cela ne suffit pas à ce dernier ; il se cale dans son fauteuil et dit : « Je ne m'en irai pas ! » On envoie les huissiers, il répond :« Je veux un procès ! »

Pendant ce temps-là, son ami Jennius-Joncières, un sociétaire qui ne trouvait pas le jour du rapport de la Commission des comptes (17 novembre 1879) le Syndicat assez radical et par ce fait se déclarait nettement contre l'agent-général, qu'il soutient aujourd'hui, M. Jennius-Joncières, dis-je, sonne le tocsin dans *La Liberté*. Mais son tocsin fait aussi peu de bruit dans le monde que sa musique, et les sociétaires, loin de s'ameuter, viennent chaque jour féliciter le Syndicat des résolutions qu'il prend.

M. Jennius entretient ses lecteurs *des jetons de présence de 2 fr. 50* que touchent les membres du Syndicat ou des Commissions créées par la nécessité de la situation. Nous trouvons, nous, qu'il est beaucoup plus intéressant d'entretenir les lecteurs de *La Chanson* des *Louis d'or de présence* empochés par l'agent-général, M. Rollot, dans son année sociale qui vient de finir le 15 mars. — Voici cet édifiant petit compte :

Sommes touchées par l'agent-général : année 1879-1880.

Le 31 mai 1879	3,600	fr.
« 31 août id	3.600	
« 30 novembre id	3,600	
« 29 février 1880	3,600	
« 15 mars 1880, solde ..	19,715	34
TOTAL	34,115	34

Hein ! J'espère qu'elle fait les choses grandement la Société des Auteurs-Compositeurs. — Ces artistes, toujours les mêmes !

Comprenez-vous maintenant pourquoi l'agent Rollot a tant de dévouement pour la société et pourquoi il désirerait pousser le zèle jusqu'à mourir à son poste ?

Cent neuf francs par jour de présence pour quelques heures de travail, travail qui ne consiste pas en comptabilité, M. Rollot n'y entend rien ; — ni en correspondance, — l'agent Rollot a deux secrétaires ; — mais enfin en travail quelconque.

Allons ! mes amis, un peu de courage, faites des chansons, faites de la musique, et vous, éditeurs, risquez des sommes importantes dans des publications souvent infructueuses, cela vous rapportera quelques centimes de droits, mais votre agent-général, LUI ! a la main large et continuera à puiser dans votre caisse, chaque jour *cent neuf francs* en belles espèces sonnantes. C'est la seule musique qu'il aime.

ROBERT GARNIER.

Le Syndicat vient d'envoyer à tous les sociétaires la circulaire suivante :

Paris, 24 mars 1880.

Monsieur et cher confrère,

Dans sa séance du 19 Mars 1880, le Syndicat, assisté de son cooseil judiciaire, usant des droits que lui confèrent les Statuts de la Société et le traité passé avec l'Agent-Général, a révoqué M. Rollot de ses fonctions.

En vous annonçant cette décision, cher Collègue, nous sommes heureux de pouvoir porter à votre connaissance que votre Société n'a rien à craindre pour sa prospérité. Votre Syndicat surveille vos intérêts avec sollicitude ; ayez en lui toute confiance. Il saura, en temps voulu, réduire à leur juste valeur les insinuations malveillantes dirigées contre sa gestion.

Dans la séance du 17 février 1880, M. Rollot avait déclaré que, n'étant plus obéi de son personnel, il ne pouvait pas répondre de la répartition d'Avril, qu'il déclinait toute responsabilité à ce sujet, qu'il abandonnait cette tâche au Comité ou à la Commission, *mais qu'il ne s'en mêlerait plus.*

La Commission administrative a pris alors sous sa responsabilité le travail des employés de l'agence, c'est-à-dire d'assurer ladite répartition.

En conséquence, mon cher Collègue, j'ai l'honneur de vous anoncer que nos répartiteurs ont répondu par leur zèle à l'attente de la Commission et que les prochains droits d'auteur à répartir le 5 Avril, se montent à la somme de 141,072 fr., c'est-à-dire plus de 10,000 francs que la répartition de Janvier dernier.

Agréez mon cher Collègue, l'assurance de ma parfaite considération.

Pour copie conforme :

Le Secrétaire, EUGÈNE BAILLET.

Le Président du Syndicat, PAUL AVENEL.

Nous avons donné, en tête du présent numéro, le discours prononcé par M. Alfred Leconte, député de l'Indre, au début de la grande solennité musicale du Trocadéro. A cette fête assistaient les députés membres d'honneurs, les compositeurs, professeurs et artistes jurés, dont nous avons publié les noms.

Après la distribution des prix aux lauréats du grand concours, le concert a commencé. Le choral des *Enfants de Lutèce* dirigé par M. Gaubert, *la Fanfare du Marais* dirigée par M. Daumann, l'harmonie *l'Echo du Mont-Blanc* (M. Poraud directeur), *l'Harmonie Lemaire* dirigée par M. Moret, MM. Montardon, violoniste, et Lowenthal, pianiste, prêtaient à la solennité leur gracieux concours.

Parmi les lauréats, M. Chapini, de *l'Avenir Artistique* a très-bien chanté *le Défilé*, chant patriotique ; MM. Daltroff, des *Familles*, et Beck, de *l'Echo des concerts*, ont obtenu de grands succès, le premier avec *la Pêche à la ligne*, le second dans *l'Agent des courses*. M. Huet, de *l'Union Française*, a dit *le Réveil du peuple*, paroles inédites de M. Alfred Leconte, musique de M. Lataste ; succès d'auteur, de compositeur et d'interprète. M[lle] Dubocs, des *Enfants de la Seine*, un peu intimidée au début, s'est bientôt rassurée et a recueilli de vifs applaudissements avec *le Napolitain*. MM. Voisin de *la Cour des Miracles*, et Piginier des *Enfants de Sambre-Meuse*, l'un dans *les Gêneurs*, l'autre dans *le Hanneton*, ont été très-

applaudi. M. Juvénal, des *Amis de l'Espérance*, a dit *la Lettre de l'Enfant*, à la satisfaction générale. MM. Barriel et Lacombe de *la Lyre Méridionale* et Pomarède des *Enfants d'Apollon*, ont parfaitement chanté les airs de *Lucie de Lamermoor*, de *Si j'étais Roi* et du *Trouvère*.

L'heure avancée n'a pas permis d'entendre Mlle Mathilde Rose, dont on dit le plus grand bien, non plus que M. Piéffert, tyrolien.

Le piano était tenu par M. Marius Fontaine dont l'éloge n'est plus à faire.

La quête faite au profit de la statue de Béranger a produit 215 francs, qui ont été versés chez M. Murat, trésorier du Comité.

La matinée du 21 mars a brillamment inauguré la série des fêtes au palais du Trocadéro.

La soirée-goguette donnée le mercredi 24 mars par la *Lice Chansonnière*, au profit de la souscription Béranger, a été des plus attrayantes. On remarquait dans l'assistance un grand nombre de dames. Parmi les chansonniers ou amis de la chanson ayant répondu à l'appel de la Lice, nous citerons : E. Bellot. le joyeux président du *Bon Bock*, Edouard Hachin, Ryon, Jeannin, Paul Avenel, Mouret, Legentil, Péan, Evrard, Denanjanne, Chebroux, Ponsard, Cahen, de Gonet, Labbé, Chatelin, Jouy, Adeline, etc.

Rousset de Méry a lu une très-jolie pièce, fort applaudie; Adrien Dézamy, le fin poète, a dit de beaux vers sur *le Portrait de Victor Hugo ;* Georges Baillet a obtenu un grand succès avec la chanson qu'on a lue dans ce numéro ; M. Henri Avenel a dit avec beaucoup de talent *les Deux Mères*, poésie vigoureuse de son père ; Alfred Leconte a chanté *les Républicains de carton ;* Eugène Imbert a été vivement applaudi pour une chanson de circonstance; Mme Elie Deleschaud, auteur (paroles et musique) *de Madame la Pomme et Sire le Raisin*, a eu aussi sa part de bravos. Enfin Chebroux, Péan, Echalié et beaucoup d'autres ont obtenu des succès. M. Couvreur, président de la *Lyre Amicale*, a été le seul à chanter du Béranger. *Les Fous* ont fait grand plaisir.

Une causerie d'Eugène Baillet sur *la chanson pendant la Révolution* a vivement intéressé.

340 pièces diverses avaient été envoyées aux concours, auxquels, nous l'avons dit, les membres de la Lice ne pouvaient prendre part. Nous publierons dans notre prochain numéro la décision des jurés nommés à l'issue de la soirée : MM. Eugène Baillet, Chebroux, Echalié, Péan et Ponsard.

Les entrées ont produit 123 francs.

A. PATAY.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

La Renaissance a donné, le dimanche 7 et le mardi 9 mars, deux grandes soirées qui marqueront dans les annales de cette société. Jamais, en effet, on n'avait réuni sur le programme autant de noms d'artistes et d'amateurs distingués. Le dimanche 7 mars, on jouait devant une salle comble : *Les femmes qui pleurent*, comédie en un acte, interprétée par Mme Ozanne, du Grand-Théâtre de Bordeaux, Mlle Henriette ***, MM. Marty et Mallet. Tout le monde connait cette spirituelle comédie ; disons seulement que Mme Ozanne a joué en comédienne consommée, que Mlle Henriette, qui débutait dans le rôle de Clotilde, a révélé d'excellentes dispositions, que M. Marty est un jeune premier de beaucoup d'avenir et que notre camarade Henry Mallet, membre d'honneur de la *Renaissance*, s'est montré plein de verve et de bonhomie dans le rôle de Chambly, le joueur constamment décavé.

Le mardi suivant, jour de la grande soirée mensuelle, M. Valerio, de l'*Odéon*, et Mlle Cassothy, de la *Porte Saint-Martin*, ont interprété d'une façon hors ligne *Nos gens*, un acte rempli d'esprit dans lequel ils ont fait une ample moisson de bravos. Intermèdes de chants par MM. Marcus, Voisin, Paul Launay, Mlles Cassothy jeune, Julia, Lucie, etc. MM. Vighi frères, Cortiglioni, et Cecconi, mandolinistes italiens, ont obtenu un vrai succès dans le 4e acte du *Trouvère*, puis, sur la demande générale, ont exécuté une valse au milieu des applaudissements.

Les œuvres de BÉRANGER occupaient, le 11 mars, une grande partie du programme de *la Cordiale ;* c'est ainsi que se sont succédé les excellents couplets de : l'*Horoscope* tiré par Mlle Jeanne; *les Gueux*, vantés par M. Marie ; *le Carillonneur* mu avec un talent remarquable par M. Perrot ; le duo des *Rossignols* dans lequel on ne se lassait pas d'entendre Mlle Maria et M. Eug. Koch ; *les Enfants de la France*, chantés avec sentiment par Mlle Berthe, et *la Lisette*, dite avec charme par Mlle Marguerite.

Dans le courant de la soirée nous avons eu l'occasion d'entendre une coquette composition de M. Marcus, *La polka des oiseaux*. Mlle Adèle s'est révélée véritablement artiste dans *Jean-Marie ;* elle était du reste bien secondée par MM. Douillard et Gabriel. Dans une saynette très-vive d'allures, Mlle Jeanne a montré une mutinerie ravissante, et nous adressons nos compliments à l'auteur des *Petites Provinciales*, M. Jeannin, qui décidément prend sa place au soleil. MM. Georges B. et Boverio ont dit chacun une pièce à *Béranger*. MM. Charles, Mussler, Emmanuel ont jeté la note gaie et MM. Maurice, Philippe et Bergier la note sentimentale.

M. Chapuis a raconté avec une grâce séduisante le *Déjeuner sur l'herbe*, et M. Durel a dit avec une jolie voix de baryton l'air du *Trouvère*. Nous avons distingué ensuite les talents différents de Mlles Bloch, Lucie et M. Chevalier.

M. Jules Raux a chanté avec son originalité habituelle *Miaou* et nous a fait entendre ensuite une remarquable chanson, *le Palais des Ribauds*, paroles de Haasse, musique de Champion, deux sociétaires de la *Cordiale*. La soirée s'est terminée par le couronnement de l'immortel chansonnier populaire Béranger.

Cette soirée a produit : recette, 43 fr. 60; quête 17 fr. 35; total : 60 fr. 95 pour la statue.

Le 19 mars, un magnifique concert a été donné par le *Cercle de l'Etoile*, dans la salle de l'Hôtel des Chambres syndicales, rue de Lancry.

Grand succès pour tous les amateurs qui se sont fait entendre dans cette soirée.

M. Maire a chanté avec talent *les Rameaux*, de Faure, et *Dis-moi quel est ton pays*.

On a fait une grande ovation à Mme Wagon après l'air des *Bijoux* de *Faust*, et le duo des *Dragons de Villars*.

On a entendu avec plaisir deux jeunes élèves du

Conservatoire : M. Rouvière, un fort ténor, et Mlle Hilder, une Falcon. Ces deux artistes ont obtenu un grand succès dans le *Miserere* du *Trouvère*.

En somme, bonne soirée (où rien n'a fait défaut, mandolinistes, chansonnettes, poésies, distribution de bouquets aux dames), ce dont il faut remercier le président, M. Bannès, qui organise si brillamment ces agréables réunions. ALFRED BERTINOT.

Société du *Franc-Rire*, rue de Belleville, café des Omnibus. — Charmante soirée que celle du 21 mars où successivement nous avons entendu : Mme Hélène, dans *Pensez aux Abeilles* et *Mets ton bonnet, Magdelaine*. Nous sommes étonné que cette dame ne soit pas engagée au concert. La bonne voix de M. André nous a fait entendre *Le printemps veut qu'on aime*, puis Mlle Cécile, avec sa voix un peu faible par timidité, a chanté *C'est la faute des oiseaux*. M. Richard a fort bien interprété *Chapeau bas devant la Marseillaise* et *la Nuit des amours*, parue dans le journal *La Chanson*. Nous apprenons que ce chanteur est engagé au concert des *Folies de Belleville*. Mlle Clémence a dit à ravir le grand air de *la Juive* et les *Regrets de Mignon*. Mme Charry a chanté *le Cabaret de la Futaille*, du regretté compositeur A. Vaudry, Ryon pour les paroles. Enfin citons : MM. Rodolphe dans *Lisette*, Vasseur, Joffroy, Francis, les comiques Léon N. dans *les Etudiants*, Carle dans *Ma Pélagie*, Hubert dans *J' suis partageux*.

Nos compliments à Mme Rohen, l'excellente pianiste de cette société. J.-C. T.

C'est dans l'Hôtel de l'Union des Chambres syndicales qu'a eu lieu, le 21 mars, le deuxième concert de la société chorale *les Amis de la Seine*.

L'harmonie *la Jeune France*, habilement dirigée par M. Boscher y a exécuté avec beaucoup de brio deux ouvertures, *la Castigliana* et *Emira*.

Le choral des *Amis de la Seine*, très-bien conduit par M. Aubry, a interprété à son tour deux chœurs, *les Marguerites* et *les Hirondelles*. Dans ce dernier morceau, le soliste M. Manjeon s'est distingué de la bonne façon.

Parmi les heureux de la soirée, citons encore M. Cousin, bon comique; Mlle Virginie, un peu timide; M. Maquaire, agréable, mais sobre de gestes; Mme Léo, remarquable de tact; M. Davenne, au jeu fort aisé; M. Roger, à la bonne diction; M. Marcus très adroit dans ses imitations; Mlle Berthier, ravissante dans le *Petit Abbé;* M. Alix, plein d'entrain; Mme Weyckmans, très-fine dans *les Joujoux*; M. Planer, entraînant de verve; M. Monicard, remarquable de bon goût dans *Il faut aimer*; Mlle Julia fort amusante par ses remontrances à *Cydalise*. M. Pomarède a la voix facile et son succès aurait été double s'il n'avait un peu précipité les mouvements de l'air du *Trouvère*.

M. Lebassi peut se vanter d'avoir eu un triomphe à l'aide de ses étonnantes imitations de flûtes champêtres. Il n'y avait que M. Debailleul qui put se faire applaudir après lui; inutile d'ajouter qu'il a été comme toujours le charmeur du *Déjeuner sur l'herbe*.

JULES RAUX.

Excellente soirée le 14 mars au *Cercle Mozart*.

M. Jules, Mlle Louisa, M. Monnier, M. Jérôme, Mme Strohl, Mlle Jeanne se sont fait applaudir tour à tour. M. Simon, Mlle Laure, M. Auguste, M. Mercier, Mlle Virginie, M. Marius ont ensuite pris leur bonne part de succès. M. Notaris a chanté *Fleur de baiser*, une romance inédite, charmante. Mlle Céline Corvec a chanté avec goût *la Valse maudite*, mais le genre comique convient mieux à son tempérament.

Mme Louis chante gracieusement le *Petit Abbé*, et il est fort agréable d'entendre dire par M. Monicart le rondeau *Vous souvenez-vous?* Une mention spéciale est due à M. Jullien qui possède une voix très sympathique ; à M. Lagrange qui récite avec beaucoup d'intelligence; à M. Simon qui est un excellent comique, et à M. Huet, qui chante avec beaucoup d'âme *Chapeau bas devant la Marseillaise*.

La chanson *Miaou*, redemandée, a été dite encore une fois par le compositeur Jules Raux à qui les bravos ne manquent pas. M. Lagrave a fort bien réussi la scène de la *Bénédiction*. Dans l'air de *Martha*, M. Fernand a développé sa voix généreuse, et Mlle Notaris a dit très finement la chanson *Tout bas*. Ajoutons que la séance a été menée rondement par le président du cercle, M. Corvec. X.

Le 16 mars, salle Chabaille (Belleville), les chansonniers et les amis de la chanson s'étaient donné rendez-vous dans le but de prêter un appui fraternel à un de leurs amis. Cette œuvre de solidarité a permis en même temps de ressusciter une de ces anciennes soirées de goguette du temps où une musique tapageuse ne permettait pas encore à certaines élucubrations soi-disant chantantes de se produire effrontément au grand jour.

Tout d'abord, disons que le double but projeté a été atteint au delà ; citons au hasard parmi les chansonniers : Evrard, Legentil, Ryon, Mouret, Mme Elie Denanjanes, Alph. Duchenne, Péan, Pot-Louis, Casse, etc., dont les productions nouvelles ont tour à tour réjoui et attendri les nombreux auditeurs.

Parmi les interprètes : Mayer, Francisque, Mègemont, Ambroise, Mme Busson, Paillette Richard, Jacquet, etc., les uns par des chansons, les autres avec des récits ont su prouver qu'il restait encore des étincelles de ce vieux feu sacré qui s'appelle l'esprit français.

Inutile d'ajouter que le directeur du journal *La Chanson* était présent à cette réunion.

La soirée s'est terminée par le compte-rendu du concours poétique :

2e prix unique à la pièce *Les rayons du Soleil*, auteur : C. Casse.

En résumé, bonne soirée pour l'esprit et le cœur.

E. LEGENTIL.

Le jeudi 18 mars, la société lyrique *l'Escholière* donnait sa séance d'ouverture rue de Seine, 91, brasserie Huber. La salle, parfaitement décorée et suffisamment aérée, était bondée de monde.

Le président avait organisé la soirée en homme qui connaît son affaire. Tout éloge à cet égard serait superflu. Il suffira de dire que M. Gouget est ce président.

Le côté artistique était représenté par plusieurs chanteurs et diseurs agréables, M. Revol en tête. Quant au côté des dames, pour être juste, il faut avouer qu'il était faible.

Une magnifique tombola, composée d'environ 80 lots, a terminé cette soirée à la satisfaction de tous, et chacun s'est quitté en se donnant rendez-vous pour les samedis, dimanches et jeudis suivants, jours de réunion de cette société. L. T.

Ce ne sont pas les spectateurs qui manquaient à la soirée du *Cercle de l'Espérance*, le 18 mars.

Une saynette, *Les deux maris garçons*, jouée malicieusement par MM. Catherine et Lebas, a mis les invités en bonne humeur. M. Huet, un peu enroué, a murmuré gentiment *Mon rêve*, puis, de sa voix agile, Mme Noblet a chanté avec un goût parfait l'air des *Noces de Jeannette*. La charité a été implorée par M. Couture qui chante très-agréablement. Quant à M. Jules Raux, il a retrouvé son succès habituel en interprétant sa joyeuse chanson *J'en raffole*.

Le duo de *Philémon et Baucis* nous a permis d'apprécier à leur juste valeur la fraîche voix de Mme Catherine et le joli timbre de baryton de M. Piccaluga. Nos compliments à ces deux artistes.

Une gaie pochade intitulée *Pas de chance* a été interprétée rondement par MM. Carol, Aubertier et Villard. M. Lécher s'est fait remarquer par un naturel du plus haut comique.

L'auteur ne s'est pas précisément mis en frais d'imagination pour le sujet; il a tout simplement transporté à la scène une plaisante anecdote que nous avons tous lue dans *le Hanneton* : celle d'un voyageur fantaisiste qui en voulant épousseter son *haut-de-chausse* par la portière d'un wagon, le laisse choir sur la voie ferrée et se trouve ainsi dans une situation fort critique. Vous savez le reste.

Il y avait-là, croyons-nous, le point de départ d'un vaudeville amusant, qu'il n'était pas impossible de développer avec quelque agrément, pour en faire ce que l'on appelle une pièce de salon. Faut-il reprocher à l'auteur de l'avoir tout de suite fait dévier vers la charge à gros sel? Nous ne le pensons pas, puisque l'on a ri.

En somme, malgré quelques imperfections, cette bouffonnerie ne laisse pas que d'être amusante ; elle a du reste obtenu le succès qu'elle méritait, — succès mondain, il est vrai, dans lequel il est difficile, pour un auteur, de discerner la part due à l'estime d'avec celle qui revient au talent.

La Jeunesse Artistique (Herbinet président) donnait le 19 mars, dans son local habituel, rue Palestro, 20, une soirée dramatique. On jouait *les Cloches de Corneville*. Représentation au total satisfaisante. Mme Herbinet a joué et chanté avec goût le rôle de Germaine; Mlle Ernestine a été une Serpolette pleine de verve ; M. Pollack a joué Gaspard avec un talent réel ; M. Emmanuel a chanté parfaitement les différents airs du marquis; M. Préval, malgré sa pantomine exagérée, a fait rire dans Grenicheux; M. Herbinet, dans le rôle sacrifié du bailli, a montré une entente parfaite du théâtre; enfin MM. Albert, Heriché, Longatte et Didier ont fait preuve de zèle.

Disons-le pourtant, la grande pièce choisie aurait pu être remplacée avec avantage. L'orchestre de *la Jeunesse Artistique* brille par son absence ; les artistes amateurs font à peine au piano la moitié des répétitions nécessaires ; enfin la salle est d'une exiguité qui rend les manœuvres de la figuration difficiles ; de tout cela résultent des variations de temps, des notes discordantes dans les ensembles et plus d'un incident dont le public s'égaie volontiers.

Il existe dans le répertoire des théâtres de vaudeville, des Bouffes, voire de l'Opéra-Comique, nombre de pièces à quatre ou cinq personnages dont les sociétés lyriques devraient exclusivement composer leurs spectacles. Le talent des sociétaires s'y dépenserait avec de meilleurs résultats.

Le samedi 3 avril, à la *Lyre de la Gaîté*, 18, rue Descartes, sous la présidence de M. Letirand, grande soirée au profit de la statue de Béranger.

Dimanche 4 avril, l'*Union Joyeuse* donnera une grande matinée à 1 heure 1/2, salle des Folies-Montrouge, 7 bis, avenue d'Orléans.

Lundi 5 avril, boulevard Sébastopol, 6, café Pygmalion, la *Lyre amicale*, présidée par M. Dupont, donnera une grande soirée au profit de la statue de Béranger.

CHOSES & AUTRES

NEUVIÈME CONCOURS MENSUEL

Ouvert du 1er au 20 avril.

Nous rappelons que nos abonnés seuls ont droit d'y prendre part, avec une chanson de six couplets au plus, avec ou sans refrain.

Le premier prix sera publié dans le journal et recevra dix exemplaires.

Les titres et les noms des auteurs des deux pièces suivantes seront publiés.

Vient de paraître à l'Alliance des Sciences, des Arts et des Lettres : *Cigale et Bourdon*, opérette en un acte (deux personnages) paroles de Jenny Touzin et de Jacques Maillet, musique de A. Godefroy. — Passage de l'Opéra, 18, galerie de l'Horloge. — 4 francs.

La société lyrique du *Lac Saint-Fargeau* donnera, dimanche 4 avril, à 1 heure, au Lac Saint-Fargeau, 276, rue de Belleville, un concert au profit des pauvres des XIXe et XXe arrondissements, sous la présidence d'honneur de MM. Gambetta et Allain-Targé, députés. Prix des places : 1 franc et 50 cent.

Société des Auditions lyriques, 2e année. — La Société des Auditions lyriques est une Association artistique ayant pour objet de faciliter l'audition des œuvres destinées aux scènes lyriques !

Elle fait appel à la fois : aux *Compositeurs* désireux de se produire ; aux *Artistes* disposés à leur servir d'interprètes et enfin aux personnes qui s'intéressent au progrès de l'art musical.

La première audition a eu lieu dans la salle Henri Herz, le 20 avril 1879.

La Société est placée sous la direction et le patronage de *Membres fondateurs* qui font les avances nécessaires à son fonctionnement.

Elle se compose, en outre :

Des *Membres honoraires* ou Sociétaires qui assistent à toutes les réunions publiques ou privées, organisées par la Société. Chacun des membres honoraires reçoit gratuitement un exemplaire des partitions et autres œuvres que la Société fait éditer. La cotisation des membres honoraires est de *vingt-cinq francs* par an.

Et des *Membres actifs* qui comprennent les Compositeurs, Auteurs et Artistes prêtant leur concours à la Société. Les membres actifs sont affranchis de toute cotisation.

Les adhésions sont reçues au siége de la Société, 17, rue de Maubeuge, par M. Charles Lumière, son représentant.

Le Directeur-Gérant, A. PATAY.

3e ANNÉE. — No 42. 20 CENT. LE NUMÉRO 16 AVRIL 1880.

LA CHANSON

Directeur-Gérant
A. PATAY

Il est rendu compte de tout ouvrage dont il est déposé deux exemplaires dans nos Bureaux.

Revue Bi-Mensuelle
ARCHIVES DE LA CHANSON
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Paraissant le 1er & le 16 de chaque mois
Les Abonnements partent du 1er Mai & du 1er Novembre

Secrétaire de la Rédaction
H. MALLET

Annonces, la ligne ... » 50
Réclame, — 1 »

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an........... 6 fr.
» six mois......... 3 »
Etranger, le port en sus

SOMMAIRE :

LA CONFÉRENCE DU 25 AVRIL

Ainsi que nous l'avons annoncé déjà, une conférence sera faite, le dimanche 25 avril, au théâtre du Château-d'Eau, par M. Spuller, député du IIIe arrondissement, sous la présidence de M. Henri Martin, l'éminent historien national.

Cette conférence a pour but de contribuer à l'érection de la statue de Béranger.

Tous ceux qui s'intéressent à l'œuvre patriotique entreprise sur l'initiative de *La Chanson* voudront, par leur présence, contribuer à l'éclat de cette solennité littéraire.

Le programme comprend divers chœurs chantés par *les Enfants de Lutèce*, sous la direction de M. Gaubert, et divers morceaux exécutés par l'harmonie *la Gauloise*, dirigée par M. E. Blanquin. Mais l'attrait principal, irrésistible, de la séance consiste dans l'important travail de M. Spuller. Sous ce titre : *la Statue de Béranger*, le célèbre orateur doit motiver l'œuvre du Comité qu'il préside, par une étude originale et puissante des œuvres et de la vie de l'immortel chansonnier.

La conférence du président estimé de *l'Union Républicaine* réduira certainement à néant les calomnies intéressées et les appréciations inintelligentes dont une certaine presse s'est faite récemment l'écho. Elle aura donc, sur l'avenir de notre œuvre, une influence considérable.

C'est sous le patronage des conseillers municipaux du IIIe arrondissement, en parfaite communion d'idées et de sentiment avec M. Spuller, que la solennité du 25 avril a été organisée. Nous remercions dès aujourd'hui M. Georges Murat du dévouement qu'il a montré en cette circonstance. Il a tout préparé, tout réglé, et c'est à lui que l'on devra reporter l'honneur du succès éclatant que tout fait espérer.

L.-HENRY LECOMTE

LES MÉLODIES DE SCHUMANN (*)

III. BERCEUSE (**)

Cette berceuse que j'ai entendue pour la première fois, il y a plus de dix ans, je ne l'oublierai jamais.

Le 9 mars 18**, j'étais allé au Cimetière du Nord, à Montmartre, m'asseoir sur le tombeau que Berlioz partage avec miss Smithson, l'Ophélie de 1830. Etendu sur le bord de la pierre, je regardais tristement s'étioler deux plantes, les seules que l'hiver avait épargnées, quand une forme blanche se glissa par une allée étroite jusqu'auprès d'un tertre jonché de roses. Vous auriez dit une jeune femme dont la démarche eût été alanguie par le chagrin, une jeune épouse peut-être qui venait pleurer un rêve de bonheur. Je ne vis point son visage, car le respect me défendait contre la curiosité, mais mon cœur s'émut à sa voix :

Dors, bel ange en qui j'espère,
Douce image de ton père,
Comme en un divin miroir,
Il me semble encor te voir.

Un rayon vermeil se joue
Sur ta lèvre et sur ta joue
J'ai séché tes yeux en pleurs
En t'offrant ces belles fleurs.

Et tandis qu'en ton sourire,
L'innocente paix respire,
Perle humide en tes cils d'or,
Une larme brille encor.

Sa romance n'avait rien du rythme défloré sur lequel sont presque toujours modelés les morceaux de ce genre ; rien de bien nouveau non plus dans la coupe des phrases musicales, ni d'imprévu dans les contours mélodiques. Chaque strophe reproduisait uniformément la précédente : pas un accent de plus, pas une différence de sonorité, pas la plus légère altération de nuances. Pourtant, ces sons, portés par

(*) Voir les nos 36 et 39.
(**) Schumann, op. 25, no 14. — Durand et Cie, éditeurs, 4, place de la Madeleine. Prix : 85 cent. net.

un souffle au-dessus des tombeaux, pénétraient mon âme d'une tristesse aimée. Bienheureux souvenirs du passé, à vous seront mes dernières pensées; je veux jusqu'à la fin aimer et souffrir; car ni les transports de l'amour, ni l'ivresse du plaisir, ni l'épanouissement de la joie n'ont égalé pour moi les délices de vos douleurs.

Je n'ai jamais su le nom de la belle visiteuse, j'ai entrevu seulement ses traits sous un rayon rouge du soleil couchant. Son costume blanc la faisait paraître très-pâle; ses cheveux, tombant sur son corsage, y marquaient à peine une teinte plus foncée et ses joues décolorées faisaient ressortir l'éclat de ses yeux où toute sa vie paraissait concentrée. A l'endroit qu'elle venait de quitter, aucun indice ne trahissait sa pensée secrète; des fleurs effeuillées sur l'herbe, puis une dalle à peine visible qui semblait dire : « C'est là. »

... Le 13 décembre suivant, je retournai sur la tombe de Berlioz espérant renouer l'histoire interrompue. Hélas! le gazon desséché laissait voir deux marbres, deux marbres sans inscription. Je pensai qu'une mère peut mourir de la mort de son enfant.

A. ÉDÉMA.

SOCIÉTÉ LYRIQUE ET LITTÉRAIRE DU CAVEAU

BANQUET DU 2 AVRIL

Je soutiens, ou plutôt je déclare sans le soutenir, que l'intérêt d'un compte rendu est en raison inverse de celui qu'a présenté la séance dont il est rendu compte. Cela va passer pour un paradoxe, je le crains. Mais comment voulez-vous, à moins de disposer d'un espace presque sans limite, citer, examiner de nombreuses chansons qui toutes ou à peu près méritent une mention particulière? Quand, au contraire, il y a pénurie, le chroniqueur a le loisir, sans excéder des bornes raisonnables et nécessaires, de s'appesantir sur quelques morceaux, d'en peser les qualités et les défauts, et de soumettre ainsi aux lecteurs une appréciation motivée.

Ces réflexions me sont suggérées par la soirée d'hier. Le nombre et la qualité s'y étant trouvés réunis, le choix est difficile des productions à mentionner, très peu pouvant être passées sous silence.

Toste et couplets de réception (trois réceptions en un seul jour, s'il vous plaît : on ne dira pas que le Caveau périclite. Ajoutons toutefois que je n'ai vu jusqu'ici dans les trois heureux élus qu'un seul chansonnier, Burani; des deux autres, l'un promet de le devenir, et le troisième ne se soucie guère de le devenir jamais), toste et couplets de réception, disais-je, ont ouvert la séance. L'esprit de Grangé a fait applaudir l'un, comme de coutume, et la camaraderie a accueilli les autres.

Partageons, pour nous reconnaître, les chansons nouvelles entendues hier en quatre catégories : Philosophie, gaieté, grivoiserie, naturisme. L'hiver n'a pu échapper au triste privilège d'inspirer de nombreux couplets, qui sont autant de malédictions. Jullien s'est distingué dans la peinture des dégâts occasionnés par cette cruelle saison. Grangé a pris l'hiver au moral, et sa chanson qui a pour refrain :

> Chaque printemps est un hiver de plus,

est pleine d'une fine mélancolie. Il se hâte, il est vrai, se rappelant son rôle de président, de retourner au dernier couplet ce refrain désenchanté, et déclare qu'au milieu de tant de bons amis, pour lui :

> ... Chaque hiver est un printemps de plus.

Grand succès, et bien mérité.

Grand succès aussi pour Duprez, qui, comme un débutant, a balayé les planches. *Sa Mélancolie*, c'est son titre, est remplie de sentiment et même de poésie; en voici le refrain, qui est toujours heureusement amené :

> Plus se restreint le cercle d'espérance,
> Plus s'élargit celui du souvenir.

Mais la gaieté réclame la parole. La *Vieille Faridondaine*, de Poullain, *Une Confession*, de Garraud, le beau diseur, *les Lapins*, de Petit, *Insouciance et gaieté*, de Mouton-Dufraisse, les *Bosses*, de Lesueur (je crois bien que cette dernière chanson, toute bonne qu'elle est, n'est pas nouvelle, mais il n'importe) : voilà de ces sujets qui font toujours florès au *Caveau* et partout où la bonne humeur et l'esprit sont en honneur. Montariol, qui est loin de déparer ce groupe, a voulu, à son tour, traiter un refrain latin. C'est un mal qui court. *Quantum mutatus ab illo!* s'écrie-t-il. Suit une série de dégommages tout à fait réjouissante : Hector et Virgile n'en ont jamais rêvés de pareils. Les *couplets à boire*, de Piesse, rentrent dans la même catégorie : ils sont d'une excellente facture, qui rachète ce que le fond a de peu neuf.

La grivoiserie a fourni deux productions différentes, mais également réussies : *L'homme a l'horreur du vide*, de Vacher, qui s'élève à des hauteurs... épiques, et *Mes Amours*, de Fénée, qui, sur l'air de la valse des Roses, chante le *de Profundis* le plus cocasse sur ses anciennes victimes.

La chanson de Ripault, *Le long de la Rivière*, me servira de transition : elle touche à la fois au genre léger et au genre descriptif : chacun des sites qu'il rencontre, des groupes qu'il surprend, des coudes que suit la marche aventureuse de sa rivière, est un tableau à part finement décrit.

Charles Vincent, qui aime et connaît la nature, et la chante souvent et bien, célèbre le *Printemps*, vieux sujet toujours neuf, surtout quand il est rajeuni par des élans d'espoir. Murat, son élève en peinture, nous a donné ce qu'il intitule modestement *Un Croquis de printemps*. C'est jeune et gracieux.

Et puis... voilà tout, je crois. M. Sylvain Saint-Étienne, un poète émérite, n'a rien dit. Liorat, le paresseux, n'a rien fait. Quant à moi... Au fait, j'ai chanté sept couplets nouveaux ayant pour refrain :

> Ça n' se voit pas sur la figure.

Et je vous assure qu'il y en a bigrement, des choses qui ne se voient pas sur la figure. Aussi n'ai-je pas essayé de les énumérer toutes.

Ai-je bien entendu, ou me suis-je trompé? Est-il vrai que deux vers destinés par leur place à rimer ensemble se terminent, l'un par *trouve* et l'autre par *s'entrouvre*? Je n'ose l'affirmer. Avis à l'auteur.

EUG. IMBERT.

LICE CHANSONNIÈRE

BANQUET DU 7 AVRIL

Ryon a trouvé un moyen très-ingénieux de satisfaire en même temps les partisans et les ennemis du toast; il s'est abstenu de paraître au banquet d'avril. — « Quelle chance, ont dit les uns, nous n'aurons point de toast aujourd'hui. » — — « Quel bonheur, se sont écrié les autres, nous en aurons deux le mois prochain! » — Touchante harmonie!

Chebroux a présidé avec urbanité et verve la séance des chants, au total intéressante.

Les refrains à boire sonnent toujours bien dans les réunions chantantes. *Buvons du vin*, dit joyeusement M. Armand Mordret; M. Bernard Moreau voit aussi le bonheur dans le jus de la treille; M. Auguste Luth refait avec originalité le portrait aimé du *Docteur Grégoire*; enfin M. Flachat « verse à boire à Pierre Gringoire » avec une rondeur qui n'exclut pas le sentiment.

La chanson de genre a fourni un contingent non moins brillant et plus nombreux encore. *Le Joueur de flageolet*, de Hachin; *le Jeu n'en vaut pas la chandelle*, de M. Caron; *Châtelaine et Paysan*, de M. Robinot; *les Déboires de la*

loterie, de M. Leblanc; *Je m'y laisse toujours prendre*, de M. Cahen; *Dans les blés*, de M. Moniot; *L' bon Dieu n' m'en voudra pas pour ça*, de M. Stanislas Tostain, brillent, les unes par la finesse, les autres par la sensibilité, et ont été très-favorablement reçues.

Un des plus anciens sociétaires, M. Vatinel, licéen depuis trente-cinq ans, quitte Paris pour Fontainebleau; il a fait à ses collègues des adieux en couplets attendris et émouvants. Mais quoi, Fontainebleau n'est pas si loin que la Lice ne puisse compter sur la présence de M. Vatinel à plus d'un banquet encore.

MM. Marchive, Ponsard, Jeannin et Péan ont obtenu de grands succès de rires avec de bonnes gaudrioles.

Collignon, de passage à Paris, a été le triomphateur de la soirée. Il a dit avec âme la jolie chanson de Baillet, *Elle s'appelait Marguerite*, et avec une énergie superbe *Le Semeur* de Desforges.

Quelques poésies ont agréablement coupé les chants. On a vigoureusement applaudi un magistral sonnet de Ponsard, des vers ironiques *A Tartuffe* par M. Auguste Gouts, enfin un sonnet humoristique de Chebroux, dont la terminaison a dû faire tressaillir d'aise l'ombre de Cambronne.

L.-Henry LECOMTE.

Samedi 27 mars, a eu lieu à l'Eldorado la première audition de *La Fleur sauvage*, romance dramatique de MM. Delière pour la poésie, et Marié pour la musique. C'est Mlle Amiati qui était chargée de l'interpréter. L'éminente chanteuse s'est montrée à la hauteur de l'œuvre; c'est dire que cette audition a été un triple succès.

Nous sommes assez heureux pour pouvoir donner à nos lecteurs le texte entier des beaux vers de M. Delière.

LA FLEUR SAUVAGE (*)

Romance dramatique

A M. Paul RENARD

On la nommait la fleur sauvage.
Dieu seul se rappelait son nom
Et vraiment son charmant visage
Brillait d'un étrange rayon.
Quand sous un pâle clair de lune,
Que ses yeux noirs éblouissaient,
Apparaissait sa beauté brune,
Les passants parfois se signaient.
Pourtant tu n'étais pas méchante,
Frêle fleur d'un pays lointain,
Qu'en un jour de sombre épouvante
Apporta l'aile du destin.

Grandis chez nous, ô fleur sauvage!
Grandis, ô fleur de pureté,
A l'abri d'un nouvel orage,
A l'ombre de la liberté!

Elle savait qu'elle était belle;
Le clair ruisseau le lui disait.
Mais aux plus doux propos rebelle,
Bien vite son cœur se fermait.
Pourtant voici qu'un cri de guerre
Soudain éclate et fait surgir
D'un peuple la sainte colère...
O vierge, pourquoi donc pâlir?
Enfant, ce n'est point ta patrie
Qui défend un sol menacé...
Va dans les bois, toute fleurie,
Cacher le rêve commencé.

Grandis chez nous, etc.

Ah! la patrie est où l'on aime!
Celui que j'aimais est parti;
Et voilà pourquoi mon front blême
Caresse un rêve anéanti.
A tous mon secret se révèle.
Oh! je ne suis plus fière! oh non!
Et par sa blessure cruelle
Mon cœur va vous jeter son nom.
Vous frémissez et sous un voile
Vous voulez me cacher son sort.
Mon âme a perdu son étoile;
Une voix me dit qu'il est mort.

Grandis chez nous, etc.

Un soir d'été d'un reflet rose
Eclaire le sang répandu.
Quel gentil cavalier repose
Auprès de ce corps étendu?
C'est elle! C'est la fleur sauvage!
Près d'elle un mousquet est jeté.
De cette arme as-tu fait usage
Pour défendre la liberté?
Pauvre âme avant l'heure flétrie,
Un désespoir la dévorait.
Elle est morte pour la patrie
De celui qui la dédaignait.

Tu revivras, ô fleur sauvage,
Céleste fleur de pureté;
A l'abri d'un nouvel orage,
Tu fleuriras en liberté.

Edmond DELIÈRE.

(*) En vente chez Labbé, éditeur, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 32.

LE PETIT BLEU

On a chanté le gai champagne,
Et le bourgogne et le bordeaux,
Célébré les doux vins d'Espagne,
Fêté tous les crus sans rivaux.
Mais moi, qui suis du peuple, et qui ne connaît guère
Ces vins de grand seigneur, je veux ici, morbleu,
Célébrer aujourd'hui le vin du prolétaire
Et chanter les vertus de l'humble *petit bleu*.

Petit bleu, scintille, scintille,
Verse-nous l'amour, la gaîté;
Vin clairet, pétille, pétille;
Inspire-nous un chant de liberté!

Au petit bleu point d'étiquette,
Point de cachet sur son bouchon;
Mais il triomphe à la guinguette,
Il est le roi de la chanson.

Jamais il n'a brillé dans le cristal sonore;
Mais il rougit souvent les verres de deux sous;
On les vide gaîment, on les remplit encore,
Et bientôt il vous met tout sans dessus dessous.

Petit bleu, etc.

C'est le copin de la bouffarde,
L'ami bien cher à l'artisan;
C'est le rayon de la mansarde,
C'est le bonheur du paysan.
C'est de lui que naquit un jour la chansonnette,
Pleine des mots piquants du vieil esprit gaulois.
Devant lui, mes amis, inclinons donc la tête
Et venons au plus tôt nous ranger sous ses lois.

Petit bleu, scintille, scintille ;
Verse-nous l'amour, la gaîté;
Vin clairet, pétille, pétille;
Inspire-nous un chant de liberté.

Albert CHANTERAC.

A tous les Amis de l'Humanité

LA LANGUE UNIVERSELLE (*)

CHANSON

S'il est une œuvre fraternelle
Qui sur les peuples rayonna,
C'est bien la Langue Universelle
Que François Sudre nous donna.

Les sept notes de la musique
En sont le facile alphabet;
Un procédé simple et magique
Dévoile le divin secret.
Sans avoir aucune science,
Dans l'univers, jeunes et vieux,
Ont promptement la connaissance
De ce langage merveilleux.

S'il est, etc.

Ni livres, ni temps, ni dépense,
Non, rien n'est à sacrifier;
Cette langue nous en dispense,
Même sans savoir solfier.
Et par un moyen fort habile,
Elle présente les bienfaits
D'être pareillement utile
Aux aveugles et sourds-muets.

S'il est, etc.

O Sudre, lumière féconde,
Quel trésor n'as-tu pas semé!
Bientôt tous les peuples du monde
Vont se comprendre et vont s'aimer.
A travers toutes les frontières
Ta langue se fait un chemin,
C'est l'union des hémisphères
Et le flambeau du genre humain.

Saluons une ère nouvelle,
Français, Espagnols, Iroquois...
Voici la Langue Universelle!
C'est le tombeau de tous les rois.

L'Egalité fait l'homme sage,
Et le sage est l'ami du beau :
Nous parlerons même langage
Dans l'amour du même drapeau.

S'il est une œuvre fraternelle
Qui sur les peuples rayonna,
C'est bien la Langue Universelle
Que François Sudre nous donna.

F. BERDOULET.

(*) Conférences publiques et gratuites sur la Langue Universelle, le dimanche, à 2 heures, rue du Foin, 2. Les dames y sont admises.

UNE CONFESSION

Air : *La queue emporte la tête*

J'étais un fieffé garnement,
On le répétait à la ronde;
Les femmes me trouvaient charmant.
Je les adorais brune ou blonde,
Avec ou sans nom blasonné.
Fou de leur grâce enchanteresse,
Pour elles j'aurais tout donné
Aux beaux jours de ma jeunesse.

Leur plaire me semblait si doux;
Je ne rêvais pour toutes choses
Que de cueillir, à leurs genoux,
Des baisers sur leurs lèvres roses.
Quitte à partir sans *requiem*,
J'aurais voulu, dans mon ivresse,
Pouvoir posséder un harem
Aux beaux jours de ma jeunesse.

Toujours en quête d'inconnu,
Chaque hiver, intrigue nouvelle!
Au bal, à l'aspect d'un sein nu,
S'enflammait ma pauvre cervelle.
Dans mon appartement discret,
Plus d'une aimable pécheresse
Le soir se glissait en secret
Aux beaux jours de ma jeunesse.

Dès que l'été reparaissait,
En respirant sa chaude haleine,
Du feu brûlant qui me poussait
J'avais sans cesse l'âme pleine.
A des boudoirs particuliers,
Pour fêter Vénus, ma déesse,
Succédait l'ombre des halliers
Aux beaux jours de ma jeunesse.

Soixante retours des saisons
Nous font barbes et têtes blanches,
Emportant nos bleus horizons
Et les gais devis sous les branches.
Pour moi le temps vient de sonner
L'heure de l'austère sagesse.
Pourquoi ne puis-je retourner
Aux beaux jours de ma jeunesse!

Il me reste le souvenir,
Mieux encore : un autre moi-même,
Dont le présent et l'avenir
Ont pour mon cœur un charme extrême.
De mon fils lorsque je connais,
Dans ses amours, une prouesse,
Alors j'ai vingt ans! je renais
Aux beaux jours de ma jeunesse.

Eug. GARRAUD.

SOCIÉTÉ DES AUTEURS, COMPOSITEURS ET ÉDITEURS DE MUSIQUE

Les amis anonymes de M. Rollot ont tenu, le lundi 12 avril, une réunion privée dans la salle du Skating de la rue Blanche.

Cette réunion avait été officiellement annoncée par plus de dix journaux. On savait que les grands prêtres du parti devaient officier et que le dieu Rollot serait visible à la représentation; aussi la porte était-elle fermée à tout profane. On ne pénétrait dans le sanctuaire qu'avec une carte *rigoureusement personnelle*. On devait être au moins deux cents de par le nombre des invitations lancées. Certes les fidèles allaient s'écraser dans la grande salle du Skating, puis, n'avait-on pas avant tout les cinquante-neuf! vous savez, les cinquante-neuf qui ont voté contre le rapport de la Commission des comptes et au nom de qui M. Rollot fait un procès. Enfin tout était prévu et le Syndicat n'avait plus qu'à céder la place devant la masse compacte des sociétaires.

A l'heure indiquée il y avait une trentaine de personnes dans la salle; puis trente-une... puis une autre; on les comptait. Enfin! quand le chiffre imposant de quarante-cinq fut constaté, on ouvrit la séance.

Et les cinquante-neuf? vous savez les cinquante-neuf au nom de qui M. Rollot fait un procès, où sont-ils donc! Patience, ils vont arriver en bataillon serré sans aucun doute.

Après quelques paroles en mi bémol du fidèle Colombier, la présidence fut confiée au maëstro Laurent de Rillé. C'est un homme qui connait son affaire; il est calme, il est correct, un brin rusé, en somme la sonnette est en bonne main.

M. Laurent de Rillé fait en quelques mots bien sentis l'historique du conflit qui existe entre le Syndicat et l'ex-agent-général... En ce moment un bruit se produit au dehors... ce sont les cinquante-neuf attendus!... Rien!... c'est une voiture qui passe!

M. Rollot presse la main à son ami Monplot, à qui le sociétaire Henri Min vient d'en dire deux, et semble lui demander du regard : et nos cinquante-neuf? vous savez, nos cinquante-neuf au nom de qui, etc. Vous ne les avez donc pas convoqués?

La salle est froide à force d'être vide... Mais voici venir l'ami Jennius. Sa mémoire est grande, il sait par cœur tous les articles qu'il a semés dans *la Liberté*, il les récite sans faire une faute, un grand silence règne... La porte s'ouvre... cette fois les voici nos braves cinquante-neuf... Pas encore, c'est un monsieur qui a cru qu'il y avait répétition au Skating... il fait demi tour et s'en va. Le président lit un ordre du jour dans lequel le Syndicat est mis en suspicion. Murmures. Ah! si les cinquante-neuf étaient là! mais rien! On vote et trente-cinq signatures demandent simplement une assemblée générale.

Trente-cinq, vous avez bien lu!... Infidèles cinquante-neuf où êtes-vous donc? Récompense honnête est promise à celui qui les retrouvera; elle consiste en l'un des rares exemplaires du Sardanapale de M. Joncières... exemplaire non coupé bien entendu.

Et pendant toutes ces petites émeutes, qui se passent dans des coins, le Syndicat continue à administrer la Société avec calme et vigilance. Plus de cent mille francs ont été répartis, comme droits, aux sociétaires depuis le 5 avril, par les soins de la Commission administrative du Syndicat et de M. Floquet, l'agent-général provisoire.

ROBERT GARNIER.

BIBLIOGRAPHIE

Les Progrès de la science, stances par F.-Auguste Renard, Bourbonne-les-Bains, 1879. — *Chansons*, par K. Grün, Verviers, 1879. — *Les Voyageurs*, poèmes légendaires, par Francis Melvil, Paris, Lemerre, 1880.

Poèmes légendaires, ce sous-titre définit exactement l'œuvre de M. Melvil. Légendes, en effet, et des moins modernes que ces récits : *Héraclès, Saül à Guilboah, Rome fondée, Charlemagne pleurant* et tant d'autres, sans compter *les Pèlerins d'Emmaüs* et *la Vision du Dante*. *Babel* est un petit poème et par la grandeur du sujet et par les développements que l'auteur y a consacrés. Quelques pièces tranchent sur la couleur héroïque de l'ensemble. Ceci n'est pas un reproche. *Le Conservateur au Temple, la Tristesse du bon Dieu*, notamment. On trouve là une note gauloise presque inattendue :

C'est le chant du pinson sous un ciel orageux.

Une idée fataliste semble dominer le poète. Son titre le dit. Les Voyageurs, ce sont les hommes, c'est l'humanité même, s'acheminant vers un but pour elle inconnu, but que l'auteur indique d'avance : le néant. Mais, entre le point de départ et le point d'arrivée, que de pas, que d'efforts, que de luttes et même que de victoires! En vain, comme Héraclès, l'homme voit ses travaux bafoués; en vain il ensevelit sous les cendres d'un bûcher l'amertume d'être méconnu.

Ses ennemis, broyés sous le poids du remords,
Pâles, désespérés, condamnés par leurs crimes,
Succombèrent bientôt, misérables victimes
De la haine d'un peuple et du courroux des dieux.

. . . .

Partout l'encens divin fuma sur ses autels,
Et le pâtre rêveur des grands monts immortels
Bien souvent l'aperçut, au fond des cieux sans voiles,
Posant ses pieds d'azur sur de blanches étoiles.

Voilà la véritable consolation du sage et du courageux : l'estime de la postérité, qui n'est que l'écho de sa propre conscience. Voilà la véritable réponse à ces questions désenchantées :

A quoi bon tant chercher la fortune et la gloire,
Et l'admiration du pauvre genre humain,
Puisque le plus beau jour s'éteint dans la nuit noire,
Et qu'un sépulcre ouvert est au bout du chemin?

Quelle que soit la solution que l'on donne aux problèmes qu'agite M. Melvil dans ses strophes éloquentes, et ils sont nombreux, on ne peut lui refuser un grand souffle, un mouvement plein d'ampleur, un vers précis dans son élégance, et par dessus tout un sentiment exact des époques et des lieux où il place ses sujets. Son style est net, quoique coloré, simple, quoique imagé; il s'assouplit dans l'idylle avec autant de grâce qu'il revêt d'énergie dans l'épopée. Quelle désolation dans ce tableau de la terre, qui meurt après la mort de son dernier habitant!

Le monde n'était plus qu'un globe affreux et blême,
Masse horrible et sans nom, boule aux flancs crevassés,
Astre sépulcre. Enfin vint le moment suprême :
Un craquement vibra dans les éthers glacés,
Et l'Espace rendit à l'éternel mystère
Défigurés, hideux, tournoyants, dispersés,
Les informes débris de ce qui fut la Terre.

M. Grün ne s'élève pas à de telles hauteurs et, tout Allemand qu'il est, sa muse reculerait devant ces vastes tableaux.

L'histoire, la mythologie, la cosmogonie ne sont pas son fait. Elle peint de petits tableautins de genre ; la caricature même ne l'effraye pas, et le rire gaulois, autant qu'un germano-belge peut y atteindre, lui dicte d'aimables chansons. Le cercle des intimes, une fête locale, le potin du jour, autant d'occasions de rimer. Il s'en tire avec bonne humeur, et, sans détrôner Clesse, il donne à la Belgique, sa patrie d'adoption, un joyeux chansonnier de plus. *Le Dimanche de l'ouvrier*, *les Fous*, qui ne sont pas ceux de Béranger mais qui les rappellent, *les Hommes*, dont le refrain est heureusement imité de Festeau :

Au physique ainsi qu'au moral,
L'homme est un plaisant animal ;

Enfin *les Tribulations d'une vierge* — il s'agit de celle de la Salette — présentent le talent de M. Grün sous des aspects variés et toujours plaisants.

M. Renard, que je n'ai garde d'oublier, chante en vers bien frappés les merveilles de la science et surtout les plus récentes. La vapeur, l'électricité, l'aérostatique, le téléphone défilent successivement sous nos yeux ; et la planète Leverrier, et les machines agricoles, et que sais-je ! C'est un poëme didactique réduit, mais intéressant.

E. IMBERT.

LES AUTEURS-AMATEURS

Dans les Sociétés lyriques

La Fédération des Sociétés lyriques est maintenant un fait accompli.

Ce premier résultat est magnifique, assurément ; mais nous croyons qu'il y a encore quelque chose à faire pour l'avenir des sociétés lyriques. Certainement, l'heureuse initiative du Comité ouvre une voie nouvelle aux sociétés ; grâce à cette union, une sérieuse et constante émulation va s'établir entre elles, chacune étant désireuse de produire, lors des concours, des artistes qui lui fassent honneur.

Mais nous avons parlé plus haut d'un autre progrès à accomplir, le voici.

Il existe, dans toutes les sociétés lyriques, à côté des sociétaires chanteurs, d'autres amateurs qui, bien que ne rendant pas les mêmes services que leurs camarades, n'en ont pas moins droit au même encouragement. Nous voulons parler des sociétaires-auteurs et compositeurs. En effet, si les premiers prêtent aux sociétés le concours de leur voix, les seconds ne produisent-ils pas pour elles, et *pour elles exclusivement*, par la raison même qu'ils ne sont pas connus.

Que l'un de ces *inconnus*, un de ces *sans-nom*, éprouve le désir de produire ses œuvres sur une scène plus vaste et devant un public plus nombreux que celui de sa société, dès la première démarche, il se trouve découragé ; le directeur du concert et l'éditeur auxquels il s'adresse lui répondent invariablement, le premier : Faites-vous connaître et nous vous chanterons, le second : Faites-vous chanter et nous vous éditerons. Pourtant, dans le nombre des productions présentées à ces Messieurs par les auteurs ou compositeurs débutants, il en est de certaines qui valent bien certaines chansons de concerts et qui obtiendraient un succès si elles voyaient le feu de la rampe.

N'y a-t-il pas quelque chose à faire pour ces sociétaires auteurs et compositeurs et ne méritent-ils pas le même encouragement que le comité de Fédération accorde aux chanteurs ?

Nous laissons au Comité le soin d'étudier cette idée et de l'apprécier, son expérience lui donnant toute l'autorité nécessaire pour mener à bonne fin l'accomplissement de ce projet : *Assurer l'avenir des Sociétés lyriques en établissant entre elles, en même temps qu'une active émulation artistique, les relations amicales nécessaires à leur existence même.*

HENRY MALLET.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Le 19 mars, un magnifique concert a été donné par le *Cercle de l'Etoile*, dans la salle de l'Hôtel des Chambres syndicales, rue de Lancry.

Grand succès pour tous les amateurs qui se sont fait entendre dans cette soirée.

M. Maire a chanté avec talent *les Rameaux*, de Faure, et *Dis-moi quel est ton pays*.

On a fait une grande ovation à Mme Wagon après l'air des *Bijoux* de *Faust*, et le duo des *Dragons de Villars*.

On a entendu avec plaisir deux jeunes élèves du Conservatoire : M. Rouvière, un fort ténor, et Mlle Hilder, une falcon. Ces deux artistes ont obtenu un grand succès dans le *Miserere* du *Trouvère*.

En somme, bonne soirée (où rien n'a fait défaut, mandolinistes, chansonnettes, poésies, distribution de bouquets aux dames), ce dont il faut remercier le président, M. Bannès, qui organise si brillamment ses agréables réunions.

A. B.

Ainsi que nous l'avons annoncé, *la Lyre de la Gaité* a donné, le samedi 3 avril, une soirée extraordinaire au profit de la Statue de Béranger.

Parmi les artistes qui ont prêté leur concours, nous avons remarqué M. Jules Tiercelin, ténor, qui a très-bien chanté *Les Carriers* et un fragment d'*Haydée*, *Ah! que la nuit est belle.* M. Gouget président de la Société *l'Escholière* a chanté une chanson de Béranger et a récité *la Grève des Forgerons*. Mlles Armandine, Henriot, Berthe et Jeanne ont su charmer l'auditoire par leurs chants.

La soirée s'est terminée par une Tombola qui, ajoutée aux quêtes précédentes, a produit 50 francs qui ont été versés entre nos mains pour être remis à M. Murat, le trésorier de l'œuvre.

X.

Le samedi 3 avril, *l'Union Artistique* donnait sa grande soirée mensuelle, pour les débuts de MM. Debertal, Bonnet, Maurice, Floréal, et Marcelin. A 9 heures la petite salle du Globe (que, soit dit en passant, le patron du café devrait bien faire restaurer) était comble et l'on commençait la soirée. Nous avons entendu successivement M. Debertal dans *J' sais pas comment qu'on s'y prend*, M. Cherville, *l'Employé d' la grande vitesse,* M. Floréal, *l'Homme aux grands pieds*, M. Michel, qui dit d'une façon charmante *Les regrets de Mignon*, M. Maurice dans *Bonheur et Guignon*, M. Gabriel, qui obtient beaucoup de succès avec *Les Ecrevisses*, M. Bonnet dans *la Valse des Feuilles*, M. Raymond désopilant dans *Le Portier l' jour du terme*. Après un entr'acte de quelques minutes, la toile se lève sur *l'Affaire de la rue de Lourcine*, le joyeux vaudeville devenu légendaire, joué par l'élite de *l'Union Artistique,* j'ai

nommé Mlle Louise, MM. Cherville, Paulin, le sympathique président, Gabriel et Floréal. Ces messieurs rivalisent à qui mieux mieux de verve et de bonne humeur et font pâmer la salle pendant trois quarts d'heure. Ils sont récompensés par de nombreux bravos et rappels. Dans la seconde partie nous entendons Mlle Lucie, l'étoile de *la Renaissance*, dans *Le Sourire*, puis, à la demande, générale dans *Tous les hommes disent ça*; Mlle Lucie fait chaque jour de nouveaux progrès et révèle dès à présent toutes les qualités d'une chanteuse d'avenir; M. Marcelin qui détaille très-finement *Le Déjeuner sur l'Herbe*, M. Raymond, dans *le Candidat Courbemanche*; M. Michel, dans un air de *Martha*, et M. Cherville, dans *C'est tout c' que j' peux faire pour vous*. Très-belle soirée, ce qui du reste est d'habitude à *l'Union Artistique*

H. M.

L'Union Joyeuse ne donne ses séances qu'à des intervalles assez éloignés et qui varient de deux à trois mois, mais en revanche, elle apporte un grand soin à la composition de son programme.

La grande matinée qu'elle donnait le 4 avril dans la salle du concert des Folies Montrouge en est une preuve certaine. Un orchestre composé de douze musiciens donnait un grand attrait à cette représentation.

Après le *Salon des délices*, brillante ouverture exécutée par l'orchestre, M. Caraby ouvre la séance par *Un bandeau sur les yeux;* M. Leriguer, chante avec sentiment, *La fille de marbre*, et *L'oiseau s'envole;* M. Alexis Marc, le premier comique de *l'Union Joyeuse* débite le *Premier bain d'un Auvergnat* avec sa verve habituelle. M. Varnier, chante *Celle que j'aimions* et *les Pleurs de Nicette*. Mlle Valette est une charmante conteuse ; elle récite très-gentiment *Oh Monsieur!* et *le Singe qui montre la lanterne magique*. Un solo de flûte par M. Dinot a fait grand plaisir; M. Hébert ne possède qu'un léger filet de voix, mais il sait bien s'en servir, il chante *Le long de la Seine ô gué* et le *Contrat des Amours*. M. Victor se plaint *des Ingrats* et Mlle Georgette chante très gracieusement *Méchant, méchante*. M. Cabanis exécute une brillante fantaisie sur le hautbois. L'auditoire a été très émotionné par Mlle Valette qui a récité une jolie poésie de Mlle Rousseil : *La grande proscrite*.

M. Jonas nous montre les inconvénients *du poil à gratter*, et M. Beck chante avec beaucoup d'entrain *Faut pas faire les malins*.

Il est inutile de faire séparément l'éloge de chaque artiste. Nous nous bornerons à constater qu'ils ont rivalisé de verve et de gaîté et qu'ils ont tous été bissés. A. B.

Le 7 avril, *Les Vrais Amis*, donnaient leur soirée d'ouverture à la Brasserie Cidranès, 14, boulevard Magenta. Dès 8 heures la salle était comble. Après une brillante ouverture de M. Tallandier, pianiste, MM. Goujon, Bonomé et Victor ouvrent la séance avec entrain. M. Villé le désopilant grimacier de *l'Union Lyrique* provoque un fou rire avec *Quel drôle de Quartier*. M. Delsériès vient *réhabiliter les Auvergnats*; il récite fort bien, mais il ne devrait pas sortir de son genre ; le comique ne lui va pas. Une jeune fille d'une douzaine d'années, Mlle Charlotte, fait rire l'auditoire jusqu'aux larmes avec *Il demeure rue Popincourt* et *Heureusement pour moi;* elle promet une bonne artiste pour l'avenir. M. Launay de la *Renaissance* chante *Les myrthes sont flétris* avec beaucoup de succès. Mlle Marguerite de *l'Union Lyrique* chante la *Légende des hirondelles*, d'une voix douce et sympathique, nous regrettons vivement de ne l'avoir entendue qu'une fois dans le courant de la soirée. Une comédie en un acte, *Chez l'Avocat*, a été très-bien interprétée par Mlle Pauline et M. Donckèle.

Le roi de la soirée à été l'amusant Vaast de *l'Union Lyrique*; il a débité avec une verve endiablée *Je suis papa depuis c' matin* et *la Politique à Christophe*. Citons aussi Mlles Lucie et Mathilde de la *Renaissance*, MM. Cabaret, Donckèle, Jonas et Beck qui ont contribué au succès de la soirée.

Avec un programme aussi attrayant *les Vrais Amis* sont sûrs de réussir.

Nous le souhaitons de tout notre cœur.

A. B.

Chaque semaine *la Cordiale* tient ses réunions *au Globe*, 8, boulevard de Strabourg, excepté le premier jeudi du mois. La soirée du 8 avril a été ouverte par une bonne chansonnette *Le refrain d'autrefois*, paroles de M. Gabriel, musique de M. Marcus. Mlle Marguerite a chanté avec sentiment *les Regrets de Mignon*. Sont venus ensuite MM. Henriel, Charles, Marie, Mussler.

Dans la comédie de Perrier, *Chez l'Avocat*, en dehors des rôles principaux très-bien tenus par Mlle Adèle et M. Gabriel, l'amusant comique Lelarge et M. Douillard se sont fait remarquer par une mimique très-réussie. Mlle Berthe et M. Bousquat ont été très-goûtés dans leurs chansons. M. Bergier, a un puissant organe et dit bien *la Grève des Forgerons*, mais il manque quelquefois de naturel. M. Augustel a une grande habitude de la scène et dit bien la chansonnette.

Mlle Jeanne a été très-enjouée et M. Georgebé très-persifleur dans la comédie de Narrey, *Comme elles sont toutes*. L'éloge de M. Jules Raux n'est plus à faire et l'on ne peut dire ce qu'on applaudit le plus, ou de l'artiste, ou du compositeur de la jolie romance *Gentil Lutin*. X.

Le *Cercle Musset* donnait, le samedi 10 avril, une grande soirée d'adieu à l'un de ses membres, M. Berlioz. Aussi dès 9 heures était-il impossible de trouver une place dans la salle. Cette soirée charmante devait être présidée par M. Paul de Musset, frère du grand poète, mais à la dernière heure il s'est excusé par lettre de ne pouvoir y assister. Parmi les artistes qui ont eu le plus de succès citons : MM. Marie, Gaillot, Jalade, Borschneck, Vuillaume, l'amusant Géo, qui conte très-drôlement *C'est le Cliquot qu'en est la cause*. M. Durieu, le sympathique président du Cercle, très-applaudi dans une poésie de François Coppée. Andouard, de *la Renaissance*, rappelé dans *La femme à papa, c'est Nana*. M. Marion, qui récite *la Robe* avec beaucoup de sentiment. Le vaudeville *Madame est couchée* a été lestement enlevé par MM. Berlioz, Cordier et Mlle Lucie de *la Renaissance*, qui est une petite soubrette très-avenante. Une simple question. Pourquoi le bouillant M. Da Sylva semble-t-il avoir un mécanisme dans le corps, quand il récite une poésie ?

A l'issue de la soirée une médaille d'argent a été offerte en souvenir à M. Berlioz par ses camarades. Il les a remerciés et a fait ensuite ses adieux au public dans quelques paroles fort émues. Puis une quête a été faite au profit des pauvres qui ne sont jamais oubliés aux réunions du *Cercle Musset.*

H. M.

Le lundi 19 avril, soirée avec concours de poésie et chansons, à *la Lyre bienfaisante*, présidée par M. Couvreur, 9, quai Saint-Michel. Soirées tous les dimanches et lundis, à 9 heures.

M. Victor, du *Cercle des Sociétés lyriques*, donnera le jeudi 29 avril, à 8 heures précises, brasserie Baudin, 157, faubourg Saint-Antoine, une grande soirée extraordinaire sous le patronage de *la Muse Gauloise*, présidée par M. Lestivant, avec le concours de M. Ludot, violoniste, et des lauréats des concours lyriques.

A 11 heures 1/2, pantomine par les artistes des Funambules, suivie d'une *grande tombola.* Prix du billet : 50 cent.

On trouve des billets, 11, place de la République, maison Orange. Nous invitons nos lecteurs et les habitués des sociétés lyriques à assister à cette grande soirée.

Nous rendrons compte dans notre prochain numéro de la belle soirée donnée par *la Lyre amicale*, au profit de la statue de Béranger, ainsi que du concert donné par la société lyrique et dramatique *l'Etoile*, dans la salle du nouveau théâtre de Levallois.

CHOSES & AUTRES

NEUVIÈME CONCOURS MENSUEL

Ouvert du 1er au 20 avril.

Nous rappelons que nos abonnés seuls ont droit d'y prendre part, avec une chanson de six couplets au plus, avec ou sans refrain.

Le premier prix sera publié dans le journal et recevra dix exemplaires.

Les titres et les noms des auteurs des deux pièces suivantes seront publiés.

Au moment où nous mettons sous presse, le résultat du grand concours de *la Lice Chansonnière* ne nous est pas encore connu.

La librairie Dentu vient de mettre en vente un volume appelé à un succès littéraire et de curiosité : *Mes Souvenirs*, par Bouffé. Le grand comédien y raconte avec charme sa vie intime et ses triomphes artistiques. *Le Gamin de Paris*, *Michel Perrin*, *Pauvre Jacques*, *Grandet* et tant d'autres types heureux sont analysés, jugés, vivifiés par leur créateur dans ce livre où l'on retrouve la force pathétique et la verve spirituelle qui, pendant trente années, firent pleurer ou rire au théâtre. Un fort vol. in-18, avec préface de M. Legouvé et plusieurs portraits à l'eau-forte. Prix : 3 fr. 50.

Le Figaro annonce que le célèbre baryton Ismaël vient de chanter dans un concert, à Marseille, une nouvelle production musicale de Faure, le non moins célèbre baryton, et avec un tel succès que l'artiste a dû répéter en entier cette chanson dont le titre est : *Je crois!* Nous ajouterons qu'éditée chez Heuzel, cette chanson a pour auteur Charles Vincent, membre du Caveau et de la Lice Chansonnière.

SALLE DES CONFÉRENCES. — Séance de piano, par M. Ben-Tayoux.

M. Ben-Tayoux a entrepris une tâche difficile qu'il est en train de mener à bonne fin. Il donne, chaque lundi, à la salle des Capucines, des séances dans lesquelles il exécute des morceaux de piano qu'il explique et commente avec talent. L'idée est bonne et doit être encouragée.

Nous avons surtout beaucoup apprécié les définitions relatives au mécanisme et au style, aux genres classique et romantique, les explications ingénieuses sur certains doigtés. Toutes ces théories sont frappées au bon coin et clairement exposées.

On a beaucoup applaudi M. Ben-Tayoux comme pianiste et comme conférencier.

Nous nous proposons de retourner aux lundis de M. Ben-Tayoux. Ses programmes sont variés, son talent se plie fort bien aux divers genres qu'il interprète et la soirée ainsi passée est agréable et instructive. Le public prouve par ses *bis* que M. Ben-Tayoux est à la hauteur de sa tâche.

(*La Paix.*)

Avec le présent numéro finit la deuxième année de LA CHANSON. Le prochain numéro, contenant notre nouveau programme, sera envoyé à tous nos abonnés. Nous prions ceux qui ne voudraient pas renouveler leur abonnement de nous renvoyer le numéro avec le mot REFUSÉ sur la bande d'envoi. Les réabonnements sont reçus dans tous les bureaux de poste de Paris et des départements. Les frais sont à la charge du journal. Il suffit donc de verser TROIS FRANCS pour six mois, ou SIX FRANCS pour un an.

Nos abonnés recevront prochainement le titre et la table des deux premières années de LA CHANSON, formant un beau volume in-4o.

Le Directeur-Gérant, A. PATAY.

LA CHANSON

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts

RÉDACTEUR EN CHEF : **L.-HENRY LECOMTE**

DIRECTEUR : **A. PATAY**



BUREAUX DE LA PUBLICATION

LIBRAIRIE A. PATAY, RUE BONAPARTE, 18, PARIS

1881

3

3e ANNÉE. — No 1. 10 CENTIMES. 15 MAI 1880

LA CHANSON

Directeur-Gérant. A. PATAY

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts
PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction MAXIME GUY

Annonces, la ligne... 1 »
Réclames, — 2 »

La chanson, comme la baïonnette, est une arme française.
J. CLARETIE.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............ 6 fr.
» six mois.......... 3 »
Etranger, un an.......... 8 »

SOMMAIRE :

M. E. SPULLER, Député du IIIe Arrondissement

PRÉSIDENT DU COMITÉ DE LA STATUE DE BÉRANGER



La fête organisée sous le patronage des conseillers municipaux du 3e arrondissement, au profit de la statue de Béranger, a été superbe.

La vaste salle du Château-d'Eau était pleine. Sur la scène, derrière le fauteuil du président, le buste de Béranger couronnait un élégant piédestal orné de fleurs et de verdure. Plusieurs députés et sénateurs, de nombreux représentants de la presse parisienne, départementale, étrangère même, étaient assis auprès des membres du comité, parmi lesquels on remarquait MM. Hébrard, Castagnary, Bouffé, Alfred Leconte, Ranc, Levraud, Charles Vincent, Georges Murat, Eugène Imbert, Chebroux, Eugène Baillet, Réné Ponsard, le directeur et le rédacteur en chef de *La Chanson*.

A deux heures, le bureau, composé de M. Henri Martin, président, MM. Cléray, Darlot, Frère, Murat, assesseurs, prenait place. L'harmonie la *Gauloise* exécutait aussitôt un pas redoublé, très vivement applaudi. Le choral *Les Enfants de Lutèce* chantait ensuite avec l'ensemble merveilleux qui a fait sa réputation, et la *Gauloise* achevait, par une ouverture, la première partie artistique du programme.

M. Henri Martin prit alors la parole. Dans une allocution familière, il traça, avec un rare bonheur d'expressions, le portrait intime du grand poëte qu'il a connu personnellement « simple, caustique, donnant à tout venant son nécessaire, et s'évertuant, au contraire des jésuites, à définir toutes les nuances du bien ».

La conférence de M. Spuller a suivi. C'était le point important du programme; ça été un événement littéraire. Quoique souffrant, l'orateur a été digne de lui-même et du sujet fécond qu'il avait choisi. L'œuvre de la statue de Béranger ne

pouvait être mieux motivée. Dans son discours, abondant en citations heureuses, en rapprochements ingénieux, en allusions spirituelles, M. Spuller a merveilleusement raconté la vie du poëte populaire, et dignement apprécié ses chansons principales. Il s'est élevé surtout contre la réaction qui poursuit encore la mémoire de Béranger, en prouvant qu'il serait souverainement injuste de faire, comme l'ont fait certains pygmées de lettres, porter à Béranger seul la peine d'une erreur politique qu'il a partagée avec tous les esprits libéraux de la première partie de ce siècle. La conclusion naturelle du discours de M. Spuller, a été que Béranger fut constamment le champion vigoureux et honnête de la démocratie, et que, par conséquent, l'œuvre entreprise par le comité est éminemment patriotique.

Je retrouverais facilement dans ma mémoire les passages principaux de ce plaidoyer magnifique, mais le discours entier, recueilli par la sténographie, sera prochainement publié par la commission de propagande, et je me réserve d'en parler longuement alors aux lecteurs de la *Chanson*.

La solennité a été terminé par un second chœur des *Enfants de Lutèce*, et la *Marseillaise*, brillamment exécutée par la *Gauloise*.

Belle journée, au total, qui va donner à l'action du comité présidé par M. Spuller, une impulsion nouvelle que le succès doit couronner.

L. Henry Lecomte.

Le prochain numéro de *La Chanson* contiendra une nouvelle liste de souscriptions pour la statue de Béranger.

A TOUS

Succès oblige. *La Chanson* inaugure la troisième année de son existence en doublant sa périodicité. Elle paraîtra désormais tous les huit jours, sans que le prix d'abonnement soit augmenté.

Nous entrons donc décidément dans la voie que nous avons frayée pendant deux ans. Chaque numéro de *La Chanson* hebdomadaire contiendra : 1° la biographie avec portrait d'un chansonnier, d'un compositeur de musique ou d'un artiste lyrique connu ; 2° une chanson en musique ; 3° soit une chanson d'une célébrité politique, littéraire ou artistique, soit une chanson en patois d'une de nos provinces, soit une chanson ancienne difficile à retrouver.

Dès qu'un succès ou l'actualité aura mis en évidence une personnalité rentrant dans notre cadre, nous donnerons son portrait et sa biographie. Nous publierons également la biographie des chansonniers de province dont la réputation n'est plus à faire, car nous tenons à faire de notre journal le mémorial de la chanson, non seulement de Paris, mais de la France entière.

Nous publierons alternativement une *Quinzaine dramatique*, par L.-Henry Lecomte, et une *Quinzaine musicale* par Amédée Édéma ; puis une chronique hebdomadaire des cafés-concerts, et de nombreux documents sur la chanson ancienne et moderne, entre autres une très-intéressante étude de M. Alfred Leconte, député de l'Indre, intitulée *Rouget de Liste et la Marseillaise*.

Indépendamment de nos *Concours mensuels*, auxquels nos abonnés seuls ont le droit de prendre part, nous ouvrirons quatre grands *Concours trimestriels* entre tous les poètes : concours de sonnets, contes et monologues, concours de poésies diverses, enfin concours de chansons avec sujet imposé. La pièce couronnée à ce dernier tournoi sera mise au concours comme musique, pour être interprétée dans une de nos grandes salles lyriques.

Notre cadre élargi va, comme on voit, embrasser tout ce qui touche à la chanson ainsi qu'à la musique populaire. Nous comptons en France et à l'étranger nombre d'abonnements qui, grâce à notre périodicité fréquente et à la modicité de nos prix, devront augmenter dans de grandes proportions. Nous tirons à 10,000 exemplaires le présent numéro, avec l'espoir d'élever encore ce chiffre très-respectable. *La Chanson* étant reçue par toutes les sociétés lyriques importantes, et se trouvant dans tous les établissements publics, comptera donc facilement 50,000 lecteurs, et ce chiffre sera certainement dépassé quand nous publierons une chanson d'actualité, ce que nous ferons fréquemment.

Un dernier mot. Pour faire face aux dépenses que nécessite la publication de portraits spécialement gravés pour nous et de musiques inédites, nous avons dû, comme tous les journaux, réserver une place à la publicité. Nous inaugurons dans ce numéro une série d'annonces en chansons, que nous croyons appelée à un succès de vogue et de curiosité.

A. Patay.

THOMAS HOOD

Nous n'avons pu trouver à la fidèle traduction de Poncy une meilleure préface que les lignes suivantes, extraites du beau livre intitulé : *Les Poètes de combat.*

L'auteur de cette sinistre chanson, de ce sombre chef-d'œuvre, est un poète anglais, nommé Thomas Hood. Il était né presque avec le siècle et mourut en 1845. Il est classé parmi les humoristes et n'est connu, chez nous, que par une monographie pleine d'intérêt que M. Forgues a publiée sur sa vie. Thomas Hood mena une existence de poète, tourmentée, incertaine, misérable, et il s'éteignit dans le dégoût. La *Chanson de la Chemise* parut, pour la première fois, dans le *Punch*, que nous appelons le *Charivari* anglais. L'effet fut instantané ; le succès prit les proportions d'un événement social.

Tout ce que les économistes avaient entassé dans leurs livres consacrés aux classes laborieuses, toutes les pétitions au Parlement, tous les pamphlets chartistes, toute l'éloquence et toutes les statistiques dépensées au profit de la misère, tout cela fut dé-

passé par les strophes du poète. L'opinion publique s'émut, et ce cri fit tressaillir l'Angleterre : quand la voix du poète frappe juste, elle porte plus loin qu'aucune parole.

Thomas Hood composa d'autres poèmes dans le même genre : *l'Horloge de la maison de travail*, sorte de danse macabre de l'industrie et le *Loi du laboureur*, qui fait penser à Robert Burns, auteur de la ballade du *Grain d'Orge*.

Robert Burns, le fermier écossais, plus heureux que Thomas Hood (je parle de sa gloire) est célèbre ici, et peut être lu en français, grâce à la traduction complète de M. Léon de Wailly.

Thomas Hood savait que son nom vivrait. La vie lui avait été difficile ; il comptait sur la postérité qui lui devait une compensation. La postérité a été juste.

Quelques jours avant de mourir, Thomas Hood se trouvait avec plusieurs amis. On causait ; il demeurait triste. Tout à coup il prit une plume, et dessina machinalement une espèce de tombeau sur lequel il mit une statue qui lui ressemblait. Il manquait un nom à ce monument funéraire ; il y mit le sien. Il ne restait plus qu'à y poser l'épitaphe ; Thomas Hood écrivit ces mots : « He sang the song of the shirt. » — « Il a chanté la chanson de la chemise. »

L. Laurent-Pichat.

LA CHANSON DE LA CHEMISE

Imitée de l'Anglais.

Seule, en sa mansarde isolée
Qui penche au bord des toits saillants,
La paupière rouge et gonflée,
Ses bras maigres et défaillants,
Une couturière épuisée
Ourle et coud sans repos ni frein
Et, d'une voix creuse et brisée,
Chante ce sinistre refrain :

Assise à terre, sur la paille,
Le front courbé sur tes genoux,
Travaille, maudite, travaille :
Ourle, pique et couds !

Travaille !... Dès que le coq chante,
Fatigue tes yeux et tes doigts
Jusqu'à l'heure où, pâle et touchante,
La lune vient blanchir les toits.
Travaille encore, toujours, sans trève,
Malgré le vertige et la faim ;
Ourle et couds jusque dans ton rêve
Quand la fièvre t'endort enfin.

Assise à terre, sur la paille, etc.

Travaille, travaille, maudite,
Quand l'hiver gèle ton cachot,
Quand l'été dans les champs palpite,
Quand le soleil est clair et chaud.
Croupis comme les criminelles,
Lorque, sous les cieux éclatants,
Les printanières hirondelles
Te narguent avec le printemps.

Assise à terre, sur la paille, etc.

—Qu'ai-je pour prix de tant d'ouvrage?
Un grabat, un toit effondré,
Des haillons qu'au premier chômage
Pour manger le soir, je vendrai ;
Une croûte de pain durcie,
Des murs froids pour m'emprisonner
Et si nus, que je remercie
Mon ombre de s'y dessiner !

Assise à terre, sur la paille, etc.

—Tu jeûnes, tu veilles, tu sues.
—O riches, songez qu'en usant
Ces chemises si bien cousues
Vous usez ma vie et mon sang.
Ah ! faut-il donc que Dieu permette
Qu'un morceau de pain soit si cher
Et qu'à si vil prix on achète
Mon travail, mes pleurs et ma chair?

Assise à terre, sur la paille, etc.

Mais quoi ? C'est ainsi qu'on respecte,
Chez vous la femme qui vous sert ?
Mieux vaut être l'esclave abjecte
D'un sauvage, au fond du desert !
Ah ! la mort, la mort que j'appelle,
Quand répondra-t-elle à mon cri ?
Je suis un squelette comme elle,
Tant j'ai souffert, jeûné, maigri !

Assise à terre, sur la paille, etc.

Oh Dieu ! cueillir la violette
Dans la mousse, au bord des torrents ;
Sentir le ciel bleu sur ma tête,
Le gazon sous mes pas errants !
La santé, dans mon sang malade,
Refleurirait si bien là-bas !...
Et dire qu'une promenade,
O malheur ! me coûte un repas !

Assise à terre, sur la paille,

Oh ! rien qu'un jour, oh ! rien qu'une heure
Du beau soleil qui resplendit !
—Mais non : travaille, sue et pleure.
Sangloter t'est même interdit.
Refoule en toi le pleur qui brille
Brûlant, au bord de chaque cil :
Car il rouillerait ton aiguille,
Car il arrèterait ton fil.

Assise à terre, sur la paille, etc.

— Dans sa mansarde délabrée,
L'œil par l'agonie obscurci,
Hâve, pâle et désespérée,
Une femme chantait ainsi.
C'était la pauvre couturière
Hélas ! qui, de sa propre main,
Venait de coudre son suaire,
Et qui mourut le lendemain.

Assise à terre, sur la paille,
Le front courbé sur tes genoux,
Travaille, maudite, travaille :
Ourle, pique et couds !

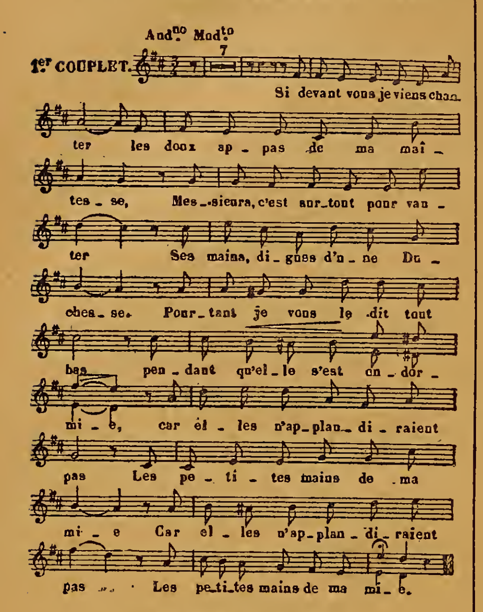
Charles Poncy,

de Toulon.

LES PETITES MAINS DE MA MIE (1)

CHANSON INÉDITE

Paroles de **JULES JOUY**, Musique de **PAUL HENRION**



Je le dis, sans nul embarras,
Ma *Lise* n'est pas de ces femmes
Qui pour payer leur falbalas,
Simulent d'amoureuses flammes.
Elle ne vend pas son amour,
Et pour gagner son humble vie,
Elles travaillent chaque jour } *bis*
Les petites mains de ma mie. }

Aussi, je dois en convenir,
Elle n'a pas, pauvre et joyeuse,
Plus d'argent que n'en peut tenir
L'ouvrier, dans sa main calleuse.
Mais, si son argent est léger,
Son obligeance est infinie :
Elles sont grandes pour donner } *bis*
Les petites mains de ma mie ! }

Si je viens à les embrasser
Les mains de la charmante fille,
C'est seulement pour effacer
Les piqures de son aiguille ;
Car, à force de travailler,
Le soir, au près de la bougie,
Souvent je les ai vues trembler } *bis*
Les petites mains de ma mie. }

Parfois, quand la diane aux remparts
Nous appelait, pendant le siège,
A l'ombre de nos étendards,
Lise se mêlait au cortège.
Quand elle me disait tout bas :
Meurs, s'il le faut pour la patrie !
Alors elles ne tremblaient pas } *bis*
Les petites mains de ma mie ! }

(1) Nos lecteurs ont la primeur de cette œuvre charmante que doit interpréter à la *Scala* le sympathique chanteur Debailleul. Ce sera, nous en sommes certains, un nouveau succès populaire pour Paul Henrion. Nous publierons prochainement la biographie du compositeur et celle de l'artiste.

NEUVIÈME CONCOURS MENSUEL

ENTRE LES ABONNÉS DE *La Chanson*

—

1er Prix : *Chanson de Printemps*, par Hippolyte Daguet.
2me Prix : *A mes Oiseaux*, par Gabriel Leprévost.
3me Prix : *La Crémaillère*, par Auguste Renard.
39 pièces nous ont été envoyés.



H. Daguet, né à Paris en février 1851, habite la province depuis 1859. Il a fait ses études à l'école supérieure du Mans et est entré, à quinze ans, en qualité de commis d'écritures, à la direction des contributions directes.

Une maladie grave de la vue le força d'abandonner son emploi en 1870. Cette maladie d'une part en le concentrant sur lui-même, une vive affection déçue d'autre part, déterminèrent chez lui certaines tendances poétiques. Il a collaboré depuis à différents journaux du Mans et d'Angers et à diverses publications littéraires, entre autres *la Revue des poètes* et *le Sonnettiste*. Vainqueur dans plusieurs tournois poétiques ouverts par *l'Académie de Mont-Réal* et *la Muse Républicaine d'Evreux,* il a, nos lecteurs s'en souviennent, obtenu deux prix aux Concours Mensuels de la *Chanson*. En le couronnant aujourd'hui pour la troisième fois, nous sommes heureux d'annoncer que les premières œuvres de M. H. Daguet seront prochainement réunies en volume sous ce titre : *Poëmes et Poésies fugitives.* Nous leur prédisons un brillant succès. A. P.

CHANSON DU PRINTEMPS

La terre, une fois encore,
Se pare des nouveaux dons
Que le printemps fait éclore.
Partout des fleurs, des bourgeons,
Couvrent à foison les branches :
Oh ! les bienheureux dimanches
Que, dans peu, nous passerons !

Plus de frimas ni de pluie.
Le soleil, de ses rayons,
Caresse l'âme ravie
Que glaçaient les aquilons.
J'entends chanter la fauvette :
Oh ! les riants jours de fête
Que, dans peu, nous compterons !

Le long des sentiers paisibles
Reverdissent les buissons,
Conviant les cœurs sensibles
Aux amoureuses chansons.
Près des blanches aubépines,
Oh ! les extases divines
Que, dans peu, nous goûterons !

Ah ! si, comme la nature,
La France — que nous aimons —
Se relève intacte et pure,
Après de si durs affronts :
Le jour de la délivrance,
Oh ! quel doux cri d'espérance
Vers le ciel nous pousserons !

Hippolyte Daguet.

SOCIÉTÉ DES AUTEURS, COMPOSITEURS ET EDITEURS DE MUSIQUE

Des gens qui désireraient voir les sociétaires, ou tout au moins une partie des sociétaires en guerre ouverte avec le syndicat, ont répandu récemment le bruit que les syndics étaient bien résolu à chasser les éditeurs de la société. Nous pourrions même citer des éditeurs à qui ce propos a été tenu pour obtenir leurs signatures au bas d'une demande d'assemblée générale immédiate et de bien d'autres choses, qui, en l'état présent de la société, seraient aussi nuisibles que préjudiciables aux intérêts de tous et ne feraient qu'engendrer la discorde parmi les sociétaires.

Nous sommes autorisés à certifier que rien n'est plus faux et absurde que ce bruit. Aucun fait ne peut le motiver et jamais cette pensée n'est entrée dans les intentions du syndicat où figurent quatre *éditeurs*.

Cette fois encore, la malveillance et le mensonge ne réussiront pas à détourner le syndicat de la tâche qu'il poursuit... c'est-à-dire de préparer la répartition de juillet par une surveillance active et d'en terminer avec son ex-agent général, afin de pouvoir réunir de suite les sociétaires en assemblée pour rendre compte de sa conduite et de ses actes, ainsi que pour répondre face à face aux calomnies, dont il a été si souvent l'objet depuis plusieurs mois.

Robert Garnier.

UNE PREMIÈRE A L'ELDORADO

On a trop souvent attaqué le café-concert — et parfois avec raison — pour qu'il ne nous semble pas juste de signaler les progrès qui s'y réalisent. C'est surtout à l'Eldorado qui, grâce au goût éclairé de son directeur, M. Paul Renard, marche visiblement dans cette voie d'amélioration, que l'on peut constater l'élévation constante du niveau artistique d'un genre trop décrié. Cet établissement nous a donné, samedi dernier, la première audition d'une œuvre sur laquelle nous nous permettons d'appeler, pour quelques instants, l'attention de nos lecteurs.

Il s'agit d'un duo dramatique : *La Fiancée de Raguse*, créé par mesdames Amiati et Juana, et dû, pour la musique, à M. Godefroy, et pour le poëme, à la collaboration de deux auteurs, qui ont déjà fait leurs preuves, MM. Léon Labarre et Jacques Grancey.

La scène se place à la fin du XVIe siècle, alors que la Dalmatie souffrait de l'oppression de Venise. Vassili, — fils d'un Hetman qui s'est expatrié à Raguse, et s'est mis au service de la puissante République, aime et veut épouser Zemgana jeune orpheline Dalmate. En vain Vassili offre-t-il son or et ses palais : ce que veut Zemgana ce n'est pas la richesse, mais la vengeance :

Sois mon libérateur, et je deviens ta femme !

dit-elle au jeune homme que l'amour ne tarde pas à ranger sous les drapeau de la Dalmatie.

Nous voici bien loin, n'est-ce pas, des drôleries et des pantalonades ?

Sur cette donnée, toute d'amour et de patriotisme, M. Godefroy a composé une musique charmante, dont il faut louer le lyrisme soutenu et l'orchestration soignée. Aubade, récitatifs, romance et strophes sont d'excellente facture et savamment écrits pour les voix des interprètes. Car il y avait là une tentative hardie, — et qui a réussi — à présenter ensemble deux artistes dont le tempérament artistique et l'organe offrent de grandes similitudes.

Mesdames Amiati et Juana — dont *La Chanson* se propose de publier les portraits et les biographies — se sont fait chaleureusement applaudir pour le talent avec lequel elles ont fait valoir leurs rôles, et pour la grâce, toute orientale, avec laquelle elles portent les costumes pittoresques et rehaussés d'or du Russe Vassili et de la jeune Dalmate Zemgana.

Nos compliments aux auteurs, aux artistes et à la direction.

Paul Wolff.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Nous voyons avec plaisir que si les sociétés lyriques de Paris marchent à merveille, il en est aussi dans la banlieue qui chaque jour grandissent et progressent.

La société lyrique l'*Etoile*, de Levallois-Perret est de celles-là.

Le 10 courant, cette société nous invitait à assister à un grand concert donné par elle au profit de l'*Orphelinat* de sa commune.

N'était le manque d'espace, nous aurions nombre de bonnes appréciations à faire sur les sympathiques artistes, membres d'honneur de l'*Etoile*, qui prêtaient leur concours.

La soirée a brillamment commencé par l'ouverture de la *Muette de Portici*, exécutée sur l'orgue et le piano par MM. Paul Fauchey et Arthur Fauchet, lauréats du Conservatoire.

Mme Noblet, bien connue déjà du public parisien, a chanté à ravir l'air d'*Actéon* et le *Pré aux Clercs*.

Mlle Lucie Durié du Conservatoire nous a fait entendre la romance de *Paul et Virginie* et l'air de *Mignon*. Ces deux artistes méritent les plus chauds éloges.

M. Piccaluga, lauréat du Conservatoire, nous a particulièrement charmé. Nous voyons en lui un artiste de grand avenir. Aussi a-t-il su faire ressortir, avec la romance du *Pardon de Ploermel* et une délicieuse berceuse, *Dormi pure*, toutes ces qualités de voix, de diction et de jeu, que l'on rencontre si rarement réunies chez un chanteur.

M. Karl, du Vaudeville, a dit avec un grand sentiment et une justesse remarquable : *La Robe* et le *Confiteor*.

M. Rouvière, du Conservatoire possède une jolie voix de ténor dont il s'est fort agréablement servi dans la *Manola* et *Grand'mère*.

M. Georges Royer, un comique de genre très fin et très distingué, a reçu du public la récompense due à son talent. Aussi *Paméla* et la *Fausse Monnaie* ont-ils été l'objet de plusieurs rappels.

M. Albert Vernaelde, membre de la *Lice chansonnière*, a chanté une aubade dont il est l'auteur pour la musique : *Chante encore une fois* et *Histoire d'une serine et d'un pinson*.

Des applaudissements réitérés lui ont prouvé l'intérêt que le public avait pris à sa composition.

MM. Paul Fauchey, Arthur Fauchet et Duplessis ont terminé la soirée par une exécution brillante et savante de l'*Etoile du Nord*.

Ces trois artistes de grande valeur ont rendu avec âme et talent quelques-unes de ces pages sublimes de l'illustre Meyerbeer, dont, grâce à leurs travaux de haute composition, les richesses harmoniques ne sauraient plus leur être inconnues.

Citons encore Mme Angèle Maurice, MM. Peyronnet, Robert, Cayeux auxquels nous demandons pardon de ne pas accorder plus de détails.

Une quête faite au milieu de la soirée a produit 55 francs.

La recette a été largement satisfaisante et l'œuvre généreuse de la société l'*Etoile* apportera une amélioration au sort de ces infortunés, privés dans leur enfance des joies intimes si pures et si vivifiantes du foyer et de la famille.

ALBERT DE NERVALE.

Le lundi, 12 avril dernier, la société l'*Union Parisienne*, inaugurait sa nouvelle salle, 3, rue du Petit Pont, maison Léon.

La présidence était confiée au sympathique camarade *Léon Tostain*, qui a dirigé cette soirée en homme habile, et nous avons vu se succéder nos meilleurs artistes des sociétés de la rive gauche.

Citons d'abord les premiers arrivés, nos amis *Jonas* et *Victor*, ce premier lauréat du concours des sociétés lyriques de Paris, puis *Beck*, 1er *prix* du même concours. Enfin pour être juste il faut citer tout le monde ; nos amis *Pouget*, qui a dit l'*Hiver*, *Huet* fils, 1er prix du concours sus énoncé, le joyeux chansonnier *Etienne Ducret*, qui nous a dit avec sa verve accoutumée : *Il faut boire*, musique de *Duhem*.

Notre bon camarade *Defrance*, dit *Moumoutte*, a chanté : *O Saturnin!* chansonnette de son crû, très spirituellement tournée et très finement interprétée.

Madame Edmond a supérieurement détaillé la chanson de oh ! la ! la ! du Petit Abbé. Puis Mlles *Henriette* et *Ernestine* se sont fait applaudir à juste titre, elles ont été très gracieuses.

Puis *Quélin*, qui sait toujours choisir de gais et spirituels refrains.

Enfin l'ami *Adrien Souchet*, sur lequel tout éloge est inutile; il est trop aimé du public pour que nous essayions un compliment, ajoutons toutefois qu'il sera un des fervents de nos réunions, qui tiennent les *lundis* et *jeudis* de chaque semaine.

Bref, le jeudi suivant, 15 avril, une magnifique tombola gratuite a terminé la seconde réunion de l'*Union Parisienne*, notre camarade *Defrance* a peint en *8 minutes*, montre en main, une marine à l'huile, qui a été tirée à la tombola officielle offerte par la société.

Au moment de mettre sous presse, nous constatons avec plaisir que la soirée du lundi, 19 avril, a été fort brillante. Nos artistes *habitués* ne nous ayant pas fait défaut, nous avons eu en plus Messieurs Desfossés père et fils, Bonnet, Lacoste, Dubost, et au bureau comme assesseurs Messieurs *Mallet* du journal *La Chanson*, notre joyeux camarade *Guiche* et notre sympathique et agréable romancier *Edmond Vallée*.

J'allais oublier de vous dire que j'ai chanté quatre fois

Mme Adèle.

Une soirée extraordinaire a eu lieu le 19 avril à la *Lyre Bienfaisante*.

Grand nombre de chansonniers y assistait.

Dix des membres de la *Lice chansonnière* étaient présents.

Des 9 heures, la petit salle du quai Saint-Michel, n° 9, était comble.

La société offrait à ses visiteurs, un double concours de chant et de chansons.

En voici le résultat :

Chant : (côté des dames) un prix unique a été décerné à Mme Ventujol, une amie de la chanson.

(Côté des hommes) 1er prix : Dardot.
2e » : Couvreur (président).

Le concours de chansons se composait de 7 pièces :

O. Lebesgue a remporté le premier prix avec une charmante production intitulée : *Marquise*.

J. B. Robinot, le 2e prix, avec une chanson vigoureuse *Le travail !*

Cognet, sociétaire-auteur a rendu hommage à la *Lice*, dans une bonne chanson de lui.

Du 1er mai au 1er septembre, les soirées des dimanches sont supprimées; réunions tous les lundis seulement.

G. B.

Un auditoire nombreux assistait, le dimanche 25 avril, à la soirée donnée par l'*Union Lyrique*, 166, boulevard Magenta.

A 9 heures et demie M. Bonneville ouvre sa séance des chants par *Rappelle-toi*. M. Nathan recueille de nombreux bravos avec la *Barcarolle des amours*, jolie romance, dont il est l'auteur-compositeur. Malgré sa voix faible, M. Blondel détaille bien *le Déjeûner sur l'herbe*.

M. Bernut, dans *Pas moyen*, serait tout à fait réussi

s'il appropriait un peu mieux les gestes aux paroles. Un bon baryton, M. Gauthier, chante *Pendant l'orage* avec beaucoup de succès. M. Paulus, de la Scala, dans *Je me ratatine* est imité à s'y méprendre par l'amusant Villé; nous sommes très surpris que ce jeune artiste ne soit pas encore au concert.

Le mariage au flageolet, opérette en un acte est enlevée par Mlle Marguerite et M. Leblanc; ce dernier joue la scène de la colère avec beaucoup de naturel et Mlle Marguerite est d'une mutinerie charmante.

M. Vaast est toujours très applaudi avec les *Idées à Christophe*.

La Tasse de Thé, jouée d'une façon remarquable a valu de nombreux applaudissements à ses interprètes : Mlle Pauline, MM. Cabaret et Goujon.

Alf. B.

La *Cordiale* est infatigable, aussi le 29 avril donnait-elle une nouvelle soirée présidée par les dames. Dans cette réunion, nous avons remarqué un jeune artiste, M. H. Chapuis, qui a récité avec goût le *Premier amour* et chanté avec beaucoup de grâce le *Gentil Lutin*, de Jules Raux. Un duo du *Châlet*, interprété par Mlle Marguerite et M. Bousquat a été gentiment rendu.

MM. Bouvier, Vuillaume, Georgebé, Mussler et Marie se sont fait applaudir comme d'usage. M. Jules Raux, quoique fort enroué, a dit avec son aisance habituelle la belle chanson d'Hippolyte Ryon, *Hiver et Printemps*. Ajoutons qu'il y avait un véritable attrait pour les spectateurs à entendre le sympathique compositeur concurremment avec ses interprètes, dont l'un d'eux par exemple, M. Henriel a très bien réussi la chanson *Je ne prends rien entre mes repas*.

Papillon, vole! la gracieuse mélodie de Marcus, a été redite avec charme par M. Douillard. M. Boverio imite parfaitement les animaux, nous le recommandons aux auteurs. Mme Gerlac, qui conduit si bien sa voix, a fait une ample moisson de bravos.

La *Cravate blanche* a été très agréablement jouée par Mlle Adèle et M. Gabriel.

Une bonne nouvelle pour les sociétés lyriques.

M. Orange vient de louer l'ancienne salle de l'*Alhambra* où, depuis 17 avril, les sociétés lyriques donnaient des représentations tous les soirs. Le concours dramatique aura lieu le 20 juin. MM. les présidents des sociétés lyriques sont instamment priés de faire inscrire dès à présent les noms de leurs sociétés, 23, faubourg du Temple, ou Maison Orange, 11, place de la République. Nous avons la certitude qu'avant peu l'Union des Présidents des sociétés de Paris sera un fait accompli, et qu'un *Cercle* sera créé au centre de Paris, c'est-à-dire faubourg du Temple, au siège de l'Union des sociétés.

Pour la location de la salle, s'adresser à M. Orange.

CHOSES & AUTRES

Vient de paraître aux bureaux de la CHANSON, *Album des Dames* par Mme Juliette Mancelière, cahier à 10 centimes.

DIXIÈME CONCOURS MENSUEL

Ouvert du 20 mai au 20 avril.

Nos abonnés seuls ont droit d'y prendre part, avec une chanson de six couplets au plus, avec ou sans refrain.

A l'avenir nous publierons, en même temps que la pièce qui aura obtenu le 1er prix, une petite notice et le portrait de l'auteur couronné, s'il y consent.

Voici le résultat du double concours ouvert par la *Lice Chansonnière*, à l'occasion de sa grande soirée du 24 mars. — 340 pièces avaient été reçues.

Chansons patriotiques :

Pas de 1er prix.
2me prix *Quatre-vingt-treize*, par A. Cornuel.
3me — *Les Fils de rois*, par Noël Mouret.
4me — *La Société future*, Anonyme.
1er mention *Le Semeur*, Anonyme.
2me — *Le Peuplier*, par Léon Londy.
3me — *Le Petit tambour*, par Albert Pelletier.

Sujets libres :

1er prix *L'Occupée*, par Jules Terny.
2me — *Le Bonnet de Lisette*, par Georges Montigny.
3me — *A Robinson*, par Bourdelin.
1er mention *Un bon curé lisant Boccace*, Anonyme.
2me — *La Statue de Béranger*, »
3me — *Etes-vous comme moi ?* »

Les pièces couronnées seront publiées dans nos prochains numéros. Prière aux auteurs anonymes de vouloir bien se faire connaître.

Nous étant arrêté dimanche au *jardin des Tuileries*, nous avons assisté au concert, donné par la société d'harmonie l'*Echo du Mont Blanc*. Les morceaux dont l'exécution a produit le plus d'effet sont *France, salut!* l'allegro de Jules Raux, et la *Marche* de Pirouelle. Dans la *Croix de Jérusalem* et *la Polka* de Boisson, nous avons distingué deux excellents pistons, le chef, M. Poreaud, et un soliste. L'exécution de *Confidence* a été assez terne, et, pour jouer la *Sierra-Nevada*, l'alto solo devra modifier son style et ne pas couper en deux les mots de ses phrases musicales.

Le présent numéro, composé pour paraître le 1er mai, a été retardé par des circonstances indépendantes de notre volonté. Les personnes qui le recevront et qui ne voudraient ni s'abonner ni renouveler leur abonnement, sont priées de nous le retourner avec le mot REFUSÉ sur la bande d'envoi. Les abonnements seront reçus dans tous les bureaux de poste de Paris et des départements. Les frais sont à la charge du journal. Il suffit donc de verser TROIS FRANCS pour six mois, ou SIX FRANCS pour un an.

Nos abonnés recevront prochainement le titre et la table des deux premières années de LA CHANSON, formant un beau volume in-4°.

Le Directeur-Gérant : A. PATAY.

Imprimerie L. Hugonis et Cie, 6, rue Martel.

LE CAOUTCHOUC

Couplets élastiques, par **ÉTIENNE DUCRET**

(Air du *Cotillon*, de Brazier).

REFRAIN

O Caoutchouc ! Caoutchouc !
De partout,
On te prise, on t'achète,
Car, n'importe où,
Le bout
De caoutchouc
Vraiment se *prête*
A tout...

Le bon Caoutchouc,
Ça se fond, se dissout, se coule,
Se tisse, se coud,
Ça s'étire : chacun son goût !
En gai *sapajou*,
En *tête à grimace* on le moule :
L'Industrie et l'Art,
Le Plaisir même en a sa part.
O Caoutchouc ! etc,

C'est le *biberon*,
Le *Tablier de la nourrice*,
Le *tube* mignon
Du *clyso;* c'est *balle* ou *balon*,
C'est de l'Harpagon
Le *bas* qui bride la *varice*...
Enfin... (riez donc !)
De mon portier c'est le *cordon !*
O Caoutchouc ! etc.

C'est, en voyageant,
Le doux *coussin*, la *chancelière;*
Du cocher fringant
C'est l'imperméable *caban*...
Un *doigtier*, un *gant*;
C'est cette rose *jarretière*,
Qu'un soir, oh ! bonheur !
Ravira le garçon d'honneur !
O Caoutchouc ! etc.

Gloire à l'inventeur
De ce phénomène exotique
S'appliquant sans peur
Au fluide, au gaz, à la vapeur,...
Qui donne : au fumeur
Sa *blague*, — au sourd, son *acoustique*,
Sa *gomme* aux auteurs
Afin d'effacer leurs erreurs...
O Caoutchouc ! etc.

Le Caoutchouc prend
Au moral, comme en politique :
Chaque concurrent
S'allongeant, puis se retirant,
Souvent le tyran,
En luttant contre l'*élastique*,
Comme le tirant
De mes bottes, craque en tirant.
O Caoutchouc ! etc.

Oui le Caoutchouc
Sur terre à tout prête sa gomme :
Qu'il soit raide ou mou,
Utile objet, simple joujou;
Lecteur sage ou fou,
Ici même, vous voyez comme,
Sans difficulté,
A ma chanson il s'est prêté...
O Caoutchouc ! etc.

La Moralité
De ces couplets, messieurs, mesdames,
C'est qu'en vérité,
Pour être bien *Caoutchouté*,
L'hiver et l'été,
Il faut, à Paris, sans réclames,
Aller en chercher
7, rue Aboukir, chez.. Larcher...

REFRAIN.

O Caoutchouc ! Caoutchouc !
De partout,
On te prise, on t'achète,
Car, n'importe où,
Le bout
De Caoutchouc
Vraiment se *prête*
A tout.

3e ANNÉE. — N° 2. 10 CENTIMES. 22 MAI 1880

LA CHANSON

Directeur-Gérant.
A. PATAY

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts
PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction
MAXIME GUY

Annonces, la ligne... 1 »
Réclames, — 2 »

La chanson, comme la baïonnette, est une arme française.
J. CLARETIE.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............. 6 fr.
» six mois........... 3 »
Etranger, un an............ 8 »

SOMMAIRE :

GALERIE DES CHANSONNIERS : ALEXIS BOUVIER



Bien que Bouvier ait établi sa réputation surtout avec le feuilleton populaire, il appartient à la chanson par nombre d'œuvres originales et qu'on redira longtemps encore.

Alexis Bouvier est né à Paris, en 1836, d'une famille d'ouvriers. Il apprit l'état de ciseleur en bronze, qu'il exerça jusqu'à l'âge de vingt-sept ans. Il employait ses loisirs à compléter par l'étude son instruction première très insuffisante, et put bientôt débuter dans *le Moustique*, journal nautique et littéraire. De 1860 à 1870 il figura dans la rédaction de tous les petits journaux courageux qui faisaient à l'empire une guerre acharnée. Il travaillait en même temps pour le théâtre, cultivant de préférence le vaudeville et l'opérette. A cette époque remontent les pièces suivantes, écrites par Bouvier seul ou en collaboration avec Prével et Vergeron : *Danseuse et Marquise, Un Amour de la rue Copeau, Une Histoire de papillon, Versez Marquis, Mlle de Longchamp, Eurêka, la Veuve d'un Vivant, la Gamine de Village, la Poupée à musique, Suzanne au bain* et *le Carnaval des Fleuristes.*

Il eut, dit-on, assez de mal à placer en librairie une œuvre violente, intitulée : *les Créanciers de l'Échafaud.* Les lauriers de Gaboriau l'empêchaient alors de dormir. De fait, ce fut un roman judiciaire qui le sortit complétement de l'ombre. *Auguste Manette*, en feuilletons, en volume, puis au théâtre, obtint un succès retentissant.

Un recueil de nouvelles, publié avec un titre emprunté à la célèbre chanson de Gustave Leroy, *les Soldats du Désespoir, les Pauvres, le Mariage d'un forçat*, agrandirent le renom de Bouvier. Ce fut alors qu'il entra au *Petit Journal* pour y donner *la Femme du mort*, puis à *La Lanterne* où *la Grande Iza*,

la Belle Grêlée et *Mlle Olympe* ont obtenu un succès de vogue que *Mlle Beau-Sourire*, en cours de publication dans le même journal, promet de dépasser encore.

Nous avons dit que Bouvier était un membre vaillant de la milice chansonnière. Nous le prouverons en relevant dans le riche catalogue de l'éditeur Vieillot les titres suivants de chansons publiées avec le nom de Bouvier :

A ta santé, compère, la Blonde Suzon, la Canaille, Ce bon Nicolas, la Chanson du Bohémien, la Chasseuse de Chamois, les Chevaliers de l'Ordre du printemps, les Cheveux Blancs, les Conseils de M. l'Avocat, Dans la fumée, Depuis ce jour-là, Fadette, Faut-y qu'un homm' soit bête, Gobinette, Gourmande, le Gros Pichet, Je pleure mon bonheur perdu, la Lanterne magique, la Mandarine, Méchante, Mon p'tit neveu, Mon vieux chien, Nini Gothon, N' pleur' pas comm' ça, Osez, Lucas, Où vas-tu? le Panier à salade, les Péchés de Suzon, le Petit-Fils, le Peuplier, le Radis couronné, Régine, la Saint-Lundi, Silence dans les rangs, Un homme à la mer, Versez-moi du vin bleu, la Vieille garde... malade, Vive ma Jeanne, le Vieux bouchon, le Vieux Passeur, V'là Madelon.

Voilà, certes, une nomenclature significative. Tous les genres y sont amplement représentés, et il est peu de ces titres qui n'éveillent le souvenir d'un succès de concert ou des rues.

Les musiciens habituels de Bouvier sont Frédéric Barbier, Lassimonne, Malteau, Darcier surtout, qui a trouvé pour les deux chefs-d'œuvre du poète, *Mon petit neveu* et *la Canaille*, deux airs bien dissemblables mais d'une égale beauté.

Au physique, Alexis Bouvier est le type du colosse doux. Son œil a l'expression rêveuse. Sa gaîté est expansive. Il faut l'entendre dans quelque réunion d'amis, au *Bon Bock*, par exemple, débiter d'une voix chaude ses poésies champêtres, fantaisistes ou courroucées.

Il y a en lui un observateur pénétrant, un peintre vrai, un lyrique sincère.

La sincérité, telle est, en effet, la dominante du talent de Bouvier. A l'encontre de la plupart des écrivains sortis du peuple, qui étouffent en eux le naturel pour se livrer aux fadeurs et pasticher les marquis de lettres, Bouvier est resté l'homme vigoureux et prime-sautier de son origine. Plus inventeur qu'analyste, plus instinctif que lettré, il sait donner aux fables une intensité de vie qui surprend et conquiert le lecteur. Il réussit dans la chanson, comme dans le roman, parce qu'il y dépense une ardeur convaincue et y met des accents d'une simplicité virile, de ces accents qui viennent du cœur et vont au cœur.

L. Henry Lecomte.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la liste annoncée des souscriptions récemment recueillies pour la statue de Béranger

BÉRANGER ET LA CHANSON (1)

Une statue à Béranger! Il eût été bien étonné si on lui eût dit qu'un jour on lui élèverait une statue, alors qu'il refusait un mausolée de marbre et interdisait qu'on prononçât le moindre discours au bord de sa tombe :

Postérité, qui peux bien ne pas naître,
A me chercher n'use point ton flambeau.
Sage mortel, j'ai su par la fenêtre
Jeter gaîment l'argent de mon tombeau !

Et pourtant personne n'est plus digne d'une statue que cet enfant du peuple qui chanta pour le peuple et dont on peut dire aussi, comme le disait de son ami le tribun Manuel :

Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui !

Béranger aura donc sa statue. Il l'aura le jour même du centième anniversaire de sa naissance.

L'honneur de cette idée du centenaire et de la statue de Béranger revient au fondateur du journal *la Chanson*, M. Patay, et à son rédacteur en chef, M. Henry Lecomte. A leur appel, les adhésions les plus glorieuses ont répondu bien vite ; un comité dont Victor Hugo a accepté la présidence d'honneur s'est constitué, et c'est, entouré des plus dévoués et des plus aimés des membres de ce comité, que je viens, au profit de l'érection de cette statue, vous parler de cette forme éternelle de l'esprit français, la chanson, et de l'immortel chansonnier qui éleva ses refrains jusqu'en plein azur, comme l'alouette gauloise.

Je ne dirai rien du Béranger des flonflons, de celui qu'on se figure sous la treille, le verre en main, la pourpre du vin sur les lèvres. C'est ce Béranger-là, je le sais, qui fut tout d'abord populaire, c'est lui dont on fredonna tout d'abord les refrains, c'est le Béranger épicurien et badin, à qui Désaugiers disputerait peut-être la palme de la bonne humeur. Mais c'est une qualité secondaire, à mon avis, que d'être le boute-en-train de la table et des *Soupers de Momus*, un bon vivant ne vaudra jamais un bon mourant. Le Béranger voltairien et satirique, celui qu'on détestait à Montrouge et qu'on eût volontiers excommunié à Rome, a pourtant vaillamment lutté dans ses chansons narquoises fort ennemies du moyen-âge, qui sentaient leur dix-huitième siècle et qui piquaient droit à leur but, barbelées comme des flèches. Ses couplets légers ont plus fait pour la libre pensée que bien des discours ; mais laissant là, je le répète, le railleur, fils de Rabelais, qui faisait rentrer sous terre les hommes noirs que fouettait son éclat de rire, et l'amoureux qui, chantant ses amours, immortalisa Lisette, je ne parlerai que du Béranger poète populaire et poète national.

Il est de bon ton, messieurs, de déclarer aujour-

(1) Extrait de la conférence de Jules Claretie, publiée par le Comité, et vendue à notre librairie, au profit de la statue de Béranger. Prix : 1 franc.

d'hui que Béranger n'est plus à la mode. On feint de croire que ces vers qui ont passionné des générations n'ont plus rien à nous dire. Eh bien ! lorsque, pris de tristesse et d'accablement à la pensée des épreuves de la patrie, vous voudrez retrouver quelque part le libre accent gaulois, la vraie fibre française, le cri patriotique et fier d'un peuple écrasé, mais toujours debout, ouvrez un des volumes du vieux Béranger; parcourez, fredonnez tout bas quelqu'une de ces chansons oubliées, et soudain vous vous sentirez animé d'un espoir qui console et l'amertume éprouvée se changera doucement, sûrement en certitude. Cela est si bon la clarté, le sens commun, la vérité, la gaieté, la santé, — toutes ces choses si françaises, — et les chansons de Béranger consolent des abaissements de la littérature qui se fait triviale en croyant se faire vraie, et des turpitudes de certains refrains traînés aux parodies des ruisseaux !

(*A suivre*). JULES CLARETIE.

SOCIÉTÉ LYRIQUE ET LITTÉRAIRE DU CAVEAU

BANQUET DU 7 MAI

La doyenne des sociétés chantantes est encore un modèle pour toutes. Elle cultive avec un égal bonheur le couplet mordant et le refrain grivois, la chanson de table et l'hymne patriotique. Ses membres, dédaignant avec raison la théorie singulière en vertu de laquelle une chanson pour être bonne devrait contenir des négligences, ont le culte de la forme, de cette forme élégante qui n'exclut ni l'imprévu ni la verve, et sans laquelle aucune œuvre littéraire n'a chance de durée. Enfin, les visiteurs sont reçus au Caveau avec une cordialité parfaite. C'est une réunion qui, avec les titres solennels d'une académie, a le charme d'un cercle d'intimes, une association de lettrés et d'hommes du monde.

Le banquet de mai a été particulièrement attrayant. La présence de nombreux visiteurs, parmi lesquels le très sympathique M. de La Pommeraye, la distribution par Gustave Nadaud de roses magnifiques récoltées à Nice dans le chalet Pandore (son *Carcassonne*), enfin la réception, comme membre libre, de l'hôte du Caveau, M. Band, réception largement arrosée de champagne, tout contribuait à donner à cette soirée un entrain remarquable.

Le toast d'Eugène Grangé, inspiré par *Mai*, a été vigoureusement applaudi, c'était justice, car ce toasteur émérite n'avait jamais uni plus d'esprit à plus de sensibilité. Cette dernière qualité surtout s'est retrouvée dans la chanson presque improvisée par le président du Caveau à la mémoire de son homonyme Granger, mort récemment, tandis que la première faisait merveille dans des couplets intitulés *le Coup de pied de l'âne*.

Le nombre des sujets de chansons est limité. Fénée a beau s'écrier avec sa verve ordinaire : *Il nous faut des chansons*, plusieurs de ses camarades n'ont fait que prêter une forme nouvelle à des données connues ; ainsi M. Lagarde avec l'*Homme propose*, M. Fouache avec *Mon Petit Frère*, M. Mouton-Dufraisse avec *Ce qui grise et dégrise*, M. Léon Guérin avec *le Pour et le Contre*. M. Poullain a pris le dicton populaire *Quand le bâtiment va, tout va*, pour refrain à des couplets pleins de gaîté. *N-i-ni, c'est fini*, soupire M. Montariol avec résignation ; M. Jullien démontre spirituellement que la chose la plus difficile est de garder son argent, et M. Jules Petit trace du bonheur un tableau tout gracieux.

Vincent, après quelques couplets politiques presque audacieux, revient à son naturel joyeux et pacifique pour prêcher le bon entretien du corps, cet étui de l'âme :

> Ah ! par égard pour la propriété,
> Gardons nos corps en parfaite santé.

Les Neiges d'antan de M. Lagarde, *Zut*, du fantaisiste Fénée, et la *Peureuse* de M. Vacher ont, à des titres divers, obtenu des bravos.

A la demande générale, Nadaud a dit trois de ses productions : *Simple projet*, charmante description d'une promenade d'amoureux, la *Garonne* et le *Bain des Charbonniers*, d'un mouvement si original et si gai.

Il y aurait fausse modestie de ma part à taire l'accueil aimable fait par les convives à quelques couplets satiriques signés de mon nom, et paraphrasant les discours invariables du sempiternel opportunisme : *Les Temps ne sont pas venus*.

On les pourra lire dans la prochaine livraison du *Caveau*.

L. HENRY LECOMTE.

LICE CHANSONNIÈRE

Banquet du 5 mai

Vingt-cinq pièces interprétées par vingt et un convives, tel est en résumé le bilan de cette soirée. Ne croyez pas pour cela que la table fût bien garnie. En visiteurs, oui ; en sociétaires, non. La fête d'un camarade, célébrée — avec quel entrain et quelle bonne humeur ! — dimanche dernier à Saintry, a fait tort au dîner mensuel ; des nombreux amis qui avaient bu là-bas à la saint Jacques, quatre seulement étaient fidèles au rendez-vous d'hier : Chebroux, Jeannin, Cahen et moi. Qu'est-ce à dire ? Ryon, et Flachat, Durafour et les deux Baillet, et tant d'autres, seraient-ils restés au fond de la Seine ? la justice informe.

Faute de tous ces moines, la gaîté n'a pas chômé. Il semblait qu'on prît à cœur de suppléer à l'absence de ces amis en redoublant de verve. Pourtant, il faut l'avouer, quelques ombres ont passé sur nos fronts. La tirade plus ou moins poétique tend à rogner la part de la chanson. De beaux vers sont beaux; mais à table, un fin couplet vaut mieux. Je comprends que le récitatif, exilé du Café-Concert et chassé même de la goguette par le piano, se réfugie où il peut. Je n'en suis pas moins forcé de constater un défaut d'équilibre entre le triste et le gai, entre la grande *machine* débitée sur l'air de Théramène et la plaisanterie gauloise scandée par un joyeux refrain.

Je constate, sans trop protester d'ailleurs, car M. Aredd, dans le *Départ des Allemands*, et Caron, qui, dans *Une Page d'histoire*, a stigmatisé en vers vigoureux la naissance du second empire, ont obtenu et mérité de vifs applaudissements.

Puis viennent les couplets très historiques de Leblanc, *Le Progrès*, où les grands hommes du passé défilent en si grand nombre que les vers en sont

comme encombrés. *Mon vieux Chêne*, de M. Luth, *Marquise*, de Lebesgue, *Salut au Voyageur*, de Chebroux, rentrent petit à petit dans le vrai genre de la chanson, encore poétique, un peu rêveuse, mais chantée. De Gonet, MM. Bernard-Morot et Quesnel, enfin Nadaud, y naviguent à pleines voiles, avec des pavillons divers, cela va sans dire. *Gustave le mauvais*, auquel je donnerais volontiers pour sous-titre : *l'Etudiant farceur corrigé*, est une peinture vraie. *Angélique et Pépin*, dont la musique est signée Rizzio (sans doute un descendant de Marie Stuart.... par les hommes), est une bouffonnerie bien réussie. *Entre les deux* : appliquer cette situation à tout ce que vous voudrez, vous êtes sûr de rencontrer du comique. Rien du centre gauche ! La *Complainte du Nicotiné* et l'*Infaillible*, c'est du Nadaud, et du plus piquant. Le *Nicotiné*, c'est un monsieur qui réussit à se guérir du tabac; l'*Infaillible*, c'est une énigme amusante dont le mot n'apparait qu'au dernier couplet. Il ne s'agit pas du pape, comme vous pourriez le supposer, mais d'un vieux richard qui épouse une jeune et belle fille : vous pensez s'il le sera.... infaillible !

La gaudriole peut venir, la place est prête, et nos oreilles aussi. Cahen nous décrit la *Tête de Cochon*, un cabaret de Charonne. Après le *Cabaret des Trois Lurons*, le *Café des Incurables*, le *Pavillon du Vieux Lapin*, et mainte autre peinture prise sur le vif — from life — comme disent nos voisins, Cahen a su trouver de bons coups de crayon et des traits ingénieux : que sera-ce quand la chanson sera terminée ! Péan chante *Les Troncs* ; mais, pardon ! je ne cite cette production, toute bien réussie qu'elle a semblé, que comme une transition pour vous parler d'un sujet à l'ordre du jour. Les troncs mènent à l'église, et précisément la question cléricale a inspiré trois chansonniers. Péan père, Alfred Le Petit, le spirituel caricaturiste et M. Grégoire ont fait preuve d'ironie et même de chaleur. Nous avons donc bruyamment applaudi *Le Pape sur la paille*, la *Marseillaise des Jésuites*, peut-être un peu longue, et l'*Encyclique*.

Est-ce le moment de tirer l'échelle ? Pas encore. Voici Jeannin, et par conséquent un fou rire. *Ça manqu'de chic et d'élégance !* s'écrie-t-il à propos d'une foule d'accidents pourtant fort communs dans la vie de ce monde, comme se moucher sur sa manche ou même couper sa femme en morceaux. Jeannin me parait bien difficile, pour un gaillard qui vous chante avec tant de résignation, dans d'autres cas bien plus funestes : *A la guerre comme à la guerre !*

On ne peut guère aller plus loin dans le comique, n'est-ce pas ? Attendez : Hachin prend la parole pour peindre et plaindre le triste sort de cette bonne, en maison chez de vieux rentiers, qui ne peut voir que de loin son amoureux, enchaînée qu'elle est à un affreux caniche râpé. Ce caniche, elle le promène, mais, dit-elle avec désespoir :

Mais mon chien ne veut pas pisser !

Et là-dessus je tire l'échelle. Mais, dira-t-on, cher chroniqueur, vous vous oubliez. Il le faut bien, pour que ceux que j'ai omis exprès de mentionner me le pardonnent. Je note seulement, pour montrer avec quelle attention j'ai tout écouté, que j'ai entendu hier, pour la première fois prononcer *clai-ri-ère*, *Mo-li-ère*, ce qui est trop long, et par contre, *vio-lence*, ce qui est trop court.

Je crains que vous ne pensiez le contraire de mon compte-rendu.

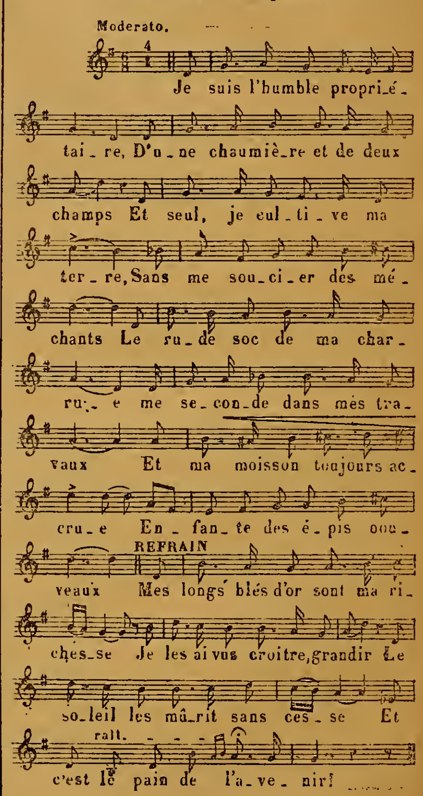
EUG. IMBERT.

A mon Père.

MES LONGS BLÉS D'OR

CHANT RUSTIQUE

Paroles et Musique d'Albert VERNAELDE.



Lorsque le coq, de sa voix claire,
Joyeux, chante le grand réveil
Et que la nature s'éclaire
De tous ses rayons de soleil ;
Alors, je reprends mon ouvrage
Plein de bonheur et de gaîté,
Mon cœur est rempli de courage,
Mon front plein de sérénité.

Mes longs blés d'or, etc.

Puis lorsque le soleil décline
Et que le soir mystérieux,
Brunissant la verte colline,
Vient verser l'ombre sur les yeux.

Près de ma bonne Madeleine,
J'entends au loin mes blés frémir,
Le vent m'apporte leur haleine
Et, content, je puis m'endormir!
Mes longs blés d'or, etc.

L'automne fait ployer mes granges,
Sous le poids des nombreux épis,
Qui, s'entassant en blondes franges,
Forment un radieux tapis.
Alors, je regarde avec joie
Le fruit de mon rude labeur
Et les beaux jours que Dieu m'envoie,
Font le bonheur du laboureur!
Mes longs blés d'or, etc.

Si mes blés sont tout ce que j'aime,
Avec la chanson du pipeau,
France, je préfère quand même
Le grand culte de ton drapeau!
Sans m'occuper de politique,
Sans voir mon travail arrêté,
Je sème pour la République
Et je chante la liberté!

Mes longs blés d'or sont ma richesse,
Je les ai vus croître, grandir,
Le soleil les mûrit sans cesse
Et c'est le pain de l'avenir!

CONCOURS DE LA LICE CHANSONNIÈRE

SUJETS PATRIOTIQUES (2e *Prix*).

QUATRE-VINGT-TREIZE

Craignant les seigneurs, les prévôts,
Le peuple alors pouvait à peine
Vivre, manger, tant les impôts,
En lourds anneaux tordaient sa chaîne.
Soudain, on le vit d'un élan
Briser le joug de Louis-Seize,
Et se lever : c'était en l'an
Quatre-vingt-treize!

Quatorze siècles d'un seul coup
S'écroulent; parmi leur poussière,
Tes bourreaux, peuple, sont debout,
Sur eux épuise ta colère;
La liberté guide tes pas,
Sa voix, la seule qui t'apaise,
Rugit ton réveil et leur glas,
Quatre-vingt-treize!

Va, combats, meurs; le genre humain
T'applaudit et sèche ses larmes.
Maintenant ce n'est plus du pain
Qu'il faut demander, mais des armes!
Des piques, glaives et canons,
Sortent luisants de la fournaise;
T'emplissant d'éclairs, de rayons,
Quatre-vingt-treize!

C'est son ère, il connaît ses droits.
Au lieu d'obéir, il ordonne.
Il sait broyer, sachez-le, rois,
Une tête avec sa couronne;
Donner, en vous narguant toujours,
A ses vengeurs, la *Marseillaise*;
A ses grands hommes, tes grands jours,
Quatre-vingt-treize!

Ces droits que vous avez légués
A vos enfants, cet héritage,
Pour nous le ravir, intriguez,
Traîtres, posez l'échafaudage
De vos coups d'Etat dans la nuit;
La nation tressaille d'aise
A ton souffle qui les détruit,
Quatre-vingt-treize!

Il vit toujours, le souvenir
De leurs travaux et de leur gloire,
Et, comme eux, nous pourrions fournir
Une page encore à l'histoire.
Forts de nos droits, nous attendrons;
Mais si dans un seul on nous lèse,
Alors nous recommencerons
Quatre-vingt-treize!

A. CORNUEL.

CURIOSITÉS DE LA CHANSON

Tout le monde connait la réputation de M. Charles Garnier, comme architecte de l'Opéra, mais peu de personnes savent qu'il caresse les Muses à ses moments de loisir. Nous empruntons au Recueil, si riche, du Caveau, les couplets suivants :

SOUVENIR ET REGRET

AIR de *la Légère* :

J'avais des cheveux épais,
Formant une belle houppe,
J'avais des cheveux épais
Brillants et noirs comme jais;
Mais maintenant ça m'la coupe,
Car, fuyant mon crâne osseux,
Ce n'est plus que dans ma soupe
Que je trouve des cheveux.
Oui, je baisse, (*bis*)
Mes amis, je le confesse,
Oui, je baisse! (*bis*)
Cré matin!
J'deviens crétin!

J'avais un œil plein de feu,
Perçant, vif, ardent, espiègle,
J'avais un œil plein de feux,
Qui rendait l'aigle envieux;
Mais, comme tout se dérègle
Sous le climat de Paris,
Hélas! j'n'ai plus mon œil d'aigle,
J'n'ai plus qu'des œils-de-perdrix.
Oui, je baisse, etc.

J'avais de très beaux mollets,
Aussi nerveux qu'une tresse,
J'avais de très beaux mollets
Qu'les dam's ne trouvaient pas laids.
Mais en mon corps tout s'affaisse ;
Qu'est-c' que ces dames diront,
En voyant que, plein de graisse,
Mon mollet de coq est rond ?
Oui, je baisse, etc.

J'appelais avec respect
Les ministres de la France,
J'appelais avec respect
Excellenc' tout l'cabinet ;
Mais j'ai perdu confiance
D'puis qu'chaqu' jour y en a d'nouveaux,
Et je n'dis plus : Excellence,
Qu'à leurs garçons de bureaux.
Oui, je baisse, etc.

J'entendais parfaitement,
Jadis, voler les abeilles,
J'entendais parfaitement
Des mouch's le bourdonnement ;
Mais, tristesses sans pareilles,
L'âg' mûr me rend l'son confus ;
Si les murs ont des oreilles,
D'puis j'le suis, moi, j'n'en ai plus.
Oui, je baisse, etc.

Je faisais d'jolis couplets,
D'bons mots ma tête était pleine,
Je faisais d'jolis couplets,
Vers le Panthéon j'allais ;
Mais voyez quelle est ma peine,
Bicêtre est maintenant mon but,
Et pour qu'à mon sort j'm'entraîne,
On m'a fourré d'l'Institut.
Oui, je baisse, etc.

Vous voyez, mes bons amis,
Comme en moi tout dégénère,
Vous voyez, mes bons amis,
En quel état je suis mis !
Ma substance médullaire
S'ramollit dans mon cerveau ;
Je l'prouv' puisque j'viens de faire
Un' chanson pour le Caveau.
Oui, je baisse (*bis*),
Mes amis, je le confesse,
Oui, je baisse ! (*bis*)
Cré matin !
J'deviens crétin !

CHARLES GARNIER.

LA COUPE AU PEUPLE

Il n'y a pas à Paris une seule publication, où la musique populaire soit sérieusement défendue, encouragée, expliquée; aussi nous voyons chaque jour tomber dans l'oubli les grandes œuvres, qui pourraient revendiquer ce titre, dédaignées par le monde élégant comme trop peu amusantes, inconnues du peuple, qui n'en soupçonne même pas l'existence, délaissées de tous.

Delà, une place à occuper, une injustice à réparer. Aujourd'hui, nous prenons cette place ; demain nous tenterons de réparer l'injustice. Ajoutons une explication :

La musique populaire se présente sous trois aspects : la chanson proprement dite, celle que l'on chante en plein air, à table, en société ; la symphonie, cadre immense qui embrasse les compositions vocales et instrumentales où l'orchestre conserve une importance capitale ; enfin l'opéra. A ces trois formes lyriques, correspondent trois mots : acheminement, initiation, complément ; notre programme est là, nos moyens d'action, notre but.

Nous saisirons au passage, les productions fines et délicates qui jaillissent à chaque instant sous la plume des hommes de talent ; telle, la romance de Paul Henrion, publiée dans notre premier numéro. Ces gentilles bluettes, qui sont pour nous l'expression gracieuse d'un art sans prétention, captivent les esprits les moins cultivés, y font germer la première semence : l'attention réfléchie, qui est le commencement de l'admiration.

Nous suivrons pas à pas, dans leur carrière glorieuse, les différents ouvrages que nos sociétés artistiques ont pour mission d'acclimater chez nous, et, si parfois l'activité des artistes ne répond pas à notre impatience, si le Beau demeure trop longtemps méconnu, si l'accueil du public nous paraît injuste ou son indifférence blâmable, nous proclamerons hautement notre pensée, fiers de notre initiative, jaloux de notre indépendance.

Nous ferons en quelque sorte, l'histoire du théâtre, prêtant la publicité de notre revue aux drames lyriques, dessinés à grands traits, simples à la façon des tragédies anciennes, dépourvus de surcharges, affranchis de tout raffinement.

On le voit, notre horizon n'a pas de limites ; nous voguons vers l'infini, disant à tous : « Apportez votre obole au directeur de *la Chanson*, venez avec nous : votre concours intelligent ajoutera encore à notre autorité. Craindrez-vous de marcher sous un étendard, qui porte pour devise le mot de Jean Hus : *La Coupe au peuple*? Venez. »

A. ÉPÉMA.

LE CERCLE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

M. Orange, le sympathique propriétaire de *la* nouvelle salle de *Concerts des Sociétés lyriques*, 23, faubourg du Temple, se propose de transformer cet immeuble et d'y apporter de nombreux embellissements. Il est décidé à faire construire, au-dessus du café quatre grandes salles avec scène vaste et coquette et pouvant contenir 300 personnes. Ces salles seront affectées aux réunions hebdomadaires des Sociétés lyriques.

Le café qui précède le théâtre sera complètement isolé de celui-ci, et l'on pénétrera dans la salle du rez-de-chaussée par un couloir qui longera le nouveau café où M. Orange placera des billards. La salle

de théâtre actuelle va être entièrement restaurée, et sera réservée pour les *Concours, Bals de nuit* (avec plancher mobile) *Banquets* et *Grandes soirées* que donneront les Sociétés.

Nous félicitons M. Orange pour l'excellente idée qu'il est en train de réaliser. Grâce à lui, les Sociétés lyriques de Paris posséderont bientôt un CERCLE digne d'elles et le grand problème de la *Fédération des Sociétés lyriques* se trouvera près d'être résolu.

Maintenant, c'est aux Sociétés lyriques à aider de tous leurs moyens les efforts de M. Orange et à se grouper le plus tôt possible autour du *Comité d'Union*. Une circulaire sera prochainement adressée à chaque Président et les adhésions seront reçues tous les jours au siège du Comité, 23, faubourg du Temple. Plus leur nombre sera grand, plus grand sera le succès. La salle de concerts est à louer tous les jours, pour réunions de tous genres.

Le concours dramatique entre les Sociétés lyriques commencera le 27 juin.

MAXIME GUY.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Quoique les concerts, organisés dans la salle *des Sociétés lyriques* de Paris, 23, faubourg du Temple, aient eu peu de publicité, le public s'y est rendu avec assez d'empressement.

Il n'est guère possible de faire un compte-rendu des spectacles, qui ont eu lieu chaque soir dans cette salle, on ne peut en donner qu'un léger aperçu en citant parmi les sociétés lyriques qui s'y sont le plus fait remarquer : Les *Enfants de la Seine*, la *Muse des arts et métiers*, le cercle *Musset*, la *Muse Gauloise*, la *Renaissance*, les *Gais Momusiens*, le *Papillon*, l'*Echo des concerts*, etc.

Les artistes, qui ont occupé la scène sont des amateurs, et nous devons reconnaître, que l'interprétation des œuvres récitées ou chantées a fourni une excellente moyenne; nous devons même ajouter que nous n'espérions pas trouver un tel résultat en aussi peu de temps.

Beaucoup de noms se placent sous notre plume, mais pour nous résumer, nous citerons particulièrement Mlle Tannesy, qui a fait remarquer son goût de la bonne école dans la *Reine de Saba*, de Gounod. Viennent ensuite : Mme Zélo-Durand, Mlle Rose, Mlle Schmitz, Mlle Lucie.

M. Durel a été vivement applaudi en chantant le *Vieux buveur de vin*, de Jules Raux; M. Huet a été fort goûté dans *Chapeau bas*, de Tac-Coen; M. Berlioz, dans le récit *En province*; M. Chapuis dans *Gentil Lutin*, de Jules Raux, déjà nommé; M. Rivet dans le monologue *Un monsieur en habit noir*. Une mention est due aussi à MM. Billiard, Victor et Voisin.

Quelques sociétés instrumentales ont prêté leur concours, ce sont : L'*Orchestre des Trouvères*, qui nous a fait entendre des soli de pistons, exécutés par MM. Pichancourt et Lefebvre; l'Harmonie l'*Echo du Mont-Blanc*; et la fanfare *Union et progrès*.

G. LEMAITRE.

Lundi 10 mai, salle Ressel, rue de Belleville, soirée extraordinaire au bénéfice d'un chansonnier malade. Trop peu de monde, quelques bonnes productions. MM. Monicart, Perchet, Casse, Denanjannes, Evrard, Teulet et quelques chanteurs comiques, ont tour à tour égayé ou ému l'assemblée. Mme Prodhomme a dit avec beaucoup de charme une chanson à boire, et surtout le *Chanvre*, qui fait bien valoir la suavité de sa voix. Une querelle à M. Perchet, dont les vers, bien frappés et bien dits, célébraient le Progrès. Pourquoi s'obstine-t-il (il n'est du reste pas le seul) à nous peindre Salomon de Caus gémissant dans un cabanon de Bicêtre? Salomon a eu le premier l'idée d'employer la vapeur comme force motrice, mais il n'a jamais été fou ni prisonnier. Le martyrologe de la science est assez long sans qu'il soit besoin d'y ajouter, sur la foi d'une légende apocryphe dont l'auteur s'est dévoilé lui-même, une victime de plus.

Les *Prunes*, de M. Casse, sont une gracieuse idylle. Denanjannes, qui compose mieux qu'il ne chante, a fait plaisir dans ses *Invalides* : Invalides du travail, invalides de l'amour, invalides de la guerre : tiroir démocratique bien fait. Robinot, pour qui l'âge n'a pas de glace, chante le printemps comme un jeune homme, et M. Monicard a dignement interprété ses fraîches inspirations.

Mouret, qui présidera sûrement encore quand il sera descendu aux Champs-Elyséens, tenait magistralement le marteau, ou plutôt la sonnette présidentielle. Bons éléments, soirée agréable, mais, je le répète, trop peu de monde.

L'abondance des matières nous ayant obligé de passer sous silence, dans notre précédent numéro, la grande soirée mensuelle donnée le samedi 1er mai par l'UNION ARTISTIQUE, au café du Globe, 8, boulevard de Strasbourg, nous nous empressons de combler cette lacune.

Disons que la Société présidée par M. Paulin s'était surpassée et que cette soirée a été splendide. Les meilleurs chanteurs des concerts et sociétés s'étant donnés rendez-vous ce soir-là chez M. Paulin et les pièces ont été parfaitement rendues. Nous nous étendrons plus longuement sur la grande soirée du mois de juin.

Le samedi 8 mai, le *Cercle Musset* donnait sa dernière grande soirée de la saison; aussi, dès 8 heures 1/2 la salle était-elle comble.

A l'ouverture de la séance, M. Durieu, le sympathique président du Cercle, donne lecture d'une lettre de M. Paul de Musset qui s'excuse de ne pouvoir présider la soirée, retenu au Trocadéro par les préparatifs de la fête donnée le lendemain en l'honneur de son frère. Après un morceau d'ouverture brillamment exécuté par notre ami et collaborateur Giovanni-Cané, nous avons entendu avec plaisir *MM. Berlioz, Jalade, Durieu, Géo, Borschneck, Wuillaume, Marie, Rigoulat, etc.* Le petit Da Sylva a décidément du vif argent dans les veines, car il ne tenait pas une minute en place sur la scène, ce qui a même été la cause que plusieurs de nos amis qui, placés au fond de la salle n'avaient pas saisi un traître mot de son récit se sont obstinés à le prendre pour un clown !... Mais, que cet excellent bon se rassure, nous avons réussi depuis, mais non sans peine, à les détromper.

Au total, charmante soirée pleine d'entrain et de cordialité. A minuit le président a levé la séance et l'on s'est séparé en se promettant de se retrouver l'hiver prochain.

MAXIME GUY.

La société lyrique LE PINSON, a transféré son siége social, café Bouret, 44, boulevard du Temple. Soirées lyriques et dramatiques tous les mercredis à 8 h. 1/2.

M. G.

Nous invitons les souscripteurs à nous faire parvenir de suite le montant de leur abonnement ou réabonnement. Dès le 25 courant, nous ferons toucher à domicile, en laissant à la charge des retardataires les 15 centimes de frais prélevés par la Poste.

Le Directeur-Gérant : A. PATAY.

Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Ce, 6, rue Martel.

LE COSMÉTIQUE AU RAISIN

Couplets rosés, par ÉTIENNE DUCRET

(Air de *La Treille de Sincérité*, DÉSAUGIERS).

Ma jolie
Et fraîche Émilie,
Vos lèvres doivent leur carmin
Au doux COSMÉTIQUE au RAISIN ! *(bis)*.

Vous, que j'ai naguère connue
Le front blême, le teint pâlot,
Depuis qu'on vous voit, dans la *rue*
Bonaparte, chère belle, au
Cinquante-cinq, hanter *Pierlot*...
Comme mainte étoile, applaudie
A l'Alcazar, à l'Alhambra,
Au Vaudeville, à l'Harmonie,
Au Français, même à l'Opéra:
— Ma jolie, etc.

Plus de *fard !* plus de *terre d'ombre*
Corrodant le derme muqueux !...
Sans Cérat, Cold-Cream ni concombre,
Ce Cosmétique viniqueux
Le recolore: car, mieux qu'eux,
D'empourprer du jus de la vigne
De l'esprit le riant carquois
Bacchus, je l'avoue, était digne...
Aussi, voilà pourquoi, je crois:
— Ma jolie, etc.

Quand le froid fend, gerce et déchire
Le pistil de la tendre fleur,
Quand la lèvre, à chaque sourire,
Nous arrache un cri de douleur,
Ou quand Phœbus, par trop d'ardeur,
Fait sentir à plus d'une rose
L'excès cuisant de ses rayons,
Avec ce petit bâton rose,
Narguant la rigueur des saisons:
— Ma jolie, etc.

Oui, l'Actrice, la grande Dame,
L'humble Soubrette, à qui mieux mieux,
Prisent cet onctueux dictame,
Cher aux Gandins jeunes ou vieux,
(Oh ! n'en rougissez pas, Messieurs !)
Puisque cet heureux stratagème
Est *utile* autant que charmant,
Et puisqu'en vous regardant, j'aime
A constater qu'en ce moment :
— Ma jolie, etc.

Or, laissez-moi, gentille blonde,
Tout en vous faisant le présent
De cette pâte rubiconde,
Au liniment si bienfaisant,
Vous souhaiter, dès à présent :
Que votre bouche purpurine,
Riant de ceux qui n'en ont plus,
Conserve sa grâce divine
Jusqu'à quatre-vingts ans et plus...

Émilie,
Et que, pour la vie,
Vos lèvres gardent leur carmin,
Grâce au COSMÉTIQUE AU RAISIN ! *(bis)*.

3e ANNÉE. — N° 3. **10** CENTIMES. 29 MAI 1880

LA CHANSON

Directeur-Gérant.
A. PATAY

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction
MAXIME GUY

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

La chanson, comme la baïonnette, est une arme française.
J. CLARETIE.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............ 6 fr.
» six mois.......... 3 »
Etranger, un an........... 8 »

SOMMAIRE :

GALERIE ARTISTIQUE : THÉRÉSA

Emma Valadon, dite Thérésa, est née à Paris, cité Riverin, le 25 avril 1835.

Ses parents, pauvres comme Job, étaient trop préoccupés de trouver la subsistance quotidienne pour veiller attentivement sur les faits et gestes de leur enfant. Elle s'éleva donc au hasard, et prit de son père, violon dans un bal public, le goût de la chanson. Pas un refrain ne courait les rues que Thérésa ne l'apprît pour en réjouir les oreilles des voisins. A l'âge de douze ans, elle entra comme apprentie chez une modiste, que l'indépendance de son caractère épouvanta bientôt. Elle fit de la sorte dix-huit ateliers en deux années.



On raconte qu'à cette époque, elle était possédée d'un tel amour du théâtre, qu'un jour elle n'hésita pas à chanter dans les cours, afin de se procurer l'argent nécessaire pour assister à une représentation de l'Ambigu.

La mort de son père la laissa bientôt libre d'obéir à l'instinct qui l'attirait vers les planches. Grâce à la protection d'une choriste, elle entra d'abord comme figurante au théâtre de la Porte Saint-Martin. Elle s'engagea ensuite pour chanter le couplet sentimental au café du Géant, puis à l'Alcazar. Enfin, après une campagne dans un café de Lyon, elle débuta au concert de l'Eldorado, avec deux cents francs d'appointements mensuels. C'était en 1862, et Thérésa continuait à soupirer sans succès la romance langoureuse. Le directeur de l'Alcazar, M. Goubert, la vit, eut comme une révélation, et lui offrit trois cents francs par mois pour chanter en charge les divers morceaux de son répertoire. Elle commença par *Fleur des Alpes,* qu'elle assaisonna d'accent alsacien et de déhanchements bizarres; son succès fut très grand. Dès lors, Thérésa passa à la dignité d'étoile. L'Eldo-

rado et l'Alcazar se la disputèrent à coups de billets de banque; les journaux de Paris s'occupèrent d'elle pour l'exalter ou la honnir; divers auteurs lui composèrent un répertoire abondant, où le cynisme s'unisait au ridicule; enfin, comble d'honneur, le palais des Tuileries et les salons du faubourg Saint-Germain s'ouvrirent tout grands devant elle.

Il serait puéril de s'indigner aujourd'hui des ovations folles qui ont accueilli jadis Thérésa. L'empire était dans son droit et dans son rôle en patronnant une méthode nouvelle d'abrutissement. Mais on peut s'étonner avec raison de l'obstination que met la critique parisienne à perpétuer la légende malsaine dont Thérésa a trop longtemps profité.

La vogue de Thérésa est résultée d'abord de ceci : que tout en elle était parodie. Elle n'était pas plus femme que chanteuse, et les imperfections étranges de son physique servaient merveilleusement les exagérations de pantomime ou d'organe sous lesquelles elle dissimulait l'indigence de sa méthode. Les raffinés se pâmaient à l'audition d'œuvres travestissant l'esprit et la forme des poésies populaires, et la masse peu clairvoyante applaudissait ces charges que l'on donnait en haut lieu pour de fidèles portraits.

Thérésa n'a plus aujourd'hui de raison d'être. L'âge est venu rapidement pour elle, empâtant ses traits et changeant en un excessif embompoint la maigreur extrême dont elle tirait d'irrésistibles effets. Sa voix n'est qu'un souvenir; nous en donnerons pour preuve l'unanimité de ses applaudisseurs à vanter exclusivement sa diction: or, pour la critique bénisseuse, tout chanteur qui ne chante plus est un diseur émérite. Thérésa en est à cette phase pénible. Son répertoire, d'ailleurs, a vieilli comme elle, et nul n'écouterait sans écœurement les refrains saugrenus qui lui ont fait autrefois une popularité plus tapageuse qu'enviable.

Jugeons brièvement Thérésa dans cette *Madame Grégoire*, taillée pour elle sur un patron sexagénaire. Son masque est dévasté, son allure pesante, son geste gauche, sa voix dure et courte. On a dû écrire, sur les vers de son rôle, des accompagnements lents, monotones et faciles. Quand le compositeur se laisse aller à quelque rhythme alerte, elle est obligée de dissimuler, par des intonations excentriques, la faiblesse et la lourdeur de son organe. La chanteuse vibrante de *la Gardeuse d'Ours*, de *la Femme à Barbe*, du *Retour de Suzon* même n'existe donc plus, et la diseuse tant vantée ne fait que s'approprier, en les grossissant jusqu'à la trivialité, les procédés de Darcier, son vieux maître.

Bannie du concert, Thérésa poursuit au théâtre le succès qui la fuit. Nous ne croyons pas à la réussite d'une tentative dont divers essais malheureux, la *Famille Trouillat* par exemple, auraient dû la détourner. Et cela n'a rien qui nous afflige. La vraie chanson ne pourra que gagner à la retraite définitive de cette braillarde funeste, qui a mis sa gloire à ridiculiser la poésie naïve et saine née du peuple et vénérée par tous les esprits lucides.

L.-HENRY LECOMTE.

SOUSCRIPTION

Pour élever une Statue à Béranger.

—

5me LISTE.

Allocation votée par le Conseil municipal de Malakoff-Vanves	50 »
Allocation votée par le Conseil municipal de Fontainebleau	100 »
Les Membres de *la Lice Chansonnière* (2e versement)	200 »
Société lyrique *l'Etoile* (produit d'une quête)	17 »
Société lyrique *les Enfants de la Seine* (produit d'une soirée)	200 »
Cercle Béranger (produit d'une soirée)	109 »
La Muse des Arts et Métiers (produit d'une soirée)	42 10
Société lyrique *la Pastorale* (produit d'une quête)	12 »
Société lyrique *la Cordiale* (produit d'une soirée)	60 95
La Lyre de la Gaîté (produit d'une soirée)	50 »
Produit d'une quête faite au Trocadéro, pendant la solennité du 21 Mars	215 »
MM. Mignet, de l'Institut (2me versement)	50 »
Haranger, propriétaire des Magasins *A Jacques Molay*	50 »
Francis Melvit	5 »
Albert Vernaelde	1 »
J.-C. Pierroux, chansonnier	2 »
Jules Cabanon	10 »
Edouard Lep	3 »
Hippolyte Daguet, chansonnier	1 »
Frobert, chansonnier	1 »
Un chansonnier de province	2 »
Mme Juliette Mancelière	2 »
MM. Emile Lane	5 »
Auguste Mielle	1 »
Odeqh	1 »
Pelouze	1 »
Auguste Renard	5 »
Desrousseaux, chansonnier	5 »
P. J. M. Béranger, à Lausanne (Suisse)	40 »
Souscription recueillie par M. P. J. M. Béranger	75 »
MM. Ad. Martin, artiste musicien	2 »
Détré	5 »
Lobbé, juge de paix du 3e arrondissement	5 »
Baulard, fabricant de glaces	20 »
Anonyme	2 »
Anonyme	10 »
Mme Brunon	5 »
M. Louis Dedieu	5 »
Les Employés de la Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de musique : MM. Floquet, 5 fr ; Dusson aîné 2 fr.; Dusson jeune, 2 fr.; Tostain. 5 fr.; Largeau, 2 fr.; Lebrun, 5 fr.; Delamarre, 1 fr.; Ginestous, 2 fr.; Desnoyers, 2 fr.; Lavallard, 5 fr.; Viard, 2 fr.; Julian, 2 fr.; Lanne, 2 fr.; Soive, 2 fr.	39 »
MM. Gustave Weltzer, 2 fr.; Joseph Weltzer, 50 c.; Mantreaux, 50 c.; Maintieaux, 50 c.; Beylier 50 c.; Hippolyte, 60 c,; Morizot, 50 c.; Surtoppe, 50 c.; Feuillet, 50 c.; Lazard, 50 c.; Gahéry, 50 c,; Leroy, 50 c.; Celset, 1 fr.; Pech, 50 c.	9 »
Total	1.418 05

Les souscriptions sont reçues tous les jours chez M. MURAT, *trésorier, rue des Archives, 6, et aux bureaux* de La Chanson, *rue Bonaparte, 18.*

DIXIÈME CONCOURS MENSUEL

Ouvert du 20 mai au 20 juin.

Nos abonnés seuls ont droit d'y prendre part, avec une chanson de six couplets au plus, avec ou sans refrain.

A l'avenir nous publierons, en même temps que la pièce qui aura obtenu le 1er prix, une petite notice et le portrait de l'auteur couronné, s'il y consent.

LE SALON DE 1880

(1er ARTICLE)

—

Après les explications si nettes de M. Turquet, en réponse à une interpellation de M. Robert Mitchell, la plupart des critiques qui avaient été faites au début du salon, tombent ou plutôt changent d'adresse. Il est maintenant hors de doute que si M. Turquet avait été secondé par le Jury de peinture, nous n'aurions pas assisté à cette *tour de Babel*, dont le spectacle dure encore.

Ces Messieurs ayant, en effet, voulu « faire une bonne farce » au sous-secrétaire d'État républicain, ont rendu inutiles ses efforts pour arriver à un classement intelligent et facilitant les comparaisons. Espérons que, l'année prochaine, on trouvera le moyen d'empêcher le retour de semblables manœuvres, si préjudiciables à l'art et à nos artistes.

Cette étude, très restreinte, ne me permettra que de signaler les œuvres les plus remarquables dans chaque catégorie, en suivant le classement : *Hors concours, exempts, étrangers, non exempts.*

En première ligne, je placerai la *Fontaine*, de M. Henner, Il règne dans ce tableau un charme infini ; cette femme aux formes harmonieuses et indécises se modelant sur le fond noir d'un épais taillis, est d'un aspect charmant ; la note gaie du ciel bleu fait avec le paysage mélancolique un contraste merveilleusement poétique.

M. Pelouse nous montre une grève aride et tourmentée, fouettée par une mer aux vagues moutonneuses ; cette toile est d'un charme puissant. Quiconque a rêvé aux bords de l'Océan, reconnaîtra la justesse de ces grands effets lumineux.

Le portrait de M. Grévy, par M. Bonnat, est certes une excellente peinture, mais je lui préfère le *Job* qui pourrait, sans crainte, être mis en parallèle avec certains tableaux de nos anciens maîtres.

M. Feyen-Perrin nous fait admirer des grandes dames, ou tout au moins de fort jolies parisiennes, vêtues en pêcheuses de crevettes. Il y a des gens qui prétendent que les jolies femmes disparaissent ; M. Feyen Perrin sait les retrouver. Pourtant, il est difficile de croire que ces pêcheuses aux attaches fines soient les robustes filles des côtes normandes.

Le *Soir aux champs*, de M. Jules Breton, ne soulève pas la même critique. Voilà de vraies filles des champs, exténuées par une longue journée de travail. Et quel sentiment juste et délicat dans ce tableau !

On a autant admiré que critiqué la *Jeanne d'Arc*, de M. Bastien Lepage. On s'est, en effet, demandé, tout en reconnaissant la valeur de la peinture, quelle était l'utilité de représenter sous cette forme brutalement réaliste, la poétique Jeanne. Je crois qu'en général il est de ces légendes ou de ces figures qu'on ne doit toucher qu'avec la plus grande finesse et la plus grande discrétion.

Les Palanquins, de M. Guillaumet, sont le digne pendant du *Laghouat* de l'année dernière. Ces deux toiles font de lui le premier de nos peintres algériens. C'est bien là ce pays du soleil aux couleurs éclatantes et au ciel d'un bleu profond.

Je citerai encore M. Morot avec un *Bon Samaritain* qui le met au rang de nos meilleurs artistes, et dont on parle pour le prix du Salon ;

M. Roll dont la *Grève des Mineurs* est très justement admirée ; les *Courges*, de M. Vallon ; les *Enervés de Jumièges*, de M. Luminais ; *Fin d'automne*, de M. Rapin ; la *Françoise de Rumini*, par Blanchard, qui nous fait d'autant plus regretter la mort prématurée de ce véritable artiste ; les deux portraits exposés par M. Carolus Duran ; la *Grand' route*, par M. Français ; le *Mexuet*, de M. Jacquet, tableau brillant qui nous reporte aux peintres de la fin du siècle dernier ; *Un coin d'église*, par Bonvin ; le portrait de M. Guillaume, par Baudry ; enfin, le *Centenaire*, par Adrien Moreau, et l'*Eau dormante*, de M. Hanotteau, que l'on peut placer au rang de ses meilleurs tableaux.

GEORGES MURAT.

REVUE DE LA MUSIQUE POPULAIRE

Théâtre de l'Opéra. — Concert historique.

Malgré les embarras sans nombre qui ont assailli M. Vaucorbeil depuis le commencement de sa gestion, l'Opéra semble secouer peu à peu sa torpeur aristocratique, et, sous la main qui le dirige, on devine une âme noble, une conviction ardente, les battements d'un cœur dévoué.

L'impulsion est due aux efforts du nouveau directeur et au concours précieux du secrétaire général, M. Chérouvrier. Disons en passant que M. Chérouvrier défendit constamment dans sa jeunesse les doctrines, qu'il est en train de consolider aujourd'hui.

La nouvelle administration vient de nous donner un premier gage de ses dispositions progressives : d'autres suivront de près. Parlons du *Concert historistique* de samedi dernier.

L'art ancien y était représenté par trois maîtres dont on peut dire qu'ils n'eurent de rivaux qu'eux mêmes : Lully, Rameau et Gluck ; l'art moderne par M. Massenet qui a dirigé lui-même sa légende sacrée : *la Vierge;* enfin, Grétry et Rossini ont servi de trait d'union : celui-ci avec le final magnifique du troisième acte de Moïse, celui-là avec un air d'Anacréon.

Pour nous, les fragments d'opéras anciens ont été la partie attrayante du concert : *Alceste* de Lully surtout, et les *Fêtes d'Hébe* de Rameau. L'ouverture d'*Alceste*, d'un dessin très pur, n'est pas une simple trouvaille, une proie à faire le bonheur du chercheur curieux, elle pénètre par son accent vrai, elle excite un vif intérêt, fait renaître le plaisir dans l'âme. Une scène tragique suit de près. Tragique? Non : burlesque plutôt, plaisante à la façon d'Aristophane. Je vois d'ici le vieux Caron, assis au fond de sa barque, répétant d'un ton goguenard un récitatif qui peut encore servir de modèle aux musiciens de notre époque :

« Il faut passer tôt ou tard, il faut passer dans ma

barque... » Autour de lui les ombres se lamentent : il y a cohue aux rivages du Styx; quelque épidémie là haut sans doute! Mais voici qu'un homme s'élance bousculant à son passage les ombres éplorées; impuissant contre lui, le vieux Caron veut en vain défendre sa barque, elle reçoit le nouveau venu et enfonce prodigieusement sous son poids, car celui qui survient ainsi, c'est le héros qui nettoya la terre de monstres et tyrans, Alcide, plus souvent nommé Hercule.

Les *Fêtes d'Hébé* nous reposent de cette saillie un peu lourde : là, tout est gracieux, riant, vaporeux. Derrière un nuage chante l'Amour, puis Hébé ajoute sa voix à ce concert aérien, dont l'harmonie voltige douce et caressante, un peu superficielle comme le siècle poudré qui l'a vue naître.

Je m'arrête ici ; quelques lignes ne sauraient louer dignement l'*Iphigénie en Tauride*, ni quelques morceaux en donner une idée : j'attends l'exécution intégrale.

Un mot encore :

L'Opéra va s'ouvrir au peuple, gratuitement ou à prix réduits. Pour ce peuple si novice, si peu cultivé, puisez aux sources de l'art, remontez à sa naissance : la simplicité naïve de Lully et de Rameau le captiveront bien plus que les entassements mélodiques des opéras de Meyerbeer ou l'inspiration inégale de ceux de Rossini. On n'apprend pas à lire dans les ouvrages d'Edgar Quinet.

A. Edéma.

BIBLIOGRAPHIE

MES SOUVENIRS. — 1800-1880, — par Bouffé, Paris, Dentu, fort in-12, avec eaux-fortes. . . 3 fr. 50.

Quelques personnes, et même des critiques, s'attendent, dès que paraît l'autobiographie d'un comédien, à y trouver, non pas seulement des détails sur la vie de l'auteur et des anecdotes théâtrales, mais aussi, et surtout, des leçons d'art dramatique, un exposé *ex professo* de la façon d'étudier tel ou tel rôle, de le composer, de le jouer. Ils ne prennent pas garde que le comédien qui retracerait ainsi par le menu ses travaux personnels semblerait s'ériger en maître, en modèle absolu, en professeur de perfection. Ils crieraient alors, et avec raison, à l'outrecuidance et au pédantisme.

Bouffé s'est garanti de ce travers. Il donne bien, à l'occasion, ses idées sur la manière d'interpréter certains personnages; il hasarde, à titre de conseils les réflexions que lui suggère l'expérience, et cela surtout à un point de vue général ; mais il ne va pas plus loin, et se renferme sagement dans son titre.

Mes Souvenirs, tel est le domaine qu'il s'est tracé et dont il ne sort pas. Il est assez vaste encore. La vie d'un comédien n'est-elle pas un peu celle de tous les comédiens, à de rares exceptions ? La vocation, la difficulté du début, la lutte financière avec les directeurs, les succès inespérés, les chutes inattendues, les espoirs trompés ; puis la vie de famille, les voyages : c'est là l'histoire de tous. L'accent seul et les détails diffèrent. Puis les anecdotes, qui ne sont pas un des moindres attraits de ces sortes d'ouvrages.

La carrière de Bouffé a été longue, bien qu'il ait dû renoncer au théâtre à un âge où il pouvait encore espérer de nouveaux succès. Il conte avec simplicité, sans prétendre au style comme il le dit lui-même ; mais sa bonhomie n'est pas sans malice, et ce n'est guère que dans l'appréciation du mérite de ses prédécesseurs et de ses contemporains qu'il est sobre de restrictions. Amoureux comme il l'a toujours été de l'art du théâtre, il était naturel qu'il professât pour ceux qui l'ont cultivé, non seulement avec succès, mais surtout avec une véritable supériorité, une admiration sincère. Perlet, Potier, Brunet, pour ne parler que des artistes étrangers à la Comédie-Française, firent sur notre comédien une impression durable et profonde. Le naturel, le comique de bon goût, l'horreur de la charge, qualités qu'il possédait lui-même, se développèrent par les exemples qu'il en avait sous les yeux et par les conseils qu'il recevait.

Jamais meilleure semence ne tomba dans un terrain plus fertile.

Je ne parlerai pas des premiers rôles que joua Bouffé. J'ai le chagrin d'avouer, pourtant, que je l'ai vu, au théâtre des Nouveautés, jouant le rôle de Jonas et faisant la cuisine dans le ventre d'une baleine. J'avouerai aussi qu'en 1829, époque où remonte ce souvenir, je n'étais peut-être pas très apte encore à juger du mérite d'une pièce ou d'un acteur: Mais j'ai vu, beaucoup plus tard, l'artiste dans ses plus remarquables créations, et j'ai pu constater, ainsi que toute une génération, quelle vérité il apportait dans son jeu, quelle sûreté d'exécution, et quelle conscience jusque dans les moindres détails. Rire ou larmes, bonhomie ou duplicité, jeunesse, vieillesse, il savait tout représenter avec une égale perfection. Mais vouloir m'étendre sur les qualités qui ont fait de Bouffé un des premiers comédiens de notre époque, ce serait plaider une cause depuis longtemps gagnée.

Ses *Souvenirs* sont pleins d'intérêt, et se lisent, malgré la vérité des faits et la simplicité des événements, comme se lirait un roman attachant.

L'anecdote piquante s'y rencontre à propos. Les représentations rurales, si je puis m'exprimer ainsi, offrent parfois des mésaventures comiques.

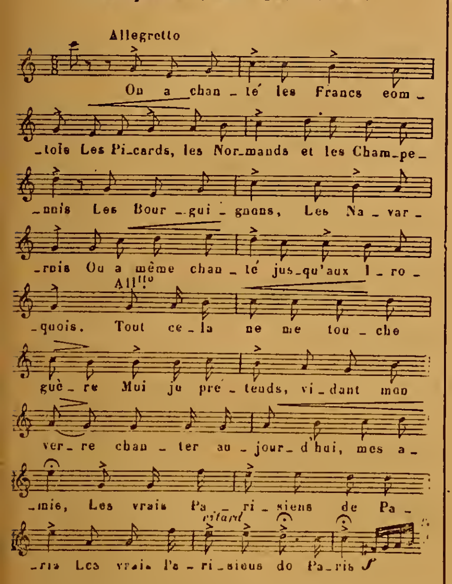
Les théâtres de société, la visite à l'invalide centenaire, les claqueurs, l'histoire du *Gamin de Paris*, la rencontre des deux mystificateurs Romieu et Monnier, les congés en province, combien d'autres épisodes et même de chapitres entiers j'aurais voulu pouvoir citer ! Mais le feuilleton dramatique d'un grand journal, fût-ce celui du *Temps*, n'y suffirait pas.

J'en serai consolé, si je puis croire que j'ai inspiré au public le désir de lire dans le livre même tant de passages comiques ou touchants, et surtout cette histoire simplement contée d'une existence de labeur, de courage et de succès. Eug. Imbert.

LES PARISIENS DE PARIS

Paroles d'Edouard DOYEN,

Musique de J.-Marc CHAUTAGNE.



Chaque province, de tous temps,
A fraternellement groupé ses enfants,
Qui, parmi nous, serrent leurs rangs.
Seuls les gens de Paris s'en vont tous errants.
C'est un grand tort, et pour qu'il cesse,
Au sein de l'antique Lutèce
Formons le faisceau, mes amis,
Des vrais Parisiens de Paris.

Nous comptons, parmi nos aînés
Qui, dans le vieux Paris se sont illustrés,
Des maîtres de tous vénérés
Pour les grands souvenirs qu'ils nous ont laissés.
Beaumarchais, Villon et Molière,
Jean Goujon, Lesueur, Voltaire.
Voilà, je le crois, mes amis,
De vrais Parisiens de Paris.

Paris est l'immense berceau
De tout être qui pense et rêve le beau.
A son peuple qu'on dit badaud
Il faut chaque matin donner du nouveau.
Art, musique, littérature,
A son cœur tout sert de pâture.
Car du génie ils sont épris
Les vrais Parisiens de Paris.

C'est de Paris qu'on vit surgir,
(Quand le peuple écrasé se mit à rugir)
Ces grands hommes sachant mourir
Pour défendre nos droits et nous affranchir.
Dans la tourmente populaire,
Du ventre de la Cité-Mère
La Liberté sortit aux cris
Des vrais Parisiens de Paris.

CONCOURS DE LA LICE CHANSONNIÈRE

SUJETS LIBRES (1er *Prix*).

L'OCCUPÉE

FANTAISIE

A certain minois frais et doux,
Que semblait amuser ma peine,
Je demandais un rendez-vous
Pour quelque jour de la semaine.
— Non, dit-elle, pas aujourd'hui,
Contenez votre amour sincère,
Car c'est lundi, j'attends celui
Que je regarde comme un père.

Alors, dis-je, demain mardi
Vous daignez être ma compagne ;
Déjà les bois ont reverdi,
Nous dînerons à la campagne.
— J'aime les bois et le printemps,
Votre offre me paraît galante,
Mais le mardi, depuis longtemps,
Je m'en vais dîner chez ma tante.

Mercredi, si je puis penser
Que rien déjà ne vous engage,
A vos pieds j'irai déposer
Mon plus respectueux hommage.
— Hélas! malgré les plus grands soins,
Notre trop fragile nature
A souvent d'étranges besoins,
Mercredi j'ai mon pédicure.

Jeudi, dépouillant la froideur
Que vous témoignez à ma flamme,
Laissez-moi vous peindre l'ardeur
Et les appétits de mon âme.
— Pour le jeudi, croyez-le bien,
J'ai déjà donné ma parole.
C'est le jour où mon collégien
Quitte les bancs de son école.

C'est donc le vendredi qui suit
Que je vous lirai le poëme
Et les sonnets que, dans la nuit,
M'inspire mon amour extrême.
— J'écouterais bien vos chansons,
Mais vendredi, j'ai la visite
Et les édifiants sermons
D'un révérend père jésuite.

Samedi serait un beau jour
Si, par pitié pour ma détresse,
Votre cœur cessait d'être sourd
Aux reproches de ma tendresse.

— Ma mère et moi, car nous avons
Entre nous plus d'une bisbille,
Quand samedi vient nous lavons
Notre linge sale en famille.

Si samedi m'est interdit
Au moins accordez-moi dimanche,
Mais la traîtresse répondit,
En mettant le poing sur la hanche :
— Quand je vaudrais si peu que rien,
Monsieur, c'est trop d'impolitesse,
Sachez que j'ai le cœur chrétien,
Dimanche je vais à la messe.

Le Hâvre. JULES TERNY.

CURIOSITÉS DE LA CHANSON

LA COMPLAINTE DU SOLDAT

Alfred DELVAU, dans ses *Noëls et Chants Populaires de la France*, dit avoir entendu et recueilli cette lamentable histoire sur les bords de la *Vienne*. GÉRARD DE NERVAL la donne en partie dans les *Filles de feu*, ainsi qu'Henry MURGER dans les *Vacances de Camille*. — Les auteurs de *Madame Grégoire* l'ont intercalée, avec des modifications, dans le rôle nouveau de Thérésa

A. P.

Je me suis engagé
Pour l'amour d'une blonde,
Non pour mon anneau d'or
Qu'à d'autr'elle a donné,
Mais à caus'd'un baiser
Qu'elle m'a refusé.

Je me suis engagé
Dans l'régiment de France.
Là où que j'ai logé,
On m'y a conseillé
De prendre mou congé
Par-dessous mes souliers.

Dans mon chemin faisant,
Je trouv'mon capitaine.
Mon capitain'me dit :
Où vas-tu, sans-soucis?
Je vais dans ce vallon
Rejoind'mon bataillon

J'lui reconnais au doigt
L'anneau d'or de Marie,
L'anneau d'or qui liait
Nos deux cœurs pour jamais.
Je n'ai plus rien alors
Puisqu'il a l'anneau d'or.

Auprès de ce vallon
Coule claire fontaine.
J'ai mis mon habit bas,
Mon sabre au bout d'mon bras,
Et je me suis battu
Comme un vaillant soldat.

Là-bas dans les verts prés
J'ai tué mon capitaine.
Mon capitaine il est mort,
Et moi je vis-t-encore,
Oui, mais dedans trois jours
Ce sera-z-à mon tour.

Celui qui me tuera
Ce s'ra mon camarade.
Il me band'ra les yeux
Avec un mouchoir bleu
Et me fera mourir
Sans me faire souffrir.

Que l'on mette mon cœur
Dans une serviette blanche,
Qu'on l'envoie au pays
Dans la maison d'ma mie,
Disant : « Voici le cœur
De votre serviteur. »

Soldats de mon pays,
Ne l'dit'pas à ma mère;
Mais dites-lui plutôt
Que je suis à Bordeaux
Avec les Polonais,
Qu'ell'n'me revoira jamais.

QUINZAINE DRAMATIQUE

ATHÉNÉE-COMIQUE : *Les Dindons de la farce.* — VAUDEVILLE : *Nos députés en robe de chambre.* — THÉATRE DES ARTS : *Madame Grégoire.*

La nouvelle pièce de l'Athénée-Comique a des intentions de comédie, mais, au théâtre, l'intention n'a jamais été réputée pour le fait. Malgré quelques jolies scènes et l'entrain des acteurs, *les Dindons*, de MM. Monselet et Lemonnier, ne s'ébattront pas longtemps. Je le regrette car, en définitive, cette œuvre fait un contraste heureux avec les inepties épicées qui composent le répertoire du lieu.

Le titre de la comédie de M. Paul Ferrier semble annoncer une œuvre politique. Il n'en est rien, et l'auteur n'a cherché que l'occasion de scènes plaisantes. Trois députés d'opinions différentes profitent des vacances pour aller revoir la ville qu'ils représentent. Ils y sont en butte aux persécutions de leurs électeurs, et reprennent avec enthousiasme le chemin du Palais-Bourbon, où ils comptent se dédommager par un sommeil bienfaisant. Action légère, mais amusante parfois, et qui fournit aux artistes du Vaudeville l'occasion de bonnes caricatures.

Je voudrais pouvoir dire quelque bien du vaudeville que vient de représenter le Théâtre des Arts. Membres du Caveau, les auteurs sont un peu des nôtres. Est-ce une raison pour déguiser la vérité ? Non, quoiqu'il en coûte de la dire. La pièce est inepte, malpropre et ennuyeuse. La vigoureuse commère célébrée par Béranger y joue un rôle semi-bouffon, semi-larmoyant, dont aucun intérêt ne se dégage.

Madame Grégoire a pour nièces trois jeunes filles qui servent chez elle et que courtisent trois dragons. Ces dragons, croyant enlever des actrices qui les ont fascinés, enlèvent les innocentes. Mme Grégoire se met à la poursuite des trois couples. On devine le dénouement, retardé par une foule de mascarades, d'arrestations, de bousculades et de *beuveries*.

Le public du premier soir, bien que très visible-

ment sympathique, n'a pu contenir l'expression d'un vif mécontentement à certaines scènes où le dialogue et les mouvements de scène atteignent les limites extrêmes du dévergondage. Le deuxième acte est particulièrement révoltant. MM. Burani et Ordonneau ont commis là une erreur grave dont ils porteront la peine, car, quoi qu'aient écrit certains critiques trop indulgents, la pièce ne tiendra pas longtemps l'affiche.

J'ai dit ailleurs ce qu'est Thérésa dans *Madame Grégoire*. MM. Delorme et Verlé ont droit à des éloges dans leurs rôles soldatesques. Les autres interprètes ne méritent pas d'être nommés.

La plupart des théâtres de Paris gagnent, à l'aide de reprises plus ou moins heureuses, le jour désiré de la clôture traditionnelle. Le public les verra fermer sans trop de regret, car l'année théâtrale n'a produit, en résumé, aucune de ces œuvres qui datent, et mis en relief aucun artiste donnant de légitimes espérances.

L.-Henry Lecomte.

NÉCROLOGIE

Le monde artistique vient de faire une grande perte, dans la personne de notre ami, Tony Riefller, compositeur de musique, mort à vingt-six ans, à l'Asile Sainte-Anne, le 15 mai. Musicien de talent, pianiste d'un rare mérite, il avait su conquérir l'estime de tous. C'était une nature aimante, confiant dans l'avenir. Je crois encore le voir lorsque, quelques jours avant son décès, qui nous a tous frappés de stupeur, le jour même où la fièvre s'empara de lui, il me disait avec joie que sa femme venait de mettre au monde un fils. Pourquoi faut-il que la mort ait en un instant anéanti les projets qui germaient dans la tête de ce pauvre ami et jeté toute une famille dans la désolation, en privant l'art musical d'un compositeur qui d'ici peu de temps aurait été un des maîtres de l'opérette.

Les œuvres de Tony Riefller, très nombreuses, sont toutes empreintes d'un cachet d'originalité. Parmi les pièces de théâtre, citons *la Petite Bohémienne*, opérette en trois actes, représentée aux Bouffes-Populaires, et dans laquelle il s'était révélé un musicien de talent, *les Faux Nez* et *la Chanteuse par Amour*, à l'Alcazar; *la Belle Françoise, les Écossaises de Pois* et *le Chien de la Chanteuse*, à la Scala; sans compter un grand nombre d'opérettes, duos et saynetes qu'il serait trop long d'énumérer. Travailleur infatigable, il comptait de grands succès au Concert, entr'autres : *On peut entrer*, *Pardon Madame*, *Si t'avais pas ta mère*, *la Bottine à Titine*, *Seule*, *les Noces d'or*, *J'en veux ma part*, et la gracieuse polka de *A ton bras*, qui restera.

L'heure matinale de l'enterrement et le jour qui était le lundi de la Pentecôte, où l'on donnait des matinées dans tous les théâtres et concerts, ont empêché beaucoup d'artistes de se rendre aux obsèques. Nous devons pourtant constater la présence de M. Urbain, du théâtre de la Renaissance, Charles Voisin, fils de la directrice de la Scala, Raspail, chef d'orchestre du Tivoli Vaux-Hall, Bérod, de la Scala, Ed. Drucker, le collaborateur et l'intime du défunt, Bocq, directeur du *Monde musical*, Mme Zélia Delanoy et Mlle Mialet, de la Scala.

Constant Saclé.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Samedi, 15 mai, le *Cercle de l'Étoile* donnait sa dernière soirée de la saison dans la salle de *l'Hôtel des chambres syndicales*, rue de Lancry.

Grand succès pour Mlles Dehaut et Hermann qui prêtaient leur concours à cette représentation. Le 3me acte du *Fils naturel* a été interprété d'une bonne façon par MM. Paul Banès, Etienne, Rueff et Van-Beulaer. M. Banès, qui a été pendant dix ans pensionnaire du Théâtre-Français de Rouen, a joué le rôle du marquis d'Orgerac d'une manière digne des plus grands éloges.

Citons aussi : MM. Maire et Rouvière qui ont largement contribué au succès de la soirée.

Alfred B.

Les *Amis de la gaîté de Montmartre* ont donné, le 16 mai, leur soirée intime dans la salle Pétrelle.

Quoique bien composé, le programme manquait de noms d'artistes-dames. La partie comique, assez intéressante, a été tenue par MM. Dreano, Vaudry, Defente, bien jeune, mais très intelligent dans *Paris en poche;* Beaux, amusant dans *Je dîne chez Tata;* Renard, pas bien drôle ! Rouvreau, Desrieux, Pillot, Bertrand et P. Blanchot.

Les champions de la romance étaient M. Bacot qui, avec peu de voix, chante agréablement *Les lèvres roses;* M. Bordeau qui manque un peu d'autorité dans le *Forgeron;* et M. E. Blanchot, dont l'organe vocal n'a aucune sonorité.

M. Wexler a été charmant dans le *Déjeuner sur l'herbe*, et M. Fourtier, fort agréable dans la *Mule de Pedro*.

M. Grenier fait la tyrolienne en artiste consommé. C'est un plaisir que d'entendre M. Pringuet; sa voix agile se prête facilement aux exigences de l'air de *Richard-cœur-de-Lion*.

Jules Raux.

Le lundi de la Pentecôte, *la Fantaisie Lyrique* donnait une représentation extraordinaire. Nous avons entendu M. Cooper Albert, désopilant dans *J'ons marié Thérèse;* M. Nathan, très applaudi dans *J'ai perdu mon amie*. M. Callebert récite *L'ivresse du Forgeron* d'une voix chaude et bien timbrée; mais avec trop peu de gestes. Un petit prodige d'une douzaine d'années, Mlle Charlotte, provoque une hilarité générale avec *J'connais c'te trompette là;* le bruit court qu'elle est engagée à la Scala.

L'histoire d'un sou, interprétée par Mlle Marguerite, Mme Blondel, MM. Lartelier et Inderbitzin, n'était pas suffisamment sue, mais quelques bonnes réparties de Mme Blondel ont sauvé plusieurs fois la situation.

Le garçon et la d'moiselle d'honneur, duo comique, chanté par Mlle Charlotte et M. Villé, a fait grand plaisir.

La Fantaisie Lyrique prépare pour le mois prochain une grande soirée; les chanteurs seront accompagnés par un orchestre.

Mercredi, 19 courant, soirée à la salle Chabaille, passage Kutzner, au bénéfice d'un compositeur malade. Mlle Fortin a été justement applaudie. M. Juliano a chanté *Le Nid sous les fleurs* avec beaucoup d'art. M. Sutter a interprété finement Mimi Pinson. Les vieilles chansons ne sont pas toujours les moins bonnes. Pot-Louis, qui le sait bien, nous a rendu une de ses plus anciennes. *L'Hiver*, d'Hégésippe Moreau et *La Nuit de décembre*, de Hugo, ont fait valoir les qualités dramatiques de Francisque. Rubois, Jeannin, comme auteurs, sont habitués au succès. Prix de chant : Mme Lecœur et M. Richard.

A. B.

Le Directeur-Gérant : A. PATAY.

Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Ce, 6, rue Martel.

LE TUBE-LEVASSEUR

Couplets anti-narcotiques, par ÉTIENNE DUCRET

(Air : *Faut-il avoir du guignon*).

Arrière, *chibouk, cigarre,*
Narghilé, blague, tabacs!
Noir *Brûle-gueule,* aussi gare !
Votre prestige est à bas...
Jean Nicot, ta renommée
Trouve un digne successeur
Dans la suave fumée
Du bon TUBE-LEVASSEUR... *(bis)*

Fin comme la tige opale
Des roses que nous aimons,
Quand j'aspire, quand j'avale
Son arome à pleins poumons,
Comme un doux souffle de fée,
Glisse, de la lèvre au cœur,
La bienfaisante bouffée
Du bon TUBE-LEVASSEUR... *(bis)*

Jadis, pauvre cachochique,
Je toussais, à qui mieux mieux ;
Aujourd'hui, sans narcotique,
Je le sens (c'est merveilleux !)
Plus de catarrhe, de rhume,
Plus d'asthme, ni maux de cœur,
Depuis que je ne consume
Que des TUBES-LEVASSEUR... *(bis)*

L'autre jour, près de ma belle,
J'arrive, la bouche en cœur...
« Pouah !... ton haleine, dit-elle,
Est infecte... pars, fumeur !... »
Qui peut avec la sirène
Me remettre en bonne odeur ?
Rien qu'une demi-douzaine
De bons TUBES-LEVASSEUR... *(bis)*

Oui le tabac (c'est notoire),
D'inconvénients est plein...
Il fait perdre la mémoire,
Cupidon même s'en plaint...
Du nouveau feu que j'allume,
Clarisse prise l'ardeur,
Quand avec elle je hume
Un bon TUBE-LEVASSEUR... *(bis)*

Au boudoir, au Gynécée,
A table, au lit même, on peut,
Sans vertige, sans nausée,
En griller autant qu'on veut...
Pour sa vertu sans pareille,
Ses parfums et sa saveur,
Au beau sexe je conseille
Le bon TUBE-LEVASSEUR... *(bis)*

L'étudiant, la grisette,
Le seigneur, le paysan,
Le gavroche, à la guinguette,
Le pacha sur son divan,
Voire la sainte-n'y-touche,
Popol même avec sa sœur
Ne portent plus à leur bouche
Que le TUBE-LEVASSEUR... *(bis)*

Plus de mâchoire noircie !
Déjà, dans ses ateliers,
Osanam, de jalousie,
Fait grincer ses *rateliers*..,
Le marchand de pipe *écume ;*
La buraliste se meurt,
De crainte que l'on ne fume
Que des TUBES-LEVASSEUR... *(bis)*

Or, d'où lui vient cette vogue ?
C'est qu'habile pharmacien,
Son auteur a su, sans drogue,
L'inventer pour notre bien ;
C'est que tout l'aréopage
Des grands médecins, en chœur,
Dans les journaux rend hommage
Au bon TUBE-LEVASSEUR... *(bis)*

Goutteux, catarrheux, phthisiques,
Hâtez-vous donc d'accourir ;
Venez, tousseurs, asthmatiques,
Puisque c'est pour vous guérir
Que ma muse : *23, rue*
De la Monnaie, a l'honneur
De chanter la bienvenue
Du bon TUBE-LEVASSEUR... *(bis)*

FRANCE
Un an : 6 francs.

LA CHANSON
JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE

ÉTRANGER
Un an : 8 francs.

est mise en vente le samedi, chez tous les libraires, marchands de journaux et de musique de France.

PRIX DU NUMÉRO : 10 CENTIMES

On demande des courtiers d'annonces et des courtiers d'abonnements (bonnes remises)

Vente en gros : RUE DU CROISSANT, 20 — PARIS

3e ANNÉE. — No 4. **10** CENTIMES. 5 JUIN 1880

LA CHANSON

Directeur-Gérant.
A. PATAY

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts
PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction
MAXIME GUY

Annonces, la ligne... 1 »
Réclames, — 2 »

La chanson, comme la baïonnette est une arme française.
J. CLARETIE.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............. 6 fr.
» six mois............ 3 »
Etranger, un an............ 8 »

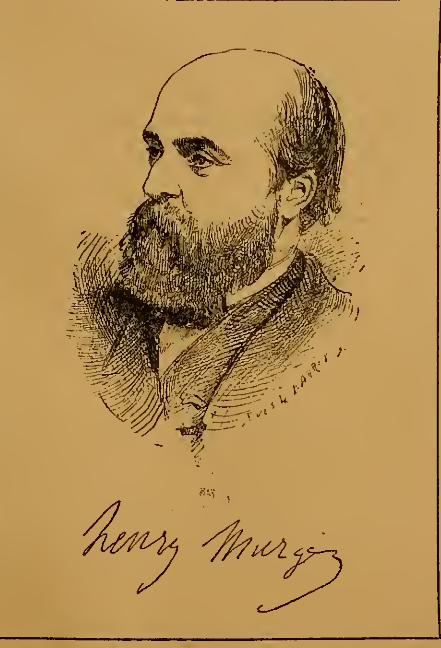
SOMMAIRE :

GALERIE DES CHANSONNIERS : HENRY MURGER

Celui-là fut le poète fidèle de la pauvreté courageuse, le chantre gracieux et ému des joies libres et des amours légères. Son œuvre, toute consacrée à la jeunesse, reste étonnamment jeune.

Henry Murger naquit le 24 mars 1822, à Paris, rue des Trois-Frères, dans une maison où son père cumulait les fonctions de concierge et la profession de tailleur.

La première enfance de Murger s'écoula chez les locataires de cette même maison, au premier étage surtout, où logèrent successivement Garcia, Lablache et Baroilhet. La Malibran, fille de Garcia, eut souvent pour lui des chansons et des caresses. Il fréquenta ensuite l'école communale. A treize ans, ses parents jugèrent qu'il en savait assez, et le placèrent comme petit clerc dans une étude d'avoué. Trois ans plus tard, sur la recommandation de M. de Jouy, l'académicien, Murger devint secrétaire d'un grand seigneur russe, le comte de Tolstoy. Cet emploi, quasi-sinécure, lui valut, pendant dix années, quarante francs par mois. C'était peu, et Murger songea à demander à la littérature un supplément de numéraire. Il entra au *Corsaire-Satan*, puis à l'*Artiste*, sans que les nouvelles à la main et les petits vers qu'il donnait à ces deux journaux lui rapportassent gloire ou profit. Ce ne fut qu'après 1848, quand la Révolution de février lui eut fait perdre son emploi, que Murger se mit sérieusement au travail. Il professait alors pour la rime une adoration exclusive. Champfleury, plus pratique, le décida à écrire en prose. Son début fut un coup de maître : il publia dans le *Corsaire,* chapitre par chapitre, les étonnantes *Scènes de la vie de Bohême,* dont le succès fut énorme. Chaque feuilleton lui était payé quinze francs.



Le livre, vendu cinq cents francs à un éditeur, fut tiré à soixante-dix mille exemplaires, et Théodore Barrière en fit un drame original et poignant.

A partir de cette époque, les journaux et les revues sollicitèrent la collaboration de Murger. Il publia, à des intervalles inégaux, diverses études de mœurs, rassemblées depuis par la librairie Michel Lévy en douze volumes intitulés : *Scènes de la vie de bohême*, les *Buveurs d'eau*, le *Dernier rendez-vous*, *Madame Olympe*, le *Pays latin*, *Propos de ville et propos de théâtre*, le *Roman de toutes les femmes*, *Scènes de campagne*, *Scènes de la vie de jeunesse*, le *Sabot rouge*, les *Vacances de Camille*, *Ballades el Fantaisies*.

Si ces ouvrages consolidaient la réputation littéraire de Murger, ils n'éloignaient malheureusement pas de lui la mauvaise fortune. Murger continuait à mener cette vie de bohême qu'il donne lui-même comme « le stage de l'Académie, de l'Hôtel-Dieu ou de la Morgue ; » vie singulière et pénible, où des gens bien doués emploient plus de jours à recueillir cent sous qu'il ne leur faudrait d'heures pour gagner cent francs ; vie coupable, en définitive, qui n'est qu'un hymne constant à la paresse, et dans laquelle finit par sombrer la dignité la plus robuste. Murger eut beau rompre avec les plus compromettants de ses amis, les habitudes de sa jeunesse le suivirent dans l'âge mûr. Il ne put jamais s'astreindre à ces besognes continues qui, seules, assurent l'indépendance ; il vécut constamment d'expédients. Disons pourtant à son excuse qu'il avait le travail difficile, et que, si fort que le pressât le besoin, il tint toujours à honneur de ne livrer aucune œuvre au public avant d'en être absolument satisfait. Conscience rare, et qui préserve contre l'action du temps le monument littéraire qu'il a bâti.

Au mois d'août 1858, Murger fut décoré, et tous ses confrères l'en félicitèrent chaudement. Trente mois plus tard, il succombait à une maladie cruelle, laissant d'unanimes regrets.

Deux pièces en un acte, *le Bonhomme Jadis*, resté au répertoire de la Comédie-Française, et le *Serment d'Horace*, joué au théâtre du Palais-Royal, complètent, avec un recueil de poésies intitulé les *Nuits d'hiver*, la liste des ouvrages de Murger.

Les *Nuits d'hiver* ne virent le jour qu'après la mort de Murger. Il en avait préparé la publication avec un soin extrême. Là sont réunies ses inspirations les plus charmantes, les plus douloureuses, les plus personnelles. C'est dans ce volume que la critique puisa, lors du décès de Murger, la justification des regrets amers qu'elle publiait ; c'est là que nous étudierons le Murger chansonnier qui doit intéresser particulièrement nos lecteurs.

Les poésies de Murger sont, la plupart, rhythmées de façon à tenter les musiciens. *La jeunesse n'a qu'un temps*, *Mlle Musette*, *Si tu veux être la madone*, *les Emigrants*, *Marguerite*, ont heureusement inspiré MM. Schann, Darcier, Pugno et divers autres. *La Lettre à Ninon*, *Ophélia*, *Renovare*, *le Requiem d'amour*, *Chanson d'hiver*, auront évidemment un sort pareil. M. L. Bordèse n'a-t-il pas, l'autre jour, mis en musique le *Chien du braconnier*, et n'a-t-on pas dit, ici même, quel succès obtiennent les *Corbeaux*, chantés par le peintre Besnus sur l'air trouvé par lui en compagnie du poète, et que la *Chanson* espère bien publier un jour.

Murger excellait à conter les amours finis et à pleurer les maîtresses envolées. Ses vers sont pleins de grâce, d'esprit, de tendresse mélancolique. La *Chanson de Musette*, particulièrement, est un chef-d'œuvre d'émotion et d'originalité. Elle évoque irrésistiblement le souvenir de cette admirable figure de la Jeunesse attristée, par laquelle le sculpteur Aimé Millet a très justement personnifié la muse du doux poète trop tôt disparu.

L.-Henry Lecomte.

BÉRANGER ET LA CHANSON (1)

(SUITE ET FIN)

Ceux qui, en ces temps derniers, ont contesté à Béranger sa valeur littéraire et morale, n'ont pas voulu, n'ont pas su voir peut-être quelle était la note maîtresse de la poésie de Béranger, cette note patriotique, véritablement populaire, simple comme tout ce qui est grand, et qui, partie du peuple, allait droit vers le peuple par le plus court chemin : la clarté. Ils n'ont pas vu que Béranger voulait surtout enseigner; ils ont oublié tous ces vers proverbes qui courent les mémoires comme des maximes de Voltaire, tous ces préceptes de dévouement ou de bonté, de patriotisme et de liberté, que Béranger a fait passer dans tous les cœurs, parce qu'il les a trouvés dans le sien. Et croyez-vous, d'ailleurs, que Béranger eût l'orgueil de se comparer aux plus grands maîtres ? « Je n'ai que de l'esprit, disait-il un jour, et Lamartine a du génie ! » Mais c'est beaucoup en France que d'avoir de l'esprit et surtout d'avoir le bon esprit et le courage de s'en servir. — « Savez-vous comment je vous appelle, Béranger ? lui disait un jour M. Thiers. Je vous appelle l'Horace français. — Que dira l'autre ? » répondit le poète en souriant.

C'est encore Béranger qui écrivait très-modestement à Brazier :

> Si l'on dit que j'ai fait des odes,
> N'en crois rien, j'ai fait des chansons.

Il le savait bien, d'ailleurs, que son titre véritable, son titre devant la postérité, ce serait celui de *chansonnier*. Avec son bon sens aiguisé, il ne dédaignait pas ce nom, qui n'eût point suffi à une ambition plus haute.

Il savait que la chanson, cette chose charmante, ailée, légère, est véritablement française. C'est avec des chansons qu'au temps passé on enlevait les fillettes et les villes ! Un refrain électrisait une armée ; une ariette faisait battre un cœur ! Quelle puissance qu'une chanson ! Napoléon, partant pour la campagne de Russie, et montant en selle, fre-

(1) Voir le nº 2 de *La Chanson*

donnait entre ses dents un refrain, et c'était *Malbrough s'en va-t-en guerre*. Sur presque tous les cadavres des grenadiers de la garde, à Waterloo, les Anglais ramassaient de petits cahiers de papier imprimé, et c'étaient des cahiers de chansons. Depuis la *Chanson de Roland*, que chantaient les preux bardés de fer, jusqu'à la *Chanson du salpêtre* que jetaient au vent les soldats de Sambre-et-Meuse, c'était une chanson qui, combattant avec les Français, leur avait gagné la victoire.

Voltaire disait à propos des chansons que, « pour bien réussir dans les petits ouvrages, il faut dans l'esprit de la finesse et du sentiment, avoir de l'harmonie dans la tête, ne point trop s'élever, ne point trop s'abaisser et savoir n'être pas trop long ! » Béranger fit de ces « petits ouvrages » dont parlait Voltaire de grandes œuvres et il ajouta comme une parure nouvelle à notre littérature nationale.

Il fut, il est le *chansonnier*, comme La Fontaine est le *fablier*. Et ne savait-il pas tout ce que vaut la chanson ? Ne savait-il pas quelle arme terrible elle est entre une main habile ? La chanson comme la baïonnette, est une arme française ! C'est l'héroïsme des Douze Pairs que nos premiers soldats chantaient en allant aux batailles. C'est la chanson de *Robert Wace* que fredonnaient nos serfs courbés sous leurs seigneurs. C'est en chantant que Jacques Bonhomme oubliait ses douleurs ou vengeait ses injures. Les chansons contre la Ligue traversaient l'air de Paris décimé, assiégé, affamé. Les chansons contre le Mazarin faisaient, comme les chants d'Amphion, remuer les pavés et se dresser les barricades de la Fronde. La royauté tombait au refrain d'une chanson, et la patrie renaissait aux accents de la *Marseillaise*. Les classiques du peuple, ce sont les chansonniers.

JULES CLARETIE.

LE SALON DE 1880

(2e ARTICLE)

La galerie des *Exempts* nous offre beaucoup de très bonnes œuvres, et, si l'on est amené à regretter l'exemption du jury pour certaines autres, il faut pourtant rendre justice à l'ensemble, qui est bon.

L'œuvre que je citerai volontiers la première porte un titre bien simple : *Dans la Campagne*. Ne vous y fiez pas. M. Lerolle, médaillé de l'année dernière, veut marcher rapidement à la conquête du « hors concours, » et ira plus loin s'il continue à marquer ses étapes de cette façon. Une jeune fille tricote en faisant paître ses moutons; elle est charmante d'attitude et de vérité. Dans ce tableau, il n'y a pas d'accessoires; tout a bien sa raison d'être et est peint en conséquence.

Je ne dirai pas la même chose de la toile de M. Dantan : *Un coin d'atelier*. Je trouve que l'accessoire y occupe trop de place, et force l'attention au détriment des deux figures, qui sont très justes. La jeune femme surtout, dont la pose ravissante est très vraie : en somme, c'est là un bon tableau.

M. Balavoine, avec *La Séance interrompue*, nous montre également un modèle au repos, et, ma foi, un beau modèle, joliment peint. Le châle noir, qui l'enveloppe en partie, est d'un effet très réussi.

M. Manet envoie cette année deux toiles. De l'une, *Chez le père Lathuile*, je ne dirai rien ; de l'autre, le portrait de M. Antonin Proust, je ne ferai que des éloges. Voilà un magnifique portrait qui fait regretter que son auteur ne s'en tienne pas à ce genre ; c'est, il me semble, le meilleur qu'ait fait cet artiste.

Des nombreux tableaux représentant *la Mort de Marat*, celui de M. Aviat est véritablement le seul digne d'intérêt; il est surtout sobre et ne force pas l'attention par l'effet violemment dramatique. La lumière joue de la façon la plus heureuse autour de la jeune femme, qui exprime bien l'horreur et l'étonnement de son crime.

La Mort de La Tour-d'Auvergne, le premier grenadier de France, par M. Moreau, de Tours, est d'un effet puissant ; les personnages groupés autour du corps du héros ressentent bien la douleur et le regret. Le représentant du peuple, surtout, répond à l'idée qu'on se fait de ces hommes de fer habitués à voir la mort faucher autour d'eux les plus illustres et les plus dignes.

Le tableau de M. Le Blant nous montre également des héros républicains, mais ceux-là sont aux prises avec l'ennemi. Une nombreuse troupe de chouans les entoure; la fusillade éclate sur toutes les faces du bataillon carré, semant la mort parmi leurs farouches adversaires sans les arrêter. Ce drame poignant est supérieurement rendu. Le paysage est également très heureusement peint.

Les éloges n'ont pas manqué à M. Dagnan-Bouveret pour son *Accident*, et c'est de toute justice. Nous sommes loin de ces tableaux de genre peints pour l'œil, sans souci de la vérité. Dans un genre bien différent, *Saint Herbland*, figure monumentale destinée à l'église de Bagneux, il faut également reconnaître le réel talent de M. Dagnan.

La Marchande de Poissons à Dieppe, de M. Haquette, prouve que cet artiste réussit aussi bien la figure que la nature morte. Il est impossible de ne pas acheter à une marchande aussi avenante, proposant des poissons de cette fraîcheur !

Le Braconnier, de M. Delort, nous fait assister à une de ces scènes fréquentes sur les lisières des forêts. Deux gendarmes ont découvert, devant la chaumière d'un bûcheron, un chevreuil mort caché par des branchages, et dressent procès-verbal. Le braconnier a bien l'attitude rageusement résignée devant la force. Le paysage est bien.

M. Hippolyte Dubois expose deux toiles : *Le Musicien arabe* et *Une Rue d'Alger;* la dernière est de beaucoup la meilleure, très joliment rendue et prise sur le vif.

M. Dameron, élève de M. Pélouse, marche à grands pas sur les traces de son maître : *La Ferme de Kerlaven* nous fait voir un très curieux effet de soleil couchant.

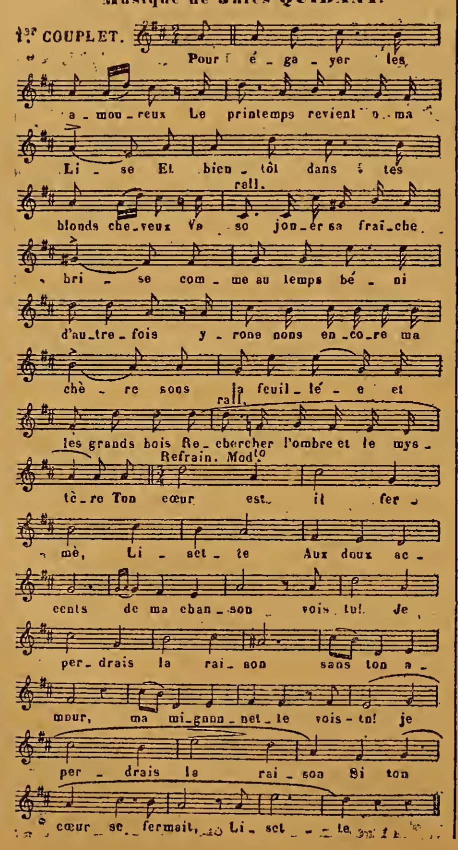
Citons encore, dans les exempts, M. Leloir, dont

la Pêche avait déjà figuré avec honneur à l'exposition des aquarellistes ; M. Julien Dupré, qui fait tous les ans de nouveaux progrès ; M. Amand Gautier, dont *la Répétition au couvent* est d'un sentiment si fin ; *Le Cellier de Chardin*, de M. Delanoy ; *Fleurs des Champs*, de M. Leclaire ; *Le Train de plaisir*, de M. Schmidt, toile très originale ; *Rabelais, curé de Meudon*, de M. Garnier ; *Fumée d'Ambre gris*, de M. Sargent ; les deux tableaux de M. de Penne ; *Le Port Louviers* et *l'Avant-port de Dunkerque*, de M. Lapostolet ; *Embarquement de Fleurs*, de M. Jeannin ; enfin, *Le Tullianum pendant la persécution*, de M. Guay, grand tableau d'un bel effet. GEORGES MURAT.

TON COEUR EST-IL FERMÉ

ROMANCE

Paroles de Maxime GUY,
Musique de Jules QUIDANT.



Pour parer ton minois charmant,
Va revêtir la robe blanche
Qui plaît si fort à ton amant,
Ma Lise, aujourd'hui, c'est dimanche.
Vois ! le soleil est radieux,
Et répand des torrents d'ivresse ;
Son chaud rayon donne à tes yeux
Des reflets d'or pleins de tendresse.

Ton cœur est-il fermé, Lisette,
Aux doux accents de ma chanson ?
Vois-tu !... je perdrais la raison
Sans ton amour, ma mignonnette.
Vois-tu !... je perdrais la raison
Si ton cœur se fermait, Lisette.

Les prés verts se couvrent de fleurs,
Pour orner ton riant corsage,
Et mêler leurs vives couleurs
A l'incarnat de ton visage.
Le rossignol aux purs accents,
Dans une tendre mélodie,
T'invite à fêter le printemps ;
Ecoute sa voix, mon amie,

Ton cœur est-il fermé, etc.

Quitte ce vilain air boudeur
Qui sied si mal à ta figure.
Reprends le sourire moqueur
Que t'a donné dame Nature.
Redeviens la joyeuse enfant
Au cœur ardent de poésie,
Je ne reconnais plus vraiment
Celle que mon âme a choisie.

Ton cœur est-il fermé, Lisette,
Aux doux accents de ma chanson ?
Vois-tu !... je perdrais la raison
Sans ton amour, ma mignonnette.
Vois-tu !... je perdrais la raison
Si ton cœur se fermait, Lisette.

LETTRE D'UN JEUNE MARIÉ

RONDEAU

Paroles de Georges LÉLIO,
Musique de Germain LAURENS.

Mon cher Gontran, je l'ai promis,
Il faut que je te conte
Le cas ou ton ami s'est mis ;
Ceci n'est pas un conte :
A Besançon, un certain jour,
(Heureuse circonstance),
D'une fillette faite au tour
Je fis la connaissance.
Brunette à l'œil noir, plein de feu,
Elle marchait seulette,
Et je me dis : « Ce n'est qu'un jeu
Pour faire sa conquête. »

Ses jupons retroussés un brin
Laissaient voir jambe fine,
Et pimpante, sur le chemin,
Trottinait sa bottine.
Bref, au coin d'un noir carrefour,
Voilà que je l'accoste;
Tout en lui contant mon amour.
Mon cœur courait la poste :
Je lui dis... je ne sais plus quoi,
Qu'elle était fraîche et belle,
J'offris ma fortune et ma foi
Sans qu'on fît la cruelle.
En voyant mon aspect courtois,
Monsieur, répondit-elle,
C'est pour le bon motif, je crois,
Que vous me trouvez belle.
Vous avez l'air... d'un bon garçon,
Et, si ma main vous tente,
Je vous permets, et sans façon,
De consulter ma tante.
Du même pas, marchant tous deux,
Nous arrivons bien vite;
Et, bête comme un amoureux,
D'effroi, mon cœur palpite.
La vieille tante, ayant toussé,
Prit une forte prise,
Me voyant aussi fort pincé
Parut un peu surprise.
Mais, se remettant vivement :

« Ma nièce est bonne fille,
« Me dit-elle d'un air charmant,
« Elle est sage et gentille;
« Comme dot, elle a sa vertu,
« Et, n'ayant mère ou père,
« Vous ne serez jamais battu
« Par votre belle-mère.
« Demandez aux maris, oui-dà,
« C'est un rude avantage;
« Ça vaut bien une dot, cela;
« C'est la paix du ménage.
« Mariez-vous sans autre émoi,
« Mais faites-moi marraine.
« Pas de belle-mère, ma foi,
« Ça vaut bien la douzaine ».

Nous voilà mariés d'hier,
Faut-il donc tout te dire;
Tu peux comprendre à mon air fier
Ce qu'on ne peut écrire;
Qu'il te suffise de savoir
Que, pour plaire à la tante,
J'ai fait carrément mon devoir
Et ma femme est contente.
Voilà mon histoire en deux mots,
Et bientôt la marraine
Verra gros et joufflus marmots
Commencer la douzaine !
Morale : « Viens à Besançon;
Dans ce pays prospère
On trouve femme sans façon
Et pas de belle-mère.

CONCOURS DE LA LICE CHANSONNIÈRE

SUJETS PATRIOTIQUES (3ᵉ *Prix*).

—

Les fils de rois ont du malheur chez nous

Le roi Soleil et Louis le Quinzième,
Sires galants, trop souvent amoureux,
N'ont pas laissé, quittant le diadème,
Un fils vivant pour régner après eux.
Depuis ce temps, fatalité bizarre,
— Est-ce un arrêt dicté par le remords ? —
Les fils de rois de France et de Navarre,
S'en vont trôner au royaume des morts.

Adulateurs des majestés royales,
Convenez-en, le ciel n'est pas pour vous,
Malgré l'encens des vieilles cathédrales,
Les fils de rois ont du malheur chez nous.

Louis Dix-sept, ce monarque fantôme,
Que la chronique a mis au rang des rois,
Pauvre, ignoré, sous un vieux toit de chaume,
Vécut souffrant, oublié par les lois;
Ce faible enfant n'eut pas un jour de fête,
Sa vie, hélas ! s'envola par lambeau,
Triste et chétif au vent de la tempête,
Il s'éteignit comme un pâle flambeau.
Adulateurs, etc.

Après avoir conquis l'Europe entière,
Forgé des fers contre la liberté,
Napoléon termina sa carrière,
Brisé, vaincu par la fatalité.
Cruel destin, l'héritier du grand homme,
Meurt prisonnier dans un palais ducal,
Celui qui fut, en naissant, roi de Rome,
Eut pour couronne un bandeau sépulcral.
Adulateurs, etc.

Riche d'amour, de gaîté, de jeunesse,
Père adoré, fils aîné d'Orléans,
Tout lui sourit, les grandeurs, la richesse,
Tout lui promet de la gloire et des ans.
Mais un matin, trahi par la fortune,
Sur le pavé son pied fit un faux pas,
Il en mourut ! le peuple sans rancune,
A déploré son funeste trépas.
Adulateurs, etc.

Dernier martyr, c'est Napoléon Quatre,
Comme son père il veut être empereur,
Un prétendant doit apprendre à combattre,
Il faut qu'il parte exercer sa valeur.
Pour préparer son esprit au carnage,
De l'Angleterre, il suit le pavillon,
Puis va tomber sous les coups d'un sauvage,
Comme un oiseau pris dans un tourbillon.

Adulateurs des majestés royales,
Convenez-en, le ciel n'est pas pour vous,
Malgre l'encens des vieilles cathédrales,
Les fils de rois ont du malheur chez nous.

NOEL MOURET.

CHOSES ET AUTRES

LA SOCIÉTÉ DES AUTEURS, COMPOSITEURS ET ÉDITEURS DE MUSIQUE ET L'AGENT DE LA SOCIÉTÉ.

Le syndicat de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, se fondant sur des erreurs de gestion et des irrégularités d'écritures, avait signifié son congé à M. Rollot, agent de la Société.

M. Bollot résistait à cet ordre, prétendant que cette décision ne pouvait être donnée que par les sociétaires mêmes réunis en assemblée générale.

Le tribunal civil de la Seine, sur les plaidoiries de Mes Albert Martin et Doumerc, a déclaré que c'était a bon droit que le syndicat avait révoqué l'agent de la Société ; le jugement autorise en conséquence le renvoi de M. Rollot, en se faisant, au besoin, aider de la force publique.

Nous avons annoncé, dans notre numéro du 1er juillet 1879, la mort d'Adolphe Vaudry, compositeur de musique, décédé le 20 juin précédent. A l'occasion de l'anniversaire de cette date funèbre, un grand nombre d'amis et de collaborateurs de Vaudry organisent une soirée extraordinaire dont le produit est destiné à l'érection d'un monument. Cette soirée aura lieu, le mardi 15 juin, à la salle Rosel, rue de Belleville, n° 27. Tous les amis de la chanson et de la musique populaire tiendront à honneur d'y assister. Tombola, composée de lots sérieux, et notamment de 20 portraits de l'artiste regretté. Prix d'entrée : 50 centimes par personne.

Le dimanche suivant, 20 juin, visite à la tombe, et inauguration du monument. Rendez-vous à 3 heures, route d'Epinay, à la porte du cimetière (Saint-Ouen).

Les beaux jours de l'Alhambra sont revenus. Est-ce le changement de nom qui a ramené à cette Salle la faveur du public ? Toujours est-il que la *Salle des Sociétés lyriques* est pleine chaque soir.

Voici la liste des pièces qui y ont été représentées la semaine dernière : *Jean-Marie*, *C'était Gertrude*, *Une femme qui se grise*. Les interprètes étaient M. Marion, qui trouve des accents très dramatiques ; M. Albert, qui joue fort consciencieusement ; M. Hertz, qui a du talent mais dont le jeu est froid ; M. Lagrange, qui a beaucoup d'entrain. Du côté des dames, citons : Mlle Tannesy, charmante mais un peu timide ; Mlle Anglobert, toujours gracieuse et souriante ; Mme Mencès, qui tire un excellent parti de ses rôles.

Les chanteurs qui se sont le plus fait applaudir sont le petit Adolphe, qui étonne l'auditoire par son jeune âge et qui chante dans la perfection *C'est pas vrai*, de Bruant, et *Miaou*, l'originale chanson de Jules Raux ; M. Royer qui s'est fait rappeler dans *le Déjeuner sur l'herbe* de Collin, et *Quand on a vingt ans*, de Ryon ; M. Fourmy, dans la *Petite Atala* ; M. Daltroff dans la *Pêche à la ligne*.

M. Chapini a fait entendre des notes magnifiques dans *Le Vieux buveur de vin*, de Jules Raux et *Les Myrthes* de Faure. Il ne faut pas oublier les frères Lionel, deux gymnastes élégants et fort adroits.

G. Lemaître.

Salle comble à la soirée intime donnée le 30 mai à la salle Pétrelle par *les Amis de la Gaîté de Montmartre*.

Comme l'a fait remarquer notre collaborateur M. Jules Raux, les dames manquent au programme ; mais des artistes tels que MM. Pinguet, Defente, Grenier et Blanchot, comblent cette lacune. Parmi les amateurs les plus applaudis, citons : M. Defente, dans *Zon, Zon, Zon, Zaine*; Blanchot, dans *Henri IV a découché* et M. Beaux, dans *le Sportsmann*. M. Grenier tient l'auditoire sous le charme avec une jolie tyrolienne *le Vin des Amours* ; c'est plaisir de l'entendre roucouler. L'éloge de M. Pinguet n'est plus à faire; dès son entrée en scène, il est applaudi de toutes parts. Il serait injuste de ne pas noter MM. Pillot, Bordeau, Perrin, Bacot, Bertrand et Dréano qui ont fait de leur mieux.

A. Bertinot

L'Union parisienne a donné jeudi 27 mai, une soirée extraordinaire, (dans le local habituel de ses réunions, 3, rue du Petit-Pont, à l'occasion de la distributions de ses nouveaux insignes.

Le côté lyrique a été brillamment soutenu par les habitués de cette société, de plus il nous a été donné d'applaudir plus spécialement notre joyeux camarade *Adrien Souchet* dans sa désopilante bouffonnerie de *la Reine des halles*. — Mme *Alexandrine* a dit avec une jolie voix et une grâce exquise, *les Amoureux du Luxembourg*. — M. *Charpentier* nous a ému avec le *Revenant de Victor Hugo*. — Mme *Tréblat* a savamment modulé, *Il faut si peu de chose* ; — puis notre *ami Moumoutte* a exécuté en 8 minute une marine à l'huile, qu'il a offerte à la tombola ; — enfin, vers 10 heures, au moment où Mme *Adèle* terminait un de ses joyeux refrains, tous les sociétaires, revêtus de leur insigne, ont fait irruption sur la scène, et notre maître des cérémonies, M. *Jack* a présenté, avec sa distinction et son tact habituels, un bouquet à Mme *Adèle*, tandis que le secrétaire de la société lui offrait un insigne d'honneur en ajoutant ces quelques mots :

La société l'Union parisienne est heureuse de saisir cette occasion pour vous remercier du gracieux concours que vous voulez bien prêter à toutes ses séances, elle vous prie, en outre, Madame, d'accepter, comme l'expression de sa reconnaissance, avec l'insigne d'honneur que voici, le titre de premier membre honoraire.. »

Ce petit speech a produit le meilleur effet possible, les applaudissements frénétiques ont acceuilli cette faveur bien méritée.

Ensuite : *Une femme modèle*, opérette en un acte, a été interprètée par Mme *Adèle* et M. *Léo*. — Mme Adèle, dans son costume de paysanne, était ravissante, son jeu très-savant, son timbre toujours fort agréable. — Quant à l'ami Léo, nous dirons qu'il a fait ce qu'il a pu, mais si son jeu était médiocre, en revanche sa voix était assez.... désagréable, nous y sommes du reste habitués, il nous pardonnera cette critique.

Le camarade *Bol*, le sympathique pianiste est venu alléger la tâche de M. *Pradel*, accompagnateur de la société. — Inutile d'ajouter que la *Marche indienne* était de la fête.

Une magnifique tombola offerte par la société, selon sa louable habitude, a terminé cette fête de famille et l'on ne s'est quitté qu'à 11 heures 3/4 en se donnant rendez-vous pour les lundis et jeudis suivants.

N. B. Nous rappelons que la salle est pourvue de vasistas qui permettent une aération indispensable pour la saison.

Hippolyte Guiche

La société de *Récréations Dramatiques*, 10, rue Fabert, donnait dimanche 30 mai sa dernière soirée de la saison, *Le Rêve d'Ivonnette* et *Brouillé depuis Wagram*, ont été parfaitement interprêtés. Plusieurs intermèdes de chant ont complètés cette soirée, nous regrettons de ne pouvoir citer des noms. Nous comptons combler cette lacune à la réouverture qui aura lieu en septembre.

DEUXIÈME CONCERT

ENTRE LES SOLISTES DES SOCIÉTÉS LYRIQUES DE PARIS

—

L'accueil favorable fait par les sociétés lyriques au **CONCOURS DE CHANT** ouvert le 15 février dernier, nous a encouragés à donner suite à ces luttes intéressantes qui peuvent aider si puissamment les progrès artistiques de nos jeunes amateurs.

Le Comité vient de décider qu'un **CONCOURS DRAMATIQUE**, dont le règlement est ci-joint, serait ouvert le 27 juin prochain.

Nous pouvons aujourd'hui disposer de la salle de théâtre située rue du Faubourg-du-Temple, nº 23, qui prend le nom de **Salle des Sociétés lyriques et dramatiques de Paris.**

Le Comité a voulu, en outre, permettre aux Sociétés de s'exercer sur la scène même où elles seront appelées à concourir.

Déjà quelques unes d'entre elles ont compris l'importance et les nombreux avantages de cette mesure. C'est ainsi que, depuis le 17 avril dernier, jour de l'ouverture de cette salle de concerts, les programmes de soirées ont été composés par les Sociétés suivantes: *l'Echo des Concerts, le Cercle Musset, les Enfants de la Seine, le Papillon, la Muse des Arts-et-Métiers, la Muse Gauloise, les Gais Momusiens, la Renaissance, le Cercle Béranger, la Cour des Miracles, les Amis Inséparables, la Clémence Isaure*, etc., etc.

Nous ne doutons pas que les autres Sociétés ne suivent cet exemple, et bientôt cette nouvelle salle deviendra le centre de toutes les Sociétés artistiques de Paris.

D'ailleurs, toutes facilités leur seront données; vous n'auriez, Messieurs les Présidents, qu'à vous mettre en rapport avec le Comité, dont le siège est dans l'établissement même, pour obtenir tous les renseignements dont vous auriez besoin.

Nous vous prions, Messieurs et chers Collègues, d'inviter vos Sociétés à participer au **Concours dramatique**; vous serez convaincus, comme nous, que cette nouvelle lutte fera faire un progrès sensible à nos vaillantes sociétés d'amateurs, en augmentant encore les nombreuses sympathies qui les entourent.

Veuillez agréer, Messieurs et chers Collègues, l'assurance de nos sentiments dévoués.

Les Membres du Comité :

E. DELAPORTE, Chevalier de la Légion d'honneur, Président,
LESTIVANT, Président de la *Muse Gauloise*, Vice-Président,
CANTAREL, Président des *Enfants de la Seine*, Vice-Président,
LEBOUCHER, Président de la *Muse des Arts-et-Métiers*, Secrétaire,
ORANGE, ex-Vice-Président de *l'Art Musical*, Trésorier,
LEROUX, Président des *Gais Momusiens*,
DURIEU, Président du *Cercle Musset*,
A. PATAY, Directeur de *la Chanson, écho des Sociétés lyriques*.
PAULIN, Président de l'*Union Artistique*,
AUBERT, Président du *Papillon*.

—

RÈGLEMENT DU CONCOURS

ARTICLE PREMIER. — Un concours Dramatique et de Diction est ouvert entre les Sociétés Lyriques et Dramatiques de Paris.

ART. II. — Ce Concours comprend :

CONCOURS DE DICTION

Entre les Membres des Sociétés.

Pour les hommes. Poésie Dramatique.—Poésie Légère, | **Pour les dames.** Poésie Dramatique.—Poésie Légère.

CONCOURS DRAMATIQUE

Entre les Sociétés.

COMÉDIE (en prose ou en vers).— VAUDEVILLE (ou Comédie-Vaudeville), OPERETTE (ou fragments d'Opéra-Comique).

ART. III. — Les épreuves de ces Concours consistent :

Pour les Concours de Diction :

Réciter 60 vers au plus.

Pour les Concours Dramatiques :

Comédie. — 1 Proverbe, 1 acte ou fragments d'un acte, ne durant pas plus de 40 minutes (au maximum).

Vaudeville. — 1 acte ou fragments d'un acte, ne durant pas plus de 40 minutes (au maximum).

Opérette. — 1 acte ou fragments d'un acte d'Opéra-Comique ne durant pas plus de 40 minutes (au maximum).

ART. IV. — Chaque Président de Société en s'inscrivant devra faire remettre au Siège du Comité Directeur :

1º Un exemplaire des pièces jouées par la Société.

2º (2 exemplaires des pièces qui serviront d'épreuves au Concours de Diction). — (Toute pièce de vers inédite devra porter en grosses lettres le mot : *Inédit*.)

ART. V. — Chaque Société devra fournir les accessoires ; costumes, perruques, etc... (excepté les meubles), dont elle a besoin pour la pièce qui doit lui servir d'épreuve ; elle devra se munir en outre de son accompagnateur.

ART. VI. — La même Société ne peut participer qu'une seule fois à chacun des genres du Concours dramatique. Mais la même Société peut participer aux 3 Concours : Vaudeville, Comédie ou Opérette.

ART. VII. — Suivant le nombre des concurrents participant au Concours de Diction, il pourra être formé plusieurs groupes. Les 2e prix de chacun de ces groupes lutteront ensemble pour obtenir le 1er prix.

ART. VIII. — Toute Société qui ne répondra pas à l'appel de son numéro ne participera pas au Concours.

ART. IX. — Nul n'est admis à participer à ce Concours :

1º S'il n'est *membre actif* d'une Société Lyrique de Paris, depuis le 1er avril au moins.

2º S'il fait (Hommes ou Dames) ou s'il a fait partie régulièrement ou irrégulièrement d'une troupe de Café-Concert ou de Théâtre, ainsi que s'il est Artiste de profession, enfin s'il a apporté son Concours dans un concert quelconque, moyennant rétribution.

ART. X. — Aucune Société ne peut prendre part au Concours, si elle n'est légalement autorisée depuis le 1er avril dernier.

ART. XI. — En cas de réclamation motivée et régulièrement adressée au Comité, le Président de la Société qui en serait l'objet, sera tenu de se présenter à l'appel du Comité qui l'invitera à lui fournir des preuves pouvant annuler les réclamations.

Si ces réclamations régulièrement justifiées, n'avaient pu se produire que pendant le cours des Concours, ou même après ces Concours, et avant la distribution des prix, la Société qui en serait l'objet, sera privée du prix qu'elle aurait pu obtenir.

ART. XII. — Les récompenses consistent en Médailles et Diplômes.

ART. XIII. — Les Récompenses seront décernées personnellement aux Sociétaires qui participeront au Concours de diction.

Le Concours dramatique étant un Concours d'ensemble, les récompenses seront décernées *à la Société*.

En outre, le jury pourra accorder des Diplômes aux Sociétaires qui se seront fait le plus remarquer.

ART. XIV. — Les prix seront proclamés en séance solennelle, dont le jour sera ultérieurement fixé.

ART. XV. Les Jurys des Concours seront composés d'Artistes éminents, Auteurs, Compositeurs, Professeurs, Acteurs, etc., etc.

ART. XVI. — Chaque Sociétaire qui voudra participer au Concours de diction, devra se faire inscrire par l'intermédiaire de son Président.

Chaque Président fera inscrire sa Société pour le Concours dramatique, en adressant franco pour le 6 juin, à minuit, terme de rigueur, au Président ou au Secrétaire du Comité-Directeur, au Siège du Comité, 23, rue du Faubourg-du-Temple, salle des Sociétés Lyriques, la feuille d'adhésion ci-jointe, après y avoir consigné une réponse à la suite des questions qui y sont formulées.

ART. XVII. — L'ordre du Concours sera reglé par un tirage au sort, qui aura lieu le dimanche 13 juin, à 1 heure très précise, au siège du Comité.

MM. les Présidents, ainsi que les Sociétaires participant au Concours, sont invités à assister à cette séance.

Le Concours aura lieu salle des Sociétés Lyriques de Paris, 23, rue du Faubourg-du-Temple, il commencera le dimanche 27 juin.

Les autres jours du Concours, ne pouvant être fixés que suivant le nombre d'adhésions adressées au Comité, seront indiqués aux Sociétés le jour du tirage au sort.

LA TRIBOULETTE

Couplets mousseux, par ÉTIENNE DUCRET

Air du *Curé de Pomponne.*

A PARIS, numéro DIX-NEUF,
De *Gozlin* dans la *rue*,
On nous a reconstruit à neuf
La buvette connue,
Où, dans le vieux Quartier-Latin,
Nos grands-papas en fête,
Allaient, il m'en souvient,
Chez MARTIN,
Boire la TRIBOULETTE.

L'ancien bouchon, transfiguré,
Resplendit de lumières,
Agrandi, tout frais décoré
De glaces, de patères...
Par un riche comptoir d'étain
Le tableau se complète ..
Aussi, comme on revient
Chez MARTIN,
Boire sa TRIBOULETTE !

Des gais enfants de CAMBRINUS
La phalange fidèle
Peut s'y régaler *gorgibus*
De BIÈRE fraternelle.
Tous, francs buveurs, hommes de bien,
En gibus, en casquette,
Sont égaux (sais-tu bien ?)
Chez MARTIN,
Devant la TRIBOULETTE.

Aux *dominos*, à *l'écarté*,
Au *billard* on s'obstine,
Même aux *dames*;... et la gaîté
Brille sur chaque mine;
Puis, le *réchaud de cuivre* en main,
Pipes et cigarettes
Fument avec entrain,
Chez MARTIN,
Au choc des Triboulettes !

La TRIBOULETTE a pour bocal
Une amphore en faïence,
Qu'émaille un vernis virginal,
Du pied jusques à l'anse;
Un godet rond d'écume plein
Lui sert de collerette,
Et l'on voit le nom peint
De MARTIN
Sur chaque TRIBOULETTE.

Son nom vient-il de *Triboulet*
Qui fait rire sans geindre ?
Du doux émoi qui *triboulait*
Molière ? ou du cylindre
Cher au bijoutier ?... Galurin,
Qu'importe, jarniguette !
Lorsque, la *pinte* en main,
Chez MARTIN
Je bois ma TRIBOULETTE !

D'où jaillit pour nous ce flot pur
Qui picote et ravive ?
C'est du *Pas-de-Calais*, bien sûr,
Qu'en wagon il arrive...
Si l'Orient, chaque matin,
Ses rayons d'or nous jette,
C'est du NORD que nous vient
Chez MARTIN
La blonde TRIBOULETTE !

Lorsque la belle nous a mis
Trop de mousse à la lèvre,
Le bon MARTIN nous versé, amis,
Un excellent GENIÈVRE...
C'est un chasse-bière divin
Qui flatte nos luettes,
Quand nous avons, compain,
Chez MARTIN,
Bu cinq, six TRIBOULETTES !

Vous qui souffrez, pauvres maris,
D'une épouse revêche,
Cerveaux troublés et cœurs marris,
Gueux que poursuit la *dèche*,
Venez, en narguant le Destin,
Sans tambour ni trompette,
Noyer votre chagrin,
Chez Martin,
Dans une TRIBOULETTE !

MARTIN, quoique de bien des maux
Elle soit le remède,
En *Fûts*, en *Paniers*, comme en *Pots*,
A bon marché la cède...
Pour chanter en chœur le refrain
De notre chansonnette,
Viens avec moi, frangin,
Chez MARTIN
Boire une TRIBOULETTE !

Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Cᵉ, 6, rue Martel. A. PATAY, *Directeur-Gérant.*

3e ANNÉE. — No 5. **10** CENTIMES. 12 JUIN 1880

LA CHANSON

Directeur-Gérant.
A. PATAY

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction
MAXIME GUY

Annonces, la ligne... 1 »
Réclames, — 2 »

La chanson, comme la baïonnette est une arme française.
J. CLARETIE.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............. 6 fr.
» six mois........... 3 »
Etranger, un an........... 8 »

SOMMAIRE :

Ne criez plus : A bas les Communistes !

CHANSON

Air de *Philoctète*.

Quoi ! désormais tout penseur est suspect !
Pourquoi ces cris et cette rage impie ?
N'avons-nous pas chacun notre utopie
Qui de chacun mérite le respect ?
Ah ! combattez vos penchants égoïstes
Par les élans de la fraternité ;
Au nom de l'ordre et de la liberté,
Ne criez plus : A bas les Communistes !

Pourquoi ces mots seraient-ils odieux :
Egalité, *Communisme*, *Espérance*,
Quand chaque jour de l'horizon s'élance
Pour tout vivant un soleil radieux ?
Ah ! croyez-moi, les cruels anarchistes
Ne sont pas ceux que vous persécutez :
O vous, surtout, pauvres déshérités,
Ne criez plus : A bas les Communistes !

Quand des chrétiens réunis au saint lieu
S'agenouillait la famille pressée,
Communiant dans la même pensée,
Grands et petits s'écriaient : Gloire à Dieu !
Frères, le ciel ouvre aux socialistes
Sa nef d'azur pour des rites nouveaux ;
Pas d'intérêts, pas de cultes rivaux :
Ne criez plus : A bas les Communistes !

Amis, la terre a-t-elle pour les uns
Des fruits, des fleurs, — des ronces pour les autres ?
D'un saint travail devenons les apôtres :
Tous les produits à tous seront communs.
Rassurez-vous, esprits sombres et tristes,
La nuit s'envole, espérons un beau jour ;
Si vous brûlez d'un fraternel amour,
Ne criez plus : A bas les Communistes !

Pierre LACHAMBEAUDIE.

Typographie et Lithographie de Félix Malteste et Ce, rue des Deux-Portes-Saint Sauveur, 18.

AU SALON

PEINTURE

ROLL

Grève de mineurs.

Tons vigoureux, sujet sévère,
Beaucoup d'effet, peu de couleur;
C'est sombre comme la douleur,
Et triste comme la misère.

FEYEN PERRIN

Le Retour des pêcheuses.

Comme un poétique ruban,
Voici venir, majestueuses,
De Feyen les blondes pêcheuses,
Vivantes fleurs de l'Océan.

JULES BRETON

Le Soir.

Quel doux soleil couchant, quelle vigueur, quel ton;
Pour être ainsi du vrai le fidèle interprète,
Peindre ne suffit pas, Monsieur Jules Breton,
Il faut surtout être poète!

J. J. WEERTS

Portrait de G. Nadaud.

Voici Nadaud, le roi de nos refrains gaulois,
En roi j'aurais voulu voir ces tempes ornées
De lauriers..., mais, dans l'art, les têtes de nos rois
Ne sont pas toutes couronnées!

PERRAULT

L'Amour vainqueur.

Triomphant et railleur, voilà bien le vampire,
L'implacable tyran qu'on appelle l'amour;
Il est vainqueur... pourtant la belle semble dire :
Attends, va, polisson, j'aurai bientôt mon tour!

BEKER

Portrait du Marquis de Gallifet.

L'œil est fier et hautain, l'attitude énergique,
Et la bouche ébauchant un « Sacré nom de Dieu! »
Semble vouloir crier : A bas la République!
Lancer le *Væ victis* et commander le feu.

COT

L'Orage.

Pour ces deux amoureux qu'importe la tempête,
On se tient plus serrés alors que l'on a peur,
L'orage gronde bien au-dessus de leur tête,
Mais le soleil est dans leur cœur!

HENNER

Le Sommeil.

De qui rêves-tu, chaste fille d'Eve?
Que peut-il germer sous ton front si pur?
Avec des lutins, au pays du rêve,
Sans doute tu cours les sentiers d'azur!

SCULPTURE

AIZELIN

Mignon.

C'est rempli de douceur et de mélancolie,
La pose est gracieuse et pleine d'abandon;
La vigueur de la forme à la grâce s'allie,
C'est vivant, c'est gentil, c'est coquet, c'est. . Mignon.

CROISY

Un Nid.

Dans son nid de satin, ô la blonde couvée,
Dormez, beaux chérubins; veillant sur son trésor,
Votre mère attend là, souriante et charmée,
Pour vous pendre à son sein, un nid plus doux encor!

BOISSEAU

Le Crépuscule.

C'est bien le crépuscule, heure où la pâle lune
Se lève, combattant les derniers feux du jour;
Il descend, abritant de sa grande aile brune
Ce crocheteur de cœurs, l'amour!

ERNEST CHEBROUX.

QUINZAINE DRAMATIQUE

PORTE SAINT-MARTIN : *La Mendiante.* — TROUPES D'ÉTÉ : *Folies-Dramatiques*, *Fantaisies-Parisiennes*, *Folies-Nouvelles.* — CERCLE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES : *Les Noces de Jeannette*, Mme Zélo-Duran.

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin, pour préparer à l'aise une férie, vient de reprendre un mélodrame fortement charpenté, mais qui a semblé terriblement vieillot. *La Mendiante*, d'ailleurs jouée d'une façon médiocre, fera peu d'argent.

Tandis que beaucoup de théâtres ferment leurs portes par crainte des mois chauds, des *impressarii* courageux composent des troupes et louent des salles pour donner, pendant ces mêmes mois, des représentations dont les vaudevilles connus font tous les frais. Les Folies-Dramatiques jouent ainsi *les Vacances de Beautendon*; les Fantaisies-Parisiennes, *Un premier coup de canif*, etc. Les artistes, engagés un peu au hasard, suppléent par l'entrain à l'expérience qui leur manque, et il ne paraît pas que le public regrette les piécettes chantées qui composent le répertoire d'hiver de ces deux théâtres.

Par compensation à cette revanche du vaudeville, le Troisième-Théâtre-Français, asile de la comédie, vient de disparaître pour redevenir temple de l'opérette. Pour tant faire que de changer l'appellation et le genre de ce théâtre, j'aurais préféré de beaucoup qu'on lui restituât le nom de Déjazet et qu'on en fît une scène de comédie-vaudeville. La réouverture des Folies-Nouvelles, opérée sans bruit et sans éclat, ne peut laisser prévoir le destin réservé à une entreprise dont le besoin ne se faisait pas précisément sentir.

La Chanson a plusieurs fois entretenu ses lecteurs de l'heureuse transformation opérée par M. Orange à l'Alhambra du faubourg du Temple. Devenu *Cercle des sociétés lyriques*, ce local reçoit maintenant la visite des familles du quartier, très assidues à payer de bravos le talent dépensé par des artistes-amateurs, auxquels très souvent viennent se joindre des artistes de profession.

Le mercredi 2 juin, M. Orange conviait son public et la presse à une représentation extraordinaire, donnée avec le concours de trois élèves du compositeur Samuel David : Mmes Zélo-Duran, Tannesy et Suzanne Corman. Ces deux dernières, douées de voix bien timbrées et dirigées d'après une méthode excellente, n'ont pu suffisamment vaincre leur timidité et dissimuler leur ignorance du geste. — Mme Zélo-Duran, au contraire, a fait preuve d'un

réel talent de chanteuse et de comédienne. Elle interprétait ce chef d'œuvre d'esprit, de goût et de sentiment qu'on appelle *les Noces de Jeannette.* La pièce est trop connue pour qu'il soit besoin d'énumérer les effets variés que comporte le rôle principal. Emotion, dépit, colère, malice et sensibilité, Mme Zélo-Duran a tout exprimé avec un bonheur égal. Sa voix harmonieuse exécute avec le même charme et la même sûreté la romance lente et les vocalises alertes. C'est merveille de voir tant d'art uni à tant de jeunesse : on chante rarement mieux à l'Opéra-Comique, et l'on y joue souvent plus mal.

Un élève du Conservatoire, M. Henry, secondait avec intelligence Mme Zélo-Duran.

Le programme de la soirée comprenait, en outre, nombre de morceaux chantés ou récités par les lauréats du concours des Sociétés lyriques. On a beaucoup applaudi Mlle Valatte, MM. Pomarède, Fourmy, Royer et le petit Adolphe.

L.-Henry Lecomte.

REVUE DE LA MUSIQUE POPULAIRE

Théatre du Chateau-d'Eau. — *Si j'étais Roi.*

Si j'étais roi, j'ouvrirais à mes sujets un théâtre, petit comme celui du Château-d'Eau, décoré avec simplicité, très modéré dans ses prétentions pécuniaires; un théâtre qui n'aurait pour acteurs que des artistes dévoués, c'est-à-dire maniables, des élèves au besoin, théâtre où ne paraîtraient jamais ni chiens savants, ni virtuoses, où un répertoire choisi permettrait à mon peuple de s'arracher le soir aux réalités glaciales du jour.

Là, on entendrait les opéras vraiment populaires : *la Vestale, Fernand Cortez* de Spontini. Entre deux paravents : *le Freyschütz, Don Juan, Béatrice.* On exécuterait les chants patriotiques : la *Marseillaise,* le *Chant du Départ,* la Symphonie funèbre et triomphale à la gloire des morts de Juillet; enfin, divers ouvrages d'une haute portée artistique : certains fragments de Beethoven, les mélodies de Schumann, etc. : On rejetterait l'œuvre inutile et vaine du musicien qui veut, avant tout, voir s'épanouir les routiniers ventrus de l'orchestre. On proscrirait le rire plein de sous-entendus, la gaieté surmenée qui cache l'ennui du blasé ; la première affiche deviendrait le gage des promesses de l'avenir, et certes on n'y lirait pas : *Si j'étais Roi.*

Je n'aurais pas de ministère des Beaux-Arts ; je n'accorderais ni privilèges, ni subventions. Tous mes théâtres auraient le même droit sur les productions des auteurs qui n'existent plus, et de la concurrence naîtrait le progrès. J'exigerais un respect absolu de la pensée du maître ; tel existerait l'ouvrage à sa mort, tel il serait représenté, sans coupures, sans surcharges vocales, sans suppression ni addition de parties. Et, en forme de conclusion, j'ajoute que, dans un État comme celui dont j'esquisse l'image, je ne chanterais pas... si j'étais Leroy.

A. Edéma.

SOCIÉTÉ LYRIQUE ET LITTÉRAIRE DU CAVEAU

Banquet du 4 Juin.

Grand Roy, cesse de vaincre ou je cesse d'écrire, disait Boileau à Louis XIV, et il avait raison. L'éloge à jet continu fatigue... celui qui le décerne. Aussi désirerais-je parfois que les chansonniers du Caveau se montrassent, par hasard, inférieurs à eux-mêmes, pour laisser quelque répit à mes bravos. Mais ce n'est pas encore aujourd'hui que j'aurai la satisfaction de mordre.

A part deux ou trois morceaux, non pas mauvais, mais ne sortant pas de l'ordinaire, la soirée de vendredi a été variée et brillante.

La Mère et les Enfants, couplets émus de Charles Vincent, *les Travers de l'ami Thomas,* de Jullien, *Ne nous endormons pas,* de Fouache, *la Muse des Chansons,* de M. Fuchs, et *Fontainebleau,* de Murat, ont fait un vif plaisir.

Une série de refrains gais et caustiques a obtenu un grand succès de rire. En voici les auteurs et les titres :

Montariol : *Je m'en lave les mains* ;
Grangé : *Le refroidissement* ;
Petit : *Je n'l'ai pas fait exprès*;
Vincent, déjà nommé : *Boire et Manger* ;
Fénée : *Je préfère m'en aller* ;
Mouton-Dufraisse : *On n'est pas parfait.*

Tout cela dans la vraie note du Caveau : Bonne humeur, critique légère, forme nette, franche allure.

Les couplets de Ripault : *La lampe merveilleuse,* ont quelque chose de plus, une nuance très fine de mélancolie ; son refrain : *Ah ! si j'avais la lampe d'Aladin !* est diversement et toujours heureusement amené.

Enfin, car je ne puis m'étendre autant que je le voudrais sur le menu de ce régal anacréontique, je citerai comme ayant obtenu les honneurs de la soirée, si j'en juge par les applaudissements, six pièces dont voici les titres : *Moi aussi* ou *Ma démission, le Petit mot pour rire, la Mouche de M. Letortu, Un joli rêve, le Toast* et *Histoires mêlées.*

Dans la première, St-Germain a semé les allusions les plus piquantes. Liorat, dans la seconde, a créé, sous un vieux titre, un sujet inattendu. *La Mouche* et *le Rêve,* sont de Nadaud. *Le Toast,* de Grangé, flagelle avec vigueur les excès du naturalisme dans le roman et la chanson. Quant aux *Histoires mêlées,* si je n'ai pas craint de mentionner leur succès, je n'ose en faire l'analyse, et je me borne à donner le nom de l'auteur :

Eug. Imbert.

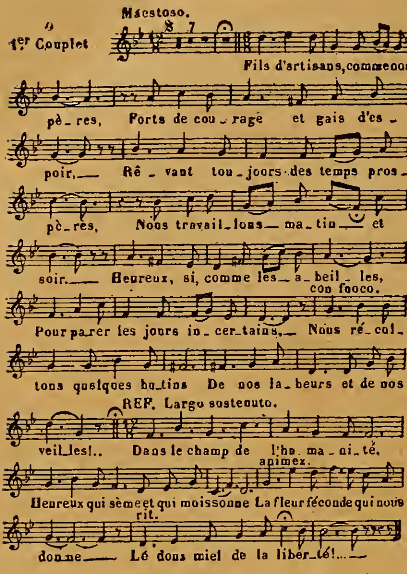
LA CHANSON, étant donnée l'importance de son tirage, doit se trouver chez tous les libraires, marchands de journaux, et dans tous les kiosques de Paris. Nous prions les acheteurs au numéro de la réclamer instamment dès le samedi, et de nous signaler les omissions qui pourraient être faites par les porteurs.

A la Mémoire de PIERRE DUPONT.

LES ABEILLES

CHANSON

PAROLES DE GEORGES BAILLET; MUSIQUE DE ANAIS BRIANNY (1)



L'abeille, en butinant, bourdonne ;
Et c'est ainsi que nous faisons,
Lorsque l'enclume qui résonne
Donne l'éveil à nos chansons.
Le devoir qui nous sert de livre
Rend plus légers nos lourds travaux,
Et, cherchant des progrès nouveaux,
Nous vivons pour qui nous fait vivre.

Dans le champ de... etc.

Dans les épreuves de la vie
Nous aidant, pour sortir vainqueurs,
Jamais, le serpent de l'envie,
Un seul jour, n'a mordu nos cœurs.
Sans colère, comme sans haine,
Subissant notre sort commun,
Nous ne demandons pour chacun
Qu'une place à la ruche humaine...

Dans le champ de... etc.

Du repos sacré des dimanches,
Savourant les antiques lois,
Dès que reverdissent les branches
Nous allons rêver dans les bois ;
Et là, si la fortune place
Quelque cabaret, en chemin,
Nous entrons, mais le lendemain,
Plus gais, nous reprenons besace.

Dans le champ de... etc.

Libres, enfin, de toute entrave,
Frères, saluons l'âge d'or ;
Le travailleur n'est plus l'esclave,
Comme il l'était hier encor.
Grâce à notre ère de merveilles
Qui voit nos efforts triomphants,
Nous fonderons pour nos enfants
La République des abeilles.

Dans le champ de l'humanité,
Heureux qui sème et qui moissonne
La fleur féconde qui nous donne
Le doux miel de la liberté !...

(1) Cette chanson vient de paraitre aux Bureaux du journal *la Chanson*, en grand format avec accompagnement de piano, et dans le petit format guitare Elle est en vente chez tous les marchands de Musique.

CURIOSITÉS DE LA CHANSON

Nous devons à notre collaborateur M. Ch. Thuriet, de *Baume-les-Dames* (Doubs), la communication de cette naïve et gracieuse bluette, bien connue à Montbéliard. M. Ch. Thuriet est l'auteur d'exellentes recherches littéraires sur les *Traditions* et *Légendes populaires de la Franche-Comté*, ainsi que d'une bonne étude sur Max Buchon. A. P.

LA BELLE JAULY

Voici la Pentecôte,
Belle Jauly !
La fraise est à mi-côte
Du bois joli.

Déjà roses nouvelles
Ont refleuri ;
C'est le temps où les belles
Changent d'amis.

Changerez-vous le vôtre,
Belle Jauly ?
— Non, je n'en veux pas d'autre
Que mon ami.

Le temps fane la rose
La fraise aussi,
Il change toute chose,
Mon cœur, nenni !

DIXIÈME CONCOURS MENSUEL
Ouvert du 20 mai au 20 juin.

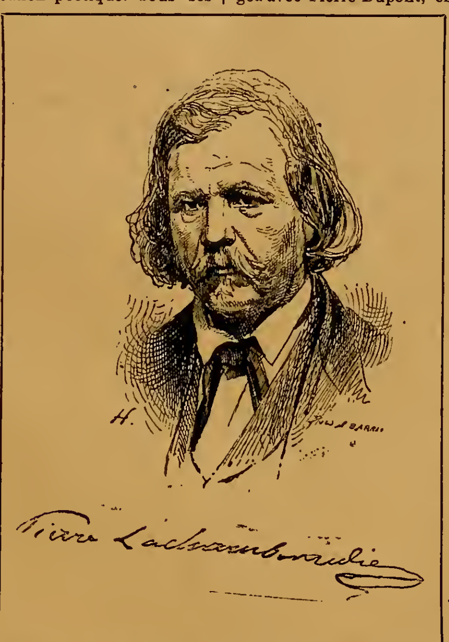
Nos abonnés seuls ont droit d'y prendre part, avec une chanson de six couplets au plus, avec ou sans refrain.

A l'avenir nous publierons, en même temps que la pièce qui aura obtenu le 1er prix, une petite notice et le portrait de l'auteur conconné, s'il y consent.

GALERIE DES CHANSONNIERS : LACHAMBEAUDIE

Tout Paris a connu cet homme simple et bon, moraliste bohême qui colportait ses leçons rimées avec plus d'obstination que de chance, et les récitait un peu partout avec une conviction qui gagnait l'auditeur le plus sceptique.

Pierre Lachambeaudie était né à Montignac (Dordogne), le 16 décembre 1806. Son père, ancien soldat, l'envoya jusqu'à l'âge de neuf ans dans une école de village, puis au collége de Montignac, au séminaire de Sarlat, enfin au collége de Brives où se terminèrent ses études. Il avait dix ans quand se manifesta chez lui la vocation poétique. Tous ses loisirs étaient occupés à la confection de comédies, de fables ou de chansons. Rien n'est resté de ces essais, brûlés par le père inculte : malheur bientôt réparé. Après d'heureux débuts dans *le Kaléidoscope*, journal bordelais dirigé par Jacques Arago, Lachambeaudie fit imprimer à Sarlat, en 1829, un premier volume intitulé *Essais poétiques*. La révolution de Juillet lui inspira quelques chants; il entreprit, à la même époque, la publication d'un recueil mensuel de poésies. Mis en demeure d'opter entre la carrière littéraire et l'emploi qu'il occupait alors dans les bureaux de la compagnie de chemin de fer de Roanne à St-Etienne, il se résigna momentanément au silence. Bientôt, emporté par un violent désir de gloire, Lachambeaudie partit pour Paris, où il exerça quelque temps la profession de maître d'études. Tombé malade de dégoût et d'ennui, il dut entrer à l'hôpital, qui le rejeta dans les rues de Paris sans moyens d'existence; il logea pendant plus d'un an, à trois sous par nuit, dans un garni suspect.



Adhérent né de toutes les utopies, Lachambeaudie s'était rallié, dès l'origine, au saint-simonisme; un de ses coréligionaires le tira d'embarras en l'admettant comme découpeur dans une fabrique de fleurs artificielles. A ses moments les plus tristes, il n'avait jamais délaissé la muse; la certitude du pain quotidien donna à sa verve un stimulant nouveau. A peine composées, ses fables étaient insérées dans *le Charivari;* leur nombre augmenta assez rapidement pour que Mme Gatti de Gamond, libraire phalanstérienne, en pût faire, en 1839, sous ce titre : *Fables populaires*, une édition que l'auteur se mit à colporter dans les ateliers et les réunions littéraires. Une seconde édition des mêmes *Fables* parut en 1840, puis une troisième, qui s'épuisait quand le poète fit la connaissance de Béranger. Celui-ci ne manquait jamais une occasion de bienfait; grâce à sa protection, Lachambeaudie partagea avec Pierre Dupont, en 1844, le secours annuel légué par Maillé-Latour-Landry, et publia chez Perrotin une quatrième édition de ses œuvres, qui lui valut une médaille académique de 2,000 francs.

1848 servit la réputation de Lachambeaudie, en lui permettant de faire entendre ses poésies dans les réunions publiques; mais les opinions avancées qu'il crut devoir professer alors faillirent être funestes pour lui. Membre directeur du club Blanqui, il fut, après les journées de juin, arrêté et conduit à la Conciergerie par des gardes nationaux zélés. Mis en liberté sur les démarches de Béranger, Lachambeaudie continua de réciter, dans les banquets, les concerts et les représentations à bénéfice, des vers politiques. Une édition nouvelle de ses œuvres parut à cette époque, imprimé avec luxe, et précédée d'une remarquable étude littéraire par Pierre Leroux.

Le coup d'Etat prit Lachambeaudie dans son lit pour l'envoyer à Cayenne. Béranger s'entremit encore et le fabuliste ne fut condamné qu'au banissement. Il choisit Bruxelles comme résidence, et y publia un petit recueil intitulé *Fleurs d'exil*. En août 1856, il recevait à l'improviste, de l'infatigable Béranger, un passeport pour la France, avec autorisation de passer huit jours à Paris. Ce temps écoulé, le grand chansonnier conseilla à son protégé de rester, sans se préoccuper de la police impériale; Lachambeaudie, qui ne demandait pas mieux, reprit

effectivement, sans être inquiété, ses habitudes de récitations et de colportage. S'étant fixé plus tard aux environs de Paris, il y grossit son bagage poétique d'un nouvel opuscule : *les Fleurs de Villemonble*.

Lachambeaudie s'était marié, en 1841, avec une femme aussi pauvre que lui, qui lui donna deux enfants et mourut folle après dix ans de ménage. En 1865, il épousait à Paris Mme veuve Labarre, née Etiennette Barjot, qu'il avait aimée et célébrée trente-quatre ans auparavant. Cette union clôtura pour Lachambeaudie la vie de misère. Les événements de 1870 le retrouvèrent, comme tous, sur la brèche. Il commit l'imprudence de s'associer encore aux menées de l'agitateur Blanqui, sans encourir toutefois aucune poursuite. Mais les angoisses patriotiques, les déceptions multipliées qu'il lui fallut endurer alors, influèrent sur son esprit et son cœur d'une façon déplorable :—« Je deviens d'un athéisme qui m'effraie! » disait-il lui-même. Il conçut et exécuta le projet singulier de préparer une édition définitive de ses œuvres, en supprimant le nom de Dieu qui y revient assez fréquemment. Le 7 juillet 1872, Lachambeaudie mourut à Brunoy, où il fut inhumé civilement le surlendemain, en présence d'une foule sympathique.

Comme homme, Lachambeaudie a laissé des regrets unanimes. Il avait un cœur ardent, une âme loyale, une nature désintéressée. Comme poète, la place qui lui est assignée est des plus honorables. Son vers facile manque cependant de relief, et, si courts qu'ils soient, ses apologues pèchent d'ordinaire par la diffusion. Ses conclusions, plus généreuses que celles de La Fontaine, ne sont pas amenées, comme dans les fables de l'illustre conteur, par une mise en scène ingénieuse et complète; mais leur enseignement est d'une morale irréprochable. *La Goutte d'eau, le Rossignol, la Robe de l'innocence, l'Etoile et la Fleur, la Source, le Gland et le Champignon, le Chêne et l'Arbuste, la Locomotive et le Cheval* sont particulièrement intéressants comme forme et comme argument.

Lachambeaudie n'a pas un renom de chansonnier égal à sa réputation de fabuliste. Il a toutefois écrit nombre de couplets, chœurs, ballades ou cantates remarquables. Nous citerons, parmi les plus connus: *La Pauvreté c'est l'esclavage, Iselle, l'Oiseau bleu, Couvrons de fleurs le Chemin du devoir, Mes Rêves, l'Usurier, Aimez-moi comm' mes bêtes; Même quand l'oiseau marche on sent qu'il a des ailes*, enfin *Ne criez plus : A bas les Communistes*, que l'on reproduit en tête de ce numéro comme une curiosité de la rue, et qui donne bien la mesure littéraire et philosophique du poète, apôtre attendri, rêveur inoffensif.

Cette chanson fut affichée sur tous les murs de Paris, le 16 avril 1848. Il y avait alors un réel courage à prendre la défense d'hommes que menaçait la fureur ignorante des gardes nationaux accourus en armes des départements.

L.-Henry Lecomte.

CHRONIQUE DE L'ELDORADO

M. Armand Victorin a fait sa rentrée. Il a dit *Un Maître d'école*, de M. A. Mathivet, et deux chansonnettes nouvelles; il a reçu du public les plus chaleureux applaudissements.

Mlle Bonnaire, en tournée de congé, a obtenu, à Toulouse, les mêmes succès qu'à Bordeaux; la sympathique artiste doit aller à Saint-Pétersbourg pour revenir fin juillet à *l'Eldorado*.

Mlle Juana, en congé depuis le 1er juin, rentrera le 1er septembre.

Mlle Amiati est applaudie comme elle le mérite dans *Pauvre Jeanne*, de M. A. Siegel, musique de Paul Henrion, le compositeur populaire.

Mlle Duparc interprète avec succès *A travers les rideaux!* de M. Péricaud, musique de M. Ch. Malo, l'habile chef d'orchestre de *l'Eldorado*.

Chez Niniche, opérette de MM. Péricaud et Delormel, musique de M. Villebichot, interprétée par Mlle Dalty et MM. Gaillard et Mathieu, a parfaitement réussi.

Nous parlerons dans notre prochaine chronique de la rentrée de Mlle Pozotti et des débuts de M. Antony, ainsi que de ceux de Mlle Gilberte, chanteuse de genre, dont on dit le plus grand bien.

M. Mathieu vient d'avoir la douleur de perdre son père, nous lui adressons nos sincères compliments de condoléance.

Mlle Louise Berthier, bien connue des habitués des sociétés lyriques, tient convenablement sa place à l'Eldorado.

Pierre et Paul.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Salle comble, le mercredi 2 juin, à l'inauguration du nouveau local du *Pinson*, au café Bouret, 44, boulevard du Temple. M. Delsériès ouvre la séance par une poésie de circonstance, *le Régisseur*. MM. Vaast, Villé, Beck, Jonas et Victor tiennent la partie comique avec beaucoup d'entrain. Mlle Mathilde se fait vivement applaudir dans *Ma Grande sœur*. M. Paul Fontaine possède une bonne diction; il récite parfaitement la tirade de *St-Vallier*, du *Roi s'amuse*. Mlle Marguerite, de l'*Union lyrique*, en délicieux costume de paysanne, chante *J'ose pas passer par ce chemin-là*, avec beaucoup de succès. Le *Clou* de la soirée a été le duo bouffe du *Garçon et de la d'moiselle d'honneur*, chanté par le grimacier Villé et la petite Charlotte, qui se fait connaître avantageusement dans toutes les sociétés lyriques. Le genre comique-excentrique, était tenu par Mme Senès et Mlle Julia, de *la Renaissance*. Dans le sérieux, nous remarquons MM. Kleinans, Louis et Launay. Une polka à 4 mains, exécutée par la petite Jeanne, âgée de cinq ans, et Mme Ad. Pauchet, son professeur, a été accueillie par une salve d'applaudissement; c'est plaisir de voir cette ravissante petite fille promener ses doigts mignons sur le clavier, sans manquer une seule fois de touche.

Les Pattes blanches, opérette bouffe en un acte, a été enlevée très lestement par MM. Vaast et Villé de l'*Union lyrique*. Nous nous réservons de juger plus tard, comme elle le mérite, la conduite de deux messieurs étrangers au *Pinson*, mais membres d'une autre société lyrique, qui se sont fait remarquer par les propos inconvenants qu'ils tenaient hautement à l'égard des dames artistes. Je souhaite que ces quelques lignes leur tombent sous les yeux et leur servent de leçon. ALFRED BERTINOT.

A l'*Union parisienne*, lundi 7 juin, grand succès de M. Hue, dans : *Que je voudrais avoir des ailes*.

Jamais bouffonnerie ne fut rendue d'une façon plus désopilante et les assistants riaient tellement bruyamment qu'un rassemblement de 6,000 personnes *environ* encombrait la rue du Petit-Pont et s'étendait jusqu'aux quais. Un assistant même, M. Bélier, a été pris d'un engorgement de rate et transporté d'urgence à l'Hôtel Dieu — qui heureusement, se trouve à proximité de l'établissement.

Les soirées de l'*Espérance* sont agréables, mais elles commencent tard. M. Catherine détaille gracieusement la *Promenade d'amour*, et MM. Hue et Doff sont comiques dans l'*Indécision* et *Pitié pour ma figure*.

M. Peters fait entendre une belle voix de basse dans *Un mot d'espoir*. M. Huet, qui chante avec goût, devrait soigner davantage sa mémoire. L'auteur de *Miaou*, M. Jules Raux, est toujours applaudi. Nous voudrions citer aussi un bon comique qui a expliqué le *Règne animal*, mais son nom nous échappe. Mme Leroy a interprété avec beaucoup d'entrain *Ça m'fait d'la peine*.

Dans la dernière soirée donnée par la *Cordiale*, MM. Henriel, Milher, Charlevé et Douillard ont joué d'une façon comique une scène de M. Gabriel, intitulée *Duracuire et Bouchencœur*.

La partie chantante était conduite par MM. Marie et Mussler. Des compliments particuliers sont dus à MM. Wuillaume, Bousquat, Launay, Bouvier. — M. Goyard a chanté gentiment une bien vieille chanson : *Brise des nuits*. M. Henriel s'est fait rappeler avec la chanson comique de Jules Raux, *Je ne prends rien entre mes repas*.

Les dames ont eu leur part de succès, Mlle Adèle avec l'air du *Rossignol*, Mlle Marguerite avec le *Lys*, Mlle Jeanne avec la chanson de Marcus, *Qui veut m'aimer*, Mlle Julia dans *La femme à papa*, Mlle Louise dans *Grand'mère c'est le vent*.

La saynette *Un coup de commerce* a été vivement enlevée par Mlle Jeanne, Marguerite; MM. Georgebé et Gabriel.

La société dramatico-lyrique l'*Etoile* de Levallois, réunit en ce moment les éléments d'une fête de nuit offerte aux sociétés parisiennes, au *Casino* de l'île de la Grande Jatte, le samedi, 3 juillet. *Concert, bal, feu d'artifice, tombola,* divertissements de toute nature.

Service spécial de voitures.

Rien ne sera négligé pour laisser de bons souvenirs à tous ceux qui y assisteront.

Une nouvelle société lyrique vient de se former : *Les Amis de Béranger*. Ses soirées auront lieu tous les mercredis au Café Hollandais, 50, Galerie Montpensier (Palais-Royal).

Une scission vient d'avoir lieu dans l'une des plus anciennes et des meilleures Sociétés lyriques. La moitié des membres de *la Renaissance*, alléguant pour motif la mauvaise gestion des affaires de cette Société, ont donné leur démission, et viennent de fonder dans le même local, Café du Globe, 8, boulevard de Strasbourg, la Société lyrique *la Favorite*. Ils donnent ce soir, 12 juin, une grande soirée d'inauguration, dont nous rendrons compte dans notre prochain numéro.

Salut et prospérité à *la Favorite*.

Maxime GUY.

CHOSES ET AUTRES

La Société académique de Saint-Quentin, dans sa séance publique annuelle a couronné, *ex æquo*, trois pièces de poésie : *A. Proudhon*, par M. Aug. Cizel ; le *Sacrifice*, par M. Edmond Delière, et *Vercingétorix*, par M. Achille Millien. 80 pièces avaient été envoyées ; quatre ont obtenu des mentions honorables.

Nous souhaitons la bienvenue à nos nouveaux confrères, la *Tribune de la Seine* et le *Pierre Corneille*, splendide publication mensuelle, dirigée par Julien Goujon. Cette revue, vraiment artistique, rivalise avec les belles publications de Paris. *Poésies, Littérature, Musique, Illustrations*, rien n'y manque. Un an 12 fr., rue Saint-Sever à *Rouen*.

S'il existe encore des gens croyant au jugement dernier, qu'ils viennent aux Folies-Bergère ! Ils en entendront les trompettes *(du Jugement dernier)* dans la fantaisie de Génin aîné, sur *Aïda*, de Verdi.

On bisse chaque soir ce bel intermède musical.

Outre l'attraction irrésistible de son magnifique jardin, le théâtre des Folies-Bergère en offre une multitude d'autres au public parisien, provincial et étranger. En voici la nomenclature : DALVINI, jongleur japonais d'une prestesse prodigieuse; LÉONATI, le vélocipédiste qui opère sur son bicycle l'ascension d'une spirale ; SHED LE CLAIR, trapéziste aérien. Les GRIFFILT, les deux c'owns gymnastes burlesques qui obtinrent, il y a quelques mois, un vif succès d'hilarité.

Vient de paraître à notre librairie, 18, rue Bonaparte.

LES STROPHES MILITANTES par Ange Pechméja. *Nouvelle édition*; 1 vol. in-18. — Lire, dans notre nº 30, le compte-rendu de notre collaborateur Eugène Imbert sur la *première édition*, parue chez Hachette.

GUIRLANDE DE ROSES ET DE BLUETS, poésies posthumes, recueillies et publiées par M. Juillers de Thorns, un beau vol., format Charpentier, 3 fr. 50.

NOCTURNES, poèmes imités de *Henri Heine*, par Léon Valade. 1 vol. in-18, papier teinté, tiré *à très petit nombre*, prix 1 fr. 50. Nous en reparlerons dans notre prochain numéro.

LA CHATELAINE

Couplets à Liqueur, par ÉTIENNE DUCRET

Air : *Et pourtant je n' suis pas dévote.*

La CHATELAINE ! ah ! que c'est bon !
Puisque j'en ai la bouche pleine,
En son honneur, je veux, cré nom !
Entonner une cantilène.
Dans le castel de nos aieux,
Le troubadour, près d'une Hélène,
De plaisir la mangeait des yeux...
Ici, l'on peut, à qui mieux mieux,
Se payer une *Châtelaine*,
On peut boire sa CHATELAINE !

Si, sans façon, le châtelain,
Jadis, courtisait la vilaine,
Sur le gazon, plus d'un vilain
Glissait avec la *châtelaine*...
Celle dont nous sommes épris
Ne nous permet pas ce sans-gêne :
En l'embrassant, sur le tapis,
Prenons bien garde, mes amis,
De renverser la *Châtelaine*,
Ménageons notre CHATELAINE !

Ces dames pendent leurs bijoux
Aux anneaux d'une *châtelaine* ;
La nôtre, d'un lien plus doux,
Par le cou, morgué ! nous enchaîne :
Son amoureux, quand il s'endort,
En croquant une madeleine,
Croit, dans son cœur, sentir encor
Se dévider le ruban d'or
De notre blonde *Châtelaine*,
Il rêve de la CHATELAINE !

La CHATELAINE a de l'*esprit*,
Le *goût* fin, la mine agréable ;
Elle vous met en appétit
Lorsqu'avec elle on est à table.
Le derme ambré de son sein rond
Eût alléché le dieu Silène ;...
Je connais même un vieux barbon,
Qui veut se faire, au biberon,
Allaiter par ma *Châtelaine* :
Il veut têter la CHATELAINE !

Pour l'introduire en mon *palais*,
Belle, mais sans faire sa mousse,
Ma CHATELAINE a pour valets,
Messieurs, quatre doigts et le pouce...
Cette déesse de mon cœur
Fait son temple de ma bedaine,
Et je m'écrie : « Ah ! quel bonheur ! »
Quand descend, de la *nef* au *chœur*,
Ma bienfaisante *Châtelaine* ;
Laissez entrer la CHATELAINE !

Elle ne sort pas du couvent
Des Carmes, ni de la Chartreuse ;
Mais elle passe bien avant
La Bénédictine mielleuse...
Brillante, sur son piédestal,
De ses rivales, par centaine,
Jamais le roturier bocal
N'ébrèchera le fier cristal
Du corset de ma *Châtelaine*...
Garçon, servez la CHATELAINE !

Car son corset est un flacon
Qui récèle un divin dictame,
Nectar qui, redonnant du ton
A l'estomac, réjouit l'âme !
Pour te faire une nation,
O ma France républicaine,
Forte de *constitution*,
Fais-toi tirer un million
De *canons* de la *Châtelaine* !...
Versez à flots la CHATELAINE !

Amis, dans un riant festin,
Charmant les ennuis de la vie,
Quand de Comus le gai tintin
A fraterniser nous convie,
Dans nos *verres* et dans mes *vers*,
Buvons, chantons, à perdre haleine,
Ce digne objet de nos concerts,
La reine de tous les desserts :
La délectable *Châtelaine* ;
Buvons, chantons la CHATELAINE !

Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Ce, 6, rue Martel. A. PATAY, *Directeur-Gérant.*

3e ANNÉE. — No 6. 10 CENTIMES. 19 JUIN 1880

LA CHANSON

Directeur-Gérant.
A. PATAY

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction
MAXIME GUY

Annonces, la ligne... 1 »
Réclames, — 2 »

La chanson, comme la baïonnette est une arme française.
J. CLARETIE.

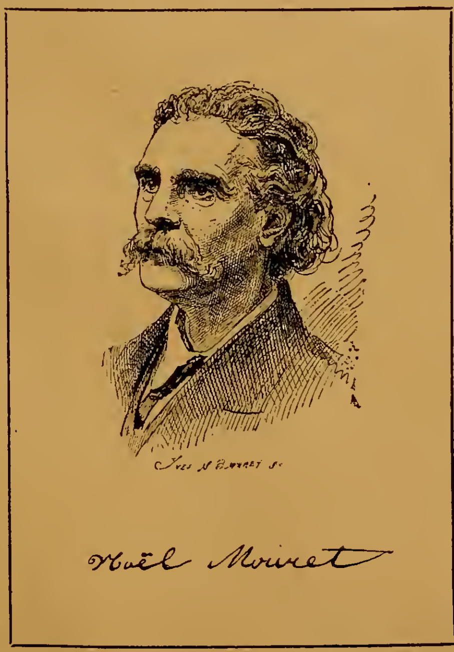
ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............ 6 fr.
» six mois.......... 3 »
Etranger, un an........... 8 »

SOMMAIRE :

GALERIE DES CHANSONNIERS : Noël MOURET



Noël Mouret est né à Paris le 13 décembre 1812. Son père était cordonnier. Il semble qu'il y ait dans cette profession une sorte d'affinité pour la chanson, si l'on en juge par le grand nombre de chansonniers qui lui ont appartenu de près ou de loin. Dauphin était cordonnier, Bonnefond aussi, Gibon, également; Landragin est coupeur en chaussures.

L'instruction d'un gamin de Paris, surtout à l'époque où Mouret était gamin, on devine ce que ce pouvait être. Il fréquentait un peu l'école primaire, beaucoup l'école buissonnière, et préférait au travail, à l'assiduité de la classe ces flâneries si douces au jeune âge et si regrettées plus tard. Sa carrière s'en ressentit. D'abord commis dans la nouveauté, il se mit ouvrier en articles de fourrures pour le voyage. De 1852 à 1866, il resta garçon de magasin dans la même maison. Vers cette dernière époque, la vigueur nécessaire pour continuer à tenir cet emploi lui faisant défaut, il s'établit bouquiniste, et il l'est encore.

Cette vie, peu riche en évènements, fut remplie presque entièrement par la chanson. Or, la chanson, quand d'ailleurs l'existence matérielle est assurée, ne suffit-elle pas à remplir une carrière?

Tantôt il peint les mœurs et les travers du jour. *Paméla*, ou la *Confession d'une grisette*, sa première œuvre, qui remonte à 1842; l'*Enfant de Paris*, la *Reine du château des fleurs*, la *Fauvette de Paris*, autant de portraits pris sur le vif. Tantôt il aborde la romance : *Adieux à ma jeunesse*, la *Voix de mon âme*, les *Enfants égarés*, *Reste près de ta mère*, les *Papillons*; puis des sujets plus sévères : les *Souvenirs d'un soldat*, *Etes-vous plus sage*, les *Bancs de l'école*, où se trouvent ces vers:

L'instruction est la rosée
Qui fertilise le progrès.

N'y a-t-il pas là un retour amer vers les jeunes années dépensées au hasard? Il comprenait ce qui lui manquait. Que d'efforts il lui fallut, lorsque la muse vint lui souffler à l'oreille ses premiers refrains, pour revêtir ses inspirations d'une forme non seulement littéraire, mais même grammaticale! Il n'y parvint pas de prime saut. Les conseils de l'amitié, direz-vous, pouvaient suppléer jusqu'à un certain point au défaut d'instruction première. Ecoutez ce qu'il me disait à ce sujet.

« Un ami, me disait-il, m'a fait sans le vouloir un grand tort. Il traitait surtout la fantaisie. Je cherchai à marcher sur ses traces, à imiter ce qui me charmait. Mais, au contraire de lui, j'étais privé d'instruction. Les idées poétiques que je pouvais avoir ne trouvaient que péniblement le développement et la forme qui leur étaient nécessaires. Au lieu de m'engager à suivre une autre voie, de me conseiller un genre sérieux, pratique, où la raison et le bon sens priment la poésie, il se bornait à approuver, à admirer même quelquefois les productions que je soumettais à son examen. Je ne fus ainsi, longtemps, que le pâle reflet d'une individualité étrangère. Ce n'est que plus tard que j'ai pu me dégager de cette influence, et traiter des sujets appropriés à mon milieu, à mon caractère, à mes aspirations. »

Ainsi parlait le vieux chansonnier. Aussi répudie-t-il volontiers ses œuvres de jeunesse.

Peut-être a-t-il tort. Si la recherche de la grâce l'entraîne à quelques excès, si çà et là les figures sont forcées, on doit y reconnaître néanmoins beaucoup de facilité, des pensées souvent heureuses et un souci de la forme auquel les productions destinées, en ce temps-là, à la rue n'avaient pas toujours habitué le public.

Ainsi que le rappelait récemment un entrefilet de ce journal, à l'occasion du décès de la sœur de Charles Gille, troisième femme de Mouret, ce chansonnier « a donné au peuple, à trente ans de distance, ces deux viriles chansons, *Charlotte la Républicaine* et la *Gerbe républicaine* ». Il a comme encadré sa carrière lyrique, qui pourtant n'est pas close, entre deux élans de patriotisme.

La première de ces chansons, que cite Ranc dans *Sous l'Empire*, obtint à son apparition un succès qui dure encore; la *Gerbe* a paru dans le numéro 10 de la *Chanson* (16 décembre 1878).

Car la note politique, et par conséquent démocratique, ne manque pas dans l'œuvre de Mouret. Ses couplets à Louis Napoléon Bonaparte, où figure malheureusement cette expression d'une confiance bien vite trompée :

Proscrit d'hier, le peuple t'accompagne :
Sème les champs défrichés par Proudhon;
Mêle ton souffle au vent de la Montagne...

Contenaient en revanche d'énergiques avertissements :

Pour déjouer les coups d'Etat d'un traître,
Dans nos greniers nous possédons du fer;
Nos murs noircis recèlent du salpêtre :
Pour l'enflammer il ne faut qu'un éclair.

Le vrai goguettier chanterait sur un volcan.

Mouret n'y faillit pas. Savez-vous ce qu'il faisait le 1er décembre 1851, au soir? Pendant que les gens de police organisaient en silence, d'un côté de la rue de la Barrillerie, leur coup nocturne, lui, en face, au coin de la rue Galande, à la goguette du *Sacrifice d'Abraham*, il sapait en vers virulents les panaches de l'époque, au grand ébahissement de certains troupiers fourvoyés dans la salle.

Mouret, imitant en cela beaucoup de ses confrères, et non des moins habiles, n'a pas dédaigné de travailler pour la rue. Baumester, Aubert, Durand, entre autres, ont imprimé dans leurs recueils un certain nombre de ses productions. C'est là que parurent pour la première fois *les Enfants égarés*. Plus d'un lecteur se rappelle sans doute ce couplet :

La cloche de la vieille église
Ne tinte plus depuis longtemps.
Le bois agité par la brise
Fait voler ses cheveux flottants.
Le soleil sur une autre terre
Va porter sa vive chaleur;
Le jour s'éteint : partons, mon frère,
J'ai faim, j'ai froid, et puis j'ai peur.

Ici apparaît le défaut que je signalais tout à l'heure : l'excès dans la grâce, l'image un peu cherchée, le poète parlant au lieu de son personnage. Ce bois qui fait voler ses cheveux, et beaucoup d'autres passages que je pourrais citer, sont entachés de maniérisme. Mais c'est l'exagération d'une qualité.

Cette préoccupation de la grâce n'est pas tant recherche qu'habitude; car dans mainte occasion le langage familier du poète s'image et se fleurit presque inconsciemment. Un exemple, qui m'a frappé il y a longtemps : Mouret présidait — il a souvent présidé — une société lyrique dont les soirées avaient lieu chez Joninon, rue de la Grande Truanderie. Il est d'usage que le président salue par un applaudissement les chanteurs et surtout les chanteuses qui se font entendre. Or, ce jour-là une dame (nommons-la madame Alexis, si vous voulez) venait de chanter, bien, je crois, mais n'importe. Voici la phrase que Mouret trouva pour provoquer les bravos de l'auditoire : Mes amis, nous allons détacher une rose de la couronne de nos applaudissements, et l'effeuiller sur la tête de madame Alexis. Ce petit speach ne peint-il pas bien la *manière* du chansonnier?

Au temps où florissait Mouret, comme aujourd'hui peut-être, le budget du chansonnier ouvrier n'était rien moins que riche. Certains dimanches, huit jours après la quinzaine de paye, la bourse, au matin, était vide. Que devenir et comment répondre aux agaceries du soleil printanier? Durand était là, providence quelque peu usurière du coupletier dans l'embarras. Mouret était autorisé, une fois pour toutes, à lui porter chaque dimanche une chanson nouvelle, actualité ou autre : ci, cinq francs. C'était une trouvaille, et la gaîté dominicale couronnait dignement, grâce à une improvisation bien sentie, une semaine de labeur.

Moins heureux était Gustave Leroy dans les dernières années de sa vie. Durand lui prenait jusqu'à trois chansons par semaine, mais il ne les payait que deux francs chacune.

Ainsi sont nées — je reviens à Mouret — un peu

hâtivement tant de productions qui émaillent, avec celles de Victor Gaucher, d'Alexis Dalès, d'Auguste Boury, de Théodore Leclerc, d'Eugène Hazard, les recueils des éditeurs à bon marché, et dont les titres formeraient une énumération trop longue. L'auteur se souvient-il lui-même de la *Ménagère et le pot au feu*, de l'*Appel aux moissonneurs*, du *Clair* et *lune?*

Parmi ses succès les plus récents, il faut citer *Ouvrez vos rideaux*, dont Vaudry a écrit la musique, et le *Jour de l'an des amours*, pour lequel Thorel a trouvé une heureuse mélodie.

J'ai dit que Mouret a souvent présidé des sociétés chantantes. Il en a fondé plusieurs. Il a en outre organisé des soirées en l'honneur des chansonniers morts. Seulement, comme le siège de ces soirées change souvent, on inaugure généralement le nouveau local par les chansons de Gille. Quelques autres auteurs ont eu, paraît-il, leur tour, mais la pléiade est encore loin d'être complète. Il est bon qu'on se hâte : d'une part, les auditeurs qui ont connu les chansonniers morts s'éclaircissent, et de l'autre, le nombre de ces derniers s'augmente de jour en jour.

Espérons que l'excellent camarade que je viens de présenter à mes lecteurs fera longtemps encore applaudir les œuvres de ses contemporains disparus.

Je me suis plu à développer cette notice un peu plus qu'il n'est d'usage, non pas seulement à cause de l'importance même de celui qui en est l'objet, mais aussi parce qu'il me paraît résumer en lui le caractère général de l'ouvrier poète et goguettier. Amoureux de la chanson, amoureux de la goguette, on l'a toujours vu sur la brèche, organisant des soirées à bénéfice, présidant des sociétés lyriques, ouvrant des souscriptions. C'est un type, et son portrait devient ainsi la peinture en raccourci du monde chansonnier. EUG. IMBERT.

LE SALON DE 1880

3e ARTICLE.

Un grand nombre d'artistes étrangers ont exposé cette année, et il est très intéressant de remarquer que les envois, tout en croissant en nombre, croissent en qualité. Parmi ces artistes, beaucoup, la moitié au moins, ne sont étrangers que de nationalité et sont Parisiens au point de vue de l'art. En effet, leurs tendances, leurs procédés, sont ceux de leurs maîtres, et ces derniers ont nom : Bonnat, Cabanel, Gérome, Luminais, etc., etc.

Ou peut être fier et heureux de constater cet hommage rendu à notre école, car la plupart des meilleurs toiles exposées cette année dans la section étrangère, sont dues aux pinceaux des élèves de nos maîtres français.

Il est impossible de parler des étrangers sans commencer par *La Bataille de Grünwald*; c'est le premier tableau qui frappe les yeux et force l'attention. On est effrayé quand on pense à la somme de travail qu'il a fallu pour mener à bonne fin une aussi colossale entreprise. M. Matejko aurait peut-être pu sacrifier un peu de la taille au profit de l'ensemble, car si quelques figures sont bien ordonnées, le reste est tellement embrouillé qu'une vingtaine de stations sont nécessaires pour arriver à se faire une idée de cet entassement de corps ; encore faut-il mentalement couper le tableau en nombreuses tranches et les examiner les unes après les autres. La couleur en est également un peu bizarre, des clairs inattendus et des tons généralement cuivrés font de l'ensemble de cette toile une chose étrange et confuse.

Le Convoi d'un enfant en Finlande, de M. Edelfelt, se recommande par une très solide peinture et un grand sentiment d'observation; chacune des figures composant la triste escorte a son cachet particulier et exprime les différents sentiments qui l'agitent.

L'Orphelinat de Katnyk, de M. Artz, se rapproche beaucoup, comme facture, du tableau de M. Edelfeldt; un peu plus de liberté dans la touche et une magnifique lumière font de cette toile une œuvre charmante et digne de la récompense obtenue.

Les deux envois de M. Mauve, *Les Bûcherons* et *le Troupeau de moutons*, prouvent que cet artiste, quoique né en Hollande, comprend nos fins paysages ; le dernier surtout rappelle le bon temps de notre regretté Jules Héreau. Le grand tableau de M. Emile Delperie, *Députés Gaulois venant faire amende honorable*, etc., est très joliment composé ; la couleur est sobre et l'expression heureusement rendue.

Un simple paysage de M. P. Smith, *Après la pluie*, malheureusement placé un peu haut, est d'une très grande vérité. C'est un effet observé avec justesse et bien peint.

L'*Automne*, fruits, par M. Robie, est, à mon avis, un des bons sinon le meilleur tableau de fruits que nous ayons vu cette année. Il est difficile de rendre avec plus de naturel les raisins, les pêches et les superbes prunes très heureusement groupés d'ailleurs.

On n'a plus à faire l'éloge de M. Pasini : *Les Cavaliers circassiens* (Souvenir [d'Orient), qu'il expose, ont le brillant merveilleux et le coloris si charmant que nous sommes accoutumés de rencontrer chez le peintre des pays ensoleillés.

Le Jugement de l'infant Don Carlos, de M. Lira, ne mérite pas, je trouve, les éloges faits par une partie de la critique. On ne reconnaît pas là le terrible Philippe II; le Grand Inquisiteur lui-même a plutôt l'air d'un moine bon vivant que d'un pourvoyeur d'auto-da-fé.

Quelques tableaux sont encore à citer :

Le Bibliophile de M. Aranda, petite toile de beaucoup d'expression ; les quatre tableaux de M. Alma Tadema, dont l'un, l'*Été* est très original;

Dans une Sardinière, à Concarneau, de M. Kröger;

Tente des Nomades, de M. Bridgman, tableau algérien d'un très joli ton ;

Une Halte, de Ridgway Knight;

Le tableau de M. Bischop, l'*Eternel l'avait donné, l'Eternel l'a ôté*, peint avec un soin extrême et une grande entente du dessin; et, enfin, celui de M. Hagbort : *Sur la place d'Agan*, dans la manière de Feyen Perrin.

Parmi les nombreux portraits de la section étrangère, se font surtout remarquer, par leurs qualités exceptionnelles : de M. Vaslav Brook, M. G., général au service de la Chine ; de M. G. Lehmann, peintre russe, Madame H. L., et de M. Castiglione, portrait de M. G. C.

T. RIBOT

L'exposition rétrospective de l'œuvre de T. Ribot, organisée dans les « Galeries de l'Art » et ouverte au public le 13 mai, vient de se terminer. Quatre-vingt-dix œuvres, toiles ou dessins absolument remarquables, ont permis de juger l'artiste qui compte parmi les meilleurs.

La peinture de Ribot est personnelle et n'est comparable à aucune de celles de ses contemporains; il faut remonter loin en arrière pour retrouver un équivalent. Il réunit la manière savante et sombre des meilleurs maîtres espagnols à la naïveté et à la grande observation des hollandais. *Le Cabaret Normand* montre, en effet, avec la diversité des types, de l'observation, de la vie, poussées si loin chez Teniers et Van Ostade, une largeur d'exécution digne des maîtres que je citais tout-à-l'heure.

A côté de celà, des études de vieilles ou de jeunes femmes comme les aimait Rembrandt, avec les tons les plus chauds, les plus brillants, corrigés par une couleur sévère répandant sur la toile un clair-obscur général qui en double la saveur.

Les Jeunes filles avec des fleurs, *la Jeune fille aux poules*, *le Chat malade*, etc. Puis, *la Comptabilité*, *les Lunettes*, *la Mère Morieu*, *Jean qui rit*, *Jean Raisin*, et tant d'autres.

Enfin les cuisiniers, par lesquels le maître s'est fait connaître, ont là deux superbes représentants : *les Cuisiniers plumeurs* et *la Fête du chef*, deux tableaux d'une verve, d'une largeur et d'un rendu véritablement merveilleux.

On savait que Ribot est un maître ; à qui en douterait encore la preuve vient d'être victorieusement fournie, et il faut ici remercier ceux qui ont permis de le faire publiquement. Les « Galeries de l'Art » n'ont jamais mieux justifié leur titre.

GEORGES MURAT.

LA CHANSON EN PROVINCE

Samedi dernier, a eu lieu, à Lyon, la réunion mensuelle des *Amis de la Chanson*.

Dès sept heures, de nombreux groupes de sociétaires et d'invités se forment dans les jardins de M. Aubert, propriétaire de la sallé des réunions de la Société.

Cette salle avait été artistement décorée pour la circonstance. Les bustes de Béranger et de Pierre Dupont frappent tous les regards ; celui de Béranger, entouré de palmes et de fleurs, se détachant sur un fond de drapeaux tricolores, excite l'admiration.

A neuf heures, en l'absence de M. Andrieux, président de la Société, et de M. Gauthier, M. Guillumin ouvre la séance en remerciant les nombreux invités d'avoir bien voulu venir honorer la réunion de leur présence. Il donne ensuite la parole à M. Claude Gauthier qui, dans une romance des mieux choisies, dévoile un véritable talent, que seconde une voix de baryton des plus belles.— M. Demeure, avec sa voix douce et fraîche, obtient des applaudissements. — M. Bernet, par une chanson comique, oppose un contraste charmant. — M. Gonguet, dans le splendide morceau de *Rions, chantons, mes amis*, se fait couvrir de bravos. — M. Sagnon se surpasse dans une tyrolienne des mieux nuancées. — M. Mortier, le chanteur bien connu par son dévouement, chante *Maître Simon*, avec un talent accompli.—M. Nemoz apparaît sous un costume comique des mieux réussis ; il provoque les rires par des scènes pleine d'esprit. — M. Sanaoze déclame avec talent une pièce de vers, rappelant nos malheurs passés; *l'Enfant à la barricade* est pour lui un vrai triomphe.— M. Bourgeois, avec sa belle voix de ténor, dévoile un véritable talent dans *le Rêve*, qu'il interprète en chanteur accompli.

La parole est donnée à M. Lumière pour une communication particulière. M. Lumière rappelle que cette soirée se donne en l'honneur du souvenir de Béranger, et dit qu'il croit bon, utile même, de retracer la vie du grand chansonnier populaire, dont le souvenir a été jusqu'à ce jour trop oublié. Il indique sommairement dans quelles circonstances étranges se passèrent les années d'enfance de Béranger; il montre ensuite l'homme se mettant à l'étude à l'âge où depuis longtemps déjà on l'a abandonnée généralement.

Il parle ensuite de son grand amour pour le peuple, lequel est traduit dans plusieurs de ses chansons patriotiques ; puis il termine en disant que si le peuple de France a oublié jusqu'à ce jour ce vrai Français, aujourd'hui une souscription nationale est ouverte pour élever un monument à Béranger. Les « Amis de la chanson », dit-il, ne pouvaient rester insensibles ou indifférents à une œuvre aussi patriotique, et ils font un appel à tous leurs membres et invités, ce soir réunis, pour apporter une part aussi grande que possible à cette belle œuvre. (Nombreux applaudissements.)

Une collecte est aussitôt faite et produit la somme de 170 fr. 45 c., qui seront envoyés au Comité du monument.

M. Priolan se fait ensuite applaudir dans une chanson de Béranger.

M. Schok, l'excellent comique, vient prouver une fois de plus son talent dans une chansonnette pleine d'esprit.

Dans une pareille soirée, la flûte de M. Coulon ne peut rester muette ; cet artiste, dont le talent n'est plus à discuter, charme tout l'auditoire avec une pastorale.

M. Giroud, par sa voix douce et fine, se fait applaudir dans *Au clair de la lune*.

M. Lumière ne veut pas se contenter de son discours ; sa voix chaude et vibrante dévoile une fois de plus son talent d'artiste accompli dans un morceau nouveau, *la Cuve*. Chaque strophe est accompagnée de bravos répétés.

M. Flaron, dans une chansonnette comique, est couvert d'applaudissements.

MM. Gauthier, Némoz et Coulon trouvent, dans de nouvelles auditions, les échos de leurs premiers succès.

Grand est encore le nombre de ceux dont le talent devrait nous charmer, mais l'heure avancée ne permet pas de prolonger ces instants trop courts , et le président annonce que la soirée est terminée. On se dispose à partir, lorsque de toutes parts on réclame

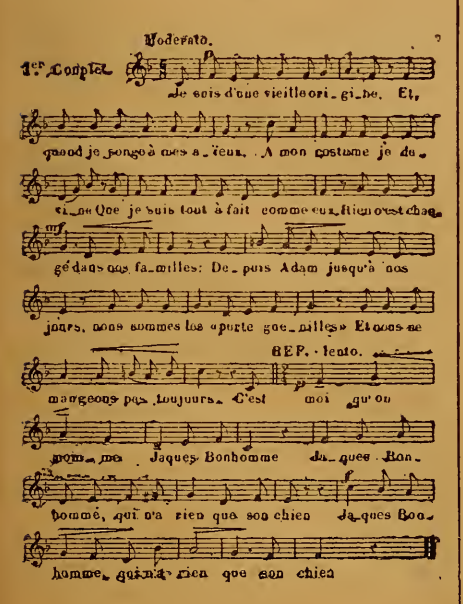
la Consolante, chanson finale et de circonstance, qu'interprète avec une grande vérité M. Lumière, et dont chaque couplet est salué par de nombreux bravos. Au dernier couplet, le nom de l'auteur, M. Chignard, directeur de l'*Harmonie Gauloise*, s'échappe de toutes les bouches ; l'heureux compositeur, n'ayant pu disparaître assez à temps, reçoit les félicitations de tous.

On ne saurait terminer ce compte-rendu, sans adresser les plus sincères remerciements à M. Caloin, le musicien compositeur bien connu, pour le concours gracieux qu'il prête à la Société qui, certainement, lui doit la plus grande partie de ses succès.

Un Lyonnais.

LE BONHOMME MISÈRE

Paroles de J.-B. DAVAGNIER. Musique de PAOLO MAYER



Tantôt j'habite la chaumière
Et tantôt je loge au grenier ;
Je vis de pain noir et d'eau claire,
Et mon palais c'est l'atelier.
Je fais l'épingle et je façonne,
O riches, vos temples altiers ;
Dans les champs, je fauche et moissonne ;
C'est moi qui peuple les chantiers.

C'est moi qu'on nomme, etc.

Jeune, on prend ma première sève :
Je suis soldat et je défends
Mon pays, quand le fil du glaive
Des rois tranche les différends.
Pour le fer, le plomb, la mitraille,
Ma poitrine est un bouclier ;
Je meurs sur le champ de bataille
Ou, meurtri, je rentre au foyer.

C'est moi qu'on nomme, etc.

Après avoir tissé la toile,
Après avoir filé le lin,
Je vois s'assombrir mon étoile,
C'est l'heure triste du déclin.
Vieux et perclus, courbé par l'âge,
Je trottine par le chemin,
Aidé d'un bâton de voyage ;
Aux bons passants, je tends la main.

C'est moi qu'on nomme
Jacques Bonhomme,
Jacques Bonhomme qui n'a rien
Que son chien.

ASSOCIATION PHILOTECHNIQUE DE NEUILLY

Distribution des prix 1880

M. Talbot, délégué par le ministre de l'Instruction Publique, a présidé la cérémonie. M. Talbot, dans une courte improvisation, a décerné aux professeurs comme aux élèves la part d'éloges que chacun méritait ; il a conclu par un souvenir à la France, fait appel au plus sacré des devoirs, au sentiment le plus élevé : le patriotisme, et terminé en citant ce couplet de Béranger, le poëte national :

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre
France, et ton nom triomphe des revers ;
Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre
Qui se relève et gronde au haut des airs ;
Le Rhin aux bords ravis à ta puissance
Porte à regret le tribut de ses eaux ;
Il crie au fond de ses roseaux :
Honneur aux Enfants de la France !

M. Daix, maire et président de l'Association, s'était chargé du rapport, un chef-d'œuvre de tact et d'esprit.

Le soir, a eu lieu un dîner de 60 couverts, présidé par M. Talbot en remplacement de M. Hérold, préfet de la Seine empêché. Des toasts ont été portés par MM. Roux, Talbot, Villeneuve, Simonnet à M. Daix, le sympathique maire de Neuilly. Enfin, M. Noilhan, poëte et chansonnier, rédacteur en chef de l'*Écho*, de l'arrondissement de Saint-Denis, a dit les deux premiers couplets et chanté les derniers, d'une chanson de J. Ruel, que nos lecteurs liront avec plaisir. Ces couplets, interprétés avec beaucoup de verve et de talent, ont été chaleureusement applaudis.

C'EST EN FORGEANT.....

Messieurs, amis, il est un vieil adage
Qu'auprès de vous, je veux chanter ce soir,
Dans ce banquet où chacun rend hommage
Au dévouement, au travail, au savoir;
Et ce dicton que mon vers éphémère
Va commenter, modeste tâcheron,
Je le dédie à notre excellent maire :
C'est en forgeant qu'on devient forgeron..

En tout il faut faire un apprentissage,
Les nouveaux-nés n'en sont pas même exempts,
Leurs doigts mignons sous les plis d'un corsage,
Vont découvrir des trésors jaillissants.
Et les pauvrets jouant à qui perd gagne,
Qui sont d'abord réduits au biberon,
Plus tard gaîment sableront le champagne:
C'est en forgeant qu'on devient forgeron.

Dans Béranger, enfant, j'appris à lire...
Puis, de Hugo j'admirai l'art divin...
Et, frémissant aux accords de sa lyre,
Bientôt j'aimai le poëte sylvain;
Sur ces grands noms, quand il répand l'outrage,
Maint Patouillet croit égaler Fréron.
Bavez encor, Veuillot vous encourage :
C'est en forgeant qu'on devient forgeron.

Certain gascon, fils d'un père dentiste,
A son parrain demandait : quel état
Dois-je choisir : médecin, journaliste,
Auteur, acteur, professeur, avocat ?
Mon cher filleul, pour peu que ça te plaise,
Fais-toi jésuite, et par ton saint patron,
Vrai, tu pourras mentir tout à ton aise :
C'est en forgeant qu'on devient forgeron.

Un député, fougueux bonapartiste,
Hier encor fidèle à son drapeau,
Clame aujourd'hui sa foi légitimiste,
Tristam... triste homme, il a changé de peau ;
Demain, sans doute, une autre monarchie
Verra, pour lui, s'entrouvrir son giron.
A qui le tour ? la limite est franchie :
C'est en forgeant qu'on devient forgeron.

Chez un grand peuple attestant sa puissance,
En lui traçant son droit et son devoir,
La liberté n'est jamais la licence
Et dans la loi s'incarne le pouvoir.
Les citoyens de la libre Amérique,
Qui, sous l'habit, qui, sous le bourgeron,
Ont vu grandir leur jeune république:
C'est en forgeant qu'on devient forgeron.

Jean-Jean n'a pas de goût pour la bataille,
Gloire, victoire ont sur lui peu d'effet,
Au sifflement aigu de la mitraille
Il devient pâle, ému, tremblant, défait.
Bien vite au feu le conscrit s'habitue,
Son cœur bondit à l'appel du clairon,
Et comme un autre il charge, tire, tue :
C'est en forgeant qu'on devient forgeron.

La mort n'est rien, la vie est peu de chose,
Sachons user de ce peu sagement ;
Tous à l'envi, sans relâche et sans pose,
Faisons le bien avec discernement.
Notre devise est : Guerre à l'ignorance;
Fraternité, c'est ton plus beau fleuron :
L'instruction doit relever la France,
C'est en forgeant qu'on devient forgeron.

JULES RUEL.

A L'ELDORADO

Voici l'instant des congés et des villégiatures. Chanteurs et chanteuses prennent tour à tour leur vol, et vont — pour se reposer — interpréter, dans les concerts de province et à l'étranger, leurs créations les plus récentes. Le Café-Concert ne chôme pas pour cela, car c'est aussi le moment choisi par les Directeurs pour produire de jeunes artistes, qui peuvent ainsi faire connaissance avec le public, et se tenir prêts pour la saison d'hiver.

Nous avons assisté la semaine dernière, à l'Eldorado, — toujours soucieux d'assurer l'excellence de sa troupe, — à deux de ces débuts : celui de Mlle Gilberte, une diseuse, et celui de M. Antony, un comique de genre.

Nous reparlerons, — dans une prochaine chronique, — de Mlle Gilberte, qui ne nous a pas paru en possession de tous ses moyens, et qu'il faut revoir pour la juger à sa valeur. Elle a d'ailleurs à son actif de la gentillesse, de l'intelligence, et un organe agréable.

M. Antony, lui, a déjà quelque expérience de la scène. Nous l'avons entendu dans quatre chansonnettes de son répertoire : *Le Bon Moment*; *Je me rapapillote*; *Je suis rampant* et *Sans avoir l'air de rien*; et nous devons lui reconnaître d'incontestables qualités. La voix est juste et porte bien, la diction est claire. On voit que M. Antony, — grimé et costumé comme il convient, — cherche à faire valoir, par la mimique et par le jeu de la physionomie, l'idée comique des couplets qu'il détaille. Le véritable comique est effectivement celui qui met dans l'œuvre interprétée une note personnelle, et qui souvent provoque le rire avant d'avoir ouvert la bouche. Que le jeune artiste soigne toutefois ses gestes. Oh ! trop de gestes ! Et qu'il se garde surtout de ployer autant les jambes, et de sautiller comme s'il marchait sur des charbons ardents ! C'est là une légère critique, et l'accueil favorable qu'il a rencontré prouve qu'il saura tenir sa place à l'Eldorado. Il ne lui reste plus, pour s'affirmer davantage, qu'à se créer un répertoire de chansons nouvelles. Allons, Messieurs les auteurs, des manuscrits pour M. Antony !

Quatre autres artistes, d'un genre tout différent, les sœurs Mathews, dites *Les Midgets Américaines*, débutaient également à l'Eldorado pour remplacer, — comme intermède, — le *Violon naturaliste* des frères *Massini*. Imaginez quatre fillettes, dont la plus âgée n'accuse guère plus de quatorze ans, exécutant avec

l'agilité et l'aplomb de clowns consommés, une série d'exercices acrobatiques, depuis le saut périlleux jusqu'à la pyramide humaine !

Il y a là une grande dépense de force et de souplesse, notamment de la part de la plus jeune d'entre elles, qui fait preuve d'une adresse incroyable dans un âge si tendre. Aussi, toute la salle a-t-elle applaudi à outrance ces curieuses étrangères, charmantes dans leurs maillots roses et dans leurs blancs costumes semés de paillettes d'argent.

FERNAND MOVEL.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

L'*Union Parisienne*, 3, rue du Petit-Pont, a donné, jeudi 10 juin, une soirée extraordinaire à l'occasion de la décoration de Mesdames *Alexandrin* et *Anna*.

L'*Union Parisienne* continue à bien faire les choses; rien ne manquait, bouquets aux dames, tombola gratuite, artistes distingués, auditeurs choisis.

Nous avons eu le plaisir d'applaudir, outre nos artistes aimés et habitués, M. *Fageon*, le ténor si sympathique, M. *Adrien Souchet*, intarissable de verve et d'entrain, puis M. AUGER, du *Théâtre de la Renaissance*, qui nous a dit: *Rappelle-toi*, *Pauvre Jeanne*, et le grand air du *Chalet*.

Voiture à vendre a été interprété par nos amis Léo et Guiche, — ce dernier pour un début a été passable, quand à Léo, il a passé ; somme toute, on les a digérés tous deux.

EDMOND VALLÉ.

Samedi, 12 juin, grande soirée d'inauguration de la société lyrique la *Favorite*. Cette société n'avait rien négligé pour s'attirer les sympathies du public : Distribution de fleurs à toutes les visiteuses, magnifiques bouquets offerts aux dames artistes, cordialité parfaite, programme attrayant et artistes de derrière les fagots, rien n'a manqué pour donner un éclat brillant à cette fête de famille. Aussi, dès 8 heures, était-il difficile de trouver une place dans la salle du café du Globe ; plus de 50 personnes ont dû même se retirer devant la difficulté de se procurer des siéges. Après un petit speech prononcé par *M. Surcouf*, M. Cané, l'excellent pianiste-compositeur ouvre la soirée avec la *Marche indienne*. La place nous manque pour relater ici les noms de tous les artistes qui ont prêté leur concours; citons seulement parmi ceux qui ont obtenu le plus de succès, Mlles Madeline, Marthe et Julia ; cette dernière nous a dit avec son entrain endiablé et en s'accompagnant avec des cymbales, *Entrez, c'est l'instant*. MM. Lion, Ernest, Marie, Launay, rappelé et bissé ; Chevalier, Marthy, très apprécié dans le *Scarabée ;* Leroy, Ambroise, Alexis, Bousquat, Floréal, Andouard, gommeux très réussi ; Guilloton, dont la diction juste a été applaudie dans la tirade de *Ruy Blas ;* Demay, qui a obtenu du succès dans *Je suis rampant ;* Voisin, très bon dans les *Gêneurs ;* Marcus, inimitable dans le *Marchand de lorgnettes ;* Lévy qui a récité avec finesse *La pièce de cent sous ;* Jomain, très drôle dans *Si vous rencontrez ma femme ;* Royer nous a rappelé Debailleul avec le *Déjeuner sur l'herbe* et les *Souvenirs du village ;* cet artiste possède une voix très sympathique et ne serait pas déplacé sur la scène d'un de nos grands concerts.

En somme, bonne soirée, présidée par M. Carterro. Les grandes soirées dramatiques de la *Favorite* auront lieu le 2e samedi de chaque mois.

MAXIME GUY.

Samedi a eu lieu le concert mensuel de la Société lyrique *La Cordiale*, de Levallois-Perret.

Le public a comme d'habitude fêté chaleureusement ces jeunes amateurs qui, à chaque audition nouvelle, donnent des preuves de progrès sérieux.

Au premier rang, il convient de nommer M. Ferdinand Reigers, qui a récité avec vigueur la *Grève des Forgerons*.

Le Président de la *Cordiale*, M. Laporte, a le talent d'intéresser et d'amuser par des tours de prestidigitation habilement exécutés.

Nous devrions faire l'éloge de tous les chanteurs inscrits au programme ; mais l'espace nous fait défaut. Nous nous bornerons à citer MM. Panissié, Clément et Gouvasé, qui ont particulièrement mérité les applaudissements.

La Cordiale donnera le samedi 26 juin, au Casino de l'île de la grande Jatte, un grand concert, suivi de bal, au profit des écoles laïques.

ALFRED BERTINOT.

CHOSES ET AUTRES

Quelques lecteurs se sont étonnés de ne pas voir le compte-rendu du dernier banquet de la *Lice Chansonnière* accompagner, comme d'habitude, l'article consacré mensuellement au *Caveau*. La lettre suivante donnera la raison de cette lacune ... volontaire.

Paris, le 28 mai 1880.

Mon cher Patay,

Les membres de la *Lice Chansonnière*, réunis en séance administrative le 26 mai, sur la proposition de leur camarade Adeline, m'ont chargé de vous prier de ne plus faire de compte-rendu de banquets de la société dans le journal *La Chanson* dont vous êtes directeur.

Recevez, mon cher Patay, mes sincères salutations,

Le secrétaire, CH. PÉAN.

Nous regrettons — pour la Lice — la décision votée par quelques Licéens, dont le nombre ne représente pas la majorité des membres de cette société.

MM. Hippolyte Ryon et Ernest Chebroux ont donné leur démission de Président et de Vice-Président de la Lice Chansonnière.

Nous rappelons aux amis de la Chanson que l'inauguration du modeste monument, élevé à Adolphe Vaudry par ses camarades, aura lieu dimanche prochain, 20 juin, au cimetière Saint-Ouen. Rendez-vous à trois heures, route d'Épinay (*Porte du Cimetière.*)

A notre ami ADRIEN SOUCHET.

AUX GRANDES TERRASSES!

(ÉCHO DU BOULEVARD DES INVALIDES)

Par ÉTIENNE DUCRET

Air : *C'était pas la peine....* (La Fille de Mme Angot).

Au dieu du picton rendons grâces :
Aux Grandes Terrasses,
Oui, prenons nos places;
On s'y met sens dessus dessous
Avec un bon *Litre à Dix sous!...* (bis)

Au *boulevard des Invalides*,
Titi, Gravoche et Calino
Hantent ces Terrasses splendides,
En face la *rue Oudinot.*
Ça, Lisette, qu'on se déhanche !
Le gousset plein, le cœur content,
Allons-y, puisque c'est dimanche,
Bras dessus-dessous, en chantant :

Au dieu du picton, etc.

Du faubourg et de la banlieue
A ce rendez-vous égrillard
Pour *caramboler*, on fait queue,
A quatre sous l'heure, au Billard...
Les Rivaux, même au Jeu de Boule,
A gogo, *boulés* ou vainqueurs,
S'y gorgent, sans perdre la boule,
De *Vin*, *Café*, *Bière* et *Liqueurs*.

Au dieu du picton, etc.

L'*Après-Midi*, de la Physique
Nous charment les tours enchanteurs ;
La nuit, on y trinque en Musique,
Pour faire chorus aux *chanteurs...*

Là, si la Mère de Famille
Est éclairée *à giorno*,
L'Amour sourit sous la Charmille,
Au reflet d'un discret fallot...

Au dieu du picton, etc.

Des Bonnes Gens aimable Fée,
Une Naiade y fait jaillir,
De sa Cascade au gai trophée
La Source vive du plaisir...
Viens, viens donc, ma Lise fidèle,
Sous ces Berceaux aux mille fleurs,
Avec moi, tu vas, sans chandelle,
En voir de toutes les couleurs...

Au dieu du picton, etc.

A dix heures, Feu d'Artifice !
Tout s'embrase !... c'est le *Bouquet !*
Bravo ! qu'un hourrah retentisse
De la Galerie au Bosquet !
Des Mille-Nuits oui, c'est un *Conte*
Puisque le public jovial
Pour s'égayer en fin de compte,
Compte sur le *Comte* Abrial... (1)

Au dieu du picton rendons grâces :
Aux Grandes Terrasses,
Oui, prenons nos places;
On s'y met sens dessus dessous
Avec un bon *Litre à Dix sous!...* (bis)

(1) Le *Comte Abrial* est l'heureux fondateur, propriétaire et directeur de ce charmant Eden!

Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Ce, 6, rue Martel. A. PATAY, *Directeur-Gérant.*

3e ANNÉE. — N° 7. 10 CENTIMES. 26 JUIN 1880

LA CHANSON

Directeur-Gérant. A. PATAY

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction MAXIME GUY

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

La chanson, comme la baïonnette est une arme française.
J. CLARETIE.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............ 6 fr.
» six mois........... 3 »
Etranger, un an............ 8 »

SOMMAIRE :

GALERIE DES CHANSONNIERS : Victor RABINEAU

VICTOR RABINEAU

Ceci n'est pas une biographie; c'est à peine l'esquisse d'un chansonnier dont le caractère militant et les tendances démocratiques ont su lui conquérir la sympathie de la classe *dirigée* qui propagea ses œuvres dans la France entière.

Plus favorisé que la plupart de ses confrères, Victor Rabineau reçut une instruction sérieuse que des malheurs de famille ont interrompue trop tôt.

Enfant du peuple, aux fils du privilège
Assimilé par l'étude et les jeux,
J'ai cru, marchant leur égal au collège,
Etre encor tel dans leur monde orageux.

Je cite ces quatre vers sans les recommander autrement à l'attention du lecteur, que comme le témoignage du séjour de Victor Rabineau au collège de La Flèche. De là sa facilité à assouplir notre langue aux différents rythmes que comporte le genre multiforme de la chanson.

Et dire qu'un écrivain d'un mérite incontestable a osé écrire que les études scolastiques étaient funestes aux tempéraments poétiques, et que l'instruction était une entrave à la vocation. Cela est assurément une plaisanterie dont le développement, si subtil qu'il soit, ne convaincra personne. Qu'on en juge : « Heureux les poètes « ignorants. Ils ne voient « pas la nature à tra- « vers les lunettes des « livres, comme le dit « par expérience le spi- « rituel Dryden; ils ne « consultent pas de poé- « tiques, ils n'entendent « rien aux théories... « Ils marchent seuls « dans leur sainte inno- « cence; leurs pieds ne « s'embarrassent point « dans les langes de « l'école; ils ne s'éga- « rent point à la pour- « suite de lueurs trom- « peuses dans les bour- « biers de l'imitation; « ils n'analysent ni ne décrivent. Ils sentent, ils « aiment, ils chantent : la science étouffe l'instinct. « Heureux les poètes ignorants!... »

Eh bien ! il y a gros à parier que si Victor Rabineau n'avait point passé par le collège, ses chansons, très châtiées et savamment facturées pour la plupart, auraient beaucoup d'analogie avec celles dont le style justifie dans sa plus large expression ce distique bien connu :

Les vers sont enfants de la lyre :
Il faut les chanter, non les lire.

De ce qu'un grand nombre de personnes peu lettrées cultivent la chanson avec une certaine habileté, et quelques-unes même avec une apparence de supériorité, il n'en faudrait pas conclure à la satisfaction de l'auteur cité plus haut et répéter avec lui que l'instruction est le dissolvant de l'inspiration.

C'est qu'ils sont rares les poètes qui peuvent dire comme Adam Billaut en 1636 :

N'est-ce pas un effet de l'essence suprême
De voir d'un feu divin mes esprits animés,
Que ressemblant un champ cultivé de lui-même,
Je produise des fruits que l'on n'a point semés.

Et, deux cents ans plus tard, Béranger :

Et ces épis que mon printemps vit naitre,
Sont ceux d'un champ où rien ne fut semé.

Donc, Victor Rabineau avait fait d'excellentes études ; ce qui ne l'empêcha pas, comme Michel Sedaine au début de sa vie, de tailler de la pierre pour vivre, et cela jusqu'au moment où les forces physiques lui faisant défaut, il chercha à utiliser son intelligence dans une profession moins dure, sinon moins exigeante.

C'est au milieu des préoccupations incessantes d'une existence presque toujours mal assurée, que Rabineau écrivit les charmantes choses que beaucoup d'entre nous n'ont pas oubliées.

Quand on songe qu'il y a des gens qui affirmeront encore aujourd'hui que la misère est le meilleur stimulant de la pensée ; qu'elle galvanise la muse endolorie ; qu'elle lui donne du ressort et lui permet les grandes échappées à travers l'idéal. Quelle inqualifiable bouffonnerie !

Quoi qu'il en soit, ce robuste et gracieux chansonnier sut résister avec une sorte de crânerie à tous les heurts de la destinée, et couvrit souvent, hélas ! d'un joyeux éclat de rire, le cri sinistre de la faim.

Il mourut à l'hôpital ; cela était inéluctable ! J'en trouve la preuve dans ces quelques lignes que j'extrais du journal la *Démocratie*, à la date du 24 juin 1869 :

« La mort vient encore d'inscrire un nom de poète sur l'obituaire de l'hôpital.

« Victor Rabineau qui s'est éteint ces jours derniers à l'âge de 53 ans, à Lariboisière, était un chansonnier politique. Ses œuvres, éparses dans la mémoire du peuple, avaient un tel accent de virilité, que la censure dut, plus d'une fois, en entraver la diffusion.

« Chansonnier populaire à une époque où, pour mériter ce titre, il ne suffisait pas d'avoir dans son bagage littéraire des *Femmes à barbe* et des *Pompiers de Nanterre*, Victor Rabineau devint l'interprète des vœux démocratiques ; et, souvent, avec autant de verve et de talent, disons-le, que les Lachambeaudie, les Barrillot, les Ch. Gilles, il fit courageusement et sans détonner sa partie dans le concert des idées nouvelles.

« Qu'on en juge par ces fragments des MALTHUSIENS :

Qu'attendez-vous, enfants du prolétaire,
Quand vous n'avez ni travail, ni crédit ?
Celui qui chôme est de trop sur la terre.
Allez-vous en ! les Malthusiens l'ont dit !

. . . .

Pour toi, qu'hélas ! l'inaction torture,
Une famille est un mythe moqueur.
Tu dois, rebelle aux lois de la nature
De par Malthus, ossifier ton cœur.
La faim sévit sur la plèbe inutile
Et tord l'enfant à ton cou suspendu :
N'approche plus ta femme trop fertile,
Comme le pain, l'amour t'est défendu.

. . . .

Allez-vous en ! Partez, race flétrie !
Le sol ne peut contenir tous vos rangs.
Le champ des morts est la seule patrie
Qu'à leurs maudits réservent les tyrans.
Et même si la misère est trop lente
A vous tirer de cet horrible enfer,
Ils l'aideront : l'Ordre à la main sanglante
Aura pour vous des canons et du fer !

« Victor Rabineau, qui joignait à la vigueur de l'esprit l'appui d'une raison éclairée et les ressources d'une intelligence cultivée, laisse un grand nombre de chansons forcément inédites, frappées, pour la plupart, à la même effigie que les *Malthusiens*. Si personne ne les imprime, ce malheureux chansonnier, fauché par la misère, ne laissera de son passage ici-bas, qu'un petit volume de poésies, les *Filles du Hasard*, publié en 1860, et le souvenir qu'une âme dévouée et qu'un cœur sincère lèguent à l'amitié. »

Je rappellerai, pour terminer, quelques-unes des chansons de Victor Rabineau. *Fioricola*, « *Io l'amo* » *Killery*, les *Baisers perdus*, ayant le caractère de la romance, sont des poésies ravissantes ; l'idée s'y fait jour sans contrainte, l'expression ne détonne jamais, et le vers, quoique laborieusement travaillé, ne se ressent d'aucun effort. Cela est gracieux sans afféterie.

Quant à ses chansons proprement dites, elles ont la même contexture que ses romances ; elles sont écrites avec soin et ont presque toutes une netteté, un relief et un éclat qui déconcertent la critique.

Généralement les vers de cet « auteur chansonnier » sont vigoureusement frappés et sont fréquemment terminés par des assonances d'une vibration métallique. La *Locomotive*, *Rabelais*, le *Dernier vin vieux*, la *Gloire militaire*, *Voici l'hiver*, les *Vieux tambours*, la *Bouffarde*, j'en passe et des meilleures. Mais j'espère bien que tout n'est pas dit sur Victor Rabineau et qu'un jour ou l'autre, une plume mieux exercée et ayant plus de notoriété que la mienne, nous retracera la vie tourmentée de ce poète qui fut si longtemps sympathique à la classe ouvrière à laquelle il était fier d'appartenir.

ANDRÉ PIERSON.

Notre collaborateur Eug. Imbert dans *La Goguette et les Goguettiers*, a donné une longue et curieuse biographie de Victor Rabineau. Ce volume, tiré à petit nombre, se trouve aux bureaux de *La Chanson*. Envoi *franco* contre un mandat-poste de 2 francs.

LE SALON DE 1880

4e ET DERNIER ARTICLE.

De nombreux tableaux, d'innombrables devrais-je dire, composent ce que j'appellerai « la galerie des non exempts ». A mon grand regret, je me vois obligé de terminer rapidement ce court examen du Salon et ne pourrai étudier complètement cette partie pourtant si intéressante de l'exposition. Je me bornerai à donner la nomenclature des œuvres les plus remarquables, à mon jugement.

L'Embouchure de la Gironde de M. Coquand, est d'une poésie grandiose. Bien éclairé, bien peint, ce tableau est un des meilleurs des non exempts.

Il est regrettable que *Le Lever du soleil dans la vallée de l'Oise*, de M. René Tener, n'ait pas été récompensé; cette toile harmonieuse, très étudiée et très vraie, a une valeur réelle.

Le Campement aux environ de Bishra, de M. Giraudet, est très juste d'impression; l'artiste connaît l'Algérie et rend d'une manière très agréable la couleur chaude et originale de ce pays.

Dans la même catégorie de vérité d'impression, et quoique dans un tout autre genre, je placerai le *Moulin de Veules en Caux* de M. Artus, et le *Varech à marée basse* de M. A. Flameng.

M. Barillot expose les *Etangs de St-Paul de Varax*. A part les jambes des bœufs, qui me paraissent trop rigides, ce tableau est très bien; l'air circule autour des deux grands ruminants, le ciel descend à l'horizon : très bonne œuvre, en somme, et digne de la 3e médaille obtenue.

Mme Barillot-Bonvalet se montre habile peintre de fleurs; ses *Chrysanthènes*, la fleur à la mode au Salon, sont très réussies, ainsi que le magnifique bouquet de *Roses trémières* qui leur sert de pendant.

La Ville de Vezelay (Yonne) de M. Adolphe Guillon, donne envie d'aller voir cet endroit; voilà une excellente toile, faite de main de maître, et qui mérite absolument la seconde médaille accordée.

Les fleurs jetées sur le corps de l'*Albine* de Mme Anaïs Beauvais sont bien jolies.

Le portrait de M. D. par M. Jacques Jobbé-Duval, le fils du sympathique conseiller municipal qui est en même temps artiste de talent, est solidement peint.

La Mort du Chevalier d'Assas, par M. de Callias, nous faut assister à ce patriotique épisode de la guerre de Sept Ans; ce drame émouvant est bien composé et placé dans un joli paysage.

César s'ennuie, de M. Motte, est d'une jolie couleur et d'un bel ensemble.

Je citerai encore : *La Veuve* de M. Laugée fils, tableau émouvant et d'une grande observation; *Les Carrières d'Amérique*, de M. Matifas, paysage d'un grand effet; *Le Jour de paye*, de M. Carrier-Belleuse; *Dans la prairie*, de M. Allongé; *Les Herbages de Merville* et le *Troupeau en marche* de M. Marais; *Le Départ de l'escadron*, de M. Jazet; *L'Heure du café*, de M. Dupaty, très jolie étude prise sur le vif; *Dans les montagnes*, de M. Desbrosses; *Dans les Cressonnières, à Veules*, de M. Clary, et, enfin, le portrait de M. Dentu, le célèbre éditeur, par M. Acloque, celui de Mlle Baretta, par Mlle Louise Abéma, et celui de M. Hayem, par M. Valladon.

La sculpture n'a point soulevé les mêmes débats que la peinture. Tranquillement installée dans l'immense nef, elle écoutait froidement les clameurs venant du premier étage, et, dès le premier jour, elle s'est montrée d'ensemble au public, nous prouvant que la statuaire française est décidément en progrès croissant. Beaucoup d'œuvres de premier ordre ou au-dessus de la moyenne sont là pour affirmer ce fait.

Parmi les premières, je citerai l'*Eve* de M. Falguière, figure charmante; la petite tête mutine écoutant complaisamment le serpent, couronne gracieusement le corps délicat de notre gourmande aïeule.

L'*Adolescence* de M. Suchetet, dans un genre différent, est un véritable bijou de finesse, de grâce et de forme.

L'*Arlequin* de M. de Saint-Marceaux est extraordinaire de vie; il semble que ce malicieux compère, qui a tout l'air de chercher une niche à faire, va descendre de son piédestal, et, agitant sa batte, en donner à tort et à travers sur ses admirateurs qui sont là, le cou tendu.

Orphée et Eurydice de M. Paris, forment un joli groupe, extrêmement harmonieux; la difficulté de rendre une apparition par la sculpture a été heureusement vaincue.

La *Biblis changée en source* de M. Suchetet ne méritait pas, il me semble, l'excès d'honneur qu'on lui a fait; très bien modelée il est vrai, la figure ne passionne pas, elle est un peu froide.

M. Mercié expose une *Judith* à laquelle je reprocherai un peu trop d'afféterie. M. Delaplanche, avec une *Enfance d'Orphée*, prouve que les Salons ne se ressemblent pas; en effet ce groupe, bon pour tout autre, étonne de la part de l'auteur de *la Musique*.

La *Mignon* de M. Aizelin, est très joliment modelée; cet artiste, dont la réputation n'est plus à faire, a rendu d'une façon charmante ce délicieux type, la tête surtout a une expression très particulière.

Le *Dante*, de M. Aubé, est exposé cette année en bronze; il a gagné à cette transformation. La *Lecture* de M. Chatrousse, statue représentant une jeune femme assise, est charmante de composition.

M. Paul Bacquet envoie *Une jeune fille*; on peut regretter que le jury n'ait pas compris cette œuvre parmi les récompensées; des qualités incontestables l'indiquaient pour une 3e médaille.

Je finirai ce simple exposé de la sculpture par les deux bustes de M. Guillemin, *Un Janissaire*, *Une jeune fille au Caire* et la *Jeune fille Florentine*, par M. Morice, le vainqueur du concours pour la statue de la République; ce dernier buste est d'une délicatesse exquise, le livret est inutile pour apprendre à l'amateur l'origine du modèle.

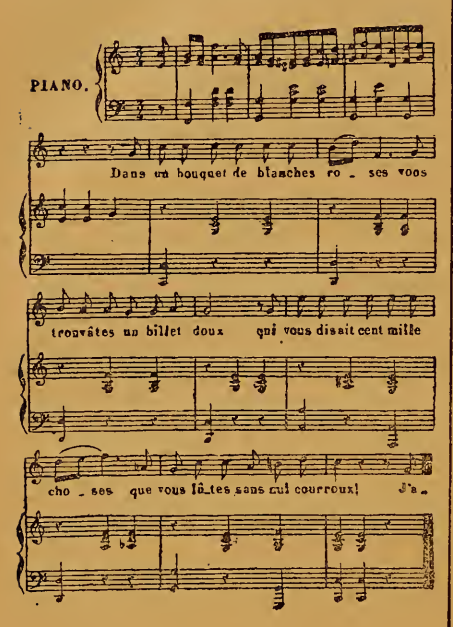
GEORGES MURAT

A mon ami ED. LACHENAL

DANS UN BOUQUET

PAROLES DE ED. GRESSIN. MUSIQUE DE EUG. LAMARE.

RONDEAU



Dans un bouquet de blanches roses
Vous trouvâtes un billet doux
Qui vous disait cent mille choses
Que vous lûtes sans nul courroux !

J'avais seize ans, l'âme craintive,
Et j'éprouvai presque un regret,
Lorsque du pli, toute pensive,
Vous brisâtes le vert cachet !

Quand vous finîtes de le lire
Je vis se gonfler votre sein;
Et deux larmes dans un sourire,
Vinrent tomber sur votre main.

Le lendemain, bonheur extrême,
M'éveillant dès l'aube du jour,
Je vous disais : Rose, je t'aime !...
. . . .
Dans un bouquet, naquit l'amour !

CONCOURS DE LA LICE CHANSONNIÈRE

SUJETS LIBRES (2e *Prix*).

LE BONNET DE LISETTE

— « Lisette, prends bien garde en allant à la fête
De perdre le bonnet qui couronne ta tête ;
Fillette, prends bien garde en suivant ton chemin
De laisser envoler ta gentille coiffure;
Le diable est bien souvent caché dans la ramure,
Et le vent soufle fort autour du vieux moulin. »

Lisette, en promettant de se montrer soigneuse,
Comme un oiseau léger partit, toute joyeuse,
Son bonnet retenu par un nœud de satin ;
Elle disait tout bas, en quittant son village :
— « Je ne crains pas le diable et je nargue l'orage,
« Et le vent peut souffler autour du vieux moulin. »

Cependant, au retour, elle eut moins de prudence,
Après s'être un peu trop échauffée à la danse,
Son bonnet détaché, près du beau Mathurin,
Elle allait cheminant, tête folle et légère,
Ne se souvenant plus des leçons de sa mère,
Et du vent qui soufflait autour du vieux moulin.

Le diable la guettait, et, pour mieux la surprendre,
Il rendit Mathurin plus galant et plus tendre ;
Celui-ci tout d'abord s'empara de sa main,
Puis, petit à petit, il osa davantage,
Et.... le vent qui soufflait, en ce moment fit rage,
Emportant le bonnet par dessus le moulin.

Plaignez, plaignez le sort de Lisette affolée
Qui ne put rattraper sa coiffure envolée,
Mais qui dut au plus tôt faire un petit béguin !...
Et, si vous m'en croyez, quand vous irez seulettes,
Serrez, serrez toujours la bride à vos cornettes ;
Car le vent soufle fort autour du vieux moulin.

GEORGES MONTIGNY.

SUJETS PATRIOTIQUES (4e *Prix*).

LA SOCIÉTÉ FUTURE

Voyez-là bas, dans les herbes fleuries,
S'ébattre et rire un fol essaim d'enfants ;
En attendant l'heure des rêveries,
Comme ils sont gais, heureux et triomphants !
L'enfance unit ce monde en miniature,
C'est le tableau de la fraternité :
C'est la société future
Représentant la liberté.

Lorsque le ciel de ses pleurs nous inonde,
Et que les vents refroidissent les airs,
J'aime écouter chanter ce petit monde
Sous les abris, où règnent ses concerts.
Obéissant aux lois de la nature,
L'harmonie aide à la tranquillité :
C'est la société future
Se réglant par la liberté.

La cloche sonne; on l'écoute avec joie;
L'heure des jeux vient de tinter pour tous;
Habits de serge aux cotillons de soie
Vont se mêler sans trouble et sans jaloux.
Puis aux repas la même nourriture
Est partagée avec égalité :
C'est la société future
Au banquet de la liberté.

L'enfant grandit, et les petites filles
Songent déjà, c'est le printemps des cœurs;
Et les garçons, espoirs de leurs familles,
Des préjugés sont les futurs vainqueurs.
L'amour est franc, l'esprit est sans torture;
Voyez les fronts radieux de beauté:
C'est la société future
Grandissant à la liberté.

Non, plus d'erreur! non, plus de perfidie!
On s'aimera comme à l'école, un jour;
Il ne faut plus qu'aucun homme mendie,
De par la loi d'un fraternel amour.
Le monde ancien aux vers sert de pâture
A l'avenir sourit la vérité :
C'est la société future
Rayonnant à la liberté.

EUGÈNE CHATELAIN.

QUINZAINE DRAMATIQUE

Nos Députés en robe de chambre. — AMBIGU-COMIQUE : *Les Mouchards.* — Reprises diverses.

J'ai parlé trop laconiquement de la pièce que joue en ce moment le Vaudeville, *Nos Députés en robe de chambre.* Une seconde audition me fournit le prétexte d'un alinéa supplémentaire. M. Paul Ferrier a fait preuve d'esprit, d'observation et de verve dans cette comédie fort amusante. Sans doute, la plupart des situations sont exagérées, et les types présentés sont plutôt des charges que des portraits, mais, tel qu'il est, l'ouvrage mérite d'être vu et applaudi. Parmi les interprètes, M. Colombey a droit à une mention particulière. Il représente avec finesse, goût et mesure, le député légitimiste Castel-Meilhan. La comédie de M. Ferrier est la première satire politique jouée depuis la proclamation de la troisième République. De pareilles œuvres sont pourtant utiles. Il est bon de rappeler parfois à ceux dont le hasard a fait les arbitres de nos destinées qu'ils ne sont que des hommes.

Après l'Odyssée hilarante de deux voleurs célèbres, l'Ambigu offre au public l'Iliade de quelques héros de la rue de Jérusalem.

La pièce des *Mouchards* comprend deux parties bien distinctes, une action dramatique et un épisode comique. La première montre un ancien viveur ruiné, Dangély, qui fait le métier d'espion pour obtenir les moyens de continuer son existence de plaisir, et qui, démasqué devant sa fille et la femme qu'il aime, se brûle la cervelle. La seconde met en scène un méridional du nom de Capoulade, hâbleur mais excellent garçon, venu à Paris pour chercher et trouver la fortune. C'est M. Lacressonnière qui joue Dangély avec plus de conscience que d'éclat; c'est M. Dailly qui représente Capoulade avec un entrain dont la haute critique s'est fort émerveillée. Il a de la chance, ce Dailly; le voilà, de par les besoins d'une entreprise boulevardière et le caprice d'une presse superficielle, passé à l'état d'étoile. Son physique pourtant est vulgaire, et ses procédés monotones n'aboutissent qu'à des effets très gros... Allons, ce Dailly a de la chance.

Le reste de l'interprétation est simplement convenable; mais la mise en scène a été traitée avec une recherche qui pourrait bien assurer à la pièce un chiffre enviable de représentations.

Les Fantaisies-Parisiennes et les Folies-Dramatiques ont renouvelé ou corsé leurs affiches avec différents vaudevilles dont je ne ne vois rien à dire. Le mauvais temps aidant, ces théâtres encaissent des recettes plus que suffisantes; c'est là le point important pour les directions d'été, qui se soucient de l'art moins encore, s'il est possible, que les directions d'hiver.

L.-HENRY LECOMTE.

LES AUDITIONS POPULAIRES

AU THÉATRE DES NATIONS

Notre rédacteur en chef, M. Henry Lecomte, poussera probablement des cris d'aigle en me voyant piétiner sur ses plates-bandes, mais tant pis; je ne puis résister au désir de vous parler des auditions publiques qui ont lieu, chaque dimanche, au théâtre des Nations.

L'année dernière, elles avaient donné des résultats assez satisfaisants; espérons qu'ils seront meilleurs encore cette année, grâce à la grande impulsion donnée par M. Ballande.

Avant d'aller plus loin, je me permettrai une réflexion. — Pourquoi jouer des actes entiers ou des séries de scènes interminables, qui fatiguent les spectateurs? — Une audition de dix minutes suffit largement pour juger un artiste.

Parmi ceux que nous avons entendus, plusieurs révèlent de bonnes dispositions, mais beaucoup d'autres laissent à désirer.

Mlle Lindow possède une assez bonne voix, mais elle aurait dû prendre un autre morceau que l'air de *Robin des Bois,* dont elle ne savait pas le premier mot.

Mlle Tanésy est encore bien faible; néanmoins, elle dit à peu près bien le finale du *Songe d'une nuit d'été.*

Nos compliments à Mme Zélo-Duran qui a su vaincre toutes les difficultés de l'air des *Diamants de la Couronne;* cette jeune personne s'est révélée en véritable artiste dans la comédie. Mme Vial a récité d'un ton lugubre et monotone le troisième acte de *Lucrèce Borgia;* M. Péty qui lui donnait la réplique dans *Gennaro* a grand besoin de travailler. A défaut d'un grand talent, M. Danjou dans Don César, de *Ruy Blas,* a montré qu'il avait au moins l'habitude de la scène.

Nous n'en dirons pas autant de M. de Saint-Martin qui a joué Alvarez du *Supplice d'une femme,* d'une façon déplorable.

ALFRED BERTINOT.

LA CHANSON EN PROVINCE

Mon cher Monsieur Patay,

Je vous adresse, pour remettre au comité de la statue de Béranger, 46 fr. 20 centimes, provenant d'une collecte faite samedi soir, à Lyon, au banquet des « Amis de Pierre Dupont » et 18 fr. 80 récoltés en dehors, soit 65 francs.

Notre réunion, comme toujours, a été des plus fraternelles et s'est prolongée fort avant dans la nuit. Il a fallu faire appel à la raison pour nous résoudre à nous séparer. Notre banquet, qui avait été très gai jusqu'à minuit et demi, grâce au concours d'éléments que nous ne possédons pas toujours, reçut une recrudescence d'entrain par l'arrivée de nos amis Lepers et Maugé, qui sont venus nous rejoindre après la représentation du *Tambour Major*, qui obtient un grand succès dans notre ville.

Je me fais un devoir, au nom des « Amis de Pierre Dupont » de rendre hommage au chers amis qui, pendant six heures, nous ont émerveillés par leur talent. Permettez-moi donc, cher directeur, de m'acquitter de cette dette de reconnaissance.

Tout d'abord, mes remerciements les plus sincères à notre ami Moras et à sa dame qui n'avait pas craint d'affronter une société où la plus belle moitié du genre humain ne vient presque jamais, pour nous prodiguer son grand talent de pianiste. M. Moras avec sa voix chaude et vibrante, dirigée avec un talent que l'on rencontre rarement chez les ténors, nous a tenus sous le charme.

Le duo de la *Reine de Chypre* ainsi que *l'Insensé* nous ont permis d'apprécier la rondeur et la puissance d'un organe qui est, d'un bout à l'autre, parfaitement homogène. Nous lui souhaitons dans l'avenir tout le succès qu'il mérite.

Notre ami Lepers nous a chanté l'air des échaudés de *Madame Favart* avec un entrain et une perfection rares. *La Garonne* est une gasconnade qui, dite par lui, a excité une hilarité générale.

Notre ami Maugé, dont vous connaissez le talent de comédien, nous a gratifiés de trois de ses chansons qu'il a chantées avec un goût, un charme indicible. Rien de plus français, de plus spirituel. Maugé est aussi bon poète que bon artiste.

Parmi les amis de Pierre, je dois aussi mentionner l'ami Claude Gauthier qui nous a fait frissonner en nous chantant *la Tombe* et *les Champs vendus*; notre ami Sanaoze qui nous a dit la *Robe* et une scène du *Lion amoureux* en véritable artiste; l'ami Guillermin qni a chanté avec sa verve habituelle *l'Action*, de Pierre Dupont, et *l'Enclume*, œuvre d'un Lyonnais, Peignaux, que je vous recommande. Un jeune garçon, notre ami Chambon, nous a chanté *le Percheron du Rhône, les Carriers* et *le Chêne*, trois œuvres de Pierre Dupont, avec une voix et un sentiment qui nous promettent un excellent interprète de la vraie chanson. Notre ami Dubost de Lautilly, un fervent ami de Pierre, nous a chanté un à-propos qui a provoqué la plus douce gaîté. Enfin, artistes ou amateurs ont rivalisé d'entrain, et samedi est bien une des plus belles soirées que nous ayons jamais eues.

Pour être complet je dois dire que j'ai concouru, dans la mesure de mes moyens, à distraire nos amis en disant *les Cerises* de Pierre Dupont, en donnant la réplique à notre ami Moras dans le duo de la *Reine de Chypre*, enfin en chantant le *Sermon bachique* de Jules Jacob, *la Consolante* de notre ami Chignard, et *Je briserais mon verre*, de Ben-Tayoux.

Les amis que j'oublie me pardonneront, j'en suis sûr.

En attendant le plaisir de vous voir, agréez, cher Monsieur Patay, la cordiale poignée de main que je vous envoie. A. Lumière.

Chronique de la Scala

Samedi, a eu lieu la première représentation de *Tous Marseillais*, opérette en un acte de M. Bézond, musique originale de M. Germain Laurent.

La donnée de cette bouffonnerie est insignifiante, et de sort pas de l'ordinaire ; mais les jeux de scène et les situations comiques, habilement amenés, y abondent, et font le succès de la pièce.

Le but des auteurs était de faire rire ; ils ont parfaitement réussi, c'est tout ce qu'on leur demandait.

Interprétation excellente par MM. Bérod, Brunet, Bienfait et Mlle Worton.

Aucun début important à signaler. Les artistes de la Scala étant tous depuis longtemps aguerris au feu de la rampe, nous nous bornerons à citer les chansonnettes nouvelles qui ont eu le plus de succès ;

Je n' m'attendais pas à ça, de Léon Fournier, musique de Jules Jacob, interprétée par M. Paul Bert.

Ça laisse à désirer, de Brigliano, musique de Brunet, détaillé finement par Mlle Blockette, la transfuge des Folies-Rambuteau.

Ma dernière chanson, de Laroche, musique de Duhem, chantée par M. Debailleul.

Nous remarquons aussi l'amusant Bourgès qui se fait rappeler deux fois, avec *Chapeau jaune et gros mollets* et *Saperlotte et Sacrédié.*

Le duo du *Trouvère*, chanté par le baryton Debailleul et Mme Patry, obtient chaque soir un immense succès.

On ne saurait trop encourager ces tentatives de propagande du grand répertoire au café-concert.

Alfred Bertinot

BIBLIOGRAPHIE

Nocturnes, par Léon Valade. (1)

M. Léon Valade, qui naguère écrivit avec M. Mérat une remarquable traduction rimée de l'*Intermezzo*, prenait plaisir, tandis que son ancien collaborateur revenait en plein Paris, à se bercer encore dans la nuit poétique de Henri Heine. Les *Nocturnes*, qu'il

(1) Vient de paraître, à la librairie A. Patay, 18 rue Bonaparte. En vente chez tous les libraires ; 1 vol. in-18, papier *teinté*, tiré à *petit nombre*, prix : *1 fr. 50.*

nous donne aujourd'hui, sont, comme l'*Intermezzo*, une imitation en vers des célèbres strophes du poète franco-allemand.

Si le caractère de Heine n'a pas toujours donné lieu aux appréciations les plus favorables, en revanche son talent, fait de sentimentalité morbide et d'ardente sensualité, reste au-dessus de toute contestation. Il a joué, en pinçant de ses propres nerfs avec la fièvreuse ironie d'un âpre désespoir, les airs les plus précieux, les plus suaves et les plus pénétrants. *Homo duplex !* a-t-on dit. Il est, certes, un des plus brillants exemples de cette humaine duplicité. Mieux encore! on dirait qu'il y a en lui, non pas un homme double, mais un homme et un Dieu; et quand je lis ses œuvres, il me semble toujours y voir Apollon écorcher Marsyas, Apollon et Marsyas n'étant là du reste que deux aspects différents de sa propre individualité.

M. Léon Valade a interprété ce délicat et nerveux poète avec toute la sympathie possible et la plus musicale virtuosité. Il est entré de plein pied dans le Palais magique des douces et décevantes visions, des adorables et cruelles chimères, des fleurs au splendide et perfide épanouissement, à l'âme enivrante et vénéneuse. Il l'a conquis; il en a saisi et dompté l'insaisissable et capricieux génie, il nous en ouvre à deux battants les portes d'or; il nous en révèle, dans tout leur éclat et dans toute leur intensité, les tendres et douloureux enchantements.

Il n'est pas besoin de très bien savoir la langue du poète imité, pour sentir qu'il a été interprété avec amour, avec fidélité, avec bonheur. La sensation, le sentiment, l'idée, ne semblent rien avoir perdu en force ni en beauté, pour avoir été transplantés sur le domaine de la poésie française. L'expression a gardé une si fraîche et si piquante originalité qu'on ne peut croire à une simple imitation. Le traducteur a dû penser et sentir tout cela à nouveau, pour que le mot juste et la rime exacte aient jailli avec un tel primesaut et un si parfait accord. Il doit en outre, pour avoir accompli ce très harmonieux tour de force, être de longue date profondément initié à toutes les ressources qu'offre le génie de notre langue et de notre prosodie.

Et maintenant, M. Valade nous doit un bon volume de poésie absolument personnelle. Il nous annonce, d'ailleurs, une série de *Tableaux vénitiens*. O Titien, Giorgione et Véronèse !

(*Rappel*). EMILE BLÉMONT.

CHOSES ET AUTRES

Nous avons reçu la lettre suivante :

Paris, le 18 Juin 1880.

Cher Monsieur Patay,

Vous avez inséré, dans le numéro de ce jour, une notice biographique sur Noël Mouret, notice dont le signataire est M. Eugène Imbert. Il y est parlé incidemment de mon père, et c'est avec surprise que j'ai lu la phrase suivante :

« *Durand était la providence quelque peu usurière du* « *coupletier dans l'embarras.* »

Vous comprendrez facilement que j'ai lieu d'être étonné de cette qualification désobligeante, s'appliquant à un homme de bien dont la vie a été toute de dévouement et de confraternité, et qui est mort ne laissant que de bons souvenirs à tous ceux qui l'ont connu. Le signataire de l'article, moins que tout autre, aurait dû l'employer. Vous-même, cher Monsieur Patay, qui avez connu mon père, qui vous comptait au nombre de ses amis, auriez pu, ce me semble, retrancher sans inconvénient pour la valeur de l'article, cette phrase que M. Imbert a probablement laissé tomber de sa plume sans y attacher d'importance.

Vous savez que mon père, loin d'être la *providence quelque peu usurière des coupletiers dans l'embarras*, n'a jamais laissé aucune infortune faire un vain appel à son cœur, et qu'il était toujours le premier à venir en aide aux confrères besoigneux.

Quant au paragraphe qui a rapport à Gustave Leroy, il est complètement faux. Jamais mon père n'a payé une chanson deux francs, et Gustave Leroy, qui venait jusqu'à huit à dix fois par semaine à l'heure des repas chez la *providence usurière*, y trouvait toujours son couvert mis, et souvent sans elle il se serait couché sans souper.

Vous savez comment mon père a été récompensé par Gustave Leroy.

Mais je prêche un converti et ma lettre est déjà assez longue.

Je compte, cher Monsieur Patay, que vous voudrez bien insérer cette lettre dans votre prochain numéro, et je vous prie de me croire votre toujours bien dévoué.

HIPPOLYTE DURAND.

Comme nous l'avions annoncé, la soirée en l'honneur d'Adolphe Vaudry, le compositeur populaire, a eu lieu le 15 juin, rue de Paris, 27, à Belleville. La présidence en a été donnée à Eugène Baillet qui a ouvert la séance en disant : « J'accepte la présidence qui m'est offerte parce que je suis le premier collaborateur de Vaudry. C'est en 1858 qu'il composa sa première musique pour ma chanson *Viens donc*, qui eut aussitôt un grand succès. »

Tout ce que la vieille goguette compte d'amis était là. Mme Vandenesse avait apporté la note gaie à cette petite fête, et Marcel Boucher, l'artiste à la voix sonore et sympathique, a dit avec ampleur *La Gerbe républicaine*, paroles de Mouret, musique de Vaudry. Les bravos n'ont pas manqué à ces deux artistes. La somme nécessaire à l'érection d'une tombe à Vaudry (but de la soirée), a été grandement réunie, et le dimanche suivant, 20 juin, la chanson, représentée par ses plus fervents disciples arrivait, fidèle au rendez-vous, à 4 heures, au cimetière St-Ouen.

Nous avons remarqué, parmi les chansonniers présents, Noël Mouret, Hippolyte Ryon, René Ponsard, Georges Baillet, Gabriel de Gonet, Brulez, Legentil, Guigue, Jules Jeannin, Mme Elie Deleschaux, Evrard, Denanjanes, Clément Casse, et beaucoup d'autres dont les noms nous échappent; le journal la *Chanson* était représenté par son directeur, A. Patay. Chacun portait a la boutonnière, non l'immortelle mais une rose. Une couronne en immortelles rouges

a été placée sur la tombe; elle porte ces mots : *A Vaudry, ses amis, ses collaborateurs.*

Eugène Baillet a pris la parole en ces termes :

« Mes bons amis,

« Nous n'avons plus de regrets à exprimer touchant Vaudry; nous les avons exprimés, à cette place même et en toutes circonstances.

« Aujourd'hui, ce que je désire, c'est de remercier la camaraderie qui a bien voulu se joindre à nous pour décorer la tombe de Vaudry d'une pierre qui rappelle ses succès les plus populaires, et qui marque la sympathie qui entourait l'ami que nous avons perdu il y a un an.

« La fraternité n'est pas un vain mot parmi nous, cette tombe en est la preuve! Car, si peu luxueuse soit-elle, ce qu'elle a coûté a été gagné péniblement et sou par sou par les travailleurs amis de Vaudry qui l'ont érigée. Merci à nos amis anciens et nouveaux.

« Mais remercions particulièrement notre vieux chef de file Noël Mouret, plus infatigable que les jeunes! Son dévouement en cette circonstance a été à la hauteur de son amitié pour le compositeur de *la Religieuse*, et tant que nous aurons parmi nous des cœurs comme le sien, l'oubli ne viendra pas s'asseoir sur la tombe de nos amis. »

Après ces quelques mots écoutés avec recueillement, M. Francis a dit le sonnet suivant, dû à la plume verveuse et colorée de Legentil :

LE BOUT DE L'AN D'ADOLPHE VAUDRY

20 *juin* 1880.

Repose en paix, Vaudry, dans l'humble cimetière,
Dors au milieu de ceux qui te chantaient en chœur;
En cet obscur séjour, la bourgeoisie altière
Ne t'insultera pas de son salut moqueur.

Les jaloux impuissants ne feront point litière
De ces chansons d'azur qui nichaient dans ton cœur,
Car l'inspiration élève une frontière
Qui sépare les sots de l'artiste vainqueur.

Ce siècle vise au front les rêveurs, les poètes,
Et notre indifférence ainsi que les tempêtes
Déracine le chêne et courbe le roseau;

Un jour que tu chantais, Rossini des mansardes,
La misère survint, et de ses mains blafardes,
Comme un méchant enfant, elle étouffa l'oiseau.

Chacun des assistants détacha alors la rose ornant sa boutonnière, et la déposa sur la tombe qui, en un instant, fut couverte de ces fleurs que Vaudry aimait tant de son vivant, et que l'amitié lui prodigue après sa mort. XXX.

Il sera rendu compte, dans notre prochain numéro, du Banquet d'été du Caveau, dit Banquet des mots donnés.

DIXIÈME CONCOURS MENSUEL

Ouvert du 20 mai au 20 juin.

Le grand nombre de pièces reçues nous force à remettre au prochain numéro le résultat du tournoi.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

CONCOURS DRAMATIQUE ET DE DICTION des Sociétés lyriques de Paris.

Quoique beaucoup de Sociétés lyriques soient en vacances pendant l'été, trente ont répondu à l'appel du comité. Le concours commencera le dimanche 27 juin (salle des sociétés lyriques, 23, faubourg du Temple), et aura lieu tous les soirs, jusqu'au dimanche 4 juillet. Cinquante concurrents dont quatre dames doivent prendre part au concours de diction, et un nombre beaucoup plus grand, hommes et dames, doivent interpréter une trentaine d'actes ou fragments d'actes de comédies, vaudevilles et opérettes. Nous rendrons compte de ce concours qui intéresse tous les membres et les habitués des sociétés lyriques, dont le nombre est considérable dans Paris.

Lundi dernier, malgré le mauvais temps, un auditoire assez nombreux assistait à la soirée donnée par la *Fantaisie lyrique*, 167, boulevard Magenta. M. Halphen récite la *Situation* d'une façon fort comique. Grand succès pour M. Villé dans *Saperlotte et Sacrédié;* nous sommes heureux d'annoncer que ce jeune artiste va débuter prochainement à l'Alcazar d'été. L'amusant Vaast recueille de nombreux bravos avec *Une journée à la correctionnelle;* Mlle Marguerite est toujours très applaudie dans l'*Esclave blanche* et *Violettes et Jeunes filles*, ses deux chansons favorites.

MM. de Bar, Fontaine, Cooper frères, Callebert et Victor ont aussi eu leur part de succès.

J'oubliais de vous dire que j'ai joué *Adélaïde et Vermouth*, avec Mlle Marguerite; on m'a dit que la pièce avait bien marché... mais je vous le donne sous toutes réserves. ALFRED BERTINOT.

On nous prie de publier la note suivante :

« Les membres de la Société la *Renaissance* protestent énergiquement contre l'article paru dans *la Chanson* du 13 juin, signé Maxime Guy, annonçant que la moitié des membres de cette Société avaient démissionné pour cause de mauvaise gestion.

« Dans la réunion mensuelle du 4 juin, un vote de confiance a été donné au Bureau; *sept sociétaires* sur trente-un « ainsi que l'établissent les livres » ont démissionné. »

La Lyre de la Gaîté donnera une grande soirée, sous la présidence de dames et avec le concours de nombreux artistes, le samedi 3 juillet, 8, rue Descartes.

L'abondance des matières nous force à remettre au prochain numéro notre Chanson-réclame.

Le Directeur-Gérant : A. PATAY.

Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Cie, 6, rue Martel.

3e ANNÉE. — N° 8. **10** CENTIMES. 3 JUILLET 1880

LA CHANSON

Directeur-Gérant.
A. PATAY

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction
MAXIME GUY

Annonces, la ligne... 1 »
Réclames, — 2 »

La chanson, comme la baïonnette est une arme française.
J. CLARETIE.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............ 6 fr.
» six mois.......... 3 »
Etranger, un an........... 8 »

A l'occasion de la Fête nationale du 14 juillet, la "CHANSON" publiera un numéro exceptionnel appelé à un très grand succès.

SOMMAIRE :

GALERIE DES CHANSONNIERS : DÉJAZET

Déjazet ! Nous écrivons toujours ce nom avec une joie attendrie. Aucune femme, au théâtre, ne nous causa de plaisirs aussi vifs, et n'aida plus à notre éducation artistique.

Nous avons connu Déjazet pendant quinze années. Il nous souvient comme d'hier du premier jour où nous la vîmes. C'était pendant le carnaval de 1861 ; nous arpentions les boulevards enguenillés et bruyants, triste ainsi qu'il convenait à un timide, quand un ami, prenant en pitié notre confusion juvénile, nous tira de la foule, et, sans avertissement, nous conduisit au plus humble étage d'un petit théâtre du boulevard du Temple. L'affiche annonçait *les Trois Gamins*, vaudeville. La salle était comble, mais silencieuse. Au-delà de la rampe faiblement éclairée, un rideau représentait, sous quarante aspects différents, une actrice qu'on nous dit être la fée de la maison. Le nom de Déjazet n'éveilla guère en nous qu'un sentiment de curiosité, surexcité par le souvenir de lectures furtives, anecdotes galantes ou comédies alertes, et les promesses de plaisir qu'on se faisait à nos côtés nous cuirassèrent uniquement d'exigence.



La toile levée, un dialogue assez vulgaire s'engagea, puis un gamin parut, blond et rose, malicieux, gambadant et chantant : c'était Déjazet.

Nous nous sentîmes bientôt en présence d'un grand art. Ce personnage, en effet, n'avait d'un gamin que le nom ; faux dans son caractère, fantaisiste dans son costume et son maintien, il semblait exact, cependant, au plus grand nombre, et séduisait. Poétiser nous a toujours paru méritoire ; nous sûmes d'abord gré à l'artiste de ne s'être point astreinte à la copie facile de malpropretés physiques ou morales. Le spectacle continuant, Déjazet se livra tout entière au public ;

nous fûmes désarmé, aux instants du dialogue, par sa connaissance profonde des détails, sa manière unique de souligner et d'atténuer à la fois le mot scabreux, et conquis, à l'audition des couplets, par la fraîcheur de son organe et l'expression de son talent musical. Autour de nous, chaque spectateur, épanoui, battait des mains. Nous partîmes, songeur, pour revenir le lendemain, puis le jour suivant, et dès lors, à son insu, Déjazet eut dans l'ombre un admirateur infatigable, véhément, pris de ce sentiment exalté que les reines de théâtre inspirent seules, et qui a tout de l'amour, sauf l'égoïsme et la déraison.

Nous compterions par centaines les soirées heureuses dont nous lui fûmes redevables. Nous l'étudiâmes, sur des scènes diverses, dans plus de vingt rôles ; partout et dans tout Déjazet demeura pour nous la personnalité singulière, poétique, charmante, du premier jour.

Pauline-Virginie Déjazet était née à Paris, rue Saint-André-des-Arts, le 30 août 1798. Son père, Jean Déjazet, exerçait la profession de tailleur ; l'argent qu'il en retirait ne pouvant suffire à l'entretien de sa famille composée de treize enfants, plusieurs de ces enfants y suppléaient en figurant dans les ballets de l'Opéra. On pensa naturellement à élever Virginie pour un emploi semblable. Dès qu'elle put marcher, sa sœur Thérèse et le chorégraphe Gardel lui prodiguèrent des leçons. Elle en profita vite ; à cinq ans, en effet, elle débutait comme danseuse sur le petit théâtre des Capucines.

Le théâtre des Jeunes-Artistes, celui des Jeunes-Élèves, le Vaudeville et les Variétés engagèrent successivement Virginie pour lui confier des personnages d'enfants, d'amoureuses ou de soubrettes. En 1821, elle débuta au Gymnase, y fit quelques créations heureuses, et s'engagea ensuite aux Nouveautés (1828), puis au Palais-Royal (1831). C'est à ce dernier théâtre que Déjazet remporta ses plus éclatants succès : *les Chansons de Béranger*, *Létorières*, *les Premières armes de Richelieu*, *Vert-Vert*, *Indiana et Charlemagne*, *la Fille de Dominique*, *Voltaire en vacances* et cent autres. Le Palais-Royal, pourtant, se sépara d'elle, en 1844, pour une mesquine question d'intérêt, et, pendant seize ans, Déjazet alla de scène en scène, retrouvant constamment la vogue et la sympathie publique. Elle put alors tenter de travailler chez elle. Le petit théâtre des Folies-Nouvelles, acheté et rouvert sous son nom, la vit d'abord reprendre ou créer avec bonheur quantité d'ouvrages : *les Premières armes de Figaro*, *Monsieur Garat*, *Grain de Sable*, *Lauzun*, *Gentil-Bernard*, *le Dégel*, *les Pistolets de mon père*, etc. ; puis la fortune se lassa et, en 1870, le théâtre Déjazet ferma, tandis que sa patronne recommençait sa vie nomade.

On apprit tout-à-coup qu'elle était malade et pauvre dans une maison de Montmartre. Ce fut partout un étonnement indigné. *Le Gaulois* émit, le premier, l'idée d'une solennité artistique en l'honneur et au profit de l'illustre comédienne. Tous les journaux l'approuvèrent et offrirent leur concours. L'élan, digne de Paris, eut des résultats dignes de celle qui l'inspirait. Une représentation superbe, donnée à l'Opéra le 27 septembre 1874, la tombola qui suivit, divers bénéfices organisés en province, produisirent une somme considérable, qui, bien que bizarrement employée par les promoteurs de cette œuvre charitable, suffit à assurer la tranquilité des derniers jours de Déjazet. Elle mourut à Paris, le 1er décembre 1875, laissant d'unanimes regrets.

Les rôles établis par Déjazet, et dont la nomenclature emplirait aisément un numéro de ce journal, se peuvent résumer en deux créations inoubliables : *Gentil-Bernard* et *Frétillon*. Etre une grisette avenante, insoucieuse de la grammaire et de la morale, ou quelque amoureux imberbe, joli comme une fille, ardent comme un garçon, jetant à tous les vents madrigaux et baisers, fut, à vrai dire, l'unique travail de Déjazet.

Les auteurs, au lentemain d'un succès, copiaient servilement ses allures pour lui fournir un rôle favorable, et privaient ainsi le public du plaisir de voir son intelligence aux prises avec une idée neuve. On s'étonnait avec raison de la voir imprimer un cachet dissemblable à des personnages visiblement taillés sur le même patron. L'actrice faisait la pièce. Elle possédait un talent original, agissant, sans âge ni sexe. Sa caractéristique était l'esprit, un esprit continu, mordant, féminin au-delà de toute expression ; son défaut grave, le manque de vérité, tenait exclusivement à l'invraisemblance et aux difficultés du genre qu'elle porta si haut. Rien de plus faux et de plus scabreux, en effet, que le point de départ de ces œuvres où le même individu doit intéresser les désirs de tous : des femmes en tant que personnage fictif, des hommes en tant que personnage réel. Mais elle avait le goût, la distinction, la grâce, et ce don rare, indéfinissable et irrésistible : le charme.

La quantité de vaudevilles représentés par Déjazet, l'art immense et personnel qu'elle dépensait dans les innombrables couplets qui parsemaient ses rôles, suffiraient à justifier son admission dans la galerie ouverte par nous aux célébrités chansonnières. Mais Déjazet ne se contentait pas de chanter merveilleusement les vers des autres, elle en écrivait elle-même de très jolis. Qu'on en juge par ces couplets, adressés aux auteurs de *Madame Favart*, en faveur du fils malheureux de la célèbre comédienne qu'elle personnifiait alors :

Gentil Masson, joyeux Saintine,
Vous dont l'esprit est opulent,
A la vieillesse qui s'incline
Donnez l'obole du talent.
Vous qui m'avez faite quêteuse
Par le prestige de votre art...
Que ma demande soit heureuse :
Donnez au fils de madame Favart !

Quand par votre plume légère,
Leurs noms sont encore ennoblis,
Que le triomphe de la mère
Soulage les malheurs du fils !
Et, chaque soir plus courageuse,
Cent fois je bénirai mon art
Qui m'aura faite la quêteuse
Des deux auteurs de *Madame Favart !*

L'intelligente et libérale société du Caveau avait eu bien garde de ne point se faire représenter à la solennité donnée à l'Opéra en l'honneur de la fée des couplets. Des vers émus, composés pour la circonstance par Eugène Grangé, y furent chantés avec grand effet. Déjazet touchée voulut en remercier le Caveau. Le 2 octobre 1874, elle pénétrait au sein de ces agapes qu'on rendues célèbres nos maîtres chansonniers. Elle y fut fêtée, comme bien on pense. Couplets, sonnets, rondeaux, chantèrent pour elle à l'envi. Elle riposta par des chansons dites avec tant d'esprit et de verve que l'assemblée, à l'unanimité, lui décerna, sur la proposition de Grangé, la présidence honoraire, vacante par le décès de Janin.

Aucune femme n'avait obtenu jusqu'alors la faveur d'être reçue par l'Académie chansonnière; aucune, vraisemblablement, ne l'obtiendra dans l'avenir. Déjazet s'était formée sans modèle, elle n'eut jamais de rivale et n'a point laissé d'héritière.

L.-Henry Lecomte.

REVUE DE LA MUSIQUE POPULAIRE

OPÉRA-COMIQUE. — *Lalla-Rouck.*

C'est le voyage de Lalla-Rouck, jeune princesse d'une cour orientale qui va rejoindre son fiancé, souverain lui-même d'un royaume ami. On jurerait à la voir qu'elle s'éloigne à regret. Sans doute les fatigues, l'ennui de la route, l'incessante obsession de ceux qui l'accompagnent lui font regretter sa patrie. Puis, l'enfant est précoce; elle ne voit pas la nécessité d'aller si loin chercher un mari.

» Sous le feuillage sombre,
« Il venait chaque soir... »

Depuis son départ, cette ombre a suivi ses pas; sous les traits d'un pauvre chanteur, elle a conquis l'amour de la belle voyageuse; elle sera aimée sous le manteau de pourpre quand elle placera sa couronne sur le front de l'amante interdite.

Cette donnée fournit deux actes d'inspiration exquise, agrémentés des incidents qui surviennent au théâtre quand une amoureuse espiègle, une suivante complice et un vieux protecteur se trouvent réunis.

Le vieux, infatué de son importance avait, au premier acte, l'air vainqueur d'un homme sûr de lui-même :

« De près ou de loin,
« Il faut avec soin,
« Surveiller la belle... »

Maintenant, quelle mine piteuse, quelle figure grotesque!

« Ah! funeste ambassade... »

La suivante Mirza, plus avisée, rit de lui et sert de Figaro à l'aimable Rosine :

« Si vous ne savez plus aimer... »

La petite reine rêve toujours :

« Nuit d'amour, nuit parfumée... »

Le roi soupire une romance peu originale, simple succès d'interprétation, puis une barcarolle caressante.

Tout cela sur un fonds vaporeux formé par des ensembles d'une saveur délicieuse :

« C'est ici le pays des roses... »
« Voici le repos du soir... »

L'opéra de Félicien David est de 1869. On l'a repris plusieurs fois, toujours avec succès. Tous les amis de la chanson doivent connaître ce chef-d'œuvre qui leur tend la main.

Basses prédestinées aux rôles d'éternels dupés, à vous les couplets de Baskir; vous, ténors, soyez un instant esclaves et rois, adressez à vos maîtresses les couplets de Noureddin. Gracieux soprani, les rêveries d'une amante vous procureront peut-être un mari, et si l'une de vous, passant devant un miroir, a lu sur son visage l'expression d'une coquetterie mutine, qu'elle dise les moqueries de Mirza.

Et toi, public impassible, qui verrais sans frémir les trois gorgones combattre sur la scène, secoue un peu ta somnolence, prends la peine d'émettre une opinion : tu perdrais l'habitude d'avoir du jugement.

A. Edéma.

Société lyrique et littéraire du Caveau

Banquet des Mots donnés

Le troisième vendredi de juin, la société du Caveau s'est réunie, comme tous les ans, à pareille époque, en banquet d'été. C'est le banquet des *Mots donnés.*

Cette nécessité de traiter à jour fixe un sujet imposé par le sort, car c'est le sort qui assigne à *presque* tous les membres le *mot* qui doit leur inspirer une chanson, ne laisse pas d'être quelquefois dure et réduit quelques esprits à de grands efforts de travail. D'autres, au contraire, semblent se jouer des obstacles. Le sujet est-il aride : ils y cueillent des fleurs; triste : ils l'égayent. D'ailleurs, les chansonniers du Caveau sont rompus à cet exercice de haute voltige, et rarement ils manquent leur coup.

Les Environs de Paris, tel était le titre général des *Mots donnés.* Argenteuil, Bondy, Bougival, Chantilly, Charenton, Maisons-Laffitte, Palaiseau, Rambouillet, Saint-Denis, Saint-Germain, Saint-Leu, et d'autres localités plus ou moins célèbres, ont successivement défilé devant nous, tantôt décrites minutieusement ou rehaussées par des souvenirs historiques, tantôt servant comme de prétexte à des couplets *à côté.* Ensemble, au total, très varié et très intéressant. Un membre ordinairement peu assidu, Lagoguée, est venu jeter sa note gauloise, et sa *Laitière de Montfermeil* a fait le plus vif plaisir. Fénée, dans une longue complainte sur *Saint-Denis* (air de La Palisse), a trouvé des couplets tout-à-fait comiques. Le *Charenton*, de Duprez, le *Bondy*, de Jullien, les *Vertus*, de votre serviteur, rentrent bien aussi dans le genre de la chanson proprement dite. Au contraire, *Saint-Leu, Maisons-Laffitte* et *Chantilly* ont donné à Jules Petit, à Mouton-Dufraisse et à Grangé un cadre heu-

reux pour développer, en même temps qu'une érudition sobre, des qualités plus sérieuses ; fines descriptions, anecdotes piquantes, réflexions élevées, font de ces morceaux autant de petits poèmes. Lagarde a traité *Palaiseau* d'une manière exclusivement historique, en retraçant l'épisode de la *Pie voleuse*. Saint-Germain, enfin, qui n'a aucune prétention à la laideur, s'est débattu comme un beau diable contre *Saint-Germain en Laye*. Il l'a retourné sous toutes ses faces, le retapant, le retroussant, l'allongeant, et en exprimant, en somme, des couplets spirituels.

Dire que les Guides-Joanne, ainsi que le Didot-Bottin, sont restés étrangers à cette dépense d'érudition poétisée, ce serait déguiser la vérité. Le livre de Labédollière sur les *Environs de Paris* a dû fournir aussi son contingent de renseignements curieux. Mais on a beau être chansonnier : on ne renferme pas pour cela une encyclopédie dans sa tête, et celui qui n'étudie pas l'histoire s'expose quelquefois à inventer... la poudre à canon.

Le volume spécial qui doit contenir toutes les poésies lues ou chantées à ce banquet, et en outre les chansons des absents, sera attendu avec impatience et lu avec plaisir.

Eug. Imbert.

CONCOURS DE LA LICE CHANSONNIÈRE

SUJETS LIBRES (3e *Prix*).

A ROBINSON

Amants, imitez le pinson ;
Fuyez Paris superbe !
Venez aimer *à Robinson*
Et vous rouler dans l'herbe.

Vous verrez en visitant Sceaux,
Par quelque jour de fête,
Près l'église aux frêles arceaux,
Le buste d'un poète.
Dans ce pays calme et riant
Qui vit ton œuvre éclore,
Sur ta tombe, doux Florian !
Tu nous charmes encore.
Amants, etc...

Prenez à droite le chemin
Où la glycine pousse :
Suivez les buissons de jasmin,
Les deux pieds dans la mousse ;
Et vous atteindrez *Robinson*,
Un nid dans la verdure,
Où l'Amour redit sa chanson
Tant que le beau temps dure.
Amants, etc...

Là, cent fois, grâce au dieu malin,
Bonnet de jouvencelle
A sauté, faute de moulin,
Par dessus la tonnelle.
Dans ce cabaret si vanté,
La nappe est toujours mise ;
Et l'on y célèbre l'été
En manches de chemise.
Amants, etc...

Tout en haut du vieux marronnier,
Est un joyeux asile
Où le vin coule à plein panier,
Où s'aimer est facile.
Et quand le panier redescend
Les bouteilles sont vides,
Le cœur se croit adolescent,
Le front n'a plus de rides.
Amants, etc...

Escaladez les échelons,
Grimpez, couples ingambes
Les grisettes aux cheveux blonds
Vont vous montrer leurs jambes...
En rajustant leur cotillon,
Elles prendront des poses
Qu'on pourra voir de Chatillon
A Fontenay-aux-Roses !
Amants, etc...

Les rameaux fleuris et touffus,
Les liserons en tresses,
Laissent passer des bruits confus
De chants et de caresses...
Mais le chaume vert de gazon
Vous dérobe et vous garde,
Mieux que le châle que Lison
Pendait à sa mansarde.
Amants, etc...

Que tenter en cet heureux coin ?
Une tendre aventure...
On n'a qu'un pinson pour témoin,
Qui rit à la nature.
Ce virtuose des grands bois
Est à coup sûr un sage,
Puisqu'il préfère au bord des toits,
Un abri de feuillage.
Amants, imitez le pinson ;
Fuyez Paris superbe !
Venez aimer *à Robinson*
Et vous rouler dans l'herbe.

Bourdelin.

Cette chanson est la dernière de celles couronnées au double concours de la *Lice*.
Les prix seront délivrés par M. Charles Péan, secrétaire, faubourg du Temple, 96.

DINER DU CERCLE PIGALLE

Le *Cercle Pigalle*, connu depuis longtemps pour ses revues de fin d'année, a fondé, depuis quelques mois, un diner mensuel. Le huitième a eu lieu le lundi 14 juin, chez Laurent, boulevard de Clichy.
Une lettre style assommoir avait convié les invités qui se sont rendus avec empressement à cette invitation... distinguée. Le président d'honneur, M. E. Adam, le sympathique secrétaire général du théâtre

des Arts, a porté au dessert un toast aux bons organisateurs de la fête, MM. A. Gauthier et A. Ducoing, puis au président du *Cercle Pigalle,* M. J. Chennevard. Ce dernier a répondu par une boutade humoristique fort spirituelle sur M. E. Adam qui ne se sentait plus de joie, puis les chants ont commencé.

M. Foubert a ouvert le feu par une bonne vieille chanson, *le Fait,* puis M. Fromentin a enlevé la salle par sa chaleureuse manière d'interpréter *Jeanne est grise,* de Ben Tayoux, et le *Coucher,* d'un autre auteur.

M. Victor Lagoguée, l'un des doyens du cercle et membre du *Caveau,* a dit avec sa finesse habituelle la *Laitière de Montfermeil,* sa dernière et toute gracieuse composition qui fait partie de la série des mots donnés du Caveau, *les Environs de Paris* ; enfin, voulant participer à l'éclat de cette soirée, nous avons entendu M. J. Lévy dans *Heureusement* et *Malheureusement* ; M. Boejat a joué sur l'accordéon l'ouverture des *Dragons de Villars,* M. Maires a chanté *M. Beautemps,* M. Soumis a fort bien détaillé une chanson de Judic intitulée *Un Gaillard* ; puis la *Bénédiction,* de Coppée, dite avec talent par M. Chapron, est venue jeter sa note grave et majestueuse. M. Krauss, encore un doyen du Cercle, a donné un joli échantillon d'esprit gaulois en lisant le prospectus d'un nouveau journal qui va se fonder sous le titre du *Petit carré,* et se disposant à satisfaire les besoins de l'humanité. Mais le clou de la soirée était certainement la présence de M. Jules Ruel, ancien membre du *Caveau* et de *la Lice,* l'un des fondateurs du *Cercle Pigalle,* et de M. Charelli, le charmant ténor pensionnaire de l'Opéra-Comique. Le premier nous a dit trois de ses productions ; nous en publions une, *Ça laisse à désirer,* que nos lecteurs liront avec plaisir ; l'accueil le plus chaleureux a été fait à ces jolies compositions pleines du véritable esprit français et d'un patriotisme de bon aloi. M. Charelli enfin a donné avec la meilleure grâce du monde, l'air de *Jérusalem,* la romance de *Mignon,* et celle de *Martha.* Sa voix fraîche et puissante, conduite en véritable artiste, a produit la plus vive émotion sur tous les invités, et chaque morceau a été salué de plusieurs salves d'applaudissement.

On s'est séparé à onze heures passées en se donnant rendez-vous au mois prochain. Personne n'y manquera, car M. Jules Ruel a bien voulu accepter la présidence du neuvième dîner, cet attrait nous assure encore une bonne soirée. Allons, les dîners du Cercle sont bien fondés maintenant, ils alterneront avec ceux du *Bon Bock.* Le *Cercle Pigalle* n'avait nullement besoin de fonder ces agréables banquets pour être connu ; tout le monde a entendu parler de ses *Revues* indépendantes jouées avec tant de succès sous l'Empire et sous l'Ordre moral, par ces comédiens auteurs-amateurs.

Les convives étaient au nombre de 60, plus des deux tiers membres du *Cercle Pigalle* ; les invités presque tous auteurs, artistes, chanteurs.

Beaucoup de gaîté, d'expansion, d'entrain, et ce qui ne gâte rien, un dîner excellent.

Le piano était habilement tenu par M. Gauthier père.

ÇA LAISSE A DÉSIRER

A mes jeunes et vieux amis du Cercle Pigalle.
Un de ses anciens membres, 1852-1853.

Suivant Pangloss, dans le meilleur des mondes,
Tout va très bien et tout est pour le mieux :
Je crois, malgré ces paroles profondes,
Qu'on y décrit un cercle vicieux.
Quand nous voyons triompher la sottise,
D'un vain espoir le talent se leurrer,
Et maint auteur placer sa... marchandise,
Ça laisse à désirer.

Le Créateur voyant le premier homme
S'ennuyer seul, d'Eve lui fit cadeau ;
« Croque la femme et respecte la pomme, »
— Dit l'Eternel — « ou gare à mon bedeau. »
Pour nos époux bientôt le doux mystère,
N'en est plus un... Dieu les voit délirer...
Une heure après, ils gémissaient sur terre ;
Ça laisse à désirer.

Depuis ce jour jusqu'à l'heure où nous sommes,
A nos regrets rien n'a pu mettre un frein ;
Maudits pépins, vous coûtez cher aux hommes,
Matin et soir, c'est le même refrain.
De son destin nul mortel en ce monde
N'est satisfait, le mal semble empirer.
Jeunes et vieux, nous crient à la ronde :
Ça laisse à désirer.

Eh bien ! docteur, comment vont les affaires?
Demande un jour au célèbre Ricord,
Un médecin connu de ses confrères,
Comme excellent pourvoyeur de la mort.
Pas mal, et vous? fait avec bonhomie,
Notre savant, l'autre de soupirer :
Des fluxions, mais pas d'épidémie,
Ça laisse à désirer.

Un malfaiteur entre deux bons gendarmes,
Comparaissait devant un tribunal,
Quand le bandit se lève et fond en larmes,
(J'ai lu cela dans le *Petit Journal*).
« Un mot » dit-il — et montrant des menottes,
Ses deux voisins qu'on voyait transpirer ;
« Quand ces Messieurs s'agitent dans leurs bottes,
« Ça laisse à désirer. »

Une maman à sa fille naïve
Qu'elle initie aux devoirs de l'hymen,
En l'embrassant disait : quoiqu'il arrive,
Résigne-toi, ma chérie ; à demain.
A travers l'huis, au lever de l'aurore,
L'oreille au guet, elle entend murmurer :
« Deux mots à peine et Félix dort encore,
« Ça laisse à désirer. »

« La République est des malheurs le pire. »
— Dit Ratapoil, d'un accent convaincu ; —
« Mais, grâce au ciel, immortel est l'Empire,
« Puisqu'à Sedan, même, il a survécu.
« D'un prince aimé, j'honore la mémoire,
« Et pour Victor, il me faut conspirer,
« Quant au papa, c'est connu, comme gloire,
« Ça laisse à désirer. »

Prendre le temps comme il vient et sa femme
Par la... douceur, c'est encore le plus sûr.
Pour travailler au salut de son âme,
Escobarder, mince, oh ! la, la ! c'est dur.

Dans l'Océan pousser sa belle-mère,
C'est naturel, on aime à respirer,
Mais qu'un plongeur l'arrache à l'onde amère,
Ça laisse à désirer.

Salut à toi, joyeux Cercle Pigalle!
A ton banquet il m'est doux de m'asseoir,
Quel renouveau, ma joie et sans égale,
Je rajeunis d'au moins trente ans, ce soir,
Mais de mon front bientôt sexagénaire,
Ma chevelure a le tort d'émigrer,
Près du beau sexe en service ordinaire,
Ça laisse à désirer.

J. RUEL.

CHRONIQUE DES CONCERTS

ELDORADO

L'engagement de Perrin, qui touchait à son terme, vient d'être renouvelé pour une nouvelle période. C'est le sixième engagement signé par l'excellent artiste depuis son entrée à l'Eldorado, où il se fait applaudir depuis seize ans.

Mlle PAZZOTTI s'est fait applaudir dans une valse de M. Frantz Liouville : *C'est l'Amour*, paroles de M. Théolier.

Mlle DUPARC a créé avec succès *Zorah la Mauresque*, chanson arabe de M. Laurencin, musique charmante de M. Paul Henrion.

ANTONY a fait un succès de sa première création : *Ma femme est en voyage*, paroles de MM. Villemer et Delormel, musique de M. Ch. Pourny.

L'Eldorado ne pouvait laisser passer la distribution des drapeaux à l'armée sans célébrer cette fête patriotique par une œuvre de circonstance.

M. A. Honoré, l'auteur de *Jemmapes*, a écrit, à cette occasion un poëme : *Salut au drapeau!* qui sera dit par Victorin Armand.

Mlle Amiati, toujours fêtée, a repris une de ses meilleures chansons dramatiques : *Amour, Folie!*

A. R.

AMBASSADEURS — SCALA

Malgré le temps peu favorable, le concert des AMBASSADEURS encaisse chaque soir de belles recettes, grâce à son programme toujours varié, et à l'excellente composition de sa troupe. Au premier rang il convient de citer :

M. Libert, le dénicheur de succès, toujours très applaudi dans sa chanson *Pstt, pstt* ;

M. Arnaud, qui détaille très finement les nombreuses scènes comiques qui composent son répertoire ;

Mme Faure obtient aussi un grand succès avec *Ipsiboé*, une chanson nouvelle des plus originales.

Parmi les nouveautés à succès, nous remarquons :

Sur le paquebot, grande scène à transformation de MM. Baumaine et Blondelet, exécutée par l'amusant Reyar, et *les Cris de la rue*, saynète-panorama des mêmes auteurs, musique de Deransart. Cette spirituelle bouffonnerie est enlevée avec brio par une partie de la troupe. C'est avec plaisir que nous enregistrons l'immense succès de Mlle Jenny Milss, la célèbre danseuse anglaise.

Enfin, comme *great attraction*, les frères Léopold, remarquables dans leurs acrobaties musicales, et les tours surprenants qu'ils exécutent sur la barre fixe.

J'oubliais le plus petit — de taille — je veux parler du jeune Norbet, petit prodige âgé de 9 ans 1/2, à qui le public fait chaque soir une grande ovation.

Tous Marseillais, l'amusante opérette de MM. Bezond et Germain Laurent, tient toujours l'affiche de la *Scala* avec le même succès. Quelques chansonnettes nouvelles par Mmes Worton, Patry, Mialet, Zélia et Marguerita, forment un programme très attrayant.

Samedi, nous sommes arrivés juste à temps pour constater le nouveau triomphe de M. Debailleul, dans sa chanson patriotique *Voilà pourquoi j'aime les ouvriers*. Le sympathique artiste s'est pénétré de la jolie poésie de M. Villemer, et a rendu avec talent la musique vigoureuse de M. Girard.

Bourgès un peu indisposé, n'a pu créer sa nouvelle chanson, *Le vin ça ravigote*.

Alfred BERTINOT.

Notre collaborateur BERTINOT donnera dans chaque n° une chronique des concerts. Nous informons MM. les directeurs que lui seul est chargé de se présenter au nom du journal *La Chanson*; nous les prions de lui réserver le même accueil qu'à nous.

A. P.

LE BANQUET DES QUATRE SAISONS

Le 21 juin dernier a eu lieu chez Marguery la 26e réunion trimestrielle du banquet des Quatre Saisons, sous la présidence de M. Descors, le nouveau président. Cette société de chansonniers, fondée par M. Alexandre Roy, réunit les poëtes (?) les plus égrillards de notre époque. L. Hugonis, J. Miolle, N. Chaperon, etc., sont les plus vives fleurs de ce joli bouquet. Il est impossible de reproduire la dernière chanson de Louis Hugonis, qui a obtenu un si formidable succès, mais nous nous empressons de publier le sonnet réaliste suivant, de M. J. Nicolle, qui donne *timidement* la note des œuvres des joyeux marchands des quatre saisons.

Sonnet.

Quand tu chantes Phœbus ou le ciel étoilé,
Quand tu chantes les bois et la verte campagne,
Tes accents les plus doux appellent la compagne
Vers qui ton cœur naïf soudain s'est envolé.

Oh! poëte imprudent! Ton pauvre esprit voilé,
Ignore donc qu'à deux la vie est pis qu'un bagne,
Où le boulet rivé toujours vous accompagne.
En amour, crois-le bien, le plus fin est volé?...

Si j'aime errer le soir pensif et solitaire,
Si je... mais je m'arrête... Ah bah! pourquoi me taire.
Que mon prestige y gagne, ou bien y perde; mais

Si j'adore les blés, la vigne et le bocage,
Si je cherche en les bois le plus épais feuillage,
C'est pour faire... Voilà, je n'oserai jamais.

J. NICOLLE.

CONCERT DE L'ÉCOLE GALIN-PARIS-CHEVÉ

Le concert gratuit, donné par l'Ecole Galin-Paris-Chevé au Trocadéro, a été des plus brillants : en effet, l'élément populaire qui y dominait dans une large part concourait à lui donner ce caractère grandiose que revêt la musique, faite par les masses pour les masses.

Les chœurs (de 300 exécutants) se sont fait remarquer par leur ensemble, ainsi que par leur netteté d'attaque, qualités difficiles à obtenir avec un chœur aussi nombreux.

Nos félicitations sincères à M. Guilmant, le sympathique organiste, qui a su mettre son talent à la portée du public en interprétant délicieusement sur l'orgue les maîtres de l'école moderne, tels que Lefébure, Wély, Lemmens, etc.

Nous ne pouvons, faute d'espace, nous arrêter plus longtemps sur cet intéressant concert ; nous terminerons en félicitant bien sincèrement M. Chevé, l'intelligent directeur de l'Ecole, des résultats remarquables qu'il a obtenus, et nous attendrons la prochaine occasion d'apprécier les progrès de l'Ecole Galin-Paris-Chevé.

TH. PORET.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Le samedi 26 juin, la société des *Epicuriens* a offert une grande fête de nuit, au Château-Rouge, à toutes les sociétés lyriques de Paris. Favorisée d'un temps splendide, cette fête a pleinement réussi. A 1 heure il y a eu course aux canards, suivie d'un superbe feu d'artifice et d'un brillant concert, donné dans les jardins éclairés à giorno. Puis on a dansé jusqu'au jour, et c'est avec regret qu'on s'est séparé à 6 heures du matin en emportant un joyeux souvenir de cette fête charmante.

M. G.

La Lyre Républicaine, transférée café du Globe, boulevard de Strasbourg, a donné le 30 juin une représentation extraordinaire avec le concours des meilleurs artistes des concerts de Paris. Nous rendrons compte dans notre prochain numéro de cette intéressante soirée.

L'*Union Lyrique* donnera demain, 4 juillet, une grande soirée, au bénéfice de M. Villé, le sympathique artiste qui doit débuter prochainement à l'Alcazar d'été.

La société lyrique *le Pinson* annonce, pour le 14 juillet, un grand bal de nuit au bénéfice des pauvres dans son local habituel, café Bouret, 44, boulevard du Temple.

ALFRED BERTINOT.

Nous rendrons compte du concours dramatique et de diction des sociétés lyriques, dans son ensemble, aussitôt qu'il sera terminé.

DIXIÈME CONCOURS MENSUEL

Ouvert du 20 mai au 20 juin.

1er prix : *La Noce de ma sœur*, de M. J. Larguier, *Paris*.

2e prix : *Les Origines*, par M. Louis Bogey, *Suisse*.

3e *Le Peuple de Paris*, par M. Edmond Bérenguier, *Var*.

Nous publierons ces trois pièces dans nos prochains nos. 59 concurrents ont pris part au concours.

CHOSES ET AUTRES

ONZIÈME CONCOURS MENSUEL

Ouvert du 20 juin au 20 juillet.

Nos abonnés seuls ont droit d'y prendre part, avec une chanson de six couplets au plus, avec ou sans refrain.

A l'avenir nous publierons, en même temps que la pièce qui aura obtenu le 1er prix, une petite notice et le portrait de l'auteur couronné, s'il y consent.

Mme Perrotin, veuve de l'éditeur de ce nom, a fait présent au musée Carnavalet de divers objets ayant appartenu à Béranger : sa pendule, son fauteuil et son dernier chapeau.

La Société des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de Musique est en pleine prospérité, si l'on en juge par les chiffres. La répartition de janvier était de 130,899 fr. 94 c. ; celle d'avril de 141,172 fr. 78 c. ; celle de juillet prochain sera de 145,465 fr. 85 c. ! !

M. Rollot vient d'interjeter appel du jugement du 27 mai.

Le CONCOURS DE VICTOR HUGO, ouvert par l'*Union littéraire* (13, rue de Médicis), vient de reculer la date de sa clôture au 31 juillet. Le jury est composé de MM. Théodore de Banville, François Coppée, Léon Valade, *secrétaire*, Bertol Graivil.

La Société nationale d'encouragement au bien a décerné, dans sa séance publique du 23 mai dernier, une médaille d'honneur à M. Casimir Pertus, pour son poème l'*Epopée du drapeau*, poème véritablement national. Jamais la République n'a inspiré des accents plus vigoureux et plus patriotiques : cette épopée est la *Marseillaise* de l'histoire.

Nous souhaitons la bienvenue à la *Petite Gaule*, journal hebdomadaire littéraire, artistique, ayant à sa tête MM. Georges Berry pour directeur, et Pagès de Noyez comme rédacteur en chef.

Hymne au Drapeau Français, chant patriotique de V. Gresset et Constant Saclé, musique de Bovery, sera, à partir du 11 juillet, interprété sur plusieurs théâtres et concerts. Nous lui prédisons le plus grand succès.

En vente à notre librairie : *Place aux Femmes!* poème par notre collaborateur J. A. Fauché. Prix 30 c. Cette poésie a obtenu une médaille au concours poétique de Bordeaux.

LA CHANSON, étant donnée l'importance de son tirage, doit se trouver chez tous les libraires, marchands de journaux, et dans tous les kiosques de Paris. Nous prions les acheteurs au numéro de la réclamer instamment dès le samedi matin, et de nous signaler les omissions qui pourraient être faites par les porteurs dans certains quartiers.

Nous avons réimprimé le no 2, qui était épuisé, on pourra donc se procurer tous les nos parus jusqu'à ce jour, chez tous les marchands.

V'LA C'QUE C'EST QU'UN ENTERR'MENT[1]

TABLEAU POPULAIRE

Paroles de
EUGÈNE IMBERT

Musique de
DAUVERGNE

1er Couplet.

Encore un billet de fair' part! Qu'est-c' qu'est donc mort? C'est l'pèr' Gaspard, Mon vieux patron d'apprentissage; Brave homm', c'est dommage; Mais j'aim' le fromage, J'ai la flème: Allons-y gaiement! V'là c'que c'est qu'un enterr'ment

En attendant le corbillard,
L'un fait sa fin' parti' d'billard.
Un autre que la soif galope
En vrai misanthrope
Va seul boir' sa chope;
C'tte boisson pousse au sentiment.
V'là c'que c'est qu'un enterr'ment.

Lentement, d'un pas de docteur,
Arrive enfin l'ordonnateur;
Et pendant qu' la veuv' se lamente,
La foul' mécontente
D'un grande heur' d'attente,
Sourit à c'fortuné moment.
V'là c'que c'est qu'un enterr'ment.

Si quéqu'fois par respect humain,
A l'église on s'arrête en ch'min,
Un brave abbé, pour peu de chose,
Aux amis propose,
De peur qu'on ne glose,
D'leur trousser un' mess' lestement.
V'là c'que c'est qu'un enterr'ment.

L'défunt, travaillant comme un chien,
Au prochain f'sait encor du bien;
Fort mauvais catholique, en somme...
S'il fut honnête homme,
Mon Dieu, c'est tout comme,
Dit le vicaire adroitement.
V'là c'que c'est qu'un enterr'ment.

Alors le servic' s'accomplit;
Dans not' chapelle on dort ou lit;
Dans un' second' c'est un baptême,
Et dans un' troisième
Un' noce d' carême :
Chacun a son p'tit boniment.
V'là c'que c'est qu'un enterr'ment.

Pauvre épous', j'te vois dans d'beaux draps!
Et c'est p't-êtr' les seuls que t'auras.
D'ennui déjà le mari bâille,
Et l'mouch'ron qui braille
Couvre la bass'-taille;
Le mort seul se tient décemment.
V'là c'que c'est qu'un enterr'ment.

De nouveau l'défunt est enl'vé,
Et par un chemin mal pavé
Le cortège arrive au cim'tière,
Près d'l'ancienn' barrière
Où l'année entière
Saint-Lundi s'fêt' religieus'ment.
V'là c'que c'est qu'un enterr'ment.

Arrive un monsieur tout en noir,
Criant : Il n'y a donc pus d'espoir!
Tout à coup voilà qu'i' s' dégomme,
Et le pauv' cher homme,
Qui pu' le rogomme,
Sur l'herb' s'affal' pas proprement.
V'là c'que c'est qu'un enterr'ment.

Là tous les cœurs sont confondus,
On pense à ceux qu'on a perdus;
On va visiter sa famille,
Son père ou sa fille,
Et, d'fil en aiguille,
Chez l'mann'zingue on rappliqu' viv'ment.
V'là c'que c'est qu'un enterr'ment.

Enfin, charmé d'un si beau jour,
On r'vient en s'disant : A qui l'tour?
Sans claquer il vaut mieux que j' fade,
Dit un camarade :
J'offre la salade,
Le veau, l'fromage et l'arros'ment.
V'là c'que c'est qu'un enterr'ment.

(1) Vient de paraître au bureau du journal *la Chanson*, avec accompagnement de Jules Raux. Petit format, 25 centimes. En vente chez les marchands de musique.

Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Ce, 6, rue Martel. A. PATAY, *Directeur-Gérant.*

3e ANNÉE. — N° 9. 10 CENTIMES. 10 JUILLET 1880

LA CHANSON

Directeur-Gérant. A. PATAY

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe. V. HUGO.

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts
PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction MAXIME GUY

Annonces, la ligne... 1 »
Réclames, — 2 »

La chanson, comme la baïonnette est une arme française. J. CLARETIE.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............ 6 fr.
» six mois.......... 3 »
Etranger, un an.......... 8 »

SOMMAIRE:

LA FÊTE DE LA FRANCE

14 JUILLET

Paroles de J.-B. ROBINOT — Musique de Jules RAUX (1)

C'est aujourd'hui l'anniversaire
D'un jour au splendide réveil,
Où le droit voulut sur la terre
Avoir sa place au grand soleil.
C'est ce jour-là que le courage
De nos pères a renversé
La Bastille, et qu'ils ont osé
Combattre et vaincre l'esclavage.

Français, chantons le retour glorieux
Du jour béni de notre délivrance :
C'est aujourd'hui la Fête de la France,
C'est aujourd'hui la Fête des Aïeux !

Pieds nus, en haillons et sans armes,
Les yeux fixés sur l'avenir,
Ils mouraient pour sécher les larmes
De l'enfant qu'ils voyaient grandir.
En détruisant la citadelle,
Ils semaient sur l'humanité
L'espérance et la liberté,
Avec la paix universelle.

Français, chantons, etc.

Par la parole et par le glaive
Ils combattaient pour la raison,
Qui grandit l'homme et le relève
Mieux que ne le fait un blason.

Poursuivons la tâche héroïque
Qu'ils ont commencée, et sans bruit,
Pour tous faisons germer le fruit
De l'Arbre de la République !

Français, chantons, etc.

Un siècle a passé sur leur gloire,
Et Bazile a, par plus d'un tour,
Tenté de ternir la mémoire
De ces vaillants soldats du jour :
La vérité toujours flagelle
Bazile et ses tristes moyens,
Célébrons en vrais citoyens
Cette date unique... immortelle!

Français, chantons, etc.

Que le travail donne à la terre
La joie et la fécondité;
Que l'amour seul chasse la guerre,
Complice de l'obscurité !
Tous les ans, joyeuse et féconde,
La liberté met son reflet
Au front du Quatorze Juillet
Dont les rayons couvrent le monde.

Français, chantons le retour glorieux
Du jour béni de notre délivrance :
C'est aujourd'hui la Fête de la France,
C'est aujourd'hui la Fête des Aïeux.

(1) Cette patriotique chanson sera interprétée dans un grand nombre de théâtres et de concerts. Elle est en vente chez tous les marchands de musique.

A CEUX QUI REVIENNENT

Amis, la République indulgente et sereine
Des foyers regrettés vous ouvre le chemin;
Tout s'efface, et vers vous tendant sa large main,
Paris prête au pardon sa grâce souveraine.

Où le peuple a des droits, la vertu seule est reine;
Sans colère aujourd'hui songeant au lendemain,
Travaillez en silence au grand progrès humain :
La France est une ruche et non pas une arène.

Inspirés par l'ardeur du bien, la soif du beau,
Allumez de l'amour le magique flambeau;
Quand la haine se tait, la fraternité fonde...

A l'œuvre ! la patrie auguste veut tenir,
Du présent recueilli dans une paix profonde,
Le gage d'un fécond et superbe avenir !

Juillet 1880.

L.-Henry Lecomte.

LE QUATORZE JUILLET

Air des Vendanges de la République
(Collignon)

Fier et joyeux comme un dimanche,
Voyez, à l'appel des tambours,
Ce Paris, humaine avalanche,
Rouler du haut de ses faubourgs.
Il veut rétablir l'équilibre
Entre la force et la raison;
Il veut vivre, il veut mourir libre;
Il veut détruire une prison.

Salut au réveil de la France !
Las, enfin, des tourments soufferts,
Le front rayonnant d'espérance, } *Bis.*
Le grand peuple a brisé ses fers. }

Une noblesse sans entrailles,
Mais riche en lettres de cachet,
Laissait pourrir dans ces murailles
Les malheureux qu'elle y cachait :
Parents des victimes séduites,
Vieux confidents remerciés,
Ennemis des pères jésuites,
Ecrivains, surtout créanciers.

Salut, etc.

O bonheur ! Malgré leur cocarde
Et leur drapeau fleurdelisé,
Les braves soldats de la garde
Avec nous ont fraternisé.
Alors, en un clin d'œil, sans phrase,
Par la résistance excité,
Paris attaque, prend et rase
La Bastille... et la royauté.

Salut etc

Cette solennelle réplique,
O France, fut ton premier pas.
En route pour la République !
La foudre ne s'arrête pas.
En vain la tourbe mercenaire,
Rois, prélats, courtisans, valets,
Voudront détourner ton tonnerre :
S'ils te gênent, supprime-les.

Salut, etc.

Nous étions des bêtes de somme,
Mais pour tous la liberté luit.
Maintenant le serf est un homme;
Le champ qu'il féconde est à lui.
Le savoir succède au courage
Et trace de nouveaux chemins.
Paix à tous ! Le droit de suffrage
Nous fait tomber l'arme des mains.

Salut au réveil de la France !
Las, enfin, des tourments soufferts,
Le front rayonnant d'espérance, } *Bis.*
Le grand peuple a brisé ses fers. }

Eug. Imbert.

LES DRAPEAUX

Soldats, quelle douleur secrète
Vous fait ainsi courber la tête
Sous les longs plis de vos drapeaux ?
— D'un œil morne sondant l'espace
L'un d'eux répondit à voix basse :
« Pour des soldats ils sont trop beaux ! »

Oh ! je comprends votre souffrance !
Mais si grand qu'ait été l'affront,
Soldats, sous le drapeau de France
On peut toujours lever le front !

Oui ! ceux que vous portiez naguère
Etaient de vieux drapeaux de guerre,
De cent combats nobles débris !
L'ennemi s'en fait un trophée !
— « L'un dit d'une voix étouffée :
« Nous les aurons bientôt repris ! »

Oh ! je comprends votre espérance,
Car si grand qu'ait été l'affront,
Soldats, sous le drapeau de France
On peut toujours lever le front !

Sur vous, soldats, la France compte !
Mais pour effacer notre honte
A quoi servent de vains regrets ?
Au lieu de paroles stériles
Il faut des actions viriles !
— Ils dirent tous : « nous sommes prêts ! »

Gardez votre fière espérance !
Oui, si grand qu'ait été l'affront,
Soldats ! sous le drapeau de France
On peut toujours lever le front !

G. Leprévost.

LA RÉVOLUTION

Air : *Ne raillez plus la Garde citoyenne.*

I.

En déroulant tes mille caractères
Livre immortel par nos pères dicté,
Inspire-nous, Bible des prolétaires,
L'amour du peuple et de la vérité !

L'œuvre commence où la liberté brille
Aux chauds rayons du quatorze juillet ;
C'est Desmoulin, attaquant la Bastille,
C'est notre histoire à son premier feuillet.

Le drapeau blanc voit son prestige antique
Tomber aux pieds des Parisiens vainqueurs,
Qui s'érigeant en phalanges civiques
Pour étendard prennent les trois couleurs !

Des droits de l'homme ouvrant l'ère nouvelle
La liberté marche à pas de géant
Folle de peur la royauté chancelle,
Déjà le peuple en rêve le néant.

A la tribune, au bravos de la France
Qui vient dicter les droits du Tiers-Etat ?
C'est Mirabeau, ce foudre d'éloquence,
Qui va bientôt mourir en apostat.

Affranchissant la raison qui s'empresse
D'anéantir blasons et parchemins,
Un flambeau luit, ce flambeau c'est la presse
Qui du progrès éclaire les chemins.

Faible jouet d'intrigues souterraines
Vers l'étranger pour chercher du secours,
Louis s'enfuit, on l'arrète à Varennes,
Traître à son peuple, il veut l'appui des cours.

Le haut clergé, la noblesse peureuse
Avec notre or émigrent lâchement,
Coalisant l'Europe furieuse,
De la Vendée ils soldent l'armement.

Et complétant leur œuvre de vengeance,
De la famine ils dressent le tableau,
Par leurs agents ils affament la France,
De la misère ils triplent le fléau.

Contre eux alors le peuple, armant sa haine,
Jette ce cri : « dans leur sang vengeons-nous. »
Puis du dix août la lutte souveraine
Voit en ce jour les tyrans à genoux.

Surpris d'effroi devant ce grand exemple,
Les députés comprenant leur devoir,
Font enfermer la monarchie au Temple,
Au nom du peuple ils prennent le pouvoir.

Verdun est pris, les Prussiens en sont maîtres.
Avant d'aller repousser l'étranger,
Danton s'écrie : Exterminons les traîtres
Et déclarons la patrie en danger !

Sublime élan ! la France tout entière
S'enrôle aux cris : Vive la nation,
Continuant son œuvre populaire,
Septembre élit une Convention

Qui proscrivant la forme monarchique,
Au nom du droit, au nom de la raison,
Sur un volcan fonde la République,
Dont le drapeau va franchir l'horizon.

Partout sa vue enfante l'héroïsme ;
Valmy, Fleurus, sacrent nos bataillons;
Pulvérisés, les fers du despotisme
Tombent devant nos soldats en haillons.

Meure Capet, la nation l'ordonne
Par ses tribuns dont l'ardent plaidoyer
Dans un scrutin jette tête et couronne,
Sur l'échafaud du froid vingt-un janvier !

Ce fier défi de la grande révolte
A fait liguer les tyrans accroupis.
Victoire à nous ! Quelle immense récolte !
Fauchons les rois comme des champs d'épis.

Poétisant la liberté française,
Rouget de Lisle, à la voix des combats,
Exhale un chant : Ce chant, la Marseillaise,
Change en héros un million de soldats.

En déroulant les mille caractères,
Livre immortel où sont écris nos droits
Inspire-nous, Bible des prolétaires,
L'amour du peuple et la haine des rois.

AUGUSTE ALAIS

LE PAVILLON

Air: du Prince Eugène (Émile Debraux).

Novice encor dans l'âge des beaux rêves,
Verse des pleurs en quittant ton berceau ;
Moi, qui n'ai pas de foyer sur les grèves,
Sans nul souci, je retourne au vaisseau;
Nous n'avons pas la même idolâtrie,
Toi, dont l'amour voue un culte aux climats :
A ton clocher je préfère nos mâts.....
Le pavillon c'est la patrie !

Quand le flot dort, j'aime à voir sur nos têtes
Se dérouler ses longs plis floconneux;
J'aime à le voir, tordu par les tempêtes,
Tracer dans l'air un sillon lumineux.
Que par les vents son étoffe flétrie
Offre à nos yeux l'aspect d'un oripeau,
Pour notre cœur c'est toujours le drapeau.....
Le pavillon, c'est la patrie!

Quand le *Vengeur* qu'éternise l'histoire,
De ses derniers et terribles boulets,
Fit hésiter le vol de la Victoire
Qui s'abattit sur le pont de l'Anglais,
On vit surgir de sa coque meurtrie
Une guenille, elle émergeait des flots
Et ranimait l'ardeur des matelots.....
Le pavillon, c'est la patrie !

RENÉ PONSARD

ROUGET DE LISLE

Le 20 avril 1792, l'Assemblée Législative décrétait la guerre contre l'empereur d'Autriche François Ier, roi de Bohême et de Hongrie.

La nation française tout entière appuyait cette déclaration. Le 11 juillet, le président de l'Assemblée, Aubert-Dubayet, prononçait au milieu d'un religieux silence cette formule simple et terrible :

« Citoyens, la Patrie est en danger !

Tous les cœurs patriotes, stimulés par l'enfantement de nos libertés, comprirent l'idée grandiose que contenait cette proclamation. Tous les citoyens étaient prêts à sacrifier leur vie, Leurs vœux, leurs bras, leur âme, tout était pour le triomphe de la France menacée.



La nouvelle de la déclaration de guerre se répandit comme un éclair allumant le patriotisme de tous les Français, laboureurs ou citadins, artisans ou soldats, bourgeois ou savants.

Ce fut une solennelle époque ! C'était le nouveau monde des libertés faisant la guerre au vieux monde de la tyrannie. L'enthousiasme avait envahi la grande nation qui brisait les fers de l'esclavage ou de la féodalité. Casernes et ateliers étaient animés d'un même esprit. Il fallait lutter et vaincre pour le bonheur de l'humanité.

A Strasbourg, comme partout, un sentiment immense et généreux inspirait les esprits.

Il faut préparer l'attaque et la défense !

Il nous faut des armes matérielles et morales !

Aucune ne manquera.

Dans un élan de patriotisme sublime, un officier du génie, familier avec les inspirations poétiques, cède aux instances du maire de Strasbourg, Dietrich, et de ses amis, réunis en un banquet patriotique. Il se recueille, prend le violon, confident de ses mélodies, invoque la Muse de la Liberté et crée à la fois les paroles et la musique d'un chant qu'il appelle le Chant de guerre pour l'armée du Rhin.

Communiqué aux convives patriotes ce chant magnifique les ravit, exalte leur patriotisme, se reproduit comme par enchantement, parvient à Marseille émerveille les peuples qu'il anime et revient à Paris où on le baptise du nom d'hymne des Marseillais.

La Marseillaise avait été enfantée dans la nuit du 25 au 26 avril 1792.

C'est une date immortelle, car *la Marseillaise* a prêté son puissant concours aux succès de nos armées. Joseph Rouget de Lisle, son auteur, s'est acquis un nom inséparable des gloires de la grande et généreuse Révolution française.

Rouget de Lisle avait trente-deux ans quand il a fait la Marseillaise.

Il etait né le 10 mai 1760, à Lons-le-Saulnier.

Connu généralement par *la Marseillaise* seule, il a composé beaucoup d'autres poésies de toute espèce, rarement répandues aujourd'hui, mais qu'une publication prochaine fera connaitre (1).

Prose et vers, tout annonce dans Rouget de Lisle un esprit délicat, un cœur généreux, une honnêteté irréprochable, une droiture énergique et exquise.

Longtemps malheureux, il a dû à un illustre citoyen, à Béranger, le bonheur qui lui sourit au déclin de sa vie.

La Marseillaise a valu bien plus de cent mille hommes pour le triomphe de nos armes.

La Marseillaise est presque le *Palladium* de nos libertés.

Elle a son feuillet dans le recueil de nos lois.

Il faut donc à son auteur une place éminente dans nos cités. Sa statue est nécessaire à Choisy-le-Roi où il mourut, à Lons-le-Saulnier où il a vu le jour.

C'est en honorant les images des grands citoyens qu'on entretient les grandes idées d'un peuple libre et républicain.

A nous, Français, de rendre enfin justice à des noms justement honorables en élevant à Rouget de Lisle, ainsi qu'à Béranger, les statues qu'ils ont méritées.

Alfred Leconte,
Député de l'Indre.

Le comité chargé d'élever une statue à Rouget de Lisle est ainsi composé : Président, Benjamin Raspail ; Vice-Président, Général de Chanal ; Secrétaires : Alfred Leconte et E. Stempfel.

(1) Un volume paraitra bientôt, publié par l'auteur de cette notice.

MARCHE
DES MARSEILLOIS*

Allons, enfans de la Patrie,
Le jour de gloire est arrivé.
Contre nous de la tyrannie
L'étendart sanglant est levé. (*bis*)
Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces Soldats?
Ils viennent jusques dans vos bras
Egorger vos fils, vos compagnes (2).
Aux armes, Citoyens! formez vos bataillons :
Marchez (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos Sillons (3)

En chœur :

Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos Sillons.

Que veut cette horde d'esclaves,
De traitres, de rois conjurés (4)?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dés longtemps préparés? (*bis*)
Français, pour nous, ah! quel outrage!
Quels transports il doit exciter!
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage.

Aux armes, Citoyens! etc.

Quoi! des cohortes étrangères
Feroient la loi dans nos foyers!
Quoi! ces phalanges mercenaires
Terrasseroient nos fiers guerriers! (*bis*)
Grand Dieu, par des mains enchainées
Nos fronts sous le joug se ploieroient!
De vils despotes deviendroient
Les maitres de nos destinées!

Aux armes, Citoyens! etc.

Tremblez, tyrans, et vous, perfides,
L'opprobre de tous les partis.
Tremblez : vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix. (*bis*)
Tout est soldat pour vous combattre :
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux
Contre vous tous prêts à se battre.

Aux armes, Citoyens! etc.

Français, en guerriers magnanimes (5),
Portez ou retenez vos coups :
Epargnez ces tristes victimes,
A regret s'armant contre nous. (*bis*)
Mais ces despotes sanguinaires (6),
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui sans pitié
Déchirent le sein de leur mère!...

Aux armes, Citoyens! etc.

Amour sacré de la Patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs.
Liberté! liberté chérie,
Conbats avec tes défenseurs. (*bis*)
Sous nos drapeaux que la Victoire
Accoure à tes mâles accens :
Que tes ennemis expirans
Voient ton triomphe et notre gloire (7).

Aux armes, Citoyens! etc.

---

* Nous reproduisons à titre de curiosité une des premières versions de *la Marseillaise*. Elle porte sur l'imprimé la mention suivante : « Chantée sur diférans théâtres, chez Frère, Passage du Saumon ».

(1) « L'hymne des Marseillois n'est pas vide de tout mérite. Le lyrique a eu le grand talent d'y mettre de l'enthousiasme sans paroître ampoulé. D'ailleurs cette ode républicaine vivra parce qu'elle fait époque dans notre Révolution ». Chateaubriand, *Essai sur les Révolutions*, 1797. — « Ce n'est pas la poésie, c'est la musique qui fera vivre l'hymne révolutionnaire ». Le même, 1826.

(2) La plupart des éditions reproduisent ainsi ces vers :

Ils viennent jusques dans *nos* bras
Egorger *nos* fils, *nos* compagnes.

C'est un tort. Combien, aussi, y a-t-il de personnes, parmi celles qui chantent ce couplet, qui s'abstiennent de faire du dernier vers un vers de neuf syllabes et de dire :

Egorger nos fils et nos compagnes?

(3) Au second vers du refrain, on a coutume de substituer au mot *marchez* le mot *marchons*, qui doit seulement apparaître à la reprise en chœur.

(4) Variante, inventée par quelque royaliste :

De traitres *en vain* conjurés.

(5) Chateaubriand, en imprimant à Londres, en 1797, le chant de Rouget de l'Isle, n'a pas reproduit ce couplet. M. Staaff, dans sa *Littérature française*, l'a omis également.

(6) Le texte porte *despotes* au pluriel et *sanguinaire* au singulier. Certaines éditions ont corrigé *despote*; d'autres, *leurs mères*. J'inclinerais à ajouter l'*s* au mot sanguinaire, tout simplement. On peut bien pardonner ce lapsus à la rapidité de la composition.

(7) Ici se termine la Marseillaise : six couplets en tout. M. Staaff en ajoute un dont la platitude contraste singulièrement avec ceux qui précèdent :

Que l'amitié, que la patrie
Fassent l'objet de tous nos vœux.
Ayons toujours l'âme remplie
Des feux qu'ils inspirent tous deux.

C'est de la poésie de cantique.
Quant au couplet des enfants :

Nous entrerons dans la carrière, etc.

Il est de Dubois, qui le composa pour la fête civique du 14 octobre 1792.

E.

LE CHANT DU DÉPART

Cet hymne guerrier, véritable frère de la *Marseillaise*, conduisit aussi à la frontière les quatorze armées de la République. Marie-Joseph Chénier le composa en 1794, et Méhul en fit la musique.

A. P

La victoire, en chantant, nous ouvre la barrière,
La liberté guide nos pas,
Et, du Nord au Midi, la trompette guerrière,
A sonné l'heure des combats.
Tremblez, ennemis de la France!
Rois ivres de sang et d'orgueil!
Le peuple souverain s'avance :
Tyrans, descendez au cercueil!

CHŒUR.

La République nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr :
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir!

UNE MÈRE DE FAMILLE.

De nos yeux maternels ne craignez point les larmes;
Loin de nous de lâches douleurs!
Nous devons triompher, quand vous prenez les armes:
C'est aux rois à verser des pleurs.
Nous vous avons donné la vie,
Guerriers, elle n'est plus à vous :
Tous vos jours sont à la patrie;
Elle est votre mère avant nous.

CHŒUR DES MÈRES DE FAMILLE.

La République vous appelle, etc.

DEUX VIEILLARDS.

Que le fer paternel arme la main des braves;
Songez à nous au champ de Mars :
Consacrez dans le sang des rois et des esclaves
Le fer béni par vos vieillards;
Et rapportant sous la chaumière,
Des blessures et des vertus,
Venez fermer notre paupière,
Quand les tyrans ne seront plus.

CHŒUR DES VIEILLARDS.

La République vous appelle, etc.

UN ENFANT.

De Barra, de Viala, le sort nous fait envie;
Ils sont morts, mais ils ont vaincu;
Le lâche accablé d'ans n'a point connu la vie :
Qui meurt pour le peuple a vécu.
Vous êtes vaillants, nous le sommes;
Guidez-nous contre les tyrans!
Les républicains sont des hommes;
Les esclaves sont des enfants.

CHŒUR DES ENFANTS.

La République nous appelle, etc.

UNE ÉPOUSE.

Partez, vaillants époux, les combats sont nos fêtes;
Partez; modèles des guerriers;
Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos têtes
Nos mains tresseront vos lauriers.
Et si le temple de mémoire
S'ouvrait à vos mânes vainqueurs,
Nos voix chanteront votre gloire,
Et nos flancs portent vos vengeurs.

CHŒUR DES ÉPOUSES.

La République vous appelle, etc.

UNE JEUNE FILLE.

Et nous, sœurs des héros, nous qui de l'hyménée
Ignorons les aimables nœuds,
Si, pour s'unir un jour à notre destinée,
Les citoyens forment des vœux,
Qu'ils reviennent dans nos murailles,
Beaux de gloire et de liberté,
Et que leur sang, dans les batailles,
Ait coulé pour l'égalité.

CHŒUR DES JEUNES FILLES.

La République vous appelle, etc.

TROIS GUERRIERS.

Sur ce fer, devant Dieu, nous jurons à nos pères,
A nos épouses, à nos sœurs,
A nos représentants, à nos fils, à nos mères,
D'anéantir nos oppresseurs!
En tous lieux, dans la nuit profonde
Plongeant l'infâme royauté,
Les Français donneront au monde
Et la paix et la liberté.

CHŒUR GÉNÉRAL.

La République nous appelle,
Sachons vaincre, ou sachons périr :
Un Français doit vivre pour elle;
Pour, elle un Français mourir.

M.-J. CHÉNIER.

VEILLONS AU SALUT DE L'EMPIRE

Ce chant social date de 1793, et a été publié sous les titres différents de *Chant civique*, le *Salut de la France*, et autres. Dans l'idée de l'auteur, *Empire* signifiait *La Patrie*.

Les paroles sont généralement attribuées à De Boy, le nom de l'auteur de la musique est resté inconnu. A. P.

Veillons au salut de l'Empire,
Veillons au maintien de nos droits :
Si le despotisme conspire,
Conspirons la perte des rois!

Liberté! que tout mortel te rend hommage.
Tremblez, tyrans! vous allez expier vos forfaits!
Plutôt la mort que l'esclavage!
C'est la devise des Français.

Du salut de notre patrie
Dépend celui de l'univers;
Si jamais elle est asservie,
Tous les peuples sont dans les fers.

Liberté! que tout mortel te rende hommage,
Tremblez, tyrans! vous allez expier vos forfaits!
Plutôt la mort que l'esclavage!
C'est la devise des Français!

Ennemis de la tyrannie
Paraissez tous, armez vos bras
Du fond de l'Europe avilie,
Marchez avec nous aux combats.

Liberté! liberté! que ce nom sacré nous rallie.
Poursuivons les tyrans, punissons leurs forfaits!
Nous servons la même patrie:
Les hommes libres sont Français.

Jurons union éternelle
Avec tous les peuples divers;
Jurons une guerre mortelle
A tous nos rois de l'univers.

Liberté! liberté! que ce nom sacré nous rallie.
Poursuivons les tyrans, punissons leurs forfaits!
On ne voit plus qu'une patrie
Quand on a l'âme d'un Français.

DE BOY.

LE CHANT DES OUVRIERS (1)

1846

Nous aurions cru manquer à notre programme en ne publiant pas cette chanson démocratique et sociale. Pierre Dupont doit rester dans la mémoire du peuple. Son œuvre est remplie de belles et bonnes choses, que nous voudrions entendre chanter plus souvent par les classes laborieuses dont Dupont s'est si souvent fait l'interprète. A. P.

Nous dont la lampe, le matin,
Au clairon du coq se rallume;
Nous tous qu'un salaire incertain
Ramène avant l'aube à l'enclume;
Nous qui des bras, des pieds, des mains,
De tout le corps luttons sans cesse,
Sans abriter nos lendemains
Contre le froid de la vieillesse.

Aimons-nous, et quand nous pouvons
Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,
Buvons
A l'indépendance du monde!

Nos bras, sans relâche tendus,
Aux flots jaloux, au sol avare,
Ravissent leurs trésors perdus,
Ce qui nourrit et ce qui pare :
Perles, diamants et métaux,
Fruit du coteau, grain de la plaine
Pauvres moutons, quels bons manteaux,
Il se tisse avec notre laine!

Aimons-nous, etc.

Quel fruit tirons-nous des labeurs
Qui courbent nos maigres échines?
Où vont les flots de nos sueurs?
Nous ne sommes que des machines.

(1) Extrait des œuvres complètes de Pierre Dupont. 4 beaux vol. avec gravures et musique pour chaque chant, chez Plon, éditeur. Prix 20 fr., et chez Garnier, 1 vol. in-18. 2 fr.

Nos Babels montent jusqu'au ciel.
La terre nous doit ses merveilles :
Dès qu'elles ont fini le miel,
Le maître chasse les abeilles.

Aimons-nous, etc.

Au fils chétif d'un étranger
Nos femmes tendent leurs mamelles,
Et lui, plus tard, croit déroger
En daignant s'asseoir auprès d'elles;
De nos jours, le droit du seigneur
Pèse sur nous plus despotique :
Nos filles vendent leur honneur,
Aux derniers courtauds de boutique.

Aimons-nous, etc.

Mal vêtus, logés dans des trous,
Sous les combles, dans les décombres
Nous vivons avec les hiboux
Et les larrons amis des ombres;
Cependant notre sang vermeil
Coule impétueux dans nos veines;
Nous nous plairions au grand soleil
Et sous les rameaux verts des chênes.

Aimons-nous, etc.

A chaque fois que par torrents
Notre sang coule sur le monde,
C'est toujours pour quelques tyrans
Que cette rosée est féconde:
Ménageons-le dorénavant,
L'amour est plus fort que la guerre.
En attendant qu'un meilleur vent
Souffle du ciel ou de la terre,

Aimons-nous, et quand nous pouvons
Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,
Buvons
A l'indépendance du monde!

PIERRE DUPONT.

LA MARIANNE

Air : de Mimi Pinson (F. BÉRAT)

Cette chanson complètement inconnue de la jeune génération, a circulé manuscrite en 1851, avec un véritable succès. Nous l'imprimons pour la première fois, avec le nom de son véritable auteur. Elle a souvent été attribuée à d'autres. Antoine Marc Monnin est un de nos graveurs et aquafortistes distingués. A. P.

Frères, dans ma haute mansarde
Qui s'ébranle et craque à tout vent,
Sur un mur que le temps lézarde,
Je possède un portrait vivant :
Le portrait de celle que j'aime;
A son front aux nobles contours,
Sans diadème,
Rayonne la grandeur suprême...
C'est Marianne, mes amours.

Pas de perles, pas d'or qui brille,
En sa mise, rien de mesquin ;
Mieux sied à cette altière fille
L'éclat d'un rouge casaquin.
Aux anneaux de sa chevelure
Elle n'a pas de vains atours,
Mais pour parure,
D'épis blonds une aigrette pure,
La Marianne, mes amours.

Elle tient une longue pique
Dont tremblent fort ses ennemis;
Son pied chausse un cothurne antique,
Foulant de fastueux débris;
Que les rois lui fassent la guerre,
Contre elle, bastions et tours
Ne tiendront guère :
Elle doit conquérir la terre,
La Marianne, mes amours.

Tout en elle est force et jeunesse,
Bien qu'elle ait vu plus d'un hiver,
Du poignard qui vengea Lucrèce
A Rome elle aiguisa le fer;
Depuis les siècles et l'orage
Ont sur nous déroulé leur cours
Par maint ravage,
Mais elle échappe à tout naufrage,
La Marianne, mes amours.

Quand apparut quatre-vingt-treize
Marianne apparut aussi.
Elle chantait la Marseillaise
Et l'Europe en eut grand souci :
A la voix des strophes guerrières,
Nos pères quittaient leurs faubourgs
Et leurs chaumières,
Pour aller défendre aux frontières
La Marianne, mes amours.

Dans la tempête populaire
Elle surgit en février,
Ombrageant d'une palme austère
Le front vainqueur de l'ouvrier;
Malgré le vieil ordre qui gronde,
Elle a semé, pour de beaux jours,
Sur notre monde
L'égalité, graine féconde,
La Marianne, mes amours.

Frères, nous saurons la défendre
Contre l'égoïsme en couroux,
C'est vainement qu'il fait entendre
Bruit de chaînes et de verroux;
La multitude haletante
Voit un astre suivre son cours,
Dans la tourmente,
C'est l'étoile resplendissante
De Marianne, mes amours.

A.-M. MONNIN.

LA SAINTE ALLIANCE DES PEUPLES (1)

Nous avons cru devoir remettre en mémoire cette belle chanson de notre grand chansonnier national, Béranger, œuvre humanitaire, toujours rêvée, de la fraternité universelle. Quand verra-t-on le but atteint?

A. P.

J'ai vu la paix descendre sur la terre;
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme, et du Dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
« Ah! disait-elle, égaux par la vaillance,
« Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

(1) Chantée en réjouissance de l'évacuation du territoire français, au mois d'octobre 1818.
Extrait des Œuvres complètes de Béranger. Edité chez MM. Garnier frères, 6, rue des Saints-Pères. Edition populaire illustrée, 10 centimes la livraison.

« Pauvres mortels, tant de haine vous lasse;
« Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.
« D'un globe étroit divisez mieux l'espace;
« Chacun de vous aura place au soleil.
« Tous attelés au char de la puissance,
« Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
« Peuples, formez une sainte alliance
« Et donnez-vous la main.

« Chez vos voisins vous portez l'incendie;
« L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés;
« Et quand la terre est enfin refroidie,
« Le soc languit sous des bras mutilés.
« Près de la borne où chaque état commence,
« Aucun épi n'est pur de sang humain.
« Peuples, formez une sainte alliance
« Et donnez-vous la main.

« Des potentats, dans vos cités en flammes,
« Osent du bout de leur sceptre insolent
« Marquer, compter et recompter les âmes
« Que leur adjuge un triomphe sanglant.
« Faibles troupeaux, vous passez, sans défense,
« D'un joug pesant sous un joug inhumain.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Que Mars en vain n'arrête point sa course,
« Fondez les lois dans vos pays souffrants;
« De votre sang ne livrez plus la source
« Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.
« Des astres faux conjurez l'influence,
« Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Oui, libre enfin, que le monde respire;
« Sur le passé jetez un voile épais.
« Semez vos champs aux accords de la lyre;
« L'encens des arts doit brûler pour la paix.
« L'espoir riant, au sein de l'abondance,
« Accueillera les doux fruits de l'hymen.
« Peuples formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main. »

Ainsi parlait cette Vierge adorée,
Et plus d'un roi répétait ses discours.
Comme au printemps la terre était parée;
L'automne en fleurs rappelait les amours (1).
Pour l'étranger, coulez, bons vins de France :
De sa frontière, il reprend le chemin.
Peuples, formons une sainte alliance
Et donnons-nous la main.

P.-J. BÉRANGER.

(1) L'automne de 1818 fut d'une beauté remarquable : beaucoup d'arbres fruitiers refleurirent, même dans le nord de la France.

Tous les petits faits du jour s'effacent devant les trois grandes idées qu'évoque ou fait naître la Fête nationale du 14 juillet : la chute de la Bastille, la distribution des drapeaux et l'amnistie. *La Chanson* aujourd'hui les célèbre de son mieux. Nos lecteurs trouveront dans le prochain numéro l'histoire complète de la quinzaine chansonnière.

Prière à MM. les Libraires de province d'adresser leurs commandes à leurs Correspondants.

Le Directeur-Gérant : A. PATAY.

Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Cᵉ, 6, rue Martel.

3e ANNÉE. — N° 10. 10 CENTIMES. 17 JUILLET 1880

LA CHANSON

Directeur-Gérant.
A. PATAY

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts
PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Secrétaire de la Rédaction
MAXIME GUY

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

La chanson, comme la baïonnette est une arme française.
J. CLARETIE.

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............. 6 fr.
» six mois........... 3 »
Etranger, un an............ 8 »

SOMMAIRE :

GALERIE MUSICALE : LAURENT DE RILLÉ

Il faut constater avec une joie patriotique le grand mouvement qui s'opère pour enlever aux distractions dangereuses du cabaret l'ouvrier des villes ou des campagnes. Musées et bibliothèques populaires sont multipliées avec une générosité intelligente. Ce mouvement, que les faits politiques ont considérablement accéléré, a pris naissance, au lendemain de la révolution de juillet, sous l'impulsion vigoureuse de deux hommes inséparables dans le souvenir reconnaissant des masses : Béranger et Wilhem. L'un conseillait, l'autre exécutait, et leur œuvre commune, l'Orphéon, a reçu du temps la consécration du succès.

Parmi les continuateurs de Wilhem, Laurent de Rillé mérite une mention particulière. Il s'est dévoué corps et âme à cette mission moralisatrice, et pas un orphéon de France ne lui marchande la sympathie.



Laurent de Rillé est né à Orléans, en 1828. Il fit ses études au collège de Tours. Déjà l'amour de la musique le possédait ; il étonnait par son talent d'improvisation le vieux pianiste qu'on lui avait donné pour maître. Bientôt le jeune compositeur voulut un orchestre pour exécuter ses œuvres ; il fonda sans tarder une société d'instrumentistes dont il recruta les éléments parmi ses condisciples. De nombreux succès intimes en résultèrent.

Quand sonna pour lui la vingtième année, Laurent de Rillé vint faire son droit à Paris ; il associa naturellement dans ses études le code et la musique, et suivit le cours d'harmonie professé par Elwart au Conservatoire.

Passant un jour rue Bellefond, il entendit un groupe d'ouvriers qui chantaient en chœur ; il en ressentit une émotion très vive qui détermina sa vocation. Dès la même année (1848) il écrivit des chœurs, chantés aussitôt

par les quelques sociétés établies à Paris. Sa production s'accrut au fur et à mesure que les orphéons se multiplièrent. Elle est aujourd'hui trop nombreuse pour qu'il soit possible de l'énumérer ici ; nous rappellerons seulement, parmi ses œuvres les plus remarquables : *la Saint-Hubert, les Buveurs, la Retraite, les Bergers, les Batteurs de blé, l'Exilé, la Valse des songes, les Chantres, Malborough, l'Orphéon en voyage, l'Océan, le Pardon d'Auray* et *les Hirondelles de Béranger.*

Ces titres suffisent pour faire connaître une des faces du talent de Laurent de Rillé, la variété. Il réussit en effet le chœur d'action comme le tableau rustique, le chant de colère comme le récit plaisant.

Toutes ses productions décèlent la science des rythmes, l'entente de l'harmonie, un sentiment mélodique plein de franchise et de clarté.

On doit, en outre, à Laurent de Rillé, plusieurs chœurs pour enfants, des messes, des morceaux d'orchestre et les œuvres théâtrales suivantes : le *Petit Poucet*, 3 actes (Athénée, 1868) ; la *Liqueur d'or*, 3 actes (Menus-Plaisirs, 1875) ; les *Pattes blanches*, 1 acte (Bouffes, 1877) ; *Babiole*, 3 actes (Bouffes, 1878) ; et la *Princesse Marmotte*, 3 actes, représentée récemment à Bruxelles. Ces diverses partitions, opéras-comiques plutôt qu'opérettes, ont obtenu des succès très enviables.

Diseur agréable, orateur habile, professeur émérite, Laurent de Rillé fait depuis plusieurs années, à la Sorbonne, un cours d'histoire de la musique dont l'intérêt a été plusieurs fois signalé par les organes spéciaux. Enfin, chargé par le gouvernement français d'importantes missions artistiques, et membre de nombreux comités relatifs à l'instruction publique ou aux progrès industriels, il a conquis vaillamment le grade d'officier de la Légion d'honneur et les rubans de divers ordres étrangers.

Où que se tiennent les réunions orphéoniques, où que se jugent les grands concours de musique vocale, Laurent de Rillé préside et décide. Il excelle surtout à prononcer les petites allocutions humoristiques, compléments obligés des banquets populaires.

Le Comité de la statue de Béranger, qui croit avec raison que les orphéons contribueront largement à son œuvre de justice, devait attacher une signification particulière à l'adhésion de Laurent de Rillé. Cette adhésion, la *Chanson* l'a reçue, entière et chaleureuse, et nous y voulons voir le présage du succès de l'appel que le Comité adresse aujourd'hui aux sociétés chorales de France.

L.-Henry Lecomte.

Dimanche prochain, 18 juillet, à l'occasion du 23me anniversaire funèbre de Béranger, un pèlerinage de souvenir aura lieu au Père-Lachaise.

La CHANSON convie les membres du comité Béranger, les représentants législatifs et municipaux de Paris, et tous les amis connus ou inconnus de Béranger, à cette manifestation toute littéraire en l'honneur du poète national.

Réunion à 3 heures précises, à la porte du cimetière.

Le *Comité de la Statue de Béranger* adresse la lettre suivante aux directeurs de toutes les sociétés orphéoniques de France :

Monsieur le Directeur,

Un Comité de notabilités politiques, littéraires et artistiques, a été récemment formé, sous la présidence honoraire de Victor Hugo et la présidence effective de M. Spuller, député du IIIe arrondissement de Paris, dans le but d'élever, dans le square du Temple, une statue à Béranger.

La place considérable que Béranger a tenue dans le XIXe siècle, l'influence bienfaisante de ses chants patriotiques, font à tous les citoyens un devoir de contribuer à cette œuvre de reconnaissance nationale.

Ce devoir, nul ne le comprendra mieux que les Orphéons de France, fondés sinon par Béranger, du moins sous son inspiration directe, puisqu'il a prédit leur avenir, tracé leur programme et trouvé leur devise en écrivant ces vers inoubliables :

> Les cœurs sont bien près de s'entendre
> Quand les voix ont fraternisé.

C'est donc avec confiance que le *Comité de la Statue de Béranger* s'adresse à la société que vous dirigez pour lui demander son concours, sous forme de souscription collective, de concerts ou de réunions chantantes.

Les Orphéons de France, toujours prêts quand il s'agit d'œuvres de bienfaisance et de patriotisme, tiendront à honneur de contribuer à l'érection de la statue de l'immortel chansonnier.

MEMBRES DU COMITÉ DE LA STATUE DE BÉRANGER

VICTOR HUGO, *Président d'Honneur.*

SPULLER, Député, *Président.*

Edmond ABOUT, Homme de lettres. } *Vice-Présidents.*
E. LEGOUVÉ, de l'Institut. }

MURAT, Conseiller municipal, *Trésorier.*

L.-Henry LECOMTE, *Secrétaire.*

Paul AVENEL, Homme de lettres.
Eugène BAILLET, id.
Paul BOITEAU, id.
BOUFFÉ, Artiste dramatique.
Paul BURANI, Homme de lettres.
CASTAGNARY, Conseiller d'État.
CHAMPFLEURY, Homme de lettres
Ernest CHEBROUX, id.
Jules CLARETIE, id.
CLÉRAY, Conseiller municipal.
DARLOT. id.
DELAPORTE, organisateur des Concours orphéoniques.
DELATTRE, Conseiller municipal.
Camille DE VOS, Directeur de *La Nouvelle France Chorale.*
Jules ECHALIÉ, Homme de lettres.
Dr FRÈRE, Conseiller municipal.
Émile de GIRARDIN, Député, Directeur de *la France.*
A. HÉBRARD, Sénateur, Directeur du *Temps.*
Eug. IMBERT, Homme de lettres.
Ph. JOURDE, Directeur du *Siècle.*
LAURENT DE RILLÉ, Compositeur.
Alfred LECONTE, député de l'Indre.
LESUEUR, de l'Institut.
LEVRAUD, Conseiller municipal.
Victor LORY, Directeur de l'*Écho des Orphéons.*
Edmond MAGNIER, Directeur de l'*Événement.*
Henri MARTIN, de l'Institut, Sénateur.
MIGNET, de l'Institut.
Gustave NADAUD, Homme de lettres.
A. PATAY, Directeur de la *Chanson.*
René PONSARD, Homme de lettres.
TONY RÉVILLON, id.
A. RANC, id.
SIMON, Directeur de l'*Orphéon.*
Pierre VÉRON, Homme de lettres.
Charles VINCENT, id.

Les souscriptions collectives ou personnelles devront être adressées directement à M. MURAT, *Conseiller municipal et trésorier de l'œuvre, 6, rue des Archives.*

Le journal La Chanson, *organe du Comité, en publiera la liste complète.*

LES CHANTS DU 14 JUILLET

Nous consacrerons notre prochaine *Revue de la musique populaire* à l'appréciation des concerts qui ont été donnés aux Tuileries et au Luxembourg dans la soirée du 14 juillet.

Rassemblons aujourd'hui quelques notes historiques sur les œuvres composées à différentes époques en l'honneur de héros qui ont assuré le triomphe de la Révolution.

Ces expansions d'une âme qui concentre en soi et sait exprimer la pensée de cent mille ne naissent jamais qu'à la lumière, au soleil de la liberté : avant 1789, la France n'eut pas de chants nationaux. Ni *Vive Henri IV*, ni *Charmante Gabrielle* ne sauraient mériter ce titre, malgré les tentatives de la Restauration pour nous persuader que ces deux productions médiocres avaient eu ce caractère sous l'ancienne monarchie.

Donc, au 14 juillet 1789, les combattants qui se portèrent contre la Bastille ne se rallièrent à aucun hymne populaire; — le *Ça ira* et la *Carmagnole* ne se répandirent point avant 1790 et 1792 — mais une fois la forteresse rasée, arrachée de terre jusqu'à ses fondements, piétinée par le peuple, la France retrouva sa voix, la voix qu'elle eut sans doute à l'époque des druides.

Deux ouvrages apparurent d'abord, que le temps a emportés sans retour : l'*Hymne du 14 juillet*, de Gossec et Joseph Chénier, et *La Prise de la Bastille*, drame sacré, paroles et musique de Marc Antoine Désaugiers, qui fut chanté à Notre-Dame le 13 juillet 1790. Le lendemain, on célébra la fête de la Fédération.

Quand revint pour la cinquième fois le glorieux anniversaire, Joseph Chénier composa un hymne national plus beau qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé; Méhul sollicita l'honneur d'en écrire la musique; on l'appela *le Chant du Départ*.

Cette inspiration grandiose s'associe à l'un de mes rêves :

« Je voyais l'autel de la patrie, dressé sur la pente du Trocadéro; autel immense, abrité de feuillage, devant lequel on venait prêter serment. Plusieurs groupes étaient échelonnés le long de la colline : des femmes, des vieillards, des enfants, des jeunes filles, des guerriers. Tous ensemble et le peuple entier qui se pressait aux alentours entonnèrent le *Chant du Départ*. Cette foule recueillie disait le refrain avec une intensité d'accent à donner le vertige :

« La République nous appelle,
« Sachons vaincre ou sachons périr
« Un Français doit vivre pour elle,
« Pour elle un Français doit mourir. »

« Une mère gravit alors les degrés de l'autel et jura de ne pas troubler de ses larmes les guerriers qui devaient partir : toutes les mères confirment ce serment :

« La République vous appelle... »

« Deux vieillards s'avancent pour bénir les glaives : tous les vieillards, unis devant l'autel, exaltent le courage des guerriers :

« La République vous appelle... »

« Un enfant fait couler des pleurs au souvenir de deux jeunes martyrs morts pour n'avoir pas voulu renoncer à leur drapeau : tous les enfants imiteront cet exemple :

« La République vous appelle... »

« Une épouse promet de tresser des couronnes et d'en orner les fronts victorieux : toutes les épouses envoient au combat leurs époux :

« La République vous appelle... »

« Une jeune fille, vêtue de blanc, monte fièrement à l'autel : Pour mériter cette vierge, il faudra du courage, d'héroïques efforts : les jeunes filles s'avancent, elles n'appartiendront qu'aux vainqueurs :

« La République vous appelle... »

« Enfin, tous les guerriers tirent leurs épées ; ils ont juré, la liberté est conquise :

« La République nous appelle,
« Sachons vaincre ou sachons périr:
« Un Français doit vivre pour elle.
« Pour elle un Français doit mourir. »

(*A suivre.*) A. Edéma.

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE ET LYRIQUE DU CAVEAU

Banquet du 2 juillet.

L'été fait sentir son influence au Caveau comme ailleurs. Les convives étaient peu nombreux, l'autre soir, mais, grâce à l'entrain des assistants, la séance n'en a pas moins offert un intérêt véritable.

Eugène Grangé est, par excellence l'homme du toast rimé. L'actualité lui fournit des thèmes qu'il développe constamment avec un art infini. *L'Amnistie*, par exemple, a été pour lui le prétexte d'une fantaisie moitié satirique, moitié plaisante, au total très réussie.

Nos lecteurs ont sans doute gardé le souvenir des couplets publiés dans le numéro 8 de *La Chanson*, sous ce titre : *A Robinson*. L'auteur de ces couplets, M. Emile Bourdelin, assistait au banquet du Caveau ; il les a chantés si agréablement que l'assemblée en a demandé d'autres, qui ont obtenu le plus complet succès.

Fénée a le trait et la verve; il l'a prouvé une fois de plus dans une chanson humoristique, *On n'sait vraiment comment faire.*

M. Ripault ne voit pas grande différence entre *Jadis et Aujourd'hui* : mêmes abus, mêmes vices mêmes ennuis, hélas.

M. A. Roy, avec quelques couplets fort lestes sur *Cette chose-là ;* M. Jullien, avec une romance toute gracieuse, *le Retour de l'oiseau* ; M. Montariol, avec deux chansons excellentes, l'*Amour et l'Argent* et *le Mieux est l'ennemi du bien* ; M. Grangé, avec une critique très mordante de la décision ministérielle

supprimant les tambours; M. Mouton-Dufraisse en recommandant *la Folie* comme la véritable sagesse, ont mérité et obtenu des applaudissements unanimes.

Enregistrer les succès des autres donne envie d'en remporter soi-même. J'ai donc présenté aux membres du Caveau quelques couplets de ma façon sur lesquels Jules Raux a écrit une musique d'un goût parfait, et qui seront bientôt au répertoire de l'Eldorado : *Êtes-vous comme moi ?* — On leur a fait très bon accueil.

L'arrière petit-fils de Panard était présent au banquet. On l'a entendu avec quelque surprise déclarer qu'il ne connaissait aucune des chansons de son aïeul. *Sic transit gloria mundi !* L.-Henry Lecomte.

DIXIÈME CONCOURS MENSUEL DE LA CHANSON

J. Larguier. Né à Paris en 1829, successivement apprenti chez un orfèvre, fondeur en caractères et comptable, J. Larguier n'a commencé qu'en 1865 à écrire, pour ses amis seulement, des poésies ou des chansons. Il organisa, vers la même époque, des réunions semestrielles où étaient admis surtout les membres de la société de secours mutuels du quartier Saint-Thomas-d'Aquin. L'amitié des sociétaires lui imposa les fonctions d'administrateur puis celle de secrétaire qui lui ont valu, en 1878, une médaille d'argent du ministre de l'intérieur.

Le bagage poétique de J. Larguier, abondant en pièces intimes ou d'à-propos, prouve de la verve et de la facilité.

1er Prix.

LA NOCE DE MA SŒUR

C'est aujourd'hui que ma sœur se marie,
Et mon plaisir ne saurait s'égaler;
Un beau soleil a doré la prairie,
Et l'on entend les oiseaux gazouiller.
Mon tour viendra, je n'en fais pas mystère;
Jean, mon cousin, m'a dit avec douceur
Qu'il voudrait bien... mais chut! Sachons-nous taire...
« C'est aujourd'hui la noce de ma sœur. »

Notre logis a pris un air de fête,
De frais bouquets les murs blancs sont ornés;
Moi seule, hélas ! ne suis pas encor prête,
Quand les garçons sont tous enrubannés...
Je vois ma sœur, ô mon Dieu, qu'elle est belle !
J'envie alors un instant son bonheur,
Jean me sourit, ma peine est moins cruelle...
« C'est aujourd'hui la noce de ma sœur. »

Des invités bien vive est l'allégresse.
Le fiancé n'est pas vilain garçon ;
Son regard tendre est comme une caresse
Qui sait charmer, quoiqu'un peu sans façon.
En ce moment, j'entends sonner la cloche,
Quand un regret vient agiter mon cœur ;
Mais je rougis... car mon cousin s'approche...
« C'est aujourd'hui la noce de ma sœur. »

Un court chemin nous mène à la chapelle,
Où le pasteur, vieillard à cheveux blancs,
Demande à Dieu les grâces qu'il appelle
Sur les époux, ses bien aimés-enfants.
Mon âme émue, heureuse et recueillie,
Planait au ciel, près du divin Sauveur,
Quand Jean me dit : Si tu voulais, Julie...
« C'est aujourd'hui la noce de ma sœur. »

Puis les époux, la figure riante,
Ont au logis fêté les grands parents.
Après dîner la joie est plus bruyante ;
On pleure un peu, mais les cœurs sont contents.
Le soir, un bal vient finir la journée,
Et je choisis mon cousin pour danseur ;
Il me demande : A quand notre hyménée ?...
« C'est aujourd'hui la noce de ma sœur. »

J. Larguier.

2e Prix

LES ORIGINES

Air : *Bonne tante Rose, qu'avez-vous fait là ?*

Soleils de nos académies,
Professeurs qui n'ignorez rien,
Devant vos classes endormies,
Mon Dieu ! comme vous parlez bien !
Par vos recherches j'imagine,
Un grand progrès s'est accompli :
Vous connaissez notre origine...
Pour vous ça ne fait pas un pli.
Grave science !
Trop grave science !
Je suis pour cela plein d'insouciance.
Oh ! la la
A moi, bon vivant, que me fait cela ?

Cherchez plutôt, grands philosophes,
Quel fut le premier gai refrain ;
Découvrez les premières strophes
Faites pour tuer le chagrin.
De ces couplets pleins d'un bon rire
[illegible] fut le joyeux inventeur ?
Sur le bronze il nous faut inscrire
Le nom de ce vrai bienfaiteur.
Grave science !
Trop grave science !
Je n'ai pour cela plus d'insouciance.
Oh ! la la
Dis-moi, si tu peux, d'où nous vient cela.

Traitez, du moins, docteurs hors ligne,
Des sujets un peu plus humains :
De nos coteaux la verte vigne
Nous vient-elle bien des Romains ?
Pour la gaîté le jus d'automne
Fut-il toujours un jus divin ?
Eleva-t-on sur une tonne
Une statue au dieu du vin ?
Grave science !
Trop grave science !
Je n'ai pour cela plus d'insouciance.
Oh ! la la !
Dis-moi, si tu peux, d'où nous vient cela

Pardonnez-moi si je me moque
De vos plus éloquents discours,
Et dites s'il fut une époque
Où l'on ignorait les amours.
Qui fut le premier sur la terre
A goûter ce précieux don ?
Pour capitale eût-il Cythère,
Et pour monarque Cupidon ?
Grave science !
Trop grave science !
Je n'ai pour cela plus d'insouciance.
Oh ! la la !
Dis-moi, si tu peux, d'où nous vient cela.

Ne vous creusez pas tant la tête
A chercher un savoir bien vain ;
Soyez plutôt toujours en quête
De chanson, d'amour et de vin.
Mais pour apprendre à les connaître
Ne remettez pas à demain,
Par eux vous comprendrez peut-être
L'origine du genre humain.
Grave science !
Trop grave science !
Je n'ai pour cela plus d'insouciance.
Oh ! la la !
Dis-moi, si tu peux, d'où nous vient cela.

Louis Bogey.

EGLOGUE

Des chagrins fuyant la cohorte,
Et nos jambes à notre cou,
Nous nous dirigeons vers Saint-Cloud
Où tous deux l'amour nous transporte.

De ce parc où la foule abonde
Craignant peu les gais tourbillons,
Tout à nos rêves nous allions
Sans nous inquiéter du monde.

Celle que je n'ose nommer
Entendit de moi douces choses...
J'ai chiffonné les rubans roses
Qu'elle avait mis pour me charmer.

Pour ravir au sort inconstant
Un peu de bonheur éphémère,
Retournons ! retournons, ma chère
« Où nous nous sommes aimés tant. »

F. Mariette.

BIBLIOGRAPHIE

L'éditeur Quantin publie un volume de Charles Jourdan : *Croquis algériens ;* croquis, en effet, mais enlevés de main de maître et ayant le double attrait de la vérité et du charme. Ce livre sera le compagnon obligé du voyageur en Algérie ; mieux que le meilleur guide, il initiera le touriste aux mœurs, coutumes, caractères des différentes races qui vivent sur le sol algérien ; pour ceux qui connaissent notre colonie, ils retrouveront en le lisant leurs émotions premières et les multiples impressions que fait naitre ce pays du soleil.

Vercingétorix, par Edmond Cottinet.

L'éditeur Calman Lévy publie un nouveau volume d'Edmond Cottinet, *Vercingétorix,* drame en prose. Les éloges n'ont pas dû manquer à l'auteur pour cette œuvre saine et forte marquée au bon coin et dont quelques scènes ont une grandeur incontestable. Trouvera-t-on un directeur assez ami de l'art, du vrai, pour monter cette pièce ? Je ne sais, mais en attendant il faut la lire. De pareilles œuvres font du bien, arrivant après Nana et d'autres ordures du même genre.

Une préface, qui n'est pas le morceau le moins délicat du volume, expose avec esprit la pensée de M. Cottinet, pensée française et patriotique par excellence.

Georges Murat.

LÉGENDES SACRÉES, — par Evariste Carrance — Agen, 1880.

L'auteur de ce livre, indigné par le développement croissant d'une littérature dépravée, a voulu réagir en donnant au peuple des histoires édifiantes. Ces histoires, il les a facilement trouvées dans le livre superbe qui, depuis tant de siècles, fait l'admiration des penseurs et des poètes : la Bible. M. Carrance, tantôt en vers, tantôt en prose, a rajeuni ces légendes terribles ou charmantes qui ont inspiré tant de chefs-d'œuvre. Son livre ingénieux et attrayant est surtout honnète, et ce n'est pas un mérite mince, par le temps de *naturalisme* qui court

LES BEAUX JOURS D'UN POÈTE, — par Hippolyte Buffenoir. — Paris, Ghio.

Le poète Rodez rencontre, dans un salon, la baronne de Bragela. Un refrain de romance goûté par tous deux décide de leur avenir. Rodez demande un rendez-vous qu'on lui accorde sans hésiter. Il triomphe, et ce sont alors dans Paris et dans les bois environnants mille charmants pèlerinages d'amour comme tous en ont faits... ou rêvés. La baronne a un mari qui l'a quittée pour vivre avec une cantatrice. Mortellement blessé en duel, ce mari recommande ingénument sa femme à Rodez, et le poète jure de consacrer sa vie tout entière à l'ex-baronne.

Episode très romanesque, sans grande invention, mais écrit dans un style brillant, gracieux et convaincu.

LE COQ ET LA POULE, — proverbe en un acte. — par Louis Bogey. — Paris, Ollendorff.

Les revendications récentes d'un bruyant groupe féminin ont inspiré cet ouvrage, léger de fond et de forme.

Une femme, exaltée par les déclamations de la réformatrice Scholastique Schelmine, néglige son ménage et prétend contraindre son mari a l'obéissance passive.

On apprend bientôt que Scholastique a disparu avec l'argent versé par ses naïves adhérentes. Suffisamment édifiée, l'épouse s'humilie devant l'époux qui pardonne. — Scènes alertes, agrémentées de bons couplets.

H. L.

L'auteur des *Poèmes de la Révolution*, Emmanuel des Essarts, dans un article intitulé : *La poésie en 1879*, commence par les lignes suivantes :

«... D'abord salut aux poètes inconnus d'hier qui se révèlent avec de sérieuses promesses de talent. Nous serons toujours des premiers à leur tendre une main fraternelle. Ainsi M. Augustin Pollet, encore inégal et inexpérimenté, nous décèle des qualités natives et charmantes dans ses *Brises basséennes.* Le titre est singulier et fait allusion à un pays bien peu connu, à un bourg obscur du département du Nord. Mais on passe sur le titre, quand, en ouvrant le livre, on débute par un « programme » plein d'originalité, sur un rhythme neuf et dansant :

Quelquefois peut-être Archiloque et Dante,
Pourront inspirer à mon âme ardente,
Une œuvre terrible, amère et grondante,
Comme un bruit
D'enfer dans la nuit.

Toutes les stances qui suivent sont empreintes de grâce et de fraîcheur : *La première Hirondelle, Penchant du cœur, la Source* surtout, *l'Inexprimable, Vision, En songeant à l'Hiver, le Passé et l'Avenir. La Chanson d'Automne*, par sa verve et son aisance

rhythmique, rappelle les tours de force de Panard et de Béranger. *Aux Chênes de la France!* cette invocation qui termine le volume, fait attendre un penseur dans ce bucolique gracieux et ingénu. Au reste, deux ans avant de publier les *Brises basséennes*, M. Pollet avait fait paraître les *Souvenirs de la guerre*. Les sonnets qui composent ce volume sont d'une correcte et solide facture. Les beaux vers n'y manquent pas. Nous trouvons pourtant plus d'originalité dans ces stances idylliques qui ne quitteront pas notre bibliothèque. Le *Triomphe d'une Impure*, du même poète, est un drame vivement dialogué, mais qui n'a pas non plus l'accent personnel que je crois avoir saisi dans ces paysages de la Bassée :

Oh! les vols d'oiseaux dont la trace fume,
Les grands peupliers baignés par la brume,
Les clochers pointus dont le coq s'allume,
Les châteaux
Couvrant les coteaux.

(Journal *Le Midi*.)

CHRONIQUE DES CONCERTS

Samedi dernier, le concert de la SCALA nous convoquait à la première représentation d'*Un cocher qui suit les bonnes*, opérette en un acte de M. Jouhaud, musique de Germain Laurens. D'une donnée qui n'est pas neuve, l'auteur a su tirer une petite pièce très amusante, qui ne serait pas du tout déplacée sur la scène d'un de nos théâtres de genre. La musique fraîche et originale de M. Germain Laurens a largement contribué au bon accueil fait par le public.

M. Bienfait, dans le rôle du cocher, est un type très réussi, et Mlle Zélia est une soubrette que l'on suivrait volontiers sans être cocher.

A l'occasion de la fête du 14 juillet, deux chansons patriotiques ont été créées :

A la Bastille! paroles de M. Le Rouland, musique de M. de Reichenstein, chantée par Mme Patry.

Les Drapeaux de la République, paroles de Villemer, musique de Ch. Pourny, chantée par M. Debailleul.

Inutile de dire que les auteurs et les interprètes ont été chaleureusement acclamés. Grand succès pour l'amusant Bourgès dans une chansonnette nouvelle, *Narcisse l'égoutier*; MM. Bienfait, Brunet, Fernand Kelm, Mmes Marguerita, Zélia et Worton se font aussi applaudir chaque soir avec les meilleures chansonnettes de leur répertoire.

*
*

Aux AMBASSADEURS, tous les soirs, chansonnettes nouvelles par MM. Libert, Arnaud, Dufour, Reyard et Mme Elisa Faure. Sans oublier le petit Norber, les frères Léopold et Mlle Jenny Mills, la célèbre danseuse anglaise.

*
* *

Un nouveau concert, le CONCERT DE L'ÉTOILE, va s'ouvrir prochainement, avenue de la Grande Armée.

Le directeur de cet établissement, M. Fortin, s'est assuré le concours de M. Mathieu, ex-ténor de l'Opéra, comme régisseur-administrateur.

Parmi les artistes engagés, nous pouvons déjà nommer : MM. Doria, Derame, Castel, Emilien; Mmes Lemonnier, Gréty, Marion, etc., etc.

Avec une troupe ainsi composée, le CONCERT DE L'ÉTOILE est sûr de réussir.

Nous le souhaitons de tout notre cœur.

L'abondance de copie nous oblige de remettre au prochain numéro les comptes-rendus de l'ALCAZAR D'ÉTÉ et du concert de la GAÎTÉ-ROCHECHOUART.

Alfred BERTINOT.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

La grande soirée donnée, le 30 juin, par la LYRE RÉPUBLICAINE, a été des plus brillantes et des plus animées. A 8 heures et demie, il était impossible de trouver une place dans la petite salle du rez-de-chaussée du CAFÉ DU GLOBE.

Parmi les artistes qui se sont fait entendre dans cette représentation, nous remarquons : MM. Raymond, de *Ba-ta-clan*, Marty, de la *Renaissance*, Zacharie, Gaston, Marie, Mlles Julia, Amélie, et une quantité d'amateurs des Sociétés Lyriques dont les noms nous échappent. LA DERNIÈRE NUIT D'ANDRÉ CHÉNIER, monologue en vers, a valu de nombreux applaudissements à son interprète, M. Marty. Une grande tombola, composée de plus de cinquante lots, a été tirée à la fin de la séance.

Nous félicitons particulièrement le président de la LYRE RÉPUBLICAINE, M. Duchemin, pour le soin apporté dans l'exécution du programme, et pour son habileté à organiser d'aussi agréables soirées.

LA JEUNESSE LYRIQUE ET DRAMATIQUE a donné un grand concert dimanche dernier à la SALLE PÉTRELLE.

Pour cette fois, nous n'apprécierons pas MM. Véron et Vauris qui faisaient leurs débuts; nous leur tenons compte de l'émotion, et les engageons à travailler.

M. Vichet, le premier comique de la société a eu beaucoup de succès avec : *Y n'm'en faut pas plus que ça*, chansonnette comique dont il est l'auteur; dans *les Suites d'un premier lit*, et dans *Mon cœur soupire*. Une bonne note aussi à MM. Maurice et Lallée qui fait de leur mieux. Mme Vaillant a récité avec beaucoup de talent le *Revenant*, de VICTOR HUGO. *Les forfaits de Pipermans*, vaudeville en un acte, a été enlevé assez lestement par Mme Vaillant et M. Vichet; seul, M. Graveline laissait à désirer; il chante parfaitement le genre chauvin, mais n'a pas les dispositions nécessaire pour jouer la comédie.

ALFRED BERTINOT.

A l'*Union parisienne* (qui tient ses séances les lundis et jeudis, 3, rue du Petit-Pont), séance extraordinaire le 5 juillet, avec Mmes Tréblat, Adèle, Hue, Leroy, Alexandra, Mlles Marpon, Berthe, etc.

M. Charpentier, a dit *la Bénédiction* de Coppée; Auger, *le Maître de chapelle*, *Moumoutte*; deux nouveautés, et a peint un tableau à l'huile en 8 minutes; Karl, *Je me rattatine*; Adrien Souchet, *La Reine des Halles*. On a terminé par *Le Camélia*, pièce en un acte, interprétée par Mmes Adèle, Desfossez,

MM. Jack, Desfossez père et fils et Quélin-Lebreton. Bon ensemble.

Tombola magnifique.

Piano tenu par MM. Bolle et Pradel. Un bon point surtout au premier (Bolle).

N. B. Le petit Paul, âgé de 7 ans, a dit une petite revue de la société écrite pour la circonstance par son papa; il a été surprenant comme diction, il a détaillé comme un véritable artiste.

CHOSES ET AUTRES

Notre collaborateur et ami René Ponsard a reçu ces jours derniers la lettre suivante, que nous publions sans commentaire, laissant à nos lecteurs et notamment à nos rédacteurs biographes, le soin d'en apprécier la teneur.

« Mon cher camarade, tu trouveras peut-être étonnant qu'au lieu de m'adresser directement à « la Chanson », je vienne te prier de me servir d'interprète auprès de son directeur, pour lui exposer une réclamation, qui ne saurait trouver une meilleure place ailleurs que dans son journal.

» Voici le fait : J'ai lu avec une certaine assiduité le *Moniteur de la chanson*, de Ch. Vincent, et la *Chanson française* de Alf. Leconte, et, dans aucune de ces deux publications, je n'ai trouvé la trace du seul chansonnier dont les œuvres, sans être comparables à celles de Béranger, n'en sont pas moins des œuvres recommandables à divers titres.

« Originalité, patriotisme, gaîté, tout cela se trouve dans la chanson d'EMILE DEBRAUX. Quelle verve hardie, quelle allure décidée, quelle fougue entraînante elle a eues la chanson française, incarnée pour ainsi dire dans ce spirituel et vaillant lorrain ! Que le journal de Ch. Vincent et celui de Alf. Leconte n'aient point parlé d'Emile Debraux, cela se conçoit; le premier n'avait d'autre but que de mettre en lumière les membres vivants du *Caveau*, le second, lui, s'est ingénié à exhumer de vieilles gloires poétiques : Ronsard, du Bellay, Jodelle etc. Quant à Olivier Basselin il partage le sort d'Emile Debraux : on n'en trouve de trace nulle part.

« J'espère néanmoins que cet oubli n'est pas volontaire et qu'au premier jour Emile Debraux le « ROI DE LA GOGUETTE » et Olivier Basselin « PÈRE DE LA CHANSON » auront leur place dans votre galerie de chansonniers français.

PHILIPPE LEROY,
Un des doyens de la chanson. »

Nous accueillons avec empressement la communication suivante :

SOCIÉTÉ ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE
"La POMME"
Fondée le 12 avril 1877 entre BRETONS et NORMANDS

MONSIEUR,

— Si vous êtes un homme
Plein d'une franche aménité,
Vous ferez la publicité
Du prochain concours de LA POMME.

Lisez notre programme. — En somme,
Il n'est pas trop mal arrêté :
Par vos soins, il sera fête
De la Loire jusqu'à la Somme.

Deux grands noms, SURCOUF et FLAUBERT
Frapperont l'écrivain disert,
Prêt à batailler de la plume.

A nous, *chansons, sonnets* légers !
Que le marin même résume
La *grande pêche* et ses dangers !

Au nom de la Commission de la Pomme et pour le Secrétaire général,
ARMAND DAYOT, *Breton*,

Le Secrétaire-adjoint Trésorier,
EMILE ASSE, *Normand.*

3e CONCOURS LITTÉRAIRE ET POÉTIQUE
le Dimanche 29 août 1880
A FÉCAMP

Le premier concours littéraire et poétique ouvert par la Société « LA POMME » s'est tenu à Caen; et, si le second, à raison de circonstances exceptionnelles, s'est tenu à Paris, il n'en avait pas moins, pour chef-lieu officiel, Nantes.

Cette année, les Pommiers comptent se rendre à Fécamp, le Dimanche 29 août prochain.

Entre autres mesures prises pour organiser effectivement en cette ville une fête digne des précédentes, « la Pomme » annonce, dès aujourd'hui, son troisième concours littéraire et poétique.

Ce concours comprend quatre parties, dont deux pour les vers et deux pour la prose, savoir :

1° SURCOUF, Poésie d'environ 200 vers.
2° FLAUBERT, Etude en prose sur sa vie et ses œuvres ;
3° CHANSON, SONNET ou BALLADE, sur un sujet breton ou normand ;
4° MÉMOIRE sur les moyens d'améliorer la condition des populations maritimes normanno-bretonnes qui s'occupent de la grande pêche.

Une commission, dont la composition sera ultérieurement indiquée, aura soin de s'adjoindre, avec voix consultative, les hommes les plus compétents sur une des questions vitales de notre marine française.

Le prix d'honneur, un objet d'art, sera décerné à la meilleure des œuvres couronnées. Les autres lauréats recevront, suivant leur mérite, une médaille ou une mention honorable.

Les manuscrits, *revêtus d'une devise, non signés et sous pli cacheté*, seront reçus au plus tard le dix du mois d'Août, soit chez M. Armand Dayot, secrétaire général, 3, rue de Valois, soit chez M. Emile Asse, trésorier, 14, rue de Maubeuge. Une enveloppe également cachetée, contenant le nom de l'auteur et reproduisant extérieurement la devise, devra accompagner le manuscrit.

La question distincte d'un concert breton-normand a été réservée pour l'automne, mais n'est pas abandonnée.

LE HAMMAM

Air connu.

En entrant on pourrait se croire
Transporté dans un beau palais,
Comme on en dépeint dans l'histoire.
Turco, Chinois ou Japonais;
Joignez-y tout le confortable
Anglais, Français, Américain,
La découverte est admirable,
Et tant de luxe pour un bain !

Français, Etrangers, accourez
A la fontaine de Jouvence !
Au Hammam vous retremperez
Les ressorts de votre existence,
A la fontaine de Jouvence,
Etrangers, Français, accourez !

Partout des dorures, des glaces,
Et des arbustes et des fleurs,
Au plafond de riches rosaces
Renvoyant de douces lueurs;
Non ! Soliman pour Roxelane,
Certes, n'aurait pas trouvé mieux:
C'est digne en tout d'une sultane
Que cet Eden rêvé des dieux!
Français, Etrangers, etc.

Arrivons d'abord au passage
Des trois étuves à l'air chaud;
Vous ruisselez ! puis le massage
Vous travaille de bas en haut!
Roulé, pétri comme farine,
Bien qu'on vous ait mis à l'envers,
Vous n'avez plus la même mine,
Souples comme gants sont vos nerfs !
Français, Etrangers, etc.

Après, on vous désarticule,
Bien fort on fait craquer vos os,
Vous imprimant une bascule,
On vous retourne sur le dos;
La friction est vive et bonne,
Le frottage est dru; largement,
D'un bout à l'autre, on vous savonne,
Tout cela merveilleusement !
Français, Etrangers, etc.

Mais il vous faut encor la douche,
Et lorsque le jet est parti,
Ouvrant toute grande la bouche,
On crie: Ah ! diable ! ah ! sapristi;
Enfin, sortant de la bassine,
Des frimas vous faites raison,
En gagnant vite la piscine
Où vous plongez comme un oison !
Français, Etrangers, etc.

Dessous la glace Cardoville,
Sans craindre, filets hameçon,
On passe, on nage, on file, on file,
On glisse, tout comme un poisson;
C'est fini! vous êtes à l'aise,
Vous vous sentez tout allégé,
Le teint rose comme une fraise
Et tout votre être dégagé!
Français, Etrangers, etc.

En s'étendant avec délice
Sur un oriental divan,
Vous vous payez un armistice,
Vous prélassant comme un sultan;
On dit que, blanc comme l'albâtre,
On devient un homme tout neuf,
Avec de l'entrain comme quatre,
Sans compter un appétit bœuf !
Français, Etrangers, etc.

Pour vous substanter à votre aise,
On vous sert les mets les plus fins,
Bien cuisinés, chauds comme braise,
Arrosés par les meilleurs vins;
Si l'on dépose la fourchette,
Se sentant parfois esseulé,
On peut fumer la cigarette,
Le londrès ou le narghilé !
Français, Etrangers, etc.

Vous voyez ! C'est une merveille,
Que ce Hammam réparateur,
Quoi ! se faire tirer l'oreille,
Dans un but régénérateur:
Allons donc! Ce n'est pas probable,
A Paris où l'on prise tout,
Paris, la ville incomparable
Pour l'esprit et pour le bon goût !
Français, Etrangers, etc.

Avec le Hammam, plus de rides,
Plus de douleurs, plus de chagrins,
Plus de pleurs, donc, plus de suicides,
Les jours redeviennent sereins;
La vie ira sur des roulettes,
Enterrés, tous les embarras !
Mais seulement, gare aux boulettes,
Le Hammam n'en préserve pas !
Français, Etrangers, etc.

On prétend qu'au Sénat, en somme,
Conservateurs, Républicains,
Ont tous voté comme un seul homme,
Pour s'inscrire à ces fameux bains ;
Dam ! quand on est inamovible,
Qu'on ne craint pas les coups du sort,
On peut se juger infaillible,
Et l'on fait la nique à la mort !
Français, Etrangers, etc.

Vous penserez: Pourquoi de femmes,
Votre programme ne dit rien?
Eh ! pardon! Le côté des dames,
Figure au Hammam Parisien;
Seulement, pour plus de prudence,
Afin d'éviter les erreurs,
Le beau sexe a sa résidence,
Un peu plus bas... loin des dineurs!

Etrangers, Français, accourez,
A la fontaine de Jouvence,
Au Hammam vous retremperez
Les ressorts de votre existence,
A la fontaine de Jouvence,
Etrangers, Français, accourez !

EUGÈNE CARLOS.

18, Rue Neuve-des-Mathurins. — Entrée spéciale des Dames : Boulevard Haussmann, 47.

Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Cᵉ, 6, rue Martel. A. PATAY, *Directeur-Gérant.*

3e ANNÉE. — N° 11. 10 CENTIMES. 24 JUILLET 1880

LA CHANSON

Directeur-Gérant.
A. PATAY

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts
PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction
MAXIME GUY

Annonces, la ligne... 1 »
Réclames, — 2 »

La chanson, comme la baïonnette est une arme française.
J. CLARETIE.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............ 6 fr.
» six mois........... 3 »
Etranger, un an........... 8 »

SOMMAIRE :

GALERIE DES CHANSONNIERS : P.-J. CHARRIN

PIERRE-JOSEPH CHARRIN était né à Lyon le 2 février 1784. Les renseignements nous manquent sur sa jeunesse et ses premières études Toutefois, d'après ses habitudes de style et le genre ordinairement élevé de ses compositions, il est permis de supposer que dès le jeune âge il avait été nourri des saines traditions de l'antiquité, et que, malgré le trouble du temps, il n'avait pas été privé d'études classiques.



Depuis plusieurs années déjà il était employé au ministère de la guerre, à la direction générale des subsistances militaires, en qualité de rédacteur, de sous-chef et de garde-magasin de l'habillement, lorsqu'une de ces réformes dont l'économie fut au moins le prétexte sous la Restauration, le priva de sa place. C'était en 1814. Rappelé deux ans plus tard, il se vit atteint de nouveau, vers la fin de 1819, époque où Latour-Maubourg succéda à Gouvion Saint-Cyr au ministère de la guerre.

Charrin se livra dès lors à des entreprises commerciales auxquelles il dut l'aisance et, plus tard, le repos nécessaire au culte des lettres et de la poésie.

Il collaborait, sous la Restauration, à divers journaux politiques et littéraires; mais ces occupations, ces travaux sérieux ne l'empêchaient pas de courtiser la muse de la chanson.

Charrin a fait partie des deux sociétés connues sous le nom des *Dîners du Caveau Moderne* et des *Soupers de Momus*. Les Dîners, fondés en 1806, par les anciens membres des *Dîners du Vaudeville*, furent envahis, en 1816, par la politique ; la division se mit parmi les convives ; les joyeux repas du *Rocher de Cancale* cessèrent, et la plupart des chansonniers qui se réunissaient chez Balaine vinrent s'asseoir à la table des Soupers de Momus, d'où la politique était rigou-

reusement bannie. Cette dernière société dura jusqu'en 1826.

Charrin était entré au Caveau en 1852. Il en était le doyen et en est resté jusqu'à sa mort le président d'honneur.

Son bagage littéraire est très abondant. Je citerai, sans vouloir donner un catalogue complet de ses œuvres : *Mes Loisirs*, recueil de poésies ; *Tobie*, poëme (1808) ; *Le Rappel des dieux* (1810) ; *Le Passe-temps*, chansons et poésies (1817) ; *Album poétique* (1825). Il a écrit pour le théâtre : *Les Deux forteresses*, *la Forêt d'Édimbourg*, *Mahomet*, *Vingt-quatre heures d'un duelliste*, *un Mariage à bout portant*, etc.

Le dernier recueil qui ait été publié de son vivant est en deux volumes format Charpentier, de 370-340 pages, avec fac-simile, portrait et quatre gravures. Il contient ses œuvres poétiques, c'est-à-dire les chansons, les fables, les poésies diverses et cinq pièces de théâtre en vers : Paris, 1857, Amyot et Garnier.

Gustave Aimard, en appréciant, dans le *Mousquetaire*, ce dernier recueil, terminait ainsi son compte rendu : « La vie littéraire de M. Charrin a été bien remplie ; ses œuvres respirent une douce philosophie, une gaîté franche, sans éclat bruyant, sans effets cherchés ; une morale douce, exempte de pédantisme. »

Charrin habitait depuis 1844, à Ecouen, une maison qu'un personnage éminent et fort riche avait fait bâtir en 1784 pour Adeline, de la Comédie-Italienne. Il était ainsi du même âge que sa maison.

C'est là qu'il est mort le 25 avril 1863. Il était membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon depuis 1854, de la société littéraire et de la société épicurienne de la même ville, et chevalier de la légion d'honneur. Son portrait, peint par Gosse en 1829, a été gravé par Forster. Protat qui, comme président du Caveau, prononça sur sa tombe quelques paroles d'adieu, caractérisait ainsi son talent : « Il a su donner à toutes ses œuvres le cachet d'une remarquable originalité, et leur imprimer le sceau d'un talent incontestable... Nul n'avait plus que lui d'entrain et de verve juvénile, et nul surtout ne sut mieux joindre aux charmes de l'esprit les précieuses qualités du cœur. »

C'est aussi Protat qui fut chargé par la veuve de Charrin de revoir les dernières feuilles du recueil que le vieux poëte préparait au moment de sa mort. Il a pour titre : Testament littéraire : œuvres de P.-J. Charrin, 2 volumes grand in-18, Appert, 1863. Le premier volume contient cent soixante chansons. Quelques-unes ont eu leur moment de célébrité, par exemple les *Vérités gasconnes*, dont voici le refrain :

Plus d'un gascon erre
Exagère,
Ment
Constamment,
Mais, cadédis !
On peut croire à cé qué jé dis,

La forme littéraire dont Charrin a revêtu tous ses couplets ne leur enlève ni la vivacité ni l'a-propos. Il traite avec succès les sujets les plus piquants et les plus graves : le vin, la morale, la beauté, la patrie, l'amitié. Il excelle à saisir le ridicule.

Le Gamin de Paris, *Monsieur Prudentin*, *Madame Gazette*, *Le nouveau Grégoire*, *le Vieux Portier*, ont autant de gaîté caustique qu'on trouve, au contraire, d'âme et de chaleur dans *Honneur ! Patrie ! La Séparation*, *La Poésie*, *les Adieux*, etc.

Eug. Imbert.

UN SOUVENIR A BÉRANGER

La Chanson a donné en 1878, aux chansonniers qui n'y pensaient guère, l'idée d'aller chaque année, au 16 juillet, déposer une couronne sur la tombe de Béranger. Deux fois déjà ce pèlerinage a donné lieu à une manifestation très sympathique de la population parisienne, et dont l'œuvre de la statue de Béranger a profité. Cette année, *La Chanson*, prenant en considération le chômage forcé de deux jours que la fête avait imposé à la classe ouvrière, avait ajourné au 18 juillet la célébration de l'anniversaire funèbre de Béranger, afin de permettre au plus grand nombre d'y prendre part. Son calcul a été juste. Huit cents personnes environ attendaient au cimetière les manifestants. Après hommage fait au poète d'une couronne de fleurs naturelles, portant cette dédicace : *A Béranger*, *La Chanson*, L.-Henry Lecomte a pris la parole au nom de notre journal et au nom du Comité Béranger. Voici le remarquable discours de notre ami, interrompu maintes fois par des bravos chaleureux, et dont la péroraison a produit grand effet.

Messieurs,

Pour la troisième fois, les amis sincères de Béranger célèbrent ici l'anniversaire de sa mort ; pour la troisième fois, les représentants de la France libre viennent offrir au patriote disparu les fleurs du souvenir, prélude modeste de l'hommage solennel dont un comité républicain poursuit la réalisation.

J'aurais voulu pouvoir annoncer aujourd'hui la conclusion de l'œuvre entreprise sur l'initiative du journal *La Chanson*, mais les faits ont trompé notre espérance : la statue du poète national ne sera pas érigée à la date que nous avions fixée d'abord. Peu importe ; la renommée de Béranger n'est pas de celles que le temps doit atteindre. L'essentiel est que la statue de Béranger se fasse, et elle se fera, parce que l'ingratitude, chez un peuple comme chez un individu, nous paraît la pire des hontes, et que nous ne voulons point de cette tache au front de notre pays régénéré.

Je dois le dire, Messieurs, le Comité de la statue de Béranger s'est heurté à des obstacles imprévus. Il espérait que le nom seul du grand chansonnier suffirait à assurer le succès de son entreprise ; ce nom, au contraire, a soulevé des polémiques passionnées. Contre l'homme qui, durant toute sa vie, avait joui d'une popularité incontestable, les coryphées des partis les plus opposés ont associé leurs rancunes, et l'on a pu voir le radicalisme bruyant tendre, pour une action hostile, les mains au bonapartisme vantard et au cléricalisme sournois.

Le réquisitoire de ces associés étranges est peu nouveau; les critiques superficiels ou perfides le ressassent depuis vingt ans, confondant pour les besoins de leur cause la gaîté de Béranger avec le cynisme, les jésuites avec Dieu, le héros d'Arcole avec le trembleur de Sedan, le désintéressement avec l'égoïsme. Deux de leurs griefs sont pourtant à retenir : Béranger aurait célébré l'empire et préféré sa tranquillité personnelle au devoir d'accepter une fonction publique. Or, Béranger n'a chanté la gloire militaire du premier Napoléon qu'après l'expiation de Saint-Hélène, et sans dissimuler son aversion pour le despotisme impérial; il s'est, enfin rendu simplement justice en refusant un mandat politique que son âge et son peu d'aptitude lui défendaient d'accepter. Ce dernier trait surtout met en grande colère ces prétendus amis du peuple qui se servent de lui sous prétexte de le servir, professent que le libéralisme est une carrière, et acceptent toujours — par dévouement — les honneurs ou les places grassement rétribuées. Leur reproche naïf devient, pour qui réfléchit, une louange très délicate à l'adresse de Béranger qui, sans titre officiel et sans part au budget, travailla plus que personne à l'émancipation et au bonheur de tous. Est-ce la peine d'insister? — Le peuple, en gardant religieusement la mémoire de son poète, a fait bonne justice d'accusations inspirées par une animosité maladroite.

On a vainement essayé de travestir les sentiments politiques de Béranger; la lecture attentive de ses chansons et de sa correspondance, l'étude de sa vie entière, prouvent irréfutablement son amour exclusif du régime républicain. Il le vanta, le désira, le prépara sans relâche.

« Tous les partis, écrivait-il après 1848, tous les partis ont fait des fautes, mais celles dont nous devons le plus gémir ce sont les fautes commises par les républicains. Je les avais prévues, aussi aurais-je voulu que la République nous vînt un peu plus tard. La Providence en a décidé autrement. Toutefois, je mourrai avec l'assurance qu'un jour ou l'autre mes vœux seront exaucés. »

Ils le sont aujourd'hui, et l'on éprouve une joie profonde à le dire sur cette tombe où reposent, unis dans la mort comme ils le furent dans la vie, le tribun et le poète qui servirent le mieux la cause démocratique. On peut interroger les discours de l'un et les chants de l'autre, un égal patriotisme y respire, et la génération nouvelle y peut puiser encore de virils enseignements.

Nous t'admirons et nous t'aimons, ô Maître de la chanson française, parce que tu fus grand citoyen, philanthrope sincère, poète exquis; nous dresserons ta statue en dépit des hypocrites multicolores, et l'honnête peuple de Paris, guidé par son infaillible instinct, criera au jour de ton apothéose comme il criait au jour de tes funérailles : « Honneur ! Honneur à Béranger ! »

Après lecture, par Mme d'Elhom, de couplets que nous aurions voulu pouvoir publier, et quelques mots de remerciement adressés par le directeur de *La Chanson*, l'assistance a déposé nombre de bouquets et de couronnes sur les marches du tombeau et s'est retirée silencieusement.

En somme, cette manifestation a été ce que nous la voulions, et nous remercions la presse de Paris qui nous a, cette fois comme toujours, prêté le concours de sa fraternelle publicité.

Nous avons été heureux d'apprendre de M. Engelbauer, cousin de Béranger, que les éditeurs du grand poète souscrivaient au profit de sa statue, Mme Perrotin pour 500 francs, MM. Garnier frères pour 100 francs. Nous les en remercions sincèrement, et, pour enlever aux pessimistes toute crainte sur l'avenir de l'œuvre du Comité Béranger, nous annonçons comme très prochaine l'ouverture du concours public entre les artistes sculpteurs.

A. PATAY.

LA STATUE DE LA RÉPUBLIQUE

Bien que la merveilleuse fête du 14 juillet soit terminée, il est encore temps je crois de parler de ce qui fut son plus bel ornement : le monument élevé à la gloire de la République sur l'ex-place du Château-d'Eau.

Cette œuvre grande et forte fait non-seulement honneur à M. Morice, l'habile et vaillant statuaire et à son frère l'architecte, mais elle honore aussi toute la jeune génération républicaine, et surtout la République elle-même. Que penser, en effet, d'un principe assez fécond pour produire une œuvre aussi belle et pour faire sortir de la foule des jeunes hommes capables de la concevoir et de l'exécuter?

Nous sommes de ceux qui ressentent une juste fierté en voyant la République inspirer des œuvres si patriotiques.

Je me rappelle, lors du premier concours, alors que je luttais pour dessiller certains yeux et vaincre certains partis pris, l'étrange impression d'orgueil que je ressentis à voir groupées dans la salle Melpomène toutes ces œuvres plus ou moins réussies, mais toutes ou presque toutes modelées avec conviction et foi.

Ne nous y trompons pas, l'érection de ce monument est bien la consécration définitive de la forme républicaine dans notre pays, et marque la date véritable d'où part, après la conquête, l'œuvre d'organisation définitive et de progrès constant.

Ce que j'admirerai peut-être le plus dans l'œuvre de M. Morice, c'est l'idée d'avoir groupé au-dessous de la République forte, sage, triomphante, les trois grands symboles, *la Liberté, l'Égalité, et la Fraternité*, et les plus glorieuses pages de notre histoire républicaine, dont le Lion, symbolisant le peuple fier et calme, semble être le gardien et le témoin.

Je ne ferai pas l'analyse critique de chaque figure, les conditions dans lesquelles le travail a été enlevé (c'est véritablement le mot) ne le permettent pas; bientôt, j'espère, on sera à même de juger l'œuvre définitive. Pour aujourd'hui, je me contenterai de constater que l'impression générale, presque unanime, produite par l'ensemble du monument, est on ne peut plus flatteuse pour M. Morice et pour ceux qui lui ont décerné le prix.

GEORGES MURAT

N'EFFEUILLEZ PAS LES ROSES

Paroles de Albert CAPRÈS. — Musique de L. DEMORTREUX



Les zéphyrs ont soufflé, les bourgeons vont éclore;
La fleur va s'entrouvrir aux baisers du soleil,
Et la rosée émue à la féconde aurore
Va chanter chaque jour son hymne de réveil.
Oh! de vos ailes d'or, papillons bleus et roses,
N'effleurez qu'en tremblant leur prisme harmonieux.
Si vous voulez jouir de leur éclat joyeux,
N'effeuillez pas les roses!

Ne les effeuillez pas, beaux papillons frivoles,
De leurs subtils parfums ménagez la fraîcheur.
Oh! ne ternissez pas l'éclat de leurs corolles
Et craignez de briser leur tendre et chaste cœur.
Dites-leur doucement ces délicates choses
Que murmurent entr'eux tout bas les vrais amants,
Mais dans vos doux baisers, ô papillons charmants,
N'effeuillez pas les roses!

LA RÉVOLUTION

Air : *Ne raillez plus la Garde citoyenne.*

II (*)

Tournons la page et lisons à voix haute
De nos succès le cours tumultueux,
Et du passé pesant bien chaque faute
Instruisons-nous des faits de nos aïeux

Plus discoureurs que tribuns énergiques,
Les Girondins jaloux des Montagnards
En soulevant d'ardentes polémiques
Du royalisme aiguisent les poignards

Mais les faubourgs, où la colère gronde,
Aux Montagnards loin de faire défaut,
De l'Assemblée arrachent la Gironde
Pour la jeter mourante à l'échafaud.

Tout est debout. La Montagne s'enflamme,
Cratère humain, moderne Sinaï,
De ses décrets que la foudre proclame
Du Nord au Sud le monde est envahi.

Esprit nouveau, sa volonté domine,
Au nom du peuple, au nom de son salut,
Son comité juge, frappe, extermine
Tout ce qui peut faire obstacle à son but.

Dans le creuset de la pensée humaine
Tout se refond, arts, sciences et lois,
En embrassant dans son vaste domaine
Tous les devoirs ainsi que tous les droits.

Aux sections, aux clubs, à la Commune,
Fort de ses droits, nuit et jour de planton,
Le peuple, maître, acclame à la tribune
Marat, Saint-Just, Robespierre et Danton.

Quel deuil déjà plane sur la patrie,
Que, sans faiblir, sans cesse il défendait,
Marat, du peuple objet d'idolâtrie,
Meurt sous le fer de Charlotte Corday.

(*) Voir, pour la première partie de ce patriotique rondeau, le n° 9 de *La Chanson*.

Malheur à qui doutant de son courage
S'arrête en route à la tiédeur enclin!
Les noirs pensers d'un funèbre présage
Font reculer Danton et Desmoulin.

Des factions la fureur acharnée
S'élève encor dans la Convention,
Puissance occulte, étrange destinée,
Qui va trahir la Révolution.

Craignant pour eux le véto populaire,
Qui des impurs fait une ample moisson
Les réacteurs lancent sur Robespierre
Le hors la loi qu'exécute Samson.

Le tocsin sonne, à l'ardente Commune
Les sections se rangent en deux camps.
Hélas! quel sang versé par la fortune
Va donc éteindre un de ces deux volcans?

Ce sang choisi, que la vertu révère,
Va couler pur, vierge de tout effroi,
Viens, peuple aveugle, applaudir au Calvaire
Où les tribuns sont immolés pour toi.

Hardis soutiens de la cause publique,
Ils sont tombés, et le neuf Thermidor
En eux a vu périr la République
Dont ils guidaient l'irrésistible essor.

Dans ces tableaux que nul autre n'efface,
O liberté! quels feux tu recélas!
Tes fils sont morts, voile ta sainte face,
« Voici venir le Corse aux cheveux plats » (1)

En déroulant tes mille caractères,
Livre immortel où sont inscrits nos droits,
Inspire nous, Bible des prolétaires,
L'amour du peuple et la haine des rois.

AUGUSTE ALAIS.

La Femme de Guillaume

Musique à faire.

De Guillaume je suis la femme,
Il m'aime autant qu'au premier jour,
J'en suis fière et je le proclame,
Et pour lui seul est mon amour.
La chose semblera nouvelle
A bien des dames d'aujourd'hui,
Mais quand il n'est pas avec elle,
Sa femme ne pense qu'à lui.

Quand mon mari, la tête haute,
Passe partout sans nul affront,
Je ne veux pas que, par ma faute,
La honte, un jour, courbe son front.

S'il n'a pas les mains aussi fines
Que ces gommeux, ces avortons
Qui se tournent et font des mines,
En ricanant sur tous les tons;

(1) Vers d'Auguste Barbier.

Si nulle peau d'aucune teinte
Ne rend ses doigts plus élégants,
Le travail leur laisse une empreinte
Plus honorables que des gants.
Quand mon mari, etc.

Chaque matin, plein de courage,
Guillaume, plus heureux qu'un roi,
Court tout joyeux à son ouvrage,
Content de travailler pour moi;
Et lorsque arrive sa quinzaine,
Il me remet tout son argent,
A moins, parfois, qu'il n'en retienne
Une part pour quelque indigent.
Quand mon mari, etc.

Quand il me promène à la ville,
Par les squares, les boulevards,
Je vois bien plus d'un inutile
Me provoquer de ses regards;
Les grands nous traitent de canaille
Et voudraient gâter notre sang :
Je suis du peuple qui travaille,
Notre place est au premier rang.
Quand mon mari, etc.

Depuis quelque temps on observe
Que, pour finir enfin leurs maux,
Les femmes veulent, sans réserve,
Qu'aux hommes leurs droits soient égaux.
Je fais des vœux pour leurs réclames;
Mais il est un droit moins suspect,
C'est celui des honnêtes femmes :
Ce droit, c'est le droit au respect.
Quand mon mari, etc.

Peut-être dans notre ménage
Bientôt viendront, pour l'égayer,
Quelques marmots au doux visage
Qui riront autour du foyer;
Et de l'exemple de leur père
Quand les garçons profiteront,
Nos filles, imitant leur mère,
A leur tour comme moi diront :
Quand mon mari, la tête haute,
Passe partout sans nul affront,
Je ne veux pas que, par ma faute,
La honte, un jour, courbe son front.

FAUCHÉ.

DIXIÈME CONCOURS MENSUEL DE LA CHANSON

3e Prix

LE PEUPLE DE PARIS

Fils du travail, debout, pour rendre hommage
A ces héros, nés du sang des Gaulois,
Qui, pour détruire un odieux servage,
De nos tyrans ont su braver les lois.
Levez vos fronts, vous n'avez plus de maître,
Mais si les rois n'étouffent plus vos cris,
Si, sous le fouet, nul ne veut se soumettre,
Vous le devez au peuple de Paris!

Toi, paysan, qui dans les vastes plaines,
Gai, radieux, creusant l'âpre sillon,
Peux, libre et fier, ayant brisé tes chaînes,
Mêler tes chants aux plaintes du grillon;
Si, désormais, récoltant sans entrave,
Tes droits, ton bien ne te sont plus ravis;
Si chez toi l'homme a remplacé l'esclave;
C'est grâce encore au peuple de Paris!

Bourgeois sans cœur, amoureux de l'orgie,
Qui du passé perdez le souvenir;
Etres repus, à la face rougie,
Suant la peur au bruit de l'avenir;
Si, contre vous, il n'est plus de bastilles,
Pour comprimer vos grossiers appétits;
Si le pouvoir n'outrage plus vos filles,
Vous le devez au peuple de Paris!

Lorsque vaincus, oubliés sur la terre,
Nus, sans soutien, errants à l'étranger,
Des exilés souffrent peine et misère
Loin du pays, qu'ils rêvent de venger;
Alors des fils de l'antique Lutèce,
La grande voix parle pour les proscrits :
« Pitié, dit-elle, ils sont dans la détresse! »
Voilà, voilà, le peuple de Paris!

Vidauban (Var).

FERDINAND BÉRENGUIER.

Curiosités de la Chanson.

COMME IL FAUT ET COMME IL FAUDRAIT

Bien riche et bien égoïste,
Ignorant, bavard et sot,
Jusque dans ses plaisirs triste :
Voilà l'homme comme il faut.
Aimant l'or pour le répandre
Où le besoin paraîtrait,
Modeste, vrai, doux et tendre:
Voilà comme il le faudrait.

Toute à la mode nouvelle,
A son mari parlant haut,
Eloignant ses enfants d'elle :
C'est la femme comme il faut.
Leur donnant selon leur âge
Et ses vertus et son lait,
Soumise, économe et sage :
Voilà comme il la faudrait.

LOUIS XVIII

REVUE DES CONCERTS

Eldorado.

Salut au Drapeau! de M. Alf. Honoré, interprété par Victorin, a obtenu un véritable succès.

La Chanson du fer, de M. Emile Goujet, excellente musique de Paul Henrion, est interprétée par Mlle Amiati avec tout le talent qu'on lui connaît; cette œuvre est digne du succès qu'elle obtient.

Mlle Pazzotti se fait applaudir dans *Doux échos*, paroles de Courtès, artiste de l'Ambigu bien connu pour ses créations originales au théâtre.

Mlle Duparc, toujours charmante et gracieuse, a une fois de plus obtenu les bravos du public dans *Bonne fille*, de Delormel, musique de Paul Henrion.

Mlle Dalty dans *Bonjour, Amour!* de Villemer, a su se faire applaudir.

Mlle Berthier à détaillé d'une façon charmante *Le Chemin des Amours*, paroles de notre ami J.-B. Robinot, musique du regretté compositeur Auguste Mallet.

M. Velly et Antony ont créé avec un égal succès l'un *Naturell'ment*, l'autre *Lettre d'un jeune marié.*

Le 7 août, rentrée de Mlle Bonnaire.

Cette semaine n'a pas été bien fructueuse, et nous n'avons guère de nouveautés à signaler.

A la Scala, une seule chanson a été créée par Mme Patry; dans les autres concerts identiquement la même chose.

Aux Ambassadeurs, toujours *Psitt, psitt* par Libert et *Ypsiboé*, par Mme Elise Faure. *Les cris de la rue*, la spirituelle saynète de MM. Baumaine et Blondelet, tient l'affiche avec succès.

A l'Alcazar d'Été, rien non plus; le refrain de la *Sœur de l'emballeur* est répété comme par le passé, avec frénésie par Mlle Demay et tous les spectateurs. M. et Mme Alfred se font aussi applaudir avec leurs chants et danses excentriques.

A la Gaité-Rochechouart, la chanson patriotique de MM. Rauland et Relchenstein, *A la Bastille*, chantée par Mme Valu, obtient le même succès qu'à la Scala. MM. Raulin, Marquetti et Chalande attirent chaque soir le public avec les bonnes chansonnettes de leur répertoire.

Pour aujourd'hui, plusieurs concerts annoncent des pièces et chansonnettes nouvelles; nous espérons donc donner samedi prochain une chronique un peu plus intéressante que celle-ci.

Le 13 juillet a eu lieu l'inauguration du Café-Concert promenade de *L'Orphéum*, place de la République, sous l'habile direction de M. Goudsome, nous en reparlerons prochainement.

Les Folies-Saint-Martin continuent avec activité leurs travaux de transformation; l'ouverture aura lieu le 14 août.

Alfred Bertinot.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Le 13 juillet a eu lieu, dans les salons de M. Mercier, au Palais-Royal, le premier Bal de nuit d'une Société Lyrique, qui n'inaugurera néanmoins ses séances que le premier dimanche de septembre dans la même établissement, mais qui a tenu à honneur d'avoir ce jour remarquable pour date de fondation. Elle s'intitule *le Foyer*, nom qui dit bien ce qu'elle veut être et ce qu'elle sera, si ses vaillants fondateurs persistent, comme il faut l'espérer, dans l'accomplissement de la tâche qu'ils se sont donnée, car *le Foyer* sera une heureuse innovation.

Nous nous bornons aujourd'hui à souhaiter la bienvenue à cette nouvelle société, et nous nous plaisons à considérer son premier bal comme le présage d'une réussite certaine.

Dans un petit intermède de chants, nous avons applaudi MM. Louis Boy et Paul David, jeunes sociétaires qui promettent pour l'avenir et Mlle Joséphine D., membre d'honneur, qui chante de la manière la plus sympathique et avec beaucoup de sentiment.

Malgré la grande chaleur, salle assez bien garnie lundi dernier à la Fantaisie Lyrique, 166, boulevard Magenta. La séance est ouverte par *Gentil Printemps*, morceau de piano à quatre mains, exécuté par Mme Pauchet et sa petite élève, Mlle Jeanne, agée de 3 ans 1/2. Grand succès pour M. Vaast, dans *Les suites d'un premier lit*; Mlle Marguerite se fait vivement applaudir avec *La première feuille* et *La jeune fille et la fleur*. La petite Charlotte chante *La fille à Poivrier* d'une façon très amusante. Mentionnons aussi MM. Victor, Cabaret, Cooper et Callebert, qui ont eu leur part de bravos. *Le bout de l'an de l'Amour*, comédie en un acte, a été enlevé à peu près convenablement par MM. Paul Fontaine, Delsériès et Richard.

Il serait injuste d'oublier le pianiste de la Fantaisie Lyrique, M. Thibou, qui compose de jolies mélodies et accompagne les chanteurs avec talent.

Alfred Bertinot.

La Lyre Amicale de Paris, dont le siège est au Grand Café Pygmalion, boulevard Sébastopol, 6, Président Dupont, veut aussi avoir sa fête. Elle vient d'organiser, pour le dimanche 25 juillet courant, un Grand Banquet qui sera suivi de Bal de nuit et qui aura lieu au restaurant de Petit-Robinson, à *Sceaux*. Rendez-vous pour le départ des voitures au siège de la Société, le 25, à 10 heures du matin. Elle convie à cet effet toutes les Sociétés et leurs invités.

Souscription : Pour le Déjeuner à l'arrivée à Sceaux, 1 fr. 50.

Pour le Banquet, à 5 heures du soir, 6 fr.

Invitation gratuite au Bal de nuit qui suivra le banquet. — Retour par les voitures retenues par la Société.

Le *Cercle Mozart* donnera, le samedi 31 juillet, à 11 heures précises, un grand Bal de nuit au Salon des Familles, 40, avenue de Saint-Mandé.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le compte-rendu complet du concours dramatique et de diction des Sociétés Lyriques.

La distribution des Médailles et Diplômes aura lieu le jeudi 19 août, Salle des Sociétés Lyriques, 23, faubourg du Temple.

ONZIÈME CONCOURS MENSUEL

Ouvert du 20 juillet au 20 août.

Nos abonnés seuls ont droit d'y prendre part, avec une chanson de six couplets au plus, avec ou sans refrain.

A l'avenir nous publierons, en même temps que la pièce qui aura obtenu le 1er prix, une petite notice et le portrait de l'auteur couronné, s'il y consent.

Nous publierons, dans notre numéro 12, le résultat de notre onzième concours mensuel.

Nous souhaitons la bienvenue à notre nouveau confrère *la Gazette Lyrique*, dirigée par notre ami Gedhé.

Les Bellonini, négros-burlesques, et la troupe Walton, composée de chiens et de singes parfaitement dressés, excitent chaque soir la vive hilarité du public des Folies-Bergère. Prochainement, à ce théâtre, aura lieu la première représentation d'un nouveau divertissement intitulé : La Tarentule.

Le voilà, le GIL BLAS, Ah! Ah! Ah!

I

Je suis *Gil Blas*, je m'en vante.
— Vous me reconnaissez bien?
J'ai toujours mine avenante,
Je ne doute de rien.
Gai, rieur et fantaisiste,
Je veux augmenter la liste
Des Gazettes de bon ton...
Et j'ai déjà grand renom.

C'est *Gil Blas* ! le voilà !
Ah ! Ah ! Ah !
Quel succès ! lisez ça !
Ah ! Ah ! Ah !
Chacun l'achètera,
Ah ! Ah ! Ah !
Et l'on s'abonnera
Ah ! Ah ! Ah !



II

Du nord au sud, on acclame
Et ma verve et ma gaîté ;
Je vous le dis sans réclame,
En tout lieu je suis fêté.
Je sais tout ce qui se passe
De lugubre ou de joyeux,
Et je traverse l'espace
Avec le *Diable boiteux*.

C'est *Gil Blas* ! le voilà !
Ah ! Ah ! Ah ! etc.

III

Jamais je ne fus maussade
Et je veux vous divertir,
Car je suis le camarade
De l'amour et du plaisir.
Je fais de la politique,
Mais on peut être certain
Qu'en bon français je me pique
D'être franc républicain.

C'est *Gil Blas* ! le voilà !
Ah ! Ah ! Ah ! etc.

IV

Boulevard des Capucines
Numéro dix, à Paris,
Se trouvent les officines
Où naissent tous nos écrits.
La besogne n'est pas mince,
Et vous allez en juger :
Nous embrassons la province,
Paris, Nice et l'étranger.

C'est *Gil Blas !* le voilà !
Ah ! Ah ! Ah ! etc.

V

Les *Théâtres*, la *Finance*,
Et les *Faits* les plus divers,
L'*Industrie* et la *Science*,
Les *Romans*, les *Bruits*, les *Vers*,
Les *Cancans* et les *Nouvelles*
De partout comme d'ailleurs.
— En voilà des ribambelles
De plaisirs, pour nos lecteurs !

C'est *Gil Blas* ! le voilà !
Ah ! Ah ! Ah !
Quel succès ! lisez ça !
Ah ! Ah ! Ah !
Chacun l'achètera,
Ah ! Ah ! Ah !
Et l'on s'abonnera
Ah ! Ah ! Ah !

Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Cie, 6, rue Martel. A. PATAY, *Directeur-Gérant.*

3e ANNÉE. — No 12. 10 CENTIMES. 31 JUILLET 1880

LA CHANSON

Directeur-Gérant.
A. PATAY

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts
PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction
MAXIME GUY

Annonces, la ligne... 1 »
Réclames, — 2 »

La chanson, comme la baïonnette est une arme française.
J. CLARETIE.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............ 6 fr.
» six mois.......... 3 »
Etranger, un an........... 8 »

SOMMAIRE :

GALERIE DES CHANSONNIERS : J.-E. AUBRY

Quelques jours après la Révolution de 1848, le 12 mars, les chansonniers de Paris appartenant aux Sociétés chantantes, accompagnées d'un certain nombre de présidents des dites sociétés, heureux de voir la République dont leurs refrains prédisaient ou invoquaient l'avènement, proclamée et acclamée par toute la France, les chansonniers de Paris, dis-je, eurent l'idée d'aller faire visite à Béranger. Le vieux poète représentait pour eux leur chef de file républicain; puis, il y avait dans l'air une joie, un enthousiasme immense que chacun voulait dépenser en le communiquant.



Le rendez-vous était à six heures du matin place de la Concorde. Quand on fut une centaine, on se mit en marche, drapeau en tête et silencieusement. Après avoir longé les quais, on arriva à Passy.

Béranger demeurait rue des Moulins, 2 (aujourd'hui, rue Franklin, 4. Trois délégués entrèrent dans la petite maison aux contrevents verts qui n'avait jamais vu tant de monde, et Vinçard, le vieux Saint-Simonien, prononça devant Béranger très ému, une allocution toute fraternelle, puis il embrassa Béranger aux applaudissements de la foule devenue considérable. Le siège de la maison était fait, chacun serrait fiévreusement la main du poète, l'enthousiasme le plus sincère éclairait ces visages; Béranger semblait très heureux de la sympathie qui lui était témoignée. Une heure se passa ainsi, et, se reprenant bras dessus bras dessous, heureux d'avoir causé à celui qu'ils nommaient le grand-maître, les soldats de la chanson reprirent gaîment la route de Paris, après avoir fait retentir ce petit coin silencieux de Passy des cris vingt fois répétés de « Vive Béranger! Vive la République ! »

Les trois délégués avaient été retenus à déjeuner par Béranger; c'étaient Vinçard, Louis Festeau et Charles Guerre. Ce dernier était un tout jeune homme, néo chansonnier, plein d'ardeur et de foi républicaine. Il devait à sa haute stature d'avoir porté le drapeau sur lequel on lisait : *Les chansonniers de Paris à Béranger*, et c'est à ce titre qu'il se trouvait entre deux vétérans de la chanson à la table de Béranger.

— Sommes-nous confrères, faites-vous des chansons? lui dit Béranger.

— J'essaie.

— Pour bien faire les chansons, continua le vieux poète, il faut bien les aimer; à votre âge j'en avais toujours dans mes poches.

— Les miennes en sont pleines, répliqua Charles Guerre, en étalant sur la table les nombreux cahiers qui se publiaient alors.

— Voyons cela, dit Béranger avec un sourire d'enfant... Puis il lisait : Paroles de Gustave Leroy, paroles de Charles Gille, ah! ce sont les dieux de la goguette, je les connais tous deux. Puis, continuant : paroles de J.-E. Aubry; ah! celui-ci, par exemple, il doit y avoir longtemps qu'il chante dans l'autre monde! depuis que je sais lire, je vois de ses chansons.

— Comment, dit Charles Guerre, mais c'est un de mes bons amis, c'est un homme jeune encore.

En effet, le chansonnier que Béranger croyait mort en 1848 est celui qui nous occupe aujourd'hui et qui est encore très bien portant; c'est Jean-Etienne Aubry. Il est né à Paris le 21 septembre 1810, de parents très pauvres, dit-il. Sa mère, qui n'avait que vingt ans lorsqu'il fit son entrée en ce monde, s'était faite nourrice pour subvenir aux besoins de sa jeune famille. A six ans, l'enfant fut mis à l'école mutuelle de la rue Beauregard, la plus voisine de la maison paternelle, pour en sortir à dix ans.

Alors commença pour Aubry, comme pour tous les enfants du peuple, la lutte contre la faim. Les parents s'aperçoivent que les besoins de l'enfant grandissent avec lui, et on le met en demeure de *gagner son pain*. La nature lui dit : « Joue, cours, cherche le grand air! » la nécessité lui répond : « Travaille! deviens machine, enferme-toi pendant douze heures dans l'atmosphère malsaine de l'atelier! »

Et quelle nourriture! en ce temps-là on donnait un sou et du pain pour déjeuner à un apprenti; les patrons qui donnaient deux sous étaient cités, c'étaient *les bonnes maisons*.

A dix ans, Aubry tournait une roue chez un passementier; deux ans plus tard il était assis à l'établi d'un bijoutier en doré de la rue Aumaire, où il resta pendant trois ans. Au moment où son apprentissage s'achevait, le métier était en pleine morte-saison; en avant pour un autre! et voilà notre grand gamin, qui, les mains huileuses et noires sous les couches de ponce et de tripoli qui les recouvrent, devient polisseur chez un fabricant de couverts en métal d'Alger, une espèce de mauvais étain cassant et gris qui eut son heure de célébrité.

A cette époque, Aubry rimait déjà tant bien que mal des couplets; il fréquentait les goguettes alors très florissantes, et les succès des Emile Debraux, des Dauphin, des René Faivre éveillaient en lui le besoin de faire entendre aussi sa voix.

A seize ans, il est mandé à la préfecture pour une chanson! Il a parlé dans un couplet du duc de Bordeaux, mais il ne l'a pas nommé et la police a cru saisir entre les lignes une allusion au duc de Reichstadt. Voilà le trône des rois légitimes en péril! Quand Aubry se présenta dans les bureaux, l'employé qui attendait sans doute quelque longue barbe grise de carbonaro, lui dit : « C'est votre père que j'ai fait appeler. » On s'explique, et à l'aspect de ce conspirateur, sur un vieil air de la clé du caveau, le trône des rois venus du ciel par train direct reprend son aplomb.

Dès ce moment, Aubry est le chansonnier de la rue le plus en crédit; il ne laisse pas le plus petit événement s'accomplir sans rimer quelques couplets qui sont immédiatement répétés avec accompagnement d'orgue de Barbarie. La mode, les romans en vogue, les pièces de théâtre, les campagnes de l'armée française en Afrique, voilà ses sujets.

Les éditeurs d'alors, Aubert, Sthal; les chanteurs, Baumester, Spitalier, Rousseau, harcèlent le pauvre Aubry. C'est toujours une chanson signée de son nom qui figure en tête du cahier en vogue; toute la France a chanté :

Des palmes de la gloire,
Soldats, décorez-vous;
Enfants de la victoire
Constantine est à nous!

Et *Gaspardo le Pêcheur*? — Sa chanson a raconté ce drame à tous ceux qui ne l'ont pas vu. Quoi de plus naïf que ce style :

Crains, Visconti, ma haine et ma vengeance;
Toi seul as pu commettre un tel forfait;
Le bras vengeur du pêcheur de Plaisance,
Pour t'en frapper s'armera d'un stylet.
Catharina, je punirai l'infâme,
Oui, sans trembler je serai son bourreau,
Et prierai Dieu qu'il veille sur son âme
Et sur les jours du fils de Gaspardo.

Tous les drames à la mode en ce temps là ont subi le même sort : *le Pacte de famine, Pauvre Mère! Le Sonneur de Saint-Paul*, etc.

Les sujets de fantaisie sont aussi en grande quantité dans l'œuvre d'Aubry. Ce sont, le plus souvent, des chansons morales, écrites un peu à la manière des complaintes. Je citerai de ce nombre : *l'Argent du vendu*, *Alfred* ou *les Mauvaises Connaissances*, et vingt autres.

Un jour, vers 1840, Aubry a frisé le chef-d'œuvre en écrivant : *C'est pour ma mère*. Mais son instruction incomplète et son habitude de ne pas relire ses chansons l'ont fait rester en route. Le projet est d'un très beau sentiment et plein d'élévation; le cadre est bien tracé; il n'a manqué à ces couplets que la plume de Béranger ou celle de Voitelain. Le succès n'en a pas été moins grand; il dure encore et,

quoique cela soit peu récréatif, il n'est pas rare, dans les familles d'ouvriers, d'entendre après dîner une jeune fille chanter sur un ton qui sait que c'est arrivé :

Mon Dieu, mon Dieu ! quelle affreuse misère !
Nous faudra-t-il hélas mourir de faim?
Moi, sans travail, comment nourrir ma mère,
De nos malheurs quand verrons-nous la fin?
Un peintre hier, en me vantant mes charmes,
M'a dit : Venez, chez moi l'on vous paiera :
Allons poser, mais en voyant mes larmes,
C'est pour ma mère, il me respectera.

La partie la plus littéraire du recueil d'Aubry est composée des chansons qu'il chante lui-même à ses amis. *Pierre Gringoire*, que nous donnons plus loin, est de ce nombre. *Nella*, *l'Heure du déjeuner*, *Athènes n'est plus qu'un village*, *le Numéro treize*, *Dans un coin*, *l'Oiseau pris au piège*, et cinquante autres, sont les œuvres d'un homme d'esprit et de talent.

Combien tout ce bagage forme-t-il de chansons? Plus de douze cents! C'est la vie d'un homme bien employée, n'est-ce pas? Et puis.... va s'écrier le lecteur, c'est la fortune? — Hélas! le pauvre vieux porteur de lyre n'a toujours vécu qu'au jour le jour et en ajoutant sans cesse un travail manuel à son travail de chansonnier. Il fut longtemps employé au *Moniteur*, et depuis il fut tour à tour le garçon de magasin de ses éditeurs, Durand, Aubert ou Roger. On l'emploie à tout; vous le rencontrerez courbé sous le poids d'un crochet contenant soixante kilos de poésies *légères*, qu'il porte à la Préfecture pour recevoir *l'estampille;* en attendant que son paquet soit prêt, il se met dans un coin, et, son crayon d'une main et son petit carnet de l'autre, il écrit, car Mme Aubert lui a dit en partant : « Mon père Aubry, il me faut pour demain matin une chanson sur l'air de *Nicolas.* » Il a dit : « c'est bien ! » et, le lendemain, à heure fixe, la *commande* est livrée. En voilà pour cinq francs !... dans les bons moments. Comptez ses douze cents chansons à ce prix — elles ont plutôt rapporté moins que plus — vous trouverez 6,000 fr.; et divisez cela par cinquante-cinq années, vous trouverez que la littérature a rapporté à Aubry, environ 110 fr. par an. Je pourrais citer des *fabricants de chansons* de concerts, dont le bagage est loin de valoir celui d'Aubry, qui se font dix mille francs par an. Mais Aubry a toujours manqué de savoir-faire et d'aplomb.

Aujourd'hui, il a soixante-dix ans; il est pauvre. C'est triste de rencontrer ce pauvre vieux rapsode, distribuant en plein boulevard, parfois sous une pluie battante, d'autres fois sous un soleil qui grille, le prospectus des déjeûners à 1 fr. 25; il faut que mille passants en acceptent chacun un pour que le père Aubry ait gagné 25 sous.

Je me résume : Il est temps de penser à cet homme; il y a cinquante-cinq ans qu'il fait des chansons que le peuple chante. Ses chansons, naïves ou joyeuses, sont toujours morales; c'est une tâche accomplie. Il est impossible que le président de la République et le ministre des Beaux-Arts laissent cet intéressant vieillard dans un hôtel sans air, qu'il paie difficilement, et d'où on peut le chasser ce soir. Une place à Ivry, voilà tout ce qu'il demande !... c'est-à-dire un lit propre et du pain ! Aubry a été soldat pendant sept ans; il a fait la campagne d'Anvers sous Louis-Philippe; en juillet 1830, il a risqué sa peau sur les barricades comme tous les vainqueurs... qui risquaient leurs têtes s'ils avaient été vaincus. Que la société paie sa dette à Aubry; il lui a payé la sienne !

La verve du vieux chansonnier n'est pas éteinte, et son cœur de patriote n'a pas résisté devant le grand enthousiasme de la fête du 14 juillet. Sa dernière chanson a pour titre : *Les Drapeaux de la République !* toujours « *chez Aubert, éditeur* » et ornée d'un dessin, quel dessin !

EUGÈNE BAILLET.

PIERRE GRINGOIRE (1)

—

Air : *Si tu veux tes étrennes attends à l'an prochain.*

Près de la rue aux Fèves,
Bercé par de doux rêves
(*Au bon temps d'Olivier-le-Daim*).
Un ivrogne après boire,
Murmurait en cuvant son vin :
Je suis Pierre Gringoire
Passez votre chemin.

Corbleu ! la bonne aubaine,
Se dit un tirelaine,
S'approchant une arme à la main.
Vous prenez, c'est notoire,
Mes guenilles pour du satin.
Je suis, etc.

Arrive une Aspasie
Qui venait d'une orgie,
Elle lui demande un quatrain :
— Madame, j'aime croire
Que vous vous trompez d'écrivain.
Je suis, etc.

Pour enlever la fille
De Magloire Landrille,
Allons, viens nous aider, vilain.
— Non, le père Magloire
Pourrait en mourir de chagrin;
Je suis, etc.

Pour de prochaines guerres
Il faut des militaires,
Suis-nous, toi qui manques de pain.
— Le prix d'une victoire
Se paye avec du sang humain.
Je suis, etc.

De Louis c'est la fête,
Viens avec nous, poète,
Viens chanter au royal festin.
— Pour célébrer sa gloire,
A côté reste un sacristain.
Je suis, etc.

Toi qui rimes pour vivre,
Demain, veux-tu nous suivre,
Chacun de nous est Maillotin?
— Au diable l'écritoire !
Au diable sonnet et refrain !
Demain, Pierre Gringoire
Suivra votre chemin.

J.-E. AUBRY.

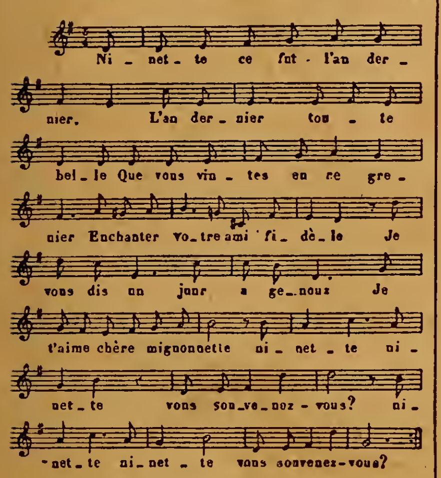
(1) Nous devons à l'obligeance de l'Editeur TRALIN, 5, rue du Croissant, de reproduire cette chanson.



A Mlle LOUISE BERTHIER, de l'Eldorado.

NINETTE

Paroles de MAXIME GUY, *Musique de* ALBERT FLACIÈRE



Ninette vous aviez seize ans,
Seize ans, mademoiselle,
Vous rêviez bijoux et rubans,
Désolant votre ami fidèle.
Naïf alors, j'étais jaloux
De ma petite blondinette !
Ninette,
Ninette,
Vous souvenez-vous?

Ninette, avril va revenir,
Va revenir sur l'aile
Du printemps qui vient rajeunir
Les prés, les bois, l'ami fidèle.
Ainsi qu'au premier rendez-vous
De fleurs s'emplira ma chambrette!
Ninette,
Ninette,
Vous souvenez-vous?

Ninette, nous irons encor,
Encor sous la tonnelle
Où nous fîmes le rêve d'or
Qui charma votre ami fidèle.
Vous entendrez ces mots si doux
Qui ne se disent qu'en cachette!
Ninette,
Ninette,
Vous souvenez-vous?

ELLE (1)

Elle n'est plus, celle que j'aime! —
J'en faillis perdre la raison...
Nous étions tous deux au balcon
Quand elle tomba du cinquième.

Plaignez-moi!... Partout où j'allais,
Soit au Marais, soit à Grenelle,
Elle me fut toujours fidèle,
Et ne m'abandonna jamais.

Son amour était une ivresse,
Qui finissait par m'étourdir;
Mais, pour qu'elle brûlât sans cesse,
Il fallait bien l'entretenir!

Je fis pourtant peu de folies
Pour elle, — car tout son amour
Me coûtait, malgré nos orgies,
Tout au plus quatre sous par jour.

Des plus simples était sa mise;
Car, dédaignant la soie et l'or,
La belle que je pleure encor,
N'avait pas même de chemise!

— Finissez donc, homme immoral!
Dit quelqu'un qui m'a pris en grippe.
— Mais, Monsieur, où donc est le mal?
Je voulais parler de ma pipe!

Alphonse LAFFITTE.

LA CHANSON DU JOUR

Sous ce titre, nous publierons chaque semaine une chanson d'*actualité*. Nous faisons appel pour cela à tous nos collaborateurs. — Dans les couplets qui suivent, l'auteur — est-il besoin de le dire? — a voulu pasticher les déclarations burlesques d'énergumènes répudiés par tous les partis.

DISCOURS D'UN DÉLÉGUÉ MASQUÉ

au Congrès Ouvrier de Paris.

AIR : *Voilà ce que l'on dit de moi* (*La Grande Duchesse*)

Citoyens, je viens par principes
Démolir le bourgeois vainqueur.
— Vous pouvez allumer vos pipes,
Ça ne me fait pas mal au cœur —
Du travail le grave problème
Vous met en grande émotion;
Pour me le poser à moi-même
Et trouver sa solution,
Depuis quinze ans, fier prolétaire,
J'ai déserté mon atelier...
Voilà ce qu'un bon ouvrier
Vient dire au Congrès Populaire.

(1) Nous empruntons cette pièce au vol. *Les Echevelées*, publié chez AUG. GHIO, Palais-Royal, 3, Galerie d'Orléans. Nous le recommandons à nos lecteurs, il en reste très peu d'exemplaires. L'auteur, Alphonse Laffitte, est un hydropate dont la réputation n'est plus à faire. Grévin l'a enrichi d'une charmante vignette, que l'Editeur nous a gracieusement autorisé à reproduire en la grandissant. Prix du vol. 1 franc.

Le monde — j'en crois la science —
Est l'œuvre folle du hasard,
Tout citoyen, en conscience,
Devrait en avoir une part;
Or les riches, cohorte infâme,
Disposant des mers et du sol,
Ce cri doit jaillir de notre âme :
« La possession c'est le vol! »
Supprimons tout propriétaire
Afin d'abolir le loyer...
Voilà ce qu'un bon ouvrier
Vient dire au Congrès Populaire.

En additionnant ensemble
L'argent, les bijoux des Crésus,
On trouve — la raison en tremble! —
Cinquante milliards et plus;
Cela clairement représente
Pour le plus humble citoyen
Mille ou douze cents francs de rente.
Qui veut la fin veut le moyen :
Je proclame, de cette chaire,
Mon droit au titre de rentier...
Voilà ce qu'un bon ouvrier
Vient dire au Congrès Populaire.

La liberté, mère féconde,
Aux déshérités a promis
Le renouvellement du monde,
Nous y travaillerons, amis.
Droits, terres, femmes et fortunes
Par nous seront mis en commun,
Pour satisfaire les rancunes
Et les appétits de chacun.
Le Communisme égalitaire
Ennoblira tout roturier...
Voilà ce qu'un bon ouvrier
Vient dire au Congrès Populaire

Les riches que mon projet vise
Sans doute se révolteront
Contre cette grande entreprise,
Nos fusils en décideront.
Poudre, dynamite et pétrole
Nous feront libre le chemin :
— L'homme accorde-t-il la parole
Au gibier que frappe sa main? —
Pour notre tâche humanitaire,
Aiguisons le fer meurtrier...
Voilà ce qu'un bon ouvrier
Vient dire au Congrès Populaire.

SOSIE.

HISTOIRE D'UNE MÉCANIQUE

AIR : *Donnez-vous la peine d'attendre.*

Étant garçon, j'ai demeuré
Très longtemps passage Vivienne.
Pour voisine, sur mon carré,
J'avais une mécanicienne.
En travaillant matin et soir,
Dans le gilet ou la culotte,
Elle grossissait son avoir,
Et c'était à qui viendrait voir
La mécanique de Charlotte.

Connaissant à fond son métier,
Ponctuelle et laborieuse,
On la citait dans son quartier,
Comme une excellente piqueuse;
L'ouvrage arrivait carrément,
Chez cette fille pas manchotte,
A titre d'encouragement,
On voulait mettre en mouvement
La mécanique de Charlotte.

Cette mécanique vraiment,
Des amateurs charmait la vue,
Car elle était soigneusement,
Par ma voisine entretenue;
Craignant de la voir se blesser,
(Ce souvenir me ravigotte),
En bon voisin sans me lasser,
Moi, tous les soirs j'allais graisser
La mécanique de Charlotte.

Un jour l'ouvrage lui manqua,
Et ne trouvant plus rien à faire,
Cette pauvre enfant s'endetta
Avec son vieux propriétaire;
Espérant enfin l'attendrir,
La belle supplie et sanglotte,
Mais la sommant de déguerpir.
Le sapajou voulut saisir
La mécanique de Charlotte.

La pauvrette devait beaucoup,
Mais après trois mois de chomage
Elle paya tout ça d'un coup,
Ça fit jaser le voisinage;
Pour moi, je n'en fus pas surpris,
Car je sus qu'un compatriote,
S'en montrant fortement épris,
Venait de payer un bon prix
La mécanique de Charlotte.

En la faisant aller trop fort
Cet acquéreur d'humeur badine,
Finit par casser un ressort
De cette admirable machine;
Pour conclure et pour abréger,
Ce n'est plus qu'une camelotte,
Car le temps qui sait tout changer,
A fini par endommager
La mécanique de Charlotte.

H. FÉNÉE.

CHRONIQUE DES CONCERTS

La 1re audition de la *Société des Concerts de Paris* a eu lieu au Palais-Royal, le dimanche 25 juillet, au milieu d'une affluence considérable. Le programme était des mieux composés et plusieurs morceaux ont obtenu les honneurs du bis.

La *Société des Concerts de Paris* n'est pas tout à fait une inconnue; deux fois déjà elle s'est fait entendre; la 1re fois, le jour de la Fête nationale, dans un grand concert donné au Palais-Royal, la seconde fois au Pré-Catelan dans un festival, et à chacune de ces auditions le succès a dépassé toutes les espérances.

La *Société des Concerts de Paris* est composée de 200 musiciens (orchestre et chœurs) sous l'habile direction de MM. L. Poujade et D. Thibaut. Le prix d'entrée est fixé à 2 fr.

Nous espérons que le public parisien saura répondre à cette tentative artistique faite en sa faveur et dont le but principal est de rendre au Palais-Royal sa vieille vogue passée. La *Société des Concerts* nous promet pour ce soir samedi 31 juillet une fête splendide avec lumière électrique Siemens, illuminations à giorno, projections lumineuses, etc. Nous sommes certains d'avance que pas un amateur de bonne musique ne manquera au rendez-vous et que la tentative de la *Société des Concerts de Paris* sera couronnée d'un plein succès. MAXIME GUY.

Samedi dernier, à la SCALA, a eu lieu la première représentation de la *Rue aux oies*, opérette en un acte de MM. Sauger et Queyroul, musique de M. Clairville fils. Ce petit acte, riche en intrigue et en imagination, fait contraste avec la plupart des pièces de concerts, qui ne sont généralement que des dialogues sans donnée et dont les jeux de scènes font seuls le succès.

La musique de M. Clairville fils est charmante; tous les morceaux sont d'une facture peu commune; nous citerons comme un des meilleurs le duo entre Mlles Blockette et Domergue, qui a obtenu beaucoup de succès et a été bissé. L'air de la polka finale est aussi très original.

Bonne interprétation par MM. Bienfait, Bérod, Paul Bert; Mmes Zélia, Heuzé, Blockette et Domergue. Grand succès pour M. Aristide Bruant dans *Ous qu'est l'pain* et la *Femme*, chansonnette nouvelle dont il est l'auteur. M. Bruant cumule les professions d'artiste et d'auteur-compositeur avec un égal succès.

Le désopilant Bourgès est toujours applaudi à outrance; il dit avec finesse *Narcisse l'égoutier*, — la spirituelle chansonnette de M. Émile Carré, — et *Tiens voilà Mathieu*, répété au refrain par toute la salle.

M. Brunet débite avec beaucoup d'entrain *Cinq minutes d'entracte*.

La Braise, d'Aristide Bruant, chantée par M. Bienfait, obtient le même succès qu'aux premiers jours.

Mlle Worton dit *Mon premier bal* avec beaucoup de finesse et de sentiment. Quoique cette charmante chansonnette ne soit pas nouvelle, elle est encore inédite; en tous cas nous lui prédisons un brillant succès.

Debailleul indisposé ne chante pas depuis une quinzaine.

AUX AMBASSADEURS, *Les Cris de la rue*, la saynète-panorama de MM. Baumaine et Blondelet tient l'affiche avec un succès qui ne ralentit pas. Les exercices acrobatiques des frères Léopold sont toujours très goûtés. M Arnaud, le fin diseur, se fait rappeller avec *Comme les oiseaux*, et *Pour avoir la paix*. M. Libert chante *La fête à Olympia* avec beaucoup de succès; la rengaine populaire *Pstt, pstt!* lui est redemandée chaque soir.

Mlle Jenny Mills, la celèbre danseuse anglaise, est charmante, et les applaudissements ne lui manquent pas. Le public fait aussi une grande ovation à Mme Faure qui chante *Ypsiboé* et le *P'tit Jutard* avec l'entrain communicatif qu'on lui connait. Le succès du petit Norbert va toujours croissant; il est vrai que le petit diable s'en donne la peine.

En attendant l'Omnibus la grande scène à imitation de M. Reyar, est chaleureusement applaudie.

L'ALCAZAR D'ÉTÉ vient de reprendre l'*Ecole de Noisy-les-Mèches*, pièce à grand spectacle, qui fut représentée l'hiver dernier à l'ALCAZAR D'HIVER et à la SCALA. La nouvelle interprétation est excellente et le succès est encore loin d'être usé.

Mlle Demay chante *Qu'est-ce qui paiera la Culotte*, et *la Sœur de l'Emballeur*, inutile de dire qu'elle est comme toujours applaudie à outrance. Immense succès pour Mlle Bécat dans *Trac-Tric-Troc* et dans *Mam'selle Flic-Flac*. M. Mialet détaille très finement l'*Aubade à Suzette*.

Mlles Seigneurie, Noblet, Aimée, Malroux, Nancy, Dora; MM. Tronchet, Chavarot, Helt, Réval et Brunin ont aussi leur part d'applaudissements. Les chants et danses comiques de M. et Mme Alfred font grand plaisir.

La *great attraction* est sans contredit M. Plessis, dans ses imitations. L'excellent artiste est surtout remarquable dans Victor Hugo, Frédérick-Lemaître, Hoche et Kléber. Quand il arrive à l'imitation de Napoléon Ier, le succès est sans égal, et les applaudissements frénétiques éclatent de toutes parts.

Comme nous l'avions annoncé, l'inauguration du CONCERT DE LA PORTE-MAILLOT ou CONCERT DE L'ÉTOILE — le titre n'est pas encore définitif — a eu lieu il y a quelques jours.

Dans notre prochain numéro, nous donnerons une chronique des nouveautés qui ont été créées à ce Concert. ALFRED BERTINOT.

La Société *Dramatique de Récréation* a donné, dimanche 24 juillet, une grande représentation dont le compte-rendu nous arrive trop tard; nous le publierons dans notre prochain numéro.

La Société des Chevaliers de la Thum donnera le samedi 7 août son grand bal annuel.

Ce bal, qui est un des plus brillants bals de l'année. aura lieu dans la salle de Tivoli-Waux-Hall.

Les dames seront reçues parées et travesties; quant aux hommes, ils devront être en tenue noire.

Une quête sera faite au profit des pauvres de Paris.

CONCOURS DRAMATIQUE ET DE DICTION

Ouvert entre les Sociétés Lyriques et Dramatiques de Paris, du 27 juin au 4 juillet, Salle des Sociétés Lyriques, 23, faubourg du Temple.

Les jurys, sous la présidence successive de MM. Georges Richard, Alphonse Baralle et Alexandre Ducros, étaient composés de MM Albalat, Blin, Constant, de Marthold, Giraudet, Samuel David, Thévenet, Valaire et Valabrègues.

Voici la liste des Sociétés récompensées dans la première partie du programme.

CONCOURS DE COMÉDIE.

1er Prix *ex æquo*. La *Jeunesse artistique* qui a interprété le *Caprice* avec un ensemble surprenant et les *Enfants de la Seine* qui ont joué les *Jurons de Cadillac* avec beaucoup d'entrain et de distinction.

2e Prix *ex æquo*, la *Muse gauloise* avec les *Souliers de bal* et les *Gais Momusiens* avec *Un Maitre en service*.

3e Prix, le *Papillon* avec les *Vivacités du capiaine Tic* (7 personnages).

Des diplômes d'encouragement ont été de plus distribués à MM. Gaston, Bergier, Rivet, Mongenot, Boulon, Chaillé, Alfred Pankouke, Métivet et Mmes Mathilde, Madeleine, Hélène, Julie, Marie et Lauzanne.

Pour le concours de diction, il a été accordé le premier jour, un deuxième prix *ex æquo* à M. Cahen, du *Cercle artistique du dix-neuvième arrondissement*, et à M. Mayer, des *Inséparables*. Un troisième prix *ex æquo* a été décerné à M. Huet, de l'*Union française*, et à M. Avinain, de la *Capricieuse*.

Dans la séance de lundi, M. Bergier, des *Enfants de la Seine*, a obtenu un deuxième prix, et MM. Chaillié, de la *Lyre joyeuse*, un quatrième prix. Des mentions honorables ont été en outre données à M. Jalade et Servais, du *Cercle Musset* et à M. Juvénal, des *Amis de l'Enfance*.

CONCOURS DE VAUDEVILLE.

1er Prix. — La Société la *Française*.

2e Prix. *Ex æquo*. — La Société les *Enfants de la Seine* et la Société l'*Echo des concerts*.

CONCOURS D'OPÉRETTE.

1er Prix. — La Société la *Jeunesse artistique*.

2e Prix. — La Société des *Enfants de la Seine*.

Prix spécial. — Les *Joyeux amis*.

Diplômes d'encouragement. — MM. Bernier, Perret, Perrot, Haas, Schwab, Bek, Chaussard, Victor, Chassagne, Monel, Julien, Gaston, Emmanuel, Perrot, Ch. Kock, Coupas, G. Gosset, Fourmy, Rousseau, Pérée, Poncin; Mmes Hermine, Marie, Ernestine, Eug. Duboscq et Mme Marthe.

CONCOURS DE DICTION. — POÉSIE DRAMATIQUE (hommes).

1er prix. *Ex æquo*. — M. Bergier (*Enfants de la Seine*) et M. Cahen (*Cercle artistique*).

2e prix. — MM. Meyer, Gouget, Pankouke et Varlemont.

3e prix. — MM. Avinain, Huet et Marius.

4e prix. — MM. Chaillié et P. Renoult.

Mentions honorables. — MM. Jalade, Servais, Juvénal, Renier, Boverio.

POÉSIE DRAMATIQUE (dames).

2e prix. — Mme Desfossez.

3e prix. *Ex æquo*. — Mmes Lucie et Jeanne Jolly.

Mention honorable. — Mlle Marie Fournier.

POÉSIE LÉGÈRE (hommes).

1er prix. — M. Rivet.

2e prix. — MM. Courtin et Gouget.

3e prix. — MM. Hubert et Montgenot.

Mentions honorables. — MM. Cassagne et Boulon.

POÉSIE LÉGÈRE (dames).

1er prix, à l'unanimité et avec félicitations du jury. — Mlle Vanina Vallette (*Gais Momusiens*).

Le Grand Journal.

Le 22 juillet, le *Cercle de l'Espérance* a donné sa soirée mensuelle. Nous ne parlerons pas des danses qui ont duré jusqu'à dix heures du soir en dépit de la chaude température de juillet! Mais nous rappellerons sommairement les noms des artistes qui figuraient au programme. Mme Catherine a exécuté très élégamment sur le piano la *Marche indienne*, de Sellenick; MM. Bertaut et Jules ont donné agréablement, le premier, des *Conseils à sa voisine*, le second, le récit de son *Premier amour*. Mme Noblet a interprété avec une simplicité et un goût remarquables la chanson d'*Estelle*, et l'amusant *Miaou*, de Jules Raux, a été chanté par son auteur. Mme Leroy a parfaitement réussi les physionomies des *Filles de Saint-Gratien*. Mme Catherine a clos la séance des chants en roucoulant sentimentalement les plaintes de la *Pigeonne*; après quoi les acteurs de la société ont offert aux invités *La Tasse de thé*.

Résultat de notre onzième concours mensuel, de juin à juillet :

1er prix, *la Cigarette*, par Mlle Hortense Rolland;

2e prix, *la Confiture*, Louis Bogey, à Genève;

3e prix, *Papillon*, Octave Lebesgue, à Lyon.

Nous publierons ces trois chansons dans notre prochain numéro.

DOUZIÈME CONCOURS MENSUEL.

Ouvert du 20 juillet au 20 août

Nos abonnés seuls ont droit d'y prendre part, avec une chanson de six couplets au plus, avec ou sans refrain.

Nous publierons, en même temps que la pièce qui aura obtenu le 1er prix, une petite notice et le portrait de l'auteur, s'il y consent.

Vient de paraître aux bureaux de la *Chanson*, en vente chez tous les marchands de musique en grand format piano, et petit format guitare, *Ne chantez plus la Marseillaise*, paroles de Jules Celès, musique de Louis Galoin, chanté par M. Plain, du grand opéra de Lyon. Vient de paraître également aux bureaux de la *Chanson*, en vente partout, *la Fête de la France*, paroles de J.-B. Robinot, musique de Jules Raux, petit format.

A. PATAY, Directeur-Gérant.

Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Cie, 6, rue Martel.

3e ANNÉE. — No 13. 10 CENTIMES. 8 AOUT 1880

LA CHANSON

Directeur-Gérant.
A. PATAY

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction
MAXIME GUY

Annonces, la ligne... 1 »
Réclames, — 2 »

La chanson, comme la baïonnette est une arme française.
J. CLARETIE.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............ 6 fr.
» six mois........... 3 »
Etranger, un an........... 8 »

VERSEZ, AMOURS!



SOMMAIRE

Un accident arrivé, au dernier moment, à notre cliché de première page nous oblige à remettre au prochain numéro la Biographie de notre collaborateur René Ponsard.

VERSEZ, AMOURS!

CHANT BACHIQUE (*)

Créé par MAX, à l'*Eldorado* et FERNAND, à la *Gaîté-Montparnasse.*

—

Paroles d'Albert CAPRÈS, Musique de F. MAUBERT.

—

Emplissez nos coupes profondes...
Bacchantes, versez-nous du vin,
Et pour fêter le jus divin
Livrez vos roses, filles blondes;
Folles Vénus, belles houris,
Venez à l'ombre de la treille
Le front ceint de raisins mûris
Honorer la dive bouteille!

REFRAIN.

Versez, amours,
Versez toujours,
Versez bacchantes,
Versez, aimantes;
Plus de chagrin,
Jusqu'à demain,
Versez (4 fois) tout plein!

Viens Momus, Dieu de la Folie,
De l'Hymen tenant le flambeau,
Et que Bacchus sur son tonneau
A te fêter tous nous convie;
Viens parmi nous, blond Cupidon,
Toujours joyeux, sous la tonnelle
Et, pour que ta douce chanson
Dans nos verres mouille son aile!

Versez, Amours, etc.

Accours, joyeuse gaudriole
Sous ta marotte et tes grelots,
Avec ton masque et tes pipeaux
Rends à nos cœurs ta gaîté folle;
Venez, Muses, Grâces et Ris
A nous tous apporte l'ivresse
Et, pour que nos pleurs soient taris,
A boire encor, versez sans cesse!

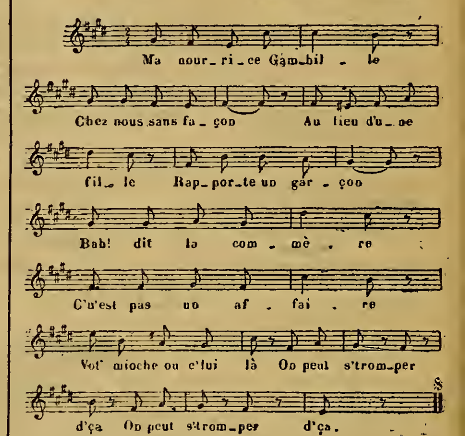
Versez, Amours, etc.

ALBERT CAPRÈS.

(*) La musique inédite de cette œuvre se trouve chez l'auteur des paroles, à Paris, 97, rue Saint-Honoré

ON PEUT S'TROMPER D'ÇA

Paroles de RANDON, Musique de TH. PORET.



Rentrant en goguette
J'm'aperçois, l'lend'main
Qu'j'ai pris pour Fanchette
La femm'du voisin...
J'n'avais pas de lumière
Tant pis pour Jean-Pierre!
La nuit, chat pour chat,
On peut se tromper d'ça (*bis*).

Dans une affaire,
J'essui', victorieux,
Le feu d'mon adversaire,
Moi, plus généreux,
J'vise en l'air et j'touche
Au milieu d' la bouche
Mon témoin Colas,
On peut s'tromper ça (*bis*).

J'avais d'une fille d'Eve
Cru cueillir la fleur,
Mais c'n'était qu'un rêve,
J'appris, ô douleur;
Que c't'objet si rare
Sortait d'Saint-Lazare,
Laïs pour Vesta!
On peut s'tromper d'ça (*bis*).

Un conscrit que trompe
L'usage esbrouflant
Qu'il voit, de sa trompe,
Faire un éléphant,
Prétend qu'à c'te bête
La queu'sort de tête
Et *vice versa*
On peut s'tromper d'ça (*bis*).

L'autre jour à la Bourse
Je surpris un'main
Qui d'la mienne' (de bourse)
Cherchait le chemin...
Ailleurs tell'méprise
Ne s'rait guère admise,
Mais dans c't'endroit-là
On peut s'tromper d'ça (*bis*).

DINER DU CERCLE PIGALLE

13 juillet 1880

Présidence de Jules Ruel

—

Cette poésie a obtenu les honneurs de la soirée. Les banquets ont lieu le deuxième mardi de chaque mois, le prochain sera présidé par M. Bruneau, l'un des plus sympathiques membres du Cercle.

Le mois dernier, simple invité
Au dîner du Théâtre-Libre,
Pour rajeunir ma vieille fibre,
On me bombarde autorité.

J'avais rêvé toute ma vie
L'honneur suprême du fauteuil;
Mon ambition assouvie,
En paix je pourrai fermer l'œil.

Quoiqu'en ait dit Monsieur Grévy,
Un Président est nécessaire
Au moins autant qu'un commissaire;
Enfin, Jules II est ravi.

Cette faveur dont on me comble,
M'impose un périlleux devoir;
Remplacer Adam, c'est un comble;
Essayons, vouloir c'est pouvoir.

Un mot, d'abord, en écoutant,
Il faut observer en silence,
S'égosiller, la belle avance,
Plus on crie et moins l'on s'entend.

Je gronde un peu, c'est de mon âge,
Je commence à me faire vieux;
En me connaissant davantage,
Vous saurez que j'aime encor mieux.

C'est si bon d'aimer; vous voyez
Qu'on peut lire au fond de mon âme,
Amour, Amitié, double flamme
Inconnue aux cœurs dévoyés.

Amis, aimons tous la patrie,
Et servons-la jusqu'au tombeau;
Aimons avec idolatrie
L'Art qui nous fait aimer le beau.

Des nombreuses faces de l'Art,
Le Théâtre est la plus charmante.
Qu'il rie ou qu'il pleure ou qu'il chante,
Il règne de la Manche au Var.

L'ai-je assez aimé le Théâtre,
Tour-à-tour acteur, directeur,
J'ai monté *Lazare le Pâtre*,
Et touché quelques droits d'auteur.

Mes premiers sujets favoris,
Thiron, Saint-Germain, Delaporte,
Jouaient déjà de telle sorte,
Qu'ils pouvaient dire : à moi Paris.

Grenier! Thierry! Charles Lemaître!
Joyeux artistes envolés,
Ah! que ne pouvez-vous renaître
Pour vos amis inconsolés.

Le sort est parfois inclément,
Le vent effeuille bien des roses,
Que de lèvres à jamais closes,
Qui murmuraient un doux serment.

Décorateur et machiniste,
Jeune premier, grime ou ténor,
Achille Alais, souffleur, lampiste
Pour nous valait son pesant d'or.

L'excellent garçon que c'était,
Actif, intelligent, modeste, —
Et bon, — il eût donné sa veste,
Mais jamais il n'en remportait.

Et toi, Desclée! âme d'artiste,
Le Cercle vit tes premiers pas.
Nous t'aimions malgré ton air triste;
Le grand Art pleure ton trépas.

Dans les méandres du passé,
J'ai promené mon auditoire,
Mais de ce mode évocatoire,
Je crains qu'il ne se soit lassé.

Laissons de côté le Théâtre,
Pour faire place à la chanson,
Celle qu'en France on idolâtre,
Vive, rieuse et sans façon.

Chez vous elle a droit de cité,
Car sa jeune sœur, la Revue,
Par vos soins de verve pourvue,
C'est le couplet ressuscité.

Dans sa gracieuse cadence,
Le facile et léger rondeau,
M'a rendu de la Présidence,
Plus léger le léger fardeau.

Et pour rappeler vos succès,
Sans blesser vôtre modestie,
Dans un élan de sympathie,
Je veux boire à l'esprit français.

Qu'après ce toast chacun répète
Celui qu'on redira demain,
Dans notre cher pays en fête,
Le cœur et la main dans la main.

De la sainte Fraternité,
Saluons l'ère pacifique,
En buvant à la République,
Jurons-lui tous fidélité.

Le mois dernier, simple invité,
Au dîner du Cercle Pigalle,
Par une faveur sans égale,
Ce soir je suis l'Autorité.

JULES RUEL.

GRANDE COMPLAINTE

SUR LE SIEUR

MENESCLOU Ier

ET LA PETITE

LOUISE II

AIR DE *Fualdès*

Ecoutez, gens de la ville,
Même du quartier latin,
De Montrouge ou de Pantin,
Et surtout de Belleville,
Le récit très éloquent
D'un forfait fort conséquent.

Louise Deu, jeune fille
Ayant tout au plus quatre ans
Etait chère à ses parents
Comme à toute sa famille,
Et devint avec raison
Menesclou, cet ancien mousse
Qui ne prenait plus de ris,
Vit Louise et fut épris
De sa gentille frimousse;
Et voici quel sort amer
Lui fit cet homme de mer.

Le ladre pour la séduire
Ne se mit pas en grands frais.
Sitôt qu'il la tint tout près,
A ses regards il fit luire,
Pour l'attirer dans ses lacs,
Une branche de lilas.

Ce lâche ainsi l'ensorcelle,
Ou du moins fait ce qu'il peut.
Car il se croyait à peu
Près sûr de l'avoir pucelle.
Or faute de se presser,
On risque de s'en passer.

Enfin, après une lutte
Qui ne put longtemps durer,
Il se met à l'éventrer,
Il l'étrangle, il la charcute,
Et sans aucun remords fend
En deux le corps de l'enfant.

L'on invoque, l'on encense
Un dieu juste et paternel
Qui punit le criminel
Et protège l'innocence :
Puisse-t-il, dans le danger,
Un peu mieux me protéger!

Un détail affreux qui navre :
Ce brigand audacieux
Veut soustraire à tous les yeux
Son crime avec le cadavre.
Il le désarticulait
Comme des os de poulet.

Faisant sa belle besogne
Au moyen d'un couteau rond
Comme il en vient de Noutron;
Puis à coups de marteau cogne.
Ce concert instrumental
Etait digne d'un étal.

Comme il craignait les reproches
De parents inconséquents
Et n'aimait pas les cancans,
Il mit les mains dans ses poches,
En prenant des airs cossus,
Et son mouchoir par dessus.

Pour cacher sa vilenie,
Après Billoir et Prévost,
Il faut trouver du nouveau :
Donc voilà qu'il s'ingénie,
Croyant éviter un four,
De la faire cuire au four.

Mais se sentant un peu triste,
Il tâche de s'affermir,
Et fait semblant de dormir
Tranquille comme Baptiste.
Pendant ce temps en effet
Il y met d'abord la jambe,
Comme un homme du métier,
Puis le bassin presque entier;
Quant à la tête, il la flambe.
Du cuisinier apprenti
C'était le premier rôti.

Or une action pareille
Montre un esprit dissolu.
Il fallait vraiment qu'il eût
Le cœur dur comme l'oreille;
Et de fait un bruit qui court
Dit qu'il était un peu sourd.

L'auteur de ce fait étrange
Et rempli d'atrocité
L'avait longtemps médité :
Voyant en Louise un ange,
Il crut très essentiel
De la renvoyer au ciel.

Retenez bien le quantième :
Cet affreux massacre advint
L'an mil huit cent quatre-vingt,
Du mois d'avril le quinzième,
Jour de terme. Heureusement
Cela se voit rarement.

En prison il s'inquiète :
Mais j'ai peine à concevoir,
Quand on l'accuse d'avoir
Mis en morceaux la fillette,
Qu'il ait osé, le pervers,
Mettre sa victime en vers.

C'est le dessein qu'on lui prête
Est-ce remords ou chagrin?
Une fois qu'il est en train,
Qui sait où l'esprit s'arrête?
N'a-t-on pas dit qu'il avait
Voulu la mettre en civet?

L'oubli, voilà son envie.
Les vers ne suffisant pas,
Pour éviter le trépas,
Il veut s'arracher la vie;
Mais il n'y peut parvenir :
C'est ailleurs qu'il doit finir.

D'abord l'interrogatoire
Par monsieur le président
Se passe sans incident;
Puis, pour compléter l'histoire,
Défilent tous les témoins
A décharge plus ou moins.

L'un, qui devant la cour tremble,
Dit aux juges effrayés :
Ce fut, comme vous voyez,
Lutte et viol tout ensemble,
Qui sont, dans d'autres moments,
Deux fort jolis instruments.

En homme de conséquence,
Monsieur l'avocat bêcheur,
Voulant la mort du pécheur,
Lâche des flots d'éloquence;
Mais l'on sent un moment
Pour défendre ce vampire,
Messieurs, a dit l'avocat,
Ce garçon peu délicat
Est un produit de l'empire,
Mais il a dû pour le vrai
Passer souvent par Cambrai.

En un mot son bagout prouve
Que tout gars d'amour féru
Fait bien de tomber en rût
Sur la première qu'il trouve,
De la violer sans frais
Et de l'étrangler après.

Du jury que l'on révère
Le chef, qui sait sa leçon,
Se lève pour dire son
Verdict juste mais sévère;
Et tout le temps qu'il parlait,
D'effroi l'accusé tremblait.

Puis vient la cour : qu'on se taise,
Car le président est prêt
A prononcer son arrêt.
Peine de mort! Et tout aise
De l'avoir vu condamner,
Chacun s'en alla dîner.

Ainsi finit cette joute,
Après maint et maint exploit,
Entre le crime et la loi.
Puis le président ajoute
Ces mots presque superflus :
Allez, et ne péchez plus.

La mort seule était capable
De punir un tel forfait.
On a toujours en effet
Remarqué que le coupable
Qui subit ce châtiment
Recommence rarement.

D'autres n'en profitent guère;
J'en conviens; vous me direz :
Que de crimes ignorés!...
Chut! laissons croire au vulgaire
Que d'un supplice certain
Tout attentat est atteint.

E. NOBODY.

CHRONIQUE DES CONCERTS

La *Chanson* du 24 juillet dernier a signalé à ses lecteurs : le *Salut au Drapeau*, poème de M. Alfred Honoré — l'auteur applaudi de *Jemmapes* — dit, avec un très vif succès, sur la scène de l'Eldorado, par l'excellent artiste Victorin Armand, à l'occasion de la distribution des drapeaux à l'armée.

Le *Salut au Drapeau* vient de paraître chez l'éditeur Barbré, et nous sommes heureux de pouvoir citer ici quelques vers de cette mâle et patriotique poésie.

Prenons ce passage où l'auteur s'adresse à la France, qui, après de longues années de silence et de tristesse, enlève enfin de ses étendards le crêpe noir de la défaite, et lui dit :

Après les jours de deuil voici les jours de fête.
O France ! . . . .
Nous te disons « Tes fils sauront se souvenir,
Aujourd'hui que l'armée est la nation même,
Et que le peuple, enfin, récolte ce qu'il sème,
Que chacun de nous sait ce qu'il en a coûté
Pour n'avoir pas toujours suivi la liberté !
. . . .
. . . .

Ces jours, que notre orgueil cercle d'un nimbe d'or,
O France ! ton drapeau les verra luire encor !
Dans les camps, notre troupe, autour de lui serrée,
Aux jeunes redira la légende sacrée,
Ils en verront surgir, dans un rayonnement,
Tous ceux dont l'héroïsme, ou dont le dévoûment,
Assura ton salut ou servit à ta gloire !
Tous ceux de qui les noms ont formé ton histoire !
Par nous ils connaîtront le passé du drapeau
Qui fut celui de Hoche, et celui de Marceau,
Qui vainquit à Valmy, qui vainquit à Jemmape,
Qui parcourut l'Europe, étape par étape,
Qui partout, entraînant soldats et généraux,
Partout, pour te grandir, enfanta des héros,
Et dont la splendeur fut, même dans la défaite,
Plus grande que jamais la victoire l'eut faite.. !

N'est-ce pas que ce sont là de nobles sentiments et de beaux vers? Nous regrettons de ne pouvoir donner ce poème *in extenso*, et notamment la page où M. Honoré rappelle, comme un exemple éclatant, l'héroïsme des Marins du *Vengeur*, immortels désormais, qui sombrèrent, aux cris mille fois répétés de *Vive la République!*, après avoir — comme l'ont chanté Méry et Barthélémy dans leur « Napoléon en Egypte. »

« *Cloué les trois couleurs aux mâts de leur vaisseau!* »

Nous féliciterons la direction de l'*Eldorado* de ne pas oublier qu'il y a place dans son programme, — quand les circonstances l'indiquent, pour le grave enseignement du devoir et les magnifiques leçons du passé, et de savoir mêler à propos, aux joyeux éclats de rire des œuvres bouffonnes, ce frémissement que font toujours passer dans les âmes françaises les mots éloquents de Patrie, d'Honneur et de Liberté !

Fernand MOVEL.

La SCALA vient de reprendre *Un voyageur en chambre*, opérette en un acte de M. Emile Carré et du regretté Léon Quentin ; musique de Robillard. Le rôle de Jean tenu à la création par Henriot est rempli par M. Brunet ; l'excellent artiste a une façon particulière de jouer les domestiques qui le rend amusant au possible. Mlle Heuzé joue en artiste consciencieuse le rôle créé par Mlle Marthe Ben. M. Bérod conserve le rôle qu'il a tenu à la création.

La Rue aux Oies tient toujours l'affiche avec succès.

Quatre chansonnettes nouvelles ont été créées :

Tricoche a déménagé, par Mlle Zélia.

Allez donc vous cacher ! par M. Bienfait.

A travers vos rideaux, et *Tout* par Mlle Worton.

Mme Patry chante le grand répertoire avec beaucoup de succès ; il serait à souhaiter que dans tous les concerts, des artistes des deux sexes suivissent l'exemple donné par Mme Patry et M. Debailleul.

Constatons aussi le succès de *le Voyage autour d'un jupon*, de M. Emile Segaud, musique de Jules Quidant, parfaitement interprété par Mme Heuzé charmante sous son costume travesti; quant à la musique, M. Jules Quidant n'a jamais été mieux inspiré ; du reste nos lecteurs jugeront eux-mêmes; nous comptons la publier prochainement.

MM. Bourgès, Paul Bert, Aristide Bruant et Fernand Kelm obtiennent de grands applaudissements avec leurs anciennes chansonnettes.

Les Petites mains de ma mie, de MM. J. Jouy et Paul Henrion, seront chantées prochainement par M. Debailleul.

Ton cœur est-il fermé, la jolie romance de notre collaborateur et ami Maxime Guy, sera créée aux premiers jours par M. Fernand Kelm.

Nous rappelons à nos lecteurs que ces deux chansons, publiées aux bureaux du journal *la Chanson*, sont en vente chez tous les marchands de musique de France.

Nous avions promis dans notre avant-dernier numéro de donner des détails sur le concert-promenade de l'*Orphéum*, qui a ouvert ses portes le 13 juillet dernier.

En trois jours, nous sommes allés deux fois à ce concert demander les renseignements dont nous avions besoin pour notre chronique. Mais, devant le manque d'empressement et de bonne volonté de l'administration à accéder à notre demande, nous nous abstiendrons désormais d'en parler, ce que nous regrettons fort, à cause de l'habile et sympathique chef d'orchestre M. Louis Goudesone et de son intelligente troupe.

ALFRED BERTINOT.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

La Société dramatique du 7e arrondissement, dont le siège est rue Fabert, 50, a donné, le dimanche 25 juillet, sa première matinée annuelle en la salle Tivoli du Gros-Caillou.

Malgré la grande chaleur, la salle était fort bien garnie, et les artistes amateurs, tant dans les intermèdes, que dans la *Saint-François*, charmante comédie de Mme Amélie Perronnet, ont su se faire vivement applaudir.

Nos compliments à M. Belhomme, de l'Opéra-Comique, qui a chanté avec beaucoup de talent *Le Vallon* et la romance de l'*Étoile du Nord*.

Félicitations à M. Eugène Lamarre, pianiste, qui non-seulement compose de fort jolies mélodies, mais qui peut à juste titre passer encore pour l'un *des premiers accompagnateurs de Paris*.

En somme, grand succès pour la Société dramatique du 7e arrondissement et bonne matinée pour les spectateurs.

Lundi dernier, la FANTAISIE LYRIQUE donnait sa grande soirée mensuelle devant une salle convenablement garnie pour la saison. Après la *Marseillaise* exécutée sur le piano pour Madame Pauchet et sa petite élève, Mlle Jeanne, nous avons entendu successivement MM. Cooper Henri, Vaast, Villé, Cooper Albert et Paule. Notre ami Bertinot donne à tout le monde l'envie de se gratter, avec son originale bouffonnerie, LA PUNAISE.

La petite Charlotte a chanté *Heureusement pour moi*, et *la Fille à Poirrier*, avec beaucoup de succès.

L'éloge de la mignonne Mlle Marguerite n'est plus à faire; dès son entrée en scène, elle a été applaudie de toutes parts.

Le Guide du bon ton, opérette en un acte, a été enlevé assez lestement par MM. Cooper Henri et Callebert.

La société lyrique LE PINSON a donné sa grande soirée mensuelle mercredi dernier.

Le compte-rendu de cette soirée nous arrivant trop tard, nous sommes obligés de le remettre au prochain numéro.

Il en est de même de la représentation extraordinaire donnée par la LYRE RÉPUBLICAINE au bénéfice de M. Gaston, membre d'honneur de cette société.

Le lundi 2 août, la Société lyrique des *Gais Momusiens* a donné sa grande soirée mensuelle. C'est vous dire que la salle Bouret était comble dès huit heures. Néanmoins quelques intrépides ont dansé!!! jusqu'à 9 heures, malgré les 35 degrés de chaleur qu'accusait le thermomètre de l'établissement.

Parmi les amateurs qui se sont fait entendre citons : M. Limat, de l'Alcazar d'Eté, qui a chanté avec beaucoup d'entrain *Quand on est pompette*; son camarade Dufour, qui nous a montré comment l'on danse dans tous les mondes, a été le *clou de la soirée*. Le toujours amusant Jomain a plaidé avec succès la cause de *Maître Blaguefort;* Notre excellent ami Julien Alix, de la *Lyre Amicale*, a dit avec sentiment l'*Enfant de Paris*, puis nous avons applaudi M. Richard dans un morceau du *Trouvère*, M. Raymon dans *La grève des forgerons*, MM. Argentin, Poudra, Mounier, etc. Il est regrettable qu'une indisposition passagère nous ait privé d'entendre notre ami Métivet, mais nous espérons être plus heureux une autre fois. Parmi les dames nous avons remarqué Mlle Lucie, qui a fort gentiment chanté la valse des *Bavardes*, Mlle Henriette, qui a fait de réels progrès, et qui a interprété d'une très bonne façon *Encore un baiser, mignonne*, Mmes Fayolle, Trottin et Bariot. Puis M. Leroux, le sympathique Président *des Momusiens*, a fait un petit *speech* pour annoncer que l'heure avancée rendait impossible l'interprétation d'un vaudeville porté sur le programme et l'on s'est séparé en se donnant rendez-vous pour le premier lundi de septembre.

MAXIME GUY.

ONZIEME CONCOURS MENSUEL

De juin et juillet.

Les renseignements biographiques et le portrait pour paraître en tête du 1er prix nous étant arrivés trop tard, nous publierons les trois pièces couronnées dans notre prochain numéro.

Nous prions MM. les présidents des Sociétés lyriques de nous envoyer au bureau du journal des invitations pour leurs grandes soirées afin que nous puissions en rendre compte.

Nous publierons prochainement la liste complète des Sociétés lyriques de Paris. Tous les renseignements doivent nous être envoyés fin août au plus tard.

DOUZIÈME CONCOURS MENSUEL.

Ouvert du 20 juillet au 20 août

Nos abonnés seuls ont droit d'y prendre part, avec une chanson de six couplets au plus, avec ou sans refrain.

Nous publierons, en même temps que la pièce qui aura obtenu le 1er prix, une petite notice et le portrait de l'auteur, s'il y consent.

A NOS LECTEURS

Le succès toujours croissant de notre journal, et le bon accueil qu'il reçoit partout, à Paris, en la province, à l'Etranger même, nous oblige à des sacrifices nouveaux; aussi comptons-nous, et cela pour satisfaire à la demande d'un grand nombre de nos acheteurs, multiplier les *Illustrations*.

Nous réservons pour cet hiver des *surprises* à nos lecteurs.

A partir de ce numéro nous nous imposons de nouveaux frais ; notre papier sera plus beau : nous voulons que notre publication soit sans rivale dans son genre. Nous préparons aussi pour nos abonnés de véritables *primes*, et cela très prochainement.

GALERIE DES CHANSONNIERS

CHARLES VINCENT | **PIERRE DUPONT**



Voir la Biographie dans le n° 1 de la première année.



Voir la Biographie dans le n° 8 de la première année.

PRIME A NOS ABONNÉS

PREMIÈRE ANNÉE DE **LA CHANSON**

Uu beau volume in-4° broché.

Au lieu de 6 francs **3** *francs pris dans nos bureaux ; par la poste,* **3** *fr.* **50.** — *Envoyer un mandat-poste au nom de A. PATAY* (les timbres-poste ne sont pas reçus).

LA CHANSON

est mise en vente le samedi, chez tous les libraires, marchands de journaux et de musique de France.

PRIX DU NUMÉRO : **10** CENTIMES

On demande des courtiers d'annonces et des courtiers d'abonnements (bonnes remises).

A. PATAY, *Directeur-Gérant.* Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Cᵉ, 6, rue Martel.

3e ANNÉE. — N° 14. 10 CENTIMES. 15 AOUT 1880

LA CHANSON

Directeur-Gérant.
A. PATAY

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction
MAXIME GUY

Annonces, la ligne... 1 »
Réclames, — 2 »

La chanson, comme la baïonnette est une arme française.
J. CLARETIE.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

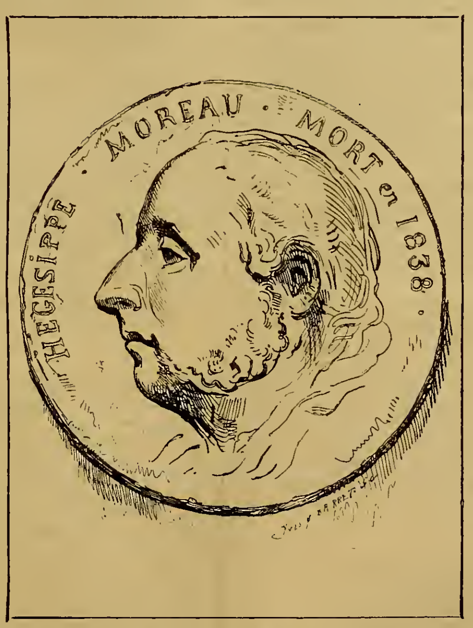
ABONNEMENTS
France, un an............ 6 fr.
» six mois........... 3 »
Etranger, un an........... 8 »

SOMMAIRE :

GALERIE DES CHANSONNIERS : Hégésippe MOREAU

La vie de misère de cet infortuné poète est trop connue pour que nous la racontions ici; seulement, pour les lecteurs qui ont la passion des dates précises et des faits certains, nous citerons M. Sainte-Marie Marcotte qui, dans la biographie qu'il consacre à l'auteur du *Myosotis*, dit :

« Hégésippe Moreau « fut un enfant naturel; « ainsi, dans son dénuement de toutes « choses, le nom qu'il « portait ne lui appartenait même pas. Il naquit à Paris, le 9 avril « 1810. Ses parents l'amenèrent tout petit « à Provins, où son père « avait trouvé une place « de professeur au collége et où sa mère entra en condition chez « Mme Ferrand. Mais « bientôt le père mourut; la mère, femme « supérieure à sa position par la délicatesse de son cœur, le suivit peu « d'années après, et tous deux, traçant la route à « leur fils, allèrent mourir à l'hôpital. »



Grâce à Mme Ferrand qui plaça l'orphelin au petit séminaire d'Avon, charmante petite ville située sur la lisière de la forêt de Fontainebleau, Hégésippe Moreau fit de très bonnes études qu'il termina à quinze ans, pour entrer en apprentissage chez un imprimeur de Provins. A dix-huit ans, Moreau vint à Paris et fut admis en qualité de compositeur chez M. Firmin Didot. De cette époque date véritablement la lutte acharnée que le poète eut à soutenir contre sa destinée; lutte horrible dans laquelle, toujours vaincu, il s'offrait désarmé aux coups de son adversaire! Le *Myosotis* est né en partie de cette lutte, comme ces fleurs que l'on voit éclore sur un champ de bataille, le lendemain d'un combat.

Hégésippe Moreau mourut à la Charité, le 20 décembre 1838.

Pour parler dignement de l'auteur du *Myosotis*, et

surtout pour entrer dans quelques détails de sa vie douloureuse, il nous faudrait une autre place que celle-ci. Le portrait littéraire d'Hégésippe Moreau est beaucoup trop grand pour les dimensions d'un cadre aussi compassé que celui qui nous est réservé dans ce journal. Aussi nous contenterons-nous d'esquisser à grands traits un des côtés de cette grande et sympathique physionomie que tant d'écrivains de talent ont déjà étudiée dans son ensemble.

Notre notice sera donc rapide; aussi bien, nous ne voulons dégager de cette fière et robuste personnalité, que le poète adaptait pour y jeter ses fraîches inspirations, le moule étroit et fragile de la chanson.

Hégésippe Moreau chansonnier, tel est notre objectif. Plus de la moitié de son livre est composée de petites pièces avec refrains. Nous ignorons si la première édition du *Myosotis* mentionne les airs des chansons qu'elle contient, mais ce que nous pouvons garantir, c'est que Moreau en avait donné à la presque totalité de ses romances et de ses chansons. *La Fermière*, cette charmante et suave poésie à laquelle la gracieuse mélodie de Darcier donne un nouvel essor, *la Fermière* se chantait sur l'air du *Curé de Pomponne*. *Le Tocsin* avait pour timbre : *Demain à la pointe du jour*, *On bat la générale*. *Béranger* se chante sur l'air : *Ah! si ma dame me voyait*. Enfin, toutes ont un air sur lequel Moreau les chantait aux *Infernaux*, une Société chantante où lui et son ami, le poète Berthaud, se rendaient fort souvent. Un vieux goguettier qui les connut tous les deux, nous a affirmé que Moreau avait la voix égale et bien timbrée, qu'il chantait avec beaucoup d'entrain celles de ses œuvres qu'il jugeait à propos de faire connaître du public.

Tout passe vite à Paris, et les chansons encore plus vite que les choses les plus fugitives. Se souvient-on seulement aujourd'hui, dans notre monde *chantant*, des titres des petits poèmes pleins de verve, de sentiment et d'esprit, de ce Marcellus de la poésie ?

Ouvrons au hasard ce petit livre — nous allions dire cet écrin — quel ruissellement de choses exquises; comme tout cela est frais et parfumé, et comme cette poésie aisée est naturelle est pleine de battements de cœur et de bruits d'ailes d'âme meurtrie. Ses *Evohe*, ses cris d'allégresse ou ses soupirs d'amoureuses gaietés, si francs qu'ils paraissent, semblent retentir dans un temple funèbre. On voudrait les entendre ailleurs que là. Et pourtant quelle rondeur et quels accents son vers emprunte à la muse folâtre !

Voici la note gaie : NICOLAS.

Le pouvoir est de ses amis.
Dans un coin de la salle,
Il a vingt fois mis et remis,
Certain buste un peu sale.
Quand le plâtre vole en éclat,
Il gronde et veut qu'on parte,
Ne vous emportez pas,
Nicolas,
Mettez ça sur la carte.

Voici un couplet d'une chanson intitulée : *La Muse* :

Dans les salons je fus admise,
Mes conquêtes ont fait du bruit;
J'ai vu Lamartine en chemise
Et Byron en bonnet de nuit;
Sur mon sein traçant une épître,
En le baisant ils l'ont chanté.
Je mets en vente leur pupitre;
Soyez heureux par charité.

Que pourrait-on reprocher à ces vers? Ah ! il ne sont pas affinés ni distillés comme ceux de nos modernes ; leur allure n'est pas sournoise et l'on ne sent pas en les lisant la préoccupation de l'auteur à dissimuler un sous-entendu. Cela est franc et plein de sincérité.

Nous ne voudrions pas multiplier les citations; cependant, avant de terminer, nous emprunterons encore une fleur au *Myosotis*. Nous la prendrons dans la note triste :

A mon âme

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu,
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

Tu veilleras sur tes sœurs de ce monde
De l'autre monde, où Dieu nous tend les bras;
Quand des enfants à tête fraiche et blonde
Auprès des morts joueront, tu souriras :
Tu souriras, lorsque sur ma poussière
Ils cueilleront les saints pavots tremblants,
Tu souriras, lorsqu'avec mes os blancs
Ils abattront les noix du cimetière...

« Il y a de la douceur à pleurer sur des maux qui n'ont été pleurés par personne,» a dit Châteaubriant. Ici, ce n'est pas le cas, le cher et grand poète a été pleuré par tout le monde. Les préfices n'ont pas manqué à sa mémoire, et tels écrivains qui vivent encore et dont la plume, trempée dans les larmes, a prodigué de la copie funéraire en cette circonstance, n'ont rien fait et n'ont voulu rien faire pour arracher à la misère celui qu'hypocritement ils ont *pleuré* après sa mort.

Nous donnons, pour terminer cette trop courte appréciation, une lettre de Moreau fort peu connue.

» ..... 1835. »

« ..... Vous me demandez où je loge en ce moment. — Où l'oiseau de Dieu prend-il son nid, si ce n'est au fond des bois? Mon ami, j'habite un vieux chêne des environs de la mare d'Auteuil, et je vais vous dire comment cela s'est fait.

« Il y a huit jours, je veux rentrer à mon garni de la rue des Maçons-Sorbonne. Une femme m'arrête au passage. — Monsieur, vous n'aurez pas la clé. — Pour quelle raison? — Madame n'entend plus que vous restiez ici, parce que vous ne payez, dit-elle, ni en or, ni en argent, mais seulement en belles paroles. — Eh! mais, les belles paroles sont déjà bien quelque chose : cela aide à attendre — Madame n'attendra plus. Au surplus, entendez-vous avec elle. Tenez, la voilà qui descend. — En effet, la chambrière n'avait pas plutôt fini que l'hôtesse parut, un bougeoir à la main, le nez en l'air, le bonnet hérissé. — Ah ! c'est vous, mon peti

Monsieur ? — Pour vous servir, Madame. — Bien obligée. On a déjà dû vous dire que vous n'aviez plus à compter sur votre gite. Depuis trois mois que vous êtes ici, il ne nous a pas encore été possible de voir la couleur de votre argent. Vous irez à la belle étoile, si vous voulez, mais vous ne coucherez plus chez moi, à moins que vous ne montriez vos finances. — A ce mot, je me mets à rire. — Mes finances! ma chère dame, il ne me serait pas moins difficile de vous donner un sou que de vous offrir le diamant qui orne la tête du Shah de Perse. — L'hôtesse s'imagine que je me moque d'elle. De fâchée qu'elle était, elle devient féroce. — Pourquoi n'arrête-t-on pas, ajoute-t-elle, tous les aigrefins qui encombrent le pavé de Paris ? J'ai grande envie d'aller me plaindre au commissaire. — Mais je la calme. Sur la foi de je ne sais quelles chimères, je lui dis que, si mon présent est noir, mon avenir s'éclaircira et sera plein d'or et de lumière. Dans le pays latin, ces sortes de prodiges se voient souvent. Voilà ma mégère qui s'adoucit, tant il est vrai que toute femme a bon cœur : — il ne faut que trouver l'endroit vulnérable. Notre dialogue recommence. — Eh bien, Monsieur, partez en paix, vous me paierez plus tard. — Tout n'était pas fini. Je ne refusais point de partir, mais des vers se trouvaient enfermés dans un tiroir. Je les réclame. — Ah! vos paperasses? Reprenez-les, Monsieur : ça nous débarrassera. — Et je suis parti.

» .... Me voilà, comme je vous le disais, dans un vieux chêne, près de la mare d'Auteuil. Pareille chose est arrivée à Olivier Goldsmith et à Lantara. Tant que durera la belle saison, je n'aurai pas d'autre domicile. Aux approches de l'hiver, il me faudra bien rentrer en ville. J'y trouverai du travail, et je pourrai dès lors retourner la tête haute, à ma chambre de la rue des Maçons Sorbonne. En attendant, je vis heureux. On m'a payé une romance vingt francs. Vingt francs, c'est de l'opulence. Trois sous de pain, deux sous de lait, telles sont mes dépenses de chaque jour. Mais quel luxe il y a autour de moi! De grands arbres verts, un tapis de mousse, parsemé de marguerites, de bruyères et de violettes de Parme. Les nids de pinsons et de bouvreuils abondent dans mon canton. Quand la nuit étend sa mantille de dentelle noire sur le bois, mille vers luisants s'accrochent aux épines des buissons comme autant de lanternes. S'il y a clair de lune, je m'enfonce dans les massifs et je me mets alors en communication avec les héros de mes rêves et de mes romans. »

André Person.

SOCIÉTÉ LYRIQUE ET LITTÉRAIRE DU CAVEAU

Banquet du 6 Août.

Un amateur qui lit assidûment les comptes rendus des banquets du Caveau, s'étonne du peu de retentissement qu'obtiennent les productions de cette académie chantante, et se montre porté à regarder comme exagérées les louanges que les chroniqueurs ordinaires de la *Chanson* se plaisent à décerner aux membres de ladite société.

Leur mérite demeure intact et reconnu, et le peu de succès de leurs chansons tient à deux causes; d'abord, ils ne recherchent pas le bruit, et c'est précisément la valeur de leurs couplets qui leur enlèverait, aux yeux du gros public, toute chance de vogue. Les succès se font au café-concert, et je doute qu'un chansonnier du Caveau voulût s'abaisser à en briguer l'honneur. Il y a pour cela des faiseurs attitrés, rompus à la besogne, connaissant le mauvais goût de leur auditoire et l'exploitant, gens intelligents d'ailleurs, qui sont, comme on dit, dans le mouvement et qui y restent.

Mais ne demandez pas au Caveau de semblables produits; ce n'est point sa partie; le public auquel il s'adresse est plus délicat , et par conséquent fort restreint, et les auteurs ne s'en plaignent pas, préférant un sourire approbateur aux bravos les plus bruyants de la foule.

Dix-huit chansons, sans compter un toste, ont été produites au banquet du 6 courant : c'est une jolie moisson pour la saison de villégiature que nous traversons.

D'abord, dernier écho du banquet des *Mots donnés*. Retardataires ou paresseux, Jullien, Grangé, Ripault célèbrent *L'Ile-Adam*, *Pontoise*, *Sceaux*, *Montmorency*. Nous n'avons pas perdu pour attendre, mais ces messieurs aussi se sont accordé un délai que nous autres, ouvriers de la première heure, nous aurions pu mettre à profit pour produire aussi des chefs-d'œuvre; aussi avons-nous pour excuse celle des collégiens : *Tempus defuit*.

Puis les refrains en proverbes, qui ne sont pas toujours les moins heureux : *Glissez, mais n'appuyez pas*, nous dit Ripault. *Ote-toi de là que j' m'y mette*, prétend Echalié; à quoi Montariol riposte : *Je n'entends pas de cette oreille-là*. Duprez, plus moraliste que d'habitude, murmure après Figaro : *Hâtons-nous de rire pour ne pas pleurer*.

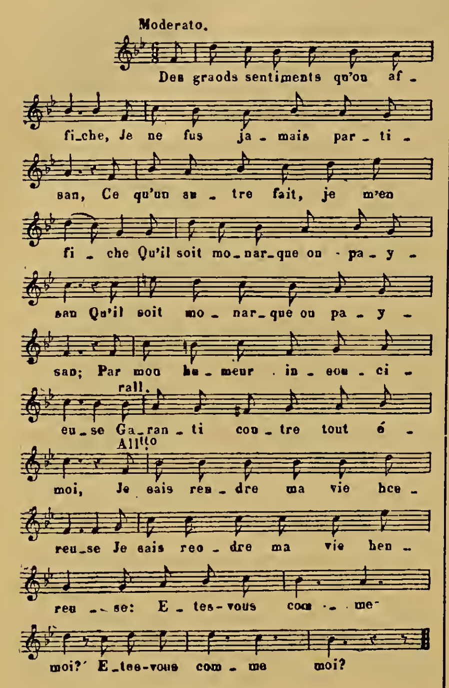
Enfin les chansons à sujet unique, sans tiroirs, sortes de petits poèmes en raccourci, tantôt graves, tantôt badins, quelquefois touchants : *A propos de bœuf*, sous ce titre un peu baroque, Petit se demande quel est en réalité le roi de la création, de l'homme ou de l'animal. Je ne me rappelle plus bien de quel côté il penche. *Le Paysan*, de Piesse, est le type du Français de bon sens, tenant à la liberté comme à son champ et fier d'être citoyen. *Les Feux*, de Fénée, *les Gros Sous*, de Mouton-Dufraisse, *les Refrains*, de Lagarde : encore trois bonnes chansons, lestement tournées et assaisonnées d'un grain de philosophie qui ne nuit pas à leur gaîté. *Les jours perdus* : ce sujet, que Colmance traitait il y a longtemps au point de vue politique, a fourni à Grangé des couplets pleins de sentiment et de grâce. *Flottez, drapeaux!* s'écrie M. Bourdelin, *un nouveau*, reçu du soir même; ce sont de véritables strophes, bien poétiques et bien dites. Nous publierons au prochain numéro sa chanson de réception, qui a obtenu un succès très vif et très mérité.

Je cite, pour mémoire seulement, une pièce humoristique dont un voisin de table m'a recommandé la lecture; c'est *la Réception de Béranger au Palais de Jupiter*. M. Lambert, qui en est l'auteur, serait bien aimable de nous la faire connaître

Eug. Imbert.

ÊTES-VOUS COMME MOI ?

Paroles de L.-Henry Lecomte.
Musique de Jules Raux (1)



Suivant un avis salutaire
L'ennui peut abréger nos jours,
De notre voyage sur terre
Pourquoi donc attrister le cours?
Réglant sans fatigue de tête,
Mes finances en désarroi,
Quand j'ai cent sous, je suis en fête :
Etes-vous comme moi ?

J'aime les grands bois et la plaine ;
Au bruit des refrains amoureux,
J'aime à vider ma coupe pleine
D'un vin limpide et généreux ;
Mais souvent, seul dans ma chambrette,
Du destin acceptant la loi,
Je me contente de piquette :
Etes-vous comme moi ?

(1) Nous offrons à nos lecteurs la primeur de cette chanson, que Velly doit créer dans quelques jours à l'Eldorado.

Celui qui pense au mariage,
Pour la gloire de sa maison
Veut une femme jeune, sage,
Et belle à troubler la raison ;
De sa fortune potelée
Si de bonnes rentes font foi,
J'épouserais une grêlée ·
Etes-vous comme moi ?

L'amour est encore une chose
Qu'il faut traiter légèrement,
Je ne prolonge pas la pose
Près de l'objet le plus charmant ;
Si quelque blonde me refuse,
Sans même demander pourquoi,
D'une brune je fais ma muse :
Etes-vous comme moi ?

Je ne discute point de Rome
L'enseignement fastidieux,
Et tiens pour peu de chose, en somme,
Tout système religieux ;
Faisant de ma raison modeste
Le plus intelligent emploi,
Je crois en Dieu, je ris du reste :
Etes-vous comme moi?

Par la honte et par la souffrance
Cruellement désabusé,
Quel citoyen voudrait, en France,
Relever le trône brisé !
Aux jours de scrutin politique,
Des princes jugeant le pourvoi,
Je vote pour la République :
Etes-vous comme moi?

ONZIEME CONCOURS MENSUEL DE LA CHANSON



Mlle HORTENSE ROLLAND. — Née à Aix, le 29 juin 1836, elle fut élevée au couvent des *Sœurs de la retraite*, qu'elle quitta à l'âge de treize ans. Elle commença presque aussitôt à écrire. Les chansons qu'elle composait, mélanges d'enfantillages et de politique, faisaient les délices des républicains aixois peu lettrés et, partant, peu difficiles.

A seize ans, elle publia deux volumes dont l'un, les *Essais poétiques*, lui valurent deux médailles, et l'autre, *Marguerite Lambert*, un roman, attira sur elle les foudres cléricales.

Venue à Paris, elle y collabora à divers journaux de modes et à plusieurs feuilles humoristiques : *les*

Salons de Paris, Psyché, l'Illustration, le Nain Jaune, la Vogue parisienne, etc.

Retirée aujourd'hui dans un petit hameau de l'arrondissement d'Aix, elle consacre son temps à la lecture, à la musique et à la création d'œuvres qui verront successivement le jour, et qui se recommanderont, comme leurs aînées, par un mérite étonnant d'observation, une verve spirituelle et un sentiment exquis.

A Madame Hortense Rolland.

Puisque tu vas, poëte, au pays où mon rêve
Emigre chaque hiver comme un oiseau frileux,
Voudrais-tu me cueillir, là-bas, près des flots bleus
La plus humble fleurette éclose sur la grève ;

Ou bien me ramasser parmi les joncs amers
Une écaille, un galet, les débris d'une conque,
Un rameau d'algue... enfin, une chose quelconque
Exhalant jusqu'à moi l'âcre parfum des mers.

Coquille ou goëmon, brin d'herbe ou fleur sauvage
Madame, envoyez-moi de votre doux rivage
Un dernier souvenir qui, me parlant des flots,

Me fasse rebrousser le chemin de la vie
Où s'ébattait, pieds nus, mon enfance ravie
Alors qu'elle mordait au pain des matelots.

René Ponsard.

1er Prix.

LA CIGARETTE

(Page de la vingtième année).

Viens, ma gentille cigarette,
Dissiper un trop long ennui.
Avec toi, ce que je regrette
Je veux l'oublier aujourd'hui.
Tu le sais, souvent je suis triste,
Quoique l'on voie en mon réduit
Tout le mobilier d'un artiste :
Deux chaises, une table, un lit.

Mais il faut à la jeune fille —
Enfant du grand air, du soleil —
De l'espace, un beau ciel qui brille
Pour lui sourire à son réveil.
Et quand mon âme de poète
Voudrait jeter de joyeux cris,
Je n'aperçois de ma chambrette
Que des toits noirs et le ciel gris.

O mon beau pays de Provence !
O bouquet aux riants buissons
Où, dès que le printemps commence,
Tout est fleurs, amours et chansons !
Même quand le mistral tourmente
Et la vallée et le coteau,
Le rossignol joyeux y chante
Dans les peupliers du hameau.

Dès le matin, dans la rosée
Mouillant mes pieds, cheveux au vent,
Je m'en allais, l'âme embrasée,
Soupirant, chantant, écrivant.
Sous les grands dômes de verdure,
Oubliant et fatigue et faim,
Des bois de pins le doux murmure
Me berçait d'un rêve sans fin.

Quand de ma course vagabonde
Je rentrais le soir, souvent tard,
Deux enfants à la tête blonde
Attiraient mon premier regard.
L'un dormait au sein de sa mère,
Aux grands yeux bleus pleins de douceur,
L'autre courait dans la chaumière...
C'étaient les enfants de ma sœur.

Ne pleurons plus ces douces choses.
Qui sait? peut-être avec le temps,
Je pourrai cueillir quelques roses
Comme celles de mon printemps.
N'importe, chère cigarette,
Laisse-moi rêver aujourd'hui...
J'aime tant ce que je regrette
Que je me plais dans mon ennui.

Hortense Rolland.

2e Prix.

LES CONFITURES.

Air : *Tout le long de la rivière.*

Eh quoi ! bambins, petits démons,
Gentils lutins que nous aimons,
De baisers voilà qu'on m'assiège !
Pour mes compotes c'est un piège.
De grand'maman que voulez-vous ?
Pourquoi lui faire les yeux doux ?
Je vous comprends, charmantes créatures :
Nà, je veux, je veux, je veux des confitures !
Moi, je veux, je veux des confitures !

D'un saint apôtre de nos jours
Entendez l'éloquent discours :
Contre les vains biens de ce monde
En arguments comme il abonde !
En chaire, il ne demande à Dieu
Que de l'annoncer en tout lieu...
Je vous comprends, charmantes créatures :
Nà, je veux, je veux, je veux des confitures !
Moi, je veux, je veux des confitures !

Rose pense qu'à dix-sept ans
D'avoir un époux il est temps ;
Depuis peu, comme elle est modeste,
Simple, douce, aimable et le reste !
Sa mère, en voyant tant d'appas,
Enfin ne la reconnaît pas...
Je vous comprends, charmantes créatures !
Nà, je veux, je veux, je veux des confitures !
Moi, je veux, je veux des confitures.

Un prince du sang des césars
Prêche à ses partisans épars ;
Il dit à cette noble clique :
Crions : Vive la République !
Parent du Petit Caporal.
Comme lui je suis libéral...
Je vous comprends, charmantes créatures !
Nà, je veux, je veux, je veux des confitures !
Moi, je veux, je veux des confitures !

Le petit monsieur Ducrevé,
A sec, épuisé, décavé,
Dans les bras d'une dulcinée
Vole joyeux vers l'hyménée.
Il peint à cet ange aux écus
Un amour des plus convaincus...
Je vous comprends, charmantes créatures !
Nà, je veux, je veux, je veux des confitures !
Moi, je veux, je veux des confitures !

Comme il a mis, cet écrivain,
De l'eau de roses dans son vin !
Il dit au public qui l'écoute :
J'ai dû vous déplaire sans doute ;
Je reconnais que mes couplets
Méritent quelques bons sifflets...
Je vous comprends, charmantes créatures !
Nà, je veux, je veux, je veux des confitures !
Moi, je veux, je veux des confitures !

LOUIS BOGEY (*de Genève*).

LES CHANTS DU 14 JUILLET (1)

On ne devrait jamais perdre de vue, surtout aux jours de solennités patriotiques, l'enseignement que la foule peut retirer d'une mise en scène saisissante où le plaisir intime de l'âme est ménagé avec intelligence à côté des spectacles qui n'ont d'autre mérite que d'éblouir les yeux. Ainsi, le *Chant du Départ*, exécuté avec tout l'appareil que demandait l'auteur aurait produit, sur tous les assistants, une impression violente mêlée d'attendrissement. Impression fugitive, sans doute ; pour ne l'être pas, il serait nécessaire qu'elle fût renouvelée souvent, très-souvent ; vraie pourtant et profonde, qui deviendrait, dans les âmes un peu préparées, le sujet de réflexions salutaires et, du foyer de famille, le thème d'entretiens émus. Un écueil brise souvent, il est vrai, les meilleures intentions : l'indifférence du public, ou plutôt, une sorte d'hébètement qui le rend incapable de rester ferme sur certaines pentes. N'importe, il faut se placer sur le terrain solide, s'appuyer sur la vérité, sur la raison et, quoi qu'il arrive, ne jamais déchoir. Sans cela, où serait notre guide ? Je reviens aux chants du 14 juillet.

Au Luxembourg, plusieurs musiciens étaient venus dans le seul but d'entendre la *Marche des drapeaux* du *Te Deum* de Berlioz. Déception complète ! On sentait bien qu'un souffle héroïque anime cette page, on en devinait les harmonieux enchaînements, on saisissait de prime abord la mélodie pompeuse qui s'y développe toujours contenue jusqu'à l'ensemble final, mais il manquait la nef d'une cathédrale pour grossir et renvoyer à l'âme ces sons jetés inutilement dans un milieu sans limites.

L'hymne d'Hérold a obtenu un succès posthume qui ne sera pas une résurrection. Ce fut en 1831, lors du premier anniversaire des journées de juillet que ce chant fut exécuté pour la première fois au Panthéon. Le *Journal des Débats* lui consacra quelques lignes dont j'extrais celles-ci :

« Mº Hérold a déployé la facilité de son talent sur
« un *Hymne aux morts de juillet*, par M. Victor Hugo.
« Le musicien s'est identifié avec la pensée religieuse
« et mélancolique d'un poëte qui se surpasse lui-
« même quand il s'exerce sur un genre de poésie
« marqué du double caractère de la tristesse et de
« la sensibilité.... »

Voici maintenant la première strophe du poëme de Victor Hugo :

« Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
« Ont droit qu'à leurs cercueils on adore et l'on prie.
« Entre les plus beaux noms, leur nom est le plus beau.
« Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère,
« Et comme ferait une mère,
« La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau. »

Aux Tuileries, sélection bizarre d'œuvres disparates savamment choisies pour satisfaire aux exigences du public qui n'exigeait en somme que la *Marseillaise*. Je n'ai à citer que ce dernier morceau ; les autres n'ayant aucun caractère spécial qui en justifiât le choix. Notre cri de guerre, proféré en pleine paix retentit encore aujourd'hui dans nos rues. Peuple, tais-toi ; les jésuites prétendraient que tu veux les exterminer. Ce sont aujourd'hui tes seuls ennemis. A. EDÉMA.

FIN

(1). Voir le nº 10.

CHRONIQUE DES CONCERTS

Samedi, à la SCALA, première représentation de *Au bon lapin sauté*, saynète en vers burlesques, de M. Gothi, musique de Villebichot.

Un restaurateur des environs de Paris, dont la maison décline de jour en jour et qui n'a vu aucun client depuis longtemps, reçoit enfin une dépêche lui annonçant l'arrivée d'une trentaine de consommateurs affamés, et lui commandant un dîner des mieux soignés. — Oh joie ! Oh ! félicité. — Mais hélas ! notre homme se rappelle bien vite que tout crédit lui est fermé et qu'il ne possède même pas de quoi acheter le plus petit lapin ; triste situation, que faire ? Eh ! parbleu, son plan est vite arrêté : il va dépecer son marmiton et le fricasser à toutes les sauces imaginables. C'est une dure nécessité ; mais la réputation de l'établissement sera sauvée. Le malheureux apprenti Béchamel repousse cette proposition barbare avec horreur, et refuse net (c'est

tout naturel) de se laisser transformer en victuailles; avec des larmes dans la voix, il donne à son patron le vieux bas de laine dans lequel est renfermé l'héritage de sa tante (c'est touchant, ma parole). Sauvés, mon Dieu ! Nous sommes sauvés ; tout est pour le mieux, et les spectateurs sont invités à venir faire une partie *Au bon lapin sauté*.

On a bien ri, je vous l'assure, que demander de plus ? c'est tout ce qu'il fallait, et le but des auteurs est atteint.

La musique de M. Villebichot est très gaie et bien appropriée aux situations; cependant il y a un rondeau dont le mouvement précipité rend la prononciation difficile aux artistes, et presque incompréhensible aux spectateurs.

Toutes nos félicitations aux deux excellents artistes qui ont interprété la pièce ; ce sont MM. Bienfait et Paul Bert.

***

Vendredi dernier, le Concert de la Porte Maillot, qui a ouvert ses portes il y a une quinzaine, nous priait d'assister à une de ses représentation.

Nous y avons remarqué et applaudi : Mme Riquet-Lemonnier, la transfuge du Concert Parisien, qui détaille parfaitement la *Chanson du colonel*, de la *Femme à Papa* ; M. Derame, toujours amusant dans ses grandes scènes comiques ; MM. Emilien, Courvel, Doria ; Mmes Antonine, Vandenerre, Gretty et Marion.

En annonçant une troupe d'élite, nous ne nous étions pas trompés.

La scène, très bien construite, est machinée de façon à pouvoir représenter des revues ; quant à la salle, elle est charmante et possède toutes les commodités désirables.

Espérons que les efforts de M Fortin seront couronnés de succès, et que le public prouvera (il a déjà commencé d'ailleurs) toute sa sympathie à l'habile direction du Concert de la Porte Maillot.

Alfred Bertinot.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

La grande soirée donnée le 4 août, par la société lyrique *Le Pinson*, n'a pas été très brillante, l'auditoire n'était pas nombreux. Nous avons entendu M. Ferret, qui a cru plaisant de nous gémir une série de couplets à tiroirs, desquels nous n'avons compris que « *Ça n'offense pas le gouvernement*, » répété lugubrement à chaque couplet. M. Kleinans a nasillé avec force contorsions le *Baiser d'amour ;* voulant sans doute nous faire croire que c'est arrivé. M. Farguini (*alias*), un italien du Cantal ou du Puy-de-Dôme, a chanté très gentiment la *Romance de Fortunio*. Les progrès de M. Bernut sont sensibles ; il détaille bien *Ma femme est en voyage ;* nous lui recommandons cependant d'étudier ses gestes. Immense succès pour M. Vaast, dans *Les suites d'un premier lit*, *Pour sûr* et *Ça m'a vexé*, chansonnette comique, dont il est l'auteur. M. Paul Germain s'est fait applaudir avec *Le monde tel qu'il est*. Le grimacier Villé a débité avec sa verve habituelle *Saperlotte et Sacrédié*. *La sœur de l'emballeur*, chantée par Mme Sénès, semble vouloir s'éterniser aux soirées du Pinson ; néanmoins, c'est toujours avec plaisir qu'on l'entend dire et *redire*. La charmante Mlle Marguerite a obtenu beaucoup de succès avec *Page et Bergère*. La petite Charlotte a chanté la *Dame au riflard*, d'une façon très amusante, et M. Fontaine a récité parfaitement *La dernière pensée d'une mère*, jolie poésie dont il est l'auteur.

Le Chant du Coq, comédie en un acte, a été enlevé très lestement par Mlle Marguerite, MM. Lartelier et Inderbitzin de la Fantaisie Lyrique.

Alfred Bertinot.

L'*Union Parisienne* a donné, jeudi, devant une salle comble, 3, rue du Petit-Pont, une soirée extraordinaire, avec le concours de plusieurs artistes distingués.

MM. *Augu et Fageon* ont chanté le fameux duo de la *Reine de Chypre*, avec un brio remarquable, M. *Bol*, l'habile pianiste, les accompagnait, c'est assez dire.

M. *Duclos* a chanté un rondo nouveau, musique de *Bol*, déjà nommé.

Monsieur Mon Domestique a été fort bien enlevé par Mme *Adèle, MM. Guiche et Quélin*. Ils ont provoqué d'unanimes bravos.

Mme *Anna* a dit avec beaucoup de goût : *C'est la nature qu'est cause de tout*. Sa voix est bien timbrée, et comme elle gagne un peu l'aplomb nécessaire sur une scène, nous lui adressons nos sincères félicitations.

Le *Petit Paul*, âgé de sept ans, a redit, sur la demande du public : la *Revue de la Société*. Il est à croquer.

La soirée s'est terminée par une magnifique tombola.

Tous nos compliments à notre camarade *Pradel*, pianiste, il devient l'un des meilleurs de nos Sociétés ; ajoutons qu'il est des plus aimables — et des plus complaisants — ce qui est déjà énorme.

Nous donnerons sous peu le programme des concours que la Société organise pour la rive gauche — comme chant, poésie et déclamation.

Nous ferons connaître les détails nécessaires, ainsi que les époques de ces différents concours.

Léo Tostain.

M. Dupont, Président de la *Lyre amicale*, nous fait savoir qu'il tient à la disposition du Comité de la statue de Béranger la somme 100 fr. 25 cent., provenant d'une grande soirée organisée par sa Société.

Nous adressons tous nos remerciements à la *Lyre Amicale*, au nom du Comité en souhaitant que son exemple soit suivi par les autres sociétés lyriques.

Nous avons assisté, dimanche 8 août, à la soirée hebdomadaire donnée par la *Lyre Amicale* (Café Pygmalion, 6, Boulevard Sébastopol). Parmi les nombreux artistes-amateurs qui se sont fait entendre, nous avons remarqué : MM. Bénard et Jarrot dans *Nestor*

et Timoléon et *J'ai quelque chose dans l'dos*; Andouard-Calvet, d'un gâteux très-réussi dans la *Fête à Olympia*. Levannier qui a bien rendu les appréhensions d'un *Jeune homme timide*; M. Lange, timide lui aussi, nous a dit la jolie romance *Le Temps des Cerises*; mille compliments bien mérités a M. Fernand Pabé, pour la façon dont il a interprété l'air de *Joseph*, le public lui a fait une véritable ovation; MM. Verdier et Buisseret, de la *Favorite*, ont exécuté sur l'ocarina une polka de leur composition qui a obtenu les honneurs du bis; enfin M. Planer. l'excellent comique, a désopilé la rate des spectateurs avec une amusante bouffonnerie intitulée : *Le Tambour du Village*. Une toute mignonne jeune fille, Mlle Elvire, membre d'honneur de la *Lyre Amicale*, nous a fort gentiment chanté : *Mon beau Printemps*, une délicieuse romance inédite de notre ami Fortunat de la *Lyre Amicale*, pour les paroles et la musique et que nous comptons offrir prochainement en primeur aux lecteurs de la *Chanson*. Un acte, en vers, *les Fourberies de Nérine*, a été très lestement et brillamment enlevé par Mlle Berthe et Julien Alix, tous deux Membres d'bonneur de la *Lyre Amicale* et dont l'éloge n'est plus à faire.

Une petite question en passant à M. le Président : Pourquoi commence-t-on la séance de chant à près de 11 heures, alors qu'il serait si facile de faire danser de 8 h. à 9 h. afin de commencer la seconde partie beaucoup plus tôt? Maxime Guy.

Le *Cercle Musset* sous la présidence de M. A. Durrieu, rouvrira ses portes le 4 septembre, café du Globe, boulevard de Strasbourg, 8.

L'*Association Littéraire et Musicale* reprendra, le dimanche 5 septembre, ses représentations sous la présidence de M. Baker; nous en reparlerons.

Salle des Sociétés Lyriques,

23, Faubourg du Temple, 23.

Jeudi 19 août 1880, à 7 heures du soir, Distribution des prix du concours dramatique ouvert entre les Sociétés Lyriques de Paris, les 27, 28, 29, 30 juin, 1, 2, 3 et 4 juillet 1880, Sous la présidence de : MM. Leconte, Tiersot, Dautresme, députés, président et membres d'honneur du comité, et de MM. Albalat, Baralle, Blin, Constant, Darcy, Samuel David, Ducros, Durat, Giraudet, de Marthold, Georges Richard, Valabrègue et Valaire, membres des Jurys du Concours.

PROGRAMME :

PREMIÈRE PARTIE :

Distribution des Prix aux Lauréats du Concours.

DEUXIÈME PARTIE :

Audition des Premiers Prix.

1. *Ouverture. Le Calife de Bagdad.*
Exécutée par l'Harmonie Lemaire, directeur, M. Moret.
2. *Confiteor*. E. Plouvier
Dit par M. Bergier, des *Enfants de la Seine* (1er prix du concours de diction). Poésie dramatique.
3. *La Conscience*. V. Hugo
Dit par M. Cahen, du *Cercle artistique du XIXe* arrondissement (1er prix du concours de diction). Poésie dramatique.
4. *Vieux habits, vieux galons !* Richepin
Dit par M. Rivet, du *Papillon* (1er prix du concours de diction). Poésie légère.
5. *Oh ! Monsieur.*
Dit par Mlle Vanina Valette, des *Gais Momusiens* (1er prix du concours de diction). Poésie légère.
6. Ouverture exécutée par *l'Harmonie Lemaire*.
7. *Un Caprice* (comédie). A. de Musset
M. Joston — Chavigny
Mmes Mathilde — Mathilde
Madeleine — Mme de Léry
(de la *Jeunesse artistique*) 1er prix du concours de comédie.
8. Allegro, exécuté par *l'Harmonie Lemaire*.
9. *Le Code des Femmes* (Vaudeville), Dumanoir
MM. Bénier — Paul Fauvel
Perret — Mignonet
Rousseau — Romain
Louchon — Duval
Mlle Hermine — Emma
(de *la Française*, 1er prix du concours de vaudeville).
10. Polka exécutée par *l'Harmonie Lemaire*.
11. Les Jurons de Cadillac (comédie). P. Berton
M. Bergier — Cadillac
Mlle Hélène — La comtesse
(des *Enfants de la Seine*, 1er prix du concours de comédie).
12. Valse exécutée par *l'Harmonie Lemaire*.
13. *Le Joueur de Flûte* (opérette). J. Moinaux
M. Julien — Diachylum
Joston — Cucurbitus
Emmanuel — Dintius
Mlles Maria — Tulipia
Ernestine — Busa
(de la *Jeunesse artistique*, 1er prix du concours d'opérette).

Prix des Places : Loges de rez-de-chaussée 2 fr. — Fauteuils d'orchestre 1 fr. 50. — Loges de balcon 1 fr 50. — Stalles d'orchestre et fauteuils de balcon 1 fr.

Nous publions avec empressement la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

L'*Intransigeant* de dimanche matin a publié une lettre de M. Ducarre, directeur du concert des Ambassadeurs aux Champs-Elysées dans laquelle il dit : *J'ai obtenu aujourd'hui gain de cause devant la huitième chambre dans l'action que m'avait intentée la Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de musique*. Permettez-moi, Monsieur le Directeur, d'avoir recours au Journal *la Chanson*, afin de rassurer nos nombreux Sociétaires ; voici les faits :

Nous avions assigné M. Ducarre à la huitième chambre de police correctionnelle pour le samedi 7 août ; notre avocat devait tout d'abord plaider, pour nous aussi, une petite affaire de Société lyrique. Au lieu de plaider, le défenseur de la dite Société, déclara que notre assignation n'était pas libellée en bonne et due forme, c'est-à dire que les demandeurs n'avaient pas fait suivre leurs noms de leurs adresses particulières.

Le tribunal accepta les conclusions de ce brave avocat, et celui de M. Ducarre, qui n'y avait pas songé, profita de cette circonstance pour opérer une retraite en bon ordre.

La Société des Auteurs-Compositeurs fut déboutée pour vice de forme, mais *on n'a pas plaidé*. Voilà ce que M. Ducarre appele avoir gain de cause. Comme Jenny l'ouvrière il se contente de peu.

Une nouvelle assignation, avec adresses, amènera de nouveau M. Ducarre, le 21 de ce mois, devant la même huitième chambre de police correctionnelle et cette fois, si son avocat n'éprouve pas le besoin de faire payer à son client une troisième séance, nous verrons.

Recevez, Monsieur le directeur, les saluts empressés de votre dévoué Eugène Baillet,
Secrétaire du Syndicat de la Société des Auteurs-compositeurs et Éditeurs de Musique.

11 août 1880.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro divers articles et notre CHANSON DU JOUR.

Le Directeur-Gérant : A. PATAY.

Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Cie, 6, rue Martel.

3e ANNÉE. — No 15. 10 CENTIMES. 22 AOUT 1880

LA CHANSON

Directeur-Gérant.
A. PATAY

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Secrétaire de la Rédaction
MAXIME GUY

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

La chanson, comme la baïonnette est une arme française.
J. CLARETIE.

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

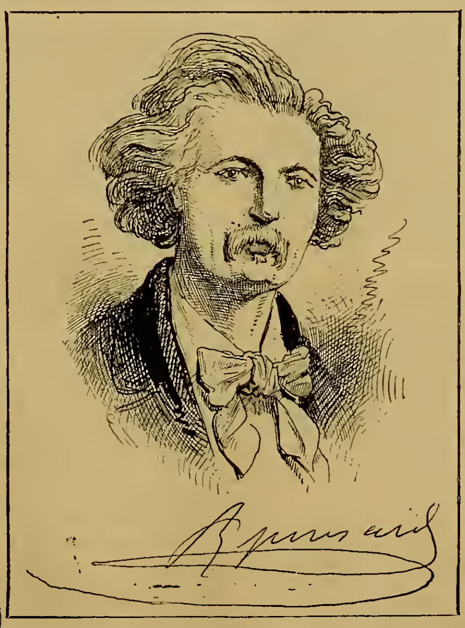
ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............ 6 fr.
» six mois.......... 3 »
Etranger, un an.......... 8 »

SOMMAIRE:

GALERIE DES CHANSONNIERS : René PONSARD



Je ne voudrais pas ériger en système que le genre de talent d'un poète est la résultante forcée des circonstances qui ont entouré sa jeunesse et des influences que ses premières années ont pu subir. Il faut faire, en effet, la part des dispositions primitives. Toutefois, quoique la vie extérieure d'un écrivain n'intéresse pas beaucoup, d'ordinaire, le lecteur, qui veut surtout connaître le poète et non l'homme, il est nécessaire, pour expliquer Ponsard, de dire quelques mots de la carrière qu'il a parcourue.

René Ponsard est né à Arpajon, le 20 décembre 1826. Orphelin de père et de mère, il reçut pour toute instruction celle que peut donner un instituteur de village. Bientôt, soit que le caractère indépendant du petit gars lui eût aliéné ses grands-parents, soit que les ressources nécessaires pour lui mettre un métier dans les mains, leur fissent défaut, ou plutôt et c'est peut-être la vraie raison, comme il avait pour oncle un ancien marin, il fut envoyé à Brest, à l'école des mousses. Déjà seul, et comme rejeté, si jeune ! Il avait treize ans. Triste carrière. La brutalité des quartiers maîtres et des seconds maîtres n'était pas très propre à adoucir ce qu'il pouvait y avoir de rugueux dans son moral. Aussi a-t-il conservé de cette époque des souvenirs qui ont le don, lorsqu'ils se réveillent, de ranimer de grosses rancunes. Avec quelle verve il déclame alors les vers aussi ardents qu'incorrects que lui inspiraient autrefois les mauvais traitements et les injustices de ses chefs ! Elucubrations caustiques qu'il affichait hardiment au pied du grand mât.

J'en citerai ce passage, légèrement modifié après coup :

O gens galonnés d'or, gens sans miséricorde,
O vous qui nous zébrez les reins à coups de corde,
Si Dieu m'avait donné la force de Samson,
Je vous ferais au cœur passer plus d'un frisson...
Etreignant de mes bras cette haute mâture,
Je la secouerais tant, du faite à l'emplanture,
Que j'en ferais pleuvoir sur vos fronts, ô forbans,
Les vergues, les agrès, les hunes, les haubans,
Tout ce qui peut broyer sous son poids formidable
Des monstres tels que vous.

De mousse, il était devenu professeur des mousses, puis matelot, puis batelier à Marseille.

Partout la satire le poursuit. Il faut qu'il cingle. Comme ses chefs n'ont pas le temps de lui répondre en vers, ils l'envoient tout simplement en Afrique. Il passe cinq ans aux zéphyrs.

Il assiste au siège de Zaatcha, puis, de retour à Sétif, il entre comme copiste dans un bureau. Enfin libéré du service et du séjour des silos, il est aujourd'hui, et depuis vingt-sept années, employé dans une administration de chemin de fer, et, qui plus est, marié et père de famille. Le matelot rétif, le zéphyr rageur, ont fait place au bourgeois : vous croiriez voir un bon gros propriétaire ; car Ponsard est aussi carré au physique qu'au moral.

« Il n'a pas appris régulièrement l'art d'écrire et de penser ; mais il a eu pour maître la nature et la vie ; il a été mûri par les grandes épreuves en face des grands spectacles. Son originalité amère se ressent des rudes secousses de son existence. » Ces lignes, qu'écrivait M. Laurent Pichat, en présentant au lecteur le premier recueil de Ponsard, *Les Echos du bord*, en 1862, me semblent peindre exactement le poète. J'ajouterai toutefois que l'étude et le temps ont de concert assoupli son talent et son caractère. Les petites mines, la mièvrerie ne sont pas son fait. Non toutefois que la grâce lui manque au besoin. Ainsi, il nous peint la *Maréyeuse*, que courtisent les bruns enfants des grèves.

Que de buveurs au front joyeux
Ont à la flamme de ses yeux
Brûlé les ailes de leurs rêves !

La Barque volée se termine par un trait touchant. Ce matelot, qui pleure sa barque comme il a pleuré sa mère, s'emporte en imprécations contre le voleur :

Oh ! qu'il soit tourmenté sans trêve,
Ce voleur de barque maudit !
Que tous les galets de la grève
Déchirent les pieds du bandit !
Que son chemin soit plein d'épines !...
..... A moins qu'il n'ait, las de souffrir,
Avec le fruit de ses rapines,
Des petits enfants à nourrir.

Ponsard est surtout à l'aise dans les sujets qui demandent de la vigueur. L'invective même est assez dans ses cordes, quoique il soit bon au fond, peu jaloux, modeste même à ses heures, obligeant toujours.

A propos d'invective, je citerai un fait. Des réunions périodiques se tenaient, vers 1856, chez un ami de la chanson, chansonnier lui-même, et non sans talent, quoique un peu sentencieux. Rabineau, Supernant, Jeannin, Pécatier et d'autres formaient là entre eux des concours dont les juges étaient les concurrents eux-mêmes. Les pièces n'étaient pas signées. Un soir arrive une longue pancarte remplie de vers (deux cents et plus) et intitulée *Un temple ignoré*. C'était la peinture, à la manière noire, des choses et des hommes de l'endroit. Chacun y recevait son coup de patte. Le plus maltraité de tous était un chansonnier bien connu dans le *Temple ignoré*, le seul dont le nom fût voilé d'un pseudonyme, et l'auteur lui faisait l'honneur de lui consacrer plus de quarante vers. Voici un passage de cette philippique, qui donnera suffisamment le ton du reste :

Je voudrais ne point mordre au milieu de la joue
Ce Pangloss effronté qui raille et fait la roue ;
Je voudrais, oui, sans doute, et tout haut je le dis,
Ne lui voir que des vers par son travail acquis ;
O Gilquin, je voudrais... ; mais ici je m'arrête,
Car (quels vœux insensés !) je te voudrais poète.
Et comment à ce but pourrais-tu parvenir?
Quels fruits de ton labeur oserais-tu fournir?
Et quand de ton cerveau, source d'acrimonie,
Ne découlerait plus de visqueuse sanie,
Tu ne seras toujours qu'un nuisible chapon...

Vous voyez que Ponsard, car le morceau était de lui, n'y allait pas de main morte.

Ponsard, du reste, ne semble pas près de renoncer à la satire, s'il tient la promesse qu'il se fait dans les vers suivants qui terminaient la même pièce :

Oh ! lorsque l'agonie égarant ma raison
Marquera de mes jours le fatal horizon,
Que se taira mon cœur et que fuira mon âme,
Que de toute chaleur s'envolera la flamme ;
Que mon pouls cessera, que mes yeux s'éteindront,
Que mon sang n'ira plus vivifier mon front ;
Qu'un délire insensé s'échappant de ma lèvre
Dira les derniers mots de ma dernière fièvre ;
Alors, prêt à servir de pâture à des vers,
Pour te siffler encor, je veux râler des vers.

Ponsard a publié en 1873 un second recueil : *Chansons de bord*. Sa muse aime la mer : « C'est une bonne fille, dit-il lui-même, délurée, d'un caractère abrupt, mais franc : elle soupire peu, pleure encore moins, crie beaucoup et rit presque toujours ». Plus tard ont paru les *Coups de garcette*, trois cahiers publiés en Belgique par Lemonnier ; on y remarque *La Confession d'un forban, S'il revenait !*

Il a inséré des vers dans plusieurs recueils, les *Echos du Vaudeville*, l'*Artiste*, l'*Album du bon Bock*, et collaboré à divers journaux littéraires et humoristiques : le *Tintamarre*, le *Scapin*, la *Crécelle*, la *Chanson*, le *Réveil*, de Delescluze, où parurent ses *Soldats de proie*.

Il est aussi l'auteur d'une pièce attribuée à Pétrus Borel par un des biographes de ce poète : *Léthargie de la muse*. Supercherie qui pourrait bien

Aux Saumaises futurs préparer des tortures.

Il est d'ailleurs coutumier du fait, et il est quelque part certaine lettre *peu connue* dont je voudrais bien voir l'original.

Il prépare depuis longtemps un nouveau recueil, qui s'intitulera les *Ancres perdues*.

Le Navire infernal, *Nos hôtesses*, *Vogue la galère!* *l'Hôtesse du Cachalot*, montrent dans le talent de Ponsard des ressources variées. La netteté de la langue n'enlève rien chez lui à la fantaisie du fond. La rime est toujours riche, l'image exacte et bien suivie. Car il y a bien un peu de coquetterie dans sa prétention à n'avoir rien appris : il a beaucoup étudié, et sait beaucoup, et lit toujours, préférant, il est vrai, pour l'inspiration, Régnier à Boileau, pour le style, Diderot à Voltaire, et pour l'entrain (oserais-je le dire?), Debraux à Béranger.

Ponsard a aussi couru quelques bordées, sous le nom de Lacayorne, dans les parages de la politique; nous ne l'y suivrons pas.

C'est le vrai Béranger de la mer, parfois aussi le Grécourt (voir, entre autres morceaux, le *Petit navire*); ce qui ne l'empêche pas d'être aussi à l'occasion un poète de grand souffle et de large envergure :

Que le vent me soit propice ou non,
Je lance en pleine mer ma nacelle sans nom.
Si le flot de l'oubli, comme un drap funéraire,
Me doit ensevelir sous l'onde littéraire,
J'attends sans tressaillir le moment où le flux
Jettera sur la grève un naufragé de plus.

Je ne sais si le lecteur sera de mon avis, mais je trouve ces vers, placés en tête des *Echos du bord*, bien supérieurs à ceux dont Ponsard accablait en 1856 le malheureux Gilquin. Il est vrai, pour le dire en passant, que le chansonnier qu'il drapait sous ce pseudonyme, ce *Pangloss effronté*, ce *chapon*, n'était autre que son biographe d'aujourd'hui.

EUG. IMBERT.

LA CHANSON A L'ÉTRANGER

Les littérateurs français font volontiers profession d'indifférence pour les produits littéraires de l'étranger; l'étranger, au contraire, accorde une attention soutenue à tout ce que produit la France. Nous fournirons aujourd'hui deux preuves de ce fait intéressant.

Une revue publiée à Leipzig en langue allemande sous ce titre : *Zeitschrift für neufranzosiche sprache*, et qui correspond à notre *Revue des Deux-Mondes*, a consacré récemment à la chanson une étude trop longue pour que nous la puissions reproduire, mais qui dénote chez son auteur, M. E. O. Lubarsch, une connaissance rare de la langue française et un sens critique non moins rare. Nous l'en remercions sincèrement et le prions de vouloir bien nous continuer son attention bienveillante.

Une autre publication, *l'Occhialetto*, qui paraît à Naples depuis huit ans, en italien, et qui réserve au français une page intitulée *Page-Caprice*, publie dans un de ses derniers numéros cet avis original :

« Le pardon est la vertu des grandes âmes et nous sommes sûrs que nos aimables lectrices nous auront déjà pardonné notre absence involontaire de samedi passé. Au moins pouvons-nous dire pour nous excuser que nous ne sommes pas restés les bras croisés et que nous n'avons pas perdu notre temps, puisque nous pouvons leur annoncer que, grâce à un accord fait avec l'Administration du Journal parisien LA CHANSON (1) notre *Page-Caprice* devient une page musicale et illustrée (!!!) Aujourd'hui nous publions le portrait de V Hugo; dans le prochain numéro nous inaugurerons une série de chansonnettes en commençant par une *Barcarole* de G. Nardin, musique de Charles Jaume, puis nous donnerons le portrait du célèbre chansonnier Pierre Dupont et sa biographie écrite par M. L.-Henry Lecomte.

Que nos charmantes lectrices veuillent donc nous absoudre de nos péchés passés et nous leur promettons de ne nous absenter... que le moins possible.

Les promesses faites par *l'Occhialetto* à ses lecteurs ont été tenues depuis; mais nous tenons à dire à notre obligeant confrère que nous l'autorisons à prendre dans nos colonnes tout ce qui lui paraîtra susceptible d'intéresser sa nombreuse clientèle.

La Belgique, la Suisse, l'Angleterre, les Etats-Unis, les colonies les plus lointaines apportent également à notre œuvre modeste un concours amical. Nous remercions tout le monde en promettant de redoubler d'efforts pour justifier ces sympathies précieuses et en acquérir encore de nouvelles.

A. P.

Nous publierons dans notre prochain numéro le résultat de notre DOUZIÈME CONCOURS.

TREIZIÈME CONCOURS MENSUEL.

Ouvert du 20 août au 20 septembre.

Nos abonnés seuls ont droit d'y prendre part, avec une chanson de six couplets au plus, avec ou sans refrain.

Nous publierons, en même temps que la pièce qui aura obtenu le 1er prix, une petite notice et le portrait de l'auteur, s'il y consent.

A NOS LECTEURS

Le succès toujours croissant de notre journal nous oblige à des sacrifices nouveaux; aussi comptons-nous satisfaire à la demande d'un grand nombre de nos acheteurs en multipliant les *Illustrations*.

Nous réservons pour cet hiver des *surprises* à nos lecteurs : nous voulons que notre publication soit sans rivale dans son genre. Nous préparons aussi pour nos abonnés de véritables *primes*, et cela très-prochainement.

(1) Nous recommandons chaudement à tous nos lecteurs cette intéressante Revue de musique populaire. Elle se publie à Paris (Rue Bonaparte, 18) tous les samedis et ne coûte pour l'Italie que 8 frs. par an.

L'INTRANSIGEANT

AIR : *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.*

Il est galant, honnète et fort :
Vive Monsieur de Rochefort!

Pour le peuple qu'il glorifie
Et qui l'aime d'un tendre amour,
Résumons la biographie
De ce triomphateur du jour.

Il est galant, etc.

Il naquit dans la capitale
En l'an mil huit cent trente et un,
Avec un front d'hydrocéphale
Surmonté d'un haut toupet brun.

Il est galant, etc.

Son père — A. de — tenait boutique
De versiculets et d'esprit;
Quant à sa mère, la chronique
Sur elle n'a jamais rien dit.

Il est galant, etc.

Boursier à Saint-Louis, poëte,
Pour la Vierge et les d'Orléans
Il fit chanter à sa musette
Des vers jolis et bienséants.

Il est galant, etc.

Plus tard, négligent bureaucrate,
Pour étaler impunément
Tous ses défauts d'aristocrate
D'Haussmann il quêta l'agrément.

Il est galant, etc.

Bientôt, par besoin ou cynisme,
Notre peu scrupuleux gaillard
Cultiva le bas journalisme
Et le vaudeville égrillard.

Il est galant, etc.

Un jour, pour charmer la pratique,
Un entrepreneur avisé
Le sacra tombeur politique,
Avec brevet fleurdelisé.

Il est galant, etc.

Dès lors on le vit — ô morale! —
Chaque soir, grave et singulier,
Creuser la question sociale.....
En cabinet particulier.

Il est galant, etc.

La lèvre humide de Champagne,
Tous les matins il reprenait
Son impitoyable campagne
Contre l'Empire..... qui tombait.

Il est galant, etc.

Sa *Lanterne*, produit baroque
Variant d'allure et de son,
Parfois procédait d'Archiloque
Mais plus souvent de Commerson.

Il est galant, etc.

César enfin lança sa foudre
Contre le farouche écrivain
Qui d'escampette prit la poudre
Et s'établit près de Louvain.

Il est galant, etc.

D'un exil pantagruélique,
Il revint, l'Empire chassé,
Sur les pas de la République
Qui voulait venger le passé.

Il est galant, etc.

Pendant que Paris pris au piège
Luttait des ongles et des dents,
Lui que jamais la peur n'assiège
Fit des articles redondants.

Il est galant, etc.

Sa réserve de noire bile
Durait encor, pour son malheur,
Quand un ennemi trop habile
Nous eut tout ravi, sauf l'honneur.

Il est galant, etc.

Pour la malfaisante Commune
Il écrivit, chanta, cria,
Et cette ardeur inopportune
Le conduisit à Nouméa.

Il est galant, etc.

Il s'évada sans grande peine
Au moment où, très-protégé,
Le sinistre et honteux Bazaine
D'une autre île prenait congé.

Il est galant, etc.

Où vécut-il? cela n'importe;
Du pays des contrefaçons
Quand l'amnistie ouvrit la porte
Il surgit avec des chansons.

Il est galant, etc.

Le vrai peuple sur son passage,
Intelligemment espacé,
Porta sur lui cet arrêt sage :
« Il a beaucoup trop engraissé ».

Il est galant, etc.

Dès le lendemain le terrible,
Au solide toujours songeant,
Remuait toute âme sensible
En créant son *Intransigeant*.

Il est galant, etc.

Ce journal, fruit de son automne,
Aux porteurs pauvres, nous dit-on,
Il ne le vend pas, il le donne,
Et se contente du *bouillon*.

Il est galant, etc.

Depuis, sermonnant qui l'écoute,
Et des banquets prisant le veau,
Orateur profond, il ajoute
A sa gloire un rayon nouveau.

Il est galant, etc.

Cachant dans une tirelire
Les louis qu'il a récoltés,
« Je suis, clame-t-il en délire,
Du parti des déshérités ! »

Il est galant, etc.

Mais si, suspectant sa bedaine,
Un *frère* l'interroge net,
Il dit une calembredaine
Et regagne son cabinet.

Il est galant, etc.

Car ce prince des pamphlétaires
Au fond de lui-même sent bien
Qu'aux problèmes humanitaires
Jamais il ne comprendra rien.

Il est galant, etc.

De sa campagne audacieuse
Contre un débonnaire pouvoir,
La terminaison glorieuse
Est assez facile à prévoir.

Il est galant, etc.

Au jour du scrutin populaire,
Les électeurs qu'il ameuta
Applaudiront sa circulaire
Et nommeront tous... Gambetta.

Il est galant, etc.

Alors d'ambition rentrée
Et de colère suffoquant,
Il rendra son âme titrée
Comme une âme de vil croquand.

Il est galant, etc.

Et quelque jobard famélique
Lui fera graver sur l'airain
Cette épitaphe véridique,
Contresignée Olivier Pain :

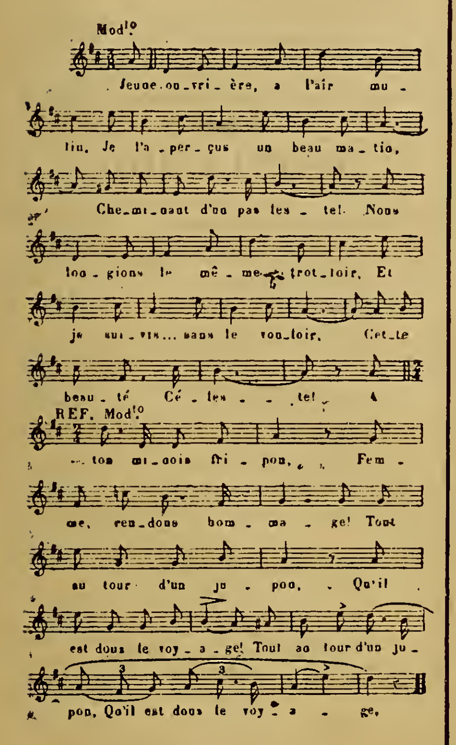
« Il fut galant, honnête et fort,
Pleurons Monsieur de Rochefort! »

SOMEBODY.

VOYAGE AUTOUR D'UN JUPON

SIMPLE RÉCIT

Poésie d'Emile Segaud, musique de Jules Quidant.



Vers elle, un charme m'attirait ;
En passant elle se mirait
  Devant plus d'une glace...
Mes yeux y rencontrant ses yeux,
Un sentiment délicieux,
  Dans mon cœur prenait place !

  A ton minois, etc.

Je vis ses dents blanches ronger
Un croissant pris au boulanger ;
  Elle n'était pas fière !
Puis, à sa jambe, rond trésor,
Elle entra dans un corridor.
  Fixer sa jarretière !

  A ton minois, etc.

Mon bureau, — hasard singulier, —
Était près de son atelier :
  Je bénis cette chance !
Chaque matin l'on se revit,
Et voilà comment il se fit,
Qu'on lia connaissance !

  A ton minois, etc.

On en vint à s'aimer d'amour;
On se le dit, mais sans détour;
  Ce n'est pas ma maîtresse !
Elle est ma femme bel et bien,
Car être honnête, n'est-ce rien ?
  Vertu passe richesse !

  A ton minois, etc.

Aujourd'hui, la main dans la main,
Nous suivons le même chemin;
  De fleurs est notre chaîne !
Ensemble à l'ouvrage on se rend,
Ensemble on rentre s'adorant,
  Le long de la semaine !

  A ton minois, etc.

Et les dimanches du bon Dieu,
Quand le printemps met son ciel bleu,
  A la fenêtre ouverte;
Pour nous délasser, nous allons
Courir les bois et les vallons,
  Dans la campagne verte !

  A ton minois fripon,
  Femme, rendons hommage;
  Tout autour d'un jupon,
  Qu'il est doux le voyage !

AU CAVEAU !

Rondeau

Air : *Vous rappelez-vous...* (Paul Henrion)

Salut au Caveau, le joyeux cénacle
Où les cœurs, battant tous à l'unisson,
Depuis si longtemps, comme par miracle,
Sont restés amis, grâce à la Chanson !

Tu n'es pas la crypte aux dédales sombres
Où l'humanité dort le long sommeil....
Caveau, tu n'es pas le séjour des ombres,
Mais des bons vivants, fils du dieu Soleil !

Tes chanteurs fameux ont pris pour idole
La riante fille au court cotillon,
Dont le tambourin bat la farandole
De Catin, Margot, Lise et Frétillon.

C'est eux qui jadis livraient des batailles
Aux clos de Bourgogne, aux crus bordelais,
Défonçant gaîment des rangs de futailles
Dont le sang coulait à pleins gobelets.

Le chef grisonnant, la face vermeille,
Ils chantaient encor couchés sur le flanc,
Comme en un cellier le jus de la treille,
Dans les vieux flacons tout poudrés de blanc.

Au seuil de leur temple Apollon m'accueille;
Autour de l'autel le chœur est rangé;
Et... tremblant... ému, je signe la feuille
Où se sont inscrits Clairville et Grangé!

Je suis enivré de la bonne aubaine
Qui me fait ce soir membre du Caveau,
Car je vais m'entendre à ma cinquantaine,
Par vous, les fervents, nommer *le nouveau*!

Etre le nouveau! Vrai... cela m'étonne;
Ai-je remonté le cours du destin?
Pour moi le printemps remplace l'automne,
Et j'ai mon été de la Saint-Martin.

Je veux donc, bravant votre droit d'ainesse,
Rire et me moquer du qu'en-dira-t-on.
Ici les anciens gardent la jeunesse...
Le dernier venu peut narguer Caton.

Je ne brigue pas la couronne insigne
Des vaillants héros de vos beaux desserts,
Mais je mêlerai, comme un chant du cygne,
Ma modeste voix à vos gais concerts.

Donnant au couplet le pas sur la prose.
J'ai mis des pipeaux sur mes parchemins,
Je prends le sentier qu'une eau pure arrose;
Il fait trop de vent sur les grands chemins...

Le tour d'un jardin, c'est là mon voyage;
Des explorateurs je crains les guignons.
Ma canne, un bouquin forment mon bagage,
Et mes souvenirs sont mes compagnons.

Je vous dois l'aveu de quelque faiblesse:
Mieux que les soupirs j'aime le flon flon!
Je bois plus de vin que de lait d'ânesse...
Je n'ai point encor chassé.... Madelon!

Non, je ne suis pas glacé comme un pôle,
Mais je me soumets à vos règlements;
Puisque le bras rond et la blanche épaule
Se voient exilés de ces lieux charmants,

Je vais adorer la grande maîtresse,
Celle qui vous a comblés à foison,
La Chanson, qui donne un brin de sa tresse
Sans tarir le flot d'or de sa toison;

Celle qui, le soir qu'un air de fauvette
Faisait rêvasser votre vieux rimeur,
A mis sur ma lèvre une chansonnette
Dont votre indulgence aima la primeur.

Et j'ai vu s'ouvrir devant moi l'arène
Dont tous les échos disent vos refrains.
A toi mes baisers, Chanson ma marraine!
Mes deux mains pour vous, aimables parrains!

A vous deux merci des moments prospères
Qu'au Caveau je vais couler désormais.
A vous tous merci, chansonniers mes frères,
De m'avoir conduit aux dieux que j'aimais!

Je bois au Caveau, le joyeux cénacle
Où les cœurs, battant tous à l'unisson,
Depuis si longtemps, comme par miracle,
Sont restés amis, grâce à la Chanson!

EMILE BOURDELIN.

6 août 1880.

ONZIÈME CONCOURS MENSUEL DE LA CHANSON

3e Prix.

PAPILLONS

Le soleil les a fait éclore
Au fond d'un calice argenté,
Ils s'en vont, joyeux, vers l'aurore.
Ivres déjà de liberté.
Leurs belles ailes nuancées
Ont de métalliques rayons...
Envolez-vous, ô mes pensées,
O papillons!

Où vont-ils? Le divin caprice
Les guide seul en leur chemin,
De l'émeraude d'un calice
Aux frais pétales de carmin;
A toutes les frêles corolles
Ils font de longues stations...
Serments d'amour, promesses folles,
O papillons!

Ils ne voient pas, ces fous superbes,
Qui croient tous les êtres comme eux,
Les serpents cachés dans les herbes,
Vils, hypocrites, venimeux.
Sans peur, sans haine, sans envie,
Ils forment leurs gais bataillons...
Premiers errement de la vie,
O papillons!

Jalouse de couleurs si belles,
Une étyre, aux huit yeux perçants,
Un matin, déchire les ailes
De ces insoucieux passants.
Morts, seules les blanches fleurettes
Les pleurent au fond des vallons:
Ainsi meurent tous les poëtes,
O papillons!

Qu'importe, ô papillons de moire,
O papillons d'azur—mêlez
Vos ailes ou d'or ou d'ivoire
A nos cieux si souvent voilés.
Oh! que nos matins seraient tristes
S'ils n'étaient que des vibrions!
Croissez, fous, vagabonds, artistes,
O papillons!

OCTAVE LEBESGUE (*Lyon*).

POUR BÉRANGER

La fête de nuit, donnée à Lyon par la *Société des Joyeux Amis*, au profit de l'érection d'un monument à Béranger, a eu lieu samedi 14 août. Grâce au bon goût des organisateurs et à l'appui de la presse lyonnaise qui, sans distinction de partis, a reproduit la lettre adressée par le Comité à notre ami Octave Lebesgue, jamais fête n'a été plus brillante.

Dès neuf heures du soir, une foule sympathique et nombreuse se pressait aux portes de la maison Aubert, dont les vastes jardins, éclairés *a giorno* par des milliers de lanternes vénitiennes, avaient pris un aspect féerique.

Un concert, réglé avec le plus grand soin, a servi d'introduction à la fête, et nous devons rendre hommage à tous ceux qui y ont pris part.

Citons particulièrement Mlle Gabriel, élève du Conservatoire, qui s'est révélée artiste de talent par la façon dont elle a chanté le *Salut à la France de* LA FILLE DU RÉGIMENT ;

Mlle Gaillard, qui tenait le piano et qui a montré un zèle infatigable ; le désopillant Bouvard pour sa *Conférence sur le Divorce* ;

M. Andrieux, baryton de talent, pour ses romances, et M. Depay, pour la façon charmante dont il a dit la scène patriotique : « *Le Peuplier de Mulhouse* ; »

M. Octave Lebesgue, un poète que vous connaissez bien, avait écrit une ode à Béranger, qu'il devait réciter lui-même ; mais, s'étant trouvé empêché, M. Mario a bien voulu se charger de la faire entendre au public, qui en a acclamé l'auteur absent. Citons encore la *Fanfare des Touristes lyonnais*, l'*Harmonie du premier arrondissement*, la *Chorale des Enfants des Muses*, etc.....

J'en passe, et des meilleurs......

A minuit, un ballon, « *Le Béranger* », gonflé à l'air chaud, s'élève dans le ciel aux applaudissements enthousiastes, et la foule suit longtemps des yeux le globe de feu qui va se perdre dans la nuit.

A une heure, bal.

C'est là vraiment que la fête prend un aspect fantastique, et, grâce à l'orchestre composé des meilleurs artistes, sous l'habile direction de M. Deveau, les danseurs s'ébattent jusqu'au jour.

En somme, soirée charmante et digne, en tous points de l'illustre chansonnier.

Nous donnerons le résultat qui n'est pas encore connu.

J. M.

Nous avons reçu de la *Lyre Amicale*, présidée par M. Dupont, la somme de 100 fr. 25, produit de la soirée donnée par cette Société pour la statue de Béranger.

Nous publierons prochainement une sixième liste de souscriptions.

CHRONIQUE DES CONCERTS

Vendredi dernier, en passant rue Biot, aux Batignolles, l'idée nous prit d'entrer un instant au CONCERT EUROPÉEN, et ma foi, d'instant en instant, nous sommes restés toute la soirée — ce qu'entre parenthèse, nous ne regrettons pas. — Sans être un concert de premier ordre, l'EUROPÉEN possède d'assez bons artistes; c'est du reste une petite pépinière d'où sont sortis MM. Ducastel, Pichat, Henriot, Mme Fernande et beaucoup d'autres artistes en vogue dont les noms nous échappent. Nous signalerons, en ce moment, M. Gaston Ledoux, un bon comique genre Ducastel, qui chante *Ça m'fait rêver d'amour*, d'une façon tout à fait désopilante ; cet artiste serait d'un bon effet à la SCALA, où son genre n'est tenu par personne. Nous remarquons aussi M. Gardel, qui détaille fort bien *les Mémoires d'un billet de Banque*, et Mme Aurélie, très fine dans *le Ruban rose*. Les autres artistes sont des jeunes, qui ne sont pas encore aguerris aux planches, mais qui révèlent de bonnes dispositions et aspirent à suivre l'exemple de leurs devanciers.

Notre sympathique camarade Villé, que beaucoup d'entre vous, chers lecteurs, ont applaudi dans les Sociétés lyriques, a donné une audition publique qui a fort bien réussi; cependant il nous a paru un peu au-dessous de son niveau habituel, ce qui n'a pas lieu de nous surprendre, car malgré tout son aplomb, il est certain que l'émotion lui retirait un peu de ses moyens ordinaires. Nous ignorons s'il est engagé, mais d'après l'accueil favorable des habitués du Concert, tout nous porte à le croire.

La Bonne aux Camélias, vaudeville en un acte, de MM. Crémieux et Jaime (lisez Pedro Garcias), est enlevé convenablement par MM. Fayolle, Régiane, Numas, Ledoux; Mmes Cramer, Lepailleur et Berthe Legrand. Enfin, pour terminer, nous dirons que, malgré la chaleur, les fauteuils et les stalles d'orchestre étaient complètement garnis, ce qui est d'un heureux présage pour l'hiver prochain.

* * *

Samedi, sous une nouvelle direction, a eu lieu la réouverture des FOLIES-SAINT-MARTIN. Dès huit heures, un public nombreux avait envahi toutes les places, et c'est avec beaucoup de peine que nous sommes parvenus à trouver une moitié de strapontin. La salle, remise à neuf et complètement transformée, ressemble beaucoup au CONCERT PARISIEN et aux FOLIES-RAMBUTEAU ; trois grandes allées rendent la circulation facile d'un bout à l'autre. La scène a subi aussi de nombreuses transformations qui permettent de représenter des revues avec changements de tableaux. Le sous-sol, où étaient autrefois les billards, a été arrangé en jardin d'hiver; une cascade, des rochers, une décoration somptueuse et un éclairage d'une demi-clarté, lui donnent un aspect tout à fait féérique; ce délicieux jardin sera (nous en sommes certains), très goûté des amateurs de fraîcheur.

Parmi les artistes composant la nouvelle troupe, nous citerons particulièrement M. Pissarello, amusant au possible dans ses acrobaties musicales; cet excellent artiste n'est pas tout à fait un inconnu, car beaucoup d'entre nous l'ont applaudi à l'ELDORADO, où il obtenait le même succès qu'aux FOLIES-SAINT-MARTIN.

M. Cassabon, transfuge de l'OPÉRA de Lyon, chante des fragments d'opéra, et recueille de nombreux applaudissements, preuve certaine que, malgré le goût du jour, le public est encore très amateur de

bonne musique. Nous ne saurions trop féliciter la direction de cette tentative de résurrection du grand répertoire au café-concert. MM. Alberti, Denizot et Vassor complètent un bon ensemble. La partie féminine laisse bien à désirer, mais il ne faut pas être exigeant et demander l'impossible du premier coup.

M. Michel Bordet, poète improvisateur, a équilibré sur le champ, avec des rimes plus ou moins sensées, données par les spectateurs, une petite pièce de vers, intitulée le *Rossignol*. Sur *la Presse*, second sujet donné par le public, M. Bordet a fait une jolie chanson qui a été interrompue à différentes reprises par de nombreuses acclamations. M. Ch. Nicolle, le régisseur, est venu lire le programme que la nouvelle direction se propose de suivre, et a annoncé que les jeunes auteurs et les jeunes artistes, seraient accueillis favorablement aux Folies-Saint-Martin.

Pour terminer la soirée, le *Tigre du Bengale* a été joué convenablement par une partie de la troupe. Une petite question : pourquoi couper une des meilleures scènes de la pièce, est-ce avec intention, ou est-ce la faute d'un interprète manquant de mémoire? Nous conseillons au répétiteur de faire jouer la pièce en entier.

De nombreuses invitations avaient été envoyées à la presse, et beaucoup de nos confrères sont venus prouver leur sympathie à la nouvelle direction.

***

La réouverture de Ba-ta-Clan a eu lieu samedi dernier; nous en reparlerons dans notre prochaine chronique.

A la Scala, rien de nouveau la semaine dernière. *Au bon lapin sauté*, la bouffonnerie de MM. Gothi et Villebichot obtient beaucoup de succès, nous ne serions pas surpris qu'elle restât encore une quinzaine au moins, sur l'affiche. La prochaine revue qui sera représentée s'appellera *La Soupe et le bœuf*, revue *ordinaire* de l'année, en deux actes; paroles et musique de MM. Bruant et Jules Jouy.

L'excellent Bourgès doit créer prochainement une chansonnette de M. Emile Ségaud et de notre ami Jules Jouy, la musique est écrite par M. Ch. Grosriez; le titre n'est pas encore arrêté, mais il est probable que les auteurs se décideront pour *C'que j'aimons*.

A l'Eldorado, Mlle Berthier a créé avec succès *Ninette*, de notre collaborateur Maxime Guy, musique de M. Albert Flacière. Très prochainement Velly doit créer *Êtes-vous comme moi*, de notre rédacteur en chef, musique de Jules Raux.

Alfred Bertinot.

Ancienne Maison Simon, A. Farcy, successeur, 70, rue d'Angoulême-du-Temple, lundi 23 août 1880, à huit heures du soir très précises, Soirée-Goguette donnée au bénéfice de Jules *Jeannin*, chansonnier, sous le patronage de ses nombreux amis. — Tous ses collègues chansonniers se feront un devoir de prêter leur concours à cette soirée, qui sera présidée par le camarade *Guigue*. — Grand concours de chant et de poésie. — Six prix seront offerts aux meilleurs chanteurs et chanteuses. — Tombola gratuite.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

La Lyre de la Gaîté a donné, samedi 14 août, 18 rue Descartes (*siège habituel de ses réunions*) une soirée extraordinaire; malgré la grande chaleur, la salle était comble.

Il n'y avait pas de programme, mais, avec la présidence de l'ami Letirand, on comptait sur une charmante soirée.

Cette attente n'a pas été trompée. Les Sociétés l'*Union Parisienne* et l'*Union Française* étaient amplement représentées.

Nous adressons tout d'abord nos compliments sincérès et bien mérités à Mesdames *Wurer*, *Lheureux* et *Paul* et Mesdemoiselles *Henriot* et *Louise*. Citons aussi, pour mémoire, Mme *Adèle*, son éloge n'étant plus à faire.

Parmi le côté masculin, il a été brillamment représenté par Messieurs *Tiercelin* et *Moumoutte* (sans préjudice des noms qui m'échappent). Mais une mention spéciale est dûe à ces vrais et bons artistes, vaillants champions de nos réunions lyriques.

Une triple salve d'applaudissements a forcé notre ami *Tiercelin* a chanter et le *grand air d'Haydée* et celui du *Chalet*; *Moumoutte* a surtout été désopilant dans : *Je suis triste*, on aurait pu croire que nous l'étions aussi, car nous pleurions (de rire).

Le piano a été tenu par *Fernand*, accompagnateur habituel de la société. Le pianiste de l'*Union Parisienne* et de l'*Union Française*, M. *Pradel* a bien voulu prêter son grcieux concours pour certains habitués de ces sociétés.

Puis la soirée s'est terminée par le tirage d'une tombola composée de lots nombreux et de bon goût.

En fait de bon goût, j'allais omettre de dire que la Société a eu celui d'offrir un insigne d'honneur à Tiercelin ainsi qu'à Madame Paul et Mlle Louise.

Ces gracieusetés produisent toujours un excellent effet, surtout quand elles sont bien méritées.

La Société tient ses séances les samedis, dimanches et lundis de 8 heures 1/2 à 11 heures 1/2.—Toutefois les lundis sont principalement consacrés aux récréations chorégraphiques. — Avis aux amateurs.

Léo Tostain.

La *Lyre-Bienfaisante* (1872-1880) informe ses nombreux amis que, selon son habitude de chaque année, elle ouvre ses soirées d'hiver le 5 septembre, pour continuer tous les dimanches et lundis jusqu'au 30 avril prochain.

Elle invite tous les amis de la vraie chanson à venir la visiter souvent (quai Saint-Michel, 9), ils seront toujours les bienvenus.

Notre numéro étant sous presse au moment où aura lieu la distribution des récompenses aux lauréats des Sociétés lyriques, nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

Nous avons encore reçu des réclamations, constatant des irrégularités dans la distribution de notre dernier numéro. Nous ne saurions trop recommander à nos abonnés d'adresser *directement* leurs réclamations à M. Cochery, ministre des postes et des télégraphes, à Paris.

Le Directeur-Gérant : A. PATAY.

Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Cie, 6, rue Martel.

3e ANNÉE. — N° 16. 10 CENTIMES. 29 AOUT 1880

LA CHANSON

Directeur-Gérant.
A. PATAY

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction
MAXIME GUY

Annonces, la ligne... 1 »
Réclames, — 2 »

La chanson, comme la baïonnette est une arme française.
J. CLARETIE.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............ 6 fr.
» six mois........... 3 »
Etranger, un an........... 8 »

SOMMAIRE :

GALERIE DES CHANSONNIERS : Élie DELESCHAUX

Madame Elie Hirtz, née Deleschaux (Sévérine-Aglaé, ou, suivant l'orthographe de l'église Saint-Merri, Aglaée), est parisienne. Elle vit le jour dans une maison de la Cour Batave, à trois pas du marché des Innocents, en pleine rue Saint-Denis, en plein cœur du Paris industriel et commerçant.



Dès l'abord, je rencontre un obstacle. Les femmes, a-t-on dit, n'ont pas d'âge. D'autres ajoutent : Les femmes n'ont que l'âge qu'elles paraissent avoir. Pour nos yeux, oui; dans la société, je n'en disconviens pas. Mais la galanterie et l'histoire ne doivent, à mon avis, avoir rien de commun, quoique cette dernière aussi sache bien mentir à l'occasion. Or, la biographie est de l'histoire, sinon sérieuse, du moins sincère. D'un autre côté, je crois que Mme Elie ne tient pas à ce qu'on la rajeunisse. Peut-être est-ce encore de la coquetterie. D'ailleurs n'a-t-elle pas elle-même déclaré son âge, en chantant — nous savons quand — sa cinquantaine dans sa *Lettre à ses amis*?

Avouons-le tout de suite : elle est née le 25 septembre 1824; elle a donc aujourd'hui cinquante-cinq ans bien sonnés, qu'elle porte avec désinvolture.

Fille d'artisans — son père était cordonnier — elle arrivait au milieu de la bataille de la vie sans autres armes que la gaieté, qui donne l'espoir, et le courage, qui le réalise. Intelligente et gentille, elle n'avait qu'à se laisser grandir et à travailler. C'est la tâche du peuple. Et elle travailla et elle devint habile. Elle était fleuriste; elle l'est toujours. Car si les vicissitudes de son existence l'ont quelquefois forcée de demander provisoirement à d'autres occupations telles que le commerce et la photographie les ressources nécessaires au ménage, elle est toujours revenue à l'art gracieux

mais fatigant du découpage, du trempage, du gaufrage, du montage, etc. Elle et son mari y sont passés maîtres

Parisienne et fleuriste, comment ne pas chanter? Aussi chantait-elle, et d'une voix agréable. Mais de là à écrire des chansons il y avait loin. Le hasard y pourvut. Des amis la conduisent dans une goguette; elle entend applaudir les auteurs, et voilà l'émulation qui naît. Et moi aussi je serai auteur, dit-elle. Et elle a tenu parole. Que si vous désirez savoir à quelle époque se déclara cette vocation, peut-être tardive, apprenez que la première fois que Mme Elie parut dans une goguette, elle entendit annoncer la mort de Charles Gille. C'était donc en avril 1854. La nouvelle poétesse avait trente ans.

Un désir spontané de rimer ne tient pas lieu de tout. Une instruction superficielle, aucune notion des règles de la versification, c'était, pour commencer, un piètre bagage. Aussi, que de tâtonnements, que d'essais timides, que d'ébauches jetées au feu! Puis la hardiesse et le succès se prêtant un mutuel appui, la facilité vint, et la confiance et les bravos. L'esprit naturel avait trouvé sa voie, l'inspiration son langage.

Ce qui distingue souvent la femme auteur, c'est la mobilité. Elle n'a pas, comme l'homme, une note dominante, un genre favori, et, pour tout dire, une personnalité bien accusée. Elle reflète en quelque sorte son entourage, elle s'imprègne des idées qui lui apparaissent successivement. D'où une plus grande variété dans ses productions. On dirait d'une influence exercée à tour de rôle sur son inspiration par les amis qui se succèdent dans ses relations. La même remarque a été faite à l'occasion de George Sand. Tantôt familière, tantôt politique, puis métaphysique, ses romans reproduisaient, comme un miroir, les différents milieux qu'elle avait traversés.

Mme Elie n'a pas échappé à cette loi générale, et son œuvre ne pouvait qu'y gagner. *Pomme et raisin*, tableau pittoresque et piquant, ressemble-t-il en quoi que ce soit au *Soir*, par exemple? *Maman Bonaventure* et *Mademoiselle Utopie* ne paraissent avoir aucun lien de parenté. J'en dirai autant de *Fleurs et douleurs* et des *Refrains de la goguette*. C'est bien toujours le même pinceau, mais la palette est changée.

Les *Conseils à mon fils* datent de 1856; Marc Constantin en fit la musique. Bientôt on vit se succéder, à des intervalles plus ou moins longs et dans un ordre que je ne m'astreins pas à suivre exactement. *Les Proverbes de mère-grand* et *Enfants, voici Noël*, musique de Jules Couplet; *Ouvrez votre porte aux amours*, la *Dernière lettre*, *Maman Bonaventure* et *Il fait froid dans mon cœur*, musique de Vaudry; *Fleurs et douleurs*, musique d'Imbert; *Appel à la raison*, musique de Jeannin; puis des chansons sur des airs connus : *Mademoiselle Utopie*, *Seize ans*, etc. *Pomme et raisin* est un des plus grand succès de Mme Elie, et toutes les sociétés chantantes en ont retenti : ici, le poète et le musicien ne faisaient qu'un, et de ce double talent est sortie une œuvre originale et gracieuse qui a eu même les honneurs de la parodie. Toutefois le *Fromage de Roquefort* a eu peu de retentissement. C'est sur le même air que George a composé son *Histoire d'une paire de souliers*. En retour, Mme Elie a trouvé dans son fils, pour sa *Lettre à mes amis* et pour *Ni jamais, ni toujours* un compositeur très heureusement inspiré.

Je pourrais citer, pour justifier mon observation de tout à l'heure sur la variété des inspirations de notre auteur, divers couplets de telle ou telle chanson; cette étude minutieuse m'entraînerait trop loin. Le lecteur a sous les yeux *La lettre à mes amis*. Les œuvres de Mme Elie sont d'ailleurs assez connues, non seulement des habitués des sociétés lyriques, mais aussi du public proprement dit; le café-concert en a popularisé un bon nombre. Je citerai toutefois, car on le relit avec plaisir, le dernier couplet de *Maman Bonaventure*, figure touchante qu'avait déjà esquissée Jeannin dans sa *Vieille Isabeau* :

Maman Bonaventure était bien pauvre, hélas!
Malgré sa bonne humeur, un jour — c'est triste à dire, —
Elle manqua de pain... On ne le savait pas,
Car, fière, elle cachait la faim sous un sourire.
On aurait pu prévoir, éviter ses douleurs;
Pourtant on se souvint qu'enfant de la nature,
Elle avait adoré quatre-vingts ans les fleurs,
Et sous les fleurs on mit maman Bonaventure.

Voilà de la grâce touchante et sans afféterie. L'auteur s'est heureusement débarrassé du clinquant mythologique et *rococo* dont ses premières œuvres gardaient encore une trace. Ainsi cette fin de couplet, sur l'air de : *Il a neigé ce matin* :

Mais tout va se hâter d'éclore;
Lise et Lubin comptent quinze ans;
Phébus nous a ramené Flore.
Salut à toi, gai printemps!

Lubin, passe encore! mais Phébus, mais Flore!

Outre des chansons publiées avec musique par différents éditeurs, Mme Elie a fait imprimer quelques-unes de ses œuvres dans divers recueils, notamment dans les *Echos du vaudeville*, collection éditée à frais communs par un groupe de chansonniers parmi lesquels on peut citer Piaud, Supernant, Seiler, aujourd'hui disparus; Lavergne, Jeannin, Eugène Simon, Vatinel, Ponsard, qui chantent encore.

Mme Elie a le cœur obligeant, l'intelligence ouverte, l'esprit libre de bien des préjugés. Elle est prompte à la répartie, et sa conversation est piquante sans méchanceté. Partout où elle arrive, il semble qu'elle amène avec elle la joie et la bonne humeur.

Eug. IMBERT.

LETTRE A MES AMIS

Je vous fais part d'une nouvelle
Qui ne vous étonnera pas :
J'ai cinquante ans! la chose est telle.
J'y veux croire. Il le faut, hélas!
L'âge vient réclamer sa dette :
Il faut l'acquitter simplement,
Et bon gré malgré (c'est charmant!)
Sous son ordre courber la tête.

Ah! que vous durez peu d'instants,
Jeunesse, grâce, insouciance!
La vieillesse, sans qu'on y pense,
Vient nous dire : Il est cinquante ans.

Donc je vais devenir maussade,
Ne plus m'amuser de vos jeux.
Mon esprit est déjà malade,
Mon regard a perdu ses feux.
Les Ninons rares en ce monde,
Ne laissèrent pas leur secret;
Mais je vieillis sans le regret
D'une boucle plus ou moins blonde.

Ah! que vous durez peu d'instants, etc.

Je fais appel à ma mémoire :
Le passé remplit le présent;
L'avenir, qui donc ose y croire?
On craint l'ennui que l'on pressent.
L'indifférence, ah! triste chose!
Vrai, j'aimerais mieux te pleurer,
Temps qu'on se plait à regretter,
Temps qui passa comme la rose.

Ah! que vous durez peu d'instants, etc.

Longtemps j'eus peur de la vieillesse :
Je croyais (ce n'était pas bien),
Que, par égoïsme ou faiblesse,
Etant vieux, on n'aimait plus rien.
Mais j'aime encore un frais ombrage,
Un bon livre, un bouquet gentil,
Une soirée au franc babil;
J'aime surtout un gai visage.

Ah! que vous durez peu d'instants, etc.

Si, miracle ou métamorphose,
On m'offrait de me rajeunir,
Non, dirais-je, non, et pour cause :
Je veux encor, je veux vieillir.
Tout bonheur n'est pas éphémère,
Et j'aspire après le moment
D'entendre d'un bébé charmant
Ces mots si doux : « Bonjour grand'mère! »

Ah! que vous durez peu d'instants,
Jeunesse, grâce, insouciance!
La vieillesse, sans qu'on y pense,
Vient nous dire : Il est cinquante ans,

Elie DELESCHAUX.

SAINT-JUST

AIR *des Soldats du désespoir* (G. LEROY)

Sur chaque front taciturne,
Attachant un regard froid,
Il faut, dit-il, que de l'urne,
D'un vote affranchi d'effroi,
Surgisse la mort du roi.
Qu'importe un jour que l'histoire
Nous taxe de cruauté;
Périsse notre mémoire,
Mais sauvons la liberté!

Loin d'hésiter, quand le crime
Rougit la main du puissant,
Frappons, car chaque victime
Prouve qu'il fut, en glissant,
Surpris la main dans le sang.
Qu'un arrêt exécutoire
Brise en lui la royauté.
Périsse notre mémoire,
Mais sauvons la liberté!

A flots pressés comme l'onde
L'étranger nous envahit,
Avec nos chaînes au monde
Jetons sa tête en défi.
Malheur à qui nous trahit!
Que sa mort expiatoire
Venge ici l'humanité!
Périsse notre mémoire,
Mais sauvons la liberté!

Aux frontières entamées,
Sur la Vendée en fureur,
Lançons nos quatorze armées,
Et pour vaincre exempts d'erreur,
Organisons la terreur.
Que son glaive épuratoire
Venge ici l'humanité,
Périsse notre mémoire,
Mais sauvons la liberté!

De l'implacable logique,
Incorruptibles soutiens,
Pour venger la République
Et les droits des citoyens,
Dont nous sommes les gardiens,
Nous décrétons la victoire.
Sur l'échafaud redouté
Périsse notre mémoire,
Mais sauvons la liberté!

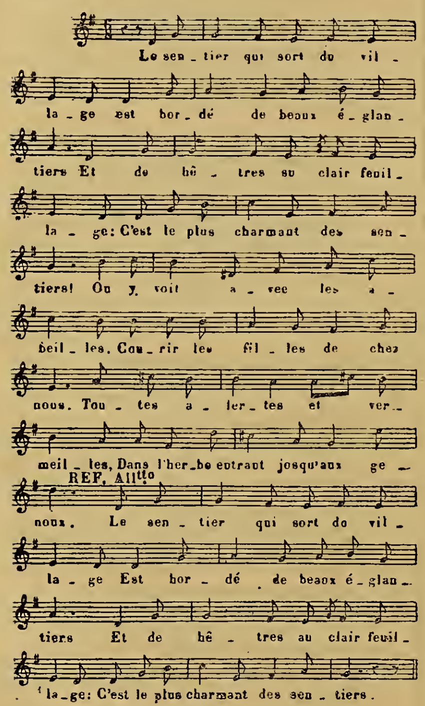
Honte à celui qui recule
Ou qui s'arrête en chemin,
L'impitoyable bascule
Que fait mouvoir notre main
Nous emportera demain.
Nous ne cherchons pas la gloire,
Hochet de la vanité,
Périsse notre mémoire,
Mais sauvons la liberté!

Ainsi parlait impassible
Dans le Sénat plébéien,
Un montagnard inflexible,
Rigide stoïcien
Au sévère et froid maintien.
Proscrit du sanglant prétoire,
Mourant, il a répété,
Périsse notre mémoire,
Mais sauvons la liberté !

AUGUSTE ALAIS.

SENTIER NORMAND

Poésie de Léon DEVAUCHEL; Musique de Angèle BLOT



Au fond de l'humide cavée,
Pleine de sauvages parfums,
Chaque fleur qu'elles ont trouvée
Pare leurs cheveux blonds et bruns.
C'est un frou-frou de coiffes blanches
Et de jupons très empesés,
Qui descendent en avalanches
Jusqu'au pied des côteaux boisés.

Les voilà dans les cressonnières,
Enjambant les deux ruisselets,
Les moins agiles, les dernières,
Riant de montrer leurs mollets.
Quel bon vent ainsi les amène
Quand on fauche le sarrazin?
—C'est, pendant toute la semaine,
L'*Assemblée* au pays voisin !

LA CHANSON DU JOUR

LE DÉPART DES JÉSUITES

Enfin notre heure est donc venue!
Mes amis il faut nous quitter.
Voguez vers la terre inconnue .
Qui voudra bien vous abriter.
Emportez vos lambeaux de gloire;
Ecoutez sonner le départ :
Messieurs, vos robes sont trop noires,
Allez les blanchir autre part.

Votre règne fut long, j'espère,
Mais tous vos soins sont superflus;
Si vous fûtes puissants naguère,
Aujourd'hui vous ne l'êtes plus.
Mettez, mettez sur vos grimoires
Les exploits de Maret, Baujard :
Messieurs, vos robes sont trop noires
Allez les blanchir autre part.

L'aigle s'est tué dans sa chute;
Le corbeau doit avoir son tour,
Plus d'ombre, de vaine dispute,
La liberté vit au grand jour.
Pour conter vos sottes histoires,
Cherchez quelque peuple à l'écart;
Messieurs vos robes sont trop noires,
Allez les blanchir autre part.

Vraiment si nous vous laissions faire,
Tous confits en dévotion,
Vous auriez pour vous satisfaire
Les bûchers, l'inquisition.
Sur d'infâmes réquisitoires
Nos noms seraient pour la plupart :
Messieurs, vos robes sont trop noires;
Allez les blanchir autre part.

Soldats de l'humaine bêtise,
Dans vos discours n'ayant plus foi,
N'allez pas croire que l'église
Puisse encor nous faire la loi.
Rayez, rayez de vos mémoires
Les chandelles du sieur *Macquart*
Messieurs, vos robes sont trop noires,
Allez les blanchir autre part !

ALBERT VERNAELDE.

DOUZIÈME CONCOURS MENSUEL

de LA CHANSON

1er Prix : *Les Quatre Temps de La Chanson*, par M. Eugène Imbert, de Paris;

2e Prix : *Le Pape dans l'embarras*, par M. Denis Langat, de Paris;

3e Prix : *J'ai l'esprit biscornu*, par M. Michel Desfossez, de Paris.

Nous renvoyons nos lecteurs, pour la biographie et le portrait de l'auteur du premier prix, à notre numéro du 1er mai 1879.

63 pièces nous ont été envoyées.

1er Prix.

LES QUATRE TEMPS DE LA CHANSON

Air à faire.

Loin de nous s'est enfui l'hiver.
Voici fleurir les églantines.
Le soleil luit; j'entends sur le pré vert
Le chœur naïf des rondes enfantines.
Chante vite, joyeux pinson:
La jeunesse est sitôt ravie!..
Salut, aurore de la vie!
Salut, printemps de la chanson!

Peuples, chantez le deuil ou l'espérance
Par les aubes, par les couchants;
Mais au milieu de tous vos chants
J'écoute la voix de la France.

Arrive l'âge où le sang bout.
Adieu les jeux, adieu la danse.
Le clairon sonne: allons, soldat, debout,
Pour la patrie et pour l'indépendance!
En vain la mort fait sa moisson;
Un chant vainqueur dans les airs vibre:
C'est vivre encor que mourir libre!
O mâle été de la chanson!

Peuples, chantez, etc.

Le soleil s'est vite obscurci.
Nos fronts se rident, plus sévères.
Nous sommes mûrs, mais le raisin aussi;
La rouge treille a pleuré dans nos verres.
La vigne nous fait la leçon;
Il sort de ses grappes pressées
Un regain de chaudes pensées.
C'est l'automne de la chanson.

Peuples, chantez, etc.

On chante encore en cheveux gris;
Vieillard, de ta verte jeunesse
Rappelle-nous les refrains attendris:
Qu'en souvenir du moins elle renaisse.
Des ans pour braver le frisson,
La gaîté vaut mieux que les larmes,
Et les regrets même ont des charmes;
Car c'est l'hiver de la chanson.

Peuples, chantez le deuil ou l'espérance
Par les aubes, par les couchants;
Mais au milieu de tous vos chants
J'écoute la voix de la France.

EUG. IMBERT.

NOCTURNES (1)

Notre confrère Camille Pelletan a écrit dans la *Justice :*

C'est un travail difficile que de rendre Henri Heine dans une autre langue : il y faut une main singulièrement légère et délicate; la moindre touche un peu lourde gâterait tout. Comment traduire cette simplicité raffinée, ce charme subtil qui met un sentiment si profond et si exquis dans un rien ?

C'est la magie de Henri Heine de faire tenir le drame le plus terrible, le cri d'enthousiasme le plus énergique, la vision la plus poignante, en quelques vers d'une saveur indéfinissable, et de laisser entrevoir, à travers l'émotion la plus profonde ou les images les plus puissantes, on ne sait quel fin et mélancolique sourire.

Personne, mieux que M. Valade, ne pouvait entreprendre cette tâche difficile entre toutes : dans notre jeune école de poésie, personne n'a, au même degré, le sens du délicat et de l'exquis, l'émotion voilée, l'esprit fin, la touche légère. Après avoir comparé les *Nocturnes* avec leur modèle, il me semble que le poète a merveilleusement réussi.

Le jugement de M. Camille Pelletan est fort juste, le public a su apprécier les *Nocturnes* et le succès de l'œuvre nouvelle de notre ami et collaborateur Léon Valade a été aussi grand que nous pouvions l'espérer.

Il était, du reste, facile de prévoir le retentissement que cette fine et délicate imitation du chef-d'œuvre de Henri Heine aurait dans le public, après l'accueil enthousiaste dont ces poèmes avaient été l'objet, de la part de nos lecteurs, lors de leur première publication dans notre journal.

Nous revenons aujourd'hui sur *Les Nocturnes*, heureux de pouvoir publier quelques-unes des spirituelles et gracieuses dédicaces que le poète a tracées, de sa plume délicate, sur les exemplaires qu'il a offerts à plusieurs de ses amis ou confrères.

A ALBERT MÉRAT.

Nos deux voix dans l'*Intermezzo*
Se mêlèrent quand « la jeunesse
« Sur nos lèvres était sans cesse
« Prête à chanter comme un oiseau. »
Aujourd'hui que plus taciturnes,
Nous rêvons, cerveaux refroidis,
En souvenir du temps jadis,
Ami, je t'offre ces *Nocturnes*.

A VICTOR SOUCHON.

Au vaillant Souchon, prénommé Victor,
Qui perçant à jour les pires grimoires,
Jette, ô syndicats, parmi vos nuits noires,
Les fauves éclairs de sa barbe d'or.

A BERTOL-GRAIVIL.

Fais claquer ton bec, agite avec bruit
Dans l'ombre du soir tes ailes moroses,
Et pour mieux goûter ces nocturnes choses,
Ouvre tes yeux ronds, jeune oiseau de nuit.

---

(1) Un vol., chez A. Patay, édit., 18, rue Bonaparte. Prix : 1 f. 50, papier teinté, tiré à 200 exemplaires.

A Léopold Dauphin.

Trois fois salut, ô cher Dauphin,
Musicien, peintre et poète,
Pour son talent doux, fort et fin,
Trois fois salut, ô cher Dauphin.
Ce triolet à triple fin
Avec trois échos lui répète.
Trois fois salut, ô cher Dauphin
Musicien, peintre et poète.

A Madame Irma Marié.

— Vous dont la voix pure émeut et séduit,
Ecoutez ces vers au prélude sombre :
Le noir rossignol qui chante dans l'ombre,
Madame, n'est pas un « oiseau de nuit! »

A M. C. Coquelin.

A Coquelin, par qui tout vers,
Tel qu'une épée ou qu'une étrille,
Tournoie et cingle, pique et brille
Sous des milliers d'yeux grands ouverts!

A Don César! à Mascarille!
A Gringoire!... aux héros divers
Qu'il drape, — joyeux ou pervers, —
D'une pourpre ou d'une guenille;

Au comédien excellent!
Unique et multiple talent,
Dont rit la verve toujours prête;

Et (plût aux dieux qu'il eût cent voix!)
Que voudraient seul pour interprète
Tous les poètes à la fois....

Nous arrêterons là les citations de ces charmantes dédicaces dans lesquelles l'auteur a mis cette finesse de touche qui personnifie et marque d'un même cachet original et personnel les œuvres de ce gracieux poète.

Et maintenant que l'auteur nous pardonne notre indiscrétion pour le plaisir que nous aurons causé à tous ceux « qui les présentes liront. »

(*Le Progrès artistique.*) B. G.

CHRONIQUE DES CONCERTS

—

SCALA.

Comme nous l'avions prévu dans notre dernière chronique, la saynette de MM. Gothi et Villebichot, *Au bon lapin sauté*, a alterné cette semaine avec *La rue Aux Oies*, de MM. Queyroul et Clairville fils.

Parmi les nouveautés créées samedi, nous avons trois succès à enregistrer :

A plein verre, à plein cœur, de M. Georges Baillet, musique de M. Queille, chanté par F. Kelm.

Les Tyroliennes du pays, paroles de M. Aupto, musique de M. Reichenstein, roucoulées très gentiment par Mlle Marguerita.

La Chanson des clochetons, de M. Lucien Rouland, musique de M. L. Collin, chantée par Debailleul. Le public a acclamé chaleureusement le nom des auteurs et a fait une grande ovation à l'excellent interprète qui a reçu en outre les félicitations de tous ses camarades.

Brunet a obtenu cinq rappels avec *Un journal bien informé*, grande scène comique qu'il débite avec beaucoup de volubilité.

Grand succès pour Bourgès dans *Arrchand d' balais* et dans *Les museaux roses*.

Ce soir, première représentation de *Quand la mariée est trop belle*, opérette en un acte de MM. Jules Warner et Lucien Rouland, musique de M. Clairville fils. La pièce est, paraît-il, très-bien écrite, et les interprètes sont enchantés de leurs rôles, preuve certaine que l'exécution sera irréprochable.

Nous apprenons que MM. de Haün, de La Chesneraye et Malteau viennent de faire recevoir à ce concert un nouvel acte. Titre : *Le Chameau à 3 bosses*. Dans le courant du mois de septembre, la troupe d'hiver sera complète. MM. Bourgès, Chaillier, Mme Graindor, Patry, Marguerite, tiendront la tête de l'affiche. Nous voyons avec regret partir Mlle Worton, une charmante diseuse.

BA-TA-CLAN

dont nous avons annoncé la réouverture dernièrement, donne en ce moment *Le Mal du pays*, comédie-vaudeville en un acte, de Scribe et Mélesville, et *Gras et Maigre*, de MM. d'Ennery et Grangé. Ces deux pièces, qui font partie du répertoire du Palais-Royal, sont enlevées lestement par des artistes de talent, parmi lesquels nous pouvons citer : MM. Murray, de la Porte-Saint-Martin, Bégué, qui fut quelques temps aux Nouveautés, Bouchet, Gonthier, Gérard et A. Bienfait, dont l'éloge est *bien fait* (pardon) depuis longtemps.

Les pièces, à Ba-ta-Clan, absorbent la plus grande partie de la soirée et les chansonnettes ne sont considérées que comme intermèdes.

MM. Bienfait, Gonthier, Dermez, Murray et Gérard, qui se font applaudir dans la comédie, obtiennent le même succès dans la chansonnette.

Dans la partie féminine, nous remarquons Mmes Marie Lulli, Gabrielle Châlons, Solhia et Berthe.

M. Pelletier, un jeune homme, qui a débuté tout dernièrement, débite *Divorçons* et *Y en aura jamais assez* avec beaucoup de verve. Toutes nos félicitations à ce jeune artiste qui promet beaucoup pour l'avenir.

ALCAZAR D'HIVER

Annonçons, sous toutes réserves, l'engagement de MM. Libert, Arnaud, Paulus, Reyard, de Mmes Elise Faure, Zélie Weil, Angèle Maurice, etc. C'est vers le 1er septembre qu'aura lieu la réouverture de ce concert dont le directeur, M. Morainville, vient de commander sa revue de fin d'année à M. A. Lemonnier.

PARISIEN

La fin de la clôture annuelle est annoncée pour le 28 de ce mois, les répétitions ont commencé le 19. Parmi les nouveaux venus dans la maison, citons M. Pacra, du Théâtre de la *Renaissance* et A. Dalby.

FOLIES-RAMBUTEAU

Réouverture le 28 courant. Les artistes hommes sont à peu près les mêmes que la saison précédente. Avec la rentrée de Mme Fernande, annonçons les

débuts de Mmes Alida Perly, de l'*Horloge*, Cécile Dumont, des *Ambassadeurs*, et Floria Mériem, qui eut de beaux succès, aux *Folies-de-Belleville*.

LE CONCERT DE LA PÉPINIÈRE

rue de la Pépinière, près la *gare Saint-Lazare*, fait sa réouverture le samedi 4 septembre.

ALBERT BERTINOT.

LES CONCERTS DU PALAIS-ROYAL

Nous sommes heureux de constater le succès qu'obtiennent les Concerts du Palais-Royal.

Chaque soir le public se presse pour entendre et applaudir *Le Canon du Palais-Royal*, une polka avec chœurs, qui est en train de devenir populaire et dont les auteurs sont MM. Poujade et Gros. Le choix savant des morceaux et leur exécution tout à fait hors ligne, assurent pour longtemps de grosses recettes aux organisateurs de ces concerts, dont le but est de rendre au jardin du Palais-Royal la vogue dont il jouissait il y a quelque vingt ans. C'est une tentative qu'on ne saurait trop encourager et qui mérite d'être couronnée par une entière réussite.

MAXIME GUY.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Les réunions de *la Cordiale* sont devenues le rendez-vous des amateurs sérieux; aussi la dernière soirée mensuelle de cette Société a-t-elle été fort brillante.

MM. Gabriel et Georgebé se sont dévoués pour ouvrir la séance et ont récité successivement, et avec autant de réussite l'*Indécision* et *les Marronniers*. Un solo de flûte par M. Hubert, et un duo de chasse ont offert assez d'intérêt. M. Andral a chanté *les Rameaux*, et M. Marie a été très amusant dans *les Suites d'un premier lit*. M. Launay, qui avait des idées noires, a dit d'une façon lugubre mais avec une bonne voix de basse, l'air du *Prisonnier de Chinon*, et Mlle Julia a exprimé avec beaucoup de charme la romance *Que ne pouvez-vous revenir*. Nous entendrons prochainement cette artiste interpréter *Paix et Travail*, le magnifique chant d'Eugène Imbert, créé par Mme Bordas.

Mlles Marguerite, Jeanne, Villemer et Louise ont été fêtées par les spectateurs qui aiment à rencontrer la grâce unie à des voix charmantes.

M. Bousquet, qui était inscrit au programme, n'a pas été appelé; je le regrette d'autant plus que cet agréable baryton devait faire entendre l'une de mes chansons : *Le Vieux buveur de vin*.

M. Daltroff a été fort comique dans *Y a pas d'danger*. Mlle Lucie a dit avec un goût remarquable *Faire et laisser dire*, et M. Henri Chapuis s'est fait rappeler par la façon élégante dont il détaille la chanson des *Pommes de terre frites*. Mme Adèle chante avec beaucoup de sentiment, ce qui explique le nouveau succès qu'elle a remporté avec *Un nid dans un canon*.

JULES RAUX.

La soirée donnée au bénéfice de Jules Jeannin a produit 40 francs. Les organisateurs et le bénéficiaire n'en demandaient pas davantage.

Nous avons assisté, le samedi 14 août, à la grande soirée mensuelle donnée par *la Favorite*. Salle bien garnie, malgré la chaleur. Après une fantaisie brillamment exécutée par notre ami et collaborateur CANÉ, nous avons applaudi successivement MM. ERNEST, dans *les Vendanges de Bourgogne*; MARIE, dans *les Suites d'un premier lit* et *Pour avoir la paix*; LECONTE, dans *Sans avoir l'air de rien* et *Du nouveau*; CHEVALIER, qui décidement a fait vœu de chanter toutes les parodies!! qui paraissent, et qui nous a régalé de *Chapeau jaune et gros mollet* et *Une omelette aux fines herbes*; ETIENNE, le fin diseur, s'est fait applaudir dans *les Pincettes*: RAYMOND, des Concerts de Paris, a chanté avec succès un rondeau qui a pour auteur DENNEVILLE, l'artiste bien connu des Sociétés lyriques; ANDOUARD-CALVET, fait chaque jour de réels progrès dans le gatisme et nous a rappelé Libert dans sa chanson *Pst, pst, pst*; PAUL LAUNAY, a interprété de la bonne façon *L'heure du rendez-vous* et *Chapeau rose et fin mollet*: notre ami LEMAIRE, nous a detaillé très-finement *le Déjeuner sur l'herbe*; comme il ne faut jamais perdre une occasion de se faire de la réclame, nous ajouterons que notre ami LEMAIRE doit prochainement créer dans les Sociétés lyriques *La Chanson des amoureux*, du soussigné pour les paroles, et pour la musique de M. ALBERT FLACIERE, l'auteur de la romance *Ninette*, parue dans un de nos derniers numéros.

En terminant, nous citerons JOMAIN, le poivrot par excellence, *le petit* ADOLPHE, une débutante, Mlle ADRIENNE, qui s'est fait applaudir dans la *Femme à papa*, et nous constaterons l'immense succès obtenu par *Les deux sourds*, un joyeux vaudeville, qui n'a été qu'un long éclat de rire, grâce à la verve de MM. PAUL LAUNAY, AMIARD CHEVALIER, un *larbin* épique et Mlle AMÉLIE, qui a su se faire distinguer dans un tout petit rôle.

MAXIME GUY.

Les *Amis de la gaîté de Montmartre*, ont donné dimanche 22 août, salle *Pétrelle*, une soirée intime. Salle comble, malgré la chaleur et les vastes dimensions du local.

Le programme, quoique très chargé, a été suivi complètement; l'ensemble de la soirée a été fort agréable; nous devons cependant citer plus spécialement dans le genre sérieux, M. Pinguet, qui a chanté *Marcelle*, charmante mélodie; M. Wexler, *Encore un baiser*; M. Bacot, la romance de *Giralda*; M. Perrin, *Faust*, et M. Grenier la *Chanson du Souvenir*. Pour la partie comique, nous mentionnerons M. Beaux qui, dans *Psst! Psst! Psst!* scie populaire, a su conquérir d'unanimes bravos et mériter les honneurs d'un rappel. M. Fauchet, dans *C'est logique*; M. Dréano, dans *Si j'connaissais mon papa*, ont été aussi bien accueillis.

Le chœur des gardes-chasses, du *Songe d'une nuit d'été*, a été bien exécuté par tous les membres de la Société.

Des artistes de concert avaient bien voulu prêter leurs concours à cette soirée : Mme Heuzet a chanté *La Pigeonne* et *Quand il n'est pas là*; M. Pâris a dit *J'n'oserai jamais*, et *l'Ombrelle à Paméla*; M. Méthé a dit *J'suis bossu*, et *Moellon*, une véritable chansonnette où le comique n'exclut ni l'esprit ni le sentiment.

On demande des domestiques, vaudeville en un acte, a été enlevé par MM. Bertrand, Defente et Fourtier.

Certaine société lyrique que je ne veux pas nommer, a commenté en termes un peu vifs pour le signataire, un article de critique dont elle a été l'objet. Entre autres, nous avons retenu ces mots: “ *Ce n'était pas la peine de s'abonner à la* Chanson *pour qu'elle dise du mal de nous.*” Etant l'auteur de l'article en question, je me permettrai de répondre

a ces messieurs que la *Chanson* n'a pas pour mission de faire spécialement *l'éloge* des sociétés lyriques: nous signalons leurs *qualités* et leurs *défauts*. J'ai l'habitude d'écrire mes impressions, me réservant le droit de les modifier ensuite s'il y a lieu. J'espère que messieurs les mécontents reviendront à de meilleurs sentiments envers moi, et, malgré ma rudesse, je les prie de me considérer comme un ami sincère qui, au risque d'encourir leur disgrâce, ne craint pas de les critiquer ou de les encourager selon leur mérite. A. BERTINOT.

Tous les dimanches, salle comble à *l'Union Française*, maison Léon, 3, rue du Petit-Pont. Le sympathique président RUTTER dirige avec autant de tact que de bon goût tous les chanteurs qui s'y donnent rendez-vous. Ne pouvant les citer tous, je prends au hasard M. Kars, dans *Faut soigner ça* et *Je me ratatine*; Ferret, *Je suis maçon*; Millot, sociétaire, *Y en aura jamais assez*; Léo Tostain, *J'ai mon coup d'feu*, etc., M. Richard, *C'est Vincent*.

Du côté des dames, Mlle Berthe détaille gentiment *à Clamart les petits pois*, et Mme Adèle est toujours applaudie et forcée de bisser *le Fiacre* 7841. Le pianiste Pradel a droit à toutes nos félicitations.

QUIELIN

Comme nous l'avons annoncé, à l'occasion de la fête de fondation qu'elle a donnée, c'est le 5 septembre que la Société lyrique, *le Foyer*, inaugurera ses soirées intimes du dimanche. Le programme, composé de morceaux choisis interprétés par les artistes d'élite des Sociétés, assure à cette soirée un grand succès.

Nous avons dit que *le Foyer* serait une heureuse innovation parmi les Sociétés lyriques; mais l'encombrement des matières nous a empêché d'expliquer ce mot : *le Foyer* inaugurera certaines petites pratiques fraternelles qui s'adressent tout particulièrement à la famille.

Nous en citerons deux, afin d'en donner une idée.

1° *Le Foyer* nomme des visiteurs chargés, si quelque sociétaire vient à manquer aux réunions, sans avoir fait prévenir, de l'aller voir, et, s'il est malade, d'en instruire de suite le président, qui assemble le bureau aussitôt et prend avec lui des mesures pour le soulager;

2° Lorsqu'une demoiselle d'honneur ou un sociétaire se marie, les dames d'honneur, en temps opportun, offrent la layette, et le jour où, pour la première fois, les jeunes parents présentent l'enfant à la Société, celle-ci organise une soirée extraordinaire, dont le produit est affecté à un livret de caisse d'épargne au nom de l'enfant.

Vient de paraître : *Xavier le dernier gommeux*, paroles et musique de J. Dumont; *la Mort de Marceau*, scène dramatique, paroles de Jules Dumont, musique de J. Lacoustène, créée par l'auteur des paroles ; *les Secrets du cœur*, paroles de L. Albigot, musique de J. Dumont. En vente chez J. Dumont, éditeur, 120, boulevard Voltaire.

On offre la propriété d'une chanson sur M. Grévy, une chanson sur la distribution des drapeaux, et 24 autres sujets divers. Ecrire à M. J. Chevalier, à Lignière (Cher).

TREIZIÈME CONCOURS MENSUEL.

Ouvert du 20 août au 20 septembre.

Nos abonnés seuls ont droit d'y prendre part, avec une chanson de six couplets au plus, avec ou sans refrain.

Nous publierons, en même temps que la pièce qui aura obtenu le 1er prix, une petite notice et le portrait de l'auteur, s'il y consent.

LE QUARTIER LATIN

Cercle Musical et Dramatique

La question pendante depuis longtemps de la fondation d'une nouvelle société lyrique sur la rive gauche, est sur le point d'être résolue. La plus grosse difficulté, celle de trouver un local convenable, n'existe plus, et, à l'heure présente LE QUARTIER LATIN, CERCLE MUSICAL ET DRAMATIQUE, est en formation dans le VIme arrondissement.

Les organisateurs du QUARTIER LATIN viennent de constituer un Bureau *provisoire* chargé d'agir immédiatement et de faire toutes les démarches nécessaires. Ils font appel à tous leurs amis des sociétés lyriques habitant la rive gauche qui seraient désireux de faire partie du nouveau Cercle.

Les soirées hebdomadaires auront lieu le dimanche soir, en son siège social, CAFÉ DE L'ANCIENNE ABBAYE, 168, BOULEVARD SAINT-GERMAIN (près la place Saint-Germain-des-Prés).

Les adhésions sont reçues à partir du dimanche 29 août, aux bureaux du journal *La Chanson*, 18, rue Bonaparte, et au siège social, 168, boulevard Saint-Germain.

Le prix de la cotisation a été fixé à 1 franc par mois avec 3 francs de droits d'inscription.

Le QUARTIER LATIN accepte des MEMBRES HONORAIRES.

Le bureau provisoire a été constitué comme il suit:

Président d'Honneur: M. A. Patay, directeur du journal *La Chanson*; *Président:* M. Quélin-Lebreton; *Vice-Président:* M. Maxime Guy, secrétaire de la rédaction au journal *La Chanson*; *Secrétaire:* M. Alfred Desfossez; *Trésorier:* M. Victor Berthelot; *Maître des cérémonies:* M. Jack.

Une assemblée générale des membres fondateurs aura lieu le samedi 4 septembre, à 9 heures précises du soir, au siège social du QUARTIER LATIN, café de l'ANCIENNE ABBAYE, 168, boulevard Saint-Germain, afin de constituer un bureau définitif et de discuter les statuts du Cercle.

Nous engageons donc vivement les adhérents à assister à cette importante réunion.

Maxime GUY.

Beaucoup de nos acheteurs au numéro se plaignent de ne pas trouver La CHANSON dans leur quartier; nous les prions instamment de la réclamer chez tous les libraires, marchands de journaux et dans les kiosques. Souvent les marchands oublient de la mettre en étalage, ou les porteurs négligent d'en faire le dépôt; nous recommandons à tous ceux qui s'intéressent à LA CHANSON de la demander partout et de nous signaler les endroits où l'on aurait omis de la déposer.

LA CHANSON doit se trouver partout dès le samedi matin.

Le Directeur-Gérant : A. PATAY.

Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Cie, 6, rue Martel.

3e ANNÉE. — No 17. **10 CENTIMES.** 5 SEPTEMBRE 1880

LA CHANSON

Directeur-Gérant.
A. PATAY

La chanson est une forme alléeet charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction
MAXIME GUY

Annonces, la ligne... 1 »
Réclames, — 2 »

La chanson, comme la baïonnette est une arme française.
J. CLARETIE.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............ 6 fr.
» six mois.......... 3 »
Etranger, un an.......... 8 »

SOMMAIRE :

GALERIE DES CHANSONNIERS : J.-B. CLÉMENT

Il y a presque toujours à Paris une chanson en vogue ; un jour c'est *le voilà Nicolas, ah! ah! ah!* le lendemain on entend: *Madame Lenglumé j' viens vous d'mander votr' fille*, ou bien *le Rossignol mignonne, n'a pas encore chanté*, *Psitt*, *Psitt*, etc. Chacune de ces chansons, généralement de peu de valeur littéraire, rapporte en quelques mois de vingt à trente mille francs à celui qui la publie, puis le feu s'éteint et l'oubli complet succède au bruit.

Bien heureux l'éditeur à qui cela tombe, car il y a dans les succès une bonne part due au hasard, une fois il a pour cause la ténacité d'un chanteur ou d'une chanteuse qui sur un point quelconque de la capitale répète pendant trois mois chaque soir, devant le public, la même chanson, et par ce système impose le succès. Une autre fois le succès tiendra au refrain de la chanson qui peut se chanter en chœur. La foule n'est le plus souvent qu'un oiseau de Panurge à l'endroit de la chanson. N'entendait-on pas tout récemment les petites ouvrières les plus honnêtes répéter, en travaillant, une mauvaise rengaîne, absolument en contradiction avec elles-mêmes :

> Une nuit d'orgie
> Pour moi n'est qu'un jeu.
> Ma lèvre rougie
> Ne craint pas le feu.



A côté de ce genre il y a la chanson qui ne jette qu'un éclat plus doux à sa naissance, mais qui pendant trente ans et plus se chante dans les familles et les ateliers. C'est que ces chansons ont pour sujets des sentiments éternellement vrais, et que leurs auteurs ont mis en elles une part d'eux-mêmes et la meilleure : leur cœur et leurs illusions, s'il s'agit d'amour; leur fierté, leur espoir, leur sang quand le patriotisme est le sujet qui les inspire.

C'est à l'école de ces derniers qu'appartient J.-B. Clément ; il a quitté la France il y a dix ans et quand

il revient, il peut entendre ses refrains que les échos murmurent encore :

Pâle voyageur connais-tu l'amour?
Comme tout le monde, en rêvant un jour,
Je l'ai rencoutré fleuri d'espérances
Et j'ai pris ma place avec les élus,
J'avais dans le cœur toutes les croyances
Il m'en a tant pris que je n'en ai plus.

Vous connaissez cette douce et mélancolique chanson, n'est-ce pas, chère lectrice? Votre piano en sait par cœur la mélodie poétiquement sentimentale, et souvent vous vous êtes surprise, toute rêveuse, toute émue en écoutant une voix fraiche vous en apporter les dernières lignes :

Eh bien, si l'amour est une souffrance,
Donne-m'en, mignon, dussé-je en mourir !

Et cette autre :

Quand nous chanterons le temps des cerises,
Et gai rossignol et merle moqueur
Seront tous en fête,
Les femmes auront la folie en tête,
Et les amoureux du soleil au cœur.
Quand nous chanterons le temps des cerises,
Sifflera joyeux le merle moqueur.

Toute la France sait et pour longtemps ces vers si colorés que Clément a écrit en pleine jeunesse, en pleine virilité :

Les femmes auront la folie en tête
Et les amoureux du soleil au cœur.

Voilà de la vraie poésie, exprimée dans un langage senti, privilège des âmes vigoureuses.

Clément en a bien d'autres que le vent de la popularité a éparpillées un peu partout.

Car sa muse n'est point une bégueule, mais une honnête fille qui, rêveuse ou philosophe à ses heures, entre parfois au concert, voire même au cabaret, par la porte où passe la gaîté.

Thérésa, dans le grand moment de sa vogue, a dit de joyeux couplets de J.-B.

Nous trouvons bien la clé d'la cave
Quand nos homm's sont au cabaret.

Et cette bonne grosse Marguerite Baudin a recueilli des bravos mérités en détaillant au public :

Elles ne font pas manger du ch'val
Les ptit's bonn's de chez Duval.

Ces petites chansons sont les délassements d'un homme sérieux. Clément a raison, il faut parfois détendre la corde, et la gaîté est bien plus sœur de la raison qu'on ne le croit.

La note dominante de Clément, c'est la poésie dans la grâce, même dans la philosophie. A part les deux ravissantes pièces citées plus haut, il faut rappeler à nos lecteurs : *Bonjour Printemps*, sur laquelle le compositeur populaire, Paul Henrion, a écrit une musique d'artiste, *Fournaise,* musique de Darcier, *la Nourrice de Pierrot*, *Mon Pauvr' Petiot*, *89!* etc.

C'est une existence bien remplie et bien mouvementée que celle de J.-B. ; il a déjà produit, tant en prose qu'en vers, de quoi faire de gros volumes, quoiqu'il soit jeune encore. C'est un lutteur infatigable ; en plein empire il chantait et publiait *Oh le joli temps, Dansons la Capucine*, et bien d'autres.

Puis, trouvant sans doute que la chanson ne propageait pas assez vite les idées républicaines qui lui brûlaient la tête, le chansonnier se fit journaliste ou plutôt pamphlétaire. En 1869, il fit paraître un journal : le *Casse-Tête*, dont il était l'unique rédacteur.

Dans cette petite feuille, où l'esprit et le bon sens fourmillaient, les horions les plus durs étaient prodigués à tous les puissants d'alors avec une vigueur qui démontrait que la conviction et la sincérité présidaient toujours à la distribution. *La Lanterne impériale* ; *la Lanterne du peuple ; les Prophéties politiques*, sont aussi des brochures très véhémentes qui portent les dates chaudes de 69 et 70.

C'est au commencement de cette dernière année que Clément entra au journal la *Réforme*. Là, comme partout, le pamphlétaire socialiste cravachait les institutions détestables qui nous régissaient et plaidait la cause du pauvre ; cela lui valut une condamnation à une année d'emprisonnement.

C'est de Sainte-Pélagie qu'il entendit sonner le tocsin du 4 Septembre qui, se mêlant au bruit sourd du canon prussien qui s'avançait sur Paris, annonçait à la France que la lâcheté et l'incapacité du monarque venaient de la délivrer du dernier empire.

Rendu à la liberté, Clément s'enrôla immédiatedans les compagnies de marche de la garde nationale et fit son devoir de bon citoyen. Le soir, quand il n'était pas de garde, il allait dans les clubs de Montmartre, où sa voix ferme et sage était très écoutée. Aussi, quand après le 18 Mars la Commune fut proclamée, Montmartre envoya Clément y prendre place au nom de 14,188 électeurs.

Je le vis le jour de la première séance à l'Hôtel-de-Ville, au milieu de ses collègues ; la plupart étaient enthousiastes et bruyants, lui était calme, sévère et plein de dignité. C'était bien l'homme du peuple, un peu étonné de sa situation et qui en comprend la gravité, mais qui sent en lui tout le courage dont il a besoin pour accomplir la tâche entreprise. — L'attitude de Clément à la Commune n'est pas dans notre sujet, mais ce que nous ne pouvons passer sous silence, c'est que député par ses concitoyens pour soutenir leurs idées, il a rempli son mandat en homme de cœur. Il était partout, à sa mairie, au club, à l'Hôtel-de-Ville, et ce n'est pas seulement par la parole que Clément défendit ses principes, car il ne quitta la dernière barricade de la rue Fontaine-au-Roi que le dimanche 20 mai dans l'après-midi, c'est-à-dire quand le dernier coup de fusil était tiré et que l'armée communaliste n'existait plus. On peut ne pas partager les idées de cet homme, mais il faut reconnaître que sa conduite a toujours été digne.

Après quelques semaines passées à Paris, caché par l'amitié, J.-B. partait pour Londres. Mais que faire en ce pays ? des chansons d'abord ; oui, des chansons toujours ! Mais la vie ? la prosaïque question du morceau de pain ? Se trouver au milieu d'un peuple qui parle un langage que vous ne comprenez pas ; ne se voir entouré que d'amis éprouvant les

mêmes souffrances, les mêmes besoins que vous. Bah ! Clément est jeune; il a trente ans, puis il a la foi, cela ne durera pas toujours! Et le voilà qui cherche des leçons de français ; il en trouve, mais d'une façon insuffisante ; alors il s'improvise ouvrier dans le cartonnage ; plus tard, il y joignit l'encadrement, qu'il faisait très joliment et très poétiquement, répètent à qui veut l'entendre ses compagnons de misère.

Laisser son cerveau en repos n'est pas dans le tempérament de notre poète. Il fonde alors une brochure périodique sous ce titre : *Questions sociales à la portée de tous.* Cela se publie en France, à Paris, chez Lachâtre. Mais son nom est proscrit dans son pays ; il signe : *par un homme du peuple.* Ces petits livres sont pleins d'observations justes et claires ; le style en est simple, pour justifier le titre, aussi le succès couronna l'œuvre, et les derniers numéros se vendaient à trois mille cinq cents.

Hégésippe Moreau a dit :

... Pour que son vers pardonne au genre humain,
Que faut-il au poète ? — Un baiser et du pain !

Or, comme Clément est avant tout un poète , je ne sais s'il avait rencontré le baiser, mais il était heureux, il avait trouvé le pain, le pain si bon du travail, le pain de l'honnêteté !

Comme je l'ai dit, tout cela était entremêlé de chansons ; mais ce n'est plus *les petites bonnes de chez Duval.* La note est plus grave, les préoccupations plus sérieuses ; — le peuple, ses souffrances, ses aspirations, voilà les sujets qui préoccupent sans cesse Clément. Ses chansons, nées en Angleterre, sont presque toutes des chansons sociales ou humanitaires ; mais elles n'en ont pas moins le coloris poétique et une certaine rudesse qui est la marque particulière de l'auteur de *89 !* Les principales sont : *Les Traîne-misère, Mon Homme, la Semaine sanglante, Comme je suis fatigué ! La Machine, La Marjolaine*, une des plus douces, que nous publions plus loin, etc.

J.-B. Clément a 43 ans ; il est né à Boulogne-sur-Seine, le 31 mai 1837, de parents dans une situation aisée, mais qui, après lui avoir donné une certaine éducation, lui firent apprendre le métier de garnisseur en cuivre qu'il exerça pendant longtemps

Clément est la conviction même, il a l'ardeur plébéienne de ses chansons, comme sa conversation en a le côté poétique et doux, c'est un ami sûr et qui ne transige jamais avec sa conscience. Comme chansonnier, il tient certainement une des premiers places, il n'a pas les grand élans de Pierre Dupont dont il a la senteur juvénile et rustique, mais quand il traite le sentiment populaire, comme dans *Mon pauvre petiot* ou *la Nourrice de Pierrot*, il n'a aucun maître ; c'est du Clément !

Le recueil de ses chansons n'est pas fait, — avis aux éditeurs amoureux d'art et qui ont autre chose qu'un porte-monnaie à gauche de l'estomac.

EUGÈNE BAILLET.

LA MARJOLAINE

O gué ! ô gué !
O gué, la Marjolaine !
C'est la chanson
Des enfants de la plaine
O gué ! ô gué !
O gué, la Marjolaine !
O gué !
C'est la moisson !

Holà ! les gars, le vieux coq chante,
Holà ! qu'on attelle les bœufs.
Les trésors que la terre enfante
Vont faire ployer les essieux.
Hé, lon lon la !
Belles des belles,
Gaîment nous voilà revenus
Pour couper les gerbes nouvelles
La faulx en main et les bras nus.
O gué ! ô gué !

Qu'on mette à la grosse charrette
Les doux bœufs roux en limoniers.
Les gerbes qui courbent la tête
Seront ce soir dans nos greniers.
Hé, lon lon la !
Dans la prairie
Si le soleil chauffe trop fort,
Qu'on n'ait pas peur de la pépie
La gourde est pleine jusqu'au bord.
O gué ! ô gué !

On fauche et la caille babille
Les premiers mots de son réveil ;
La gerbe tombe et la faulx brille
Comme un miroir en plein soleil.
Hé, lon lon la !
Les moissonneuses
Portent les gerbes en chantant,
Le gros fermier donne aux glaneuses
Et les bœufs tirent en soufflant.
O gué ! ô gué !

Holà ! des bras, et coupons ferme ;
Lions, fauchons jusqu'à la nuit !
Ce soir, en rentrant à la ferme,
Je promets de saigner un muid.
Hé, lon lon la !
Que dans les granges
On entasse les blés nouveaux,
Et dès demain jusqu'aux vendanges
Nous ferons siffler les fléaux.
O gué ! ô gué !

Votre journée est bien remplie ;
Mais halte là, les travailleurs ;
Avant de quitter la prairie,
Moissonnons chacun dans nos cœurs.
Hé, lon lon la !
Tous à la ronde,
Les bras nus et la faulx en main,
Buvons à la terre féconde,
La nourrice du genre humain !
O gué ! ô gué !

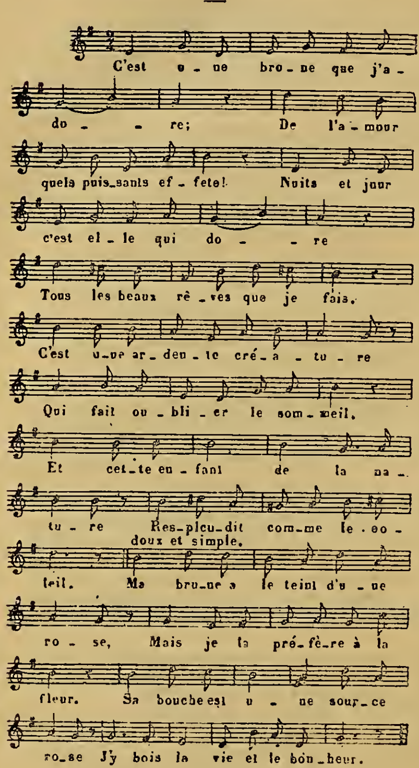
O gué, la Marjolaine !
C'est la chanson
Des enfants de la plaine.
O gué ! ô gué !
O gué, la Marjolaine !
O gué !
C'est la moisson !

J.-B. CLÉMENT.

MA BRUNE

Paroles de E. CHATELAIN, musique de G. REGNAULD.

—



De longs cils ornent ses paupières,
Où j'ai vu naître son amour,
Et ses prunelles tout entières
Ressemblent aux rayons du jour.
Lorsque d'un geste elle m'excite,
Et que dans mes bras je la prends,
Je vis, je meurs, je ressuscite,
Sous ses baisers que je lui rends.
Ma brune, etc.

J'aime ses lèvres amoureuses
Et ses yeux noirs, — feux des étés. —
J'aime, dans nos heures heureuses,
Ses ardeurs et ses voluptés.
Combien de temps m'aimera-t-elle ?
Nul ne le sait... Mais je voudrais
Vivre tous mes jours avec elle ;
L'aimer longtemps, mourir après.

Ma brune a le teint d'une rose,
Mais je la préfère à la fleur ;
Sa bouche est une source rose :
J'y bois la vie et le bonheur.

EN FAISANT MON MÉTIER

CHANSONNETTE PHILOSOPHIQUE

—

Cet empire qu'a l'homme
Sur la béte de somme
Le rend trop orgueilleux.
Lui qui n'est qu'un atome
Sous la voûte des cieux,
Quand il a fait un livre
Plus ou moins imparfait,
Voyez comme il s'enivre
Du bruit que son nom fait.

Moi, je ne suis qu'un ouvrier,
De vanité le ciel me garde,
Et je vois tout de ma mansarde
En faisant mon métier.

On court à la richesse,
On l'appelle sans cesse
Comme un bien précieux,
L'a-t-on, vite on s'empresse
De former d'autres vœux.
L'homme est insatiable,
Et de le contenter,
Il n'est ni dieu ni diable
Qui puisse se vanter.

Moi, je ne suis qu'un ouvrier,
Du peu que j'ai je me contente,
Et du matin au soir je chante
En faisant mon métier.

On s'aborde avec grâce.
On se serre, on s'embrasse
Et trop souvent, hélas!
On reçoit sur la face
Un baiser de Judas.
J'en vois même, en grand nombre,
Qui vont serrant la main
Aux *amis* que dans l'ombre
Ils trahiront demain.

Moi, je ne suis qu'un ouvrier,
J'aime l'honneur et la franchise,
Et je les ai pris pour devise
En faisant mon métier.

Où va la rêverie?
Où va la causerie ?
Où la poussière va.
Il en est de la vie
Comme de tout cela.
Malgré son importance
L'homme ignore toujours
Ce que la Providence
Lui garde de beaux jours.

Moi, je ne suis qu'un ouvrier,
Et tous mes jours ne sont pas roses,
Mais j'en compte peu de moroses
En faisant mon métier.

On convoite, on désire
Tout ce qui peut séduire
Et tenter son prochain,
Moi, je ne fais que rire
De ce luxe mondain,
Car une loi commune
Nous condamne au trépas,
Et malgré la fortune
On ne l'évite pas.

Moi, je ne suis qu'un ouvrier,
J'ignore et Jean-Jacque et Voltaire,
Et je raisonne à ma manière
En faisant mon métier.

Emile CARRÉ.

L'AÉRONAUTE

Le ciel est pur, le vent est sans haleine,
Et mon ballon, navire aérien,
S'élève calme au-dessus de la plaine,
Et fait craquer le câble qui le tient.
Demi-couché dans l'étroite nacelle,
Je vois au loin s'élargir l'horizon,
Et, par instants, une ville nouvelle
Blanche et coquette émerger du gazon.

Monte plus haut encore,
Toi que le soleil dore,
Sois comme un météore
Brillant au front des cieux ;
A ma main qui te guide
Obéis et, rapide,
Monte dans l'air fluide,
O mon ballon soyeux.

Le fort lien qui t'enchaîne à la terre
Te laisse libre et tu prends ton essor ..
O mon ballon ! qu'une brise légère
Te pousse loin, bien loin, plus loin encor !
Dieu nous protège, et les riches campagnes
Vont nous offrir de magiques tableaux,
Lorsque, rasant la crête des montagnes,
Tu chasseras les aigles tes rivaux.

Monte plus haut encore, etc.

Villes et champs fuyant sous mon navire,
Au loin s'agite un peuple de fourmis,
Et je ne puis m'empêcher de sourire
En vous voyant, insectes, mes amis.
Que dis-je là ? Vous avez la science :
Sur l'univers régnez en conquérants.
Petits de corps, par votre intelligence,
Dieu l'a voulu, frères, vous êtes grands.

Monte plus haut encore,
Toi que le soleil dore,
Sois comme un météore
Brillant au front des cieux ;
A ma main qui te guide
Obéis et, rapide,
Monte dans l'air fluide,
O mon ballon soyeux ?

GERMAIN PICARD.

A VOUS

Pour faire un nid, faut de l'ombrage,
Pour faire un nid, faut le printemps.
Faut se mettre deux à l'ouvrage,
Faut du travail, des soins constants
Et du temps.

Faut des plumes de dessous l'aile,
Des brins de mousse bien unis,
Faut surtout que l'amour s'en mêle
Car c'est lui qui met des petits
Dans les nids.

Pour faire un nid sûr et paisible
Faut un oiseau de par ici,
Un oiseau jeune, au cœur sensible,
Brave et fort, amoureux aussi,
Le voici.

Pour faire un nid, faut une oiselle,
Gente et douce, avec de beaux yeux,
Si vous vouliez, Mademoiselle,
Nous ferions un nid bien heureux,
Tous les deux.

C. M.

DOUZIÈME CONCOURS MENSUEL
de LA CHANSON

2e Prix.

LE PAPE DANS L'EMBARRAS

AIR : *Je veux mes amis que le diable m'emporte.*

Le Saint-Père en ces mauvais jours,
Monte là-haut chercher secours.
D'abord à saint Pierre il s'adresse :
Tu n'a donc pas vu ma détresse ?
Tout mon troupeau s'est révolté ;
J'ai bien peur d'être dégoté !
Ramenons-les à grands coups de houlette...
Ah ! la papauté n'vaut vraiment pas chipette !
Non, la papauté n'vaut plus chipette !

Ma foi, dit saint Pierre en toussant,
Je ne suis pas assez puissant.
D'ailleurs la porte est mon service;
J'ouvre aux bonnes gens par office...
Je te ferai même l'aveu
Que ta fabrique en fournit peu,
Parle à ce vieux qui fume sa pipette...
Ah ! la papauté, etc.

A son tour le bon Dieu répond :
Cher ami j'ai cédé mon fond.
Votre monde toujours en plainte
M'étourdissait la coloquinte.
Avec ça que depuis longtemps
Je ne suis plus dans mon printemps.
Parle à mon fils qui tient la machinette...
Ah ! la papauté, etc.

Notre pape passe à Jésus,
Qui s'écrie : Assez! n'en faut plus!
Pour te prêter mon ministère
Il me faudrait aller sur terre,
Et je n'y veux plus retomber;
On me l'a trop bien fait gober!
Au Saint-Esprit va conter ta sornette...
Ah! la papauté, etc.

Dernier espoir, le Saint-Esprit
Ecoute sa supplique, et dit :
J'ai pu fréquenter les apôtres,
Mais je n'irai point chez vous autres :
Maitres gueulards de premier choix,
Vous me feriez... aux petits pois...
Et le Saint-Père alors bat en retraite.
Ah! la papauté n'vaut vraiment plus chipette.
Non, la papauté n'vaut plus chipette!

Denis LANGAT.

CHRONIQUE DES CONCERTS

—

Eldorado.

Avec le mois de septembre recommence la saison d'Hiver, — la saison sérieuse de l'*Eldorado*. On s'est demandé pourquoi cet établissement, à l'exemple des Théâtres, ne fermait pas ses portes pendant les chaleurs? Il y a là, croyons-nous, une raison majeure. Si la troupe se trouvait libre pendant quelques mois, elle se verrait dans la nécessité de contracter des engagements dans les Cafés-concerts d'Eté, et alors, ou les artistes apporteraient dans ces concerts leur répertoire spécial, peu en harmonie avec ce qui s'y chante d'habitude, ou ils seraient obligés de se plier à un genre souvent contestable, tant au point de vue du fond qu'au regard de la forme. L'unité et le niveau artistique de cette excellente troupe seraient compromis par là même.

N'oublions pas non plus que c'est durant la saison d'été que débutent les jeunes auteurs, et les chanteurs dont la réputation est à faire.

Donc, le temps des congés est expiré, et les pensionnaires de M. Paul Renard reviennent peu à peu, les uns heureux d'un repos nécessaire, les autres ravis de fructueuses excursions en Province et à l'Etranger.

Mlle Amiati, qui a courageusement tenu l'affiche cet été, va, il est vrai, partir pour deux mois, mais déjà M. Perrin et Mlle Juana ont fait leur rentrée.

M. Perrin, — dont *la Chanson* publiera bientôt la biographie, — a retrouvé l'accueil auquel l'a accoutumé un public enthousiaste. Ce chanteur a réellement des qualités exceptionnelles et une verve comique hors ligne. Il a créé un genre original qui gardera son nom.

De chaleureux applaudissements ont prouvé à Mlle Juana combien a été grand le succès de sa première campagne. La véritable place de cette charmante artiste est bien à l'*Eldorado*, où elle peut faire apprécier comme il convient, dans des œuvres de choix, toutes les richesses de son magnifique organe. Mlle Juana interprète, pour son retour, deux de ses meilleures créations : *Naples*, de M. Alfred d'Hack, et *A ton bras*, polka de M. Riefler.

Depuis quelques semaines aussi était revenue Mlle Bonnaire, cette reine de la chanson comique, dont l'éloge n'est plus à faire, et dont le nom est comme un synonyme de gaîté et de bonne humeur. Mlle Bonnaire, toujours fêtée, passe en revue ses dernières créations avant de lancer ses nouveautés de l'Hiver.

A côté de ces « étoiles » voici le défilé des comédiens et des chanteurs : M. Gaillard, délicieux dans ses divers rôles d'opérettes, M. Ducastel, désopilant de niaiserie savante et de bêtise calculée, dans ses chansonnettes excentriques, M. Victorin Armand, qui, habile diseur de vers, sait :

« Passer du grave au doux, du plaisant au sévère, »

puis MM. Mathieu, Hurbain, Velly et Antony, — un nouveau venu qui tient ses promesses.

Citons, pour terminer, Mme Louise Roland, toujours gracieuse sous le travesti, et quelques jeunes débutantes.

L'*Eldorado* annonce, après la reprise du *Concierge gicide* de MM. Milher et Numès, *Zizi*, opérette de MM. Siégel et Philibert, musique de M. Chassaigne.

Ce n'est pas fini de rire, comme vous voyez!

FERNAND MOVEL.

Scala.

Samedi a eu lieu la première représentation de *Quand la Mariée est trop belle*, opérette en un acte, de MM. Jules Warner et Lucien Rouland, musique de M. Clairville fils. Cette charmante opérette a fait une révolution à la SCALA, où on ne représente ordinairement que des pièces écrites spécialement en vue du concert, avec une quantité de scènes à effets, où le gros sel et la bouffonnerie tiennent lieu de scénario.

Dans cet acte, les auteurs ont mis en scène avec beaucoup de talent une morale qui est le titre de la pièce : Il ne faut jamais se plaindre *Quand la mariée est trop belle.*

Les applaudissements qui ont acclamé le nom des auteurs, prouvent que nous ne nous étions pas trompés en annonçant une pièce des mieux écrites, et digne de la scène d'un de nos théâtres de genre.

La musique est charmante, jamais M. Clairville n'a été mieux inspiré, et de toutes les partitions que nous avons entendues de lui, à la Scala, nous pouvons lui affirmer que celle de *Quand la mariée est trop belle* est la meilleure.

Nous adressons nos félicitations à MM. Bérod, Paul Bert, Mmes Heuzé et Blockette, qui ont interprété la pièce d'une façon irréprochable.

Grâce aux nombreuses améliorations apportées par la nouvelle direction, le public revient peu à peu aux FOLIES SAINT-MARTIN, dont la mauvaise organisation de l'ancienne gérance lui avait fait perdre le chemin. Il faut avouer que M. Nicolle n'épargne rien pour s'attirer la sympathie des spectateurs, car, chaque jour, de bons artistes viennent renforcer la troupe suffisamment bien composée de ce concert.

Parmi les nouveaux engagements dont il faut féliciter la direction, nous citerons celui de Mlle Worton, la fine diseuse de la SCALA, et celui de Mme Rivoire, l'excellente comique excentrique, qui s'est fait connaître sur les différentes scènes où elle a paru.

M. Pissarello continue avec succès sa série d'acrobaties musicales ; la scène grotesque de patinage dans laquelle il joue du violon en artiste consommé, lui est redemandée chaque soir.

M. Casabon et Mme Darbel se partagent de nombreux applaudissements dans les duos du grand répertoire.

Nous remarquons aussi Mlle Djelma, une jeune créole, qui chante *Ma Savane* et *Bambouli Bamboula!* avec succès.

Les exercices acrobatiques des petits Godart font grand plaisir, chaque soir le public les rappelle plusieurs fois.

Cette semaine, *la Corde sensible* a été fort bien interprétée par MM. Alberti, Denizot ; Mmes Lacroix et Roger. Nos compliments à M. Alberti, qui est un *Califourchon* très réussi.

Ce soir : reprise de *En classe Mesdemoiselles*, pièce à grand spectacle, qui sera interprétée par toute la troupe.

Mlle Worton débutera dans *les Jurons de Cadillac*, avec M. Alberti dans le rôle du capitaine.

Dans notre première chronique des FOLIES SAINT-MARTIN, une erreur du programme nous a fait citer M. Vassor, comme faisant partie de la troupe, et obtenant beaucoup de succès. C'est de M. Danvin, jeune comique, genre Libert, dont nous avons voulu parler.

Ce soir, 4 septembre, réouverture du CONCERT DU XIXme SIÈCLE, rue du Château-d'Eau.

MM. Debailleul, Ouvrard, Legrand et presque tous les artistes de la saison dernière sont engagés pour cette année.

Tout en regrettant le départ de M. Villemer, nous souhaitons la bienvenue au nouveau régisseur, M. Battaille, qui s'est fait apprécier depuis longtemps au CONCERT EUROPÉEN, comme excellent metteur en scène et comme artiste distingué.

Un meilleur choix ne pouvait être fait par la direction, pour donner un digne successeur à M. Villemer.

ALFRED BERTINOT.

L'abondance de copie nous oblige de remettre au prochain numéro, les comptes-rendus du CONCERT PARISIEN et des FOLIES-RAMBUTEAU, qui ont fait leur réouverture samedi dernier.

A. B.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Le jeudi 26 août, l'*Union parisienne* donnait, 3, *rue du Petit-Pont*, une soirée extraordinaire. Malgré la chaleur tropicale qui se fait sentir en ce moment, un public nombreux avait répondu à notre appel, ce que nous prenons, pour la Société, comme une considération et comme une preuve que nos efforts constants ne sont pas vains. — La saison d'hiver nous le prouvera davantage.

Complimentons d'abord MM. *Sutter* et *Letirand*. Le premier nous a dit le *Petit Paul*, de *Victor Hugo*, avec sentiment ; j'ai vu pleurer plusieurs dames, c'est le meilleur éloge que je puisse adresser à notre bon camarade *Sutter*.

Letirand a été, comme toujours, excellent diseur et très énergique, dans une satire intitulée : *Bas le masque*. Comme critique, je dirai que l'œuvre de M. *Aupto* n'était pas à la hauteur du talent de *Letirand*. Le poisson était passable, la sauce succulente, on s'en léchait les doigts... tellement on applaudissait.

Nos compliments bien sincères au sympathique romancier *Duclos*, qui sait toujours être agréable et qui ne sait jamais refuser d'être en même temps très obligeant.

Mlle *Marie* a dit : *Laissez-moi*, une chanson genre *Bonnaire*, elle a été fort applaudie... Mais je pense que Mlle *Marie*, qui est encore bien jeune et qui a l'air fort distinguée, risque de se tromper en glanant dans le répertoire de Mlle *Eléonore*.

Son récit, à la seconde partie, valait beaucoup mieux, et le succès qu'elle a remporté au concours de l'Alhambra prouve, ou plutôt confirme mon dire.

Nous féliciterons également tous nos habitués, surtout mon vieux jeune camarade *Moumoute*, intarissable de verve et d'entrain. Puis Mme *Adèle*, qui ne peut pas être inférieure, toujours gaie, voix timbrée, diction parfaite ; bref, on la connaît. — Un mot sur la pièce finale : *Pauvre Jacques*.

Par cette chaleur la pièce a paru longue.

A part cela les rôles ont été bien tenus. M. *Desfossez* père, surtout, puis l'ami *Quélin* qui, dans un rôle insignifiant, a su se réussir une tête de l'emploi, ce qui a été d'un fort bon effet.

Mme *Desfossez* a très bien été, mais je dois laisser en dernière ligne MM. *Jack* et *Desfossez* fils.

LÉO TOSTAIN.

L'*Union française*, 3, rue du Petit-Pont, a convié ses visiteurs, le 28 août, à une soirée dansante. Le vice-président, avec son amabilité habituelle, a fait les honneurs de la Société à ses invités. On s'est franchement amusé. Nos compliments aux commissaires, MM. Dumont et Dorr. Une petite critique à l'ami Pradel, le pianiste.

Pourquoi n'a-t-il joué qu'un quadrille ? Son répertoire, en fait de quadrilles, est-il limité à ce point-là.

Le dimanche, 29, première représentation à ladite Société : *Un beau-père pas bête*, joué par M. Richard,

Mlle Berthe, et un sociétaire dont le nom m'échappe. A défaut de talent, beaucoup de bonne volonté.

QUÉLIN.

Dimanche, 4 septembre, réouverture des soirées de la Société *Dramatique de récréation*, 50, rue Fabert. Cette Société a profité des vacances de l'été pour faire mettre la salle et la scène complètement à neuf; c'est sûrement la plus coquette et la plus confortable des salles des Sociétés lyriques.

L'association Littéraire et Musicale, réouverture dimanche 5 septembre; matinée SALLE DE LA PÉPINIÈRE, à une heure précise, *rue de la Pépinière*.

CHOSES & AUTRES

Dans sa séance du jeudi 2 septembre, les membres du syndicat de la *société des auteurs, compositeurs et Editeurs de musique* ont procédé au remplacement de M. Rollot, agent général révoqué, M. Victor Souchon a été élu agent général. Nous félicitons les membres du syndicat de cet heureux dénouement. Tous nos compliments à notre ami Souchon; le plus grand éloge que nous puissions faire de lui est de dire qu'il a été choisi sur 19 candidats, et nommé par 9 voix sur 12 votants.

TREIZIÈME CONCOURS MENSUEL.

Ouvert du 20 août au 20 septembre.

Nos abonnés seuls ont droit d'y prendre part, avec une chanson de six couplets au plus, avec ou sans refrain.

Nous publierons, en même temps que la pièce qui aura obtenu le 1er prix, une petite notice et le portrait de l'auteur, s'il y consent.

Qui ne connait, à Lyon, Sarrazin, lequel parcourt les cafés et brasseries de la ville en vendant des olives?

Jean Sarrazin est d'origine dauphinoise; poète à ses heures, il vient de publier un charmant recueil de poésies intitulé : *Trait-d'Union*.

Voici une fleur que nous cueillons dans le *Trait-d'Union*, poésie de Jean Sarrazin :

PRENDS CE NID

Tu me dis souvent : pour te plaire
J'irais prendre une étoile aux cieux.
Ce noble élan est précieux
Au cœur de ta petite Claire.

C'est le jour d'être audacieux :
Au lieu de l'étoire polaire,
Prends ce nid, qu'un rayon éclaire
Dans ces rameaux silencieux.

Ton désir est cruel, mignonne !
Vois l'heureuse mère qui donne
La becquée à chaque petit.

Ce rapt rendrait sa vie amère,
Tu sauras, quand tu seras mère.
Par le berceau ce qu'est le nid.

(Le Moniteur de Lyon.)

La Direction de la *Muse républicaine* ouvre, pour 1880, deux Concours poétiques.

1° — CONCOURS DUPONT DE L'EURE

« SA VIE, SON ŒUVRE, SON CARACTÈRE. »

Il sera décerné, s'il y a lieu, trois médailles :
Au 1er prix, une *médaille de vermeil.*
Au 2e prix, une *médaille d'argent.*
Au 3e prix, une *médaille de bronze.*

Il y aura en plus : *trois mentions très honorables*, et *six mentions honorables.*

Chaque composition devra compter 14 vers au moins et 80 au plus.

2° — CONCOURS DE CHANSON

Nous mettons au concours : *une Chanson démocratique et philosophique* (franc-maçonnique, libre-penseuse ou anti-cléricale, *ad libitum*).

Les Chansons présentées devront être inédites, légalement irréprochables, et mises sur un air populaire ou bien connu; elles comprendront de 3 à 5 couplets.

Pour ce Concours, il sera également décerné, s'il y a lieu, *trois prix* (médailles vermeil, argent et bronze), *trois mentions très honorables* et *six mentions honorables.*

Les trois œuvres couronnées seront publiées dans la *Muse*, et la question de réunir en recueil toutes les Chansons soumises au jury sera mise à l'étude.

Les concurrents de l'un et l'autre Concours sont tenus de souscrire à un exemplaire du volume de la *Muse* de 1880, et joindront à cet effet à leur manuscrit un mandat-poste de 5 francs.

Les Concours, ouverts le 14 juillet, seront clos le 30 septembre.

Les envois devront être parvenus pour cette date à Evreux, à l'adresse du Directeur de la *Muse républicaine*, M. Boué (de Villiers):

Chaque pièce sera signée d'une devise, avec pli cacheté contenant les noms et adresse de l'auteur, avec la devise répétée.

Nous avons encore reçu des réclamations, constatant des irrégularités dans la distribution de notre dernier numéro. Nous ne saurions trop recommander à nos abonnés d'adresser *directement* leurs réclamations à M. Cochery, ministre des postes et des télégraphes, à Paris.

Beaucoup de nos acheteurs au numéro se plaignent de ne pas trouver La CHANSON dans leur quartier; nous les prions instamment de la réclamer chez tous les libraires, marchands de journaux et dans les kiosques. Souvent les marchands oublient de la mettre en étalage, ou les porteurs négligent d'en faire le dépôt; nous recommandons à tous ceux qui s'intéressent à LA CHANSON de la demander partout et de nous signaler les endroits où l'on aurait omis de la déposer.

LA CHANSON doit se trouver partout dès le samedi matin.

Le Directeur-Gérant : A. PATAY.

Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Cie, 6, rue Martel.

3e ANNEE. — No 18. 10 CENTIMES. 12 SEPTEMBRE 1880

LA CHANSON

Directeur-Gérant.
A. PATAY

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction
MAXIME GUY

Annonces, la ligne... 1 »
Réclames, — 2 »

La chanson, comme la baïonnette est une arme française.
J. CLARETIE.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............ 6 fr.
» six mois........... 3 »
Etranger, un an............ 8 »

SOMMAIRE :

GALERIE DES CHANSONNIERS : FAVART

Favart naquit le 3 novembre 1710, à Paris, où son père exerçait la profession de pâtissier, ce qui ne l'empêchait pas de tourner agréablement le couplet, à ce que la chronique assure, car aucun de ces couplets n'est arrivé jusqu'à nous. C'est au père de Favart que l'art de la pâtisserie doit l'invention de l'échaudé, invention qui lui avait procuré une petite fortune.



Favart reçut une éducation assez soignée et témoigna, tout jeune encore, de grandes dispositions pour le théâtre : ce n'est que malgré lui, après la mort de son père, qu'il mit momentanément la main à la pâte. A l'âge de vingt ans il avait déjà donné au public plus de pièces qu'il ne comptait d'années. — Mais ces pièces, considérées par leur auteur comme n'ayant aucune importance, ne furent jamais imprimées et les manuscrits passèrent tous par le four du pâtissier.

Favart ne fut jamais un chansonnier dans l'acception vraie de ce titre, mais plutôt un coupletier, car, à très peu d'exceptions près, celles de ses chansons que nous connaissons ne sont le plus souvent que des couplets extraits de ses pièces de théâtres. Beaucoup de ses refrains ont joui d'une grande vogue dans leur primeur, ils se chantaient en famille, après le repas ; jamais d'indécence ni d'immoralité. A peine quelquefois un mot ou une pensée amène le sourire sur les lèvres, mais pas plus. — De la grâce, du naturel. voilà Favart, c'est rarement maniéré et presque toujours charmant, comme dans cette ariette :

Un cœur tout neuf
Est comme un œuf
Que l'amour couve sous son aile,
En l'animant
Tout doucement
Par une chaleur naturelle.

Le temps viendra
Qu'il éclora
Ce joli petit cœur de fille.
Il en naîtra
Le désir,
Le plaisir,
Comme un petit oiseau qui sort de sa coquille.

Favart était un travailleur, il a composé un très grand nombre de pièces, tant pour les théâtres de la foire que pour celui de l'Opéra-Comique. Pendant quarante ans ses succès furent peu interrompus. Les principaux sont : *les Trois Sultanes*, *Ninette à la cour*, *la Chercheuse d'esprit*, *la Belle Arsène*, *l'Anglais à Bordeaux*, etc. Cette dernière, qui fut représentée le 14 mars 1763, fut un triomphe pour son auteur. Bachaumont nous apprend qu'à la deuxième représentation Favart, qui désirait ne pas se montrer au public, y fut contraint : « *Le pauvre diable a été traîné par deux comédiens sur le théâtre et y a reçu, malgré lui la bordée des applaudissements du public.* » La pièce fut bientôt jouée à la cour, et son auteur gratifié d'une pension de mille francs. Heureux Favart, à la même époque on brûlait *Emile*, et Rousseau était forcé de s'expatrier pour éviter la prise de corps.

Cependant Favart ne fut pas toujours heureux durant sa longue carrière. Cette nature délicate et droite dut au contraire éprouver des souffrances réelles, de par sa femme qui l'aimait cependant beaucoup. C'était une charmante actrice avignonnaise qu'il avait épousée bien qu'elle fût plus jeune que lui de dix-sept ans. Voici les faits :

Quand les comédiens français, ligués contre les comédiens de l'Opéra-Comique, obtinrent la fermeture de ce dernier dont Mme Favart était l'étoile, Favart se trouva sans emploi et, ne sachant que faire, il accepta de suivre, en qualité de directeur de troupes théâtrales, le maréchal de Saxe qui avait mis le théâtre dans ses plans de campagnes, sachant que la gaîté dans l'armée c'est la santé du soldat. Et puis il y avait là Mme Favart ! Le brave Favart, ne soupçonnant rien des intentions du maréchal, partit joyeux emmenant avec lui sa troupe et sa femme.

Entre deux batailles on jouait la comédie, c'était charmant. Mais Mme Favart était de plus en plus jolie, et le maréchal, connu pour ses exploits amoureux ne l'avait pas fait venir pour le seul plaisir de la regarder. C'était vers 1745.

Maurice de Saxe dépeignit d'abord sa flamme, d'une façon toute cavalière, à la jeune Mme Favart. Elle n'avait guère que dix huit ans, et le maréchal en avait quarante-neuf. L'attraction n'était pas puissante pour elle. Puis il y avait là un mari relativement jeune et aimant qui surveillait. Aussi le vainqueur de tant de batailles dut cette fois se déclarer vaincu ; alors il joua l'amoureux et... n'obtint pas plus de succès. Les soupçons du mari était éveillés, pour soustraire sa femme aux obsessions de son amoureux de rencontre, il l'envoya successivement à Bruxelles, puis à Paris, où son vrai talent de comédienne lui ramena la vogue des premiers jours.

Pendant ce temps, le pauvre Favart se morfondait au camp, près du maréchal, qui lui faisait froide mine, et bientôt lui retira sa protection, car il s'apercevait que ce drôle de mari ne voulait à aucun prix devoir sa fortune à son déshonneur. Aussi dut-il bientôt quitter l'armée. Il avait des envieux qui guettaient ce moment pour lui faire un mauvais procès, et qui surent, à force d'intrigues, obtenir contre lui une prise de corps. En même temps une lettre de cachet l'atteignait, on n'a jamais su pourquoi. Il est visible qu'il y avait dans tout cela la main sale de l'hydropique amoureux évincé, Maurice de Saxe. Favart se sauva, et quand sa femme voulut quitter Paris pour aller le rejoindre, elle fut arrêtée en route de par une autre lettre de cachet : on l'interna successivement dans deux couvents.

Pendant ce temps, le pauvre Favart vivait à Strasbourg, caché dans une cave, où ils peignait des éventails pour vivre. Il tomba bientôt malade. C'est alors que Mme Favart, accablée de dégoût et d'ennui, de guerre lasse, et sachant bien la source de toutes les calamités qui les poursuivaient, Mme Favart ne trouva pas d'autre moyen pour sortir de cette situation, que de se rendre à l'ennemi. Faut-il maudire, faut-il admirer ? en tous cas, c'est un bien triste dénouement pour ce vaudeville mélodramatique.

Tous deux recouvrèrent alors la liberté, mais le charme était détruit, et le bonheur impossible. Chaque fois que ce brave Favart regardait sa femme, il devait voir le maréchal et le voir entouré de toutes ces joyeuses drôlesses d'alors, dont les faciles conquêtes lui valaient une réputation pornographique si enviée de ses pareils, et l'âme tendre et délicate du pauvre poète ne devait-elle pas saigner en voyant dans ce groupe malsain, celle à qui il avait voué tout son amour, toute sa vie. La mort de Maurice de Saxe arriva peu de temps après, Favart se crut un peu vengé ; néanmoins il n'avait plus pour sa femme qu'une indifférence amicale. Aussi, quand on prétendit que l'abbé Voisenon était son collaborateur en partie double, il laissa dire sans beaucoup se préoccuper de ce bruit. Etait-il fondé ? La femme qui n'avait pas craint de se vendre au soldat, pouvait bien se donner au prêtre. Mme Favart mourut le 21 avril 1772, elle avait quarante-cinq ans. Et pendant vingt ans que Favart lui survécut, il parla d'elle avec regret et bonté ; il avait pardonné à la mort ce qu'il n'avait pu pardonner à.... la faiblesse. Il écrivit alors très peu et vécut dans la retraite. Béranger qui a vu Favart à quatre-vingt ans, dit que c'était un imposant vieillard. Il mourut dans la petite maison qu'il habitait depuis longtemps à Belleville, près Paris, le vendredi 17 mai 1792. Il fut enterré dans son jardin où sa tombe se voyait encor il y a quelques années. EUGÈNE BAILLET.

NOTA, Cette notice est extraite de *l'Anthologie de la Chanson française depuis le commencement du dix-huitième siècle jusqu'à nos jours*, par Eugène Baillet.

Cet ouvrage, écrit sur un plan entièrement nouveau, sera tiré à petit nombre. Nous annoncerons très prochainement les conditions de la souscription et la mise en vente à notre librairie. A. P.

LE PRIX DE LA ROSE

Vous qui cherchez à mériter
Le prix qu'on donne à la sagesse,
Il est bon de vous réciter
Plus d'un exemple de faiblesse.
On croit pouvoir tout éviter,
Trop confiante est la jeunesse ;
Eh bien, eh bien,
Vous verrez à quoi l'on s'expose,
Jeunes filles, songez-y bien ;
Il ne faut qu'un rien,
Un petit rien, un petit rien,
Pour perdre le prix de la rose.

Pour prendre un nid levant les bras
Sur ses deux pieds Lison se dresse,
Lucas qui voit son embarras
La fait sauter avec adresse;
Grand merci, dit-elle à Lucas...
On condamna sa politesse,
Eh bien, eh bien,
Vous voyez à quoi l'on s'expose,
Jeunes filles, songez-y bien,
Il ne faut qu'un rien,
Un petit rien, un petit rien
Pour perdre le prix de la rose.

Lise en dansant rompt son lacet,
De ses deux mains elle se cache;
Jeannot rapproche son corset,
En soupirant il le rattache,
Et de même elle soupirait.
Elle eut tort... il faut qu'on le sache.
Eh bien, eh bien,
Vous voyez à quoi l'on s'expose,
Jeunes filles, songez-y bien ;
Il ne faut qu'un rien,
Un petit rien, un petit rien,
Pour perdre le prix de la rose.

On dit qu'il revient un esprit
Chez la grand'mère de Nicette ;
Toute la nuit il fait du bruit,
Le voisinage s'inquiète.
Nicette a grand' peur... mais sourit ;
Un sourire est un interprète.
Eh bien, eh bien,
Vous voyez à quoi l'on s'expose ;
Jeunes filles, sachez-le bien,
Il ne faut qu'un rien,
Un petit rien, un petit rien,
Pour perdre le prix de la rose.

La faible rose, bien souvent,
Malgré tout l'art du jardinage,
Quand elle est exposée au vent
En reçoit un cruel dommage.
Ainsi maint ouvrage en naissant
Ne peut résister à l'orage.
Eh bien, eh bien,
Vous voyez à quoi l'on s'expose ;
Jeunes filles, sachez-le bien,
Il ne faut qu'un... rien,
Un petit rien, tout petit... rien,
Pour perdre le prix de la rose.

FAVART.

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE ET LYRIQUE DU CAVEAU

Banquet du 3 septembre.

L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glaces pour les membres du Caveau, fidèles quand même au culte de la déesse Chanson. Vingt-deux productions inédites ont été présentées au banquet de septembre, chiffre éloquent pour qui tient compte de la température excessive et des vacances presque générales.

C'est toujours avec un étonnement joyeux que j'écoute le toast traditionnel. Le président Grangé s'en tire chaque fois d'une façon très ingénieuse. Sa comparaison du toast avec l'hydre de Lernes, aux têtes sans cesse renaissantes, a produit, l'autre soir, un grand effet comique.

Suprême écho des *Mots donnés* : MM. Montariol, Echalié et Fouache célèbrent *Sèvres*, *Versailles* et *Marly-le-Roy* ; — érudition et verve égales.

La première chanson de Duprez, *Je ris par curiosité*, a fait plaisir; la seconde *Les pieds de Madeleine*, m'a paru d'une forme moins heureuse.

M. Garaud, que j'ai bien involontairement oublié dans mon précédent compte-rendu, avait envoyé sous ce titre : *Comme on dégringole*, l'histoire d'une fille de plaisir racontée par elle-même ; ses couplets ont été justement applaudis. *La Canicule*, récit chanté d'une tournée dramatique, par M. Saint-Germain, a obtenu le même succès.

Charles Vincent a opéré sa rentrée avec une chanson intitulée *la Forme* qui est, en même temps qu'une inspiration tantôt vigoureuse tantôt plaisante, une leçon de linguiste expert.

On lira, dans ce numéro, les fins couplets de M. Grangé, *Enfer et Paradis*, d'un fond original et d'un forme irréprochable.

M. Duvelleroy n'y va pas de main morte; *le Voyage des trois Présidents à Cherbourg* lui a fourni le sujet d'une satire très mordante et fort bien traitée, mais dont la conclusion naturelle n'est pas celle que voulait tirer l'auteur. Si Cherbourg accueille le chef de la République avec le même enthousiasme qu'elle accueillit jadis les Bourbons, les d'Orléans et les Napoléons, le tort en est d'abord à Cherbourg, et la question de savoir lesquelles de ses acclamations anciennes ou nouvelles avaient raison, n'est pas précisément élucidée.

MM. Bourdelin, Ripault et Jullien ont mis beaucoup de sentiment dans *Sachons vieillir*, *Ma dernière chanson* et *le Rendez-vous de Lise*. Le sentiment est aussi le caractère distinctif de la chanson de M. Montariol, *Je t'aime*, mais un sentiment plus large et d'une très louable philosophie, puisque la déclaration du poète s'adresse à l'humanité.

Avec MM. Petit, Adeline, Echalié, Roy et Fénée, la gaîté, le sous-entendu, la satire d'actualité reprennent leurs droits. *Les Petits Cochons*, *Ça n'est pas embarrassant*, *la Leçon d'Amour*, *C'est trop court*, *Mon p'tit frère*, *Un vieux proverbe*, sont autant d'œuvres pleines d'esprit et d'entrain.

Je mentionnerai, pour être complet, la chanson que j'ai dite à mon tour, et que les membres du Caveau ont gracieusement accueillie : *la Reconnaissance est un mot.*

Très bonne soirée, au total, où tous les genres étaient bien représentés, et qui clôture brillamment la série des banquets d'été.

L.-HENRY LECOMTE.

ENFER ET PARADIS

Air : *Vaudeville des deux Edmond*

Dans les désirs user sa vie,
De l'ambition, de l'envie,
Sentir les étreintes de fer,
 Voilà l'Enfer ! (*bis*)
A vingt ans, narguer la détresse,
Près d'une gentille maîtresse,
Vivre d'amour dans un taudis,
 Voilà le Paradis !

Les bals, les concerts, les spectacles,
De la mode ces réceptacles,
A Paris, pendant tout l'hiver,
 Voilà l'Enfer !
Mais, l'été, loin de tout tapage,
Au sein d'un rustique cottage,
Cultiver ses fleurs, ses radis,
 Voilà le Paradis !

Mettre une rage sans égale
A poursuivre une martingale,
Risquer son or sur rouge ou pair,
 Voilà l'Enfer !
Sans désirer être plus riche,
En famille, à deux sous la fiche,
Faire un boston, tous les jeudis,
 Voilà le Paradis !

Pour les acteurs, race damnée,
Répéter toute la journée,
Sans qu'un congé leur soit offert,
 Voilà l'Enfer !
Mais enfin, pour prix de leurs peines,
Par l'orchestre et les avant-scènes
Si, le soir, ils sont applaudis,
 Voilà le Paradis !

Les orages parlementaires,
Les décrets de nos ministères,
Mettant tout le pays en l'air,
 Voilà l'Enfer !
Mais, après tant d'inconséquences,
Quand la Chambre prend ses vacances,
Pour les bourgeois ragaillardis,
 Voilà le Paradis !

Toujours grondé dans son ménage,
Paul, qui loge au cinquième étage,
Me disait : « Mon foyer, mon cher,
 « Est un Enfer
« Par bonheur, parfois, en cachette,
« Je puis descendre chez Nichette ;
« L'entre-sol où je me gaudis,
 « Voilà mon Paradis ! »

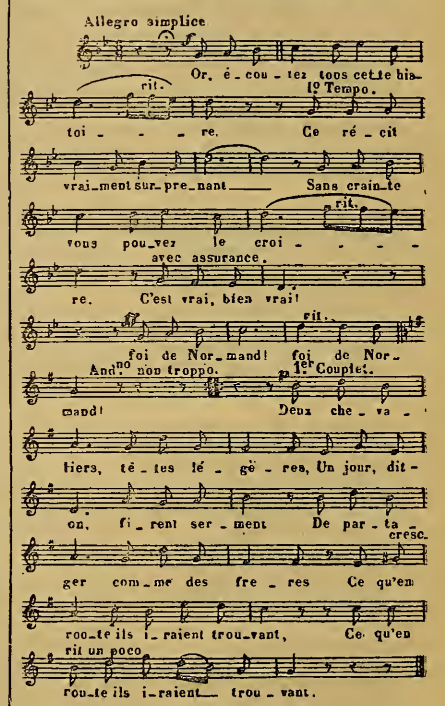
Sans cesse en butte à la critique,
Le métier d'auteur dramatique,
(Et j'en puis parler en expert)
 C'est un Enfer !
Mais, oubliant les algarades,
Auprès de vous, chers camarades,
Quand reviennent nos vendredis,
 Je suis en Paradis,
 Voilà mon Paradis !

Eugène Grangé,
Président du Caveau.

LE SERMENT

(Légende)

Paroles de Marc Thezeloup, Mus. de Ach. Dupont.



Satan qui venait de tournée,
Pour leur malheur les entendant,
« Ah ! dit-il, jeunesse insensée,
Je vous tiens, ah ! le bon serment ! »

Sous les traits de gente Isabelle,
Au détour du chemin, Satan
Paraît ! A l'aspect de la belle,
Bien loin s'envole le serment.

Chacun veut pour lui tant de charmes,
On conteste, et flamberge au vent !
Ses coups s'abattent sur les armes,
Puis tous deux se percent le flanc.

Satan alors, dit la légende,
Aux enfers les portant tous deux,
Pour ces parjures recommande
Des tourments, des tourments affreux.

MORALE

Pour morale de cette histoire,
Tenez toujours votre serment,
Ou jurez, vous pouvez m'en croire,
Jurez, jurez : foi de Normand !

A LUCIEN COLLIN

DOUBLE BALLADE

Espérez, arbres appauvris
Par la longue et triste froidure,
Voici que les nuages gris
S'ornent d'une claire bordure;
La glace, hier épaisse et dure,
Fond sous les feux de l'astre-roi;
Voici renaître la verdure!...
— Madame, ayez pitié de moi.

L'étoile a de tendres souris
Pour le lac tant que la nuit dure;
On entend le cantique épris
Qu'aux roseaux la source murmure.
Actéon songe et sa ramure
Tressaille... Il a revu, je croi,
La chasseresse sans armure!...
— Madame, ayez pitié de moi.

L'Aurore aux regards attendris,
Sur le palais, sur la masure,
Verse l'espoir, baume sans prix,
Et fait à tous bonne mesure;
Du pauvre le chaume s'azure.
Le printemps à qui suit sa loi
Rend le bonheur avec usure...
— Madame, ayez pitié de moi!

Déjà quelques bourgeons fleuris
Au feuillage — charmant augure —
Mêlent leur galant coloris.
Le chêne à l'énorme envergure
Abrite un doux nid qu'inaugure
Un couple d'oiseaux en émoi...
La campagne se transfigure...
— Madame, ayez pitié de moi.

Pour les fronts d'idéal nourris
Qui connaissent l'histoire sûre
Et merveilleuse des péris,
Voici le temps où — sans chaussure —
Sur l'herbe exempte de froissure,
La nymphe, avec un peu d'effroi,
Pose son pied blanc... — ô luxure! —
— Madame, ayez pitié de moi.

L'âge des orgueilleux mépris
Est évanoui. La nature
Baise les cœurs endoloris
Et met un terme à leur torture.
Le doute, cette froide injure,
S'enfuit : les âmes ont la foi...
Je vous aime, je vous le jure! —
— Madame, ayez pitié de moi.

LUCIEN ROULAND.

LA CHANSON DU JOUR

—

LES DUELS

—

AIR : *Bonjour, mon ami Vincent.*

On ressuscite chez nous
La ridicule coutume
Qui veut qu'on paye de coups
L'écart de langue ou de plume;
Donc, chaque matin, ouvrant mon journal,
J'y vois le récit plus ou moins banal
De piètres combats dont, plein d'amertume,
Plus d'un mécontent assume le tort.
Cela fait très bien, l'on en parle fort...
Mais, tant tués qu'blessés, n'y a personn' de mort.

Un gazetier breveté,
Quand bâille sa clientèle,
Lui sert le plat pimenté
D'une bruyante querelle;
Avec un compère aimable et malin,
Dans un bois charmant, par un beau matin,
Il fait de briquets jaillir l'étincelle
Et dicte aux témoins un pompeux rapport.
Cela fait très bien, l'on en parle fort...
Mais, tant tués qu'blessés, n'y a personn' de mort.

Pour conquérir l'électeur,
Le candidat politique,
D'un rival dont il a peur
Vilipende la boutique;
L'affaire s'aggrave, et sur le terrain,
Où les mène un jour le respect humain,
Leurs deux pistolets à système antique
Sur le ciel font feu d'un commun accord.
Cela fait très bien, l'on en parle fort...
Mais, tant tués qu'blessés, n'y a personn' de mort.

Sans trompette ni tambour
Si quelque femme légère
Avec un servant d'amour
Prend la route de Cythère;
Au lieu de fermer sagement les yeux,
Le mari, jetant des cris furieux,
Met l'épée en main, et, gardien sévère,
Sur le maraudeur fond avec transport.
Cela fait très bien, l'on en parle fort...
Mais tant tués qu'blessés, n'y a personn' de mort.

Si par les duels jadis
S'établissait le courage,
Aux pâles bretteurs je dis :
« Vous n'êtes pas de notre âge.
Quoique très naïf, le public français
Ne l'est pas assez pour faire un succès
A ceux qui voudront établir l'usage
De plaisants combats, entr'actes du sport,
Où facilement la satire mord...
Car tant tués qu'blessés, n'y a personn' de mort. »

ORION.

DOUZIÈME CONCOURS MENSUEL
de LA CHANSON

3e Prix.

J'AI L'ESPRIT BISCORNU

Chansonnette

AIR : *Que voulez-vous, j'aim' la tranquillité.*

Certaines gens disent qu'il fait bon vivre,
Que sur la terre on trouve le bonheur!
Ça fait très bien à mettre dans un livre ;
Mais l'affirmer, c'est le fait d'un blagueur !
Ah! moi je dis qu'ici bas la misère
Etend partout son pouvoir absolu;
Que le mal vit, que le vice prospère!
Que voulez-vous ? j'ai l'esprit bircornu.

Les boulevards chaque soir sont splendides;
Quels magasins! Comme ils sont luxueux!
L'or y ruisselle, et les regards avides
Du misérable errent, troublés, haineux!
Pourquoi tant d'or jeté comme en un gouffre?
Pourquoi ce luxe autrefois inconnu?
Ah! mieux vaudrait soulager ce qui souffre!
Que voulez-vous ? J'ai l'esprit biscornu !

De nos lecteurs je vois un très grand nombre
Tressaillir d'aise aux récits de forfaits,
Aux mots d'argot de quelque roman sombre,
Le tout écrit d'un style fort épais.
On s'apitoie au sort de l'héroïne!...
Moi, j'aime mieux,— c'est peut-être ingénu,—
Relire Hugo, Musset et Lamartine.
Que voulez-vous? J'ai l'esprit biscornu !

On fait le drame avec grosse ficelle ;
On doit y mettre un méchant garnement
Qui, plein d'ardeur, poursuit la demoiselle,
Et qui toujours périt au dénouement!
Ah! que de pleurs! C'est comme une rivière
Quand innocent l'amant est reconnu!...
Et bien pourtant, je préfère Molière!
Que voulez-vous ? J'ai l'esprit biscornu !

On voit des gens faire l'idiot rêve
De restaurer l'ancienne royauté,
Droit du seigneur, cachots, potence et Grève,
Le bon plaisir du maître redouté!
D'autres qu'inspire un espoir diabolique,
Voudraient revoir l'empire revenu...
Chacun son goût; j'aime la République!
Que voulez-vous ? J'ai l'esprit biscornu !

Lorsque la mort viendra trancher ma vie,
(Mais le plus tard vaut le mieux, c'est certain!)
Mes bons amis, venez, je vous convie
A mon chevet pour me serrer la main!
A mon départ vous trinquerez, j'espère,
Et pour narguer le grand diable cornu,
Sans pleurs, sans prêtre, en chantant qu'on m'enterre!
Que voulez-vous? J'ai l'esprit biscornu!

L.-MICHEL DESFOSSEZ.

CHRONIQUE DES CONCERTS

Un jour avant sa réouverture fixée au 4 septembre, le concert du XIXe SIÈCLE a donné une représentation extraordinaire, spécialement réservée à la presse.

Réservée à la presse est bien le mot, car nous étions tassés de manière à rendre jalouses les sardines de l'épicier d'en face. Mon thermomètre de poche marquait 48 degrés; ce petit détail me dispense de vous dire qu'il faisait légèrement chaud. Eh bien! malgré ces quelques petits inconvénients, je vous certifie que je ne regrette pas ma soirée.

Faire séparément l'éloge de chaque artiste m'obligerait à répéter trop souvent les mêmes formules; succès immense, nombreux applaudissements, grande ovation, etc. Je vous dirai seulement que tous ont rivalisé d'entrain, et ont obtenu les honneurs du bis. Cependant une mention spéciale pour MM. Debailleul, Ouvrard et Legrand.

A la demande générale, ces trois artistes ont dû redire une autre chansonnette. La charmante Madame Djaly a fait une distribution de petits bouquets, en chantant *Fleurissez-vous*. Inutile de dire que cette attention délicate a fait grand plaisir.

Pour terminer la soirée, *La dame au petit chien* a été enlevée avec beaucoup de brio, par MM. Doff-Lary, Battaille, Helt; Mesdames Gabrielle Delassau et Berthe Dastand.

*
* *

Il est un proverbe qui dit : *Mieux vaut tard que jamais*. Le trouvant on ne peut plus juste, nous nous décidons à donner aujourd'hui le compte-rendu de l'ouverture du GRAND CONCERT PARISIEN, qui a eu lieu le 28 du mois dernier, et que l'abondance de copie nous a empêché de faire paraître plus tôt.

Comme à toutes les réouvertures de ce concert, si habilement dirigé par MM. Valentin er Fournier, la salle était complètement comble, et le public est venu en grand nombre renouveler sa sympathie aux artistes de cet établissement.

M. Teste, Mesdames Albertine Fabre, Demay et Clothilde Satler, qui faisaient partie de l'ancienne troupe, ont retrouvé leur succès de l'année précédente. Les noms de ces artistes sont trop connus pour que nous nous étendions davantage sur l'affection bien méritée que les habitues du CONCERT PARISIEN ont pour eux.

MM. Marquetti, Faralle; Mesdames Dalby, Dubrée et Petit, qui faisaient leurs débuts, ont su du premier coup s'attirer les bonnes grâces et les sympathies du public.

M. Pacra quitte le théâtre pour le concert. L'éloge de cet artiste de mérite n'étant plus à faire, nous constaterons seulement qu'il a obtenu, au CONCERT PARISIEN, le même succès qu'autrefois à l'ELDORADO.

*
* *

En classe, mesdemoiselles, a obtenu un beau succès aux FOLIES-SAINT-MARTIN. Nous annoncerons en même temps les débuts de M. E. Bienfait, l'engagement de M. Fernand Kelm et la grande ovation faite à Mlle Worton dans *les Jurons de Cadillac*.

*
* *

Au 15 courant, la troupe d'hiver de la SCALA sera composée comme il suit : MM. Bourgès, Chaillier, Derame, Brunet, Paul Bert, Aristide Bruant, Bérod et Renard; Mmes Graindor, Patry, Marguerita, Heuzé, Blockette et Domergue.

*
* *

Sous la direction de M. Chéret, BOLÉRO-STAR rouvrira ses portes le 15 courant. Nous souhaitons que

ce concert soit débarrassé de la malechance qui le poursuit depuis sa création. ALFRED BERTINOT.

Nous enregistrons avec plaisir le succès, en province, de nos artistes parisiens. C'est ainsi que nous apprenons que Mlle Pazzotti et M. V. Thise font en ce moment les délices des habitants de Saint-Etienne.

Mlle Pazzotti est toujours la cantatrice à la voix agile qu'on a déjà bien applaudie à l'*Eldorado* de Paris; son succès est continu dans l'air *d'Amour et printemps* et celui du *Sans-Souci*.

Quand à M. V. Thise, il passe sans transition du genre épigrammatique au genre comique, et son entrain chaleureux est partagé par tous les spectateurs. Cet artiste chante très adroitement une originale chanson de L.-Henry Lecomte, et sa nature comique se révèle à l'aise dans *Bibi-Lolo*, *La mère Tampire*, etc. Nous pensons que MM. les directeurs ne laisseront pas s'échapper cet excellent artiste lors de son passage à Paris.

La troupe de M. Bonnardel est parfaitement composée. Un baryton, M. Vasserot, s'y fait spécialement remarquer par sa diction et une voix bien timbrée. M. Lefebvre, Mlles Andréa, Gisors et Mariotte complètent fort bien ce bon ensemble.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Fantaisies-Parisiennes.

Le théâtre des *Fantaisies-Parisiennes* vient de faire sa réouverture avec *le Ménétrier de Meudon*, opéra-comique en 3 actes, de MM. Gaston Marot et Jonathan, musique de Germain Laurens.

Bien que la donnée ne soit pas des plus neuves, cette pièce est très amusante. Quant à la partition, nous partageons, à son endroit, l'appréciation d'un de nos confrères, qui a prétendu que le principal mérite de M. Laurens était d'être doué d'une excellente mémoire.

Parmi les interprètes, nous citerons tout particulièrement Mlle *Landau*, dont la voix chaude et bien timbrée a sa place marquée sur une de nos grandes scènes lyriques; Mlles *Stella de la Mar* et *Denna Bell* complètent du côté du sexe faible un ensemble satisfaisant. M. *Puget* chante finement un rôle qui lui permet de faire ressortir les avantages de sa jolie voix de ténorino, et M. *Denizot* est comme toujours amusant au possible.

L'un des motifs le mieux réussi de la partition, est à notre avis le chœur des pages, parmi lesquels nous avons remarqué le gentil minois de Mlle *Boulenger*, que sa timidité rend plus charmante encore, ainsi que sa camarade Mlle *Diane*.

Trois anciens décors, mais, en revanche, costumes du goût le plus exquis dont le choix fait grand honneur à la direction de M. *Denan*.

MAXIME GUY.

La réouverture du *Cercle Musset* a eu lieu samedi dernier, devant un auditoire encore plus nombreux que de coutume.

Au premier rang des spectateurs, nous remarquons la sœur de Paul et Alfred de Musset, Mme Lardin de Musset, qui vient de donner au Cercle les portraits de ses deux illustres frères.

Avant de commencer la séance, le sympathique président M. A. Durrieu, a prononcé le discours suivant :

Mesdames, Messieurs,

Cette soirée de réouverture du Cercle MUSSET, à l'invitation duquel vous avez si gracieusement répondu, ne doit point commencer sans qu'au nom du Cercle même, son Président ne vous fasse part de l'évènement douloureux qui, depuis la dernière soirée du Cercle, est venu jeter le deuil au fond du cœur de tous les Sociétaires : Paul de Musset, le frère du grand poète; Paul de Musset, l'élégant écrivain qui avait accepté la présidence d'honneur du Cercle; Paul de Musset n'est plus !...

Les deux illustres frères sommeillent ensemble pour l'éternité !...

La mort de Paul de Musset a frappé d'un pénible sentiment de tristesse tous ceux qui l'ont connu; mais, nous, membres d'un Cercle où rayonne le glorieux nom de Musset, nous avons, plus que tous, ressenti cette douleur ! Vous le savez, Mesdames, Messieurs, cette mort fut des plus rapides, et les nombreux amis de Paul de Musset en furent atterrés ! On reste autant surpris de la promptitude avec laquelle fut emporté Paul de Musset que de l'époque même où cette mort eut lieu.

Le 8 mai dernier, le Cercle MUSSET donnait sa dernière soirée, et Paul de Musset se faisait excuser, par lettre, de ne pouvoir y assister.

Le lendemain, 9 mai, la jeunesse des Ecoles, — qui porte dans son cœur le nom de Musset, — donnait, au Trocadéro, une fête splendide, dont le bénéfice devait servir à orner la tombe de l'auteur de *Rolla*;

Et c'est huit jours après cet hommage rendu à la mémoire de son illustre frère, que Paul de Musset succombe !

Le Cercle MUSSET aurait manqué aux sentiments les plus naturels de reconnaissance et d'admiration, s'il ne fût venu aussi se mêler au convoi de l'éminent écrivain.

Une couronne fut déposée, au nom du Cercle, sur la tombe de son Président d'honneur, et, dès ce jour, le Cercle prit officiellement le deuil.

Il ne me reste plus qu'un mot à vous dire, Mesdames, Messieurs, concernant notre premier Président d'honneur, c'est le don superbe que la veuve de Paul de Musset a fait au Cercle par l'intermédiaire de son Président :

Avec une délicatesse exquise, en remerciement de la couronne, faible tribut d'admiration offert par le Cercle à Paul de Musset, Madame Paul de Musset a bien voulu m'adresser, comme Président de ce Cercle, les magnifiques portraits des deux illustres frères.

Au nom du Cercle entier, j'ai répondu à Madame Paul de Musset, en quelques paroles émues, pour lui exprimer les remerciements de tous.

Nous nous proposons, à l'expiration de notre année de deuil, le 17 mai 1881, anniversaire de la mort de notre glorieux Président d'honneur, d'aller déposer sur sa tombe une couronne monumentale, destinée à rappeler éternellement les liens qui nous unissaient à lui. Cette couronne, dont le fond sera de marbre, aura cette simple inscription :

Le Cercle MUSSET, à Paul de Musset.

Si je me suis étendu, Mesdames, Messieurs, sur un sujet qui intéresse tout personnellement le Cercle, c'est que je suis persuadé que le nom de Musset vous est particulièrement sympathique.

Eh bien ! Paul de Musset, mort, c'est la dernière corde d'une lyre magique qui s'est brisée. ... mais dont les doux échos vibreront toujours au fond des cœurs nobles et français.

Après ce discours vivement applaudi, la représentation commence. Nous avons entendu M. Géo, amusant au possible dans *Dérilon-zon-zaine* et dans *Si j'étais roi*.

M. Cordier, très fin dans *Deux sous de pommes de terre frites*, est désopilant danns *Le vin ça ravigole*.

Grand succès pour M. Jalade dans *Chapeau bas devant la Marseillaise*.

Mlles Augustine et Blanche ont eu aussi leur part d'applaudissements. Nous citerons encore MM. Rigoulat, Willaume, Dulac, Saget, Durrieu et Borschneck qui ont rivalisé de verve et d'entrain.

A minuit la séance était terminée, et l'on s'est séparé, se donnant rendez-vous pour le samedi 2 Octobre prochain.

ALFRED BERTINOT.

Dimanche, 5 septembre, *la Lyre Bienfaisante*, 9, Quai Saint-Michel, faisait joyeusement la réouverture annuelle de ses soirées d'hiver.

Comme toujours son président Couvreur a tenu à honneur de fêter nos vieux chansonniers, et il a ouvert la séance par *l'Echo*, de Piton, chanson répétée en chœur par tous les visiteurs. Puis se sont succédé de jeunes et de vieilles chansons dont les refrains ne manquaient pas d'être soutenus par l'auditoire, sur le modèle de la vieille goguette que la *Lyre* cherche à faire revivre.

Pour être sobre, nous citerons seulement quelques noms : le camarade Cognet, qui a exalté les mérites de la *Lyre Bienfaisante*

J'entends la Lyre Bienfaisante
Du plaisir chanter les chansons ;

Mme Louise, dont la voix de soprano nous a fait goûter, d'esprit au moins, les *Dragées de Verdun*; Charles Goullieux, qui nous a fait frémir avec la *Nuit terrible*; Panard, qui a bien interprété Mr *Boileau*, de Georges Baillet et le *Pinceau* d'Adeline; Gouget, de *l'Escholière*, société lyrique du VIe arrondissement nous a dit qu'il regrettait *les Fraises* ; Paul Thouillot, qui nous a charmés avec *Que ne pourez-vous revenir!* Le camarade Alexis a soulevé une explosion d'éclats de rire avec la *Pauvre enfant*, de Colmance, grâce à l'accompagnement fantaisiste de l'ami Mojon, qui a chanté le *Semeur*, avec un accent véritablement convaincu.

Enfin l'épouvantable Osnard a clos la soirée au cri de *Ah! c'te bonne tête!* et le fait est qu'il en a une affreuse (quand il veut !).

En somme charmante soirée, qui promet des visiteurs fidèles pour les dimanches et lundis de cet hiver.

UN VISITEUR ASSIDU.

Le compte rendu de la grande soirée mensuelle des *Gais momusiens*, nous arrivant trop tard pour l'insérer, nous le publierons dans notre prochain numéro.

Il en est de même de la grande soirée donnée le 6 septembre par la *Fantaisie Lyrique*, 166, boulevard Magenta.

L'ouverture de la société *Le Foyer* a eu lieu le dimanche 5 septembre comme nous l'avions annoncé. Nous nous y sommes rendu à 9 h. il nous a été impossible de trouver de la place. Nous pouvons dire cependant que la salle est très coquette, et que les éléments artistiques ne manquent pas à cette nouvelle société.

Les Familles (rue de la Montagne-Sainte-Geneviève 46; président, Mazot) donnent tous les dimanches grande soirée. — Les chanteurs abondent, aussi le public leur fait-il un accueil enthousiaste. M. Huet, des *Epicuriens*, est toujours rappelé dans *Vingt-huit jours*. — Duclos détaille finement un rondeau *inédit*, dont les paroles sont de notre camarade Léo Tostain, et la musique de Bol.

La *Fanfare de Fouilly-les-Oies*, autrement dit le *Lampion de Berluron*, saynette jouée par tous les sociétaires, obtient un franc succès de rire. Parmi les autres chanteurs, citons MM. Nicolas et Hutin, dans le duo de *Me Fontaine et M. Robinet*, et l'ami Adrien qui chante admirablement la romance. QUÉLIN.

Le Comité qui avait pris l'initiative des concours entre les sociétés *Lyriques de Paris*, croyant son mandat expiré, se dissoult néanmoins avant de déposer son maudat il fait appel à MM. les présidents de *toutes les sociétés lyriques* pour former s'il y a lieu un nouveau comité, qui aura a étudier de nombreuses questions importantes pour *l'avenir des sociétés lyriques*.

Une réunion générale aura lieu dimanche 12 septembre salle *Orange*, 11, place de la République, à 2 heures très précises.

MM. les présidents sont instamment priés de s'y rendre ou de se faire représenter.

Lundi 20 septembre, à 8 heures, AUX TILLEULS, 154, rue de Ménilmontant, grande soirée *Dramatique, Lyrique* et *Littéraire*, donnée par MICHEL BORDET, avec le concours d'artistes des *Théâtres* et *Concerts* de Paris.

Concours de poésie: CHANSON, *sujets libres*.

Les pièces seront reçues jusqu'au vendredi soir, 17 courant, chez M. MICHEL BORDET, 143, rue de Ménilmontant. La pièce qui aura obtenu le premier prix sera imprimée dans le journal LA CHANSON; de plus, l'auteur recevra un abonnement d'un an au journal LA CHANSON. Le titre de la pièce et le nom de l'auteur du deuxième prix seront publiés dans le journal, et l'auteur recevra la première année du journal LA CHANSON, un beau volume in-4° broché, offert par M. A. Patay, directeur du journal ; le titre de la pièce et le nom de l'auteur du troisième prix seront aussi mentionnés dans le journal LA CHANSON.

Les lauréats seront proclamés et leurs chansons dites dans la soirée.

Membres du jury d'examen: MM. MICHEL BORDET, EUGÈNE IMBERT, JULES JEANNIN, PERCHET et OPTO.

L'Union Parisienne, 3, rue du Petit-Pont, a dans sa séance du 7 septembre, voté à l'unanimité le transfert de ses réunions et de son siège social, 166, Boulevard Saint-Germain, Café de *l'Abbaye*, près l'Eglise; les soirées auront lieu le *dimanche* et le *jeudi*.

Mardi 14 septembre, deuxième grand concert donné par *Les Amis de la Gaîté de Montmartre*, salle Pichon, 23, rue Ramey.

TREIZIÈME CONCOURS MENSUEL.

Ouvert du 20 août au 20 septembre.

Nos abonnés seuls ont droit d'y prendre part, avec une chanson de six couplets au plus, avec ou sans refrain.

Nous publierons, en même temps que la pièce qui aura obtenu le 1er prix, une petite notice et le portrait de l'auteur, s'il y consent.

Beaucoup de nos acheteurs au numéro se plaignent de ne pas trouver La CHANSON dans leur quartier; nous les prions instamment de la réclamer chez tous les libraires, marchands de journaux et dans les kiosques. Souvent les marchands oublient de la mettre en étalage, ou les porteurs négligent d'en faire le dépôt; nous recommandons à tous ceux qui s'intéressent à LA CHANSON de la demander partout et de nous signaler les endroits où l'on aurait omis de la déposer.

LA CHANSON doit se trouver partout dès le samedi matin.

Le Directeur-Gérant : A. PATAY.

Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Cie, 6, rue Martel.

3e ANNEE. — No 19. 10 CENTIMES. 19 SEPTEMBRE 1880

LA CHANSON

Directeur-Gérant.
A. PATAY

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction
MAXIME GUY

Annonces, la ligne... 1 »
Réclames, — 2 »

La chanson, comme la baïonnette est une arme française.
J. CLARETIE.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............ 6 fr.
» six mois.......... 3 »
Etranger, un an........... 8 »

SOMMAIRE :

GALERIE DES CHANSONNIERS : PAUL DE KOCK



Vers la fin du second empire, quelqu'un ayant proposé de nommer Paul de Kock chevalier de la Légion d'honneur, une polémique très vive s'ensuivit entre les amis et les ennemis de l'écrivain populaire. Les premiers reconnaissaient à Paul de Kock un talent original, vivant et sain ; les seconds tonnaient contre le débraillé de ses œuvres. Grâce au concours inattendu de l'impératrice Eugénie, le parti rigoriste l'emporta, et la boutonnière de Paul de Kock resta veuve de tout ruban, ce qui, d'ailleurs, ne porta aucune atteinte à sa gloire.

Le mot de gloire pourra sembler excessif aux puritains de la critique ; il est simplement exact. Aucun écrivain de ce siècle n'ajoui d'une popularité égale à celle de Paul de Kock, popularité que justifient, selon nous, la vérité de ses observations, la facilité de son dialogue, la drôlerie de ses épisodes, et, quoi qu'on en ait dit, la moralité constante de son but.

Charles Paul de Kock naquit à Passy, le 21 mai 1794. Son père, riche banquier hollandais, était mort sur l'échafaud, et sa mère n'avait dû qu'à son état de grossesse un sursis qui lui sauva la vie.

A quinze ans, Paul entra, en qualité de commis, dans la maison de banque Scherer et Ce. Nourri de la lecture des ouvrages de Ducray-Duménil et de Pigault-Lebrun, il s'essaya bientôt à la confection d'un roman de mœurs. M. Scherer en découvrit le manuscrit au milieu de bordereaux, et congédia le fantaisiste bureaucrate. Paul de Kock se mit dès le lendemain à la recherche d'un éditeur ; il n'en trouva pas, et ce fut sa mère qui paya l'impression de son œuvre de début.

Quoique très remarquable comme essai, l'*Enfant de ma femme* se vendit peu, aucun des libraires chez lesquels on le déposa n'ayant intérêt à le pousser.

Paul de Kock prit alors le parti de travailler pour le théâtre. Les succès qu'il y obtint le mirent en relations avec l'éditeur Barba qui, de compte-à-demi avec son confrère Hubert, publia *Georgette*. Avec ce avec livre, *Gustave*, *Frère Jacques* et *Mon voisin Raymond* qui suivirent, la réputation de l'auteur fut bien tôt établie.

A cette époque intervint, entre Paul de Kock et Barba, le traité qui devait enrichir ce dernier. Fécond autant qu'heureux dans le choix de ses sujets, l'écrivain avait toujours un volume sur le chantier, et chacune de ses œuvres rencontrait le succès. Nous n'entreprendrons pas le dénombrement de tous les ouvrages publiés par Paul de Kock ; ils forment plus de cent volumes in-octavo, et, bien qu'on les ait vendus à des quantités considérables, leur vogue est loin d'être épuisée.

Nous avons indiqué les raisons de ce triomphe continu ; qu'on nous permette d'insister sur la moralité qui, pour tout lecteur impartial, se dégage des livres de Paul de Kock. Il n'en est pas un dont le dénouement n'amène le châtiment du vice et la récompense de l'honnêteté. La fin terrible de *Georgette* est une punition sévère de ses fautes ; *Gustave* montre le danger des folles amours ; *Frère Jacques* contient la condamnation des parents injustes ; *Mon voisin Raymond* est l'apologie complète de la femme vertueuse ; *le Mari, la Femme et l'Amant* prêche la fidélité conjugale ; *Cerisette* montre les bons effets du repentir ; *le Cocu*, lui-même, malgré son titre risqué, est un drame poignant, plein de leçons et de menaces.

La grande qualité de Paul de Kock est la gaîté, gaîté un peu grosse et qui se complaît aux situations scabreuses, mais dont la franchise désarme. Il y joint une science complète de l'âme, une sensibilité vraie, une adresse merveilleuse à se mouvoir par les procédés les plus simples. Il ne lui a manqué, pour faire des chefs-d'œuvre incontestés, qu'un style moins insoucieux de la correction et de l'éclat.

Nous avons dit que Paul de Kock remporta d'abord au théâtre ses premiers succès. Devenu célèbre comme romancier, il ne renonça pas à la carrière dramatique. On cite de lui près de cent cinquante pièces applaudies, mélodrames, opéras-comiques, comédies ou vaudevilles. Ce mot de vaudevilles nous amène naturellement à parler de Paul de Kock chansonnier.

Le premier volume des chansons de Paul de Kock, parut en 1826, sous ce titre modeste : *La Bulle de savon*. On y rencontre des romances, comme *le Chevalier errant*, *Il faut aimer*, *l'Agenda*, *Ma Lisette*, *quittons-nous*, *la Rencontre*, que nous donnons plus loin ; de fins couplets, comme *la Gloire et la Fortune*, *Je n'en suis plus à mon premier amour*, *Elle était si jolie*, *le Baiser de mon fils* ; des stances élevées comme *la Mort du peintre David* ; des gaudrioles, comme *la Fossette*, *la Promenade à âne*, *Cadet Buteux au Jardin Turc*, *la Brouette de Jeannette*. Tous ces titres rappellent aux amateurs autant d'œuvres charmantes où la verve facile le dispute au sentiment, et que l'on chante encore.

Le second volume *Flon, flon, flon, lariradondaine*, publié en 1864 chez Sartorius, est plus faible ; il renferme cependant des chansons pleines d'entrain : *Madame Arthur*, *Le plus souvent*, *Quelle horreur d'homme*, *Le Cerf-Volant*, *La Gaule de Thomas*, *Ma première culotte*, etc., mais là, comme dans les romans de l'auteur, la forme peu soignée nuit beaucoup au fond.

Paul de Kock a composé aussi, paroles et musique, diverses chansonnettes bien connues parmi lesquelles il suffit de citer *l'Anglais en bonne fortune*, *les Concerts-Monstres*, *le Caissier* et *le Maître d'école*. Il a touché comme on voit, à tous les genres de la chanson et figure à plus d'un titre dans notre galerie littéraire.

Paul de Kock mourut en 1872, à Paris, qu'il n'avait voulu quitter ni pendant le siège, ni pendant la Commune. Il fut conduit au petit cimetière de Belleville par une assistance nombreuse et recueillie, qui pleurait un homme de grand talent et un homme de bien ; car — et c'est par ce mot que nous voulons terminer — on chercherait vainement dans l'œuvre considérable de Paul de Kock une parole amère. Il ne fut d'aucune coterie et n'afficha aucun enthousiasme politique. Constamment jeune, naïf et bon, tandis que d'autres prêchaient aux déshérités la rancune et la vengeance, lui, mit sa gloire à leur enseigner les joies intimes et à servir sur leurs tables frugales le pain réconfortant de la gaîté.

L.-Henry Lecomte.

LA RENCONTRE(1)

Air du *Petit Courrier*.

C'est toi, Laure, que je revois !
Combien la rencontre m'enchante !
Voilà bientôt dix mois, méchante,
Que nous avons rompu, je crois.
Vraiment je te trouve embellie
Et mieux qu'au temps de nos amours
Non, tu n'étais pas si jolie
Quand je te voyais tous les jours.

Tu cours à quelque rendez-vous :
Ah ! tu dois tourner bien des têtes !
Allons, conte-moi tes conquêtes,
Et montre-moi tes billets doux ;
De mes amours je veux t'instruire,
Désormais soyons sans détours...
J'en avais moins long à te dire
Quand je te voyais tous les jours.

Entrons chez ce restaurateur,
Tu ne peux refuser, j'espère :
Ce dîner impromptu, ma chère,
Aujourd'hui me semble meilleur ;

(1) Extrait des *Contes et Chansons*, édités chez Barba.

Pour que ton amant te pardonne,
Tu trouveras quelques discours !
Tu me trompais aussi, friponne,
Quand je te voyais tous les jours.

C'est bien ta bouche que voilà,
Et ton sourire plein de grâce !
Mais, Laure, il faut que je t'embrasse,
Pour mieux me rappeler cela.
Dans mes bras il faut que je presse
Cette taille, ces doux contours...
Ah ! j'éprouvais bien moins d'ivresse
Quand je te voyais tous les jours.

Quoi, huit heures sonnent déjà !...
Comme le temps a passé vite !
Pourtant il faut que je te quitte,
Le hasard nous réunira.
Sans nous gêner, ma chère Laure,
De nos plaisirs suivons le cours ;
Surtout, pour nous aimer encore,
Ne nous voyons plus tous les jours.

Ch. Paul de Kock.

L'AMOUR ET L'ARGENT

Air : *Petit bouton d'or.*

Dès que nous sommes nubiles,
Nous obéissons
A deux séduisants mobiles,
Deux vrais hameçons.
Ces puissants maîtres de l'homme,
Sans plus de détour,
C'est, s'il faut que je les nomme,
L'argent et l'amour.

En débutant dans la vie,
Un adolescent
Ne porte pas son envie
Vers le trois pour cent.
Il sait qu'il faut satisfaire
Un goût plus urgent,
Et tout prouve qu'il préfère
L'amour à l'argent.

Bientôt le cœur se repose ;
La société
Voulant qu'on soit quelque chose,
L'amour est dompté.
Apparaît le mariage,
Où maint troubadour
Insère dans son bagage
L'argent sans l'amour.

Voyez la jeune Rosine :
Son ingrat travail
Lui procure pour cuisine,
Du pain frotté d'ail.
Elle demande un peu d'aide
A l'homme obligeant,
Et, de son côté lui cède
L'amour contre argent,

Un type qui n'est pas rare,
Même de nos jours,
C'est bien celui de l'avare,
Odieux toujours.
Devant sa proie il s'enflamme,
Comme le vautour,
Et ressent au fond de l'âme,
De l'argent l'amour.

Celui que rien ne tourmente.
Dur stoïcien,
Qui vit pauvre et sans amante,
S'en trouve très bien.
Ce succès, dont il s'honore,
Est fort engageant ;
Pourtant, l'on recherche encore
L'amour et l'argent.

Montariol,
Archiviste du Caveau.

A Eugène Baillet.

LE VIEUX SONNEUR

Musique à faire.

D'une humble église de la plaine
Mes amis, je suis le sonneur,
Sonneur, je vis exempt de peine,
Et, partant, suis de bonne humeur.
Joyeux comme défunt Grégoire,
Je vis content au jour le jour,
Et passe mon temps tour à tour,
A chanter, sonner, rire et boire.

Et dig din don,
Mon gros bourdon,
Sonne, tonne,
Pour les malheureux
Et pour les joyeux ;
Tonne, sonne,
Allons, fais honneur
A ton vieux sonneur !

Demain, c'est jour de mariage :
Un richard de quatre-vingts ans
Epouse une enfant belle et sage
Qui ne compte que vingt printemps.
On dit dans plus d'une chaumière
Que la petite aime d'amour
Jean-Pierre, un garçon fait au tour ;
Mais ce n'est point là notre affaire...

Et dig din don, etc.

Mais, après la noce, un baptême
De pauvres gens doit avoir lieu.
Cloches nous sonnerons quand même
Pour le nouvel enfant de Dieu.
Afin que tout lui réussisse,
Nous sonnerons sans nul repos
Comme s'il avait payé gros...
Pour nous pauvreté n'est pas vice.

Et dig din don, etc.

De la vieille église la porte
A la tenture de la mort!
Une pauvre enfant, belle et forte
Hier encor, maintenant dort.
Faut-il sonner à perdre haleine,
Ou bien, cloches, faut-il gémir?
L'enfant qui vient de s'endormir
Ne connaîtra jamais la peine.

Et dig din don, etc.

Au jour de fête patronale
Il faudra tant carillonner,
Que l'on n'ait à la cathédrale
Jamais entendu mieux sonner!
Puis, la besogne une fois faite,
Le vieux sonneur, au cabaret,
Devant un broc de vin clairet
S'en ira terminer la fête.

Et dig din don,
Mon gros bourdon,
Sonne, tonne,
Pour les malheureux
Et pour les joyeux;
Tonne, sonne,
Allons fais honneur
A ton vieux sonneur!

Charles PÉAN.

LES TURCOS

Le soleil brûle la route
Et là-haut, sur la redoute,
L'étendard aux trois couleurs
Au gré du vent se balance,
Dominant la plaine immense
Veuve des blés et des fleurs.

L'ennemi s'avance en nombre
Et là-bas sa masse sombre
S'étend, large, à l'horizon...
Les canons creusent la terre,
Sous les bois pleins de mystère
Vibre le son du clairon.

Les turcos vont en silence,
L'œil au guet, avec prudence
Fouillant les recoins du bois,
Au lointain gronde la foudre
Vomissant le fer, la poudre
Par cent bouches à la fois.

Halte-là, les camarades,
Pas trop de fanfaronnades
Grogne bas un vieux sergent,
Voyez-vous ces sombres tâches,
Cent millions de sabretaches!
Ce sont eux... Marche! — en avant!

Et c'est une course folle,
Chacun court et chacun vole
A la bataille — à la mort
Les cuivres sonnent la charge
Et la troupe entière charge
Dans un gigantesque effort.

On est cent — ils sont dix mille!
Mais si leur mort est utile,
Qu'importe à ces vieux soldats!
Et dans la masse mouvante,
Sans broncher, sans épouvante,
Ils vont chercher le trépas.

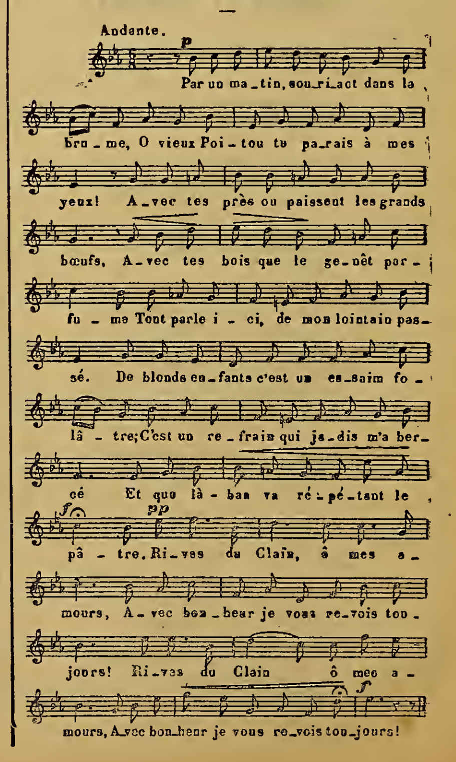
Et la masse se referme
Et les turcos tapent ferme
Mourant, ne se rendant pas;
Tombant comme un héros tombe,
Chacun d'entre eux dans la tombe
En traîne dix sur ses pas!...

Dormez, braves, la victoire
Dans les rayons de la gloire
Enveloppe vos lambeaux;
Et la déesse Bellone
Met, à vos fronts, la couronne,
Les lauriers, sur vos tombeaux!!!

ALBIN SABATIER.

LES RIVES DU CLAIN

Paroles et Musique d'ERNEST CHEBROUX.



Je vous revois, témoins de mon enfance,
Riants coteaux de moi si bien connus,
Prés verdoyants où souvent les pieds nus
J'allai courir, riche d'insouciance.
Doux souvenir, de mon jeune printemps,
Vous rappelez à mon âme attendrie
Bien des bonheurs emportés par le temps,
O sol natal, jamais on ne t'oublie !

Rives du Clain, etc.

Voici Poitiers, ville antique des Gaules,
Voici le Clain dont les eaux de cristal,
Par cent détours, sur un lit inégal,
Paisiblement s'écoule sous les saules.
J'ai bien souvent, lorsque j'étais petit,
Faisant ici l'école buissonnière,
Trouvé de quoi tromper mon appétit,
Dans les mûriers qui bordent la rivière.

Rives du Clain, etc.

De tous côtés, aux bras de leurs bacchantes,
Je vois partir les joyeux vendangeurs ;
Pour le pressoir ils vont sur les hauteurs
Couper la grappe aux perles enivrantes.
Le teint vermeil et la main dans la main.
Ils reviendront lorsque le jour expire,
Chantant l'amour et semant en chemin
Tendres baisers et francs éclats de rire.

Rives du Clain, etc.

Que vois-je au loin? C'est la pauvre chaumine
Où je reçus le jour, où je grandis;
Enfant, j'ai là grignoté le pain bis,
Car on faisait chez nous maigre cuisine.
Puissi-je ici, me trouvant de retour,
Vieux pèlerin, fatigué du voyage,
Me reposer jusqu'à mon dernier jour,
Le vrai bonheur est surtout au village.

Rives du Clain, ô mes amours,
Avec bonheur je vous revois toujours !

Vient de paraitre, chez Paul de Saunière, éditeur, 18, rue des Halles, à Poitiers (Vienne).

CHANSON DU JOUR

LES CONDAMNÉS

Air : *J'ai des souliers, le Christ allait pieds nus*

Des condamnés les cellules sont pleines,
Déjà la mort y jette le frisson.
Faire tomber quatre têtes humaines,
Pour l'échafaud quelle affreuse moisson !
Fatal destin, quoi, sans pitié, tu verses
Au cœur de l'homme un infernal poison !
Ah ! combattons les natures perverses :
Grâce à l'école on ferme la prison.

Quand l'ignorance unie à la misère
Prend la jeunesse et la suit pas à pas,
En lui traçant une sombre carrière,
Vient un délit, un crime, le trépas...
Combien d'enfants, avant la République,
Manquant de classe, erraient à la maison !
L'oisiveté veut une fin tragique :
Grâce à l'école on ferme la prison.

Républicains, combattons l'ignorance,
De l'atelier enseignons le chemin ;
Car le savoir assure l'espérance,
Et le travail un heureux lendemain.

Ah ! puissions-nous, dans une paix divine,
De la justice agrandir l'horizon
Et de nos lois bannir la guillotine !
Grâce à l'école on ferme la prison.

P. BERDOULET.

CHRONIQUE DES CONCERTS

Salle comble samedi dernier, à l'auditoire de la nouvelle troupe d'hiver de la SCALA. La plupart des artistes engagés sont très connus et très aimés du public ; aussi les applaudissements et les rappels ne leur ont pas fait défaut. M. Chaillier a obtenu un beau succès dans sa nouvelle création *La Fleuriste*, chansonnette très originale, qu'il détaille avec beaucoup de finesse, et en s'accompagnant de la guitare. Il a, en outre, été rappelé dans *Tourterette et tourtereau*, ainsi que dans deux autres chansonnettes de son répertoire. Bourgès a créé une nouvelle rengaîne de M. Constant Saclé, musique de Mme Marie Laleu. Cette scie, répétée au refrain par toute la salle, est appelée à remplacer *Tiens ! voilà Mathieu*. Titre de ce chef-d'œuvre littéraire : *Bonjour Cyprien*. Une salve d'applaudissements a acclamé Mme Graindor dès son entrée en scène ; l'excellente diseuse a détaillé deux chansonnettes charmantes : *Mon chapeau des dimanches* et *l'Histoire d'une pomme*. Pichat est très amusant dans ses chansons mêlées de danses ; l'excellent artiste a retrouvé à la SCALA le même succès que l'année précédente. Mlle Marguerita a été très applaudie dans une nouvelle tyrolienne, titre : *La Meunière de Croisy*. Immense succès pour Derame dans ses imitations. Toutes nos félicitations à cet excellent artiste, pour les têtes de MM. Gambetta, Rochefort, Pierre Petit et Emile Zola. Une bonne note aussi à Bérod qui lui sert de compère, et amuse le public, pendant que son camarade prépare ses têtes. Mme Patry fait toujours plaisir, dans les morceaux du grand répertoire. Brunet a obtenu plusieurs rappels dans *Maître Blaguefort*.

Aristide Bruant fera une nouvelle création à sa rentrée. De ce moment, il étudie le... maniement des armes, 28 jours de répétitions. Citons encore Mmes Heuzé Aimée, Liovent, Blockette, Domergue et M. Breton, qui complètent le tableau de la troupe.

En somme, bonne soirée pour tous : pour les artistes, qui ont été bien accueillis, pour le public qui s'est amusé, et enfin pour le caissier de la SCALA qui a dû empiler pas mal de pièces jaunes.

Mille remerciements aux garçons qui, pour ne pas énerver les spectateurs, ont eu la délicate attention de ne pas donner le café trop fort.

Enfin, deux lignes de réclame pour terminer :

Paul Bert doit créer prochainement *Qu'est-c'que vous en dites*, paroles de votre serviteur, musique de M. Clairville fils.

***

L'ALCAZAR D'HIVER a fait sa réouverture samedi dernier. Ayant quitté la Scala un peu tard, quand nous sommes arrivés, la salle était tellement garnie qu'il nous a été impossible de trouver une place. Nous n'avons pu par conséquent assister à la représentation. Le tableau de troupe est composé comme il suit : MM. Libert, Arnaud, Reyar, Henriot, Limat, Hervier, Sulbach ; Mmes Jenny Mills, Elise Faure, Zélie Weil, etc., etc.

Comme on le voit, presque toute la troupe des Ambassadeurs est passée à l'ALCAZAR D'HIVER. A samedi de plus amples détails.

***

Au XIXme SIÈCLE, Debailleul vient de créer une chansonnette qui sera, nous en sommes certains, un nouveau succès pour le sympathique artiste, titre : *L'Amour en prison ;* paroles de M. Villemer, musique de M. Lonati. *La Chanson des clochetons*, de notre collaborateur et ami Lucien Rouland, obtient chaque soir un immense succès. Mme Delassau se fait vivement applaudir dans la chanson du *P'tit abbé*, et dans *la Diseuse de bonne aventure*. Le grand se tord et fait tordre le public avec *Ah! si c'était à r'faire* et avec *Quand je vis Clémentine*. Ouvrard est désopilant dans *J'suis astucieux*, chansonnette nouvelle dont il est l'auteur, et dans *le Marchand de tabac*.

La soirée est coupée par *l'Automne d'un farceur*, comédie du répertoire des Variétés, interprétée par Mme Riquet-Lemonnier et M. Helt.

Une mention toute particulière à l'orchestre qui sous l'habile direction de *L. C. Desormes*, exécute chaque soir, avec un ensemble parfait, diverses ouvertures ou musiques de danse, et qui retrouve au XIXe SIÈCLE le succès qui l'accueillit pendant si longtemps à LA PÉPINIÈRE.

Alfred BERTINOT.

La question des cafés-concerts préoccupe encore une fois l'opinion publique et la presse. Un article du *Rappel* donnait presque comme officielle la nouvelle de mesures restrictives décidées contre ces établissements. L'administration ignore sans doute, ainsi que certains journaux, que depuis quelques années le niveau des cafés-concerts s'est élevé sensiblement. Le bon exemple étant parti de l'Eldorado ce dernier avait certes le droit de riposter aux attaques malveillantes. Nous reproduisons avec empressement la lettre adressée par M. Pitou à M. Flor, rédacteur du *National*, lettre qui rectifie des erreurs graves et place la discussion sur un bon terrain.

Paris, le 5 septembre 1880.

Mon cher Flor,

Votre chronique de samedi : *Romance et chansonnette*, contient, en ce qui concerne l'Eldorado, une erreur, que je vous demande la permission de rectifier.

Vous placez ce concert dans les Champs-Elysées, alors qu'il est situé boulevard de Strasbourg, et vous lui attribuez ainsi une part de responsabilité dans le lancement de refrains « vides et insensés » que vous critiquez très justement.

Il n'y a pas là seulement une différence de latitude, mais surtout une différence de répertoire. Celui de l'Eldorado, s'il n'est pas composé de chefs-d'œuvre, est tout au moins absolument pur de productions dans le genre de celles que vous énumérez. *M. Rupin, de la rue Popincourt*, est consigné à notre porte, toute comme *M. Isidore, de la rue Mogador* ; mais, en revanche, *Petit Paul*, de Victor Hugo, *le Sergent* et *le Clairon*, de Paul Déroulède, ont eu souvent les honneurs de notre scène, qui a entendu également les poëmes de Théophile Gauthier ou d'Edouard Plouvier, alternant avec ceux d'Eugène Manuel et de Jean Richepin.

Vous nous en voudrez moins, mon cher Flor, de ne pas vous rendre l'*Andalouse* de Musset et le *Gastibelza* de Victor Hugo, quand vous saurez que les *Souvenirs d'Italie* (Ainsi, frère, tu t'en reviens) du poète des *Nuits*, et le *Vous rappelez-vous...* du poète des *Contemplations*, mis en musique par Paul Henrion,—dont vous avez précisément cité le nom. — figurent au répertoire de l'Eldorado, en compagnie d'œuvres moins éclatantes peut-être, mais qui méritent pourtant de ne pas être assimilées aux rengaînes dont vous faites spirituellement le procès.

Agréez, mon cher Flor, l'assurance de mes sentiments tout dévoués.

Eugène PITOU,

Secrétaire de la direction de l'Eldorado.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Dimanche, 5 courant, un heureux hasard nous avait conduit salle Pétrelle, et nous avons eu la bonne fortune d'assister à une partie de la soirée offerte à ses nombreux amis, par la Société lyrique : *les Amis de Montmartre*.

Devant un public charmé, nous avons entendu l'interprétation presque irréprochable de quelques morceaux d'un programme très attrayant, ma foi ! et nous mentionnerons au passage MM. Leclère, Durot, Chauvière, Georges et Franqueville, qui certes, possèdent de nombreuses et solides qualités.

Nous ne pouvons guère, aujourd'hui, porter un jugement bien assis sur chacun des membres de cette vaillante phalange lyrique, mais nous nous proposons d'assister à quelques-uns de ses concerts mensuels, et nous pourrons alors distribuer en toute conscience, l'éloge ou le... conseil.

A bientôt, donc!

Salle pleine, le 6 septembre, à la grande soirée mensuelle des *Gais Momusiens*, café Bouret, 44, boulevard du Temple. Parmi les chanteurs nous remarquons : M. Jomain, l'amateur bien connu des sociétés lyriques, qui s'est fait vivement applaudir dans *La femme à Baptiste* ; M. Dufour, l'excellent danseur du concert des *Ambassadeurs* ; M. Richard, qui a obtenu beaucoup de succès dans l'air des *Noces de Jeannette*; Mlle Vallette, la charmante conteuse, Mlles Henriette, Lucie ; Mmes Trotin, Bario ; MM. Camille, Fabre, Brunel et notre ami Métivet, le Capoul des sociétés lyriques, qui s'est fait rappeler plusieurs fois dans *Le bouquet de lilas*, et *Connaissez-vous ma Jeanne*.

Pour terminer la soirée, *Tromb-al-Cazar*, l'amusante opérette d'Offenbach a été jouée d'une façon digne des plus grands éloges, par Mme Limat, M. Limat des *Ambassadeurs* ; nos amis Mounier et André. Nous avouons franchement que l'on voit rarement d'aussi bonnes interprétations dans les sociétés lyriques.

La Fantaisie Lyrique, dont la fondation remonte à peine a une année, et dont les séances ont lieu tous les lundis, à la grande Brasserie Strasbourgeoise, 166, boulevard Magenta, est en pleine voie de prospérité, et ne tardera pas à devenir une des meilleures sociétés lyriques de Paris. A chaque nouvelle représentation, nous constatons avec plaisir le soin toujours croissant, apporté dans la composition du programme, et dans l'ordre d'appel des chanteurs.

La soirée du 6 septembre, a été encore plus brillante que de coutume : MM. Cooper frères, Vaast, Richard, Inderbitzin, Victor et Callebert se sont surpassés ; plusieurs d'entre eux révèlent de bons artistes pour l'avenir. Ces excellents amateurs aspirent sans doute à suivre l'exemple de leur camarade Villé, qui a fait ses premières armes à la *Fantaisie Lyrique*, et qui est maintenant un des premiers artistes du *Concert Européen*.

La charmante Mlle Marguerite a obtenu de nombreux applaudissements dans *Violettes et jeunes filles*. La seule chose que nous reprochons à cette gracieuse demoiselle est de.... ne chanter qu'une fois dans le courant de la soirée, lors qu'elle joue dans la pièce.

La petite Charlotte est tout bonnement désopilante dans *Ils l'ont nommé sergent*.

Le chânt du Coq, comédie en un acte à été parfaitement enlevée par Mlle Marguerite, MM. Lartelier et Inderbitzin.

Il serait injuste de ne pas féliciter le régisseur, pour le bon goût qu'il apporte dans le choix des pièces, et pour son habileté à diriger la scène.

Agréable soirée le 9 septembre, à la grande représentation extraordinaire donnée par les *Enfants de la Gaîté*, au café de la Terrase, 128, rue Saint-Antoine. Après un morceau d'ouverture, exécuté par M. Wolff, élève du Conservatoire, MM. Latour, Lagrange et Massière ont ouvert la séance avec entrain. M. Auguste a débité l'*Avocat des maris*, avec brio, et a obtenu de grands applaudissements. Grand succès pour MM. Huet et Francfort; le premier dans *Chapeau bas devant la Marseillaise*, le second dans le *Siège de Mayence*. Mlle Rachel possède une bonne voix, mais elle ne sait pas en tirer parti, nous lui conseillons d'attendre la ritournelle du piano, si elle ne veut pas chanter faux. M. Ramclet s'est fait applaudir dans *Speech*, et *La dent de sagesse*. cependant, nous demanderons à cet artiste pourquoi il dénature l'air de cette dernière chanson, au point de la rendre méconnaissable.

Les bravos n'ont pas manqué à notre ami Beck qui a chanté le *Botaniste* avec sa verve habituelle. Le président des *Inséparables*, M. Simon, est amusant au possible dans ses imitations d'animaux.

Mlle Jeanne chante très gentiment, et s'accuse avec beaucoup de finesse d'être *Menteuse*. M. Pacra fils a détaillé parfaitement *Devant l'objectif*; ce jeune homme est un artiste de mérite qui a de qui tenir.

Nous citerons encore MM. Marty, Mathias, Rousset, Maurice, Raynot; Mlles Girard, Maria et Anna qui complétaient un bon ensemble.

Les Enfants de la Gaîté donnent leurs soirées ordinaires tous les dimanches, au café de la Terrasse, 128, rue Saint-Antoine.

ALFRED BERTINOT.

Le 9 septembre avait lieu la soirée de la *Cordiale*, dans laquelle ont été exécutés deux duos : *Mireille*, par M. Paulbé et Mlle Flora, et la *Saint-Janvier*, par M. Cambrai et Mme Louvet. Le récit tient toujours sa place au programme; il est représenté par M. Georgebé dans le *Jardin du Luxembourg*, et M. Maurice, dans le *Cheveu blanc*.

Mlle Angèle, MM. Launais, Landais, Andral, se sont fait remarquer dans la romance, et MM. Rémond, Marie, Cooper, d'un caractère plus gai, ont fait rire. M. Lautrevel, qui a l'habitude de la scène, retrouve dans les Sociétés les applaudissements qui le suivaient dans les concerts. M. Monicart est toujours le tenorino qui chante avec grâce le *Renouveau*.

Le spectacle, plein de variété, comportait comme contraste deux chansonnettes, *Chapeau rose* et *Chapeau jaune*, dites agréablement par MM. Emile et Alphonse. Mmes Adèle et Bloch ont recueilli une foule de bravos; l'une avec l'air *de Naples*, la seconde avec l'*Anniversaire* de P. Henrion.

Un des principaux succès de la soirée est dû au *Vieux buveur de vin*, la vigoureuse chanson de *Jules Raux*, interprétée avec un réel talent par M. Bousquat, le baryton favori des Sociétés lyriques. Selon son habitude. Mlle Julia, qui possède la corde dramatique et la corde comique, s'est fait rappeler dans les *Guignons d'Euphrasie*. N'oublions pas le consciencieux pianiste Marcus, qui, sous le voile de l'anonyme, exécute une de ses charmantes compositions, la *Polka des oiseaux*. M. Jomain, qui s'est déjà fait longuement applaudir dans *V'là c' que c'est qu'un enterrement*, par *Eug. Imbert*, s'est fait couvrir de fleurs dans *Aimez-moi comme vos bêtes*.

Le 10 septembre, les *Amis du Commerce* donnaient une soirée extraordinaire. Constatons d'abord une salle comble. Mais on avait annoncé une tombola gratuite, et je n'ai pas reçu de billet ; cependant j'ai été appelé pour chanter, plus heureux en cela que mon ami *Adrien* SOUCHET, qui avait été invité personnellement par lettre, contenant des sortes de coupons d'invitation. Mon ami *Adrien* SOUCHET, artiste de talent, bien connu de nos Sociétés lyriques auxquelles il a toujours prêté son concours gracieux en toutes circonstances, est actuellement engagé au *Café des Terrasses*. *boulevard des Invalides*, et, pour répondre à l'invitation qui lui avait été adressée par les *Amis du Commerce*, il n'a pas hésité à se rendre *boulevard de Strasbourg*. — On ne pourra pas objecter qu'on avait trop de chanteurs, puisque nous, qui sommes partis avant la fin de la soirée, nous avons entendu deux chanteurs en deuxième tour. Mais passons !...

Adressons nos félicitations à M. *Gaston Maquis;* il a détaillé avec goût et une voix très agréable une romance fort gracieuse, comme paroles et musique ; mais *M. le Président* lui a laissé le soin d'annoncer lui-même au public qu'il en était l'auteur et le compositeur.

C'est une faute, *M. le Président* ; quand un auteur vous rend visite et fait plaisir, vous devriez vous en occuper un peu plus que de ceux costumés d'une façon excentrique. — Effectivement, nous avons eu cinq chansons de gommeux sur dix œuvres chantées; on est déjà las au concert des Libert et des Ben, qui, cependant, ne manquent pas de talent. Mais que prétendent donc ces jeunes gens dans un costume grotesque ? (*car ce n'est pas le costume des gommeux qu'ils endossent*) eux qui n'ont ni voix, ni talent, ni chic !...

Soyons indulgents pour les dames, et félicitons *Mlle Julia* qui moissonne avec succès dans les *chants* de Mlle *E. Bonnaire*.

Une mention bien méritée pour : *Pas si vite*, valse chantée ou plutôt modulée d'une façon charmante, voix bien timbrée et fort agréable. — Je m'en souviendrai longtemps ; il n'y a que le nom de l'interprète qui m'échappe ; je le regrette.

Une autre dame a dit : *Rentrons bras dessus, bras dessous*, puis une chanson de poupée, dont j'ignore le titre, — grand succès de... costumes.

Une jeune habituée des Epicuriens a dit très fraîchement : *Passera-t-il* , *passera-t-elle* ? — un peu lentement peut-être, mais très agréablement.

Remarquons aussi que, pendant les chants, MM. les commissaires sont très bruyants en allées et venues et en paroles, frôlant même rudement les spectateurs et spectatrices, sans leur en demander pardon ; — mais ce, dans l'intérêt de leur service, — sans doute.

LÉO TOSTAIN.

La *Société dramatique de récréation*, 50, rue Fabert (7e arrondissement), donnait dimanche dernier sa seconde soirée de réouverture avec un programme des plus attrayants et ponctuellement exécuté. *L'éducation d'Ernestine* en lever de rideau a été enlevée par MM. Pochet, Chaussois, Mlle Gabrielle et M. Ch. Marie avec le plus grand entrain.

Nous avons applaudi M. Métivet dans ses deux romances, M. Fourmeaux le diseur fin et intelligent s'est fait applaudir par toute la salle dans la chanson la *Saint-François*, et *Eveille-toi mignonne*, sérénade dont la poésie est de M. Gressin, membre de la Société, et M. Schrader dans *le Tunel de Saint-Germain*.

M. Pépin a obtenu son succès ordinaire avec sa chansonnette et son costume de bergère très réussi. *Le Vieux sergent* poésie par un jeune débutant qui dit juste. quoique l'émotion inséparable d'un premier début l'ait fort troublé, et, pour terminer la soirée, *les Rêves d'Yvonnette* interprétés par Mlle Tinch et

MM. Sel et Pochet deux joyeux compères de l'opérette et du rigodon, aussi à leur aise dans. leurs rôles que des artistes de profession.

L'auditoire sous le charme de ces brillants enchanteurs voulait tout bisser et distribuait des bravos à tous; c'est qu'il est à son aise pour entendre et voir depuis les excellents fauteuils que la société vient de faire poser dans la coquette petite salle de la rue Fabert. On voit que la Société est dans ses meubles, et que, tout en améliorant son installation, elle n'a rien négligé pour la rendre confortable.

C. Sténio.

La Jeunesse lyrique et dramatique ne donne qu'une soirée par mois, mais en revanche elle apporte un grand soin dans la composition de son programme. Le grand concert qu'elle a donné dimanche dernier à la salle Pétrelle a été des plus brillants et des plus animés. Comme à toutes les représentations mensuelles de cette Société, la salle était littéralement comble. Nous avons entendu, en premier, M. Vauris, qui a chanté *la Dent de sagesse* avec beaucoup de succès. Dans la seconde partie, ce jeune amateur a été également très applaudi dans *N'vous pressez pas*. Mlle Marie a chanté *le Baptême d'une poupée*, très gentiment, et a été fort bien accueillie. Bon succès pour M. Lallée, dans *Mes habitudes* et dans les 7 *Péchés capitaux*. M. Léonardi a récité parfaitement *la Grève des forgerons*, et a obtenu de nombreux applaudissements. Mlle Adèle excelle dans la diction, cette gracieuse artiste a chanté *Joyeux printemps* et *Deux fleurs*, avec beaucoup de finesse. Le premier comique de la Société, M. Vichet, est amusant au possible, dans *Ma femme est en voyage* et dans *le Tunnel de Saint-Germain*. Mme Vaillant a récité *la Présentation*, avec un rire communicatif, qui a gagné toute la salle.

Un homme seul, vaudeville en un acte, a été joué dans la perfection par Mme Vaillant et M. Vichet. Nous citerons encore, pour mémoire, MM. Graveline, Daumont, Tardie, Scherer et Viot, qui ont contribué largement au succès de la soirée.

Alfred Bertinot.

Pour demain dimanche, 19 septembre, les *Gais Momusiens* annoncent une grande soirée extraordinaire, dans la salle des *Folies Parisiennes*, faubourg du Temple, 23.

Les meilleurs artistes des concerts et des sociétés lyriques prêteront leur concours à cette représentation qui promet d'être très brillante, à en juger par le programme que nous avons sous les yeux. Il y aura aussi une grande tombola, qui sera tirée à la fin de soirée. Avis aux alliés des Bidard.

CHOSES & AUTRES

Nous rappelons la grande soirée *dramatique, lyrique et littéraire* donnée par Michel Bordet, lundi 20 septembre, à 8 heures très précises Aux Tilleuils, 160, rue de Ménilmontant. Nous engageons nos lecteurs à ne pas manquer cette soirée dont le programme complet ne tiendrait pas dans une page de notre journal: *Prix des places*, cinquante centimes, place *réservées*, un franc.

A la réunion tenue dimanche 12 septembre, salle Orange, 11, place de la République, 28 sociétés lyriques étaient représentées. Ce nombre n'ayant pas paru suffisant aux présidents présents pour prendre une décision, une réunion définitive aura lieu dimanche 26 septembre, à 2 heures précises. Il est certain que dès à présent la *fédération* des Sociétés lyriques est un fait accompli.

Deux intéressantes distributions de prix ont eu lieu ces jours derniers, à la Chapelle, au théâtre des *Bouffes du Nord*. Les élèves de M. Louis Albarel ont fort bien créé un proverbe opérette : *Qui donne aux pauvres prête à Dieu* ! paroles et musique de Jules Dumont. L'auteur dans le rôle du vieux maître d'école, et Mlle Louise Albarel (Alphonse), une toute mignonne et intelligente enfant, se sont fait applaudir et rappeler. Les élèves de Mme Thonier ont aussi très gentiment joué : *Qui se repent est pardonné !* du même auteur qui a dit, d'une façon remarquable, *Donnez aux pauvres* de Victor Hugo et l'*Appel après le combat*. Succès aussi pour Mlle Duvreau avec *la Laitière de la pension*, scène comique nouvelle, paroles de J. Dumont, musique de L. Mailfait, éditée chez E. Mennesson, à Reims.

Le 2 octobre doit ouvrir, 23 faubourg du Temple (ancien Alhambra), un nouveau théâtre, qui prend le nom de *Folies-Parisiennes* et qui jouera l'opérette.

M. Orange, le nouveau et actif propriétaire de cette salle, s'est réservé le droit de construire au premier, pour les Sociétés lyriques, une très belle salle de quinze mètres de long sur neuf de large, elle pourra contenir, à l'aise, 300 personnes. L'entrée en sera particulière et sera desservie par un vaste escalier, voilà pour le premier.

M. Orange, en propriétaire intelligent, a fait décorer la salle de spectacle à neuf, y a fait donner du jour et de l'air, de plus il a fait construire un double parquet mobile, afin de pouvoir transformer la salle de spectacle en salle de banquet ou de bal. Avis aux Sociétés lyriques; toutes voudront donner leurs Banquets et leurs Bals dans cette salle, au centre de Paris.

Les consommations y seront toujours de bonne qualité, le service bien fait, et, de plus, la cuisine y sera, dit-on, excellente. Pour la location de la salle du premier, comme pour les bals, s'adresser à M. Orange, 23, faubourg du Temple, et 11, place de la République.

Nous souhaitons la bienvenue à notre nouveau confrère *L'Alouette Dauphinoise*, revue artistique littéraire qui parait le 1 et 15 de chaque mois, — ainsi qu'au *Midi Théâtre* qui vient de paraître à Toulouse.

La salle des *Folies-Bobino* fera sa réouverture très prochainement sous la direction de Vergeron.

Le Directeur-Gérant : A. PATAY.

Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Cie, 6, rue Martel.

3e ANNEE. — No 20. 10 CENTIMES. 26 SEPTEMBRE 1880

LA CHANSON

Directeur-Gérant.
A. PATAY

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction
MAXIME GUY

Annonces, la ligne... 1 »
Réclames, — 2 »

La chanson, comme la baïonnette est une arme française.
J. CLARETIE.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............ 6 fr.
» six mois........... 3 »
Etranger, un an........... 8 »

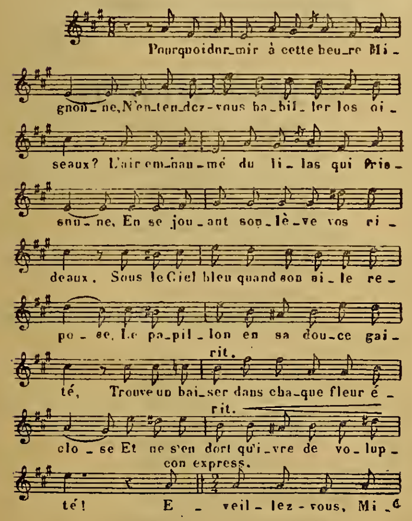
SOMMAIRE :

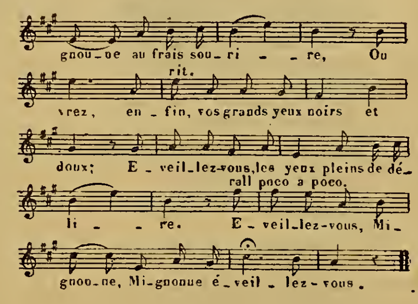
A NOTRE AMI MARCEL BOUCHER

ÉVEILLEZ-VOUS, MIGNONNE

ROMANCE

Paroles de CLÉMENT-CASSE. *Musique de* J.-C. THOREL (1).





Dans l'abandon d'un calme sans mélange
Où je surprends des charmes inconnus,
Vous reposez... mais votre bouche d'ange
Laisse échapper des aveux éperdus.
Des flots ambrés de votre chevelure,
Je sens vers moi s'exaler les senteurs...
Et vous dormez, insoucieuse et pure,
Sous les transports de rêves enchanteurs !

Eveillez-vous, Mignonne au frais sourire,
Ouvrez, enfin ! vos grands yeux noirs et doux;
Eveillez-vous les yeux pleins de délire...
Eveillez-vous, Mignonne ! Eveillez-vous.

(1) Cette musique est une des dernières composées par notre regretté collaborateur J.-C. Thorel, que la mort vient d'enlever tout récemment à sa famille et à ses amis.

Un accident arrivé au cliché du portrait nous oblige à remettre au prochain numéro la biographie hebdomadaire.

Depuis longtemps, ô ma belle promise !
La cloche, au loin, sonne pour nos amours;
Chacun, déjà, nous attend à l'église.
Revêtez-vous de vos plus frais atours.
De l'oranger, les grappes abondantes,
En retombant de vos cheveux frisés,
Sur ce front pur, de mes lèvres ardentes
Ombrageront la rougeur des baisers !

Eveillez-vous, Mignonne au frais sourire,
Ouvrez enfin vos grands yeux noirs et doux,
Eveillez-vous les yeux plein de délire...
Eveillez-vous, mignonne, éveillez-vous.

CLÉMENT-CASSE.

Nous publions, ainsi que nous l'avons promis, la chanson ayant obtenu le premier prix à la soirée donnée par Michel Bordet, le 20 septembre.

LE PEUPLIER

LÉGENDE

Sur la place de mon village,
Un grand jour de fête on planta
Un peuplier au noir feuillage
Et qui debout longtemps resta.
A son sommet je vois encore,
Se déployant avec fierté,
Notre vieux drapeau tricolore
Qui saluait la liberté.

Vers les cieux il dressait sa tête
Que rien ne sut faire plier,
Il brava plus d'une tempête;
Qu'il était fort, ce peuplier!

La sève coulait sous l'écorce,
Et comme un sang pur et vermeil
Lui donnait la vie et la force,
Il grandissait sous le soleil;
Puis quand venait l'anniversaire
De la chute de nos tyrans
On voyait son front séculaire
Tressaillir au bruit de nos chants.

Vers les cieux il dressait sa tête
En secouant son front altier,
Palpitant de la base au faîte;
Qu'il était beau, ce peuplier !

Le vent passait dans sa ramure
Où se cachaient des nids d'oiseaux
Chaque feuille avait son murmure,
Ses branches étaient des berceaux;
Le jour il couvrait de son ombre
Les vieillards, les enfants joyeux,
Et le soir son feuillage sombre
Redevenait l'abri des gueux.

Vers les cieux il dressait sa tête
Se montrait hospitalier,
A ses hôtes il faisait fête ;
Qu'il était grand, ce peuplier !

Un jour la hache meurtrière
Frappa le pied de ce géant
Et fit rouler dans la poussière
Son cadavre tout frémissant.
Mais après sa chute effroyable
On trouva, terrible leçon,
Broyé sous son tronc formidable
Le corps du lâche bûcheron.

Vers les cieux il dressait sa tête
Un crime seul le fit plier,
Mais, terrible dans sa défaite,
Il se vengea, le peuplier.

Ses racines étaient profondes,
Elles germèrent en bourgeons,
Car bientôt le sol des deux mondes
Se couvrit de ses rejetons,
Et, plus fort qu'en quatre-vingt-treize,
Ce superbe décapité,
Debout sur la terre française,
Dans ses fils est ressuscité.

Vers les cieux redresse la tête
Qu'en vain l'on ne peut humilier,
Sois orgueilleux de ta conquête;
Je te salue, ô peuplier.

CH. PERCHET.

SI J'ÉTAIS FAUVETTE.

Musique de M. CLODOMIR.

Si j'étais douce fauvette,
J'irais du champ de navette
Me balancer sur l'osier ;
Puis, en notes ruisselantes,
Des perles étincelantes
Jailliraient de mon gosier.

J'irais boire la rosée
Qui tremble en goutte irisée
Sur le pétale vermeil,
Ou je choisirais pour coupe
Le liseron qui découpe
Ses clochettes au soleil.

J'irais vers mon nid de mousse,
Où pour arriver s'émousse
L'âme tiède du zéphir,
A ma famille adorée,
Porter la graine dorée,
Et les mouches de saphir.

Je ne suis pas la fauvette
Qui vient du champ de navette
Chanter aux rameaux pliants;
Mais, au céleste domaine,
Celui qui, triste, promène
Ses yeux de larmes brillants.

Comme une plante isolée
Qui croît sur un mausolée,
Sur terre Dieu m'a semé,
Chaque fleur que je rapporte,
Un souffle en passant l'emporte
Dans son élan parfumé.

Voyageur par la nuit sombre,
Je marche sans jeter l'ombre.
Enfin, mes folles chansons
S'envoleront dans l'espace,
Comme une brise qui passe
En effleurant les buissons.

Que ne suis-je la fauvette!
J'irais du champ de navette
Me balancer sur l'osier;
Puis, en notes ruisselantes,
Des perles étincelantes
Jailliraient de mon gosier.

G. C. PICARD.

OT' TOI D' LA, QUE J' M'Y METTE.

Air : *Mon père était pot.*

Dans ce siècle où l'ambition,
La bassesse et l'envie
Viennent gâter chaque action
De notre triste vie,
L'homme et le marmot
Ont fait choix d'un mot
Qu'il faut bien qu'on admette,
Et que, plein d'entrain,
Je prends pour refrain :
« Ot' toi d'là que j' m'y mette! »

Que dit le petit employé,
Que la besogne lasse,
Au commis principal choyé
Par le sous-chef en place?
Au sous-chef, soumis,
Que dit le commis,
Bien qu'il se compromette?
Que dit, de rechef,
Le sous-chef au chef?
« Ot' toi d' là que j' m'y mette! »

Au lit, Monsieur, de grand matin,
Quoique d'humeur jalouse,
Pour aller pêcher du fretin,
Laisse sa chère épouse.
A porter au front
Le suprême affront,
Il faut qu'il se soumette,
Car l'amant guettant,
Dit : « Pour un instant,
« Ot' toi d' là que j' m'y mette! »

Sur les abus du temps passé,
Jetant un voile sombre,
La République a terrassé
Le vieux trône qui sombre.
A la Liberté,
Que l'Humanité
Sans crainte s'en remette!
« Prince en désarroi,
« Dit le Peuple-Roi,
« Ot' toi d' là que j' m'y mette! »

Cependant tout n'est pas parfait
En Républicanisme,
Puisque l'Intransigeance y fait
Pièce à l'Opportunisme.
Le nouveau-venu
Voulant, c'est connu,
Que l'autre se démette,
Sans en avoir l'air,
Lui dit, d'un ton clair:
« Ot' toi d'là que j' m'y mette! »

Bref, que dit tout être ici-bas,
Luttant pour l'existence,
A celui qui, de quelques pas,
Le précède à distance?
Ou le caporal
A son général,
Sans qu'on le lui transmette?
A l'homme que dit
L'enfant qui grandit?
« Ot' toi d' là que j' m'y mette! »

JULES ECHALIÉ.

LES BLÉS

Seigneur, les blés sont mûrs : Vois les épis jaunis
S'élever radieux sur la plaine ondoyante,
Comme des encensoirs, vers toi qui les bénis.
Demain, s'accomplira la moisson abondante;

Demain, les paysans, famille vigilante,
Les rudes journaliers aux bras forts et brunis,
Dès l'aube du matin, quand l'alouette chante,
Seront sous l'œil du maître, au travail réunis.

Seigneur, le maître est riche et sa grange est profonde
Est-ce encor pour lui seul que ton soufle féconde
Les sillons où du pauvre a coulé la sueur!

Et Lazare, toujours en ployant sous les gerbes,
N'aura-t-il que les grains égarés dans les herbes :
Quand donc les blés pour tous, mûriront-ils, Seigneur!

A.-M. MONNIN.

LA CHANSON DE NOS PÈRES

LA VIGNE DU VOISIN

RONDE

—

Air: *Allons donc, Mademoiselle.*

C'est la petite Thérèse,
Qui voudrait du chasselas,
All' en voit biaucoup cheux Blaise,
Mais Blaise n'en donne pas.
V'là qu'un soir alle s'échappe
Pour l'y voler du raisin;
Las! doit-on mordre à la grappe
Dans la vigne à son voisin? } *bis.*

Ce sont les moineaux, je gage,
Dit notr' homme en ajustant
Un chapiau, com' c'est l'usage,
Sur un bâton de sarment,
Les oisiaux par cette attrape
S'enfuiront de mon jardin;
Ils iront mordre à la grappe
Dans la vigne à mon voisin. } *bis.*

I croioit qu'on intimide
Fillette comme un oisiau:
Mais bon! rian ne la décide
A fuir devant un chapiau.
Or Thérèse en rit sous cape,
Et le soir nouviau larcin,
All' revient mordre à la grappe
Dans la vigne du voisin. } *bis.*

Blaise à la parfin s'apprête
L'i même à faire le guet:
Du chapiau convrant sa tête,
I s' plante au lieu du piquet,
La belle y viant, il la happe
Par son jupon de basin,
Vous v'nez donc mordre à la grappe
Dans la vigne du voisin. } *bis.*

Voilà que Blaise en furie,
Pour la punir comme il faut,
Fait d'abord tant qu'elle crie
Et puis qu'all' ne sonne mot,
Reste à savoir s'il la frappe...
Contentons-nous du refrain,
N'allons pas mordre à la grappe
Dans la vigne du voisin. } *bis.*

(*Les Vendangeurs* ou *les Deux Baillis*,
Divertissement, 1780.)

———

CHRONIQUE DES CONCERTS

Samedi dernier, le petit Norbert a fait sa rentrée au Grand concert Parisien.

Ce précoce gamin, qui est le chéri des habitués de la maison, vient ajouter un nouvel élément de succès a cet établissement, qui en contient déjà de nombreux. Pacra, le fin diseur, détaille avec un sentiment exquis les différentes poésies et chansonnettes qui composent son répertoire, et que lui seul peu aborder avec succès.

Le public fait fête à la charmante Mlle Demay, qui a trouvé dans *le Petit cochon-porte-veine,* un véritable *porte-bonheur*. Le gigantesque Brunin, que dame nature s'est plu à gratifier de membres d'une longueur démesurée, chante : *Viens dans mes petits bras!* Franchement, ami Brunin, vous êtes trop modeste.

Le désopilant Réval obtient toujours de nombreux applaudissements.

Teste, qui *n'a jamais été content*, est d'une gaîté qui gagne les spectateurs.

MM. Farville, Mey, Marquetti; Mmes Dubrée, Petit et Dalby, qui ont débuté à la réouverture. sont tout-à-fait dans les bonnes grâces du public.

Mmes Fabre, Clotilde et Satler font aussi grand plaisir.

Enfin, *les Cloches du soir,* le vaudeville qui termine la représentation, n'est qu'un long éclat de rire.

***

Le concert des Folies-Saint-Martin est décidément en pleine voie de prospérité. A côté des noms sympathiques de Mmes Worton, Rivoire, Djelma. Hémar, Destrées; de MM. E. Bienfait, Dharville, Denneville et Fernand Kelm, viennent de s'ajouter ceux des quatres personnes composant la troupe des Rovasco, célèbres bycielistes aériens qui exécutent les tours les plus surprenants, sur une corde tendue d'un bout à l'autre de la salle.

Comme précédemment, l'idole du public est toujours l'amusant Pissarello, qui fait tordre la salle et se fait rappeler plusieurs fois, dans ses acrobaties musicales.

L'attrait principal de la soirée est sans contredit cette comtesse mystérieuse qui, masquée, chante chaque soir les morceaux du grand répertoire. Les versions les plus diverses circulent sur le compte de cette étrange personne. Les uns prétendent qu'elle porte un des noms les plus connus dans les salons du noble faubourg; d'autres, plus malveillants, disent qu'elle chante masquée pour cacher certaines difformités de son visage, et patati et patata. [Quelle est la véritable cause? Mystère!

Le soussigné qui est parvenu à voir les traits de l'aimable diva,..... par l'entrebaillement d'une porte mal close (la curiosité est un de ses grands défauts) peut affirmer que la comtesse R.... (bigre, j'allais *croquer le morceau*) est une ravissante brune, dont les beaux yeux doivent faire tourner plus d'une tête. Quant au nom, dame, je garde le secret.

Un conseil : Ceux qui veulent l'entendre n'ont qu'a se dépêcher, car d'ici peu, la jolie cantatrice doit partir pour Milan, où elle a contracté un brillant engagement avec la SCALA.

***

Nous félicitons la nouvelle direction du XIXme SIÈCLE, de sa décision de ne représenter que des levers de rideaux du Palais-Royal et des Variétés, au lieu des saynètes de concerts, qui étaient jouées l'année dernière, sous la direction de l'ancienne société. Cette semaine, *La Commode de Victorine*, de MM. Labiche et Martin, faisant partie du répertoire du Palais-Royal, a été jouée d'une manière digne des plus grands éloges, par MM. Bataille, Legrand, Dolf-Lary, Helt ; Mmes Riquet-Lemonnier, d'Astand, Alice et Djaly. Nos compliments à M. Bataille, qui est on ne peut plus naturel, dans le rôle d'un bourgeois maniaque; un petit reproche à M. Legrand, qui a chargé un peu trop la tête du pourfendeur Bardas de Lastringuy.

Deux créations seulement a annoncer : *Fons d'l'émotion*, paroles de Rimon et Ouvrard, musique de E. Ouvrard, interprété par... Ouvrard.

La Diane des amours, par notre ami Debailleul.

La Chanson des Clochetons commence à être lancée; pendant l'entr'acte nous avons entendu fredonner le refrain par les spectateurs de plusieurs tables voisines. Bon succès pour Mme Riquet-Lemonnier dans *Le Café-Concert* et pour M. Helt dans *Histoire de vous en parler*.

***

A la SCALA, le programme est a peu de chose près le même que la semaine dernière. Nous n'avons que deux nouveautés à enregistrer : *Vas-y Léon*, scie dans le genre de *Tiens, voilà Mathieu*, montée par Bourgès et *Vole, vole, vole* ! de M. Aupto, notre sympathique confrère du *Progrès artistique*, chanté par Mlle Marguerita.

ALFRED BERTINOT.

LES CONCERTS DU TROCADERO

Le grand festival militaire de 500 exécutants qui a eu lieu dimanche dernier à la salle du Trocadéro, au profit de l'Association des artistes musiciens fondée par le baron Taylor a obtenu un très grand succès. Le public est venu affirmer par son empressement le goût qu'il a toujours eu pour ce genre d'exécution. M. Sellenick, dont la réputation de chef d'orchestre et de compositeur n'est plus à faire depuis longtemps, était le général en chef de cette vaillante armée qu'il dirige d'un bras nerveux auquel viennent se rallier les regards de tous les autres chefs de musique des régiments qui faisaient partie du grand orchestre. Aussi quelle netteté ! quelle précision ! quelle exécution ! Cinq cents musiciens, jouant comme un seul; esclaves soumis, obéissant à un signe, à un geste, à un simple mouvement du bras. Pas un mot de prononcé. Les instruments seuls ont le droit de causer entre eux, de caresser, de gémir ou de crier pour exprimer tour à tour les sentiments humains.

Quelle belle chose que cette discipline musicale et quelle belle chose que la musique !

Nous croyons que ce serait un bel exemple à mettre sous les yeux de tous les insubordonnés que ces hommes forts, intelligents qui savent plier leur volonté sous les exigences de la double croche, du 16e de soupir et du point infinitésimal qui vient ajouter sa valeur à une valeur acquise; ce point, quoiqu'il ne paraisse pas plus gros que le grain de sable de la mer, qui, pourtant accumulé par les siècles à d'autres grains de sable devient une force et finit par former une montagne, le point, en musique, par la seule loi de convention qui est la base de toute forme, suffit pour faire d'un Hercule l'esclave le plus soumis, le soldat le mieux discipliné. N'avions-nous pas raison en commençant cet article de comparer tous ces excellents musiciens à une vaillante armée. Il faut dire aussi que chacun d'eux est doublé d'un homme de cœur, ce qui facilite énormément les lois disciplinaires imposées par les combinaisons musicales ; s'il en était autrement, et si leurs cœurs ne battaient pas au même... diapason, il n'y aurait pas d'exécution possible.

Lorsque, par hasard, les opinions sont divisées sur la manière de rendre telle phrase ou de produire tel effet, c'est alors que les arguments se font sentir et ramènent le rebelle. Ce qui explique surabondamment, comment avec un simple point on peut diriger et obtenir un ensemble remarquable d'aussi grandes masses d'exécutants.

Le programme de dimanche dernier, réunissant les noms aimés d'Adolphe Adam, d'Auber, de Rossini, Meyerbeer, Massenet, Camille Schubert, Ch. de Courselles et de M. Sellenick était un attrait puissant pour le public.

En écoutant ces immortels chefs-d'œuvre, plus d'un auditeur à barbe blanche ou grise a pu voir se dresser le spectre de sa jeunesse et évoquer, là un parfum effacé, ici un souvenir disparu. Cette phrase lui rappelle son premier rendez-vous, cette autre son premier souper. C'est que la musique a le don d'évocation, de mnémotechnie ; elle inscruste, elle grave profondément les faits, les dates, les souvenirs heureux surtout dont elle est souvent la compagne.

C'était là, croyons-nous, l'impression qu'éprouvait plus d'un vieux mélomane en savourant cette musique de sa jeunesse, pleine de finesse et de gaîté qui peint si bien certains côtés du caractère français.

C. STÉNIO.

QUATORZIÈME CONCOURS MENSUEL.

Ouvert du 20 septembre au 20 octobre.

Nos abonnés seuls ont droit d'y prendre part, avec une chanson de six couplets au plus, avec ou sans refrain.

Nous publierons, en même temps que la pièce qui aura obtenu le 1er prix, une petite notice et le portrait de l'auteur, s'il y consent.

TREIZIÈME CONCOURS MENSUEL

Ouvert du 20 août au 20 septembre.

—

Premier prix : *La Civilisation*, par M. Louis Bogey, de Genève.

Deuxième prix : *Les Rendez-Vous*, par M. Octave Lebesgue, de Lyon.

Troisième prix : *Un Souper chez Plutus*, par Marc Thézeloup, de Rouen.

Trente-une pièces nous ont été envoyées. Les pièces couronnées paraitront dans notre prochain numéro, et les suivants.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Le 14 septembre, *les Amis de la Gaîté de Montmartre* ont donné leur deuxième Grand Concert, au Café Pichon, 31, rue Ramey. Quoique très grande, la salle était complètement garnie par un public enthousiaste qui a prodigué des applaudissements et de nombreux rappels à tous les amateurs qui se sont fait entendre. Il est à déplorer que cette Société ne possède pas de dames-artistes : tous les chanteurs ayant été rappelés, nous citerons seulement leurs noms, pour mémoire. Dans la romance : MM. Carton, Pinguet, Grenier et Fourtier. Dans la partie comique : MM. Defente, Perrin, Pillot, Fauchet, Ducret, Méthé, Blanchot et Beaux. Une bonne note à M. Bordeau, pour son récit, *La Robe de l'Enfant*. Nous adressons nos félicitations à M. Charles Maffey, violoniste amateur qui a exécuté une de ses compositions, à la grande joie du public, qui lui a fait une ovation.

La Société joue des pièces depuis trop peu de temps pour que nous appréciions les interprètes des *Deux Vieilles Gardes*, opérette-bouffe qui a terminé la représentation. Nous citerons seulement M. Bacot qui a rendu a peu près convenablement le rôle de Mme Vertuchoux.

Ainsi que nous l'avions annoncé, la Société Lyrique des *Gais Momusiens* a donné un grand concert dimanche dernier, dans la salle des Folies-Parisiennes, 23, faubourg du Temple. En disant que la soirée serait des plus brillantes, nous ne nous étions pas trompés, et nous pouvons même ajouter qu'elle a dépassé toutes nos espérances. Les intermèdes de chants ayant été faits par des artistes d'un réel talent, tel que Mlles Henriette, Vallette ; Mmes Trottin, Bario ; MM. Métivet, Monuier, Jomain, Leserre, Dufour, des Ambassadeurs, etc., etc., nous croyons inutile de dire qu'ils ont parfaitement réussi. *Un service à Blanchard*, vaudeville en un acte, malgré quelques petits tiraillements, a été joué convenablement par Mlles Vallette, Henriette ; MM. Mounier. André et Métivet. *La Partie de Piquet*, interprétée par Mlle Marie, MM. Métivet, de Brossard et Bouzanquet a obtenu également beaucoup de succès. Le tirage de la tombola a terminé la représentation. J'en profite pour vous dire qu'avec plusieurs billets je n'ai rien gagné.

ALFRED BERTINOT.

Dimanche, 19 septembre, à la *Réunion des familles*, 46, rue de la Montagne-St-Geneviève, grande soirée. Le président Mazot, suivant son habitude, a reçu ses invités d'une façon toute cordiale.

Parmi les chanteurs applaudis, citons MM. Célestin et Charles, dans *les Gommeux parisiens* ; M. Ducy très amusant dans le *Savetier*, et qui a droit à une mention toute particulière, pour sa manière intelligente de se grimer.

Du côté des dames, Mme Vurer, membre honoraire, qui interprète gentiment « *Pepito* », Mlle Aline Marpon de l'*Union Parisienne*, rappelée dans *Encore un baiser*, et pour terminer, Mlles Henriette et Vautier, qui détaillent très agréablement leurs chansonnettes.

Notre camarade Huet, bien connu des Sociétés lyriques débute le 26 au Concert *Européen*. Nous lui souhaitons bonne chance.

QUÉLIN.

Mardi 21 septembre a eu lieu un banquet de 500 couverts salle du Progrès, boulevard de l'hôpital, sous la présidence de Louis Blanc ; les présidents des Sociétés lyriques du 5e arrondissement avaient été conviés et ont présenté leurs hommages au célèbre historien.

Après les discours d'usage la partie lyrique a pris sa place — *Madame Adèle* a crânement chanté *à Belfort* — chant de circonstance, puisqu'on inaugurait le lion de la place d'Enfer, — puis M. *Huet*, a superbement interprété *Chapeau bas devant la Marseillaise*. — M. Coupas a chanté le *Pacte de Famine*. — Tous ces artistes ont été bissés et les bravos qu'on ne leur a pas ménagés étaient mérités.

Une dame a cru devoir, n'étant pas au programme, demander à chanter *Le Petit Abbé* ; cette chanson, gracieuse dans une soirée de société lyrique, était mal choisie dans un banquet patriotique, — aussi le silence le plus glacial a seul accueilli cette sortie intempestive — somme toute bonne soirée et bonne note pour les trois premiers artistes cités.

L. JOYEUSE.

Rue Saint-Victor, 74, en face la rue d'Arras, dimanche 26 septembre 1880, à 8 heures, Soirée extraordinaire, offerte par la Société lyrique et dramatique l'*Union Parisienne*, pour l'inauguration de sa nouvelle Salle, avec le concours de Mme Adèle, Mlle Aline et Mme Desfossez, membres d'honneur de la Société, Mlle Marie Fournier, *des Amis de la Renaissance*, lauréats du Concours des Sociétés lyriques de Paris, MM. Adrien Souchet, Moumoutte, Karl, de la Société, M. Mazot, président de la *Réunion des Familles*, M. Letirand, président de la *Lyre de la Gaîté*, M. L. Gouget, président de l'*Escholière*, M. Léo Tostain, président de l'*Union Parisienne*, MM. F. Beck, Victor, lauréats du Concours, M. Duclos, des *Epicuriens*, MM. Charles Goullieux et Félix de la *Lyre Bienfaisante*, MM. Quélin, Jack, M.-Desfossez, Ed. Vallée, A. Desfossez, Guiche, Marpon, Durdan, etc. — Grande Tombola.

Le 2 Octobre grande soirée dramatique et lyrique au *Cercle Musset*, présidé par M. Durrieu, café du Globe, 8, boulevard de Strasbourg, à 8 h. 1/2.

BANQUET DES QUATRE SAISONS

C'est mercredi 23 courant, chez Marguery, qu'a eu lieu la 27e réunion trimestrielle des membres de la société des Quatre-Saisons. Comme toujours, assemblée joyeuse et choisie sous la présidence de M. F. Descors, assisté du président fondateur Alex. Roy. Parmi les productions nouvelles, chansons ou poésies, qui ont été entendues, nous devons mettre en première ligne *L'Automne*, magnifique pièce de vers de M. Emile Chévé, un ancien officier de marine, qui sera dans très peu de temps un poète célèbre. Cette pièce de vers lue par M. Hugonis, le secrétaire de la Société, a obtenu tous les suffrages, et si l'auteur eût été là, sans nul doute les membres présent lui eussent fait la plus chaleureuse ovation. M. Gédhé, l'aimable improvisateur, a été très-applaudi dans *les Bourgeois*, qu'il dit avec un talent inimitable. Une deuxième audition de la chanson : *Pardonnez-moi l'expression*, sur l'air de la *Polka du Colonel*, a obtenu un immense succès. — N'oublions pas le procès-verbal, rimé en pot-pourri et chanté alternativement par chaque sociétaire, auteur: J. Nicolle. On a pris rendez-vous pour le 21 décembre, réunion de l'hiver, et l'engagement de ne produire que des œuvres très châtiées. — Nous verrons bien!...

J. N.

CHOSES & AUTRES

L'association *Littéraire et Musicale*, passage de L'Elysée-des-Beaux-Arts, 37, *place Pigalle*, donnera, dimanche 26 septembre une grande soirée. On commencera à 8 heures.

Dimanche 26 septembre à 2 heures réunion des présidents des sociétées *Lyriques de Paris*, maison Orange, 11, place de la République. Réunion générale urgente.

185, rue de Belleville, lundi, 27 septembre, Soirée lyrique et dramatique, donnée par le chansonnier Ch. Perchet, avec le concours de la musique municipale des Prés-St-Gervais, et sous le patronage des chansonniers. Concours poétique, chansons, sujet libre. 1er prix une Médaille en argent, grand module, sur laquelle sera gravé le nom du Lauréat; 2e prix un objet d'art, valeur 25 fr.; 3e prix les chansons de Béranger. Le jury sera composé de MM. Ch. Perchet, Hipp. Ryon, Ducret, Imbert, Michel Bordet, Noël Mouret. Entrée 50 cent., places réservées 1 fr.

Le 1er novembre 1880, paraîtra, à Paris, le premier numéro de la *Muse de France*, organe des poëtes français.

Ce journal est destiné à mettre en lumière les œuvres des jeunes poètes de France auxquels il manque, pour se faire connaître, les moyens de publicité nécessaires.

La Muse de France sera comme le Panthéon où viendront se grouper tous les noms destinés à devenir plus tard la gloire de la littérature française.

Pour les conditions d'abonnement et de collaboration, écrire à M. Louis Raymond, directeur, rue de la Comète, 11, en ayant soin d'ajouter un timbre pour la réponse.

M. *Jules* Dumont, auteur-éditeur, anciennement 179, rue Lafayette, et 120, boulevard Voltaire, vient de transférer son magasin de *Musique* et *Librairie*, 138, boulevard Richard-Lenoir (Catalogue spécial pour les maisons d'éducation).

Dernières nouveautés : *Exposez-moi ça!* chanson, paroles de J. Dumont, musique de G. Chaillier, chantée par Gustave Challier, à la Scala; *Le nouveau Petit Manteau Bleu*, paroles de J. Dumont, musique de Louis Pirou; *la Franc-Maçonnerie*, cantique en forme de vaudeville, paroles de Ch. Chauvin, musique de J. Dumont. — Pour paraître prochainement : *Epitre à une Amie*, rondeau-valse, paroles de J. Dumont, musique d'Ernest Berseville; *les Zingueurs*, chanson, paroles de J. Dumont, musique de Paul Bourgès créée par Bourgès, à la Scala; *Job sur son fumier*, scène biblique, de J. Dumont, musique d'Edouard Pavesi, jouée par l'auteur, dans les Sociétés artistiques. — Dépôt des *Grelots Rémois*, polka orignale, par Arthur Louis (Editeur, E. Mennesson, de Reims).

A NOS LECTEURS

Nous réservons pour cet hiver des *surprises* à nos lecteurs : nous voulons que notre publication soit sans rivale dans son genre. Nous préparons aussi pour nos abonnés de véritables *primes*, et cela très-prochainement.

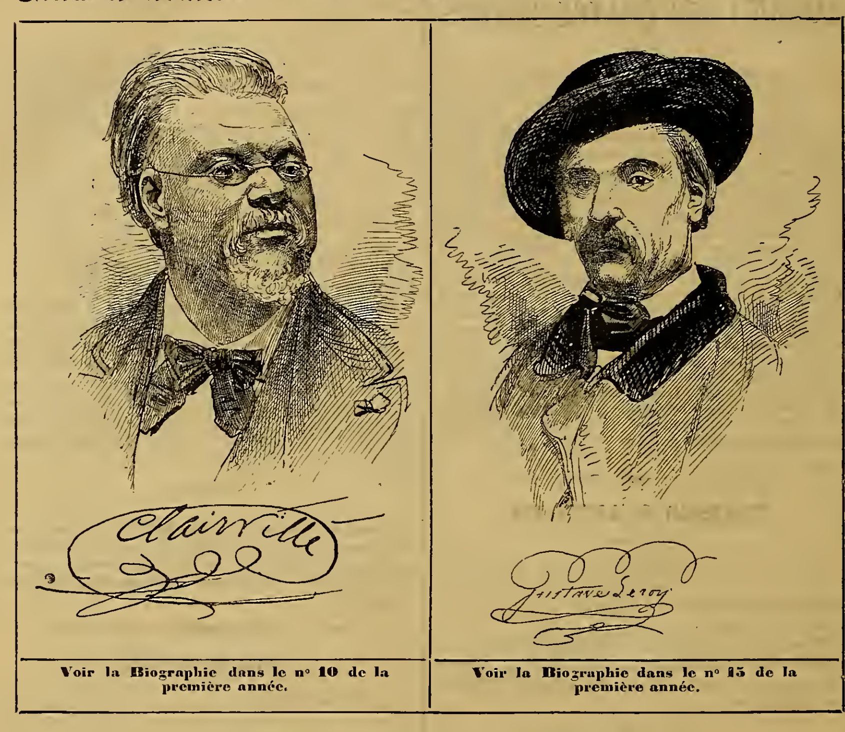
Beaucoup de nos acheteurs au numéro se plaignent de ne pas trouver La CHANSON dans leur quartier; nous les prions instamment de la réclamer chez tous les libraires, marchands de journaux et dans les kiosques. Souvent les marchands oublient de la mettre en étalage, ou les porteurs négligent d'en faire le dépôt; nous recommandons à tous ceux qui s'intéressent à LA CHANSON de la demander partout et de nous signaler les endroits où l'on aurait omis de la déposer.

LA CHANSON doit se trouver partout dès le samedi matin.

Le Directeur-Gérant : A. PATAY.

Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Cie, 6, rue Martel.

GALERIE DES CHANSONNIERS



Voir la Biographie dans le n° 10 de la première année.

Voir la Biographie dans le n° 15 de la première année.

3e ANNEE. — No 21. 10 CENTIMES. 3 OCTOBRE 1880

LA CHANSON

Directeur-Gérant.
A. PATAY

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction
MAXIME GUY

Annonces, la ligne... 1 »
Réclames, — 2 »

La chanson, comme la baïonnette est une arme française.
J. CLARETIE.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

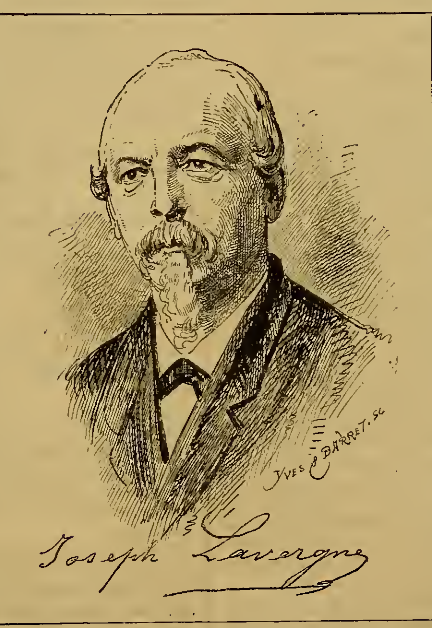
RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............ 6 fr.
» six mois........... 3 »
Etranger, un an........... 8 »

SOMMAIRE :

GALERIE DES CHANSONNIERS : JOSEPH LAVERGNE

Joseph Lavergne est un parisien pur-sang. Il est né, le 22 janvier 1820, en plein faubourg Saint-Antoine. Il fréquenta d'abord l'école communale; ses parents, peu fortunés, l'en retirèrent bientôt pour lui faire apprendre un métier. Il avait alors onze ans et savait à peine lire et écrire, mais il prit son parti avec philosophie et s'écria en franchissant la porte de l'atelier : « Bah! je trouverai toujours l'occasion de *m'éduquer!* »



Bien que l'enfant fût assez grêle, on lui mit en main la gouge et le ciseau du tourneur en bois. Parmi les ouvriers se trouvaient quelques vieux goguettiers, qui chantaient en chœur les refrains aimés de Panard, de Gouffé, de Dauphin et d'Emile Debraux. Nourri de leurs couplets militants ou grivois, le jeune Lavergne accomplissait en chantant les courses que comportait son rôle d'apprenti. Il restait des heures entières sur la place du Temple à écouter l'orgue de Barbarie, tourné par le célèbre Baumester, chanteur nomade — de père en fils — depuis 1812. Ce Baumester qui achetait aux auteurs, moyennant cinquante centimes par couplet, des chansons qu'il signait sans vergogne, montrait avec aplomb aux badauds qui l'entouraient une pancarte où rayonnait cette significative épigraphe :

En dépit des jaloux, des sots et des méchants,
Le peuple avec plaisir écoute encor mes chants.

Grâce à quelques économies faites sur ses déjeuners, l'apprenti tourneur avait conquis les bonnes grâces du ménestrel en lui achetant la plupart des cahiers de sa collection. Muni de ces trésors, il rentrait en s'écriant avec ivresse : « Je vais apprendre à lire et à chanter pour deux sous ! »

Et cette volonté de savoir était si bien arrêtée, qu'on le surprenait souvent copiant le répertoire chantant de Baumester.

— Puisque tu les aimes tant, fais-en donc, des chansons, disaient les loustics de l'atelier.

— Ah! vous riez? répondait le bonhomme, et bien, qui sait? j'en ferai peut-être un jour, et peut-être bien aussi que vous les chanterez.

A cette époque, les Sociétés lyriques, dites *goguettes*, florissaient à Paris. Lavergne se mit à les fréquenter assidûment. Stimulé par les applaudissements qui accueillaient les chansons de Charles Gille, Festeau, Voitelain, Basière, Gustave Leroy et Dalès aîné, il commença à rimer quelques couplets informes. Les premiers qui furent imprimés sous son nom, parurent dans un recueil collectif, intitulé : *Les Enfants du Vaudeville*, et auquel collaboraient Sailer, Rabineau, Imbert, Ponsard, Colmance, Eugène Simon, Supernant et Alexandre Guérin. On y trouve, entre autres chansons de Lavergne, l'*Exemple de nos devanciers*, dont nous citerons ce couplet :

Maître Adam, ce roi des bons drilles,
Chantait, travaillait tour à tour,
Quand un jour, grâce à ses *Chevilles*,
On le fit mander à la Cour,
Mais, refusant tout apanage,
Au Louvre il préféra Nevers;
A cet homme rendons hommage
Car il ne vendit pas ses vers.
Pour bien faire
Et pour savoir plaire,
Suivons tous, jeunes chansonniers,
L'exemple de nos devanciers.

Le bagage poétique de Lavergne se grossit rapidement. En 1856, il en composait un premier volume sous ce titre : *La Muse Plébéienne*. Il reçut, au sujet de cette publication, nombre d'appréciations flatteuses, parmi lesquelles une lettre de Béranger se terminant par cette phrase tout aimable :

Courage, Monsieur, chantez et pensez quelquefois à ceux qui sont trop vieux pour chanter encore.

Lavergne a publié, depuis, quatre autres volumes de « *La Muse Plébéienne*. » En 1872, il rassembla, sous le titre moins prétentieux de *Mes Filles*, ses chansons anciennes et nouvelles, qui composent un bel in-12 de quatre cents pages.

Les plus remarquables sont évidemment celles où Lavergne traite des sujets vulgaires ou grivois. *Allons-y gaîment*, *Tant va la cruche à l'eau*, *Contentons-nous d'un à peu près*, *Encore un pavillon*, *Ous qu'est mon fusil?* *Je n'suis pas exigeant*, *Reste garçon*, *Poires cuites au four*, *Je m'fais vieux*, et quantité de ses chansons-proverbes, pétillent de verve, de bon sens et de gaîté franche. On rencontre bien, dans son recueil, quelques œuvres d'un ordre plus élevé, comme *les Fous*, *l'Enterrement de Béranger*, *le Retour des fleurs*, mais, à dire vrai, l'auteur manque de lyrisme; il le reconnaît lui-même en se tenant d'habitude à la chanson populaire, patoisée, voir même argotique.

Lavergne a, dans ce dernier genre, commis, en cent quatre couplets, une parodie des *Misérables*. Il en adressa jadis un exemplaire à Victor Hugo, avec cette lettre émue :

Maître,

Je prends la liberté de vous adresser un exemplaire de ma parodie sur les *Misérables*. Votre génie me pardonnera sans doute cette petite espièglerie, en pensant qu'il y a des petits oiseaux qui piétinnent au sommet des cathédrales, sans avoir l'intention d'offenser Dieu...

Le grand poète répondit :

Je reçois, Monsieur, votre spirituel et charmant envoi.

La masure, toute sombre qu'elle est, n'a aucune colère contre le gentil gazouillement du moineau franc.

Je vous applaudis et vous remercie.

Victor Hugo.

On trouve, dans les œuvres de Joseph Lavergne, beaucoup de chansons intimes ou d'à-propos; c'est que le démon du théâtre s'était emparé du coupletier, lui rendant presque impossible la fréquentation des Sociétés lyriques, où des sujets plus généraux eussent provoqué sa muse.

Après avoir fait partie de diverses troupes nomades, Lavergne était venu frapper à la porte de l'Ambigu-Comique; il y resta vingt-cinq ans, jouant, avec autant de tact que de zèle, nombre de rôles insignifiants par eux-mêmes, mais importants au point de vue de l'ensemble. De plus, Lavergne célébrait en vers tous les centenaires de pièces à succès. Les auteurs dramatiques l'appréciaient à sa juste valeur, témoin cette dédicace écrite par Paul Meurice, sur un exemplaire du *Maître d'école* :

A mon confrère M. Lavergne, à qui j'ai rendu un très mauvais rôle pour ses excellents vers.

Et cette autre, d'un vrai poète dont nous évoquerons bientôt le souvenir sympathique :

A Lavergne, acteur des plus utiles pour les directeurs et les auteurs, et mon joyeux collègue en chansons,

Remerciements.

Edouard Plouvier.

De pareils témoignages consolent un homme de cœur de ne pas cueillir une branche fleurie à l'arbre du succès.

Après la guerre, Lavergne s'est retiré à Malakoff-Vanves, où la nostalgie des planches lui a fait construire une petite salle, baptisée *Théâtre des Intimes*. Là, jouant presque toujours pour de bonnes œuvres, il se dédommage des nombreuses *panes* dont on le gratifia jadis en se distribuant des premiers rôles.

Disons en terminant que, depuis trois ans, Lavergne est conseiller municipal de sa commune; il est, de plus, membre de la commission locale du travail des enfants pour le canton de Villejuif, — fonctions essentiellement gratuites.

On voit que notre chansonnier termine dignement sa carrière.

L.-Henry Lecomte.

VIV' LA JOIE ET LES POMM'S DE TERRE

Air : *Car l'eau coule pour tout le monde*

Moi, philosophe chansonnier,
Bien loin d'avoir l'humeur morose,
Dans mon humble et triste grenier
J'entrevois tout couleur de rose;
De Momus joyeux nourrisson,
Afin d'oublier la misère,
Dès le matin comme un pinson,
J'entonne une folle chanson :
Viv' la joie et les pomm's de terre!

Loin d'envier le sort des grands,
Je vis heureux à ma manière,
Entouré de nombreux enfants
Et d'une aimable ménagère;
Car, loin d'engendrer les soucis,
Les six marmots dont je suis père
Transforment mon pauvre taudis
En un bienheureux paradis.
Viv' la joie et les pomm's de terre!

On ne peut faire de repas
Que ce que contient notre ventre,
Car les écus ne donnent pas
Une bedaine comme un antre;
Donc on se porte beaucoup mieux
En mangeant le strict nécessaire,
Que d'engloutir à prix coûteux,
Poulardes, truffes et vins vieux.
Viv' la joie et les pomm's de terre!

Je n'ai pas consulté souvent
Le thermomètre de ma bourse,
Pour faire un adroit placement
Sur les fonds cotés à la Bourse;
Que de gros intérêts promis
Par Mirès, Rothschild ou Péreire
Soient un leurre pour les admis,
Je ne suis jamais compromis.
Viv' la joie et les pommes de terre!

Que de gens font de leur vivant,
A grand frais de marbre ou de pierre,
Elever un beau monument
Pour s'étendre à l'heure dernière;
Peu m'importe de savoir où
Le sort voudra que l'on m'enterre;
Je suis certain que sans un sou
Comme un autre j'aurai mon trou.
Viv' la joie et les pomm's de terre!

JOSEPH LAVERGNE,

QUATORZIÈME CONCOURS MENSUEL.

Ouvert du 20 septembre au 20 octobre.

Nos abonnés seuls ont droit d'y prendre part, avec une chanson de six couplets au plus, avec ou sans refrain.

Nous publierons, en même temps que la pièce qui aura obtenu le 1er prix, une petite notice et le portrait de l'auteur, s'il y consent.

SE DÉFIER DES APPARENCES

Air de l'*Apothicaire*.

La fable des bâtons flottants
De notre excellent La Fontaine
Peut s'appliquer à tous instants,
Et ce n'est point une rengaine.
Entre la rime et la raison
Il existe des dissemblances;
Je prends pour sujet de chanson :
« Défions-nous des apparences! »

Le Parnasse contemporain
En rimes riches surabonde;
Mais vous y chercheriez en vain
Ce qui peut charmer tout le monde.
De la clarté, de la gaîté,
On peut constater les absences;
Je vous le dis, en vérité :
Défions-nous des apparences!

Le soleil paraissait tourner
Autrefois autour de la terre;
Galilée a su deviner
Que c'était juste le contraire.
Rien n'est absolu dans les arts,
Dans les lettres, dans les sciences;
Enfants, adultes et vieillards,
Défions-nous des apparences!

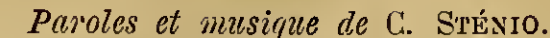
Que de femmes sur le retour
Jamais ne renoncent à plaire!
Pour elles, de tout temps, l'amour
De la vie est la grande affaire.
D'un corsage rond et bien fait
On admire les opulences;
Mais au coucher tout disparaît :
Défions-nous des apparences!

Taillé comme un tambour major,
La moustache en croc, l'air sévère,
On dirait que ce matador
A fait trembler toute la terre.
Une frêle femme a raison
Des ses stupides arrogances;
Seule elle règne à la maison :
Défions-nous des apparences!

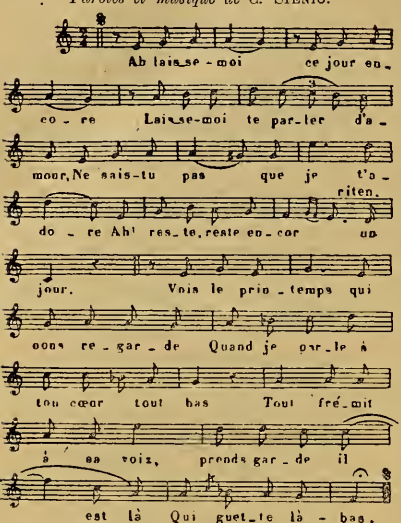
J'ai si bien chanté ma chanson,
Ce qui n'étonnera personne,
Que vous allez à l'unisson
Me décerner une couronne.
Pourtant, je dois vous avertir
Que vaines sont vos espérances;
Ne vous hâtez pas d'applaudir :
Défiez-vous des apparences!

A. FOUACHE,
Membre du Caveau.

FOLIE!



Paroles et musique de C. Sténio.



O doux regard, ô doux sourire,
O chères larmes de ses yeux,
En vous perdant dans mon délire
J'amuse l'enfer et les cieux.

Pour te quitter sans l'espérance
De te revoir un jour prochain
Rends moins amère ma souffrance
Viens sur mon cœur poser ta main.

Quand la douleur et la folie
Auront détruit tout souvenir
Alors, alors, si tu m'oublie,
De mes regrets je veux mourir

CHANSON DU JOUR

LES DÉMISSIONS

chantée par l'AUTEUR, dans les sociétés artistiques.

Air : *Ne le dites pas (J. P. Christmann *)*

Démission, chose commode,
Qui nous arrive train-express ;
Moyen que Thiers mit à la mode,
Nouvelle arme de Damoclès.

Veut-on d'un homme de mérite
Contrecarrer l'ambition ?
Impossible : Obéissez vite } *bis*
Ou gare à la démission ! }

Un ouvrier a, plein de flamme,
Epousé sa chère Sili :
« Tu le promets, petite femme,
« Il me faut un bébé joli. »
Mais par deux et trois, chaque année,
Il voit sa reproduction :
« Ah ! » dit-il : « quelle destinée !... } *bis*
« Je donne ma démission ! » }

Un ancien beau, vainqueur ès-charmes,
Voulait faire encore le gommeux :
« Non, moi, jamais poser mes armes., »
Bégayait le pauvre quinteux.
Une Laïs impitoyable
Se chargea du triste lion
Et bientôt il portait au diable } *bis*
Sa tardive démission ! }

Marié, dame ! il faut, de force,
Tout supporter de sa moitié ;
Pourtant d'ici peu le divorce
Des conjoints va prendre pitié.
L'épouse d'un mari volage
Dira : Mon vieux, attention...
Mais l'époux, las de son servage, } *bis*
Donnera sa démission ! }

C'est drôle, amis, la politique !
Hier, vous n'aviez rien de rien,
Tout à coup la faveur publique
Vous fait homme d'Etat, c'est bien !
A ton service, bonne mère,
S'arrondit la position
Qui permet, un jour de colère, } *bis*
De donner sa démission ! }

Jules Dumont.

TREIZIÈME CONCOURS MENSUEL DE LA CHANSON

1er Prix.

LA CIVILISATION

Lettre d'un sauvage à un Européen.

Air : *Marchande de marée.*

Lorsque sur nos rivages
Vos vaisseaux sont venus,
Nous étions des sauvages
Aux costumes tout... nus.

(*) Se trouve chez J. Dumont, auteur-éditeur, boulevard Richard-Lenoir, 138.

Mais aujourd'hui de toile
Nous sommes étoffés,
Et de tuyaux de poële
Vous nous voyez coiffés,

Vieille Europe,
Philanthrope
Pour d'excellentes raisons,
Notre race
Suit ta trace
Et nous nous civilisons.

Nous buvions de l'eau claire
Puisée à plein baquet;
A présent, pour vous plaire,
Nous lampons du whiskey,
Partageant vos principes,
Nous goûtons vos poisons,
Nous culottons des pipes
Nous chiquons, nous prisons.

Vieille Europe, etc.

Autrefois, sans querelles
Nos familles vivaient,
En partageant entre elles
Le feu qu'elles avaient
Quels progrès sont les nôtres!
Admirez nos succès:
Maintenant comme d'autres,
Nous avons nos procès.

Vieille Europe, etc.

Notre peuple, naguère,
Etait par trop grossier,
Car ses armes de guerre
N'étaient pas en acier.
La poudre enfin commence
Notre ère de progrès;
Quel changement immense!...
On se bat de moins près.

Vieille Europe, etc

Longtemps pour nous, stupides,
Le fer fut un trésor;
Mais nos progrès rapides
Nous font préférer l'or.
Pour ce bien magnifique
Notre tribu se vend;
De tout elle trafique.....
Tout comme vous souvent.

Vieille Europe, etc.

Jadis, notre peuplade,
Ignare au plus haut point,
Ayant l'esprit malade,
De Dieu ne doutait point.
Mais la nature entière
Maintenant, Dieu merci!
N'est pour nous que matière.....
Nous marchons, nous aussi!

Vieille Europe,
Philanthrope
Pour d'excellentes raisons,
Notre race,
Suit ta trace
Et nous nous civilisons.

LOUIS BOGEY,
de Genève.

CHRONIQUE DES CONCERTS

XIXe SIÈCLE. — Samedi dernier, Debailleul a créé avec beaucoup de succès, *les Petites mains de ma mie*, paroles de M. Jules Jouy, musique de M. Paul Henrion. Nous rappelons à nos lecteurs que cette charmante chansonnette est en vente, paroles et musique, aux bureaux de *la Chanson*; elle se trouve également chez tous les libraires marchands de musique et éditeurs. Ouvrard a obtenu un immense succès dans *La dent de sagesse*, et *Vitriol*. Mme Riquet-Lemonnier s'est fait rappeler plusieurs fois dans *l'Amoureux de poulette* et dans *la Chanson du Colonel*, de la Femme à papa.

Chez une petite dame, la comédie qui termine la représentation, a été enlevée dans la perfection par M. Battaille, Mmes Gabrielle Delassau et Berthe d'Astand.

***

ALCAZAR D'HIVER. — Le succès de *la Grève des femmes*, l'originale opérette où M. Reyar est si amusant, est encore loin d'être terminé. Malgré cela, l'intelligent directeur, M. Morainville, qui trouve qu'abondance de pièces ne nuit jamais vient de faire mettre en répétition une nouvelle opérette de M. Firmin Bernicat, titre: *Marmitons et Poissarde*. Nous sommes presque certains que cette pièce, dont on dit beaucoup de bien, tiendra l'affiche jusqu'à la revue de fin d'année, qui a été commandée à M. A. Lemonnier. Mlle Jenny Mille, la célèbre danseuse anglaise est toujours l'idole du public, qui lui fait chaque soir une grande ovation. Mmes Zélie Veill, Elise Faure, MM. Libert, Arnaud et Reyard, obtiennent aussi un grand succès.

***

FOLIES-SAINT-MARTIN. — Les célèbres vélocipédistes aériens dont nous avons parlé dernièrement exécutent les tours les plus surprenants sur une corde tendue d'un bout à l'autre de la salle, à la grande joie des spectateurs, qui leur prodiguent de nombreux applaudissements. La charmante comtesse X...., qui chante masquée est très sympathique au public, qui la rappelle plusieurs fois dans le courant de la soirée. Pissarello qui est fêté comme par le passé, ajoute chaque soir de nouvelles acrobaties à ses grandes scènes comiques. MM. Bienfait, Kelm, Denneville, Dharville; Mmes Worton, Rivoire, Djelma, Hémar et Destrées sont aussi dans les bonnes grâces des spectateurs.

M. Alberti, du Théâtre de la Monnaie, de Bruxelles, est un artiste de mérite qui, chaque semaine se fait apprécier dans de nouveaux rôles.

***

GRAND CONCERT PARISIEN. — Le petit Norbert, qui a fait sa rentrée il y a une quinzaine obtient un immense succès dans les bonnes chansonnettes qu'il a créées l'hiver dernier à l'Alcazar, et cet été, aux Ambassadeurs.

L'éloge de M. Pacra n'est plus à faire, depuis longtemps, le succès le compte au nombre de ses favoris; aussi dès son entrée en scène, il est acclamé par toute la salle. MM. Brunin, Teste, Réval et Mey continuent à se faire applaudir à outrance, sans oublier Mmes Demay, Dubrée, Petit, Fabre et Satler, qui partagent les faveurs du public, avec les artistes nommés plus haut.

Les vaudevilles qui sont toujours bien choisis font grand plaisir.

***

SCALA. — MM. Aristide Bruant et Breton, qui faisaient leurs 28 jours, sont rentrés le premier octobre. Avec MM. Chaillier, Deraine, Bourgès, Pichat, Brunet, Paul Bert, Bérod; Mmes Graindor, Patry, Marguerita, Aimée, Liovent Heuzé, Blockette et Domergue, la troupe sera au grand complet.

Plusieurs auditions ont été données cette semaine par de nouveaux artistes.

Dès que nous en saurons le résultat, nous le ferons connaître.

On répète en ce moment *Mandarinette*, opérette en un acte, de M. Pétrus Karl, un de nos confrères de la presse parisienne.

ALFRED BERTINOT.

Tous les soirs au concert de la Pépinière, 9, rue de la Pépinière, près la gare St-Lazare : comédies, vaudevilles, opérettes; scènes comiques, intermèdes et chansonnettes. La salle est des plus coquettes. MM. Dutilly et Royer, les nouveaux directeurs, ont bien fait les choses; non seulement leur installation est irréprochable, mais la troupe est des mieux composées. Emile Duraiour en est le régisseur et F. Barbier le chef d'orchestre (c'est tout dire). Débuts de M. Caudieux, de Mlle Alphonsine et Juliette, chanteuses comiques, et du petit prodige Eugène Langé, qui chaque soir exécutera des airs variés sur la trompe de chasse.

Au moment de mettre sous presse, MM. Nicolle et Cᵉ, directeurs du concert des *Folies-Saint-Martin*, nous informent que, pour le mardi 12 octobre, ils organisent une représentation extraordinaire, au profit des familles des malheureuses victimes de la catastrophe du Boulevard Rochechouart.

Avec l'autorisation de Mme Roisin, directrice de la SCALA, M. Bourgès viendra chanter deux chansonnettes de son répertoire.

Le concours de Mlle Rousseil, de MM. Taillade, Noailles, de l'Odéon, Menstein, du Vaudeville, Michot, Pacra et Joseph Kelm est presque assuré.

Nous félicitons sincèrement MM. Nicolle et Cᵉ de leur généreuse initiative.

A. B.

RÉUNION DES PRÉSIDENTS DES SOCIÉTÉS LYRIQUES DE PARIS

La réunion a eu lieu comme nous l'avions annoncé salle ORANGE, 11, place de la République, à 2 heures; plus de 40 sociétés étaient représentées par leurs présidents ou leurs vice-présidents. Voici la liste des sociétés présentes :

Les Amis de la gaîté, les Amis inséparables, les Amis du travail, l'Alliance de Belleville, les Bébés, le Cercle artistique du XIXᵉ arrondissement, le Cercle Musset, le Cercle des volontaires, la Clémence Isaure, la Cour des miracles, les Enfants de la Belgique, le Franc-Rire, les Enfants de la gaîté (de Montmartre), *les Enfants de la lyre, les Enfants du nord, les Enfants de la Seine, les Épicuriens, l'Escholière, la Française, les Gais Momusiens, la Gaîté bellevilloise, la Gaîté parisienne, les Joyeux du pont de Flandre, la Lyre amicale, la Lyre de la gaîté, la Lyre des travailleurs, le Lac St-Fargeau, la Muse des Arts et Métiers, la Nationale, la Pensée, le Pinson, l'Union française, l'Union parisienne, la Lyre bellevilloise, la Lyre joyeuse, la Lyre méridionale, la Cordiale, les Chevaliers de la gaîté, les Amis réunis.* En y joignant *l'Avenir du XVIIᵉ arrondissement, le Cercle universel, l'Echo des concerts, la Fauvette,* qui étaient présents à la réunion précédente, on aura le nombre des sociétés qui ont répondu à l'appel du premier comité, pour savoir si les sociétés lyriques de Paris voulaient continuer les concours. Sur l'approbation des sociétés présentes il a été procédé, par bulletin de vote, à la formation d'un nouveau comité, nommé pour un an. Ont été élus : MM. DURIEU, *du Cercle Musset*, MASSÉ, *des Epicuriens*, CANTAREL, *des Enfants de la Seine*, DUPONT, *de la Lyre amicale*, LESTIVANT, *de la Muse gauloise*, LEROUX, *des Gais Momusiens*, HERRMANN, *du Cercle artistique* du XIXᵉ arrondissement, GOUGET, de *l'Escholière*, GANDIONE, de *la Lyre des travailleurs*, JEQUIN, *des Enfants du Franc-Rire*, RENOULT, *des Amis inséparables*, FRANCFORT, *des Enfants de la gaîté*, LÉO TOSTAIN, de *l'Union parisienne*, PHILIPPE, de *la Pensée*, AUBERT, *du Papillon*, RUTTER, de *l'Union française*, MM. DELAPORTE, chevalier de la Légion d'honneur, ORANGE, propriétaire de la salle des *Folies-Parisiennes*, et A. Patay, directeur du journal la CHANSON. Tous trois ayant fait partie du comité initiateur, ont été acclamés membre de ce nouveau comité, qui se trouve composé de *dix-neuf* membres.

Sur la proposition de M. A. Patay, directeur de la CHANSON, il a été décidé qu'un premier banquet, composé de présidents et de vices-présidents des Sociétés lyriques, aurait lieu très prochainement. Nous croyons pouvoir dès aujourd'hui fixer la date au dimanche 17 octobre, à une heure *très précise*. On peut dès à présent envoyer son adhésion chez M. ORANGE, 11, place de la République et au bureau du journal *la* CHANSON, 18, rue Bonaparte. Une lettre d'invitation sera envoyée à MM. les présidents, avec prière de la comcommuniquer à leurs vices-présidents. (NOUS PRIONS MM. LES PRÉSIDENTS DES SOCIÉTÉS LYRIQUES DE CONSIDÉRER COMME PERSONNEL CET APPEL A TOUS). Nous voudrions voir assister à nos banquets tous les présidents et vices-présidents ayant adhéré ou non à l'idée des concours, ce banquet qui pourra se renouveler à des époques déterminées, hâterait assurément la création du *Cercle des Sociétés lyriques.*

Pour terminer, M. Orange a fait connaître à l'assemblée qu'il avait l'intention d'offrir à toutes les sociétés lyriques de Paris un grand bal dans sa salle des *Folies Parisiennes*, 23, faubourg du Temple.

Cette fête, nous en avons la certitude, sera superbe. Allons, mesdames et mesdemoiselles, apprêtez vos toilettes de bal.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

L'Association littéraire et musicale a donné sa seizième grande soirée dimanche dernier, dans la salle de son siège social, 37, Passage de l'Elysée des Beaux-Arts place Pigalle. Avant d'aller plus loin, nous constaterons que cette Société diffère, sous tous les rapports, de la majeure partie des réunions artistiques et des sociétés lyriques. Les pièces qui tiennent la plus grande partie du programme sont distribuées au commencement de l'année, ce qui permet aux artistes de bien apprendre leurs rôles, et de faire les répétitions nécessaires à la bonne exécution. Il est fait de même pour les intermèdes de chant. Aussi, à part quelques fautes imperceptibles (bien pardonnables pour des amateurs, nous pouvons affirmer que les personnes qui se sont fait entendre se sont tirées de leurs chansonnettes et de leurs rôles, tout aussi bien que des artistes exercés.

M. Amable, un fin diseur, a détaillé avec un goût exquis *Ma femme est en voyage, Chapeau rose et fin Mollet* et *Y'a rien d'dans*. M. Noir, un bon baryton, a chanté dans la perfection *Le plus heureux de la terre*, *Jean-Bart*, et un morceau de *Si j'étais Roi*.

Mlle Maria a obtenu un grand succès dans *Parmi tant d'amoureux*, des Noces de Jeannette, et dans la *Cavatine du page*, des Huguenots. Mlle Fauré a obtenu également beaucoup de succès dans *Faites-lui mes aveux*, de Faust, et dans les *Couplets de Germaine*, des Cloches de Corneville. Nous adressons toutes nos félicitations à Mlle L..D., qui touche du piano en artiste consommée, et à qui les invités ont fait une grande ovation. M. Caudieux, de la Pépinière, a chanté la *Cuisinière à Papa*, avec un grand succès ; dans *Victor t'as tort !* l'excellent artiste a communiqué son rire à toute la salle. Une bonne note aussi à M. Bével, pour ses deux chansonnettes: la *Femme à Papa* et *Ah ! Jeannette ! La Consigne est de ronfler*, vaudeville en un acte, a été parfaitement joué par Mlle Valérie, MM. Amable et Dernon. Il en a été de même de la *Date fatale*, comédie en un acte, interprétée par Mlle Jeanne D. et M. Collin.

Pour terminer, un mot sur la salle qui est avec sa galerie, ses loges et ses fauteuils, un véritable petit théâtre miniature.

ALFRED BERTINOT.

Dimanche 26 septembre, *l'Union Parisienne* donnait sa séance de réouverture *rue Saint Victor*, 74, en face la rue d'Arras (côté gauche de la rue des Écoles), *maison Vodable*.

La salle peu spacieuse contient cependant 100 personnes aisément, et la disposition des chaises et des tables offre une commodité qu'on ne trouve pas partout,

A huit heures et demie la séance s'ouvrait par une allocution du président, Léo Tostain, dans laquelle il a chaudement remercié tous les membres de la société qui sont restés unis et pleins de dévouement et de zèle pendant la période de leur changement de salle.

Depuis quinze ans que je fréquente les goguettes et les sociétés lyriques, j'affirme que jamais je n'ai assisté à une soirée aussi agréable. — Je me contenterai donc de citer les noms des artistes et amateurs qui d'ailleurs seront plus éloquents que je ne pourrais l'être, et ajoutons que pas un n'a été même faible.

Honneur aux dames, chacune en son genre a rivalisé de verve et d'entrain. Mesdames Karl, Adèle, Desfossez, Mesdemoiselles Aline Marpon, Marie Fournier, puis une jeune fille qui a divinement chanté : *Je suis gourmande*.

Le côté des hommes est plus abondant.

Monsieur Guiche dans : *Devant l'objectif*, acquiert l'habitude de la scène et détaille avec talent même ce charmant rondeau. MM. Edmond Vallé, Quélin, Léo, Durdan, Letirand, président de *la Lyre de la Gaîté*, Gouget, president de *l'Escholière*, Charles Goullieux, de *la Lyre bienfaisante*, Desfossez père et fils ont été fort applaudis, surtout le premier comme auteur.

N'oublions pas un jeune homme de *la Folie Française*, dont j'ignore le nom. — Puis enfin le bouquet, MM. Mounioute, Karl et Adrien Souchet.

Tous nos compliments seraient superflus et je ne trouve pas d'expression pour qualifier ce triumvirat, après eux on peut tirer l'échelle.

Bref la soirée n'a été qu'un long éclat de rire. Le pianiste M. Émile V., a droit aussi à toutes nos félicitations, il a beaucoup de talent et tous les artistes en étaient satisfaits, ce qui se rencontre peu souvent; il a exécuté plusieurs morceaux de son répertoire parmi lesquels *la Marche Indienne* qui a été fort applaudie.

On s'est quitté vers minuit après le tirage d'une tombola, et tout le monde s'est donné rendez-vous pour les *jeudis* et *dimanches*, jours de réunion de cette société.

L. JOYEUSE.

On a bien ri, dimanche, à la soirée hebdomadaire donnée par la *Société dramatique de recréation, 50, rue Fabert*, avec un *Scandale et les Deux Beautés d'autrefois*. Spectacle sur la scène, spectacle dans la salle, le public ne sachant plus auquel donner la préférence et d'où soufflait le vent de l'hilarité, a pris le parti de se tenir les côtes... On pouffait littéralement devant l'exentrique bouffonnerie les *Deux Beautés d'autrefois*, à laquelle MM. Sel et Pochet prêtaient leur naturel et leur désopilante désinvolture.

S'il se trouvait un hypocondriaque dans la salle, il doit, à l'heure présente, être guéri radicalement. Concert-intermède très soigné, beaucoup de chant, de chansons et de chansonnettes par des sociétaires dont les noms nous échappent. M. Pochet, fin et original comme toujours dans *Psit, psit*, et *Je n'pourrai jamais*. M. Fournaux, en gavroche dans sa chanson *C'est Papa qui m'a fait comm' ça*; puis M. Pépin dans le *Frère d'une Rosière*, nous en passons et des meilleurs. La poésie de M. François Coppée, *les Naufragés*, a été interprêtée avec un talent réel par M. Bousanquet.

M. Rémy, que nous ne voulons pas gâter par des éloges exagérés, mérite pourtant une mention pour l'expression avec laquelle il a détaillé de sa belle voix le duo de la Favorite, *Léonor, pourquoi tristement baisser les yeux*.

Enfin, toutes nos félicitations à l'accompagnateur de la Société, M. Lamarse, pour qui l'art de l'accompagnement n'est qu'un jeu d'enfant.

C. STÉNIO.

La soirée de mardi au *Cercle Gaulois* a eu tout l'éclat des précédentes. Le programme était, comme toujours, des plus variés. Citons au hasard : Une

scène du *Démocrite* de Regnard, interprétée d'une façon remarquable par M. Christian et Mlle Karly. Puis, « *la Cigale chez les fourmis* » enlevée avec brio par toute la troupe, et « *C'était Gertrude!* » un vaudeville dans lequel M. Quélin a déployé de sérieuses qualités de comédien.

N'oublions pas Madame Kild qui a su se faire applaudir dans une opérette de Planquette. Outre ses qualités de chanteuse, Mme Rita possède un joli profil de camée, ce qui ne gâte rien.

Un incident : Apprenant que le président des « *Hydropathes* » se trouvait dans la salle, le public lui a demandé des vers de sa façon. M. Goudeau a dit « *la Revanche des bêtes* » qui lui a valu l'ovation accoutumée. M. IRLANDE.

A la *Lyre Amicale*. présidée par M. Dupont, 6, boulevard de Sébastopol, toujours affluence de monde, malgré la belle saison. Nous avons entendu, dimanche passé, M. Fernand L., qui chante *les Myrthes sont flétris* et *la Barque volée*, très bien ; Mlle Laure chante avec goût : *C'est si peu de chose* ; M. Levasnier obtient toujours un succès fou dans : *Je suis triste*; Mlle Joséphine chante avec aplomb *Histoire de Robinson*, sur un air de pont neuf; *Jean Bart* a été chanté par M. Pfeiffer, avec une bonne voix. *Mon beau Printemps*, que nous publierons prochainement, paroles et musique, a été bien chanté par M. Fortunat Lévi, l'auteur et le compositeur. M. Dupont a chanté le *Jus de la Treille*, et M. Mathias, *Tons vu Paris*, *Chatterton, mourrant*, a été dit de façon lugubre par M. G. qui, en revanche, a dit *le Hanneton*, avec une grande monotonie.

AUX AUTEURS ET COMPOSITEURS DE MUSIQUE

Nous recevons depuis longtemps de nombreuses lettres nous priant de vouloir bien nous charger d'éditer, *pour le compte des auteurs*, soit en grand format piano, soit en petit format guitare ou même en cahier populaire.

Nous cédons aux demandes qui nous ont été faites en mettant à la disposition des auteurs nos relations commerciales. Nous répondrons à toute demande de renseignements à laquelle sera joint un timbre-poste. Nous prions nos correspondants, pour simplifier notre travail, de nous dire clairement *l'édition* qu'ils désirent, *grand format piano*, avec ou sans gravure; *petit format guitare* avec ou sans gravure.

Nous préparons pour paraître très prochainement des cahiers de chansons à 10 centimes. Nous prions les auteurs qui voudraient y collaborer de nous envoyer des chansons à bref délai pour être soumises au comité d'examen. Les auteurs seront avertis de celles qui seront reçues pour être publiées aux conditions suivantes : envoyer le montant de *cent exemplaires* qu'ils recevront aussitôt parus (soit dix francs). C'est de la publicité gratuite, puisque l'auteur est remboursé intégralement en exemplaires. Ces cahiers sont appelés, croyons-nous, à un grand tirage. Chaque livraison renfermera une chanson à *succès connue*, une chanson avec *musique*, trois ou quatre chansons *inédites*, et le *portrait* d'un chansonnier ou compositeur populaire.

Nous nous chargeons également de la publication de volumes ou brochures pour le compte des auteurs, quel que soit le genre de l'œuvre, après lecture bien entendu.

CHOSES & AUTRES

La Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, fera sa répartition le 5 octobre prochain. Elle se montera à 125,000 fr.

La répartition de l'année dernière à pareille époque, n'était que de 114,000 fr.

La comparaison entre ces deux chiffres, est un éloge pour la nouvelle administration de la Société.

Vas-y, Léon! la scie destinée à remplacer *Tiens, voilà Mathieu*, vient de paraître, chez M. Tralin, éditeur, 5, rue du Croissant.

Les petites Mains de ma Mie, paroles de Jules Jouy, musique de Paul Henrion, le dernier grand succès de Debailleuil au XIX[e] siècle, vient de paraître chez A. Patay, éditeur, 18, rue Bonaparte, au bureau du journal la CHANSON.

M. Karl Grün, président du Caveau Vervietois (Belgique), vient de faire paraître LA FRANCHIMONTOISE, chant gymnastique, magnifique édition, imprimée *or et couleurs*. Cette édition contient deux musiques différentes pour le même chant, une de M. A. Demoulin, l'autre de M. Hermann. Nous publirons très prochainement une chanson de M. Karl Grün, extraite de son volume, dont nous avons parlé à nos lecteurs lors de son apparition.

Notre collaborateur, J. B. GONON, vient de faire paraître, à Saint-Étienne, le deuxième cahier de la *Lyre Forézienne*, en collaboration avec MM. Rémy Doutre, Jacques Vacher et J. Silbert. Prix: 10 centimes le cahier.

Pour paraître le 2 octobre prochain, *la Flûte enchantée*, revue littéraire et artistique du nord-est, paraissant le samedi à Reims, rue Cérès 17. Rédacteur en chef, Raphael. — Abonnements : un an, 6 fr.

La cinquième édition des *Chansons* de Paul Avenel paraîtra le 5 octobre prochain, chez Marpon et Flammarion, éditeurs, 10, boulevard des Italiens.

Ce volume est accompagné du *fac simile* d'une lettre de Victor Hugo à l'auteur, et de plusieurs portraits, gravés par M. Guillaumot fils. Parmi ces portraits nous signalerons celui de *Martin-Bidauré*, qui jusqu'à présent n'avait jamais été publié, les autres sont ceux de Barbès, Baudin, Victor Noir et celui de l'auteur.

La Voie de l'Avenir

à Evreux (Eure).

CONCOURS DE 1880.

Le Concours annuel de Prose et de Poésie est ouvert. Tous les littérateurs sont invités à y prendre part.

Poésie.

1[er] prix : médaille de vermeil; 2[e] prix : médaille d'argent; 3[e] prix : médaille de bronze argenté; 4[e] prix : médaille de bronze; 5[e] prix : un abonnement d'un an à *La Voie de l'Avenir*; 5 accessits (consistant en livres offerts par les auteurs); 5 mentions très-honorables; 5 mentions honorables.

Prose.

Prix unique. — Palmes d'argent. 5 accessits, 5 mentions très honorables, 5 mentions honorables.

Les différentes pièces de poésie envoyées par chaque auteur ne devront pas dépasser 100 vers.

Les pièces de prose ne devront pas dépasser 10 lignes.

Les sujets sont laissés au choix des concurrents.

Le seul droit de concours à verser est de 5 francs.

Le Directeur-Gérant : A. PATAY.

Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Cie, 6, rue Martel.

3e ANNEE. — N° 22. **10** CENTIMES. 10 OCTOBRE 1880

LA CHANSON

Directeur-Gérant.
A. PATAY

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction
MAXIME GUY

Annonces, la ligne... 1 »
Réclames, — 2 »

La chanson, comme la baïonnette est une arme française.
J. CLARETIE.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............. 6 fr.
» six mois........... 3 »
Etranger, un an............ 8 »

SOMMAIRE :

GALERIE MUSICALE : BEN-TAYOUX

Nous sommes en présence d'un artiste véritable, à qui les circonstances n'ont pas permis encore d'occuper le rang qu'il mérite, mais que tous les clairvoyants saluent comme un maître de l'avenir.



Louis-André-Frédéric Ben-Tayoux est né à Bordeaux, le 14 juin 1840. Il montra de bonne heure d'étonnantes aptitudes musicales, et figura dès l'âge de neuf ans, comme pianiste, dans les concerts organisés par la haute société bordelaise. Engagé pour exécuter un soir quelque grand morceau, il s'aperçut, au moment d'aborder le piano, qu'il avait oublié sa musique. Sans se troubler, notre petit virtuose s'assit et exécuta de mémoire une fantaisie qu'il avait composée à l'insu de tous. L'aventure fit grand bruit, et l'on s'empressa d'envoyer le précoce compositeur à Paris pour y compléter ses études.

Il fut admis au Conservatoire, où on lui donna comme professeur de piano Marmontel, et comme professeurs d'harmonie et de composition, David, Collin et Carafa.

On a beaucoup écrit contre le Conservatoire et sa méthode d'enseignement. Il est certain que, pour la plupart des professeurs, le devoir paraît consister à dompter le tempérament des élèves pour éteindre leur fougue et ramener aux calculs mécaniques leurs aspirations vers l'idéal; mais les natures vigoureuses savent prendre de l'école ce qu'elle a de bon sans rien abandonner de leurs idées personnelles. Ainsi fut-il de Ben-Tayoux, qui sortit du Conservatoire, sachant tout ce qu'on y peut apprendre, et riche d'une verve toute particulière.

Alors commença pour lui une existence en partie double, dont sa jeunesse lui fit surmonter les fatigues et les dégoûts. Pendant tout le jour il donnait des leçons de chant ou de piano, et, la nuit, il se livrait à ses inspira-

tions, composant surtout des morceaux d'orchestre, parmi lesquels il faut signaler : *Eve*, grande symphonie, *l'Etoile filante*, rêverie, *la Préférée*, valse, *l'Idiote*, berceuse, *Imperatoria*, marche triomphale.

Rossini s'intéressait vivement aux travaux de Ben-Tayoux ; il l'éclairait de ses conseils et le réconfortait par de bonnes paroles : — « Persévérez, lui disait-il souvent, vous êtes sûr d'arriver. »

En attendant, le jeune compositeur avait à lutter contre l'obscurité et la misère. Il voulut vaincre définitivement l'une et l'autre, et délaissa le grand art pour sacrifier aux petites divinités du jour. Son début dans l'opéra-bouffe fut des plus heureux ; *Lucrèce* obtint au théâtre Déjazet un succès très vif, malheureusement interrompu par la guerre.

Pendant les terribles événements de 1870, Ben-Tayoux dirigea une fabrique de cartouches dans le département du Nord. La paix signée, il reparut dans l'arène artistique avec un superbe chant de douleur et de défi, bientôt devenu populaire :

Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine,
Et, malgré vous, nous resterons Français !

Depuis, la production de Ben-Tayoux ne s'est pas un instant ralentie. Nous avons sous les yeux le catalogue autographié de ses œuvres ; il ne comprend pas moins de trois cents numéros. Tous les genres de musique y sont représentés, depuis la chansonnette jusqu'au grand opéra. Nous citerons principalement, parmi ses morceaux pour piano : *Mes Pensées*, *l'Etourdissant*, *Un Mystère ;* parmi ses chants nationaux : *République*, *France ! la Vraie Revanche*, *Cri de Liberté* ; parmi ses scènes dramatiques : *A la baïonnette*, *Pauvre fou*, *la Salle des aïeux*, *Les* 5 *et* 6 *Juin*, *Châteaudun ;* parmi ses chansons, enfin : *la Fauvette*, *le Café*, *la Cuve*, *les Turcos*, *la Fermière*, *les Foins*, *Murger et Musette.*

Le talent de Ben-Tayoux est à la fois vigoureux et tendre ; il trouve pour le cri patriotique des accents véritablement inspirés, — exemple, la Cantate chantée récemment à Saint-Germain pour l'inauguration de la statue de M. Thiers ; et, à côté de cela, il rend avec esprit et sentiment l'épisode humoristique, — exemple, *Jeanne est grise*, qu'on aura plaisir à trouver plus loin.

Chez Ben-Tayoux, chose rare, l'exécutant vaut le compositeur. Son jeu est en même temps brillant et sobre. Il connaît imperturbablement ses classiques, et traduit la pensée des maîtres avec une intelligence et une fidélité merveilleuses. On se souvient des séances qu'il donna, au printemps dernier, boulevard des Capucines, séances dans lesquelles il exécutait des morceaux de piano, en les accompagnant d'explications et de commentaires. Le public apprécia beaucoup ses définitions relatives au mécanisme et au style, et la presse signala son programme comme offrant autant de charme que d'intérêt.

Professeur couru, musicien applaudi dans les concerts et dans les salons, Ben-Tayoux, nous le répétons, n'a pas encore conquis la place qui lui est due. Le théâtre complétera sa renommée. Souhaitons-lui d'y aborder bientôt, car il a la science, la verve et l'originalité de conception qui produisent les chefs-d'œuvre.

Les succès que nous nous plaisons à lui prédire réjouiront la jeune phalange ; ils trouveront surtout un écho sympathique chez les fidèles du *Bon Bock*, association fraternelle de littérateurs et d'artistes, dont les agapes mensuelles commencent et se terminent invariablement au son du piano de Ben-Tayoux.

L.-Henry Lecomte.

LA CLEF DU CAVEAU

RONDEAU

L'autre jour, chez un bouquiniste,
Parmi plusieurs *in-octavo*,
J'ai, de Nodier suivant la piste,
Acheté la *clef du Caveau.*

A la fois jovial et tendre,
Ce bon vieux recueil délaissé
Renferme, comme une autre cendre,
Tous les airs dont je fus bercé.

Les chants ont la première place
Dans la mémoire, près du cœur,
Tout fuit, tout change, tout s'efface,
Hors un refrain triste ou moqueur.

La serinette des grand'mères,
Dont la note semble une toux,
Souvent sur les heures amères
Jette un son consolant et doux.

Et voilà pourquoi je vous aime,
O timbres naïfs du Caveau,
Où je me retrouve moi-même
Dans un amusant renouveau !

Caveau, — disons plutôt bocage, —
Au galant et facile accès !
Clef charmante, rouvrant la cage
Où gazouille l'esprit français !

Il n'est pas, de Paris au Caire,
Lèvres n'ayant fredonné *la*
Famille de l'apothicaire,
Ou *Turlurette*, ou *Lon lon la.*

Il suffit d'une ritournelle,
D'un vague et tremblotant solo,
Pour qu'aussitôt je me rappelle
Un homme pour faire un tableau.

Quels éclats de rire à la ronde !
Où courez-vous, monsieur l'abbé ?
Sur *Ce mouchoir, belle Raimonde*,
Cet abbé-là sera tombé.

Que de Tircis et de Grégoire!
Combien de baisers, de glouglous!
Elle aime à rire, elle aime à boire,
Elle aime à chanter comme nous!

J'en guette un petit de mon âge!
Dit Lise, au bord d'un frais ruisseau.
Sa voix charme le voisinage,
Car... *Une fille est un oiseau.*

Fanchon *Dans les Gardes-Françaises*
S'en va réclamer son amant :
Des fraises, des fraises, des fraises,
Lui répond ce beau garnement.

Quand je parcours ces folles pages,
Je reconnais tous ces larrons,
Bergers sournois, effrontés pages,
Dénichant merles et tendrons;

Satyres transformés en drilles,
S'en allant, dès le point du jour,
Chasser dans les vertes charmilles,
Gibier des bois, gibier d'amour.

Il cache encore sa fauvette,
Le gros Lucas sous son chapeau;
La Harpe dit : *O ma musette!*
Barré dit : *Mon père était pot!*

Aimable musique de poche!
Alors, en ces temps ingénus,
Un *Air nouveau de M. Roche*
M'ouvrait des mondes inconnus.

Aussi, lorsque j'entends bruire
L'écho lointain d'un flageolet,
Je me surprends à reconstruire
Une époque avec un couplet.

Je vous revois, sensibles femmes,
Avec vos manches à gigot,
Et vous, *Enfants chéris des dames*
Roucoulant dans votre jabot.

N'ayant rien qui le réconforte,
Un rimeur dit, d'un ton fatal :
Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital!

Pendant toute une matinée,
La *Clef du Caveau* dans les mains,
J'ai rêvé, l'âme abandonnée
Au courant des anciens chemins.

Jusqu'au moment où, jeu féroce,
Une voix soudain me souffla :
Allez-vous-en, gens de la noce!
C'est l'air de la fin, celui-là.

Et puis, j'ai refermé le livre,
Sans me cacher d'être attendri, —
Le livre qui m'a fait revivre...
A la façon de Barbari!

CHARLES MONSELET.

LAISSEZ LA FEMME A LA MAISON

RÉPONSE A M. ALEXANDRE DUMAS (*)

AIR *du Grenier de Béranger.*

Un grand esprit, à la voix de sirène,
Du sexe faible a proclamé les droits!
Pour l'entraîner avec nous dans l'arène
Il veut briser ses liens trop étroits.
Je lui réponds, sans nier l'éloquence
Des traits charmants qu'il répand à foison :
De votre erreur craignez la conséquence,
Laissez, laissez la femme à la maison.

Quoi, dans les temps tourmentés où nous sommes,
Quand, au milieu de leur âpre débat,
On voit entre eux se déchirer les hommes,
Vous appelez la femme à ce combat!
Voulez-vous donc, au brasier populaire,
De la discorde allumer le tison?
C'est du foyer le gardien tutélaire,
Laissez, laissez la femme à la maison.

De Sévigné vous invoquez l'exemple ;
Elle dirait, se tournant contre vous,
Que la maison pour la femme est un temple,
Dont le vrai Dieu pour elle est son époux,
Que c'est assez des soins de la famille
Pour occuper tendrement sa raison,
Pour élever et protéger sa fille...
Laissez, laissez la femme à la maison.

Rome autrefois a-t-elle été moins grande,
Quand du forum en détournant ses pas,
La femme aux dieux apportait son offrande,
Et pour les siens priait, ne votait pas!
En ce temps-là, d'une sage matrone
On honorait le noble et saint blason;
Le gynécée alors était son trône...
Laissez, laissez la femme à la maison.

La voyez-vous dans cette ardente lutte,
Où de son lait la source peut tarir,
Où, quand elle est aux discordes en butte,
Loin d'elle, hélas! son enfant peut mourir!
Oh! n'allez pas de cette coupe amère
Lui faire boire, à longs traits, le poison,
Elle est épouse et surtout elle est mère,
Laissez, laissez la femme à la maison.

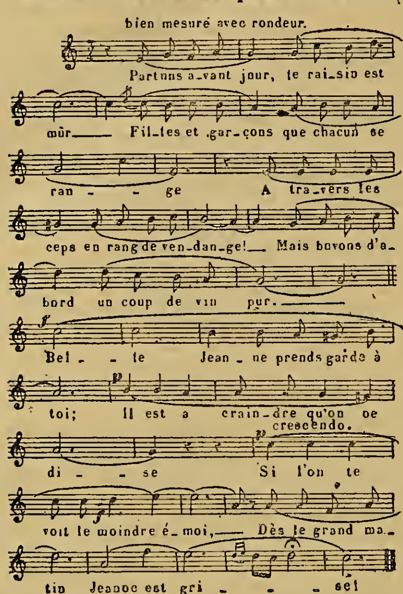
Sa destinée est écrite au beau livre,
Où la nature a dit, en quelques mots,
Que Dieu la fit pour que sa main délivre
L'homme accablé sous le poids de ses maux.
Quand près de lui sa tendresse s'isole,
C'est, enfermée en son doux horizon,
L'ange qui veille et l'ange qui console..
Laissez, laissez la femme à la maison.

Edouard RIPAULT,
Membre titulaire du Caveau.

(*) Sur la 2e partie de sa brochure : *Les femmes qui votent.*

JEANNE EST GRISE

Paroles de JULES GROS Musique de BEN-TAYOUX (1)



Mais vite au travail! Chaque seau rempli
Est bientôt vidé dans les grandes bennes.
Tous chantent en chœur des chansons anciennes,
Et les noirs chagrins sont couverts d'oubli.
— Jeanne, je voudrais t'embrasser.
Tu rougis comme une cerise...
Garde-toi de te courroucer
Ou bien l'on dira : Jeanne est grise!

On entend au loin tinter l'angelus.
A midi sonnant laissons la besogne,
Voilà le moment de rougir sa trogne.
Le repas attend au bas du talus.
— Belle Jeanne, allons, prends mon bras
Et satisfais ta gourmandise;
Mange et bois tant que tu voudras,
Un jour de vendange on se grise!

Enfin vient le soir, et les vendangeurs
Rentrent au logis. Bientôt on commence
Sur l'herbe, en plein air, la joyeuse danse,
Le succès doit être aux plus tapageurs.
Jeanne, au lieu de s'abandonner
A la nuit qui nous favorise,
Entreprend de me sermonner...
Oh! décidément, Jeanne est grise!

(1) L'accompagnement se trouve chez Tralin, éditeur, 5, rue du Croissant.

VIVE LE PRINTEMPS

Air de *Manon* (Collignon).

Voici le printemps! au fond de mon âme
Se réveille enfin l'amour endormi.
Tout dans la nature, ô soleil, t'acclame;
Ce qui languissait, d'espoir a frémi.
Et je te retrouve encor plus charmante,
Et ta vue émeut ma tête et mon cœur;
Je redeviens jeune et toi plus aimante,
L'amour, c'est donc vrai, du temps est vainqueur.

Vive le printemps! il met tout en fête,
Nos fronts argentés paraissent surpris;
Mais tant que le cœur emporte la tête,
Que font après tout quelques cheveux gris!

Voici le printemps! Il a fait renaître
L'amour qui semblait pour tous deux perdu,
A ses chauds rayons ouvrons la fenêtre,
Ainsi que nos cœurs, à l'amour rendu.
Tant que nous sentons, en pleine lumière,
Nos cœurs amoureux battre à l'unisson,
Ne regrettons pas notre ardeur première :
L'air a pu changer, mais pas la chanson.

Vive le printemps! il met tout en fête,
Nos fronts argentés paraissent surpris;
Mais tant que le cœur emporte la tête;
Que font après tout quelques cheveux gris!

Voici le printemps! Et le bois superbe
Attire déjà les oiseaux chanteurs;
Et la violette apparait dans l'herbe,
Pour jeter dans l'air ses douces senteurs.
Déjà le soleil embrase la terre
Et, sous les baisers de ces amoureux,
Tout est volupté, caresse et mystère;
Entre terre et ciel faisons donc comme eux!

Vive le printemps! il met tout en fête,
Nos fronts argentés paraissent surpris;
Mais tant que le cœur emporte la tête,
Que font après tout quelques cheveux gris!

Charles Vincent.

TREIZIÈME CONCOURS MENSUEL DE LA CHANSON

2e Prix

LES RENDEZ-VOUS

Musique à faire.

Amour, ô grand insatiable,
Ne diras-tu jamais : assez?
...Les deux amoureux sont passés,
Lui, les baisers chauds et pressés,
Elle, la lèvre charitable.

— Le ciel est pur et l'air est frais,
Un rendez-vous, ma toute belle...
— Par de là les grands bois, dit-elle,
Mais... pas plus près...

— Par de là les grands bois, dit-elle.
... Le tendre bien-aimé revint;
Certes, ce ne fut pas en vain.
Il vit sa belle au front divin :
L'amour les couvrit de son aile.
— Vois! la nuit se fait pure exprès...
Prendre un rendez-vous serait sage...
— Le bois est loin... Viens au village,
Mais pas plus près...

— Le bois est loin, viens au village...
L'amoureux y fut tout tremblant;
Elle l'y joignit d'un pas lent,
Lui donnant sous son bonnet blanc
A baiser son charmant visage.
— Cet instant est doux, mais après?
Mais demain...? L'amour va renaître!
— Je t'aime... Viens sous ma fenêtre...
Mais... pas plus près...

— Je t'aime... Viens sous ma fenêtre...
... L'aube à cet endroit le surprit,
La gente amoureuse entr'ouvrit
Sa croisée et gaiment sourit...
La joie illuminait leur être.
— Il m'est si doux de voir tes traits
Et demain? divine fillette...?
— Demain? ...viens, jusqu'à ma chambrette
Mais... pas plus près...

— Demain? viens jusqu'à ma chambrette.
Amour! ô *crescendo* de feu!
On dit ...mais c'est un conte bleu,
J'en ai déjà trop dit : adieu!
J'entends la foule qui m'arrête:
Cette histoire a donc des attraits...?
Vous me demandez, indiscrète,
— Vit-on l'amant dans la chambrette...?
— ...Encor plus près...!

OCTAVE LEBESGUE.

SOCIÉTÉ LYRIQUE ET LITTÉRAIRE DU CAVEAU.

Banquet du 1er Octobre.

Je ne sais plus quel sage de l'antiquité a mis en circulation cette remarque, qui est devenue proverbe: Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Jamais cette grande vérité ne fut mieux établie que ces jours derniers chez Douix. Mercredi, 29 septembre, les royalistes banquetaient dans ce même salon où chantait, vendredi, la Société du Caveau. A la sénilité succédait la gaîté; aux cris de *vive le roi*, celui de *vive Thérésa*.

Je demande pardon à cette dame du rapprochement.

Oui, Thérésa elle-même. la chanteuse populaire, ornait le repas de sa présence et l'a charmé par ses chansons. J'avoue à ma honte que je ne la connaissais que de réputation, sans l'avoir jamais ni vue ni entendue. Le croira-t-on? J'ai donc été surpris d'être cette fois de l'avis de tout le monde. Voix sympathique, expression juste, du sentiment au besoin, un peu de cascade de temps en temps, et une grande cordialité avec cela: c'était plus qu'il n'en fallait pour enflammer les regards d'un tas de vieux garçons. Tous sont garçons, au Caveau, le premier vendredi du mois.

Le *Conscrit*, une romance-pochade d'Hervé, et surtout la *Tour Saint-Jacques*, d'Hachin et Darcier, ont eu le plus grand succès, interprêtés par la *diva*. Pauvres chansonniers! me disais-je, vous allez être écrasés, et vos petites musettes vont remporter, à côté de tels triomphes, une veste des mieux conditionnées.

Je me trompais: l'esprit ne craint rien, et le Caveau peut supporter toutes les comparaisons. D'ailleurs, l'émulation doublerait ses forces au besoin ; la galanterie, d'autre part, ne l'obligeait-elle pas à se montrer digne de la célébrité qu'il accueillait ce soir-là dans son sein?

J'aurais voulu omettre les vers de circonstance. A part le toste à la chanson, dans lequel Grangé nous montre cette divinité, jusqu'ici invisible et intangible,

Parmi nous descendue,
Sous une forme humaine, et même assez dodue,

le reste brille plus par la bonne intention que par le mérite intrinsèque. Histoire de temps. Montariol a joué sur les mots :

Si vous connaissiez ma Thérèse,
De vous je deviendrais jaloux,
Car j'en suis sûr, vous seriez aise
De l'adorer à deux genoux.
La plus grande froideur désarme
A son aspect, et nul n'osa
Nier le pouvoir de son charme,
Du charme que ma Thérèse a.

Fénée a tâché d'être plus ingénieux, mais est resté prosaïque:

Dès qu'il s'agit d'obliger,
Thérèse est infatigable;
Elle croirait déroger
En n'étant pas secourable.
Mais d'une bonne action
Bien loin de faire parade,
C'est avec discrétion
Qu'elle est bonne camarade.
Vous voyez que Thérèse a
Le cœur de Thérésa.

Des deux couplets que quatre auteurs ont griffonnés à la hâte et que l'artiste a chantés en guise de remerciement, je citerai le dernier:

Avoir tant d'hommes devant soi
Troublerait un autre courage,

Le nombre me voit sans émoi,
Car j'en ai vu bien davantage;
Mais ce n'est pas la quantité
Qui me transforme en ingénue;
Non, messieurs, c'est la qualité
Des chansonniers que je salue.

Tout cela n'est-il pas un peu mirliton?

Heureusement, les autres productions, méditées plus à loisir, ont eu aussi plus de valeur.

Voici le dénombrement — peu homérique — des tenants du gai tournoi. J'adopte l'ordre alphabétique, qui ne me laissera pas accuser de partialité.

Adeline, visiteur, a groupé sous ce refrain un peu baroque:

Y faut prendre ça sur le vif,

des couplets-tiroirs très cocasses et très applaudis.

L'*Opportunisme*, de Bourdelin, un nouveau, est rempli d'esprit et de traits heureux. C'est encore un tiroir; mais l'auteur a su rajeunir, à l'occasion de sujets bien choisis, le mot connu: Il était temps!

Cœdès, le compositeur déjà célèbre, chante aussi lui-même; ses *Conseils d'une mère à sa fille* nous peignent d'une manière malheureusement trop vraie, mais pourtant comique, la perversité de certaines femmes pour qui la maternité n'est qu'un moyen de battre monnaie. Henry Monnier n'avait pas mieux fait.

Duvelleroy est dans ses jours de sentiment: les *Bâtons de vieillesse*, c'est son titre; il le traite en vieillard et en chansonnier, réunissant ainsi la gaîté et le cœur.

Echalié, au contraire, s'attaque à l'actualité: sa *Chasse* est un véritable coup de balai; gare aux intrigants, aux tartuffes, aux... L'énumération serait longue; mais la chanson n'a pas paru avoir ce défaut.

Grangé, se reposant sur les lauriers que lui a valus son toste, s'est borné à rééditer son *Eau bénite de cour*, un petit chef d'œuvre... connu.

Le *Penchant de mon curé*, voilà ce que nous chante Julien. Ce penchant, vous le devinez sans doute: il s'agit toujours d'Eve et du serpent qui frétille. C'est très rond et très gai.

Petit est amer et sombre. Il voit tout partir, et jette aux illusions, à l'amour, à l'espoir, qui s'en vont, un mélancolique *bon voyage!*

Piesse, qui aime la finesse, nous dit le *Chansonnier sans chanson:* tous les sujets lui semblent suspects ou dangereux, et il finit par les traiter sans en avoir l'air.

Laissez la femme à la maison! s'écrie Ripault. Quand je dis: s'écrie, c'est une figure, car c'est Bourdelin qui a dit sa chanson, et elle n'a pas perdu à cette interprétation vibrante et animée. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus. On pourrait se demander si l'auteur, en fuyant un excès, ne tombe pas dans un excès opposé; mais nous n'avons pas à faire une conférence. Bornons-nous à applaudir au talent.

Mais que de chanteurs oubliés forcément par le président! Liorat, Burani, Fouache, Charles Vincent, Lagoguée et les autres auront leur tour un autre soir: ils pouvaient bien, pour cette fois, laisser la parole à Thérésa. Quant à Monselet, je suppose qu'il est comme moi et ne tient pas à se faire entendre.

EUG. IMBERT.

CHRONIQUE DES CONCERTS

A l'**Eldorado,** véritable grand succès avec *Zizi*, opérette de MM. Philibert et Siegel, musique de Chassaigne; Mme Louise Roland, MM. Gaillard et Hurbain y rivalisent de verve.

A son début Mme Canon, chanteuse de *genre*, a été fort bien accueillie; Mlle Bonnaire obtient toujours de vrais succès, avec *Je m'émotionne trop facilement*, et *Joseph est en voyage;* Velly se fait applaudir dans *une Tyrolienne à sensation.*

MM. Perrin dans *Les Pupazzi*, Victorin dans *Je demande à recommencer*, Antony dans *A la Glace fraîche et bonne*, Mathieu, dans le *Carnet rose,* et Ducastel obtiennent toujours de nombreux bravos bien mérités.

N'oublions pas Mmes Duparc, Juana, Dalty, Piccolini et Moriane, dont les répertoires si variés font passer de délicieuses soirées aux habitués de l'ELDORADO.

***

Le GRAND CONCERT PARISIEN est sans contredit un des concerts les plus favorisés du public, car chaque soir, des fauteuils d'orchestre à l'amphithéâtre, la salle est littéralement bondée de spectateurs enthousiastes qui ne ménagent pas leurs applaudissements à l'excellente troupe de MM. Valentin et Fournier.

Le programme de la semaine dernière était des mieux composés, et, sans fatiguer le public, la gaudriole et le sérieux alternaient avec un égal succès.

Dans les *Pompiers*, jolie poésie d'un sentiment élevé, où le comique et le tragique paraissent tour à tour sans forcer la note, Pacra a obtenu un succès immense.

Brunin est amusant au possible dans la nouvelle scie en vogue: *Bonjour Cyprien!*

Le petit Norbert, qui paraît successivement en garçon et en fillette s'est fait rappeler plusieurs fois dans *Je me rapapillotte*, *C'est pas vrai!*, *J'ai les pieds serrés* et dans la *Chanson du petit abbé.*

Après *Le petit cochon porte-veine,* Mme Demay a dû dire: *Mon père demeure à Montpernasse,* chansonnette dans laquelle elle a obtenu un succès non moins grand que dans la précédente.

Citons encore MM. Réval, Teste, Mey; Mmes Dubrée, Fabre, Petit et Satler, qui se sont fait applaudir dans les meilleures chansonnettes de leur répertoire.

***

Samedi dernier, aux *Folies-Saint-Martin,* Madame Rivoire a créé deux chansonnettes dans lesquelles

l'excellente artiste a obtenu un grand succès. La première, *Eh! Gugusse!* paroles de M. Edouard Aupto, la seconde *La voilà, Paméla!* de M. Kuhn. La musique de ces deux nouveautés est de M. Ch. Lefay, l'habile chef d'orchestre des *Folies-Saint-Martin*. D'après l'accueil fait par le public, qui répétait les refrains à la sortie, il est probable que, d'ici peu, ces deux chansonnettes deviendront populaires.

Une opérette en un acte, *Les Cadets de Gascogne*, n'a été qu'un long éclat de rire, provoqué par MM. Bienfait, Pinarello, Denneville, Dbarville, et tout le bataillon des jolies pensionnaires de M. Nicolle, dont les rôles consistaient à montrer leurs dents blanches.

Pour ce soir : reprise de *Madame Angot et ses demoiselles*, pièce à grand spectacle qui obtint un si beau succès, il y a deux ou trois ans, aux *Folies-Marigny*.

*
* *

Le succès du *Concert de la Porte-Maillot* va s'affermissant, grâce à l'intelligente direction de MM. Fortin et Mathieu, qui ont su s'entourer d'artistes distingués, tels que MM. Doria, Emilien; Mmes Gréty, Adelina, Zélia, et j'en oublie des meilleurs dont les noms m'échappent.

Un jeune artiste, très connu du public des sociétés lyriques de Neuilly, M. Lefèvre, a donné dernièrement une audition qui a été pour lui un véritable triomphe et l'a classé du premier coup parmi les meilleurs artistes de nos concerts. Nous ne désespérons pas de le retrouver d'ici peu, sur une scène plus vaste que celle du *Concert de la Porte-Maillot*.

Les pièces qui terminent les représentations sont très-bien choisies et bien jouées par les artistes de la troupe.

*
* *

Folies-Rambuteau. — Mlle Alida Perly a obtenu un vrai succès, samedi dernier, dans *Ninette*, romance de notre collaborateur Maxime Guy, musique d'Albert Flacière, que nous avons publiée dans le numéro 12 de La Chanson (*31 juillet 1880*).

*
* *

L'ouverture du Théâtre-Concert des *Folies-Bobino*, 20, rue de la Gaîté, a eu lieu le 2 octobre; nous en parlerons prochainement.

*
* *

Casino Saint-Honoré. — Tel est le titre que prend le nouvel établissement situé dans l'ancienne salle du théâtre *Corneille* (cité Retiro, Faubourg Saint-Honoré, 30), l'ouverture en est fixée au 14 octobre.

Un orchestre de 15 musiciens, dirigé par M. Bartholo, des artistes d'un mérite incontestable, un spectacle attrayant, tels sont les éléments de réussite de ce coquet établissement; nous ne doutons pas de son succès.

Alfred Bertinot.

QUATORZIÈME CONCOURS MENSUEL.

Ouvert du 20 septembre au 20 octobre.

Nos abonnés seuls ont droit d'y prendre part, avec une chanson de six couplets au plus, avec ou sans refrain.

Nous publierons, en même temps que la pièce qui aura obtenu le 1er prix, une petite notice et le portrait de l'auteur, s'il y consent.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

A la soirée du lundi 4 octobre des *Gais Momusiens*, présidée par M. Leroux, nous avons entendu *Le Vin du Rhin*, chanté par M. Poudra, auteur de la musique; *Le Boulevard des Étudiants*, chanté par M. Horace, Mmes Bario et Fayolles dans *Souvenir de ma Mie*, la première, et la seconde, *Ma Barque*.

MM. Métivet, Mounier, Mathias et Richard, se sont fait applaudir dans leurs différents genres.

Jomain a dit avec beaucoup de finesse et sans trop charger, *Maître Blaguefort*.

Pomponnette, opérette militaire, a été rendue avec brio par Mme Achay et MM. Monnier et André.

M. Leroux dirige toujours les soirées avec sa *bienveillance habituelle*.

Nous avons reçu trop tard pour pouvoir y assister une invitation à la soirée intime des *Enfants de Montmartre*, qui a eu lieu dimanche *Salle Pétrelle*.

L'abondance des matières nous force à remettre au prochain numéro le compte-rendu de la grande soirée d'octobre du Cercle *Musset*.

Il en est de même de la grande soirée d'ouverture de la saison d'hiver que la Lyre Républicaine a donnée le lundi 4 courant, dans son local habituel, Café du Globe, 8, boulevard de Strasbourg.

L'*Écholière*, présidée par M. Gouget, fera sa réouverture le jeudi 14 octobre, à 8 heures du soir, 46, rue de Seine, avec le concours d'artistes des concerts et de plusieurs sociétés lyriques; la salle a été complètement remise à neuf par le nouveau maître de l'établissement.

Le samedi 16 octobre, la société lyrique : *La Lyre de la Gaîté*, 18, rue Descartes, offre une soirée extraordinaire à ses visiteurs. Le spectacle promet d'être attrayant; il nous suffira d'indiquer au hasard quelques noms des artistes qui prêteront leur concours à cette fête de famille.

D'abord, MM. Adrien Souchet, Moumoutte, Karl, Gouget, Tiercelin, etc., etc.

MMmes Adèle, Marie Lerouge, etc.

Ajoutons que toutes les sociétés du 5e arrondissement se feront un devoir de se rendre à l'invitation qui leur a été faite. Une magnifique tombola terminera la soirée. Les amateurs trouveront rarement une semblable occasion de se distraire; nous les engageons donc à en profiter.

Il sera perçu *25 cent.* à l'entrée contre un billet de tombola pour atténuer les frais de cette soirée.

Nous avons omis, dans la liste des sociétés lyriques ayant répondu à l'appel du comité des concours, l'*Union joyeuse*, de Montrouge.

CHOSES & AUTRES

Les journaux qui se sont occupés du dernier banquet du Caveau ont commis une erreur que nous

croyons utile de rectifier : Thérésa n'était qu'invitée à ce banquet et n'a nullement été reçue membre du Caveau. L'honneur décerné jadis à Déjazet reste la seule exception faite aux statuts de la compagnie chansonnière.

Avec Thérésa le Caveau a ouvert une série d'invitations artistiques où pourront figurer, avec autant de droits, Mme Judic, Céline Chaumont et diverses autres célébrités chantantes.

Le Comité des concours des sociétés *lyriques* et *dramatiques* de Paris a formé son bureau de la façon suivante : Président, M. Delaporte ; Vice-Présidents, MM. Massé, Président *des Épicuriens*, Édouard Philippe, Président de *La Pensée* ; M. Durrieu, du *Cercle Musset*, Secrétaire; M. Dupont, de la *Lyre Amicale*, Trésorier.

Le Banquet proposé par le directeur du Journal LA CHANSON et adopté à l'unanimité à la réunion générale a été définitivement fixé au dimanche 31 octobre; il aura lieu, 23, faubourg du Temple dans la nouvelle salle de M. Orange. Le prix de ce déjeûner dinatoire a été fixé à 4 *francs* par personne.

Les Présidents et Vice-Présidents seuls ont le droit d'y assister. A UNE HEURE TRÈS PRÉCISE A TABLE.

On trouve des cartes chez M. Orange, place de la République, et aux bureaux du Journal LA CHANSON, 18, rue Bonaparte, ainsi que chez MM. les membres du Comité.

Le Banquet sera présidé par notre ami Alfred Leconte, le sympathique député de l'*Indre*. Plusieurs des membres du Jury du premier concours nous ont fait espérer leur présence. Le Grand Bal offert par M. Orange à toutes les Sociétés lyriques, aura lieu le samedi 6 novembre, Salle des *Folies-Parisiennes*. Prochainement on trouvera des lettres d'invitation dans toutes les Sociétés lyriques et dans nos bureaux; nous en reparlerons.

Le *Cercle des Anciens Élèves de l'école Turgot* a offert à ses membres une soirée musicale et littéraire vraiment remarquable.

M. Marais, du théâtre du Gymnase, qui prêtait son concours à cette petite fête, y a lu d'une façon simple, mais avec des accents émouvants, les *Enfants de l'ivrogne*. Aidé du talent d'un tel interprète, l'auteur M. Grenet-Dancourt est sûr de gagner la cause qu'il plaide. Une charmante chansonnette de L-Henry Leconte: *On peut s'entendre*, écrite pour Debailleul, a été chantée par M. Jules Raux avec le genre original qu'il donne à chacune de ses compositions.

L'exclamation *Oh Monsieur* ! de Gondinet, a été rendue finement par M. Baillon. Une seconde exclamation *Ah* ! *ah* ! poussée par M. Lanier était on ne peut plus comique. M Chapuis, le tenorino des sociétés lyriques, a fait très coquettement le récit de sa *Première connaissance*, et M. Durel, à son tour, a chanté avec un goût parfait l'air de *Galathée*.

En récitant l'histoire de *Jemmapes*, M. Fournier a su impressionner vivement ses auditeurs.

Un jeune baryton, M. Villeneuve, nous a révélé une belle voix dans l'air de *Jérusalem ;* nous espérons entendre souvent cet artiste. L'amusant Leserre a excité l'hilarité par la façon amusante dont il a débité l'*Obsession* et *Vive le chant*. Après M. Dupont qui a interprété le *Signal*, il nous reste à citer le nom d'un artiste d'avenir, M. De Laëre dont la voix souple et puissante a produit de magnifiques effets dans l'air du *Pardon de Ploërmel*.

X***

Le Directeur-Gérant : A. PATAY.

Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Cie, 6, rue Martel.

3e ANNEE. — N° 23. **10** CENTIMES. 17 OCTOBRE 1880

LA CHANSON

Directeur-Gérant.
A. PATAY

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction
MAXIME GUY

Annonces, la ligne... 1 »
Réclames, — 2 »

La chanson, comme la baïonnette est une arme française.
J. CLARETIE.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............ 6 fr.
» six mois........... 3 »
Etranger, un an........... 8 »

SOMMAIRE :

GALERIE DES CHANSONNIERS : EMILE DEBRAUX

Le nom d'Émile Debraux n'éveille plus guère actuellement que de rares souvenirs, encore faut-il aller les chercher dans la mémoire des derniers amis de la vieille chanson. Si grande qu'ait été sa réputation, il n'en reste aujourd'hui que quelques échos affaiblis par la distance qui sépare notre époque de celle où Debraux était en pleine possession de la popularité, et cela remonte à un demi-siècle.

Quoi qu'il en soit, si un chansonnier a des droits à occuper l'attention du public, c'est assurément Debraux (Paul-Émile), né le 30 août 1796, d'une famille protestante, à Ancervillle — Meuse. — La *Notice historique* placée en tête de l'édition de 1836, qui rajeunit Debraux de deux ans, le fait naître en 1798. J'ai d'excellentes raisons pour suspecter l'exactitude de cette dernière date ; je préfère accepter comme véritable celle de 1796, donnée par la *Biographie des Contemporains,* à laquelle j'ai dû faire plusieurs emprunts (1).

Comme la plupart des élèves du Lycée impérial, où il avait fait ses études, Debraux s'est montré constamment animé de cet esprit de patriotisme qu'on y inculquait à la jeunesse. En 1815, lorsque la trahison eut livré la France à l'étranger, il fut indigné des humiliations dont on accablait notre vieille armée, et le sentiment profond de la gloire qui s'attachait aux exploits de nos guerriers lui inspira des chants dans lesquels il fit revivre tous les souvenirs propres à réveiller l'orgueil national. Sa chanson de la *Colonne*, celle du *Mont Saint-Jean* et plusieurs autres parvinrent, en peu de temps, jusque dans les plus

(1) De 1820 à 1830, Debraux a publié 4 éditions de ses *Chanson nationales*. Un recueil supplémentaire qu'il donna en 1822, ayant été saisi à la requête du procureur du roi, Debraux fut condamné à un

petits hameaux. Jamais succès de chanson ne fut si rapide et si grand.

Mon respect pour les grandes autorités littéraires me fait un devoir d'intercaler, ici, les quelques lignes qui suivent; elles sont certainement le plus beau témoignage qu'on ait jamais rendu à la mémoire de cet intrépide et joyeux Lorrain :

« Peu de chansonniers ont pu se vanter d'une po-
« pularité égale à la sienne, qui, certes, était bien
« méritée. Les chansons de *La Colonne; Soldat t'en*
« *souviens-tu? Fanfan la Tulipe*; *Mon petit Mimile etc.*
« ont eu un succès prodigieux, non-seulement dans
« les goguettes et les ateliers, mais aussi dans les
« salons libéraux.

« L'existence de Debraux n'en resta pas moins
« obscure; il ne savait ni se faire valoir, ni solliciter.
« Pendant la Restauration il se laissa poursuivre,
« juger; condamner, emprisonner sans se plaindre,
« et je ne sais si une feuille publique lui adressa
« deux mots de consolation. Souvent il fut réduit à
« faire des copies et à barbouiller des rôles pour
« nourrir sa femme et ses trois enfants.

« Les sociétés chantantes, dites *Goguettes*, le re-
« cherchèrent toutes, et je crois qu'il n'en négligea
« aucune. Si, dans ces réunions, Debraux se laissa
« aller à son penchant pour la vie insouciante et
« joyeuse, il faut dire que, par des soins utiles,
« elles adoucirent ses derniers moments, rendus si
« pénibles par une maladie lente et douloureuse.

« Sa pauvre famille n'a obtenu que d'incertains et
« faibles secours dans la répartition faite par le co-
« mité des récompenses nationales. Pourtant les
« chansons de Debraux, en contribuant à exalter le
« patriotisme du peuple, ont concouru au triomphe
« de Juillet, qu'à son lit de mort il a salué d'une
« voix défaillante. »

Cette appréciation si concise que Béranger rejette en note à la fin d'un de ses livres, résume amplement la vie du chansonnier. Elle est, pour ainsi dire, le complément de la superbe poésie que Béranger intitula modestement : *Chanson-prospectus.*

Le pauvre Emile a passé comme une ombre,
Ombre joyeuse et chère aux bons vivants.
Ses gais refrains vous égalent en nombre,
Fleurs d'acacia qu'éparpillent les vents...

Après ces regrets si poétiquement exprimés, Béranger ajoute :

Toujours enfant, gai jusqu'à faire envie,
En étourdi vers le bonheur poussé;
Pouffant de rire à voir couler sa vie
Comme le vin d'un tonneau défoncé.

Et cette recommandation finale qui justifie le mot de *prospectus :*

Riches et grands achetez ce recueil,
A tant d'esprit passez la négligence.
Ah! du talent le besoin est l'écueil.

Emile Debraux a ressenti toutes les passions républicaines de son époque, et si leur expression a été favorable au retour de cet ordre de choses — honteuses — qu'il nous a fallu subir vingt ans plus tard, c'est que le souvenir des « gloires militaires » entraînait alors toutes les intelligences dans ce courant politique qui culbuta le trône des Bourbons. Emile Debraux, cet interprète des sentiments populaires, fit comme tout le monde et glorifia dans la mesure de son talent, le « boulet couronné. » Il ne fit pas autrement que Béranger, son maître, et ne vit dans Napoléon que le capitaine promenant dans toutes les capitales de l'Europe les drapeaux victorieux de la nation. Lisez plutôt :

Te souviens-tu de ces jours trop rapides
Où le Français acquit un grand renom?
Te souviens-tu que sur les Pyramides
Chacun de nous osa graver son nom.
Malgré les vents, malgré la foudre et l'onde,
On vit flotter — après l'avoir vaincu —
Notre étendard sur le berceau du monde
Dis-moi soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Pour ce qui est des chants patriotiques de Debraux, je m'en tiendrai à cette citation qui suffit, selon moi, pour donner une idée de la manière verveuse avec laquelle notre chansonnier facturait le couplet sérieux.

Emile Debraux, dont le style est en parfaite concordance avec son tempérament, excelle dans le genre satirique et badin. Du ton le plus grave il passe au ton le plus léger, et tour à tour, hérault des vieilles gloires et boute-en-train des plus folles gaîtés, il embouche la trompette ou souffle dans le fifre aigu de la raillerie, se souciant fort peu des menaces du pouvoir et des indignations de la haute bégueulerie. La muse folâtre du « pauvre Emile » avait, selon les dispositions de son esprit, la larme à l'œil ou le rire effronté sur les lèvres. Fallait-il pleurer? elle pleurait et faisait pleurer les autres; fallait-il rire? elle riait, et sa joie communicative, contagieuse, mettait tout en branle. J'ai connu de vieux troupiers — d'anciens brigands de la Loire, comme on les surnommait alors — qui avaient des sanglots dans la voix lorsqu'ils chantaient, sur un air dolent et traînard : *le Mont-Saint-Jean*, *Marengo*, *les Vieux Souvenirs*, *etc.*, et qui trépignaient d'une joie délirante quand ils entonnaient : *Fanfan la Tulipe*, *la Dernière goutte*, *Mathieu*, *etc.* Ce n'est pas seulement les soldats qui chantaient les vers de Debraux; les bourgeois, les artisans, enfin tout ce qui était opposé au régime de la Restauration et s'irritait de son joug, ne se faisait pas faute de joindre aux accents élevés de Béranger, les couplets entraînants de l'auteur de *la Colonne.* Je ne parle pas des sociétés, dites *Goguettes*, où Debraux régnait en véritable souverain. Ses couplets, pleins de verve et d'audace, y étaient toujours accueillis par des applaudissements et des transports inimaginables.

mois de prison, et renfermé à Sainte-Pélagie où il se trouva avec Magalon, Birginet, Eug. de Pradel et plusieurs autres écrivains. Outre ses volumes de chansons, Debraux publia, en 1823, *Voyage à Sainte-Pélagie*, 2 vol. ; *La France au tombeau du général Foy*; *Mort de ce malheureux Droit d'aînesse, récit tragico-comico philosophique en manière de pot-pourri*, écrit sous la dictée de Cadet Lagingeole, 1826 ; *Biographie des Souverains du XIXe Siècle*, par deux rois de la Fève, 1826; *Villèle aux Enfers*, poème tragico-comico-diabolique, 1827 ; un poème sur les barricades. Le deuxième volume, imprimé par H. Balzac, est orné du portrait d'Émile Debraux, par Élisa Hocquart. Nous le reproduisons en tête de cette notice.

Cependant, si expansive et débordante que fût sa gaîté, le « pauvre Emile » n'échappa point à la mélancolie. Son esprit, paraît-il, envahi par les *papillons noirs*, était parfois tourmenté de sombres inquiétudes et de bizarres préoccupations. Dumersan, intimement lié avec le joyeux chansonnier qui

Pouffait de rire à voir couler sa vie
Comme le vin d'un tonneau défoncé.

affirme que Debraux avait des velléités de misanthropie, et que, lorsque ces accès lui prenaient, il se rendait à pied dans la forêt de Fontainebleau, où il restait plusieurs jours. Si étonnant qu'il m'ait paru, je livre ce fait que j'ai noté en passant, sans y ajouter une croyance absolue.

La « muse folâtre du pauvre Emile, » il faut bien le dire, se complait dans les sujets libres et quelque peu licencieux. Là, elle est vraiment à l'aise et se donne ses franches coudées.

J'avoue mon embarras à parler de la note égrillarde d'Emile Debraux; l'hésitation est bien permise lorsqu'il s'agit, non plus de plaider les circonstances atténuantes, — le milieu dans lequel vivait le chansonnier justifie dans une certaine mesure les écarts de sa muse — mais d'avouer que l'on a une légère tendance à admirer des gaillardises spirituellement tournées et qui semblent nous apporter comme un parfum enivrant du terroir Rabelaisien, si fertile « en joyeusetés de haulte graisse. »

J'en demande pardon aux pseudo-pudibonds et aux collets-montés, mais je préfère la *Dragonne de Friedland*, *les Coquilles*, *les Filles honnêtes*, *etc.* à toutes les niaiseries que l'on débite chaque jour devant le *pecus urbicum* qui s'en montre satisfait et applaudit à outrance.

« L'échelle de la poésie sensuelle a, à son échelon d'en haut, *le Cantique des Cantiques*, et, à son échelon d'en bas, *la Gaudriole.* » — C'est Victor Hugo qui assigne ainsi la place que doit occuper la *Dixième Muse.* Entre Salomon qui célèbre, en les dévoilant l'un après l'autre, les charmes de sa royale épouse, et Emile Debraux qui chante simplement les appas de *Sa blonde*, mon choix est fait depuis longtemps. Je laisse le lecteur libre de faire le sien.

Toutes les fois que Debraux a voulu sortir du genre dans lequel il avait acquis une incontestable supériorité, il n'a point réussi. Son poème des *Barricades* n'a rien de saillant, rien qui fixe l'attention et qui soit susceptible d'être noté. Son *Voyage à Sainte-Pélagie* n'est guère plus intéressant, et, si quelques joyeuses chansons, comme il savait les faire, n'en égayaient pas le cours, jamais voyage n'eut été plus fastidieux. Sa plume exercée à la facture des couplets patriotiques ou grivois avait une allure pénible dans la prose; elle était un peu gauche, impuissante et comme dépaysée. Aussi, je doute fort que la malicieuse et ironique préface de la *Gaudriole* (1832) préface datée de *février 1831*, soit d'Emile Debraux, bien qu'elle porte son nom. Du reste, ce n'est pas là un cas unique de supercherie, car sous la signature de Debraux il existe un grand nombre de chansons qui ne sont pas de son crû (1). Charles Lepage, F. Dauphin et d'autres encore ont été ses *collaborateurs.*

Le comble de cette mauvaise plaisanterie, c'est d'avoir interpolé une poésie bien connue de Lamartine dans le troisième volume des chansons de Debraux. Cela est d'autant plus audacieux, que l'auteur de *Bonaparte* ne pensait pas positivement comme le chantre de la *Colonne.* Cette divergence d'opinion ne parut pas un obstacle aux brocanteurs de livres et ne les empêcha pas, après avoir écourté, mutilé l'ode admirable du poète, de la *fourrer* dans les petits recueils du chansonnier. Cela se passait du vivant de l'auteur (2).

Je ne voudrais pas terminer ces lignes sur cette désagréable impression; aussi dirai-je, pour finir, que sans avoir l'élévation poétique et la pureté de langage que Béranger possède à un si haut degré, Émile Debraux, grâce à sa pensée incisive et saillante et surtout à la conception originale d'un grand nombre de ses chansons, est et restera un des meilleurs et des plus joyeux chansonniers de son temps.

Quant à ses incorrections, à ses inélégances de style, Béranger, toujours charitable et bienveillant, ne l'en rend pas responsable. Ne soyons pas moins indulgent que le maître :

A tant d'esprit passez la négligence,
Ah! du talent le besoin est l'écueil.

E. Debraux mourut à Paris, le 13 février 1831, la veille du sac de l'Archevêché. R. P.

FANFAN LA TULIPE

(1819)

Air connu.

Comme l'mari d'notre mère
Doit toujours s'app'ler papa,
Je vous dirai que mon père
Un certain jour me happa.
Puis me m'nant jusqu'au bas de la rampe
M'dit ces mots qui m'mir'nt tout sens d'sus d'sous :
« J'te dirai, ma foi,
« N'y a plus pour toi
« Rien chez nous.
« V'là cinq sous
« Et décampe.
« En avant
« Fanfan
« La Tulipe,
« Oui, mill'noms d'une pipe,
« En avant! »

---

(1) Soit que l'absence d'une direction intelligente et notamment d'un contrôle sérieux ait pu donner lieu à l'introduction de chansons dont la paternité est douteuse, soit, comme l'affirme Dumersan, que quelques auteurs aient consenti à cette émission de leurs œuvres dans celles de Debraux, soit enfin que le mercantilisme ait eu en vue, en grossissant de pièces étrangères les volumes du chansonnier, d'augmenter la réputation de Debraux et surtout les chances de la vente, il en résulte un fait regrettable et qui peut déprécier l'œuvre complète d'Émile Debraux.

(2) *Bonaparte*, Lamartine. *Arrivée de Napoléon à l'Élysée*, Debraux, édition de 1829, page 205, 3e volume; édition de 1836, 1er volume, page 220.

Puisqu'il est d'fait qu'un jeune homme,
Quand il a cinq sous vaillant,
Peut aller d'Paris à Rome,
J'partis en sautillant.
L'premier jour je trottais comme un ange,
Mais l'lendemain
J'mourais quasi de faim.
Un r'cruteur passa
Qui m'proposa.....
Pas d'orgueil,
J'm'en bats l'œil,
Faut que j'mange.
En avant, etc.

Quand j'entendis la mitraille,
Comme je r'grettais mes foyers !
Mais quand j'vis à la bataille
Marcher nos vieux grenadiers ;
Un instant, nous somm's toujours ensemble.
Ventrebleu! me dis-je alors tout bas,
Allons mon enfant,
Mon p'tit Fanfan,
Vite au pas.
Qu'on n'dise pas
Que tu tremble!
En avant, etc.

En vrai soldat de la garde,
Quand les feux avaient cessé,
Sans r'garder à la cocarde
J'tendais la main au blessé.
D'insulter des homm's vivant encore,
Quand j' voyais des lâch's se faire un jeu;
Ah ! mill' ventrebleu,
Quoi,
Devant moi,
J' souffrirais
Qu'un Français
S' déshonore!
En avant, etc,

Vingt ans soldat, vaill' que vaille,
Quoiqu'au d'voir toujours soumis,
Un' fois hors du champ de bataille,
J' n'ai jamais connu d'ennemis.
Des vaincus la touchante prière,
M' fit toujours
Voler à leur secours.
P't-êt'c' que j' f'rai pour eux,
Les malheureux
L'f'ront un jour
A leur tour
Pour ma mère !
En avant, etc.

A plus d'un'gentill' friponne
Mainte fois j'ai fait la cour;
Mais toujours à la dragonne;
C'est vraiment l' chemin l' plus court.
Et j' disais quand un' fille un peu fière,
Sur l'honneur se mettait à dada :

N' tremblons pas pour ça,
Ces vertus-là
Tôt ou tard
Finiss'nt par
S' laisser faire.
En avant, etc.

Mon père, dans l'infortune,
M'app'la pour le protéger;
Si j'avais eu d'la rancune,
Quel moment pour me venger!
Mais un franc, un loyal militaire,
D' ses parents doit toujours être l'appui;
Si j' n'avais eu qu'lui
J' s'rais aujourd'hui
Mort de faim,
Mais enfin
C'est mon père?
En avant, etc.

Maintenant je me repose
Sous le chaume hospitalier ;
Et j'y cultive la rose
Sans négliger le laurier.
D' mon armur' je détache la rouille,
Car si l'temps ramenait les combats,
D' nos jeunes soldats
Guidant les pas,
J' m'écrirais :
J' suis Français,
Qui touch' mouille.
En avant
Fanfan
La Tulipe,
Oui, mill' noms d'un' pipe,
En avant!

PAUL-ÉMILE DEBRAUX.

QUAND ON EST SI JOLIE !

Le soleil béni du printemps,
Qui sur terre fait tout éclore,
Lise, prête à tes dix-sept ans
Le charme attendri d'une aurore ;
Interroge sur ton pouvoir
Le clair ruisseau de la prairie :
Etre coquette est un devoir
Quand on est si jolie !

De vagues désirs agité,
Ton cœur à chaque instant soupire,
Mignonne Lise, la beauté
Se complète par le sourire ;
Accueillant qui cherche à te voir,
Bannis toute mélancolie :
Se faire aimer est un devoir
Quand on est si jolie !

Bientôt un candide amoureux
T'offrira son ardeur fidèle,
Pour ce courtisan langoureux,
O Lise, ne sois pas cruelle ;
Du bonheur caressant l'espoir,
Tiens la sagesse pour folie :
Aimer, aimer est un devoir
Quand on est si jolie !

L.-HENRY LECOMTE.

FOLATRERIES

Un papillon perdu l'autre jour s'abrita
Au bord de ma fenêtre;
C'est le vent qui, fougueux, dans ce coin m'apporta
Ce joli petit être.

Je contemplai d'amour les points noirs, le beau blanc,
D'une neige native,
Et le bleu qui nacraient d'un nuage ambulant
Son aile fugitive.

L'infortuné pliait sous une goutte d'eau
Que lui lança l'orage,
En vérité c'était un horrible fardeau
Sur son divin corsage.

Je priai le destin de mettre dans ses jours
Un peu plus de concorde,
De recevoir son corps, son âme et ses amours
Dans sa miséricorde.

Le cœur gros je maudis ma main ne pouvant pas
Le toucher sans blessures,
Contre moi furieux, en marchant à grands pas,
M'adressant mille injures.

Cependant chacun sait qu'il faut ici mourir;
Mais mon cœur seul raisonne:
Il m'eût été si doux de pouvoir secourir
Sa gentille personne!

Capricieux rimeur, fantasque et bruissant
Comme un grillon dans l'âtre,
Fuyant le prétérit je vais mettre au présent
Ces faits que j'idolâtre.

La strophe, en s'insurgeant, m'est rebelle au passé,
Sa verve ne s'éveille
Q'avec l'indicatif vivant, leste, empressé,
Dont elle s'émerveille.

A rêver sans sujet au fond d'un songe creux
Trop souvent je m'égare:
Amis! pardonnez-moi cet oubli monstrueux,
Je cherche mon Icare.

Mon pauvre papillon remue!... il n'est pas mort,
Son aile se déploie,
Sa vie est arrachée aux affreux coups du sort,
Je nage dans la joie!

— Papillon! sauve-toi sous ce frêle appentis
Fait de cette planchette,
Mais solide en portant sur quatre pilotis,
Que ce soit ta chambrette.

Mets-toi bien à l'abri, plus haut, prends garde à toi,
Car la bise extermine
Fleurette et papillon; oh! ménage, crois-moi,
Ton beau manteau d'hermine.

La pluie en te cinglant pourrait, de ce terrain,
Te souiller de sa fange,
Flétrir et profaner le tissu souverain
De ta robe d'archange.

Ton dos est chatoyant d'un satin des plus frais
Que notre œil s'accoutume
A voir sans adorer. — Dieu pourtant fit les frais
De ton divin costume!

Pour plus de sûreté plein de soins je te prends,
T'emportant dans ma chambre,
Enivré des splendeurs qu'en transport je surprends
Sur ton corps qui se cambre! —

Je le place au soleil et pour le contempler,
Comme une découverte;
Ici, je veux qu'il soit libre de s'envoler
Par la fenêtre ouverte.

Sur les bords de son aile erre un doute d'azur
Dont s'ornent les coquilles,
Et du lilas fondu dans un blanc des plus pur
Sur des teintes jonquilles.

Son ombre illuminée aux doux reflets du jour
A des beautés sans nombre
Me comblant d'avenir, de lumière et d'amour
Qui glissent dans mon ombre.

Il semble, à palpiter, qu'il soit tout sentiment
Pour les fleurs qu'il adore?
Ah! mon regard croit voir son petit cœur d'amant
Les baiser dès l'aurore!

Bientôt il va d'un bond s'élancer vers les bois,
Mais en lui je me fie
Pour doter ma cervelle et velouter ma voix
De sa philosophie.

Reste encore au logis, ravissant papillon,
Créature fugace,
Aime-moi, car je t'aime, ô vivant tourbillon
Qui veux perdre ma trace!

Je n'ai pas assez vu tes ailes déployer
Leur immense envergure,
Ni leur superbe éclat que tu fais ondoyer
En charmant la nature.

Balancé sur ton vol que je voudrais pouvoir
Aller de cime en cime!
Mais sonder ton esprit de mon triste savoir
C'est sonder un abîme.

Il s'apprête à me fuir... Adieu, cher voyageur! —
Le voici qui s'envole
En emportant mes vœux, et mon âme, et mon cœur
Sur sa course frivole.

Il plane, en s'amusant, vers des buissons épars
Qui croissent dans cette île
Qu'on aperçoit là-bas, au-delà des remparts
Défendant notre ville.

Ce brillant papillon colore, en s'y perdant,
Le fond du paysage,
Et mon regard heureux se berce indépendant
Sur son élan volage.

Son essor libre et prompt révèle un paradis
Sur les roseaux qu'il rase:
A le voir, tout en Dieu soudain je m'agrandis
Elevé dans l'extase!

Comme le papillon, pour mieux nous envoler
Vers un ciel plus limpide,
Sous les ronces des morts il faudra s'enrouler
Dans notre chrysalide.

Il faudra de la tombe écarter les parois,
Ramper et reparaître
Dans l'infini des jours pour épurer cent fois
L'essence de notre être.

Le trépas, c'est l'aurore au réveil virginal
Où se métamorphose
L'esprit en imprégnant d'un philtre plus vital
Papillon, homme et rose!

Mais j'oublie en prêchant mon insecte illustré
D'un hoqueton d'élite
Qui franchit monticule, enclos, lac et vert pré
Comme un cosmopolite.

Je cherche mon fuyard au ciel, dans tous les coins
De ce brillant royaume;
Il maraude sans doute au beau milieu des foins
Délectant leur arome.

Mon esprit sur son aile est comme un écolier
A la voix printanière,
Qui vagabonde et fait de hallier en hallier
L'école buissonnière.

GAUNY.

JACQUES OFFENBACH

Jacques Offenbach est mort à l'âge de 61 ans, dans son domicile, 8, boulevard des Capucines. Il a succombé à une attaque de goutte. Nous n'apprendrions rien de nouveau à nos lecteurs en parlant longuement de ce compositeur extraordinairement fécond et spirituel, car tous les journaux de Paris lui ont consacré de longs articles biographiques.

Offenbach a écrit au moins cent partitions; il a rempli les deux mondes de ses joyeuses mélodies; il a gagné des millions; il a eu toutes les joies et tous les bonheurs. Ce fut une belle existence que la sienne.

A ses obsèques la foule s'est pressée; les fleurs ont couvert son cercueil; les sommités artistiques lui ont fait cortège; des artistes de l'Opéra-Comique ont chanté de sa musique et les orgues de la Madeleine ont traduit une mélodie de *la Chanson de Fortunio;* enfin M. Faure lui-même a chanté un *Pie Jesu.* Le créateur de l'opérette a eu de splendides funérailles.

L'homme a été pleuré: il avait beaucoup d'amis qui l'aimaient franchement. L'avenir dira ce qui doit rester du musicien qui de son vivant eut tant de vogue.

J. R.

(*Le Monde artiste.*)

CHRONIQUE DES CONCERTS

Eldorado. — Les exercices curieux des frères Conrad, clowns virtuoses, ajoutent un nouvel attrait au programme irrésistible déjà de ce roi des concerts.

Samedi dernier a eu lieu la première audition de *Etes-vous comme moi?* paroles de L.-Henry Lecomte, musique de Jules Raux.

Nous avons publié, dans notre numéro 14 (daté du 15 août), cette chanson d'un tour littéraire et d'une franche allure. Elle a obtenu, l'autre soir, un succès très vif, auquel ont beaucoup contribué la verve spirituelle et la diction excellente de Velly. Nous aurons à revenir sur l'œuvre et sur l'interprète, car *Etes vous comme moi?* se maintiendra certainement au répertoire de l'Eldorado pendant un temps assez long.

*
* *

Scala. — Samedi a eu lieu la première représentation de *Pierrot Coffré*, opérette en un acte de M. H. Philippe, musique de M. Lucien Collin. En général, les opérettes de Concerts sont écrites pour faire rire; bornons-nous donc à dire que le public s'est dilaté la rate aux mésaventures de Pierrot, sans nous arrêter sur la donnée plus ou moins neuve de la pièce.

La musique de M. Lucien Collin est charmante, et l'ensemble de la pièce a été des plus satisfaisants.

Bonne interprétation par MM. Bert, Bérod, Brunet; Mmes Heuzé et Liovent.

Chaillier a créé une chansonnette dont la chute est très originale: *N'vous gobez donc pas tant qu'ça*' phrase qui s'applique à bien des gens, que l'auteur, M. Laurent, n'a pas ménagé dans sa spirituelle satire. La musique est de Gustave Chaillier.

Avec les bonnes chansonnettes du répertoire de MM. Bourgès, Brunet, Bruant, Paul Bert; de Mmes Graindor, Aimée, Liovent, Blockette et Heuzé, le programme de la Scala est des plus attrayants. N'oublions pas Mme Patry, qui chante le grand répertoire avec succès.

*
* *

Alcazar d'Hiver. — Le succès que nous avons prédit à *Marmitons et poissarde*, l'opérette de M. Firmin Bernicat, se réalise en ce moment. Chaque soir un public nombreux applaudit à outrance les interprètes de cette désopilante bouffonnerie. Mmes Elise Faure, Zélie Weil, Jenny Mills; MM. Arnaud, Libert Sulbac et Limat continuent à faire florès.

La seule chose que nous reprochons à l'administration de l'Alcazar d'Hiver, c'est l'extrême sévérité de ces messieurs du contrôle, qui sont de véritables cerbères, et font les plus grandes difficultés pour nous laisser parvenir jusqu'à la direction ou la régie, seuls endroits où nous sommes à même de prendre les notes nécessaires à notre chronique.

*
* *

Grand Concert Parisien. — *Pst, Pst!* tel est le titre de la revue de fin d'année que MM. Hermil et Numès viennent de livrer, et que la direction a déjà fait mettre en répétition. Espérons qu'elle sera plus spirituelle que l'ineptie dont elle porte le nom, et que son succès sera égal à celui de sa devancière: *P'rapluies, p'rapluies!* des mêmes auteurs. La musique est de M. Raspail, l'habile chef d'orchestre de Tivoli Vaux-Hall, qui a intercalé un quadrille très gai et très original, sur les motifs de *la Sœur de l'emballeur.*

Dans la crainte de paraître radoter, nous ne parlerons pas du succès de la troupe qui continue à être chaleureusement applaudie.

Nous dirons seulement que *L'homme n'est pas parfait*, vaudeville en un acte, a été joué dans la perfection par Nmes Lallée, Clotilde ; MM. Marquetti, Teste et Mey.

***

Folies-Bobino. — C'est par une soirée offerte à la presse que la direction a inauguré sa salle, complètement remise à neuf. La principale attraction était la première représentation de *Bobino vit encore*, prologue d'ouverture en deux actes et 5 tableaux, de M. Lomon.

Mme Levicilli-Coulon est une forte chanteuse qui possède une bonne méthode et un véritable sentiment dramatique.

MM. Bertrand, Freberg et Courville ont aussi été fort applaudis.

MM. Salomon, Delpierre, Legrain, Mlle Doriga et Mme Brianne, dans *Bobino vit encore*, ont su plaire au public et se faire applaudir.

ALFRED BERTINOT.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Le héros de la grande soirée mensuelle donnée le 2 octobre par le CERCLE MUSSET, a été M. Borschneck, qui faisait ses adieux aux invités, et aux nombreux amis qu'il compte parmi eux. Aussi, aucun des habitués et des sociétaires du cercle, n'a voulu manquer à la représentation, et, dès 8 heures, la salle était complètement bondée.

Le régisseur, M. Cordier, a été on ne peut plus amusant dans *le Tunnel de Saint-Germain*, dans *Dedans les fleurs*, et enfin dans *Bonjour Cyprien !* où il a fait fureur. M. Courtois a chanté *Naples* et *le Pigeon bleu*, avec beaucoup de succès. M. Bastide, qui a récité un fragment du *Roi s'amuse*, a été également très applaudi.

Mlle Augustine est ravissante dans son costume de *Petit abbé*; cette charmante personne a obtenu un grand succès dans *la Napolitaine*, qu'elle détaille très gentiment.

MM. Jalade, Willaume, Lannois, Andral, Marie et Lebrun, chanteurs habituels du Cercle, ont aussi eu leur bonne part d'applaudissements.

Après *Oh ! Monsieur !* poésie récitée par M. Borschneck, le président, M. A. Durrieu, a prononcé un discours, que le manque d'espace nous empêche de reproduire en entier, et dans lequel il a rappelé les bons services rendus par M. Borschneck, depuis son entrée au Cercle. Son discours s'est terminé par ces mots : « En témoignage de reconnaissance, au nom « du CERCLE MUSSET, je vous remets ce diplôme et « cette médaille de vermeil, qui seront pour vous un « souvenir inaltérable, et vous rappelleront les courts « moments de joie que vous aurez passés au milieu « d'amis sincères et dévoués. »

Très ému, M. Borschneck a remercié ses amis du Cercle et exprimé tous les regrets qu'il éprouvait de les quitter, il a adressé ensuite ses remerciements aux invités, pour l'indulgence et la bienveillance qu'ils lui ont toujours témoignées.

La soirée s'est terminée par *les Deux profonds scélérats*, vaudeville en un acte, interprété par MM. Cordier, Willaume et Borschneck.

La prochaine représentation du CERCLE MUSSET aura lieu le 6 novembre.

Le lundi 4 octobre, la LYRE RÉPUBLICAINE, au café du Globe, 8, boulevard de Strasbourg, a inauguré sa saison d'hiver par une représentation qui comptera parmi les plus brillantes de cette société. La salle, entièrement ornée de drapeaux, était comble, et la plus franche cordialité n'a cessé de régner pendant le courant de la soirée.

M. Prosper Villère a chanté en véritable artiste et en musicien consommé *le Rêve de l'humanité* et *le Souvenir d'une rose*. Les applaudissements n'ont pas manqué au petit Adolphe, des concerts de Paris, qui a été on ne peut plus amusant dans *la Cuisinière à papa* et dans *Qui veut m'aimer ?*

Mlles Mallard, Villemère, Augustine, Henriette, Julia ; MM. Raymond, de BA-TA-CLAN, Andréal, président du CERCLE DE L'AMITIÉ, Kock, des ENFANTS DE LA SEINE, Gros, Zacharie et Marie, ont rivalisé de verve dans leurs différents genres.

Deux toutes jeunes filles, Mlles Edwige et Alice, ont été admirables d'entrain, et ravissantes dans leurs costumes, dans un duo : *les Compliments de Normandie*.

Mlle Marie Fournier a dit avec beaucoup de verve et de bon goût *Oh ! Monsieur !* la charmante poésie de Gondinet. *Le Naufragé* a été dit dans la perfection par M. Verdier, de LA FAVORITE.

La Consigne est de ronfler, qui terminait la représentation, a été très bien interprétée par Mlles Augustine et Désirée; MM. Clément et G. Bèche. Dans le rôle de Landremolle, M. Clément, quoique n'ayant pas l'accent allemand désiré, a provoqué un fou rire, tant il a été comique. Mlle Augustine a fort bien tenu le rôle d'Irma. Dans le rôle de Tavernier, M. Bèche a été un peu mou et il n'a pas eu les gestes énergiques qui doivent caractériser ce personnage. Avec un peu d'étude, Mlle Désirée fera plus tard une excellente soubrette. Malgré ces petits défauts, la pièce a fort bien réussi.

Pour récompenser et remercier Mlle Augustine, la société lui a offert un magnifique bouquet avec le titre et l'insigne de membre d'honneur.

Une tombola composée de trois gros lots a été tirée à la fin de la soirée.

La grande soirée mensuelle du PINSON, qui a eu lieu le 6 octobre, a été des plus brillantes et des plus animées. La plupart des artistes qui se sont fait entendre sont très connus et très aimés du public, aussi les applaudissements et les rappels ne leur ont pas fait défaut. En première ligne, il faut citer : l'amusant Jomain, qui a été désopilant dans *Monsieur Troun de l'air*, M. Victor, qui a débité *A la chaudière* avec sa verve habituelle et M. Beck qui a dit avec beaucoup de brio *Gifflez-moi çà*.

Dans la partie sérieuse, M. Richard a obtenu un bon succès dans *David chantant devant Saül* et M. Didier a chanté *l'Oiseau s'envole* d'une manière digne des plus grands éloges. Mme Sénez, l'artiste favorite du PINSON a été très applaudie dans *J'aimons bien ces petits jeux-là*.

Citons encore Mlles Maria, Mathilde; MM. Vernet et Bernut qui ont obtenu beaucoup de succès.

Une valse à quatre mains, exécutée sur le piano par la petite Jeanne âgée de 5 ans et son professeur, Mme Ad. Panchet, a fait grand plaisir et a été très applaudie.

Pour terminer la soirée, *Pattes blanches*, opérette en un acte, a été parfaitement jouée par MM. Vaast et Ferdinand.

Le lundi 25 octobre, LA FANTAISIE LYRIQUE, 166, boulevard Magenta, donnera une grande représentation extraordinaire au bénéfice des familles des malheureuses victimes du boulevard Rochechouart.

Le programme, où figure un grand nombre d'artistes de la Scala, du XIXe Siècle, du Grand Concert Parisien, des Folies Saint-Martin, etc., etc., promet des merveilles.

Avis à ceux de nos lecteurs qui voudront faire une bonne œuvre et passer une agréable soirée.

ALFRED BERTINOT.

Il nous semble que les spectacles du *Cercle de l'Espérance* ont un peu perdu de leur ancien éclat. Cela tient-il à ce que la danse occupe une trop grande partie de son programme? M. Catherine fera bien d'aviser à ce sujet.

M. Ducoin s'est fait remarquer dans la dernière soirée avec deux courts monologues; le premier, intitulé: *Les gros mots*, le second écrit par Laffite sur l'appellation *Elle!* Dans ce dernier récit, M. Ducoin a rappelé assez fidèlement la manière de dire de Lassouche.

M. Peters, qui chante les mélodies, a été comme d'habitude très agréable. L'histoire dramatique de *Simonne*, par Alfred de Musset, a été racontée par Mlle Clary qui montre de véritables dispositions pour la comédie.

M. Jules Raux dont le concours ne fait jamais défaut à ses amis, a chantonné d'une façon charmante une courte romance: « *On peut s'entendre* » qu'il a écrite sur une poésie de L.-Henry Lecomte.

Pour clôturer la séance, M. Dickson a chanté avec un naturel fort comique *Boisentier* et *le Toutou de Mylord.*

Z...

CHOSES & AUTRES

La Société chorale *Les Amis des arts*, sous la direction de M. Perrin, lauréat du *Conservatoire*, a donné un grand concert populaire, lundi 4 octobre, dans la salle de l'Élysée-Montmartre, avec le concours de la *Fanfare Crespin* et de plusieurs artistes de nos grands concerts parisiens. L'orchestre, les chœurs et les intermèdes de chant alternant, nous avons applaudi la *Fanfare Crespin*, dans quatre morceaux différents, et notamment dans la *Marseillaise*, qui a été acclamée par tout l'auditoire. Le chœur des Soldats de *Faust* a été exécuté avec une prestesse irréprochable et un ensemble parfait, par les *Amis des Arts*. Nos félicitations sincères à M. Perrin, l'habile directeur de cette société.

Dans les intermèdes, Brunet, de la SCALA, a obtenu un bon succès avec *Maître Blaguefort*, et *Instruire en amusant*, grandes scènes comiques, qu'il débite avec beaucoup de brio.

Le public a fait une grande ovation à Debailleul après son dernier grand succès au XIXe Siècle, *Les Petites mains de ma mie*, de notre ami Jules Jouy. L'excellent artiste a dû dire ensuite la *Chanson des clochetons*, de notre collaborateur Lucien Rouland. Ces deux chansonnettes lui ont valu déjà un grand succès dans une matinée donnée dernièrement à Belleville et où il prêtait également son gracieux concours. Nous citerons encore Mme Domergue, de la SCALA, Mlle Garnier; MM. Perrin, Durot et Lebrun qui ont eu leur part d'applaudissements.

Nous prions MM. les présidents des sociétés lyriques de nous faire parvenir les invitations pour leurs *grandes soirées* plusieurs jours à l'avance, afin que nous puissions prendre nos dispositions pour y assister. Nous publierons, dans notre dernier numéro d'octobre, la liste des sociétés lyriques, avec les noms des présidents, ainsi que le lieu et le jour des réunions. Prière de nous faire parvenir d'ici là des renseignements. Avis à MM. les présidents.

Au théâtre des Fantaisies-Parisiennes, dimanche 24 octobre, grande matinée offerte à ses membres honoraires par la Société l'*Alliance chorale de Paris*, avec le concours de MM. Denizot, Debailleul, Leserre, Jules Raux, Jomain, Chapuis; Mmes C. Leclerc, Heuzé, A. Thouard, l'Harmonie du XIe arrondissement et *la Lyre Parisienne*. Très joli programme; effet et recette assurés.

Samedi a eu lieu la réouverture du *Cercle des Hydropathes*, rue de Jussieu, 129, sous la présidence de Émile Goudeau.

Le dimanche 17 auront lieu la réouverture des Concerts populaires et celle des concerts du Châtelet.

L'organe spécial de l'Association artistique d'Angers, intitulé *Angers-Revue*, vient de faire paraître son premier numéro.

Le Directeur-Gérant : A. PATAY.

Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Cie, 6, rue Martel.

3e ANNEE. — No 24. | 10 CENTIMES. | 24 OCTOBRE 1880

LA CHANSON

Directeur-Gérant.
A. PATAY

—

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction
MAXIME GUY

—

Annonces, la ligne... 1 »
Réclames, — 2 »

La chanson, comme la baïonnette est une arme française.
J. CLARETIE.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............ 6 fr.
» six mois........... 3 »
Etranger, un an........... 8 »

SOMMAIRE :

GALERIE DES CHANSONNIERS : L'abbé de LATTAIGNANT

La mode est aux œuvres badines de courte haleine, pleines de sous-entendus. En ceci, comme en beaucoup d'autres choses plus importantes, notre époque n'a rien inventé. La littérature galante, qu'il ne faut pas confondre avec la pornographie répugnante, a eu dans le passé des représentants que ne font pas oublier les poétereaux modernes. Chose singulière, les gens d'église fournissent un contingent relativement considérable à cette troupe légère. Bernis, Chaulieu, Voisenon, Lattaignant et beaucoup d'autres ont acquis dans le genre badin une réputation véritable.

Avec des grâces naturelles,
Peintre des Héros et des belles,
Il unit la voix d'Amphion
A la lyre d'Anacréon.

Gabriel-Charles de Lattaignant naquit à Paris en 1697. Sa famille, qui était dans la robe, le destina à l'état ecclésiastique. Il porta dans le monde un goût formé par d'excellentes études, un amour décidé pour les lettres et pour le plaisir, un esprit enjoué, délicat et sans prétention, un caractère doux et complaisant, mais franc et ami de la liberté. Ces qualités le firent rechercher des sociétés les plus brillantes; il préféra les plus aimables. Il respectait les grandeurs et les dignités, mais il n'aimait les grands qu'autant qu'ils méritaient d'être aimés; et, quoiqu'on ait dit qu'il ne s'était jamais permis la moindre pièce satirique, il est constant que plusieurs de ses vaudevilles lui attirèrent des désagréments.

L'abbé de Lattaignant, pourvu du canonicat de Reims qui lui donnait un rang dans le monde, s'y faisait remarquer par sa gaîté. Aimant la bonne chère et la recherchant, il faisait les délices d'un repas par sa facilité à improviser des couplets quelquefois médiocres, mais toujours flatteurs pour les convives. Le poète, en les chantant avec goût, leur donnait une grâce de plus. Content d'avoir excité la joie, l'auteur ne son-

geait à son ouvrage que lorsqu'on le lui redemandait. A l'espèce d'indifférence qu'il témoignait pour le succès de ses ouvrages, on eût dit qu'en les composant il n'avait en vue que l'amusement d'autrui, sans aucune prétention à la gloire. Il en acquit cependant, et dans un genre de poésie d'autant plus difficile qu'il a produit chez nous plus de chefs-d'œuvre qu'aucun autre.

Lattaignant ne songeait guère à faire imprimer ses bluettes quand Meunier de Querlon, son ami, qui en avait rassemblé un grand nombre, les publia, en 1750, sous le titre de *Pièces dérobées à un ami*, 2 vol. in-12 qu'il dédia à Lattaignant même. On croit aujourd'hui que de pareils larcins se font toujours de gré à gré; mais alors on prenait les choses au pied de la lettre, et l'auteur des *Observations sur la littérature moderne* fit des *Pièces dérobées* l'apologie suivante :

« L'auteur de ces poésies ne risque rien de se faire connaître. L'esprit, la légèreté, la finesse, le naturel, la naïveté, l'enjouement, tout flatte ici le goût le plus délicat, et l'on peut assurer que ces petites pièces feront l'amusement des lecteurs, comme l'auteur fait lui-même l'agrément de toutes les sociétés où il se trouve. On sait combien il est désiré, recherché partout où l'on aime la joie et le plaisir. Son esprit, fécond en saillies agréables, fournit à chaque instant nouvelle matière à la gaîté, et chaque saillie devient bientôt un couplet charmant, auquel l'agrément de sa voix ajoute encore un nouveau prix. Nouvel Anacréon, il a chanté le vin, l'amitié et l'amour; ses vers sont les enfants du badinage; Bacchus a été son Apollon; la jeune Iris était sa muse, une table environnée d'amis son cabinet ou son Parnasse. Poète et auteur, mais, par un double prodige, poète sans fiel et auteur sans travail, jamais l'envie, la haine, l'animosité, la vengeance n'ont animé ses écrits; et si ses vers sont le fruit de ses veilles, c'est qu'il veillait avec les plaisirs. Nés dans le sein de la gaîté, ses chants n'ont été pour personne un sujet de tristesse; et sans avoir jamais rien fait que pour le moment présent, il vivra dans la postérité, où son nom sera placé avec ceux d'Anacréon, de Catulle, de Chaulieu et de Coulanges. »

Le fond de ces éloges ne manque point de vérité, et si l'on remarque de la coquetterie dans la forme, on se souviendra que le critique était un abbé et parlait d'un confrère. Lattaignant le remercia par une épître, car, en ce temps-là, les poètes étaient polis envers les journalistes et n'y perdaient rien.

L'édition des *Pièces dérobées* fut bientôt épuisée. Quelques années après, l'abbé de la Porte demanda à Lattaignant la permission de réimprimer ce recueil. Les *Poésies de l'abbé de Lattaignant* parurent en 1750 (Londres et Paris, Duchesne, 4 vol. in-12). Le premier volume contient les épîtres; la moitié du second renferme des madrigaux, des épigrammes, des épithalames, des rondeaux, des fables, des odes, des inscriptions, etc., le reste de ce volume et les deux suivants sont remplis par les chansons et cantiques spirituels.

Ce recueil, auquel s'ajouta, en 1779, un cinquième volume de poésies et de chansons aurait gagné à ce qu'on élaguât un grand nombre des pièces qu'il renferme; Lattaignant le sentait lui-même, puisqu'il dit dans son épître à l'abbé de la Porte :

Vous eussiez dû d'abord par amitié,
En retrancher tout au moins la moitié.

Quelque agréables que soient les œuvres de Lattaignant, la plupart ont beaucoup perdu à l'impression. Mais on trouve dans les cinq volumes des épîtres d'une originalité piquante, des chansons parfois ingénieuses et toujours gaies, enfin des vers de société qui ont survécu à la circonstance, ce qui est assez rare.

Quoique Lattaignant fût reçu dans la bonne société, il n'y était pas toujours; aussi disait-il qu'il allumait son génie au soleil et l'éteignait dans la boue. Il habitait au deuxième étage d'une maison de la rue de la Jussienne, en ce moment livrée au marteau des démolisseurs, un appartement où il tenait table ouverte, recevait les plus gais compères et n'excluait pas le beau sexe de ses petits soupers.

Une de ses plus illustres commensales fut la comtesse Dubarry. Celle-ci avait son hôtel tout à côté et racontait volontiers au gai chanoine les scandales de Versailles et les dépits jaloux de son amant couronné.

Sur la fin de ses jours, Lattaignant se retira chez les pères de la Doctrine chrétienne. L'abbé Gautier, chapelain des Incurables, avait opéré cette conversion. Ce même abbé Gautier fut le confesseur de Voltaire, ce qui donna lieu à l'épigramme suivante :

Voltaire et Lattaignant, par avis de famille,
Au même confesseur ont fait le même aveu.
En tel cas il importe peu
Que ce soit à Gautier, que ce soit à Garguille;
Mais Gautier, cependant, me semble mieux trouvé.
L'honneur de deux cures semblables
A bon droit était réservé
Au chapelain des Incurables.

L'abbé de Lattaignant mourut à Paris le 10 janvier 1779.

LE PETIT COLLET

AIR : *V'là c'que c'est qu' d'aller au bois.*

L'abbé triomphe du plumet,
V'là c'que c'est qu'un p'tit collet.
On le croit prudent et discret
Et la plus sévère
Consent à tout faire
Pourvu que ce soit en secret :
V'là c'que c'est qu'un p'tit collet.

Pourvu que ce soit en secret,
V'là c'que c'est qu'un p'tit collet.
De la façon dont il le fait
Ni sa renommée,
Ni sa bien-aimée
Ne risquent point le quolibet :
V'là c'que c'est qu'un p'tit collet.

Ne risquent point le quolibet,
V'là c'que c'est qu'un p'tit collet,
Le plumet a trop de caquet,
Et de sa victoire
N'aime que la gloire ;
L'abbé jouit, mais il se tait :
V'là c'que c'est qu'un p'tit collet.

L'abbé jouit, mais il se tait :
V'là c'que c'est qu'un p'tit collet.
Il fait moins de bruit que d'effet;
Voici sa maxime :
L'amour n'est point crime,
C'est la façon dont on le fait :
V'là c'que c'est qu'un p'tit collet.

C'est la façon dont on le fait :
V'là c'que c'est qu'un p'tit collet.
N'a-t-il pas raison, en effet ?
On s'aime sans crainte,
On rit sans contrainte
Lorsque personne ne le sait :
V'là c'que c'est qu'un p'tit collet.

LATTAIGNANT.

BALLADE DU COMÉDIEN

en souvenir d'ALBERT GLATIGNY

Quand nous allions, bouffons errants,
Sur nos jambes grêles portés,
A travers les prés odorants,
Livrant aux échos nos gaîtés,
Quand, du rossignol écoutés,
Nos refrains célébraient, vibrants,
Les amours et les libertés,
Glatigny marchait dans nos rangs.

Les médailles d'or et les francs
Manquaient; mais nos fronts indomptés,
Riches de rêves enivrants,
De poèmes, de voluptés,
Epris des célestes clartés,
Gardaient les reflets fulgurants
Des astres dans l'azur jetés!...
Glatigny marchait dans nos rangs.

Ainsi qu'un vol de moineaux francs,
Parfois, au milieu des cités,
Nous faisions halte. Les souffrants,
Les pauvres et les irrités
Oubliaient leurs adversités
Devant nos jeux où les tyrans
Et les sots étaient souffletés.
Glatigny marchait dans nos rangs.

ENVOI.

Solliciteurs de dignités,
Parvenus, doctes ignorants,
Loin de vos tristes vanités,
Glatigny marchait dans nos rangs.

LUCIEN ROULAND.

LE CONVOI DE DAVID D'ANGERS

L'inauguration de la statue de David d'Angers donne un intérêt d'actualité à cette chanson, qui valut à son auteur la précieuse lettre suivante :

Je vous remercie, Monsieur, d'avoir eu l'idée de m'envoyer la belle chanson que vous venez de faire sur la mort de David. Je ne puis mieux faire que de la transmettre à la famille de cet illustre artiste trop tôt enlevé à la France.

Je suis sûr, Monsieur, que ce beau chant touchera vivement et la veuve et les enfants de David. Je me félicite que vous ayez pensé à me le dédier, mais je crois mieux et plus convenable que cette dédicace soit en l'honneur de la famille du grand artiste, dont la réputation est et restera si populaire.

En vous remerciant de l'honneur que vous vouliez me faire, agréez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de ma gratitude particulière et l'assurance de ma considération distinguée.

Votre très dévoué serviteur,
BÉRANGER.

23 octobre 1856.

Quand de l'Attique en deuil la métropole
Pleurait la mort d'un citoyen fameux,
D'illustres noms peuplant sa nécropole,
Elle y plaçait ses restes précieux.
Des rangs pressés de la funèbre escorte
Partaient ces mots empreints de majesté :
Inclinez-vous devant ce char qui porte
Un fils du peuple à l'immortalité!

Sur le chemin de l'oisive richesse
Heureux mortels qui gaspillez vos jours,
De vos coursiers suspendez la vitesse
Ou lancez-les sur un autre parcours.
Pour faire suite à celui qu'on emporte
Que ferions-nous de votre nullité?
Inclinez-vous devant le char qui porte
Un fils du peuple à l'immortalité!

Vous qui voulez, sur la route infinie,
Où le destin trace et compte vos pas,
Grandir vos noms aux luttes du génie
Par le burin, la plume ou le compas.
Ah! comme lui, que la foi vous transporte
Aux régions de la sublimité;
Inclinez-vous devant ce char qui porte
Un fils du peuple à l'immortalité!

Imitez-le celui qui, pour la gloire
D'un peuple libre au règne souverain,
En traits hardis aux tables de l'histoire
Tailla le marbre et cisela l'airain.
Sous le ciseau, son âme ardente et forte
Ressuscitait l'auguste Liberté!
Inclinez-vous devant le char qui porte
Un fils du peuple à l'immortalité!

Du temple offert à la reconnaissance
Sa main habile illustrant le fronton,
De la sculpture éleva la puissance
Et lui conquit son plus riche fleuron.

O gloire aimée! Oh non! tu n'es pas morte.
Tu brilles là dans toute ta beauté;
Inclinez-vous devant le char qui porte
Un fils du peuple à l'immortalité!

En ravissant aux Grecs en décadence
De Phidias le ciseau créateur,
Pour l'un des fils de la moderne France
Dieu réservait son souffle inspirateur.
Trop tôt pour nous David le lui reporte,
Ce soufle pur, reflet d'éternité!...
Inclinez-vous devant ce char qui porte
Un fils du peuple à l'immortalité!

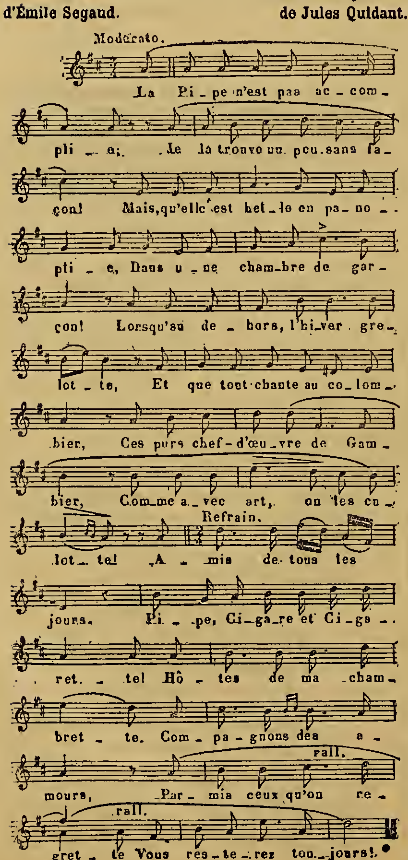
Janvier 1856.

Auguste Alais.

PIPE, CIGARE ET CIGARETTE

CHANSON DE GENRE

POÉSIE d'Émile Segaud. MUSIQUE de Jules Quidant.



Sous la moustache, un bon cigare,
A de l'allure et du cachet!
Il grise un cœur sans crier gare,
Tout parfumé comme un sachet!
Avec lui, mon esprit voyage
Dans un monde toujours nouveau!
Et rien ne me paraît si beau
Que d'un londrès le doux nuage!

Amis de tous les jours, etc.

N'oublions pas la cigarette,
Qu'illustra jadis George Sand!
Elle est bien prise; elle est coquette,
Sous son fin corsage persan!
Près du beau sexe, la mignonne,
A conquis son droit de cité:
Au foyer de l'intimité,
J'en sais plus d'une qui rayonne!

Amis de tous les jours, etc.

Oui, la vie est ainsi formée:
Dieu l'emplit d'ombre et de soleil!
L'homme y met un peu de fumée;
La femme, un charme sans pareil!
Du rêve on cherche la magie,
Et, pauvre, on se crée un trésor,
Dans la feuille, qu'au poids de l'or,
Veut bien nous vendre la Régie!

Amis de tous les jours:
Pipe, cigare et cigarette!
Hôtes de la chambrette,
Compagnons des amours,
Parmi ceux qu'on regrette
Vous resterez toujours!

UN HOMME MODESTE

—

Air : *La queue emporte la tête*

On vous cite le rossignol,
On vous cite la violette :
L'un cache son chant et son vol,
L'autre nous embaume en cachette.
Je ne viens pas le contester,
Leur modestie est manifeste,
Mais, comme eux, on peut me citer,
Tellement je suis modeste.

Vous devez vous apercevoir
Combien m'a comblé la nature :
Tout le monde voudrait avoir
Ma belle taille et ma figure.
Qu'il est bien! dites-vous, tout bas;
Ah! si veus connaissiez le reste!..
Mais ça, je ne le montre pas,
Tellement je suis modeste!

Je sais bien que j'ai de l'esprit,
Esprit fin, juste et qui s'impose,
Puisqu'on se regarde et qu'on rit,
Sitôt que j'ai dit quelque chose.
Bien que l'éloquence ait des droits,
Oh ! je laisse, je vous l'atteste;
Parler les autres... quelquefois,
Tellement je suis modeste !

J'ai conduit au théâtre, hier,
Des pauvres gens de ma famille.
Vous comprenez, n'étant pas fier,
L'argent que pour eux je gaspille:
Je m'étais mis très simplement...
Pour me distinguer d'eux, du reste,
Je n'avais qu'un gros diamant.
Tellement je suis modeste !

Je pourrais faire, mieux que vous,
De ces chansons pleines de verve,
Qui rendent les maîtres jaloux;
Mais que le bon Dieu m'en préserve !
Par tous m'entendre louanger,
Applaudir, — ce que je déteste, —
Faire du tort à Béranger !...
Non, non, je suis trop modeste !

L. Jullien
Membre titulaire du Caveau

A mon ami Eugène Laumonnier.

C'EST LE PRINTEMPS, MA MIE

Bluette.

Marie, ô ma mignonne,
Déjà le ciel nous donne
Des rayons de soleil.
Vois, la plaine est fleurie,
C'est le printemps, ma mie,
Saluons son réveil !

Allons tous deux par les buissons,
Libres ainsi que des pinsons,
Etablir un doux nid de mousse.
Loin de tous regards indiscrets,
Nous livrerons nos gais secrets
A la verte feuille qui pousse.

Marie, ô ma mignonne, etc.

Dans les branches des coudriers
Nous verrons les gentils ramiers
Faire la cour aux tourterelles.
Et nous écouterons, joyeux,
Le bruit tendre et mystérieux
Que feront leurs battements d'ailes.

Marie, ô ma mignonne, etc.

Alors mon regard dans tes yeux
Où semblent se mirer les cieux
Te dira mon amour extrême.
Et ton petit cœur de vingt ans,
Ma mie, en ce jour de printemps,
Bien bas, tout bas, dira : « Je t'aime ! »

Marie, ô ma mignonne,
Déjà le ciel nous donne
Des rayons de soleil.
Vois, la plaine est fleurie,
C'est le printemps, ma mie,
Saluons son réveil.

Edouard Gressin.

TREIZIÈME CONCOURS MENSUEL DE LA CHANSON

3e Prix.

UN SOUPER CHEZ PLUTON

Un soir que d'un vin généreux
J'avais fait long usage,
J'eus un rêve très curieux,
Sans pareil, je le gage...
Satan me dit d'un air fort doux :
« A souper, je t'engage
Chez nous !
A souper, je t'engage ! »

— Diable ! fis-je tout étonné
De cette politesse...
Mon heure aurait-elle sonné?
C'est tôt, je le confesse.
— Allons, dit-il, sois sans frayeur,
Surtout point de tristesse
Au cœur !
Surtout point de tristesse !

Sur son dos je saute à cheval,
(Peu vulgaire monture),
Et pour le royaume infernal
Nous partons!... Quelle allure !
Je brûlais de savoir comment
Finirait l'aventure,
Vraiment !
Finirait l'aventure.

De l'enfer je vis sur le seuil
La reine Proserpine;
J'en reçus un parfait accueil;
(Elle a fort bonne mine)
Puis, Pluton me dit à son tour,
En fléchissant l'échine :
« Bonjour ! »
En fléchissant l'échine.

Ah ! quel festin digne des cieux,
Sous ces sombres arcades !
Quels mets ! Quels fruits délicieux !
Le vin pleut en cascades.
On y boit le Beaune et l'Aï,
Tous à pleines rasades,
Mais, oui !
Tous à pleines rasades !

De son nez un diable se sert
En cornet d'harmonie,
Tandis que Pluton, au dessert,
Chante : « Ma Normandie! »
Et fait, en frappant sans façon
Sur sa panse arrondie :
Bon! Bon!
Sur sa panse arrondie!

Pendant le souper des démons
Les noires myriades
Cabriolent en tourbillons,
En folles mascarades.
Proserpine se divertit
En voyant leurs gambades,
Et rit
En voyant leurs gambades.

Soudain le peuple au chef cornu
Tournoie en ronde immense,
Et Satan de son pied fourchu
En règle la cadence
Mon œil ébloui cherche en vain
A suivre cette danse
Sans frein,
A suivre cette danse!

J'avais invité galamment
L'aimable souveraine;
Elle avait dit un oui charmant :
Ma main pressait la sienne...
Le jour vient... Tout s'évanouit...
Et l'enfer et sa reine...
Tout fuit...
Et l'enfer et sa reine!

Marc Thézeloup, de Rouen.

CHRONIQUE DES CONCERTS

Eldorado. — *Zizi* cède aujourd'hui la place à une bouffonnerie musicale, intitulée *Atchi.* Interprètes : MM. Perrin, Ducastel et Mlle Bonnaire.

Plusieurs chansons applaudies se sont ajoutées récemment au répertoire.

Etes-vous comme moi? de notre rédacteur en chef pour les paroles et de notre ami Jules Raux pour la musique, poursuit le cours de son succès. Velly qui est, en même temps qu'un bon chanteur, un diseur habile, en tire chaque soir des effets nouveaux. Cette chanson, d'ailleurs très réussie, compte au nombre de ses créations les plus heureuses.

Nous avons reçu trop tard la chronique des autres concerts par notre collaborateur Alfred Bertinot. Nous la publierons dans notre prochain numéro.

A. Patay.

QUATORZIÈME CONCOURS MENSUEL.

Ouvert du 20 Octobre au 20 Novembre

Nos abonnés seuls ont droit d'y prendre part, avec une chanson de six couplets au plus, avec ou sans refrain.

Nous publierons, en même temps que la pièce qui aura obtenu le 1er prix, une petite notice et le portrait de l'auteur, s'il y consent.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le résultat de notre concours mensuel du mois d'octobre.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Les Enfants de Montmartre. — *Salle Pétrelle*, 24. — Cette société a donné, le 3 octobre, une soirée des plus divertissantes.

Nous mentionnerons, en première ligne, M. Mart, un jeune ténorino dont la voix pure et bien timbrée a des accents mélodiques qui sont d'un ravissant effet. Je ne crois pas surfaire le mérite de ce jeune chanteur en lui prédisant un avenir artistique des plus brillants. La *Favorite*, le *Sommeil* de *la Muette* qu'il a chantés d'une façon merveilleuse ont été accueillis de longs bravos.

M. Leclerc — une basse chantante — a dit avec art et d'une manière remarquable : *Belle Juive* et le *Siége de Corinthe.*

Dans le genre comique la société paraît posséder tout un bataillon de joyeux chanteurs qui interprètent, souvent avec talent, les folichonneries les plus cocasses et les cascades les plus étourdissantes. Aussi MM. Colinet et Maurice se sont ils montrés très amusants, le premier dans : *Galant avec les Dames* et *les Gêneurs*, et le second dans *Les jeunes filles aiment les fleurs*. Tous les deux ont de l'entrain, de la finesse et une bonne diction. *Tais-toi, Zoé*, a été pour M. Belguixe une véritable ovation. M.Georges, qui a beaucoup de brio, a fait plaisir avec sa seconde chansonnette. Signalons MM. Alfred, Roevens, Defente, qui ont eu leur part de légitimes applaudissements.

M. Francqueville, qui récite les vers avec beaucoup de grâce, leur donne un attrait particulier. Je me hâte d'ajouter que Francqueville est poète et chansonnier et que ce sont ses productions qu'il récite. M. Clément a dit également une poésie de Paul Bilhaud, le *Premier amour;* il est correct, mais un peu froid.

Mlle Julia Violette — un nom charmant — a chanté avec un goût exquis deux gracieuses bluettes qui ont été accueillies par des bravos d'autant plus multipliés qu'ils étaient bien mérités. Mme Blanche Warald a su se faire applaudir dans deux genres différents.

Enfin, pour clore la soirée, la direction avait réservé à ses nombreux invités une surprise agréable : MM. Pablo Facelli, jongleurs équilibristes ont captivé l'admiration des spectateurs.

Je ne voudrais pas terminer sans adresser mes félications les plus sincères à M. Chauvière, qui a été fort drôle dans le *Raseur*. Comme directeur de la société, M. Chauvière mérite des compliments; la troupe qu'il a formée nous promet des soirées attrayantes pour cet hiver.

L'Écholière (Brasserie Suisse, 91, rue de Seine), présidée par M. Gouget — donnait, le 14 octobre, une grande soirée lyrique et dramatique à l'occasion de sa réouverture. — Dès huit heures la salle était comble et le public prouvait par ses applaudissements sa satisfaction.

M. Grainet, ex-artiste du Chalet, a interprété *J'ons vu Paris*, avec beaucoup de naturel et d'entrain — Moumoutte s'est surpassé dans *la Boutique à treize* — M. Clément nous a raconté ses émotions dans le *Tunnel de Saint-Germain* — et Mlle Adèle a bien détaillé le *Refrain de noce* — ainsi que la scie populaire *Ypsiboé*.

Les accompagnateurs, Madame Lucas-Fernand, DE LA LYRE DE LA GAITÉ, et le pianiste de la société ont tous été à la hauteur de leur tâche.

Mes compliments aux sociétaires qui ont rivalisé d'amabilité envers leurs visiteurs.

QUÉLIN.

Samedi 16 courant, la LYRE DE LA GAÎTÉ a donné, 16, *rue Descartes*, une soirée extraordinaire au bénéfice de sa caisse.

La soirée a été fort brillante. MM. Adrien Souchet, Karl et Moumoutte de l'UNION PARISIENNE ont rivalisé d'entrain; ils ont été bissés plusieurs fois. M. Tiercelin, sociétaire, a fait aussi plaisir selon son habitude.

Mme *Adèle* a dit avec beaucoup de brio *Ypsiboé*, une scie très-gaie comme musique, et que tous répètent en chœur. Mme *Lheureux* détaille fort gracieusement *Je n' sais pas*. Mlle Henriot est une romancière agréable.

La soirée a continué par le tirage d'une tombola magnifique et originale; puis l'on s'est séparé, les uns à minuit 1/2, les autres à 5 heures du matin, après avoir soupé d'une partie des lots de la tombola.

Dans sa nouvelle salle, rue Saint-Victor, 74 (Maison Vodable), l'UNION PARISIENNE continue à donner de brillantes soirées, les dimanches et jeudis, devant un public nombreux. Dimanche dernier, M. Léo Tostain, le sympathique président a ouvert la soirée en nous disant : *Y en a pas beaucoup comme moi*; M. Beck trouve qu'*Il faut soigner ça*, il a mis beaucoup d'entrain et de gaîté. Les dames ont surtout charmé l'auditoire, et la Société a le bonheur d'en posséder plusieurs de différents genres. Mme Adèle a chanté la *Tireuse de Cartes* et *Ipsiboé*, le public l'a rappelée, et certes, elle le méritait. Mlle Aline Marpon a chanté, avec cette gentillesse qui la fait tant applaudir, une charmante bluette qu'elle dit à ravir : *Laissons les amoureux*. Citons encore : M. Monicart dont la voix est juste et bien timbrée, M. Gouget, président de l'*Écholière*, Henri Karl, sociétaire, dans *Ça va tomber*; Mlle Mathilde, Mlle Tardif, charmantes toutes deux ; MM. Quélin, vice-président, Edmond, secrétaire M. Bonnelli, un bon comique, Charles Goullieux, etc. Le petit Paul, âgé de sept ans, très amusant dans la *Revue de l'Union Parisienne*. Un insigne d'honneur lui a été donné, et c'était juste. Enfin pour finir un duo comique, très drôlement interprété par M. Léo Tostain et Mme Adèle. Le piano était tenu par M. Émile Vautravers, un excellent pianiste aimé de tous les chanteurs.

Alfred DESFOSSEZ.

Au théâtre des Fantaisies-Parisiennes, dimanche 24 octobre, grande matinée offerte à ses membres honoraires par la société l'*Alliance chorale de Paris*, avec le concours de MM. Denizot, Debailleul, Leserre, Jules Raux, Jomain, Chapuis; Mmes C. Leclerc, Heuzé, A. Thouard, l'Harmonie du XI[e] arrondissement et *la Lyre Parisienne*. Très joli programme; effet et recette assurés.

Dimanche 24 octobre, grande soirée à l'UNION PARISIENNE, 74, rue Saint-Victor, vis-à-vis la rue d'Arras.

MM. Adrien Souchet, Karl, Moumoutte, Beck, Jonas, Quélin; Mlles Mathilde, Marpon; Mmes Adèle et Desfossez. A 10 heures précises, grand intermède de chimie et expériences électriques savantes et amusantes, par MM. X. et X.

Dimanche 24 octobre, salle Graffard, 158, boulevard Ménilmontant, grande matinée musicale et dramatique, à 1 heure *très précise*, donnée par la FANFARE DE MÉNILMONTANT (30 exécutants), dirigée par M. A. Bideau, et la société l'ALLIANCE DE BELLEVILLE, présidée par M. Truffet; la matinée est divisée en trois parties : musique et intermèdes de chants, et sera terminée par la *Visite au colonel*, vaudeville en un acte. Prix d'entrée : 50 c.

Lundi 25 octobre, à 8 heures, soirée extraordinaire offerte à ses visiteurs par la LYRE BIENFAISANTE (quai Saint-Michel, 9), au profit d'un sociétaire, M. Ch. Goullieux, soldat de la classe 1880. Concours d'amateurs et de chanteurs; 4 prix seront décernés aux visiteurs et aux dames. Envoyer son nom et le titre de la chanson dimanche 24 au plus tard. Magnifique tombola (plus de 50 lots). Prix d'entrée : 25 c., avec un billet gagnant.

LA LYRE AMICALE DE PARIS, dont le siège est boulevard Sébastopol, 6 (M. Dupont, président), tiendra à l'avenir ses réunions de chant et de danse tous les jeudis et dimanches, de 8 heures du soir à minuit. Pour inaugurer celles du jeudi et sa nouvelle scène, elle donnera le 28 de ce mois une grande soirée lyrique et dramatique avec le concours d'artistes et de chanteurs aimés de différentes sociétés. Le programme en est attrayant.

LES GAIS MOMUSIENS, présidés par M. Leroux, donneront le dimanche 31 octobre leur soirée d'inauguration de leur nouveau local, 23, Faubourg-du-Temple, dans la belle *salle de la République*, que M. Orange a spécialement fait construire pour les sociétés lyriques.

Voir le programme pour les noms des artistes. Grande tombola *gratuite*. A partir de cette époque, les soirées des GAIS MOMUSIENS auront lieu tous les dimanches, au lieu du lundi.

CHOSES & AUTRES

Le premier Banquet DES PRÉSIDENTS ET VICE-PRÉSIDENTS DES SOCIÉTÉS LYRIQUES ET DRAMATIQUES (du département de la Seine) aura lieu dimanche 31 octobre, à *une heure très precise* sous la présidence de MM. Alfred Leconte et Dautresme, *députés*.

Le prix du banquet est fixé à 4 fr. par personne. (Les présidents et vice-présidents *seuls* ont le droit d'y assister.)

On trouve des cartes d'invitation, Maison Orange, 11, Place de la République et au bureau du journal *la Chanson*, 18, rue Bonaparte.

M. Edouard Philippe, l'auteur de *Casque-en-Fer*, prépare pour le Skating — qu'on va transformer en théâtre — une revue abracadabrante, en collaboration avec M. Marot.

La *Fée Cocotte* aura trois actes et dix-huit tableaux.

La musique de Cœdès et Varney, les costumes de Grévin, les décors de Cornil.

Le 9 octobre, à *Boulogne-sur-Seine*, a eu lieu l'enterrement civil de M. Auguste Roussel (de Méry) poète et chansonnier auteur *des Sermons de mon curé*, de *Gros-Jean et son curé, et des Gauloises*, volumes de chants patriotiques et populaires, etc., etc.

Notre collaborateur Desrousseaux, le chansonnier *Lillois*, dont nous publierons prochainement une chanson paroles et musique, vient de faire *réimprimer* la première partie de ses œuvres: *Chansons et Pasquilles*. Ce volume manquait depuis plusieurs années, bien qu'il ait été déjà réimprimé. Les quatre volumes se trouvent à Lille chez tous les libraires et à Paris à notre librairie :

1er vol., précédé du portrait de l'auteur et d'une petite notice sur l'orthographe du patois de Lille. Nouvelle édition, avec musique, prix....... 2 fr. 50.

2e vol., avec les airs nouveaux de l'auteur, nouvelle édition, prix.............................. 2 fr. 50.

3e vol., avec 20 vignettes et la notation des airs nouveaux et anciens, nouvelle édition, prix. 2 fr. 50.

4e vol., avec les airs anciens et nouveaux et suivi d'un Vocabulaire, prix........................ 2 fr. 50.

Mlle Hortense Rolland, dont nous avons publié la notice biographique dans notre numéro 14, fait paraître dans le *National d'Aix*, depuis le 10 octobre, un roman-étude de mœurs contemporaines, *Moines et Comédiennes*, qui paraîtra en volume, dans le courant de décembre, à Aix et à Paris à notre librairie.

Nous rendrons compte, dans notre prochain numéro d'un ouvrage considérable de Charles Vincent qui vient de paraître sous ce titre : *Histoire de la Chaussure, de la Cordonnerie et des Cordonniers célèbres.*

AVIS IMPORTANT

Nous prions nos abonnés dont l'abonnement expire fin Octobre, de nous faire parvenir de suite le montant de leur réabonnement. Les abonnements et réabonnements sont reçus dans tous les bureaux de poste de France; les frais sont à la charge du journal.

PUBLICATIONS DE LA LIBRAIRIE A. PATAY

(18, rue Bonoparte 18).

Les Abeilles, *chanson*. Paroles de GEORGES BAILLET, Musique de Mme ANAIS BRIANNY. Avec gravures, grand format et accompagnement de piano, net.......... 1 »
Petit format, avec gravure, net .... » 30

L'Album des Dames, par Mme JULIETTE MANCELIÈRE, cahier de chansons à 10 cent.

Etes-vous comme moi ? *chanson*. Paroles de L.-HENRY LECOMTE. Musique de JULES RAUX, grand format, avec accompagnement de piano, et gravure, net.. 1 »
Petit format, avec gravure, net............. » 30
Créée à l'Eldorado par VELLY, *cette bonne chanson fera promptement le tour des Concerts.*

La Fête de la France. Paroles de J.-B. ROBINOT, Musique de Jules Raux, petit format aux *couleurs nationales*, net .... » 20

France, hymne de la Paix. *Chant national*. Paroles de L. SARRADE, Musique de BEN-TAYOUX, avec gravure grand format, accompagnement de piano, net..... 1 »
Petit format avec gravure, net............... » 30

L'Hiver, *romance*. Paroles de FAUCHÉ, Musique de RAGUEY, petit format sans gravure, net........... » 20

J'en Raffole, paroles et musique de JULES RAUX. Petit format avec accompagnement de piano et gravure, net.. » 50

Minou ! *chanson féline*. Paroles et musique de JULES RAUX, grand format avec gravure et accompagnement de piano, net.. 1 »
Petit format avec gravure, net............... » 30

La Muse de la Chanson. Paroles de CLAUDIUS MALBET, Musique de Ch. Marié. Grand format avec accompagnement de piano, sans gravure, net................. » 50

Ne chantez plus la Marseillaise, *chanson patriotique*. Paroles de JULES CÉLÈS. Musique de LOUIS CALOIN. Grand format avec accompagnement de piano et gravure, net.. 1 »
Petit format avec gravure, net .... » 30

Paix et Travail. Paroles de EUGÈNE IMBERT, Musique de JULES RAUX. Grand format avec accompagnement de piano, sans gravure, net......................... » 50

Les Petites Mains de ma Mie, *chanson*. Paroles de J. JOUY, Musique de PAUL HENRION. Grand format, avec accompagnement de piano et gravure, net........ 1 »
Petit format avec gravure, net.............. » 30
Cette chanson vient d'être créée au Concert du XIXe SIÈCLE *par Debailleul, l'artiste aimé du public, qui, nous en sommes certains, en fera un de ses beaux succès; elle est déjà interprétée dans plusieurs concerts et dans beaucoup de sociétés lyriques.*

Quand t'auras des Moustaches. Paroles de CLAUDIUS MALBET, Musique de MATHILDE FRAIQUIN. Grand format avec accompagnement, sans gravure.......... » 50

Le Vieux Buveur de vin, *chanson*. Paroles de BRUGIÈRE, Musique de JULES RAUX. Grand format avec accompagnement de piano, sans gravure, net..... » 50

V'la c'que c'est qu'un enterr'ment, *tableau populaire*, paroles d'EUGÈNE IMBERT, musique de DAUVERGNE. Petit format avec gravure et accompagnement de J. Raux » 50

Vous, *valse chantée* par L. P., officier de cavalerie. Grand format, avec accompagnement de piano, net 1 »

Toutes ces publications seront envoyées franco dans toute la France à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie, accompagnée de timbres-poste pour les demandes au-dessous de 2 francs ou d'un mandat-poste à partir de cette somme.

Le Directeur-Gérant : A. PATAY.

Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Cie, 6, rue Martel.

3e ANNEE. — N° 25. 10 CENTIMES. 31 OCTOBRE 1880

LA CHANSON

Directeur-Gérant.
A. PATAY

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Secrétaire de la Rédaction
MAXIME GUY

Annonces, la ligne... 1 »
Réclames, — 2 »

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

La chanson, comme la baïonnette est une arme française.
J. CLARETIE.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............ 6 fr.
» six mois........... 3 »
Etranger, un an........... 8 »

SOMMAIRE :

GALERIE DES CHANSONNIERS : Émile CARRÉ

La chanson de concert a des détracteurs nombreux, et il faut avouer que la plupart des critiques qu'on lui adresse sont justifiées. Le sans-gène avec lequel les fournisseurs attitrés des cafés chantants traitent le bon sens et la grammaire contribue à discréditer un genre qui a sa raison d'être, et qui, mieux entendu, pourrait exercer une bienfaisante influence.

Tous les chansonniers de concert ne suivent pas, fort heureusement, la route mauvaise; il en est qui, sans répudier la forme gaie, s'étudient à mettre dans leurs couplets une correction suffisante et quelque ingéniosité : Emile Carré est de ceux-là.

Né à Montreuil-sous-Bois le 4 mars 1829, à quinze ans, il rimait déjà très proprement des chansons qui faisaient les délices des goguettes de la banlieue. En février 1848, Emile, qui avait pris part à la Révolution, s'engagea dans la garde mobile, où il fut nommé officier, grâce à une chanson patriotique que chantaient tous les bataillons de soldats citoyens.

Mis en non activité lors du licenciement de la mobile, Carré, croyant à sa vocation pour le métier des armes, se fit incorporer au 39e régiment de ligne. Il y fut bientôt mal noté pour avoir chansonné les ridicules de certains de ses chefs, et pour avoir collaboré à la rédaction de plusieurs journaux des villes de province où il se trouvait en garnison. Il n'en devint pas moins sergent-major, et c'est avec ce grade qu'il fit la campagne de Crimée, amusant son régiment par des chansonnettes. Il publia *la Faridondaine* et *le Chant du Siège* dans le journal de Constantinople, et composa devant Sébastopol, en pleine tranchée, des couplets : *Pourquoi n'en ririons-nous pas*? que donnèrent plusieurs journaux, *l'Illustration* entre autres, et

que toutes les histoires de la guerre d'Orient ont recueillis.

Rentré en France avec son régiment, Emile Carré eut la douleur de se voir rétrograder au tableau d'avancement et s'en prit d'abord à l'antipathie de l'inspecteur général Forey; mais apprenant bientôt que de mauvaises notes avaient été fournies contre lui par quelques-uns de ces officiers qui ne pardonnent jamais à un inférieur de les dominer par l'intelligence, il se vengea en faisant courir une satire intitulée *le Rapport*, où, après avoir flétri ses ennemis, il faisait ainsi le portrait d'un adjudant-major :

Le jésuite botté qui les suit pas à pas,
C'est la tête du Christ et le cœur de Judas.
Pourtant on le croit bon, on le vénère, on l'aime,
Chacun a pour ce chef un dévouement extrême ;
Son regard est si franc, son sourire est si doux !
Il cache sa férule et vous frappe en dessous.
Des victimes qu'il fit si vous saviez le nombre !
C'est un serpent maudit qui vous pique dans l'ombre.
Il a les airs du prêtre et l'habit du soldat.
La nuit son hausse-col se transforme en rabat,
Et l'observateur froid se demande en silence
Si ce n'est pas Tartuffe en pantalon garance,
Et si l'instruction qui l'a fait réussir
Lui vient du séminaire ou lui vient de Saint Cyr.

Après l'apparition d'une pareille pièce, qu'il terminait en disant du colonel :

Bon homme au demeurant, mais se laissant guider,
Créé pour obéir et non pour commander.

Carré n'avait plus qu'à quitter le corps, ce qu'il fit pour aller en Afrique, où le général Faidherbe, alors colonel du génie, commandant la subdivision de Sidi-bel-Abbès, l'estima à sa juste valeur et se l'attacha comme sergent-secrétaire, à la suite d'une représentation théâtrale où il avait brillé comme chanteur comique et comme auteur d'un discours en vers aussi attendrissants que ceux qui précèdent étaient énergiques.

Libéré du service militaire, Carré réunit en volume et publia, par les soins de l'éditeur Huré, ceux de ses chants de soldat qui lui paraissaient dignes d'intérêt; il écrivit ensuite quelques chansons de concert qui eurent beaucoup de vogue : *C'est l' métier qui veut ça. Le jour ousque j' la marierons*, etc.; puis il abandonna la chanson pour refaire du journalisme sous différents pseudonymes.

En 1868, rêvant d'élever le niveau du concert, Carré se lia avec le fin comique Joseph Arnaud, dont il enrichit le répertoire plaisant. Encouragé par le succès, il travailla pour d'autres artistes et particulièrement pour Libert, qu'il sortit de l'obscurité avec *les Emballeurs*, *les Brasseurs*, *l'Epicier droguiste*, *J'ai pas osé*, *Un jeune homme crédule*, et surtout avec *L'Amant d'Amanda*, scie sans précédent, qui en a fait commettre tant d'autres.

Emile Carré fait vibrer la corde comique de Bourget dans ses chansons à parlé et celle de Colmance dans beaucoup d'autres. A coté de cela il a écrit des poëmes virils et des romances délicieuses.

Parmi ses chansons restées au répertoire des concerts à cause de l'esprit qui y pétille ou la quantité de bons mots qui s'y trouvent, il faut citer : *Ma femme m'attend*, *Titine, Si çà ne fait pas suer! J'ai mon coup d' feu*, *L'ami de ma femme*, *Gn'en a point d' comm' moi*, *Quand on est pompette*, *Les faux frères*, *Verjus, Jamais! Le papillon bleu*, *La mère Mazagran*, *J' suis de Montreuil aux pêches*, *V'là mon sentiment*, *Je demeure au Vésinet*, *Quand je passe à Passy*, *Elle m'a donné son cœur*, *Les fameux gommeux*, *Pas joli, joli*, *Je voudrais être une rose*, *Troupiers et bonnes*, *C'est la cantinière*, *Y m'a refusé son parapluie*, *Les Etudiants en Goguette*, *J'ai dépouillé ma famille*, *Les jeunes filles aiment les fleurs*. *Galoubet le conférencier*, *Les conférences de Bariolé*, *Le Sans-cœur*, *Tu fais d' la pein' à ma sœur*, *J'éprouve un petit soulagement*, *Le nom de Clodomir*, *Histoire d'en causer*, *Pour avoir la paix*.

Tout ce bagage, sans doute, ne constituerait pas, pour Emile Carré, un titre suffisant aux suffrages de l'Académie, mais il lui assure parmi les paroliers un rang très enviable. Carré,— nos lecteurs en ont pu juger, — a du trait et de la verve. A l'encontre d'un grand nombre de ses confrères, il est primesautier, et se garderait bien de s'adjoindre un collaborateur ou de prendre modèle sur les chansons des autres pour composer les siennes. Indépendamment du cachet d'originalité qui leur est propre, les sujets qu'il traite ont d'ordinaire l'attrait de la nouveauté. C'est là un mérite rare et qui justifierait l'admission d'Emile Carré dans notre galerie biographique, s'il n'avait à cet honneur les titres incontestables qui ressortent de l'examen de son œuvre.

A. PATAY.

VICTOR HUGO

Il est Tibulle, il est Shakspeare, il est Homère.
Captivant les esprits et les âmes ses chants,
Tour à tour gracieux, solennels ou touchants,
Bravent le temps brutal et la critique amère.

Jadis, quand sous les pas d'un César éphémère
Naissaient les lâchetés et les honteux penchants,
Du fond d'un exil fier châtiant les méchants,
Il consola l'orgueil de la France, sa mère.

Aujourd'hui que sur tous plane le droit vainqueur,
Comme il subit la peine il partage l'honneur,
Et, du passé lugubre achevant la déroute,

Apôtre de justice et de fraternité,
Formidable et charmant, il suit la large route
Qui mène son génie à l'immortalité !

L.-Henry LECOMTE.

DE PARIS A POITIERS

Impressions de voyage.

Au loin déjà Paris s'efface,
Adieu Paris, charmant enfer,
Coursier de feu, cheval de fer,
La locomotive fend l'air
Et semble dévorer l'espace.
J'ai là dans mon compartiment
Une dévote, un gas normand,
Un maquignon, un militaire,
Un épais et large vicaire,
Une nourrice et son enfant.
Avec ce bizarre assemblage,
Qui ne manque pas d'agrément,
Jusques à Poitiers je voyage.
La nourrice et son gros moutard
Sont placés près d'une portière;
Au centre, le révérend père,
Cause avec le gras campagnard;
Le maquignon, l'homme de guerre,
Fument en vidant plus d'un verre,
Tandis que la dévote austère
Dans un coin marmotte à l'écart.
Au dehors un vaste silence
Plane sur la nature immense,
Dans l'ombre parfois on croit voir
Un géant qui sur vous s'avance,
A travers cet Océan noir;
C'est un arbre, informe squelette,
Qui se balance dans la nuit,
Puis un autre aussitôt le suit,
Quand disparaît sa silhouette.
Et le train fuit toujours... bientôt
Un cri vient frapper mon oreille;
C'est l'innocent petit marmot,
Qui pour moi trop tôt se réveille.
Car il a de bien gros chagrins,
Et pour apaiser le cher ange,
Comme en ce temps on fait vendange,
On vous le bourre de raisins.
Le maquignon discute, crie,
Fume et boit comme un vrai sonneur;
Pour se consoler du malheur
D'être en si triste compagnie,
La vieille dame et monseigneur
Mâchonnent quelque litanie,
Et se signent avec terreur.
Dans un coin le gros normand ronfle.
Avec l'enfant sur ses genoux,
A la nourrice qui s'en gonfle,
Le troupier, lui, fait les yeux doux.
Puis tout-à-coup le tableau change,
J'entends un sifflement étrange,
Suivi de plusieurs cris d'horreur...
Au moment où le bon pasteur
Explique à sa maigre voisine
L'attrait de la grâce divine
Et les bienfaits du créateur,
Grossier, ignoble, profane,
Le maquignon dans sa soutane
Met tout ce qu'il a sur le cœur.
Effroi, cris, panique, stupeur...
Les bras au ciel la pauvre dame
Hurle au voleur, à l'assassin,
Au pochard, puis enfin se pâme,
Tandis qu'à côté le bambin,
(Chez les enfants tout n'est pas rose)
Sur les genoux du fantassin
Laisse s'échapper quelque chose
Dont l'odeur n'a rien du jasmin.
Et moi dans la nuit qui s'achève
Tout pensif je revois en rêve
Ce grand Paris que j'ai quitté,
Paris, trop bruyante cité,
Dédale de luxe et de crotte,
Où chaque jour la vertu trotte
A côté du vice effronté.
Et je pense à nos mandataires
En train de pêcher les goujons,
Et je réfléchis aux plongeons
Que font, hélas, les ministères,
Au jésuite, qui, pour finir,
Est un peu comme l'allumette
De la Régie... une amusette
Qui pue et ne veut pas partir!

E. Chebroux.

Poitiers, octobre 1880.

LA CHASSE

Air : *des Fraises.*

Quand chacun tue à foison
Lièvre, cerf ou bécasse,
Permettez qu'à ma façon,
Ce soir, je mette en chanson
La chasse.

D'abord ne venons-nous pas,
Aux ministres en place,
Choisissant les trois plus gras,
De donner, — quel débarras! —
La chasse?

Et sans hésitations,
Ne faut-il pas qu'on fasse,
Par maintes expulsions,
Vite, aux congrégations
La chasse.

Puis, dans trois mois, on verra
Le cabinet mollasse
Qui, de nouveau, se rendra,
Et l'on recommencera
La chasse.

Tant pis, mais nos jeunes lois
Font à l'antique race
Ce que Voltaire autrefois
Fit aux prêtres aux abois :
La chasse.

Et notre vieil univers,
Sur toute sa surface,
Entend se briser des fers,
Tandis qu'on donne aux pervers
La chasse.

Mais ce thème est endormant
Et ne rompt pas la glace;
Si je ne finis gaîment,
Vous me ferez lestement
La chasse.

Car chacun doit aujourd'hui
Ne suivre ici la trace,
Que du vieux rire qui fuit,
Pour ne donner qu'à l'ennui
La chasse.

Que dire de maint couplet
De notre populace?
En idiotisme complet,
A l'esprit gaulois ça fait
La chasse.

Maris trompés, de nos jours,
Par plus d'un lovelace,
Etes-vous aveugles, sourds,
Puisque l'on vous fait toujours
La chasse?

Et toi, fillette qu'au bal,
Un séducteur enlace,
Crains qu'un amour illégal
Ne donne à ton... capital
La chasse.

Car Cupidon, quelquefois,
Par l'acide remplace
Les flèches de son carquois,
Pour faire aux jolis minois
La chasse.

Et cependant ne suis pas
Ses conseils, pleins d'audace,
Quand semble le grand Dumas
Faire aux vertus d'ici-bas
La chasse.

Bref, je clos cette oraison,
Bredouille et tête basse,
Et rentre dans ma maison
N'ayant fait qu'à la raison
La chasse.

Jules ECHALIÉ.

1er octobre 1880.

QUINZIÈME CONCOURS MENSUEL.

Ouvert du 20 Octobre au 20 Novembre

Nos abonnés seuls ont droit d'y prendre part, avec une chanson de six couplets au plus, avec ou sans refrain.

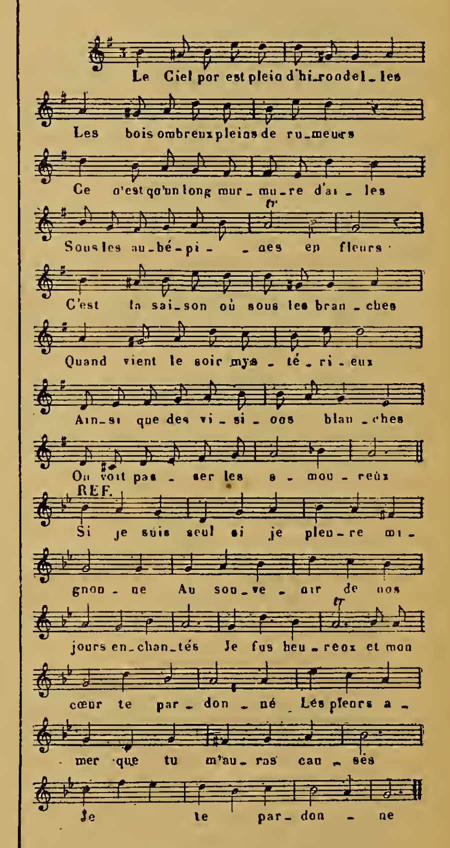
Nous publierons, en même temps que la pièce qui aura obtenu le 1er prix, une petite notice et le portrait de l'auteur, s'il y consent.

JE TE PARDONNE

ROMANCE

PAROLES de George Payelle.

MUSIQUE de G. Haüser.



Toi que j'appelais ma maîtresse,
Dis, te souvient-il d'autrefois,
Des folles nuits, des jours d'ivresse
Et des baisers que tu me dois?
Te souvient-il qu'un beau soir même
Tournant vers moi tes yeux charmeurs,
Tu me disais tout bas : « je t'aime? »
Moi je m'en souviens, et j'en meurs.

Si je suis seul..., etc.

Fraiche idylle, adieu, tu fus brève;
Adieu, beaux jours, jours de soleil!
Plus fut ineffable le rêve,
Plus est douloureux le réveil.
Car la coupe où la lèvre avide
A longs traits puisait le bonheur,
Nous échappe avant d'être vide,
Et se brise, avec notre cœur.

Si je suis seul..., etc.

Mais que dis-je, et sous la détresse,
Quand défaille mon pauvre cœur,
Que viens-je ici parler d'ivresse,
De doux aveux et de bonheur?
De ce bonheur, fleur éphémère
Qu'avec toi je voulus cueillir,
Qu'aurai-je connu sur la terre?
L'espérance et le souvenir.

Si je suis seul, si je pleure, ô mignonne,
Au souvenir de nos jours enchantés,
Je fus heureux et mon cœur te pardonne
Les pleurs amers que tu m'aura coûtés,
Je te pardonne.

QUATORZIÈME CONCOURS MENSUEL
DE LA CHANSON

Du 20 Septembre au 20 Octobre.

1er Prix : *La Grosse Botte et La Petite Bottine*, par Octave Lebesgue.
2e Prix : *Les Feuilles qui tombent*, par Denis Langat.
3e Prix : *Mon Budget*, par Tranché.

1er PRIX

LA GROSSE BOTTE ET LA PETITE BOTTINE

CHANSON

On voyait six pieds sous la table;
Six pieds! — Grand dieu avons-nous ri!
Deux avaient un air lamentable:
C'étaient deux vrais pieds de mari.
Puis, cachés sous la Valencienne
Ou couverts d'éperons d'acier
Deux petits pieds de parisienne
Et deux gros pieds de cavalier...

Dans son jabot de mousseline,
L'époux — soixante ans — radotait...
Et la grosse botte *flirtait*
Près de la petite bottine...

En personne bien élevée
La petite bottine, au loin,
D'une attitude réservée,
Comme il seyait, prenait le soin.
Sage, immobile, sur la place,
Son dédain moqueur et mordant
Opposait un refus de glace
A son voisin outrecuidant.

Plein d'une quiétude divine,
Le mari, dans l'ombre, ronflait...
Et la grosse botte appelait
De loin la petite bottine.

Oh! la grosse botte hardie
Sans égard, sans foi, sans pudeur,
Joue une infâme comédie:
Petite bottine a bien peur!
On avance — elle se dérobe
Au trop audacieux galant;
On avance encor, sous la robe
Elle se blottit en tremblant.

Souffrant d'un rhume de poitrine,
Le vieux mari, toussait, crachait;
Et la grosse botte approchait...
O! pauvre petite bottine!

Sans aide, comment se défendre?
Nul ne venait à son secours
Et la grosse botte plus tendre
Lui fredonnait des lais d'amour.
Comme tressaille au vent d'automne
Un petit oiselet mutin,
Elle tressaillait, la mignonne,
Dans son vêtement de satin.

Perché sur la chaise voisine
Le vieux Céladon sommeillait,
Et la grosse botte frôlait
La prude petite bottine.

Au plus attachant de l'histoire,
La lampe baisse puis s'éteint.
Or donc, s'il fut une victoire,
On n'en fit pas le bulletin.
Elle, fut-elle charitable?
Furent-ils vainqueurs, les amours?
On ne sait rien; sinon qu'à table
Le vieux mari dormait toujours.

Mais on vit à l'aube câline,
Sous le lit de l'époux absent,
Une botte se prélassant
Près d'une petite bottine.

OCTAVE LEBESGUE (Lyon).

DINER DU CERCLE PIGALLE

du 13 octobre.

Le dernier dîner du cercle Pigalle a été très gai et la soirée bien remplie — un programme varié, une assistance nombreuse.

Emile Cahen présidait, il a désigné son successeur à la présidence pour le dîner du 13 novembre; — c'est Bocquet, membre du cercle, acteur-auteur — mainte fois applaudi pour son jeu naturel et ses spirituelles productions.

M. Collin, un de nos plus charmants compositeurs,

a dit de ravissantes choses, entre autres une réhabilitation de la belle-mère, à faire rêver les gendres. Lagoguée, le fin diseur, a dit les *Bâtons de vieillesse*, de Duvelleroy et une chanson de lui très réussie.

M. Bruneau a interprété deux chansonnettes comiques avec une verve désopilante, c'est le Berthelier du *cercle Pigalle;* un autre membre dont le nom nous échappe a dit. avec un réel talent de diction et de composition, une pièce réaliste de Gill — *le Machiniste*, je crois. Et bien d'autres que j'oublie ont contribué à l'ensemble de cette soirée, l'une des meilleurs, sans contredit, auquelles nous ayons eu le plaisir de nous trouver réunis en aussi grand nombre, 50 personnes environ.

Jules Ruel a dit, pour la premiers fois *M. Paméla* une étude naturaliste à faire le bonheur de Zola — très fortement applaudie, et clos la séance par un sonnet à *Froufrou* — pour lui demander une loge :

De vos premiers débuts, vous souvient-il, Aimée ?
Au cercle des Martyrs vous étiez proclamée
Notre Rose Chéri : charmant, mais inconnu,
Votre nom promettait tout ce qu'il a tenu.

Maintenant, chaque soir, vous êtes acclamée,
Vous avez remplacé la grande artiste aimée
Dans l'esprit et le cœur du public prévenu,
A ses grandes amours le voilà revenu.

Votre immense succès a réjoui mon âme ;
Au milieu des frimats il ravive la flamme
Qui réchauffe les cœurs, celle du souvenir.

Quand il vient d'un ami sincère, un mot d'éloge
Plait toujours à l'artiste, une première loge
Fait souvent un heureux ; puisse-t-elle venir !

La pauvre Aimée envoya le coupon demandé avec les lignes suivantes :

Votre sonnet vaut bien une loge, sans doute,
Allez donc applaudir celte qui vous écoute
Et se souvient

Un Habitué.

CHRONIQUE DES CONCERTS

Eldorado.— Programme sans cesse renouvelé et toujours attreyant. Continuation du succès de Velly, dans *Êtes-vous comme moi ?* On remarque la précision avec laquelle l'orchestre, si habilement dirigé par M. Charles Malo, exécute l'accompagnement peu banal de cette chanson, précision qui témoigne du soin que l'administration de l'Eldorado apporte même dans les détails.

***

Scala. — *Pierrot coffré*, l'opérette de MM. H. Philippe et Lucien Collin, a tenu l'affiche cette semaine, avec autant de succès que la semaine précédente. Ce soir, probablement aura lieu la première représentation de *Mandarinette*, de MM. Pétrus Karl et O. Linçourt.

Mme Kaïser, la charmante diseuse, qui s'est fait connaître si avantageusement au **Grand Concert Parisien,** a débuté samedi dernier et a obtenu de vifs applaudissements dans une charmante chansonnette : *Ah ! quel homme que j'ai là !* Une nouvelle scie : *Tiens-toi bon, Léon* ! paroles de M. Edouard Kulm, musique de Paul Bourgès, a été créée avec succès par Bourgès.

Grosbalay père et fils, grande scène à transformations, vaut chaque soir de nombreux bravos à M. Derame, ainsi qu'à son compère, l'amusant Bérod.

Un petit reproche à M. Aristide Bruant qui, depuis quelques temps ne sort pas de ses vieilles chansonnettes et ne nous donne pas de nouveautés.

***

XIXe Siècle. — Plusieurs bonnes chansonnettes nouvelles à enregistrer cette semaine : *Comment l'esprit vient aux filles*, chanté par Mme d'Astand; *Les Tourtereaux Tyroliens*, duo créé par Mme Lehmann et M. Hobret; *Je l'aime!* par Mme Lemonnier; *Est-ce indiscret?* par M. Helt, et enfin *La sérénade à la Lune*, par Mme Lehmann, déjà nommée.

Signalons aussi le succès de Mlle Bépoix, qui a débuté il y a une quinzaine dans *La voilà, Paméla!* de notre confrère Ed. Aupto, et qui continue à se faire applaudir dans *Joseph est en voyage* et *Belle Mignonne.*

Mon mari est à Versailles, vaudeville en un acte, de MM. William Busnach et Octave Gastineau, joué par MM. Battaille, Flory, Mmes Delassau et d'Astand, fait grand plaisir et obtient chaque soir un bon succès.

Debailleul qui est indisposé ne chante pas depuis une quinzaine.

***

Folies-Saint-Martin. — Le succès de cet établissement va croissant de jour en jour, grâce à l'habile direction de MM. Nicolle frères ainsi qu'aux excellents artistes qui composent la troupe. Le désopilant Pissarello fait tordre la salle avec l'œuvre populaire de M Constant Saclé : *Bonjour Cyprien!*

M. Kelm chante en ce moment une des dernières créations de Debailleul, *Réveille-toi mignonne.* Ici j'ouvre une parenthèse, pour remercier M. Kelm de la bonne volonté qu'il met à créer : *Ton cœur est-il fermé?* jolie romance de notre ami Maxime Guy, que nous avons publiée dernièrement.

M. Denneville a créé uu rondeau très original dont il est l'auteur, titre : *Méli-Mélo*; c'est en effet un vrai méli-mélo de tous les vieux refrains de nos pères, arrangés d'une façon bizarre et donnant une quantité de coq-à-l'âne; la musique est de M. Tac-Coen.

Mmes Rivoire, Braux, Djelma, Hémar et Destrées se font applaudir dans les charmantes chansonnettes de leur répertoire.

Mme Angot et ses demoiselles, opérette en un acte, n'est qu'un long éclat de rire, provoqué par toute la troupe.

Alfred Bertinot.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Parmi les artistes nouveaux qui sont venus agrémenter la dernière soirée de la *Cordiale*, se trouvent M. Meunier qui a chanté timidement mais avec un sentiment communicatif « *La Saison des Amours* ». Mlle Anna a fait gentiment l'histoire de « *la Pigeonne* » et la *Réponse à mon voisin*. M. Jacobson a de bonnes qualités dans la tyrolienne; en observant son chant, cet artiste se placera vite au premier rang. Mlles Aglaé, Jenny; Mmes Marie et Henrienne ont bien réussi leurs interprétations. Il est rare que M. Jules Raux manque à une soirée de la *Cordiale*, aussi avons-nous entendu le sympathique compositeur redire avec sa verve habituelle *Miaou* ! et insinuer avec un tact parfait la réflexion *On peut s'entendre*, poésie de L.-Henry Lecomte, mise en musique par lui.

M. Georgebé récite avec beaucoup de goût, mais on lui reproche de ne pas assez varier son répertoire. Une belle voix nous a été révélée, c'est celle de M. Nivelle, un ténor agréable, qui a le tort de ne pas se montrer assez souvent. M. Lagarde a déclamé avec autorité le récit dramatique de *L'Enfant de Paris*. Signalons encore une délicieuse polka écrite et exécutée par le pianiste Marcus. Nous sommes surpris que cette charmante *Potka des Oiseaux* n'ait pas encore trouvé d'éditeur !

Au théâtre des *Fantaisies Parisiennes* a eu lieu, le 24 octobre, la matinée donnée par la société l'*Alliance chorale* de Paris. Ce spectacle assez bien composé comportait deux chœurs nuancés avec beaucoup de style par l'*Alliance* sous la direction de M. Amuat. L'harmonie *La lyre parisienne*, dirigée par M. Barrière, a exécuté avec un grand brio divers morceaux de son répertoire.

Un peu froids pendant la première partie du concert, les spectateurs ont applaudi chaleureusement M. Jomain, très comique dans les *Museaux roses*; M. Dangère, peu hardi, mais conduisant bien sa voix dans l'air du *Chalet*; M. Chapuis, très gracieux dans le récit de son *Premier amour*.

Deux chansons redemandées, *Miaou* et *On peut s'entendre* ont été dites par l'auteur. Le public, un peu déçu dans son attente, a reconnu assez difficilement M. Jules Raux, qui, très sérieusement indisposé, ne possédait pas ce jour-là tous ses moyens.

La partie comique avait encore deux bons champions ; M. Leserre, désopilant dans le *Beau Colin* et *la Distribution de prix*; et M. Denizot, étourdissant d'entrain dans les *Réformes* et *Comme on est trompé*. Des applaudissements ont accueilli, dans le duo de *Guillaume Tell*, MM. Biémont et Dangère. Le ténor Biémont s'est encore fait rappeler dans la romance de Rossini.

Les airs du *Trouvère* et du *Bouton Perdu*, interprétés par Mlle Leclerc ont valu à cette excellente artiste les bravos unanimes des auditeurs.

La matinée de dimanche 24 octobre, à la salle Grallard, a tenu ce qu'elle promettait. *La Visite au Colonel*, vaudeville inédit de M. Truffet, président de *l'Alliance de Belleville*, a été bien interprétée et a fait plaisir à entendre.

La soirée du 25, à la *Lyre Bienfaisante*, au bénéfice de M. Ch. Goullieux, a été des plus intéressantes et des plus fructueuses ; salle comble. Interprètes et visiteurs, ont tenu à prendre part à cet acte de bonne camaraderie.

Au moment où j'écris ces lignes, je suis encore tout enthousiasmé du succès de la grande représentation donnée lundi dernier par la FANTAISIE-LYRIQUE, au bénéfice des familles des égoutiers, victimes de l'accident du boulevard Rochechouart.

La soirée a été on ne peut plus brillante et a dépassé, comme succès pécuniaire et artistique, toutes les espérances que les organisateurs de cette œuvre de bienfaisance avaient fondées.

Avant d'aller plus loin, je me fais un devoir d'adresser publiquement mes félicitations au président de la FANTAISIE-LYRIQUE, M. Gustave Lartelier, à qui revient l'honneur d'avoir donné l'initiative de cette représentation.

Dire que la salle était comble, ne serait pas assez, car malgré la bonne volonté des auditeurs qui n'ont pas craint de se tasser, plus de 80 personnes ont dû rester dehors.

Le programme, un peu trop chargé, n'a pu être exécuté en entier, et MM. Pelletier, de BA-TA-CLAN, et Kelm, des FOLIES-SAINT-MARTIN, n'ont pu se faire entendre, malgré la bonne volonté du maître des chants, qui faisait son possible pour contenter tout le monde.

Tous les artistes et amateurs qui prêtaient leur concours ont été tellement bien accueillis du public qu'il m'est impossible d'appuyer sur les fautes imperceptibles qu'ils ont pu commettre. Je me bornerai seulement à citer : Mlles Marguerite et Berthe; MM. Achille B..., Batté frères du théâtre de l'ATHÉNÉE, Villé, du CONCERT EUROPÉEN, Vaast, Maurice, Collinet, Callebert et Boivin, qui se sont fait bisser et trisser dans la partie lyrique.

Le Livre bleu, comédie en un acte, jouée par Mlles Mathilde, Marguerite, MM. Inderbitzin, Lartelier et Callebert, a été très applaudie.

Un clou dans la serrure, la pièce qui terminait la représentation a été lestement enlevée par Mme Blondel, M. X..., du THÉATRE DU PARC, de Bruxelles, et M. Blondel.

Dans cette dernière pièce, il y a eu deux ou trois petits tiraillements, qu'il faut attribuer au manque d'accessoires, et qui d'ailleurs sont restés inaperçus pour une bonne partie du public.

Enfin pour terminer, j'adresse tous mes compliments aux commissaires chargés du service de la salle, ainsi qu'à l'accompagnateur, M. Thibou, qui a ajouté le prix de sa soirée à la recette destinée aux veuves et aux orphelins.

ALFRED BERTINOT.

LE FRANC RIRE, présidé par M. Séguin, donnera le 1er novembre une grande soirée, dans son local ordinaire, salle Rosel, rue de Belleville, Café des Omnibus.

Le samedi 6 novembre, grande soirée dramatique et lyrique, au CERCLE MUSSET, présidé par M. Durrieu, Café du Globe, 8, boulevard de Strasbourg.

LE PREMIER BANQUET des présidents et des vice-présidents des *Sociétés lyriques et dramatiques du département de la Seine*, aura lieu le dimanche 14 novembre, la salle ne pouvant être complètement terminée pour le 31 octobre, comme on l'avait espéré. On trouve des cartes Maison Orange, 11, place de la République; aux bureaux du journal LA CHANSON, 18, rue Bonaparte, et chez tous les membres du comité des concours.

Le grand Bal offert gracieusement par M. Orange à toutes les Sociétés *lyriques et dramatiques*, aura lieu irrévocablement dans le courant de novembre.

M. Richard, des Sociétés Lyriques, vient d'être reçu, après concours, élève du Conservatoire de musique.

Nous ne pourrons commencer la publication de la liste des *Sociétés Lyriques et Dramatiques* que dans notre prochain numéro.

NÉCROLOGIE

M. Sylvain Saint-Étienne, dont le nom est bien connu dans le monde des lettres et des arts, est mort dans sa 73e année, à la suite d'un terrible accident que tous les journaux ont raconté.

M. Sylvain Saint-Etienne était un ami d'enfance de Félicien David, pour lequel il a écrit trois ouvrages qui ont fait sa réputation : *Moïse au Sinaï*, représenté à l'Opéra, le 21 mars 1846; *Christophe Colomb*, ode symphonie en 4 parties, et enfin la *Perle du Brésil*, dont le Théâtre-Lyrique donna la première représentation en novembre 1852.

Il était, en outre, l'auteur de nombreuses scènes, romances et chœurs dont plusieurs maitres ont écrit la musique. Pendant trente ans, il fit de la critique dans la *Gazette musicale*. Il avait fondé, avec Charles Vincent et Coligny, la *Chanson française*.

Ses obsèques ont eu lieu le mardi 26 octobre. Malgré la pluie battante, un grand nombre de personnes y assistaient; des écrivains, des artistes, des compositeurs, des journalistes et des chansonniers avaient tenu à lui rendre les derniers devoirs. Alfred Leconte, député de l'*Indre*, a prononcé un discours sur la tombe, Adrien Boëldieu a dit aussi quelques paroles. Sylvain Saint-Etienne laisse deux filles; nous espérons qu'il sera donné suite à l'idée émise par plusieurs des assistants à la sortie du cimetière, d'organiser une représentation à leur bénéfice.

A. P.

AVIS IMPORTANT

Nous prions nos abonnés dont l'abonnement expire avec le présent numéro de nous faire parvenir de suite le montant de leur réabonnement Les abonnements et réabonnements sont reçus dans tous les bureaux de poste de France; les frais sont à la charge du journal.

Le Directeur-Gérant : A. PATAY.

Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Cie, 6, rue Martel.

3e ANNEE. — N° 26. 10 CENTIMES. 7 NOVEMBRE 1880.

LA CHANSON

Directeur-Administrateur
A. PATAY

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction
A. BERTINOT

Annonces, la ligne... 1 »
Réclames, — 2 »

La chanson, comme la baïonnette est une arme française.
J. CLARETIE.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

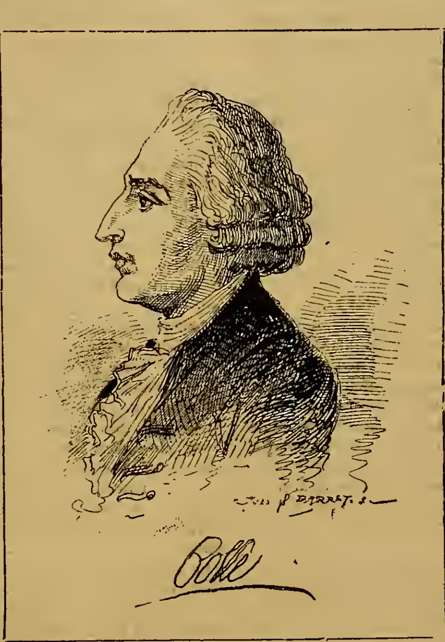
RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............ 6 fr.
» six mois........... 3 »
Etranger, un an........... 8 »

SOMMAIRE :

GALERIE DES CHANSONNIERS : COLLÉ

Charles Collé naquit à Paris le 14 avril 1709. Son père était procureur du roi au Châtelet et de plus trésorier de la Chancellerie du Palais; aussi le jeune Collé fut-il placé en qualité de clerc chez un tabellion de ses parents.



Cette carrière souriait peu à son caractère, et bientôt il la quittait pour entrer en qualité de secrétaire chez M. de Meulan, receveur général des finances, puis chez un procureur où il restait peu de temps.

A cette époque déjà le goût du théâtre le dominait irrésistiblement. Voici dans quels termes expressifs il s'en confesse cinquante ans plus tard : *Pendant plusieurs années je n'entrai point dans la salle de la Comédie française sans qu'il me prît un frisson de plaisir tel que celui que je sentis au premier rendez-vous que me donna la première femme honnette que j'eus à vingt ans et dont j'étais éperdument amoureux.* Aussi, Collé, poussé par la vocation, recherchait surtout les hommes de lettres joyeux : Crébillon fils, Piron, Saurin furent bientôt de ses amis. Collé avait alors une jolie voix, il n'avait encore fait que quelques chansons, aussi le plus souvent il chantait celles de Haguenier, chansonnier très en vogue alors. Les salons où la gaîté était reine, lui furent vite ouverts, il s'y précipita.

En ce temps-là les fermiers généraux, riches et puissants, recevaient généralement la jeunesse frivole et très joyeuse. Un d'entre eux nommé Pelletier, avait table ouverte chaque semaine pour une douzaine de garçons de ses amis au nombre desquels figuraient, en première ligne, Collé et Crébillon fils. Au dessert on chantait.

Les chansons que nous nommons des gaudrioles, étaient les romances de cette réunion. C'est proba-

bablement cet entourage qui excita Collé à faire tant de chansons malsaines et peu gaies à force d'être ordurières. Rien n'est plus regrettable que ce genre graveleux qui prend à son service les mots dont ne se sert que la populace grossière et bête pour produire des effets. Drôle de société, qui bien que composée de jeunes gens, était déjà assez blasée pour ne plus éprouver les sensations de la gaîté, et qui savourait amoureusement le vitriol de l'indécence. Il faut enlever du livre de Collé ses œuvres de jeunesse, la littérature et la réputation de l'auteur n'y perdront rien.

Cela effacé, les couplets de Collé sont faits avec beaucoup de facilité et de négligence même, mais cette négligence sied bien à la chanson et ajoute parfois un certain charme au sujet.

Ce fut en somme un vrai chansonnier que Collé, en ce qu'il s'est fait l'écho des événements, des mœurs et de l'esprit de son temps. Le chansonnier doit être un peu chroniqueur, voire même un peu historien.

Sa chanson *La Guinguette*, qui retrace le célèbre cabaret de Ramponneau :

> Chantons l'ilustre Ramponneau,
> Dont tout Paris raffole.

est un vrai petit chef-d'œuvre d'entrain et de verve et de bonne gauloiserie ; il y a bien par-ci par-là quelques mots un peu risqués. — Bah ! nos pères les disaient sans rougir, valaient-ils moins que nous ?

Si ses tableaux sont parfois chargés de couleurs un peu crues, qu'y faire ? il fallait bien peindre les choses comme elles étaient. *Marotte* est un portrait. Les *Conseils aux chansonniers* sont remplis de traits satiriques et pleins de naturel. Quand aux couplets *sur la prise de Port-Mahon*, c'est une chanson comme en font les chansonniers de la rue, chaque fois qu'une victoire est remportée par nos armées.

> Des palmes de la gloire
> Soldats décorez-vous,
> Enfants de la victoire
> Constantine est à nous !

Voilà le modèle du genre. Aubry qui en est l'auteur, en a bien fait un cent de semblables, mais n'étant pas venu au bon moment, il ne touche rien pour cela. Collé, lui, reçut, comme auteur de la chanson de *Port-Mahon*, une pension de 600 livres. Voilà trois ou quatre mauvais couplets bien payés, mais Collé était né pour être heureux. C'était un homme très habile dans la diplomatie de l'existence, il organisait sa vie de la bonne façon. Comme il désirait avant tout vivre sans ennuis, il parlait beau à tout ce qui l'entourait, aussi le surnommait-on le *bon Collé*.

Mais il avait un confident à qui il confiait ses pensées les plus intimes, et très souvent ce confident entendait le soir tout l'opposé des conversations du jour ; c'était son *journal historique*. Lorsque ces trois volumes parurent, une vingtaine d'années après sa mort, on s'aperçut que le *bon Collé* n'avait pas toujours eu la vénération qu'on lui snpposait pour ses confrères ou pour ceux qui l'entouraient ; dans ce journal le pauvre Gallet entre autres est fort malmené et Panard est jugé comme un homme du plus mauvais monde, qui fréquentait les gens les plus *crapuleux*. Ces gens crapuleux, c'étaient les artistes qu'il rencontrait au cabaret... Voyez le gros péché : Panard aime la gaité, le bon vin, et le pendard va au cabaret avec ses amis et là leur chante ses chansons joyeuses et morales ; Collé bien mieux appris ne va que chez les grands seigneurs chanter ses chansons de lupanar.

Dans son journal comme dans sa correspondance. Collé est l'ennemi acharné de l'esprit philosophique qui se manifeste avec tant de vigueur au dix-huitième siècle. Voltaire et Rousseau ont en lui un ennemi fiévreux, acharné ; il dit du premier : *Les grands scélérats sont ses grands hommes. Aussi était-il lui-même un gredin et un homme sans mœurs et sans principes, il a fait un mal affreux à la France qui ne s'en relèvera pas. Ses écrits l'ont corrompue sans ressource et pour jamais !*

Ces tristes prophéties ne sont que risibles sous la plume d'un bon petit bourgeois comme Collé, qui n'a jamais vécu que dans un coin du monde où la fortune et le plaisir font trouver que tout est pour le mieux. Que n'a-t-il pu assister à la célébration du centenaire de Voltaire, il en fût mort de peur !... au chant de la *Marseillaise* !

L'auteur d'*Emile* n'est pas plus épargné : *Rousseau est le plus faux des hommes ; il se joue de tout et n'a point de sentiments à lui*, il est *méprisable*, *crapuleux*, etc. ; il est vrai que Rousseau avait critiqué Collé dans sa lettre à d'Alembert sur les spectacles et que cela disposait peu à la bienveillance un esprit aussi enclin à la critique acerbe que celui de Collé. C'était un homme très positif, point malhonnête, mais très malin ; sa correspondance avec un jeune homme qu'il appelle son fils en fait foi.

C'est dans la famille de Meulan que Collé vécut en ami, tant qu'il resta célibataire et c'est surtout pendant cette période de vingt années qu'il composa ses chansons, sans négliger pour cela le théâtre. *La Vérité dans le vin*, *Nicaise*, *le Galant Escroc*, *le Rossignol*, *la Veuve Joconde* et autres joyeusetés théâtrales, sont de cette époque de sa vie. Ses chansons ont eu presque toutes les honneurs de la popularité. Nos grands pères chantent encore en souriant dans leurs rides : *C'est bien la faute du guet, ce n'est pas sa faute*, ou *Ce mouchoir belle Raimonde*, que nous donnons plus loin. En 1757, Collé qui avait quarante-huit ans, épousa une femme qu'il aimait depuis longtemps et qui fut l'enchantement de son existence.

La plupart des autres pièces de Collé furent écrites alors qu'il était devenu lecteur-secrétaire du duc d'Orléans, petit-fils du régent, qui aimait beaucoup Collé et qui fut la source de sa petite fortune tant par le paiement lucratif de sa place que par un bénéfice important qu'il lui fit avoir sur les fermes.

Collé a recueilli une partie de ses pièces sous le ti-

tre de *Théâtre de Société*, trois volumes in-12, 1777. Il a laissé tomber volontairement dans l'oubli, en ne les recueillant pas, un grand nombre de parades, de parodies et d'amphigouris qui sont des œuvres de jeunesse. En somme, Collé fut un travailleur ardent.

Il employa les dernières années de sa vie à revoir son journal historique avec le plus grand soin. Il pressentait bien que ce livre aurait à compter avec la postérité. Cependant à cette demande : Qu'était-ce que Collé ? on répondra toujours, c'était un chansonnier.

Comme on le verra dans notre article consacré à *l'histoire du caveau* dans notre Anthologie de la chanson française, Collé tout jeune encore fut l'un des fondateurs de cette société chantante joyeuse et littéraire.

En 1781 Collé perdit sa femme, ce coup frappa vivement le vieillard qui avait écrit : *Je ne demande rien à Dieu que ma mort avant celle de ma femme.* Ce vœu était sincère. Collé sentait qu'il ne pourrait supporter cette séparation ; il devint sombre et mourut le 3 septembre 1783, heureux de croire qu'il allait revoir celle qui lui avait rendu la vie si douce, tant il est vrai que l'amour, même chez les vieillards, est bien le plus grand des bonheurs de ce monde.

EUGÈNE BAILLET.

NE DÉRANGEZ PERSONNE.

AIR : *N'avez-vous pas vu l'horloge?*

Ce mouchoir, belle Raimonde,
Va contre votre intérêt;
Il cache une gorge ronde : —
Oh ! ça, monsieur, s'il vous plaît,
Ne dérangez pas le monde,
Laissez chacun comme il est.

Belle, êtes vous aussi blonde,
Qu'à vos cheveux il paraît ?
Je veux voir cela, Raimonde : —
Oh ! ça, monsieur, s'il vous plaît,
Ne dérangez pas le monde,
Laissez chacun comme il est.

Faudra-t-il que je vous gronde ?
Le traître !... qu'est-ce qu'il fait ? —
Ah ! je vous tiens bien, Raimonde ;
A votre tour, s'il vous plaît,
Ne dérangez pas le monde.
Laissez chacun comme il est.

COLLÉ.

QUINZIÈME CONCOURS MENSUEL.
Ouvert du 20 Octobre au 20 Novembre

Nos abonnés seuls ont droit d'y prendre part, avec une chanson de six couplets au plus, avec ou sans refrain.

Nous publierons, en même temps que la pièce qui aura obtenu le 1er prix, une petite notice et le portrait de l'auteur, s'il y conse..t.

ON LE DEVINE

C'était un soir de la saison
Qui voit fleurir la vendangeuse,
Quand part pour un autre horizon
Notre hirondelle voyageuse.
Triste d'un noir pressentiment,
J'errais dans mes vieux bois de Sèvres,
Quand un couple jeune et charmant
Vint à passer, le rire aux lèvres.

Suivant tout deux le vert chemin
Qui conduisait à la ravine,
Ils allaient, la main dans la main ;
Ce qu'ils pensaient... on le devine.

Moins triste alors j'aspirai l'air,
Chargé des senteurs de la mousse ;
Du firmament limpide et clair
La douceur me parut plus douce ;
Et je sentis que renaissait,
— Car c'est la loi que tout renaisse, —
Mon cœur joyeux qu'envahissait
Le frais parfum de leur jeunesse.

Suivant toujours le vert chemin
Qui s'enfuyait vers la ravine,
Ils allaient, la main dans la main ;
Ce qu'ils disaient... on le devine.

Se croyant seuls sous les grands cieux,
Le beau jeune homme et sa maîtresse
Cheminaient les yeux dans les yeux,
Perdus tous deux dans leur ivresse.
Ils murmuraient ces mots d'amour
Dont la puissance est sans pareille,
Et ces trompeurs serments d'un jour,
Qu'on se fait tout bas à l'oreille !

Suivant toujours le vert chemin
Qui se perdait dans la ravine,
Ils allaient, la main dans la main ;
Ce qu'ils rêvaient... on le devine.

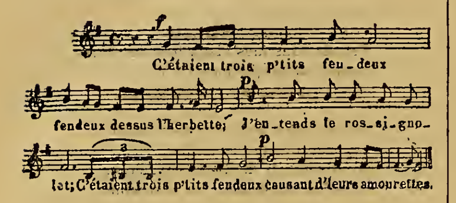
Et contemplant ces amoureux
Qui s'en allaient à l'aventure,
De leur bonheur j'étais heureux,
Et j'en aimais mieux la nature.
Ah ! qu'il est donc bon d'être aimé,
Et quand la nuit étend ses voiles,
Le cœur d'amour tout parfumé,
D'errer à deux sous les étoiles !

Suivant alors, à pas pressés,
Le vert sentier dans la ravine,
Tout deux se tenaient enlacés...
Ce qu'il advint... on le devine.

ACHILLE CARON.

CURIOSITÉS DE LA CHANSON

LES PETITS FENDEUX (1)



Le premier des fendeux
Celui qui tient la fende,
(J'entends le rossignolet ;)
Le premier des fendeux
Dit : « J'aime et je commande. »

Le second des fendeux,
Celui qui tient la rose,
(J'entends le rossignolet ;)
Le second des fendeux
Dit : « J'aime et moi je n'ose. »

Le troisième des fendeux,
Celui qui tient l'amande,
(J'entends le rossignolet ;)
Le troisième des fendeux
Dit : « J'aime et je demande. »

— Mon ami, ne serez
Vous qui tenez la fende,
(J'entends le rossignolet ;)
Mon ami, ne serez ;
L'amour ne se commande.

Mon ami ne serez,
Vous qui tenez la rose,
(J'entends le rossignolet ;)
Mon ami, ne serez ;
Si vous n'osez, je n'ose.

Mon ami, vous serez,
Vous qui tenez l'amande,
(J'entends le rossignolet ;)
Mon ami, vous serez ;
L'on donne à qui demande.

(1) Qu'est-ce que ces fendeux? Sans doute des bûcherons. Mais qu'est-ce que la *fende*, la *rose* et l'*amande* ? Il est moins aisé de le dire d'une manière certaine. Ce sont, peut-être, trois outils qui servent à fendre le bois: mais ces noms ont disparu des dialectes actuels de la Franche-Comté, ce qui fait remonter la date de cette chanson, curieuse par sa facture non moins que par sa musique un peu sauvage, à une époque reculée.
La musique de cette chanson populaire, qui appartient à la Franche-Comté et qui figure en tête du recueil de Max-Buchon, nous est communiquée par notre correspondant de Baume-les-Dames, M. Ch. Thuriet.

LA DERNIÈRE ÉTAPE

Ici même,
Etape suprême,
Grands et petits, sages et fous,
Tôt ou tard, nous y viendrons tous.

De la foule silencieuse
Qui parcourt le champ du repos,
Hier encor la verve rieuse
Eclatait en joyeux propos.
Pourquoi ses larmes coulent-elles,
Pourquoi ces bouquets entassés,
Et ces couronnes d'immortelles ?
C'est la fête des trépassés !!!

Triste et pieux pèlerinage,
Qu'on doit accomplir tous les ans ;
Soumis à ce touchant usage,
Devant la mort serrons les rangs.
Dès que l'homme éprouvé chancelle,
Désespérant de l'avenir,
Il puise une force nouvelle
Dans le culte du souvenir.

Si la douleur est éphémère,
Le cœur se souvient chaque jour
De la tendresse d'une mère
Ravie, hélas ! à notre amour.
Ce trésor que rien ne remplace,
Trop tard nous en sentons le prix ;
La pourvoyeuse aux doigts de glace
Ne rend jamais ce qu'elle a pris.

Comme la Rachel désolée,
Cette pauvre mère à genoux
Ne veut pas être consolée,
Pleurer lui semble encor plus doux.
Du haut des sphères éternelles,
Nouvel ange appelé par Dieu,
Son chérubin aux blanches ailes
Lui sourit et lui dit adieu.

Descendants d'une illustre race,
Fiers du blason de vos aïeux,
Le temps de sa grande aile efface
Sur l'airain vos noms orgueilleux.
Déshérités de la fortune,
Obscurs et vaillants travailleurs,
Vous, qu'attend la fosse commune,
Vos titres sont inscrits ailleurs.

Noble, bourgeois ou prolétaire,
Prêtre ou soldat, prince ou recors,
A l'homme il faut six pieds de terre
Pour abriter son pauvre corps.
Malgré lui le plus grand despote,
Dans la nuit de l'éternité,
Est soumis comme un sans-culotte
Au niveau de l'égalité.

Il dort là, notre doux poëte !
Adieu bohème, adieu printemps ;
Quand le trépas courba sa tête,
Il n'avait que deux fois vingt ans.

Sur lui, Muse de la Jeunesse,
Jette les fleurs du renouveau;
Ton pied rose effleure et caresse
Le marbre blanc de son tombeau. (1)

O toi que le peuple révère,
Illustre et joyeux chansonnier.
Libre penseur, humble trouvère
Qui vécus pauvre en ton grenier.
Dans ta railleuse indifférence,
Comme Piron, tu ne fus rien,
Ni marguiller, ni pair de France,
Pas même académicien. (2)

Républicain de l'avant-veille,
Défenseur de la liberté,
Ton frère auprès de toi sommeille,
Dans un repos plein de fierté.
L'histoire avec respect le nomme,
Depuis qu'aux splendeurs du pouvoir,
En citoyen, en honnête homme,
Il sut préférer le devoir. (3)

Paris découvre un jour ta tombe,
Héroïque représentant
Qui succombas dans l'hécatombe
Du droit au crime résistant.
De fleurs il couvre l'humble pierre
Où ton nom, l'effroi des tyrans,
Dit au peuple, à la France entière,
Comment on meurt pour vingt-cinq francs (4)

Ci-gît un journaliste, un brave ;
Sa force égalait sa douceur ;
Gaîment il brisait toute entrave,
Comme il narguait l'aigle oppresseur.
Enfant de Paris et de Sparte,
Il rêvait la célébrité,
Quand la balle d'un Bonaparte
Lui donna l'immoralité ! (5)

De la France démocratique,
Ici repose le Bayard :
De notre horizon politique,
Ses vœux chassaient l'impur brouillard.
République, ô terre promise,
Son but, son rêve, son espoir,
Malgré sa foi, nouveau Moïse,
Il ne devait que t'entrevoir. (6)

Combien sont morts pour la patrie
Et dont les membres sont épars.
Qui, pour tombe, ont l'herbe flétrie
Ou les débris de nos remparts.
Ils ont la gloire pour suaire ;
Deux fois parjure à son serment,
Napoléon *le Sédentaire*
A le mépris pour châtiment.

Ici même,
Étape suprême,
Grands et petits, sages et fous,
Tôt ou tard nous y viendrons tous.

JULES RUEL.

(1) Murger.
(2) Béranger.
(3) Godefroi et Eugène Cavaignac.
(4) Baudin.
(5) Victor Noir.
(6) Barbès.

QUATORZIÈME CONCOURS MENSUEL
DE LA CHANSON

2me PRIX

LES FEUILLES QUI TOMBENT

AIR : *Si le bon Dieu faisait parler les fleurs.*

Le triste automne a ramené la bise ;
Du ciel brumeux le soleil est parti.
Comme engourdi sous cette vapeur grise,
Au tronc d'un chêne un pinson s'est blotti.
Plus de refrains ! Son petit corps frissonne
A l'âpre vent secouant les rameaux !...
Feuilles des bois qui tombez à l'automne, } *bis.*
Vous emportez le bonheur des oiseaux ! }

« C'est, dit l'oiseau, l'arbre où ma douce amante
« Moi la suivant, vint un jour se poser.
« Du chêne encore la feuille était naissante,
« Et notre amour n'en était qu'au baiser.
« Il faut un voile aux bonheurs que Dieu donne :
« Elle grandit et nous fit des rideaux...
« Feuilles des bois, etc.

« Un peu plus tard le chêne séculaire,
« A notre amour devait un nid de plus.
« O chers petits, lorsque votre œil s'éclaire,
« De nous déjà, combien de soins reçus !
« Avec quel art l'homme ému s'en étonne,
« Dans la verdure on cachait leurs berceaux :
« Feuilles des bois, etc.

« Ah ! le beau jour qui vit, par la feuillée,
« Sauter du nid nos tendres nourrissons !
« Ils essayaient, dans l'ombre ensoleillée,
« Leur premier vol, leurs premières chansons.
« Amour, feuillage, hélas ! tout m'abandonne ;
« Les uns ont fui, l'autre gît en monceaux !
« Feuilles des bois, etc. »

Ainsi tout bas, comme un cœur triste appelle,
Pleurait l'oiseau ; sa compagne entendit.
Elle revint s'appuyer à son aile :
Ce fut l'espoir que le Ciel lui rendit
Puis un matin rebourgeonna le chêne
Et la forêt s'emplit de chants nouveaux.
Feuilles des bois que le printemps ramène
Vous redonnez le bonheur aux oiseaux !

DENIS LANGAT.

UNE FEMME (1)

Ils s'aimaient comme louve et loup :
Voleur et voleuse, à vrai dire...
Pâmée au récit d'un beau coup,
Le grabat craquait de son rire !

Tout le jour bombances, la nuit,
Des transports sincères peut-être...
— En prison lorsqu'il fut conduit,
Elle riait à la fenêtre.

(1) Nous empruntons cette pièce au volume *Nocturnes*, poèmes imités de Henri Heine, par Léon Valade, publié à notre librairie. Un volume papier teinté tiré à petit nombre, prix 1 fr. 50.

Il lui manda : « Reviens à moi,
« Mon cœur t'appelle et je soupire,
« Et je languis, privé de toi ».
— Ce billet de lui la fit rire.

Pendu vers six heures : à sept,
Mis en terre ! Elle, dans un bouge,
Une heure après, se gaudissait
Et riait, buvant du vin rouge.

Léon VALADE.

LE PRINTEMPS VIENT

AIR : *Dans un baiser.*

Le printemps vient, chassant la neige
Qui s'enfuit en voyant les fleurs.
Il vient : comme par sortilège
Tout prend de riantes couleurs.
Plus de frimas, plus de misère !
L'azur sourit dans sa splendeur,
Le soleil réchauffe la terre :
Le printemps vient, c'est le bonheur.

Entendez-vous, amis fidèles,
Nous pourrons retourner aux champs.
Voyez, voici les hirondelles;
Le bois retentit de doux chants.
L'arbre verdit et l'herbe pousse ;
Déjà, l'anémone est en fleur.
L'amour cherche le banc de mousse :
Le printemps vient, c'est le bonheur,

L'amour va gouverner le monde,
Les oiseaux bâtiront leurs nids ;
Ces bruits, dans la forêt profonde,
Ce sont des baisers infinis.
Si le printemps paraît superbe,
C'est qu'il nous met l'amour au cœur.
Tout aime, l'aigle et le brin d'herbe :
Le printemps vient, c'est le bonheur.

Lisette a rouvert sa fenêtre,
Sa face jolie apparaît ;
Elle soupire et voudrait être
Là-bas, là-bas dans la forêt.
Quelque beau gars, un jour de fête,
Lui fera l'offre de son cœur ;
Ils se diront en tête-à-tête :
Vivre au printemps, c'est le bonheur !

KARL GRUN,
Président du *Caveau Verviétois.*

Nous empruntons cette chanson à l'annuaire de la société littéraire du CAVEAU VERVIÉTOIS. Nous comptons lui faire d'autres emprunts, et en rendre compte.

CHRONIQUE DES CONCERTS

Bijou-Concert. — Sous ce nouveau titre, **Boléro-Star** a rouvert ses portes samedi dernier par une magnifique représentation donnée spécialement à la presse. Le directeur, M. Chéret, n'a rien épargné pour s'attirer les sympathies du public, et à moins d'injustices de la part de ce dernier, nous affirmons dès maintenant que **Boléro-Star** sera tout à fait désenguignonné de la malechance qui le poursuit depuis sa création.

L'heure un peu tardive à laquelle nous sommes arrivés ne nous permet pas de donner de grands détails sur les artistes composant la troupe, nous nous bornerons pour aujourd'hui à citer les noms figurant sur l'affiche : M[lles] Jeanne, Daniel, Angèle Clément, Berthe Léonard, Fortunée, Sibelli : MM. Reschal, Yvel, Reynal, Arnold, et enfin le jeune Adolphe, petit prodige âgé de 9 ans, que beaucoup de nos lecteurs ont applaudi aux concerts donnés à **l'Alhambra,** par les sociétés lyriques.

*
* *

Scala. — Ainsi que nous l'avons annoncé, la première représentation de *Mandarinette* a eu lieu samedi.

La donnée de cette petite pièce est insignifiante, mais suffisante pour amuser le public pendant vingt-cinq minutes. En écrivant cette opérette, les auteurs, MM. Raimon et Pétrus Karl, avaient l'intention de faire un lever de rideau pour un théâtre de genre. Quelques gros sels ajoutés après coup en ont changé l'allure et en ont fait une opérette qui peut compter parmi les meilleures du répertoire des cafés-concerts. La musique de M. Lincourt est charmante et nous a paru supérieure au livret.

Bonne interprétation par MM. Bérod, Paul Bert et M[me] Heuzé. Nous recommandons à cette dernière de moins charger le rôle de Mandarinette, et de ne pas sauter comme une jeune chèvre dans sa scène de tendresse avec Cacao (Paul Bert).

L'homme n'est pas parfait alternera cette semaine avec *Mandarinette.*

*
* *

Concert de la Pépinière. — C'est avec plaisir que nous constatons la grande vogue de ce charmant établissement, dans le quartier de la gare du Hâvre. A vrai dire, ce légitime succès ne surprendra pas nos lecteurs lorsqu'ils sauront que le régisseur-administrateur du **Concert de la Pépinière** est M. Emile Durafour, l'excellent artiste-auteur.

Dans les intermèdes, nous remarquons MM. Caudieux, Luidgi, Chevallier, Francis, Albain, Bardoux; Mmes Victorine Ben, Lucie André, Lenoble, Alphonsine, Juliette et Bérard, qui font une ample moisson de bravos.

Le mariage au gros sel, de M. Liorat, musique de M. Frédéric Barbier, chef d'orchestre du **Concert de la Pépinière**, est joué d'une manière digne d'éloges par MM. Luidgi, Bardoux et Mlle Lenoble.

La bonne aux Camélias, vaudeville en un acte de MM. Jaime fils et Hector Crémieux, interprété par

MM. Durafour, Caudieux, Francis, Albain ; Mmes Victorine Ben et James provoquent un fou rire.

Nos compliments à M. Durafour, qui est on ne peut plus naturel dans le rôle de Champrouillé, le bourgeois libertin.

J'adresse mes remerciements à un de mes voisins, brigadier de gendarmerie, qui m'a donné de bons renseignements sur les artistes de **la Pépinière**, et auquel je répondais, comme le gendarme de G. Nadaud : Brigadier, vous avez raison.

ALFRED BERTINOT.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Dimanche, *les Gais Momusiens* ont inauguré le nouveau local que M. Orange a fait construire pour les sociétés lyriques, 23, faubourg du Temple. Salle comble, et bon succès d'artistes. Nous donnerons prochainement des détails sur la jolie salle de M. Orange, qui est sans contredit la plus belle et la mieux agencée.

LE PREMIER BANQUET des présidents et des vice-présidents des *Sociétés lyriques et dramatiques du département de la Seine*, aura lieu le dimanche 14 novembre, sous la présidence d'Alfred Leconte, le sympathique député de l'Indre.

On trouve des cartes Maison Orange, 11, place de la République ; aux bureaux du journal LA CHANSON, 18, rue Bonaparte, et chez tous les membres du comité des concours.

Le grand Bal offert gracieusement par M. Orange à toutes les Sociétés *lyriques et dramatiques*, aura lieu irrévocablement dans le courant de novembre.

CHOSES & AUTRES

Un Comité vient de se constituer, à Lyon, pour l'érection d'une statue au chansonnier Pierre Dupont.

Ce Comité est placé sous la présidence d'honneur de M. Joséphin Soulary et de M. Barodet, député de Paris.

Son bureau est ainsi composé :

Président : A. Lumière ;

Vice-Président : Victor Clavel ;

Secrétaires : Mourot, O. de Cocquerel, Camille Roy ;

Trésorier : Charles Gailleton.

On peut adresser les souscriptions à M. Lumière, 15, rue de la Barre, à Lyon.

Nous commencerons prochainement la publication d'un grand travail sur Rouget de l'Isle et son œuvre, par Alfred Leconte, député de l'Indre.

La notice d'Octave Lebesgue, l'auteur couronné de la chanson *La grosse Botte et la petite Bottine*, parue dans notre dernier numéro, nous est parvenue trop tard pour être publiée dans ce numéro.

Georges Baillet, l'auteur de tant de romances à succès, le *Bouquet de Marguerite*, *L'amour n'a pas de saison*, *Versez les trois couleurs*, etc., publiera le 10 novembre prochain, sous le titre de CHANSONS DE JEUNESSE, un recueil de ses plus jolies œuvres, en un fort volume in-12. Prix : 3 francs. On peut souscrire d'avance chez Bassereau, rue Saint-Martin, 240, ou à notre librairie 18, rue Bonaparte.

Notre collaborateur Eugène Imbert a écrit pour cette publication une introduction humoristique. Un tel patronage ne peut manquer de porter bonheur au jeune poète.

Dès que ce volume aura paru, nous en rendrons compte.

Vient de paraître à notre librairie : *Les Voix humaines*, poésies, par RENÉ ASSE, avec une préface en vers par Emile DE LABÉDOLLIÈRE. Prix 1 fr. 50. Nous en rendrons compte prochainement.

Voici le résultat du premier CONCOURS VICTOR HUGO, ouvert par l'*Union Littéraire et Artistique* :

123 poésies ont été envoyées.

59 ont été éliminées après un premier examen.

47 d° après un second examen.

17 ont concouru pour l'obtention de médailles et mentions.

De la dernière séance du comité il appert que :

M. A. Augier a obtenu la 1re médaille.

M. Adrien Lheureux d° la 2e médaille.

M. Alphonse Talligé d° la 3e médaille.

Les mentions honorables ont été obtenues par

MM. Paul Pujol, Gaston Demassue, 1re mention.

MM. Ferdinand Huart, St. de Guaita, 2e mention.

MM. Lecomte, Ad. Sendrier, 3e mention.

En outre il a été décidé que huit poètes auraient leur nom inscrit sur le numéro exceptionnel qui sera remis à Victor Hugo.

Ce sont MM. E. Mauzaize, Adolphe Faget, Léon Roger, Gustave Rousset, Isidore Merle, Victor Madelaine, Ernest Roch, Armand Belloc.

MEMBRES DU JURY : — MM. Théodore de Banville, François Coppée, Léon Valade ; sécrétaire, M. Bertol-Graivil.

AVIS IMPORTANT

Nous prions nos abonnés dont l'abonnement a fini avec le dernier numéro d'octobre, de nous faire parvenir de suite le montant de leur réabonnement. Les abonnements et réabonnements se font sans frais dans tous les bureaux de poste.

En cas de cessation renvoyer le premier numéro de novembre avec le mot *refusé* sur la bande.

GALERIE DES CHANSONNIERS



Voir la Biographie dans le n° 9 de la première année.



Voir la Biographie dans le n° 33 de la deuxième année.

PRIME A NOS ABONNÉS

DEUXIÈME ANNÉE DE **LA CHANSON**

Un beau volume in-4° broché.

Au lieu de 6 francs **3** *francs pris dans nos bureaux ; par la poste,* **3** *fr.* **50**. — *Envoyer un mandat-poste au nom de A. PATAY* (les timbres-poste ne sont pas reçus).

LA CHANSON

est mise en vente le samedi, chez tous les libraires, marchands de journaux et de musique de France.

PRIX DU NUMÉRO : **10** CENTIMES

On demande des courtiers d'abonnements (bonnes remises).

A. PATAY, *Propriétaire-Gérant*. Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Cie, rue Martel, 6.

3e ANNEE. — N° 27. **10** CENTIMES. 14 NOVEMBRE 1880

LA CHANSON

Directeur-Administrateur
A. PATAY

La chanson est une forme allée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction
A. BERTINOT

Annonces, la ligne... 1 »
Réclames, — 2 »

La chanson, comme la baïonnette est une arme française.
J. CLARETIE.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS

France, un an	6 fr.
» six mois	3 »
Etranger, un an	8 »

SOMMAIRE :

LES OISEAUX VONT NICHER

MÉLODIE

Paroles de Jules Célès. Musique de Louis Caloin.

Avril déjà, met des perles aux branches,
Et des prés verts monte un bruit de chansons;
Un gai soleil, un soleil des dimanches
Fait dans les cœurs courir de doux frissons.

Couples joyeux, allez peupler nos rives,
Les cœurs aimants on soif de s'épancher;
C'est la saison des expansions vives,
Le printemps vient : les oissaux vont nicher. } (bis)

Joyeusement, dans vos habits de fête,
Courez aux champs, superbes amoureux;
Qu'en vous le ciel qui plane sur vos têtes,
Contemple enfin des êtres bien heureux.

Couples joyeux, allez peupler nos rives,
Les cœurs aimants ont soif de s'épancher ;
C'est la saison des expansions vives,
Le printemps vient : les oiseaux vont nicher. } (bis)

A vous l'amour, vous êtes la jeunesse;
A vous les fleurs, vous êtes le printemps;
Riez, chantez! assez tôt la vieillesse
Viendra ternir l'azur de vos vingt ans.

Couples joyeux, allez peupler nos rives,
Les cœurs aimants ont soif de s'épancher;
C'est la saison des expansions vives,
Le printemps vient : les oiseaux vont nicher. } (bis)

Un accident arrivé au cliché du portrait nous oblige à publier la biographie sans le portrait.

CHAPLAIN (1)

Pierre-Michel Chaplain, né à Alençon, le 7 juillet 1796, est mort à Paris, le 13 juin 1848. Avant de parler du chansonnier, parlons de l'homme.

Il reçut une éducation tout-à-fait élémentaire. Quand vint le moment où ses parents durent songer à lui choisir un état, il montra, malgré sa jeunesse, cet ardent amour de la patrie qui l'anima toujours. Sa mère voulait le faire prêtre ; lui, se fit soldat. Le bruit de nos grandes guerres l'enivrait. Il s'engagea à quinze ans, fit partie des pupilles de la garde, et passa deux ans au camp de Boulogne. Deux ans plus tard, il était à Utrecht, puis assistait au siége de Worden.

Bloqué à Wesel par les Prussiens, il supporta courageusement les fatigues et les privations d'un long siége.

Vint la Restauration, qui aimait peu les anciens serviteurs de l'Empire. Il fut licencié, et, voyant sa carrière de soldat ainsi brisée, il apprit le métier de tisserand, que sa santé l'obligea bientôt de quitter pour celui de menuisier en fauteuils. Il avait alors vingt-six ans.

En 1830, Chaplain se remit au service, entra dans la garde municipale, et ne tarda pas, grâce à sa conduite et à ses bons antécédents, à obtenir le grade de brigadier. Mais ses idées étaient, comme on dirait encore aujourd'hui, trop avancées. La fréquentation d'hommes tels que Kersausie, Raspail, Avril, Teste, Flotard, ne pouvait être vue d'un bon œil par les chefs de Chaplain. D'ailleurs, sa verve poétique s'était éveillée, et les premiers essais de sa muse républicaine amenèrent sa destitution. Une délation lui eût permis, à ce qu'on assure, de l'éviter : il reprit la varlope.

Libre alors de donner plus d'essor à ses aspirations démocratiques, il entra dans la Société des Droits de l'homme, combattit aux affaires d'avril, et s'honora en refusant un secours pécuniaire offert par Carrel, sur l'excédent d'une souscription en faveur du *National*. Sa femme refusa de même, sous prétexte que depuis deux jours il avait retrouvé de l'ouvrage, le produit d'uue cotisation organisée par Voitelain et d'autres démocrates. Cela se passait en 1836. En 1839, il fut arrêté, puis élargi, faute de preuves, après un mois de détention.

En 1848, il voulut, malgré les souffrances que lui causait un violent mal de pied, prendre encore les armes pour soutenir la canse qu'il avait toujours servie. Les fatigues empirèrent son état, et il dut entrer à l'hôpital Saint-Louis. C'est là qu'il mourut le 13 juin 1849, à l'âge de cinquante-trois ans. Son corps a été inhumé au cimetière du Nord.

Telle fut, racontée brièvement, cette vie de dévoûment et de privations ; car Chaplain mettait toujours ses convictions avant son bien-être ou sa tranquillité. Béranger, avec lequel il était en correspondance depuis 1844, lui écrivait au mois de janvier 1848 :

« Le malheur n'a point affaibli vos nobles sentiments, et vous les exprimez en bons vers, et avec courage. Heureusement que votre imprimeur en a moins que vous, car vous eussiez sans doute eu des démêlés avec la justice, ce qui n'aurait pas avancé vos petites affaires. »

Le bagage littéraire de Chaplain n'est pas très-considérable. Il a laissé environ une soixantaine de chansons. Il en avait composé un certain nombre encore ; mais le cachet ultra-bonapartiste qu'il avait cru devoir leur donner, par esprit d'opposition, l'engagea plus tard à les supprimer, par esprit de libéralisme.

Ce bagage, tout restreint qu'il est, est complet en son genre ; je veux dire qu'il suffit à nous donner une idée exacte de l'auteur et à nous montrer quelles nuances diverses pouvait revêtir chez lui l'éternel et unique objet de ses pensées, le progrès politique, social et humanitaire. Il suffit, en même temps, à nous expliquer la vogue qu'ont obtenue, à leur époque, quelques-unes des productions de Chaplain, non dans les rues, ni dans les livres, mais dans les ateliers.

Car Chaplain, à la différence de certains de ses confrères en chanson, était peu avide de publicité. Il chantait pour répandre son idée, en lui donnant une forme plus facilement saisissable que la discussion ; content d'être écouté, compris, il s'arrêtait là. Quelques mémoires heureuses retenaient ses refrains et les propagaient ; mais la presse n'avait rien à y voir, et pour lui l'éditeur n'existait pas.

Dans ces réunions, plus rares de nos jours, le chansonnier, quand venait son tour de parole, entonnait, au milieu du silence général, un refrain inédit, une chanson toute fraîche éclose, des couplets inspirés par les événements de la veille ou les passions du jour, le peuple trouvait toujours un plaisir, quelquefois un enseignement, souvent un conseil. Seulement, il faut le reconnaître, l'enseignement était moins gouvernemental que le gouvernement et moins royaliste que le roi.

C'est là que Chaplain, prenant pour texte ou même pour prétexte, tantôt le vin où l'amour, ces deux thèmes aussi vieux que le monde sur lesquels on n'a pas fini de broder, tantôt quelque incident de l'histoire contemporaine, ou plus souvent aussi saisissant corps à corps une doctrine, un principe, un système, débitait sur des airs de pont-neuf ces vers nerveux et bien frappés, ces images vives et puissantes, sinon académiques, que sait trouver la verve prolétaire. C'est là qu'ont retenti,

(1) Cette biographie est extraite d'un volume de notre collaborateur Eugène Imbert : La Goguette et les Goguettiers, *Études parisiennes*, avec 6 portraits à l'eau-forte des chansonniers Blondel, Bonnefond, Colmance, Durand, Festeau, Rabineau et celui de l'auteur *ajouté*. Ce livre tiré à petit nombre est presque épuisé ; les derniers exemplaires se vendent à notre librairie 2 francs.

répétées en chœur par un auditoire nombreux et charmé, des chansons telles que le *Bonnet démocratique, Jérôme le franc parleur, Aux Italiens, Le Conservateur, Un Polonais à la France, L'étrille démocratique, A la Grèce* ; et des refrains à faire dresser les cheveux : *Le Pape est radical*, ou bien : *Voilà pourquoi je suis républicain.*

Le Pape est radical, c'est le refrain d'une chanson intitulée *Pie IX*; j'en cite quelques vers :

Réformateur des abus de l'Église,
Aux préjugés il porte un coup fatal;
C'est la raison détrônant la sottise,
Le Pape est radical.

Les potentats sont à leur apogée,
Mais les sujets ont bien compris leurs droits.
Un jour viendra que l'Europe insurgée
Pour s'affranchir bousculera les rois.
Vous qui parlez avec tant d'arrogance,
Au grand réveil, gare au manteau royal!
Vers vos États l'Égalité s'avance,
Le Pape est radical.

Vous voyez que la vigueur du chansonnier est servie par une expression nette et solide. Peu d'ornements, mais des choses, des faits et toujours de la force.

Ne croyez pas toutefois que Chaplain veuille tout bouleverser, tout enflammer. Il sait aussi conseiller, quand il le faut, la concorde et la tolérance. Écoutez-le parlant aux Polonais :

Loin de vous, ô mâles guerriers,
Les noirs brandons du fanatisme :
Sachez unir, sous vos lauriers
La tolérance et l'héroïsme.

Si d'un côté, il rappelle aux oppresseurs que la violence n'a qu'un temps, s'il crie aux Bourbons de Naples, une belle inspiration :

La Calabre aura sa revanche!

si, d'un ton plus calme, mais non moins convaincu, il donne ce conseil aux soldats heureux :

N'opposez plus le glaive à la raison.

de l'autre côté, il quitte à propos la véhémence de la philippique pour la plainte ou les larmes. Quel reproche touchant dans ces vers :

N'est-il donc plus de Providence
Pour la Pologne mise en croix?

Quelle amertume dans ceux-ci :

Le Tasse, ce génie,
Fut par les sots écroué chez les fous!

On le voit, Chaplain, comme tous les vrais chansonniers, n'est pas souvent du parti des vainqueurs : il défend le faible, il proteste pour l'opprimé il courtise le malheur.

Si jamais les chansons de Chaplain pouvaient être toutes imprimées, vous remarqueriez, parmi les mieux réussies : *La Philosophie*, où une grande profondeur de pensée s'allie à un mouvement généreux; *Le Curé sous la Restauration*, modèle de causticité; *Mayeux*, qui date de 1833, où le genre grivois du cadre ajoute à la vivacité du tableau; *Sapho*, et surtout *La Justice*, que je regrette de ne pouvoir transcrire.

EUGÈNE IMBERT.

SOCIÉTÉ LYRIQUE ET LITTÉRAIRE DU CAVEAU

Banquet du 5 novembre

Thérésa était, l'autre soir, reçue pour la seconde fois au Caveau. Pour éviter sans doute la trop grande affluence du banquet précédent, les lettres d'invitation n'avaient point mentionné cette visite. C'est devant un public de cinquante dîneurs environ que Thérésa a égrené quelques perles de son répertoire. On sait qu'au théâtre cette artiste n'a pas le don de me plaire; je suis heureux de dire que le contraire s'est produit au Caveau. Intimidée quelque peu et réservant pour le vulgaire les procédés qui me choquent en elle, Thérésa a fait preuve, devant l'Académie chansonnière, de finesse, de goût et de sensibilité. Quelques couplets de circonstance, chantés sur l'air de *Béranger à l'Académie*, ont enlevé tous les suffrages. Singulier retour des choses ; on a pu voir les délicats du Caveau se pâmer à l'audition du *Sapeur*, et l'on a entendu Thérésa chanter avec conviction *le Réveil de la Chanson*, écrit il y a nombre d'années contre le mauvais genre !

Au banquet d'octobre, le nombre des productions avait été en raison inverse du nombre des assistants; la solennité moindre du banquet de novembre a mieux servi les poètes.

M. Emile Bourdelin, proclamé en même temps membre titulaire et maître des cérémonies a célébré avec verve ce dernier honneur en exagérant, pour les besoins de son plaidoyer, les difficultés du grade qu'on lui conférait :

Quel malheur pour moi
D'avoir un emploi
Dans les cérémonies.

Charles Vincent, fidèle à l'amitié, a donné aux chansonniers disparus un souvenir poétique. Le pauvre Saint-Etienne n'a pas été oublié, comme bien on pense.

M. Duprez a chanté avec énergie quelques couplets satiriques : *Blague toujours prime la vérité*; M. Ripault, après un sonnet à Thérésa, a raconté une historiette amusante sous ce titre : *Un retour de jeunesse* ; M. Jules Petit s'est donné la peine de répondre avec esprit à quelques traits d'un goût douteux décochés par le *Figaro* à la compagnie chansonnière ; M. Fouache a repris en couplets-tiroirs le mot de Gavarni : *les Maris me font toujours rire* ; M. Alfred de Caston a dit avec émotion une jolie chanson... sans musique : *Pourquoi je pleure* ; M. Louis Piesse a chanté *les Vieux*, à quoi le doyen du Caveau, M. Lesueur, a riposté par une *Ronde bachique*;

M. Grangé a pris *les Odeurs de Paris* pour thème de couplets fort drôles; enfin, MM. Montariol, Jullien, Mouton-Dufraisse et Fénée ont mérité des applaudissements pour des chansons de divers genres.

Je n'oublierai pas le réussi *Non possumus* d'un visiteur dont le nom m'échappe, et *les Chiens de Paris*, satire très gaie de M. Guilbon.

Bonne soirée au total, et dont chansonniers et visiteurs ont été satisfaits également.

L.-Henry LECOMTE.

LE RÉVEIL DE LA CHANSON

Air des *Trois Manteaux* (MONFOU).
(Un air nouveau de Darcier, se trouve chez Choudens, éditeur.)

Reviens, chanson de nos pères,
Dérider nos fronts chagrins;
Nous voulons, avec nos verres,
Accompagner tes refrains :
Pour trouver un meilleur gîte.
Tu courrais le monde en vain ;
Vieille chanson, reviens vite
Dans le pays du bon vin !

Ah ! reviens vieille chanson,
Au berceau de ton enfance !
Tu jetas le premier son
Sous le ciel de notre France.
Toi qui rendais nos aïeux
Bons et joyeux
Reviens, le front ceint de fleurs,
Sécher nos pleurs !

Au théâtre, à la fabrique,
On entend chanter encor ;
Mais c'est, en argot lubrique,
Le plaisir facile et l'or.
Sans pitié, jette à la porte
La louve entrée au bercail,
Et, d'une voix pure et forte,
Entonne un hymne au travail !

Ah ! reviens, vieille chanson, etc.

Pour que la chanson renaisse.
Dans sa joie et sa fierté,
Qu'enfin l'argot disparaisse
Avec le vin frelaté !
La Chanson, comme la vigne,
Veut l'air pur et le soleil ;
Des deux, que l'homme soit digne
Et viendra le grand réveil !

Ah ! reviens, vieille chanson, etc.

Comme la harpe d'Eole
Qui résonne au moindre vent,
Que ta vibrante parole,
En nous, résonne souvent !
Sur le château, la chaumière,
Souffle ta saine gaîté :
Pour les puissants, sois Lumière !
Pour les peuples, Liberté !

Ah ! reviens, vieille chanson,
Au berceau de ton enfance !
Tu jetas le premier son
Sous le ciel de notre France.
Toi, qui rendais nos aïeux
Bons et joyeux,
Reviens, le front ceint de fleurs,
Sécher nos pleurs !

CHARLES VINCENT.

A PEU DE CHOSE PRÈS

AIR : — *Soldat français né d'obscurs laboureurs.*

Sous le soleil il n'est rien de nouveau !
— Chacun connait cette vieille maxime, —
Mais un ancien sujet dans mon cerveau
Se rajeunit, par la forme et la rime;
Sur un refrain connu qui me sourit,
Evidemment, quelquefois je compose
Plus d'un couplet, et, modeste érudit,
D'un chansonnier si je n'ai pas l'ésprit:
Il s'en faut de bien peu de chose!

Mariez-vous, me dit-on chaque jour:
Le célibat est une chose immonde,
Il n'est de tel qu'un légitime amour
Pour vous poser, aujourd'hui, dans le monde;
Jusqu'au bal même, un soir, un domino
Me dit: — Sur vous de toute part on glose!
— Laissez gloser, lui dis-je *ex-abrupto*:
Si je n'ai pas tâté du conjungo:
Il s'en faut de bien peu de chose!

Taille divine aux ravissants contours,
Peau de satin, beauté, grâce, élégance,
Seins arrondis formés pour les amours,
Tout en un mot est parfait chez Hortense.
Il est bien vrai qu'ignorant le danger,
Au repentir quelquefois on s'expose;
Mais si l'amour, par un larcin léger
Toucha naguère à sa fleur d'oranger:
Il s'en faut de bien peu de chose!

J'ai ri souvent, de voir mon vieux voisin
Souffrir chez lui qu'Adèle, son épouse,
Effrontément accueille un grand blondin,
Dont elle était si fière et si jalouse;
Ces jours derniers, rentrant inaperçu,
Les a-t-ils pris?... Ma foi, je le suppose;
Car maintenant, il est bien convaincu,
A ce qu'il dit: que, s'il n'est pas cocu,
Il s'en faut de bien peu de chose!

Du Louvre au Temple, en faisant le trajet,
J'ai rencontré par une nuit d'automne,
De lourds tonneaux contenant le sujet
Du mot canaille ennobli par Cambronne!
Oh!... m'écriai-je: — on peut désirer mieux
Décidement ça ne sent pas la rose!...
Bah! me dit-on d'un air malicieux,
Si ce parfum n'est pas délicieux,
Il s'en faut de bien peu de chose!

Pour m'abreuver, s'il fallait faire un choix ;
Sans dédaigner les vins de la Gascogne,
Tout en prisant le nectar champenois,
Je choisirais un bon crû de Bourgogne!
Volnay, Corton, Pomard, Beaune et Chablis,
Avec bonheur, mon gosier s'en arrose ;
De ces grands vins je connais tout le prix,
Et quand j'en bois... si je ne suis pas gris!
Il s'en faut de bien peu de chose!

Enfin, pourquoi dit-on que le bonheur
N'est ici bas qu'une vaine chimère?...
A mon avis, c'est une grave erreur,
Et carrément je soutiens le contraire :
Quand la gaité chaque mois dans nos rangs,
— Ou nul jamais ne se montra morose, —
Vient embellir nos fortunés instants,
Si ce n'est pas du bonheur... je prétends :
Qu'il s'en faut de bien peu de chose!

MOUTON-DUFRAISSE.

LE BATAILLON DE L'AVENIR (1)

Musique de J.-B. Collignon

Le temps a brisé nos entraves,
Le passé n'est qu'un souvenir.
Place aux soldats jeunes et braves,
Du bataillon de l'Avenir ;
Place aux soldats jeunes et braves,
Du bataillon de l'Avenir!

Nous sommes tous soldats sans baïonnettes,
Et si nos bras ont porté des fusils,
Ce fut aux jours des vaillantes défaites,
Quand l'étranger saccageait le pays.
Le drapeau qui nous guide à la nouvelle aurore,
C'est le vieil étendard cher à la Liberté ;
Il n'est ni blanc, ni rouge, et son pli tricolore,
Laisse flotter ces mots : Travail, Fraternité !

Le temps, etc.

Nous marchons loin de la foule pressée,
Qu'un fol orgueil fait déserter les rangs ;
Notre seul but, notre unique pensée,
Est noble et sage : Instruire nos enfants.
Ardent foyer d'amour, le bien seul nous inspire,
Car la voix du devoir nous chante au fond du cœur :
Le peuple sera grand le jour qu'il saura lire,
Tous les hommes instruits, c'est un monde meilleur!

Le temps, etc.

De sang humain, montrons-nous plus avares ;
De la Victoire encensons moins le char.
Les grands soldats sont tous de grands barbares :
Napoléon, Alexandre et César.
L'ouvrier qui vingt ans s'use et meurt à l'ouvrage,
N'est-il pas aussi grand que ces semeurs de deuil ?
Espoir ! car l'avenir nous crie avec courage :
Le peuple est au berceau, les rois sont au cercueil..

Le temps, etc.

Et toi, soldat, notre vainqueur superbe,
Fier Allemand, retourne à ton foyer ;
De tes lauriers le fil qui tient la gerbe,
Au moindre choc, pourrait se délier.
Vous étiez cent contre un, nous comptons sur l'histoire.
Qui vous dira toujours en parlant de Paris :
Le vaincre, c'était là que visait votre gloire ;
Vous l'avez affamé, vous ne l'avez pas pris !

Le temps, etc.

Venez à nous, travailleur et poète,
C'est à l'espoir qu'il faut signer un bail.
De l'avenir pour tenter la conquête,
Il faut unir la Pensée au Travail.
Marteaux, retentissez ! que vos voix, dans l'espace,
Dominent la clameur d'un passé malheureux ;
Ouvrez large les rangs! c'est le Progrès qui passe,
La Liberté le suit... serrons-nous autour d'eux.

Le temps a brisé nos entraves.
Le passé n'est qu'un souvenir.
Place aux soldats jeunes et braves,
Du bataillon de l'Avenir ;
Place aux soldats jeunes et braves,
Du bataillon de l'Avenir !

EUGÈNE BAILLET.

(1) La musique se trouve chez Labbé, éditeur, 32, rue Notre-Dame-de-Nazareth. Cette mâle chanson de notre ami et collaborateur Eugène Baillet vient de paraître à Lyon en brochure, sous le titre : *le Chant des Peaples*. Un sieur EDOUARD GORRILLOT, a osé mettre sur la couverture : *récitée par l'auteur*. Ce monsieur a tout simplement changé le titre et supprimé le refrain ; à part cela, la chanson est mot à mot celle que nous publions.

Ce vol de la propriété littéraire, hélas si fréquent, mérite, selon nous, de sévères repressions.

QUATORZIÈME CONCOURS MENSUEL
DE LA CHANSON

3me PRIX

MON BUDGET.

Oui, j'en suis sûr, moi seul ai ta tendresse,
Ton cœur pour moi n'eut jamais de détours,
Mais trop souvent, comptant sur ma faiblesse,
Pourquoi, Suzon, demander tant d'atours ?
En seras-tu plus belle ou plus aimable ?
Je t'aime autant rien qu'en simple corset :
Ma bourse, hélas ! n'est pas inépuisable,
Suzon, Suzon, ménage mon budget.

Dans les bosquets pour se perdre sans guide,
De la campagne admirer les beautés,
Est-il besoin que sur un char rapide,
Comme des fous, nous volions emportés ?
A petits pas, n'est-il pas préférable
De chercher seuls un endroit bien discret :
Ma bourse, hélas ! n'est pas inépuisable,
Suzon, Suzon, ménage mon budget.

Sans envier ces lieux où l'opulence
Par trop de gêne éloigne le plaisir,
Qu'à tes regards, trompés par l'apparence,
Ce faste vain n'inspire nul désir.
Quand avec nous l'Amour se met à table,
Notre repas vaut-il pas un banquet :
Ma bourse, hélas ! n'est pas inépuisable,
Suzon, Suzon, ménage mon budget.

Pour voir toujours durer sur cette terre
Les rares biens qui font notre bonheur,
Tâche, Suzon, que la raison modère
De tes penchants la trop fougueuse ardeur ;
Même parfois, de ta mine adorable
Sur tous mes sens daigne affaiblir l'effet :
Ma bourse, hélas ! n'est pas inépuisable,
Suzon, Suzon, ménage mon budget.

FAUCHÉ.

CHRONIQUE DES CONCERTS

Concert Européen. — *Les deux sourds*, vaudeville en un acte de M. Jules Moineaux, vient d'être joué avec un légitime succès par MM. Moiroud, Gardel, Hyacinthe et Mme d'Estrée.

Mme Nancy qui a fait sa rentrée dernièrement obtient chaque soir de grands bravos dans *Quand il n'est pas là*, *Joseph est en voyage*, et *Ah! monsieur, laissez-moi* !

La rengaine de M. Constant Saclé, *Bonjour Cyprien*, chantée par M. Régiane, fait grand plaisir au public qui répète le refrain avec un ensemble irréprochable.

M. Numas, un bon diseur, récite *la Douleur du voyou* et *Le Ramasseur de bouts de cigares* d'une manière digne d'éloges.

M. Villé, l'ancien amateur des sociétés lyriques, a tout à fait conquis les bonnes grâces des habitués du *Concert Européen*, qui lui font des ovations dans *J'ons pas bougé*, *Je joue de la guitare* et *les Amours d'un Pélican*.

Citons encore MM. Hyacinthe, Naudy, Gardel, Mmes Aurélie, Berthe Legrand, Lepailleur et d'Estrée, qui se font applaudir dans leurs différents genres.

Les Méprises de Lambinet, le vaudeville qui termine la représentation, est fort bien interprété par MM. Moiroud, Numas, Régiane, Villé; Mmes Cramer, Berthe Legrand et d'Estrée.

Nous rendrons compte, dans notre prochain numéro, de la grande représentation qui a été donnée le 12 courant, au bénéfice de M. Fayolle, l'habile régisseur-administrateur du *Concert Européen*.

*
* *

Scala. — L'*Homme n'est pas parfait*, interprété par MM. Paul Bert, Derame, Pichat, Mmes Aimée et Blockette, tient l'affiche avec succès.

Plusieurs chansonnettes ont été créées samedi dernier :

Conseils d'une grand' mère à une jeune mariée, par Mlle Blockette; *Camomille*, par M. Aristide Bruant; *Je suis poivreau*, par M. Bourgès; *Il en faut et n'en faut pas*, par M. Chaillier ; et enfin *Unissez-vous dans un baiser*, par Mme Graindor.

Ces nouveautés, avec *Mandarinette*, l'*Homme n'est pas parfait*, et les chansonnettes du répertoire forment un programme des plus attrayants.

*
* *

Orpheum. — Le différend que nous avons eu avec ce concert étant aplani, nous donnerons dans notre prochain numéro un compte-rendu des nouveautés qui y sont créées.

ALFRED BERTINOT.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Le Jeudi 28 octobre dernier, la Lyre Amicale de Paris, 6, boulevard Sébastopol, inaugurait ses réunions du jeudi, par une grande soirée qui était charmante, et dans laquelle se sont fait entendre, dans la partie du chant, Mlles Laure et Joséphine, MM. Julien Alix, Levasnier, Charles Henry membres d'honneur, Grignon, vice-président, et Besnard, sociétaire de la Lyre Amicale, M. Francfort président des Enfants de la Gaîté, M. Victor Fabre, amateur, MM. Descourt et Forgeot du cercle Lavallière.

La *Cravate Blanche*, comédie en vers, formait la partie dramatique, et a été parfaitement interprétée par MM. Julien Alix, Descourt et Mlle Berthe, à qui nous adressons nos félicitations.

Nous pouvons dire que la partie lyrique et dramatique, ont eu l'attrait que l'on pouvait espérer. De chaleureux applaudissements ont accueilli chacune des personnes dont les noms précèdent (nous n'en rappelons aucune pour ne point faire de jalouses, car toutes ont été acclamées comme elles le méritaient) mais nous regrettons de n'avoir pu entendre d'autres sociétaires de la Lyre, qui se sont abstenus de chanter pour laisser la place aux personnes qui ont bien voulu prêter leur concours à cette gracieuse soirée.

De la manière dont cette Société est composée, nous avons constaté qu'elle pouvait, avec ses propres éléments, organiser de belles soirées, et nous ne nous étonnons pas que sa salle de réunion, malgré sa grandeur, soit comble aux soirées de Dimanche.

A l'avenir cette Société tiendra ses séances tous les dimanches, jeudi et fêtes, au même siége, 6, boulevard Sébastopol. Le banquet suivi de bal de nuit, qu'elle donne chaque année, à l'occasion de la Sainte-Cécile, aura lieu le samedi 4 décembre prochain, dans le splendide salon de M. Maurice, restaurateur, avenue de Saint-Mandé, 40 et 42, Salon des Familles.

Le *Cercle de l'Espérance* a ouvert la série de ses concerts mensuels par une magnifique soirée, tenue le 4 novembre au Palais-Royal, 116, galerie de Valois. Le niveau artistique de cette représentation est dévoilé par la liste des artistes qui y ont prêté leur concours.

M. Piccaluga, qui joint à la qualité de bon chanteur celle de bon comédien, a dit, avec un goût parfait, l'arioso d'*Hamlet*, et une romance italienne qui a subjugué l'auditoire. Cet artiste a sa place marquée à l'Opéra-Comique. Mlle Chazet, qui lui a

donné la réplique dans le duo de la *Flûte enchantée*, a été charmante de naïveté et de douceur dans l'air de *Paul et Virginie*.

M. Jules Raux, à son tour, clairsemant de jolis sons mixtes dans une fraîche voix de baryton, a interprété avec beaucoup de couleur deux de ses compositions : *le Vieux buveur* et *O vous qui faites l'endormie*. Deux chanteurs de genres différents ont su plaire également ; ce sont M. Peters, qui révèle une belle voix de basse dans l'air du *Chalet*, et M. Hamilet, qui roucoule très gracieusement la romance.

Un gentil petit poème, *la Vision*, dit par M. Phélizon, a distrait agréablement pendant une partie de la soirée. M. Weill a récité un peu froidement, mais a pourtant réussi assez bien le monologue du *Premier amour*. Comme il faut toujours finir par rire, MM. Rémond et Dickson se sont chargés de donner la note gaie et ont été fort goûtés, le premier dans le *Voyage autour d'une table*, le second avec l'*Humour britannique*. On regrette que Mme Catherine, qui accompagne si bien les chants, se place si rarement au piano.

La représentation mensuelle donnée samedi dernier par le CERCLE MUSSET a été aussi brillante que celle du mois dernier.

A 8 heures 1/2, MM. Wuillaume, Lebrun, Bastide et Chaumont, ont ouvert la séance avec entrain. M. Cordier a été désopilant dans *Troun de l'air de Beaucaire* et s'est fait rappeler dans l'*Epicier-droguiste*, grande scène qu'il interprète d'une façon fort drôle et avec des jeux de physionomie très réussis. M. Borschneck a obtenu un bon succès dans *la Dent de sagesse*. M. Maurice a dit *les Ecrevisses* avec beaucoup de talent et a parfaitement souligné toutes les finesses de cetts poésie. M. Lévy s'est fait applaudir dans *Nos turlutaines* et dans l'amusante chansonnette *Avec Zidore*. Nous recommandons à cet artiste de ne pas craindre d'ouvrir la bouche; en serrant les dents comme il le fait, sa prononciation est désagréable.

Dans la seconde partie, M. Wuillaume a obtenu de nombreux applaudissements avec *la Chanson des Clochetons*, un des derniers grands succès de Debailleul.

Le Président du CERCLE MUSSET, M. A. Durrieu qui est aussi bon diseur qu'excellent administrateur a obtenu de grands bravos dans un récit très émouvant : *Le revenant*. Citons encore MM. Spilmann, Lhamour, et Paul Rilvond, qui ont eu leur part d'applaudissements.

Enfin, pour terminer la soirée, *On demande des domestiques*, vaudeville en un acte de MM. Chivot et Duru, a été interprété par MM. Cordier, Borschneck et Wuillaume. Dans cette pièce quelques petits accidents d'accessoires se sont produits, mais le public, bon enfant n'a fait qu'en rire et a applaudi les interprètes à tout rompre.

La prochaine soirée du CERCLE MUSSET aura lieu le 4 décembre.

Soirée très agréable, dimanche dernier à la représentation donnée par la société lyrique LES ENFANTS D'APOLLON, 75, faubourg Saint-Martin, présidée par M. Emile.

M. Plantet, une forte voix, a obtenu un bon succès dans *L'Ombre, Jean-Bart, Le long de la Seine ô gué*, et dans la *Mule de Pédro*.

M. Monicart qui sait fort bien tirer parti du petit filet de voix qu'il possède, a chanté agréablement *Marguerite, ce n'est plus toi! Laissons la porte ouverte, Vous rappelez-vous* et *Laissons chanter les oiseaux*. M. Alexis, un comique très amusant a été vivement applaudi dans *Félicité* et *Il m'a refusé son parapluie*. Mlle Cléo a détaillé très finement *La Chanson du Cidre*, des *cloches de Corneville* et *Le Sentier couvert*. M. Maurice, un excellent conteur a recueilli de nombreux bravos dans *Les ecrevisses* et *L'Histoire réaliste* poésie inédite de M. Gaston Maquis.

Mentionnons aussi MM. Renaud, Ducasse, Eugène, Victor, Perret, Emilien et Gabriel, qui ont eu leur part de succès.

Hier a eu lieu, Salle Rosel, 27, rue de Belleville, une grande soirée, donnée par *les Enfants du francrire* à leur sympathique secrétaire M. Watelet; la soirée était présidée par MM. Renoult *des Amis inséparables*, et Séguin des *Enfants du Franc-rire*, nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

Nous rendrons compte dans notre prochain numéro du premier banquet des présidents et vice-présidents des sociétés *Lyriques et Dramatiques*, du département de la Seine, présidé par Alfred Leconte, député de l'Indre.

Mardi, 16 novembre, salle de l'*Ermitage*, 29, rue de Jussieu, grande soirée offerte par la Société lyrique et dramatique l'*Union parisienne*. Au sociétaire, Alf. Desfossez, avec le concours de M. Letirand, président de la *Lyre de la Gaîté*, L. Gouget, président de l'*Escholière*, E. Mazot, de la *Réunion des Familles*, Rutter, de l'*Union française*; Léo Tortain, président de l'*Union parisienne*.

MM. Adrien Souchet, H. Karl, Moumoutte, Augustel, artiste des concerts, Mmes Adèle. Desfossez, etc., etc., *Une femme modèle*, opérette en un acte. *Garçon et Demoiselle d'Honneur*, duo, improvisation poétique par Léo Tostain. Tableau peint à l'huile en 8 minutes par Moumoutte. Le petit Paul, âgé de 7 ans, chanteras, *le Petit Zou Zou*. Grande tombola è 0 25 c. le tableau de M. Moumoutte, fait partie des lots. — Entrée, 60 c. Consommation comprise. — Cette nomenclature n'est qu'une partie du programme.

ALFRED BERTINOT.

CHOSES & AUTRES

Souscription pour l'érection d'une Statue à Pierre Dupont.

—

En juillet 1870, sitôt après la mort de Pierre Dupont, un comité s'était formé à Lyon pour ériger un monument à la mémoire de notre regretté chansonnier. Les funestes événements qui suivirent preque aussitôt, arrêtèrent la souscription à son début. Les anciens membres du comité, croyant le moment propice aujourd'hui de reprendre cette souscription ont fait appel aux nombreux amis de l'ancien chansonnier, et un comité nouveau a été élu pour continuer et mener à bonne fin l'œuvre du comité.

Voici les noms des principaux membres de ce comité :

Président d'honneur :

Joséphin Soulary, notre célèbre sonnettiste.

Désiré Barodet, ancien maire de Lyon, député de de la Seine.

Président électif :

A. Lumière, photographe.

Vice-Président :

Victor Cladel, professeur à la Faculté des lettres et membre du conseil municipal de Lyon.

Secrétaires :

Camille Roy, journaliste.
De Cocquerel, peintre.
Louis Garel, homme de lettres et membre du conseil municipal.

Trésorier :

Charles Gailleton, négociant.

En attendant les grandes fêtes qui auront lieu cet hiver sur nos scènes lyriques, la Société des *Amis de la Chanson* va donner le 20 courant une première soirée chantante en l'honneur de la souscription du monument. M. Louis Caloin, compositeur et pianiste-accompagnateur de la Société, fait répéter en ce moment diverses chansons de Pierre Dupont, qui seront dites à cette solennité.

Nous rendrons compte de cette soirée aux lecteurs de *la Chanson.*

Jules Célès.

APPEL A TOUS LES POÈTES

Dans notre prochain numéro, nous publierons le programme d'un grand concours poétique.

Notre prochain numéro contiendra la nomenclature des primes que nous tiendrons à la disposition de nos abonnés.

Georges Nardin un jeune poète de talent, vient de publier chez Charpentier, les *Horizons Bleus*, un beau volume in-18, divisé en trois livres, *Lyres et Epinettes*, *Rêves envolés*, *Les Sanglots de l'Ame.*

Nous en publierons le compte-rendu prochainement.

Vient de paraître Le *Chant du Devoir*, Hymne patriotique, paroles de Aug. Brun, musique de A. Brody. En vente 5, rue de Lancry, chez l'auteur.

Le titre de la table pour la réunion est un beau volume des deux premières années de *la Chanson*, paraîtra à la fin du mois prochain.

AVIS IMPORTANT

Nous prévenons nos abonnés, qui ne nous ont pas encore fait parvenir, le montant de leur réabonnement, et qui ont gardé le premier numéro de novembre, que nous ferons toucher par la poste le montant de l'abonnement.

PUBLICATIONS DE LA LIBRAIRIE A. PATAY

(18, rue Bonaparte 18).

Les Abeilles, *chanson.* Paroles de Georges Baillet, Musique de Mme Anais Brianny. Avec gravures, grand format et accompagnement de piano, net.......... 1 »
Petit format, avec gravure, net .... » 30

L'Album des Dames, par Mme Juliette Mancelière, cahier de chansons à 10 cent.

Etes-vous comme moi? *chanson.* Paroles de L.-Henry Lecomte, Musique de Jules Raux, grand format, avec accompagnement de piano, et gravure, net.. 1 »
Petit format, avec gravure, net............ » 30
Créée à l'Eldorado par Velly. *cette bonne chanson fera promptement le tour des Concerts.*

La Fête de la France. Paroles de J.-B. Robinot, Musique de Jules Raux, petit format aux *couleurs nationales*, net .... » 20

France, hymne de la Paix. *Chant national.* Paroles de L. Sarrade, Musique de Ben-Tayoux, avec gravure grand format, accompagnement de piano, net..... 1 »
Petit format avec gravure, net............... » 30

L'Hiver, *romance.* Paroles de Fauché, Musique de Raguey, petit format sans gravure, net .... » 20

J'en Raffole, paroles et musique de Jules Raux. Petit format avec accompagnement de piano et gravure, net.. » 50

Minou ! *chanson féline.* Paroles et musique de Jules Raux, grand format avec gravure et accompagnement de piano, net.................................... 1 »
Petit format avec gravure, net............... » 30

La Muse de la Chanson. Paroles de Claudius Malbet, Musique de Ch. Marié. Grand format avec accompagnement de piano, sans gravure, net................ » 50

Ne chantez plus la Marseillaise, *chanson patriotique.* Paroles de Jules Célès. Musique de Louis Caloin. Grand format avec accompagnement de piano et gravure, net.. 1 »
Petit format avec gravure, net .... » 30

Paix et Travail. Paroles de Eugène Imbert, Musique de Jules Raux. Grand format avec accompagnement de piano, sans gravure, net.......................... » 50

Les Petites Mains de ma Mie, *chanson.* Paroles de J. Jouy. Musique de Paul Henrion. Grand format, avec accompagnement de piano et gravure, net........ 1 »
Petit format avec gravure, net.............. » 30
Cette chanson vient d'être créée au Concert du XIXe SIÈCLE *par Debailleul, l'artiste aimé du public, qui, nous en sommes certains, en fera un de ses beaux succès; elle est déjà interprétée dans plusieurs concerts et dans beaucoup de sociétés lyriques.*

Quand t'auras des Moustaches. Paroles de Claudius Malbet, Musique de Mathilde Fraiquin. Grand format avec accompagnement, sans gravure......... » 50

Le Vieux Buveur de vin, *chanson.* Paroles de Brugière, Musique de Jules Raux. Grand format avec accompagnement de piano, sans gravure, net..... » 50

V'la c'que c'est qu'un enterr'ment, *tableau populaire*, paroles d'Eugène Imbert, musique de Dauvergne. Petit format avec gravure et accompagnement de J. Raux » 50

Vous, *valse chantée* par L. P., officier de cavalerie. Grand format, avec accompagnement de piano, net 1 «

Toutes ces publications seront envoyées franco dans toute la France à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie, accompagnée de timbres-poste pour les demandes au-dessous de 2 francs ou d'un mandat-poste à partir de cette somme.

Le Directeur-Gérant : A. Patay.
Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Cie, 6, rue Martel.

3e ANNEE. — N° 28. **10 CENTIMES.** 21 NOVEMBRE 1880

LA CHANSON

Directeur-Administrateur
A. PATAY

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction
A. BERTINOT

Annonces, la ligne... 1 »
Réclames, — 2 »

La chanson, comme la baïonnette est une arme française.
J. CLARETIE.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

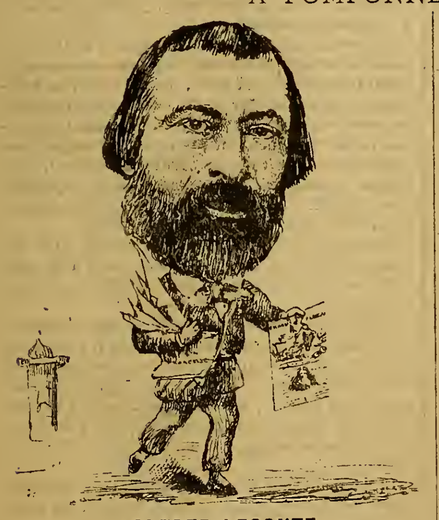
RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............ 6 fr.
» six mois.......... 3 »
Etranger, un an........... 8 »

SOMMAIRE :

LES FREDAINES DE LA CHANSON

A POMPONNE-LES-BOIS [1]



ALFRED LECONTE



J. ÉCHALIÉ

(1) Ces deux portraits-charges et les notices qui les accompagnent sont empruntés à un très curieux et *rare* volume tiré à cent exemplaires seulement, numérotés et paraphés, qui n'a pas été mis dans le commerce : LES FREDAINES DE LA CHANSON, *récit d'une fête champêtre offerte par Jules Echalié à ses camarades de la Lice Chansonnière.* Ce volume contient, en outre, un groupe photographié des invités, 10 portraits-charges dessinés par Ernest Chebroux avec notices écrites par Eugène Baillet. Plus de vingt chansons ou poésies sont réunies dans ce livre qui manque à tous les collectionneurs. Nous avons été assez heureux pour en obtenir cinq exemplaires que nous mettons à la disposition de nos abonnés amateurs de vraies raretés chansonnières. — Envoi *franco* contre un mandat-poste de 10 francs au nom de A. Patay, directeur de *La Chanson*, rue Bonaparte, 18

A. P.

ALFRED LECONTE

Alfred Leconte, que vous voyez ici en train de propager le journal la *La Chanson Française* (1), n'a pu, malgré son grand désir, assister à notre petite fête de Pomponne-les-Bois ; mais, comme sa gaîté ne pouvait donner encore que plus de charme à cette joyeuse journée, nous avons voulu que son portrait figurât parmis les nôtres. *La Chanson française* est est un des grands bonheurs de sa vie, et il n'est pas de nuit qu'il n'en rêve ; aussi bénit-il (*civilement*) les abonnés qui viennent chaque semaine grossir le tirage de cette feuille chère à tous les amis de la vraie chanson et assurer son succès.

Leconte est membre du *Caveau*, et de la *Lice Chansonnière*, *les Haricots de Prince*, *le Vin d'Issoudun les Républicains de carton*, telles sont ses chansons pleines d'entrain et de philosophie joyeuse. Comme signe particuliers, Leconte, à table, ne mange guère, boit encore moins, mais découpe impitoyablement volailles, gigots et autres pièces de résistance, avec une aisance et une agilité prodigieuses. Il a de plus une splendide voix de ténor, et compose presque tous les airs de ses chansons.

J. ECHALIÉ

Heureusement qu'à la *Lice* nous parlons presque toujours français, car si nous parlions argot, le dessin ci-dessus nous représentant Echalié en train de *remuer la casserole* aux bonnes choses que le maître amphitryon nous a servies à Pomponne-les-Bois, — on s'en lèche encore le souvenir ! Notre dessinateur aurait pu garnir ses poches de fusées volantes, et nous le représenter au milieu du bouquet du feu d'artifice dont il nous a régalés le 20 Août, c'eût été plus chaud et plus lumineux de dessin. C'est un croquis sur la planche, tout fait pour l'année prochaine. Echalié est membre de la *Lice Chansonnière* et du *Caveau* ; il n'en est pas plus vieux pour ça : c'est un jeune homme pour la *Lice*, un enfant pour le *Caveau*. Les recueils desdites Sociétés contiennent ses chansons, sans compter celles qu'il dit un peu partout. Il a pour prénom Jules..... On n'a pas tous les bonheurs !

CONFÉRENCE SUR ROUGET DE LISLE

Rouget de Lisle, l'immortel auteur de la *Marseillaise*, aura bientôt sa statue à Choisy-le-Roi.

Dimanche, à deux heures, M. Leroy de Sainte-Croix de *Strasbourg*, qui depuis longtemps s'efforce, et par la plume et par la parole, de faire rendre à l'auteur de notre sublime chant national les honneur qui lui sont dus, a, dans ce but, fait à Choisy-le-Roi une conférence fort intérressante et fort applaudie par la très nombreuse assistance qui se pressait pour l'entendre dans la salle Brouillard.

M. Benjamin Raspail, député de la première circonscription de Sceaux, présidait la réunion, ayant comme assesseurs MM. Gaillot et Trochon, membres actifs et dévoués du comité qui s'est formé pour élever au Tyrtée français, — ainsi le nommait son ami le grand chansonnier Béranger, — une statue dans la ville où reposent ses cendres.

M. Stempfel, qui, lui aussi, a apporté à l'œuvre un efficace et intelligent concours, faisait partie du bureau en qualité de secrétaire.

La fanfare de la ville a joué la *Marseillaise*, puis M. Raspail a présenté aux assistants un des descendants de Rouget de Lisle, qui, en quelques mots émus, a remercié les habitants de Choisy de la généreuse pensée qu'ils ont eue de former un comité pour élever une statue à la mémoire de son illustre parent.

M. le président a ensuite prononcé quelques mots et donné la parole au conférencier.

Dans sa conférence, M. Leroy de Sainte-Croix, après avoir cité quelques-unes des imitations de la *Marseillaise*, entre autres le *Chant des Travailleurs*, de M. E. Vidal, et s'être spirituellement moqué du chant de guerre des Vendéens, contrefaçon ridicule de notre hymne national, s'est surtout attaché à rectifier la légende de la naissance de la *Marseillaise*.

C'est dans sa chambre et non dans le salon de M. Dietrich, le maire de Strasbourg, que Rouget de Lisle a composé son œuvre.

En sortant d'une soirée donnée chez M. Dietrich, soirée dans laquelle il avait été prié de composer un chant pour l'armée du Rhin, prête à entrer en campagne, le jeune officier rentre chez lui, comme nous le racontions il y a quelques jours. Il prend son violon, en tire quelques sons, puis écrit quelques mesures et quelques vers, les chante; mécontent, il les biffe et recommence encore ; peu à peu l'inspiration vient, il écrit d'un trait à la fois musique et paroles, puis, brisé, se jette sur son lit et s'endort.

Le matin, en s'éveillant, il voit sur la table son manuscrit et, sans même le lire, le porte à M. Dietrich ; — « Voilà ce que j'ai fait, lui dit-il, pas grand chose de bon. »

M. Dietrich, excellent musicien, se met au clavecin et déchiffre le morceau : dès les début il s'étonne, il s'émeut ; à mesure qu'il avance, son admiration s'accroît; enfin, arrivé à la dernière strophe : « Amour sacré de la patrie », les larmes aux yeux il s'élance au cou de Rouget de Lisle en s'écriant : « Mon ami, c'est un chef-d'œuvre, ce chant-là vivra autant que la France. »

Et, joignant l'action à la parole, M. Leroy de Sainte-Croix embrasse le descendant de Rouget de Lisle, l'assistance éclate en bravos.

M. Leroy de Sainte-Croix a terminé sa conférence par la lecture de quelques lettres de Rouget de Lisle à Béranger, qui fut jusqu'à la mort son ami fidèle, et en félicitant la ville de Choisy-le-Roi, qui veut rendre à une de nos gloires nationales l'honneur qui lui est dû.

On s'est ensuite séparé aux accents de la *Marseillaise,* chantée par le choral de la ville.

(1) A disparu à son 22e numéro, en revanche, il est notre collaborateu depuis notre c éation, qui remonte au 1er mai 1878. A. P.

LA VIGNE

—

Perfide comme l'onde.
SHAKSPEARE.

L'eau semble pure,
Mais n'est pas sûre,
Car elle passe un peu partout ;
Dans les terrains maint poison bout;
L'eau n'est bonne qu'étant filtrée.
La Vigne est la plante sacrée
Qui sous l'action du soleil,
Fait de l'eau ce beau vin vermeil
Qui tous les jours nous régénère.
La Vigne est le sang de la terre :
Dans un cœur aimant, c'est du feu!
Le Vin pur, c'est le sang de Dieu!

Pierre DUPONT.

Lyon, 23 avril 1866.

A L'ESPÉRANCE

Boutade réaliste

Déesse impudique et menteuse
Qui t'offres au premier venu,
Ton masque, puissante trompeuse,
A mon cœur n'est point inconnu !
Ma main, arrachant la toilette
Qui pare tes membres raidis,
N'a découvert qu'un froid squelette,
Espérance, je te maudis !

J'ai soif de tout ce que la vie
Donne aux élus de ses banquets,
J'aspire aux bonheurs qu'on envie
Et que toujours tu nous promets!
L'amour est pour moi lettre morte,
Si j'entrevois son Paradis,
Mon front heurte en vain à la porte,
Espérance, je te maudis !

A l'homme acceptant la détresse,
Si tu parles de jours meilleurs,
Tes fausses paroles, traitresse,
Ne font qu'éveiller ses douleurs !
Ta main à nos regards étale
Des biens qui nous sont interdits,
C'est le supplice de Tantale...
Espérance, je te maudis!

As-tu de celui qui t'implore
Réalisé les vœux ardents ?
De ceux que la fièvre dévore,
As-tu soulagé les tourments?
Quand chaque jour, je vois, ô rage,
L'avenir qu'à tous tu prédis
N'être qu'un décevant mirage,
Espérance, je te maudis !

Immobile et froide statue,
En vain l'on te couvre de fleurs,
Ton silence cruel nous tue,
A nos yeux tu laisses les pleurs !
Puis, quand on perd tout ce qu'on aime
Et quand les sens sont refroidis,
Tu t'enfuis à l'heure suprême...
Espérance, je te maudis !

Victor RABINEAU.

BALLADE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Dieu! quelle ivresse exubérante
Cette nuit tint mes yeux ouverts !
Hier, après un banquet de trente
Francs par tête et de cent couverts,
Un poète de Moscou, vers
Minuit ou minuit et demie,
Me demandait, à mots couverts,
Si j'étais de l'Académie ?

Monsieur, dis-je, sans les quarante
Le monde irait tout de travers ;
Leur assemblée incohérente
Fait l'Union de l'Univers.
A l'aspect des nobles revers
La Vertu se sent raffermie ;
Que j'aurais de beaux habits verts
Si j'étais de l'Académie !

Être immortel! joie énivrante !
Vivre, et ne plus compter d'hivers !
Rire de la mort conquérante !
Vous que Buffon classe en divers
Genres, animaux très pervers,
Pour faire un cours d'anatomie,
Vous n'auriez pas ma tombe, ô vers,
Si j'étais de l'Académie !

ENVOI

Vertu si rigoureuse envers
Ma prose, adorable ennemie,
Je vous célébrerais en vers,
Si j'étais de l'Académie.

Francis MELVIL.

LE PETIT RUISSEAU.

Tout près du village
Coule, sous l'ombrage,
Un petit ruisseau.
Chaque jour, Jeannette,
Petite coquette,
Se mire dans l'eau
Du petit ruisseau.

Quand sa tête blonde
Reflète dans l'onde
Du petit ruisseau :
La verte nature
Fait une bordure
Au charmant tableau
Peint dans le ruisseau.

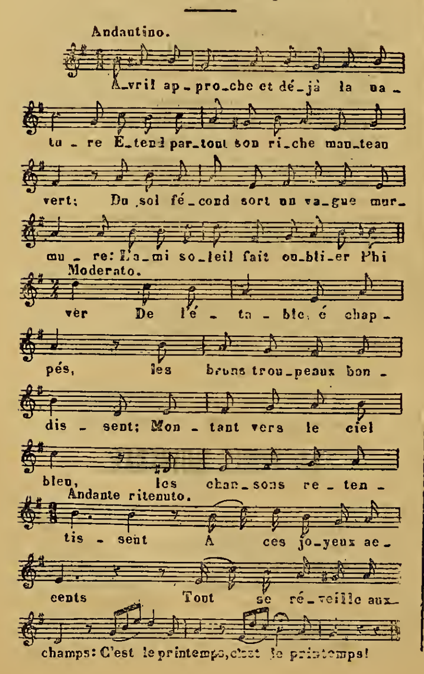
Blaise, sous l'ombrage.
Contemple l'image
Dans le frais ruisseau,
Quittant sa cachette,
Il va vers Jeannette
Et... sourit dans l'eau
Du petit ruisseau.

Jeannette s'effraie,
Blaise rit, bégaie,
Tout près du ruisseau.
Jeanne est belle fille,
Blaise est un beau drille,
Que l'amour est beau !
Dis, petit ruisseau ?

A. HUGENIN.

C'EST LE PRINTEMPS

Paroles de AUGUSTE GOUTS. *Musique de* JULES RAUX



Sur l'Océan, où le marin s'élance
Le ciel s'éclaire et la brume s'enfuit ;
L'astre superbe et généreux, dispense
Ses rayons d'or, par lui tout resplendit.
Qu'importe maintenant la foudre et la tempête ?
On se rit du danger, et gaiement on répète
Sans souci des autans
Les refrains éclatants
C'est le printemps, c'est le printemps !

Dans ce sentier où l'insecte bourdonne,
Deux amoureux cheminent enlacés,
La jeune fille, heureuse, s'abandonne
Aux longs baisers, sans jamais dire : assez
C'est que de tous les cœurs, en ce moment suprême,
Comme un hymne divin, sortent ces mots : je t'aime.
Pendant cet heureux temps
Tout le monde a vingt ans
C'est le printemps, c'est le printemps !

UN RIEN

Oui, j'ai fait *l'Amant d'Amanda* !
C'est un crime et je m'en confesse,
D'autant plus que ce refrain-là
Quand je l'eus commis m'attira
Toutes les foudres de la presse,
À ceux que ce chant, quoi qu'ancien,
A cette heure encore indispose,
J'offre ces vers, et je préviens
Qu'ils sont intitulés *Un rien*.
— *Un rien* c'est encor peu de chose —
Que voulez-vous, en vers, en prose,
On fait comme on peut : mal ou bien.

— —

N'est-ce pas que pour nous la vie a bien des charmes,
Quand, frappant et nos sens et notre esprit distrait,
Un rien vient à nos yeux puiser ces douces larmes
Qu'on aime à verser en secret !

Le portrait d'un parent toujours plein de tendresse,
La lettre d'un ami qui ne sait point tromper,
La boucle de cheveux qu'une folle maîtresse
A vingt ans nous laissa couper.

La paquerette sèche en un livre enfermée,
Rappelant la pelouse où simple elle brillait,
La plante des jardins qu'en mars on a semée
Et qu'on voit fleurir en juillet.

Un chant, une couleur, une forme, une date,
Un parfum que ramène un souffle des zéphirs,
Un rien peut retracer à l'âme délicate
Tout un monde de souvenirs.

EMILE CARRÉ.

CHRONIQUE DES CONCERTS

Alcazar d'hiver. — *L'Enlèvement des Sabines*, opérette en un acte de M. A. de Jallais, musique de Ch. Hubans, interprétée par MM. Limat, Hervier, Henriot, Villemin, Stainville; Mmes Dufresny, Maurice, Hens, André et Noblet, tient gaillardement l'affiche depuis trois semaines et restera probablement au programme jusqu'à la première représentation de la Revue de fin d'année que l'on répète activement en ce moment.

Dans les intermèdes, Mlle Duparc, l'ex-pensionnaire de l'**Eldorado**, détaille les chansonnettes à diction avec beaucoup de succès. M. Libert et Mme Elisa Faure se font aussi applaudir à outrance.

***

Scala. — Samedi dernier, ce concert nous a donné la primeur d'un vaudeville en un acte, de M. Jouhaud : *Le Mangeur de nez*, qui a été bien accueilli par le public et interprété convenablement par MM. Bérod, Paul Bert; Mmes Blockette et Aimée.

M. Bruant devait faire la Revue de fin d'année, en collaboration avec M. Jules Jouy, mais ce dernier ne s'étant pas présenté à la **Scala** depuis près de quatre mois, la collaboration lui a été retirée, et donnée à M. Lucien Rouland.

Depuis quelques temps, Bourgès chante *Mam'zelle Clignancourt*, nouvelle rengaine de M. Aristide Bruant, qui est répétée par toute la salle.

Il y a eu trois créations samedi :

C' que veut Jeannette, par Mlle Lioven1;

Essayez d' vous en passer, par Mme Kaïser;

Et *Gomme élastique*, par M. Pichat.

***

XIX

XIXe Siècle. — On applaudit chaque soir Debailleul dans *Le verre de la jeunesse*, et la gracieuse Gabrielle Delassau dans *Ma Martinique*. Ces deux charmantes compositions sont de L. C. Desormes, le sympathique maestro qui conduit l'orchestre du **XIXe Siècle** avec un brio extraordinaire.

L'ouverture de *Guillaume Tell*, parfaitement exécutée, enlève surtout les bravos du public.

Incessamment, à ce concert, première audition de *On peut s'entendre*, romance-historiette, paroles de L.-Henry Lecomte, musique de Jules Raux, chantée par Debailleul.

***

Folies Saint-Martin. — Samedi ont eu lieu les débuts de Mme Faure, chanteuse patriotique, et de Mme Domergue de la **Scala.**

Cette soirée de débuts était en même temps celle d'adieux de M. Pissarello et de Mlle Djelma. Après les rappels de ces deux artistes, M. Albert Nicolle, le régisseur, leur a remis une couronne de lauriers et a exprimé au nom de la direction et des artistes des Folies Saint-Martin, tous les regrets qu'ils éprouvaient de leur départ forcé. Ces artistes qui étaient aussi très aimés du public ont reçu des ovations de la part de ce dernier.

Edgard et sa Bonne. vaudeville en un acte, a été interprété par MM. Alberti, Denneville, Gassouin; MMmes Roger, Braux et Betty.

Le titre de la revue en six tableaux que l'on répète activement est : *Ouvrons l'œil* ! elle a pour auteurs MM. Michel Bordet et Edouard Auplo, la musique est de M. Ch. Lefay, chef d'orchestre des **Folies Saint-Martin.**

La direction qui fonde des espérances sur cette revue a fait de grands frais.

Six décors ont été commandés à M. Cornil, et soixante costumes neufs vont être livrés par la Maison Landolf.

Attendons-nous à voir des merveilles.

Pour terminer annonçons que M. Denneville chantera sous peu *Etes-vous comme moi?* la fine chansonnette de notre rédacteur en chef, L.-Henry Lecomte.

***

Ba-ta-clan. — L'abondance de copie nous oblige de remettre au prochain numéro le compte rendu de ce concert. Annonçons cependant une nouveauté qui obtient beaucoup de succès : *Viens dans mon bateau*, romance de M. Ferdinand Pelletier, musique de Ch. Thony; interprétée par M. Gonthier.

Alfred Bertinot.

DINER DU CERCLE PIGALLE

13 novembre 1880.

Cahen a décrété : qu'en novembre, le treize,
Un samedi, le cercle assemblait ses amis. —
Il m'a fait Président.—Que les Dieux soient bénis,
Bien qu'un pareil honneur me mette mal à l'aise.

Chez Laurent, boulevard Clichy, soixante-seize,
Et moyennant trois francs cinquante, vin compris,
Nous dinerons ensemble et nous sortirons gris......
De douce mélodie et de gaité française.

A sept heures un quart en dernière limite
Laurent attaquera sa plus grande marmite
Et nous dira bien haut : ces Messieurs sont servis !

Pour la vieille Chanson risquez cette escapade,
Et tâchez d'entraîner quelque gai camarade,
Car les amis de nos amis sont nos amis.

Léon Bocquet.

C'est en ces termes que le président invitait à se rendre au 13e dîner du Cercle Pigalle.

M. Chenevard a porté un toast en vers excellemment bien tournés : l'éloge de Bocquet, qui a obtenu un succès énorme, et dont on a voté l'impression à l'unanimité.

M. Lagoguey a dit d'une façon charmante *Je veux monter l'escalier*, dont il est l'auteur, et *Je ne veux pas descendre l'escalier*, de son ami Demeuse.

M. Bocquet a dit *Et avec ça* ? une excellente composition.

M. Copin a dit le *Caleçon*, d'une façon désopilante.

M. Robert le rondeau de *Paris-Murcie*, qu'il interprétait dans la revue du Cercle Pigalle *Ous qu'est mon Dab?*

J'en passe... et des meilleures.

Mais le clou de la soirée a été pour le gai chansonnier bien connu, M. Doyen, qui a interprété plusieurs de ses compositions, entr'autres *Pitanchart*, cette chanson a reçu une ovation bien justement méritée, plus un excellent conte de Demeuse fort bien dit par l'auteur, à qui M. Bocquet a décerné la présidence pour le prochain dîner du 13 décembre.

En somme, excellente réunion, qui assure une fois de plus le succès de ces dîners.

BANQUET DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Dimanche 14 novembre a eu lieu, 23, Faubourg du Temple, le premier banquet des présidents et vice-présidents des sociétés *Lyriques* et *Dramatiques* du département de la Seine.

Ce banquet avait été organisé par les soins du Comité des Concours Dramatiques et Lyriques.

A deux heures on se mettait à table, sous la présidence de M. Alfred Leconte, le sympathique député de l'Indre.

La belle salle très spacieuse, que M. Orange avait fait terminer à la hâte, offrait tout le confortable désirable. (Cette salle une fois complètement agencée pour les sociétés lyriques sera une des plus belles de Paris).

Les assistants semblaient tous très heureux de se trouver ainsi réunis. Aussitôt après le dessert, M. Leconte a remis à chaque membre du comité, au nombre de *dix-neuf*, une médaille en argent, frappée *spécialement* et portant le nom de chaque membre du comité; cette médaille était offerte gracieusement à ses collègues, par le vice-président du comité, M. Edouard Philippe, l'auteur dramatique, connu de tous par ses succès, notamment *Casque en Fer*, au théâtre du Château-d'Eau.

Après la distribution des médailles, M. Leconte a fait un discours des plus intéressants sur la musique, la Chanson et les sociétés Lyriques; ce discours, d'une importance incontestable, mériterait d'être reproduit en entier, malheureusement son étendue nous prive de le mettre sous les yeux de nos lecteurs.

M. Delaporte président du comité, a ensuite dit quelques mots sur l'association des Sociétés et a ensuite prié M. Durrieu, secrétaire général, de bien vouloir nommer les Sociétés représentées au banquet. Avant l'appel des Sociétés, M. Durrieu a prononcé l'allocution suivante, au nom du comité :

Messieurs et chers collègues,

Nous vous remercions de tout cœur de vous être rendus à notre appel. Nous espérons que nous serons plus nombreux à notre prochain banquet et que les sociétés Lyriques et Dramatiques répondront de plus en plus aux efforts faits par le comité. Nos grands concours ne peuvent que gagner à la réunion fréquente des présidents, qui par leur influence peuvent entraîner leurs sociétés à venir se grouper autour de notre comité.

Voici la liste des Sociétés présentes au banquet :

La Française, *l'Avenir Artistique*, *l'Echo de la Chanson*, *l'Union Française*, *la Lyre de la Gaîté*, *l'Union Parisienne*, *la Lyre Amicale*, *le Cercle Musset*, *la Pensée*, *les Epicuriens*, *le Cercle Artistique du XIVe arrondissement*, *les Amis de la Concorde*, *les Enfants d'Apollon*, *la Lyre Méridionale*, *le Franc Rire*, *les Amis Inséparables*, *les Amis du Travail*, *les Enfants des Marais*, *les Enfants de la Seine*, *la Muse Gauloise*, *les Gais Momusiens*, *la Lyre Républicaine*, *l'Union et Gaîté*, *l'Union des Familles*; complétons cette liste, MM. Alfred Leconte, député, Delaporte, Orange, et A. Patay, directeur du journal *La Chanson*. En tout une soixantaine de convives.

M. Philippe a fait ressortir combien le mandat de secrétaire était un poste d'honneur, qui exige beaucoup de dévouement, de grands sacrifices, et que l'on devait savoir gré à M. Durrieu de le remplir avec tant de zèle. Différents toast ont été portés par MM. Dupont, Hermann, Tostaint, puis le champagne a été gracieusement offert par M. Orange. M. Leconte, le président d'honneur, a dit une pièce de vers de lui fort applaudie, que nous publierons dans notre prochain numéro. M. Massé, président *des Epicuriens*, Société fondée en 1819, a chanté une chanson de lui, musique de Blondel; les chants ont continué jusqu'à six heures, puis on s'est séparé en se promettant de se retrouver bientôt. A. P.

Une nouvelle assemblée générale aura lieu prochainement, nous l'annoncerons dans le prochain numéro, le journal *La Chanson* étant l'organe du comité.

Le grand bal offert par M. Orange, à toutes les Sociétés lyriques, aura lieu le 18 décembre.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Le samedi 6 novembre, les Sociétés l'*Union Parisienne* et la *Lyre de la Gaîté*, ont donné, au local de cette dernière, 18, rue Descartes, une soirée extraordinaire au profit d'une bonne œuvre — il a suffi de faire savoir ce but pour que tous nos amis répondent à notre appel. La salle était comble — et beaucoup d'absents avaient pris des billets de tombola.

Tous les visiteurs ont apporté leur lot, sans compter ceux achetés, il y en avait 84. — Quelques artistes ont prêté leur concours mais leurs noms m'échappent. — Notre bon camarade ou plutôt notre ami dévoué *Adrien Souchet* a eu les honneurs de la soirée, et c'est vraiment un dévouement de partir à 11 heures passées du boulevard des Invalides pour venir rendre service près de l'Ecole poly-

technique — mais là où il y a une bonne action à faire — on peut toujours compter sur le bon cœur du joyeux comique et spirituel chansonnier.

On s'est séparé à 2 heures du matin; le produit de la recette a été déposé entre les mains d'une Commission composée de 3 membres qui se sont rendus au domicile des bénéficiaires le lendemain dimanche, et ont accompli leur mandat à la satisfaction des personnes auxquelles ils en ont rendu compte.

Signalons aussi madame Adèle, qui a puissamment contribué au placement des billets par sa gracieuse et joyeuse insistance et qui nous a tous mis en gaîté par ses refrains modulés avec un brio dont serait jalouse plus d'une artiste en renom de nos concerts parisiens. Hyppolyte GUICHE.

Le dimanche, 14 novembre, LES GAIS MOMUSIENS ont donné une brillante représentation dans la salle des FOLIES PARISIENNES, ancien ALAMBHRA, 23, faubourg du Temple.

Faire un compte-rendu détaillé de cette soirée est presque impossible, vu le grand nombre de chanteurs qui se sont fait entendre. Nous constaterons seulement que la salle était comble et que tous les artistes qui prêtaient leur concours ont rivalisé d'entrain. Plusieurs d'entre eux même ont fait grand plaisir et ont obtenu les honneurs du bis. Nous avons remarqué plus particulièrement l'excellent compositeur Collignon qui a chanté deux de ses œuvres et a été, sans contredit, le roi de la soirée.

Les représentations ordinaires des Gais Momusiens ont lieu tous les dimanches, maison Orange, 23, faubourg du Temple, salle du premier étage.

—

La Société lyrique l'AVENIR ARTISTIQUE, 35, rue Pastourelle, a donné une grande représentation extraordinaire, le 14 courant, pour l'inauguration de sa salle complétement remise à neuf.

Dans la partie sérieuse, MM. Boué et Champigni ont été vivement applaudis : le premier dans *le Temps des Cerises* et le second dans l'*Ombre*. Mlle Berthe B... a chanté *la Créole* d'une façon charmante et M Fabre a détaillé parfaitement *Si j'étais Roi*.

Le genre comique était moins bien représenté. M. Adenot, qui a débité *le Tribunal en sabots*, n'a pas les capacités nécessaires pour chanter le répertoire Berthelier qui demande beaucoup de finesse, de plus cet amateur a dénaturé l'air de cette chansonnette, au point de le rendre méconnaissable. M. Vermorel, un comique médiocre et sans pitié ne nous a pas fait grâce d'un couplet de *C'est logique*, chansonnette qui nous a paru encore plus longue et plus... ennuyeuse que de coutume.

Nous avons en revanche écouté avec plaisir M. Varlemont qui a récité *le Revenant* d'une façon parfaite et en faisant bien ressortir tous les passages marquants de cette jolie poésie.

—

Salle comble le mercredi 10 courant, à la grande représentation donnée par LE PINSON au bénéfice de notre bon camarade Vaast, qui part pour le service militaire.

Vaast qui fréquentait assidûment L'UNION LYRIQUE, LA FANTAISIE LYRIQUE et LE PINSON, n'y comptait que des amis qui ont tenu à lui prouver leur sympathie en venant prêter leur concours et contribuer au succès de la représentation.

M. Schuller, des concerts de Paris, a été on ne peut plus naïf dans *J'l'aurais jamais cru*. Mlle Marguerite a détaillé *le Sentier couvert*, avec sa mutinerie habituelle et la petite Charlotte a été très amusante dans la *Camargo*. MM. Beck et Blondel ont été aussi vivement applaudis.

Le Myosotis, opérette en un acte, interprétée par MM. Vaast et Blondel, a fait grand plaisir. *L'homme n'est pas parfait*, le vaudeville si poignant du regretté Lambert Thiboust, a été joué par Mme Blondel, Mlle Marguerite; MM. Vaast, Blondel et votre serviteur. Ayant tenu un rôle dans cette pièce, je ne me permettrai pas de donner mon avis sur l'ensemble de l'exécution.

Je dirai seulement que le public a fait relever le rideau et a redemandé les interprètes.

Alfred BERTINOT.

Nous avons assisté samedi à la soirée donnée par la Société lyrique LES ENFANTS DU FRANC-RIRE (maison Rosel, rue de Belleville, 27), à leur sympathique secrétaire, M. Watelet, sous la présidence de MM. Renoult, DES AMIS INSÉPARABLES, et Séguin, du FRANC-RIRE.

Tous nos compliments à M. Seguin, président du FRANC-RIRE pour la façon intelligente avec laquelle il a conduit cette soirée. Le programme était des mieux composés et plusieurs morceaux ont obtenu les honneurs du bis malgré l'interdiction dont ils étaient frappés vu l'importance du programme.

Nous avons entendu MM. Baldy, des FOLIES-BELLEVILLE et Richard, du CHALET, qui ont eu un succès mérité avec *Midi*, *Minuit*. *Chapeau bas devant la République* et *Voici la liberté*. Puis, M. Michelle, de l'ORPHEUM, dans *Je suis Rampant*, a obtenu un très légitime succès; c'est un type pris sur le vif. M. Juvénal, dans une poésie qu'il a très bien dite, et M. Gerbal, dans *J vous dis c'que j'pense*, ont été très applaudis.

Du côté des dames, citons en première Mme Mi-Kelli, qui a été applaudie à outrance avec *la Mariée est pompette*, qu'elle chante avec une gaîté communicative et une verve endiablée; puis, Mme Angèle, dans les couplets du *Colonel*, chantés avec crânerie et Mlles Cécile et Hélène Rehm, du FRANC-RIRE qui ont chanté le duetto des Brésiliennes très finement.

Pour bien rendre l'effet de cette soirée, il faudrait citer tout le monde, notons seulement au hasard Mlles Bertin, de la PÉPINIÈRE et Maria, de la MUSE; ainsi que MM. Vidmer, des FOLIES SAINT-MARTIN, Victor, Maillard, Boy et Marius, du FRANC-RIRE.

La soirée s'est terminée gaîment à 1 h. du matin par une magnifique tombola, et l'on s'est séparé en se donnant rendez-vous pour le lendemain dimanche.

—

Dans sa soirée du 11 novembre, LA CORDIALE n'a pas inscrit moins de 28 morceaux à son programme! et encore, n'avons-nous pas compris dans ce nombre *le Péage*, une saynette très bien interprétée par Mlle Jeanne et M. Bousquat.

Afin de ne pas être diffus, nous classerons les artistes d'après leurs genres. Ainsi, nous ferons remarquer, dans la chansonnette comique, MM. Mussler,

Marie, Bon, Grombach et Audouard. Dans le récit nous citerons MM. Courtin et Auvray.

La romance a été bien représentée par M Nivelle dans les *Rameaux*, et M. Emilher dans le *Déjeûner sur l'herbe* Du côté des dames, Mlle Adrienne a été charmante avec l'air du *Pré aux clercs*, Mlle Jeanne fort gentillette dans *Frère espérance*, et Mlles Jenny, Maria, Vilmer et Eugénie se sont montrées fort agréables dans *Mignon*, *le Lac*, *la Poupée*, et *le Seigneur*.

M. Bousquat nous a fait entendre le *Vieux buveur de vin*, une des bonnes chansons de Jules Raux ; l'artiste a su en tirer des effets remarquables. Toujours amusante, dans *la Noce* de Phelipon, Mlle Julia a fait voir qu'elle n'avait rien perdu de sa gaîté. Persuasif dans l'explication *Vous comprenez bien?* M. Jomain s'est classé au premier rang des comiques de nos sociétés lyriques.

La *Polka des asperges*, bien écrite et très dansante, a été exécutée par l'auteur M. Marcus que nous félititons aussi pour le soin qu'il apporte à l'accompagnement des chants. Dans *Salut au printemps*, Madame Adelgi a été fort gracieuse.

M. Jules Raux a chanté l'une de ses compositions, *J'en raffole* ; il est inutile d'ajouter que l'interprétation en a été excellente. J. D.

Dans notre dernier numéro, nous avons annoncé que le banquet suivi de bal de nuit, que la lyre amicale donne annuellement à l'occasion de la Sainte-Cécile, aurait lieu le 4 décembre prochain dans le grand salon de M. Maurice, avenue de Saint-Mandé, 42, Paris.

La liste de souscription pour ce banquet fixé à 7 francs par personne est dès à présent ouverte et l'on peut se faire inscrire soit au siège de la Société, 6, boulevard Sébastopol, les jeudis et dimanche, jours de réunion, soit chez M. Dupont, président, rue du Parc-Royal, 4, où l'on peut se procurer des cartes d'invitation *gratuites* pour le bal.

La Lyre Bienfaisante (1872-1880) présidée par M. Couvreur, offre à tous ses amis et chansonniers un *Concours de chanson* : 1° Le sujet est au choix de l'auteur mais ne doit pas dépasser 60 vers (refrain compris); 2° Les pièces seront remises le 19 décembre au plus tard, au siège de la Société, 9, quai Saint-Michel, 9; 3° Elles seront sans signatures sous enveloppe fermée ; une 2e enveloppe fermée renfermera le nom de l'auteur et portera comme suscription l'épigraphe reproduite en tête de la chanson de concours; 4° Un jury de 3 membres sera tiré au sort parmi *tous* les chansonniers présents.

La Société Chorale et Lyrique *Les Enfants de la Seine*, donnera son bal de Ste-Cécile, dans son local, 20, rue Palestro, le samedi 14 décembre 1880, à 11 heures du soir, et une grande soirée lyrique et dramatique, dans le même local, le 19 décembre suivant ; une grande tombola sera tirée à l'issue de cette soirée.

L'Union des Charcutiers donnera mardi 23, salle de la Redoute, 35, rue J.-J.-Rousseau, une grande soirée musicale et dramatique, avec le concours du *Cercle Musset*, présidé par M. Durrieu, et la fanfare de Montsouris, dirigée par M. Malherme, on commencera à 8 heures.

Au théâtre de la Gaîté, MM. Coquelin et Faure donneront, le 23 novembre, une représentation au bénéfice de M. Darcier, le compositeur populaire.

Mmes Thérésa et Céline Montaland prêteront leur concours aux organisateurs.

SEIZIÈME CONCOURS MENSUEL.

Ouvert du 20 Novembre au 20 Décembre

Nos abonnés seuls ont droit d'y prendre part, avec une chanson de six couplets au plus, avec ou sans refrain.

Nous publierons, en même temps que la pièce qui aura obtenu le 1er prix, une petite notice et le portrait de l'auteur, s'il y consent.

APPEL A TOUS LES POÈTES

Dans notre prochain numéro, nous publierons le programme d'un grand concours poétique ouvert par LA CHANSON du 1er Novembre à fin Février, en même temps nous publierons les noms des Membres du jury.

AVIS IMPORTANT

Nous prévenons nos abonnés, qui ne nous ont pas encore fait parvenir, le montant de leur réabonnement, et qui ont gardé le premier numéro de novembre, que nous ferons toucher par la poste le montant de l'abonnement.

En cas de cessation renvoyer les premiers numéros de novembre avec le mot *refusé* sur la bande.

Nous avons encore reçu des réclamations, constatant des irrégularités dans la distribution de notre dernier numéro. Nous ne saurions trop recommander à nos abonnés d'adresser *directement* leurs réclamations à M. Cochery, ministre des postes et des télégraphes, à Paris.

Beaucoup de nos acheteurs au numéro se plaignent de ne pas trouver LA CHANSON dans leur quartier; nous les prions instamment de la réclamer chez tous les libraires, marchands de journaux et dans les kiosques. Souvent les marchands oublient de la mettre en étalage, ou les porteurs négligent d'en faire le dépôt; nous recommandons à tous ceux qui s'intéressent à LA CHANSON de la demander partout et de nous signaler les endroits où l'on aurait omis de la déposer.

LA CHANSON doit se trouver partout dès le samedi matin.

Le Directeur-Gérant : A. PATAY.
Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Cie, 6, rue Martel.

3e ANNEE. — N° 29. **10** CENTIMES. 28 NOVEMBRE 1880

LA CHANSON

Directeur-Administrateur
A. PATAY

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction
A. BERTINOT

Annonces, la ligne... 1 »
Réclames, — 2 »

La chanson, comme la baïonnette est une arme française.
J. CLARETIE.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

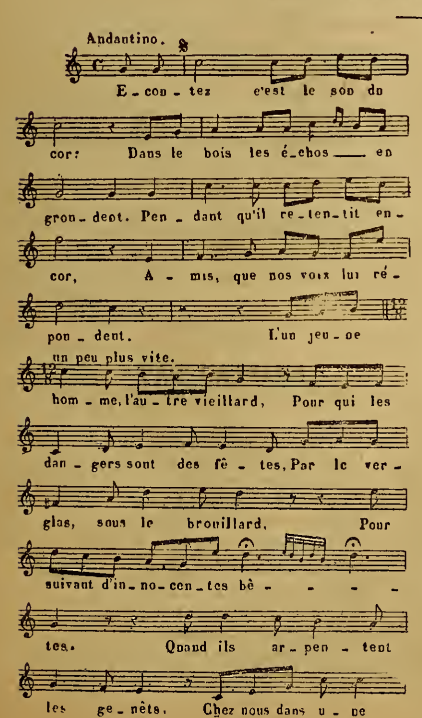
ABONNEMENTS
France, un an............. 6 fr.
» six mois........... 3 »
Etranger, un an............ 8 »

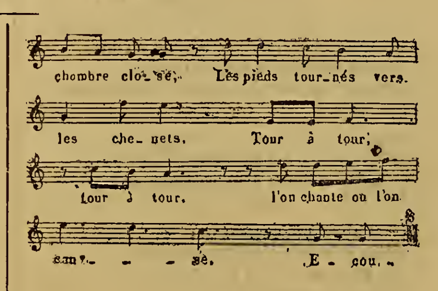
SOMMAIRE :

A ACHILLE MILLIEN.

CHASSE D'HIVER

Poésie d'EUGÈNE IMBERT, Musique de DUVAL





Bêtes et gens font leur devoir :
La meute aboie et le cerf brame ;
Mais qu'il est facile à prévoir,
Le dénouement du triste drame !
Ils vont revenir triomphants...
Nous, rêvant des jours plus prospères,
Nous redisons à nos enfants
Les refrains que chantaient nos pères.

J'entends redoubler les abois ;
Le pauvre cerf est en détresse.
O meute féroce, tu bois
Sang et haine jusqu'à l'ivresse.
Que le ciel pardonne aux cœurs durs !
De l'humanité le vrai signe,
Pour nous, ce sont des raisins mûrs :
Nous buvons le sang de la vigne.

Paix, amour, sont-ils de vains mots,
Lorsque l'on fraternise à table ?
L'homme cruel aux animaux
A-t-il pitié de son semblable ?
Laissons dans l'oubli se rouiller
Les outils sanglants de la guerre ;
Et, puisqu'il nous faut travailler,
Travaillons à peupler la terre.

A peine si dans le lointain,
Chiens et chasseurs se font entendre.
Dans la plaine le bruit s'éteint ;
Dans l'âtre le feu tombe en cendre.
Le vin est tari dans les pots ;
Notre porte est bien verrouillée,
Et voici l'heure du repos.
Il est tard : adieu la veillée !

Ecoutez : c'est le son du cor ;
Dans le bois les échos en grondent.
Pendant qu'il retentit encor,
Amis, que nos voix lui répondent !

LES PORNOGRAPHES

Rondeau-satire, chanté par Mme Bordas

Musique de Vachs

Il est des gens qui, dans un but infâme,
Sèment l'ordure en des écrits hideux ;
Honte à ceux-là ! c'est du fond de mon âme
Que dans ce chant je proteste contre eux.

Pour fouailler ce troupeau d'Epicure,
Pour flageller ces marchands éhontés,
O Juvénal, donne à ma voix obscure,
Donne à mes vers tes accents irrités

C'est plus qu'un chant, c'est un cri de colère
Qu'au nom de tous je fais entendre ici ;
Moi qu'on nomma la Diva populaire,
Je suis du peuple, et de lui j'ai souci.

Il sait combien j'avais l'âme meurtrie,
Quand lui montrant la patrie en danger,
Je lui chantais l'amour de la patrie,
Pour lui verser l'horreur de l'étranger.

Depuis, ma voix a salué l'aurore
De la justice et de la liberté ;
Semant au loin, comme un écho sonore,
Ces mots : Travail, paix et fraternité.

Mais aujourd'hui, devant le flot qui monte,
De ces journaux qui, bravant tout mépris,
Vivent gaîment de scandale et de honte,
Et qu'on devrait clouer aux piloris.

Je sens en moi la haine qui déborde
Et j'ai besoin d'exhaler mes dégoûts,
Et de flétrir en mes chants cette horde
Dont les écrits saliraient les égouts.

Oui, c'est au nom des mères de famille
Dont je veux voir le foyer respecté,
Que je flétris ces feuilles où fourmille
Non pas l'esprit, mais l'immoralité.

Quoi ! se peut-il qu'un tel commerce dure ?
Non, poursuivons sans merci ni quartier,
Ces débitants d'infamie et d'ordure,
Faisons cesser leur ignoble métier.

Et ces gens-là, gonflés de paillardise,
Avec aplomb posent pour des Tarquins,
Et désirant vendre leur marchandise,
Vont se disant bien haut républicains !

Nous renions, pour nous, ces bons apôtres,
De tels farceurs ne sont d'aucun parti ;
Non, non, jamais ils ne seront des nôtres,
Et je leur dis : Vous en avez menti !

Croyez-le bien, nous savons qui vous êtes,
Et trop longtemps nous fûmes indulgents :
C'est le parti, chez nous, des gens honnêtes,
Et non celui de vos honnêtes gens.

Vous regrettez cette époque cynique
Où le pouvoir était aux plus tarés,
Et vous voulez salir la République,
Mais c'est vous seuls que vous déshonorez.

Que dirais-tu de leur trafic immonde,
O mon poète, ô puissant Juvénal,
Si tu pouvais lire dans l'autre monde,
Ce qui s'imprime en leur impur journal.

Ressaisissant le fouet de la satire,
Toi, du devoir ardent porte-flambeau,
A leurs récits dignes d'un vieux satire,
Tu bondirais, indigné, du tombeau !

Il est des gens qui, dans un but infâme,
Sèment l'ordure en des écrits hideux ;
Honte à ceux-là ! c'est du fond de mon âme,
Que dans ce chant je proteste contre eux.

Achille Caron.

CHAPEAU BAS

Chapeau bas, peuplades d'Alsace,
Gens de Lorraine, chapeau bas !
C'est le major prussien qui passe.
Le gaillard fait quatre repas,
Le double ne l'effraierait pas.
— Chapeau bas, peuplades d'Alsace.

Pour bien il n'a qu'une besace,
Mais si large que les ducas
Par milliers y trouveraient place.
Avec un fameux cadenas,
Croyez bien qu'il le cadenasse.
— Gens de Lorraine, chapeau bas.

Ce n'est pas qu'il soit bien rapace :
L'or n'a pour lui que peu d'appas.
Non ! Le défaut de sa cuirasse
C'est le cœur. Deux yeux scélérats
Devant les siens ont trouvé grâce.
— Chapeau bas, peuplades d'Alsace.

Celle qui l'a pris dans ses lacs
A le front pur comme la glace,
La main et le col un peu gras
Et son teint en blancheur efface
L'œuvre du patriote Strass.
— Gens de Lorraine, chapeau bas.

Elle annote A'Kempis. En classe,
Plus forte que deux lauréats,
Six bocks ne l'étonneraient pas.
Leibnitz, Gœthe, Fischer, l'Atlas,
Elle mêle tout dans sa tasse.
— Chapeau bas, peuplades d'Alsace.

A de plus robustes appas
Monsieur parfois livre la chasse ;
Il aime assez la populace,
Morbleu ! qu'on ne résiste pas !
Par force, il peuple son haras.
— Gens de Lorraine, chapeau bas.

Peuples de Lorraine et d'Alsace,
Subissez tout. Marchez au pas.
Viol, rapine, assassinats,
Subissez tout, maudite race.
— Gens de Lorraine, chapeau bas.
Chapeau bas, peuplades d'Alsace !

Louis Brunet,
Saint-Benoît, (*Ile de la Réunion*).

A MES CONCITOYENS

LES TROIS CHANTRES

Provinois, enfants de la Brie,
Songez dès l'aube du matin,
Aux chansonniers de *la Voulzie*,
Et du *Rubis* et du *Durtein*.

Je vais parfois dans la verte prairie,
Située au pied des vallons gracieux,
Où doucement, serpente la *Voulzie*,
Qui fut chantée en vers harmonieux.
Quand je parcours dans ma vie inquiète,
Cet admirable et limpide ruisseau,
Si je me dis quel en est le poète ?
L'écho me nomme *Hégésippe Moreau*.

Provinois, etc.

S'il est un homme à l'âme sympathique,
Oh ! n'est-ce pas le chantre du *Rubis !*
Dont les chansons et la douce musique,
Ont du succès en province, à Paris.
Dans ses refrains il réprouve le vice,
Combat l'erreur funeste à la raison.
A-t-on besoin d'un éminent service !
L'écho désigne *Emile Genisson*.

Provinois, etc.

J'aime à chanter les *Bœufs*, la *Mère Jeanne*,
Les Louis d'or, les sources du *Durtein*,
Le *Braconnier*, les *Sapins* et mon *Ane*,
D'un gai poète, aussi grand que divin.
N'est-on pas fier qu'il soit originaire
De ce pays qui l'a rendu fécond.
Pense Provins au barde populaire,
Répond l'écho, pense à *Pierre Dupont*.

Provinois, etc.

Si j'ai voulu dépeindre trois poètes,
C'est que je suis soumis à mon destin.
L'on redira longtemps leurs chansonnettes
Et le *Rubis*, la *Fermière* et le *Pain*.
Je le désire et ne perds pas de vue,
Que j'ai chanté pour ces chers troubadours.
Ami, ta voix sera-t-elle entendue ?
Me dit l'écho, dans le pays des sourds.

Provinois, enfants de la Brie,
Songez dès l'aube du matin,
Aux chansonniers de la *Voulzie*,
Et du *Rubis* et du *Durtein*.

Berthet.

COMITÉ LYONNAIS

pour l'Érection d'une statue à Pierre Dupont

Il y a dix ans, le 25 juillet 1870, mourait à Lyon, sa ville natale, un poète cher à tous, le poète des *Bœufs*, de la *Vigne* et du *Chant des ouvriers*, le poète populaire par excellence, Pierre Dupont.

Les plus intimes de ses amis, les plus zélés de ses admirateurs, songèrent de suite à organiser une souscription pour élever un monument à sa mémoire. Leur appel trouva bien vite un sympathique écho. Mais la souscription, — malgré un résultat fort remarquable qui nous fournit aujourd'hui un noyau pour une souscription nouvelle, — fut presque aussitôt interrompue par les événements terribles de cette époque.

Et depuis, il fut impossible de redonner l'élan à cette souscription et de reconstituer un Comité. Cependant les amis fidèles maintenaient vivante la mémoire du poète, — un de ceux d'ailleurs qui défient l'oubli, — et aux jours les plus douteux de ses dernières années, ils ne cessèrent de se réunir en des banquets attendris et égayés par le souvenir et l'espoir; chantant ses plus belles chansons, ces chansons que l'on néglige trop et qui devraient pourtant former le répertoire constant, le répertoire le plus pur, superbe d'art et de moralité, de nos soirées privées et de nos fêtes populaires. — Ne point laisser oublier ces chants, monument impérissable dressé par le génie de notre poète, c'était un devoir doux et sacré ; mais il en était un autre à accomplir, lui dresser de nos mains un monument de pierre et de bronze, et nous songions toujours.

A ces amis nombreux, l'heure aujourd'hui semble arrivée de reprendre l'œuvre, et ils ne doutent pas

que ne leur vienne le concours de tous. Faisant appel aux esprits désormais plus tranquilles, aux souvenirs qui peuvent remonter, plus libres, à des jours restés chers, ils demandent à tous coopération de cœur et d'obole pour la consécration de cette grande mémoire. L'ancien Comité s'est reconstitué sur de plus larges bases pour l'érection du monument dû au poète aimé.

Est-il nécessaire de rappeler ce que fut Pierre Dupont? Est-il nécessaire de justifier ses titres à une statue? Quelques mots suffiraient d'ailleurs.

Des poètes dont s'honore notre temps, Pierre Dupont fut un des plus grands, et incontestablement le plus pur, le plus sain, le plus vibrant, le plus vivant de la vie de tous, celui qui interprète le mieux — et il fut le premier à le faire — les joies et les douleurs du travail, du travail des champs comme du travail des villes.

Il fut tout d'abord, et resta toujours, le poète des paysans. Ce fut une révélation que cet écho simple, vrai et pénétrant, rendu par un timbre doux autant que large et robuste, de la nature et des labeurs rustiques, sans art factice, avec toute la grandeur de la terre féconde et volontiers conquise par l'outil, avec toutes les vibrations de l'âme humaine sous le soleil et dans l'air libre, avec toutes les inquiétudes des semailles et de la moisson! Et le poète, à travers champs et bois, n'oubliait rien, ne dédaignait rien, ni l'animal utile et bon, ni l'humble véronique au pied du grand chêne. Et ce fut une joie de trouver, pour toutes ces sensations qui rafraîchissent nos cœurs, des couplets naïfs et grands qui les interprétassent si bien!

Pierre Dupont fut aussi le poète des ateliers, des ateliers noirs des villes. Il apporta là son rayon de soleil, son chant de consolation, d'espoir et d'amour. Grâce à lui, la nature avait été comprise et le paysan aimé; et voilà que grâce à lui encore l'ouvrier est réhabilité et le travail le plus obscur glorifié!

Il fut aussi — et tel il restera dans notre histoire, en outre de la large place qu'il occupe dans notre littérature, — le poète de la grande révolution de 1848. Les rêves généreux de cette époque se réalisèrent dans ses vers. Il revendiqua les droits des classes laborieuses, stigmatisa les coalitions tyranniques, glorifia les transportés et les martyrs, chanta la paix, la justice, le progrès, et dans ses refrains, ouvriers, soldats et peuples s'unirent en ce cri : Aimons-nous!

Donc, ne sommes-nous pas en droit d'élever une statue à un tel homme? Son nom et son œuvre ne méritent-ils pas une telle consécration?

Pierre Dupont est une de nos gloires nationales; mais il est surtout la plus éminente de nos gloires lyonnaises. Non-seulement Lyon fut sa mère, mais encore c'est la beauté de nos campagnes qui, dès le plus jeune âge, l'inspira, et sa muse s'agrandit à contempler et à célébrer notre ruche laborieuse, où l'écho de sa voix a pénétré plus profondément que partout ailleurs.

Avons-nous donc tort de croire que des rives de la Saône, depuis Givors jusqu'à Couzon et Rochetaillée, de la plaine dauphinoise, de nos collines travailleuses, tous répondront à notre appel?

Nous devons chanter ses chansons, leçons sublimes, souffles vivifiants. Mais nous devons aussi élever à sa mémoire un monument qui fasse que ne soit point mise en doute notre reconnaissance.

On a mis sur nos places, en fastueux bronze, des guerriers, des despotes..... Ne pourrons-nous reposer nos yeux sur la statue du poète dont chaque strophe fut un bienfait, du poète de la nature et du travail, de la paix, de l'amour de l'humanité!

Ce monument, simple et modeste comme Dupont l'était lui-même, a sa place toute désignée. Nous ne le voulons point parmi le va-et-vient de la foule affairée, parmi les bruits de la ville. Mais il y a là bas, dans notre beau parc de la Tête-d'Or, dans l'entrecroisement des allées ombreuses où nos ouvriers vont se reposer après l'œuvre accomplie, des recoins tranquilles dont de grands arbres font comme des niches verdoyantes, où les oiseaux chantent, où les fleurs s'épanouissent, proches des volières, des pâturages, des étables. Ah! n'est-ce pas là le lieu qu'indique le caractère général de l'œuvre du poète?....

Mais nous laisserons à nos artistes, — qui ont tant aimé le poète, qui sauront mieux que nous quel site, quelle pose conviennent à sa représentation, — la douce tâche qui leur incombe. A nous tout d'abord de leur fournir les moyens, de nous cotiser, de stimuler le zèle par des réunions, par des fêtes lyriques. A nos sous-comités de s'organiser, dans nos cantons, dans notre département, dans toute la France même, de plusieurs villes déjà des adhésions nous étant venues. Mais à Lyon de prêcher d'exemple. Car, si notre cité a eu la gloire de compter parmi ses fils Pierre Dupont, elle a le devoir sacré d'éterniser son souvenir.

Nous comptons, nous le répétons, sur le concours de tous.

Pour le Comité :
LOUIS GAREL.

MEMBRES DU COMITÉ

—

Andréa, de l'Echo lyonnais.
J.-B. Andrieu, président des Amis de la Chanson.
Annequin, homme de lettres.
Barodet, député de Paris.
Belly, président de la Fanfare des Macchabées,
Bijean.
Blanche, conservateur du théâtre Bellecour.
Bonnel, de la Lyre Sacrée.
Louis Calloin, de la Lyre lyonnaise.
Causse, président du Conseil général.
Chabert.
Chamai, de la Fanfare lyonnaise.
Chignard, directeur de l'Harmonie gauloise.
Chipier, ancien président des Fils d'Orphée.
E. Claret.
Victor Clavel, conseiller municipal, professeur à la Faculté de lettres.

O. de Coquerel, artiste peintre.
Jules Coclès, homme de lettres.
Compars, des Amis de la Chanson.
Coste-Labaume, directeur de la *Renaissance*.
Daebot Pierre, homme de lettres.
Jules Deconclois.
J. Dequerre, professenr de philosophie à Lons-le-Saulnier.
Sixte Delorme, homme de lettres, à Paris.
J. Derriaz, homme de lettres.
Félix Desvernay, homme de lettres, directeur de *Lyon-Revue*.
L. Deville, avoué, président de la Fanfare lyonnaise.
Domecq, de l'Echo lyonnais.
Docteur **Dor**, président de l'Harmonie suisse.
Lucien Darel, étudiant en droit.
F. Dubost, de Lentilly.
Adrien Durand, rédacteur en chef du *Petit Lyonnais*.
Favre, vice-président de l'Harmonie lyonnaise.
Auguste Gaillard, conseiller général de l'Isère.
Docteur **Gailleton**, président du Conseil municipal.
Charles Gailleton, négociant.
Garel, homme de lettres, conseiller municipal.
Ganguet, président de l'Harmonie gauloise.
Claude Gauthier, des Amis de la Chanson.
Gaudin, de l'Harmonie du Rhône.
Lucien Genevray, président de l'Harmonie du Rhône.
Geoffray, président des Enfants d'Apollon.
Genivet, artiste peintre.
Georges, bibliothécaire du Grand-Théâtre, Fanfare de Serin.
Louis Gilles, président de la Lyre de Perrache.
Grand, directeur de la *Gazette des Travaux publics*, à Marseille.
Hôpital,
Marc Jandard. directeur de la Fanfare des Sapeurs-Pompiers.
Lucien Jantet, rédacteur en chef du *Lyon Républicain*.
Jean Javot.
Joussay. artiste peintre,
J. Lassalle, du Grand Opéra de Paris.
Laussel, directeur de l'Harmonie lyonnaise.
Lévy, chef d'orchestre de Bellecour.
A. Luigini, chef d'orchestre du Grand-Théâtre.
Antoine Lumière, photographe.
Maruis, président de l'Union instrumentale du Rhône.
Charles Mengin, rédacteur en chef du *Progrès*.
A. Milliat, directeur du *Moniteur de l'Ain*, à Bourg.
Mortier, de l'Harmonie gauloise.
Moureau, homme de lettres.
A. Patay, directeur de *La Chanson*, à Paris.
J. Perronnet, étudiant en médecine.
H. Petetin, à Givors.
Pierron, président du Conseil d'arrondissement.
Ch. Randu.
Ribes, professeur au Conservatoire.
Camille Roy, du journal le *Passe-Temps*.
Sabatier-Barthens, rédacteur en chef du *Courrier de Lyon*.
Saint-Cyr-Girier, artiste peintre.
Léon de Saint-Jean, président de l'Union lyrique.
F. Sanaoze,
Sarrazin, homme de lettres.
Sirand.
Josephin Soulary, homme de lettres.
Jean Tisseur, homme de lettres.
Trives François.
Antony Valabrègue, homme de lettres.
Verd, président de la Chorale de Sainte-Clair.
Vernay François, artiste peintre.
Vetter fils, président de la Chorale des Enfants de Lyon.
Vidal, de la Cécilienne.
Vingtrinier, bibliothécaire de la Ville.

SEIZIÈME CONCOURS MENSUEL.

Ouvert du 20 Novembre au 20 Décembre

Nos abonnés seuls ont droit d'y prendre part, avec une chanson de six couplets au plus, avec ou sans refrain.

Nous publierons, en même temps que la pièce qui aura obtenu le 1er prix, une petite notice et le portrait de l'auteur, s'il y consent.

TROISIÈME

GRAND CONCOURS POÉTIQUE

Du Journal *La Chanson*

Le Journal *La Chanson* fait appel à tous les poètes. Il met aujourd'hui au concours :

1° Un monologue en vers, de 240 vers au moins et 260 au plus.

Il sera décerné trois prix, et des mentions honorables, s'il y a lieu.

Les prix consisteront en diplômes spéciaux, paraphés par les membres du jury. Ces diplômes seront de dimensions calculées pour l'encadrement.

Les trois pièces primées seront, en outre, insérées dans le journal *La Chanson*.

De plus le premier prix publié à part dans une coquette édition illustrée, sera dit en public sur une de nos grandes scènes parisiennes.

Les pièces envoyées devront être inédites, non signées et accompagnées d'un pli cacheté contenant le nom et l'adresse de l'auteur et portant extérieurement le premier vers de la poésie présentée.

Le Concours, ouvert le 1er Décembre, sera clos fin février.

Nous publierons prochainement les noms des membres du jury.

Toutes les communications relatives au Concours doivent être adressées *franco* à M. A. PATAY, directeur du journal *La Chanson*, rue Bonaparte, 18, à Paris.

Plusieurs journaux ont annoncé qu'une représentation extraordinaire devait avoir lieu mardi, 23 novembre, au théâtre de la Gaîté. Cette représentation, qui a été ajournée au 2 décembre, a pour but de venir en aide à l'un de nos plus grands compositeurs de musique, à J. Darcier, ce créateur d'un genre qui déconcerte certains croque-notes des cafés-concerts.

Aujourd'hui que l'on décore et pensionne un tas de médiocrités bruyantes, qui ne rendront réellement de service à la société que le jour où ils plieront bagage et disparaîtront de la scène politique qu'ils encombrent, il serait curieux d'énumérer les titres de Darcier à une récompense nationale quelconque.

Comme artiste et comme républicain, Darcier s'est fait le porte-voix de nos aspirations patriotiques, et a souvent interprété des œuvres où les revendications sociales étaient fortement accentuées.

Les nombreuses mélodies de ce maître sont là pour éterniser sa gloire, mais cela a paru insuffisant à ses camarades; c'est pourquoi Faure, Coquelin, Thérésa et autres excellents artistes, ont organisé cette représentation au bénéfice de leur célèbre confrère, et c'est justice. N'oublions pas que les chansons chantées par lui dans les concerts d'antan ont plus fait pour l'enseignement des masses et leur moralisation que tous les pompeux discours de nos députés

et les tartines indigestes de nos filandreux écrivains de toutes nuances. Il réveilla les sentiments généreux et les passions noblement viriles de ce grand peuple dont il chantait les espérances, et prédisait constamment le triomphe. Ouvrez l'œuvre du maître et vous verrez que je ne surfais en rien son talent, pas plus que je n'exagère en taxant d'ingratitude ou tout au moins d'indifférence ceux-là qui ne s'aperçoivent pas que Darcier commence à vieillir et qu'il n'a d'autres ressources que celles dues au concours de ses amis que nous félicitons de leur initiative.

AND. ROPS.

CHRONIQUE DES CONCERTS

L'Eldorado tient un grand succès avec *Coco Bel-Œil*, opérette de MM. Péricaud et Delormel, musique de M. Lucien Collin.

Le livret, d'une saveur gauloise assez marquée, est bien scénique et fourmille de traits amusants. Quant à la musique, tout à fait charmante, elle prouve qu'il y a en M. Collin plus et mieux qu'un compositeur de chansonnettes.

L'interprétation de *Coco Bel-Œil*, confiée à Perrin, Gaillard, Antony, et Mme L. Roland est de tous points excellente.

Mlle Amiati a fait sa rentrée samedi, après une absence de trois mois. L'auditoire a fait un accueil enthousiaste à la sympathique diva, qui a repris quelques-uns de ses succès en attendant la création très prochaine de la *Chanson d'autrefois*.

Mlle Bonnaire, dont la verve originale n'est jamais à court, est applaudie dans *Mon père était gendarme*. Mlle Juana prête le charme de sa voix chaude à une sérénade espagnole, composée par Paul Henrion, sur des paroles de Gustave Mathieu, le poète de *Jean Raisin* et de *Chante-clair*.

Ducastel, Victorin Armand, Mathieu, Hurbain, Antony, Velly ; Mmes Canon et Piccolini sont également applaudis dans leurs chansonnettes nouvelles.

F. M.

Scala. — La revue de fin d'année, complètement terminée, vient d'être mise en répétitions et passera probablement dans trois semaines. Le titre n'est pas encore arrêté. On parle beaucoup de l'engagement d'une danseuse remarquable qui, avec Pichat, exécutera des pas fantaisistes, sur les motifs de danses à succès de l'année.

Il y a eu cette semaine quatre nouveautés créées :

Le Conservatoire Florenval, saynète de MM. Deraine et Enaux, musique de M. Pierre D...

Coin, coin, coin, paroles et musique d'Aristide Bruant, interprétée par l'auteur.

La polka des Amours, paroles de M. Capet, musique de M. Chatou, chantée par Mme Patry, et enfin, *Pamphile*, grande scène comique de M. Mainiel, musique de M. Licencié, débitée par Brunet.

Orphéum. — Ce concert, qui a ouvert ses portes au mois de juillet dernier, a apporté de grandes améliorations dans la composition de sa troupe qui, au début, n'était pas précisément bien choisie. Aujourd'hui, des artistes qui ont une certaine renommée figurent en tête de l'affiche de l'**Orphéum**. Parmi ces derniers, nous nommerons M. Léon, un fort chanteur qui a acquis une bonne réputation à l'**Harmonie** et à l'**Alcazar d'Hiver** ; M. Michelle, un bon comique qui se fit applaudir a l'**Harmonie** et qui a créé, en province, une grande partie des bonnes chansonnettes d'Aristide Bruant ; M. Ribert, l'artiste qui peint une marine ou un paysage en trois minutes, et dont le talent de peintre ne le cède en rien à celui d'artiste lyrique.

La partie féminine est aussi fort bien composée par Mme Alda, un charmant travesti, qui chante en ce moment *les Cloches de minuit*, une jolie valse de M. Goudesonne, chef d'orchestre de l'**Orphéum**; Mlle Cécile Laurence, une gracieuse personne qui possède beauté et jolie voix, deux dons qui ne sont pas à dédaigner. Puis viennent Mmes Hyacinthe, Montal, Stanislas, Alice, et tout un bataillon de jolies femmes.

M. et Mme Johnson-Lée, célèbres acrobates anglais que nous avons applaudis cet été à la **Scala** et dernièrement au **XIXe Siècle**, sont engagés depuis peu et obtiennent chaque soir un vif succès dans leurs intermèdes variés.

L'orchestre, qui est choisi de main de maître par M. Goudesonne, dont la réputation de compositeur et de chef d'orchestre n'est plus à faire, exécute de brillantes ouvertures. Nous adressons particulièrement nos félicitations à M. Boudin, un flûtiste de grand talent. Nous conseillons à nos lecteurs parisiens qui veulent passer une agréable soirée, d'aller faire un tour au concert-promenade de l'**Orphéum**.

Folies-Saint-Martin. — La direction vient d'engager la troupe des Vashington, célèbres acrobates américains qui étaient cet été aux **Ambassadeurs**, et qui exécutent des tours prodigieux, sans aucun appareil. Le petit Adolphe qui a débuté dernièrement à **Bijou-Concert** vient d'être engagé également. Plusieurs auditions ont été données cette semaine, mais nous n'en connaissons pas encore le résultat. Mme Rivoire a créé *Bonjour Sébastienne*, une amusante chansonnette de M. Kuhn, musique de M. Ch. Lefay.

M. Fernand Kelm obtient un bon succès dans une vigoureuse chanson, *Le Pacte de Famine* ; cet artiste va créer prochainement *Le vieux Buveur de vin*, paroles de M. Brugère, musique de notre collaborateur Jules Raux.

Le Calife de la rue Saint-Bon, et *Les Méli-Mélo de la rue Meslay*, vaudevilles en un acte, resteront au programme jusqu'à la première représentation de la revue, qui aura lieu le 4 décembre.

Concert de la Pépinière. — Deux bons artistes viennent de faire leurs débuts à ce concert :

Mme Suzanne Richard, un charmant travesti qui possède une jolie voix, et M. Mireille, ex-artiste du théâtre de Montmartre, qui aborde le concert pour la première fois. Ces deux nouveaux venus ont de suite conquis les bonnes grâces des habitués de la **Pépinière** Mme Richard dans *le Biniou*, et M. Mireille dans *Je me fais vieux*, charmante chansonnette, qu'il détaille très finement.

M. Caudieux chante *Ça s'arrondit* et *la Famille à Camille*, nouvelle chansonnette de M. Emile Durafour. M. Luidgi, un bon tyrolien, se fait applaudir dans *le Coupé de Lise*. Nous adressons nos félicitations à une artiste dont nous regrettons de ne pas connaître le nom, et qui a chanté *Salut à la Patrie*, de *la Fille du Régiment*, d'une manière digne d'éloges.

Folies-Rambuteau — Le désopilant Rivoire y interprète en ce moment, avec le plus grand succès, une chanson-type intitulée : *Je mange un Arlequin!* paroles d'Emile Segaud, musique de Jules Quidant. L'excellent artiste qui n'a qu'à paraître pour provoquer un fou rire dans toute la salle, exhibe dans cette nouvelle création un pantalon fantaisiste d'un irrésistible effet. Avis aux amateurs de franche gaieté.

Alfred Bertinot.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Dimanche dernier, à la Société dramatique de récréation, 50, rue Fabert, M. Henri Arragon a fait représenter le *Rendez-vous de Théophile* ou *Tout est bien qui finit bien*. Cette comédie-proverbe ne pouvait être mieux à sa place que dans ce petit cadre. Ces petites scènes sont tout à fait ce qu'il convient pour ce genre de pièces, où l'auteur en herbe peut se livrer à toutes les fantaisies de son imagination. Quoiqu'il ne nous paraisse pas très logique qu'une jeune fille bien élevée donne des rendez-vous, même à son cousin, ni que son honnête homme de père arrive justement chez le susdit chercher sa fille et se laisser extorquer son consentement, il fallait sans doute cette raison à l'auteur pour justifier son titre, le vrai, celui que nous *rétablissons*. Enfin, comme le public a trouvé tout cela très naturel et qu'il a vivement applaudi la gentille Mlle Gabrielle, MM. Fourmeau, Montboussin et l'auteur, nous voulons bien faire comme lui.

Nos compliments sincères à M. Pépin pour la naïveté naturelle avec laquelle il a détaillé sa chansonnette : *C'est elle qui me l'a dit*; à M. Schrader, dont l'agréable voix de basse a prêté ses accents sympathiques à l'exécution du *Fondeur de cloches;* à M. Daubresse, dans une chanson où la note patriotique, très sobre, produit un excellent effet; à M. Charles Marie, en gommeux dans ses deux désopilantes chansonnettes; à M. Fourmeau, qui a soupiré avec sentiment : *C'est demain qu'on marie Madeleine*, et à un jeune débutant dont nous ignorons le nom. L'exhibition du petit Zinosi, phénomène âgé de neuf ans, qui est venu débiter une chanson excentrique avec l'aplomb d'un vieux comique, et qui a soulevé des tempêtes de bravos, est une chose que nous nous garderons bien d'encourager, estimant qu'une fable de notre inimitable La Fontaine convient mieux dans la bouche d'un enfant de cet âge que les insanités du répertoire moderne.

La soirée s'est terminée par une opérette à laquelle M. Pochet a prêté le concours de son jeu fort intelligent, ainsi que Mlle Louise.

C. Sténio.

Le mardi 16 novembre avait lieu, dans la salle de l'Ermitage (Maison Hibert, 29, rue de Jussieu) la soirée donnée au bénéfice de notre camarade Alfred Desfossez, par l'*Union Parisienne*. Nous n'avons jamais assisté à une soirée aussi agréable. Tous les artistes qui se sont fait entendre ont su charmer l'auditoire.

Mlle Tardif a chanté avec gentillesse : *Valse maudite*. Mlle Aline Marpon, suivant son habitude du reste, a été on ne peut plus charmante; nous félicitons vivement la Société de posséder une chanteuse aussi agréable. M. Adrien Souchet, l'excellent camarade, a été désopilant, comme toujours. M. H. Karl s'est montré le fin comique que nous connaissons. citons encore MM. Quélin-Lebreton, Bonnet, Fabin; MM. Hébert, Huet, deux bons romanciers; MM. Léon Gouget et Letirand, deux fins diseurs, le premier, dans *Marceline*, le second, dans *la Grand'Mère*.

M. Léo Tostain, président de la Société, a fait avec adresse une improvisation poétique. Il a présidé cette soirée avec habileté; disons aussi qu'il était bien secondé par son vice-président, M. Quélin-Lebreton.

Le Grand-Père, drame en un acte, a été très bien joué par MM. Desfossez père et fils, M. Constant et Mlle Aline Marpon, nous ne félicitons personne en particulier, tous ont très bien été. Mlle Aline a chanté avec son frère le duo de *Garçon et Demoiselle d'honneur*, elle a su gagner une fois de plus les bravos du public, ainsi que son frère qui l'a bien secondé. M. Emile Vautravers, l'accompagnateur, a été, comme à son habitude, à la hauteur de sa tâche.

J'allais oublier le petit Paul, il mérite pourtant une première place.

Un Sociétaire.

Le mercredi 17 courant, le Cercle de l'Etoile, présidé par M. Banès, a donné sa représentation mensuelle avec grand éclat, dans la salle de l'Hôtel des Chambres syndicales, rue de Lancry.

Parmi les artistes qui ont le plus mérité les faveurs du public, il faut citer : Mlle Scriwaneck, dans *le Petit Clos du grand papa*; Mme Noblet, dans *l'Eclat de rire* et la *Pigeonne*; et Mme Boidin-Puisais, dans *la romance de Mignon* et *le grand air de la Juive*. Puis viennent MM. Maire, Raimond, Géo et Merville qui ont rivalisé dans leurs différents genres.

Mlles Marle et Malet qui faisaient leurs débuts nous ont paru trop impressionnées, pour que nous les appréciions sur une première audition.

Une pièce en un acte, *John* et *Jean*, a été parfaitement interprétée par Mlles Scriwaneck et Bertin.

L'espace nous manque pour citer encore quelques amateurs qui ont eu leur part de succès.

ALFRED BERTINOT.

Lyon. — Quand Paris chante, Lyon ne saurait se taire. A la Croix-Rousse, dans une salle du café Aubert, où les couleurs françaises ombragent les fronts rêveurs de Béranger et de Dupont, les *Joyeux Amis* donnent la parole à la Chanson. Charmante soirée dimanche : plus de 300 personnes. Madame Dangnin a dit avec âme le *Vin de la Moselle.* M. Ruault, avec les *Myrtes*, et M. Durand avec l'*Epicier-droguiste* ont fait, tour à tour ou rire ou pleurer. Mlle Marie a murmuré délicieusement : *Tout le long du Ruisseau.* MM. Colon, Roche, Latour ont fort bien interprété la romance moderne. *M. Chemin*, en a peu à faire pour passer au premier plan. M. Vollerin nous a montré follement *la Dent de la Sagesse.* — J'en passe. — Quand Aubert fils eût entonné la *Consolante*, de l'ami Caloin..., on s'en fut se coucher,

Les uns avec leur femme
Et les autres tout seuls.

Octave LEBESGUE.

La soirée offerte par la Lyre Bienfaisante au profit d'un de ses membres, M. La Goullieux, soldat de la classe 1880, a produit net, tous frais déduits, la somme de 118 fr. 75, qui a été remise en assemblée générale au bénéficiaire.

L'HARMONIE LA GAULOISE donnera, le samedi 27 novembre, son 6e bal annuel, dans les salons des *Sociétés Artistiques de Paris*, 23, faubourg du Temple.

Le samedi 4 décembre, dans la même salle, grand bal donné par la Muse Gauloise.

Enfin, toujours dans la même salle, 23, Faubourg du Temple, aura lieu le 18 Décembre le GRAND BAL offert à toutes les sociétés *Lyriques* et *Dramatiques* du département de la Seine par M. Orange, le nouveau propriétaire de cette établissement.

LA LYRE RÉPUBLICAINE, M. Duchenin, président, donnera une grande soirée le lundi 29 novembre, *Café du Globe*, 8, boulevard de Strasbourg ; nous en rendrons compte.

Samedi 4 décembre, à Tivoli-Vaux-Hall, 13e bal paré et travesti, donné par la Société lyrique *la Jeunesse artistique* (président Herbinet).

Ouverture des portes à minuit. La tenue noire est de rigueur.

LA LYRE AMICALE, M. Dupont président, donnera son banquet annuel suivi de bal à l'occasion de la Sainte-Cécile, le 4 décembre, dans les grands salons de M. Maurice, avenue de Saint-Mandé, 42, Paris.

CERCLE MUSSET, M. Durrieu président, grande soirée mensuelle, le samedi 4 décembre, *café du Globe*, 8, boulevard de Strasbourg.

Hôtel de l'Union des Chambres Syndicales
10, rue de Lancry, 10

Dimanche 5 décembre, à 7 1/2 du soir, 3e concert offert à ses membres honoraires, par la société chorale *Les Amis de la Seine*, dirigée par M. A. Aubry, avec le gracieux concours de Mlle SCRIWANECK, la vaillante et sympathique artiste, de Mlle Leclerc, du *théâtre de Milan*, de M. Savigny du *théâtre Lyrique*, de Mme Benoist, artiste pianiste, de M. Lautrevel, des *Folies-de-Belleville*, de MMlles Bertin et Desjardins, élèves de Mlle SCRIWANECK. Prix d'entrée, 1 franc 50 et 75 centimes.

La société chorale et lyrique LES ENFANTS DE LA SEINE, présidée par M. Cantarel, donnera son bal de Sainte-Cécile, dans son local, 20, rue Palestro, le samedi 11 décembre, à 11 heures du soir.

Nous publierons dans le prochain numéro la biographie et le portrait de Mlle Amiati, la sympathique artiste de l'Eldorado.

CHOSES & AUTRES

RÉSULTAT DU QUINZIÈME CONCOURS MENSUEL DE LA CHANSON

1er prix : *Petit à petit l'oiseau fait son nid*, de M. GABRIEL LEPRÉVOST (Londres).
2e prix : *Jeune Châtelaine et jeune Abbé*, de M. OCTAVE LEBESGUE (Lyon).
3e prix : *Comment qu' faut faire ?* de M. GEORGES GILLET (Paris).

Les CHANSONS DE JEUNESSE, par *Georges Baillet.* — Ce volume que nous avons annoncé vient de paraître.

Il est en vente chez l'éditeur BASSEREAU, 240, rue Saint-Martin, et à notre librairie, 18, rue Bonaparte. Prix 3 francs.

Nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

Le graveur Monin, dont de nombreuse expositions ont consacré le talent hors ligne, et dont les portraits gravés de Béranger, de Garibaldi et d'Emile de Girardin sont devenus si populaires, vient de graver un superbe portrait de Charles Vincent, d'une réelle valeur ; nous y reviendrons très prochainement.

Les titres et les tables pour la réunion, en un beau volume, des deux premières années de LA CHANSON, paraîtront fin décembre.

Le Directeur-Gérant : A. PATAY.
Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Cie, 6, rue Martel.

3e ANNEE. — N° 30. **10 CENTIMES.** 5 DÉCEMBRE 1880

LA CHANSON

Directeur-Administrateur
A. PATAY

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction
A. BERTINOT

Annonces, la ligne... 1 »
Réclames, — 2 »

La chanson, comme la baïonnette est une arme française.
J. CLARETIE.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............ 6 fr.
» six mois........... 3 »
Etranger, un an........... 8 »

SOMMAIRE :

GALERIE ARTISTIQUE : Mlle AMIATI

Pendant les dernières années de l'empire, la chansonnette comique tenait le haut du pavé et bénéficiait de l'engouement dont « la cour et la ville » s'étaient prises pour Thérésa.

Autres temps, autres chansons ! La *Femme à barbe* est devenue étoile de théâtre — étoile filante — mais, au lendemain de l'année terrible, une artiste s'est révélée, véritable chanteuse populaire celle-là, dans la saine acception du mot. Il fallait à la France vaincue non plus des flons-flons et des pasquinades, mais de viriles chansons ou de poétiques élégies, qui pussent bercer sa douleur ou réconforter sa foi patriotique. L'interprète de ces hymnes de deuil ou d'espoir fut Mlle Amiati et cela seul suffit à justifier la place que nous lui donnons aujourd'hui dans la galerie biographique de *La Chanson*.



Mlle Thérèse Amiati est née à Florence. La flamme du soleil italien brille dans ses yeux, toujours expressifs, et sa voix a gardé le vibrant écho musical de sa langue maternelle. Venue très jeune à Paris, Mlle Amiati n'était encore qu'une mignonne ouvrière, gagnant vaillamment le pain quotidien, qu'elle se sentait attirée déjà par la scène. Sans renoncer au métier qui la faisait vivre, elle parvint à débuter au petit théâtre Saint-Pierre, dont les revues de fin d'année étaient alors célèbres.

La jeune artiste, qui jouait alors sous le nom de ses parents d'adoption, chantait avec goût les quelques couplets dont était agrémenté son modeste rôle et elle quitta bientôt le théâtre Saint-Pierre pour le concert *Béranger* (situé boulevard des Filles-du-Calvaire), dont elle ne tarda pas à devenir l'étoile. Signalée au directeur de l'Eldorado par son professeur, Ludovic Benza, Mlle Amiati fut engagée au concert du boulevard de

Strasbourg, où elle débuta en juillet 1869... dans le genre dit *paysannerie*, si différent du genre où elle devait, deux ans après, conquérir la célébrité.

C'est en juillet 1871, lors de la réouverture de l'Eldorado, que Mlle Amiati créa sa première chanson patriotique. Le succès fut immense et grandit à chaque œuvre nouvelle. Plusieurs des chansons interprétées pendant cette période devinrent rapidement populaires, et quelques-unes d'entre elles : *le Maître d'école alsacien* (ingénieuse adaptation d'un touchant récit d'Alphonse Daudet), *Maudite soit la guerre*, *les Émigrants*, *le Blessé*, *l'Appel après le combat*, *une Tombe dans les blés*, etc , furent imprimées à plus de cent mille exemplaires.

La beauté correcte et grave de Mlle Amiati et l'accent dramatique sans emphase, qu'elle sait donner à chacune des compositions qu'elle interprète, ne sont pas seulement appréciés de l'auditoire de l'Eldorado, mais aussi du public plus blasé, plus difficile à émouvoir, des théâtres de genre. Fréquemment sollicitée de chanter au Palais-Royal, aux Variétés, au Vaudeville, dans des représentations à bénéfice, la *prima donna* de l'Eldorado n'y a pas été moins applaudie qu'au café-concert.

Sur la scène du boulevard de Strasbourg, Mlle Amiati compte presque autant de francs succès que de créations — et elle en a fait des centaines. C'est l'artiste préférée entre toutes, aussi la faveur dont elle est l'objet ne se manifeste-t-elle pas seulement dans les formes usitées : rappels, bouquets, couronnes ; témoin l'anecdote suivante :

Le héros du *Clairon* — ce court poème patriotique de Paul Déroulède popularisé par Mlle Amiati — est un clairon de zouaves. Or, un soir que la sympathique artiste interprétait ces strophes vibrantes, un jeune zouave d'Afrique, placé au premier rang des fauteuils d'orchestre, se faisait remarquer par l'exubérance — toute légitime, d'ailleurs — de son enthousiasme. Lorsque fut fini le dernier couplet, au bruit d'applaudissements enthousiastes, on vit tomber sur la scène, lancé de la salle, un objet de forme étrange. C'était sa calotte rouge que le zouave, en signe d'hommage, avait jeté aux pieds de la diva, tout comme une Madrilène aurait lancé son mouchoir au *torero* vainqueur. Mlle Amiati, très émue par cette marque spontanée de naïve admiration, voulut rendre elle-même au soldat d'Afrique son fez et le remercia très cordialement, avouant que l'envoi du plus splendide bouquet l'aurait moins touchée que ce morceau de drap rouge.

Le répertoire de Mlle Amiati n'est pas exclusivement composé de chansons patriotiques. Il compte également des chansons dramatiques, des mélodies, qui trouvent en la créatrice du *Clairon* une interprète énergique ou tendre, mais toujours excellente. Citons, parmi les plus populaires : *N' t'en vas pas Madeleine*, le *Bon temps*, *Amour-Folie*, le *Baiser des Adieux*, le *Petit Mendiant*, *l'Amour frileux*, *Valse maudite*, *la Fille de l'hôtesse*, etc.

Mlle Amiati, qui ne joue que rarement, a cependant créé plusieurs rôles : dans la *Sœur du Girondin*, *une Mauvaise connaissance* et dans les revues de fin d'année Elle compte également dans son répertoire plusieurs duos : les *Petits Ramoneurs*, *Avant la retraite*, *une Nuit à Venise* et la *Fiancée de Raguse*.

Telle est, esquissée à grands traits, la biographie de l'artiste de talent qui, depuis dix ans, personnifie la chanson française dans ce qu'elle a de plus noble et de plus élevé, et prête l'éloquence de sa voix charmeresse aux poètes de la patrie et de la République.

FERNAND MOVEL.

A CHARLES VINCENT

LE FLAMAND

Le soleil, des cieux profonds,
Sur mes blés et mes houblons,
Répand sa lumière blonde,
La bière est blonde,
Ma femme est blonde,
Mes dix-sept enfants sont blonds...
Je suis content d'être au monde !

En Flandre, tout près de Cambrai,
Je suis né, j'y vis, j'y mourrai.
J'ai l'appétit d'un bon curé
Et j'ai la soif de plusieurs chantres :
Mon ventre vaut bien quatre ventres.
Le soleil, etc.

Mon pas est sûr quoiqu'un peu lourd.
J'ai l'œil bon, je ne suis pas sourd ;
J'ignore les chagrins d'amour ;
La jaunisse m'est étrangère :
Comme une autruche je digère !
Le soleil, etc.

Je suis jouir de ma santé ;
Je n'ai jamais rien inventé ;
Mon sommeil n'est pas tourmenté.
De tabac ma pipe regorge
Et dans ma chope on sent bon l'orge.
Le soleil, etc.

Ma Louison, vivante tour,
Me semble encore faite au tour,
Je l'embrasserais tout le jour
S'il ne fallait remplir ma huche
Et vider ma blague et ma cruche.
Le soleil, etc.

Je sais plus d'un joyeux refrain ;
Je sais comment on moud le grain ;
Je sais ce que vaut mon terrain ;
De bien des gens je sais l'histoire ;
Mais par dessus tout je sais boire.
Le soleil, etc.

« Noé — dit le clerc mon voisin, —
« De Gambrinus est le cousin... »
Le houblon vaut donc le raisin
Et la bouteille est sœur jumelle
De mon cruchon, cette mamelle !

Le soleil, des cieux profonds,
Sur mes blés et mes houblons,
Répand sa lumière blonde ;
La bière est blonde,
Ma femme est blonde,
Mes dix-sept enfants sont blonds...
Je suis content d'être au monde.

LUCIEN ROULAND.

LE SECRET D'UNE HIRONDELLE

Romance

Ma petite hirondelle,
Avant de t'envoler
Vers ma brune infidèle,
Laisse-moi te parler :
Témoin de mes alarmes,
Lorsque tu la verras,
Ne lui dis pas mes larmes,
Oh ! ne les lui dis pas !

Pour elle toujours je soupire,
Tu le sais, mais c'est un secret.
Garde-toi bien de le lui dire,
La cruelle en rirait !

Ne lui dis pas, de grâce,
Loin des yeux indiscrets
Les heures que je passe
A contempler ses traits.
Cache-lui ma folie,
Cache-lui que toujours
Je la trouve jolie,
Et qu'elle est mes amours !

Pour elle, etc.

Ne lui dis pas, ma belle,
Que, pauvre abandonné,
Je n'ai conservé d'elle
Que ce bouquet fané.
Adieu, pars, ma chérie,
Garde bien ton secret ;
Mignonne, je t'en prie,
Pas un mot indiscret !

Avec le printemps, l'hirondelle
Revint et me tint ce discours :
« Ta Jeanne t'est toujours fidèle ;
Elle t'aime toujours ! »

L. GABILLAUD.

SEIZIÈME CONCOURS MENSUEL.

Ouvert du 20 Novembre au 20 Décembre

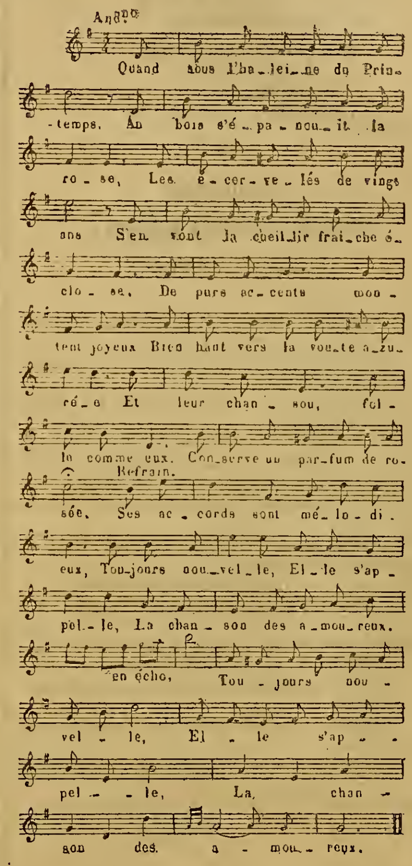
Nos abonnés seuls ont droit d'y prendre part, avec une chanson de six couplets au plus, avec ou sans refrain.

Nous publierons, en même temps que la pièce qui aura obtenu le 1er prix, une petite notice et le portrait de l'auteur, s'il y consent,

LA CHANSON DES AMOUREUX

BLUETTE

Paroles de Maxime Guy ; musique de Albert Flacière



C'est surtout près d'un vert bosquet,
Rempli de mystère et d'ombrage,
Que le promeneur indiscret
Peut surprendre ce doux ramage.
Quelquefois un bruit de baiser
Trahit le galant tête-à-tête ;
C'est Cupidon qui vient griser
La note que l'écho répète.

Ses accords sont mélodieux.
Toujours nouvelle
Elle s'appelle
La chanson des amoureux.

Chaque vers de cette chanson,
Vaut à lui seul un long poème.
Son rhythme trouble la raison ;
Chaque mot veut dire : Je t'aime !
On ne la chante bien qu'à deux,
Blottis au fond de la feuillée,
Alors que l'astre radieux,
Lui donne robe ensoleillée.

Ses accords sont mélodieux.
Toujours nouvelle,
Elle s'appelle
La chanson des amoureux.

TROISIÈME

GRAND CONCOURS POÉTIQUE

Du Journal *La Chanson*

Le Journal *La Chanson* fait appel à tous les poètes. Il met aujourd'hui au concours :

1° Un monologue *dans le genre actuel* en vers, de 160 vers au moins et 180 au plus.

Il sera décerné trois prix, et des mentions honorables, s'il y a lieu.

Les prix consisteront en diplômes spéciaux, paraphés par les membres du jury. Ces diplômes seront de dimensions calculées pour l'encadrement.

Les trois pièces primées seront, en outre, insérées dans le journal *La Chanson*.

De plus le premier prix publié à part dans une coquette édition illustrée, sera dit en public sur plusieurs de nos grandes scènes parisiennes.

Les pièces envoyées devront être inédites, non signées et accompagnées d'un pli cacheté contenant le nom et l'adresse de l'auteur et portant extérieurement le premier vers de la poésie présentée.

Le Concours, ouvert le 1er Décembre, sera clos fin février.

Nous publierons prochainement les noms des membres du jury.

Toutes les communications relatives au Concours doivent être adressées *franco* à M. A. Patay, directeur du journal *La Chanson*, rue Bonaparte, 18, à Paris.

Beaucoup de nos acheteurs au numéro se plaignent de ne pas trouver LA CHANSON dans leur quartier; nous les prions instamment de la réclamer chez tous les libraires, marchands de journaux et dans les kiosques. Souvent les marchands oublient de la mettre en étalage, ou les porteurs négligent d'en faire le dépôt; nous recommandons à tous ceux qui s'intéressent à LA CHANSON de la demander partout et de nous signaler les endroits où l'on aurait omis de la déposer.

LA CHANSON doit se trouver partout dès le samedi matin.

LES ROSATI D'ARRAS

Nos lecteurs connaissent déjà, de Maximilien Robespierre, trois couplets anodins intitulés *la Coupe vide*; nous devons à l'obligeance de M. Étienne Charavay le cliché ci-contre de la chanson complète du célèbre révolutionnaire. Ce document original provient des archives des *Rosati d'Arras*, société littéraire et bachique, dont nous allons résumer l'histoire.

Des jeunes gens réunis par l'amitié, le goût des vers, des roses et du vin, s'assemblèrent un jour dans un jardin d'Arras, pour déclamer, chanter et boire. A certain moment, un des assistants, fouillant dans ses grandes poches, en tira quantité de roses fraîchement cueillies. Ce fut le signal de madrigaux impromptus qu'on applaudit si chaleureusement qu'un poète s'écria : « Amis, qu'un jour si beau renaisse tous les ans, et qu'on l'appelle la *Fête des roses.* » Le vœu fut immédiatement pris en considération, et, de ce jour (12 juin 1778), la société des *Rosati* fut instituée.

Son but principal était l'étude de la *gaie science*, et les œuvres qu'on y présentait devaient contenir l'éloge de la rose, de la beauté, du vin et de l'amour. Les sociétaires officiaient devant les bustes de Chapelle, de La Fontaine et de Chaulieu. Les assemblées commençaient au printemps, à l'épanouissement des roses, et finissaient à l'automne, lorsque leur temps était passé.

La cérémonie de l'adoption n'était ni grave ni fatigante. Le candidat cueillait une rose, la respirait trois fois, l'attachait à sa boutonnière, et vidait d'un trait un verre de vin rosé à la santé des sociétaires passés, présents et futurs ; puis il recevait, avec l'accolade, un diplôme en vers auquel il répondait par des couplets.

Le *Berceau des Roses*, lieu de séances des *Rosati*, était situé hors des murs, dans un des faubourgs d'Arras. La liberté la plus entière, mais sans indécence, régnait parmi les membres de cette société qui se composait de magistrats, d'avocats, d'abbés, d'officiers du génie et de propriétaires de l'Artois : Le Gay, Hardouin, Bertin, l'abbé Roman, Charamond, Dubois de Fosseux, Dumény, vingt autres encore, parmi lesquels nous remarquons Carnot, capitaine du génie, ce même Carnot qui, sous la Convention, devait « organiser la victoire » en jetant quatorze armées sur nos frontières, et Maximilien de Robespierre, alors avocat. On ne se représente guère le terrible tribun se mêlant à la jeunesse dorée pour fêter l'amour et le vin sous un berceau de roses ; rien de plus authentiqne cependant que ce détail. Un de ses confrères en Apollon dépeignait ainsi sa manière de chanter :

Ah ! redoublez d'attention !
J'entend la voix de Robespierre,
Ce jeune émule d'Amphion
Attendrirait une panthère.

La société des *Rosati* disparut vers 1789. Le temps n'était plus à la poésie légère, mais à la prose mâle ; le *Berceau des Roses* fut naturellement abandonné pour le *Forum*.

L.-Henry Lecomte.

CURIOSITÉS DE LA CHANSON

Fac-simile d'une Chanson autographe de Maximilien Robespierre

LA COUPE VIDE

CHANSON A BOIRE

Air : Mon père était pot.

oh! dieux que vois-je mes amis?
un crime trop notoire
du nom charmant des rosatis
va donc flétrir la gloire?
o malheur affreux!
o scandale honteux!
j'ose le dire à peine;
pour vous j'en rougis,
pour moi j'en gémis..
ma couppe n'est pas pleine.

oh! vite donc, emplissez-la
de ce jus salutaire;
ou du dieu qui nous le donna
redoutez la colere.
oui, dans sa fureur,
son thyrse vengeur
s'en va briser mon verre;
bacchus de là haut,
à tout buveur d'eau
lance un regard sévère

sa main sur leurs front nébuleux
et sur leur face bleme,
en caractères odieux,
grave cet anathème.
voiez leur maintien,
leur triste entretien,
leur démarche timide,
tout leur air dit bien,
que, comme le mien,
leur verre est souvent vuide

o mes amis, tout buveur d'eau,
et vous pouvez m'en croire,
dans tous les tems, ne fut qu'un sot,
j'en atteste l'histoire.
ce sage effronté,
cynique vanté
me paroit bi
o le beau p.
d'aller se tapir,
au fond d'un tonneau vuide!

De Robespierre

Cette pièce intéressante faisait partie de la collection Benjamin Fillon, vendue récemment à l'hôtel Drouot par le ministère de M. Etienne Charavay, archiviste-expert, rue de Seine, 51.

CHRONIQUE DES CONCERTS

Eldorado. — *Coco Bel-Œil* tient l'affiche avec succès. Cette amusante pièce, jouée avec une verve inimitable par Perrin, Gaillard, Antony et Mme Louise Roland, comptera parmi les meilleures opérettes du répertoire de l'Eldorado.

Parmi les créations de la dernière semaine, signalons particulièrement *la Chanson d'autrefois*, interprétée par Mlle Amiati, et *Je l'suis*, dite ou plutôt jouée par Mathieu.

***

Scala. — Depuis quelque temps, ce concert est un de ceux qui nous fournissent le plus de chansonnettes nouvelles.

Samedi dernier, nous avons entendu huit créations: *La Lettre d'une demoiselle de province*, paroles de M. Hachin, musique de Darcier, détaillée par Mme Graindor; *Le Troisième dessous*, et *Vous n' me f'rez jamais croir' ça !* par M. Chaillier; *La Boulangère du faubourg Saint-Martin*, et *Qu'il fait donc soif*, par Bourgès; *Paysans, restez paysans*, par Mme Kaïser, et *Lisbeth*, par Mlle Marguerita.

Le Terrain neutre, une nouvelle opérette de M. Meyain, musique de M. Street, n'a pas été favorablement accueillie, malgré les efforts de MM. Bert, Brunet, Bérod et de Mlle Liovent qui étaient chargés de l'interprétation.

En revanche, *La Consigne est de ronfler*, jouée par MM. Derame, Bérod; Mme Heuzé et Mlle Blockette, a fait grand plaisir.

Sans Tambour ni Trompette est le titre définitif de la revue de fin d'année.

La danseuse anglaise engagée spécialement pour la revue est Mlle Patti.

***

Folies-Rambuteau. — La première représentation de la revue *Tournez la manivelle*, de MM. P. Lamarque et J. Boucheral, a eu lieu il y a quelques jours. L'administration ayant omis de nous adresser une invitation, nous n'en parlerons pas autrement.

MM. Rivoire, Deschamps, Bonnet; Mmes Fernande et Bomdon-Sivaldi, sont les artistes qui nous paraissent le plus mériter les applaudissement du public.

Terminons ce petit article en adressant nos remerciements au directeur des Folies-Rambuteau, pour la façon un peu cavalière avec laquelle il traite les journalistes qui ont l'honneur de se présenter dans son établissement.

***

Grand Concert Parisien. — La première représentation de la revue *Psit ! Psit ! Psit !* a eu lieu jeudi dernier. Les exigences de MM. les typographes, qui nous obligent à donner notre copie, à l'imprimerie, le mercredi au plus tard, nous forcent à remettre le compte rendu au prochain numéro.

***

Bijou-Concert. — Lors de l'ouverture de cet établissement, nous lui avons consacré un petit article encourageant, pensant que la troupe engagée n'était que provisoire et qu'elle serait remplacée petit à petit par des artistes qui, à défaut d'une grande renommée, auraient au moins quelque talent. Nous nous étions trompés, car depuis ce temps, les jours se sont succédé sans apporter d'améliorations sensibles. Nous ne voulons pas décrier les jeunes débutants de Bijou-Concert, mais nous sommes obligés d'avouer qu'ils ne sont pas suffisants pour tenir toute une soirée le public en haleine, car, à part Mme Sibelli et M. Gardel qui ont certaine valeur, le reste de la troupe est tout au plus capable de chanter en premier tour, dans des Concerts secondaires.

M. Chéret, qui est un homme intelligent, devrait pourtant bien comprendre que, pour fonder un Concert viable dans le quartier du faubourg Poissonnière il lui faut des artistes capables de rivaliser avec ceux de son voisin, l'Alcazar d'Hiver.

Nous lui conseillons, dans son intérêt, d'aviser au plus vite au renouvellement de sa troupe, car nous craignons qu'il ne soit déjà trop tard.

Alfred Bertinot.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Dimanche 21 novembre, les Amis de la Gaité de Montmartre donnaient, salle Pétrelle, 24, leur soirée intime.

Parmi les plus applaudis, je citerai, pour la partie comique, MM. Roussey (*débuts*), E. Pillot, Bertrand et M. Blanchot, qui s'est fait rappeler trois fois dans la nouvelle scie de Bourgès, *Mlle Clignancourt*, M. Beaux qui s'est distingué dans *Olympia*, M. Fauchet et enfin M. Pillot qui a bien détaillé *les Ingrats*.

Dans la partie sérieuse je me contenterai de citer MM. Bacot, Carton et Wexler.

Un bon point à M. E. Pacra fils, qui a chanté *Un air de Rameau* et a su empoigner son auditoire.

La soirée s'est terminée par l'amusante tragédie burlesque *La fille du Droguiste*, qui a été enlevée par MM. Bertrand, Bacot et Blanchot dans le rôle de Camomille.

La Société chorale et lyrique Les Enfants de la Seine, a donné le samedi 27 novembre, chez M. Tavernier aîné, à l'occasion de la Sainte-Cécile, son huitième banquet annuel, sous la présidence de M. Leconte, député de l'*Indre*.

Ce banquet où la plus franche gaîté n'a cessé de régner, fera certainement époque dans les annales de la Société. M. Leconte, avec le talent et la modestie que l'on lui connaît, a su tenir sous le charme de sa spirituelle conversation ses auditeurs qui dans un élan spontané lui ont offert la présidence d'honneur de la Société, que M. Leconte s'est empressé d'accepter avec une grâce charmante et pleine d'émotion. Lorsque M. Cantarel lui a présenté l'insigne de la Société, la salle croulait sous les applaudissements; après une courte allocution adressée

par M. Cantarel, président, à ses sociétaires leur rappelant les succès remporté par la Société dans les derniers concours, M. Leconte, dans un discours bien senti, a rappelé tout l'intérêt qu'il prend au développement et l'institution des sociétés lyriques. Puis comme tout finit par des chansons, M. Leconte a récité et chanté trois de ses meilleures compositions où l'esprit abonde; M. Cantarel a interprété une barcarole et une chansonnette composée par lui, avec un sentiment et une délicatesse exquise; puis est venu le tour des sociétaires parmi lesquels nous citerons M. Emmanuel Haas, comique inimitable dans le *Révérend père*; M. Jules Kock, dans *Mets ton bonnet Madeleine*; M. Perrot, dans *le Baiser à la Dame;* MM. Lebreton, pianiste de la Société, Mercier père et fils, Perrin, Masson, Creutznack, Dargaud et Lavazza.

En somme, la soirée s'est prolongée fort tard, car, à une heure du matin, on ne pensait guère à se lever de table, tant il est vrai de dire que le temps passe vite quand l'on est en si bonne société. Enfin, l'on s'est quitté à regret espérant se revoir le plus tôt possible.

Ne terminons pas sans accorder encore une bonne note (et elles sont nombreuses), à M. Cantarel l'infatigable président, pour l'organisation de cette fête qui laissera dans le cœur des assistants de bien doux souvenirs. UN INVITÉ.

Dimanche, 28 novembre, a eu lieu le banquet de Sainte Cécile, donné par la fanfare « *la Sirène* » sous la présidence de M. Peny, officier d'instruction publique et professeur des écoles de la ville.

Au dessert, plusieurs discours ont été prononcés, par MM. Peny, Monpoix, président de la Société; Corbin, vice-président et Levasseur, l'intelligent directeur de la fanfare.

Un concert improvisé terminait cette fête intime. Nous avons eu la satisfaction d'applaudir M. Maire, artiste consciencieux, doué d'une merveilleuse mémoire et que nous espérons bientôt voir sur la scène d'un de nos grands concerts, MM. Paget, Poux, Naudin, Aspès et Herbelin, qui ont su faire plaisir.

Un reproche pour son mutisme à l'*ami Boivin.*

Nous avons surtout remarqué à cette fête, un artiste musicien distingué, M. Paul Stremblel, encore inconnu a Paris, mais qui a obtenu à Orléans, par son incontestable talent, une réputation justement méritée. G. LEMAITRE.

La soirée donnée le 29 novembre par la *Lyre républicaine* a été très belle. Nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

AVIS IMPORTANT

Nous prévenons nos abonnés retardataires, qui ne nous ont pas encore fait parvenir, le montant de leur réabonnement, et qui ont gardé les numéros de Novembre que nous faisons toucher par la poste le montant de l'abonnement.

Nous recevons des réclamations, constatant des irrégularités dans la distribution de notre journal. Nous ne saurions trop recommander à nos abonnés d'adresser directement leurs réclamations à M. Cochery, ministre des postes et des télégraphes, à Paris. (Écrire sans affranchir)

AUX AUTEURS ET COMPOSITEURS DE MUSIQUE

Nous recevons depuis longtemps de nombreuses lettres nous priant de vouloir bien nous charger d'éditer, *pour le compte des auteurs*, soit en grand format piano, soit en petit format guitare ou même en cahier populaire.

Nous cédons aux demandes qui nous ont été faites en mettant à la disposition des auteurs nos relations commerciales. Nous répondrons à toute demande de renseignements à laquelle sera joint un timbre-poste. Nous prions nos correspondants, pour simplifier notre travail, de nous dire clairement *l'édition* qu'ils désirent, *grand format piano*, avec ou sans gravure; *petit format guitare* avec ou sans gravure.

Nous préparons pour paraître *en janvier* des cahiers de chansons à 10 *centimes*. Nous prions les auteurs qui voudraient y collaborer de nous envoyer des chansons *de suite* pour être soumises au comité d'examen. Les auteurs seront avertis de celles qui seront reçues pour être publiées aux conditions suivantes: envoyer le montant de *cent exemplaires* qu'ils recevront aussitôt parus (soit dix francs). C'est de la publicité gratuite, puisque l'auteur est remboursé en exemplaires. Ces cahiers sont appelés, croyons-nous, à un grand tirage. Chaque livraison renfermera une chanson à *succès connue*, une chanson avec *musique*, trois ou quatre chansons *inédites*, et le *portrait* d'un chansonnier ou compositeur populaire.

Nous nous chargeons également de la publication de volumes ou brochures pour le compte des auteurs, quel que soit le genre de l'œuvre, après lecture bien entendu. A. P.

CHOSES & AUTRES

M. Legouvé, de l'Académie française, a publié, dans le journal *le Temps*, du mercredi 24 novembre, une étude intitulée : *Une chanson de Béranger* : JACQUES. Nous la recommandons à tous les détracteurs de Béranger. Avis à celui qui a signé le *Pied qui r'mue*. Nous espérons que ce travail consciencieux et si intéressant sera bientôt réuni en brochure.

Lundi 6 décembre, 23, faubourg du Temple, ancienne salle de l'Alhambra, grande soirée au bénéfice de VICTOR, bien connu de toutes les Sociétés lyriques, avec le concours d'artistes des concerts et des sociétés lyriques.

Le 8 décembre, inauguration d'une nouvelle Société lyrique et dramatique : *les Violoneux*. Cette soirée aura lieu dans l'ancienne salle de l'Alhambra, 23, faubourg du Temple, avec le concours d'une *harmonie* dont le nom nous échappe, et de la chorale l'*Abeille*. Des soirées auront lieu tous les mercredis, 23, faubourg du Temple, salle du premier.

La Société lyrique les *Amis de Béranger*, dont le siége social est au café *Hollandais* au Palais-Royal, donnera, dimanche 11 décembre, un bal, salle du *Grand-Orient*, 16, rue Cadet. On trouve des cartes d'invitation aux bureaux du journal *La Chanson*.

Très prochainement la réouverture de la Société lyrique et dramatique *l'Escholier*, présidée par M. Gouget, salle de *l'Hermitage*, 29, rue de Jussieu.

Samedi 11 décembre aura lieu, au *Concert de la Pépinière*, le bénéfice annuel de M. Émile Durafour, artiste et régisseur de cet établissement.

Dimanche 12 décembre, grande matinée à 1 heure précise, ancienne salle de l'Alhambra, 23, faubourg du Temple, donnée par Les Gais Momusiens, présidés par M. Leroux, au bénéfice de la veuve d'un sociétaire. La bénéficiaire est des plus intéressantes ; elle est digne d'intérêt et de plus elle a trois enfants.

Prêteront leur concours à cette bonne œuvre :

MM. J.-B. Collignon, compositeur; Adrien Souchet, Chapignie, Karl, Francfort, Victor, etc., etc.; Mlles Vanina Valette, Jeanne et Emma; Mmes Trottin, Déchamps, Bariot et Fayolle des *Gais Momusiens* ; MM. Métivet, Panckoucke, Mock, Charles, Poudra, etc., etc.

La Femme qui se grise, vaudeville en un acte, sera joué par Mme Achenay; MM. Métivet, Panckoucke et Alfred.

Piccolet, comédie-vaudeville, sera interprété par Mmes Deschamps, Achenay; MM. Lefèvre, Alfred, Charles.

Le piano sera tenu par M. Marcus.

Prix des places : 1 fr., 75 c. et 50 c.

Au premier jour, le journal *La Chanson* commencera la publication d'une série d'articles intitulés

L'HISTOIRE
DES
SOCIÉTÉS LYRIQUES PARISIENNES
d'après des documents puisés aux archives desdites Sociétés
PAR
JULES JOUY & AUGUSTE GOUTS

PUBLICATIONS DE LA LIBRAIRIE A. PATAY

(18, rue Bonaparte 18).

Les Abeilles, *chanson*. Paroles de Georges Baillet Musique de Mme Anais Brianny. Avec gravures, grand format et accompagnement de piano, net.......... 1 »
Petit format, avec gravure, net .... » 30

L'Album des Dames, par Mme Juliette Mancelière, cahier de chansons à . 10 cent.

Etes-vous comme moi ? *chanson*. Paroles de L.-Henry Lecomte, Musique de Jules Raux, grand format, avec accompagnement de piano, et gravure, net.. 1 »
Petit format, avec gravure, net............ » 30
Créée à l'Eldorado par Velly. *cette bonne chanson fait en ce moment le tour des Concerts.*

La Fête de la France. Paroles de J.-B. Robinot, Musique de Jules Raux, petit format aux *couleurs nationales*, net.. » 20

France, hymne de la Paix. *Chant national*. Paroles de L. Sarrade, Musique de Ben-Tayoux, avec gravure grand format, accompagnement de piano, net..... 1 »
Petit format avec gravure, net.............. » 30

L'Hiver, *romance*. Paroles de Fauché, Musique de Raguey, petit format sans gravure, net........... » 20

J'en Raffole, paroles et musique de Jules Raux. Petit format avec accompagnement de piano et gravure, net.. » 50

Minou ! *chanson féline*. Paroles et musique de Jules Raux, grand format avec gravure et accompagnement de piano, net.. 1 »
Petit format avec gravure, net.............. » 30

La Muse de la Chanson. Paroles de Claudius Malbet Musique de Ch. Marié. Grand format avec accompagnement de piano, sans gravure, net................. » 50

Ne chantez plus la Marseillaise, *chanson patriotique*. Paroles de Jules Célès. Musique de Louis Caloin. Grand format avec accompagnement de piano et gravure, net.. 1 »
Petit format avec gravure, net .... » 30

Paix et Travail. Paroles de Eugène Imbert, Musique de Jules Raux. Grand format avec accompagnement de piano, sans gravure, net........................... » 50

Les Petites Mains de ma Mie, *chanson*. Paroles de J. Jouy, Musique de Paul Henrion. Grand format, avec accompagnement de piano et gravure, net........ 1 »
Petit format avec gravure, net............. » 30
Cette chanson vient d'être créée au Concert du XIXe SIÈCLE *par Debailleul, elle est déjà interprétée dans plusieurs concerts et dans beaucoup de sociétés lyriques.*

Quand t'auras des Moustaches. Paroles de Claudius Malbet, Musique de Mathilde Fraiquin. Grand format avec accompagnement, sans gravure......... » 50

Le Vieux Buveur de vin, *chanson*. Paroles de Brugière, Musique de Jules Raux. Grand format avec accompagnement de piano, petit format avec gravure, net.. » 50
Cette chanson vient d'être chantée avec succès dans plusieurs concerts parisiens.

V'la c'que c'est qu'un enterr'ment, *tableau populaire*, paroles d'Eugène Imbert, musique de Dauvergne. Petit format avec gravure et accompagnement de J. Raux » 50

Vous, *valse chantée*, par L. P., officier de cavalerie. Grand format, avec accompagnement de piano, net 1 «

Toutes ces publications seront envoyées franco dans toute la France à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie, accompagnée de timbres-poste pour les demandes au-dessous de 2 francs ou d'un mandat-poste à partir de cette somme.

Le Propriétaire-Gérant : A. PATAY.

Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Cie, 6, rue Martel.

3e ANNEE. — N° 31. **10** CENTIMES. 12 DÉCEMBRE 1880

LA CHANSON

Directeur-Administrateur
A. PATAY

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE

ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction
A. BERTINOT

Annonces, la ligne... 1 »
Réclames, — 2 »

La chanson, comme la baïonnette est une arme française.
J. CLARETIE.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............ 6 fr.
» six mois.......... 3 »
Etranger, un an........... 8 »

SOMMAIRE :

GALERIE DES CHANSONNIERS : Émile DURAFOUR



Voilà certes une physionomie originale et bien faite pour tenter la plume d'un biographe. Chansonnier, auteur dramatique, artiste, Durafour, sous ces aspects divers, mérite une attention particulière. Sa vie, sorte de *Roman Comique*, est une démonstration intéressante de ce que peut aujourd'hui l'intelligence servie par une ferme volonté.

Durafour (Louis dit Emile), est né à Belfort, le 27 avril 1832. Jusqu'à l'âge de vingt ans, il fut clown, gymnaste et écuyer dans un cirque dirigé par son père. C'est à Lyon, en 1852, qu'il abandonna sa profession périlleuse pour se livrer à l'art dramatique. On le vit débuter à la Guillotière, dans un théâtre provisoire qui représentait des mélodrames militaires ; il y était à la fois acteur, régisseur, auteur, au besoin même chanteur comique. A cette époque remonte sa première chanson, l'*Amoureux d'Auvergne*, dont Charles Pourny fit la musique. Deux ans plus tard, on le retrouve à la Croix Rousse dans une autre salle, toujours provisoire. Le directeur privilégié des théâtres de Lyon prélevait le tiers des recettes brutes de son modeste concurrent et lui défendait de jouer aucune des œuvres faisant partie du répertoire dramatique. Ces entraves ne firent que stimuler le zèle de Durafour ; il composa des pièces, non-seulement pour son théâtre, mais encore pour les *Bouffes Lyonnais*, et ces pièces, par parenthèse, furent créées par des artistes qui, depuis, ont fait leur chemin : Dupin, des Variétés, Perrin, de l'Eldorado, Hamilton, etc.

Il est peu de Lyonnais qui ne connaissent les chansons composées alors par Durafour : *Hommage à Béranger*, *Ficelle*, *la Mère Tra la la*, *le Chevalier de Plume-au-Vent*, *le Zouave lyonnais*, *le Vieux Défenseur*, *Adieu Fifine et Zoé*, *le*

Fusilier Merluchon, *le Chant des Alliés*, *le Pain*, *les Regrets de Cocassier*; toutes se font remarquer par la bonne humeur et la verve, toutes devinrent promptement populaires.

Il manquait à Durafour le baptême parisien. Le 14 juillet 1860, il débutait au théâtre Beaumarchais dans *André le Saltimbanque*, drame de sa composition, dont la réussite fut complète. — « Je ne dirai pas, écrivait Jules Prével dans le *Figaro* du lendemain, que Durafour, auteur, a été plus applaudi que Durafour gymnaste ou Durafour acteur, je me bornerai tout simplement à dire que les trois Durafour sont curieux à voir et à entendre. » Le public ratifia ce jugement, car la pièce, en dépit de chaleurs caniculaires, eut un nombre de représentations considérable.

Encouragé par le suffrage de notabilités comme Dennery, Roger de Beauvoir, Lambert-Thiboust et autres, Emile Durafour eût pu poursuivre avec avantage la carrière d'auteur dramatique; mais il était déjà père de famille et dut s'enquérir avant tout du pain quotidien. Il traita donc avec plusieurs directeurs de province chez lesquels il alla donner des représentations de son drame. En 1863, il revenait à Paris et ouvrait avec son père le théâtre de la rue de Flandre, d'abord simple construction en planches, bientôt agrandi et édifié comme il est de nos jours. Ayant sollicité l'autorisation d'adjoindre quelques chansonnettes au répertoire courant, Durafour se la vit accorder à la condition que « lesdites chansonnettes auraient M. Durafour pour auteur et seraient chantées par lui devant le rideau. » Cette clause n'était pas faite pour embarrasser notre héros, mais il nous a paru bon de la relever afin de préciser le degré de liberté que l'empire accordait aux entreprises artistiques.

Déçu dans ses légitimes espérances, Durafour dut quitter un jour le théâtre de la Villette, pour entrer au concert. Il débuta comme chanteur comique au *Café du Géant*, puis au *Cheval Blanc*, où il créa *Deux beautés d'autrefois* et le *Talisman du père François*, saynètes de lui qui ont fait leur tour de France. Après avoir paru à l'*Alcazar d'été* de Paris et au *Casino* de Bruxelles, il se montra régisseur habile au *Concert de l'Horloge* où il fut, pendant deux saisons, chargé spécialement de diriger la partie artistique. Il tint le même emploi à Lille, aux *Bouffes du Nord* (direction Blanc); enfin, à son retour à Paris (1872) la direction du *Concert de la Pépinière* traita avec lui comme régisseur, artiste et metteur en scène, traité que les nouveaux directeurs de cet établissement, MM. Roger et Dutilloy, se sont empressés de renouveler à des conditions très brillantes.

Comme artiste, Emile Durafour appartient à cette école excellente qui provoque le franc rire sans exagération de voix ni de pantomime. Comme régisseur, ce n'est évidemment pas l'expérience qui lui manque; il a fait ses preuves depuis nombre d'années et en mille circonstances. Ayant su se créer de très belles relations, il les met volontiers, ainsi que son talent d'organisateur, au service des « monteurs de parties ». Nous ne saurions, pour notre part, oublier la grâce parfaite et le dévouement absolu avec lequel il dirigea, au théâtre du Château-d'Eau, l'exécution du programme de *la Chanson*, lors de la matinée donnée par notre journal en l'honneur de Béranger.

Le catalogue chansonnier de Durafour est considérable. Il comprend plus de deux cents romances, scènes comiques ou chansonnettes fort appréciées du public. Nous citerons, parmi les plus récentes: *Pétronille*, *la Menteuse*, *les Femmes de Pontoise*, *la Famille à Camille*, *la Saint-Crépin*, *la Vénus au Champagne*, *Faudrait pas la r'commencer*, *Mon Foulard*, *J'suis pas fâché d'y avoir dit ça*. Toutes, à des titres différents, ont obtenu de réels succès. Ses collaborateurs musiciens sont: Darcier, Paul Henrion, Renard, Paul Blaquière, Victor Robillard, L. C. Desormes, Ch. Hubans, Wachs, Jules Javelot, Frédéric Barbier, Charles Pourny, Ludovic Benza, Lucien Collin, Emile David, Dubost, Batifort, Ouvier, Vandenesse, Joly, Martin, Bougnol, Jandard et Lonati.

Nous avons donné les titres de deux saynettes écrites par Durafour; il faut y ajouter: *Milord et Danseuse*, *les Fiancés de Saint-Flour*, *les Deux Invalides*, *les Amoureux de Jeannette*, *les Marchands de complaintes*, *les Virtuoses de Gonesse*, *l'Amour et l'Appétit*, *les Epoux Bonneau*, *Un Bénéficiaire dans l'embarras* (en collaboration avec L. Quentin), l'*Amour par correspondance* (avec E. Baillet), *Un amour de ménage*, *Deux Piliers de cabaret*, œuvres amusantes et très scéniques. Enfin, indépendamment de son drame de début, il a donné, aux Délassements, *le Cabaret de Louison*, et récemment, à l'Athénée-Comique, *Tous Toqués!* et *le Déjeuner de Lise* (avec Félix Savard); toutes ces pièces ont dépassé le chiffre de cent représentations.

La bonne humeur et le caractère aimable de Durafour lui ont ouvert l'accès de diverses sociétés littéraires ou chantantes; il est membre de la *Lice Chansonnière* depuis 1876, et convive assidu des *Artistes Lyonnais*, du *Bon Bock*, des *Pierrots*, des *Va-de-bon-cœur*, etc. Il y interprète d'ordinaire, avec un talent réel, ses productions chansonnières; mais son objectif sérieux est aujourd'hui le théâtre. Il travaille en ce moment à des pièces en plusieurs actes qui ne tarderont pas à voir le feu de la rampe, et dont nous souhaitons sincèrement la réussite.

La plupart des chansons de Durafour, composées spécialement pour le concert, brillent par l'habileté de l'agencement plus que par l'élégance du style; quand il le veut pourtant, l'auteur sait revêtir sa pensée d'une forme littéraire. Nous offrons à nos lecteurs, comme spécimens des deux manières d'Emile Durafour, deux chansons d'allure différente et dont la vogue n'est pas épuisée. Elles ont été mises en musique, avec un double bonheur, par le sympathique compositeur Désormes. Durafour est là avec sa bonhomie un peu narquoise, sa rondeur, son rire honnête et communicatif, toutes les qualités enfin qui lui ont valu du renom dans le passé, et lui assurent de nombreux succès dans l'avenir.

L. Henry Lecomte

A mon ami ALFRED LECONTE
Député de l'Indre.

QUAND ON A BIEN VÉCU

Paroles de EMILE DURAFOUR

Musique de L.-C. DESORMES (1)

Créée par l'Auteur au Théâtre du Château-d'Eau et par Philibert CRÉTOT au Concert de la Pépinière.

—

Buvons, amis, la gaité nous convie,
Plus je vieillis, plus je suis convaincu
Que sans regret je quitterai la vie :
On peut mourir quand on a bien vécu !

Je n'ai jamais couru la pretentaine,
On dit de moi : « Voyez le beau vieillard ! »
J'ai crânement passé la soixantaine,
Je suis encor on ne peut plus gaillard.
Les cheveux blancs ne me chagrinent guère,
De mes soucis je fus toujours vainqueur,
Je suis joyeux comme j'étais naguère :
On n'a vraiment que l'âge de son cœur :

Buvons, amis, etc.

Je suis encor une bonne fourchette,
J'aime avant tout un excellent dîner ;
Je ris, je bois, mais jamais en cachette !
Quand on vit bien, pourquoi se chagriner ?
Il fut un temps où j'adorais la danse,
On m'admirait les nuits de carnaval ;
Mais aujourd'hui, cédant à la prudence,
Je me tiens mieux à table qu'à cheval.

Buvons, amis, etc.

J'étais jadis un fort joli jeune homme,
Ne riez pas — je dis la vérité ;
Vrai boute-en-train, je possédais en somme
Tout ce qu'il faut pour plaire à la beauté.
On m'appelait l'enfant chéri des femmes,
Quel temps heureux que celui des amours !
Je suis bien vieux, et cependant, mesdames,
Je le sens là... je vous aime toujours !

Buvons, amis, etc.

Je n'aime pas à me montrer sévère,
Un franc buveur doit être généreux ;
J'aime à chanter en contemplant mon verre.
Lorsque je bois, je me sens plus heureux.
Je vis le jour au sein de la Bourgogne,
Mon biberon fut un grand gobelet ;
Aussi chacun peut lire sur ma trogne
Que j'ai tété plus de vin que de lait !

Buvons, amis, etc.

J'ai de tout temps blâmé le chauvinisme ;
Ne songeons plus à de sanglants succès ;
Pénétrons-nous de ce patriotisme
Qui fait honneur au sentiment français.
Serrons nos rangs, combattons l'ignorance,
Prouvons enfin que vouloir, c'est pouvoir ;
Place au progrès ! travaillons pour la France !
Unissons-nous, tel est notre devoir !

Buvons, amis, la gaité nous convie,
Plus je vieillis, plus je suis convaincu
Que sans regret je quitterai la vie :
On peut mourir quand on a bien vécu.

(1) La musique avec accompagnement se trouve chez Labbé, éditeur, 32, rue Notre-Dame-de-Nazareth.

A mon ami JACQUES ROUSSET

AU LAPIN COURONNÉ

CHANSONNETTE

Paroles de EMILE DURAFOUR

Musique de L. C. DESORMES (1).

Créée par BOURGÈS à la Scala et par CAUDIEUX au Concert de la Pépinière.

—

De ce cabaret la patronne,
A ses clients donne l'entrain,
Sans hésiter cette luronne
Entonne un bachique refrain.
Jamais de châteaux en Espagne,
Dans ce cabaret de Montreuil ;
Si l'on y fête l'Argenteuil,
On y méprise le Champagne.

Au cabaret du lapin couronné,
On rigole,
Batifole,
Tout est parfait, tout est bien ordonné,
Au cabaret du lapin couronné.

Quand au patron c'est un bon homme,
Un estimable marmiton,
Qui se fait peu de bile en somme,
Et se rit du quand-dira-t-on ;
Grand buveur, mais petit de taille,
On le sermonnerait en vain,
Du vin, du vin, toujours du vin,
Il a pour ventre une futaille !

Au cabaret, etc.

La servante aimable, mignonne,
Ayant tout au plus dix-huit ans,
Est une blonde Bourguignonne,
Fraîche comme un jour de printemps.
Elle se nomme Mariette,
C'est à qui sera son vainqueur ;
Aussi chacun boit de bon cœur,
Aux jolis yeux de la fillette !

Au cabaret, etc.

On n'y fait pas de politique,
Le dieu Bacchus est seul en jeu ;
On aime mieux et c'est pratique :
Se *grisoter* de petit bleu !
Abusant du jus délectable,
Dans ce temple des *Balochards*,
On voit souvent de gais pochards
Glisser gentiment sous la table !

Au cabaret, etc.

Les rigoleurs ont carte blanche
En dépit de plus d'un rageur,
On peut y pincer le dimanche,
Le pas du coucou tapageur.
Que de joyeuses ritournelles !
On ne voit que des gens heureux.
Là, les timides amoureux
Trouvent de discrètes tonnelles.

Au cabaret, etc.

Entre nous, la cabaretière
N'est pas folle de son époux,
Qui durant la journée entière
La néglige pour les gloux gloux.
Il dit que soupirer, c'est bête ;
Mais sans vouloir lui faire affront,
Pour peu qu'on observe son front
On voit... ce qu'il a sur la tête !

Au cabaret, etc.

Malheur au gredin qui s'avise
De critiquer le *Picolo*,
Les buveurs ont pris pour devise :
Honte à celui qui boit de l'eau !
A bas les fontaines Wallace !
Si plus d'un nez est culotté,
N'allez pas croire en vérité :
Que c'est de sucer de la glace !

Au cabaret du lapin couronné,
On rigole,
Batifole,
Tout est parfait tout est bien ordonné,
Au cabaret du lapin couronné.

SOCIÉTÉ LYRIQUE ET LITTÉRAIRE DU CAVEAU

Banquet du 3 décembre 1880.

La femme aimée, après un peu d'absence, semble plus belle et plus chère. En est-il ainsi du Caveau, ou bien la fin de l'année, en lui inspirant le chant du cygne, double-t-elle son inspiration ? Toujours est-il que le banquet de vendredi était un des plus brillants et des plus animés auxquels j'aie assisté.

Et cependant le terrible article 9 du règlement, article dont Grangé a célébré avec tant d'esprit la remise en vigueur, et qui tend à transformer en vestales, feu compris, tous les membres du Caveau, a bien manqué, dès le début, de recevoir une anicroche. Jullien ne s'avise-t-il pas de chanter le *Dieu Cupidon* sur l'air de Toto Carabo ? Entendez-vous le singulier refrain ?

La *Certitude*, de Mouton-Dufraisse, la *Gaudriole*, de Guérin, et surtout les *Opinions du p' tit Polyte*, de Piesse, et le *Mazeppa*, de Petit, sont bien dans la note moderne et parisienne. C'est pris sur le vif et comme à l'emporte-pièce.

Fouache, qui est un des anciens du Caveau, n'abandonne pas la chanson-proverbe : *A l'œuvre on connaît l'artisan*, c'est son refrain, et je le lui renvoie en guise d'éloge. Fénée refait, dans un genre moins faubourien, la *Maison Tranquille*, de Colmance, et trouve des détails comique et nouveaux pour son *Heureux Locataire.*

Maintenant, qui mettra d'accord Vincent et Fuchs? Le premier chante l'*Eau de Jouvence* et prétend que nous ne sommes pas vieux,

Tant que nos cœurs n'ont pas de rides ;

l'autre s'écrie, après Lesueur : *Je ne veux pas rajeunir*. Peut-être ont-ils raison tous les deux.

Les *Baisers*, de Duvelleroy fils, promettent un chansonnier ; ils ont de l'émotion et une jolie forme.

La partie plus particulièrement poétique de la soirée a eu pour interprètes Liorat, coutumier du fait, Bourdelin, dont la lyre a plus d'une corde, et Lionnet. Les *Marronniers de Versailles*, souvenir légendaire du siècle du grand roi, comme on dit encore, nous représentent les solitudes du parc peuplées, la nuit, des fantômes du passé. Le poète croit retrouver sur le sable la trace du manteau royal : je ne crois pas qu'il fût assez long pour traîner. Dans *Près du Foyer*, Bourdelin retrace des tableaux de famille :

Toute vendange a des grappes amères,

dit-il en soupirant, mais le *home* console de tout.

Lionnet s'est prodigué, à la grande joie du cénacle. Du Glatigny, du Nadaud, du Lionnet, poésie et musique : un vrai régal. Avec cela une diction que peu d'artistes possèdent. Ç'a été le bouquet de la soirée.

N'oublions pas, pour citer un calembour du crû, la chanson d'un visiteur intitulée *Mon Voisin*. Comment se fait-il, a dit un auditeur, qu'un poète qui chante si bien le *Père Lachaise* ne soit pas du *Caveau* ?

EUG. IMBERT.

LE CAVEAU VERVIÉTOIS

Soirée du 30 novembre.

Cette Société, fondée sur des bases peu connues ailleurs, doit sa grande vitalité à son système de critique mutuelle. Chaque pièce de vers ou de prose produite par un de ses membres, est confiée à un collègue qui en recherche les défauts, les points faibles et en fait la critique, sans jamais toucher aux opinions énoncées. C'est donc une école littéraire dont tous les membres profitent, car les critiques sont lues en séance et forment la partie la plus appréciée et la plus intéressante de l'ordre du jour. Disons, en outre que, jusqu'à présent, depuis un peu plus de deux ans d'existence, le *Caveau Verviétois* n'a encore reçu que des critiques très convenables, quoique justes, et dont les poètes n'ont pu se blesser; que de 10 membres fondateurs le nombre est arrivé maintenant à 185 membres auteurs et auditeurs, et enfin, qu'il a reçu l'appui du gouvernement belge et de la régie verviétoise, par des subsides d'une certaine importance.

Mais nous sommes bien loin de la soirée du 30 novembre. Cette séance a commencé par l'admission de nombreux membres, puis a été continuée par la discussion de questions d'un intérêt général. Le *Caveau* a décidé, en outre, d'admettre à sa prochaine réunion les dames et parentes des membres. Ce ne sera pas une fête proprement dite, mais une séance ordinaire à laquelle les dames assisteront. Après la lecture de critiques savantes et pour la plupart instructives, M. Bonhomme, le poète wallon aimé, a lu une gentille pièce de vers : *A l'mémoër du s'camarande Henri Leroy;* le zélé et sympathique président K. Grün a déclamé une poésie : *Mes adieux à Stoumont*, écrite avec la science qu'on lui connaît et sous l'empire d'une verve qu'activaient encore des souvenirs d'excursionniste botaniste enragé; M. Raxhon a déclamé une *poésie wallonne*, empreinte d'une mâle énergie, et M. Petit, petit de taille et de nom, mais grand de talent, a attendri dans une *Berceuse* wallonne.

« *Ma première cause* » était le titre d'une pièce en prose, la dernière du programme, déclamée avec conviction par un tout jeune avocat à lunettes, ami de tous et vice-président par-dessus le marché.

Quelle gaîté il a suscitée et aussi quels applaudissements.

Ces différents travaux recevront leur critique à la prochaine réunion.

La séance est levée à onze heures.

Mais, ce n'était pas tout, une séance officieuse a suivi l'officielle et chanteurs et déclamateurs, les Xhoffer, les Gens, les Pire, etc., se sont précipités à l'envie à la tribune pour compléter une soirée pleine de charme qui a dû, à regret, se terminer bien avant dans la nuit car hélas, les plus belles choses ont leur fin.

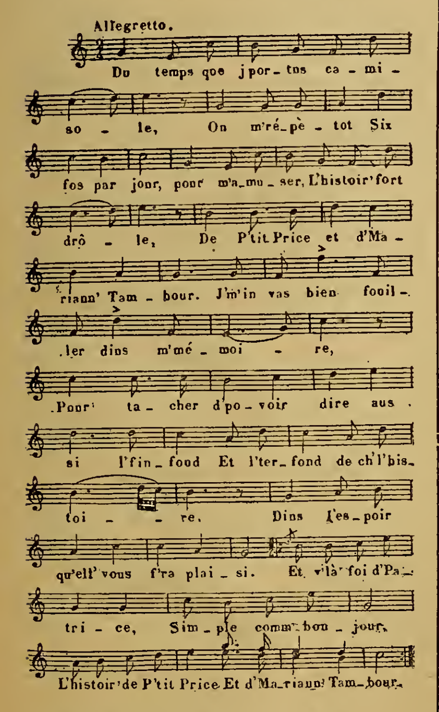
XX***, correspondant du journal la *Chanson.*

CURIOSITÉS DE LA CHANSON

HISTOIRE
DE P'TIT-PRICE ET D'MARIANN'-TAMBOUR

CHANSON LILLOISE

Paroles et musique de Desrousseaux (*)



Presque à l' même heur', Price et Marianne,
Au monde, ont v' nu, dins l' mêm' mason.
Il' on' eu les poquette' insenne,
Insenne ont fait leu communion ;
Infin, ch' marmouzet, cheull' marmotte,
A quinze ans s'intindott'nt si bien,
Qu'on n' veyot jamais l'un sans l'aute.
Ch'étot comm' Saint-Roch et sin quieu.

Et v'là, foi, etc.

Tous les dimanche' à *La Funquée*,
(Ch'étot l' pus biell' guinguett' du temps),
Avecque s' maîtress' bien r'quinquée,
P'tit-Pric' faijot l' Roger-Bontemps.
On les veyot su' l' balochoire,
Hardis tous les deux comme un lion,
Au risque de s' casser l' machoire,
Se t'nir l'un d'sus l'aute à q'valion.

Et v'là, foi, etc.

Comme, alors, on faijot la guerre,
Qui faulot des homm' à tout prix,
Eun' fos, ch' pauv' garchon sin va quère
Un liméro, et le v'là pris.
Pinsant qui laich'ra là s' maîtresse,
I s'arrachot sin front, ses ch'veux...
Mais cheull' fill' li dit : « Pus d' tristesse,
Nous allons partir tous les deux ! »

Et v'là, foi, etc.

Li, qui savot bien batt' la caisse,
Comm' tous les Lillos de ch' temps-là,
In route a fait faire à s' maîtresse,
Des *ra*, des *fla* et des *rafla*.
Si bien, qu' veyant leu cop d' baguette,
Leu colannel, du premier jour,
A nommé P'tit-Pric', tambour-maîte,
Et fait passer Mariann', tambour.

Et v'là, foi, etc.

Après six bonn's anné's d' service
A Lille, infin, les v'là r'venus.
Un cousin, marchand d' pain n'épice,
Leu-z-a prêté trinte-huit écus.
Avec cheull' somme assez rond'lette,
Il' avott'nt leu q'min tout tracé :
L'homm' s'a mis tireu d' vinaigrette (**),
Et, derrière, s' femme a poussé.

Et v'là, foi, etc.

Comme i n'ont point garni leus poches
A fair' trinte ans l' métier d' queva,
I sont allés r'poser leus oches
A deux, l' mêm' jour, à l'hopita.
Les dimanche' et les jours de fiête,
On peut les vir sortir à deux,
P'tit-Price appuyé su's' crochette,
Marianne au bras de s'n amoureux.

Et v'là, foi d' Patrice,
Simple comm' bonjour,
L'histoir' de P'tit-Price
Et d' Mariann'-Tambour.

(*) L'œuvre complète de M. Desrousseaux (4 volumes sous ce titre : *Chansons et Pasquilles lilloises*) est en vente à la librairie du journa *La Chanson*.

(**) La vinaigrette est l'ancienne chaise à porteurs, non plus portée, mais traînée par deux hommes (ou un homme et une femme), dont l'un s'attelle entre les brancards et l'autre pousse par derrière. Jules Janin, dans un article sur Lille, a dit qu'il nous conterait un jour l'histoire d'un pauvre père traînant ainsi le séducteur de sa fille... (*Guide de Lille* par H. Brunet). Nous ignorons s'il a tenu sa promesse.

Entre nous, la cabaretière
N'est pas folle de son époux,
Qui durant la journée entière
La néglige pour les gloux gloux.
Il dit que soupirer, c'est bête ;
Mais sans vouloir lui faire affront,
Pour peu qu'on observe son front
On voit... ce qu'il a sur la tête !

Au cabaret, etc.

Malheur au gredin qui s'avise
De critiquer le *Picolo*,
Les buveurs ont pris pour devise :
Honte à celui qui boit de l'eau !
A bas les fontaines Wallace !
Si plus d'un nez est culotté,
N'allez pas croire en vérité :
Que c'est de sucer de la glace !

Au cabaret du lapin couronné,
On rigole,
Batifole,
Tout est parfait tout est bien ordonné,
Au cabaret du lapin couronné.

SOCIÉTÉ LYRIQUE ET LITTÉRAIRE DU CAVEAU

Banquet du 3 décembre 1880.

La femme aimée, après un peu d'absence, semble plus belle et plus chère. En est-il ainsi du Caveau, ou bien la fin de l'année, en lui inspirant le chant du cygne, double-t-elle son inspiration ? Toujours est-il que le banquet de vendredi était un des plus brillants et des plus animés auxquels j'aie assisté.

Et cependant le terrible article 9 du règlement, article dont Grangé a célébré avec tant d'esprit la remise en vigueur, et qui tend à transformer en vestales, feu compris, tous les membres du Caveau, a bien manqué, dès le début, de recevoir une anicroche. Jullien ne s'avise-t-il pas de chanter le *Dieu Cupidon* sur l'air de Toto Carabo ? Entendez-vous le singulier refrain ?

La *Certitude*, de Mouton-Dufraisse, la *Gaudriole*, de Guérin, et surtout les *Opinions du p' tit Polyte*, de Piesse, et le *Mazeppa*, de Petit, sont bien dans la note moderne et parisienne. C'est pris sur le vif et comme à l'emporte-pièce.

Fouache, qui est un des anciens du Caveau, n'abandonne pas la chanson-proverbe : *A l'œuvre on connaît l'artisan*, c'est son refrain, et je le lui renvoie en guise d'éloge. Fénée refait, dans un genre moins faubourien, la *Maison Tranquille*, de Colmance, et trouve des détails comique et nouveaux pour son *Heureux Locataire*.

Maintenant, qui mettra d'accord Vincent et Fuchs? Le premier chante l'*Eau de Jouvence* et prétend que nous ne sommes pas vieux,

Tant que nos cœurs n'ont pas de rides ;

l'autre s'écrie, après Lesueur : *Je ne veux pas rajeunir*. Peut-être ont-ils raison tous les deux.

Les *Baisers*, de Duvelleroy fils, promettent un chansonnier ; ils ont de l'émotion et une jolie forme.

La partie plus particulièrement poétique de la soirée a eu pour interprètes Liorat, coutumier du fait, Bourdelin, dont la lyre a plus d'une corde, et Lionnet. Les *Marronniers de Versailles*, souvenir légendaire du siècle du grand roi, comme on dit encore, nous représentent les solitudes du parc peuplées, la nuit, des fantômes du passé. Le poète croit retrouver sur le sable la trace du manteau royal : je ne crois pas qu'il fût assez long pour traîner. Dans *Près du Foyer*, Bourdelin retrace des tableaux de famille :

Toute vendange a des grappes amères,

dit-il en soupirant, mais le *home* console de tout.

Lionnet s'est prodigué, à la grande joie du cénacle. Du Glatigny, du Nadaud, du Lionnet, poésie et musique : un vrai régal. Avec cela une diction que peu d'artistes possèdent. Ça a été le bouquet de la

des souvenirs d'excursionniste botaniste enragé, M. Raxhon a déclamé une *poésie wallonne*, empreinte d'une mâle énergie, et M. Petit, petit de taille et de nom, mais grand de talent, a attendri dans une *Berceuse* wallonne.

« *Ma première cause* » était le titre d'une pièce en prose, la dernière du programme, déclamée avec conviction par un tout jeune avocat à lunettes, ami de tous et vice-président par-dessus le marché.

Quelle gaîté il a suscitée et aussi quels app la s sements.

Ces différents travaux recevront leur critique à la prochaine réunion.

La séance est levée à onze heures.

Mais, ce n'était pas tout, une séance officieuse a suivi l'officielle et chanteurs et déclamateurs, les Xhoffer, les Gens, les Pire, etc., se sont précipités à l'envie à la tribune pour compléter une soirée pleine de charme qui a dû, à regret, se terminer bien avant dans la nuit car hélas, les plus belles choses ont leur fin.

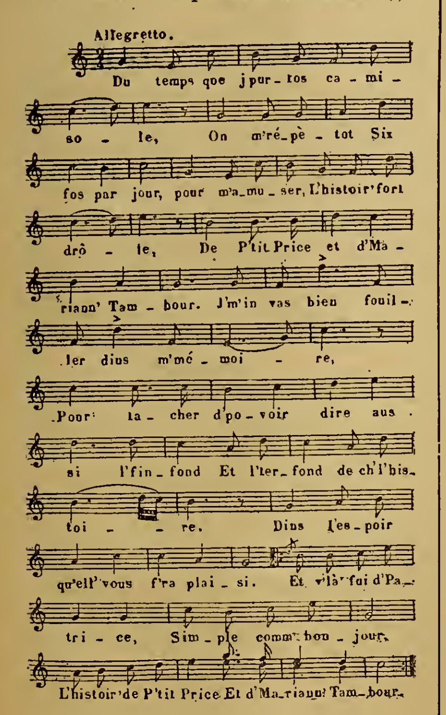
XX***, correspondant du journal la *Chanson*.

CURIOSITÉS DE LA CHANSON

HISTOIRE
DE P'TIT-PRICE ET D'MARIANN'-TAMBOUR

CHANSON LILLOISE

Paroles et musique de Desrousseaux (*)



Presque à l' même heur', Price et Marianne,
Au monde, ont v' nu, dins l' mêm' mason.
Il' on' eu les poquette' insenne,
Insenne ont fait leu communion ;

Infin, ch' marmouzet, cheull' marmotte,
A quinze ans s'intindott'nt si bien,
Qu'on n' veyot jamais l'un sans l'aute.
Ch'étot comm' Saint-Roch et sin quieu.

Et v'là, foi, etc.

Tous les dimanche' à *La Funquée*,
(Ch'étot l' pus biell' guinguett' du temps),
Avecque s' maîtress' bien r'quinquée,
P'tit-Pric' faijot l' Roger-Bontemps.
On les veyot su' l' balochoire,
Hardis tous les deux comme un lion,
Au risque de s' casser l' machoire,
Se t'nir l'un d'sus l'aute à q'valion.

Et v'là, foi, etc.

Comme, alors, on faijot la guerre,
Qui faulot des homm' à tout prix,
Eun' fos, ch' pauv' garchon sin va quère
Un liméro, et le v'là pris.
Pinsant qui laich'ra là s' maîtresse,
I s'arrachot sin front, ses ch'veux...
Mais cheull' fill' li dit : « Pus d' tristesse,
Nous allons partir tous les deux ! »

Et v'là, foi, etc.

Li, qui savot bien batt' la caisse,
Comm' tous les Lillos de ch' temps-là,
In route a fait faire à s' maîtresse,
Des *ra*, des *fla* et des *rafla*.
Si bien, qu' veyant leu cop d' baguette,
Leu colannel, du premier jour,
A nommé P'tit-Pric', tambour-maîte,
Et fait passer Mariann', tambour.

Et v'là, foi, etc.

Après six bonn's anné's d' service
A Lille, infin, les v'là r'venus.
Un cousin, marchand d' pain n'épice,
Leu-z-a prêté trinte-huit écus.
Avec cheull' somme assez rond'lette,
Il' avott'nt leu q'min tout tracé :
L'homm' s'a mis tireu d' vinaigrette (**),
Et, derrière, s' femme a poussé.

Et v'là, foi, etc.

Comme i n'ont point garni leus poches
A fair' trinte ans l' métier d' queva,
I sont allés r'poser leus oches
A deux, l' mêm' jour, à l'hopita.
Les dimanche' et les jours de fiête,
On peut les vir sortir à deux,
P'tit-Price appuyé su's' crochette,
Marianne au bras de s'n amoureux.

Et v'là, foi d' l'atrice,
Simple comm' bonjour,
L'histoir' de P'tit-Price
Et d' Mariann'-Tambour.

(*) L'œuvre complète de M. Desrousseaux (4 volumes sous ce titre : *Chansons et Pasquilles lilloises*) est en vente à la librairie du journa *La Chanson*.

(**) La vinaigrette est l'ancienne chaise à porteurs, non plus portée, mais trainée par deux hommes (ou un homme et une femme), dont l'un s'attelle entre les brancards et l'autre pousse par derrière. Jules Janin, dans un article sur Lille, a dit qu'il nous conterait un jour l'histoire d'un pauvre père trainant ainsi le séducteur de sa fille... (*Guide de Lille* par H. Brunet). Nous ignorons s'il a tenu sa promesse.

CHRONIQUE DES CONCERTS

Eldorado. — Les répétitions de la revue de fin d'année, pour laquelle plusieurs engagements ont été contractés, viennent de commencer. Elles peuvent être menées sans hâte, car le spectacle actuel attire tous les soirs une foule nombreuse.

On applaudit *Coco Bel-œil*, joué avec une verve irrésistible par Perrin, Gaillard, Antony et Mme L. Roland, ainsi que les chansons interprétées avec autant de talent que de succès par Mlles Amiati (*la Chanson d'autrefois*, *le Bon temps*), Bonnaire (*Une femme timide*, *Mon père était gendarme*), Juana (*Sous un tableau*, *Te souviens-tu ma belle?*), MM. Mathieu (*Je l'suis*), Ducastel (*l'Homme aux grands bras*), Victorin Armand, etc.

Scala. — Jules Quidant, l'auteur bien connu de tant de gracieuses inspirations, vient d'obtenir un nouveau et très légitime succès, avec *Paysans, restez paysans*, paroles de Fuchs. Cette chanson, d'une couleur rustique très réussie, et d'où le charme mélodique n'est point exclu, est magistralement interprétée par Mme Kaïser, que le public rappelle tous les soirs. — Vialla la chante également avec beaucoup de succès au grand concert de la rue de Lyon.

Grand concert Parisien. — Ainsi que nous l'avons annoncé, la première représentation de la revue *Pst! Pst! Pst!* de MM. E. Hermil et A. Numès, a eu lieu le 2 courant.

Nous n'essaierons pas de faire l'analyse de cette pièce, une revue est toujours... une revue. La seule grande difficulté consiste à amener le défilé des principaux faits de l'année, sans se servir du compère traditionnel. Les auteurs ont su s'en passer et ont employé un procédé plus ingénieux. Accompagnée du temps, l'année 1880 va franchir la barrière qui conduit à l'éternité, lorsque le douanier de garde lui demande si elle n'a rien à déclarer. Le Temps déboucle alors les valises et l'on entre dans l'action.

Les auteurs ont fait une revue amusante, gaie et bourrée — trop bourrée même, — de rondeaux et de couplets très spirituels.

L'interprétation est excellente.

Le petit Norbert est charmant en gommeux et compose fort bien le personnage de Bazile, en compagnie de MM. Réval et Brunin.

Ce trio de tartuffes qui produit beaucoup d'effet est un des principaux clous de la revue.

M. Pacra détaille le rondeau du *Vieil Hôtel des Postes* avec tout le talent et la finesse qu'on lui connait. M. Teste, compère malgré lui, tient fort bien son rôle de douanier.

MM. Farville et Marquetty sont très amusants dans les différents personnages qu'ils représentent.

N'oublions pas non plus M. Berger qui, en Temps, fait le déballage du bagage de l'année 1880.

Mme Demay représente la femme du docteur Tanner et chante le pot-pourri de *Bibiche* avec beaucoup d'entrain.

Le rôle de l'année 1880 est joué avec autorité par Mlle Albertine Fabre. Mme Dubrée est charmante dans ses rondeaux du *Taquin* et de la *Chanson à diction*.

Citons aussi Mmes Clotilde, Satler, Petit et Dalby, qui se font remarquer dans des rôles secondaires.

Les costumes, dessinés par M. Bournay et exécutés par la maison Landolf, sont fort beaux.

Le décor de la place de la République, avec sa statue, brossé par M. Bournay, déjà nommé, est splendide, mais l'exiguité de la scène lui empêche de rendre tout l'effet qu'il devrait faire.

Les différents compositeurs qui ont signé la musique se nomment: Massagé, F. Barbier, Thony et Teste.

Folies Saint-Martin. — La première représentation de la revue *Ouvrons l'œil*, a été donnée samedi dernier.

La pièce débute par un scandale:

Le régisseur annonce au public que l'artiste belge qui devait jouer le rôle du compère vient de rompre son engagement, et que, par conséquent, la revue ne peut être représentée. Un marchand de fromages, de Bruxelles, qui se trouve dans la salle, en attendant le départ du train de minuit, s'offre pour remplacer le compère absent. Sa proposition est acceptée et le tour est joué.

MM. Bordet et E. Aupto ont écrit plusieurs rondeaux et couplets fort bien tournés, parmi lesquels nous citerons: *Un coup de balai*, *la Marseillaise féminine*, *Il est en plâtre*, et deux ou trois autres encore, comme étant les plus saillants. La musique entraînante de M. Ch. Lefay a beaucoup contribué au succès de ces différents morceaux.

Le cinquième tableau, la nuit du 4 décembre, et le sixième, la place de la République le jour du 14 juillet, ont produit un effet merveilleux et ont été redemandés trois fois. Au dernier rappel, les noms des auteurs ont été acclamés par une salve d'applaudissements.

Il ne nous reste maintenant qu'à adresser nos sincères félicitations à Mlle d'Estrée qui a appris le rôle de la *Folie Saint-Martin* en deux jours, et qui l'a joué sans défaillance; à M. Alberti Nicolle, qui est un compère très amusant; à Mme Rivoire qui a chanté la *Marseillaise féminine* avec entrain; puis, à MM. Denneville, Darville, Fernand Kelm; à Mmes Domergue, Hémar, Roger, Bétly, etc., etc., ainsi qu'à une quantité de charmantes personnes, aux formes plus ou moins arrondies, qui ne craignent pas de montrer... qu'elles ont été vaccinées.

Un dernier mot sur les costumes de la maison Landolf, qui sont superbes, ainsi que sur les décors brossés par M. Cornil, et dont plusieurs sont d'un effet saisissant.

Le **Concert de la Pépinière** est un des plus suivis et des mieux fréquentés; cela tient au quartier et au voisinage de la gare Saint-Lazare. Il faut dire que **la Pépinière** est autant théâtre que concert; les meilleures pièces en un acte du répertoire dramatique, y sont représentées par des artistes aimés du public. La salle est coquette et fraîchement décorée; ajoutez à cela un programme choisi et varié, voire même des créations: *A ta santé, Frangin!* de O. Pradels et F. Barbier. *La famille à Camille*, de E. Durafour, interprétées par Caudieux; *Entre les deux mon cœur balance*, tyrolienne de E. Durafour et F. Barbier, chantée par Luidgi. Mme Victorine Ben tient un nouveau succès avec: *Je remporte la pendule*; et M. Albin avec: *Etes-vous comme moi?* paroles de L.-Henry Lecomte, musique de Jules Raux. *Pauvres amours*, romance de E. Chebroux, interprétée par Mlle Lenoble, a fait également plaisir.

M. Chevallier, comique danseur excentrique, MM. Francis, Bardou, Mireille; Mmes Jamer, Juliette, Léona, Suzanne et Berhard obtiennent leur part de succès dans des genres différents.

Un bon orchestre, sous l'habile direction du compositeur *Frédéric Barbier*, complète cette troupe excellente. C'est sans doute pour cela que bon nombre de directeurs de théâtres ou de grands concerts viennent faire leur choix parmi les artistes de la Pépinière. *C'est ainsi que le ténor Vergnet fut engagé à l'Opéra.*

Une grande part d'éloges revient à Emile Durafour, dont notre journal publie aujourd'hui la biographie intéressante.

Nos compliments sincères aux directeurs, MM. Roger et Dutilloy, qui n'ont rien négligé pour faire de leur concert-spectacle un des plus attrayants de Paris.

Orpheum. — On parle à ce concert d'une revue miniature qui vient d'être lue aux artistes et qui passera dans quelques jours; nous sommes curieux d'en voir la représentation.

Nous attachant particulièrement à rendre compte des nouveautés, nous citerons trois œuvres créées à l'*Orpheum* cette semaine : *Etes-vous comme moi?* de L.-Henry Lecomte, *J'en raffole*, de Jules Raux, deux chansons interprétées d'une façon très comique par Ribert, le peintre-chanteur-violoniste, et *Un brin d'amour*, charmante romance de M. Goudesone, chantée avec beaucoup de goût par Mme Alda.

Chalet. La joyeuse jeunesse des Écoles applaudit chaque soir, au Concert du *Chalet*, Mmes Leclerc, Hetty, Djelma, Lévy et Justine.

Le comique Thise et Mme Marionny jouent sur cette scène, avec un entrain remarquable, *le Domestique pour rire.*

Parmi les artistes engagés, nous avons remarqué l'excellent danseur Suiram; M. David, un baryton doué d'un bel organe; et M. Plebins, un comique agréable.

La chanson *Etes-vous comme moi?* interprétée par Thise, a été l'un des succès de la semaine.

XIXe Siècle — La revue de fin d'année, qui sera représentée le 18 courant, s'appelle *Rien de nouveau*; elle a pour auteur M. Henri Min, et pour compositeur M. Desormes, chef d'orchestre du XIXe SIÈCLE.

Folies-Bobino. Lundi dernier, à ce concert, ont eu lieu les débuts de Mme Faure, la chanteuse patriotique, qui était dernièrement aux FOLIES-SAINT-MARTIN.

Cette artiste va créer prochainement *Paix et Travail*, la vigoureuse chanson de nos collaborateurs E. Imbert et Jules Raux.

La revue de fin d'année, qui passera au premier jour, a pour titre : *Tiens, voilà Mathieu!* les auteurs sont MM. Vergeron et Lomon.

Concert européen. — Le 17 courant aura lieu la première représentation de la revue : *Pas de revue*, de M. Lepailleur, musique de M. Herpin.

Alfred BERTINOT.

CHOSES & AUTRES

Au troisième concert donné le 5 décembre par la Société chorale LES AMIS DE LA SEINE, habilement dirigée par M. Aubry, la grande attraction de la soirée était le gracieux concours de Mlle Scriwaneck, la sympathique artiste, qui a détaillé avec le talent qu'on lui connaît *le Secret de Bébé*, dont elle fait ressortir toute la naïveté enfantine; puis, voulant sans doute montrer la souplesse de son talent, elle a chanté de façon à enlever la salle entière, *la Lisette de Béranger*, chanson légendaire de Frédéric Bérat. Bravos, bis, rappels, rien ne lui a manqué. Une couronne de fleurs lui a été offerte par la Société, et c'était justice.

En vacances, comédie en un acte de Laurencin, a été lestement enlevée par Mlles Berthin et Mory, deux jeunes et charmantes élèves de Mlle Scriwaneck.

Il était difficile, pour des artistes-amateurs, d'obtenir des succès auprès d'une artiste passée professeur dans son art, eh bien, malgré cela Mmes Léo et Weyckmans ont obtenu des succès réels, Mme Léo, dans *Ipsyboé* et un *Refrain de noce*, deux chansons d'un comique tout différent, et qu'elle a souligné en véritable artiste; Mme Weyckmans, d'une voix charmante et sympathique, a chanté *la Tireuse de cartes*, et le duo de *la Petite Mariée*, avec M. Monicard et a interprété : *Laissons chanter les oiseaux*, paroles de J.-B. Robinot, cette jolie chanson dont la musique très réussie, est de M. Monicard, a été un véritable succès pour la chanteuse et les auteurs.

MM. Jomain, Victor et Leblanc, trois bons comiques, ont eu leur part de bravos; M. Monicard a dit de sa voix douce et agréable *le Renouveau*, la *Saint-Cupidon*; M. Lévy, quoique un peu enroué, a dit *la Déception*, l'*Histoire réaliste*. M. Lévy dit bien le monologue, on l'écoute avec attention et on l'applaudit avec plaisir. Mme Benoist, pianiste de talent, a exécuté *la Marche Indienne*, de Sellenick, et une valse de M. Brody. Citons aussi Mme Louis, MM. Savigny et Fournol. Les chœurs ont été exécutés avec un accord qui fait honneur à cette jeune Société et à son actif directeur M. Aubry. Le piano était tenu par Henri Vigenne, accompagnateur de mérite doublé d'un compositeur de talent. J'allais oublier un *quatuor* de trompe à *cinq*. Drôle d'idée. A. P.

*
* *

Très brillante matinée donnée dimanche, dans la salle du théâtre du Château-d'Eau, par une des plus importantes Sociétés philantropiques de Paris : la *Mutualité commerciale*. La composition du programme justifiait l'empressement du public, dont les applaudissements n'ont pas fait défaut aux nombreux artistes de talent qui prêtaient leur concours à cette fête de bienfaisance.

On a successivement fêté MM. Worms et Coquelin cadet, de la Comédie-Française; M. Manoury, de l'Opéra; MM. Plet, Numès, Guillemot, Barlet, Mlles Mathilde, Berthou et Caro, du Palais-Royal; M. Rémy, violoniste; Mlles Amiati, Bonnaire et Juana, de l'Eldorado; Mlle Castille, MM. Bruneau, Copin et Levilly, du Cercle Pigalle.

La recette a dépassé six mille francs, et une quête dans la salle, annoncée par une amusante scène jouée par Mlle Bonnaire et M. Guillemot, a produit plus de cinq cents francs. Ces chiffres peuvent se passer de commentaires et disent éloquemment le grand succès de la matinée de la *Mutualité Commerciale*. F. M.

*
* *

La Lyre de la Gaîté a donné, samedi, une soirée au bénéfice de M. Fernand, son pianiste.

M. Molinier, artiste du *Concert de Lyon*, M. Jules Tiercelin, Mme Marie Lerouge, Henriette Lheureux et Paul ont été particulièrement applaudis. Une magnifique tombola offerte par la Société a clos cette fête de famille.

Les soirées de *la Lyre de la Gaîté* ont lieu les samedis, dimanches et lundis, rue Descartes, 18 (Maison Villars).

*
* *

Le bal de *la Jeunesse Artistique* (Herbinet, président), avait attiré, samedi, à Tivoli, deux mille personnes environ. On remarquait une foule de jolis costumes, entre autres une charmante République, portant crânement le bonnet phrygien, plusieurs Espagnoles et l'inévitable gommeux. Une farandole, réglée par M. Hériché a obtenu un très vif succès.

*
* *

Dimanche, 19 décembre, à 7 heures du soir, salle des concerts des Sociétés lyriques de Paris, 23, faubourg du Temple, grande soirée dramatique et lyrique donnée par la Société chorale et lyrique LES ENFANTS DE LA SEINE, présidée par M. Cantarel,

avec le concours d'artistes distingués. *Un procès en séparation*, saynète, *le Feu au Couvent*, comédie, et *n Amour d'épicier*, opérette-bouffe.

Ces trois pièces seront jouées par les meilleurs interprètes de la Société.

Des places réservées sont mises à la disposition des membres des Sociétés lyriques aux prix de 1 franc pour les loges et fauteuils d'orchestre, et 50 centimes pour les stalles d'orchestre ou de balcon.

S'adresser à M. Orange, 23, rue du Faubourg-du-Temple.

*
* *

La Société lyrique LA FAVORITE donne maintenant ses soirées tous les lundis, *salle Bouret*, 44, boulevard du Temple.

*
* *

La Société du FRANC-RIRE donnera, samedi 11 décembre, une soirée extraordinaire au bénéfice de M. Victor Pillaud, sociétaire, avec le concours d'un très grand nombre d'artistes de concerts, à 7 heures précises, *salle Rosel*, 27, rue de Belleville.

*
* *

L'abondance des matières nous force à remettre au prochain numéro un grand nombre de comptes-rendus de Sociétés lyriques et les pièces couronnées à notre 15e concours.

TROISIÈME

GRAND CONCOURS POÉTIQUE

Du Journal *La Chanson*

Le Journal *La Chanson* fait appel à tous les poètes. Il met aujourd'hui au concours :

1° Un monologue *dans le genre actuel* en vers, de 160 vers au moins et 180 au plus.

Il sera décerné trois prix, et des mentions honorables, s'il y a lieu.

Les prix consisteront en diplômes spéciaux, paraphés par les membres du jury. Ces diplômes seront de dimensions calculées pour l'encadrement.

Les trois pièces primées seront, en outre, insérées dans le journal *La Chanson*.

De plus le premier prix publié à part dans une coquette édition illustrée, sera dit en public sur plusieurs de nos grandes scènes parisiennes.

Les pièces envoyées devront être inédites, non signées et accompagnées d'un pli cacheté contenant le nom et l'adresse de l'auteur et portant extérieurement le premier vers de la poésie présentée.

Le Concours, ouvert le 1er Décembre, sera clos fin février.

Nous publierons prochainement les noms des membres du jury.

Toutes les communications relatives au Concours doivent être adressées *franco* à M. A. PATAY, directeur du journal *La Chanson*, rue Bonaparte, 18, à Paris.

SEIZIÈME CONCOURS MENSUEL.

Ouvert du 20 Novembre au 20 Décembre

Nos abonnés seuls ont droit d'y prendre part, avec une chanson de six couplets au plus, avec ou sans refrain.

Nous publierons, en même temps que la pièce qui aura obtenu le 1er prix, une petite notice et le portrait de l'auteur, s'il y consent.

Le Propriétaire-Gérant : A. PATAY.

Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Cie, 6, rue Martel.

3e ANNEE. — No 32. **10** CENTIMES. 19 DÉCEMBRE 1880

LA CHANSON

Directeur-Administrateur
A. PATAY

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction
A. BERTINOT

Annonces, la ligne... 1 »
Réclames, — 2 »

La chanson, comme la baïonnette est une arme française.
J. CLARETIE.

ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............ 6 fr.
» six mois.......... 3 »
Etranger, un an........... 8 »

SOMMAIRE :

GALERIE ARTISTIQUE : DEBAILLEUL

Au concert, comme au théâtre, les interprètes se contentent d'ordinaire de traduire avec plus ou moins d'exactitude la pensée des auteurs ; quelques-uns cependant, artistes de conscience ou d'instinct, créent dans l'œuvre même du chansonnier, la commentent, l'élargissent ou la poétisent, et conquièrent de la sorte, avec la faveur du public, le droit d'attacher leur nom à un répertoire.

Au premier rang de ces chanteurs experts, qui sont pour les paroliers des collaborateurs véritables, figure aujourd'hui Debailleul. Il est peu de talents aussi sympathiques, il n'en est pas dont la popularité soit mieux justifiée.

Léon Debailleul est né à Lille. Ses goûts artistiques se révélèrent de bonne heure. Il faisait les courses du théâtre, afin d'avoir ses entrées dans les coulisses et de contempler les acteurs ailleurs que sur la scène. Comme il possédait une jolie voix, on lui conseilla d'embrasser la carrière lyrique. Il entra au Conservatoire de Lille, qu'il quitta au bout d'un an par étourderie. Quelque temps après, le directeur du *Grand Théâtre*, M. Bertrand (aujourd'hui directeur des Variétés de Paris), l'engagea comme doublure des rôles d'opéra-comique et de comédie. Brasseur et Dupuis, étant venus en représentations à Lille, n'eurent pas de peine à décider Debailleul à les accompagner pendant la suite de leur tournée en province, et le jeune homme y recueillit sa part d'applaudissements.



Vint la guerre. Debailleul s'engagea dans les francs-tireurs du Nord, payant bravement de sa personne et charmant avec la *Marseillaise* les haltes de la compagnie. La paix signée, il partit pour Bruxelles, où le directeur de *Bataclan* l'engagea pour chanter des

chansons patriotiques. Paris, ce lumineux objectif des chercheurs de gloire, attirait irrésistiblement Debailleul. La misère seule l'y attendait, misère supportée avec courage, et dont Debailleul raconte gaiement les singuliers épisodes. Nous en rapporterons un.

Essayant métier sur métier, errant presque de porte en porte, Debailleul fut un jour admis comme employé chez un confiseur de la rue du Temple. La fête de la patronne arriva; Debailleul, conseillé par un collègue, s'en fut au bazar de l'Hôtel-de-Ville acheter quatre verres à quinze centimes qu'il offrit galamment; on le remercia par une invitation au dîner d'usage. Au dessert, les convives chantèrent. Le tour de Debailleul venu, il se leva et dit une chanson avec un brio tel que les assistants furent émerveillés. Le plus charmé fut le patron qui, de ce jour, prit Debailleul en affection particulière. Tous les soirs, la boutique fermée, le confiseur et son employé s'en allaient bras dessus bras dessous dans quelque réunion, où le chanteur était invariablement acclamé. Mais la visite se prolongeait d'ordinaire fort avant dans la nuit; le patron rentrait tard et souvent très ému : la patronne, peu satisfaite, prit sur elle de congédier Debailleul.

Il entra quelque temps après, comme chanteur, dans un café de la chaussée Clignancourt; il y resta un mois et partit pour une longue tournée dans le Bourbonnais. Moulins l'accueillit avec une faveur marquée, si bien qu'il y demeura deux ans et qu'il y prit même la direction d'un café-chantant dont il était, comme bien on pense, l'étoile adulée.

Vichy, Montluçon, l'applaudirent ensuite, puis l'*Alcazar* de Bordeaux, où le succès lui fut fidèle pendant onze mois. Enfin Paris le rappela; il débuta, en 1876, au *Concert du Dix-Neuvième Siècle*, qu'il n'a quitté que pour faire une saison à l'*Alcazar d'été* et une à *la Scala*.

Ici notre tâche devient facile; le public parisien a suivi Debailleul avec trop de fidélité, pour qu'il soit utile d'énumérer ses créations, d'ailleurs très nombreuses. Il suffira de rappeler ses succès principaux; dans la romance : *le Rossignol*, *Laisse-moi t'aimer*, *le Déjeuner sur l'herbe*, *Chapeau rose*, *la Chanson des Clochetons*, *le Portrait de Mireille*, *l'Amour en prison*, *Sérénade de Mandolines*, *le Premier bouquet de lilas;* dans la chanson patriotique : *Voilà pourquoi j'aime les ouvriers*, *Chapeau bas devant la Marseillaise*, *Fais risette à la République*, *les Drapeaux*, *Je bois à la liberté*.

Les compositeurs favoris de Debailleul sont Paul Henrion, Lucien Collin, L.-C. Desormes, Doria, Queille, dont il sert merveilleusement les inspirations jeunes et charmantes.

Debailleul n'a de la voix de basse que le diapason des notes; son organe est aussi doux dans le registre grave que dans le médium. Pour corriger la parcimonie des musiciens qui le confinaient dans l'étendue chromatique du baryton, il s'est exercé dans les notes aiguës et il a réussi à trouver des effets d'une délicatesse infinie dans la voix mixte, là où beaucoup de chanteurs se heurtent à une voix de tête difficile à maîtriser. Son talent, tout de délicatesse, n'a point d'équivalent au concert, et l'on ne sait ce qu'il faut le plus applaudir, de l'adresse extrême ou du goût exquis dont il fait preuve.

Si le mérite artistique de Debailleul est rare, non moins rare est son obligeance. Il n'a jamais refusé son concours gracieux à une bonne œuvre ou à un camarade. Il en fut une fois bien mal récompensé. Pendant qu'il chantait à Vincennes, au bénéfice de la victime d'un accident de tramway, le feu prit chez lui et détruisit tout son mobilier. Le monde des concerts s'en émut et organisa une représentation brillante au profit de l'incendié.

Stimulé par la sympathie générale, Debailleul augmente chaque jour la liste de ses succès. Il suffit qu'une chanson soit créée par lui pour qu'elle fasse le tour des concerts et des sociétés lyriques. Son nom restera justement attaché au répertoire qu'il a formé, et qui célèbre, avec un charme égal, le patriotisme et l'amour.

L.-Henry Lecomte.

QUINZIÈME CONCOURS MENSUEL DE LA CHANSON

—

1er Prix

G. LEPRÉVOST. — Né à Paris, en septembre 1839, après de bonnes études classiques, G. Leprévost se consacra de bonne heure à l'enseignement des langues vivantes. Professeur à Londres depuis une vingtaine d'années, il a publié un *Traité de prononciation française* à l'usage des Anglais, dont la presse anglaise a fait les plus vifs éloges. Ces occupations et ce long séjour ne l'ont pas empêché de s'associer au mouvement politique et littéraire de la France; il a été le correspondant spécial de *La Tribune*, à Londres, pendant toute la durée du journal auquel il adressait, deux fois par semaine, des lettres politiques qui furent remarquées.

Membre de plusieurs sociétés littéraires, il a remporté quelques palmes à différents concours, notamment à notre grand concours de 1878, pour un *Hymne à la Paix;* son chant *Guerre à la Guerre* ! fait partie des trois pièces publiées. A notre neuvième concours mensuel, *A mes Oiseaux* a obtenu un deuxième prix. La Chanson a, en outre, publié du même auteur, *Le Coin du Feu*, *Chanson du Nouvel An*, *Les Drapeaux*.

Les poésies de M. G. Leprévost, éparpillées un peu partout, n'ont pas encore paru en volume; nous espérons que cette lacune sera bientôt comblée.

A. P.

Petit à petit,
L'oiseau fait son nid.

Quand nous entrâmes en ménage,
Hormis l'amour, nous n'avions rien ;
Mais dans un grenier, au jeune âge,
Chacun le sait, on est très bien.
D'un lit seul nous fîmes emplette
Pour commencer l'ameublement,
Et cela suffit amplement
Pendant une saison complète.
Petit à petit,
L'oiseau fait son nid.

Aux premiers jours sur notre couche,
Rose dut mettre le couvert,
Et d'habitude, sur sa bouche,
J'aimais à prendre mon dessert :
Mais les verres et la faïence
Souffraient souvent de nos ébats ;
D'une table pour nos repas
Il fallut faire la dépense.
Petit à petit,
L'oiseau fait son nid.

Sur un lit comme on n'a ses aises,
Que lorsqu'on est deux à s'asseoir,
Pour les amis, de quelques chaises
Nous dûmes aussi nous pourvoir.
Mais, pour conquérir une armoire
Que Rose ambitionnait fort,
Il fallut un plus grand effort ;
Pourtant nous en eûmes la gloire.
Petit à petit,
L'oiseau fait son nid.

Puis Rose, qui n'a pas d'égale
Pour tous les élégants travaux,
Broda des rideaux de percale
Qui me parurent sans rivaux ;
Devant notre unique fenêtre,
Plissés avec un goût parfait,
Ils y faisaient si bon effet
Qu'en un palais je croyais être.
Petit à petit,
L'oiseau fait son nid.

Après quelques mois, une glace
Orna même notre grenier,
Et nous plaçâmes bien en face
Un buste du gai chansonnier.
Notre chambrette, non sans peine,
Ainsi par degrés s'emplissait ;
Mais notre amour s'embellissait,
Et de bonheur elle était pleine !
Petit à petit,
L'oiseau fait son nid.

Un beau soir, en rougissant, Rose
A l'oreille me dit tout bas :
« Il nous manque encor quelque chose ;
» Tu l'as deviné, n'est-ce pas ? »
Pour conclure, je dus encore
Au mobilier joindre un berceau ;
Et puis... Rose m'a fait cadeau
D'un charmant bébé que j'adore !
Petit à petit,
L'oiseau fait son nid.

GABRIEL LEPRÉVOST.

A NINON (1)

Je connais le secret que garde
Le fond de ton âme, ô ! Ninon !
Si ton cœur dit oui par mégarde,
Tes lèvres disent non ;
Prends garde,
Ninon !

Ton joyeux babil que j'écoute
M'enchaîne à toi, belle Ninon ;
Mais ton sourire me déroute,
Et quand tu me dis non,
Je doute,
Ninon !

Je doute des refus suprêmes
Que tu m'adresses, ô ! Ninon !
Car je sais bien que tu blasphèmes ;
Quoique tu dises non,
Tu m'aimes,
Ninon !

TROISIÈME

GRAND CONCOURS POÉTIQUE

Du Journal *La Chanson*

Le Journal *La Chanson* fait appel à tous les poètes. Il met aujourd'hui au concours :

1° Un monologue *dans le genre actuel* en vers, de 160 vers au moins et 180 au plus.

Il sera décerné trois prix, et des mentions honorables, s'il y a lieu.

Les prix consisteront en diplômes spéciaux, paraphés par les membres du jury. Ces diplômes seront de dimensions calculées pour l'encadrement.

Les trois pièces primées seront, en outre, insérées dans le journal *La Chanson*.

De plus le premier prix publié à part dans une coquette édition illustrée, sera dit en public sur plusieurs de nos grandes scènes parisiennes.

Les pièces envoyées devront être inédites, non signées et accompagnées d'un pli cacheté contenant le nom et l'adresse de l'auteur et portant extérieurement le premier vers de la poésie présentée.

Le Concours, ouvert le 1er Décembre, sera clos fin février.

Nous publierons prochainement les noms des membres du jury.

Toutes les communications relatives au Concours doivent être adressées *franco* à M. A. PATAY, directeur du journal *La Chanson*, rue Bonaparte, 18, à Paris.

---

(1) Extrait de *l'Eternel roman*, poésies de G. De La Salle, publiées à notre librairie. — 1 vol. in-18 raisin. 2 fr. 50, tiré à 350 exemplaires numérotés.

ON PEUT S'ENTENDRE

HISTORIETTE

Paroles de — *Musique de*

Créée par DEBAILLEUL, au Concert du XIX[e] Siècle

L.-HENRY LECOMTE — **JULES RAUX**





Elle ne me répondit rien
Et s'enfuit, tout ensoleillée,
Moi, pour engager l'entretien,
Je la suivis sous la feuillée;
Mais elle disparut, hélas!
Tandis qu'espérant la surprendre,
Je courais, fredonnant tout-bas :
« On peut s'entendre. »

Confus, je regagnai Paris,
Maudissant le destin barbare,
Jugez combien je fus surpris
En la retrouvant à la gare;
Elle était charmante, vraiment,
Sur le trottoir allant l'attendre,
Je murmurai : « Décidément,
On peut s'entendre. »

Dès qu'à mes yeux elle parut,
J'abordai galamment la belle,
Pour lui dire avec un salut :
« Ecoutez-moi, ma demoiselle;
Séduit par vos rares appas,
A votre cœur j'ose prétendre...
Si l'aveu ne vous blesse pas
On peut s'entendre. »

Elle répliqua : « Ce discours,
Monsieur, par la franchise brille,
Mais il faudra m'aimer toujours,
Car je suis une honnête fille;
D'un époux et non d'un amant
J'ai besoin, sachez le comprendre...
— Eh bien! fis-je, un peu tristement,
On peut s'entendre. »

CHRONIQUE DES CONCERTS

Scala. — *L'Homme n'est pas parfait*, *La consigne est de ronfler* et *Grosbalay père et fils* alterneront au programme, en attendant la première représentation de la revue *Sans tambours ni trompettes*, qui aura lieu le 24 courant.

Dans notre numéro du 22 août dernier, nous disions que nous avions découvert un véritable artiste **au Concert Européen**, nous ajoutions qu'il serait d'un bon effet à la **Scala**, où son genre n'était tenu par personne. Nous sommes heureux d'annoncer que M. Gaston Ledoux, l'artiste en question, vient d'être engagé, et qu'il est tout à fait en faveur auprès des habitués de la **Scala**.

Mme Marguerita obtient un bon succès avec *Dans le Tyrol*, de M. Martial, musique de M. Chaillier, et *le Portrait de Mireille*, de MM. Gleize et Doria.

Mme Patry se fait vivement applaudir dans *Nini Rossignol*, une nouveauté de M. Constant Saclé, musique de M. Du Grosriez.

Alcazar d'Hiver. — *Elevées à l'Américaine*, pièce à grand spectacle, de MM. A. Lemonnier et Brigliano, musique de M. Marc Chautagne, fait depuis quelque temps les délices des spectateurs de ce Concert.

La première représentation du *Petit Cochon*, revue-porte-veine, de MM. Jallais et Lemonnier, sera donnée ce soir samedi.

Nous profitons de ce petit entrefilet pour prier la direction de nous faire envoyer ses services plus régulièrement.

XIXe Siècle. — Après avoir parcouru différentes villes de province, M. Henri Plessis vient de faire sa rentrée à ce concert et a retrouvé son succès d'autrefois dans ses anciennes et nouvelles imitations.

Le sympathique Debailleul, dont nous publions aujourd'hui la biographie, tient deux bons succès avec *le Portrait de Mireille* et la *Sérénade des Mandolines*. Espérons que la charmante historiette *On peut s'entendre*, de notre rédacteur en chef, musique de Jules Raux, qu'il doit créer ce soir, lui en fera un troisième.

MM. Ouvrard et Legrand, désopilants dans leurs chansonnettes comiques, se font applaudir et bisser à outrance.

Les vaudevilles du **Palais-Royal**, interprétés de la bonne façon, sont très amusants et font un plus grand plaisir que les saynètes jouées habituellement dans les cafés-concerts.

Concert de la Pépinière. — C'est avec un vif plaisir que nous enregistrons le grand succès d'estime obtenu par M. Emile Durafour, à la représentation donnée samedi dernier, à son bénéfice. Tous les artistes de la **Pépinière** ont prouvé leur sympathie à leur excellent camarade, en lui prêtant leur gracieux concours. Debailleul, du **XIXe Siècle**, qui est venu chanter ses deux dernières créations : *Le Portrait de Mireille* et la *Sérénade des Mandolines*, a obtenu de vifs applaudissements. Mme Rosa Garey et M. Sidney Terry ont été également acclamés dans un intermède musical.

Après avoir chanté *Ma femme est en voyage*, le bénéficiaire a reçu une couronne de lauriers de la part de ses camarades, ainsi qu'une couronne d'or offerte par les habitués de la **Pépinière**.

La première représentation de *Quand les chats sont partis*, opérette en un acte de Emile Durafour, musique de Frédéric Barbier, a été donnée. Cette opérette, jouée par Mme Lucie Andrée et M. Francis, a été chaleureusement applaudie.

Si nous voulions dire un mot sur chacun des artistes qui se sont fait entendre, une colonne du journal ne nous suffirait pas. Bornons-nous donc à dire qu'ils ont été bien accueillis par les amis de Durafour qui remplissaient une grande partie de la salle.

Chalet. — *La Chasse aux miasmes*, revue de l'année, de Constantin Marc, musique de M. de Schrieder, sera représentée aujourd'hui pour la première fois.

M. Thise se fait rappeler chaque soir avec la chanson de L.-Henry Lecomte : *Etes-vous comme moi?* et une nouvelle création : Le *Boléro de l'Auvergnat*.

Mlle Lévy se fait distinguer par la façon dont elle interprète la sérénade de l'*Amour qui chante*.

Les danses excentriques des frères Suiram sont toujours fort goûtées, et M. Plebins dit la chansonnette avec beaucoup d'entrain. La troupe s'est augmentée de l'habile cornettiste Tilloy.

M. David chante avec un grand succès : le *Vieux buveur de vin*, paroles de Brugière, musique de Jules Raux.

Folies-Belleville. — Cet établissement donnera la première représentation de *Folies sur Folies*, sa revue de fin d'année, — le 25 courant. Les paroles sont de M. A. Philibert et la musique de M. Tac-Coen, l'habile chef d'orchestre-compositeur.

ALFRED BERTINOT.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

La soirée que le *Cercle de l'espérance* a offerte à ses nombreux invités, le 2 décembre, aurait pu facilement passer pour un grand spectacle.

Non-seulement une séance de physique, organisée par M. Léo, aurait suffi à l'agrément des spectateurs, mais encore le choix des morceaux interprétés par les artistes montre avec quel goût M. Catherine sait composer un programme. Après la romance du *Pré aux Clercs*, chantée délicieusement par Mlle Chazet, M. Pic a donné, dans l'air de l'*Ame en peine*, des inflexions d'un sentiment exquis. Ces deux artistes réunis ont alors joué en vrais comédiens le duo des *Dragons de Villars*.

Dans la partie instrumentale, M. Salingue a exposé les effets qu'on peut tirer d'une clarinette, et les difficultés de rythmes et de tonalités qu'il a résolues lui ont conquis les applaudissements chaleureux de l'auditoire. Quant au jeune oboïste Edmond Dreyfus, sa réputation est déjà faite, il serait suranné de la renchérir. Les qualités de sons qu'il développe dans la fantaisie de *Don Pasquale* (pour hautbois), et les nuances qu'il observe avec un tact infini font rêver!

MM. Lopez, Pic et François ont très bien rendu le quatuor de *Don Pasquale*. A ce propos, comment se fait-il que Mme Catherine qui tenait si finement la partie de soprano ne chante jamais seule?

L'élégant ténorino Chapuis, dans le *Déjeuner sur l'herbe*, a fait valoir une jolie voix mixte qu'il aurait tort de grossir, car elle est parfaite de finesse. Un bon comique qui sait tirer un magnifique parti des chansons, *même les plus triviales*, nous a été révélé, c'est M. Genêt, à qui nous adressons nos félicitations.

Si le *Cercle de l'Espérance* a l'intention de renouveler ce genre de soirée, il fera bien d'y inviter quelques présidents de Sociétés lyriques, car un bon exemple a besoin d'être suivi.

JULES RAUX.

Mercredi 8 décembre, a eu lieu, à l'Alhambra, la soirée d'inauguration de la Société lyrique « *Les Violoneux.* »

A 8 h. 1/2 devant une salle comble, le rideau se lève en grinçant, et MM. Charles, Germain, Henry et Mlle Blanche, ouvrent la séance avec entrain. M. Chapini se fait rappeler deux fois dans la chanson « Le Vieux buveur de vin, » de Jules Raux ; M. Vuillaume obtient avec la *Chanson des Clochelons*, le même succès qu'au cercle Musset.

Mlle Lucie, toujours gracieuse, soupire agréablement « *Le pays des amoureux.* »

M. Georges est applaudi dans « *Etes-vous comme moi* », la spirituelle chansonnette de L.-Henry Lecomte. M. Merville a beaucoup amusé avec « *Le théâtre à l'envers*, » grande scène d'imitation.

Quant à M. Ribert, qui a exécuté en trois minutes un tableau qu'il a offert à la Société, et interprété « *Une soirée à Meaux en Brie*, » les trépignements de la salle ont confirmé le franc succès qu'il obtient tous les soirs à *l'Orphéum.*

Mais le clou de la soirée a été « *La sœur de l'emballeur* » chantée par Mme Senèze et accompagnée par le public qui riait à se tordre.

L'harmonie « *la Lyre du commerce*, » sous la direction de M. Gisquière, a exécuté plusieurs morceaux de son brillant répertoire. Nos compliments sincères au piston solo.

Nous engageons les administrateurs des « *Violoneux* » à avoir plus de déférence pour les représentants de la presse et à ne pas les obliger à subir les réflexions ridicules des gens de service.

*
* *

Lundi dernier a eu lieu, dans la salle de l'Alhambra, la soirée donnée au bénéfice de *Victor*, le comique bien connu des Sociétés lyriques. Malheureusement pour le bénéficiaire beaucoup de fauteuils sont restés vacants.

Le concert était assez satisfaisant. MM. Théo et Clément, des Folies Bourdonnais, ont su se faire applaudir et bisser plusieurs fois. Nos félicitations au jeune Armand, qui brûle les planches. MM. Léonce, Vuillaume, Mmes Léonce et Lucie méritent aussi des compliments pour leur bonne volonté.

L'ami *Victor*, très enroué, a fait ce qu'il a pu pour amuser. Mlle Blanche, une débutante, mérite une mention spéciale. Cette jeune personne, très jolie, s'est acquis de suite la sympathie du public qui ne lui a pas ménagé les applaudissements.

Pour terminer, invitons certaines personnes à ne pas s'obstiner à occuper la scène en fatiguant les spectateurs ; le public des sociétés lyriques où chacun est sympathique aux artistes, la plupart sociétaires, n'est pas le public qui paie, et qui veut, avec raison, de l'agrément.... pour son argent.

*
* *

La soirée du Cercle Musset a eu lieu samedi, 4 décembre, devant une salle comble. Au premier rang des spectateurs nous remarquons Mme Lardin de Musset. La *Polka des forgerons* a été exécutée avec un ensemble parfait par des jeunes musiciens, parmi lesquels se sont fait remarquer MM. Périner, Aragon, Ribour, Caponi et Canet, pianiste de la Société. M. Bastide, applaudi dans le grand air *du Chalet*, a été remarqué dans la belle poésie de François Coppée, *La Maison de Molière.* M. Cordier, le premier comique du cercle, s'est fait rappeler dans *Tu fais de la peine à ma sœur* et dans *C'est pas gentil pour ta famille.* MM. Villaume, Courtois, Klotz, Lévy, Lanoir, Chapini, Lebrun, Jacobson, ont eu aussi leur part d'applaudissements. Mlle Lucie a été charmante dans ses deux chansonnettes, *Espoir* et le *Baiser.*

Le désopilant Moumoute a été frénétiquement applaudi dans *Babet* et *Malbrugh.* Nous avons aussi écouté avec plaisir M. Aragon qui a interprété avec art une très jolie fantaisie sur *la Traviata*, solo de clarinette. La soirée s'est terminée par *Le Mari de Juliette*, operette en un acte, interprétée par Mlle Lucie et Willaume, qui ont rivalisé de verve et d'entrain et se sont fait rappeler dans le duo final.

*
* *

Les Enfants de Montmartre avaient convié leurs membres honoraires et leurs nombreux amis à une soirée musicale qui a eu lieu le 5 courant, salle Pétrelle.

Le programme, très alléchant, a tenu ses promesses.

M. *Durol*, fort ténor, a fait grand plaisir dans les *Rameaux*, et le grand air de *Lucie* a été pour lui un triomphe bien mérité.

Je voudrais ! et *Doux souvenir*, romances, ont été chantées avec une voix fraîche et bien timbrée par M. *Boussagol*, ténorino des plus agréables. Nous avions eu déjà le plaisir d'entendre M. *Leclerc* et nous serons toujours content de le retrouver. Mlle Prat, de l'Alcazar, a dit, avec un talent plein de charme : *Lettre d'une cousine à son cousin* et les couplets de la *Camargo ;* la *Valse des Cent Vierges* lui a mérité les applaudissements de toute la salle. Mlle Violette dit la bluette avec beaucoup de naïveté et de fraîcheur.

Entêté comme un mulet, *J'peux pas dormir*, deux chansonnettes d'un genre bien différent, ont permis à M. Pépin de faire valoir toutes les délicatesses de son jeu. M. *Scherer*, une vraie basse, a interprété avec une grande simplicité et une rondeur pleine de sentiment : *Mon caractère*, une chanson, genre Darcier ; l'accueil qui lui a été fait a dû l'édifier sur son interprétation. MM. *Colinel* et *Maurice* sont deux joyeux compères que la société doit être heureuse de posséder. *La Femme* a été chantée par M. *Georges*, de façon à lui concilier les gracieuses sympathies de la partie intéressée du public.

Tous nos compliments à MM. *Clément*, *Defente* et *Mahélin ;* nous les engageons à travailler encore.

Une saynète : *Voiture à vendre*, a été enlevée avec beaucoup de brio par M. *Belguise ;* son partenaire, M. Alfred, est un amoureux plein de distinction et de réserve, un peut trop, peut-être !

*
* *

La grande matinée organisée par la société lyrique Les Gais Momusiens, au bénéfice de la veuve et des enfants d'un de ses sociétaires, a obtenu un succès pécuniaire et artistique des plus satisfaisants.

Les noms des meilleurs artistes des concerts et des sociétés lyriques de Paris figuraient au programme. Citons au courant de la plume : MM. Collignon, compositeur ; Volmi, du Conservatoire ; Adrien Souchet, Camut, Chapini, Métivet, Francfort ; Mles Marie, Vanina Vallette ; Mmes Bario, Fayolle, etc., etc., qui ont été vivement applaudis.

La Femme qui se grise, vaudeville en un acte interprété par Mme Acheray, la bénéficiaire ; MM. Métivet, Pankouke et Alfred, a parfaitement réussi et a fait grand plaisir.

CHOSES & AUTRES

Sous ce titre : *Mes étrennes*, notre collaborateur Desrousseaux, le célèbre chansonnier *Lillois*, vient de publier un « Almanach chantant » très curieux. Il contient onze productions nouvelles en patois de

Lille, qui ne le cèdent en rien à leurs aînées. *Colette, les Tribulations d'un amoureux, Marie Gripette, Chacharles, le Faubourg Saint-Maurice*, sont des œuvres pleines de malice et d'entrain dont le succès n'est pas douteux (Prix 50 centimes).

Desrousseaux a fait en même temps *réimprimer* la première partie de ses œuvres: *Chansons et Pasquilles*. Ce volume manquait depuis plusieurs années, bien qu'il ait été déjà réimprimé. Les quatre volumes se trouvent à Lille chez tous les libraires et à Paris à notre librairie :

1er vol., précédé du portrait de l'auteur et d'une petite notice sur l'orthographe du patois de Lille. Nouvelle édition, avec musique, prix...... 2 fr. 50.

2e vol., avec les airs nouveaux de l'auteur, nouvelle édition, prix.............................. 2 fr. 50.

3e vol., avec 20 vignettes et la notation des airs nouveaux et anciens, nouvelle édition, prix 2 fr. 50.

4e vol., avec les airs anciens et nouveaux et suivi d'un Vocabulaire, prix........................2 fr. 50.

L'œuvre de Desrousseaux est en vente à notre librairie, 18, rue Bonaparte.

Aux chansonniers et aux amis de la Chanson.

Dimanche 19 courant, aura lieu la visite annuelle à la tombe du poëte Hégésippe Moreau, rendez-vous à trois heures *très précises* à la porte du cimetière Montparnasse.

Dimanche 26 décembre, à 2 heures précises, réunion à la porte du cimetière Saint-Ouen (*dit Cayenne*) pour le bout de l'an de notre camarade Ponty, chansonnier, dont nous publierons prochainement la biographie par Eugène Baillet.

Aux auteurs et compositeurs de musique

Nous recevons depuis longtemps de nombreuses lettres nous priant de vouloir bien nous charger d'éditer, *pour le compte des auteurs*, soit en grand format piano, soit en petit format guitare ou même en cahier populaire.

Nous cédons aux demandes qui nous ont été faites en mettant à la disposition des auteurs nos relations commerciales. Nous répondrons à toute demande de renseignements à laquelle sera joint un timbre-poste. Nous prions nos correspondants, pour simplifier notre travail, de nous dire clairement *l'édition* qu'ils désirent, *grand format piano*, avec ou sans gravure; *petit format guitare*, avec ou sans gravure.

Nous préparons pour paraître *en janvier* des cahiers de chansons à 10 *centimes*. Nous prions les auteurs qui voudraient y collaborer de nous envoyer des chansons *de suite* pour être soumises au comité d'examen. Les auteurs seront avertis de celles qui seront reçues pour être publiées aux conditions suivantes : envoyer le montant de *cent exemplaires* qu'ils recevront aussitôt parus (soit dix francs). C'est de la publicité gratuite, puisque l'auteur est remboursé en exemplaires. Ces cahiers sont appelés, croyons-nous, à un grand tirage. Chaque livraison renfermera une chanson à *succès connue*, une chanson avec *musique*, trois ou quatre chansons *inédites*, et le *portrait* d'un chansonnier ou compositeur populaire.

Nous nous chargeons également de la publication de volumes ou brochures pour le compte des auteurs, quel que soit le genre de l'œuvre, après lecture bien entendu. A. P.

Le Directeur-Gérant : A. PATAY

Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Cie, 6, rue Martel.

3e ANNEE. — No 33. 10 CENTIMES. 26 DÉCEMBRE 1880

LA CHANSON

Directeur-Administrateur
A. PATAY

La chanson est une forme ailée et charmante de la pensée. Le couplet est le gracieux frère de la strophe.
V. HUGO.

JOURNAL DE MUSIQUE POPULAIRE
ÉCHO DES SOCIÉTÉS LYRIQUES
Théâtres, Concerts, Littérature, Beaux-Arts
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Secrétaire de la Rédaction
A. BERTINOT

Annonces, la ligne... 1 »
Réclames, — 2 »

La chanson, comme la baïonnette est une arme française.
J. CLARETIE.

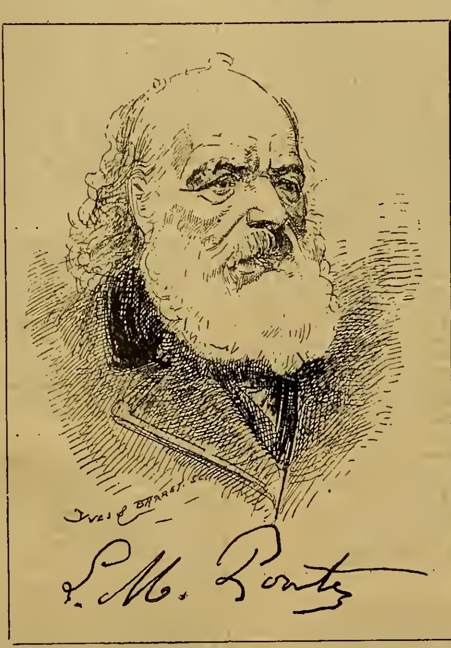
ADMINISTRATION & RÉDACTION
18, RUE BONAPARTE, 18
PARIS

RÉDACTEUR EN CHEF
L.-HENRY LECOMTE

ABONNEMENTS
France, un an............ 6 fr.
» six mois.......... 3 »
Etranger, un an.......... 8 »

SOMMAIRE:

GALERIE DES CHANSONNIERS : PONTY



Le nom de Ponty n'est pas souvent arrivé aux oreilles du public ; ce n'était pas moins un vrai poète du peuple et un chansonnier de la bonne école; c'est à ce double titre que nous lui devons une place dans notre galerie. Le nom de ce prolétaire mérite de ne pas descendre avec lui dans la fosse commune...... Qui s'occupera des nôtres si nous les oublions nous mêmes ?

Combien de rimailleurs sans conscience et sans but sont arrivés par adresse ou circonstance à populariser leurs œuvres et dont le bagage littéraire est bien au-dessous de celui de Ponty. Souvenons-nous des humbles et ne passons pas devant leur tombe sans y déposer la fleur du souvenir.

LOUIS-MARIE PONTY était né en 1803 à Paris, le 26 janvier. Ses parents étaient des artisans aussi honnêtes que pauvres; il était tout jeune encore quand son père mourut, sa mère n'avait pas de métier, elle fut tour à tour marchande des quatre saisons, blanchisseuse, femme de ménage. Ponty avait une sœur aînée, cela faisait trois personnes à vivre sur le gain de la pauvre mère, heureusement que son courage était assez grand pour dominer sa malheureuse situation, aussi, Ponty à soixante-dix ans, parlait-il encore de sa mère avec des larmes dans la voix.

Dès que l'enfant eut l'âge de tenir un outil, c'est-à-dire neuf ou dix ans, on l'envoya dans les ateliers... Où a-t-il appris à lire ?... Il n'en sait rien. Il ne se souvient en fait d'instruction que de quelques leçons d'écriture que lui donna un bon voisin, ancien Conventionnel du nom de Bréard, devenu herboriste, qui l'avait pris en amitié.

« Je me souviens de ce brave homme avec grand » respect, disait Ponty qui aimait à rappeler ce sou- » venir; il chantait toujours en arrosant de nom-

» breux pots de fleurs qui ornaient la devanture de » sa boutique; on le vénérait dans le quartier, cependant les commères se le montraient en disant: » C'est un Jacobin. Jamais il ne donnait son avis sur » les évènements du jour, il fermait religieusement » sa boutique le dimanche, mais il n'allait pas à la » messe ; sa figure était belle et son ensemble imposant. »

Les seules paroles de cet ex-président de la convention, restées dans la mémoire de Ponty sont celles-ci : Apprends bien, mon enfant, si les hommes étaient plus instruits, ils ne seraient peut-être pas si méchants !

Ce vieux Conventionnel ouvrant ainsi son cœur à un pauvre enfant à qui il apprend à écrire dans une arrière-boutique d'herboriste, voilà un joli tableau de genre à faire.

L'atelier n'était pas ce qu'il fallait au jeune Ponty, le travail libre avant tout convenait seul à sa nature un peu bohémienne quoique courageuse ; quelques sous pour acheter du pain et des livres, c'était le bonheur ! A vingt ans il était chiffonnier, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir déjà une *bibliothèque*, composée de livres achetés sur les quais et chez les marchands de bric-à-brac. Il avait lu en partie Voltaire et Rousseau et connaissait assez pour en causer les philosophes du dix-huitième siècle.

Quand Viennet de l'*Académie française* publia son *Epître aux chiffonniers* qui fit un certain bruit, Ponty lui répondit par une lettre que j'ai sous les yeux, lettre pleine de bon sens et bourrée de citations littéraires... Ce chiffonnier de vingt-deux ans répondant à un académicien ne manque pas d'originalité et montre chez ce jeune citoyen une parfaite conviction de l'égalité des hommes devant la raison.

Ponty avait déjà rimé une *Épître à Voltaire*, un poème en trois cents vers intitulé : *La religion ou les erreurs de quelques-uns et la mienne.* Une jolie pièce sur *la mort du général Foy* et un grand nombre de chansons qu'il chantait dans les goguettes d'alors, où trônaient Debraux, René Faivre, Dauphin et autres rois tous amis du chiffonnier poète.

Il y a bien là, comme on doit le penser, quelques couplets en l'honneur du *grand homme*, mais c'est avant tout l'esprit Voltairien qui domine; cela est bien rimé et rythmé, ne fallait-il pas une nature d'élite et une volonte de fer pour être arrivé à ce résultat dans le milieu où vivait Ponty ?

En 1826 nous le retrouvons tireur de soufflet d'un forgeron poète qui se nommait : Berges de la Vernoze ; ce dernier allait publier un recueil de chansons, sous ce titre qui sent bien son 1826 : *le Paladin.* Ponty est admis à l'insigne honneur d'y collaborer ; être imprimé ! ô bonheur! et puis, bonheur bien plus inespéré, une de ses chansons, le *Chiffonnier du Parnasse* est chantée partout, on l'entend sur les places publiques et dans les sociétés chantantes. En voici le premier et le dernier couplet :

Las de végéter dans la classe
Des rimailleurs gagne denier
Je viens de grimper au Parnasse
Et m'en suis fait le chiffonnier,
J'ai pris, ce qui n'est pas trop bête
Pour croc la plume de Panard
Et le crâne d'un vieux poète
Pour me servir de *Corbillard.*

. . . .

Des favoris de notre scène
Si je trouve un jour les écrits,
Je veux, content de cette aubaine,
Honorer ces divins esprits.
Quand à ces œuvres trop légères
Dont nous sommes assassinés,
Je les conserverai, mes frères,
Pour en faire des... torche-nez.

Ponty publia à cette époque dans différents recueils, *Mon ombre, Travail et Plaisir, Point d'hyménée. Defense de la barbe* et quantité d'autres couplets qui ne manquent pas de valeur, puis continuant à lire et à étudier, le joyeux chansonnier qui touchait à la retraite se métamorphosa tout-à-coup et ne produisit plus que des œuvres sérieuses. Il correspond dès lors avec Béranger, Michelet, Georges Sand, il s'affilie à la famille Saint-Simonienne et s'occupe avec amour de toutes les questions philosophico-politiques à l'ordre du jour, qu'il discute et enseigne avec toute l'ardeur d'un néophyte, par des articles dans le *Bon sens* et autres journaux de la même nuance, et lorsqu'en 1840, Olinde Rodrigues révéla au monde politique et littéraire, la pléiade des poètes de l'atelier par la publication des *Poésies sociales des ouvriers*, Ponty, qui a trois pièces importantes dans ce livre, fut un des plus remarqués.

Il est vrai qu'il y avait une antithèse tellement grande entre sa poésie et sa situation, que la surprise était bien naturelle.

Quand on avait lu des vers pleins de vigueur et de lyrisme comme ceux-ci, dédiés a son ami Gauny :

Quand ta lyre, Gauny, saintement prophétique,
A ton hibou module un concert séraphique,
Qui rend la vie aux morts et l'espoir aux mourants,
En leur montrant cette vie éternelle
Toujours plus sainte et sans cesse plus belle,
De la bonté d'un Dieu, le plus doux des présents
Qu'il fait à toute âme immortelle,
Ainsi que le disent tes chants ;

Et qu'on arrivait à la signature, on était tenté de croire à l'imposture en lisant : *L. M. Ponty, ouvrier vidangeur*. Rien n'était cependant plus vrai. Quand on faisait remarquer à Ponty ce qu'il y avait de répugnant dans ce métier : Bah! répondait-il, on n'y pense pas ! et puis j'ai toutes mes journées à moi pour aller bouquiner sur les quais ou pour écrire en plein soleil ! Mais ses amis s'insurgèrent contre cette situation et bon gré, mal gré, il accepta un petit emploi au chemin de fer. Aussitôt en place, il envoie à son vieil ami Mathelin, resté dans le chiffon, une chanson où se peint sa pensée entière et vivace.

. . . .

Te rappelant ce chien et ce loup maigre
Par Lafontaine autrefois célébrés,
De l'employé plus esclave qu'un nègre
Avec raison tu plains les fers dorés.
Un coup de plume éteint son existence,
Toi mon vieux loup, heureux quoique moins gras,
Nul n'a de droit sur ton indépendance
Ton métier libre, oh! ne le quitte pas?

Laisse les donc t'insulter dans la rue,
Vrai lazaronne aussi libre que l'air,
Va ! *tout outil n'est qu'en poignard qui tue*
La Liberté, de nos biens le plus cher...

. . . .

Ponty se maria, il eut une fille ; son amour pour son enfant était de l'adoration... à sept ans l'enfant mourait... sa douleur fut tellement vive que ses amis craignirent pour sa raison ; il ne pouvait se faire à l'idée de ne plus voir sa fille.

Son amour de père, doublé de son imagination de poète, lui inspirèrent une façon de vaincre en partie la mort :

Il coupa les beaux grands cheveux blonds du cher petit être, puis, prenant une feuille de carton sur laquelle il posa, toute déployée, la dernière robe portée par l'enfant, il étendit dessus, en les plaçant à la hauteur de la tête, ces cheveux, laissés flottants dans toute leur longueur, sur lesquels il ajusta une petite couronne blanche, rapportée par l'enfant un jour de distribution des prix, et, mettant le tout

dans un cadre qu'il suspendit au pied de son lit, jusqu'à sa dernière heure il eut devant les yeux, sa fille vivante, âgée de sept ans, dans la position d'un enfant qui marche à quelques pas devant vous.

L'étrangeté de ce tableau vous serre le cœur quand on le regarde. Mais il a été la consolation du vieux poète et la pensée qui l'a fait naître contient un immense amour.

Depuis plus de trente ans que Ponty appartenait aux ateliers du chemin de fer, il n'a cessé d'écrire des vers ou des chansons, voir même de la prose très originale. Il y a dans tout cela beaucoup d'œuvres remarquables, qui seront à coup sûr perdues comme tant d'autres, c'est le sort le plus habituel de ces sortes d'écrits... peut-être, un jour, dans cinquante ou soixante ans, si le feu ne s'en mêle pas, quelque fureteur bibliographe, découvrira-t-il ces cahiers chez un marchand de bric à brac ou en possession de quelque ignorant qui les aura trouvés dans le tiroir d'un vieux buffet, acheté trois francs, à l'hôtel des ventes, et surpris du ton particulier de ces vers, cet ami des lettres, fera de ce pot-pourri littéraire, un article très intéressant par les citations des poésies inédites du brave Ponty.

Sa note poétique est rugueuse et vibrante ; c'est bien le poète du peuple, l'accent est convaincu, le mot parfois un peu dur ; le style c'est l'homme, c'est vrai encore cette fois — ce vieux lutteur était irascible et tout en lui, jusqu'au timbre de sa voix, rappelait le beau truand du seizième siècle.

L'âge n'avait en rien altéré ses facultés ; chaque soir, en revenant de l'atelier, il employait trois et quatre heures à lire ou écrire, rien ne lui était étranger dans le cercle de ses moyens : les tableaux, il ne manquait jamais sa visite annuelle au Salon — les livres nouveaux, — il avait lu jusqu'à *l'Assommoir*, qu'il appelait l'œuvre d'un scélérat, tout l'intéressait ; et les trois francs cinquante qu'il gagnait par jour... après trente ans de bons services d'administration généreuse ! passaient plutôt chez les bouquinistes et les libraires que chez le tailleur ou le marchand de vin.

Ponty habitait depuis très longtemps un petit logement dans un coin isolé des Batignolles — un logement n'est pas le vrai mot, on devrait dire une caisse de livres au milieu de laquelle il restait juste assez de place pour se mouvoir ; les casiers en planches touchaient à terre et montaient jusqu'au plafond. Là, l'œil ne rencontrait rien autre chose que des in-8°, des in-12 et les petits in-16 de Didot. — Il y avait des livres de médecine — des journaux de la première Révolution, des Magazine, des poètes, là Pelletan coloyait Proudhon, son ennemi intime, etc. — Le vieux poète savait où poser la moindre feuille de papier de ce Capharnaum. C'est là qu'il mourut le 24 décembre 1879, après quelques mois de maladie.

Cette bibliothèque, précieuse pour son possesseur, était nulle au point de vue de la vente ; le tout fut acheté cent soixante francs. C'est le seul héritage laissé par ce courageux et studieux prolétaire après soixante années de travail !

Les idées de Ponty étaient républicaines socialistes et à 75 ans il les exprimait encore avec toute la verdeur d'un jeune homme.

Ce brave vieillard était l'ami de tous ses compagnons d'atelier. Aussi étaient-ils nombreux à son enterrement, malgré la neige et le temps affreux qu'il faisait ce jour-là. Sur le bord de la fosse un ami de trente ans, prononça le dernier adieu en quelques mots venus du cœur et écoutés avec recueillement : c'était celui qui signe cette notice, et garde avec vénération le souvenir du vieux poète travailleur.

EUGÈNE BAILLET.

QUINZIÈME CONCOURS MENSUEL DE LA CHANSON

—

2e Prix

JEUNE CHATELAINE ET JEUNE ABBÉ

Le châtelain a soixante ans ;
L'abbé vingt-cinq à peine,
Frais et rose comme un printemps
Pas vrai ? charmante châtelaine.
Chaque matin, vous le cherchez ;
Baronne ! baronne, sans rire,
Oubliez-vous donc des péchés ?
En avez-vous donc tant à dire ?
En dépit de votre bonté,
Souffrez qu'on vous le die,
Baronne, vous avez été
Bien coupable ou bien étourdie....

Dans l'ombre de votre boudoir
Et la porte poussée,
Le jeune prêtre, tout un soir,
Baronne, vous a confessée.
Vous avez refusé d'ouvrir
Au baron bravant la défense,
Qu'aviez-vous fait pour encourir
Une aussi longue pénitence ?
En dépit de votre fierté,
Souffrez qu'on vous le die,
Baronne vous avez été
Bien coupable ou bien étourdie....

La robe qu'on vous fit choisir,
O noble pénitente,
Certes, vous habille à plaisir,
Mais, hélas ! qu'elle est peu montante !
N'avez-vous jamais vu — comment
Est-on à ce point ingénue ?
— L'abbé détourner chastement
Les yeux de votre gorge nue ?
En dépit de votre beauté,
Souffrez qu'on vous le die,
Baronne, vous avez été
Bien coupable ou bien étourdie....

On murmure, vous savez bien,
Baronne, qu'on murmure :
Votre mari, lui n'entend rien :
Les époux ont l'oreille dure.
Sans doute on ne peut rien prouver ;
Mais, dites, quel est ce mystère ?
Ne vient-on pas de retrouver
Votre manchon au presbytère ?
En dépit de votre piété,
Souffrez qu'on vous le die,
Baronne, vous avez été
Bien coupable ou bien étourdie.

OCTAVE LEBESGUE.

3e Prix

—

COMMENT QU' FAUT FAIRE ?

D' ma triste mine i' n' faut pas rire,
De Jeanneton j'suis amoureux,
Ct' amour là ça tient du délire,
La nuit j' peux plus fermer les yeux.
Vous qu'avez appris la grammaire,
Qu'êtes des homm's d'éducation,
Dites-moi donc comment qu' faut faire
Pour être aimé de Jeanneton ?

Quand j' la vois, ma lang' s'embarrasse,
Mon cœur s'enflamm' comme un pétard,
Et si j' veux la r'garder en face,
J' deviens plus rouge qu'un homard.
Je lui lanc' des baisers par derrière
Auxquels ell' n' fait pas attention,
Dites-moi donc comment qu' faut faire
Pour être aimé de Jeanneton ?

Pour lui prouver qu' j'ai l'âme honnête,
J' lui fais dire en n' me montrant point,
Que j' l'adore et qu'ell' m' tourn' la tête
Par un ami qu'est son cousin.
Mais l' cousin que j' croyais sincère,
Fait pour lui mêm' la commission :
Dites-moi donc comment il faut faire
Pour être aimé de Jeanneton ?

L'autr' vendredi c'était sa fête,
Comm' j'ai des m'lons d'une belle grosseur,
J'avais pensé qu' ça n' s'rait pas bête
D'y en offrir un z'avec mon cœur.
V'la-t-il pas qu'ell' s' met en colère
M' disant d' garder mon nourrisson...
Dites-moi donc comment qu' faut faire
Pour être aimé de Jeanneton ?

Avec une cruch' à la fontaine
J' vois Jeanneton tout' belle accourir,
J' lui dis : n' vous donnez pas la peine,
Mamzell', vous pourriez vous salir.
Mais dans mon désir de lui plaire,
J'inond' sa rob', j' cass' son cruchon...
Dites-moi donc comment qu' faut faire
Pour être aimé de Jeanneton ?

Au bal dimanche je l'invite,
Ell' m'accept' ; l'excès du bonheur
Et la musiqu' qu'allait trop vite
Tout ça me tournait sur le cœur.
J' fais un faux pas : dans la poussière
Patatras ! j' m'étal' tout de mon long....
Dites-moi donc comment qu' faut faire
Pour être aimé de Jeanneton ?

Mais quoi ! C'est bien Jeann'ton qui passe
Avec Pierr' qui lui cause tout bas,
Il lui prend la taille, il l'embrasse
Et Jeann'ton n' l'empêche pas...
Ell' lui fait risette au contraire
Quand il lui chatouill' le menton....
Paraît qu'il sait comment qu' faut faire
Pour être aimé de Jeanneton !

GEORGES GILLET.

RÉSULTAT DU 16e CONCOURS MENSUEL

Décembre 1880.

1er Prix. — *La Dernière lettre*, de M. GEORGES GILLET ;
2e Prix. — *Le Jardin de mon Voisin*, de M. ABEL MARLETTE ;
3e Prix. — *Amour et Raison*, de M. EUGÈNE CHATELAIN.

Dimanche, a eu lieu, comme nous l'avons annoncé, la visite à Hégésippe Moreau, au cimetière Montparnasse.

Malgré le mauvais temps, à l'heure dite, une quarantaine d'amis se trouvaient au rendez-vous. Là, Ed. Teulet, l'initiateur de ce pieux pélèrinage, déposant une magnifique couronne sur la tombe du poète, prit la parole pour remercier les camarades présents, et la passa ensuite à Rossel qui récita des vers pleins de cœur et d'à-propos, de sa composition ; puis, vint le tour de Francisque Droz qui, avec une diction sobre, émue et vibrante, interpréta d'une façon superbe la pièce de vers que nous reproduisons plus loin, signée : Georges Baillet.

Pour clore la petite cérémonie, Etienne Ducret dit la poésie d'Hégésippe « *A mon âme !* » — Après quoi, le petit groupe se retira pour ne se séparer qu'après avoir consacré entièrement la soirée à la mémoire d'Hégésippe Moreau.

Indépendamment des camarades que nous venons de citer, nous avons remarqué la présence de : Alph. Leclercq, Evrard, Casse, Gabriel de Gonet, M. et Mme Elie, Chollet, Enocq, Geltier, Béluze, etc.

Voici la pièce de Georges Baillet :

A Hégésippe MOREAU

19 Décembre 1880.

Tout ce qui dit : Vertu, génie, honneur ou gloire,
Ne craint pas du néant les éternels sommeils ;
Le Temps, ce justicier sublime de l'histoire,
Donne parfois aux morts de splendides réveils !

Par lui, la Vérité, tôt ou tard, doit renaître,
Par lui, le Droit vainqueur se lève radieux,
Et ceux que trop longtemps on sembla méconnaître
Passent, un jour ou l'autre, au rang des demi-dieux !...

Parmi les grands rêveurs, artistes ou poètes,
Martyrs qu'à la misère arracha le trépas,
Parmi les grands penseurs, parmi les grands athlètes
Hégésippe est de ceux que l'oubli n'atteint pas.

C'est en vain que la Mort, avide d'hécatombes,
Croirait seule effacer de tels noms, sans retour ;
Le souvenir qui va, fouillant parmi les tombes,
Sait bien en quelque coin les retrouver, un jour !...

. . . .

Poète doux et fort, toi qui, sous cette terre,
Dors là, couché depuis quarante ans révolus,
Des secrets du tombeau, dis-nous donc le mystère :
Est-il bien vrai, réponds, que ton cœur ne bat plus ?

Parfois, berçant encor ta chère fantaisie
A travers les échos d'un beau rêve lointain,
N'as-tu pas entendu murmurer la Voulzie,
Ou chanter près de toi l'ange de saint Martin ?

La fauvette éplorée et sainte du Calvaire
Que le Christ vit, mourant, se poser sur son front,
Ne vint-elle jamais gémir sur cette pierre,
Cherchant à t'éveiller de ton sommeil profond ?

Celle, enfin, qui jadis t'apparut comme une Eve,
Que tu nommais ainsi, plein d'amour et d'émoi,
Ne vint-elle non plus, comme autrefois, en rêve,
Pour te rendre à la vie... ou mourir avec toi ?...

Devant ces souvenirs ta voix reste muette !
Eh quoi !... Serait-il vrai que tout meurt dans la mort?
— Non ! nous n'y croyons pas, car, ton luth d'or, poète,
Dans tous les cœurs ravis semble vibrer encor.

Les luttes sans relâche et les douleurs sans nombre
T'ont surpris dans ton vol, mais, ne t'ont pas vaincu :
Plus fort que le malheur qui te frappait dans l'ombre,
Plus grand que tes revers... ton nom a survécu !...

. . . .

O toi qu'on méconnut vivant... dors dans la gloire !
Triomphe désormais, pauvre déshérité !
Les siècles qui viendront grandiront ta mémoire,
Et couvriront de fleurs ton immortalité !...

GEORGES BAILLET.

CHRONIQUE DES CONCERTS

Eldorado. — *La jeunesse de Béranger* tient de nouveau l'affiche. Cette charmante opérette reçoit tous les soirs le meilleur accueil. MM. Perrin, Victorin, Gaillard et Mme Roland y font assaut de comique et de verve.

Parmi les créations applaudies, nous mentionnerons : *Les Joujoux de Noël*, par Mlle Amiati; *Nuit orientale*, de MM. Labarre et Jacques Grancey, par Mlle Juana.

Velly a repris la chanson *Etes-vous comme moi?* Il y est rappelé et bissé tous les soirs.

Scala. A l'heure ou paraîtront ces lignes, la revue *Sans tambours ni trompettes*, aura affronté le feu de la rampe (style consacré). En attendant, les pièces du répertoire et les intermèdes par MM. Bourgès, Chaillier, Derame, Bruant, Bert ; Mmes Marguerita, Kaïser, Aimée, etc., etc., sont vivement applaudis.

Mme Graindor, qu'une indisposition sans gravité avait éloignée de la scène, a fait une brillante rentrée ces jours derniers.

Commettons une petite indiscrétion sur la revue, en annonçant qu'une chanson intitulée *La France*, chantée par Bourgès, sur les motifs de *La Braise*, en sera un des principaux clous.

Grand Concert Parisien. — La revue *Pst! Pst! Pst!* dont le succès grandit de jour en jour, promet d'atteindre, comme toutes ses devancières à ce concert, sa centième représentation. Il faut dire que la verve et l'entrain des artistes qui ont tout-à-fait pris possession de leurs rôles, contribuent beaucoup au succès de cette spirituelle pièce.

MM. Pacra, Brunin ; Mmes Dubrée et Demay, recueillent de nombreux bravos dans les intermèdes qui précèdent la revue.

Alcazar d'Hiver. — Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, la première représentation du *Petit cochon*, revue porte-veine, a été donnée samedi dernier.

Etant arrivés très tard, nous n'avons pu juger la pièce. Nous y retournerons cette semaine et en rendrons compte dans notre prochain numéro.

XIXe Siècle. — Ainsi que nous l'avions présagé, Debailleul s'est taillé un succès dans la charmante historiette de L. Henry Lecomte : *On peut s'entendre*, mise en musique par Jules Raux.

Plessis se fait applaudir chaque soir dans ses scènes d'imitations. Comme d'habitude, MM. Ouvrard, Hobret, Legrand, Flory et Doll défraient, avec un entrain communicatif, la partie comique.

Du côté des dames, Mmes Bépoix, Nathalie, Oudry et Djaly complètent agréablement le programme. Mlle Lehmann a créé cette semaine, la *Journée de Gavroche*.

L'*Histoire d'un sou* est fort bien racontée par MM. Bataille, Hett et Mmes Delassau et Dastaud; ajoutons que l'orchestre, parfaitement dirigé par M. Desormes, exécute les meilleurs morceaux de son répertoire.

La revue intitulée *Rien de nouveau*, passera le 28 décembre.

Folies Saint-Martin. — MM. Bordet et Aupto, qui ajoutent chaque soir de nouveaux mots à leur revue, viennent d'intercaler deux tableaux vivants entre ceux qui ont produit un effet si merveilleux le soir de la première représentation. La salle est comble chaque soir, et les applaudissements du public promettent encore une longue et fructueuse série de représentations à la revue : *Ouvrons l'œil!*

Bon succès pour MM. Bienfait, Darville, Kelm, et Dennevitle qui, cette semaine, a chanté *Etes-vous comme moi?* de L. Henry Lecomte, musique de Jules Raux.

Folies-Bobino. — Nous avons passé une agréable soirée mardi dernier à ce concert.

Sans avoir des noms bien connus, les artistes qui tiennent la tête de l'affiche ne sont pas dépourvus de talent, et nous espérons les voir d'ici peu tenir un bon rang dans nos grands concerts du centre.

Parmi ceux qui nous paraissent le plus mériter cette justice, nous citerons : Mmes Faure, Coulon, Bernard, Mariette Chevalier ; MM. Lebassi, Leprovost et Claudius.

La maison de santé, opérette de M. Jouhaud, est parfaitement jouée par MM. Salomon, ex-artiste de la **Gaîté**, Fréderic, Claudius et Mlle Mariette Chevalier.

La première représentation de *Tiens, voilà Mathieu!* revue de l'année en 10 tableaux, de MM. Lomon et ***, sera donnée le 28 courant.

ALFRED BERTINOT.

Caveau Verviétois

SOIRÉE DU 14 DÉCEMBRE

Le Caveau verviétois n'a pas prêché dans le désert en invitant les dames de la famille des membres à assister à la séance du mardi 14. Le local était de beaucoup trop restreint, et c'était un coup d'œil vraiment enchanteur de voir toutes ces têtes gracieuses et attentives mêlées aux têtes plus énergiques de la partie qui se désigne elle-même comme la plus forte du genre humain. Disons de suite qu'on était autorisé à fumer et que chacun, femme et homme, avait sa pinte devant soi.

Rien de changé au programme des séances ordinaires : lecture du procès-verbal, de la correspondance et des critiques ; la crainte qui s'était manifestée sur la réussite de cette partie de l'ordre du jour ne s'est pas confirmée, les critiques sévères, jamais acerbes, ont vivement intéressé ces dames, et certes, il y en a plusieurs qui les ont écoutées plus religieusement qu'elles n'écoutent le prédicateur en chaire. Mais le programme vraiment littéraire a excité un sérieux intérêt: vingt-deux pièces étaient inscrites et quatorze seulement ont vu le jour à cause de la marche rapide des aiguilles de l'horloge du local. Il est vrai que c'était le 14 du mois et que ce chiffre ne pouvait franchement être dépassé.

Parmi ces productions toutes nouvelles et composées pour la circonstance, je cite au hasard de la mémoire une poésie vraiment vibrante (le mot est de l'auteur), de M. Harroy, l'*Histoire universelle* ; une belle *Description d'un orage dans la bruyère*, par M. Grün; *En mai*, poésie de M. P.-E. Gauthier, l'auteur d'un splendide volume de vers : *Libres et pures*, édité chez Lemerre; une *Analyse humoristique de l'Annuaire*, par H. Masson, ce bon vieillard dont la tête blanche et sarcastique est respectée de tous ses collègues; *Deux chansons* du secrétaire M. Weber et enfin des *Romances* de MM. Lecloux et Barthélemy, mises en musique par Raxhon et Blaise. Le wallon était représenté par M. Pire, avantageusement connu, M. Dercfat, un commençant d'avenir, et M. Petit dont j'ai déjà parlé.

A la séance officieuse, les dames, s'il vous plaît, s'en sont mêlées, car plusieurs d'elles ont chanté, stimulées par l'ascendant irrésistible que donne la bruyante verve et l'éloquence intarissable du président, M. Karl Grün.

Et voilà ce qu'est **le Caveau** verviétois.

XX, correspondant.

BIBLIOGRAPHIE

CHANSONS DE JEUNESSE, par Georges Baillet, Paris 1880, Bassereau, éditeur ; — L'ENNEMI, poème, par Jacques Dun, Paris, 1880, Calmann Lévy ; — LES HORIZONS BLEUS, poésies, par Georges Nardin, Paris, 1880, Charpentier.

Les trois volumes que le hasard d'un compte rendu bibliographique réunit aujourd'hui sous la même rubrique, sont bien différents les uns des autres, mais ont tous des mérites réels. Je ne sais même si le rapprochement, loin de nuire à aucun, ne sera pas favorable à tous trois : effet de contraste.

M. Nardin est avant tout descriptif. Il aime la couleur, et la prodigue. Couleur plus douce que vive, mais fraîche. Cet affreux vernis qui, en protégeant les toiles, les rembrunit trop souvent, n'a pas encore étendu sa patine sur ces jolis tableaux. Çà et là un peu d'émotion tranche heureusement sur l'uniformité d'un horizon toujours bleu ; puis la mer, à son tour, présente un coin de ses épouvantements. Au demeurant, c'est le poème de la jeunesse ; l'amour, les rêves d'avenir, le printemps : voilà de quoi égayer bien des strophes. Aussi les brises, les pâquerettes, les giroflées, les claires fontaines, mènent-elles au travers des poésies de M. Nardin la ronde folle des heures ensoleillées : ce ne sont que chatoiements, miroitements à la Diaz.

Le vers, bien coupé, alerte, sûr de lui, serpente autour de ces vertes idylles comme un frais ruisseau baisant un archipel de gazon.

Le Voyage, *A Jean Aicard*, *l'Enfant mort*, m'ont paru particulièrement réussis ; j'y trouve l'accord du sentiment et de la forme. Le dernier morceau est court, et je le transcris avec plaisir :

L'enfant est mort ce matin. Comme
Les convulsions l'ont changé !
Son visage rose, allongé,
Prend le teint d'une verte pomme.
Un chapelet bénit à Rome
Sur sa poitrine est arrangé.
Ayant clos son bel œil frangé,
C'est à croire qu'il fait un somme.
« Un ange ! » font les assistants.
Or la mère, de temps en temps,
Sous sa tête aux fins cheveux d'ambre
Remet en place l'oreiller ;
Et l'on parle bas dans la chambre,
Comme de peur de l'éveiller.

Cette chute est fine et touchante ; mais l'auteur, croyant sans doute la préparer, l'a au contraire affaiblie par ce vers, qui la précède :

C'est à croire qu'il fait un somme.

La pièce intitulée : *A ma Mère* est pleine d'émotion. Parlerai-je de la rime ? L'auteur se proclame élève de Banville : c'est assez dire.

Mais où est dans tout cela, me direz-vous, la note gaie ? Hélas ! c'est le tort des poètes d'aujourd'hui. Gracieux, mais mélancoliques, souvent amers, quelquefois émus, et c'est tout. Le rire gaulois leur est inconnu. Leurs plus grandes joyeusetés sentent l'apprêt. La chanson seule conserve la vieille sève, le sel piquant, l'éclair railleur.

Voyez les *Chansons de Jeunesse*. Baillet, dans ce recueil, ne vise point à l'ode ; il n'y a pas fourré le plus petit sonnet ; et cependant il en trousserait un aussi bien que personne ; mais aussi quelle gaieté expansive, quelle bonne humeur, parfois narquoise, et aussi, ce qui ne gâte rien, quel enthousiasme pour les grandes choses ! C'est l'école de Désaugiers avec plus de poésie, de Debraux avec moins de *sans gêne*, de Gouffé, avec plus de jeunesse. Oh ! l'adorable défaut et la merveilleuse qualité que la jeunesse ! Elle fait tout voir en beau, même le laid, qu'elle déteste, mais qu'elle chante à sa façon, pour le combattre. Du reste, cette forme ailée de la pensée, pour prendre l'expression de M. Hugo, est souverainement propre à l'expansion, et c'est la musique qui la porte. Tandis que M. Nardin, peut-être, lisait dans un salon quelques-uns de ses jolis vers, appréciés en petit comité, applaudis au coin du feu, les couplets de Baillet couraient les concerts et les rues, répétés à tous les échos par des voix plus ou moins justes, mais compris par des cœurs ardents.

Ne chante-t-il pas *Ninon*, *Mignonne*, *Mimi-Bohème*, et tout le bataillon des courtes jupes ? Puis, délaissant le filon presque épuisé par Murger, il s'essaye au genre Dupont et célèbre ici la *Cave*, là les *Roseaux*. Enfin le flonflon prend le dessus : *Ma Maîtresse*, *la Diane des Chansons*, *Je voudrais bien être serpent*, *un joyeux Ménage*. Voilà de véritables chansons, et du bon cru.

Mais Baillet, s'il vante et courtise la dive bouteille, s'il a, comme il le dit,

Des larmes de l'automne égayé son printemps,

ne reste pas froid devant les grandes idées, ni muet. Sa muse s'élève avec les sujets et trouve des accents énergiques pour flageller le vice et chanter le progrès. Quelques-unes de ses chansons sentent l'ode, sans emphase. D'autres sont de rudes satires, où les disciples de Loyola ne sont pas épargnés. Car :

On ne saurait chanter sans trève
Les amoureux et le printemps.
Il faut que tout âge ait son rève,
Comme chaque chose a son temps.
Quand sur nos têtes la jeunesse
Aura mis son dernier fleuron,
Nous troquerons avec ivresse
Notre lyre contre un clairon.

Ainsi parle-t-il. Préparons nos bravos.

(*A suivre*) Eug. IMBERT.

CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS LYRIQUES

Le mardi, 7 décembre, les Sociétés *Philharmoniques du 5e arrondissement*, lyrique de l'*Escholiere* et lyrique et dramatique l'*Union parisienne*, ont donné une soirée extraordinaire, rue de Jussieu, *salle de l'Ermitage*, au profit des incendiés de la ville *d'Ax*.

Il n'y avait au programme que des noms d'amateurs, et cependant la salle était comble ; le but si louable de cette soirée avait suffi à attirer une affluence considérable.

Je ne citerai que quelques noms au hasard, car pour être juste, il faudrait les citer tous, et l'abondance des matières ne nous le permet pas.

Adressons donc nos félicitations à M. *Claverie*, le généreux instigateur de cette fête de famille et de bienfaisance, à M. *Desfossez* fils qui a organisé cette soirée avec un dévouement et un désintéressement qui lui font honneur. Remercions aussi la *Philharmonique*, qui aurait pu commencer par une ouverture mais s'est rattrapée vers dix heures.

Nos compliments à M. *Desfossez père*, qui avait écrit, pour la circonstance, une pièce de vers. Il était difficile de bien rendre la misère des sinistrés dépeinte avec tant d'énergie et terminée par un appel à la fraternité ; Mme *Desfossez* a été à la hauteur de sa tâche, c'est le plus bel éloge que nous puissions faire de l'œuvre et de l'interprète.

Mlle *Aline Marpon* ne pouvait être que gracieuse et parlant agréable, les bravos du public le lui ont d'ailleurs prouvé.

Mlle *Tardif* a conquis l'aplomb nécessaire pour se présenter devant le public de nos sociétés et nous lui adressons nos félicitations les plus sincères.

Mme *Adèle*, avec son entrain proverbial dans nos sociétés, a fait bonne moisson de bravos.

MM. *Bech*, *Moumoutte*, *Jonas*, ont rivalisé de verve et ne se sont laissé surpasser que par notre bon secrétaire, Adrien Souchet, qui a été rappelé trois fois avec : *Je suis enrhumé du cerveau*. *Monsieur mon domestique*, a été interprété par Mme Adèle et MM. Quélin et Guiche. Nos compliments à tous trois, mais

particulièrement à Guiche qui est vraiment désopilant dans son rôle de domestique.

La soirée s'est terminée par une magnifique tombola composé de 80 lots, parmi lesquels plusieurs, et des plus beaux, ont été offert par les ouvriers de l'imprimerie Claverie. l'*Escholiève*, etc. La recette a produit net environ 175 fr.

Pour les incendiés d'Ax, merci.

Dimanche, 12 décembre, a eu lieu la dix-huitième soirée donnée par l'*Association littéraire et musicale*, dans son local ordinaire, 37, passage de l'Elysée-des-Beaux-Arts, à Montmartre. Jusqu'ici nous avons rarement rencontré une Société lyrique qui nous ait fait autant de plaisir.

A huit heures, M. Pescheux ouvre la séance par un monologue inédit : *Effets de gamme*, parfaitement récité. Vient ensuite : *La femme qui trompe son mari*, comédie en un acte, jouée par M. Dernon, faible dans son jeu; Amable, qui sait trouver des accents dramatiques; M. Pescheux. comique de la bonne école; Mlles J. Derlé et Valérie, très sympathiques toutes deux.

Toute l'attention du public se portait sur le nom de Mme Scriwaueck, inscrit au programme, et c'est par de chaleureux applaudissements que la salle accueillit la sympathique artiste à son entrée en scène.

Mme Scriwaneck, avec son talent habituel, joua *Je reviens de Compiègne*, opérette de Mlle Amélie Perronnet.

Rappelée trois fois, l'excellente artiste est gracieusement revenue en scène et a détaillé une charmante poésie avec un goût et un sentiment exquis.

La soirée a continué par : *Un petit hôtel*, comédie de MM. Meilhac et Halévy, jouée par MM. Pescheux, Amable, Hugues et Mlle Diane de S..., fine et enjouée

Quelques morceaux de chant ont succédé aux pièces Parmi les meilleurs interprètes, nous citerons : M. Noir et Mlle Maria, dans le duo de *Galathée*. M. Amable, dans le *Premier baiser d'amour;* Mmes Judith et Lefebvre, dans une scène du *Misanthrope;* et Mlle Derlé dans *les Papillons*.

Le piano était tenu par M. Marius Fontaine, l'excellent pianiste des Sociétés lyriques.

Le 17 décembre a eu lieu la soirée donnée par le *Cercle de l'Etoile* en l'hôtel des chambres syndicales. Ce qui prêtait un intérêt particulier à cette soirée, c'était le concours de Mlle Scriwaneck et de M. Numès du Palais-Royal.

La séance a commencé par un *allegro* de Mendelssohn, exécuté sur le piano avec une rare maëstria par M. Verlé ; puis M. Rancet s'est fait applaudir dans *Marianina* de Ferri. Mlle Noblet a chanté avec une grâce charmante une ravissante chansonnette de ce pauvre Cœdès, intitulée : *Un mariage d'oiseau* et le fabliau de *Jean de Nivelle*. M. Numès a récité *Le Sergent* de Paul Déroulède ; est-il bien nécessaire de dire qu'il a remporté un grand succès, cela ne doit étonner personne. M. Raymond, un comique genre Berthelier, a laissé de côté son répertoire pour chanter : *Souvenirs d'amour* et *Lettre d'un cousin à sa cousine*, de Ducastel ; à chacune de ses chansons un fou rire s'est emparé de l'auditoire et M. Raymond a dû être satisfait car les bravos ne lui ont pas été mesurés. M. Dethurens a chanté d'une façon remarquable : *Si j'étais roi*, d'Adam. M. Rouvière a été fort applaudi dans deux romances : *Grand'mère* et *Alleluia d'amour*, de Faure. M. Ruef a récité avec un grand talent : *Lucie*, d'Alfred de Musset.

Un des artistes qui a eu le plus de succès, c'est M. Merville, qui a tenu la scène pendant vingt minutes, avec son *Grand concert à Landernau*, remplissant tour à tour les rôles de régisseur, directeur, chanteur et imitant à s'y méprendre Libert, Lassouche et les principaux acteurs de Paris. Dans un *bis* il a dit : *La lettre du fusilier Bridet*. Il mérite bien les bravos qu'on lui prodigue car il joue en comédien consommé.

Mlle Scriwaneck a ensuite charmé le public en détaillant avec la finesse qu'on lui connaît : *Le secret de Bébé*, de M. de Boissière. M. Duverdray a chanté avec une grande puissance la cavatine de *Faust*. M. Géo. un comique de genre, a interprété : *J'ai perdu ma contrebasse*, où il s'est montré excellent, comme toujours du reste.

Dans un intermède, M. Dickson, un illusionniste, a fait trois tours charmants dont l'un : La cage invisible, est fort bien exécuté.

Il me reste à adresser des compliments à M. Tourcy, un violoniste de talent, qui a joué une berceuse dont il est l'auteur, intitulée : *Do-do*; à M. Verlé (déjà nommé) qui a tenu le piano d'une façon remarquable, et enfin aux organisateurs de cette soirée qui a été splendide.

Nous avons assisté à la grande soirée donnée, lundi dernier, par la Société l'*Alliance de Belleville*, 12, rue de Belleville, au bénéfice de M. G. Tournier, et nous pouvons dire que le concert a été des mieux réussis. La place nous manque pour relater tous les noms des artistes, citons seulement ceux qui ont eu le plus de succès.

MM. Yung, père et fils, mandolinistes d'un rare talent ; Chapuis, qui a été justement applaudi et bissé dans *Êtes-vous comme moi?* de L.-Henry Lecomte; Vidmer des FOLIES-SAINT-MARTIN, dans le *Déjeuner sur l'herbe*; Gustave Tournier, le bénéficiaire qui rappelle Libert; Mmes Thouard, du Conservatoire ; Léontine, Mikelli et Millet des concerts de Paris. N'oublions pas la petite Blanche et le petit Emile, âgés de 10 ans, qui ont obtenu un franc succès dans *Les Enfants de la montagne*, paroles et musique de E. Roux, sociétaire.

Nos félicitations à Mlle Suzanne, ex-artiste de la Porte-Saint-Martin, qui est, sans contredit, l'étoile des sociétés lyriques.

Dans *la Meunière* et *le Sergent* elle a été charmante et a su se faire applaudir à outrance par la salle entière.

Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus à la *Société dramatique de récréation*, car l'exiguité de la salle n'en permet l'accès qu'à un nombre trop restreint de fidèles, et elle se voit souvent dans la nécessité de refuser du monde, surtout les jours de grandes représentations qui ont lieu le premier dimanche de chaque mois, au siège social, 50, rue Fabert.

La *Société dramatique de récréation*, petite troupe d'amateurs, qui compte bientôt trois lustres d'existence, est souvent appelée, pour de bonnes œuvres, sur des scènes plus vastes, et sait se faire applaudir à côté d'artistes rompus au métier. Dimanche dernier elle prêtait encore une de ses pièces de résistance, *La Saint-François*, au théâtre du Château-d'Eau, ce qui n'empêchait pas ses interprètes d'être prêts à huit heures pour le lever du rideau.

Les Méprises de Lambinet ont obtenu un réel succès avec M. Morgat, M. Certonsini, un débutant qui ne doit pas en être à son coup d'essai ; MM. Rafignon et Fourneau, Mme Tangre, Mlle Marie et Mlle Hortense.

Le Coréo et *le Branlebas*, dits avec de très bonnes intentions, par M. Gaston Budin ; *Aimons*, *Buvons* et *l'Enfant de Paris*, dont M. Fourneau a cru devoir supprimer la musique, en la remplaçant par une diction chaude et colorée ; *Tanko* le *Fondeur* et *les*

Maîtres buveurs, par M. Schrader, enfin *Ma Femme est en voyage*, par M. Pochet, qui donne à toutes ses compositions une marque d'originalité, figuraient dans la partie concertante du programme. La soirée s'est terminée de bonne heure par *le Chant du Coq*, saynète à trois personnages. MM. Montboussin, Paul Sion et la toute charmante Mlle Gabrielle, en ravissante toilette de bal.

Hier, samedi, grande soirée à la Société *du Franc rire*, 27, rue de Belleville. Nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

Aujourd'hui dimanche, grande matinée, à 1 heure, au profit de M. Eug. Tiercelin, *salle de l'Ermitage*, sous le patronage de la *Lyre de la Gaîté*, et avec le concours de plusieurs artistes de concerts.

La copie de notre compte-rendu de la soirée des *Enfants de la Seine* ayant été égarée à l'imprimerie, nous le remettons forcément au prochain numéro.

Demain dimanche, à 1 heure et demie, la société La Fantaisie Lyrique donnera une grande matinée lyrique et dramatique dans la salle de l'**Alhambra**, 23, faubourg du Temple, avec le gracieux concours de différents artistes des principaux concerts de Paris. Ces éléments, joints à ceux que cette charmante société renferme dans son sein, promettent de nous donner une représentation des plus agréables, et qui comptera, nous en sommes certains, parmi les meilleures qui aient été données par les sociétés lyriques. Nous ne manquerons pas d'y assister, et nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

LE CÉRCLE MUSSET donnera, le lundi 27 courant, une soirée extraordinaire sous la présidence de M. Delaporte, chevalier de la Légion d'honneur, président du comité des concours, assisté de M. Patay, directeur du journal La Chanson, et de M. Lestivant, président de la Muse gauloise, membre du comité, à l'occasion de la réception de Mme veuve Lardin de Musset à la présidence d'honneur du Cercle Musset en remplacement de son frère, Paul de Musset décédé.

Le comité des concours *lyriques et dramatiques* convoquera très prochainement messieurs les présidents des Sociétés lyriques à une assemblée générale ayant pour but l'étude pratique d'un projet d'association.

Nous prions MM. les Présidents des Sociétés lyriques de nous envoyer des lettres d'invitation en même temps que les programmes, et cela le plus longtemps possible à l'avance, pour que nous puissions annoncer leurs soirées et prendre nos dispositions pour y assister.

La Lyre républicaine, café du Globe, 8, boulevard de Strasbourg, le premier lundi du mois, grande soirée *Lyrique et dramatique*; le deuxième lundi, soirée entièrement dansante; troisième et quatrième lundis, soirées dansantes et lyriques.

Lundi, 27 décembre, soirée extraordinaire donnée par l'Escholière, présidée par M. Gougy, pour l'inauguration de la nouvelle salle, 27, rue de Jussieu, *salle de l'Ermitage*, avec le concours de : la Société lyrique la *Cour des Miracles*, M. Léo Tostain, Président de l'*Union Parisienne* ; M. E Mazot, Président de la *Réunion des Familles*; M. H. Eon, Président de l'*Etoile Parisienne*; M. J. Letirand, Président de la *Lyre de la Gaîté*; M. Rutter, Président de l'*Union Française*; Mmes Adèle, Anna, Desfossez. Mlles Aline Marpon, Tardif, Isabelle, Marie Fournier, Maria, Louise, Clémentine ; le petit Paul, âgé de 7 ans; MM. Adrien Souchet, A. Huet, Moumoutte, Monicart. H. Karl, A. Hébert, F. Beck, Paula, Molivier, Jonas, A. Desfossez, Victor, Rosalne, Voisin, Tiercelin, Daltroff, A. Stalin, Ch. de Saint-Germain, Constant, Raphaël, Marpon et Montilau, Ernest Eon, Guiche, Michel-Desfossez, Quélin, Marius, Haunart, Félix, etc., et Emile Vautravers pianiste.

UNE FEMME MODÈLE

Opérette en un acte, jouée par Mme Adèle et Léo Tostain.

Le Concours de chansons de la Lyre Bienfaisante, a eu lieu lundi, comme nous l'avons annoncé. En voici le résultat :

Premier prix — *Le Poète*, — M. Muller.

Deuxième prix — *Le vieux Lévite*, — J.-B. Robinot.

Première mention — *Jeune Châtelaine* et *Jeune Abbé*, — O. Lebesgue.

Deuxième mention — *Je remporte une veste*, — Montigny.

Neuf pièces avaient concouru.

Pierre et Paul.

Assiettes, *chansons lilloises* de Desrousseaux. Depuis le 1er décembre M. Focqueu, 2, *rue de la Clef* a Lille, vend une nouvelle douzaine d'assiettes à dessert imprimées représentant, d'après les dessins de M. Ed. Boldoduc, des scènes des chansons dont voici les titres : *le Petit sergent sans moustache*, *les Vinaigrettes*, *le Cabaret du Petit-Quinquin*, *la Bistocache de Sainte-Catherine*, *Choisse et Thrinette*, *Ronde du temps passé*, *le vieux Fripier*, *les Revenants*, *Chacharle l'hercule du Nord*, *les Amours de Jeannette et de Girotte*, *Crogoris et la noce de César*. — La bordure contient, outre le portrait de l'auteur, les sujets suivants : *Les Deux gamins*, *une Aventure de Carnaval*, *le Petit-doigt*, *la Cafetière et Jocquo l'hatou*.

Nous recommandons à tous nos abonnés ainsi qu'a nos lecteurs d'adresser leurs demandes directes à Lille à M. Focqueu. — Prix : **3** fr. **50** la douzaine. Frais de transport à la charge du destinataire.

Notre confrère de la *Gazette des Femmes*, M. Jean Alesson, vient de recevoir la croix de la Couronne d'Italie.

Le Directeur-Gérant : A. PATAY

Paris. — Imprimerie L. Hugonis et Cie, 6, rue Martel,

